

MUSÉE

DES FAMILLES,

LECTURES DU SOIR.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

TEXTE.

RÉDACTEUR EN CHEF : M. PITRE-CHEVALIER.

AMPÈRE (J.-J.).
AMIEL.
ANCELOT, de l'Académie.
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BERTHOUD (Henry).
BERTSCH (Auguste).
BLANQUI, de l'Institut.
BLAZE (Henry).
BOITARD.
BORGHERS.
BRETON (Ernest).
CHASLES (Philarète).
CHATOUVILLE (C. de).
CUSTINES (de).
DAVID (H).
DELAVIGNE (Casimir).
DELAVIGNE (Germond).
DELISLE (Eugène).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DUMAS (Alexandre).
ÉTIENNEZ (Hippolyte).
FÉVAL (Paul).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GÉRARD de NERVAL.
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.), de l'Institut.
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GRANIER DE CASSAGNAC.
GROLIER (P.-N.).
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JANIN (Jules).
JASMIN (d'Agen).
JUBINAL (Achille).
KARR (Alphonse).
KÉRATRY.
LABAT (Eugène).
LALANDELLE (G. de).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Academ.
LA ROUNAT (Ch. de).
LAVOLLÉE.
LENOIR (Albert).
LORMEAU (Juliette).
LOUDUN.
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MARY-LAFON.
MASSON (Michel).
MAZAS.
MÉRY.
MONNAIS (Édouard).
MONNIER (Henri).
ORSINI (l'abbé).
PÉCONTAL (Siméon).
PITRE-CHEVALIER.
PLANCHE (Augustin).
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
PONGERVILLE, de l'Académie.
ROGER DE BEAUVOIR.
ROMAN.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Académie française.
SCRIBE, de l'Académie française.
SCUDO (P.).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
TOUZÉ (l'abbé).
ULBACH (Louis).
VERNE (Charles).
VIARDOT (Louis).
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Ac. franç.
WALLUT (Charles).
WEY (Francis).

DESSINS.

BEAUCÉ.
BIARD.
BRASCASSAT.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
COPPIN (Édouard).
DAUBIGNY.
FOREST (Eugène).
FOUSSEREAU.
FREYMANN.
GAVARNI.
GÉRARD-SÉGUIN.
GIGOUX.
GIRARDET (Karl).
JACQUAND.
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
LEEHMANN.
LENOIR (Albert).
MONNIER (Henry).
MONTALANT.
MOREL-FATIO.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
STAAL (Gustave).
VERNET (Horace).
WATIER.

GRAVURES.

BEST, BEUGLÉT, BLAIZE, COSTE, DUMONT, FAGNION, MONTIGNEUL, GAUCHARD, GÉRARD, PISAN, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux, qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1851-1852 (19e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du mois d'Octobre et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris,
6 FRANCS PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 11 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Allemagne et Angleterre, 7 fr. 50; Italie, Suisse et Belgique, 8 fr. 10; Espagne et Hollande, 9 fr. 50.

Pour les départements,
7 FRANCS 50 CENTIMES PAR AN.
AVEC *LES MODES VRAIES* : 13 francs 70 centimes.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* : Allemagne et Angleterre, 13 fr. 70; Italie, Suisse et Belgique, 15 fr. 50; Espagne et Hollande 19 fr. 10.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 37.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 37, le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de 7 fr. 50 c. pour le Musée *seul, et de 13 fr. 70 c. pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis,* dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.)

L'administration ne peut répondre que des abonnements qui sont demandés directement par lettres affranchies; elle ne saurait être responsable des retards qu'éprouvent les Abonnés qui emploient toutes autres voies.
Les bureaux des Messageries nationales et générales se chargent également de faire les abonnements à notre Recueil, sans augmentation de prix. On souscrit aussi au Musée des Familles *chez tous les libraires de France et de l'étranger, sous leur responsabilité.*

DIX-HUIT VOLUMES ONT PARU.

Prix de chaque volume.

Pour Paris... { Broché.................. 6 fr. / Relié.................. 7 fr. 50 c. } (Voyez les prix ci-dessus pour l'étranger.)

Pour les départements, par la poste, le volume broché. 7 fr. 50 c.

Les 15 premiers volumes de la collection, pris ensemble (réduction de 50 pour cent) : 45 fr. pour Paris au lieu de 90 fr.; 50 fr. pour les départements, au lieu de 112 fr. (Rendus, *franco*, à domicile.)

NOTA. La poste ne se charge pas des volumes reliés.

Voir, pour plus de détails, les *Avis aux lecteurs*, sur la couverture du volume.

PARIS 1851. — TYPOGRAPHIE DE HENNUYER ET Ce, BATIGNOLLES.

Paris : 6 fr. par an. Départements : 7 fr. 50.



MUSEE DES FAMILLES

Lectures du Soir.

DEUXIÈME SÉRIE.

TOME HUITIÈME. 18

1850-1851.

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 37.

Paris. Bureau de l'Administration : rue Saint-Roch, 37.

AVERTISSEMENT.

En tête de ce dix-huitième volume du *Musée des Familles*, nous pouvons rappeler les promesses que nous faisions à ses nombreux lecteurs, le 25 juillet 1849.

« Notre plan, disions-nous, est aussi simple que large. C'est un plan complet d'éducation contemporaine. Quels seraient aujourd'hui le jeune homme, la jeune femme, l'homme du monde, le mieux élevés? Ce seraient ceux qui se connaîtraient eux-mêmes par la religion, la philosophie et la morale, et qui connaîtraient l'histoire par les livres; la création et la civilisation par les voyages, les sciences et les arts; la société par l'observation des mœurs et des caractères. Un petit nombre d'élus ont seuls assez de talent, de richesse et de loisir pour réaliser une telle éducation. Nous qui nous adressons au plus grand nombre, notre mission est justement de mettre cette éducation à la portée de tous. Nous voulons résumer et remplacer, pour nos lecteurs, les bibliothèques qu'ils ne peuvent lire, les voyages qu'ils ne peuvent faire, les maîtres savants qu'ils ne peuvent entendre, le monde physique et moral qu'ils ne peuvent étudier, les chefs-d'œuvre de l'art qu'ils ne peuvent acquérir. Nous voulons qu'ils reçoivent cette instruction universelle, sans effort et sans dégoût, sous la forme récréative d'une lecture de famille. *Le conte fait passer le précepte avec lui*, comme a dit Jean de La Fontaine, notre maître commun. Nous voulons enfin que nos souscripteurs trouvent tout cela en détail dans notre journal de chaque année, pour le prix d'un colifichet; en bloc dans notre collection, pour le prix d'une loge à l'Opéra. »

Plus qu'aucun autre, le présent volume a tenu ces promesses par les séries variées qu'il a menées de front : *La Science en Famille*, *Voyages en France*, *en Angleterre*, *en Amérique*, *en Russie*, *en Orient*, *dans l'Inde*, etc.; *Etudes historiques*, *l'Art et les Artistes*, *l'Esprit des Bêtes*, *Etudes sur mon Jardin*, *Curiosités littéraires*, *Etudes religieuses*, *Etudes militaires*, *le Spectacle en Famille*, *Revues des Académies*, *des Théâtres*, *des Salons*, *des Expositions*, des *Actualités* de toute sorte, etc.; sans parler des *Romans*, *Contes*, *Anecdotes* et *Poésies*, qui ont fait diversion à ces précieux enseignements par leur intérêt touchant, mystérieux ou comique; sans parler non plus de l'adjonction des *Rébus historiques* et des *Enigmes instructives*, qui sont une de nos créations les plus vivement applaudies.

Aux félicitations que nous adressent de toutes parts nos lecteurs, initiés d'année en année à notre vaste plan, nous répondrons, suivant notre usage, par des améliorations nouvelles.

Ainsi, dans notre tome dix-neuvième, qui va commencer au premier jour, sans supprimer ni suspendre aucune de nos séries, nous donnerons une plus large place au Roman et à la Nouvelle, tels que nous les entendons, c'est-à-dire aussi convenables pour l'enfant et la jeune fille qu'attachants pour le père et le mari. Nous pouvons citer en garantie un nouveau nom, des plus illustres et des plus purs, celui de M. Jules Sandeau, qui signera bientôt dans nos colonnes un de ces récits charmants dont sa plume a le secret.

Nous accorderons aussi plus de développement à la musique, et nous sommes en mesure d'en ajouter des morceaux inédits et variés à presque toutes nos futures livraisons. La prochaine contiendra *le Gondolier de Venise*, paroles de Millevoie, et dernier soupir d'Hippolyte Collet, le professeur du Conservatoire, qui vient de mourir dans la force du talent et de la renommée.

Enfin, notre *Spectacle en Famille* s'étendra de manière à fournir à tous, aux petits comme aux grands, ses utiles et joyeux exercices dramatiques.

C'est ainsi que nous continuerons d'appliquer notre devise : Faire de l'instruction un plaisir, et du plaisir un enseignement.

Il ne nous reste plus qu'à répéter encore à notre immense public ce que nous lui disions, il y a deux ans, jour pour jour : *Nous sommes de vieilles connaissances et des amis à l'épreuve; comptez sur notre persévérance, comme nous comptons sur la vôtre.*

Septembre 1851.

PITRE-CHEVALIER.

MUSÉE DES FAMILLES

L'ESPRIT DES BÊTES. LES CHIENS COURANTS (1).

HISTOIRE DU CHIEN BOBÊCHE.



Enfants et chiens. Le chien précepteur.

La chasse est ouverte depuis un mois. C'est le moment de tirer de notre carnier littéraire un chant de l'*Iliade* commencée, en décembre 1850, à la gloire du chien courant et du chien d'arrêt. Prenons le temps d'être plus bref qu'Homère, ce mendiant conduit par un chien boiteux, et procédons par anecdotes, suivant notre usage.

(1) Voyez les tables des tomes XVI et XVII.

La semaine dernière, je suivais une chasse à courre avec M. le comte de L...., glorieux débris de l'ancienne vénerie française. Parmi les calèches qui nous accompagnaient, j'en remarquai une, vide en apparence et conduite par un respectable cocher. Je demandai au comte l'explication de cette énigme. Il fit ouvrir la portière de la voiture, et me montra sur les coussins un vieux chien courant, tranquillement étendu. Pur anglais, de taille énorme, il était tellement décrépit et goutteux, qu'il pouvait à peine se remuer. Je regardai avec étonnement l'animal et le veneur...

— Vous voyez mon fidèle serviteur *Bobêche*, me dit le comte avec un accent d'estime et d'affection; c'est le roi des chiens courants d'Angleterre et de France, et vous jugerez bientôt s'il mérite de nous suivre en équipage!

Ces paroles m'intriguèrent fort, et nous partîmes pour le *lancer* du cerf. Le comte avait une belle meute de soixante-dix chiens. Ses piqueurs et ses limiers, qui avaient *fait le bois* avec tact, et *rembuché* la bête au centre de la forêt, nous conduisirent tout droit aux *brisées* (branches cassées pour reconnaître les gîtes). C'est le point de départ capital de toute chasse. Le dernier Condé faisait le bois lui-même avec ses piqueurs. Les *rapports* examinés et la brisée choisie, les *chiens de tête* attaquent, donnent la voix, entraînent la meute, et nous voilà tous au galop après la bête, au milieu des fanfares du lancer. Pendant une heure, les cors sonnent le *bien aller*. Le comte était radieux, et disait à ses chiens : Je suis content de vous. Les chiens auraient pu retourner la phrase, car en cette guerre des bois, ils sont les généraux; les veneurs ne sont que leurs soldats. L'homme, qui commande à tous les animaux, obéit au chien qui chasse avec lui.

J'étudiai une fois de plus cet admirable instinct, cette profonde stratégie, cette héroïque ardeur de l'inimitable bête... Le chien courant a la science de la chasse infuse. C'est lui qui en a révélé à l'homme quelques secrets; car il a gardé la plupart et les meilleurs, l'élève ne pouvant atteindre à la hauteur du maître.

— J'ai vu, nous disait le comte, les chiens sauvages dans les pampas de l'Amérique. Ils ne diffèrent de nos chiens dressés qu'en ce qu'ils sont encore plus habiles. Ils s'appellent et se réunissent pour attaquer leur ennemi. Ils connaissent ses fuites et ses refuites. Ils organisent contre lui des embuscades, des relais, des réserves, qui en apprendraient à nos plus grands capitaines. Ils ont des signaux à la voix aussi multipliés que les incidents de leurs expéditions. D'un coup d'œil, d'un mot, d'un geste, ils se comprennent et ourdissent entre eux les complots les plus diaboliques.

Le comte parlait encore, que deux trompes sonnant l'*à-vue*, nous emportèrent à gauche. Nos chiens, déjà haletants, le museau à terre, courant toujours, forçant tous les obstacles, suivaient les traces du cerf, comme si elles eussent été dessinées sur le sol.

Tout à coup, leurs voix éparses s'unissent en un seul hurlement, traversé de cris plaintifs. Le cerf pressé a *fait tête* (car c'est une bravoure qu'il partage avec le sanglier), il s'est retourné contre ses persécuteurs, en a mis quelques-uns hors de combat, et s'est élancé de plus belle, laissant toute la meute en désarroi. C'est ainsi que le général Changarnier sauvait l'armée française à la retraite de Constantine.

— Holà, hé! mes bellots! crie le comte en faisant un signe aux piqueurs. Et une fanfare éclatante, relevant le courage des chiens, les fait passer, en serrant les rangs, sur le corps des blessés, comme une colonne de braves éclaircie par la mitraille...

Cependant ils devaient payer cet échec. Le chien compliqué de l'homme n'est plus infaillible. Bientôt les voix se taisent ou aboient sans ensemble... L'un court ici, l'autre là; tous, affairés, déroutés, relèvent la tête, flairent la brise, interrogent les branches, sifflent avec dépit, se regardent stupéfaits, vont et reviennent sur leurs voies.

— Un défaut, morbleu! s'écrie le comte en prodiguant les coups de fouet; la bête a *donné change!*

A stratégiste, stratégiste et demi. Notre cerf, poussé à bout, avait rencontré un camarade, et ce court dialogue s'était échangé en trois coups d'œil.

— Les chiens ont ma piste, et je suis harassé...

— Ils n'ont pas la mienne, et j'ai toutes mes forces.

— Eh bien, prends ma place, et cède-moi ton buisson.

— Volontiers; à charge de revanche!

Et le marché dit s'étant conclu, nos chiens entre deux pistes se trouvaient à pied, comme cavaliers entre deux selles...

— Amenez *Bobêche*, ordonne le comte; voilà le moment de le faire travailler.

La voiture où reposait le vieux chien arrive au galop de son attelage. On en tire avec précaution la noble bête, toute perclue de rhumatismes.

Je l'observais avec l'intérêt qui vous saisit au plus beau nœud d'un drame.

— Allons, *Bobêche*, lui dit le comte en le flattant de la main, donne une leçon à ces conscrits!

Le vétéran dresse la moustache, comme un grognard qui sent la poudre, de son lit de douleur.

Les valets de chien le conduisent, clopin clopant, au *lieu du défaut*, et le mettent en quelques paroles au courant de la difficulté.

— Très-bien, j'y suis, répond *Bobêche* d'un mouvement de queue.

Puis il *goûte la voie* du museau, et se livre à des réflexions profondes... Mais les grognements, les allées et venues des autres chiens troublent sa méditation. D'un frémissement de l'oreille, il signifie qu'on écarte ces étourdis. Les valets lui obéissent et le dégagent de la cohue, à grands coups de fouet. Libre alors, il se remet en quête, démêle, comme un écheveau, les détours et les ruses du cerf, retrouve sa voie et son gîte, le relance avec un reste d'ardeur, et se retournant vers la jeune meute, d'un air magistral :

—Voici la trace! aboie-t-il, en avant ceux qui ont encore du jarret!

Il ne s'était pas trompé! Les chiens relevés partent sur une nouvelle fanfare, et la chasse recommence...

Je restais pétrifié d'admiration, tandis que le comte, une larme à l'œil, remettait son vieil ami en voiture...

— N'est-ce pas que c'est sublime? me dit-il en reprenant le courre avec moi. *Bobêche* en a fait bien d'autres! Ecoutez son histoire.

Quand je le reçus de lord X...., il y a vingt ans, j'avais deux enfants, dont je lui confiai l'éducation.

— A Bobêche?

— A lui-même! C'est lui qui leur a enseigné l'économie, la justice, la sagesse, la reconnaissance, etc., avant de leur enseigner la chasse, qui est le complément de l'homme comme il faut. Voici la leçon d'économie qu'il donnait à mon fils cadet, encore au berceau. Il ramassait ses croûtes de pain et ses restes de gâteau, et en faisait une collection dans sa niche. Puis comme ces friandises se desséchaient, il guettait l'heure où l'on servait la bouillie de l'enfant,

s'approchait en tapinois du vase qui en contenait le reste, y trempait délicatement ses croûtes avec sa gueule et se régalait le plus agréablement du monde. Un jour qu'il en voulait à une jatte de lait, à moitié pleine, ne pouvant atteindre le niveau du liquide, il le fit remonter en jetant des pierres au fond, en avala la meilleure part et le laissa dans le même état apparent qu'il l'avait trouvé. — Connaissez-vous beaucoup d'hommes d'esprit qui auraient imaginé cela ? C'était la leçon de physique de Bobêche sur les corps liquides et solides. Quant à ses leçons de justice, elles n'étaient pas moins remarquables. Mes enfants se battaient, comme tous les enfants des hommes. Bobêche les laissait faire tant que la lutte n'était qu'un jeu. Dès qu'elle devenait un combat, il les séparait avec autorité, et me dénonçait par un grognement équitable celui qui avait abusé de sa force contre l'autre. Mon aîné avait un king's-charles, voleur, capricieux et dévorant comme tous les king's-charles. Quand le jeune frère s'endormait dans son berceau, en maniant ses jouets, il fallait voir Bobêche imposer silence au petit chien et à son maître, et garder la couchette du marmot, comme une sentinelle garde son poste ! Un soir que le king's-charles avait déchiré un rideau de cette couchette, l'aîné eut beau le protéger et le prendre dans ses bras, il ne put le dérober à la correction de Bobêche, qui glissant sa grosse tête sous les tentures, finit par atteindre et mordre sévèrement le coupable.

Autre leçon de juste rigueur (à donner pour exemple aux jurés les plus probes et aux gendarmes les plus consciencieux). Le chat angora de ma cuisinière avait égratigné mon fils en jouant avec lui dans le jardin. Bobêche accourt aux cris de l'enfant, et se met à la poursuite du criminel. Celui-ci lui échappe en gagnant la cime d'un arbre. Croyez-vous que Bobêche se tint pour battu? Nullement ! Il se dit : — Le chat descendra tôt ou tard, et il resta en arrêt au pied de l'arbre, l'œil braqué sur sa proie. En vain la cuisinière, tremblant pour son angora, prodigua au factionnaire les appels les plus tendres et les os les plus appétissants, rien ne put le corrompre ni le distraire. Il était encore le soir à son poste ; et lorsque le chat, poussé par la faim, se décida à quitter sa position, il ne put éviter une rencontre où il laissa la moitié de ses oreilles. Inutile d'ajouter qu'il eut désormais un égal respect pour mon fils et pour mon chien.

Ce même fils avait atteint l'âge de raison, quand Bobêche lui enseigna la prudence. Un jour qu'ils passaient ensemble à Paris sur le Pont-Neuf, ils se trouvèrent surpris dans un embarras de voitures. Le jeune homme tombe renversé par un cocher maladroit. Le chien, ne pouvant châtier celui-ci, s'en prend à son cheval, qu'il mord jusqu'au sang. Le cocher riposte par une volée de coups de fouet et le cheval par une ruade, qui envoie Bobêche meurtri à dix pas. Mon fils en fut quitte pour une contusion légère, mais son défenseur paya son courage d'une longue souffrance. Depuis cette époque, toutes les fois qu'ils reprennent ensemble le chemin du Pont-Neuf, Bobêche s'arrête à l'entrée, et dit à son maître d'un coup d'œil : — Ce passage est dangereux ; si nous en prenions un autre? Puis, voyant son conseil inutile, il laisse le jeune homme traverser seul le pont, et le rejoint à l'autre bout, par le pont des Arts ou le pont au Change.

Vous savez que j'ai fait le tour du monde. Bobêche m'a suivi dans tous mes voyages. La plus belle campagne que nous ayons faite ensemble est la chasse des stercoraires, aux îles Feroë.

Cet archipel danois, situé entre l'Islande et les îles Shetland, et composé presque entièrement de rocs inaccessibles, est célèbre à juste titre par les myriades d'oiseaux, qui nourrissent les sept mille habitants de ce désert maritime. Je m'y rendis avec Bobêche, il y a six ans, à l'époque de la chasse. Voilà une noble guerre, qui n'est pas un jeu d'enfant, comme nos courres du cerf et du chevreuil ! Les *vogelbergs*, où se réunissent les oiseaux, sont des masses de rochers noirs surplombant la mer de quinze cents à deux mille pieds. La tempête y fait grimper jusqu'à trente mètres les vagues, qui retombent en cascades le long des gigantesques assises. Par les temps calmes, on voit des cordons blanchâtres et mobiles entourer les corniches du roc. Ce sont des légions d'innombrables oiseaux, venus de tous les coins de l'Europe pour faire leurs nids dans cet étrange séjour. Ils se tiennent rangés l'un près de l'autre, la tête invariablement tournée vers la mer, les femelles un peu en arrière sur leurs œufs, les mâles en avant, ou planant à quelque distance. Une salve d'artillerie ne ferait pas bouger les couveuses. Les naturalistes ont remarqué que tous les vogelbergs regardent l'ouest et le nord-ouest. Les brises du sud-ouest étant habituelles aux Feroë, les oiseaux, qui aiment à voler contre le vent, ont choisi cette demeure en conséquence. De plus, en cas de rafale violente, ils sont sûrs d'être ramenés à leurs nids. Ils appliquent ainsi le précepte d'Horace : *Utile dulci*. On voit surtout aux Feroë les diverses mouettes et le perroquet de mer, le pingouin, le guillemot, le cormoran, et le stercoraire parasite. Celui-ci est le tyran de la population, qui vivrait sans lui en bonne intelligence. Il fait une guerre continuelle aux petites espèces ; il n'en veut pas toutefois à leur vie, mais seulement à leur pitance. Quand il voit passer une mouette repue de crustacés ou de poissons, il s'élance sur elle et la crible de coups de bec, jusqu'à ce qu'elle le désarme en rejetant ce qu'elle vient de manger. Le stercoraire plonge aussitôt sur cette proie de seconde gorge, la saisit dans sa chute, et l'avale gloutonnement. Il ne dédaigne même pas la nourriture digérée par son ennemi, qui s'en débarrasse alors par un tribut moins coûteux.

J'ai fait, en compagnie de Bobêche, trois chasses avec les *fuglemands* (preneurs d'oiseaux), la première au filet, la seconde à la perche, la troisième à la corde.

Nous arrivâmes en bateau près des rochers. Des bataillons de guillemots et de pingouins volaient autour de nous avec une confiance étonnante. Ils plongeaient à notre approche, mais si maladroitement, qu'ils se relevaient entre nos rames. Ils s'effrayaient alors et replongeaient plus sottement que la première fois. Ce prologue du drame amusa fort Bobêche, et me fit rire de bon cœur. Cette fois, le péril de l'expédition fut pour le chien. Je le lançai sur les escarpements du roc à la poursuite des oiseaux. Il y fit des évolutions d'une adresse et d'une audace inouïe, gravissant les parois les plus rudes, franchissant les abîmes les plus vertigineux, se tenant suspendu par les pattes à deux cents mètres au-dessus de la mer. Il étrangla ainsi plusieurs centaines d'oiseaux, qui plurent dans notre barque et autour de nous ; puis il en amena des milliers à portée de nos filets. Ces filets sont en grand ceux que nos enfants emploient à la chasse des papillons. Nous n'avions, grâce à Bobêche, qu'à les jeter sur des groupes d'oiseaux, dont les têtes s'engageaient dans les mailles de fil de laine.

Je dédaignai cette boucherie facile, et nous chassâmes le lendemain à la perche. La perche est un long bâton terminé par une planchette horizontale. A l'exemple des Féroïens, je m'assis bravement sur cette planchette ; mon compagnon me poussa en l'air jusqu'aux galeries du roc,

au risque de me rompre les os; je le hissai à mon tour à ce poste dangereux, et nous abattîmes deux mille oiseaux détournés par Bobêche.

Enfin, je risquai la dernière épreuve, la chasse à la corde. Nous montâmes par des pentes ardues au sommet d'un rocher de trois cents mètres, et nous nous avançâmes jusqu'au point qui dominait à pic cet effroyable abîme, au fond duquel mugissait l'autre abîme de l'Océan. Là, les *fuglemands* déroulèrent plusieurs câbles de huit à neuf cents pieds, terminés par des siéges comme ceux de nos maçons. Les plus intrépides chasseurs s'installèrent sur ces siéges, et chacun d'eux fut descendu dans le vide par six hommes qui déroulaient le câble sur une poutre. J'avais choisi le plus long, et je me vis bientôt suspendu, entre le ciel et l'eau, sur mille pointes de rocs, qui n'eussent pas laissé à mon corps un lambeau dans sa chute... Je tenais d'une main une petite corde à signaux, pour avertir les fuglemands qui ne me voyaient plus, et, de l'autre, mon filet pour attraper les oiseaux. Si le câble s'était seulement tordu pendant la descente, je me broyais contre les rochers ; s'il s'était accroché dans une fente, je restais en l'air jusqu'à ce que mort s'ensuivît... Arrivé à une première galerie, j'y pris pied en me balançant avec force ; j'en informai les hommes avec ma cordelette, et j'y trouvai Bobêche, qui s'y était rendu sans câble ni siége. Il détourna une armée d'oiseaux, dont nous jonchâmes le pied de l'écueil et la mer, où nos compagnons les recueillaient en bateaux. Puis je me remis sur mon siége, et, moyennant de nouveaux signes et de nouveaux balancements, je gagnai et explorai les galeries inférieures. Je fis ainsi huit poses, et j'abattis plusieurs milliers d'oiseaux. Enfin, n'en pouvant plus, perdu de vue par mon chien lui-même, voyant les deux tiers du câble déroulés, et menacé d'un choc mortel à chaque oscillation, je me fis remonter au sommet du roc, où j'arrivai sain et sauf, et reçus les félicitations de Bobêche.

Trois de mes compagnons furent moins heureux. L'un reçut une pierre détachée qui lui brisa l'épaule ; l'autre perdit l'équilibre sur une corniche, et fut jeté de mille pieds dans la mer ; le troisième demeura suspendu, sans pouvoir remonter ni descendre ; nous ne le retrouvâmes que le surlendemain, grâce au flair et au courage de Bobêche. Il était à demi mort de contusions et de faim ; et, quand nous le sauvâmes, il avait à moitié rongé le câble avec ses dents, soit pour se rassasier, soit pour tomber à l'eau.

— Auprès de veneurs tels que vous et votre chien, dis-je au comte, nous ne sommes que des roquets courant après des moineaux.



Stercoraires parasites des îles Féroë.

Cependant la fanfare du *bat-l'eau* nous annonça que le cerf venait de se jeter dans l'étang. Nous y rejoignîmes la meute et les piqueurs. La bête avait gagné le bord, mais, les reins ployés, la langue pendante, les jambes couronnées, elle ne fit que quelques pas ; et l'*hallali sur pied* fut bientôt suivi de l'*hallali à terre*, quand l'animal, *sur ses fins*, après s'être acculé une dernière fois contre la meute et avoir chèrement vendu sa vie, tomba sous la rage des chiens, qui avaient, du reste, mérité cette victoire.

Bobêche, dans sa voiture, répondit à cette dernière fanfare par un aboiement triomphal. On lui réserva la meilleure pièce de la curée, et le pied de la bête fut apporté au comte par les piqueurs et les valets.

Ce tableau fut d'une éclatante solennité. Les amazones et les calèches arrivaient, bride abattue, par les allées vertes et jaunes. Les chasseurs aux brillants uniformes les escortaient au grand galop, sautant les buissons, les rocs et les fossés ; les mille échos du bois répétaient les aboiements des chiens, les hennissements des chevaux, les claquements des fouets, les appels des piqueurs, les fanfares étourdissantes du cor.... Le soleil, jetant ses derniers rayons à travers l'or, la pourpre et l'améthyste des feuillages d'automne, étagés sur les coteaux en amphithéâtre,

semblait quitter à regret l'étang splendide, la bête expirée, la meute impatiente, et les veneurs rangés à l'entour.

En revenant au château de L..., nous rencontrâmes les deux fils du comte qui avaient chassé à la plume, tandis que nous chassions au poil. Leurs superbes gibiers étaient gardés à vue dans un carrefour du bois par un chien d'arrêt, qui me parut le digne commensal de Bobêche.

— En effet, me dit le comte, les deux font la paire. Je vous montrerai, un de ces jours, *Galimafré* à l'œuvre, et je vous conterai aussi son histoire...

Bobêche était arrivé avant nous. Il nous attendait à la grille, et il *sonna* joyeusement notre entrée.

— Tel que vous le voyez, nous dit le comte, il pourrait m'épargner les frais d'un concierge et d'un valet de chambre. N'ayant plus d'autre moyen de se rendre utile, il passe la journée à garder ma porte et à m'annoncer mes visites. Au moindre bruit de la sonnette, il accourt aussi vite que l'âge le lui permet. Il a une manière de donner de la voix pour les amis, pour les inconnus, pour les gens comme il faut et pour les suspects. Il se ferait tuer sur place avant de laisser passer un homme de mauvaise mine. Comme il se défie de son oreille depuis peu, il tient son regard braqué sur la sonnette, et dès qu'il la voit osciller, il se rend à son poste, avertit la maison et accompagne la visite.

Mais en fait d'esprit, Bobêche nous réservait le bouquet pour le soir. Comme tous les veneurs bien nés, le comte de L... a un fournil chauffé pour ses chiens.

Après le dîner, nous allâmes voir la meute repue de sa large curée et rangée autour des flammes pétillantes. Rendre les expressions variées de toutes ces figures parlantes serait chose impossible. Derrière le comte, arriva d'un pas lent maître Bobêche, qui voulait aussi prendre un air de feu. Il essaye en vain de se glisser à travers les rangs serrés. Le moindre basset tient à sa place et le repousse sans pitié ni respect. Au moment où, indigné de l'égoïsme des chiens, j'allais les écarter d'un coup de fouet devant leur doyen glorieux :

— Laissez faire, dit le comte en me retenant la main, Bobêche est fier, il refuserait l'aumône du foyer, et il saura bien s'y installer sans intervention étrangère.



Gibier gardé par un chien, d'après le tableau d'Oudry (Musée du Louvre).

Bientôt, en effet, le vétéran se retire d'un air dédaigneux; il sort doucement par une petite porte à lui connue. Je le vois par la fenêtre se traîner jusqu'auprès d'un bosquet voisin. Là, il dresse la tête et entonne d'une voix formidable le *lancer* le plus retentissant qui ait jamais enlevé chiens et veneurs. Le résultat fut aussi prompt qu'infaillible. La meute entière, réveillée en sursaut, à cet appel qui ne la trompa jamais, se lève en désordre, quitte le feu, et s'élance en se bousculant par la grande porte... C'est ce qu'avait prévu et c'est ce que voulait Bobêche. Il revient philosophiquement par un détour, rentre par la porte dérobée, trouve le foyer vacant, cherche la meilleure place en tournant et en remuant la queue, et s'y installe avec la simplicité qui est l'apanage du génie...— Que vous avais-je dit? murmura le comte en souriant. Je ne répondis pas. L'admiration m'avait coupé la parole. C. de C.

LES RÉCOMPENSES DE MICHEL-ANGE (1).

UNE LETTRE DE FRANÇOIS Ier.

PREMIERS OUVRAGES.

Pendant ses pérégrinations de Venise à Bologne et de Bologne à Rome, Michel-Ange, encore jeune et inconnu, se trouva sans argent et sans travail. A Bologne il y avait une loi qui forçait les étrangers à porter sur l'ongle du pouce un cachet de cire rouge ; faute de ce singulier passeport, Michel-Ange se fit arrêter et condamner à une amende de 50 livres. Mais Jean-François Aldobrandi, gentilhomme d'esprit et de cœur, prenant sous sa protection le jeune étranger, fit casser le jugement, et l'accueillit chez lui par une noble et généreuse hospitalité. Là il passa les soirées à lire Dante et Pétrarque, et les jours à travailler à des ouvrages que la bienveillance de son hôte lui avait procurés.

C'est alors qu'il fit pour l'autel de Saint-Dominique, dans l'église dédiée à ce saint, deux petites figures de deux à trois pieds, l'une représentant saint Pétrone, et l'autre un petit ange à genoux, d'une douceur et d'une grâce charmantes. Il paraît que ces deux statues, si minces qu'en fussent les proportions, eurent un tel succès, qu'un sculpteur de l'endroit menaça sérieusement Michel-Ange de l'assassiner. La haine des rivaux augmentait en raison des talents de l'artiste. Il y avait progrès, comme on voit. A Florence c'étaient des coups de poing, à Bologne c'étaient des coups de poignard.

Il se hâta de retourner dans sa patrie, qui respirait un peu après la tourmente. On fait remonter à cette époque l'exécution d'un petit saint Jean et celle d'un Amour endormi, auquel son propriétaire cassa un bras et qu'il fit passer ensuite pour antique. La plaisanterie réussit pour le statuaire, comme elle avait réussi pour la statue, et le mystifié, cette fois, fut un cardinal, qui paya deux cents ducats un morceau de sculpture dont il n'eût voulu pour rien s'il l'avait su moderne. Il est vrai que l'artiste ne toucha que trente écus sur cette somme ; car il avait vendu l'Amour comme étant réellement de lui, sans compter que tout l'or du monde n'aurait pu décider Michel-Ange à mutiler si cruellement son œuvre. Mais Son Eminence fut punie par où elle péchait. Les connaisseurs de cette force sont la providence des brocanteurs.

Par un hasard des plus singuliers, Michel-Ange, tout en dessinant à la plume une main qui est restée, racontait à un ami du cardinal qu'il était l'auteur de la petite statue que Son Eminence avait achetée de seconde main, comme antique merveille du talent de ce jeune homme ; et frappé par une révélation si extraordinaire, l'ami du cardinal engagea Michel-Ange à le suivre à Rome, où il ne manquerait pas d'occasions de travailler et de se faire connaître. L'artiste accepta, et à peine eut-il fait son entrée dans la ville éternelle, que les commandes abondèrent de toutes parts, et que son nom cessa d'être obscur.

Le premier ouvrage qu'il fit, pour Giacomo Galli, est le Bacchus de la galerie de Florence. Le dieu est couronné de pampres ; sa figure est souriante ; son regard, déjà voilé par l'ivresse, se porte avec amour sur une coupe qu'il tient de la main droite. Il semble déjà ne plus s'apercevoir de ce qui se passe autour de lui ; car un charmant petit satyre, prodige de malice et d'espièglerie, mange impudemment des raisins qu'il vient de dérober au dieu des buveurs.

(1) Voyez les trois articles de M. Alex. Dumas, sur *Michel-Ange*, t. XV, p. 1, et XVII, p. 18 et 57.

LA PIETA.

Au Bacchus succéda presque immédiatement le beau groupe *della Pietà* (1), exécuté par ordre du cardinal de Saint-Denis. C'est Marie, qui soutient sur ses genoux le corps de son fils qu'on vient de détacher de la croix. Le succès qu'obtint ce groupe, lors de la première exposition, fut tel, que Vasari ne trouve pas de mots assez hyperboliques pour en faire l'éloge. A en juger par l'avis des contemporains, jamais ni les anciens ni les modernes n'avaient atteint à une telle hauteur pour l'idéal de l'art ; jamais le marbre n'avait été travaillé avec un soin si exquis, avec une si désespérante facilité. Cependant, au milieu de ce concours de louanges si justement méritées, la critique reprocha à l'artiste d'avoir fait la mère presque aussi jeune que le fils.

— La mère du Christ était vierge, répondit durement Michel-Ange, et la chasteté de l'âme conserve la fraîcheur des traits. Il est juste, il est permis de croire que Dieu, pour rendre témoignage de la pureté de Marie, a voulu lui laisser longtemps l'éclat de la jeunesse et la puissance de la beauté.

Malgré cette leçon, la critique ne s'avoua pas vaincue ; mais aussi, malgré la critique et peut-être à cause d'elle, de nombreux admirateurs stationnaient devant le groupe *della Pietà*. Un jour que Michel-Ange se trouvait mêlé à la foule, il entendit un étranger demander à son voisin :

— Savez-vous quel est l'auteur de ce groupe?

— Certainement, monsieur; l'auteur de ce groupe est Gobbo de Milan.

— C'est juste, dit tout bas Michel-Ange, je n'avais oublié qu'une chose, c'est d'y graver mon nom.

La *Pietà* était le second ouvrage du sculpteur de Florence, aussi la question de l'étranger n'était-elle pas sans excuse. Aujourd'hui il n'est pas un homme qui, en voyant ce groupe, même sans prendre garde à la signature, même sans en avoir jamais entendu parler, ne s'écrie aussitôt : Michel-Ange !

LE TOMBEAU DES MÉDICIS.

Dans la sacristie de Saint-Laurent, à Florence, comme dans tous ses chefs-d'œuvre, Michel-Ange a voulu sortir des routes battues. Génie impatient et souverain, il a dédaigné la règle, méprisé la tradition, brisé les entraves ; sa devise à lui, en peinture comme en sculpture, comme en architecture, est de n'imiter personne et de ne point avoir d'imitateurs.

On voit en entrant les deux tombeaux, l'un à droite, l'autre à gauche, adossés aux murs de la chapelle. L'ordonnance et la décoration du local s'harmonisent merveilleusement aux lignes de la sculpture et à la disposition des statues. Sur chacune des tombes, aux deux côtés in-

(1) Voyez ce groupe, tome XV, page 18.

clinés du couvercle, sont couchées deux statues allégoriques. Tout cela est simple et grand. Rien ne trouble, dans cette paisible retraite, la méditation ou la prière. La pureté des lignes, l'harmonie de la composition, l'unité de l'ensemble, vous attirent et vous dominent par un charme singulier.

A droite c'est Julien de Médicis. C'est l'énergie, c'est la résolution, c'est la force. A ses pieds sont couchés la Nuit et le Jour.

A gauche, c'est Laurent. C'est la méditation, c'est le calme, c'est la pensée. Aussi cette statue admirable a été nommée *Il pensieroso* (1). Les deux figures allégoriques couchées sur le tombeau représentent, dit-on, le *Crépuscule* et l'*Aurore*. Va pour l'aurore et le crépuscule. Ce que nous affirmerons, c'est qu'on n'a jamais rien vu de plus parfaitement beau, dans l'idéal moderne, que ces quatre allégories et les deux portraits de Michel-Ange. Il ne s'agit pas de commentaires et d'analyses, ces six statues sont vivantes.

Entre les deux tombeaux, Michel-Ange a placé la Madone et l'Enfant Jésus. Ce groupe magnifique n'est pas terminé. L'attitude et le mouvement de la Vierge sont admirables de naturel et de douceur. L'Enfant Jésus a plus d'énergie et de grâce.

Tel est aussi le caractère général qu'on remarque dans la figure du Christ tenant la croix, exécuté par Michel-Ange vers le même temps, pendant son séjour à Rome, et placée dans l'église de la Minerve. Dans ces ouvrages, un des plus achevés que nous ait laissés Bonarroti, le Sauveur des hommes respire plus de terreur que de confiance. Mais jamais peut-être l'imitation du corps humain n'a atteint, sous le ciseau du grand sculpteur, un degré de vérité plus complète et plus frappante.

UNE LETTRE DE FRANÇOIS Ier.

La renommée du tombeau de Saint-Laurent franchit rapidement les Alpes, et nous avons sous les yeux une lettre de François Ier, adressée au sieur Michel-Angelo Bonarroti, par laquelle le roi chevalier supplie l'artiste de vouloir bien lui accorder la permission de mouler sa statue.

Voici textuellement cette lettre curieuse, qui honore également le roi qui l'écrit et l'artiste auquel elle est adressée :

« Sieur Michel-Angelo,

« Pour ce que j'ai grand désir d'avoir quelques besongnes de votre ouvrage, j'ai donné charge à l'abbé Saint-Martin de Troyes (François Frimatin), présent porteur que j'envoie par delà les monts, d'en recouvrer, vous priant, si vous avez quelques choses excellentes faites à son arrivée, les lui vouloir bailler en les vous bien payant (Digne roi !), ainsi que je lui ai donné charge, et davantage vouloir être content pour l'amour de moi, qu'il molle le Christ de la Minerve et la statue de Notre-Dame de la Febre, afin que j'en puisse aorner l'une de mes chapelles, comme des choses qu'on m'assure être le plus exquises et excellentes de votre art.

« Priant Dieu, sieur Michel-Ange, qu'il vous ait en sa garde.

« Escrit à Saint-Germain-en-Laye, le sixième jour de février mil cinq cent quarante-six.

« Signé FRANÇOIS.
« Signé L'AUBÉPINE. »

Puisque nous en sommes aux éloges contemporains, après la lettre du roi, citons quatre vers qu'on doit probablement à un homme du peuple, et qu'on trouva affichés contre la statue allégorique de la Nuit :

« La Notte che tu vedi en si dolci atti
« Dormire, fu da un Angelo scolpita
« In questo sano, e perche dorme ha vita;
« Destala se nol' credi, e parler' al ti. »

« La Nuit, que tu vois dormir dans une si douce attitude, a été sculptée dans ce marbre par un ange, et puisqu'elle dort, c'est qu'elle est vivante ; excite-la, si tu en doutes, elle te parlera. »

Michel-Ange répondit par cet autre quatrain aux vers du poëte inconnu :

« Grato m'è il sonno e pri l'esser di sano
« Mentre che il danno e la vergogne dura,
« Non veder, non sentir m' è gran ventura ;
« Peró non mi destar ! oeh ! parla bano !

ALEXANDRE DUMAS.

TROIS SIÈCLES APRÈS. FRANÇOIS GÉRARD.

Aux récompenses de Michel-Ange, citées par notre illustre collaborateur, nous devons en ajouter une qui honora sa mémoire trois siècles après sa mort.

C'est l'épisode le moins connu et le plus intéressant peut-être de la vie de notre grand peintre Gérard. On y verra une nouvelle preuve de ce que nous avons dit à propos de Lesueur (2), que l'influence des hommes de génie leur survit dans la postérité la plus reculée. Il s'agit non-seulement d'un chef-d'œuvre, mais encore d'une bonne action, produite par la *Pietà* de Michel-Ange.

François Gérard, qui devait s'immortaliser par tant de tableaux, et surtout par l'*Entrée d'Henri IV à Paris*, commença, comme Michel-Ange, par s'exercer dans la sculpture chez le statuaire Pajou. En 1782, sa vocation lui arracha le ciseau des mains, et le fit entrer chez le peintre académicien Brenet. Celui-ci, qui avait plus de routine que de talent, interdit les couleurs à son élève et ne lui permit que l'exercice du crayon. Gérard, alors âgé de douze ans, ne put supporter cette exigence. Dérobant un jour une palette et un pinceau, il alla peindre en cachette, dans un grenier, une large toile représentant une peste. C'est celle qui a figuré dans la collection de l'acteur Chenard. L'enfant avait atteint sa quatorzième année, et révélait déjà le peintre du *Bélisaire*.

Un matin qu'il se livrait à son travail favori, un inconnu s'introduisit dans son grenier.

— Jeune homme, lui dit-il, je suis le chevalier de Rougeville, j'aime les arts et les artistes. On m'a parlé de votre talent et de vos chagrins. Je les ai fait connaître à la reine dont l'esprit n'a d'égal que le cœur, et elle m'a chargé de vous commander un ouvrage. Venez demain travailler chez moi, vous y serez mieux qu'ici.

(1) Voyez cette statue, tome XV, page 5.
(2) Voyez *Eustache Lesueur*, t. XVI, p. 27.

Gérard quitta le grenier de Brenet et courut au rendez-vous du chevalier. Il trouva, dans une chambre bien éclairée, un magnifique plâtre de la *Pietà* de Michel-Ange.

— Vous désirez, lui dit le gentilhomme, passer de la statuaire à la peinture. Voici une excellente occasion. La reine vous demande de lui traduire en couleur ce chef-d'œuvre du roi des sculpteurs et des peintres.

Gérard, au comble de la joie, se mit à l'ouvrage. Il songea aux douleurs qui commençaient à frapper Marie-Antoinette, comme reine et comme mère ; et cette pensée, animant sa reconnaissance, lui fit suppléer à l'insuffisance de sa copie par une tendresse qui n'est pas dans la Vierge de Michel-Ange.

M. de Rougeville fut enchanté de lui, le présenta à la reine, et le fit entrer à l'atelier de David. Cinq ans après, il remportait le second prix de Rome.

Il revint d'Italie en 1792, avec sa mère mourante. Il trouva la France bouleversée, David lancé dans la révolution, ses anciens amis suspects ou dispersés... Retiré au chevet de sa mère, il fit une seconde *Pietà*, plus belle encore que l'autre, et tout imprégnée de ses larmes filiales.

Bientôt sonne 93, l'an de terreur et de misère. La réquisition atteint Gérard au milieu de ses travaux. Il recourt à David, alors tout-puissant. Le peintre jacobin l'exauce ; mais à quel prix ? en l'associant à ses œuvres de sans-culotte, en l'inscrivant parmi les jurés du tribunal révolutionnaire !...

Figurez-vous l'horreur et les combats du jeune artiste. S'il refuse ce terrible honneur, il risque sa liberté et peut-être sa vie ! S'il accepte, le voilà complice de Robespierre et du bourreau ! Il accepte cependant, avec l'espoir de sauver ses propres victimes. Mais bientôt, il voit où l'a mené sa faiblesse, et l'illusion de son cœur tombe devant la sanglante réalité. Il se sent les mains liées pour faire le bien et libres seulement pour accomplir le mal. Les révolutions sont comme les cylindres mécaniques. Si vous y mettez le bout du doigt, votre corps y passe tout entier. Chaque jour les têtes les plus innocentes et les plus illustres vont du tribunal où Gérard siége, à l'échafaud qu'il ne peut renverser.

Un soir enfin, il apprend qu'il va juger Marie-Antoinette ! A ce dernier coup, sa raison s'ébranle ; il cherche une issue au cercle de sang... Il ne peut ou il n'ose en trouver. Son courage se réveille et s'abat tour à tour... Il voit l'œil de David dardé sur lui comme un poignard. S'il cède, il est infâme ! S'il résiste, il est perdu ! Que faire ?

Il en était là, lorsqu'un homme, vêtu de la carmagnole, entre chez lui. Il reconnaît, sous l'horrible déguisement, le chevalier de Rougeville !

Ce brave gentilhomme, qui remuait alors tout Paris pour sauver la reine (1), déroule une toile qu'il portait sous le bras, et montre à Gérard la copie de la *Pietà*, qu'il lui avait commandée pour Marie-Antoinette...

— Monsieur, lui dit-il avec force, le peintre d'un tel tableau ne peut juger la mère de Louis XVII !

— Non ! non ! s'écrie l'artiste éperdu ; mais comment détourner ce calice ?

— Comment ? reprend le chevalier ; mais *vous êtes malade, très-malade*... Vous avez une fièvre ardente... Appelez mon ami, le docteur T...., pour vous tirer une palette de sang...

Gérard a compris le noble stratagème. Il embrasse le gentilhomme. Le docteur T... arrive ; il saigne le peintre à blanc ; et David le trouve épuisé dans son lit, quand il vient le chercher pour l'audience.

Voilà comment la *Pietà* de Michel-Ange épargna à Gérard le jugement de Marie-Antoinette.

Malheureusement, le chevalier de Rougeville ne trouva pas le même cœur chez les autres jurés de la reine.

Gérard prolongea son *heureuse* maladie assez longtemps pour se faire rayer de la liste fatale, six semaines avant la mort de Robespierre.

Ce fut le souvenir de ce trait généreux qui imposa silence aux ennemis de son talent sous le règne de Louis XVIII.

PITRE-CHEVALIER.



Le peintre François Gérard.

(1) C'est lui que M. Alex. Dumas a mis si dramatiquement en scène, sous le nom du chevalier de Maison-Rouge.

LES ANGLAIS CHEZ EUX (1).

ESQUISSES DE VOYAGES.



Frontispice : Le Génie du commerce, d'après le tableau des *Changeurs de monnaie*, de Quintin Metzys.

(1) Sous ce titre modeste, nos lecteurs reconnaîtront bientôt l'étude la plus complète, la plus piquante et la plus *française* qui ait été faite sur l'Angleterre et les Anglais. Leur voyage à Londres avec M. F Wey leur en apprendra plus que tous les *trains de plaisir*.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction. Un mot sur les trains de plaisir. — Physionomie de l'expédition.—Premier aspect des côtes au lever du soleil. — Entrée de la Tamise. Est-elle un fleuve? — Spectacle merveilleux de cette grande route de Ramsgate à Londres.—Gravesend. — Woolwich. — Un bourg-pourri. — Un peuple sur l'eau.—Le port de Londres.—Panorama de la ville.—Impression fantastique.—Effet du langage sur les mœurs.—Les gentils douaniers. — London-Bridge. — Aperçu de la galanterie anglaise.—Pont de Waterloo.— Les régates..., etc... — Première excursion.—Trafalgar-Square.—Monument de Nelson. —Des chapiteaux en cage.—National-Gallery.—Triste condition des monuments d'art. — William Hogarth, etc... — Influence de Cromwell sur les arts et le caractère national. — White-Hall.—Recherche du véritable emplacement de l'échafaud de Charles Ier. — Une soirée à la taverne. — Londres la nuit.

— Le soleil est couché depuis plus de cinq heures, et la clarté n'a pas disparu. Remarquez-vous, monsieur, que cette nuit il n'y a pas de nuit, que le ciel est pâle, et la mer encore plus pâle, sans que l'on s'explique d'où proviennent ces lueurs?

A ces observations judicieuses, mieux qu'à son visage emmaillotté de diverses coiffes, je reconnus mon voisin de la table d'hôte à Boulogne, et je l'engageai à s'asseoir à mes côtés sur le pont du navire. Il s'y refusa.

— Vous savez, dit-il, que j'ai le pied marin.

Ce compagnon a cinquante ans, la manie d'être observateur, et de connaître la mer pour avoir navigué de Marseille à Cette. Grave, doué d'un certain aplomb, un peu replet, il tient la tête inclinée, afin de donner à un regard bénin un faux air de perspicacité. Il reprit :

— Nous voilà partis pour Londres, au nombre de quarante-cinq, avec l'excursion des trains de plaisir. Combien pensez-vous qu'il y ait parmi nous de gens capables de comprendre ce qu'ils verront? Eh bien, monsieur, l'on n'en compterait peut-être pas trois! Quant à moi, je me soucie peu des monuments, on en voit partout; je les regarderai cependant... Mais mon but principal, durant ces huit jours, c'est d'étudier les mœurs, afin de savoir à quoi m'en tenir sur l'Angleterre.

Sa prétention m'eût égayé, si un retour sur mes propres dispositions ne me les avait montrées aussi exorbitantes que celles de mon interlocuteur. Plus discret avec moi-même, je ne me les étais point avouées; sa naïve confession m'éclaira. Assurément il s'abusait quant aux résultats possibles de son voyage; mais il partait d'une idée juste : ce qu'il y a de plus intéressant à connaître en Angleterre, ce sont les Anglais, c'est la vie particulière des diverses classes de cette société si tranchée, si différente de la nôtre; c'est le mécanisme intime de cette civilisation active et puissante qui, du fond d'une île du Nord, jaillit et rayonne sur les deux mondes. Mais comment pénétrer dans une pareille étude en l'espace d'une semaine, attaché à une expédition collective dont le but est de parcourir à la hâte une myriade de curiosités?

Comme s'il avait prévu ces objections, mon homme y répondit d'avance :

— Le temps est bien court, les occasions sont rares; mais l'objet à étudier se trouvera partout. Pour observer, monsieur, est-ce du loisir, est-ce un guide, est-ce un livre qu'il faut? Eh non, vraiment! Il est des gens qui passeraient vingt ans à Londres et reviendraient moins édifiés que d'autres au bout de vingt jours. Pour observer, il faut... un observateur; de même que pour peindre, on choisit un peintre, et, comme a dit un auteur, le temps ne fait rien à l'affaire. D'ailleurs, pour qui sait comprendre, tout raconte et décrit; les monuments expliquent les institutions; la physionomie de la rue, des maisons, l'allure des passants, sont comme certains effets dont on rejoint les causes : partout l'œil ne rencontre que des symboles, et les pierres ont un langage.

La confiance de ce bonhomme était faite pour enhardir. Il n'avait que huit jours à dépenser. Je comptais les épuiser comme lui, à parcourir avec soin les monuments principaux, et profiter de la méthode, de l'économie et de la rapidité des excursions parisiennes. Mais je me proposais en outre, ainsi familiarisé aux allures de Londres, d'y rester tout un mois, logé dans une famille anglaise, afin d'examiner à loisir et plus à fond. Muni de bonnes recommandations pour des habitants de cette capitale, divers de fortunes et de professions, j'espérais acquérir des notions plus sûres, mieux élucidées, et sinon tout connaître, tout posséder, du moins être à même de retracer fidèlement, sans préjugés ni passion, ce qui m'aurait frappé. Ce plan réalisé m'a prouvé que l'Angleterre, à travers laquelle j'ai fait diverses excursions, est vraiment peu connue chez nous. Bien des choses ont été faussées, l'exagération s'est glissée partout, et je me suis trouvé conduit à revenir de la plupart de mes opinions préconçues, qui sont celles de la pluralité de nos compatriotes.

Mon intention, dans un sujet si délicat, n'est donc point de donner des solutions absolues ni d'imposer des observations isolées comme des règles générales; non, je redirai ce que j'ai vu, je dépeindrai ce que j'ai esquissé d'après nature avec sincérité. Rien de moins, rien de plus. Ce pays est la terre classique de la froide raison, de la vie positive et de la réalité; il exclut la fantaisie poétique et les artifices de composition, sous peine de cesser d'être vrai.

C'est dans le détail des objets qu'on est forcé de rechercher les traits de la physionomie de l'Angleterre. L'observation vous arrive inattendue et vous saisit à l'improviste; on l'accepte pour ainsi dire sans l'avoir poursuivie. Cette confidence annonce une étude minutieuse, mais elle ne peut être nouvelle qu'à ce prix, et, j'ose le dire, intéressante qu'à cette condition. Pardonnez-moi, lecteur, cette timide explication, en faveur de la bonne foi qui l'a dictée; et, s'il vous plaît de venir à bord du steam-boat *la Cité de Boulogne*, nous remonterons ensemble la Tamise jusqu'au pont de Londres. La nuit est pâle et clémente, le ciel est sans un nuage et la mer sans une seule ride.

Plus nous avancions, plus j'étais frappé de l'étonnement naïf et de l'inexpérience inquiète qui caractérisent nos compatriotes. Les Français ne voyagent pas assez, tel est le principe de l'unique infériorité qu'ils subissent par rapport aux autres peuples du Nord. Nos habitudes casanières laissent une lacune profonde dans notre éducation. De là des préjugés nombreux, de là les difficultés de nos rapports avec les autres nations, notre maladresse à coloniser, l'extension bornée de notre commerce, les limites étroites de notre érudition historique, et la plupart des méprises qui entravent notre politique extérieure. Les hommes d'Etat de l'Angleterre connaissent tous le monde entier à peu près comme nos agents de police connaissent les rues de Paris. S'il est un exemple propre à nous inspirer des goûts plus aventureux, c'est assurément celui de cette nation, qui, douée d'un sentiment national presque superstitieux, a cependant élu le globe entier pour patrie.

Tout ce qui concourt, de près ou de loin, à l'éducation publique, doit avoir pour mission d'exhorter les jeunes gens à visiter les pays voisins. L'entreprise des trains de

plaisir destinés à l'excursion de Londres nous a paru, dès l'origine, une heureuse invention; mais ce journal, dès longtemps dévoué aux intérêts moraux de la famille, avant d'entretenir ses nombreux et fidèles abonnés de cette création nouvelle, a attendu l'occasion d'en parler avec connaissance de cause, afin de juger si le plan réunit les conditions désirables de sincérité, de sécurité, d'utilité et d'économie. Nous n'hésitons pas à le déclarer en conscience, cette entreprise tient ses promesses ; elle est dirigée par des hommes jeunes, actifs, intelligents. Les journées sont bien distribuées ; la vie matérielle est assez bonne pour que des femmes puissent, sans nul inconvénient, faire partie de l'expédition qui d'ailleurs permet de visiter Londres avec une économie surprenante. Enfin, nous pensons que des jeunes gens en vacances pourraient être confiés sans nul inconvénient aux soins de MM. Dorsan et Mirès, d'autant mieux que chaque train est accompagné et dirigé par un des chefs ou de leurs coassociés. C'est une heureuse idée, bien mise en œuvre, et il est à désirer que la pensée du voyage en commun trouvant beaucoup d'imitations, soit réalisée pour divers pays. On tenait à donner ce renseignement tout d'abord, afin de n'avoir pas à y revenir d'une manière directe, et pour satisfaire à un sentiment sincère de gratitude et d'équité.

Un genre d'attrait tout particulier à ce mode de voyage, c'est le spectacle piquant de la caravane, composée de gens d'humeur et de conditions diverses, apportant leur fantaisie, leurs manies, leur ébahissement, leurs préjugés, et le contingent de leurs observations. Transplantés en pays étranger, ils sont dessinés par le contraste d'une façon pittoresque et imprévue ; mais ces rapprochements fortuits de gens l'un à l'autre inconnus sont sans inconvénient, car nul n'est admis sans informations préalables.

— Enfin, s'écriait sur le pont du navire, afin d'abréger les heures nocturnes, un officier de la garde nationale, il faudrait là plus d'ordre, plus de discipline. Donner à chacun son numéro, et à chaque repas, à chaque course, faire un appel, un *contre-appel*, et que tout fût réglé *militairement.* On marcherait par pelotons, etc...

— A quelle heure arriverons-nous à Londres?

— A midi.

— Heure *militaire*, au moins?

Mais survient un touriste :

— Çà, dit-il, j'espère qu'on ne va pas nous conduire comme un troupeau de moutons et nous aligner comme des écoliers à la promenade ; je n'ai point prétendu aliéner ma liberté...

— Ils ne s'en tireront jamais sans la discipline militaire, monsieur ; et quand on a servi...

Là-dessus, discussion à perte de vue...; l'esprit militaire rebrousse nos annales de l'Empire; on approche de la patrie de Wellington, et bientôt l'on entend : — Ce sont les Prussiens qui par leur diversion... Si Grouchy était arrivé à trois heures!...

Plus d'une fois nous aurons à esquisser les allures du Parisien en voyage.

Cependant le navire chemine, laissant derrière lui un sillage bordé d'une frange phosphorescente : sur la gauche, une longue file de lumières, chapelet d'étoiles qui semble danser sur les vagues, annonce que l'on est à la hauteur de Douvres ; on voit poindre l'aurore sur un point inattendu du ciel, car chacun est désorienté par les bordées courues pour éviter les bas-fonds, et les premières lueurs vont accuser dans la brume les maisons de Ramsgate, environnées de villas, jetées comme des fleurs parmi des touffes d'arbres. Ces cottages se nomment des maisons à thé. Plus loin, c'est Margate couronnant une falaise lisse et pâle comme un mur, piédestal qui foule un lit de goémons noirs, et porte la ville assise sur un coussin de verdure ; Margate étale ses grandes maisons de brique brune percées de fenêtres sans nombre, et son clocher massif à la cime dentelée.

Il n'est plus nuit, il n'est pas jour encore ; la clarté ne découpe pas assez d'ombre pour devenir la lumière ; les rives estompées de blanc n'offrent que des plans miroitants et mous ; les vapeurs de la nuit floconnent sur l'azur paisible des eaux et éteignent le bleu pâlissant du ciel.

Peu à peu la côte s'aplatit ; sur la droite, un banc de sable, mince ligne de bistre, vient endiguer la mer ; on se croit à l'entrée de la Tamise ; mais derrière cet ourlet de terre, une voile apparaît dans les airs. C'est la mer qui se révèle par delà. A mesure que le navire incline à l'ouest, l'intérêt se concentre sur la grève anglaise, où l'on voit deux tours d'un aspect triste, *Two Sisters*. Là, dit-on, sont venues échouer deux jeunes filles, en mémoire desquelles on a élevé ce monument. Puis l'on découvre, au revers d'un coteau gris, les maisons blanches et closes d'Herneby, ville de bains, qui se mire tout entière dans l'eau bleue, comme une cité orientale. Un second banc de sable, célèbre par le naufrage de *l'Adélaïde*, marque, dit-on, l'entrée de la Tamise, et comme, néanmoins, on ne voit la terre que d'un côté, il faut accepter l'idée paradoxale d'un fleuve qui n'a qu'un bord.

C'est à la hauteur de Barnstaple, enfoncée dans la côte violette, que l'on voit enfin émerger des flots l'autre rive, dentelée, mince et sombre comme la lame émaillée d'une scie.

Soudain éclatent le mouvement et la vie. Le soleil s'élance et va réveiller la Tamise endormie ; il disperse la brume, et, de ses premiers rayons, fait jaillir une volée de voiles blanches qui marquent le passage et s'éloignent sur les eaux, pareilles à un essaim d'alcyons fuyant dans les airs.

Alors tout se ranime à bord, le pont se peuple de figures pâles, et les passagers de l'expédition française, renaissant à l'activité, se divisent à l'instant en deux classes, ceux qui questionnent sans relâche et ceux qui veulent déjeuner tout de suite ; les premiers, inquiets et nerveux, restent tels tout le long du voyage ; les autres, insouciants et sensuels, ne songeront qu'à leur bien-être.

Tandis qu'ils vont bourdonnant, suivons attentifs le cours du fleuve, ce vaste port de l'Angleterre et du monde commercial. Ce n'est pas avant cinq à six heures que l'on arrivera à Londres.

Pénétrer dans cette immense métropole en remontant le cours de l'eau, c'est jouir de l'aspect le plus étrange, le plus imposant, le plus magnifique qu'il soit possible de rencontrer.

La Tamise est la plus grande route et la plus fréquentée, la plus chargée de population qui existe. Ce chemin liquide est un objet indéfinissable et surtout peu défini. La Tamise n'est point un fleuve, et n'est, sur aucun point de son cours, assimilable à un fleuve. De sa source jusqu'à Londres, c'est une petite rivière arcadienne qui serpente et se joue dans des prairies et distribue à travers les ombrages des parcs la grâce et la fraîcheur. Dans Londres, la Tamise est un quai servant d'entrepôt ; car les maisons du rivage sont plantées dans la vase et communiquent directement avec les navires. Entre ces quais de fange et d'eau, il y a une grande rue remplie d'omnibus et jonchée de monde ; ces omnibus sont des bateaux à vapeur, et cette rue, c'est encore la Tamise. De Londres à Gra-

vesend, ville située à six lieues au-dessous de Londres, la Tamise est un port où les bâtiments de tous pays sont alignés par centaines. A partir de Gravesend, la Tamise est un bras de mer. On pourrait même la définir ainsi de la Manche à Londres, où l'on signale encore dix à douze pieds de marée. Les crues de la rivière n'exercent aucune influence sur le niveau de ce golfe profond.

C'est devant Gravesend que l'on commence à subir l'impression étrange que fait éprouver la contemplation de l'Angleterre. A droite, le littoral du comté d'Essex est bas, aride et gris. La Tamise prend la couleur du plomb; à gauche, la ville de Gravesend est blême et lugubre avec coquetterie. C'est là que je vis le premier échantillon de la bizarre et fantasque architecture du pays. Les bains Clifton sont rigoureusement gothiques, et chaque ogive est surmontée d'un minaret à la turque. Autant la terre est déserte et solitaire, autant le canal est animé par la circulation et par le travail. Mais la précision calme avec laquelle les embarcations se croisent, le rapprochement inexplicable de tant de groupes si complétement étrangers entre eux, qui ne se connaissent et ne se regardent même pas, la gravité de ces êtres rassemblés fortuitement et isolés par l'intérêt, cette vie d'activité mécanique et de labeur sans relâche comme sans vivacité, tous ces détails vous captivent et vous glacent à la fois. L'on est saisi de la grandeur, de la tristesse d'un tel spectacle; l'on s'étonne avec crainte et l'on demeure interdit d'un premier accueil si solennel et si morose. En présence de tant de mouvement et de si peu de bruit, l'on croit pénétrer en pleine lumière dans l'empire des ombres. Le soleil même, revêtu d'un linceul blanc, ne projette sur ces scènes fantastiques que le spectre pâli de ses rayons. Dans les champs peu de culture, partout de grands arbres ronds d'une sombre verdure, encadrés de pelouses vertes.

Plus on avance, plus les embarcations se multiplient. Bientôt la campagne entière est envahie par les navires; car la Tamise décrit des courbes nombreuses. On la laisse fuir à droite, à gauche, et, au delà des rivages bas qui en masquent les sinuosités, on voit circuler à travers les terres les cheminées des steam-boats et les voiles tendues



Vue de Greenwich. (Greenwich-Hospital.)

des bricks, des trois-mâts, qui se jouent dans les airs pêle-mêle avec les ormeaux, les tilleuls et les chênes. La terre et l'onde marient les bois de leurs forêts.

C'est ainsi que l'on atteint Woolwich, ville toute militaire et maritime, contenant un arsenal, une fonderie de canons, une caserne et un parc d'artillerie, une école militaire et de vastes chantiers de constructions navales. Saint-Cyr, Metz et Toulon réunis, donnent l'idée de Woolwich, qui entretient six cents forçats sur des pontons, hélas! trop connus des anciens marins français. En passant devant ce lieu consacré aux travaux de la guerre, l'on comprend que la Grande-Bretagne ne possède ni la physionomie, ni les mœurs militaires. Cette cité, remplie de soldats de toutes armes, a l'air d'une grande usine; on ne voit qu'ouvriers et manœuvres fonctionnant sur la grève ou sur l'eau, et l'on prendrait Woolwich pour une ville de fabriques comme Saint-Etienne ou Birmingham, si l'on n'entrevoyait deux ou trois sentinelles en habit rouge, promenant avec indolence de grands fusils qui ne serviront jamais. Là tout est sacrifié à l'utilité, tout est

pour le travail et tout homme agit. En face de cette ruche et sur l'autre rive, plate et solitaire, s'élèvent dix à douze petites maisons à peine achevées, cabanes pauvres et coquettes, construites en style gothique, avec des pignons et des ogives. A la fin de l'année, ces maisons seront au nombre de quatre cents. Des compagnies les élèvent pour y loger des ouvriers, dans un but moins charitable encore que politique ; car la propriété de chacune de ces bâtisses représente un impôt foncier de 20 livres, et quatre cents propriétaires-artisans, improvisés de la sorte, donnent à un parti un nombre égal d'électeurs. Ainsi, l'on fonde une ville au profit d'un candidat à la Chambre des communes. Je crains que chez nous l'on ne recoure pas de longtemps à cet ingénieux moyen de modifier les listes électorales.

En quittant Woolwich, on découvre à l'horizon, un peu sur la gauche, les dômes jumeaux de Greenwich, autour desquels on doit décrire un cercle de deux lieues avant d'arriver aux abords de Londres.

Les neuf milles qu'il reste à parcourir avant d'amarrer à *Custom-House* sont rapidement franchis ; le spectacle est si attachant, la pensée reçoit de si fortes impressions, qu'elle oublie de mesurer les heures. Le mouvement et la vie envahissent enfin la rive gauche de la Tamise, si longtemps solitaire ; des hangars, des usines, des bâtisses çà et là disséminées, préparent le voyageur au panorama de la grande ville qu'il va découvrir à sa droite sur ce bord, gardé par de longs chapelets de navires.

Déjà circulent les *watermen*, bateaux à vapeur très-peuplés, vastes omnibus qui desservent le littoral au nombre de quatre cents. On les voit glisser côte à côte, pêle-mêle avec les chasse-marée, les bricks, les trois-mâts de la compagnie des Indes et les bâtiments de toute sorte, entre lesquels voltigent des nuées de barques. Les rivages, jonchés de monde et de constructions industrielles, semblent mornes et tranquilles, tant la vie circule abondante et agitée sur le lit du fleuve, qui paraît entraîner et brasser dans ses ondes grises une ville entière.

Il est près de midi ; le soleil argente les vapeurs charbonneuses qui flétrissent l'azur du ciel ; des vaisseaux, rangés en travers le long de ce boulevard liquide, laissent entrevoir dans les clairières d'une forêt de mâts, une cohue étrange de magasins, d'entrepôts, de tavernes, d'appentis, de manufactures, autres nefs que surmontent d'immenses cheminées de brique, mâtures massives et hardies. Sur la terre et sur les flots, chacun se démène et travaille ; l'eau soulevée et battue sans relâche écume, la vase bouillonne à la surface, et sans qu'un souffle de vent l'effleure ; l'onde bondit et moutonne, livrée à une tempête continuelle.



London-Bridge (Pont de Londres).

A mesure que l'on chemine, ce drame singulier marche progressivement à sa péripétie ; on s'étonne que le bateau continue à filer sur ce canal d'une immense largeur, et pourtant si encombré que l'œil se heurte partout contre des murailles de navires. Passé Greenwich, cette animation s'accroît et paraît à son comble. Elle triple encore dès qu'on pénètre dans Londres. Puis, l'on voit se développer sur l'une et l'autre rive cette Babel monstrueuse du commerce des deux mondes, avec ses deux cent mille cheminées, obélisques vomissant la flamme et la fumée,

avec ses clochetons pointus et ciselés, qui se comptent par centaines; ses longues maisons de brique noire, couvertes de tuiles rouges, gigantesques degrés qui servent de base à la basilique et au dôme de Saint-Paul, modèle de notre Panthéon.

Londres n'a pas de quais, les maisons du rivage baignent dans la Tamise sur laquelle elles s'ouvrent pour recevoir les cargaisons de toute espèce dont la Cité est le vaste entrepôt. Appropriées à des usages divers, ces constructions sont très-dissemblables; elles sont flanquées de jetées, de pontons, hérissées de béliers à monter les fardeaux, encombrées de marchandises et d'une multitude de matériaux. Il n'y a pas d'alignement dans la distribution de ce quartier maritime, où l'on voit des cours, des ruelles visitées par la marée, et tout auprès, des terrasses clairsemées de quelques vieux arbres trapus. La rive droite est complétement vouée à l'industrie; c'est un gigantesque faubourg peuplé d'ouvriers; masures basses, désordonnées, incessamment couvertes d'un nuage de fumée qu'elles alimentent sur leurs toits. Le premier plan de la rive gauche présente un aspect à peu près analogue; mais entre ce quartier et les édifices lointains de la ville, on aperçoit des myriades de mâts et cordages, groupes de navires disposés en faisceaux et qui font supposer un autre bras de la Tamise envahissant la ville. Ce sont les docks ou bassins de Londres, de Sainte-Catherine et de la Compagnie des Indes; des canaux creusés en aval de la Tamise y conduisent les vaisseaux qui y sont hébergés par milliers.

L'absence de quais, l'irrégularité qui en est la conséquence, et la surabondance de mouvement et d'activité que cette disposition si favorable aux débarquements donne au littoral, frappent vivement l'esprit des Français si justement orgueilleux de la beauté calme et de l'ordonnance imposante des quais de Paris. Mais la majesté de la Tamise, assez large pour contenir une escadre et pour porter des navires à vapeur ou à voiles aussi nombreux que le sont les fiacres ou les équipages de nos boulevards à l'heure de la sortie des théâtres; mais la grandeur des lignes et la diversité des détails si capricieusement répandus, triomphent de cette impression passagère. On admire que les bâtiments entrent librement et comme chez eux dans les maisons; l'entrain qui accompagne la vie exubérante et laborieuse vous saisit. En se voyant au milieu de ce port en compagnie de quelques milliers d'hommes si actifs, on oublie qu'on navigue sur l'eau. Les maisons de la ville semblent, entremêlées de voiles et de carènes, continuer le spectacle de la Tamise, et bientôt l'on ne comprendrait plus qu'une si grande route, qu'une si belle rue tant fréquentée fût interceptée et rétrécie par les terrassements d'un quai. La cause première de Londres, le mobile et le centre de tout le mouvement qui s'y produit, c'est ce bras de mer qu'on appelle Tamise. Elle doit pénétrer partout et tout vivifier, comme le biez qui se divise et se répand pour fertiliser une prairie.

Parmi les détails de ce panorama étrange et indescriptible, deux monuments seuls rappellent l'idée du vieux monde. Au loin, Saint-Paul, et plus près la Tour de Londres, lourd donjon carré surmonté de clochetons maigres et ridicules, jouant aux quatre coins sur la plate-forme; restauration que l'on croirait exécutée d'après les devis d'un geôlier en belle humeur. Ces deux gros morceaux mis à part, ces longues files de maisonnettes capricieuses qui ressemblent à des navires ébranchés, et que des navires encombrent; ces hangars, ces usines avec leurs cheminées noires, leurs arbustes grimpants, leurs kiosques de bois peint et leurs toits rouges, donnent à la ville un faux air de l'Orient ou de l'Inde. On pense vaguement à Tyr, à Carthage, aux rives du Gange, aux bourgades hollandaises des vieux peintres flamands, à l'Amérique marchande, aux cités fantastiques et vaguement entrevues du pays de la Chine. Le besoin de se rendre compte de ses impressions invite à comparer; mais le spectacle est si étrange que nulle comparaison ne contente, et que l'esprit ébahi se heurte à toutes les réminiscences de l'imagination.

Cependant, une impression triste et froide mêle je ne sais quelle stupeur à l'admiration dont on est épris. On a vu la Tamise solitaire à son embouchure, se peupler peu à peu, ses rivages se meubler, cette agitation naître et s'accroître, et ce mouvement de population s'exagérer jusqu'à l'encombrement. Il semble que du désert on soit parvenu en quelques heures au centre du monde et au chef-lieu de l'univers. Ce spectacle imposant et varié, on le possède, on est sur la scène, on le touche des yeux; rien n'est plus vivant, plus réel, et l'on a peine à y croire. Ce que l'on voit vous laisse morne et rêveur; la pensée de l'isolement vous étreint au cœur de la foule; parmi ces navires sans nombre qui font écumer la vague et offrent à vos regards leurs ponts chargés d'hommes, de femmes élégantes, d'ouvriers, de bourgeois, de gens de toutes les classes et de tous les âges, on reconnaît le mouvement, on constate une activité dévorante, et l'on perçoit ce drame comme dans un rêve, comme dans la fantastique exhibition d'une décoration animée.

A la fin, on se rend compte de ce qui, pour nous, manque à cette realité: c'est le bruit. La vie de la Tamise est une pantomime. Aucun visage ne rit; les lèvres sont muettes; pas un cri, pas une voix; chacun reste isolé dans la foule. L'artisan ne chante pas, les passagers qui passent et repassent contemplent sans curiosité et n'articulent pas une parole. A peine entend-on l'organe grêle de quelques enfants répétant sur un ton monotone à l'usage des chauffeurs, les signaux de la manœuvre indiqués par les gestes des capitaines, télégraphes intelligents et taciturnes.

L'Anglais s'est fait un langage approprié à ses mœurs placides et à ses goûts silencieux. Ce langage est un murmure entrecoupé de sifflements doux; il s'écoule des lèvres à peine articulé, et dès qu'on veut associer à l'émission de la parole la poitrine ou la gorge pour enfler la voix, la physionomie des mots s'altère et les rend peu intelligibles; ils ne sont compris qu'à la condition d'être indistinctement énoncés. S'ils sont criés, ils deviennent en outre rauques et stridents pour l'oreille, comme les coassements confus dont les grenouilles font retentir les échos des marécages. A Londres, on s'entretient avec soi-même, on pense avec sobriété, et l'on ne s'occupe que de ses intérêts. Chacun travaille sans relâche, et toujours en silence.

Mais déjà le navire se perd au milieu des mâts; nous sommes au pied du pont de Londres; les câbles sont lancés, les roues se taisent, et l'on aborde sans bruit, entre deux watermen jonchés de personnages muets, à l'embarcadère de la douane, peuplé d'une foule de commissionnaires, de préposés, de portefaix, qui attendent sans mot dire, et vous suivront sans desserrer les lèvres.

S'il prend jamais fantaisie à quelque touriste patient et bénévole de célébrer les charmes de la douane française, qu'il aille s'inspirer à celle de Londres, il ne saurait mieux faire. Chez nous, cette institution est armée des griffes

du chat; la douane anglaise y joint la lenteur du boa qui digère. Cette petite cérémonie ne dure guère plus de cinq à six heures, à moins que l'on ne débarque un dimanche, auquel cas il faut attendre jusqu'au lendemain à midi la restitution de son bagage. Aussi, voilà ce qui arrive : des commissionnaires s'informent de l'hôtel où vous avez le projet de descendre ; puis, ils vous font grimper l'escalier de bois qui conduit, disposition commode, au grenier où sont établis les bureaux. Là, vous recevez un numéro; on en place un autre sur votre malle ; vous attachez celui qui vous reste à la clef de votre cadenas, et le tout est remis aux préposés qui dépèceront en votre absence les pièces de votre bagage; vous partez les mains vides pour la grande cité.

Cette méthode n'a rien d'inquiétant pour les Anglais; mais elle excite à un haut degré la défiance française; les dames auraient pelotonné leurs enfans dans leurs caisses à chapeaux, qu'elles ne manifesteraient pas une plus tendre sollicitude. Enfin, chacun prend son parti ; mon voisin l'observateur, en observant qu'un tel usage indique une sévère probité dans la classe des douaniers; l'ami du régime militaire, en remarquant que tout se passe militairement, et l'indépendant, par l'idée de sa liberté reconquise.

Elle ne l'est pas pour longtemps : le personnel de l'expédition est livré à la direction des interprètes qui, au nombre de quatre, se partagent les voyageurs auxquels, durant huit jours, ils serviront de guides et de cicerone. On peut parler avec eux le français, l'allemand, l'italien et l'espagnol, et chacun d'eux se sert facilement du premier de ces idiomes. J'eus le bonheur d'échoir au plus intelligent et au plus agréable. Georges est un compatriote assez bien élevé, peu loquace, calme comme deux Anglais, probe et actif sans se presser jamais. C'est celui que je recommande aux touristes qui liront ces pages.

Il faut dire un mot sur New-London-Bridge. C'est le Pont-Neuf de la cité de Londres. Les vaisseaux remontent jusque-là, et ne stationnent pas plus haut. Commencé en 1825, il a été livré à la circulation en 1831. Bien que le fleuve atteigne à cet endroit sa plus grande largeur, ce pont bâti en granit d'Ecosse, et qui se termine à chaque extrémité par des arches passant au-dessus des rues qui longent les deux rives, n'a que cinq grandes arches surbaissées. Celle du milieu est d'une ampleur et d'une hardiesse prodigieuses. Les piliers ont des plinthes massives avec des taille-mer gothiques, et les arceaux sont couronnés d'une corniche qui supporte le parapet. Les vaisseaux et les voitures passent côte à côte sous ce pont aussi peuplé au-dessous qu'au-dessus de son tablier, et l'on voit aux deux bouts des nuées de piétons circuler comme des légions de fourmis autour de la dernière arcade, et grimper ou descendre le long des contre-forts pour gagner les rues basses, les rues supérieures, ou les embarcadères.

En opérant cette conversion, comme disait l'homme aux sentiments militaires, nous laissâmes à notre droite une colonne en pierre surmontée d'une espèce de gros chardon doré; l'on nous apprit que ce chardon est une gerbe enflammée, et que le pilier qui le porte a été érigé en mémoire de l'incendie de 1666. A cette époque, la moitié de la ville fut consumée, et les ravages du feu se sont arrêtés là.

Quatre omnibus à vapeur étaient en panne au pied du pont, serrés les uns contre les autres, regorgeant de monde; et pour arriver au plus éloigné, on traversait les trois autres. Chacun courait en grande confusion, choisissant son bateau, et le tout en silence. Que de bruit une pareille cohue aurait produit aux bords de la Seine ! Le troisième waterman était destiné à nous conduire aux environs de l'hôtel où nous étions attendus. Nous nous vîmes avec plaisir mêlés pour la première fois à la foule; et, bien que signalés comme Français par les moustaches, et par le fracas de notre irruption, nous n'excitâmes ni étonnement ni curiosité. Ceux de ces *étrangers* (comme les dénommait plaisamment, dans leur propre pays, notre plus naïf compagnon), qui parlaient le français, vinrent obligeamment causer avec les moins barbus de notre société.

A la station de Southwark, pont construit en fonte et soutenu par quatre piles de pierre, il survint un gentleman avec deux dames qu'il précédait d'une façon seigneuriale. Un seule place était vacante sur un des bancs; il s'y campa sans se soucier de ses compagnes restées debout entre les grandes jambes d'une douzaine d'hommes. Sur-le-champ, quatre Français se levèrent et offrirent gracieusement leur siége; et ces dames, étonnées d'abord, s'assirent en remerciant d'un sourire, tandis que les hommes nous regardaient d'un air assez mécontent.

— Est-il surprenant, s'écria un de nos jeunes compatriotes en se caressant la moustache, que les Anglaises nous accordent leur préférence? la galanterie leur est toute nouvelle, et les plus légères prévenances les touchent. Nous y gagnons, à la vérité, peu de sympathies auprès de leurs seigneurs et maîtres.

Je ne sais s'il eut l'occasion de se confirmer dans sa première supposition : quant à la seconde, les Anglais m'ont toujours paru fort bienveillants.

A la hauteur de Blackfriars'-Bridge, en face de Saint-Paul, point d'où l'on découvre encore la tour, et déjà Somerset-House, vaste palais d'architecture classique à l'italienne, la Tamise tourne sur la gauche, et les édifices du rivage prennent des dimensions plus monumentales ; on passe devant Temple-Bar, remarquable par son frais jardin et son joli pavillon gothique en briques rouges, et l'on est frappé de la majesté du pont de Waterloo, tout en granit d'Aberdeen avec deux colonnes saillantes à chaque pile. Ce pont, dont la chaussée est à 50 pieds du niveau de l'eau, est parfaitement plat; il a neuf arches de 120 pieds de long sur 35 de hauteur; sa longueur est de 2,456 pieds anglais. La Tamise mesure là 1326 pieds de largeur. Le pont de Waterloo est d'un très-beau style, d'une solidité romaine, et d'une admirable proportion. C'est au bureau de péage de ce pont que se trouve le fameux tourniquet de fer qui n'admet qu'une personne à la fois, et qui communique, en tournant, une impulsion à l'aiguille du cadran situé dans la loge, où il constate le nombre des passants. Invention tout anglaise, que ce contrôle mécanique.

Le long de la ville, la Tamise est non-seulement une grande rue, mais encore une espèce de parc et de lieu de plaisir. Car, parmi les innombrables bateaux à vapeur qui courent en tous sens, on voit galoper sur quatre rames des myriades de batelets et de yoles, minces comme des lames de couteau, ainsi que dans les promenades les cavaliers voltigent autour des calèches. L'Anglais aime à courir et à se sentir en selle sur un cheval ou sur le banc d'un batelet. Des régates s'éparpillaient sur la rivière bordée de spectateurs passionnés, attendant avec impatience l'éclat bruyant du marron d'artifice qui signale le succès

du vainqueur. Ces embarcations, sveltes comme des poissons, portent des rameurs coiffés et vêtus comme des jockeys, et distingués également entre eux par les nuances vives et diversifiées de leurs chemises de soie. « A voir ces centaines de petites barques, écrit avec sa pittoresque originalité mon ami Minimus Lavater, conduites par de hardis rameurs élégamment vêtus de soie rouge ou bleue, verte ou rose, on dirait que tous les coquelicots et les bluets s'ennuyant avec leurs voisins les blés, sont venus se baigner dans la Tamise. »

C'est à regret que nous quittâmes, au pont suspendu d'Hungerford, ce théâtre silencieux et animé des affaires et des divertissements. On nous fit traverser un marché couvert où, sur des tables de marbre blanc constellées de morceaux de glace aux facettes cristallines, sont empilés des centaines de crabes, de crevettes, de homards écarlates, d'esturgeons gris de fer et de saumons argentés. Un instant plus tard, nous traversions Leicester-square, et nous entrions triomphalement à l'hôtel du prince de Galles, encombré déjà d'une nuée de polissons attirés par l'espoir de débiter des images, des canifs, des couteaux, des rasoirs.

Et l'observateur de s'écrier :

— Voilà des rasoirs anglais!

Après distribution faite des appartements entre les touristes, opération difficile et tumultueuse avec quarante-cinq passagers qui tous exigent les trois meilleures chambres, qui tous crient à la fois, questionnent, s'emportent, menacent, et qu'excelle à calmer avec un flegme vraiment britannique notre spirituel compatriote Henri Giraldon, l'un des pilotes de l'excursion française, la plupart des voyageurs brûlent de courir les rues, et d'envahir Londres, comme s'ils devaient repartir le lendemain. Les plus empressés sont ceux qui se lasseront le plus vite. La foule entraîne les guides et fait irruption dans Leicester-place. On marche en gesticulant, on parle haut, et les passants étonnés de tout ce bruit nous regardent avec un sourire paterne.

La place Trafalgar, objet de la première course, est grande, montueuse, irrégulière, avec des prétentions à la régularité et à l'ordonnance de notre place de la Concorde. Du péristyle de National-Gallery, affreux monument dont nous parlerons ailleurs, elle produit un certain effet, bien qu'elle soit de forme trapézoïde, et encombrée de terrassements dont les lignes sont dures à la vue. Au centre est une pièce d'eau derrière laquelle se dresse la colonne de Nelson, masquant la statue de Charles Ier, placée au bas de Charing-Cross qui conduit à White-Hall où ce roi eut la tête tranchée.

Cette rue se nommait prophétiquement, bien avant son règne, *le Chemin de la Croix*.

La colonne de Nelson donne une idée anticipée du goût anglais par rapport aux beaux-arts. Elle est, dit-on, en granit, mais m'a paru peinte en blanc. Ce fût cannelé, couronné d'un vaste chapiteau corinthien, sert de piédestal à la statue du célèbre amiral, coiffée d'un chapeau qui, vu de profil et parce qu'on a trop creusé les deux bords, simule deux cornes, et comme le buste anguleux et carré ne suit point le mouvement de la tête, cette figure, vue du côté de la rivière, ressemble à la statue du diable. Derrière le héros, l'artiste a filé et contourné en spirale un énorme câble qui éveille les idées les moins convenables. Enfin, Nelson a, tout le long du dos, un paratonnerre en saillie qui lui sort par l'oreille. Les Napolitains en auraient eu plus grand besoin que lui lorsqu'il tonnait sur leurs têtes. Nelson est certes un grand capitaine; toutefois, sa gloire ne touchera jamais quiconque a lu l'histoire moderne de l'Italie. Le soleil même, à la vérité, est moucheté de quelques taches; mais ce ne sont point des taches de sang.

Ce paratonnerre rappelle celui qui, à l'entrée de Saint-James'-park, protége, au sommet d'une autre colonne, la statue héroï-comique du duc d'York. On lui a fiché dans le crâne la pointe de ce paratonnerre qui mesure tout le corps du haut en bas, comme le ruban métrique d'un tailleur d'habits.

N'oublions pas que ces piliers, au sommet desquels on monte par un escalier intérieur, sont garnis de parapets en fer, et d'un grillage supérieur plafonnant au-dessus des curieux enfermés là comme dans une cage; précaution nécessitée par la bizarrerie des citoyens qui avaient pris goût à s'élancer sur le pavé du haut de ces glorieux monuments.

En Angleterre, nous passons pour écervelés et fantasques; mais, grâce à Dieu, l'on n'a pas encore eu besoin de nous river des garde-fous par-dessus la tête.

A ce propos, je ne sais si dans cette île les chapiteaux sont atteints des tentations du spleen; mais j'ai vu dans Belgrave-square d'énormes choux corinthiens emprisonnés dans des treillis de fer. S'agissait-il de les défendre contre les hirondelles? Quoi qu'il en soit, rien de moins monumental que des colonnes coiffées d'un panier à salade.

FRANCIS WEY.

(*La suite au prochain numéro.*)



L'observateur du train de plaisir.

UN SOUVENIR DE CHOUBRAH (CAIRE).



Fontaine et kiosque de Choubrah, palais d'été au Caire.

Il y a deux ans, je visitais, au Caire, le palais des vice-rois d'Egypte, cette belle résidence de Choubrah, dont Méhémet-Ali a fait un paradis oriental. Mon guide était un artiste arménien qui connaissait le Caire comme s'il l'eût bâti. Nous entrâmes à Choubrah par la grande allée, sans égale au monde, où circulent, à travers les casins ombragés, tous les oisifs du Caire : cavalcades d'officiers, musulmans suivis de leurs porte-pipes, femmes et esclaves aux longs voiles, élégantes et dandys du quartier franc, etc. Figurez-vous une lieue de sycomores et d'ébéniers gigantesques, formant une voûte impénétrable au soleil, et d'autant plus fraîche qu'on aperçoit à droite le sable du désert enflammé. A gauche, le Nil baigne d'immenses jardins et vient éclairer la promenade du reflet rouge de ses ondes.

Le palais est sur le fleuve même, en face de la plaine d'Embabeh, qui vit la fameuse déroute des Mameluks. Le kiosque d'entrée, avec ses galeries peintes et dorées à profusion, nous transporta d'abord en pleines *Mille et une Nuits* : volières peuplées d'oiseaux de toutes couleurs, bains ruisselant à perpétuité, salles de réception décorées à la turque et garnies de meubles européens, dont le luxe impuissant s'efface devant l'éclat des tentures.

Les tableaux me frappèrent par leur singularité toute musulmane. Ce sont des panneaux, des dessus de porte et des caissons peints à l'œuf. On n'y voit, selon la règle du Coran, aucun être animé, si ce n'est quelques bêtes fantastiques, sphinx, dragons et dauphins. L'islamite qui représenterait une créature vivante, s'imagine qu'il serait condamné à lui céder son âme au tribunal du Prophète. Cependant les siéges et les batailles navales de la campagne d'Ibrahim en Grèce sont figurés dans les peintures de Choubrah. Mais sur les vaisseaux il n'y a pas un marin ; sur les forteresses, pas un soldat. Les boulets et les bombes se croisent comme par enchantement. On dirait de grandes machines de pierre et de bois, qui se combattent

au moyen de ressorts invisibles. Rien de plus étrange et de plus original que ces fureurs de la guerre traduites par la nature morte.

Dans la salle de justice du pacha, je remarquai cette inscription assez étonnante pour Méhémet-Ali : *Soixante-dix heures de prière ne valent pas un quart d'heure de clémence.*

Je regardai mon guide en songeant au massacre des Mameluks, et je lui demandai si l'artiste décorateur avait voulu faire une épigramme.

— C'est une touchante histoire, me répondit-il en rougissant. Je puis vous la raconter, car j'ai beaucoup connu cet artiste. Il était venu au Caire, jeune encore, et déjà renommé comme peintre à l'œuf. Employé par Méhémet à Choubrah, il loua une jolie maison dans la ville, et s'y installa avec trois domestiques. Mais, dès le lendemain, le propriétaire lui donna congé pour cause de mœurs suspectes. — Vous êtes sans femmes, lui dit-il, et, à votre âge vous devriez en avoir une demi-douzaine. Cette règle du Coran ébranla sa foi musulmane. Il déménagea, et consulta un de ses amis. On l'adressa à un *wékil* (entremetteur de mariages), comme qui dirait votre M. Foy de Paris. Cet homme le promena des harems aux marchés d'esclaves, lui proposant vingt épouses par jour, à 50 ou 60 fr. par tête. Comme il les refusait l'une après l'autre, le *wékil* se frappa le front et eut une idée triomphante : —Par Mahomet, s'écria-t-il, j'ai votre affaire ; c'est un domestique turc, qui se mariera pour vous autant de fois que vous voudrez, devant le santon, devant le cadi, devant le prêtre cophte, et même devant le consul. Ce brave épouseur en fait son état depuis quatre ans, au service des Anglais, forcés, comme vous, de se conformer aux usages. Il ne prend que cent piastres (25 fr.) par mariage. Vous voyez que c'est pour rien. Dites un mot, je vous l'amène, et vous pourrez rentrer dans votre jolie maison. Le peintre, à ces tableaux qui déshonoraient sa religion, fut tenté de fouler aux pieds son turban. Il était résigné à rester garçon et à déménager tous les jours, lorsqu'il trouva un asile chez une famille chrétienne. Il y avait là une épouse charmante, qui lui révéla la noblesse et les douceurs du vrai mariage, et près d'elle une sœur plus charmante encore, qui peignait comme lui, si ce n'est mieux que lui-même, et qui acheva de le désenchanter sur le Coran. Bref, un mois après, l'artiste et la belle chrétienne échangeaient l'anneau nuptial au couvent des Franciscains. L'artiste avait abjuré l'islamisme, et lui et sa femme n'avaient de musulman que le bonnet turc à la longue houppe et le tarbouk rouge aux tresses de soie. Malheureusement, les secrets s'éventent au Caire aussi bien qu'à Paris. L'abjuration du peintre arriva aux oreilles de Méhémet, qui le fit enlever de son palais d'été et jeter dans la noire prison des renégats. On lui rasa aussitôt le crâne, ne lui laissant qu'une mèche de cheveux, pour montrer sa tête au peuple, le jour où elle serait coupée. Ce jour-là n'eût guère tardé sans doute, si le Dieu qu'il invoquait n'eût été plus puissant que le Prophète.

Le lendemain de son arrestation, un jeune artiste se présenta au vice-roi pour continuer l'ouvrage interrompu. Il avait si peu de barbe, qu'on le prit pour un enfant ; mais il montra des essais tellement jolis, qu'on lui confia la suite des décorations. Il y surpassa son prédécesseur, et devint le favori du pacha. Celui-ci n'avait qu'un reproche à lui faire, c'était de quitter son travail chaque jour à midi. Or, à partir de cette heure, Méhémet ne pouvait sortir sans voir tomber à ses pieds une femme en pleurs, qui lui criait : — Grâce pour le renégat ! Ces infatigables instances avaient fini par l'ébranler. Il répondait à la femme : — Je consulterai le Prophète dans la prière. Et il renvoya enfin l'exécution du captif au jour qui terminerait l'œuvre de son successeur. O miracle ! Ce dernier travaille dès lors tant que le soleil dure, et achève en deux semaines l'ornementation de Choubrah ! Le vice-roi, enchanté, lui demande aussitôt quelle récompense il désire : — La grâce du renégat ! s'écrie le peintre en tombant à genoux. Et, dans cette attitude, dans cette voix suppliante, sous le déguisement qui a trompé tout le monde, le pacha reconnaît la femme dont il a reçu tant de conjurations, l'épouse chrétienne de l'artiste prisonnier ! Elle lui montre en même temps la dernière inscription de son pinceau, celle que nous lisions tout à l'heure avec étonnement : *Soixante-dix heures de prières ne valent pas un quart d'heure de clémence!*

Méhémet, vaincu, releva l'héroïque femme et l'envoya chercher son mari en prison...

— Et les voici tous deux devant vous ! ajouta une dame du quartier franc, qui, entr'ouvrant son voile, nous rejoignit à l'instant même.

Mon guide m'avait, sans se nommer, raconté sa propre histoire.

Je pressai, à double titre, la main de cet homme de cœur et de talent, et je continuai d'examiner ses ouvrages et ceux de sa femme, expliqués par eux-mêmes à ma juste admiration.

Leur chef-d'œuvre est, sans contredit, le pavillon dessiné ci-dessus. Les califes des *Mille et une Nuits* n'ont jamais eu de retraite plus délicieuse. Jugez par vos yeux de l'effet aérien, enchanté, féerique de cette tente aux arabesques byzantines, de ces colonnades qui encadrent autant de paysages que l'œil a de regards ; de cet enchaînement de minarets turcs, de frontons grecs, de fontaines jaillissantes, de bassins limpides, de canaux sillonnés de canges d'or, de feuillages étincelants de lumière, de citrons et d'oranges, et reflétés dans les eaux pures du Nil, endormies à leurs pieds. Ajoutez-y les draperies d'or et de soie flottant parmi les guirlandes de verdure et de fleurs. Voyez en esprit, et par un beau soir, le harem indolent du vice-roi traverser ces allées de citronniers taillés en quenouilles et de baniers rayonnant comme l'émeraude la plus diaphane ; suivez cette foule éblouissante de parures jusqu'à l'immense bain de marbre blanc, rempli sans cesse par les gueules de crocodiles de la haute fontaine...

Quel est ce bruit pareil à celui d'un essaim d'oiseaux plongeant dans les ondes ? Ce sont les odalisques qui se jettent avec leurs peignoirs en crêpe de soie dans le vaste bassin du pavillon.

Et cet autre murmure qui décroît sur le canal embaumé de parfums ? C'est la cange dorée du pacha, conduite par vingt femmes armées d'avirons peints comme l'aile du pavillon royal.

Il va sans dire qu'à cette heure mystérieuse le palais de Choubrah est fermé à tout le monde ; mais ce que tout le monde peut voir et savourer durant le jour, ce sont les merveilles orientales que j'ai décrites, les jardins sans rivaux qui entourent la belle résidence, et où les fleurs et les pommes d'or sont multipliées à tel point, que celles-ci pleuvent littéralement sous les pas, et que l'Europe entière a moins de roses peut-être que les parterres de Méhémet-Ali et de son petit-fils Abbas-Pacha.

C. de CHATOUVILLE.

LES CONTES DE LA FAMILLE (1).

LES HABITS NEUFS DE L'EMPEREUR.

CONTE DANOIS D'ANDERSEN.

Il y a bien des années, vivait un jeune empereur, qui ne voyait pas plus loin que le bout de son sceptre, et qui tenait tellement aux habits neufs, qu'il employait tout son argent à se parer. Il ne faisait aucun cas de ses soldats, et n'allait au théâtre et à la promenade que pour exhiber de nouvelles toilettes. Il avait un costume différent pour chaque heure du jour, et, de même qu'on a l'habitude de dire d'un roi ou d'un empereur *qu'il est au conseil*, on disait toujours de lui : « l'empereur est à sa toilette. »

Il alla un jour consulter une sorcière fameuse, sur l'art d'apprécier et de gouverner les hommes. Il la trouva entourée de coqs, de philtres, et de musiciens jouant de la harpe et de la viole. Elle observa les lignes de la main du prince, et devina un mouton qu'elle pouvait tondre sans vergogne.

— Vous lirez dans le cœur des hommes, lui dit-elle, et vous serez le plus habile roi du monde, quand vous porterez un habit fait par les meilleurs tisseurs et les meilleurs tailleurs de votre empire.

L'empereur s'en retourna ravi, et vous jugez s'il continua de s'occuper de sa toilette !

Dans la grande ville qui était sa résidence, la vie se passait très-joyeusement ; chaque jour, attirés par de nouvelles fêtes, des étrangers arrivaient à la cour.

Or, bientôt apparurent aussi deux escrocs, qui se donnaient le nom d'*artistes tisseurs*. Ils prétendirent qu'ils savaient composer des étoffes qui non-seulement offraient les couleurs et les dessins les plus jolis, mais encore possédaient la merveilleuse propriété de rester invisibles à tout homme imbécile ou impropre à son emploi.

— Ces étoffes doivent faire d'excellents habits, pensa l'empereur ; et voilà sans doute les premiers artistes de mes Etats ! si j'avais un costume de leur fabrique, je distinguerais tout de suite les sots des gens d'esprit et les serviteurs capables des ignorants ! Ma foi ! ajouta-t-il, qu'on tisse au plus tôt cette étoffe pour moi !

Et il envoya aux artistes une grosse somme, afin qu'ils se missent à l'ouvrage.

Ceux-ci dressèrent deux métiers, et tendirent des fils, comme pour travailler assidûment ; mais, en réalité, ils ne montèrent rien du tout. Demandant hardiment les plus fines soies et le plus bel or, ils mirent le tout dans leur poche, et s'escrimèrent jour et nuit sur les métiers vides.

— Je voudrais cependant bien savoir où en sont les deux tisseurs, se dit l'empereur en lui-même, après avoir attendu quelque temps.

Mais bientôt il s'arrêta tout interdit, se souvenant qu'un sot ou un incapable ne pouvait voir la fameuse étoffe. Il réfléchit, à la vérité, qu'il n'y avait rien à risquer pour lui-même ; toutefois il préféra d'abord envoyer quelqu'un s'informer des artistes et de leur travail.

Tous les gens de la ville avaient entendu parler du miracle, et chacun était très-curieux d'apprendre que son voisin était un sot.

— J'enverrai aux travailleurs mon vieux et honnête ministre, dit enfin l'empereur, après une longue réflexion ; il verra mieux que tout autre quel effet produit l'étoffe, car il est plein de bon sens, celui-là, et personne mieux que lui ne peut remplir ses fonctions.

Le ministre alla donc à la salle où les deux coquins opéraient sur les métiers.

— Juste Ciel ! pensa le vieux diplomate, en ouvrant de grands yeux, je ne découvre pas la moindre petite chose !

On devine qu'il se garda bien d'exprimer tout haut cette pensée.

Les filous lui demandèrent très-poliment si les dessins et les couleurs lui plaisaient. Et l'homme d'État regardait et regardait encore, sans rien apercevoir sur les métiers (car il n'y avait rien en effet).

— Bon Dieu ! se disait-il, serais-je donc un âne ? Je ne l'aurais jamais cru, et personne plus que moi. Ne serais-je pas fait pour mon excellente place ?

— Eh bien ! monsieur le ministre, reprit l'un des escrocs, tout en feignant de travailler avec zèle ; vous ne dites pas si cette étoffe vous agrée ?

— Oh ! le travail en est surprenant ! répondit le fin vieillard, observant les métiers du coin de l'œil ; je vais dire à l'empereur que les couleurs et les dessins sont de la plus merveilleuse beauté.

— Cela nous sera très-agréable, dirent les coquins.

Et ils énumérèrent les nuances et les ornements avec affectation.

Le ministre écouta soigneusement leurs paroles, afin de pouvoir les rapporter à son maître.

Là-dessus, les deux voleurs demandèrent un surcroît d'argent, de soie et d'or, qui leur était nécessaire, disaient-ils, pour achever le tissu commencé. Ces nouveaux trésors passèrent dans leur propre bourse, et ils continuèrent à travailler de plus belle.

Après le ministre, l'empereur envoya un autre fonctionnaire examiner les tissus. Il arriva à ce dernier ce qui était arrivé à l'autre. Il considéra de toutes parts les métiers, et, comme il n'y avait rien, il ne put naturellement rien voir.

— Je ne suis pourtant pas bête ! pensa-t-il à son tour ; serais-je donc incapable de remplir la charge qui m'enrichit ? Ce serait vraiment étrange, jamais personne n'a osé le remarquer !

Et, vantant aussi l'étoffe qu'il ne voyait point, il témoigna aux artistes sa joie et son admiration.

— Franchement, dit-il à son maître, lorsqu'il retourna près de lui, l'étoffe que les tisseurs préparent pour V. M. I. est de la splendeur la plus extraordinaire.

Puis, toute la ville parla des magnificences que l'empereur allait étaler au premier jour.

Lui-même enfin voulut aussi voir le précieux tissu, pendant qu'il était encore sur le métier. Escorté d'une foule de courtisans, parmi lesquels se trouvaient les deux honnêtes rapporteurs, il se rendit à l'atelier des artistes.

Nos hardis coquins, à l'arrivée de l'empereur, continuèrent leur semblant de travail avec un redoublement de zèle.

(1) Voyez les Tables du tome XIII.

— Cette étoffe n'est-elle pas véritablement superbe? s'écrièrent les courtisans qui ne voyaient rien, mais qui n'avaient garde d'en convenir. Que V. M. I. regarde seulement! Quels délicieux dessins! Quelles splendides couleurs!

Et chacun d'eux indiquait les métiers vides, croyant que son voisin pouvait être plus clairvoyant.

— Qu'est-ce là? se disait l'empereur, je ne vois absolument rien! Voilà qui est excessivement désagréable!



Le ministre de l'empereur.

Suis-je donc un imbécile, ou ne suis-je pas propre à gouverner?

— Par ma foi! l'étoffe est surprenante, dit-il enfin, jouant à son tour la même comédie; je déclare qu'elle a ma *très-haute* approbation.

Puis il sourit fort gracieusement, et considéra avec beaucoup d'attention les métiers vides; car il n'eût pas laissé croire, pour tout au monde, qu'il ne pouvait voir ce que ses courtisans vantaient si unanimement.

Et tous de s'écrier, de plus en plus fort, pour plaire à leur maître :

— Oh! que c'est beau! Que c'est admirable! Que c'est prodigieux!

Bref, ils conseillèrent à l'empereur de se faire faire, pour la prochaine procession, des habits neufs avec l'incomparable étoffe.

L'empereur se crut obligé de partager l'opinion générale, et il donna aux deux escrocs une décoration à porter à leur boutonnière, avec le titre glorieux de gentilshommes tisseurs.

La nuit qui précéda le jour de la procession, nos coquins ne se couchèrent pas et allumèrent seize lumières. Tout le monde voyait ainsi combien ils se hâtaient pour la confection des nouveaux habits de l'empereur. Puis ils taillèrent ces habits dans l'air avec des ciseaux chimériques, et ils assemblèrent les morceaux absents avec des aiguilles sans fil.

— Voyez! crièrent-ils enfin, la toilette de notre maître est achevée!

L'empereur reparut avec ses grands officiers chez les gentilshommes tisseurs. Les filous se mirent à lever les bras, comme s'ils tenaient quelque chose, et ils dirent gravement :

— Voilà le pantalon de V. M.! Voilà l'habit! Voilà le manteau! Toute cette parure est aussi légère qu'une toile d'araignée; on croirait qu'on n'a rien sur soi, lorsqu'on en est revêtu; c'est encore une propriété de la merveilleuse étoffe.

— Assurément, assurément, dirent en chœur les officiers, quoiqu'aucun d'eux n'aperçût un seul fil de l'imperceptible costume.

— V. M. I., reprirent les artistes, voudrait-elle, dans sa grâce infinie, déposer ses vêtements?

L'empereur se laissa majestueusement déshabiller, et les coquins firent comme s'ils lui mettaient chaque pièce des nouveaux habits, tandis que le monarque en chemise se retournait de tous les côtés devant le miroir.

— Que cet habillement sied bien à l'empereur! Comme cela va magnifiquement à S. M.! s'écriaient tous les courtisans; quels dessins! quelles couleurs! quelle coupe! c'est véritablement un costume royal!

— Le dais qui, pendant la procession, doit couvrir Sa Majesté, est prêt, dit le maître des cérémonies.

— Je suis prêt aussi, répondit l'empereur. Décidément ces nouveaux habits me vont-ils bien? demanda-t-il encore, en se regardant à la glace, pour faire croire une dernière fois qu'il voyait l'étoffe merveilleuse.

Les chambellans, qui devaient porter la queue du manteau, s'inclinèrent comme pour la relever; puis ils firent semblant de la soutenir de leurs deux mains; car, pas plus que l'empereur, personne ne voulait trahir sa niaiserie ou son incapacité.

Le monarque alla ainsi sous le dais par les rues de la ville, et, bien que nul ne vît ce qui n'existait pas, ce fut une comédie universelle. Tout le monde, sur les toits et aux fenêtres, s'écriait :

— Dieu! que les vêtements de l'empereur sont admirables! quelle superbe queue a le manteau! Que l'habit est charmant et splendide!

Il ne se trouva pas une âme assez franche pour s'avouer sotte ou incapable, en convenant qu'elle n'apercevait rien...

Bref, jamais toilette impériale n'avait eu un semblable succès...

Lorsque soudain un petit enfant s'écria dans sa naïveté :

— Mais l'empereur n'a rien sur lui, l'empereur est en chemise!

— Juste Ciel! tu entends la voix de l'innocence, ajouta le père de cet enfant.

Et bientôt on se répéta à l'oreille, puis enfin on s'écria partout :

— L'empereur n'a rien sur lui, l'empereur est en chemise!

Eh bien! quelque importun que fût un tel refrain pour le prince et sa cour, ils n'osèrent reconnaître que la foule avait raison, et ils poursuivirent leur marche solennelle, l'un paradant à demi nu, les autres feignant de porter la queue de son manteau.

Tant l'orgueil et la flatterie sont plus puissants chez l'homme que la franchise et la vérité!

Or, qui se réjouit le plus de cette étrange aventure? Ce furent les deux tisseurs et la fameuse sorcière; car vous devinez, sans nécromancie, qu'ils étaient complices, et qu'ils se partagèrent la laine en riant du mouton.

THÉRÈSE KARR.

(*Imité de l'allemand.*)



L'empereur consultant la sorcière, d'après le tableau de Valentin (Musée du Louvre).

HISTOIRE ET MOEURS DE L'ORIENT (1)

GAZZI-HASSAN-PACHA.

Dans une petite ville de la Propontide, située à peu de distance de Constantinople, et qui a nom Rodosto, vivait, vers le milieu du dernier siècle, un humble faiseur de babouches. Il habitait une maison de bois, construite autour d'un cyprès séculaire qui la traversait de part en part, comme un mât traverse un navire, perforant le toit audessus duquel se dressait son cône gigantesque et sombre. Cet honnête Turc avait un esclave, persan d'origine et qui se nommait Hassan. C'est cet esclave que l'on appela Hassan-Pacha le Victorieux et qui mourut grand-vizir! C'est cet esclave qui domine tout l'Orient pendant la fin du dix-huitième siècle et qui fait le sujet du présent article.

Le babouchier de Rodosto tomba malade un jour. En bon musulman, il s'inclina devant la fatalité, se croisa les bras et attendit. Pendant qu'il attendait, la mort survint. Lorsqu'il la vit debout à son chevet, il fit venir son serviteur :

(1) Voyez *De Naples à Jérusalem*, t. XVI, p. 41 et 81.

— Hassan, lui dit-il, Allah m'appelle... Sois libre, mais n'oublie pas ma veuve. Tu n'es pas fait pour l'esclavage, et tu la serviras mieux par ta liberté que par ta servitude... Tu es adroit et intelligent, tu établis déjà une paire de babouches presque aussi bien que moi qui ai vieilli dans le métier... Hassan, tu illustreras notre profession! Je t'ai vu, dans les rêves de ma fièvre... vêtu d'un caftan de brocart d'or, et tu portais un turban orné d'une aigrette de pierreries... Hassan, je te prédis une haute destinée!... Tu deviendras grand babouchier du sultan!

Hassan crut volontiers à la haute destinée qui lui était promise; mais il se permit, quant au choix de la route qui devait l'y conduire, d'être d'un autre avis que son maître et de ne pas considérer les babouches comme le meilleur moyen de parvenir aux grandeurs. Aussi, dès qu'il eut conduit le brave Turc à sa dernière demeure, prit-il congé de sa veuve pour courir les aventures.

— Ne pleurez pas, lui dit-il en partant; Dieu me fera puissant et riche, pour que je vous fasse heureuse !

Sans parents, sans amis et sans bien, c'est-à-dire libre à même le monde, impatient de renom, riche d'audace et de courage, Hassan résolut de confier au sabre l'office que son défunt maître attribuait aux babouches, et de s'en faire l'instrument de sa fortune.

Malheureusement la Porte était alors en pleine paix. A tout hasard, Hassan gagne Constantinople. Là, en se promenant sur le port, il fait rencontre d'une ancienne pratique du babouchier de Rodosto. C'était précisément le patron d'une felouque qui appareillait le jour même pour Smyrne, avec un chargement d'armes pour les milices que les Barbaresques avaient la permission de recruter à la côte d'Asie. Le projet d'Hassan est aussitôt arrêté ; il obtient aisément son passage du patron de la felouque, débarque à Smyrne, s'engage au service d'Alger et, quelques mois plus tard, il guerroyait contre les tribus insoumises.

Il se fit bientôt remarquer par son incomparable audace, et l'année n'était pas écoulée que le Dey le nommait bey de Mascara.

Le sabre justifiait la préférence qu'Hassan lui avait accordée sur les babouches. Décidément il y avait plus d'avantage à tailler des peaux d'hommes que des peaux de chèvres.

Cependant, pour parvenir, Hassan manquait d'un grand vice : il n'était rien moins que courtisan et ne voulait se courber sous aucun joug. Il se croyait pour le moins l'égal de ses maîtres, n'hésitait point à engager la lutte avec eux, comme avec ses pairs, et, si ce sabre de soldat valeureux qu'il jeta dans les balances de la fortune finit toujours par faire pencher le plateau de son côté, le sabre du bourreau lui fit quelquefois contre-poids.

C'est ainsi qu'au début de sa carrière la question de sa future grandeur faillit être brusquement tranchée.

Le nouveau bey possédait une jument d'une rare beauté et d'une vitesse sans égale. Dans une brillante *fantasia* exécutée par Hassan à la tête de ses troupes, le dey d'Alger remarqua cette bête, la désira et la fit demander. Hassan refusa ! Furieux de cette audace inouïe, le dey ordonne aussitôt l'arrestation de ce serviteur rebelle aux désirs de son maître. La demeure d'Hassan est investie, il est poursuivi, traqué, parvient à s'échapper cependant; mais sa tête est mise à prix et, forcé de fuir, il gagne Oran d'où il passe en Espagne.

Il y fut fort bien accueilli; son caractère et ses aventures y eurent un grand succès ; Charles III s'intéressa à lui, et lui accorda des lettres de recommandation pour son fils, le roi de Naples.

La même faveur suivit Hassan à la cour de Ferdinand IV, et M. de Ludolphe, ambassadeur de ce gouvernement près la Porte Ottomane, fut chargé de négocier, auprès du sultan Mustapha III, protecteur naturel des Etats barbaresques, la grâce du fugitif.

Sur l'assurance qui lui eut donnée, Hassan, en octobre 1760, s'embarque pour Constantinople. A peine a-t-il touché le sol ottoman qu'on s'empare de sa personne et qu'il est conduit aux Sept-Tours. Les portes du *cachot du sang*, qui se referment sur lui, ne se rouvrent jamais pour rendre leur proie. C'est le dernier asile des condamnés à mort et le lieu de leur exécution : un puits creusé au milieu du cachot reçoit le cadavre du patient, et le conduit à la mer qui se charge de l'ensevelir dans ses profondeurs. Hassan ne pouvait douter du sort qui lui était réservé. Cependant ce n'est pas la pensée d'un supplice inévitable qui a le plus de prise sur cette âme haute, c'est celle de la trahison infâme dont il est la victime. Son indignation et sa rage ne connaissent point de borne et ne s'arrêtent pas même au chef des croyants, qu'il maudit et dévoue aux châtiments divins, comme un perfide et un traître.

Instruit des terribles imprécations de cet homme et de sa véhémente colère, le sultan voulut voir ce hardi prisonnier. Il prend le costume de l'un des geôliers et vient lui-même apporter au condamné la dernière cruche d'eau qu'il doit recevoir.

Pendant que le faux geôlier accomplit sa tâche, Hassan recommence ses imprécations avec sa hautaine énergie.

— Ecoute, dit-il au sultan, en le saisissant par le bras, je ne crains ni la mort, ni la torture, et tu peux dire à ton maître ce que tu vas entendre : Dis-lui qu'il n'est entouré que de flatteurs et de lâches, et qu'avec eux et lui les Russes seront bientôt à Stamboul; dis-lui que moi, qui ne suis ni flatteur ni lâche, loin de vouloir lécher comme un chien la main qui me frappe, je voudrais, comme un tigre, la mordre et la broyer entre mes dents; au lieu de m'humilier devant ce sultan déloyal et félon, je me lève contre lui et je l'accuse... Je l'accuse en cette vie, comme je l'accuserai dans l'autre; car, au jour du jugement, je le saisirai par la barbe et le traînerai devant le trône de Dieu comme un musulman sans foi.

Le sultan était stupéfait, mais il comprit que cette énergie et cette audace pouvaient tourner au profit de sa personne et de son empire, et que cet homme, dont la mort lui était certainement inutile, pouvait devenir un instrument précieux entre ses mains.

De retour au sérail, il convoqua le divan, parla avec enthousiasme du caractère d'Hassan, rappela les derniers revers essuyés dans la guerre contre les Russes, se plaignit de l'indécision et de la mollesse de ses officiers, de la désorganisation de son armée, dans laquelle les hommes ardents et résolus étaient rares, enfin la grâce du prisonnier fut proposée.

— Quel est son crime envers nous? dit le sultan. Je n'oserais demander quel est le nôtre envers lui ! Ferons-nous mourir ce lion pris au piége?

Le désir de Sa Hautesse était trop clairement indiqué pour que l'on s'y méprît, et le divan comprit d'ailleurs parfaitement tout le parti que, dans les circonstances où l'on se trouvait, l'on pouvait tirer d'un homme comme Hassan. Non-seulement la grâce du prisonnier fut résolue, mais on convint de plus, et d'un commun accord, de lui confier un commandement important et de l'employer immédiatement dans la guerre contre les Russes.

L'affaire fut expédiée à la turque, sans information et sans examen préalables; Hassan quitta son cachot pour monter sur le pont d'une frégate de cinquante canons dont on lui donna le commandement, avec l'ordre de rallier l'escadre de la Mer-Noire.

Peu de temps après, Hassan était vice-amiral ! — L'année suivante, il devint capitan-pacha.

Il réorganisa la marine ottomane et remporta sur les Russes des victoires fabuleuses.

L'honorable M. Rufin était alors consul de France aux Dardanelles. Il se trouva naturellement en rapport avec Hassan à cette époque, et, bien que par une voie détournée, c'est de lui que nous tenons la plupart de nos renseignements sur l'homme extraordinaire dont nous esquissons la vie.

Hassan était de taille moyenne et de constitution robuste. Sa physionomie pleine de fierté était rendue plus rude encore par une barbe épaisse et par des moustaches démesurées qu'il portait nouées derrière la tête. Atteint,

dès son enfance, d'une légère surdité, il avait consulté tous les charlatans qui, au Levant, prennent le titre de médecins, et enfin un *hyatros* arménien lui avait conseillé, comme moyen de guérison, de se pendre aux oreilles deux peaux de lièvres, conseil religieusement suivi par Hassan et qui ne contribuait pas peu à donner à sa personne l'aspect assez étrange qu'elle présentait.

Passionné pour l'exercice du cheval, il s'y livrait avec ardeur et passait pour le meilleur cavalier de l'empire. D'une activité dévorante, il semblait qu'il se multipliât, et il prit une part active à tant d'événements qu'on serait tenté de croire que sa vie fut collective comme celle d'Hercule.

La passion d'amasser, si commune en Orient, le rendit avide et le fit accuser de rapacité. Cependant il prodiguait largement ses richesses lorsque le service du souverain ou l'utilité publique l'exigeait. Du reste, l'instinct progressif qui animait Hassan s'était développé seul et n'eut jamais le secours de l'instruction. Cet homme extraordinaire savait à peine lire et écrire.

Malgré ses qualités supérieures, Hassan entendait un peu à la turque le système gouvernemental. Sévère à l'extrême, il se montra souvent cruel; mais on ne doit pas oublier qu'il avait affaire à un peuple à moitié barbare et féroce, encore habitué au régime du sabre.

M. Rufin se plaisait à raconter une anecdote qui prouve que si les circonstances ne lui avaient pas forcé la main, Hassan n'aurait pas toujours choisi des châtiments cruels et stériles.

Deux jeunes Français, embarqués sur un bâtiment de Marseille qui relâchait à la côte d'Asie pour y faire de l'eau et prendre des provisions selon l'usage, se prirent un jour de querelle avec deux Turcs de Boyhaz-Hissar. Frappés et maltraités par les musulmans, les jeunes gens vinrent se plaindre à leur consul, M. Rufin, qui les conduisit sur-le-champ au palais du capitan. Hassan, informé des sujets de plainte de nos compatriotes, fit mander aussitôt les deux Turcs, qui se trouvèrent être des jeunes gens appartenant à de riches familles. Après avoir fait répéter devant eux l'accusation et écouté leur défense :

— Vous avez insulté des étrangers, leur dit le capitan d'un ton sévère, et vous avez ainsi terni la réputation d'hospitalité justement accordée aux musulmans : vous serez punis ! Vous mériteriez la mort, et vous la subiriez ; mais cette mort elle-même ne serait utile à personne. Je te condamne donc, Ismaël, à faire construire, à tes frais, un chemin conduisant de ce lieu à Kalabalik-Reni, et toi, Soliman, à faire élever une fontaine sur la route qui mène à Nagara ; afin, ajouta-t-il lentement et avec solennité, afin que le voyageur qui marchera sur ton chemin, Ismaël, que celui qui se désaltérera à ta fontaine, Soliman, appelle sur vous les bénédictions du Ciel et vous détourne ainsi de la voie coupable dans laquelle vous êtes entrés !

Les actions hardies trouvaient aisément grâce devant lui. A peu près à la même époque et toujours sous le consulat de M. Rufin, le bailli de Suffren, d'illustre mémoire, l'aventureux précurseur de l'aventureux Nelson, eut lieu de se féliciter de cette tournure d'âme du capitan, vis-à-vis lequel il s'était mis dans une position assez embarrassante si Hassan eût tenu strictement aux conventions.

Suffren donnait la chasse à un pirate grec : celui-ci, se voyant dans l'impossibilité d'échapper à son redoutable adversaire, passe les premiers châteaux du canal et se réfugie aux Dardanelles interdites aux bâtiments de guerre et déclarées inviolables par les traités. Dans l'ardeur de sa poursuite, Suffren oublie ou met de côté les traités, et vient effrontément brûler le forban à l'Echelle même où il espérait trouver un abri.

Averti aussitôt de ce fait, M. Rufin se transporta en toute hâte auprès de l'audacieux marin et lui représenta le danger de sa position, rendue plus grave encore par le voisinage de la flotte du capitan-pacha mouillée dans la baie de Nagara. Bien que Suffren parût peu ému des représentations de son consul, il le pria pourtant de tâcher d'arranger cette affaire, lui disant qu'il s'en remettait entièrement à sa prudence. M. Rufin, sans perdre un instant, se rendit à bord du vaisseau-amiral où se trouvait Hassan. Il lui peignit le bailly de Suffren comme un ennemi des méchants, comme un homme d'une rare intrépidité, et lui dit qu'enfin c'était le Hassan français. Le capitan, flatté du surnom donné par le consul à l'homme le plus brave de la marine française, témoigna le désir de voir M. de Suffren et d'entendre, de sa bouche, le récit de son aventure. On dépêcha donc aussitôt un drogman, et Suffren, coiffé de son fameux chapeau blanc auquel les marins attribuaient un pouvoir magique, parut devant le capitan. Hassan lui fit grand accueil, puis après avoir entendu les détails dont il désirait s'instruire :

— Tu as bien fait, dit-il au marin français, avec cette exaltation héroïque qui l'animait souvent, tu as bien fait ! Ton maître et le mien, endormis dans leurs harems et livrés aux caprices des femmes et des courtisans, font des traités entre eux et voudraient fermer la terre et la mer aux braves ; mais la terre et la mer nous appartiennent. Ton action était juste et elle ne rompra pas l'harmonie qui règne entre nos deux nations. Tu as bien fait !

Après cette approbation hardie, Hassan congédia le bailly de Suffren en le comblant de marques d'égards et d'une très-haute estime, et sans oublier surtout de faire donner aux châteaux l'ordre de laisser sortir le bâtiment aventureux.

Presque tous les actes de cet homme singulier ont un cachet frappant de grandeur et d'héroïsme, et l'on s'étonne de trouver de si hautes facultés dans un barbare.

Vers 1786, Abdoul-Hamid, qui avait succédé à Mustapha III, nomma Hassan-Pacha kaïmacan, c'est-à-dire gouverneur de Constantinople, en même temps qu'il lui attribuait le beylerbelik de Roumélie, avec la faculté de se faire suppléer. Les Algériens, feudataires de la Porte, envoyèrent au nouveau kaïmacan des présents magnifiques, pour tâcher de lui faire oublier les persécutions dont il avait été l'objet, et gagner, s'il était possible, ses bonnes grâces.

Le kaïmacan, qui ne voulait pas venger les injures du bey de Mascara, accepta l'offrande des Barbaresques. Parmi des dons plus précieux, se trouvait un jeune lion : Hassan eut le caprice de vouloir l'apprivoiser, réussit dans sa tentative, et se passionna si bien pour son lion qu'il s'en faisait suivre comme d'un chien et le menait partout, à la grande frayeur de tout le monde. Un jour que l'ambassadeur de France, M. de Choiseul, s'était rendu chez le kaïmacan, auquel il avait une faveur à demander, Hassan eut la fantaisie de se faire précéder par son animal favori. M. de Choiseul attendait, fort paisiblement assis, quand il voit tout à coup la terrible bête paraître à la porte, s'avancer droit à lui, et lui poser sans façon sa lourde patte sur le genou. Hassan, pour jouir de l'effet de cette surprise, était resté debout en observation dans l'embrasure de la porte. M. de Choiseul eut la présence d'esprit de dissimuler le trouble de ce premier moment d'entrevue, et, songeant aussitôt qu'on ne pouvait pas ainsi risquer la vie du représentant d'une grande nation, il comprit qu'il s'a-

gissait tout simplement d'une plaisanterie un peu turque, mais enfin d'une plaisanterie. Hassan, qui aimait fort le courage, s'empressa de s'excuser de la familiarité de son lion, et, comblant M. de Choiseul de témoignages d'estime et de respect, lui accorda tout ce qu'il voulut lui demander.

Plus fataliste qu'aucun musulman, Hassan ne douta jamais de l'assistance de Dieu, et cette confiance, qui allait jusqu'à l'aveuglement, lui fit souvent tenter des actes d'une incroyable témérité.

Envoyé à Sérès, en Roumélie, pour exécuter un firman de la Porte contre un pacha rebelle, il laisse à quelque distance de cette ville les forces qui l'accompagnent, et se



Portrait de Gazzi-Hassan-Pacha.

dirige seul vers le lieu habité par le pacha. Celui-ci, entouré de ses gardes, donnait une audience publique dans une des salles de son palais. Hassan va droit à lui, et, déployant d'une main le firman qui le condamne, de l'autre il prend à sa ceinture un pistolet, et étend mort à ses pieds le rebelle. Les gardes se ruent sur l'audacieux exécuteur des ordres du sultan; Hassan résiste et, percé de vingt-deux blessures, il leur crie encore : « Vous ne pourrez me frapper à mort, je vous dis que Dieu ne le veut pas ! » Une résistance et une confiance pareilles finirent par imposer à ces hommes qui, d'ailleurs, n'avaient plus personne à défendre, et ils reculèrent devant l'invincible courage de ce fataliste intrépide.

S'il ne craignait pas l'ennemi qui se montrait à découvert et qui l'attaquait ou lui résistait en face, Hassan redoutait du moins les trahisons et les piéges, et la faveur dont il jouissait auprès du faible Abdoul-Hamid n'était pas telle qu'il ne dût prendre de grandes précautions de sûreté personnelle. Aussi chaque année, en allant, selon l'usage, prendre congé de Sa Hautesse avant de partir pour lever l'impôt dans les îles de l'Archipel, Hassan se présentait-il devant son souverain, escorté de quatre à cinq cents *galiondjis* (matelots) pris parmi les plus résolus de sa flotte, et tous armés jusqu'aux dents.

Vers les derniers temps du règne d'Abdoul-Hamid, ses ennemis, ayant mis à profit une de ses absences de la capitale, réussirent enfin à porter une rude atteinte à son influence auprès du Grand-Seigneur. Hassan, de retour à Constantinople, ne pouvait sortir de sa demeure, où il était retenu par une fièvre dévorante. Un jour, un de ses serviteurs vient tout à coup l'avertir que son palais est entouré de troupes. Hassan se lève, regarde à travers ses jalousies, et aperçoit, en effet, un détachement nombreux de spahis et de janissaires. Il ne doute pas un instant que le coup ne parte du ministre. Tremblant de colère, il se traîne jusque sur son divan et demande d'un ton bref un calame et un papier, sur lequel il écrit ces seuls mots : « Lui ou moi ! » Ce billet, mis dans un sac de soie et envoyé au sultan, produisit l'effet qu'Hassan en attendait, et, peu de temps après sa réception, le canon du sérail annonçait la chute et la mort du vizir.

Bientôt Abdoul-Hamid mourut d'une attaque d'apoplexie, et son neveu Sélim III lui succéda le 7 avril 1789. Sous le règne d'Abdoul-Hamid, les Turcs avaient pénétré jusqu'en Hongrie, et leur marine avait plus d'une fois battu les vaisseaux russes. La part qui revient à Hassan de cette gloire, si toutefois cette gloire ne lui appartient pas tout entière, aurait dû le recommander à la faveur de Sélim; mais le nouveau sultan parut, au contraire, d'abord vouloir abattre la puissance du capitan-pacha. Cependant, reconnaissant bientôt les qualités qui en faisaient encore, malgré son âge avancé, un homme éminemment capable, il lui rendit ses bonnes grâces, le nomma *séraskier*, puis enfin grand-vizir !

Hassan, en cette qualité, prit le commandement de l'armée turque, lorsque commença la guerre que la Porte, malgré ses avis, avait, sous Abdoul-Hamid, déclarée à la Russie. Il campait avec son armée à Schiumla, lorsque la fièvre le saisit. Quelques jours après, on était au 29 mars 1790, et le grand-vizir était mort !

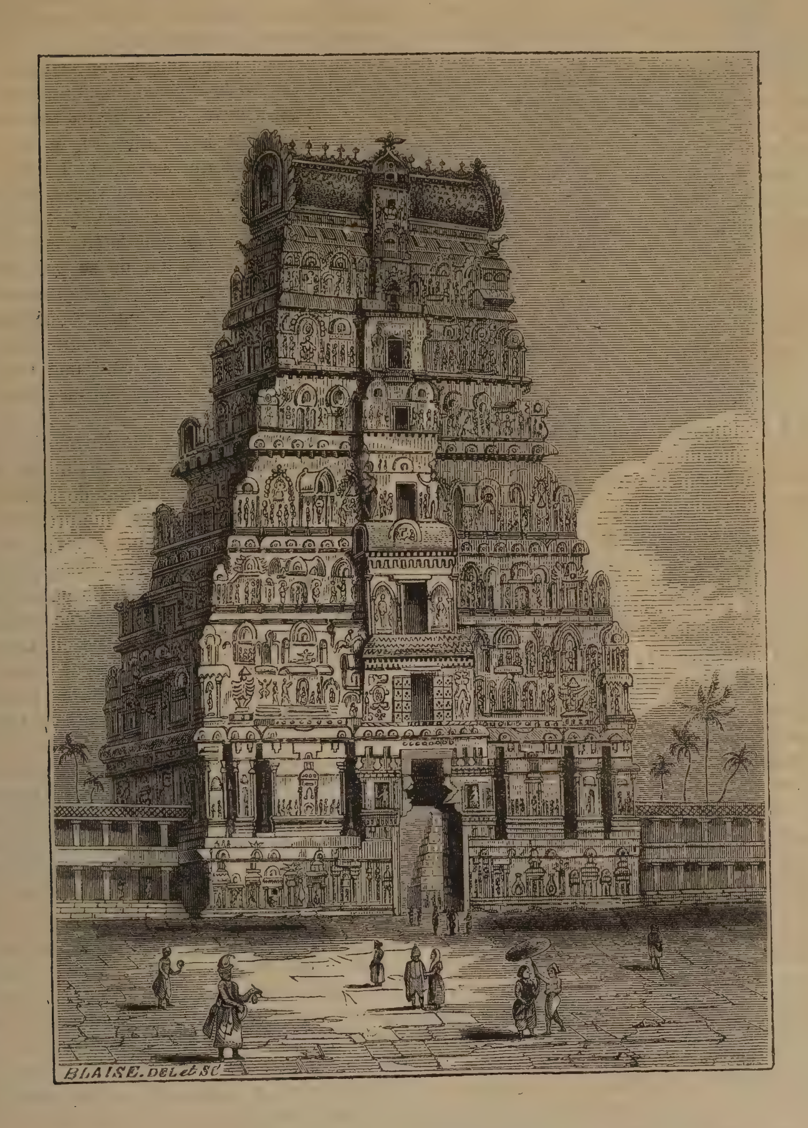
La crainte qu'il inspirait était telle, qu'ayant renvoyé tous ses serviteurs et fait défense qu'aucun d'eux l'approchât, on n'osa pas aller jusqu'à lui pour reprendre les sceaux de l'empire : ce ne fut que lorsque son corps, tombant en décomposition, donna l'assurance de sa mort, qu'on se hasarda à pénétrer dans sa tente.

Peu d'hommes ont eu une vie plus remplie et plus au-dessus de la commune destinée, et pourtant ce nom de Gazzi-Hassan, que j'écris aujourd'hui, est parfaitement inconnu à notre Occident. C'est à peine si la biographie Michaud en tient compte, et les *Mines de l'Orient* n'en disent pas long sur lui. A quoi tient donc encore la célébrité, s'il ne suffit pas de la mériter pour l'obtenir? Mon Dieu, elle tient aux temps dans lesquels les choses s'accomplissent, aux lieux où elles s'accomplissent, aux circonstances environnantes, aux hommes qui en sont les témoins, surtout aux intérêts qu'elles touchent, enfin, pour tout dire en un mot, au hasard ! « De faire que les « actions soient connues et vues, a dit un vieux mora- « liste, c'est le pur ouvrage de la fortune ; c'est le sort qui « nous applique la gloire selon sa témérité. »

Charles de la Rounat.

VOYAGE DANS L'INDE. MONUMENTS[1].

SADRAS. — VILNOUR. — CHILLENBROUN.



Porte de la pagode de Chillenbroun.

..... Partis de Madras par un vent favorable, nous longeons, en nous dirigeant vers le sud, la côte inhospitalière de Coromandel. La brise de terre nous apporte les lointains et sourds échos de la vague, qui, se soulevant en montagne d'écume, s'en va mourir contre les rochers du rivage. L'œil ne découvre que solitude et déserts brûlés.

Après une navigation de quelques heures, le tableau change tout à coup ; la verdure reparaît, les oasis parsemées, comme des îlots, sur cette mer de sable, prolongent sur le désert l'ombre de leur éternelle végétation. L'une d'elles s'avance jusque dans les flots et laisse apercevoir, à travers les plis de son rideau d'arbres, d'immenses rochers dont les formes indécises frappent au loin la vue. — Nous jetons l'ancre et nous abordons aux pagodes de *Sadras*.

Le voyageur visite rarement ces pagodes ; les Hindous eux-mêmes semblent les avoir abandonnées, et ne s'y rendent plus en pèlerinage. Elles méritent pourtant d'être vues. Dans un espace très-resserré s'élèvent sept rochers d'un immense volume et de formes diverses ; les uns reposant sur la surface unie du sol, les autres adossés à quelque monticule ou logés dans une profonde excavation du terrain. On ne s'explique pas comment ils se trouvent

(1) Voyez la table du tome XVII.

placés là; leur énorme pesanteur défierait tous les efforts de l'homme, et les Hindous ont pu les croire tombés du ciel par l'effet d'une volonté divine et pour une destination pieuse. Les artistes se sont donc mis à l'œuvre, et de ces monolithes ils ont fait autant de pagodes. Chacun de ces temples, bien que ciselé, sans nul doute, à la même époque, présente dans la forme extérieure et dans la disposition des bas-reliefs un caractère différent. On dirait que l'artiste s'est astreint à conserver religieusement la configuration primitive des blocs de pierre, et qu'il a voulu seulement en épurer les lignes. De là des efforts d'imagination incroyables pour utiliser jusqu'aux irrégularités les plus tranchées de la roche. Tantôt c'est une pyramide, tantôt une espèce de coupole, qui est sortie de ce travail, pour ainsi dire, respectueux. Mais l'art, en se mettant ainsi au service de la matière brute, a su la dominer par l'heureuse correction de ses sculptures et lui donner âme et vie par l'originalité savante, et parfois grotesque, de ses conceptions.

Deux heures nous suffirent pour examiner les sept pagodes. En fait d'habitants ou de pèlerins, nous ne vîmes qu'un affreux serpent sortant d'une touffe de broussailles où il se hâta de rentrer à notre grande satisfaction. On se passerait très-bien de cette couleur locale.

..... De Sadras à Pondichéry, la distance est courte. Après une traversée de quelques heures, nous débarquons dans la capitale des établissements français dans l'Inde. Titre pompeux, ville belle encore, capitale, si l'on veut; mais c'est là tout : quelques arpents de terre enclavés, comme par grâce, dans les possessions anglaises, et la pagode de Vilnour, voilà ce qui nous reste des conquêtes de Labourdonnaye et de Dupleix. Malgré ses vertes promenades, ses rues droites, ses jeunes et blanches maisons, Pondichéry n'est plus qu'une ruine, mais une ruine riche de souvenirs, et qui mérite nos respects.

Vilnour est un gros bourg indien, situé à 5 ou 6 milles de Pondichéry; on s'y fait porter en palanquin. La pagode se trouve presque à l'entrée du bourg, et sa porte principale s'ouvre sur la grande rue en face d'une espèce de place où il y a presque toujours nombreuse foule. Cette animation extérieure lui retire peut-être une partie du prestige que donnent aux édifices religieux la solitude et le recueillement. Nous voulûmes entrer dans l'intérieur; mais un Indien, tatoué, au front et au nez, de bouse de vache, le frère-portier sans doute, nous arrêta par ses gestes, tantôt solennels, tantôt suppliants, et nous permit à peine de faire quelques pas dans la cour. La pagode de Vilnour est encore en activité, un bataillon de prêtres l'habite, et, si tout ce que l'on raconte de la vie intime des brahmes est exact, je comprends que le gardien de la porte reçoive une consigne sévère contre les curieux. Quoi qu'il en soit, le coup d'œil qu'il nous fut à peine permis de jeter dans la cour de la pagode nous suffit pour reconnaître que, sous le rapport artistique du moins, la porte seule présente quelque intérêt; les autres bâtiments ne forment qu'un amas de pierres plus ou moins vieilles et dégradées, sans sculptures ni ornements. — C'est comme ces livres qui n'ont de bien que leur préface.

Ces portes de pagodes sont, en quelque sorte, le lieu commun de l'antique architecture hindoue. Elles sont toutes de même forme; — plusieurs étages superposés, diminuant de largeur, à mesure qu'ils s'élèvent vers le sommet, lequel se termine par une surface plane d'une étendue à peu près égale au tiers de la base. — Le monument ne varie que dans la hauteur et le nombre des étages. Chacune de ses faces est couverte de sculptures en relief, formant, en général, de petits groupes : les grands sujets sont rares.

Auprès de la pagode, nous vîmes un immense char en bois, couvert de sculptures allégoriques, d'une morale fort équivoque. On le promène, nous dit-on, les jours de grande fête. C'est un plagiat du fameux char de Jaggernauth; mais je ne sache pas que les Hindous de Vilnour aient encore l'ingénuité de se précipiter sous ses roues massives pour s'assurer la vie éternelle. Autrefois, on se laissait écraser pour tout de bon, comme récemment encore les veuves se laissaient conduire au bûcher; aujourd'hui, la foi s'en va, et les veuves se remarient.

En retournant à Pondichéry, nous fîmes rencontre d'une procession qui se rendait à Vilnour : les brahmes marchaient en tête; une troupe assez nombreuse d'hommes et d'enfants les suivait; on voyait à la couleur fraîche et presque limpide de leur tatouage (toujours de la bouse de vache) qu'ils venaient de se préparer à leurs dévotions; ils s'avançaient lentement et en silence, mais sans ordre, et, au milieu d'eux, un brahme portait triomphalement l'image du dieu grossièrement peinte sur un drapeau de coton blanc : ce dieu était une vache. Les Hindous montrent une fidélité exemplaire à porter les couleurs de leur dieu.

..... Nous arrivons à Porto-Novo, d'où l'on part pour se rendre aux célèbres pagodes de Chillenbroun.

Chillenbroun n'est éloigné de la mer que de treize milles. En Europe, ce serait une promenade, pour les artistes surtout, qui ne redoutent pas la poussière des chemins; là-bas, c'est presque un voyage; le soleil ne permet pas qu'on s'aventure à pied. En pareil cas, le palanquin est un meuble de grande ressource; mais avec le palanquin, il faut amener deux relais au moins de porteurs, c'est-à-dire huit coulis hindous, et, de plus, un neuvième domestique cumulant les rôles de postillon, de porte-éventail, et de chef d'orchestre pour tenir la note à ses malheureux compagnons qui croient se donner des forces en chantant à tue-tête : les navires s'accommodent rarement de ce supplément d'équipage. A défaut de palanquins, nous fûmes obligés de prendre plusieurs charrettes, nullement suspendues et traînées, ou plutôt cahotées par des attelages de bœufs. — Ce sont là les tribulations habituelles des voyages dans l'Inde : bienheureux encore quand on trouve des routes!

Aux environs de Porto-Novo, la campagne est peu cultivée et très-sablonneuse : après deux heures de marche, nous arrivons au bord d'une rivière sur laquelle les Anglais, qui ne vont guère à Chillenbroun, où il ne se fait aucun commerce, ont jugé inutile de jeter un pont. Nos bœufs la traversent avec assez de peine, et nous entrons dans une large allée bordée d'arbres, qui se continue jusqu'à Chillenbroun.

Depuis quelque temps déjà, nous apercevons les sommets des pagodes éclairés par les rayons du soleil. A mesure que nous avançons, les formes deviennent plus distinctes, et les nombreux édifices, les portes surtout, revêtus d'une teinte jaunâtre, qui resplendit aux reflets de la lumière, se découpent sur le fond bleu du ciel. La lenteur désespérante de nos bœufs menace de nous condamner une heure encore à une admiration très-lointaine. Malgré nos guides, nous mettons pied à terre, et sans crainte du soleil ni des serpents, nous voici en course accélérée vers Chillenbroun.

Le temple de Chillenbroun passe pour le plus beau monument de l'architecture indienne, et assurément, soit qu'on embrasse l'ensemble, soit que l'on examine les dé-

les détails, il ne semble pas indigne de sa réputation.

Là, comme à Vilnour, ce sont les portes qui d'abord frappent les regards : elles sont au nombre de quatre, placées aux quatre points cardinaux, et toutes de même grandeur et de même forme. Elles ont chacune neuf étages superposés, dans des proportions beaucoup plus vastes qu'à Vilnour. Il y a dans ces immenses constructions un art infini et un travail gigantesque : la plaine voisine n'offre trace d'aucune carrière : où donc l'architecte a-t-il tiré les énormes blocs de pierre dont se compose l'édifice? A Sadras, du moins, on peut admettre la présence fortuite de quelques rochers de dimension extraordinaire, que la nature, dans ses caprices si souvent inexplicables, a jetés sur les bords de la mer comme une digue contre le flot. Mais à Chillenbroun, c'est un nombre presque incalculable de matériaux qu'il a fallu apporter, de loin peut-être, à travers un pays accidenté, sans rivières, sans routes frayées. Quoi qu'il en soit, sans nous arrêter davantage à ce problème, examinons de près les bas-reliefs qui couvrent la surface du monument. Toutes les divinités de la mythologie indienne, les dieux à six bras ou à trois têtes, les animaux, et surtout la vache, sont tour à tour représentés dans la plupart des sculptures, et attestent l'inspiration religieuse qui a dirigé le ciseau de l'artiste. Mais, au milieu de ces pieux emblèmes, l'œil découvre çà et là des tableaux plus que grotesques où le sculpteur, las sans doute de reproduire cette ridicule collection de divinités difformes, s'est livré à tous les égarements de l'imagination et n'a point craint de souiller les saintes pierres par les représentations les plus profanes et les plus obscènes. C'est un mélange incroyable de religion et de bouffonnerie, de dieux et de diables, de choses sacrées et d'étranges folies. Eternelles distractions de l'art, qui, dans ses œuvres les plus austères, se dérobe par instant à la monotonie du plan tracé, et jette sur le coin de la toile ou de la pierre l'idée fantasque dont il s'est épris!

Ainsi, dans nos vieilles cathédrales, vous découvrez, souvent à côté des images pieuses et des scènes bibliques, quelque sculpture profane cachée dans les replis de la pierre ou dans l'ombre des portails; c'est le démon de la folie grimaçant, sous le ciseau de l'écolier émancipé, à la barbe vénérable d'un saint Jean.

On s'explique facilement, d'ailleurs, ce singulier amalgame. Au moyen âge, comme dans l'Inde, on ne construisait que des édifices religieux, ici une pagode, là une cathédrale; les hommes ne remuaient les lourdes pierres et ne songeaient aux monuments splendides que sous les vives excitations du fanatisme ou de la foi, et l'artiste n'eût point trouvé, en quelque sorte, d'autre album où il pût graver sa poésie ou ses boutades. Les portes de pagodes, les portails de cathédrales étaient donc l'unique asile de l'art, qui ne se montrait pas toujours fort scrupuleux dans le choix des hôtes qu'il introduisait ainsi dans les saintes demeures.

Il faudrait passer des heures entières, des jours peut-être, pour examiner en détail les mille sculptures dont les neuf étages de chaque porte sont couverts sur leurs quatre faces. Nous ne pouvons cependant pas toujours rester à la porte, et nous pénétrons dans une vaste cour, au milieu de laquelle se trouve l'étang sacré, de petits autels, une vache sculptée, la tête couronnée de fleurs, enfin, sur l'un des côtés, un immense hangar en pierre, soutenu par 1,020 colonnes de granit, systématiquement rangées, chacune d'un seul bloc, mais de forme irrégulière et presque brute. Sans doute, il y a là un travail inachevé; les colonnes auraient dû, elles aussi, s'arrondir sous le ciseau et se revêtir d'élégantes sculptures. Peu importe; ces longues allées, qui se terminent dans l'ombre et qui semblent conduire à quelque séjour mystérieux, cet assemblage de rochers, semblables, de loin, à de noirs fantômes, impressionnent vivement. Nous nous aventurons sous les voûtes; mais l'humidité, qui découle des parois, et un froid glacial nous chassent aussitôt. — Est-ce un temple consacré à quelque divinité indienne, ou bien est-ce une tombe? Il n'y a là personne pour nous le dire.

Cependant, la nuit approche : le soleil ne dore plus que le faîte des pagodes, et nous nous disposons à partir, lorsque tout à coup un son de cloche se fait entendre à l'une des extrémités de la grande cour. Nous croyions le temple entièrement désert; durant toute notre course, nous n'avions vu que quelques Indiens du village qui se donnaient le spectacle de notre curiosité; mais aucun signe extérieur ne nous avait indiqué la présence des brahmes. Nous nous dirigeons donc vers la cloche, et nous entrons dans un petit bâtiment où, à la lueur de quelques lampes d'huile de coco, nous trouvons une vingtaine de brahmes se préparant à la prière du soir. Notre invasion fort inattendue les déconcerte tout d'abord; mais, rassurés par l'éloquence de nos roupies, ils se remettent en place et commencent la prière. Leurs chants, accompagnés de violons et de cymbales, sont lents, monotones, divisés en versets d'égale longueur, et ressemblent, à s'y méprendre, à nos cantiques d'église. Cette similitude parfaite du rhythme, dans les religions les plus diverses, m'avait déjà plus d'une fois frappé. Placez ensemble un bonze, un brahme, et même un moine, ils seront fort étonnés de se trouver presque d'accord et de chanter à l'unisson. Dieu me garde de blasphémer! Mais, à Rome, en Chine, dans l'Inde, partout où la voix humaine s'élève pour prier, n'est-ce pas la foi, pure ou égarée, qui l'inspire? et pourquoi la foi n'aurait-elle point partout, même dans ses erreurs, le langage grave, mesuré, suppliant de l'âme qui implore et qui s'humilie?

Au milieu du chant, paraissent quelques femmes, qui viennent se mêler au chœur des brahmes. Seraient-ce les bayadères? La demi-obscurité de la salle nous laisse un instant dans le doute et avec l'espérance d'un spectacle nouveau. Mais la voix brisée des chanteuses, leur pantomime lourde et sans grâce, nous ôte bientôt toute illusion. La bayadère, d'ailleurs, ne se prodigue pas ainsi en public.

Nous attendons vainement l'*Amen* final; après une heure de patience, nous prenons le parti de dire adieu aux brahmes et aux pagodes, et nous reprenons dans nos charrettes la route de Porto-Novo, qui, grâce à la lenteur de nos bœufs et aux fatigues de la journée, nous paraît plus longue qu'un cantique hindou...

L'Inde est couverte de pagodes; ce sont les seuls vestiges de l'antique civilisation; des ruines belles encore, mais qui chaque jour disparaissent, enfouies sous les sables du désert ou balayées par les brises de l'Océan! Les sculptures s'effacent; le temps ronge les reliefs, confond les lignes et ne laissera plus bientôt que des formes indécises sous lesquelles le voyageur devinera à peine le chef-d'œuvre à jamais perdu. Hâtons-nous d'en recueillir au moins quelques souvenirs, avant que l'honorable compagnie des Indes ait aligné des pavots dans les champs sacrés des pagodes.

C. LAVOLLÉE.

CHRONIQUE DU MOIS.

VOYAGES ET AVENTURES DE LOUIS-PHILIPPE.

La vie politique de Louis-Philippe ne relève point du *Musée des Familles;* mais sa vie d'aventures et de voyages offre des épisodes qui rentrent dans notre cadre littéraire et anecdotique. Ses voyages surtout nous donnent l'occasion de révéler une des légendes les plus curieuses et les moins connues de ce siècle : la saga finlandaise, la *Fille du Troll*, que nous devons à notre collaborateur M. Léouzon Leduc, auteur de la belle étude sur *Tegner*, dont nous avons déjà parlé. (Paris, éd. Gide, 1850.)

Louis-Philippe naquit à Paris, le 6 octobre 1773, de ce duc d'Orléans que la première république affubla du nom d'*Egalité*, sans doute pour lui mieux couper la tête. L'enfant eut Louis XVI pour parrain et Marie-Antoinette pour marraine. Le poëte Bonnard fut son premier précepteur, sur la recommandation de Buffon ; mais il céda bientôt la place à Mme de Genlis, toute-puissante alors dans la maison d'Orléans. Cette femme habile avait un immense défaut : elle manquait de cœur. Elle ne pouvait donc faire une critique plus sanglante de son élève, qu'en disant qu'elle le formait à son image. On sait le rôle de Philippe-Egalité dans la révolution. Il paya de sa mort celle de Louis XVI, votée par lui. Puisse cette expiation avoir suffi à la justice de Dieu !.. Son fils aîné, devenu duc de Chartres, eut d'abord les illusions paternelles. Il suivit le club des Jacobins, et prêta le serment civique à Saint-Roch. Ce qu'il fit de mieux alors fut de sauver, à Vendôme, un homme qui se noyait. Il reçut pour cette action une couronne dont il envoya quelques feuilles à Mme de Genlis. Nommé maréchal de camp par Dumouriez, avec son frère Montpensier pour aide, il combattit pour la France contre l'Europe, à Quiévrain, à Jemmapes, à Valmy, à Maëstricht et à Nerwinde. On a un peu oublié, en chantant ces exploits sur tous les tons, qu'ils se terminèrent par la fuite du jeune maréchal dans le camp autrichien, en compagnie de Dumouriez. C'est ici, d'ailleurs, que commence pour Louis-Philippe, duc d'Orléans par la mort de son père, une vie réellement merveilleuse de courage, de souffrance et d'habileté. Les romanciers n'inventeraient pas un prologue plus dramatique aux grandeurs qui attendaient l'âge mûr du prince. Seul, proscrit, sans argent, sans appui, sans ressource, il se met à courir le monde entier. Il se fait, pour vivre, professeur à Reichnau, et s'y distingue par cette facilité d'élocution qui ne l'abandonna jamais. Chassé par l'éclat de son nom d'un refuge encore trop élevé, il erre, d'exil en exil, à travers la Suisse, l'Allemagne, le Danemarck, la Norwège et la Finlande. C'est là que l'attendait l'étonnante et prophétique aventure, poétisée par la Saga nationale, que notre collaborateur a découverte et mise au jour :

LA FILLE DU TROLL.

C'était à la fin de mars de l'année 1795. L'hiver fêtait ses derniers jours par des horreurs inaccoutumées. Ciel sombre et orageux, froid dur, vent glacial à travers les sapins dépouillés ; tout, dans la nature, éclatait en lugubres menaces, et les hommes et les animaux s'enfuyaient éperdus vers leurs demeures souterraines.

Tout à coup, on vit apparaître, dans la plaine de Karessuando, trois traîneaux qui semblaient errer à l'aventure, tellement la neige avait effacé toutes les routes et même jusqu'à tout vestige d'habitation humaine. Les chevaux tombaient de fatigue ; c'est en vain que leurs guides cherchaient à les ranimer de leur voix rauque et de leur fouet retentissant.

— Maudit pays ! monseigneur, nous sommes perdus ! grommelait un des personnages du second traîneau.

— Tais-toi, François, répliqua celui qu'il avait appelé monseigneur ; informe-toi plutôt s'il n'y a pas quelque habitation dans le voisinage où nous puissions nous réfugier.

Le cocher interpellé enfonça son bonnet sur son oreille gauche, s'essuya le nez, suivant l'usage, avec sa manche, prit son cheval par le mors, et, après tous ces préparatifs, répondit enfin sur le ton d'une parfaite tranquillité : — Non, il n'y a, dans le voisinage, aucune habitation où l'on puisse se réfugier.

Cette triste nouvelle jeta la consternation parmi les voyageurs.

— Nous sommes perdus ! nous sommes perdus ! cria toute la troupe au désespoir.

Mais voici qu'apparaît dans le lointain un spectre à la forme indécise, dont les yeux brillent comme deux tisons d'incendie, et dont la main velue semble faire signe aux étrangers de se diriger de son côté. N'était-ce pas un de ces nains si fameux dans les *sagas* du Nord, qui attiraient les voyageurs errants dans leurs cavernes pour les immoler aux sombres puissances ?

— François ! dit en s'élançant de son traîneau le plus jeune de la troupe, tu vois qu'on nous fait signe là-bas ; il faut y aller !

— Pour Dieu ! monseigneur, pas un pas de plus ! C'est ici le bout du monde ; ce signe qui nous appelle, c'est le signe du diable, le signe de l'enfer !

Le jeune homme s'arrêta. Le site en effet était d'un aspect si lugubre, qu'il hésitait à aller plus loin. Cependant il reprit courage, et fit encore quelques pas. Le spectre se dressa devant lui ; puis, s'abîmant tout à coup dans la neige, il laissa voir aux voyageurs les traces d'une habitation souterraine. Ce n'était pas chose nouvelle pour eux ; ils avaient déjà rencontré, à Tornéa et à Muonioniska, de ces huttes profondes où la porte est si basse qu'il faut se traîner sur les mains pour y entrer. Mais celle qui se présentait alors devant eux ressemblait plutôt à la tanière d'un ours qu'à un refuge humain.

— Quel parti prendre ? Si c'était là une caverne de brigands, et qu'on m'y eût attiré pour m'assassiner ?

Ainsi pensait le jeune voyageur, et déjà il s'apprêtait à appeler ses autres compagnons, lorsque du fond de l'antre une voix de femme, douce et pure, fit soudain entendre ces paroles :

— Citoyen Louis-Philippe d'Orléans, entrez sans crainte !

M. François-Etienne-Colin Guillemot, valet de chambre de son altesse royale le duc d'Orléans, se laissa tomber dans la neige, et embrassant les genoux de son maître : — Ah ! monseigneur, vous ne m'avez pas assez grondé de ne croire ni à Dieu ni à diable ; je le vois maintenant, il faut venir dans ce monde des esprits, pour bien connaître ce qui en est. N'est-ce pas que c'est le diable qui vient de prononcer votre nom ?

Le prince se penchait vers la caverne, comme pour écouter encore la voix qui avait frappé son oreille.

La voix reprit :

— Monseigneur le duc Louis-Philippe d'Orléans, entrez sans crainte !

Cette seconde invitation fit bondir les deux voyageurs.

— Eh bien, entrons, dit le prince, il faut que je sache quelle est cette bouche qui parle si purement notre langue, dans ce coin ignoré de la terre ; il faut que je voie cette femme qui paraît si familière avec les titres de mon sang !

Et le duc d'Orléans, suivi de François, se glissa dans la hutte souterraine. Cette hutte n'avait pas plus de cinq pieds de haut et environ douze pieds carrés. Elle était pavée d'une énorme dalle de granit dont un coin servait de foyer, sur lequel flamboyait un vieux tronc de pin. La fumée, refoulée par le vent qui soufflait du dehors, s'élevait en flots orageux et remplissait la hutte d'une vapeur mêlée de flammes et d'étincelles. Elle ressemblait par moments à un soupirail d'enfer. Deux lits, un banc, une chaise, une table, tel en était le mobilier, qui, du reste, était tenu avec une remarquable propreté.

Le duc n'eut rien de plus pressé que de chercher cet être mystérieux dont la voix et les paroles l'avaient si fort impressionné. Mais il n'aperçut d'abord que le spectre dont la main lui avait indiqué la route. C'était un vieillard de soixante-dix à quatre-vingts ans, à la mine chétive, au corps rabougri, mais dont le regard inspiré révélait un des grands trolls du Nord. François le prit pour le diable. A ses pieds se jouaient, dans l'accord le plus fraternel, un chat et un ours.

Pour toute réponse aux questions du duc, le vieillard secoua la tête, prononça quelques mots que personne ne comprit, et sortit de la cabane.

— Tuisko, mon père, n'est qu'un pauvre habitant de Karessuando ; il prie humblement son altesse royale monseigneur le duc d'Orléans de se regarder comme le bienvenu dans sa cabane, dit alors la douce voix qui avait si gracieusement invité les étrangers à y chercher un abri.

Le duc se retourna vivement du côté d'où venait la voix. Quelle fut sa surprise lorsqu'à la lueur de la flamme il découvrit, dans le fond d'une alcôve, une blanche et pure figure de

jeune fille, telle que jamais il ne lui en était apparu dans les somptueux salons des Tuileries ou sous les frais ombrages de Versailles! Elle était vêtue d'une robe de laine de Finlande, à raies bleues et rouges; ses cheveux châtains flottaient en boucles soyeuses sur ses épaules, ses yeux bleus étincelaient, un charme indicible de jeunesse était répandu sur toute sa personne.

Le jeune prince la salua avec le même respect qu'il eût fait pour une princesse du sang.

— Monseigneur, poursuivit-elle toujours en français, nous vous attendions depuis longtemps. Hier soir, à huit heures trois quarts, mon père me dit : Je vais au-devant de cet illustre étranger, car le timon de son traîneau s'est cassé, ses chevaux sont morts de fatigue, et la tempête qui menace pourrait lui être fatale. Mon père est un sage, qui me dicte ce que son *Haltia* lui inspire.

— C'est, en effet, un homme bien extraordinaire que votre père, mais ce qui me paraît plus extraordinaire, c'est qu'il soit votre père.

— Toini n'est pas la fille de Tuisko.

— Mon pressentiment me le disait. Une si belle fleur ne pouvait être née dans cet horrible désert.

— Prince, n'insultez pas au désert : les montagnes solitaires, les bois silencieux ont aussi leurs charmes. Savez-vous que pendant trois mois de l'année, nous pouvons lire la nuit sans lumière? Alors le soleil ne se couche point dans le sein de la terre; il l'effleure légèrement d'un baiser, et se relève glorieux sur l'horizon. Nous ne changerions pas les aurores boréales de nos hivers contre vos lourdes ténèbres de décembre. Je connais votre France, monseigneur, car c'était aussi ma France autrefois.

— Etrange jeune fille, dites-moi qui vous êtes!

— En quoi cela peut-il vous intéresser?

— Je vous en prie!

— Mon père est le Juif éternel, il a déjà passé deux mille ans; mais moi, je n'ai pas encore accompli trois siècles.

Le duc fixait attentivement la jeune fille.

— Est-elle bien dans son bon sens? se demandait-il en lui-même.

Mais Guillemot se rapprochant de lui : — Ecoutez, mon prince, je crois que nous ferions sagement de nous retirer au plus vite de ce diabolique repaire.

— Tu plaisantes! voici notre hôte qui ramène nos amis!

En effet, le vieux Tuisko était rentré dans la cabane, suivi du comte de Montjoie et des autres voyageurs qui accompagnaient le duc d'Orléans.

— Bonsoir, cher comte, dit le prince; vous ne vous attendiez pas, je pense, à me trouver auprès d'un bon feu, causant avec une sorcière, avec une fée qui parle français aussi bien que pas un de nous.

Pendant que le comte de Montjoie racontait ses aventures, Toini servit le souper. Il consistait en une pièce de renne fumé, en poisson sec et en lait caillé.

— Belle Toini, dit le duc à la fin du repas, après votre propre histoire, je ne sais rien au monde qui puisse m'intéresser davantage que de voir votre père tomber en extase. Quand il est dans cet état, il doit lire sans doute dans le passé et dans l'avenir, et sur ces deux points j'aurais quelques éclaircissements à demander.

— Je vais lui faire part de votre désir, répondit Toini, mais je ne vous promets pas qu'il y satisfasse.

— Ceci pourrait-il décider votre père? dit le comte de Montjoie en tirant sa bourse.

— Gardez votre or, seigneur comte, mon père n'en a que faire.

Un long colloque s'établit entre le père et la fille, le vieux Tuisko semblait résister opiniâtrément à ses instances; enfin Toini l'emporta.

Alors on vit le troll s'avancer majestueusement au milieu de la chambre, et, d'un geste solennel, faire signe aux étrangers de prendre place sur le banc, le long du mur.

— Messeigneurs, dit Toini, mon père exige d'abord que vous vous dépouilliez de tout ce que vous portez sur vous, en fer et en acier.

— Mort de ma vie! nous séparer de nos armes! s'écria Guillemot épouvanté.

— Absurde poltron! fit le duc : qu'avons-nous donc à craindre de cette jeune fille et de ce vieillard rabougri? Allons! qu'on s'exécute, et vous aussi, comte!

Le vieillard prit tous les objets des voyageurs et les cacha sous le pavé. Puis, il commença ses invocations; mais tout à coup il s'arrêta et parut inquiet.

— Monsieur le comte, vous portez encore de l'acier! dit Toini.



Maison indienne où Louis-Philippe fut précepteur en 1797.

Le comte, un peu confus, tira de sa poitrine un petit poignard qu'il y tenait toujours caché.

— Ce monsieur n'a pas livré non plus tout son acier.

— Moi! fit Guillemot.

— Oui, répliqua sèchement Toini.

En effet, Guillemot avait conservé un tire-bouchon.

Quand le troll eut ainsi fait disparaître tous les obstacles, il se lança à pleine carrière dans les voies de l'inspiration, et la jeune fille traduisait fidèlement les paroles sublimes qui sortaient de son âme.

— Mon esprit me transporte, s'écriait-il, mon désir s'élève dans ma pensée; je veux commencer des *runes*, je veux chanter...

— Homme sage, dit alors le duc d'Orléans, j'ai une mère, et

cette mère s'appelle la France; elle est malade; de perfides médecins conspirent sa mort. Dis-moi quel sera son destin?

Et le vieux Tuisko, dont les accents avaient été jusqu'alors pleins de calme et de mélancolie, s'exalta tout à coup. Son verbe devint strident et impétueux, son geste convulsif, ses yeux rayonnants d'un éclat sauvage. Tout son être se transfigura; il était manifeste que l'esprit du *tietaja* en avait pris possession. Aussi, les Français, qui l'avaient écouté d'abord avec un sourire d'incrédulité, ne pouvaient plus se défendre d'une sorte de religieuse terreur. De son côté, la belle Toini, qui était en rapport plus immédiat avec le troll, se laissait gagner à son enthousiasme; elle était haletante, échevelée; on eût dit une de ces sibylles dont les sagas du Midi racontent les frénétiques ardeurs.

— Ta mère est malade, reprit le sorcier. Quelle est donc ton audace, ô maladie, d'avoir osé l'attaquer?

« O Ukko, toi qui t'appuies sur l'axe du monde, toi qui habites sur la nuée qui vomit la foudre, apporte ici ton glaive de feu, afin de frapper le cruel qui me tourmente, de chasser à jamais mon ennemi.

« O forêt! viens avec tes bêtes superbes, viens avec tout ton peuple; Perkele, viens avec toute ta maison. Lac, viens avec les fils de ta race! Que cent guerriers se lèvent avec leurs glaives, que mille héros accourent au secours du faible, de l'infortuné!

« Mais, si ce n'est assez, quelle autre puissance invoquerai-je encore? Est-il dans le monde, des hommes, enfants des vieux siècles, des hommes éternels? Surgis de la terre, ô mère de la terre! surgis du champ, seigneur éternel; levez-vous, ô vous tous qui portez des glaives, vous tous qui montez des coursiers, venez briser le mal qui m'accable, venez triompher de mes douleurs! »

A mesure que Tuisko déroulait ses invocations, sa voix devenait plus orageuse, ses gestes plus saccadés. Il frappait du pied, il battait des mains; ses cheveux se dressaient sur sa tête et sa bouche écumait.

— J'aperçois au loin, reprit-il d'une voix profonde mais brisée, j'aperçois une terre rayonnante de verdure et de beauté (la France). Voici des bois touffus, de hautes montagnes, des plaines riches de fruits. — Quelles cités splendides s'élèvent de toutes parts! Mais, hélas! les fleuves qui les baignent sont rouges de sang, les ruisseaux sont rouges de sang, les sources sont rouges de sang (la Terreur). — Une noire fumée enveloppe les châteaux et les palais. — Les hommes sont armés de haches et de coutelas. — Quelle est cette foule sinistre qui s'avance? — Les armées s'entre-choquent, le cheval de la mort galope de rang en rang (la guerre européenne). — Horreur! horreur! — Mais j'aperçois un jeune homme au front resplendissant comme le feu des étoiles. — Il s'élance, il brise sous les pieds de son coursier la foule envieuse de sa gloire.—Et le voilà sur un trône (Napoléon)! — C'est beau, c'est divin! — La foule gronde encore. — Les pierres du diadème se brisent, et le serpent qui y était caché va mordre au cœur le héros qui le porte. — Le feu dévore la terre. — Le Nord s'ébranle (l'invasion). — D'épouvantables vautours poursuivent l'aigle vainqueur jusque dans son palais de nuages, et il en tombe percé de mille coups, comme un globe de feu éteint dans la tempête. — Et la terre reverdit, et les feuilles dépouillent leur robe de sang pour reprendre leur ancienne parure; mais leur sein est jonché des plumes de l'aigle tombé (la Restauration). — Plumes merveilleuses! des hommes nouveaux s'en emparent et ils écrivent avec elles une histoire, une histoire éternelle.—Et cependant la mer fatale n'a pas encore épuisé ses orages. — Un trône est renversé, un vieillard a pris la fuite (la révolution de Juillet). — Un jeune prince, celui que je vois là, devant moi, s'avance sur les ailes du destin, comme le génie de la paix du monde. — C'est lui qui remettra entre les mains des héros les plumes du grand aigle, afin qu'ils puissent continuer l'histoire interrompue... Eh quoi! *la tempête recommence* (la révolution de Février), *les nuages versent du sang — et le jeune enfant agite ses bras innocents du haut du trône—et l'air est obscurci par les ailes noires de corbeaux immenses* (1)... Que veut dire ce signe? — Mais les ombres enveloppent ma pensée; mon esprit m'abandonne; étrangers, adieu! adieu! »

Et le vieillard se tut, et il retomba anéanti sur le pavé, d'où il ne se releva enfin qu'après de longues heures d'un sommeil convulsif....

Trois semaines après la scène que nous venons de décrire, nous retrouvons encore les illustres voyageurs à Karessuando.

— Je ne m'étonne pas, disait Guillemot à part lui, que monseigneur se plaise ici. Quelle mauvaise étoile a jeté là sur nos pas cette étonnante sirène? J'en suis moi-même tout ensorcelé.

Cependant la troupe voyageuse avait trouvé dans les environs une habitation plus commode que la hutte du troll; mais Guillemot avait raison: le duc faisait de fréquentes visites à cette hutte; souvent aussi on le voyait se promener avec Toini sur les montagnes.

Un beau soir d'avril, ils erraient tous les deux sur les bords du Muonio, et le descendant de cette race royale, qui règne depuis neuf siècles sur le peuple le plus chevaleresque de la terre, causait familièrement avec une pauvre fille de Finlande et lui disait:

— Vous êtes Française, Toini, et, de plus, vous êtes Parisienne. Je l'ai deviné, depuis longtemps, à la langue que vous parlez et à votre prononciation si pure, si distinguée. Mais, dites-moi, d'où vient que le nom d'Antoinette arrive si souvent sur vos lèvres?...

— C'était mon nom. Il m'avait été donné d'après celui de la reine, car...

— Car?... Oh! poursuivez, je vous en supplie; je suis impatient de savoir qui vous êtes.

— Car la reine était ma marraine...

— O Dieu! qui donc rencontré-je ici, sous ces vêtements grossiers, dans ces lieux sauvages! Destin, que tes jeux sont cruels!

— Moins cruels encore que les hommes, monseigneur. Ma mère était dame d'honneur de la reine Marie-Antoinette. Elle était belle. Vous devez avoir vu ce teint d'une admirable blancheur et cette expression indéfinissable de noblesse, qu'on ne rencontre que dans les anciennes familles de Normandie. Un prince du sang conçut une passion pour ma mère. Elle eut la faiblesse de l'aimer à son tour, et dut cacher avec moi son malheur dans la fuite. Vingt billets nous poursuivirent d'asile en asile, portant ce mot fatal: — *Vengeance!*

« Arrivées au Havre: — Antoinette, me dit ma mère, il faut quitter la France, nous y chercherions en vain le repos. Allons sur le port, et montons sur le premier vaisseau qui voudra nous recevoir. Un honnête pilote nous accueillit, sans s'enquérir de notre nom ni du but de notre voyage; et quelques semaines après nous abordions à un rivage dont nous n'avions jamais entendu parler; nous étions en Finlande, à Uléaborg.

— Et les billets, les billets? s'écria le duc d'Orléans.

— Les billets!... grand Dieu! pourquoi en parler? Ma mère bien-aimée dort depuis quatre ans de son éternel sommeil dans le cimetière d'Uléaborg. Et moi, pauvre enfant, le bon Tuisko m'a recueillie, m'a consolée, et, dans ces déserts de neige, il me tient lieu de père.

« Prenez ce médaillon, mon prince, ajouta Toini; c'est le seul héritage que j'aie reçu de ma mère, c'est mon plus grand trésor: il renferme un morceau de la vraie croix. Tant que vous le porterez sur votre cœur, vous ne craindrez ni l'eau, ni l'air, ni le feu, ni les balles, ni le poignard des assassins.

— Merci! mon enfant, ce médaillon chéri ne me quittera pas un seul instant de ma vie. Mais laissez-moi voir aussi les billets!

— Pourquoi cette pâleur, mon prince?... Les voilà, ces billets; je les porte toujours sur moi: ils enveloppent une boucle des cheveux de ma mère..., ma pauvre mère!

Le duc d'Orléans prit les billets et les ouvrit avec avidité.

— O enfer! s'écria-t-il, *c'est l'écriture de mon père!* . . .

. . . .

En revenant de Finlande en Norwêge, incognito, le prince exilé se crut trahi et perdu. Sur son passage, aux environs de Christiania, un cocher se mit à crier: « *La voiture du duc d'Orléans!* » Le proscrit, maître de lui-même, s'aperçut heureusement que cet homme ne le regardait pas. Il lui demanda en simple curieux la raison de son cri. — Ma foi, répondit le cocher, sans le reconnaître, quand j'étais à Paris, je ne sortais jamais de l'Opéra sans entendre crier: *la voiture du duc d'Orléans!* Ce cri m'est revenu, et je l'ai répété tout à l'heure à propos de rien. Le prince respira, et poursuivit sa route.

Reconnu et menacé à Stokholm, Louis-Philippe passa de la Germanie en Amérique (1796). Ses frères, Montpensier et Beaujolais, l'y rejoignirent pour racheter la tête de leur mère captive depuis 1793, et tous trois parcoururent ensemble le Nouveau-Monde. Washington les reçut avec grâce, à son domaine de Montvernon. Dans les régions sauvages, le duc d'Orléans sauva un vieillard en le saignant à propos, ce qui le fit regarder comme un dieu par les Yankées. Le dieu voyageait à pied, hantant les auberges les plus modestes, payant son séjour dans les villes ou son passage sur les navires, en leçons de dessin, d'orthographe et de langues, couchant ordinairement sur la paille, les pieds tournés vers un grand feu. La gravure ci-dessus représente une habitation indienne, dans laquelle le duc d'Orléans professa l'anglais à une famille yankée.

(1) La saga dont nous donnons ici la traduction a été recueillie en 1844 ou 1845. Ainsi le passage que nous soulignons n'a pu y être glissé après coup.

A Bairdstown, un aubergiste, pressé par l'heure, refusa sa porte à l'humble mine des trois princes (Louis-Philippe était alors fort malade), et les quitta pour courir à un spectacle forain, « qu'il ne voulait pas manquer, dit-il, *quand même un roi serait son hôte.* » Devenu roi, trente-quatre ans après, Louis-Philippe envoya une belle horloge à Bairdstown, en rappelant cette aventure à l'évêque Flaget.

Il habita les wigwams des Indiens Senèques, y perdit son chien Franz, revint le chercher à travers mille périls, vit la cataracte de Niagara, en suivit les rives, portant son bagage sur le dos, bagage moins lourd que la royauté (il en est souvent convenu depuis), « passa quatorze nuits dans les bois, dévoré d'insectes, exposé aux ours, aux serpents, mouillé jusqu'aux os, et dînant de porc salé avec du pain de maïs » (1), fut surpris à Philadelphie par la fièvre jaune, sans un écu pour continuer son voyage; repartit pour l'ouest de l'Union, avec quelque argent envoyé par sa mère, fit une chute grave à Carlisle, se saigna lui-même dans un cabaret, fut supplié par les habitants d'exercer la médecine chez eux, s'embarqua pour la Havane en 1798, et rentra en Europe au moment où Bonaparte confisquait la Révolution.

Louis-Philippe garda jusqu'à son dernier jour un souvenir prodigieux de ses courses lointaines. Dernièrement, un Anglais lui demandait à quelle époque il avait quitté Hambourg? — « Le 24 septembre 1796, répondit-il sans hésiter, à bord de l'*Américain*, capitaine Ewingt. La traversée dura vingt-sept jours. »

On connaît son retour en France, sa conduite sous la Restauration, son élévation au trône par une émeute, sa chute par une émeute semblable, et sa mort en exil, pareille à celle du roi qu'il avait remplacé. Ces grandes leçons de la Providence appartiennent à la politique et, à ce titre, doivent nous rester étrangères.

LE GÉNÉRAL DON JOSÉ DE SAN-MARTIN.

La renommée a d'étranges caprices. Qu'un aéronaute tombe et se tue, pour avoir abusé des liqueurs alcooliques; qu'un autre voyage en l'air sur un âne ou sur une autruche; qu'une chanteuse arrive à New-York au bruit des grosses caisses du charlatanisme, et le monde entier s'occupe de ces personnages, et les journaux sont pleins de leurs exploits et de leurs portraits. Mais que, pendant ce temps-là, un des plus grands hommes du siècle s'éteigne dans la majesté de sa gloire et l'humilité de sa foi, et la renommée n'a pas une trompette pour annoncer sa mort; les journaux n'ont que dix lignes à lui donner entre les réclames de la Californie et les voyages en ballons, et pas un n'a de place dans ses colonnes pour la biographie et le portrait du héros.

Nous n'imiterons pas ces honteuses aberrations, et la vie et l'image du général San-Martin paraîtront au moins dans le *Musée des Familles* avant celles de la chanteuse Jenny Lind!

Il y a quelques semaines, vous aurez lu dans les journaux cette nouvelle en deux lignes : « Le général don José de San-Martin vient de mourir en France, à Boulogne-sur-Mer, dans sa soixante-douzième année. »

Eh bien! la mort d'un tel homme aurait dû produire autant d'effet dans les deux Mondes que celle de Washington en produisit autrefois. Ecoutez plutôt, ceci est de l'histoire, comme on n'en fait plus :

Au mois de mai 1808, la ville de Cadix se soulevait avec toute l'Espagne contre la domination napoléonienne. On massacrait les Français dans les rues, au tocsin de nouvelles Vêpres siciliennes. Dans le palais du gouvernement, deux hommes d'âge fort divers, mais d'une ressemblance étonnante de caractère et de figure, attendaient avec sang-froid l'approche de la tempête. L'un était le marquis de Solano, capitaine général de l'Andalousie; l'autre, son aide de camp, don José de San-Martin, né dans l'Amérique du Sud, à Yapeyu, en 1778, du colonel Juan de San-Martin et de dona Francisca de Matorras; brave et bel officier, à la taille haute, à la tête martiale, à la moustache noire et au brillant uniforme.

Bientôt la foule des ouvriers, des matelots, des *mañolas* échevelées, gronda sur la place, la torche et le poignard à la main, hurlant : — Mort aux Français et à leurs défenseurs!

Solano voulait bien combattre les Français, mais non les assassiner. Il l'avait déclaré au peuple, et il était stoïquement rentré avec son aide de camp.

Assis près d'une table, son épée posée près de lui, il lut à don José une dépêche qui lui annonçait l'égorgement de Filangieri à Villa-Franca, et d'Aquila à Séville, pour avoir résisté aux vengeances populaires.

— Ce sera peut-être notre tour demain, ajouta-t-il en se jetant sur son lit; la vie du soldat est un champ de bataille.

Et il s'endormit.

San-Martin veilla près de lui jusqu'à l'aurore; alors seulement il alla parcourir la ville. Il la trouva pleine de bandes furieuses et de vociférations horribles... Quand il revint au palais, l'entrée lui en fut interdite par la foule, et il vit un cadavre en lambeaux, traîné dans la rue par les mendiants de Cadix. Il reconnut Solano, son général.

Les chefs de l'émeute étaient venus demander au marquis l'ordre du massacre. Il leur avit répété : —Je combattrai les Français, je ne les égorgerai pas! Et il avait payé de sa vie ces courageuses paroles.

Nous avons dit que Solano et San-Martin se ressemblaient singulièrement. A l'aspect de celui-ci, des furieux croient revoir le général, et se ruent avec mille poignards sur l'aide de camp...

Poursuivi de rue en rue, arrêtant parfois les bandits d'un regard ou d'un coup d'épée, don José allait périr enfin à son tour, lorsqu'un moine sort de l'église des Capucins, reconnaît l'officier chancelant aux pieds d'une madone incrustée dans le mur, élève son crucifix entre les meurtriers et la victime, montre le sang du général Solano qui sillonnait la rue, et crie d'une voix ferme et imposante à la multitude : —Cet homme est don José de San-Martin, et cette madone est la vierge du pardon! Ne frappez pas les vivants pour les morts, et sachez vous arrêter dans le crime!

Les plus enragés reculèrent, et l'officier dit au moine en le quittant : — Je m'en souviendrai!

Les occasions ne lui manquèrent pas de tenir sa parole.

Neuf ans après, San Martin, appelé dans sa colonie natale par un cri d'indépendance, s'était élevé, à pas de géant, de victoire en victoire, et avait affranchi toute l'Amérique espagnole du sud, pendant que Bolivar affranchissait l'Amérique du nord. La Confédération argentine, le Chili et le Pérou doivent leur délivrance à son courage, et leur organisation à son génie.

Au milieu de cette guerre prodigieuse, où il rappela les exploits d'Annibal et de César, le héros vit un jour un moine castillan rouler à ses pieds sous les coups de ses soldats vainqueurs. Il le couvrit de son corps et de son épée, lui donna une escorte qui le sauva, et s'acquitta ainsi de la dette sacrée de Cadix.

Couvert de la gloire de Washington, San-Martin le surpassa par son désintéressement. Il refusa de gouverner les vastes Etats qu'il avait affranchis, et vint s'ensevelir en Europe dans le célèbre drapeau de Pizarre, seule récompense qu'il eût gardée de tant de services.

Tel est l'homme qui mourait dernièrement sans faste à Boulogne-sur-Mer, et dont la moitié du Nouveau-Monde va porter le deuil. Sa bière, conservée à l'église Notre-Dame, partira bientôt pour Buénos-Ayres, qui lui avait réservé le titre de brigadier général, et qui rappelait chaque année sa gloire au Congrès assemblé. Elle sera saluée par le Pérou qui avait cédé à son libérateur le drapeau de

(1) Lettre du duc de Montpensier à la princesse Adélaïde.

Pizarre, et par le Chili qui maintenait le nom de San-Martin en tête de la liste de son armée.

Nous devons l'excellent portrait qui illustre cette notice à l'obligeance de la digne fille du héros, dona Mercedès, épouse de M. Mariano de Balcarce, fils d'un président de la République argentine, et aujourd'hui ministre plénipotentiaire en France.

PITRE-CHEVALIER.



LE MUSÉE DES FAMILLES AU GYMNASE,

Encore un chevron pour le *Musée des Familles*. Vous vous souvenez peut-être de cette Nouvelle de M. Pitre-Chevalier, *La Fontaine et Fouquet*, publiée dans les deux premières livraisons de notre seizième volume (octobre et novembre 1848). Sous le modeste titre du *Bonhomme La Fontaine*, et sous la plume de deux écrivains fort connus, qui ont pris le pseudonyme de PIERMAREC, cette Nouvelle est devenue une comédie, mêlée de rire et de larmes, et qui attire au Gymnase dramatique l'élite de la société parisienne. Inutile de vous en faire l'analyse. Vous n'avez qu'à relire la Nouvelle, en y ajoutant par la pensée la bonhomie charmante de Numa dans le rôle si difficile de La Fontaine, l'esprit et la distinction de Mlle Anna Chéri sous les traits de l'épouse du fabuliste, la verve de M. Priston, sous l'habit du jardinier, la passion et la belle voix de M. Armand dans le personnage de Dominique-Albert, la rondeur comique de M. Landrol, sous l'uniforme de Poignan, et la grâce... plus belle encore que la beauté, de Mlle Duverger, sous l'éblouissante toilette de La Valière !



Louis-Philippe à 22 ans.



Le général don José de San-Martin.

En remerciant les auteurs de l'honneur insigne qu'ils ont fait au *Musée des Familles*, nous leur reprocherons de s'être écartés, sur plusieurs points, des convenances morales de la Nouvelle, et d'avoir ralenti l'action par des finesses de style et de détail, qui eussent été mieux placées à la Comédie-Française qu'au Gymnase. Ils s'excuseront, à la vérité, sur ce que le Gymnase est quelquefois le rival de la Comédie-Française. Il l'a prouvé, en effet, par la représentation du *Bonhomme La Fontaine*. Nous en remercions l'homme d'esprit qui le dirige, à l'abri des charges et des scandales du vaudeville contemporain. Témoin le *Divorce sous l'Empire*, de M. Bayard, qui se partage l'affiche du Gymnase avec le *Bonhomme*, et qui contient une moralité d'autant plus éclatante, qu'elle est interprétée avec un immense succès par les talents sans rivaux de Mme Rose Chéri et de M. Bressant. C'est l'événement dramatique du mois, et celui-là, du moins, n'effaroucherа pas les familles.

A NOS ABONNÉS. — MODES VRAIES.

Ce complément facultatif du *Musée*, privilége exclusif pour ses abonnés en famille, est consacré par une adhésion générale. La moitié des souscripteurs renouvellants l'ont réclamé, à la place des coûteux journaux de modes, comme une bonne fortune pour leurs filles, leurs sœurs et leurs amies. Ce succès, assuré d'avance, permet à l'administration d'augmenter déjà *ce qu'elle avait promis* pour les *Modes vraies*. Au lieu de 96 colonnes de texte par an, elle en donnera près de 150 ; et elle peut fixer le chiffre des gravures et patrons au maximum des journaux de modes les plus chers; ainsi les *Modes vraies* contiendront, chaque année, 12 *grandes feuilles de broderies, avec patrons* de chapeaux, canezous, bonnets, manchettes, voiles, cols, nappes d'autel, etc. ; 12 *gravures de modes*, coloriées, 4 grandes feuilles de tapisserie coloriées ; 4 morceaux de musique des maîtres ; 4 grandes feuilles de crochet, tricot, filet, bourses, glands, plumetis, ouvrages en perles, etc. Le tout inédit, fait exprès pour les abonnés, et ne se trouvant nulle part ailleurs. (Voyez l'avis détaillé sur la couverture.)

N. B. Le prochain numéro du *Musée* donnera le curieux *portrait d'après nature* de l'ambassadeur du Népaul, qui vient de quitter la France, après avoir fait tant de bruit en Europe.

Paris, 1850. — Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

HISTOIRE NATURELLE. ÉTUDES SUR MON JARDIN (1).

AVENTURES DE TROIS PAVOTS.



Le bouquet des enfants, roses et pavots.

Vous vous souvenez de mon ami le docteur T..., qui m'empêcha d'abattre ma clématite, en me racontant son histoire ? Voici une aventure qui nous est arrivée à tous deux, cet été, et qui nous ferait adorer les pavots de mon jardin, si nous n'étions, l'un et l'autre, au-dessus de l'idolâtrie.

Ma maison des champs est loin de la ville; je l'en trouve encore trop près, car tant que les oiseaux chantent dans les arbres verts, j'ai horreur des moellons et des citadins, et j'aime à vivre avec la nature et les paysans, entre ma bibliothèque et mes plates-bandes.

(1) Voyez tome XVII : mai, juillet et août.

J'ai donc autour de moi de vrais campagnards, au cœur naïf, aux mains calleuses, qui bêchent ou sarclent du matin au soir, ne donnent jamais de leçons au gouvernement, et me tiennent au courant de leur simple vie.

Un d'eux, René Bérard, jeune et beau gars de vingt et un ans, pauvre comme Job, laborieux comme la charrue, ni trop fin, ni trop bête, passa un soir devant ma grille, le chapeau de travers, le visage enluminé, chantant à tue-tête et décrivant des zigzags sur la route.

Ne l'ayant jamais vu ivre, je le questionnai sévèrement. Il me raconta, avec des rires et des larmes..., qu'il avait tiré un mauvais numéro, et qu'il allait quitter sa vieille mère et....

— Et sa jeune fiancée, pensai-je, achevant sa phrase coupée d'un gros soupir, et lui pardonnant d'avoir noyé son désespoir dans la bouteille.

Le lendemain, je vis les conscrits défiler, salués de porte en porte, embrassés de mère en sœur, baignés de larmes par toutes les femmes et inondés de vin par tous les hommes. M. le curé a beau prêcher; le vin est au village l'alpha et l'ôméga. Toutes les joies se condensent dans un verre plein. Toutes les douleurs s'écoulent dans un verre vide. Je fus effrayé de celle de Bérard; elle touchait au délire, à en juger par l'abondance des rasades et la vigueur des chants. Il n'y avait qu'un cœur à l'agonie qui pût brailler, boire et danser de la sorte...

— As-tu fait tes adieux à *Thérèse?* lui dis-je à l'oreille.

Ce mot le dégrisa net. Une larme roula sur sa joue.

— Vous croyez que son père me recevrait? demanda-t-il.

— J'y vais avec toi, mon garçon!

René me serra la main, à me briser les os. Les conscrits ayant encore dix cabarets à visiter, il lui restait une demi-heure pour courir chez Thérèse.

J'y entrai avec lui dix minutes après.

Thérèse Aubry est la perle du village. Elle tient de feu sa mère un bien qui vaut mille pistoles, du bon Dieu des yeux qui valent le double, et d'elle-même une vertu qui vaut le triple. Jugez quel rêve pour le pauvre Bérard! Plaisait-il à Thérèse? Chose difficile à deviner. Le cœur des paysannes est si muet, et celui de Thérèse est si timide! On croyait que René «ne lui était de rien», parce que le père Aubry ne pouvait le souffrir. Mais moi je la soupçonnais de le trouver à son gré, car je la voyais l'éviter souvent, et le rudoyer quelquefois, sans jamais le regarder en face. Quant au père Aubry, il ne considérait dans un gendre que sa bourse, et celle de Bérard étant vide, il eût mis toutes ses qualités à la porte. C'est *le moindre défaut* de la fourmi — et des paysans qui ont fait un peu d'or avec des torrents de sueur.

A la porte de Thérèse, René cueillit deux églantines à un buisson *pour les faire parler à sa place.* Aubry s'avança, grommelant un juron; mais, à mon aspect, il tira gauchement son bonnet. Thérèse, qui habillait son petit frère, se leva en baissant les yeux, et d'une main tremblante, comme pour se protéger, mit l'enfant entre elle et Bérard. Ce mouvement fut d'une pudeur et d'une grâce angéliques. La scène d'adieu ne dura guère. « — Je pars, Thérèse. — Vous partez, René. » Ce fut tout le dialogue. René présenta la rose au petit frère; le petit frère la passa à la sœur; celle-ci la prit sans regarder René. Le père donna la main au conscrit..., à cause de moi; et l'on se quitta comme pour une absence d'un jour.

J'étais stupéfait de tant de calme et de froideur.

— Allons, pensai-je en me rassurant, autant de tués que de blessés, personne n'en mourra! Au premier congé, le caporal Bérard trouvera Thérèse mariée sans regret.

Mais comme nous longions la clôture, j'entendis un sanglot étouffé, et je vis à terre, renversée, baignée de larmes, les roses à la main, se tordant les bras, devinez qui? Thérèse elle-même! René, qui avait repris son refrain chevrotant, s'arrêta court, me glaça par son cri, et bondit comme un faon par-dessus la haie. Je compris enfin tout ce que la nature cache de tendresse en ces âmes cuirassées d'une si rude écorce. Je restai confondu, attendri, épouvanté.

A la vue de Bérard, Thérèse se remit avec une force héroïque, lui dit un seul mot, lui pressa vivement la main, et disparut au bruit de la voix de son père... Le conscrit, remis à son tour, repassa sous la haie, et reprit sa marche et son chant. Cette fois, c'était un vrai chant de triomphe, qui ébranlait tous les échos de la plaine. — Qu'est-ce que ça me fait maintenant? j'ai la foi de Thérèse!... Je ne pus obtenir d'autre explication.

Les conscrits partirent une heure plus tard, tous régalés et grisés par René, qui versait l'argent et le vin à pleine bourse et à plein verre... Cela fit faire de méchantes réflexions aux commères et aux fortes têtes de l'endroit...

Quelques semaines après, ce fut une bien autre surprise! Au lieu de rejoindre le régiment, Bérard rentra joyeux et superbe au village. Il avait acheté un remplaçant cinq cents écus! Pour le coup, on cria au miracle, puis au sorcier, puis au voleur! Le père Aubry fut le premier qui lâcha le mot, lequel fit tant de chemin, que René se vit montré au doigt, surveillé par les gendarmes, et que personne ne voulut *boire au pichet après lui.* Bref, quand il se présenta pour demander la main de Thérèse, Aubry le chassa comme un gueux, et le menaça de lui rompre les os s'il reparaissait devant lui.

Les choses en étaient là, lorsqu'un matin, en parcourant mon jardin avec le docteur T..., je vis mon fils et ma fille, enfants de dix et de quatre ans, cueillir des bottes de roses à travers mes massifs, sous la surveillance d'un homme qui avait escaladé le mur, et qui disparut brusquement à notre approche. Cet homme était René Bérard, et voici ce que nous apprîmes:

Thérèse était fort malade depuis quelques jours. Dans son délire, elle criait: — Mes roses! rendez-moi mes roses! Et René, qui entendait cela de la porte où il se glissait tous les soirs, demandait à mes enfants des roses pour sa pauvre fiancée... Ce simple récit nous troubla profondément. Je devinai ce qui s'était passé chez Aubry.

Il avait arraché à sa fille les deux églantines de Bérard, chassé par lui comme un voleur; et Thérèse, égarée par la souffrance, réclamait involontairement son trésor...

Je rappelai René, qui arriva pâle et chancelant, et nous conta en détail la maladie de Thérèse... Mon ami reconnut une fièvre nerveuse, prête à devenir cérébrale...

Et comme Bérard priait mon fils de porter les fleurs à la jeune fille, puisque le père le chasserait s'il se présentait lui-même:

— Gardez-vous-en bien, dit le docteur, maîtrisant son émotion; l'odeur de ces roses serait fatale à Thérèse. Je vais aller lui porter des soins, et non des fleurs; — s'il n'est pas trop tard! ajouta-t-il d'un air qui me fit trembler.

Puis indiquant trois grands pavots dans le bouquet de mon fils: — Réservez-lui seulement ceci, reprit-il; son délire y verra des roses, et j'y pourrai trouver son salut, si je n'ai pas le temps d'aller à la ville.

Nous prîmes tous le chemin de la maison d'Aubry, le docteur hâtant le pas avec inquiétude, mes enfants por-

tant leurs pavots triomphalement, et René nous suivant à distance, comme un chien qu'on va consigner à la porte.

— Ces pavots sont une chose merveilleuse, nous raconta mon ami le long de la route. Leur forme et leurs couleurs admirables, nuancées du blanc au noir et du rose à la pourpre, leurs tiges doucement veloutées, leurs feuilles alternes, panachées, découpées si finement, leur corolle éclatante et fugace, balancée en l'air sur un long pédoncule (1), sont assurément leurs moindres richesses. Cette fleur était une des plus importantes et des plus célèbres de l'ancien monde. Elle croît d'elle-même, comme l'herbe, en Grèce, en Egypte et dans toute l'Asie Mineure. Les Romains faisaient mille friandises avec la graine de pavot, torréfiée et pétrie dans le miel. Aujourd'hui encore, en Italie, dans le nord de l'Europe et dans tout l'Orient, on en fabrique de petites dragées recouvertes de sucre, et qu'on mêle à certains plats très-recherchés. En Lorraine, sous le nom de *semezan*, le peuple mange cette graine avec délices. Mais c'est surtout l'usage antique et immense de l'opium qui a rendu le pavot justement illustre. Les anciens tiraient l'opium de Thèbes, aussi a-t-il porté longtemps le nom d'*extrait thébaïque*. Thèbes n'en fournissant plus, ce nom est tombé en désuétude. L'opium vient à présent des champs de pavots, blancs et noirs, de l'Orient, de l'Inde et de la Perse; surtout de Kara-Hissar-Aphiom (du château noir de l'opium) en Turquie; du Bengale et du Bahar dans l'Indoustan. Quand vous traversez la Perse, vous rencontrez, au milieu d'un océan de pavots en fleur, des jardiniers en turban et en caftan rouges, portant une série de petits vases attachés à leur ceinture, et tenant à la main un instrument à plusieurs lames, qu'un seul mouvement fait agir à la fois. Ces hommes font des incisions obliques aux capsules des pavots. Il en découle un suc laiteux qu'ils recueillent avec soin dans leurs petits vases. Ils le font ensuite condenser au soleil, le pilent fortement dans un mortier, et le mettent en cylindres pour obtenir la pâte d'opium. Ils divisent cette pâte en fromages ronds et plats, bruns et rouges, qu'ils enveloppent de feuilles de pavots pour les livrer au commerce. L'odeur en est âcre et vive, la saveur amère et produisant une écume verte. Le temps est sans action sur cette invariable substance. La médecine actuelle en fait un si grand usage que, sans elle, elle serait réduite à l'impuissance. C'est le calmant universel de la douleur. Il a trois ou quatre cents formules dans les pharmacopées européennes. Vous savez l'abus qu'en font les Orientaux et les Chinois. L'ivresse de l'opium les plonge en des extases si étranges, si divines, si absorbantes, qu'une fois qu'ils en ont goûté ils s'y livrent jusqu'à l'abrutissement et à la mort. Ils savent que chaque minute de cette ivresse leur coûte une année d'existence; mais cette minute contient des jouissances telles, qu'ils sont toujours prêts à recommencer le sacrifice. Les malheureux sont bientôt punis par des convulsions horribles, et le paradis opiatique aboutit à une agonie infernale. Tel est l'empoisonnement public que l'Angleterre inocule à la Chine, le sabre et le canon sur la gorge, et qui pourra bien lui rapporter autre chose que des millions, si jamais le suc des pavots de l'Inde se met à déborder sur l'Angleterre elle-même.

Nous étions arrivés à la porte du père Aubry. J'entrai avec le docteur et mes enfants. Bérard resta en face, au pied d'un buisson, comme un pauvre condamné qui attend la sentence de ses juges.

Thérèse était dans son lit, sans rideaux, ses longs cheveux noirs épars sur l'oreiller blanc, un bras pendant avec mollesse au dehors, l'autre étendu vers l'objet de son rêve: les églantines qu'elle réclamait toujours. Son visage, animé par la fièvre et illuminé d'un rayon du soleil couchant, semblait plus gracieux et plus charmant que jamais. Soit remords, soit résignation, son père se tenait, sombre et courbé, à son chevet, une larme séchée dans les yeux fixes, comme le larmoyeur de Scheffer près du corps de son fils... Il venait, par un suprême effort, de rendre à la malade les fleurs sèches qu'il lui avait prises...; mais ne les voyant ou ne les reconnaissant plus, elle criait encore en les repoussant: — Mes roses! Qui me rendra mes roses?

— Est-ce vous? nous dit-elle en nous regardant, tandis que son père retombait accablé de son impuissance.

— Oui, Thérèse, répondit mon fils avec l'adresse du cœur, je vous apporte les roses de René. Et la jeune fille, souriant et rougissant, saisit les pavots avec une joie déchirante.

Cependant le docteur s'était assuré qu'il n'y avait pas une minute à perdre pour arrêter la convulsion nerveuse et la congestion cérébrale. Il prit deux des pavots, s'installa au foyer, s'empara de quelques vases, et improvisa sinapismes et potions.

Une heure après, Thérèse dormait d'un sommeil paisible... Ses beaux yeux clos, ses nerfs détendus, son teint pâli, ses traits harmoniés, son cœur et son cerveau en équilibre, tout annonçait la fin de la crise et le retour à la vie...

Son père crut à un miracle, et tomba aux genoux du docteur.

— Attendez, lui dit mon ami, c'est à vous d'achever mon ouvrage.

Thérèse prononçait en rêvant des paroles que nous écoutions en silence:

— C'est vous, René?... N'entrez pas; mon père vous chasserait!... Il m'a pris vos roses; apportez-m'en d'autres, au bout du clos... Nous souffrons tous deux, René..., nous mourrons tous deux... Surtout gardez le secret que vous m'avez juré!... Laissons-nous traiter, moi de folle, et vous de voleur, plutôt que de dire à mon père que je vous ai donné cinq cents écus pour acheter un remplaçant. Quoique cet argent fût bien à moi, mon père me maudirait, et mieux vaut cent fois la mort... Adieu René...; je vous aurai toujours sauvé de la conscription...

Nous nous levâmes à cette révélation touchante, nous regardant à travers un nuage de larmes... Le vieil Aubry lui-même, après un mouvement terrible, détourna la tête et se laissa choir au pied du lit... Il s'y trouva près de René, que venait d'appeler mon fils, et qui, sans prononcer un mot, saisit la main du père et celle de la fille...

— Allons, soupira le vieillard en unissant les trois mains, sur un signe impérieux du docteur; épouse-la donc, si ça doit la sauver, et *puisque tu as déjà touché sa dot!...*

Manière adroite de se consoler par une économie... Mais qu'importait à Bérard et à Thérèse? Quand celle-ci revint à elle, et vit la main de René dans la sienne, ne se trouva-t-elle pas assez riche de son bonheur?

— Voilà pourtant l'effet de trois pavots! s'écria le docteur en souriant; à vous maintenant, René, de lui apporter des roses; je suis assuré qu'elles ne lui feront plus de mal...

JARDINEUR.

(1) Voyez, dans notre tome XVIII, le bouquet de Van Huysum.

(2) En 1849, il est entré en Angleterre 196,246 livres d'opium

LES ANGLAIS CHEZ EUX (1).

ESQUISSES DE VOYAGES.

CHAPITRE PREMIER (Suite).



Borne milliaire anglaise.

Quand les Anglais ne songent point à créer un monument ils élèvent des maisons admirables et d'un style souvent magistral ; on les voit, préoccupés du soin d'embellir les rues et les squares, chercher la symétrie et mettre leurs plans en harmonie de style avec les constructions antérieures. Un capitaliste ou une compagnie achètent un terrain à bâtir d'une dimension à contenir six à sept maisons. On trace alors un devis pour un seul édifice ayant façade, péristyle, galeries, ailes ; puis, quand il s'agit d'occuper, au lieu de distribuer à des locataires, on partage l'immeuble en plusieurs lots acquis par plusieurs propriétaires : la propriété individuelle revit de la sorte dans l'association. C'est ainsi que certains quartiers splendides, tels que Portland-place, et Belgrave-square, dévolus à des particuliers, offrent à l'admiration une succession de magnifiques palais. Les monuments construits pour une destination publique y sont en général moins bien appropriés, l'Anglais ne comprenant bien que le comfort de la vie intérieure.

Rien de plus marqué que cette insuffisance à la Galerie nationale, édifice maigre, disproportionné, mal éclairé, étriqué, et coiffé d'un petit dôme qui fait l'effet d'une casquette de jockey oubliée sur la plate-forme. C'est un monument à rebâtir : il n'est pas assez spacieux pour y héberger la sculpture, et les 214 tableaux qu'il renferme sont à l'étroit et mal exposés. Cette galerie, commencée seulement en 1824 par l'acquisition de la collection Angerstein comprenant 38 tableaux, et enrichie deux ans après par les dons de sir Georges Beaumont, puis successivement par diverses munificences, est certainement destinée à s'agrandir. Or, elle est pleine, et les bâtiments actuels n'ont été achevés qu'en 1838.

Dans ce pays où la propreté est traditionnelle, les seuls monuments négligemment entretenus sont ceux des arts. Les écuries sont nettoyées et brillantes comme des musées ; les musées sont sales comme des écuries provençales. Tandis que les chefs-d'œuvre des maîtres croupissent dans la poussière et dans la solitude, la foule élégante se presse à Zoological Gardens, autour de l'hippopotame, choyé et soigné comme une petite-maîtresse (1). Ce monstre est le bijou de la bonne compagnie. Quoi de plus galant, de plus minutieux que les prévenances dont il est l'objet ? Quoi de plus sombre, de plus poudreux que le péristyle de National-Gallery, de plus pauvrement décoré que les salles de peinture, et de plus mal parqueté ? Une seule chose est bien entendue ; c'est la profusion des bancs et des fauteuils disposés devant chaque pan de mur ; on est mis à même de contempler bien assis toutes ces peintures.

Toutes réserves faites, cette collection est d'une richesse admirable. Il semble que, pour la former, on ait pris à chacun des grands maîtres qui y sont représentés les plus beaux fleurons de leur couronne. La France a fourni de bons tableaux du Poussin, et les plus beaux paysages connus du Guaspre et de Claude Lorrain. L'Italie a contribué largement. Nous citerons le magnifique portrait de Jules II par Raphaël, tiré du palais Falconieri, à Rome, répétition de celui que l'on admire à Florence au palais Pitti ; et surtout le carton, plus grand que nature, du *Mas-*

(1) Voyez octobre dernier.

(1) Rien n'a fait plus de bruit à Londres, cette année, que l'arrivée de cet hippopotame vivant dans la ménagerie de la Société zoologique. Tous les journaux illustrés de l'Angleterre ont publié les portraits de l'animal et de son gardien. Ceux que nous donnons à nos lecteurs ont été tracés d'après nature et sont d'une ressemblance frappante. C'est, du reste, une conquête précieuse de la science que l'acclimatation en Europe d'un hippopotame *sain et sauf*, comme dit l'*Illustrated London*. Jusqu'ici, non-seulement on n'avait pu parvenir à transporter dans nos régions ces curieux et monstrueux quadrupèdes amphibies, mais en Orient même ils vivent tellement isolés et cachés, que les plus habiles chasseurs n'en surprennent qu'après des années de fatigues et de recherches.

L'hippopotame de Londres est un cadeau du vice-roi d'Egypte. Sa prise dans l'île d'Obaysch en juillet 1849, les précautions avec lesquelles on lui a fait parcourir une distance de dix-huit cents milles, les torrents d'eau fraîche consommés chaque jour pour son bain, les difficultés inouïes de son transbordement de l'île au Caire, du Caire au steamer le *Ripon*, du steamer au chemin de fer, et du chemin de fer au Jardin zoologique, forment une odyssée prodigieuse que tous les Anglais ont dévorée dans leurs journaux, et qui a placé le nom de M. Murray à côté des noms des conquérants de l'Inde et de l'Amérique.

Un agent américain avait offert, à Alexandrie, 125,000 francs d'un hippopotame, sans pouvoir décider aucun spéculateur à tenter, à cet effet, une expédition au Nil-Blanc.

Lorsque le présent du vice-roi, voyageant par le canal d'Alexandrie, fit son entrée au Caire, il fallut l'arracher à l'admiration de dix-huit mille spectateurs, et lui donner une garde armée, comme à un potentat, pour le protéger jusqu'à bord du *Ripon*.

A peine débarqué à Londres, il devint l'objet d'un pèlerinage infini. Les plus hautes autorités s'assurèrent de son état, de son humeur, de ses besoins, de ses moindres caprices. Il paraît fort bien portant et très-heureux. Il se roule et gambade en pleine eau. Il aime beaucoup son gardien arabe, et lui obéit avec une docilité parfaite. Agé de douze mois à peine, il offre déjà une masse imposante et promet un développement gigantesque. Tous ses confrères empaillés dans les *museums* ne sauraient donner l'idée de sa grotesque physionomie. Croirait-on cependant qu'un animal si lourd a dans l'eau l'agilité du poisson le plus leste ? Le meilleur moment pour le voir est celui où il sort du bain, pour se reposer, tranquille et béat, au bord de son réservoir. La Société zoologique lui a construit un véritable palais aquatique et terrestre, et l'a entouré à grands frais de tout ce qui peut lui rappeler les habitudes et les délices du pays natal. (*Rédact.*)

sacre des innocents, chef-d'œuvre de vigueur, de mouvement et d'énergie. L'artiste atteint, chose rare, à la sublime et savante sauvagerie de Michel-Ange.

La *Résurrection de Lazare*, par Sébastien del Piombo, est le tableau le plus important de ce maître, qui nous soit venu de l'Italie.

Le *Songe de la vie humaine*, composition étrange et curieuse de Michel-Ange ; cinq tableaux du Titien, parmi lesquels la *Leçon de Musique*, fort belle acquisition de Charles Ier ; six tableaux du Corrège, dont trois, à la vérité, nous ont paru apocryphes ; le meilleur est *Cupidon instruit par Mercure;* Charles Ier l'avait acquis du duc de Mantoue.—Un très-beau portrait de femme par le Bronzin, et un plus remarquable encore de J. Bellin, représentant le doge Lorédan... Pérugin, le Giorgion, P. Véronèse, Canaletto, Francia, Garofolo, et divers autres Italiens, ornent cette galerie, où figure aussi Salvator Rosa, pour un paysage excellent de couleur et d'effet.

La Galerie de Londres emprunte plus d'éclat encore aux écoles flamandes. Mentionnons neuf tableaux de Rubens, parmi lesquels le *Serpent d'airain*, ainsi que deux paysages, peints avec une largeur qui n'étonne guère, et avec une franche bonhomie qui surprend davantage ; trois portraits, un tableau, et surtout une vigoureuse étude de chevaux, par Van Dyck.—Un portrait de Jean Van Eyck, une *Sainte Famille* de Jordaens, présent du duc de



Londres. Jardin zoologique. L'Hippopotame et son gardien arabe.

Northumberland. La phalange des Hollandais est là tout entière, dominée de haut par Rembrandt : quatre tableaux, un paysage à figures fort curieux, et trois portraits, montrent le génie de ce grand artiste sous toutes les formes. Les trois portraits sont très-beaux, surtout le capucin avec son capuchon rabattu, et le marchand juif. Les Espagnols sont rares, et d'une valeur plus rare encore. Ce sont : un *Paysan* de Murillo, ravissant portrait, et du même peintre, le *saint Jean à l'agneau*, et surtout la *Sainte Famille*, une des plus belles toiles de ce maître ; enfin, la plus étrange peinture de Velasquez, une *joute guerrière* sur l'herbe, au pied d'un coteau vert qui monte jusqu'au sommet de la toile. Les petites figures du premier plan représentent Philippe IV et sa cour, largement brossés sur ce fond de verdure.

Vernet, Greuze, Lancret, Sébastien Bourdon, donnent une idée bien incomplète de la France aux Anglais qui, trouvant Le Guaspre, Claude Lorrain et Poussin trop grands pour nous, les ont classés dans l'Ecole romaine.

Quant à l'Angleterre, elle offre des peintures d'Angelica Kaufmann, assez vilainement académiques ; les portraits de miss Siddons et de Kemble (1), par Lawrence, trop bouffis de l'emphase du mélodrame ; des toiles de chevalet de Wilkie, fines et un peu trop minutieuses dans leur fini ; des ébauches vigoureuses de Reynolds, l'éclectique de la couleur, qui a peint comme tous les Flamands dont il s'est tour à tour inspiré ; enfin de beaux paysages de Wilson, le Salvator de l'Angleterre. Ce sont des gens de talent : le seul maître, et le génie original du pays, c'est William Hogarth, trop peu connu chez nous. Voilà un grand peintre, ayant sa manière propre, et un art incomparable pour la composition. Sa touche est ferme, hardie, significative et franche ; sa couleur est ardente, et son pinceau aussi souple que son esprit est délié. Hogarth est le premier des peintres penseurs et moralistes. Il n'a d'autre maître que Shakspeare. Wilkie n'est que le clair de lune de William Hogarth. Le goût inepte des Anglais pour la peinture pointillée, *blaireautée*, et pour la vignette égratignée à la pointe de l'aiguille, les rend in-

(1) Voyez le portrait de Kemble, t. XVIII, p. 237.

différents au génie si frappant de cet humoriste, la seule gloire incontestable d'une école qui n'existe pas. — Nous reparlerons de ces deux artistes.

Si l'on tient à apprécier dignement l'indigence picturale du pays, que l'on descende sous l'escalier de National-Gallery, dans une espèce de cave qui aurait pu être un rez-de-chaussée, si l'architecte l'avait voulu; on y trouvera le Musée Vernon, collection vraiment inquiétante pour les yeux délicats. Il me semble que la plupart des Anglais peignent avec des glacis, sans rien établir en dessous. Une robe rouge a l'air d'une framboise écrasée, et leur amour désordonné pour les teintes claires les induit à supprimer la demi-teinte, à amincir les ombres, et par conséquent à aplatir l'effet. Il est assurément des exceptions pour confirmer la règle; mais ces sauvageons de peintres greffent sur leur tige une bouture de grand maître, qu'ils font refleurir sans cérémonie. C'est ainsi que l'églantier nourrit des roses.

Il fallut revenir plusieurs fois à National-Gallery; car la première visite fut rapide : l'expédition française ne saurait tenir en place.

— Nous ne sommes pas venus à Londres pour voir des tableaux, s'écriait un robin de la Bourgogne; il y en a au Louvre.

— Connu! ajoutait un Marseillais; c'est toujours *de même article...*

— Et encore les salles ne sont pas parquetées!...

En se retirant en tumulte, ils disaient entre eux :

— Ces Anglais ne comprennent rien aux arts : quelle pitié! et quelle différence avec la France! Il n'y a pas là une toile dont on donnerait quatre sous...

Or, la Galerie nationale de Londres est un vrai joyau de prix, monté sur cuivre.

Si cette collection est restreinte, si cette contrée riche et florissante ne possède un musée que depuis douze ans, il faut l'attribuer entièrement à la froide austérité des mœurs. La révolution de 1648 a coupé les ailes à la muse anglaise qui commençait à prendre son élan sous l'impulsion de Charles Ier, ardent ami des arts. Henri VIII et Elisabeth avaient agi dans le même sens, et l'opinion religieuse n'avait pas encore envahi les mœurs de ces souverains élevés aux pompes de la renaissance. Charles Ier, grand collectionneur, avait enrichi son palais d'une galerie, la plus belle de l'Europe. Cromwell la dispersa, fit tout vendre à vil prix, et les tableaux regagnèrent le continent au profit du Louvre et de la galerie d'Orléans que la révolution française fit retourner à Londres dans les collections particulières. Dans sa sainte antipathie pour tout ce qui rappelle les pompes de l'Eglise romaine et les vanités profanes, le sombre Cromwell s'efforça de détruire ce qu'il ne put faire vendre. L'Angleterre reproche durement à sa mémoire ce pieux fanatisme. L'opinion publique m'a plus d'une fois semblé passionnée jusqu'à l'injustice, à l'égard de ce puissant génie qui a si fortement contribué à la prospérité matérielle du pays. Les mœurs anglaises, rigides et froides, et dominées par un rationalisme aride, sont son ouvrage. Ce bigotisme voisin de l'hypocrisie, cette austérité extérieure, ce formalisme étroit, conviennent à l'Anglais : il tient à son caractère et s'admire dans ses usages; mais il est sans pitié pour son modèle et son rénovateur; il ne pardonne pas à Cromwell de l'avoir rendu tel qu'il est. Cette rancune est le dernier cri de la nature, et le vague regret d'une liberté d'imagination dont on n'a point connu les joies ni les aspirations.

Il est intéressant de juger par comparaison du sort qui attend, après deux siècles de postérité, les grands novateurs révolutionnaires. J'ai donc, avec persévérance, attiré des Anglais de diverses classes sur le chapitre de Cromwell. Son prestige s'est évanoui; ce peuple, plus libre que nous, et si épris de son indépendance, ne voit dans le protecteur que le despote sans piédestal. Cromwell, tel que l'a peint Bossuet, est un portrait frappant aux yeux désenchantés de l'Angleterre.

Au surplus, cette société, toute aux intérêts du moment, est bien peu touchée des souvenirs du temps ancien. Là-bas, dix ans pèsent autant qu'un siècle. Il nous fut donné d'en acquérir la preuve. Au bas de Trafalgar-square, Edouard Ier avait jadis fait dresser une croix de pierre à la mémoire de la reine Éléonore; de là le nom de *Charing-Cross* assigné à la rue et au carrefour. Depuis, substituant au Dieu martyr un roi destiné au martyre, on y plaça la statue équestre de Charles Ier (1), la première qu'on ait vue en Angleterre; elle arrivait de France. Pendant la guerre civile, le Parlement la vendit à un chaudronnier, avec injonction de la fondre. Cauteleux comme un auvergnat, ce chaudronnier la tint en réserve, dans la prévoyance d'un revirement, et il la rendit à Charles II. C'est au pied de ce monument restauré, et en vue de White-Hall, que les hérauts proclament l'avénement des rois d'Angleterre. Le choix du lieu contient une assez rude leçon.

Là commence la rue du Parlement, qui conduit à Westminster, tombeau des monarques qui, en allant recevoir la couronne dans la basilique où sera leur cercueil, rencontrent à mi-chemin la terre qui fut trempée du sang de leur prédécesseur. Il ne reste du vieux palais de White-Hall, dévoré par le feu en 1695, que la salle de festin bâtie par Jacques Ier, et dont le plafond est décoré d'une immense peinture de Rubens, représentant l'apothéose de ce prince. C'est à l'une des fenêtres de cette pièce, transformée en chapelle protestante, que l'on attacha les charpentes de l'échafaud du roi Charles. Ce bâtiment symétrique a sept fenêtres sur la rue, sept fenêtres sur le jardin, et les deux façades sont pareilles. Un des guides nous montra la fenêtre historique en traversant la rue; son compagnon la plaçait du côté opposé, et un troisième l'indiquait au revers du pignon; hypothèse évidemment improbable. La croisée en question est la seconde; à gauche, soutenait l'un; à droite, répliquait l'autre. Le peuple anglais ne sait plus où s'est accompli ce tragique événement. Ces souvenirs, si émouvants pour les âmes romanesques et rêveuses, lui sont indifférents. J'ai souvent tourné autour du monument, cherchant quelque indice ou quelque raison probante. C'est une maison carrée, dont le rez-de-chaussée, élevé de dix à douze pieds au-dessus du niveau du sol, est surmonté d'un étage que couronne une corniche soutenant une galerie de pierre. Les fenêtres du premier sont revêtues d'un entablement; celles du rez-de-chaussée, coiffées de petits frontons alternativement arqués ou triangulaires. Les trois croisées centrales sont séparées par quatre colonnes doriques en saillie; les deux croisées de chaque extrémité côtoient seulement des pilastres du même style. Les étages sont séparés par un entablement orné d'un cordon, et les stylobates des piliers supérieurs posent sur les chapiteaux des colonnes du rez-de-chaussée. On constate encore que l'on pouvait pénétrer sous l'échafaud par de petites fenêtres carrées percées à raz du sol pour éclairer les cuisines creusées au-dessous du niveau de la rue.

(1) Voyez le portrait de Charles Ier, d'après Van Dyck, t. VIII, p. 115.

Tel est l'aspect, du côté de Parliament street, de cet édifice exécuté dans le goût du commencement du dix-septième siècle. Cette description conviendrait également à la façade qui regarde White-Hall-Garden, petite cour bordée d'arbres et d'hôtels. C'est là que j'ai vu mourir sir Robert Peel. Au milieu de ce jardinet, à quinze pas du palais, on passe devant une statue en pied de Jacques II, représenté en César, et regardant, avec une expression triste, une place que son bras abaissé et son doigt étendu semblent indiquer sur le sol.

De là une troisième version : Jacques II montre du doigt l'endroit où son père a péri. Mais, outre que cet emplacement serait bien distant des croisées, on peut opposer à cette opinion très-répandue, que la main à demi fermée du roi Jacques a été creusée et intérieurement évidée, ainsi que le doigt indicateur. Cette main, dont la paume et le dedans des phalanges ont été entamés par la lime, a gardé, comme un moule, l'empreinte d'un objet cylindrique qu'elle tenait serré : une épée, un sceptre, ou un bâton de commandement. L'index aplati et fait pour appuyer sur un de ces objets n'était allongé que pour consolider l'attache. Ainsi, l'induction déduite de la pose, du geste de Jacques II, est sans fondement. Nous voilà donc réduits à retrouver nous-mêmes l'emplacement véritable.

Une des versions accréditées sur ce sujet soutient que l'exécution eut lieu en vue de la Tamise, et par conséquent du côté du jardin, proche de la statue de Jacques II. Mais cet emplacement, les vieux plans en font foi, était alors une cour carrée parfaitement close, et une ligne épaisse de bâtiments masquait à la salle de banquet le rivage du fleuve. Une autre assertion, adoptée par le continuateur du baron de Roujoux, prétend qu'à l'extrémité de la salle des banquets on pratiqua une ouverture devant laquelle on dressa l'échafaud.

Or, des deux extrémités du bâtiment l'une s'adossait à d'autres constructions attenantes à la porte gothique de la clôture de Westminster ; la seconde n'était séparée que par un étroit espace des autres portions du vieux palais de White-Hall.

L'histoire rapporte que la foule était si nombreuse et si émue, qu'après l'exécution il fallut la faire disperser par des charges de cavalerie. Ces troupes n'auraient pu se mouvoir ni dans la cour, ni dans l'angle formé à l'extrémité de la salle par la poterne et le mur de White-Hall.

A ces hypothèses opposons deux historiens. Rapin-Thoiras dit que le supplice eut lieu sur un échafaud élevé *dans la rue*, contre la façade de la salle des banquets. L'autre témoignage est plus significatif encore ; c'est celui de John Rushworth, au tome VII de ses *Historical collections of private passages in State, and remarkable proceedings in Parliament*. Rushworth écrit que ce drame s'est accompli *dans la rue*, et que Charles Ier est sorti *par une des fenêtres de White-Hall*. Or, John Rushworth, s'il n'était présent, a probablement vu dresser l'échafaud.

Si donc vous pénétrez dans la rue du Parlement en tournant le dos à Charing-Cross, au moment où vous trouverez à votre gauche la façade de la chapelle de White-Hall, arrêtez-vous devant la seconde fenêtre de cette ancienne salle de gala. C'est là qu'est tombée la tête de Charles Stuart.

La supposition d'une ouverture pratiquée dans le mur est inadmissible ; les croisées sont si rapprochées, que l'on n'eût pas trouvé entre elles assez de place pour faire un trou d'une largeur suffisante.

Cette seconde croisée, plus accessible que celles du centre, défendues par des colonnes en saillie, donnait plus de facilité pour y appuyer les charpentes. De ce côté la rue est plus libre, plus dégagée ; enfin, cette fenêtre est désignée et par les probabilités, et par la tradition ; un des guides et les desservants de la chapelle me l'ont indiquée sans hésitation.

Ce supplice fut précédé de si longues tortures, de si cruelles humiliations, et subi avec une si ferme résignation, qu'il rendit la république odieuse, et la flétrit dans son origine. Le peuple vénéra la mémoire du martyr ; assimilant cette mort à celle du Christ, il la consacra sous le nom de *passion* de Charles Ier, et la honte en rejaillit sur la nation anglaise. Anne de Boleyn, Jeanne Gray, Marie Stuart, Strafford et Charles Ier, avaient laissé une sinistre marque sur ce pays, où l'on entend avec une si froide cruauté le métier de geôlier et de bourreau ; ces impressions lointaines ont été pour longtemps réveillées par la captivité et la mort de Napoléon.

Pour être équitable, ajoutons qu'on trouverait difficilement dans toute l'Angleterre un apologiste de ces actes sanglants. L'opinion publique a vengé le prisonnier de Sainte-Hélène ; mais s'ensuit-il qu'en 1815 elle ait protesté avec l'énergie qu'on lui prête ? Non. L'Anglais est naturellement indifférent et doux à l'égard de ses voisins, tant que le patriotisme ou l'intérêt privé ne sont pas mis en jeu. Napoléon était le plus terrible de leurs ennemis ; il avait mis l'Angleterre à dix pas de la banqueroute, et cruellement menacé l'industrie nationale. Peu militaire d'instinct, l'Anglais ne se pique point de générosité chevaleresque. A la chute de l'Empire, causée par la plus implacablement persistante des coalitions, cette nation se souvint que les Cent-Jours avaient coûté à son gouvernement un million par heure, et, tant que le déficit ne fut pas comblé, son ressentiment ne s'adoucit pas. Célébrez devant eux votre gloire, ils n'y seront pas hostiles ; mais ne touchez pas à la caisse de cette tribu de négociants dont le premier fonctionnaire, assis sur un fauteuil doré, a pour coussin un sac de laine.

En quittant White-Hall, on nous fit entrer dans la cour de l'Amirauté, pavée en caoutchouc, luxe vraiment digne d'un peuple ami du silence.

Un dîner confortable nous attendait à l'hôtel, et, pour utiliser la soirée, les moins fatigués des touristes visitèrent quelques tavernes. A Londres, il n'y a point de salut hors du giron de la famille, et les établissements publics ne contribuent guère à charmer l'indépendance du célibat. D'abord ils sont incommodes, et l'on y trouve rarement tout ce que l'on désire. Si vous allez dans un coffee-house, vous risquez de n'y trouver que du thé et du café, le débit de toute tautre liqueur étant interdit au cafetier. Il est des lieux où l'on boit sans manger, d'autres où l'on mange sans boire. Dans quelques *oyster-rooms*, on trouve du poisson, mais non de la viande. Les grandes tavernes sont mieux approvisionnées ; on y dîne, et surtout l'on y fait des soupers vers la minuit, usage fort en honneur.

Les salons de la taverne sont communément situés au premier étage des maisons, et le droit d'entrée se paye un shilling, en retour duquel on reçoit quelque article de consommation. Par ce moyen, le tavernier possède la garantie de on bénéfice. Les tables, couvertes de marocain ou de toile cirée, sont alignées le long des murs, et séparées par des cloisons de cinq pieds de hauteur, formant une double rangée de boîtes (boxes). L'Anglais aime à s'isoler, à se sentir chez lui, même au cabaret. Chaque société, dans son compartiment, à l'abri des regards

des curieux comme des préoccupations extérieures, boit avec un flegme taciturne. On va chercher là la solitude en compagnie.

On consomme du thé, des grogs bouillants, de l'ale, du porter couleur d'encre, et de la bière forte non moins foncée. L'eau-de-vie est recherchée, on l'absorbe souvent à plein verre. Du reste, la salle est peu ornée ; on n'est pas là pour se distraire ; boire est une grave occupation. Plus un homme se remplit, plus il est calme ; et l'on ne sait si cette morosité obstinée est une précaution contre l'ivresse, ou l'effet des spiritueux pris avec excès. On conçoit cependant que si ces outres gonflées perdaient leur équilibre, elles ne le retrouveraient pas. Quelquefois un de ces lurons, s'égayant tout seul, se met à jeter quelques clameurs pour son propre agrément ; puis il se tait soudain, et personne n'y fait attention. Nul n'agit pour être remarqué.

Ainsi s'écoule la soirée des gens trop peu fortunés pour faire partie des clubs. A minuit, ils regagnent, en trébuchant, leur demeure. Au fond de ces tavernes on respire l'atmosphère de l'ennui. Il en est de plus animées où les *boxes* n'existent pas. A l'extrémité de la salle s'élève, sur une estrade, un bureau meublé de trois messieurs sérieux comme des changeurs, sévèrement vêtus d'habits noirs, et le cou cérémonieusement entouré d'une cravate blanche. Tout à coup, l'un d'eux frappe la table avec un petit marteau ; tout se tait, un piano prélude, et ces trois gentlemen, sérieux comme des ministres anglicans, se mettent à chanter tour à tour, en se souriant avec aménité, des romances du pays, pastiches anglo-italiens, brodés sur des paroles piquantes, à en juger par la gaieté qui les accueille et d'après les applaudissements qu'elles excitent. Comme on sait là-bas se divertir longtemps d'une même chose, ces chants se succèdent rapidement et se prolongent trois ou quatre heures.

Telle est, sans nulle exagération, la physionomie des cabarets du *Strand*, et des entours de *Covent-Garden*. D'autres maisons possèdent un buffet d'orgue, et en abusent. Il en est où l'on trouve un théâtre et des bouffons du pays, jouant de grands ouvrages, et jusqu'à Shakspeare ; car, à Londres, où le théâtre est libre, il y a des spectacles partout. Shakspeare est resté si fort en vogue parmi le peuple, que l'on a soin dans ces bouges d'annoncer la représentation de ses pièces, *conformément au texte original*.

On représente aussi les ouvrages de ce grand poëte à *Hay-Market*, à l'usage de la haute société ; mais elle laisse tomber en faillite et se fermer son théâtre national, pour se porter en foule aux deux spectacles italiens, qui jouent le même jour l'un et l'autre, et font salle comble.

Shakspeare est trop ancien, trop connu pour le monde élégant, auquel le peuple se montre supérieur. Le propre des gens intelligents est d'aimer à revoir souvent les belles choses, comme à relire les bons livres. La médiocrité recherche le vulgaire attrait de la nouveauté. Si le théâtre était libre chez nous et accessible à la bourse des classes pauvres, assurément Molière ne serait point représenté devant les banquettes vides, comme au Théâtre-Français, et le goût, le jugement du peuple gagneraient beaucoup à être nourris des chefs-d'œuvre du génie national.

A minuit on quitte les tavernes, les jardins publics, les spectacles, les bals en plein air, et l'on remplit les salons de *Piccadilly*, assez mauvais lieux, les rues livrées aux plaisirs grossiers, et les oyster-rooms, où l'on continue à manger jusqu'au matin. Quand l'aube apparaît, les policemen recueillent sur le pavé les ivrognes de tout sexe, hélas ! et de toute condition.

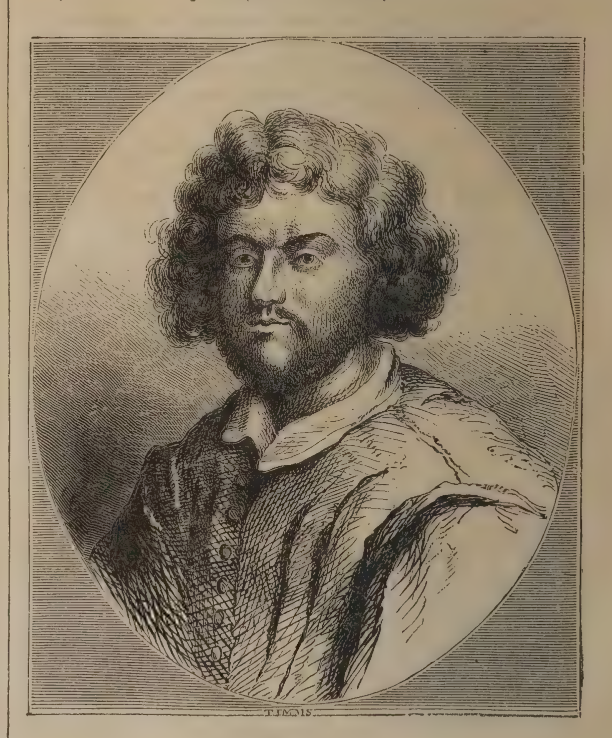
J'ignore si les Anglais se reposent ; mais Londres ne dort jamais. A toute heure du jour les ateliers sont pleins et les repaires de fainéantise regorgent. On sait que la ville renferme 2 millions et 500,000 âmes, et l'on est surpris de voir tant de monde partout à la fois. Toutes les rues sont remplies, des populations entières vont errant sur la Tamise ; les parcs sont jonchés de promeneurs, les monuments de curieux, les jardins, les châteaux des environs, de visiteurs nomades ; et le mouvement ne s'arrête jamais tant que dure la semaine. On mange à toute heure, partout et sans cesse. La constitution de fer de ces estomacs complaisants leur permet de réparer la fatigue, au moyen d'un régime alimentaire qui satisferait l'appétit des loups et des lions. Le menu d'une blonde et rêveuse jeune fille ferait le bonheur de deux portefaix parisiens.

Contrebalancée par le sentiment profond de l'indépendance, la pruderie anglaise, rigide au sein des familles, ne se formalise de rien au milieu de la rue, où la licence marche le front levé, sans répression, à toute heure. Energique et flegmatique, au plaisir comme au travail, l'Anglais accomplit ces deux sortes d'affaires avec une égale gravité. Cependant la population ouvrière se presse tout le jour dans les ateliers, la vie de famille est casanière et ne déborde point au dehors.

Quel est donc et d'où vient ce flot populaire qui envahit incessamment toutes les rues de tous les quartiers, qui déborde sur les campagnes, surcharge jusqu'au sommet des milliers d'omnibus et d'autres voitures publiques, et qui entretient une foule compacte sur les trottoirs d'une cité cinq fois plus vaste que Paris, durant les vingt-quatre heures du jour et de la nuit ?

Francis WEY.

(La suite à la prochaine livraison.)



Claude Lorrain (National Gallery).

VOYAGE EN FRANCE (1). LE PUY-DE-DOME (2).

MONTFERRAND. RIOM. CHATEAU DE TOURNOEL.



Vue intérieure du château de Tournoël.

IV. — MONTFERRAND. — RIOM.

En reprenant la route de Paris pour aller à Riom, on trouve à gauche une chapelle de style médiocre, que prolonge un vaste enclos. C'est le cimetière de Clermont. A part les notabilités toutes locales, un seul nom éveille l'attention, c'est le nom du général Desaix, frère de celui qui

(1) Voyez les tables générales des dix premiers volumes, et les tables particulières des sept derniers.
(2) Voyez tome XVII, p. 305 et 345.

périt à Marengo. Et c'est tout! pas un nom célèbre ne survit dans ce champ du repos. Cependant l'Auvergne a donné à la France une pléiade de grands hommes; mais la centralisation politique est ainsi faite, que les célébrités de tout genre vont mourir à Paris.

Paysages et paysans.— MONTFERRAND.— Comment le cardinal de Richelieu récompensait ses amis. — Une ville moyen âge. — L'art de mendier et de s'en faire 3,000 francs de revenu. — Un lieu maudit. — Triste histoire du Châteaugay. — RIOM. — Le pré Madame.— La Justice.— Riom condamné à mort.

De ce point extrême de Clermont jusqu'à Montferrand, règne une superbe avenue d'ormes et de châtaigniers, d'où l'on jouit d'une vue magnifique. A gauche, l'interminable chaîne des monts Dôme se dessine dans sa haute majesté; à droite, la Limagne d'Auvergne déroule ses riants tableaux, interrompus par quelques buttes isolées, boursouflements partiels, où se passent, comme dans des matras, d'étranges phénomènes; le plus curieux est celui du Puy-de-la-Poix, dont la source fournit, en moyenne, 15 kilogrammes de bitume par jour.

Cette promenade agreste est animée par un grand nombre de ces jeunes soldats qu'en langage familier on nomme des *piou-pioux*, et qui oublient les ennuis de la garnison en buvant dans les bouchons voisins ce bon petit vin d'Auvergne, si épais qu'on pourrait le boire à la cuillère, comme des confitures. Les cultivateurs de la Limagne conduisent tout doucement leurs longs chariots inclinés, dont la forme est évidemment traditionnelle depuis leurs ancêtres gaulois. Ils ont, pour la plupart, conservé le costume de 1791, une veste à basques courtes, à grandes poches et à gros boutons; un vaste gilet fleuri comme un pré, les cheveux longs et droits, que le vent, à défaut de peigne, mêle ou démêle à son gré, et le tricorne vénérable, sous lequel l'œil cherche toujours une petite queue de rat; mais ce dernier ornement est plus rare. Souvent aussi le tricorne fait place à un couvre-chef plus moderne, qui varie depuis le chapeau de polichinelle jusqu'au chapeau de général. Cadet-Roussel, au théâtre des Variétés, ne s'habillait pas autrement. L'œil vif et malin, le sourcil épais, le nez busqué, le menton avancé et la bouche sardonique, l'Auvergnat chantonne en guidant le long du chemin sa paire de bœufs rouges, blancs ou noirs, attelés par la tête à un joug de cormier. Une longue baguette, terminée par un aiguillon, lui suffit pour gouverner ces coursiers capricieux, mais timides, que l'approche d'un cheval effarouche toujours.

Bientôt la route, rejointe par la courbe des collines, se confond avec elles, et fait un brusque détour vers la gauche; il en résulte une sorte de carrefour irrégulier, occupé par des maisons rustiques, des mares où pataugent des oiseaux domestiques. Un abreuvoir, entouré de pierres antiques, alimente une fontaine au fronton de laquelle un lion fièrement dressé présente un écusson fruste; une rue longue et raide s'efforce de gravir la colline : vous êtes à Montferrand.

A la première inspection, on voit partout les restes encore palpitants d'une forteresse démantelée. L'abreuvoir n'est autre chose que la portion non comblée du fossé de ceinture; ses gros murs sont des parapets. Cette maison, qui a l'air d'une bastille, a vu ses créneaux envahis par une toiture d'ardoises; mais ces ornements bizarres qui courent sous sa gouttière, ce sont les meneaux à l'abri desquels les assiégés faisaient pleuvoir en sécurité l'huile et la poix bouillante.

Cette forte position, qu'avaient possédée les Anglais alors que le pays d'Auvergne faisait partie du duché de Guyenne, fut longtemps l'objet de leur convoitise; ils s'en emparèrent le 13 février 1388, après un siége héroïque que décrit Froissard; mais ils ne la gardèrent pas longtemps, et Montferrand continua de passer pour l'une des plus fortes places du royaume. Aussi fixa-t-elle l'attention du cardinal de Richelieu. Ce grand démolisseur de forteresses eut un agent dévoué dans la personne du maréchal d'Effiat, sénéchal de Bourbonnais et d'Auvergne, qui fit abattre les remparts de Montferrand, combla les fossés, fit sauter les chemins couverts, et réunit la ville à celle de Clermont. Cette réunion n'eut lieu que sur le papier, mais la capitale de l'Auvergne n'en a pas moins gardé le nom de Clermont-Ferrand, qu'elle tient de la munificence du maréchal d'Effiat. On sait de reste que le cardinal de Richelieu récompensa le zèle du père en faisant décapiter l'enfant. M. le marquis de Cinq-Mars était le fils puîné du maréchal d'Effiat.

Aujourd'hui Montferrand n'est qu'un bourg sans importance, une étape sur la route de Riom; mais ce spectre d'une ville n'est pas dépourvu d'intérêt. La longue arête par laquelle se continue la route nationale est le plus curieux spécimen d'une rue au moyen âge; il s'est conservé comme par enchantement. Les maisons neuves de Montferrand datent de la renaissance; les vieilles sont romanes et remontent au dixième siècle, tout bonnement. Ce ne sont que pleins-cintres énormes taillés dans le granit, pignons immenses, fantaisies sculpturales de tout genre. La plupart de ces édifices offrent une disposition particulière à ces temps de défiance et de troubles, où chacun se mettait en mesure d'être assiégé dans sa maison. Le toit, au lieu de descendre vers la rue, forme avec elle un angle droit, et les croisées ont vue sur une cour intérieure, tandis que la façade n'offre d'autre ouverture qu'une porte à herse et à barreaux de fer. J'ai noté une boucherie dont un peintre flamand eût fait un chef-d'œuvre singulier : figurez-vous une masure droite et svelte, n'offrant en largeur que l'espace d'une croisée; le rez-de-chaussée, au plein-cintre béant, semble une caverne mystérieuse; on y descend par trois degrés, et dans l'ombre oscillent des formes vagues appendues au plancher; le premier étage, au contraire, doré par un chaud rayon de soleil, aspire l'air par une fenêtre droite à colonnettes et à rinceaux, dont les compartiments supérieurs encadrent les vasistas d'un double châssis de pierre. Des viandes saignantes mêlent leurs tons vifs aux solives enfumées, tandis qu'une jeune paysanne en bonnet blanc tricotte, sur l'appui de la fenêtre, une paire de bas bleus.

L'église, bâtie au dixième siècle par un comte de Montferrand, ressemble à la cathédrale de Clermont, mais sans aucun caractère particulier. Seulement (c'était un dimanche), je n'ai rien vu d'aussi gai, d'aussi souriant que la nef envahie par cinq ou six cents petites filles en bonnet blanc à grandes ailes, priant et chantant devant un autel garni de fleurs, dont les exhalaisons printanières se mêlaient au parfum de l'encens. Les paysannes de Montferrand passent pour les plus jolies de l'Auvergne, mais il y a un peu de préjugé.

Je n'ai pas encore parlé des mendiants du pays; ils méritent bien une petite mention, et l'église de Montferrand me fournit un trait à citer. Un de ces jeunes effrontés, jugeant à l'ensemble de ma personne que je n'étais pas du pays, se mit entre le bénitier et ma main, me disant : —Moucheu, c'est deux sous! —La mendicité est une des vilaines choses du Puy-de-Dôme; elle y est plus honteuse

qu'intéressante, exercée comme elle l'est moins par des malheureux privés de tout moyen d'existence que par les enfants des cultivateurs. L'avidité naturelle de ceux-ci favorise ce triste penchant. Les petits Auvergnats s'y livrent en toute sûreté de conscience et avec une tranquillité d'esprit que n'ont pas les vrais malheureux.

Je fus un jour poursuivi, le long de la rue Nationale à Clermont, par un de ces polissons :

—Mon bon Mouchеu, donnez-moi quelque petite chose!

— Je n'ai pas de monnaie, lui dis-je.

C'était vrai.

— Merchi, mon bon Moucheu.

— Pourquoi merci ?

— Parche que, si vous en aviez eu, vous m'en auriez donné !

Le lendemain je le retrouvai dans la rue du Terrail.

— Mon bon Moucheu, s'écria-t-il, avez-vous de la monnaie ?

Je lui donnai deux sous, et il courut acheter des billes.

Montferrand a l'honneur d'être situé sur une rivière à lui, qui s'appelle le Bédat ; elle le traverse sous la forme d'une onde peu limpide, qui se dirige vers Tiretaine, dans laquelle ville il disparaît. Au bord du Bédat, du côté de la montagne, règne un petit sentier où deux personnes ne sauraient passer de front. Cet étroit espace a été confisqué par des joueurs de boule, qui, sans le savoir, ont inventé un divertissement de nouvelle espèce : chaque fois que la boule est lancée sans justesse, elle dégringole dans le Bédat, où le joueur maladroit est forcée d'aller la pêcher à ses risques et périls ; ce n'est pas que ledit fleuve soit profond, mais il coule sur dix-huit pouces de boue.

Je ne dois pas sortir de Montferrand sans me prononcer sur l'étymologie du nom. Ceux qui le dérivent de *mons ferax*, ou *ferox*, sous le prétexte que ce fut une place de guerre, sont des faiseurs de rébus ; *mons ferax* ou *ferox* aurait fait, en auvergnat, *Monferrac* ou *Monferrat*. Il faut donc s'en tenir au bon sens, qui nous indique *mons ferreus* ou *mons ferrans*, c'est-à-dire riche en fer ; et, comme nous le verrons par la suite, la portion du Puy-de-Dôme qui touche à la montagne possède ce métal sous toutes les formes possibles.

Une fois qu'on est sorti de Montferrand, la Limagne, sans cesser d'être belle, commence à ressembler à toutes les plaines possibles ; la déclivité du terrain a forcé de construire une route en lacet, très-commode et très-sûre, mais extrêmement longue et peu accidentée. Est-ce ma faute ou celle du pays, je n'ai recueilli dans mes excursions que peu de traditions anciennes. Seulement, au bord du chemin, je remarquai un grand carré dont l'aridité singulière contrastait avec la riche culture du terrain environnant ; j'en demandai la cause, et j'appris que là s'élevait au temps jadis le gibet de la sénéchaussée de Clermont. Les esprits superstitieux prétendent que cette place est infertile à cause des visites nocturnes des sorciers, qui viennent y prendre leurs ébats. La vérité est qu'on ne la cultive pas, et ce m'est une raison suffisante.

A mesure qu'on s'éloigne de Clermont, les montagnes de gauche s'abaissent graduellement, jusqu'à ne plus former que des collines médiocres, auxquelles il serait bien difficile d'assigner un nom particulier. Sur une de ces hauteurs, au centre d'une sorte de demi-lune escarpée, d'où l'on doit jouir d'une merveilleuse perspective, s'élève un groupe de maisons blanches et bleues, appuyées sur un château crénelé de respectable apparence. Ce lieu de plaisance séduit au premier abord, et, quand j'appris qu'il s'appelait Château-Gay, je convins qu'il était impossible de le mieux désigner. Cette forteresse, construite avec les pierres basaltiques qu'on retira du sol, fut édifiée, en 1381, par ordre de Pierre de Gyac, alors chancelier de France. Cet homme d'Etat, dont la sépulture se voyait autrefois dans l'église des Cordeliers de Riom, fut l'aïeul de Pierre de Gyac, chambellan du roi Charles VII, dont Alexandre Dumas a si bien raconté la tragique aventure. Le seigneur de Gyac avait excité le ressentiment du connétable de Richemond et de Georges de la Trémouille. Or, une nuit, saisi et garrotté par ses ennemis, il fut mené à Dun-le-Roi, d'où on le jeta dans la rivière, une pierre au cou ; après quoi l'on instruisit son procès. Ce sire de Gyac, si bien jugé, était, comme son grand-père, seigneur de Château-Gay, une singulière seigneurie pour une telle destinée !

A deux kilomètres de Riom, on distingue sur la droite un point éclairé dans une montagne sombre ; c'est le château de Tournoël. En prolongement de cette ligne, et plus haut perché dans l'azur, se dresse un mur démantelé : c'est le château de Jazeron.

Riom s'annonce gaiement par des bouquets d'arbres et des clochers pimpants. Une longue rue, quelque peu tortueuse, pleine de cabarets et d'auberges où boivent des rouliers tapageurs, aboutit à des boulevards majestueux qui font le tour de la ville et viennent se confondre, au nord, en une superbe esplanade, d'où l'œil embrasse toute la basse Limagne. Ce lieu pittoresque, sur lequel le Palais de Justice de Riom développe sa façade blanche et classique, porte le nom de Pré-Madame, souvenir monarchique qui a traversé toutes les révolutions, et consacre la mémoire de Madame Adélaïde de France, l'une des tantes de Louis XVI. Cette pieuse princesse vint à Riom en 1785, et y fut accueillie avec un enthousiasme rare, dont les archives du pays gardent la trace fidèle (1).

L'ancien *Ricomagus*, qu'il faut appeler *Rion*, et non *Riome*, offre un aspect saisissant. La rue de l'Horloge, qui le traverse dans sa largeur, ressemble à l'île Saint-Louis trempée dans l'encre. C'est une propriété très-singulière de la pierre de Volvic de noircir au contact de l'air. L'architecture vénérable des maisons de Riom emprunte à cette particularité physique une morne sévérité, qui contraste poétiquement avec la grâce du paysage environnant et la vivacité de l'air.

Le Palais de Justice actuel a été construit sur les débris de l'ancien, dont il ne reste plus qu'une Sainte-Chapelle fort remarquable. Cet édifice, plus petit et moins léger que son homonyme de Paris, fut élevé par Jean, duc de Berry, fils du roi Jean, et aussi grand bâtisseur de chapelles qu'intrépide guerrier. La maison centrale de détention est toute moderne, et, comme la plupart des bâtiments de ce temps-ci, dépourvue de tout caractère architectural.

Riom est la ville judiciaire par exemple. Pourvu, depuis dix siècles, d'un tribunal d'appel, mais destitué dès longtemps de son titre de capitale du duché d'Auvergne, il ne conserve une sorte de vie que grâce aux plaideurs qui y affluent sans cesse. Si mes souvenirs ne me trompent pas, Clermont parvint, sous l'Empire, à supplanter son

(1) Procès-verbal des hommages rendus à Madame Adélaïde de France par les laboureurs et paysans de la ville de Riom, avec une chanson en langue auvergnate. *Riom*, 1785, in-4° de huit pages.

rival et à devenir le siége d'une Cour impériale; mais l'ancien ordre de choses fut rétabli en 1816.

Ainsi, la Cour d'appel, le barreau, les plaideurs et les trafiquants nécessaires pour lui fournir les choses indispensables à la vie, voilà toute la population de cette ville morose. Qu'un jour ou l'autre le pouvoir, continuant ses traditions enracinées de centralisation, porte la Cour d'appel au chef-lieu du département, Riom mourra, frappé au cœur. En moins de vingt ans, l'herbe croîtra dans ses rues, et ses maisons de granit étaleront leur majesté solitaire, comme pour protester contre cette dépopulation officielle.

Riom a donné le jour à des hommes illustres, entre autres, à Grégoire de Tours. Il paraît prédestiné, depuis quelque temps, à fournir des recrues aux hautes régions de la politique : M. Rouher et M. de Parrieu, tous deux ministres, sont avocats inscrits au barreau de Riom.

En sortant de Riom par le faubourg de Mozat, riche des débris de sa superbe abbaye, on se rapproche des monts Dôme, à travers une riche campagne émaillée de villas. Un sentier étroit court à travers les prés, et va se perdre dans les premières broussailles des collines. Alors se dresse à cinq ou six cents pieds une masse monstrueuse que couronnent des tours et des créneaux; cette forteresse, grosse comme un bourg, écrase la montagne dont les flancs l'ont enfantée : c'est le château de Tournoël.



Costumes, attelage et paysage des environs de Montferrand.

V.—LE CHATEAU DE TOURNOEL.

J'avais attendu, pour visiter Tournoël, une belle matinée de printemps, et je m'étais précautionné d'un char-à-bancs à la fois solide et léger. Comme ces impressions de voyage, recueillies au courant d'un album, ne peuvent s'élever à la hauteur d'une histoire complète des lieux parcourus, il faut du moins qu'elles servent à l'instruction particulière des touristes qui les visiteront. C'est pourquoi je leur conseille d'user de prudence à l'endroit des véhicules auvergnats. Les voitures de louage abondent à Clermont; mais si l'on a la faiblesse de se laisser conduire par un cocher, tout est perdu. Voulez-vous visiter un endroit pittoresque, l'automédon vous avertit que le chemin est étroit, semé de ravines et qu'il y versera. Insistez-vous, il verse incontinent pour n'en avoir pas le démenti. Vous plaît-il de gravir par la plus belle route du monde une montagne un peu haute, le cocher affirme que ses chevaux auraient le vertige, et qu'il ne saurait répondre de votre sûreté. Il faut donc, de toute nécessité, se résigner à conduire soi-même; et si l'on ne sait pas, qu'on apprenne. Ou bien encore qu'on renonce à toute excursion pittoresque.

— Qui vous empêche d'aller à pied? me dira-t-on.

Lecteur présomptueux, je voudrais bien vous y voir!

Quant à moi, qui m'estime cependant bon marcheur, huit jours de tourisme pédestre suffirent pour calmer ma première fougue.... C'est pourquoi j'avais frété chez M. Monestier, place de Jaude, un char-à-bancs et une jument blanche, qui m'ont traîné dans les quatre coins du département.

Jusqu'au pied de la colline où commence le territoire de Volvic, tout alla bien, sauf les pierres et les secousses accoutumées. C'est ainsi que nous franchîmes sans encombres, Edmond V.-L. et moi, le château neuf bâti par M. de Chabrol, au milieu des buissons d'aubépines et de genêts d'Espagne. Au delà, nous nous trouvâmes engagés dans un sentier si rude qu'il fallut mettre pied à terre, prendre les guides d'une main et de l'autre pousser à la roue; après une demi-heure de cet exercice sous un soleil brûlant, nous pénétrâmes dans une sorte d'impasse formée de huit ou dix maisons dépendantes aujourd'hui du château de ..., comme elles dépendaient jadis du manoir de Tournoël.

Des paysannes filaient et jasaient au milieu du chemin. A cette heure les hommes sont aux champs; les matrones restent seules pour garder la maison. Nous obtînmes l'hospitalité pour notre char-à-bancs et notre jument blanche; et nous cherchions déjà le sentier le plus court pour monter au château, quand une petite fille fort alerte, et qui s'expliquait aussi bien en français qu'en patois, nous ap-



Vue extérieure du château de Tournoël.

prit une agréable nouvelle, à savoir : que les clefs de Tournoël étaient à Volvic. Une pièce de monnaie décida cette aimable enfant à nous servir de messagère, ce qui ne lui prit guère qu'un quart d'heure. Disons à la louange de notre jument blanche, qu'au retour elle ne mit que trente-cinq minutes pour nous mener audit Volvic.

Les clefs étant venues, et de maîtresses clefs, je vous jure, lourdes comme des chaînes et couvertes d'une rouille respectable, nous arrivâmes promptement au sommet de la butte par un petit chemin, qui n'est autre, comme dans la plupart des montagnes, qu'un ravin desséché. A la moindre pluie, le chemin est une rivière qu'on ne peut même pas remonter en bateau. J'ai ramassé dans cette fondrière quelques échantillons de fer oligiste, ce qui peut surprendre à quelques égards, le sol basaltique de Tournoël étant partout recouvert d'une forte couche de terre végétale très-succulente.

Aucune construction moderne ne saurait donner l'idée équivalente d'une forteresse pareille à celle de Tournoël. Vue d'en bas, on dirait d'une ville; de près c'est un monde; monde étrange, exceptionnel, qui ne vit plus que dans le souvenir des antiquaires et l'imagination des poëtes. Les abords du plateau sont encombrés de débris, pierres colossales tombées des parapets, cariatides brisées,

voûtes écroulées, bastions éventrés. On croit d'abord à une ruine complète, et l'on se trompe.

Voici d'abord une tour ronde à bossages, telle qu'on en voit dans quelques ports de Normandie; ce n'est qu'un ouvrage moderne, à peu près contemporain de François Ier. Il est rasé presque à la moitié de sa hauteur primitive, et le hasard des éléments en a fait une citerne qu'obstruent des plantes grimpantes. On franchit ensuite une haute poterne, aujourd'hui fermée par une porte charretière, mais les entailles de la pierre gardent la rouille séculaire des charnières monstrueuses où s'attachait la herse. Pour forcer une pareille entrée, il ne fallait pas moins qu'un siége en règle et, la herse forcée, c'était peu. La baie percée latéralement indique un couloir long et escarpé, dominé par de hauts parapets d'où les assiégés faisaient pleuvoir, outre les projectiles et les traits meurtriers, un déluge de poix, d'huile bouillante et de fascines enflammées. Si l'on évoque par la pensée les scènes sanglantes dont Tournoël fut le théâtre, on concevra mon impression première : ce coupe-gorge donne le frisson.

A l'extrémité supérieure, il se couche obliquement; on franchit des degrés de granit, une porte étroite se présente, et après avoir traversé une salle basse, où se tenaient vraisemblablement une suite de corps-de-garde, on arrive à la cour intérieure du château féodal.

C'est un carré long, qui divise l'édifice en quatre parties distinctes; l'aile droite, qui regarde la Limagne, contient les grands appartements; l'aile gauche, appuyée à l'escarpement de la montagne, était vraisemblablement affectée à certains subalternes qualifiés; le massif du nord, réservé à la châtelaine, s'unit à l'aile droite par un oratoire bien conservé; il est protégé par la petite tour. L'entre-deux des ailes est occupé vers le midi par la grande tour et son donjon, construction colossale, et point de jonction des remparts crénelés, dont on ne voit plus aujourd'hui que de faibles vestiges. Quelques acacias et des giroflées jaunes croissent dans cette cour sinistre, qui, à certaines époques, s'est emplie de cadavres et a vu s'abattre sur son pavé sanglant des nuées d'oiseaux de proie.

L'escalier du nord a pour cage une jolie tourelle d'un gothique fleuri tout particulier à l'Auvergne. Voici à peu près en quoi consiste ce singulier système d'ornementation : l'ogive, au lieu de se terminer en arête vive, comme dans le gothique pur, se prolonge démesurément, en forme de tige, d'où naissent des rameaux de fleurs; ce n'est qu'au bout de cinq ou six étages de cette floraison architecturale que l'ornement conclut en un bouquet final. Cela n'est pas sans grâce, mais cela manque de gravité.

Au premier étage, toute la largeur du massif est occupée par un palier en cintre surbaissé, appuyé sur des colonnettes basses, dont les nervures se coupent à angle droit, d'où résultent d'élégantes ogives. Ce morceau porte l'empreinte d'une architecture sarrasine qui peut remonter au onzième siècle et peut-être plus haut. Il est à croire qu'un châssis vitré préservait cette antichambre des injures de l'air, mais je n'ai pas besoin de dire que les vents n'ont rien laissé dans Tournoël qui pût ressembler à un carreau de vitre. Le propriétaire actuel du château, M. de Chabrol-Volvic, a soin de réparer la toiture à mesure de sa destruction, et de maintenir par des poutres solides les communications menacées; mais il ne pousse pas la prodigalité jusqu'à faire poser des carreaux aux fenêtres. A lutter à ce jeu avec messer Borée, M. de Chabrol-Volvic mangerait certainement la plus belle part de son immense fortune.

Il n'y a rien à dire de la chambre de la châtelaine, si ce n'est qu'elle est fort grande et fort délabrée. La croisée principale encadre sur la Limagne un paysage miraculeux, que coupent assez piteusement la tour à bossage, les remparts et le chemin de ronde, sur lequel les archers se promenaient non pas de long en large (ce serait impossible même à un clown), mais de long en long. L'opinion générale gratifie nos aïeux d'une ignorance absolue en matière de confortable. J'en demande bien pardon à l'opinion générale, mais elle est fausse sur ce point, comme sur presque tout ce qui concerne le moyen âge. Tournoël, en sa qualité de forteresse, aurait bien le droit d'être une maison inhabitable pour les grisettes parvenues de 1848. Eh bien! d'ingénieux ingénieurs avaient subtilement mis à profit l'angle d'un bastion pour y creuser un ravissant boudoir ou cabinet de toilette, qui supplée en coquetterie tout ce qui manque à la chambre à coucher. La coquetterie est élémentaire, vu les quatre murs en pierre de taille et la fenêtre à doubles barreaux : il n'est pas impossible que les tours de la Conciergerie de Paris n'en puissent offrir autant aux amateurs; mais ce qui rend le boudoir de Tournoël charmant, au milieu de cet appareil de guerre, c'est sa coupe demi-cylindrique, son exiguïté, et surtout le point de vue superbe qu'on y découvre et qui se reflète pour ainsi dire sur les murs nus du vieux castel.

Au sortir de là, se présente une porte gothique chargée des enroulements que nous avons décrits : un bénitier de pierre en indique la destination. C'est l'oratoire, petite chapelle toute mignonne, tout étroite, presque intacte, malgré les siècles écoulés. L'autel en bois, jadis doré, supporte une statue grossière, mais naïve, une bonne Vierge avec son bambino, comme on en voit au coin des ruelles en Italie. Les murs sont couverts de peintures gothiques exécutées à cru, avec une netteté un peu sèche, que relève une chaude couleur. Il m'a fallu quelques minutes d'inspection attentive pour constater ce détail; car ces fresques primitives ont été fort dégradées, non par le temps, mais par les hommes. Les visiteurs les ont rayées à coups de couteau pour y inscrire toutes sortes de bêtises. Il restait une *Annonciation* à peu près conservée : un ami des arts l'a fait disparaître sous cette apostrophe taillée en capitales de six pouces de haut : HONTE A CEUS QUI DÉGRADE LES MONUMENTS !

Le Jocrisse à qui l'on doit cette facétie vandale a gardé l'anonyme. En revanche, les piliers du vestibule conservent la trace des visites de messieurs les militaires. Un grand nombre de caporaux ont cru devoir marquer par une date précise l'époque de leur passage à Tournoël.

Les appartements de l'aile droite ne sont plus qu'une caverne béante depuis l'écroulement des plafonds; mais une salle du rez-de-chaussée, couverte de grisailles dans le style de Fontainebleau, indique que cette partie du château fut habitée la dernière à l'approche des temps modernes, peut-être jusqu'à Richelieu.

Je ne conseille pas à ceux qui n'ont pas le pied sûr de visiter la petite tour, qui d'ailleurs est insignifiante; on y arrive par un de ces chemins pour lesquels les couvreurs et les chats sont ordinairement privilégiés. J'étais fier de l'avoir franchi sans encombre, quand je m'aperçus que j'avais laissé mon album snr la plate-forme de la petite tour, et je dus recommencer cette périlleuse traversée. Sérieusement, j'invite M. de Chabrol à vouloir bien orner ce toit d'un garde-fou.

En revanche, la grosse tour de guerre mérite d'être vue : malgré sa prodigieuse hauteur, elle est d'un parcours

agréable et sûr. L'escalier est parfaitement solide, et, sauf quelques marches qui manquent par-ci par-là, on s'y promène comme chez soi ; il suffit de sauter adroitement par-dessus le précipice et de ne pas s'y laisser choir : voilà toute la difficulté. Le gros œuvre de la tour est accosté de plusieurs donjons de hauteurs différentes, et en partie ruinés. Dans l'épaisseur d'un de ces renflements s'ouvre un trou carré, qui plonge jusque dans les fondements.

Cela s'appelle les oubliettes de Tournoël.

A travers la profondeur inconnue de ce gouffre, un rayon de jour blafard oscille comme une lanterne sourde. Il paraît qu'en creusant les entrailles de la montagne un coup de pic a traversé l'épaisseur du donjon; de là cette lueur mystérieuse dont la cause échappe d'abord.

Il va sans dire qu'il court toutes sortes de bruits sur l'oubliette de Tournoël. On y est un jour descendu, on a exploré le fond de l'antre, et on en a retiré des squelettes enchaînés. Lisez les procès-verbaux qui ont suivi la prise de la Bastille, c'est toujours la même histoire. Je ne veux pas défendre absolument nos aïeux contre tout soupçon de cruauté; les gens qui bâtissaient ces aires de vautour n'étaient sans doute pas des colombes ; il n'est pas sans exemple qu'on ait jeté dans ces horribles *in-pace* des créatures vivantes. Cela posé, revenons sur le terrain pratique. La situation respective de la grande tour de guerre et du trou béant, qu'on appelle l'oubliette, fait jaillir soudain la vérité aux yeux des plus prévenus. L'oubliette était tout simplement la fosse commune ouverte aux braves qui succombaient dans le combat; il était de la politique du seigneur assiégé de faire disparaître les cadavres , au lieu de les laisser amonceler sous les yeux des combattants, dont cette vue aurait pu étonner le courage. Il y avait une raison plus puissante encore, à savoir l'impossibilité de s'y prendre autrement. Sans doute les assiégés n'avaient pas l'innocence de sortir de leurs murs pour procéder à un enterrement en règle au cimetière de Volvic. Qu'auraient-ils fait? jeter les morts par-dessus le rempart? c'était accuser le chiffre de leurs pertes ; les enterrer dans la cour du château, c'était appeler la peste et la contagion. On trouvera que cette dissertation manque de charme ; c'est qu'en vérité elle est de mise dans le salon de Tournoël, qui n'est pas un lieu de plaisance.

Chaque étage de la grande tour (elle en a cinq ou six) est occupé par une salle d'armes, percée de larges meurtrières, dans lesquelles les archers se plaçaient et se tenaient debout. L'ouverture extérieure de ces embrasures est trop étroite pour servir de but à une flèche ou à une balle ; aussi les projectiles meurtriers n'y passaient-ils que par hasard. Cependant l'ingénieux constructeur de Tournoël a poussé loin la prévoyance. Au lieu et place de la meurtrière septentrionale, qui, donnant sur la cour même du château, eût été inutile, il a dessiné une embrasure sans issue, combinée de telle façon que nul corps extérieur n'y atteindrait, quelle que fût sa portée. C'est là que les arquebusiers venaient charger leurs armes. Ce fait, extrêmement curieux, atteste un calcul très-savant de la loi de projection des corps, et, par conséquent, des études mathématiques extrêmement avancées.

Enfin, les créneaux de six pieds qui couronnent la plate-forme sont calculés d'après des données analogues, afin de couvrir concentriquement l'espace qui les sépare.

Du haut de cet observatoire immense, on domine trois des arrondissements du Puy-de-Dôme, Riom, Thiers et Clermont. La Limagne se déroulait à mes pieds dans toute sa splendeur; je voyais, selon la belle expression de Sidoine Apollinaire, « cette mer de champs, en laquelle ondoyent les sillons d'une riche moisson, sans crainte de « naufrage ; délectable aux voyageurs, profitable aux la- « boureurs, plaisante aux chasseurs; les doz de ses mon- « tagnes sont entassés de paysages, les pentes de vigno- « bles, le terrain de pascages, les rochers de châteaux, le « couvert de bocages, le découvert de labourages, le « creux de fontaines, les précipices de fleuves (1). »

Il n'y a plus qu'un trait à ajouter au tableau, et ce trait est caractéristique de l'Auvergne : c'est l'immense population rurale qui l'anime et le rend enchanteur. Chaque segment de cercle coupé sur l'horizon renferme deux ou trois villages, non pas de ces villages champenois composés de six huttes de chaume, mais de bons gros bourgs, blancs, rouges et verts, bien portants, bien nourris, groupés autour de quelque château à poivrières bleues, séjour féodal d'une magistrature populaire. Ces grandes perspectives, douées d'une incroyable vigueur, sont éclairées de grandes masses de lumière, à travers lesquelles se jouent des ombres transparentes et mobiles, qui voyagent sans cesse d'un bout à l'autre de l'horizon visuel. Ces effets soudains, qui varient le site et le sauvent de toute monotonie, sont dus aux ombres portées des montagnes, incessamment modifiées par la course des nuages au devant du soleil.

Si de cette immensité splendide on reporte tout à coup les yeux sur la montagne sombre et nue où Tournoël muet est assis, on comprend tout à coup l'existence extraordinaire de ces barons perchés, comme les vautours, dans de grands rochers nus, planant sur leur proie, s'abattant comme l'éclair, et la ramenant pantelante dans leur aire imprenable.

Maintenant, si vous voulez savoir comment et pourquoi l'on s'est battu dans Tournoël, je vous dirai qu'en 1213, Guy II, comte d'Auvergne, s'étant mis en rébellion contre le roi de France, son légitime suzerain, Philippe-Auguste envoya une armée pour s'emparer des terres du rebelle. Le château de Tournoël, *castrum fortissimum*, comme l'appelle Jean, chanoine de Saint-Victor, fut assiégé, au nom du roi, par Guy de Dampierre, seigneur de Bourbon, et Renaud de Féry, archevêque de Lyon. Malgré la vaillance de Gualeran, qui le défendait pour le comte d'Auvergne, Tournoël fut pris après une lutte acharnée. Voici quel fut le butin fait dans la place après la victoire : une serpe, un mortier de cuivre, deux cordes, deux écheveaux de fil, six marteaux, du froment, des fèves, et une provision de vin.

Le poëte Guillaume Guyart a conservé la mémoire de ces faits héroïques.

A l'époque de la Ligue, Tournoël fut pris et repris plusieurs fois par les ligueurs. Le duc de Nemours le livra aux flammes ; mais, à la mort de ce prince, la place fut rendue au roi. Je ne sais si elle a été habitée depuis, mais tout porte à croire que Charles d'Apfen, tué dans une sortie contre les ligueurs, fut le dernier seigneur qui ait habité Tournoël.

Je redescendis au hameau, plein de ces bruits de guerre évoqués dans le silence des ruines ; des siècles héroïques s'étaient dressés tout armés devant moi, et je contemplais avec mélancolie les petites giroflées jaunes que j'avais cueillies dans les créneaux de Tournoël.

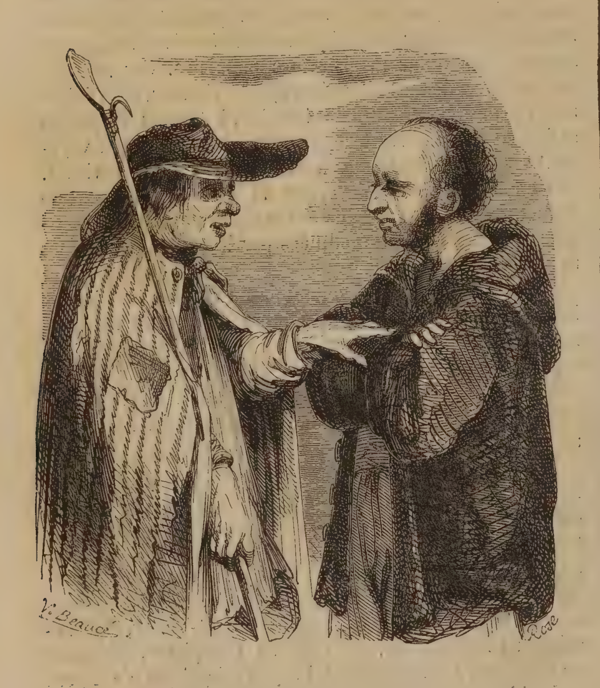
AUGUSTE VITU.

(1) Sidoine Apollinaire, Ep. XXI, liv. IV, traduction de Savaron.

AU BORD DE LA MER.

DEUXIÈME PROMENADE (1).

I. Ce qu'on fait au bord de la mer. A quoi sert la science. La femme marine de Harlem. Celle de Sainte-Adresse. L'art de corriger les maris ivrognes. Les plantes marines. Une bombe habitée par deux huîtres. La nature et l'homme. La vie et la mort, l'une portant l'autre. Combien il meurt de créatures pendant qu'on imprime cet article. Vie et mœurs de l'huître. Formation et pêche des perles. Perles célèbres. Recettes du chevalier Digby. L'auteur rentre dans sa cabane.



Berger et pêcheur parlant de la pluie et du beau temps.

Voici dix ans que je demeure au bord de la mer et que je sais combien il est difficile de faire autre chose que de regarder ce ciel d'eau, immense miroir de l'autre ciel. Quand je suis venu m'établir ici, j'ai cru d'abord que j'allais prodigieusement travailler; je commençais à m'inquiéter du papier qui s'employait sous divers prétextes, et quand je lisais quelque chose, je me demandais : était-il bien nécessaire de gâter du papier blanc avec ces choses qui ont été dites tant de fois?

Mais je n'ai pas tardé à être désabusé; au bord de la mer, en face de l'Océan, on ne travaille pas, on ne peut pas; c'est tout au plus si on rêve.

Le cor ne retentit pas sur la mer, de même la pensée en face de la mer ne nous est renvoyée par aucun écho, la pensée s'exhale comme le parfum d'une fleur, ou plutôt s'exhale elle-même, comme un morceau de camphre. Le soir on est fatigué, on a beaucoup dépensé, on n'a rien fait; on s'est exhalé. Quand je dois, quand je veux travailler, je me renferme dans une chambre, et j'écris sur une table, avec un mur à six pouces de mes yeux.

Je disais donc que depuis dix ans je n'ai rien fait que de regarder la mer. Avant cela, pendant dix autres années, je ne consacrais guère que six mois par an à cette occupation. Eh bien ! il y a une foule de choses que j'avais vues dans des livres et que je n'ai jamais vues ailleurs. « Les savants sont des gens qui s'embourbent un peu plus loin que les autres, mais ils s'embourbent davantage. » On lit dans un vieux livre qui s'appelle *les Délices de la Hollande*, qu'après une tempête qui, en 1430, avait rompu plusieurs digues, on trouva dans une prairie, dans un fossé plein de vase, une femme marine; elle avait à peu près la taille d'une femme, la tête ronde, les yeux un peu gros, le visage large et plein, le nez camus, les dents très-blanches, les cheveux bleuâtres. Ses doigts étaient à moitié palmés; mais depuis la ceinture jusqu'en bas, elle avait la forme d'un poisson. On voit que cette description se rapporte parfaitement à celle de la sirène des anciens.

Desinit in piscem mulier formosa superne.

On emmena cette femme marine à Harlem; on l'habilla et on lui apprit à filer. Elle vécut quelques années, ajoute le livre, sans pouvoir apprendre à parler; son cri était une sorte de gémissement.

On lit également dans l'*Histoire générale des Voyages*, qu'à l'île de Ceylan, en 1560, des pêcheurs trouvèrent dans leurs filets sept hommes marins et neuf femmes marines. On ajoute que Dimos Bosques, de Valence, médecin du roi de Goa, qui les examina et qui en fit l'anatomie en présence de plusieurs témoins, trouva toutes leurs parties intérieures très-conformes à celles de l'homme terrestre. On trouve l'histoire de semblables hommes dans les *Mélanges d'histoire naturelle*, et les auteurs conjecturent que les hommes marins dont on a toujours parlé de temps à autre pouvaient bien provenir d'un homme et d'une femme terrestres qui se seraient progressivement accoutumés à la mer.

Je crois que je connais des hommes aussi accoutumés à la mer qu'il soit permis à l'espèce humaine. Eh bien ! je déclare qu'aucun n'a les doigts à moitié palmés. Rien ne me porte non plus à croire que les femelles des hommes marins de nos côtes, que l'on appelle d'ordinaire matelots ou pêcheurs, marins ou pilotes, aient, depuis la ceinture, la forme d'un poisson.

Il y en a une dans mon voisinage qui offre bien, à la vérité, quelques rapports avec la description. Elle a le visage large et plein, le nez camus; mais ses cheveux ne sont pas bleus, ses doigts ne sont pas palmés. Il sort de dessous sa jupe deux souliers qui paraissent renfermer des pieds. Elle a pour mari un assez mauvais sujet, habile pêcheur du reste, pendant la semaine, mais qui, le dimanche, boit outre mesure, rentre ivre le soir, et termine parfois la journée en la battant. Elle a bien essayé de la résistance, mais, quoique très-robuste elle-même, elle a dû reconnaître un vainqueur dans son époux, et renoncer à la guerre ouverte. Un soir qu'elle avait été plus battue qu'à l'ordinaire, elle attendit que son homme fût couché et endormi; elle prit du fil et une aiguille, et le cousit dans ses draps à points serrés, puis elle prit une trique, et le battit à cœur joie. Il ne tarda pas à se réveiller, mais il était étroitement garrotté; sa colère, ses efforts n'y pu-

(1) Voyez septembre dernier, t. XVII, p. 362.

rent rien. Il s'exhala en menaces, en malédictions, en blasphèmes, elle ne frappait que plus fort. Quand elle fut fatiguée, elle s'arrêta ; elle ne consentit ensuite à découdre le prisonnier qu'après les serments les plus circonstanciés de ne la *rechercher* en rien pour cette affaire, et de ne la point battre, mais de considérer ce guet-apens comme une représaille, et d'admettre les comptes comme bien faits en se donnant réciproquement quittance. Mais il faut croire que le pêcheur ne se crut pas lié strictement par des serments qu'il n'avait pas faits de son plein gré, car dès le lendemain, comme le vent avait passé à l'ouest, il s'en prit à sa femme, et tira d'elle une éclatante vengeance.

Depuis ce temps elle a pris un autre parti. Quand Louis rentre ivre, elle ne lui fait aucun reproche ; au contraire, elle lui offre du genièvre ou du rhum, et porte ainsi l'ivresse jusqu'à l'engourdissement et à la torpeur. Quand il est dans un état de prostration suffisant, elle lui applique cinq ou six coups de trique et le laisse dormir.

Le lendemain matin, pas trop matin, Louis se réveille :



M. Alphonse Karr examinant une bombe trouvée sous la mer.

— Mais qu'est-ce que je sens donc? dit-il ; j'ai mal au dos, j'ai mal au bras ; tiens, mais j'ai le bras tout noir : c'est comme des coups que j'aurais reçus.

— Ah mon Dieu ! mon pauvre homme, tu étais un peu en ribotte hier ; tu seras tombé.

— Il paraît que je suis tombé hier. Il faut que je sois tombé rudement.

Si je n'ai jamais trouvé d'hommes marins à la mer, ce n'est pas à dire que je n'y aie jamais rien trouvé de curieux.

Hier, c'était une des plus grandes marées de cette année. La mer s'était retirée à un quart de lieue de nos côtes, laissant à découvert des roches au-dessus desquelles il y a d'ordinaire une quinzaine de pieds d'eau, et montrant des prairies d'herbes marines, d'algues et de varecks d'un vert sombre presque noir, et des mousses d'un rouge pourpre ; les herbes et les mousses aussi variées que celles que nous voyons sur la terre. Nous étions sur ces roches au moins une soixantaine de pêcheurs, occupés à chercher et à prendre quelques huîtres, quelques poissons paresseux qui étaient restés à flâner dans quelques flaques d'eau, et des crevettes.

Le soleil se couchait derrière de gros nuages qui semblaient se reposer sur la mer, comme s'ils eussent été fatigués de leur course de la journée. Les bords de ces nuages, plus minces que le centre, étaient transparents et semblaient une frange d'or, de pourpre et de feu. Du soleil jusqu'à nos pieds, un sillon de feu s'étendait sur la mer.

Je suspendis un peu la pêche pour contempler ces magnificences, et je m'assis sur une roche.

Je rétablis en pensée le niveau de la mer tel qu'il allait

se refaire trois ou quatre heures plus tard; je me semblai resté sur ces sombres prairies où reviendraient alors les poissons; je me figurai les navires au-dessus de ma tête, sillonnant la mer en tout sens. Mes yeux s'arrêtèrent par hasard sur quelque chose qui me parut être un fragment de roche d'une forme irrégulière; c'était la moitié d'une boule creuse: je l'examinai de plus près, et je reconnus la moitié d'une bombe éclatée, une de ces gentillesses imaginées par les hommes pour s'entre-détruire avec une facilité toujours croissante.

Il serait difficile de dire depuis combien de temps cette bombe est là au fond de la mer. Les Anglais en ont tiré un assez grand nombre sur le Havre du temps de l'Empire, avec l'intention de brûler les navires, et ils n'ont réussi qu'à abattre quelques maisons. On a dû leur en renvoyer quelques-unes. J'examinai la bombe. Plusieurs sortes de petites plantes marines végétaient entre les fentes du fer. Une, entre autres, rose, rude, granuleuse, ressemble au moins autant à un très-petit polype dans le genre du corail qu'à une plante réelle.

Mais ce qui me frappa le plus, ce fut de voir appliquées contre la paroi intérieure de la bombe, deux huîtres, deux véritables huîtres parfaitement vivantes, qui y avaient élu domicile, qui y demeuraient, qui y bâillaient, qui s'y engraissaient depuis longtemps.

Ce n'était pas la première fois que j'avais occasion de remarquer l'indifférence profonde de la nature à l'endroit de l'homme et de ses passions. Ame à part, l'homme qui meurt et la feuille jaunie qui tombe ont précisément la même importance. Dans la nature physique, la mort n'est pas une chose triste plus que la naissance; c'est un pas du cercle éternel que font les choses créées. Toute mort est la conséquence d'une naissance, toute naissance est le résultat d'une mort. Tout meurt pour que tout vive; la mort n'est que l'engrais de la vie.

Mais je fus cependant cette fois particulièrement frappé de ce que je voyais: certes, il n'est pas de la colère de l'homme, de plus terrible expression qu'une bombe, cette horrible boîte dans laquelle l'homme renferme mille cruelles blessures et la mort, qui vient à travers les airs, éclate, s'ouvre et vomit la destruction. Eh bien! il a suffi de quelques années, et de cette haine puissante, que reste-t-il? Ceux qui ont tué les autres ont été tués à leur tour par le temps, par la vie; car rien ne tue plus sûrement que la vie. Ils sont morts parce qu'ils étaient nés. Le vaincu est mort; et le vainqueur? Le vainqueur est mort aussi depuis trente ans. Les ossements des uns ne sont pas plus desséchés que ceux des autres; mais peut-être on en a fait du noir d'ivoire; peut-être les os des uns et des autres, calcinés et réduits en poudre, ont servi ce matin à cirer la même paire de bottes.

Mais à qui est-ce que je raconte cela? Il meurt comme il naît sur la terre un homme par seconde, c'est-à-dire trois mille par heure. Entre le moment où j'écris ces lignes et le moment où mes paroles auront été imprimées, séchées, brochées et envoyées par la poste, quand vous l'aurez entre les mains, à peu près cinq cent mille de ceux auxquels je les adressais auront cessé de vivre. Aussi qu'est-ce que les petites colères et le petit génie par lequel les hommes hâtent quelque peu cette vie si courte déjà? La nature n'en tient aucun compte. Sur cet horrible instrument de destruction, sur cette bombe ont poussé lentement toutes sortes d'herbes innocentes, et ces deux huîtres, sortes de cailloux un peu vivants, de toutes les choses vivantes presque celle qui l'est le moins. Deux huîtres, emblème du calme et de l'apathie, y ont fixé leur domicile. C'est une grande et belle ironie. J'ai emporté et placé près de ma cabane cette moitié de bombe. Les huîtres mourront, mais leurs écailles y resteront fixées.

Nous avons parlé de la bombe, parlons de l'huître. Cet animal n'est presque pas un animal; c'est presque autant un caillou sans industrie, sans armes, sans défense. Il végète comme une plante; tous les jours, au moyen d'un ligament placé au sommet de sa coquille, il entr'ouvre sa prison, et respire un peu d'eau salée. C'est à peu près tout ce qu'il fait pendant le cours de sa vie. Au mois de mai les huîtres deviennent laiteuses, mauvaises au goût, quelquefois malsaines; c'est le moment du frai. Ce frai s'attache à des rochers, à des pièces de bois, à tout ce qui se trouve au fond de la mer. Au bout de vingt-quatre heures, les petits globules aplatis, qui se trouvent dans la substance laiteuse répandue par l'huître, se sont déjà revêtus d'écailles. Au mois d'août, les huîtres ont repris leur santé et leur embonpoint. Les anciens faisaient grand cas des huîtres. Macrobe dit qu'on en servait toujours sur les tables des pontifes romains. Apicius en envoya d'Italie en Perse, et les conserva par des moyens inconnus aujourd'hui. D'abord les Romains n'aimaient que les huîtres du lac Lucrin; ensuite ils préférèrent celles de Brindes et de Tarente; plus tard, les gourmets n'admirent plus que celles de l'Océan Atlantique.

Les Grecs appelaient l'huître οστρεον; les Romains, *ostreum*; les Français les ont longtemps appelées *oistres*.

Sur les côtes du Sénégal, les huîtres s'attachent aux racines des mangliers qui plongent dans la mer. Un plongeur va sous l'eau couper ces racines, et les rapporte chargées d'huîtres. Quoique les perles ne se trouvent guère que dans des huîtres pêchées dans les mers orientales, il n'est pas sans exemple d'en rencontrer dans les huîtres communes.

On a fait beaucoup de contes sur l'origine et la formation des perles. On a cru longtemps qu'à certain jour de l'année les huîtres montaient à la surface de la mer, entr'ouvraient leurs valves et recevaient des gouttes de rosée. Ces gouttes de rosée se durcissaient et devenaient des perles.

La vérité est que la perle est produite par l'abondance de la liqueur nacrée qui, en transsudant de l'animal, au lieu de s'aplanir et de former des couches sur les parois de la coquille, a stillé par gouttes qui se sont agglomérées. Aussi, pour une perle que l'on trouve dans la partie charnue de l'huître, on en trouve mille attachées à la nacre de l'écaille; de plus, on rencontre quelquefois des perles dans toutes les espèces de coquilles nacrées.

J'ai lu dans tous les livres que les plongeurs qui vont chercher les huîtres à perles au fond de la mer restent sous l'eau un temps prodigieux; quelques-uns disent deux heures, les plus modérés varient d'un quart d'heure à une demi-heure. Eh bien! j'ai beaucoup nagé et plongé, j'ai connu des plongeurs de profession; je n'en ai vu aucun rester sous l'eau plus de deux minutes et demie: je n'ai jamais atteint tout à fait deux minutes. A part cette exagération que les auteurs copient les uns sur les autres, voici comment se fait la pêche des huîtres: un bateau a plusieurs plongeurs qui descendent sous l'eau tour à tour. Le plongeur est attaché à une corde passée dans une poulie; il porte au cou un sac en filet, qui correspond également au bateau par une corde; une troisième corde tient une grosse pierre dont il se sert pour descendre plus rapidement au fond de la mer. Dès qu'il touche le fond, il ramasse pêle-mêle ou détache avec un instrument en fer toutes les huîtres qu'il rencontre, et les met dans son sac. Quand il a besoin de reprendre haleine, il

en avertit en secouant la corde du sac, que l'on remonte alors et à laquelle il se tient attaché, et il abandonne la pierre que l'on remonte ensuite. Le soir, on entasse les huîtres dans de petites fosses, où on les laisse mourir et s'ouvrir d'elles-mêmes, pour ne pas endommager les perles, qui tombent au fond de la fosse. On recherche surtout les perles bien blanches. Tavernier dit en avoir vu de noires et de jaunes. La plupart des perles sont rondes ou en poire; on en trouve d'irrégulières, bossuées, informes, produites sans doute par l'agglomération. On les appelle perles baroques, et, quoique fort grosses, elles n'ont relativement que peu de valeur.

La perle avalée par Cléopâtre dans un festin valait, dit Pline, 1,500,000 fr.

A la levée du siége d'Alger, Charles-Quint en perdit une plus grosse qu'un œuf de pigeon, que Cortez avait apportée du Mexique. C'était probablement une perle baroque. Entre les perles célèbres étaient celle qu'on apporta à Philippe II en 1574, laquelle était estimée 15,000 ducats; la *pérégrine*, que possédait l'empereur Rodolphe, et qui pesait trente carats.

On trouve, dit-on, dans une petite rivière des Vosges, des moules qui renferment quelquefois des perles.

Linné avait remarqué que les huîtres piquées et taraudées par les scolopendres de mer renfermaient plus de perles que les autres. Cela s'explique assez par le désordre que doit mettre cette piqûre dans l'extension de la matière nacrée qu'exsude l'animal.

On prétendait qu'en enfermant des huîtres à perles dans des étangs où l'on réunirait en même temps un grand nombre de scolopendres, on obtiendrait des perles plus nombreuses et plus grosses.

Les perles, qui sont au cou des femmes un si charmant ornement, n'ont pas la durée des autres pierreries. Au bout d'un siècle, quelquefois plus tôt, elles jaunissent, se ternissent, et les joailliers disent qu'elles meurent. Elles n'ont plus alors ni transparence ni beauté.

Les médecins ont continué très-longtemps la plaisanterie de faire avaler aux malades des perles réduites en poudre. Si les perles en poudre ont, ce que j'ignore, quelque efficacité contre certaines maladies, il est certain que la nacre qui revêt les parois des huîtres produirait le même effet à beaucoup meilleur marché.

J'ai un livre publié en France, avec privilége du roi Louis XIV, en 1668, en même temps que la paix d'Aix-la-Chapelle, par Jean Molbec de Tresfel, médecin. Ce livre, dit Jean Molbec, est dû en partie à M. le chevalier Digby, Anglais. Il a pour titre : *Remèdes souverains et secrets, expérimentés, avec plusieurs secrets et parfums curieux pour la conservation de la beauté des dames.*

Outre la recette de l'orviétan et celle de la thériaque, on y trouve des remèdes contre tous les maux qui affligent l'humanité, mais surtout pour conserver, comme dit le titre, la beauté des dames, comme on en peut juger par l'énoncé de certaines recettes :

« Eau rare à faire les mains et la face très-belle... — Eau qui fait la face blanche et luisante... —Eau pour faire la face vermeille... —Eau très-bonne pour faire sembler le visage de l'âge de vingt ou vingt-cinq ans... — Eau blanchissant et décorant la face...—Huile de perles admirable pour le teint, etc. »

Dans plusieurs de ces recettes il entre des perles pulvérisées. Il en faut également dans la composition de l'orviétan. Dans cette composition, où il entre une centaine d'ingrédients divers, on remarque « une once de la branche droite de la corne d'un cerf; — poudre de crâne humain, seulement une demi-once; — cœur de vipère, deux drachmes; — perles, une demi-once. »

Le crâne humain reparaît souvent dans les recettes du chevalier Digby. Dans certains cas, il faut y joindre de la raclure d'ongles d'une personne morte de mort violente.

Je viens d'assister à une discussion assez singulière. Trois ou quatre pêcheurs étaient couchés sur la grève; deux laboureurs les avaient abordés :

— Qu'est-ce que vous dites du temps? demanda un des laboureurs au plus vieux des marins?

— Berger, répondit le pêcheur, celui qui veut mentir n'a qu'à parler du temps.

Il faut dire, en effet, que les marins qui parlent sans cesse du temps qu'il fera, qui résument avec soin tous les signes probables de vent, de pluie, de calme ou de soleil, ne considèrent jamais leurs prévisions comme certaines. Si vous demandez à un pêcheur : — Quel temps fera-t-il demain? il vous dira le plus souvent : —Regardez bien ce nuage-là; voyez d'où vient le vent...; je ne vous dis que ça.

Et, en effet, il ne vous en dira pas davantage. Seulement, le lendemain, qu'il ait plu ou venté, ou fait soleil, il vous dira : — Eh bien! qu'est-ce que je vous ai dit hier?

Le laboureur insista et dit : — Il n'y a que celui qui ne dit rien qui ne se trompe jamais. Croyez-vous au beau temps?

— Qu'appelez-vous du beau temps, vous autres, les bergers?

— Parbleu! le beau temps, après la sécheresse que nous avons, c'est une bonne petite pluie douce, chassée par le vent d'ouest, qui vienne rafraîchir la terre.

— Ah! voilà... Eh bien! pour nous, le beau temps, c'est une jolie brise de nord-est, qui nous permette de pêcher des maquereaux.

— Il faut pourtant bien de la pluie; sans pluie, pas de blé, pas de légumes.

— C'est juste : on ne l'empêche pas de tomber, votre pluie; mais alors que la pluie tombe sur la terre. Pourquoi pleut-il sur la mer? Ça ne sert qu'à mouiller les marins et leur donner des douleurs et des rhumatismes quand ils sont vieux.

II. Les baigneuses. La femme devient le sexe fort. L'homme n'a plus qu'à devenir le beau sexe. Mystères et intrigues de femmes. Une conversation saisie au passage. De l'influence de la robe dans la vie de la femme. Confidences en biais et coups d'épingle en ligne droite. Axiomes sur la femme. Pourquoi les blondes se consolent dans le deuil.

Il est sept heures du matin à peine, et déjà les femmes de toutes parts descendent aux bains à la lame. Les hommes ne se baignent pas ce matin, il ne fait pas assez chaud; mais les femmes ont pour ce qui les amuse une énergie héroïque. Une femme qui a un joli costume de bain se baignerait l'hiver, se baigne par la mer la plus dure; il n'y a plus ni froid ni peur pour ce qui lui plaît. Notre éducation, depuis quelques années, est singulière : les hommes abandonnent les exercices et se frisent; les femmes mettent leurs cheveux en bandeaux, nagent, montent à cheval et font de la gymnastique. Grâce à ces deux tendances, elles vont devenir le sexe fort et robuste. Il faut que les hommes, s'ils veulent rester quelque chose, s'occupent activement de devenir le beau sexe. Jusqu'ici les hommes ont exagéré leur courage, les femmes ont exagéré leur timidité; mais ces dernières renoncent à

cette comédie et ne tarderont pas à savoir à quoi s'en tenir sur la prétendue bravoure des hommes.

D'où vient que ce matin toutes les femmes se saluent avec aménité et échangent des paroles bienveillantes? Hier elles ne se connaissaient pas, passaient les unes devant les autres avec un air de dédain, en s'examinant de la tête aux pieds comme des chevaliers qui vont combattre et qui jettent un coup d'œil scrutateur sur la cuirasse et les armes de leurs ennemis. Ah! j'ai le mot de l'énigme, j'aurais dû m'en douter; les femmes ne font pas d'alliance, mais des conjurations; l'amitié de deux femmes n'est jamais qu'une haine commune contre une troisième femme. Il est arrivé hier une femme étrangère, non-seulement jolie, mais encore très-bien habillée.—Une jolie femme qui n'a pas de belles robes n'irrite pas beaucoup les autres femmes; les belles robes sont les sacrifices offerts à la divinité. Une jolie femme qui n'a pas de belles robes, c'est une divinité *in partibus*. Une femme, jolie ou non, qui a de belles robes, est une reine reconnue.

C'était une ennemie. Des femmes qui ne s'étaient jamais saluées jusque-là se sont abordées.

— Avez-vous vu la nouvelle arrivée?

— Oui, mais je n'ai pas fait grande attention.

— Elle avait un mantelet de dentelles.

— Imitation d'angleterre, réplique celle qui n'a pas fait grande attention.

D'autres arrivent, on se groupe; sans explication l'alliance est formée, on épluche la toilette; chacun fait une petite critique, mais chacun en même temps sent que le coup ne porte pas; il faut attaquer d'un autre côté.

Le lendemain, autre robe encore plus belle.

On arrive de bonne heure; on s'aborde en se disant: Eh bien? Il n'y a pas besoin d'en dire davantage; on sait bien de quoi il s'agit, on n'a pas pensé à autre chose depuis la veille; on est exaspéré de la nouvelle robe. Si l'étrangère est seule, on dit: Seule! c'est bien singulier. Si elle est avec son mari, on dit, le matin: Sont-ils bien mariés? A midi, on dit: *Il paraît* qu'ils ne sont pas mariés; le soir: Ils ne sont pas mariés.

—Si l'étrangère connaît quelqu'un dans le pays: C'est bizarre de ne voir qu'une seule personne et d'éviter les autres; si au contraire elle est communicative, on se dit: Elle est bien prévenante, elle fera bien de ne pas me faire d'avances, je ne me lie pas avec la première venue.

Le troisième jour, un chapeau neuf! Oh! cette fois la haine n'a plus de bornes; on n'a plus de doutes, plus d'hésitation, on sait à quoi s'en tenir sur l'étrangère: *Ça n'est pas grand'chose!* C'est à qui déguisera son envie sous un air de dédain; on tâche de l'offenser par mille petits riens.

Aussitôt qu'on a senti la nécessité de se conjurer contre l'ennemi commun, chacune a expliqué tous ses avantages. J'en ai entendu deux qui se trouvaient assises pour la première fois à côté l'une de l'autre. On commença par des assertions incontestables:

— Il fait bien chaud aujourd'hui, madame.

— Très-chaud, madame.

— Pas si chaud qu'hier, cependant.

— Je ne suis pas sortie hier, j'écrivais à mon mari, et quand je ne lui écris pas des lettres de huit pages, il semble que tout est perdu.

Entre deux femmes qui s'abordent et qui causent pour la première fois, la première chose que chacune cherche à établir, c'est qu'il y a quelque part un homme qui a rendu assez de justice à ses attraits pour faire la sottise de l'épouser; ensuite, que cet homme est quelqu'un de très-important et de très-riche; ensuite, qu'il est très-épris de sa femme, tandis qu'elle ne l'est guère de lui; enfin, qu'elle le domine entièrement. Il semble deux comédiens de province se rencontrant à Paris et se racontant leurs succès.

La première ayant dit que son mari exigeait des lettres de huit pages, la seconde a bien envie de dire que le sien se tuerait s'il ne recevait pas des lettres de seize pages, mais elle trouve un tour plus ingénieux. — Je n'ai pas un pareil souci, dit-elle, j'ai quitté Paris un peu fâchée avec M. de Clairval; il ne voulait pas me laisser venir aux bains de mer. — Ma chère amie, me disait-il, quel caprice vous prend-il donc d'aller vous enfermer dans quelque taudis, au lieu de rester tout l'été dans *votre château* où vous verriez du monde? Il est vrai de dire qu'il a fait des dépenses folles pour me rendre agréable le séjour de *sa terre;* mais je l'avais mis dans ma tête, et je suis partie, n'emmenant *que* ma femme de chambre. M. de Clairval va me bouder pendant quelques jours, après quoi il arrivera ici tout d'un coup.

— Oh! mon Dieu, madame...

Ecoutez causer deux femmes, surtout si elles ne se connaissent pas, et comptez combien de leurs phrases commencent par: oh! mon Dieu, madame.

— Oh! mon Dieu, madame, moi je n'ai emmené personne; mon mari est forcé de *recevoir* pendant mon absence; il ne peut se passer ni de son cocher, ni de son cuisinier, et ma femme de chambre tient la maison; c'est une fille très-raisonnable qui est chez moi depuis longtemps et qui gouverne tout. Je n'aime pas à me mêler de certains détails, et elle me remplace à ravir.

— Pour moi, madame, je ne me sépare jamais de la mienne; c'est une fille qui m'est très-attachée. Elle a peu servi; avant d'être chez moi, elle était chez la duchesse de ***, de sorte que je l'ai trouvée toute formée au service d'une femme d'un certain genre. Je la gâte un peu. M. de Clairval me disait encore l'autre jour: Mais cette fille est d'une coquetterie!... Elle change de robe tous les jours, et vous, je vous vois quelquefois la même trois jours de suite.

—Pour moi, je ne suis pas fâchée d'avoir quitté Paris. J'ai passé l'hiver le plus maussade. Tous les jours du monde à dîner; recevoir au moins une fois par semaine, et toujours voir des gens très-utiles à l'Etat, sans doute, très-célèbres quelquefois, mais ne parlant que de politique, un mari qui revient de la Chambre, tout préoccupé d'affaires.

— M. votre mari est député, madame?

— Oui, madame, répond négligemment l'autre, et comme n'attachant aucune importance à ce titre dont elle a amené si laborieusement la révélation.

— Je suis plus heureuse que vous sous ce rapport, madame, M. de Clairval ne veut pas entendre parler de politique en ce moment; l'aristocratie se retire dans sa tente, elle ne paraîtra que lorsqu'il en sera temps, etc., etc.

A écouter ces deux chères dames, il semble deux oiseleurs se montrant quels beaux oiseaux ils ont pris.—Voyez comme je suis habile, dit l'un, comme l'oiseau que j'ai attrappé a un beau plumage!

—Le mien n'est pas moins beau, dit l'autre, et comme il chante bien!

Puis, quand on a épuisé les maris, leur mérite, leur tendresse, on arrive aux preuves positives.

— Vous avez là une bien jolie robe, madame.

Car la tendresse d'un mari ne se prouve pas par la passion, les soins: c'est futile, c'est trompeur; ce qui est une preuve précise, mathématique, irrécusable, c'est de mon-

trer quelles victimes il sacrifie à la divinité. Tu dis que ton mari t'adore... Je ne m'en laisse pas imposer par des phrases. Voyons les robes qu'il te donne !

Les femmes ne se parent que pour se faire envie les unes aux autres (Goëthe). Donc la première dit : Vous avez là une bien jolie robe, madame.

— Mon Dieu! madame, c'est une robe du matin, une petite robe.

— C'est très-gentil avant le déjeuner.

L'autre, qui n'avait atténué son opinion personnelle sur sa robe que dans l'espoir d'en relever les charmes et le mérite, ne s'attendait pas à être prise au mot si vite. Elle relève aussitôt la robe, en disant : — Elle n'a qu'un mérite, on n'en trouverait pas la pareille; on n'en a fait qu'une pièce à Lyon, et j'ai acheté toute la pièce.

Remarquez que, dans la vie des femmes, tout a pour résultat un changement de robe, tout se termine par une robe ; toute circonstance de la vie féminine est marquée par une robe ; c'est la robe qui est le point important. On se marie, une robe. Il vient un moment où l'amour, les préoccupations d'une vie nouvelle, l'abandon des parents, tout cela disparaît devant le soin de la toilette de la mariée.

On perd une parente, la douleur est violente ; mais elle ne tarde pas à s'arrêter, il faut s'occuper de son deuil. Que porte-t-on? quelle est la manière la plus à la mode de témoigner sa douleur? Il faut aller chez le marchand de nouveautés, chez la modiste, chez la couturière, et on se trouve livré à de telles préoccupations, qu'il ne reste plus de chagrins, à moins toutefois que la robe n'aille pas bien, ou que le chapeau ne soit trop ou pas assez évasé ; si tout est réussi, si la robe est d'une étoffe nouvelle, si le chapeau sied bien, on ressent un bien-être involontaire, on triomphe, on est.... heureuse. Toute amie, toute parente sert de prétexte à quelques robes. On va au bal chez celle-ci, robe ; à la campagne chez celle-là, robe ; on marie la troisième, robe : on est marraine d'un de ses enfants, robe ; on l'enterre, robe, robe et toujours robe.

La femme est un animal qui s'habille, babille et se déshabille.

Voici des vers d'un poëte mourant à sa femme :

Ma blonde amie, — hélas! tu vois sur mon visage
D'une prochaine mort le sinistre présage;
Et tu t'es demandé souvent, la larme à l'œil,
S'il faut mettre un volant à ta robe de deuil.
Laisse aux brunes, crois-moi, ces douleurs si profondes,
Il leur faut ajouter aux regrets le chagrin
D'être laides six mois sous le crêpe. — Les blondes
Se consolent plus tôt, — le noir leur va si bien.

Mais les barques vont revenir de la pêche; allons les attendre dans ma cabane.

La suite prochainement.) ALPHONSE KARR.

N. B. Cette satire de notre collaborateur était trop spirituelle pour que nous nous permissions d'y toucher; mais M. Alphonse Karr nous autorise à déclarer hautement qu'en disant ces rudes vérités aux baigneuses de Sainte-Adresse, il entend excepter toutes les dames de sa connaissance, toutes les lectrices du *Musée*, toutes leurs connaissances, et toutes les connaissances de leurs connaissances.



La cabane de M. Alphonse Karr, d'après le tableau de M. Gudin.

LA SCIENCE EN FAMILLE. MÉMOIRES D'UN MAITRE D'ÉCOLE (1).

Nil sub sole novum (*Eccles.*).

HISTOIRE DE LA BOUSSOLE.

AVANT-PROPOS. — L'AIMANT.

L'aimant est une substance ferrugineuse qui a la propriété d'attirer le fer ; les Chinois l'appellent *thsu-chy*, c'est-à-dire qui *aime le fer*. Les Grecs et les Latins l'appellent le plus ordinairement *magnes*, du nom de Magnésie, ville de Lydie, où se trouvaient les mines d'aimant les plus renommées chez les anciens. Du mot *magnes*, nous avons tiré notre mot *magnétisme*, pour indiquer les propriétés caractéristiques de l'aimant.

Non-seulement l'aimant a la propriété d'attirer le fer, mais encore il communique au fer cette même propriété. Si vous suspendez une aiguille à un aimant, cette aiguille devient ce qu'on appelle *aimantée*. Elle peut à son tour attirer et soutenir une autre aiguille, à laquelle elle communique la propriété magnétique.

Si on place délicatement une aiguille aimantée sur l'eau, elle surnage, et l'une de ses extrémités se tourne constamment vers le nord, de telle sorte que la direction de cette aiguille indique ce qu'on appelle la méridienne magnétique. Les deux extrémités sont dites pôles de l'aiguille.

Si, à l'extrémité qui se tourne vers le nord, on présente l'extrémité d'une autre aiguille aimantée qui se tourne aussi vers le nord, on s'aperçoit qu'elles se repoussent, tandis qu'elles s'attirent si au pôle nord de l'une on présente le pôle sud de l'autre.

Parmi les propriétés de l'aimant, nous disent la plupart des auteurs modernes, l'attraction, connue dès l'antiquité la plus reculée, aurait été la seule observée par les anciens. Cependant, par les témoignages réunis de Platon, de Lucrèce et de Pline, on voit que la vertu communicative de l'aimant avait aussi été remarquée des Grecs et des Latins, et même qu'ils avaient observé que son action attractive s'exerçait à travers les corps les plus durs. Peut-on admettre qu'ils n'aient pas connu la direction de l'aimant, alors qu'il ne s'agissait, pour parvenir à cette connaissance, que de laisser librement flotter sur l'eau un bout de fil de fer aimanté, soutenu par quelques brins de paille, pour lui voir affecter une position constante indiquant le sud et le nord ? C'est ce qui me paraît aussi difficile à nier qu'à établir. Mais, en admettant que la direction magnétique ait échappé aux Grecs et aux Romains, s'ensuit-il qu'elle ait échappé aux vieux Egyptiens, par exemple ? C'est ce que j'aurai à discuter tout à l'heure, car, rechercher l'époque à laquelle remonte la connaissance de la direction magnétique, c'est rechercher l'origine de la boussole, qui est la conséquence naturelle et immédiate de la première observation de ce phénomène capital.

HISTOIRE DE LA BOUSSOLE.

Boussoles terrestres des Chinois. — Chars magnétiques. — La boussole dans l'ancien monde. — Origine orientale. — La fleur de lis des sphinx. — Le poisson-boussole en l'an 640 de l'hégire. — Aristote. — Phéniciens, Tyriens et Phéaciens. — Diamants magnétiques égyptiens. — Homère. — La flèche d'Abaris. — Boussoles affolées. — Curieuse aventure.

Bien que le Céleste Empire soit un monde à part, et que la boussole ne nous vienne pas des Chinois, comme l'ont avancé tous ceux qui prétendent qu'elle a été importée en Europe par Marco Paolo, en 1295, je proclame d'abord, dans l'intérêt de ma thèse, — rien de nouveau sous le soleil, — que les Chinois ont reconnu la direction magnétique de l'aimant, près de 1100 ans avant notre ère.

L'Encyclopédie chinoise, intitulée le *Jardin de jaspe rouge*, attribue à Tcheou-Koung, que nos sinologues prétendent être contemporain d'Achille et d'Hector, l'invention des chars magnétiques indiquant le sud, et par conséquent les autres points cardinaux. Ces chars n'étaient que des boussoles terrestres, dont la description se trouve dans le *Tableau historique de la dynastie des Tsin* (de 265 à 419 de notre ère). Voici ce que l'on trouve dans ce *Tableau historique*, au sujet des chars magnétiques :

« La figure sculptée en bois, qui se trouvait sur le char magnétique, représentait un génie portant un habit de plumes. De quelque manière que le char se tournât ou se retournât, la main du génie montrait toujours le sud. Quand l'empereur sortait en cérémonie dans son carrosse, ce char ouvrait toujours la marche, et servait à indiquer les quatre points cardinaux. »

On trouve dans l'Encyclopédie chinoise, intitulée *San-thsai-thou-hoei*, la description suivante du char magnétique, accompagnée de la figure ci-jointe (V. la gravure).

« Ceci est l'ornement du char, dont les dimensions sont les suivantes : Il a un pied quatre pouces deux lignes de hauteur ; en bas, sa largeur est de sept pouces quatre lignes. A l'extrémité du bois de l'essieu du char est pratiqué un trou rond de trois pouces sept lignes de diamètre. Dans ce trou se meut une goupille de même grosseur, sur laquelle est placée la figure d'un homme sculptée en jade, et dont la main montre toujours le sud. Cette figure se meut dans le trou. »

A la figure du char magnétique des Chinois, nous joignons celle du char magnétique des Japonais (V. la gravure telle qu'on la trouve dans le XXXIII[e] volume de leur grande Encyclopédie).

Le char magnétique des Chinois, dont on trouve encore d'autres descriptions, était, pour les ambassadeurs et les grands du Céleste Empire, la plus haute marque de distinction qu'ils pouvaient recevoir du souverain.

Les encyclopédistes chinois ne nous font pas connaître la cause qui faisait que la main du magot, placée en avant du char magnétique, indiquait toujours le sud ; mais il est évident que cette position constante du magot par rapport aux quatre points cardinaux, quelque évolution que fît d'ailleurs le char, était due à un barreau de fer fortement aimanté, placé dans le bras de la statuette, de telle sorte que l'extrémité qui se tournait vers le sud correspondît à la main indicatrice.

Les Chinois, qui se servaient, 1100 ans avant Jésus-Christ, de cette boussole terrestre pour se guider dans les vastes possessions de l'Empire et pour orienter leurs monuments, ne se servirent que bien plus tard de la boussole marine pour diriger leurs navires ; car il n'est question pour la première fois de cette boussole, que dans le *Tableau historique* de la dynastie des Tsin, qui ne remonte qu'à l'an 265 de notre ère. Jusqu'au seizième siècle, la boussole marine des Chinois consista en une simple aiguille aimantée, placée sur l'eau et soutenue par deux petits roseaux. Leur boussole actuelle, formée comme la nôtre par une aiguille suspendue sur un pivot, est un instrument tout à fait moderne, et qui doit leur avoir été communiqué par quelque missionnaire.

Mais laissons les Chinois, dont l'existence était encore un problème dans les premiers siècles de notre ère, pour nous occuper de cet ancien Monde dont nous sommes les héritiers scientifiques.

Nous voyons d'abord que, sur la foi d'Antoine de Bolo-

(1) Voy. la table du t. XVII.

gne, les Italiens se sont adjugé sans façon l'honneur de cette précieuse découverte. D'après eux, ce serait Flavio Gioia, pilote napolitain de Pisitano, près d'Amalfi, qui, en 1303, aurait fourni à la marine ce petit instrument qui remplace le ciel, et la ville d'Amalfi reconnaissante aurait, pour éterniser la gloire de Flavio Gioia, placé une boussole d'or sur fond d'azur dans un cartel de l'écusson de ses armes.

Mais il n'y a pas de boussole dans les anciennes armes bien connues d'Amalfi.

Et puis, il est question de la boussole dans une satire de la fameuse Bible Guyot, qui remonte à 1190. Non-seulement la boussole était employée alors par les mariniers, mais encore la Bible Guyot n'en parle pas comme d'une invention nouvelle, ce qui nous porterait à croire que la boussole pourrait bien être d'origine orientale, et avoir été importée en Europe au retour de la seconde croisade, c'est-à-dire vers l'an 1150.

Voici sur quoi je fonde cette hypothèse :

Nous aussi nous avons eu la prétention d'avoir inventé la boussole, parce que, sur toutes les boussoles européennes, on se sert de la fleur de lis pour indiquer le nord. Mais la fleur de lis, qui n'est apparue sur l'écu des rois de France qu'au retour de la seconde croisade, est d'origine orientale. C'est le bouton de lotus, dont deux pétales se détachent, symbole de la pureté, fleur consacrée à Isis, et qu'on trouve en relief, absolument semblable à la fleur de lis héraldique, sur le front des grands sphinx en basalte du Louvre (V. la gravure).

Les premiers chevaliers qui revinrent d'Orient rapportèrent la fleur égyptienne, comme souvenir de leur pieuse expédition. Mais, lorsque Louis le Jeune et les rois ses successeurs eurent adopté les fleurs de lis, les chevaliers qui, plus tard, revinrent d'Egypte, de Palestine ou de Syrie, furent obligés de se contenter d'une simple hirondelle (merlette en terme de blason), pour indiquer leur voyage en Terre-Sainte.

Dès que nous explorons l'Orient, nous voyons que la boussole était en usage dans la mer de l'Inde. En 1242, l'auteur du *Trésor des marchands*, l'Arabe Baïlak, qui écrivait l'an 640 de l'hégire, nous présente la boussole dont on se servait dans la mer de l'Inde, comme étant absolument semblable à ces petits poissons de fer creux aimantés qui servent de joujou aux enfants. « Les capitaines qui voyagent dans la mer de l'Inde, nous dit-il, ont une sorte de poisson de fer très-mince, creux et disposé de telle façon que, lorsqu'on le jette dans l'eau, il surnage et désigne par sa tête et sa queue les deux points du midi et du nord ; la raison pour laquelle le poisson surnage dans l'eau est que tous les corps métalliques, même les plus durs et les plus pesants, lorsqu'on en fabrique des vases creux qui déplacent une quantité d'eau plus considérable que leur poids, peuvent nager à la surface de l'eau et supporter ce qu'on y met, comme si c'était un contre-poids de balance. »

Mais si le poisson-boussole était employé en 1242 dans la mer de l'Inde, les Arabes s'en servaient dans la Méditerranée dès 1204, comme nous l'apprend Jacques de Vitry, dans son *Histoire hiérosolimitaine*. « L'aimant se trouve dans l'Inde, nous dit-il, et, par une sorte de vertu cachée, attire le fer. Après avoir mis une aiguille en contact avec un aimant, on la voit se tourner vers l'étoile du nord, qui est à l'axe du firmament, autour duquel tournent toutes les autres ; de là vient que cette aiguille est indispensable à ceux qui naviguent sur mer. »

Les Arabes seraient-ils donc les inventeurs de la boussole ? Mais les Arabes n'ont rien inventé ; ils ont puisé leurs connaissances dans les livres des anciens qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. C'est ainsi que la direction de l'aimant avait été reconnue par Aristote, qui en parlait dans son fameux Traité *de la Pierre* par excellence (περὶ τῆς λίθου), dont le titre seul nous a été conservé par Diogène Laërce. Les Arabes ont traduit ce traité en y intercalant des fables absurdes ; mais ce n'est pas un motif pour dénier à Aristote la connaissance de la direction magnétique de l'aimant, découverte que les Arabes attribuent au précepteur d'Alexandre.

Si nous possédions encore la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, ou si nous pouvions traduire les hiéroglyphes raisonnablement, je suis sûr qu'il serait bientôt constaté que la boussole était connue, de temps immémorial, en Egypte et en Phénicie.

L'aimant, qui attire et repousse le fer, était appelé par les Egyptiens l'*os d'horus* ou du bon principe, tandis que le fer était considéré par eux comme l'*os de Typhon*, c'est-à-dire du mauvais principe. Sans m'embarquer dans ces discussions profondes, je dirai, avec Montesquieu, que la circumnavigation de l'Afrique par les Phéniciens est une fable, si les Phéniciens n'ont pas connu la boussole. En effet, comment admettre que les navigateurs envoyés par le pharaon Nécos ou Néchao, comme on voudra (je ne tiens pas à l'orthographe des noms propres), aient pu, en partant d'un port de la mer Rouge, débarquer à l'embouchure du Nil sans le secours de la boussole ? Et d'ailleurs, comment les Tyriens, ces intrépides pilotes, auraient-ils pu aller chercher l'or d'Ophir et l'étain de Tulé, visiter les comptoirs qu'ils avaient établis aux Colonnes d'Hercule, franchir l'Atlantique et découvrir le Nouveau-Monde ? Isaïe ne nous apprend-il pas que l'insolente prospérité de Tyr était due exclusivement au génie de ses sages, qui dirigeaient ses navires ?

M. Camille Duteil a trouvé dernièrement, parmi les amulettes du musée égyptien du Louvre, des aimants antiques qui ont conservé leurs propriétés magnétiques, et dont la position constante des mêmes pôles vers les mêmes parties, dans ces amulettes semblables, indique d'une manière évidente que les Egyptiens connaissaient la direction magnétique. Je regrette que ce conservateur du Musée n'ait vu dans les amulettes magnétiques que des instruments de jonglerie à l'usage des prêtres égyptiens. Il n'a pas eu le courage de son opinion devant l'Académie des sciences. A sa place, j'aurais voulu prouver, moi, non-seulement que la boussole était connue des Egyptiens et des Phéniciens, mais encore des Phéaciens dans les temps héroïques. En effet, que signifie ce passage d'Homère (*Odyssée*, liv. VIII) dans lequel Alcinoüs dit à Ulysse « que ses vaisseaux sont animés et conduits par une *intelligence*, et qu'ils traversent les flots avec la plus grande vitesse, malgré l'obscurité de la nuit et des brumes ? »

Traduisez en prose *intelligence* par boussole.

Quel est donc l'académicien assez entêté pour contester que la flèche d'Abaris n'était pas une aiguille aimantée que lui vola Pythagore ? Voici ce que dit Jamblique à ce sujet : « Pythagore déroba à Abaris la flèche d'or avec laquelle il se dirigeait dans sa route (*quâ se gubernabat*), et, lui ayant ainsi ravi et caché sa flèche d'or, sans laquelle il ne pouvait discerner le chemin qu'il devait suivre, Pythagore le força à lui en découvrir la nature. » Cette flèche, sur laquelle l'imagination ignorante des Grecs a fait traverser les airs à Abaris, n'était réellement qu'une aiguille aimantée, qui servait de boussole au philosophe indien, aiguille qu'il avait dorée pour la préserver de la rouille, peut-être par le procédé Ruolz, vieux, lui aussi, comme le monde !

Oui, malgré les Académies, rien de nouveau sous le soleil !

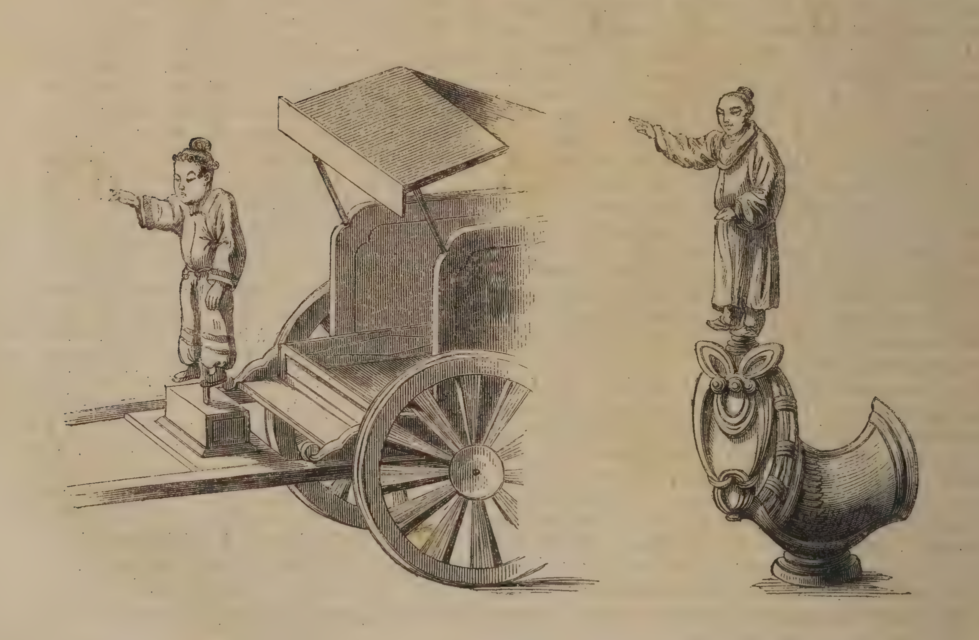
Je ne parlerai pas de la déclinaison de l'aiguille aimantée, qu'on prétend avoir été observée, pour la première fois, par Christophe Colomb, en 1492, quoiqu'elle ait été signalée par le Chinois Keou-Tsoung-Chy, dès l'année 1117 de notre ère. Je laisse aussi de côté les variations de cette même aiguille et son inclinaison, et je terminerai en disant que la propriété magnétique, qu'on croyait ne pouvoir être communiquée au fer que par l'aimant, peut lui être communiquée aussi par l'électricité, le choc et le frottement. En effet, on aimante l'aiguille d'une boussole en la soumettant à l'action d'un courant électrique, et c'est par ce même motif que les pointes des

paratonnerres sont plus ou moins magnétiques après un grand orage. Une barre de fer s'aimante aussi par un choc brusque et violent, qui, en ébranlant ses molécules, permet au fluide magnétique de circuler; enfin, le frottement donne au foret qui perce le fer le pouvoir d'en attirer les paillettes.

L'orage qui aimante les pointes des paratonnerres agit aussi sur la boussole, et souvent il arrive qu'après un violent coup de tonnerre une boussole marine est ce qu'on appelle *affolée*, c'est-à-dire que le pôle qui se tournait vers le nord se tourne, au contraire, vers le sud. Or, comme les aiguilles des boussoles marines sont fixées sur un léger carton qui tourne avec elles, et sur lequel se trouvent marqués les rhumbs des vents, il arrive que si la boussole s'affole et que le marin ne s'en aperçoive pas, il suit une route diamétralement opposée à celle qu'il croit tenir. C'est ce qui arriva à un officier de notre marine militaire, qui, de simple contre-maître, passa capitaine de frégate, lorsque la noblesse émigrant laissa, en 1792, notre flotte à la merci de sous-officiers dont l'instruction n'égalait pas le patriotisme.

Le capitaine en question, chargé par le gouvernement de porter des dépêches pressées aux Antilles, appareilla de Rochefort, et son aviso, fin voilier, ayant franchi la ligne des croiseurs anglais, cinglait vers l'Amérique, lorsque tout à coup, assailli par un violent orage, il eut sa misaine foudroyée, et resta, pendant deux jours, jouet des grandes lames de l'Océan. Ce ne fut pas sans quelques avaries qu'il put continuer sa route vers le Nouveau-Monde. Le capitaine pointait religieusement sa carte sur les observations des officiers de quart, le timonier suivait scrupuleusement sa consigne, les yeux fixés sur sa boussole; ce ne fut qu'après trois mois d'une laborieuse navigation que la vigie enfin cria : Terre!

Sphinx en basalte du Louvre.



Chars magnétiques chinois et japonais.

Comment peindre l'ébahissement des officiers, le gros et franc rire des matelots, et la stupéfaction du capitaine? Croyant aborder à Saint-Pierre de la Martinique, l'aviso jetait l'ancre à Marenne!

La boussole, affolée par l'orage, avait fait revenir le navire à son point de départ.

J.-B. GASPARD, *maître d'école.*

ÉGLISES DE FRANCE. L'ABBATIALE DE SAINT-RIQUIER.



Portail occidental de l'église abbatiale de Saint-Riquier, près Abbeville (Somme).

Nous décrirons bientôt cette charmante église, digne de figurer ici après la cathédrale d'Amiens; et nous raconterons son histoire, qui est des plus curieuses et des plus intéressantes. Nous donnons, en attendant, cette vue, pour faire juger à nos lecteurs un nouveau système de gravure qui rend avec bonheur les détails de l'architecture.

ÉTUDES DE MOEURS ET DE CARACTÈRES.

DU BOUQUINISTE ET DU BOUQUINEUR.

Les inséparables — Etymologies diverses. Protestation contre le Dictionnaire de l'Académie. — Vieux bouquins et jeunes bouquins. — Les malheurs des plumes sensibles. — Tendres hommages retrouvés sur les quais. — Le bouquin a grandi ! Vraie définition. Il est indéfinissable. — Le bouquiniste en boutique. —Jusqu'où sa capacité se hausse.—Ses ruses.—L'étalagiste.— *Agette bibliotec d'auccassions*, etc. — Les cabinets de lecture en plein vent.—Le marchand de livres dépareillés.—Prodige de mémoire. — Le bouquineur, type moderne. — Celui qui amasse et ne lit pas.—Où sa passion l'entraîne.—Le bouquineur intelligent.—*L'échelle des Elzevirs*.—Le bouquineur savant.— Ses vertus. — Le collectionneur d'*almanachs*.— Comment se font les vaudevilles et les romans historiques.

Bouquiniste et bouquineur, voilà deux mots inséparables. Le bouquiniste n'a dans la société entière d'autre corrélatif que le bouquineur. Il n'a d'affinité qu'avec lui. A qui, en effet, pourrait-il tenir ? Ce n'est pas au libraire, qui affecte de le mépriser ; ce n'est pas à l'imprimeur, qui s'indigne de voir rouler au coin de la borne, ramper sur les parapets des quais les productions de ses presses orgueilleuses ; ce n'est pas même aux faiseurs de bibliothèques; une bibliothèque ne suppose pas toujours que celui qui la rassemble sache lire ; le bouquin, au contraire, suppose, en général, que celui qui l'achète sait étudier.

Il est donc impossible de diviser deux êtres dont l'un ne saurait subsister sans l'autre, et qui sont l'un à l'autre ce que sont, l'âme au corps, la face de la médaille au revers.

Cela posé, entrons en matière et examinons ce double type, totalement inconnu à l'antiquité, au Bas-Empire, au moyen âge, et qu'il était donné à l'imprimerie de répandre, comme la race d'Abraham, sur la terre étonnée.

Bouquineur et *bouquiniste* viennent de *bouquin*.

Bouquin vient, suivant le vulgaire, du cuir tout particulier qui couvre cette intéressante production de l'art moderne.

Les savants y ont trouvé une plus noble origine. Je cite, sans prendre parti. *Laveaux* fait venir le mot *bouquin* du mot allemand *bükken* (1) (petit livre), diminutif de *buch* (livre) ; étymologie singulière, si l'on applique le diminutif à d'énormes in-folios.

Napoléon Landais le fait venir du mot allemand *buck*, dont les Anglais ont fait *book*, et les Flamands *bock*.

Boiste dit que primitivement, et *en vieux français*, il n'avait d'autre sens que celui de livre allemand.

Quoi qu'il en soit de cette origine, dont la discussion mènerait trop loin, il n'est pas hors de propos de fixer le sens des mots.

Ouvrons le *Dictionnaire de l'Académie*. « *Bouquin*. « s. m. Se dit d'un *vieux livre dont on fait peu de cas*. « — *Feuilleter de* VIEUX *bouquins*. — *Acheter des bou-* « *quins* — *Que faites-vous de ce bouquin?* — *Bouquiner*, « v. n. Chercher de vieux livres, et en général des livres « d'occasion dans les *boutiques* ou sur les *étalages* des « *libraires*. — Il passe des journées entières à bouquiner. « — Aimer à bouquiner. Ce sens et le suivant sont fa- « miliers. — Il se dit aussi en parlant de l'habitude de lire « de vieux livres. — Il s'amuse tout le jour à *bouquiner* « *dans son cabinet*.

« *Bouquinerie*. s. f. — Amas de bouquins, de livres peu « estimés. — *Ne vous arrêtez pas à voir ces livres; c'est* « *de la bouquinerie*. — Il est vieux et peu usité.

« *Bouquineur*. s. m. — Celui qui cherche de vieux « livres, qui aime à bouquiner. — *C'est un bouquineur*.

« *Bouquiniste*. s. m. — Celui qui achète et revend des « vieux livres, des bouquins.

N. B. — *Laveaux* et *Landais* donnent au mot *bouquinerie* le sens de *Commerce de vieux livres*.

Boiste lui donne les deux sens (1).

(1) *Bükken* et *buch* ne se trouvent pas dans les dictionnaires allemands, non plus que *buck*. On trouve *buchen* (livre) *büchelchen* et *büchlein* (petit livre). Toutefois je ne voudrais pas prendre sur moi de donner tort à Laveaux et à Landais. Peut-être *bükken*, *buch* et *buck* sont-ils du vieil allemand.

(1) Ici quelques observations :

1° Nous ne laisserons point passer sans protester cette définition du *Dictionnaire de l'Académie* : Bouquin se dit d'un *vieux* livre *dont on fait peu de cas*. Qu'est-ce à dire? et que penser de cet anathème? Doit-on faire moins de cas d'une vieille édition, vermoulue, maculée, mal reliée, de Rabelais, du *Roman de la Rose*, de Montaigne ou de Philippe de Comines, que des éditions neuves sur vélin, des plates traductions, des préfaces étriquées, des romans filandreux ou des vaudevilles fades de messieurs tels ou tels, académiciens ou non? Ne voit-on pas chez le bouquiniste les œuvres de nos plus habiles contemporains, en bonne compagnie, du reste, côte à côte avec Rousseau, Pascal, Buffon, Racine, Cuvier, Corneille, Molière ou La Fontaine? Et ne voit-on pas aussi disparaître rapidement de l'étalage leurs innombrables éditions, toujours épuisées, toujours réimprimées? Mais si les œuvres des nains y prennent place, c'est pour y dormir éternellement, rongées par le même soleil, pourries par la même poussière.

2° Dans les exemples cités, on lit : Feuilleter de *vieux* bouquins. Mais si un bouquin est un *vieux* livre, qu'est-ce donc qu'un *vieux bouquin?* Y a-t-il pléonasme? Y a-t-il de *jeunes bouquins?* Eh! sans doute! Demandez à ces faiseurs de livres dont les affiches et les exemplaires tombent en même temps dans la hotte du chiffonnier. Et, si quelques-uns échappent à cette humiliation, ne voit-on pas à la file, dans la boîte du bouquiniste, ces tristes restes d'un livre mort-né, sommeiller immobiles, intacts... Ce ne sont pas de vieux livres, et ce sont des bouquins, tombés tout neufs dans le domaine de l'occasion.

Hélas ! sacrés ils sont, car personne n'y touche !

Hélas ! ne bouquinez pas, si vous craignez les désillusions, auteurs sans nom, qui venez de publier un volume trop aimé ! vous surtout, qui avez envoyé quelques exemplaires à des personnes estimées ou chéries, et qui les retrouverez chez l'étalagiste, vierges encore du couteau d'ivoire. Votre cœur saignerait trop, en lisant votre autographe dédaigné : *Hommage de l'auteur, gage d'affection à M.., à M*me..., à M*lle*... — Il est dangereux de trop éprouver ses amis !

3° Le troisième exemple de l'Académie est celui-ci : *Que faites-vous de ce bouquin?* Telle est, en effet, la phrase ordinaire de tout le monde. On prend en mépris le bouquin, en pitié le bouquineur. Cet exemple du *Dictionnaire* est un trait de mœurs. Il n'y a pourtant plus de La Bruyère, place Mazarine. C'est sans doute cet espiègle de Nodier qui aura mis là son coup de patte, lui, Nodier, qui portait aux bouquins une si naïve et sincère admiration.

Relevez-vous, ô bouquins! Si l'Académie vous déprise, un pape vous a vengés d'avance. Clément XIV a dit : les vieillards ressemblent aux bouquins, qui contiennent d'excellentes choses, quoique souvent vermoulus, poudreux et mal reliés.

4° Non contente de cette première marque de dédain, l'Académie a voulu constater, de la manière la plus positive, ce mépris du grand nombre à l'endroit du bouquin. Elle a donné au mot

Puisque les dictionnaires officiels nous instruisent si peu, cherchons à fixer le sens de ces mots mal définis.

Qu'est-ce qu'un bouquin? C'est..., cela se comprend dans le sens intime mieux que cela ne peut s'exprimer..., c'est proprement un livre d'occasion, bon ou mauvais, jeune ou vieux, usé par les lecteurs ou non encore ouvert, relié ou broché, complet ou incomplet, propre ou maculé, gros ou mince, grand ou petit, de tous formats, de toutes valeurs, jeté à la borne ou vendu, par l'héritier d'un savant, vendu plus cher qu'il n'a été acheté, ou livré au poids du papier... C'est une marchandise qui a un cours..., un jouet du hasard, un roi détrôné, retrôné tour à tour...; généralement c'est un emblème assez fidèle du mérite méconnu, revêtu tristement de la noire livrée du malheur. Trop souvent le bouquineur ressemble au bouquin.

Ainsi le bouquin est indéfinissable. Il faudra que le lecteur le reconnaisse d'instinct.

Quant aux bouquinistes, il y en a de deux sortes. Cette fois encore l'Académie n'a rencontré qu'à demi. Bouquiner, dit-elle, c'est rechercher des livres d'occasion dans les *boutiques* et sur les *étalages* des *libraires*.

Les libraires repoussent cette définition. Le libraire ne tient pas de bouquins. Il a horreur du bouquin. Ce qui est vrai seulement dans la définition de l'Académie, c'est qu'il y a des bouquinistes en boutique et des bouquinistes-étalagistes; mais il y a un abîme entre le libraire et le bouquiniste, quel qu'il soit.

Le bouquiniste en boutique n'étale guère que le rebut de ses marchandises. Alors le prix est indiqué sur les cases où les livres sont rangés. Quant aux livres cachés dans les arcanes de la boutique, ils sont souvent fort chers, et, comme ils ne portent pas l'indication des prix, le marchand peut surfaire autant qu'il lui plaît. Règle générale, offrez au bouquiniste moitié de ce qu'il vous demande; à moins que son œil exercé ne reconnaisse en vous un novice, il vous prendra au mot.

Le bouquiniste en boutique ne sait pas, ou sait peu l'orthographe; mais il connaît les livres rares et curieux, les bonnes et les mauvaises éditions; il sait faire valoir un livre, en cacher les défauts. En tête d'un ouvrage vulgaire, ou d'une vulgaire édition, il colle, on ne peut plus adroitement, un frontispice d'Elzevir ou d'une édition à la *sphère*. A la fin du troisième volume d'un ouvrage qui en a quatre il place le *privilége*, qui termine ordinairement un livre, et vous le vend pour complet. D'autres fois, il mêle plusieurs éditions au moyen de faux titres. Si un volume dépareillé est tomé, il remplace sur la reliure le chiffre dénonciateur par un ornement admirablement raccordé; au bout du volume, il met une page, soit du même ouvrage, soit d'un autre, qui porte le mot *Fin*, au lieu de *Fin du premier volume*, etc., etc. J'ai connu toutes ces ruses pour m'y être laissé tromper. Il y en a bien d'autres. A la plus incorrecte édition, notre homme ajoute des gravures qui ne se trouvent ordinairement que dans la meilleure. Aux volumes d'un ouvrage, il en ajoute un qui porte le titre de *Supplément*, aux frontispices, et qui n'est que la reproduction textuelle d'un des tomes de l'ouvrage. Un faux titre fait l'affaire. Cela m'est encore arrivé.

Il a toujours collationné le livre qu'il vous vend. Y manquât-il vingt pages, il ne se fera pas scrupule de jurer ses grands dieux qu'il n'y manque rien. Il vous dit en confidence que l'ouvrage..., croyez-le..., il en a refusé 5 francs, mais que, pour vous, qui êtes sa pratique, il vous le donnera pour 4 fr. 50 cent. Vous lui offrez 35 sous et il vous le laisse..., parce que vous êtes sa pratique. Le bourreau ne vous a jamais vu; vous êtes Limousin ou Tourangeau fraîchement débarqué à Paris... Alors, c'est monsieur votre frère.— Je n'en ai pas.— C'est donc quelqu'un des vôtres... N'approfondissez pas trop; mais tenez pour certain que votre bouquin de 35 sous en valait 18.

Le bouquiniste en boutique a un aplomb que l'on ne saurait rencontrer nulle autre part... si l'étalagiste n'avait encore plus de ruses et d'habileté à mentir. Vous serez bien fin, si vous l'êtes plus qu'un de ces hommes dont l'apparence est chétive, dont la face est inintelligente, dont les allures sont grossières. Doit-on s'étonner si des gens qui n'ont affaire qu'à une espèce à part, le bouquineur, la connaissent à miracle? Peut-on leur en vouloir beaucoup s'ils mentent pour gagner misérablement quelques sous? Il faut qu'ils vivent. Que voulez-vous qu'ils gagnent sur un bouquin de 5 sous? Et pourtant ils endurent l'extrême soleil et l'extrême gelée, la brume et la sécheresse, sans pouvoir plus bouger qu'un factionnaire à son poste, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir, en hiver, et de 8 à 7 en été. Ils se nourrissent d'une soupe saupoudrée de poussière, et, plus d'une fois, cette soupe, interrompue par une pratique ou par un curieux, est devenue la proie de quelque boule-dogue peu scrupuleux sur l'abus de confiance. Ce qui est plus grave que des mensonges plus ou moins pardonnables au vis-à-vis du public, c'est qu'ils achètent souvent de toutes mains, et plus d'une fois l'attention de la police a été éveillée sur leur compte.

L'étalagiste ne sait pas du tout l'orthographe. On lit sur les pancartes de ses boîtes (1): *A un sous à choisire*,—ou bien : *A six sol aux choi*, — ou bien encore : — *N... agette livre et biblotec d'auccassions.* — *N... vents et achet toutes sorte de vieux livre à tout pris.*— Et cependant, c'est un homme qui ne manque pas d'une certaine instruction et qui est doué d'une perspicacité surprenante dans tout ce qui se rattache à son métier.

Il y a quelques années, on rencontrait fréquemment des livres rares sur ces étalages; maintenant ils sont trop courus par les connaisseurs qui suivent eux-mêmes les ventes ou les font suivre, et enlèvent à prix d'or tout ce qui leur convient; il se fait en ce genre, comme en tableaux et en sculptures, d'inimaginables folies. Cependant j'ai rencontré et acheté à bas prix sur les quais quelques choses fort curieuses.

L'étalagiste affecte les boulevards, les places publiques, les ponts, les quais, les embrasures de portes cochères condamnées, les guichets des monuments publics. Tout emplacement qui convient à un marchand de melons, convient aussi à un bouquiniste. Il y a beaucoup de gens, amateurs du bon marché, qui lisent tout un livre sous prétexte de le feuilleter, et qui en prennent gratis toute la substance. Le bouquiniste tolère cet abus, parce qu'une personne arrêtée devant son étalage en fait arrêter vingt.

Les places de bouquinistes se vendent tout comme les fonds de porteurs d'eau. La pratique n'y gagne rien. Quel

Bouquinerie le sens de *amas de livres peu estimés.* — Ne vous arrêtez pas à tous ces livres, *c'est de la bouquinerie.* Pouah !

Laveaux, Landais et Boiste donnent à ce mot un autre sens, celui de commerce de bouquins. Les bouquins sont donc devenus un commerce? Oui certes, et fort important. Je sais tel bouquiniste qui a 150,000 volumes, et pour la plupart fort précieux. Combien de bibliothèques publiques envieraient cette *bouquinerie* !

L'importance du bouquin a grandi. Ce fait, consigné dans l'histoire des révolutions de la presse, n'avait donc pas été vu par l'Académie, ou bien elle ne l'avait pas voulu voir !

(1) Toutes ces citations sont textuelles. O Caritidès, où es-tu?

est le porteur d'eau qui remplit les seaux, quel est l'étalagiste naissant qui ne connaît point, par une sorte d'instinct, toutes les ruses du métier? Il faut beaucoup de temps pour que le bouquiniste considère et aime une pratique.

Il nous reste à dire un mot du marchand de livres dépareillés. Ce commerce qui n'est connu que de peu de personnes à Paris, et dont le titre modeste inspire presque de la pitié, demande une intelligence peu commune, beaucoup de tact et de savoir, et une énorme mise de fonds. Il rend de grands services aux savants et aux bibliothèques. Il exige dans celui qui s'y applique d'immenses connaissances bibliographiques. J'en sais un que tous les amateurs de livres devineront, qui est un prodige de mémoire et d'instruction; je saisis cette occasion de le remercier de son obligeance.

Si le bouquin est indéfinissable, le bouquineur ne l'est pas moins. Il affecte toutes les formes. Généralement celui-là bouquine, qui étudie sérieusement un art ou une science. Le mathématicien bouquine, le militaire bouquine, l'avocat commençant bouquine, l'historien (celui-là par excellence) bouquine, l'acteur, le peintre, le sculpteur, le mécanicien, l'architecte, l'horloger (je ne parle pas du marchand de pendules), le médecin, le musicien, bouquinent; rarement le littérateur qui écrit; toujours le littérateur qui se repose.

Tous ceux-là bouquinent, mais, dans le nombre cependant, il y en a qui ne sont pas essentiellement bouquineurs.

Le bouquineur proprement dit est celui qui a la manie des bouquins. La Bruyère, qui a décrit et censuré tous les ridicules de son siècle, a parlé de la manie des bibliothèques, mais il n'a pas parlé de celle des bouquins. Le bouquineur est plus moderne. L'imprimerie, déjà si parfaite, était jeune encore au temps de La Bruyère. Il y avait donc des amateurs de livres; il n'y avait pas de bouquineurs.

Le bouquineur aime les bouquins pour eux-mêmes. C'est le propre des passions vraies. Il les entasse sans s'inquiéter s'il les lira jamais, en encombre son appartement, que dis-je? sa maison de la cave au grenier; il fait, au besoin, étayer les planchers croulants sous leur poids destructeur; il hypothèque ses immeubles pour acheter des bouquins. L'amour des bouquins est une avarice qui ne s'attache pas à l'or, et qui, loin de là, prodigue l'or pour se satisfaire. Comment le bouquineur lirait-il tout ce qu'il amasse! Par pièces de 25 et 50 cent., par petites sommes de 10 à 15 francs, il a jeté dans un inutile amas de cuirs mal sentants, la dot de sa fille et les diamants de sa femme... On croira peut-être que j'exagère... Il n'en est rien. Il faut peu d'années pour engloutir, en bouquinant tous les jours et avec passion, cinquante mille écus. Un illustre exemple de cette folie vit encore dans la mémoire de tous les bouquinistes de Paris.

Le bouquineur intelligent use mieux. Il met de l'ordre dans ses livres et ne met pas de désordre dans ses affaires. Il étiquette ses bouquins, les lit et les relit, les charge de notes souvent substantielles et précieuses, et c'est une bonne fortune que de trouver un livre ainsi annoté. Si l'écriture est connue pour être celle d'un homme de mérite, un bouquin de vingt sous peut acquérir une valeur de deux ou trois cents francs. Un travail incomplet de Boileau, sur une édition de Perse (je ne crois pas me tromper), a donné à cet exemplaire un prix inestimable.

Généralement un bouquineur tient à posséder quelques éditions des premiers temps de l'imprimerie, de ces beaux livres gothiques si nets et si parfaits que les plus grands imprimeurs n'en ont pu surpasser la perfection, ornés souvent de gravures sur bois, pleines de naïveté et de détails curieux. Puis, il lui faut quelques *Manuce*, quelques *Janson*, quelques éditions à la *sphère*, puis des *Elzevirs*. A cet effet, le bouquineur intelligent a toujours dans son cabinet le *Brunet*, et dans sa poche l'échelle des Elzevirs. Il les mesure avec une précision mathématique. Une ligne peut faire monter ou descendre un volume de trente, cinquante, voire même de cent francs.

Dans cent cinquante ans, les beaux Didot et quelques autres éditions feront l'envie des bouquineurs intelligents, et tel volume qui coûte cinq ou dix francs sera couvert d'or.

Le bouquineur savant est celui qui ne se contente pas d'amasser les livres relatifs à sa spécialité, mais tous les livres intéressants qu'il rencontre; il sait qu'il y trouvera toujours quelque chose à prendre pour l'ouvrage qu'il médite. Après avoir pâli quelques années sur les bouquins, il lance tout à coup dans le monde un livre qui le met au premier rang. Il entre de vive force et sans préliminaires dans la réputation. Il devient académicien, député, pair de France, ministre... Et lorsque les grandeurs le fuient, ou lorsqu'il fuit les grandeurs, il retourne à sa femme et à ses enfants (le bouquineur a toujours les vertus domestiques). Et si le sort lui a enlevé, si le sort lui enlève ces chers objets de sa tendresse, s'il voit tomber avant l'âge ceux qu'il aime plus que lui-même, après avoir pleuré..., il trouve dans ses livres, dans ses études, cette douce consolation qu'il n'aurait trouvée nulle part ailleurs. Il se souvient comment sa fille chérie lisait ce passage de Montaigne, comment son fils, formé par lui à l'amour des sciences, commentait cette page de Comines, comment leur mère applaudissait à leurs efforts... Ces tristes, ces pieux souvenirs lui donnent le courage et la philosophie..., adoucissent ses regrets et le mènent avec moins de douleur à cette immortalité que l'amour ordonne de croire et que la science confirme. Là, plein de confiance, il sait qu'il doit revoir les objets de son éternelle affection... Je suis jeune encore et j'ai déjà de tels souvenirs... Etudes chéries, venez à mon secours!

J'ai parlé du maniaque, de l'homme de mérite : je ne puis oublier de dire que la statistique, œuvre de patience, qui est presque devenue une science, a fourni à la bouquinerie bon nombre d'adeptes qui méritent une mention à part. Je finirai en parlant du bouquineur collectionniste d'Almanachs royaux et d'Almanachs des muses.

Les Almanachs royaux servent aux faiseurs de vaudevilles et de romans soi-disant historiques. On ouvre, par exemple, l'*Almanach royal de* 1788 (édition de veuve d'Houry et Debure, à la Tête-Noire, rue Haute-Feuille, près celle des Deux-Portes). On y voit, toujours par exemple, que M. le comte de Saint-Angel était écuyer de S. M. la reine, que Mme la princesse de Tarente était dame du palais, et Mme la duchesse de Saulx-Tavannes, dame du palais honoraire (ce qui ne la faisait pas jeune). On rassemble ces noms-là et d'autres en suffisante quantité; on y coud des oripeaux et des phrases banales. Quant aux couplets, l'*Almanach des Muses* y supplée. Et du tout on fait un vaudeville ou un roman *historique*. Au prochain vaudeville, on puisera d'autres noms à l'*Almanach royal* de 1788, on y coudra encore les mêmes oripeaux par économie, et les mêmes phrases par impuissance, et le siècle, heureux siècle! comptera un vaudeville, un roman historique de plus!

Il y a, comme on le voit, de jeunes et vieux bouquins, de jeunes et vieux bouquineurs.

Bibliophile JACOB.

CHRONIQUE DU MOIS.

L'AMBASSADEUR DU NÉPAUL.

Cet homme au teint presque noir, aux vêtements cousus d'or et de pierreries, est le fameux ambassadeur du Népaul, sur lequel on a fait tant de contes le mois dernier. Voici sur ce curieux personnage des détails aussi exacts que son portrait, dessiné, pour nos lecteurs, d'après nature.

Le prince Jung-Bahadour-Kouwur-Ranaja, premier ministre et général en chef du Népaul, et ambassadeur de ce royaume en Angleterre, a débuté à Londres par offrir à la reine Victoria des cadeaux estimés plusieurs millions. C'étaient les épingles du traité qui a sauvé l'indépendance de son pays. Ses apparitions à Paris, aux revues et aux spectacles, avec ses sept compagnons, basanés et couverts de diamants comme leur chef, ont produit une sensation extraordinaire. Jung-Bahadour n'est cependant pas une simple bête curieuse. C'est lui qui a fait, à Katmandou, la révolution par laquelle l'ancien Maharadja fut chassé du trône, au profit d'un enfant appuyé par la Compagnie anglaise. La Grande-Bretagne, en comblant le prince d'honneurs, lui a montré adroitement sa puissance, et a jeté les bases de l'annexion du Népaul à ses provinces indiennes. La physionomie de l'ambassadeur porte, au reste, le cachet d'un grand courage et d'un esprit distingué. Le jour de sa présentation à l'Elysée, le président de la République lui ayant adressé, par l'organe de ses interprètes, un compliment sur la richesse du costume indien, relativement au costume français : — Il est vrai, a répondu le prince avec beaucoup d'à-propos, nos costumes sont plus magnifiques que les vôtres; c'est que chez nous ils servent à marquer les rangs et à distinguer les classes. Mais, si la France ne se fait pas remarquer par la richesse de ses costumes, elle est la première nation du monde par la richesse de ses sciences, l'éclat de ses lumières, la belle organisation de son administration et de son gouvernement. La flatterie va se nicher, on le voit, jusque chez les diplomates du Népaul. Nos musées du Louvre ont excité l'enthousiasme des nobles sauvages conduits par MM. de Niewerkerque et de Vieil-Castel; ils ont surtout admiré la Galerie de marine, les tableaux de bataille, les armes et la salle ethnographique. Les dessins et les ustensiles chinois ont semblé leur faire le plus grand plaisir. Les riches costumes de drap d'or et les aigrettes de perles et de diamants de ces Orientaux faisaient le plus bel effet dans les admirables galeries du Louvre. Sans la mesquinerie des habits noirs, qui leur faisaient les honneurs du palais, on se serait cru transporté tout à coup au milieu de la cour de Louis XIV, lorsque le vieux roi recevait, dans ses grands appartements, la fameuse ambassade du roi de Siam.



Louise-Marie, reine des Belges.

Mais ce qui a le plus ravi Jung-Bahadour, ce sont les ballets de l'Opéra qui lui ont rappelé, lorgnette à part, les odalisques et les almées de l'Asie.

En fait d'odalisques, la trop célèbre Lola-Montès se trouvant à Paris en disponibilité, a fait, dit-on, la conquête du prince indien, qui lui a donné une robe de lames d'or, et l'aurait emmenée au Népaul avec ses autres emplètes, s'il ne se fût souvenu qu'un article de son traité avec l'Angleterre lui interdit de recevoir aucun Européen dans

ses Etats. Nous donnons ce scandale pour ce qu'il vaut.

L'ambassadeur va l'expier, d'ailleurs, sur sa route, par des pèlerinages à tous les lieux sacrés ; — et il achèvera de se purifier, à Katmandou, de toutes les souillures de son voyage, en mangeant chaque matin un peu de fiente de génisse, suivant le précepte des *Vedas* brahminiques.

Notre *Mercure* d'octobre vous a conté les singularités de son départ de l'hôtel Sinet, et notre chronique des *Modes vraies* vous révélera l'étrange mode importée à Paris par cet adorateur de la vache.

LA REINE DES BELGES.

Depuis près d'un siècle, on voit peu de reines mourir sur le trône. La Belgique vient de donner cette noble leçon au monde, avec une grandeur et une solennité qui marqueront dans l'histoire de notre siècle. Il est vrai que la souveraine des Belges n'avait que trente-huit ans, et qu'il n'y a rien de politique dans sa vie ni dans sa mort. Cette princesse était tout simplement la religion et la vertu couronnées. Voilà pourquoi elle disparaît si grande, et pleurée si universellement. Voilà pourquoi le *Musée des Familles* donne son portrait et sa biographie.

Louise-Marie-Thérèse-Caroline-Isabelle d'Orléans, l'aînée des filles de Louis-Philippe et d'Amélie de Naples, naquit le 3 avril 1812, à Palerme, où son père avait enfin trouvé un refuge et une famille, après l'exil et les voyages que racontait notre dernier numéro. Douée par la nature de la grâce et de la beauté, la princesse joignit à ces dons une simplicité charmante, une bonté sans limites, une piété exemplaire, et une éducation de premier ordre. Elle écrivait et parlait avec une égale facilité les principales langues de l'Europe. Elle causait des beaux-arts avec sa sœur Marie, dans l'atelier où celle-ci modelait *Jeanne d'Arc* au bord de la tombe ; et plus d'une fois, assure-t-on, consultée par son père et ses ministres, elle leur donna sur les affaires du pays des conseils d'autant plus remarquables qu'ils étaient moins prétentieux. Sa grande affaire, à elle, était la charité. Elle passait les jours et les nuits à conspirer... contre la misère et la douleur. Partout où quelqu'un souffrait, sa main droite, ignorée de sa main gauche, se faisait sentir sans se montrer, avec une délicatesse tout évangélique.

Le 9 août 1832, elle épousa, au château de Compiègne, Léopold, duc de Saxe-Cobourg-Gotha, roi de la Belgique affranchie. Elle fut dès lors, pour son peuple catholique, le bon génie de ce monarque protestant. Qui sait si son trône eût résisté au contre-coup de février, sans l'appui populaire de sa femme et de ses enfants? Volontairement étrangère au gouvernement, la reine Louise borna son rôle aux vertus conjugales et maternelles, et au ministère de grâce et de bienfaisance. On cite d'elle une foule de ces bonnes œuvres secrètes qui sortent de l'ombre au moment des révolutions, comme les anges gardiens cachés des couronnes, pour les protéger de leurs blanches ailes contre les fureurs de la multitude. Les rois n'ont pas de boucliers plus efficaces que ceux-là.

Le 2 janvier 1844, à dix heures du matin, une dame du palais remet à la reine une requête signée d'un conseiller communal, en faveur d'un pauvre ouvrier nommé Goossons, unique soutien d'une famille nombreuse, condamné à trois mois de prison pour coups portés dans un moment d'ivresse. La princesse s'habillait pour une cérémonie publique, où l'attendaient tous les hommages du rang suprême. Elle jette là ses parures, renvoie ses dames d'honneur et court à l'appartement du roi. Celui-ci était absent. La reine vole à sa poursuite, traverse deux fois la ville, le rencontre enfin, embrasse ses genoux, lui arrache la grâce du malheureux, la lui envoie par un officier, et revient un peu tard aux courtisans, en leur disant avec modestie : — Excusez-moi, messieurs, j'ai voulu avoir deux fêtes au lieu d'une.

A la dernière exposition des produits belges, la reine, promenée au milieu des merveilles de l'industrie, s'arrête émue devant des couvertures, des vêtements et des meubles à bas prix. On s'étonne de cette distraction ; mais bientôt on l'a comprise. Elle songeait aux pauvres que ces objets devaient préserver du froid et de la souffrance. — Elle comble d'éloges leur inventeur et lui achète ses produits par centaines... pour les distribuer à sa clientèle...

Plus récemment, elle visitait avec son mari quelque palais dans une ville du Nord. Le bourgmestre, courtisan grossier, la conduit à une fenêtre et lui dit avec emphase : C'est de ce balcon que le peuple, s'improvisant justicier, jeta sur les piques des soldats un magistrat qui avait trahi le pouvoir ! qu'en pense votre Majesté ? — Mais je pense, monsieur, répondit la reine en souriant, que vous voudrez bien nous faire le plaisir de dîner avec nous. Le bourgmestre accepta avec génuflexion. L'épigramme était trop fine pour qu'il la sentît... Il n'a pas encore deviné pourquoi il n'a point reçu d'autres honneurs. Il croit que la souveraine a oublié, — tandis qu'elle s'est souvenue...

Un pareil trait est non-seulement d'une femme supérieure, mais encore d'une grande reine.

Le 10 mai 1847, Louise-Marie avait failli périr sur le chemin de fer de Bruxelles, dans le choc effroyable de deux convois. Les généraux qui l'accompagnaient furent blessés gravement, sa voiture effondrée et ses bagages mis en pièces. Elle seule ne reçut aucune contusion. La Providence semblait veiller sur elle..., mais elle lui réservait d'autres coups plus terribles. La chute et la dispersion de sa famille, la mort de son père en exil, rouvrirent les plaies faites à son cœur par la perte de son frère et de sa sœur, et menèrent rapidement au tombeau sa santé ébranlée.

Une sainte mort a couronné sa vie exemplaire. Ignorante de son propre état, elle oubliait sa douleur pour s'occuper de celle des autres ; elle faisait mille projets de voyages, de réunions intimes, à Bruxelles, à Laeken et dans tous ses palais allemands, qu'elle distribuait à sa mère et à ses sœurs, chassées des palais de France. Quand Mme d'Hulst, son amie d'enfance, lui annonça par ses larmes les approches de l'agonie, elle regarda sa famille rangée autour d'elle et tomba sans connaissance. Revenue à elle, elle remplit ses devoirs religieux, disant sans cesse à l'abbé Guelle : — Suis-je assez préparée ? Puis elle s'écria : — Que Dieu est bon de me laisser mourir au milieu de tout ce que j'aime ! Puis elle défaillit d'heure en heure ; puis enfin, elle soupira : Je n'y vois plus ! Et elle rendit son âme à Dieu. Sa mère était debout près de son lit — *stabat mater*, — sans parole et sans larmes, tant elle en a épuisé la source, et murmurant à ses fils et à ses filles : — Il ne nous reste plus que la résignation !

La reine Louise-Marie laisse à Léopold et à la Belgique deux fils et une fille, qui avaient hérité d'avance de l'affection du peuple pour leur mère.

Le jeudi 17 octobre, deux cent mille Belges suivaient le convoi funèbre, entre deux haies de plusieurs millions d'hommes et de femmes en pleurs, à l'humble chapelle du château de Laeken, où la reine a voulu être inhumée près de l'aîné de ses enfants.

On dit que cette chapelle va se changer en une grande basilique. Ne serait-ce pas méconnaître le vœu suprême de la morte ? Sa mémoire sera plus sensible au monument national que les Belges vont lui élever par souscription, et pour lequel affluent déjà le denier de la veuve et l'obole de l'orphelin.

JENNY LIND. CHARGE AMÉRICAINE.

Imprimeur, tracez une ligne grasse de séparation, élevez une montagne d'encre anglaise entre la reine des Belges et la chanteuse Jenny Lind ; car les cent trompettes de la Renommée, multipliées par les échos de l'Océan, nous forcent de parler de ce *rossignol* suédois, chanté par tous les *canards* américains. Ce n'est pas notre faute si la vie est ainsi mêlée de drames et de comédies, d'augustes douleurs et de charges à pouffer de rire. Charge est le mot ; nous le maintenons. Charge en six temps ! Lisez plutôt ce curieux chapitre de nos mœurs en général et des mœurs yankees en particulier, traduction libre et adoucie de

plusieurs centaines de colonnes des gazettes gigantesques de l'Union.

Premier temps : Le rossignol suédois, découvert en Allemagne par M. Mayerbeer, et loué tant par jour par M. Barnum, spéculateur en enthousiasme lyrique ; Jenny Lind, en un mot, débarque à New-York. On s'éreinte sur le quai pour la voir ; on s'éreinte dans la rue ; on s'éreinte aux portes de son hôtel. On dresse la liste des éreintés. On demandera pour eux au Congrès des pensions nationales. Le soir, sérénade monstre sous les fenêtres du *Rossignol*. On imprime les noms des musiciens et des spectateurs pour les faire connaître à l'univers entier.

Deuxième temps : Tous les paquebots et tous les chemins de fer des Etats-Unis ne suffisent pas aux trains de plaisir qui amènent les auditeurs des quatre points de l'horizon. Les députations de magistrats et de demoiselles, les bouquets, les bijoux, les pâtés de foie gras, se succèdent chez le *Rossignol*. Elle sort en voiture. Son cocher ne peut fendre la presse. On dételle les chevaux et l'on traîne l'équipage. Quatre sénateurs tiennent les cordons du char. Au retour, on établit le menu du premier concert. La salle contient huit mille places. On offrira chaque billet à six dollars.— A trois dollars! s'écrie le Rossignol ; je veux que tout le monde m'entende. — *Je m'importe peu*, se dit M. Barnum ; je vendrai les billets à l'encan, au plus offrant et dernier enchérisseur. Arrivent des envoyés de tous les Etats de l'Union. Chacun propose cinq mille dollars et une salle bâtie exprès pour obtenir la grâce d'un concert. Mais quelle est cette émeute dans la cour, et quelles sont ces pièces d'artillerie traînées par six chevaux? Ce sont vingt pianos à queue, dont les facteurs américains font hommage au *Rossignol*. Elle immortalisera chacun de ces instruments par une note, une simple note, et les facteurs ne céderont le pavé ni à Pleyel ni à Erard... Jenny Lind remercie, effleure et renvoie les pianos. Enthousiasme des fabricants qui avaient prévu la chose, et vendront leurs boîtes au poids de l'or, sous le nom de *pianos du Rossignol*. La journée se termine par un grand dîner, dont les journaux publieront les toasts en trente colonnes (petit texte), et par la réception des Quinze-Vingts de New-York, à qui Jenny promet de chanter pour eux. Les aveugles, qui ne sont pas sourds, se mettent à crier comme s'ils l'étaient. Le soir, bal travesti, où l'on attend en vain le *Rossignol*, mais où les grandes dames paraissent déguisées en vivandières de la *Fille du Régiment*.

Troisième temps : C'est la procession des autorités civiles, militaires et religieuses : oui, religieuses. L'évêque protestant Hugues va *payer ses devoirs au Rossignol* (textuel). Le président des beaux-arts conduit Jenny à l'exposition des tableaux. Le *Rossignol* chante un hymne à chaque croûte américaine. Raphaël, Titien et Lesueur ne sont rien près de MM. Church et Landscape. — Connaissez-vous ?— Non ! — Ni moi ! On fait une collation en vingt toasts. On remet le livret du salon, relié en chagrin, à la comédienne. — Je suis ravie ! s'écrie-t-elle. — Et moi aussi ! dit le président. — Bravos frénétiques.

Quatrième temps : Publication dans les journaux des noms de tous les New-yorkais qui se sont fait inscrire chez le *Rossignol*, avec leurs adresses et la liste des marchandises qu'ils vendent au plus juste prix. La *réclame* ne perd jamais ses droits. Concours entre 753 romances envoyées à la chanteuse par les compositeurs du crû. Un comité *ad hoc* couronne de deux cents dollars la romance nº 433 : *Welcome to America* (salut ô Amérique). Le *Rossignol* l'exécutera au premier concert. La fortune du *romancier* est faite. Il peut se dispenser d'avoir du talent, et il est homme à profiter de ce privilége.

Cinquième temps : Vente à la criée des billets. Quelques-uns montent jusqu'à deux cent vingt-cinq dollars (1220 fr.). Ce sont les places les plus mauvaises..., mais les plus rapprochées du *Rossignol!*... On l'entendra fort mal, mais on la touchera presque, et on pourra lui jeter un bouquet à chaque note. Une de ces places est achetée par un chapelier qui, devenu célèbre ainsi, compte gagner mille dollars avec les chapeaux qu'il vendra dans le mois.

Sixième temps : Concert. — Bravos, trépignements, fureurs, tonnerres d'applaudissements, avalanches de vers, de diamants, de fleurs, etc., etc. Recette, 26,000 dollars.

Post-scriptum : Les Américains des États-Unis sont justement renommés pour ne rien comprendre à la musique. Ils sont les premiers commerçants et les derniers *dilettanti* du monde, après les Anglais. Si les illustres compositeurs des morceaux chantés par Jenny Lind s'avisaient d'aller figurer à New-York à côté d'elle, ils n'y recevraient pas un salut, et peut-être y recevraient-ils des pommes cuites.

Or, qu'est-donc que cette Jenny Lind ? Voici son exacte biographie :

Elle naquit à Stockholm le 6 octobre 1820. Son père, qui tenait un pensionnat de demoiselles, la plaça au Conservatoire, sous le professeur Berg. Elle débuta, en 1840, avec un succès ordinaire dans sa ville natale. En 1843, M. Mayerbeer la fit entendre à l'Opéra de Paris. Mme Stoltz l'en écarta habilement. Depuis cet échec immérité, Jenny Lind déteste la France, et s'en venge dans toutes les parties du monde. Elle a si mal reçu M. Duponchel à Londres, que celui-ci a failli déclarer la guerre à la Suède. Lorsque la cantatrice vient à Paris, elle dit à tous : — Me voici ! regardez-moi bien ; enviez-moi, vous ne m'entendrez jamais !

Prenant fait et cause pour elle, ses compatriotes la portèrent aux nues vers la fin de 1843. Elle alla dès lors de triomphe en triomphe, à Berlin, à Vienne et à Londres. Quand elle a quitté cette ville, on a tiré le canon.

Le portrait ci-contre a été dessiné par un Anglais, d'après nature. Il est d'une ressemblance parfaite. Jenny Lind n'est pas jolie dans l'acception plastique du mot. Sa figure n'est qu'agréable, et sa taille est très-ordinaire ; mais elle a un charme particulier dans l'azur doux de ses yeux et dans la blonde opulence de sa chevelure. Enfin, tout en elle est original, sa physionomie, son timbre de voix, son talent et son caractère. Elle possède un soprano ravissant dans les demi-teintes, une méthode excellente et un charlatanisme irrésistible. Ce qu'elle ne peut chanter pour les oreilles, elle sait le chanter pour l'imagination. On est remué, enthousiasmé, sans savoir pourquoi ni comment. Son jeu est sobre, élégant et gracieux. Ses rôles de *bravoure* sont la *Somnambule* et la *Fille du régiment*.

Quant à ses moyens *artificiels*, ils sont variés selon les pays. En Suède, elle passe pour fiancée à un berger danois, à qui elle doit porter des millions en dot. A Berlin, elle est promise à l'héritier d'un gros banquier écossais. A Vienne, c'est un petit prince Rhénan qui l'attend pour l'épouser dans son burg. A Londres, elle va quitter le théâtre après chaque représentation, et aller s'enfermer dans un chalet ou dans un cloître. Ces bruits adroits stimulent les curieux, intriguent la cour et la ville, et font monter la recette à des sommes fabuleuses. Ajoutez que le *Rossignol* pleure quand on l'applaudit, porte la main à son cœur, et envoie au parterre des baisers enfantins. Ajoutez encore que, sans quitter la ligne du devoir, elle a pénétré dans les cours de l'Europe et gagné l'amitié des plus hauts personnages. Ajoutez enfin qu'elle entend ses intérêts comme le plus habile financier de la Bourse. Elle ne s'est embarquée pour les États-Unis qu'après avoir touché 750,000 fr. d'avance sur le produit des cent cinquante concerts qu'elle doit donner en dix-huit mois, — sans préjudice d'un cinquième des bénéfices, d'un paquebot à ses ordres, d'un hôtel et d'un équipage princier, de dix-sept valets, d'une table quotidienne de vingt-cinq couverts,— et de 187,000 dollars pour son accompagnateur Bénédict et son partner Beletti. Vous croyez peut-être M. Barnum ruiné par un tel marché? Détrompez-vous! Son *affaire* est si bonne, que vingt spéculateurs sont prêts à lui sous-louer le *Rossignol* à cent pour cent de bénéfice !

On dit que notre siècle est le siècle du progrès, et que les États-Unis d'Amérique en sont la patrie. Franchement, à quels progrès ces ovations de comédienne conduiront-elles notre siècle et les États-Unis?

Terminons toutefois par jeter, nous aussi, notre bouquet

à Jenny Lind. Elle a donné aux pauvres de New-York les 10,000 dollars que lui a rapportés son premier concert. Et, partout où l'or roule ainsi à ses pieds, elle dote richement les hospices, les écoles et les crèches. Bravo! mille fois bravo!... Mais pourquoi faire annoncer de tels bienfaits par les régisseurs et les feuilles publiques? ces réclames n'y font-elles point voir autre chose que la *part à Dieu?* Si ces charités étaient aussi secrètes que le denier de la veuve, au lieu de crier: Bravo! nous crierions : Bravissimo! Mais alors le *Rossignol* changerait de cage, et quitterait positivement le théâtre. P.-C.



Mlle Jenny Lind.



Jung-Bahadour, ambassadeur du Népaul.

RÉPONSES AUX ABONNÉS DU *MUSÉE*.

1° Un grand nombre d'abonnés du *Musée* nous adressent cette question : « Nous n'avons pas besoin pour nous-« mêmes du recueil : *Les Modes vraies, travail en fa-« mille*, que vous avez l'heureuse idée de joindre au *Musée* « pour ceux qui le désirent, à moitié prix des autres jour-« naux de modes; mais nous prendrions volontiers ce « complément pour en faire hommage à des personnes de « notre famille ou de nos relations. Pourrions-nous donc, « en le recevant avec notre *Musée*, l'en détacher chaque « mois et le transmettre séparément à ces personnes? »

Voici notre réponse. — Nous avions prévu ce désir, si juste et si naturel, des lecteurs spéciaux du *Musée*. Rien de plus facile à tous que de le mettre à exécution. Le *Musée* et les *Modes vraies* formant deux recueils distincts chaque mois, et deux volumes à part à la fin de l'année, chaque abonné aux deux journaux peut, en gardant son *Musée* pour lui, céder et transmettre les *Modes vraies* à qui bon lui semblera, soit mensuellement pour l'actualité des gravures et patrons, soit annuellement en cadeau d'étrennes, de famille ou de voisinage. Et tout abonné du *Musée* peut toujours, à toute époque, profiter de son droit de recevoir les *Modes vraies*, en envoyant leur prix (Paris, 5 fr.; départements, 6 fr. 20 c. franco par un bon de poste) au bureau, rue Saint-Roch, 37. Ceux qui seront en retard recevront de suite les numéros parus.

2° Ceux de nos lecteurs qui, avec tant de sympathie pour nous, nous demandent les moyens de propager le *Musée* près de leurs amis trompés quelquefois par les journaux récents qui singent notre titre, n'ont, pour nous faire distinguer à coup sûr, qu'à montrer à ces amis nos livraisons, à les prier de juger *de visu*, à leur indiquer les moyens de souscrire au *Musée*, ou à nous envoyer eux-mêmes ces nouvelles souscriptions, avec les noms et les adresses. Nous comptons sur notre public, si honorable et si sensé, pour organiser cette ligue de l'esprit et de la bonne foi contre le mensonge et la niaiserie, qui promettent de procurer ou se flattent de gagner des *primes pour rien!!* et *des millions pour un abonnement!!!*

3° Nous commencerons, dans notre prochain numéro, la publication de *rébus* d'un nouveau genre, *piquants* et *instructifs*, qu'un spirituel artiste nous prépare.

Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

LES ANGLAIS CHEZ EUX (1). — ESQUISSES DE VOYAGES.



Vue intérieure de la cathédrale de Saint-Paul, à Londres. Meeting du *Reform-club.*

CHAPITRE II.

Les écuyers à pied : de l'égalité. — Physionomie des clubs. — Les cuisines de Riquet-à-la-Houppe. — Comment on dîne. — De quoi l'on cause. — Pourquoi Londres manque de cafés et de restaurants. — Monotonie de la vie anglaise. — Du culte de Wellington : anecdote. — Les omnibus. — Un peu de fantaisie à propos de Saint-Paul, qui en est dépourvu. — Anecdote sur le peintre Thornhill. — Des sculptures faites *au tour*. — Le charnier Saint-Paul. — Un cimetière dans la rue, ou du respect des morts. — Les chanoines de la cité du Dieu Plutus. — Harpagon bonhomme. — La Banque et la Bourse. — Gog et Magog. — Un coupe-gorge historique : visite à la Tour de Londres. — Barbe-Bleue s'est fait portier. — Les docks et leurs trésors. — Haillons et loques : monographie d'une capote de velours. — Ce qu'on voit sous la Tamise.

Un de mes amis m'avait donné une lettre d'introduction pour un négociant anglais, sir William P***, *Esquire*, à qui je la laissai avec ma carte de visite, au bureau de *Reform-Club*, dans Pall-Mall. Deux heures après, sir William se présentait à ma demeure d'où j'étais absent. Il y revint le soir même, et comme je n'étais pas rentré, il m'écrivit un billet dans la suscription flatteuse duquel je me trouvais fait *écuyer*. Toutes les lettres que j'ai reçues depuis portaient ce titre, dont on gratifie tout le monde.

L'Angleterre est le pays de l'égalité légale; mais ce genre d'équilibre n'atteint pas jusqu'aux mœurs; et bien que notre penchant pour les distinctions semble puéril aux Anglais, il est aisé de démontrer qu'ils n'en sont pas exempts. Ils n'ont pas, comme nous, l'amour des uniformes, des épaulettes, des habits brodés ou des décorations; leurs boutonnières, souvent ornées d'une fleur, ne sont jamais parées de rosettes ni de nœuds de ruban; mais chacun prétend au titre de *sir*, jadis réservé aux membres de la Chambre des communes, aux baronnets et à quelques fonctionnaires; puis, le titre de *sir* devenant trop vulgaire, chacun est écuyer pour se distinguer de tout le monde. Ces réflexions, bien entendu, ne concernent point sir William, qui est dûment écuyer; elles ne concernent que moi, qui suis très-certain de ne l'être pas.

Chez nous, en matière d'égalité, l'on est plus rigide sur la forme; on l'est moins quant à la réalité. M. Caussidière est écuyer à Londres, où il se livre au commerce des vins; mais si le roi d'Angleterre manquait à faire honneur à ses échéances, M. Caussidière ferait saisir les équipages ou toute autre portion des meubles ou immeubles du roi d'Angleterre, plus aisément peut-être que ne l'eût fait, en France, un créancier de M. Caussidière, quand ce dernier régnait à Jérusalem, en la cité de Paris.

Le roi Guillaume éprouva, dit-on, certains désagréments de ce genre. Là, point de priviléges personnels; et c'est bien vainement qu'un lord délinquant irait chercher dans sa poche une médaille officielle, pour se tirer d'affaire à la façon du comte Almaviva. Je me souviens d'avoir vu *empoigner* sans façon, au Vauxhall, un jeune membre de la Chambre haute qui faisait tapage, contusionnait les têtes à coups de pièces d'or, et forçait les passants à boire du champagne. Les policemen le jetèrent à la porte après l'avoir colleté, secoué, rossé comme un valet des vieilles comédies. La foule regardait sans passion; cette répression ne vengeait personne.

(1) Voyez octobre et novembre derniers.

Voilà l'égalité; mais on est écuyer dès qu'on peut aspirer à être bourgeois; mais ces ennemis de l'ostentation se font honneur de posséder les insignes de trois ordres gothiques, le Bain, Saint-George et la Jarretière; mais ils ont la manie des armoiries; et pour peu qu'une famille ait le droit de plaquer trois merlettes sur un carrosse ou sur le plat des cuillers, elle fait porter à la maison qu'elle habite le deuil de son chef. Elles sont fort nombreuses, ces façades où l'on voit briller, au premier étage, un blason encadré dans une planche noire, taillée en losange, et la pointe en bas. Ce deuil d'apparat dure l'espace d'une année.

Le contenu de la lettre de sir William répondait à la civilité de l'enveloppe, et à l'aimable empressement dont il m'avait honoré. Rien de plus courtois, de plus obligeant et de plus sûr que le commerce intime des Anglais. Leur manière est simple, franche, prévenante sans obséquiosité, serviable sans appareil, et amicale sans protestations. Sir William m'indiquait les jours où il lui était possible de se mettre à ma disposition, et me priait à dîner pour le lendemain à Réform-Club.

Inabordable pour tout étranger non présenté, le club occupe une place importante dans la vie anglaise; il est donc essentiel d'en donner une juste idée.

On dénomme ainsi, chacun le sait, toute assemblée libre, extra-officielle et permanente, exclusivement composée d'hommes; mais les clubs dont il est ici question correspondent à ce que l'on qualifie chez nous de *Cercles* ou de *Casinos*. En général, la pensée qui préside à la fondation d'un club est celle de faciliter des relations entre gens de la même opinion, du même état ou de la même profession. Il y a des clubs militaires, des clubs savants, des clubs commerciaux, des clubs littéraires, des clubs whigs et des clubs torys. Mais ces distinctions n'ont rien d'absolu.

On compte actuellement à Londres plus de soixante clubs. Le nombre des abonnés de chacun d'eux s'échelonne de quatre cents à dix-huit cents. Ces établissements rivalisent de luxe, et Reform-Club est l'un des trois plus splendides. La construction de l'édifice, sans y comprendre le mobilier, a coûté trois millions; Pall-Mall, qui contient une douzaine de monuments de ce genre, est une rue bordée de palais.

Reform-Club est un édifice presque carré, à deux étages, avec neuf fenêtres de front et huit sur les faces latérales; il reçoit le jour par un dôme et par cent croisées. La salle d'entrée, précédée d'un bureau avec un préposé chargé de recevoir les demandes des visiteurs, est entourée de colonnes supportant une large galerie, et parquetée en marqueterie imitant la mosaïque romaine. Les piliers sont en stuc couleur de marbre siennois; le dôme, où le jour descend par un vitrail bleu taillé à facettes, est porté sur vingt colonnes ioniques, dont les soubassements, en porphyre rouge, côtoyant une balustrade de pierre, reposent sur la galerie, à laquelle on monte par un large escalier de marbre blanc. Cette galerie, où l'on se promène comme dans un cloître couvert, est ornée de siéges, d'un bon tapis, de glaces, de peintures. C'est une espèce de salon commun, élevé d'un étage au-dessus du salon d'attente où l'on reçoit les étrangers. Salles de jeu, salles de lecture, salles d'étude ou de bal, petits salons pour une seule société, ont leurs portes sur la galerie, ainsi que les deux bibliothèques, très-volumineuses, l'une consacrée aux lettres, l'autre au droit et à la politique. Le club entretient deux bibliothécaires. L'étage inférieur contient, en nombre assez considérable, des chambres à

coucher. Londres est si grand, le temps y est de si grand prix, que l'on dépense de fortes sommes pour le ménager. Qu'un abonné ait affaire dès le matin dans le quartier du club, ou qu'il se propose de rentrer trop tard pour courir jusqu'à son domicile, il apporte ou envoie son bagage au club, et vient y coucher. Toute chambre est munie d'un cabinet de toilette avec des aiguières en marbre blanc, où deux robinets versent l'eau chaude et l'eau froide à toute heure. Savons, pâtes, parfums, essences, ustensiles de toilette, on trouve là tout au complet, ainsi que des valets de chambre, si l'on veut être habillé ou rasé. Si l'on se borne à vouloir changer de costume après dîner, on a les mêmes facilités au rez-de-chaussée, et l'on évite la fatigue des étages. Là sont aussi de jolies salles de bains : les cuisines souterraines rappellent celles de Riquet-à-la-Houppe.

C'est là qu'on voit rôtir devant des grilles étagées, de cinq pieds de haut, formant une muraille de feu, des quartiers de bœuf, des moitiés d'agneaux et des chapelets de volailles. Une porte à deux battants, écran gigantesque, permet aux cuisiniers qui l'entr'ouvrent de lorgner le rôti sans être grillés vifs au passage. Une autre pièce, munie d'un four, sert d'officine à la pâtisserie. Plus loin est la laiterie ; ailleurs le garde-manger, où les quartiers de viande tout taillés, rangés dans des commodes énormes, sur plusieurs tiroirs à cuve de zinc, reposent sur des lits de glace. La poissonnerie offre des dispositions analogues. Tout est propre avec luxe, et la batterie de cuisine resplendit.

Ces merveilles explorées à la satisfaction du bon sir William, tout réjoui de mon admiration, l'on passa dans la salle à manger, très-vaste, très-élevée, et éclairée par neuf fenêtres donnant sur un joli jardin. Vingt domestiques en habit noir y desservent une foule de petites tables avec promptitude et sans bruit. Ils glissent sur le tapis de haute lisse, et leurs souliers ont des semelles de molleton. Le cliquetis de la vaisselle, le fracas des assiettes sont des déplaisirs inconnus des mortels fortunés qui dînent aux clubs. Et l'on s'étonnerait de la complaisance de leurs estomacs !

L'usage veut qu'un abonné ne puisse traiter un étranger sans convier un collègue. Ce jour-là, mon hôte avait deux convives, et par conséquent deux confrères : l'un était un officier des gardes de la reine. Dans ce pays on devinerait les militaires à la douceur de leur voix, à la modestie de leur allure, à certaine recherche de la grâce, et au soin qu'ils prennent de s'abstenir de toute brusquerie de nature à rappeler les casernes. Comme, en outre, ces officiers passent leurs congés en voyage, et ont tenu garnison dans les cinq parties du monde, ils savent parler d'autre chose que du fourniment, de la promotion, du harnais et des fourrages. De ma vie je n'ai rencontré homme mieux élevé, plus attentif, plus prévenant. L'autre convive, un peu sur la réserve, et beaucoup plus jeune, est un écrivain distingué ; il fallut deviner sa vaste érudition, son jugement fin et son esprit ; car il fait abnégation de lui-même, à moins d'être questionné. Ecossais, résidant à Edimbourg, et plus lettré que les Anglais n'ont coutume de l'être, M. Patton est l'auteur des *Lettres sur la Hongrie*, publiées par le *Times* pendant la guerre, et qui ont fait sensation dans le monde diplomatique.

Au début des événements, le journal envoya cet écrivain, qui n'est point un journaliste, mais qui connaissait ces contrées, sur le théâtre de la lutte, muni de lettres et de moyens d'accès près des deux partis, sans autres recommandations que de tout voir, de tout pénétrer, à quelque prix que ce fût, et de livrer en toute liberté ses impressions, qui régleraient l'opinion du *Times*. M. Patton vécut dans les camps, courut le pays, traversa les villes, assista aux siéges, et vit des champs de bataille durant huit mois. La lutte terminée, il revint, satisfait, non d'avoir tant de choses à conter, mais d'avoir tant de souvenirs à garder.

On entrevoit, aux moindres détails, et là surtout, les distances énormes qui séparent, quant aux mœurs, la Grande-Bretagne de la France. Si, chose invraisemblable, un journal français était assez riche pour encourir de si grandes dépenses, il dirait à son rédacteur : — Allez, examinez, et *éreintez* les Hongrois ; ou bien : — Observez tout, et célébrez l'héroïsme de la Hongrie. Mais de faire quatre à cinq cents lieues pour puiser dans l'expérience une opinion indépendante et supérieure à l'esprit de parti..., il n'en sera jamais question chez nous. Et pourquoi ? Parce que si l'opinion contrariait l'abonné, il se désabonnerait au lieu de modifier ses idées. L'Anglais prétend savoir, nous préférons discuter ; la vérité le sert, et la passion nous flatte. Qu'est-ce pourtant en Angleterre qu'un journaliste de profession ? moins qu'un chien. Ces intelligents amis de la liberté payent les journaux, mais ne s'exposent point, en en accroissant l'importance, à subir la tyrannie des journalistes.

Pendant le repas, mes hôtes parlèrent, comme d'un préjugé antique et bizarre, des vieilles animosités de la France et de l'Angleterre, antagonisme bien éteint parmi le peuple. — Le continent occidental, disaient-ils, a de jour en jour une influence moins directe sur les intérêts commerciaux de notre nation. Tout ce qui ne touche pas à ce point-là l'intéresse peu. Nos deux pays s'observent, se copient mutuellement, se défient l'un de l'autre à la moindre occasion, s'examinent, et ne peuvent ni s'aimer franchement, ni se haïr tout de bon. Ils médisent l'un de l'autre, et s'estiment, sans pouvoir être unis jamais, ni séparés.

— C'est donc, répondis-je en riant, un véritable ménage ?

— Un ménage... parisien, objecta finement l'officier.

J'en demande pardon à mes lectrices ; mais je bus un grand coup pour me dispenser de la réplique.

Tant de personnes m'ont demandé comment on dîne à Londres, que je dois considérer ce sujet-là comme assez important pour être mentionné. La méthode la plus nouvelle, pour les repas intimes et peu nombreux, est celle-ci : les mets sont placés sur table, l'amphitryon découpe lui-même et en offre à ses convives. Le fonds invariable d'un dîner anglais consiste en un poisson et un rôti ; le surplus est accessoire. Ce qui caractérise la cérémonie, c'est bien plus les dimensions de ces deux pièces, que la multiplicité des plats. Le poisson se présente le premier. A un convive de marque, on sert un saumon ou un esturgeon d'un mètre de longueur, avec des sauces diverses et des piments fort goûtés des Anglais. Leur saveur nous paraît celle d'un feu d'artifice qu'on avalerait après avoir eu la précaution d'y mettre le feu. Puis, succèdent des entrées à la française, en gibier, en volaille ou en pâtisserie. Le rôti, proportionné à la qualité des invités et à leur nombre, est digne, par sa prépondérance, des époques homériques. Le luxe consiste à servir plusieurs poissons ensemble et plusieurs rôtis. Les hors-d'œuvre sont nombreux et les entremets singuliers ; l'un des plus communs est un gâteau, illustré de confitures aigrelettes, faites avec des tiges de rhubarbe ou bien avec des groseilles à maquereau cueillies vertes et qui sont l'objet d'un débit très-

considérable. Souvent on offre la salade sur un plat, sous la forme d'un cœur de laitue partagé en deux. Quelques personnes la mangent ainsi à la main, se bornant à tremper dans le sel l'extrémité des feuilles. Les légumes sont en général cuits à l'eau et offerts sans assaisonnement ; on les livre à la circulation de la table en même temps que le rôti. Au dessert surviennent des pains énormes de Chester, de Stilton, et des bateaux de beurre frais. Les fruits, le melon, leur succèdent ; après quoi l'on enlève tout, jusqu'à la nappe, et on rapporte des verres et du vin.

Le vin seul a le privilége d'être placé sur la table pendant le repas. Quant à la bière ou à l'ale d'Ecosse, on les apporte dans de grands verres à chaque convive. On boit le vin au Reform-Club à la manière antique, c'est-à-dire mêlé à certaines épices. Le sherry, le porto et le claret, ou vin de Bordeaux, précèdent le champagne et se succèdent le long du dîner. Voici quelle en est la préparation : à un litre de sherry, précipité dans une cruche qui baigne au fond d'un seau glacé ; on mêle un peu de capillaire, une tasse de thé vert, un verre d'eau de Seltz, du cinnamome, de la cannelle en poudre et des zestes de citron. Souvent aussi l'on y ajoute quelques morceaux d'une glace plus pure, plus diaphane que le cristal, et que Reform-Club fait venir d'une lointaine contrée d'Amérique, la seule où l'on trouve au monde de la glace d'une si belle eau. Cette mixture, très-énergique encore, est d'une saveur fine, très-apéritive, et le bordeaux, manipulé de la sorte, se décore d'un joli bouquet.

Pour avoir une idée achevée du luxe de ces grands clubs, il est utile d'observer que les tapis foulés par les abonnés, et tout le linge de table en toile de Saxe, exécutés sur des métiers à la Jacquard, ont été fabriqués sur des dessins appartenant à l'établissement dont ces étoffes portent le nom tissé en toutes lettres parmi les rosaces, les arabesques et les fleurs. De même on a ciselé les cristaux et travaillé la porcelaine pour l'usage exclusif du club, propriétaire et signataire de ses modèles. Les gens experts en matière de fabrication apprécieront l'énorme dépense occasionnée par ce genre de comfort.

Après le dîner nous traversâmes le grand salon, étincelant de peintures et d'or, pour chercher un refuge dans un des boudoirs. On n'a garde de négliger ces petites pièces, car l'Anglais aime le petit comité ; il veut, jusqu'au sein du club, garder l'indépendance et trouver la solitude, s'il lui plaît. Lorsque trois ou quatre hommes sont dans une salle, chacun évite de la traverser ; l'indiscrétion, la curiosité sont inconnues, deux défauts attentatoires à la liberté.

Les heures passent vite, en compagnie de gens qui ont beaucoup appris par le monde et très-peu dans les livres ; qui ont tout vu, tout étudié ; qui n'ont pas le goût d'éblouir par l'exagération, et qui même écoutent mieux qu'ils ne parlent. M. Patton nous entretint de ses voyages ; il me parla de notre littérature, et parut prendre intérêt à mes impressions relatives à Londres ainsi qu'à sa population. Cette curiosité est partagée par tous les Anglais que j'ai rencontrés ; ils tiennent à l'opinion de la France, et se jugent eux-mêmes avec une bonne foi d'autant plus méritoire, qu'ils sont visiblement heureux de tout jugement qui les flatte. Leur naturel, enclin à la timidité, déguise l'inflexible persévérance de leur volonté. Tout est sérieux et logique dans leur pensée comme dans leur entretien ; ils pensent ainsi faire honneur aux autres et se respecter eux-mêmes. Ce qui diffère le plus d'un Anglais dans sa patrie, c'est un Anglais en voyage. De ce contraste sont issus des préjugés que l'on prend au delà du détroit. Chez eux la conversation est moins diverse que parmi nous, car ils ne s'aventurent pas dans l'inconnu, ne traitent aucun sujet par ouï-dire, et sont, comme on dit, *spéciaux* jusque dans les relations de société. On est satisfait de leur plaire, parce que l'on se sent prendre pied dans leur estime, et plus la liaison se cimente, plus ils ont d'égards pour vous ; or, ils ne se gênent qu'auprès des gens qu'ils respectent, et ils ne respectent jamais ce qu'ils ne connaissent pas. Nous agissons tout au rebours.

Il est peu de voyageurs français qui n'aient déploré le peu d'agrément de la vie extérieure de Londres pour les étrangers. Point de ces cafés brillants où l'on se donne rendez-vous, où l'on vienne lire les journaux, jouer, échanger les nouvelles du jour et passer la soirée. Point de ces beaux restaurateurs, si splendides à Paris et si fréquentés par la jeunesse à la mode. Ce que voyant, on s'en revient dépité et trouvant que les Anglais sont des ours. Ne serait-il pas plus expédient de rechercher le motif de cette différence entre Londres et Paris ?

Soixante clubs, analogues à celui que nous venons de décrire, et recueillant à peu près toute la population élégante dans ces palais où le luxe rivalise avec le confortable le mieux entendu, laisseraient peu de pratiques aux cafés et aux restaurants de premier ordre. Les clubs remplacent tout avec avantage, et réalisent à merveille le café, le cabinet de lecture et le restaurateur. Loin donc qu'il soit privé, par la rigidité de ses mœurs, des agréments de la vie française, il les possède à un degré plus élevé ; il les concentre et il en charme sa vie sans la disperser. C'est pourquoi le luxe boutiquier de nos établissements le frappe médiocrement ; il le trouve mesquin, et le mouvement ne remplace à ses yeux ni le calme, ni le bien-être, ni l'abondante recherche, ni l'ampleur magistrale qui caractérisent l'existence des clubs.

Mais ne deviendrai-je pas suspect d'anglomanie en continuant sur ce ton ; n'est-ce pas risquer de rendre chacun incrédule, par excès de sincérité ? J'entrevois une juste objection ; il y faut répondre, après l'avoir présentée.

Pourquoi l'Anglais, qui sait si bien vivre, a-t-il tant d'empressement à quitter son pays ? Pourquoi son goût prononcé pour Paris et la France, et quel est le mobile de cet exil volontaire à travers le monde ?

D'un autre côté, tout Français revient enthousiaste d'une première excursion à Londres, se calme à la seconde, et revient désenchanté de la troisième.

Telles sont les conséquences de la monotonie et de l'uniformité. Tous les Anglais se ressemblent, vivent de même, sont pliés aux lois de la même logique, et sont condamnés aux mêmes distractions. A Londres, le plaisir n'a qu'une saison, l'été, après quoi chacun s'enfuit, et la ville devient insupportable. Et toujours de la pluie ! Quelque étendues que soient les relations d'un Anglais, il est condamné à la solitude, car il se voit dans les autres comme dans une série de miroirs. La preuve qu'il n'existe là qu'un caractère, et par conséquent qu'une manière de vivre, c'est qu'il est impossible, à l'aspect des gens, de deviner leur profession. Un lord, un ministre, un domestique, un chanteur des rues, un négociant, un amiral, un soldat et un capitaine, un artiste ou un magistrat, un boxeur ou un prêtre, ont la même physionomie, le même langage, le même costume et la même tenue. Chacun a l'air anglais et rien de plus. Ils vivent de même, travaillant aux mêmes heures, mangeant à la même heure les mêmes mets, séquestrés, en dehors du ménage, de la société des femmes. Un Anglais est un acteur condamné à jouer tous les jours, avec tous ses compatriotes, la scène

du Sosie d'Amphitryon. Ils ont beau faire, ils ne peuvent changer de compagnie, et quand enfin la monotonie les navre et les hébète, quand la fantaisie qui résulte de la variété, principe naturel du mouvement, les recherche d'une manière trop impérieuse, s'ils sont pauvres, ils expirent dans le spleen, sinon ils prennent la fuite et vont chercher par tout l'univers un refuge contre l'ennui qui les étouffe. Ils éparpillent parmi la poussière des chemins les étroits préjugés dont une religion sèche et dogmatique a cuirassé leur âme, et grâce à la manie des pérégrinations, l'Anglais qui, s'il était casanier, courrait risque d'être plus niaisement gourmé et plus sottement fanfaron de rigidité qu'un Suisse de Genève, l'Anglais s'en revient, aimant le repos de guerre lasse, et résigné par habitude à un continuel isolement.

Cette façon d'exister, quasi-claustrale, a nivelé les caractères, les esprits : de même que chacun, du pâtre au pair du royaume, porte un habit et un chapeau pareils, de même aussi, chacun a le même naturel ; les êtres d'exception n'existent pas ; les trop grands sont rognés à mesure qu'ils s'allongent, et voilà pourquoi l'art n'a jamais pu fleurir et brillera moins que jamais à l'avenir sur le sol de l'Angleterre, cette grande classe de vieux écoliers qui concourent pour le prix de bonne conduite.

Une cause permanente de malaise et de mélancolie sur cette terre trop peuplée et trop exactement régie, c'est le néant complet de l'individu ; c'est la sensation du *non être*, le déboire de se trouver grain de sable au milieu du désert, et de voir combien le sentiment humain de la mutualité tient peu de place dans cette immense ville. Elle se meut, et l'on ne s'y sent pas vivre autrement que vit la dent d'un engrenage dans les entrailles animées d'une



Types anglais : un lord, une lady, une mendiante, un boxeur, deux Écossais.

machine. Alors, il se faut replier sur soi-même, et l'on souffre tant qu'on n'est pas résigné à se plonger dans le néant.

Londres, tout à l'intérêt privé, n'offre rien au cœur, rien à l'esprit. Cette cité est trop grande ; on s'y perd les uns les autres ; l'on y coudoie des milliers de gens, sans espoir de rencontrer quelqu'un. La grande fortune même ne vous procure qu'une riche existence ignorée. L'originalité y serait sans effet, la vanité sans but, le désir de briller chimérique, autre motif qui rend ce peuple le moins artiste de la terre.

Le génie n'a donc qu'un débouché, la politique ; l'orgueil qu'un objet, le sentiment national ; et comme il faut bien se passionner pour quelque chose, on adore les chevaux. Et comme il faut bien admirer quelqu'un, on fait fumer l'encens patriotique sous le nez de lord Wel-

lington, culte bizarre dont les manifestations sont si loin de nos mœurs, qu'elles étonnent beaucoup nos compatriotes, et arrachent les hauts cris au chauvinisme français.

Dans notre pays, où la crainte du ridicule est poussée à l'excès, aucune gloire n'eût résisté à un pareil régime, et impunément affronté de si déplorables manifestations. Sans parler de la quantité de rues qui portent le nom de Waterloo ou celui de Wellington, observons que le buste du héros est dans tous les musées, dans toutes les bibliothèques. Je l'ai trouvé jusque dans les salles vénérables et gothiques de la *Bibliotheca Bodleiana*, à Oxford... Sur la place de la Banque, à Londres, Wellington est représenté à cheval, ni plus ni moins qu'un souverain. Mais, ce n'est rien encore : à l'entrée de Hyde-Park, au bout d'une pelouse située en face des croisées de lord Wellington, lord Wellington est représenté nu, en Achille, sous des proportions colossales. Achille a les jambes écartées; de son bras gauche, il soulève un bouclier rond; prêt à lancer le trait, il jette un regard formidable, et donne une expression terrible à sa tète lacédémonienne encadrée de favoris taillés en côtelettes. Cette emphatique nudité de bronze est, je le répète, placée sous les fenêtres et pour le plaisir des yeux de Wellington, à qui ce cadeau a été offert par une souscription des dames de Londres...

Tant de flatteries parurent insuffisantes. Une statue équestre à la Banque, une statue allégorique à Hyde-Park, des bustes partout; c'était bien quelque chose. Le vainqueur de Waterloo pouvait se voir en Achille, du fond de sa chambre à coucher; mais il lui était impossible de se contempler, du salon et de la salle à manger qui ouvrent sur la rue. Frappés de ce grand inconvénient, quelques hommes d'importance, protecteurs d'un statuaire qui cherchait aventure, imaginèrent d'ouvrir une souscription pour un nouveau monument au vieux duc. Une pluie d'or répondit à cet appel, et comme on avait laissé à l'artiste l'adjudication de l'entreprise, comme on voulut mêler au bronze, des canons conquis, comme en outre, au lieu de construire un piédestal, on percha tout bonnement cette statue équestre sur l'arc triomphal situé devant Apsley, l'hôtel Wellington, il se trouva que, tous frais déboursés, il resta au sculpteur un bénéfice net de quarante-deux mille livres; un million et cinquante mille francs de notre monnaie.

On se prend d'une tristesse involontaire, quand on songe à tant d'hommes de talent qui vivent dans la gêne, et qu'on voit l'absence du talent, la nullité la plus honteuse ainsi rétribuées. Cette statue est si ridicule que les Anglais eux-mêmes ne la peuvent regarder sans rire. La plus mauvaise statue que, de nos jours, l'on ait vue en France, celle du duc d'Orléans dans la cour du Louvre, était un chef-d'œuvre, auprès de cette caricature indécente du vieux duc de Wellington. Ce petit cheval de vignette énervé et sans vie, portant un torse étroitement emprisonné dans un petit manteau collant, sans nul pli; cette tête mince, coiffée d'un énorme chapeau à trois cornes qui n'est pas fait pour elle; ces pauvres jambes qui dévalent en maigres lianes, le long des flancs du coursier, tout cela forme un ensemble indescriptible. Vous avez vu parfois de ces bons-hommes à cheval que les petits écoliers charbonnent sur les murs... Eh bien! l'on a exécuté en bronze une de ces charmantes fantaisies.

Un vieil officier français se rendait à Hyde-Park avec le groupe dont je faisais partie; il examina le monument en fronçant le sourcil; Waterloo lui tient au cœur. Enfin, il murmura d'un air content: — Nous sommes vengés!

Or, le duc de Wellington ne saurait se mettre à la fenêtre, d'un côté ou de l'autre de son palais, sans se voir nu sous le masque d'Achille, ou bien à cheval, accoutré comme nous l'avons dit.

En dépit de l'exagération de ces honneurs maladroitement rendus à un homme vivant, cette tête sacrée n'a pas même été effleurée par le ridicule. Combien ces mœurs diffèrent des nôtres! La gratitude publique peut aller jusqu'à l'absurde sans perdre de sa gravité. Waterloo qui sauva l'Angleterre, est à trente-cinq années de distance, et l'anniversaire de notre défaite est célébré avec autant d'enthousiasme qu'en 1816. J'ai vu passer le vieux duc se rendant au lever de la reine; on ne peut se faire une idée des *hurras* de la foule, d'ordinaire silencieuse. Quant au héros lui-même, sa tête, si souvent modelée, convient mal à la sculpture. Longue, étirée, maigre sans saillies vigoureuses, étroite avec un nez busqué et un menton proéminent, elle présente les rides et la pâleur d'une sénilité féminine. Wellington paraît indifférent aux apothéoses dont il est l'objet, et il a toujours accueilli la popularité d'un front assez austère.

On raconte que, lors de sa chute du ministère, la populace de Londres soulevée vint briser les vitres de son hôtel. Wellington se garda bien de réparer le dommage, et au suivant anniversaire de Waterloo, quand ce même peuple, accouru sous le balcon pour fêter son héros, réclama, comme de coutume, à grands cris sa présence, Wellington, après s'être fait désirer, apparut froid et sévère; il jeta sur la foule un coup d'œil dédaigneux, lui montra d'un geste ses fenêtres en lambeaux, et se retira.

La fanfare de Waterloo, sonnée dans Londres, partout, sans relâche, et sur tous les tons, depuis trente-cinq années, diminue la grandeur de la nation anglaise. Cet enivrement semblerait plutôt le partage d'un peuple qui, n'ayant jamais gagné qu'une bataille, et désespérant de vaincre une seconde fois, ne peut revenir de sa surprise, ni prendre en patience une gloire inespérée.

— Nous allons donc enfin connaître, me dit un matin mon confrère l'observateur, ces fameux omnibus de Londres, tout tapissés de velours et plaqués en bois des îles. Ah! Paris, Paris, monsieur! Que Paris est en arrière!

On se rendait à Saint-Paul, et l'on devait parcourir la Cité. A l'entrée du Strand, la rue Saint-Honoré de l'endroit (aucun Parisien ne faillit jamais à saisir cette analogie), les omnibus circulent à toison. Nous montons. Quelle est notre surprise! Les omnibus de Londres sont étriqués, mal joints, disloqués, poudreux et d'une saleté remarquable. Seulement, ils sont clos par une portière, et le conducteur se tient en dehors, sur une planchette d'où il hèle incessamment les passants. Jamais, au surplus, quand même il pleuvrait, on ne pénètre dans un omnibus tant qu'il reste sur la plate-forme de la carriole le moindre espace vide; femmes, enfants, vieillards même, chacun aspire à grimper sur la banquette, munie d'un siége transversal, formant le T avec un banc qui partage la voiture dans toute sa longueur. Toutes ces places occupées, les survenants se casent entre les jambes des premiers. Je me souviens de m'être trouvé seizième sur une de ces machines ambulantes, dont l'intérieur n'était pas complétement garni. Parvenus en face de la grille de Saint-Paul, nous payâmes, ce qui fut très-long; mais les Anglais sont d'une patience, dont les administrations, absolues maîtresses, abusent royalement.

Plus vaste, plus élevé que le Panthéon, Saint-Paul est moins dénudé, plus fleuri et d'un aspect moins froid. C'est

un de ces monuments que l'on élève à l'usage des cours d'architecture, et pour l'honneur de la science. Il faut admirer sérieusement, en conscience, avec méthode, et se dire : nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Saint-Paul plaît aux Anglais parce qu'on y compte beaucoup de colonnes corinthiennes. La manie des frontons sur pilastres, des péristyles, des galeries hypostyles, enfin des constructions gréco-romaines à colonnes classiques, est poussée jusqu'à l'absurde. On rendra incommode un magnifique hôtel, on perdra plusieurs mètres de terrain, dans le but de faire une maison qui rappelle les temples de Pœstum, ou la Banque, ou la Bourse, ou le Colisée, ou la Poste, ou le British-Museum, ou la Douane... Tous ces monuments sont dans le goût antique, comme les décors des tragédies de Racine au Théâtre-Français. Cette fureur de pureté architecturale est éclose sous le premier des Stuarts; elle durerait encore si, depuis Walter Scott et l'école romantique, l'art ogival et sarrasin, qui ne fut jamais abandonné en Angleterre, n'avait repris sa vogue séculaire.

Saint-Paul est un de ces monuments à propos desquels l'admiration se calcule en pieds, pouces et lignes. Il a 100 pieds de plus en hauteur que le Panthéon de Paris, et 60 à 80 pieds de moins que le dôme de Saint-Pierre. Mais aux yeux des vrais patriotes, Saint-Paul l'emporte de beaucoup sur la basilique romaine, et voici pourquoi: Saint-Pierre a coûté cent quarante-cinq années de travail, et nécessité la collaboration de plus de vingt architectes, tandis qu'en l'espace de trente-cinq ans, de 1675 à 1710, avec un seul architecte, Christophe Wren, et sous le gouvernement épiscopal d'un seul prélat, le docteur Compton, on a édifié Saint-Paul, des fondations à la lanterne. L'homme d'affaires se manifeste à l'instant dans toutes les idées du pays. Celle-ci est dans toutes les bouches, et en la déduisant à chacun depuis un siècle et demi, jamais Anglais n'a senti qu'elle fait naître des réflexions plaisantes. Du reste, les gens savent, jusqu'à un penny, ce que le monument a coûté, le nombre des charrettes employées au transport des terrains, etc., etc....

Excusez-moi de vous esquisser des Anglais à propos de Saint-Paul, avec plus de prédilection que je n'en mettrais à décrire l'église même. Il faudrait bien des pages, et la moindre lithographie serait plus explicite. Rien, au surplus, ne me serait plus facile. J'ai sous les yeux une *notice et description raisonnée* de l'église de Saint-Paul, exécutée avec une conscience qui donne mal aux nerfs. Je n'aurais qu'à glaner pour être précis et complet. Ma justification est là. Copier des guides, c'est le métier d'un cuistre, non le libre travail d'un *gentleman* cheminant pour son instruction et pour le délassement futur de ses amis.

Observée du dehors, cette église est moins morne que sa petite sœur des rives de la Seine. D'abord, Saint-Paul est situé au centre du quartier le plus remuant, le plus animé, entre London-Bridge et la porte de la Cité. Puis, le style de l'œuvre étant admis, il faut reconnaître à ce Christophe Wren un grand mérite. Il a meublé sa façade de deux campaniles très-ouvragés, très-découpés, et assez volumineux pour arrêter, pour caresser l'œil en passant, et le préparer à subir la majesté plus froide de la coupole. Si Soufflot eût agi de même, son monument aurait plus de front, plus de vie, et Victor Hugo ne se fût peut-être pas avisé de son *gâteau de Savoie*. Ensuite, il y a une énorme horloge avec de beaux cadrans, qui, conformément à toutes les horloges du Nord, est la plus merveilleuse du monde. Partout où vous verrez les passions publiques tourner aux horloges phénomènes, avancez avec confiance; vous êtes chez un peuple doux, pacifique, obligeant, et, s'il adore les carillons, jovial en son humeur. Strasbourg et Bruges fourniraient des preuves à l'appui. Saint-Paul ne marie pas l'agréable à l'utile ; il ne carillonne point. Enfin, les hautes et longues murailles de Saint-Paul, loin d'être nues comme celles du Panthéon, roches à pic, attristées de liasses de foin accommodées en festons, les murailles de Saint-Paul fourmillent de fenêtres, de colonnes, d'entablements, de moulures, de guirlandes, de niches à figures, de corniches, de modillons saillants, et autres détails d'ornement.

A l'intérieur, la coupole si élevée est un chef-d'œuvre de hardiesse et de science. On comprend à peine sur quoi s'appuient ces masses superposées; l'économique artifice des charpentes n'est pas moins admirable. Je me rappelle un escalier qui m'a paru, comme l'échelle de Jacob, avoir pour point d'appui la foi. Mais je ne saurais le décrire avec lucidité, bien que je ne sois point architecte.

Penché sur la balustrade en fer de la galerie *des Echos*, qui d'en bas m'avait fait l'effet d'une couronne à coiffer un roi de Chypre, je jetai un coup d'œil sur les peintures de la coupole, exécutées par James Thornhill, et représentant diverses scènes de la vie de saint Paul. L'Angleterre considère Thornhill comme son meilleur peintre d'histoire; elle n'en possède pas d'autre, ce qui suffirait pour justifier ce choix. Mais cet habile artiste serait de force à appeler des rivaux et à lutter avec avantage. Il a laissé, à l'hospice de Greenwich, une des plus vastes peintures murales que l'on puisse voir, et cette composition n'est pas d'un homme vulgaire. Il s'agit d'un plafond et d'un pan de mur. Ce sont de ces apothéoses royales dans le plan de Rubens, et qui rappellent, avec moins de transparence, la couleur de ce maître, et surtout l'harmonie un peu assombrie du plafond de White-Hall. Thornhill, qui entasse un peu trop les figures, peint avec éclat et profondeur. C'est un peintre imbu des traditions nobles de la France de Louis XIV; un Lebrun, moins savant, dont Rubens a chauffé la palette et à qui Mignard a appris à sourire.

Il m'a fallu parler de ses travaux de Greenwich pour donner l'idée de son talent, car ceux de Saint-Paul ne m'ont pas laissé d'impression. Comme je les contemplais, perché au bord de cette galerie, à plus de deux cents pieds au-dessus du pavé, on me raconta une anecdote dont je restai troublé. Thornhill peignait dans les airs sur un échafaudage sans parapet. Comme il venait d'achever, en compagnie d'un de ses amis, la tête de saint Paul, par un mouvement naturel aux artistes, il se recula pas à pas, pour juger de l'effet à distance. Il reculait donc, il reculait, tout à sa pensée, et soudain, son compagnon le voit prêt à perdre pied au bord de la dernière planche. Sans hésiter, sans jeter un cri, l'ami qui tenait un pinceau chargé, s'élance prompt comme l'éclair et barbouille le visage du saint.

— Que fais-tu? s'écria Thornhill en accourant pour lui arrêter la main.

— Je te sauve la vie, répond l'Anglais avec tranquillité.

J'ignore si c'est parce que la même distraction m'advint un jour sur un des échafaudages de Versailles, où j'examinais la belle procession des Etats généraux dont mon ami Louis Boulanger enrichissait la frise élevée d'un salon; je ne sais, dis-je, si c'est à raison de ce souvenir que ce récit me remua si fort; mais, en l'écoutant au haut de cet observatoire aérien, je sentis mes yeux attirés par les dalles, tandis que mon cœur s'en allait voltigeant. Néanmoins, je regardai avec fixité les peintures de Thornhill, qui paraissaient onduler et planer contre la coupole, et j'étreignais avec amour les barreaux du garde-fou. Une

fois sorti, je m'aperçus que j'avais oublié les peintures de Thornhill. Quant à l'anecdote, je m'en souviendrai longtemps.

La chronique se tait sur le nom de l'ingénieux ami de l'artiste. Ce qu'il y a d'assuré, c'est qu'il était Anglais. Quel sang-froid exige, en un pareil moment, la soudaine combinaison d'un moyen si délicat ! Cet ami est la plus audacieuse synthèse du caractère national.

L'intérieur de Saint-Paul a la forme d'une croix, et la coupole est placée, comme de coutume, à l'intersection des deux branches. Les voûtes sont très-hautes et d'une glaciale majesté. L'immense édifice ne s'anime guère que les jours de meeting. La gravure jointe à ce chapitre représente un tel spectacle mieux que je ne saurais le faire. Ce monument passe, à juste titre, pour la plus remarquable des églises protestantes. On a pratiqué le long des murs une multitude de niches, et disposé des chapelles peu profondes, meublées de monuments funèbres à la gloire des trépassés illustres. C'est là que l'on peut apprécier la sculpture du pays, et, en passant en revue plus de cent tombeaux, se familiariser aux ambiguïtés de l'allégorie. La description de ces sujets fournirait le plan d'une foule de petits poëmes mortuaires, et donnerait des touches littéraires dans le genre suivant : «Le génie de l'Ibérie pleure le guerrier et dépose sur sa tombe les trophées de la victoire. Minerve, assise, l'indique à un aspirant militaire pour lui inspirer l'amour de la gloire. »

En général, cette sculpture est gourmée de prétentions antiques. Elle recherche la rondeur, le potelé des formes; les bras sont *faits au tour*. Les conceptions ne manquent pas d'originalité, les groupes sont dénués d'harmonie : le sentiment de la ligne ne va pas si avant dans le Nord. Par la fécondité et la fantaisie de ses inventions allégoriques, l'Anglais paraît plus propre qu'aucun peuple à perfectionner l'art si délicat du logogriphe et des rébus.

Autour de Saint-Paul il y a un terrain en friche, couvert d'une herbe fauve, et fermé par une grille, une fort belle grille. Au dehors, se pressent les maisons, et s'ouvrent les rues les plus populeuses de la Cité.

Dans ce terrain, au centre de la ville, sous les yeux des populations, on remue journellement la poussière des tombeaux pour l'engraisser de tombes nouvelles. La progressive Angleterre en est là. Avant 89, la voix éclatante de Voltaire avait déjà éloigné de nos villes les charniers insalubres ; Londres est restée en arrière. Il existe sur chaque paroisse certaines dynasties bourgeoises, féodalité de la cassonade ou de la chandelle, investies, par d'anciens priviléges, du droit d'être enterrées à la barbe des passants et sous le nez de leurs enfants. Rien n'a pu les décider à abdiquer un si précieux avantage, et chacune des vieilles paroisses est enrichie d'une ceinture de cadavres.

Bien des innovations sont impraticables dans un pays où les mœurs aristocratiques ont pénétré toutes les classes ; car il ne faut pas attribuer à un excessif respect des morts et des volontés dernières le maintien de ces coutumes barbares. Mais dans une contrée où, par amour-propre, et pour l'attrait des distinctions, si puissant dans les pays d'égalité légale, chacun a ses idoles à défendre, ses préjugés à faire passer, ses priviléges à maintenir, tous sont intéressés à protéger autour d'eux certains abus, et c'est ainsi que le Parlement n'ose toucher à l'aristocratie des marchands de la Cité.

Pour ce qui est de la vénération des morts, nous la croyons poussée très-loin, parce que la dissection des corps a été interdite aux écoles de chirurgie jusqu'à ces dernières années, ce qui contraignait les docteurs des Facultés anglaises à ignorer l'anatomie ou à l'étudier sur le continent. Eh bien ! ne voyez là qu'une de ces anomalies qui se rencontrent dans la législation des vieux peuples. La vérité, c'est qu'en aucune terre chrétienne l'irrévérence à l'égard des morts n'est portée plus loin. Je le prouverai par un seul exemple.

Je traversais, un dimanche, vers trois heures, la place publique irrégulière et fréquentée qui, du côté nord, isole la longue nef de l'abbaye de Westminster. Cette place, ouverte à tous venants, et où passent même des voitures, offre çà et là quelques vestiges d'anciennes clôtures, mais elle est si fréquentée que le sol en est lisse et battu comme celui de nos Champs-Elysées. Çà et là sont, à demi enfouies, quelques grandes pierres usées par les pieds de la foule ; ces pierres sont d'anciennes tombes sur lesquelles on marche sans scrupule. En ce moment-là, cette place était fort animée. Tout autour et à l'extrémité couraient des *cabs*, des calèches, des omnibus, chargés de bourgeois qui allaient à la campagne ; au milieu, circulaient des familles nombreuses, des femmes et des jeunes filles, toutes vermeilles, endimanchées et pimpantes, se rendant à l'office.



Jeune femme anglaise.

En m'approchant de la porte latérale de l'abbaye qui n'était pas encore ouverte, je vis un ouvrier qui creusait dans la terre une de ces fosses comme l'on en pratique chez nous dans les rues pour rechercher une fuite à une conduite de gaz, et je restai un peu surpris qu'une réparation de ce genre s'accomplît un jour férié. Cela se passait dans l'endroit le plus fréquenté, et les gens allaient et venaient, tassant, aux abords de la fosse, la terre fraîche à mesure qu'on la lançait de côté. Trois ou quatre personnes regardaient faire ; le reste circulait sans

Vue de la Tour de Londres (Voyez la page suivante).

Mœurs commerciales. Le Règlement des comptes, d'après le tableau de Wilkie : *The Rent Day*. (Page suivante).

s'arrêter. Un des assistants s'écarta comme j'approchais, et je vis avec stupeur, au bord du trou, et à demi déshabillé d'un drap mortuaire, un cercueil, placé là comme une caisse qui attend un porteur. Cet ouvrier, le seul qui travaille le dimanche, c'était le fossoyeur.

Il y avait là deux parents coudoyés par les passants; des jeunes filles souriantes se dérangeaient un peu, de crainte de trébucher sur le mort; les pieds entraînaient çà et là les plus gros morceaux de la terre soulevée, et le mien se foula contre l'attache arrondie d'un tibia d'ancêtre, errant parmi les jambes de la postérité. Çà et là, jouaient et criaient des enfants, et au milieu d'une ville en fête, sans appareil comme sans recueillement, dans un sol jonché d'oisifs, et ébranlé par les roues des omnibus d'où partaient les cris des conducteurs appelant la pratique, on enterrait un mort, absolument comme on s'y prendrait chez nous pour *encrotter* un chien sur le terre-plein de la place du Carrousel, si la police tolérait à Paris, sur la voie publique, d'aussi outrageantes malpropretés.

Quand le trou fut fini, le fossoyeur y jeta sa boîte, et les parents s'en allèrent lentement, de l'air de gens qui continuent leur promenade. Pour peu qu'en sa vie l'on ait aimé quelqu'un ou vénéré quelque chose, on concevra l'impression que j'ai ressentie; je m'éloignai les larmes aux yeux, poursuivi par un carillon qui chantait dans les airs une musique flamande, comme pour me rendre plus sensible encore par ce souvenir de la patrie catholique la distance qui sépare notre âme de leur philosophie.

Peu de jours après, causant avec un des neveux de l'illustre Pitt, je lui exprimais mon étonnement du peu de vogue des idées socialistes dans un pays comme l'Angleterre. — C'est, me dit-il avec conviction, c'est qu'en France, le peuple, sceptique jusqu'à l'athéisme, ne recherche plus que le bien-être matériel. Chez nous, au contraire, il est préservé par la foi : le peuple anglais est très-religieux...

Je souris sans répondre : j'étais édifié suffisamment sur la religion des Anglais.

Laissons là Westminster où nous reviendrons, et n'oublions pas que des compagnons nous attendent à la grille de Saint-Paul, impatients de voir du nouveau, et contemplant toutefois avec admiration ce vaste monument romain déshonoré par la suie et la poussière du charbon, qui le salissent sans lui donner ce sombre aspect de vétusté qu'apprécient les âmes romanesques. Ici, la teinte est d'un noir vitreux, froid, faisant tache et se répandant par longues traînées parmi des détails qui perdent la vivacité de leur relief. Rien ne convient plus mal à cet horizon brumeux, à cette atmosphère d'usine, qu'une architecture qui fait penser au ciel bleu du Parthénon et aux marbres éclatants de l'Archipel.

De Saint-Paul à la Tour de Londres, on traverse un labyrinthe de petites rues étroites, proprettes, dallées comme des églises et bordées de petites maisons de brique hermétiquement closes. C'est là que sont établis les comptoirs, les agences d'affaires, les dépôts de marchandises, les bureaux du commerce, les banques particulières, etc... Ce quartier, d'un aspect monacal, est dévolu aux chanoines de la Bourse et de la Banque. Tout le quartier fermente et travaille comme l'intérieur d'une ruche d'abeilles. Chaque porte, peinte en bois des îles, est ornée d'un marteau de cuivre luisant, d'un judas et d'une plaque de métal portant le nom du chef de la maison. Là rien d'extérieur, point d'amorces pour les yeux. Ces petits comptoirs, où l'on escompte des millions, ont leur clientèle assurée depuis des siècles; les fils millionnaires succèdent à des pères plus riches que des nababs; les héritiers de ces dynasties n'abandonnent pas plus leur commerce que les fils aînés des lords ne renoncent à la pairie. Ce quartier fourmille jusqu'à cinq heures du soir, après quoi il reste désert, car on n'y fixe point sa demeure.

La journée finie, ces négociants regagnent d'un air modeste et paterne leurs splendides hôtels de Portland-Place, de Regent street, de Pall-Mall, de Burlington ou de Grosvenor-Square; il en est qui vont se reposer aux environs de Londres dans de magnifiques villas, pour reparaître le lendemain avec leur humble extérieur de petit marchand de la Cité. Autant, chez nous, l'on s'adonne à l'affectation *de paraître*, autant, là-bas, on s'ingénie à disparaître dans la médiocrité commune. Ce genre d'hypocrisie, même, a ses maniaques. On cite de gros banquiers qui, chaque matin, vont en personne acheter à la boucherie des côtelettes, qu'ils portent ostensiblement dans quelque taverne de Cheapside ou de Fleet street, où ils tiendront à les faire griller eux-mêmes. Puis ils achètent pour trois pence de pain de seigle, et grignotent en public un déjeuner de Spartiates, tout en recevant là leurs premières audiences. Et le bon peuple boutiquier d'admirer en eux la simplicité des antiques mœurs. Quels braves gens!

Il en est de cette médiocrité comme du sac de laine sur lequel siége le chancelier. On a mis *du d'or* dessus, et la balle a disparu sous les plis du velours. Le bonhomme a déjeuné avant cette austère communion, et un souper de Lucullus l'attend à son palais. C'est un de ces sycophantes du dieu Mercure, qui me parlant un jour d'une baignoire antique en marbre de Paros, illustrée de bas-reliefs érotiques et posée sur quatre lions accroupis, me disait: — L'empereur de Russie la faisait monter, contre moi, à la vente de ...., il y tenait et il a fait ce qu'il a pu; mais sa bourse ne pesait pas assez, il a dû me céder la main.

Telle est, en affaires, la méthode de ces hommes habiles : ils s'efforcent de conclure à des prix exorbitants s'ils vendent, dérisoires s'ils acquièrent; dans cette intention, ils emploient tous les piéges, et abusent des circonstances : vous risquez donc d'être fourvoyé sur les prix; — mais sur la qualité des articles, jamais. Attendez-vous à toutes les subtilités de l'agio; mais convenez avec soin de la nature, de la valeur d'une marchandise, et recevez-la les yeux fermés. C'est tout l'opposé chez nous.

En flânant dans ces quartiers, l'on est frappé de la confiance qui préside aux transactions. A la Banque, point de sentinelles, pas de corps de garde; tout est ouvert, on pénètre partout; plus de ces cages où l'on emprisonne, en nos comptoirs, les caissiers avec leurs écus. Là, des tables basses, accessibles à tout venant, sans treillis ni grillages, et l'on y pèse l'or que l'on manie avec de petites pelles de confiseur, absolument comme chez nous l'on pèse du sel ou des clous de girofle chez un épicier. Dans une salle où se trouvaient des lingots d'or, on en offrit un de huit livres à ma curiosité. C'était à l'issue d'un corridor. Un voisin prit le lingot après moi, le fit passer à quelque autre, et de main en main l'objet disparut au fond du corridor, qui débouchait dans la rue. L'employé n'y fit nulle attention, parla d'autre chose, et quand le lingot revint, ce commis le reçut, non-seulement sans satisfaction marquée, mais comme un objet auquel on avait cessé de penser.

Sur une frise de cette banque, j'ai lu une inscription qui résume fort bien la doctrine religieuse du pays; en voici

la traduction : « Seigneur, dirigez nos opérations. La fortune pour moi, l'honneur à Dieu. »

Pour connaître à fond le caractère et les physionomies des commerçants anglais, il ne vous reste plus qu'à observer le fameux tableau de leur peintre Wilkie : *The Rent Day*, dessiné à *National-Gallery* par les artistes du *Musée des Familles.*

La Bourse, comme de raison, a l'air d'un temple grec : Mercure est le seul dieu de l'Olympe dont le culte n'ait pas vieilli. Ne négligeons pas les petits détails de mœurs. En Angleterre, le commerce est le principe de toute l'organisation sociale, et la couronne même se dépose sur le comptoir. La *Bourse* a la statue de la reine au front, et prend le titre de *royale*, *new royal exchange*. En France, on ne dirait jamais la Bourse *royale*.

Aussi la royauté a, dans la Cité, pour sceptre une demi-aune ; des deux plus grands fonctionnaires de l'Etat, l'un, le chancelier, fut dans l'origine une sorte de prévôt des marchands ; l'autre, le lord-maire, est le vrai souverain de la cité marchande.

Tout en suivant la ligne des trottoirs de la Cité, entre *Mansion-House*, où le premier fonctionnaire municipal est logé peu commodément dans un temple grec, et King street, où se cache *Guild-hall*, disons quelques mots de cette magistrature célèbre et peu définie.

Le lord-maire concentre les attributions d'un maire, d'un préfet et d'un juge de paix. Ses fonctions durent l'espace d'une année. Il est élu le 29 septembre par les *free-citizens*, ou citoyens libres de la Cité. Ces francs-bourgeois sont les propriétaires les plus considérables ; ils ont mission d'élire aussi les aldermen, parmi lesquels on choisit le lord-maire. La Cité est divisée en vingt-six quartiers, qui élisent chacun un représentant, et ces vingt-six mandataires, réunis aux aldermen, assistés de deux shérifts, et présidés par le lord-maire, constituent le Conseil de ville. Ce Conseil administre, dispose des fonds de la commune, rend des arrêts, et nomme à divers emplois.

Le principal officier du lord-maire est le juge assesseur (the recorder) ; il est nommé à vie par le lord-maire, et il rend la justice à Guild-hall, assisté des shérifs. Rien de plus gothique et de plus respecté que les priviléges du lord-maire, ce représentant séculaire de la souveraineté du peuple. Sa place est marquée dans les solennités publiques ; son installation est l'objet d'un cérémonial étrange ; il possède une suite nombreuse d'officiers d'honneur ; sa livrée efface en splendeur celle du marquis de Carabas ; son grand costume, doré sur toutes les tranches, comme l'uniforme de nos grands maréchaux, et d'une coupe surannée, est rehaussé par un grand manteau en fourrure de vair. Son pouvoir est très-étendu, et quand le trône est vacant, c'est le lord-maire qui préside le Conseil d'Etat, jusqu'à la proclamation du nouveau souverain.

En temps ordinaire, le lord-maire rend la justice sous le portique de son palais ; mais c'est dans la salle gothique de Guild-hall qu'il est mis en possession des insignes de sa charge. Il reçoit, pour frais de représentation, huit mille livres du Conseil municipal (200,000 francs) ; il dépense de son épargne une somme à peu près égale, et consent rarement à être réélu, à moins qu'il ne soit formidablement riche.

Autrefois, la vaste enceinte de la Cité était fermée par des barrières, des portes, des grilles et des chaînes ; de ces clôtures, il n'est resté que la porte de Temple-Bar, élevée en 1670, à l'extrémité du Strand, par Christophe Wren. C'est un cintre surbaissé, de la largeur de la rue, accosté de deux portes rondes de la largeur des trottoirs ; le tout surmonté d'un petit logis suspendu, coiffé d'un attique et orné de quatre niches, contenant, du côté de la Cité, les statues d'Elisabeth et de Jacques VI d'Ecosse ; et de l'autre, celles de Charles Ier et de Charles II, accoutrés à l'antique et fort laids : le tout noir comme la gueule d'un four. Cette porte, aussi fréquentée que la porte Saint-Denis, perpétue un des plus singuliers priviléges de la municipalité de Londres.

Les deux battants, constamment ouverts, ne se ferment que devant un seul personnage, devant le roi. Quand Sa Majesté prétend traverser la Cité, son courrier heurte à la porte, et requiert le passage de la bonne grâce du lord-maire ; la permission octroyée, les battants s'écartent, et le souverain pénètre dans la Cité. En général, dans ce cas particulier, ce dignitaire se présente à la portière du prince, et remet son épée qui lui est aussitôt rendue avec une belle salutation. Autrefois, on accrochait à cette porte de Temple-Bar les têtes coupées des suppliciés politiques ; on en préparait beaucoup. Au fait, cette porte-là ne laisse pas que d'avoir une mine sinistre.

Je la préfère néanmoins à l'étroite façade de Guild-hall (l'hôtel-de-ville). On la croit gothique en l'apercevant, puis on reconnaît que ce n'est qu'une immense monture de pendule ; surprise désagréable à qui n'est point horloger, et très-fréquente, hélas ! dans le Royaume-Uni.

A l'intérieur, une portion de l'édifice paraît remonter au quinzième siècle ; c'est celle où est située la Grande Salle, où se font les élections, et où se passent les grandes solennités municipales. Elle a cent cinquante pieds de long. La porte en est curieusement historiée ; les fenêtres, larges ogives, sont ornées de vitraux ; enfin, c'est là qu'on voit les statues bouffonnes et colossales de *Gog* et de *Magog*, ces burlesques *Gayant* de la vieille Cité de Londres, dont le peuple commerçant provient d'origine flamande. On ne manque pas, à la cérémonie de réception des lords-maires, de joindre au cortége deux mannequins habillés comme Gog et Magog ; la foule les accueille avec ivresse. Gog et Magog, au dire des Anglais, représentent un Breton et un Saxon. Personne n'en sait rien. Ce qu'ils m'ont offert de plus curieux, c'est l'attitude de nos compagnons les Parisiens, qui, prenant au sérieux ces monstres informes, remarquaient avec la plus imperturbable stupidité de logique, que nos sculpteurs de Paris travaillent beaucoup mieux. Voilà leur gravité devant Gog et Magog ; mais qu'ils avaient d'enjouement et d'esprit facétieux sous les voûtes sombres et devant les antiques tombeaux de Westminster !...

Leur visite à la Tour de Londres excita d'autres impressions, non moins imprévues. J'étais fort impatient de pénétrer dans ce donjon, investi, depuis tant de siècles, d'une si belle renommée de mélodrame. Du reste, les monuments historiques de ce pays en sont tous là ; leur légende se compose de quelques assassinats, surtout les anciens manoirs des maisons illustres. La vie d'intérieur, les pures joies de la famille, ont de tout temps tenu une grande place dans les mœurs anglaises ; au fond des châteaux, les proches parents s'égorgeaient entre eux, ne voulant pas même, pour ces sortes de relations, se livrer à des fréquentations étrangères. Vers les derniers jours de l'excursion parisienne, un des touristes, quand on sortait de quelque monument, demandait au gardien avec une tranquillité confiante : — Quels sont ceux qui furent assassinés ici ?

Vous rappelez-vous le costume de Tyrrhel, dans le drame des *Enfants d'Édouard ?* ainsi sont encore tra-

vestis les gardiens de la Tour de Londres : chapeau carré, orné d'une plume ; dague au flanc; cotte et jaquette écarlates, agrafant dans le dos, avec les armes d'Angleterre et la devise d'Henri VIII, passementées en or, au milieu de la poitrine. Ils ont à la main la hallebarde gothique, et ne tiennent au siècle actuel que par le faux-col.— Barbe-Bleue s'est fait portier, dit en les voyant mon bon compagnon d'aventures, M. Pichon Prémêlé. On les rencontre dans une cantine placée à l'entrée du fossé qui isole ce monument, accroupi sur un tertre élevé d'où il domine de loin la Tamise. Ce fossé emprisonne une épaisse muraille, bâtie par Guillaume le Roux, en 1097, tout autour du donjon, fondé, en 1078, par Guillaume le Conquérant. Ce donjon, qui constitue la Tour proprement dite, est massif, trapu, à deux étages, surmonté de quatre tourelles, et les murs ont quatorze pieds d'épaisseur. Le revêtement extérieur de cette construction a été plaqué à neuf, comme une terrasse ; ce qui empêche de deviner tout d'abord la vétusté de l'ensemble, connu sous le nom de la *Tour Blanche.*

L'enceinte de la Tour contient plusieurs donjons, deux chapelles, une caserne, un dépôt d'artillerie, les vieilles archives d'Angleterre, un musée d'armures, de curiosités guerrières, et le trésor des joyaux de la couronne. On pénètre dans l'enceinte par quatre poternes successives, à l'ouest de la tour ; elles s'ouvrent chaque matin à la pointe du jour, avec autant de cérémonies et de précautions que si l'ennemi, embusqué dans les environs, se préparait à saisir l'occasion d'une attaque. Ces fortifications furent augmentées à diverses reprises ; par l'évêque Longchamps, en 1190 ; par Henri III, par Edouard I[er], etc... La Tour de Londres, comme notre Conciergerie, est l'ancienne habitation féodale des rois d'Angleterre.

On y pénètre par une sorte de ruelle étroite et basse, pratiquée à l'intérieur du rempart. La première tour à gauche est ronde ; c'est celle du beffroi. Elle servit de prison à la reine Elisabeth, qui, également poursuivie par le souvenir de sa mère, Anne de Boleyn, et par celui de Jeanne Gray, décapitée récemment pour avoir alarmé la reine Marie, dut y passer des heures cruelles. En continuant, on voit dans le mur, à droite, une ogive à demi enfouie, qui encadre une lourde porte ; c'est *traitors' gate*, par où l'on amenait jadis les prisonniers d'Etat.

En face est une poterne noire, trapue, surmontée d'une tour percée de petites croisées grillées en fer, et dont l'aspect est lugubre. C'est la *Tour sanglante* où furent égorgés les enfants d'Edouard par le farouche Glocester. Dans l'épaisseur de cette poterne, sous les dalles d'un galetas qui la surmonte, on a retrouvé naguère les squelettes des deux jeunes princes. Dans la tour cylindrique qui joint à celle-là, *Wakefield-tower*, on montre une grande salle octogone où fut assassiné Henri VI ; Shakspeare a immortalisé cette tragique histoire. La tour *Beauchamp*, située au nord-ouest, a servi de prison à Anne de Boleyn, aux comtes de Warwick, d'Arundel et de Leicester. J'en passe, et des plus innocents. Pour achever le pèlerinage de cette sinistre nécropole, traversons la cour inégale, montueuse, et encloîtrée de toutes parts de



Un souvenir de la *Tour sanglante*

murs de briques, ou de créneaux et de débris de forteresses ; laissons, sur la droite, la caserne gothique qui remplace l'arsenal incendié en 1841, et jetons un coup d'œil sur la chapelle Saint-Pierre, basse, et trop restau-

rée, où sont, en foule, des tombes de gens qui ont leur tête à leurs pieds. Là reposent Anne de Boleyn, Catherine Howard, Jean Fischer, Thomas Morus, la comtesse de Salisbury, Seymour, duc de Sommerset, Norfolk, Dudley, le beau comte d'Essex, favori d'Elisabeth à qui la prison n'enseigna point la clémence; enfin, la jeune et infortunée Jeanne Gray, victime de l'ambition de ses parents. A quelques pas de leur sépulture, au milieu de la cour, est un carré pavé de noir; c'est là que leur sang a coulé. On voit de là les débris de Brick-tower, prison de Jeanne Gray, et de Bowyer-tower, où Clarence fut noyé dans un tonneau de malvoisie.

Il ne nous reste plus qu'à pénétrer dans *White-tower*, où nous trouverons, dans le cachot de Raleigh, un joli muséum de poignards, de haches de bourreaux et de billots, ornés d'entailles qui marquent, comme sur la taille d'un boulanger, le nombre de têtes qui les ont illustrés.

Voilà, certes, un monument bien complet, et une résidence enrichie de poétiques souvenirs, à l'usage du gouverneur de la Tour de Londres, qui occupe un logis construit sous Henri VIII, l'ogre de cette rouge légende de la monarchie britannique.

Observons qu'en France les révolutions s'attaquent d'abord aux cachots et les détruisent, quitte à en élever d'autres. En Angleterre, les révolutions n'ont jamais jeté hors des gonds la porte d'une seule geôle. C'est le pays de la prévoyance.

Le Musée des armures, collection de harnais royaux, du treizième au dix-septième siècle, contient des pièces importantes et authentiques, le tout mal présenté, trop à l'étroit, et arrangé avec un goût puéril : pour compléter l'effet, ils gonflent des mannequins, les couvrent d'oripeaux, de guenilles : on se croit dans le magasin d'un théâtre. On voit là des étendards conquis, des modèles d'armes et des trophées guerriers, parmi lesquels des cuirasses ramassées à Waterloo et percées par devant. C'est là qu'éclatèrent les susceptibilités de plusieurs de nos compatriotes, indignés que les chefs de l'expédition amenassent des Français devant un spectacle insultant pour eux. Westminster et Windsor virent se renouveler ces élans d'un patriotisme auquel je suis indigne de m'associer. Mais, désespérant de m'exalter jusqu'à l'épopée du chauvinisme, je me bornais à remarquer la singularité de ces gardes vêtus comme sous Henri Tudor, et montrant les débris de Waterloo. Sans soupçonner de tels scrupules, ils nous indiquaient les armures françaises et pensaient nous flatter en louant la finesse de la trempe et la solidité des plastrons. Un beau jour, il y a dix ans, la fashion mit ce musée au pillage, s'affubla des armures et alla jouter au tournoi d'Eglinton.

Si, chez nous, l'on s'avisait de vouloir ainsi changer en un costumier de parade le musée d'artillerie, mon ami de Saulcy, qui en est conservateur, pointerait probablement une pièce de huit contre les vandales épris de cette manie de carnaval historique.

Dans la salle supérieure, qui porte le nom d'Elisabeth, parce qu'elle y emprisonna nombre de malheureux, il y a des armes de sauvages, d'anciennes arquebuses, et des morceaux rares très-mal exposés. Trois épées, un casque, un ceinturon de Tippo-Saïb; le billot où furent décapités Lovat et Balmerino après Culloden, en 1745; la hache qui coupa la tête du comte d'Essex; une autre hache, compliquée d'un pistolet à trois canons, dont se servait Henri VIII quand il allait la nuit en aventures; enfin, une armure asiatique, que l'on dit avoir appartenu à Bajazet : elle est très-fine, et chaque maille du haubert porte gravé en creux un verset du koran.

La salle qui contient les joyaux de la couronne est nue, pauvre, mal éclairée et située dans un bâtiment neuf. On y voit la couronne de Charles II, le sceptre de saint Edouard, et les ornements royaux de la reine Victoria. Comme pierres dignes de remarque, il n'y a guère qu'un saphir et un très-gros rubis. On nous refusa l'accès des archives, placées au second étage de la tour Blanche, dans la chapelle de Saint-Jean, qui passe pour un très-beau reste de l'architecture normande.

La Tour de Londres est un monument curieux; mais les Anglais, avec leur manie de restaurations infidèles et de pastiches gothiques, en ont dénaturé le caractère, que les vieilles tours ont seules conservé : l'impression que l'on emporte en sortant n'est pas sans déceptions; la réalité amoindrit ce que l'on avait imaginé.

Point de ces mécomptes, en tout ce qui touche à la vie active du siècle. La tour n'est plus comme jadis la sentinelle avancée de la Cité; à ses pieds règne une puissance nouvelle, plus pacifique et plus souveraine, qui arbore aux flèches aiguës de ses forteresses les pavillons des cinq parties du globe. Quelques pas séparent la tour des *docks* ou bassins, où sont amarrées les flottes opulentes de la moderne Tyr. La plus rapprochée de ces gares est le *dock de Sainte-Catherine*, que suit le *dock de Londres*, et, plus loin, sont les bassins immenses de la Compagnie des Indes, dont la splendeur retrace nos ruines.

— La perte de vos colonies, me disait un Anglais, non sans hypocrisie, nous a fait dépenser bien de l'argent ici.

—Nous reprendrions volontiers l'entreprise au prix coûtant, répondis-je à ce bon apôtre.



Les chapeaux de femmes à Londres. Annonces ambulantes des marchandes de modes (page suivante).

Ces gigantesques ouvrages datent du commencement du siècle. Les docks de Sainte-Catherine ne sont ouverts

que depuis 1828. Ce sont de beaux bassins carrés, navigables trois heures avant les marées hautes, et bordés de quais couverts de hangars derrière lesquels se succèdent de spacieux magasins. Là se chargent et se déchargent les navires : sous les magasins, sont percées des caves édifiées sur pilotis; ces greniers souterrains, dont sont pourvus tous les chantiers, forment un ensemble de galeries évaluées à une longueur de cinq à six milles. Les docks de Sainte-Catherine absorbent un espace de vingt-cinq arpents ; les docks de Londres, de même ; ceux des Indes en prennent environ cinquante, et ceux du Commerce, sur l'autre rive, tout autant. Le seul dock du tabac, partie intégrante des bassins de Londres, a un périmètre de plus d'une acre ; les magasins couvrent quatre arpents ; ils sont magnifiques, et placés sur des caveaux où l'on peut loger 70,000 pipes de rhum, de vin ou d'eau-de-vie. Le bassin des Indes Occidentales a été élevé par souscription, au capital de 35 millions, et trois fois heureux les actionnaires !

Ces lieux étranges sont le théâtre d'un mouvement prodigieux. Il semble que, pour former de pareils amas de toutes les denrées, l'on ait dû épuiser la fécondité de la terre. Il y a des endroits où l'on marche dans le sucre des îles, et l'odeur miellée de la cassonade, à ce degré de concentration, vous prend à la gorge. Ailleurs, ce sont des fruits confits, des épices à réduire en coulis le lac de Genève, des bois de Campêche à le teindre en pourpre ; des spiritueux et des cotons ; des parfums et des drogues infectes. Le nez trouve enfin son spectacle et ses étonnements.

On contemple cette féerie commerciale, à l'ombre d'une forêt de mâts, en cheminant parmi les manœuvres, les commis, les tonneaux, les câbles, sur une voie pavée de plaques de fer, polies et parfois entaillées par les roues des camions. C'est là surtout que l'on se fait une opinion de la splendeur, de la prépondérance et de la richesse de cette nation, polype monstrueux, dont les suçoirs absorbent la substance de toutes les contrées, et dont le corps est là.

Mais, presque aussitôt surviennent les contrastes : à deux pas de cette surabondance de tout, le dénument de tout. Après les prodiges du luxe mercantile, la dure et obligatoire oisiveté de la misère. Tout ce quartier Wapping, de *London-Dock* au *Tunnel*, est livré à une indigence affreuse. On entrevoit, dans des cours pleines d'immondices et de bouges fétides, des familles entières, hâves, déguenillées, malsaines, et d'une saleté dont le cœur se soulève.

Quand on a vu des haillons à Londres, Callot ne semble plus qu'un dessinateur du journal des modes. Un homme entre, la tête la première, par un trou quelconque dans un réseau de guenilles, cherche une issue pour ses quatre membres, et le voilà accommodé. Il ne reste parfois, de tout un pantalon, qu'une boutonnière : on s'en revêt avec philosophie ; la peau de ces misérables est si bronzée, si épaissie, si tannée, qu'elle les habille pour les yeux et fait illusion aux passants. Dieu, qui mit en ce pays-là un lingot d'or dans tant de poitrines, y a revêtu ses enfants d'une peau de bure. Tout mortel accoutré de la sorte, et montrant sa chair, croirait déroger s'il se coiffait d'une toque ou d'un bonnet. Ils sont couronnés d'un peu de chapeau. Il en est ainsi des femmes, des mendiantes même.

Admirez, sur les coussins de cet équipage à quatre chevaux, attelés à la Daumont et conduits par un postillon de soie, admirez cette jeune duchesse, radieuse d'élégance ; un rapide coup d'œil sur cette capote de velours épinglé, chef-d'œuvre parisien, annoncé hier dans les rues par des prospectus ambulants. Dans quinze jours, la capote passera sur la tête de l'institutrice des enfants. Quatorze mois après, la cuisinière la conduira au marché : l'objet engraisse en devenant populaire. Une marchande en plein vent la retournera et la fera briller à l'envers. La voilà défleurie, cassée, dépenaillée, et les ailes pantelantes comme un oiseau blessé ; c'est alors qu'une mendiante la ramassera dans le ruisseau, et reviendra, en tendant la main, la montrer à la duchesse, qui ne la reconnaîtra pas.

Mais la pauvresse a rapporté trois pence ; voilà du pain : non, voilà du gin, et le soir on verra les enfants, nus et grouillant sur un tas d'ordures, grignoter des épluchures de légumes, des carottes crues, des tronçons de choux, et tout ira dormir en un monceau sur quelques brins de paille pulvérisée.

La délicatesse nationale relègue ces scènes faméliques à l'ombre des quartiers perdus. Remède insuffisant.

Avant de pénétrer dans le *Tunnel*, ce pont souterrain de la Tamise, nous entrâmes dans une taverne pour nous refroidir au dehors, et nous réchauffer à l'intérieur, de quelque cordial. On buvait debout autour du comptoir, et, çà et là, circulait une femme, offrant dans le même panier, en manière de rafraîchissements, de petites oranges de Malte, ainsi que des pieds de mouton froids, à demi-crus, qu'elle nous présentait au bout d'une fourchette de fer, avec un peu de sel dans du papier. Ces légers passe-temps de l'estomac ont pour but de charmer l'intervalle des repas ; jugez par là des souffrances que doit infliger la faim à de si magnanimes appétits !...

Sous le Tunnel, où l'on descend par un trou rond de près de cent pieds, orné de peintures claires, et flanqué de deux escaliers, le besoin de vivre donne lieu à de douloureuses industries.

Dès qu'on pénètre dans la double galerie dont les voûtes décrivent les trois quarts d'un cercle, l'air s'épaissit et se glace ; une vapeur humide et froide, chargée de miasmes sépulcraux, borne à vingt pas l'horizon, éclairé vainement par 126 becs à gaz. Il semble qu'on mourrait si l'on passait deux heures dans ces hypogées, qui distillent goutte à goutte une eau qui s'amoncèle dans des flaques noires et glissantes.

Entre chaque pilier il y a des boutiques, tenues par de jeunes filles ensevelies vivantes. Souriantes et pâles, elles offrent de la verroterie, des lunettes enchantées, des panoramas de Londres, et quantité de menue quincaillerie et de babioles foraines. On montre les marionnettes ; on joue de l'accordéon et de la serinette dans ce souterrain ; enfin l'on y vit dans le séjour de la mort. Quelles maladies inconnues sur la terre du soleil doivent germer là ! La bonne serre froide pour faire éclore des raretés morbifiques ! La liberté s'oppose à la clôture de ces échoppes, qui solliciteraient la sollicitude du gouvernement à un double titre : dans l'intérêt de la santé publique et de la moralité.

Quand on aura pratiqué aux issues du Tunnel, inutile à cette heure, des chemins à voitures, il sera vraiment d'un service avantageux. Très-large à cet endroit, et couverte de navires, la Tamise ne peut porter un pont, et, dans l'état actuel des choses, pour la traverser à cette hauteur, les attelages sont dans la nécessité de remonter jusqu'à *New-London-Bridge* ; c'est un détour de cinq milles.

FRANCIS WEY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

FABLES.

LES DEUX FOUS ET LA RIVIÈRE.

Deux Fous... J'aime à parler des fous,
Car c'est toujours parler des hommes;
Érasme même croit que vous et moi, nous tous,
En notre meilleur sens, tant soit peu fous nous sommes...
Deux Fous,—vieux riverains de la Doire, en Piémont,—
Armés chacun d'un balai de bruyère,
Voulaient, un jour, balayer la rivière,
L'un en aval, l'autre en amont,
Prétendant, celui-ci, qu'elle coulait trop vite,
Et celui-là, trop lentement.
Les fous, si fous qu'ils soient, ont leur raisonnement;
Or, le dernier disait : Si bien je précipite
Ces flots qui ne vont point, ceux qui viennent après
Auront loi de hâter leur course;
Et le premier : Si, vers leur source,
Je les refoule tous, que de soins, que d'apprêts
Il leur faudra pour reconnaître
Leur rang entre eux; partant donc, leur essor,
Dont je me vois déjà le maître,
En deviendra plus lent... Mais, inutile effort!
Nos Fous ont beau pousser, chacun à sa manière,
Leur peine n'aboutit qu'à troubler la rivière,
Et telle elle coulait, telle elle coule encor.

O vous, nos grands diseurs, dont l'esprit se consume
A doter l'univers de constitutions,
Mes fous, c'est vous; leur balai, votre plume;
Leur rivière, les Nations,
Que vous voulez pousser en avant, en arrière.
On vous a vus, parfois, troubler les flots humains;
Mais, pour les gouverner, il s'agit d'autres mains,
Comme aussi d'une autre lumière;
Et, grâce au maître des destins,
Sans vous doit s'arrêter ou couler la rivière!

LA PETITE FILLE ET LE SAVANT.

Suivons cette Petite Fille,
Frais lutin, dont l'esprit en ses yeux noirs pétille;
Où va-t-elle de grand matin?
Je la vois qui s'arrête; elle sonne à la porte
D'un Alchimiste, son voisin.
Or, le Savant, d'humeur accorte,
Ouvre, lui sourit, et, déjà,
Dans l'antre enfumé la voilà.—
Monsieur, voulez-vous bien permettre
Qu'à ce fourneau je prenne un peu de braise, un peu,
Afin d'allumer notre feu?—
Volontiers, mon enfant... Mais quoi! rien où la mettre?
Attendez qu'on vous cherche... un... je ne sais...—Oh! rien,
Monsieur, ne bougez pas; je l'emporterai bien
Là, sur ma main.—Comment! que dites-vous, ma belle?
Sur votre main!... A peine il avait achevé,
Que, prompt et prompt, Mademoiselle
Vous fait, en moins de temps qu'on ne dit un *avé*,
Dans le creux de sa main, un petit lit de cendre,
Sur lequel, aussitôt, d'étendre
Sa braise ardente; et zest! avec un ris moqueur,
Elle tire sa révérence,
Et court encor... Bon Dieu! dit le Docteur,
Que chose vaine est la science!
Moi, qui, depuis trente ans et tant,
Médite, spécule, étudie,
Moi, docteur sorbonné, peut-être, de ma vie,
Je n'aurais eu l'esprit d'en faire autant.

Zénon dit vrai : le plus sage n'est guères
Sage en tout; et le plus savant
Ignore, hélas! bien souvent,
Les choses les plus vulgaires.

ETIENNE CATALAN.

CURIOSITÉS DE LA STATISTIQUE.

PARIS ET LONDRES.

M. Darcy, inspecteur des ponts et chaussées, chargé dernièrement d'une mission à Londres, a fait un rapport qui fourmille de curieux détails. Voici l'analyse de son tableau comparatif de l'étendue, de la population, et de la circulation de Paris et de Londres.

La surface totale de Londres est de 210 millions de mètres carrés; sa population, de 1 million 924,000 habitants. Nombre de maisons, 260,000. Développement des rues, 1 million 126,000 mètres. Surface des rues, non compris les trottoirs, 6 millions de mètres. Développement des égouts, 639,000 mètres.

La surface totale de Paris est de 34 millions 379,016 mètres carrés. Population, 1 million 53,897 habitants. Nombre de maisons, 29,526. Développement des rues, 425,000 mètres. Surface des rues, non compris les trottoirs, 3 millions 600,000 mètres carrés. Développement des égouts, 135,900 mètres. Surface des trottoirs, 888,000 mètres.

Ainsi, à Londres, à chaque habitant correspond une surface de 100 mètres; à Paris, à chaque habitant correspond une surface de 34 mètres. A Londres, chaque maison renferme, en moyenne, sept habitants et demi; à Paris, chaque maison renferme trente-quatre habitants. A Londres, à chaque maison correspond une longueur de rue de 40 mètres 40 cent.; à Paris, à chaque maison correspond une longueur de rue de 15 mètres.

Ces rapprochements permettent d'apprécier immédiatement la différence qui existe entre ces deux villes. Ainsi, on peut en conclure qu'il existe à Londres une grande quantité de surfaces non bâties; que les maisons y sont peu élevées, que chaque famille possède la sienne.

Les boulevards de Paris offrent sans contredit le point où la circulation est la plus importante. Voici ce qui résulte des observations de l'ingénieur en chef du service municipal de la capitale :

Il passe, en vingt-quatre heures, sur le boulevard des Capucines, 9,070 colliers; boulevard des Italiens, 10,750; boulevard Poissonnière, 7,720; boulevard Saint-Denis, 9,609; boulevard des Filles-du-Calvaire, 5,856; moyenne générale de ces cinq stations, 8,600 colliers. Rue du Faubourg-Saint-Antoine, 4,300; avenue des Champs-Elysées, 3,959.

A Londres, dans Pall-Mall, vis-à-vis le théâtre de la Reine, il passe au moins 800 voitures par heure; sur le pont de Londres, dont le profil en travers se compose de deux trottoirs de 2 mètres 50 centimètres de largeur chacun, et d'une chaussée de 9 mètres 20 centimètres, il ne passe pas moins de 13,000 voitures par jour. Sur le pont de Westminster, la circulation annuelle s'élève à 8 millions de chevaux au moins.

On voit par ces chiffres que la circulation de Paris atteint à peine la moitié de celle des rues de Londres.

LE SPECTACLE EN FAMILLE (1).

MARGUERITE, OU IL NE FAUT PAS COURIR DEUX LIÈVRES A LA FOIS.

COMÉDIE-PROVERBE, DÉDIÉE A Mme G-t-D-s.

PERSONNAGES :

MARGUERITE, costume de fermière-demoiselle.
PIERRE, costume de paysan, veste, sabots, etc.
GERMAIN, costume de ville, sans recherche.



a scène se passe devant une ferme à la porte de laquelle est une table. La maison est à gauche du spectateur; au fond, la campagne; à droite, un buisson. Au-dessus de la porte de la maison est une fenêtre. — Ce proverbe peut aussi se jouer dans un intérieur; la table à gauche, dans le fond une porte, et une porte à droite au fond.

SCÈNE Ire.

MARGUERITE *à une table, se tirant les cartes.*

Mais... tout ceci me donne un peu d'inquiétude !...
Dans ce jeu désolant toujours la solitude !
Je cherche, et ne vois rien poindre à mon horizon.
Les cartes, jusqu'ici, n'ont eu que trop raison !
Poursuivons cependant.
(Elle tire de nouvelles cartes.)
Dix de cœur qu'accompagne
Un neuf de trèfle. Ah ! bien. — Un homme de campagne !
Que nous veut-il ?... Eh ! mais, Dieu me pardonne, il veut
Se faire aimer de moi !
(Elle se lève et fait une révérence moqueuse.)
Pardon si l'on ne peut
Seconder ce désir qui vraiment nous honore !
(Continuant à tirer des cartes.)
Neuf de carreau ! Retard. — Vous voyez; pas encore;
Attendez, attendez, mon beau *Roi de carreau*,
Fussiez-vous gros fermier, bon bourgeois, hobereau.
— Si tel est l'avenir que ton livre m'annonce,
Destin railleur, merci; de grand cœur j'y renonce !
Sort galant, en effet ! Un balourd, un lourdaud,
Viendra de ses gros soins m'imposer le fardeau !

(1) Voyez la table du tome XVII.

Cette comédie-proverbe en vers a été écrite pour le *Musée des Familles* (on va voir avec quelle pureté, quelle finesse et quel à-propos), par un de nos plus éminents collaborateurs, qui se dérobe en vain, nous l'espérons, sous le voile du pseudonyme.

Moins animée de mouvements de scène que nos comédies précédentes, elle est très-facile à jouer en famille, et le rôle de Pierre surtout est d'un effet certain, avec son patois naïf, son gros bon sens, et ses allures et son costume qu'on peut varier comme on l'entendra.

Non; les cartes auront menti !... Quelle folie
De se laisser troubler !... Ah ! c'est que je m'ennuie !
Je m'ennuie !
(Elle se lève.)
Et pourtant je suis heureuse ici !
Maîtresse, à vingt-cinq ans, d'une ferme à Créci,
Pays délicieux, peuplé de gens que j'aime ;
Riche plus qu'il ne faut, quand on est seule, et même
Quand avec l'indigent on partage son bien ;
Jolie, à ce qu'on dit, et je crois qu'on dit bien ;
Dans mes champs, au logis, où je commande en reine,
Mon désir est compris, ma voix est souveraine.
Du maire, quand je veux, je suis le conseiller ;
Sur les pauvres, le soin que je prends de veiller
Ne me fait point d'ingrats, par un bonheur bien rare !
Ainsi, loin que le Ciel envers moi soit avare
Des dons que sa faveur garde à ceux qu'il chérit,
Il m'en comble ! C'est vrai ; tout me vient, tout me rit !
Il semble qu'à mon gré le soleil ou la pluie
Féconde mes sillons... ; cependant, je m'ennuie !...—
C'est beau les blés mouvants, les pâturages verts ;
C'est beau les monts, les bois que la neige a couverts ;
Mais de les admirer à la fin je me lasse !
Le chevreau qui me suit, sans doute, est plein de grâce,
Mais sa grâce mutine est la même toujours.
Pour moi, le jour qui vient ressemble à tous les jours !
Rien, non, plus rien ici qui m'émeuve ou m'étonne ;
Quoi donc viendra troubler ce bonheur monotone ?...
(Elle retourne à la table, regarde les cartes et dit sans s'asseoir :)
A ces cartes encor je reviens malgré moi ;
Ce n'est pas sans frémir !... j'ai peur ! Aussi, pourquoi,
Lorsqu'elle m'éleva, plus mère que maîtresse,
Au château de Linval, notre bonne duchesse
Me fit-elle oublier et mon patois naïf,
Et cet amour qu'enfant j'avais si pur, si vif,
Pour ce qui me parlait de mon humble village
Et du vieux toit de chaume, abri de mon jeune âge ?
Pourquoi ne suis-je plus la petite Margot,
Des dépouilles du bois se faisant un fagot
Qu'elle apportait le soir, récolte précieuse,
Au foyer, ranimé par la flamme joyeuse ?
J'étais bien ignorante et c'était le bonheur !
(Elle s'asseoit à la table.)
Vilain Roi de carreau qui trouble tout mon cœur !
Vaut-il pas mieux rester fille ?
(Elle tire des cartes.)
Mais c'est étrange !
(Gaiement.)
Mon jeu qui, tout à coup, s'éclaircit et s'arrange !
L'amoureux campagnard trouve un galant rival !
Salut, *Valet de pique* élégant !... Oh ! quel mal
Sur vos traits a jeté ce voile de tristesse ?
Quel est votre roman qui déjà m'intéresse ?
(Elle compte ses cartes, de gauche à droite.)
Un, deux, trois, quatre et cinq... Mariage, pour... lui !

Un, deux, trois, quatre et cinq... Plus que le jour qui luit
Ceci me paraît clair. *Dame* et *Valet* ensemble ! —
Mais d'où vient qu'à la fois je souris et je tremble ?
Prophétiques avis, dois-je vous écouter ?
(*Regardant attentivement le jeu étalé.*)
Oui, famille, union, je n'en puis plus douter !
Famille !... Des enfants, c'est le bonheur peut-être !
Mais, de ces beaux enfants si le père est un maître !
S'il faut faire humblement ce que monsieur prescrit !...
Avec beaucoup d'amour, avec un peu d'esprit,
Aisément, m'a-t-on dit, une femme est maîtresse !...
L'esprit, la plus naïve en a lorsque la presse



Marguerite.

Le besoin inquiet que, de sa liberté,
Peut nourrir en son cœur une juste fierté.
Pour l'amour, nous verrons, vienne un valet de pique
Distingué, de bon sens, aimable et qui se pique
D'être honnête homme !... Oh Dieu ! le joli château d'or
Que j'entrevois là-bas, bien loin, petit encor,
Mais qui grandit, grandit sous la main de la fée !
— « La folle jeune fille et la sotte fieffée !
« Qui peut lui mettre ainsi la cervelle à l'envers ?
« Voyez-la donc rêver, ses deux grands yeux ouverts ! »
Si quelqu'un te voyait, ma pauvre Marguerite,
Voilà ce qu'il dirait...

(Elle entend du bruit.)
On vient! Ah! fermons vite
Mon livre bien-aimé.
(Elle réunit ses cartes en un paquet qu'elle met dans sa poche.)
Qui va là?

SCÈNE II.

MARGUERITE à gauche, PIERRE à droite du spectateur.

PIERRE.

Qui va là?
Mais je crois être sûr que c'est ben moi que v'là,
Moi, Pierr', vot' serviteur et ton cousin, mamzelle.

MARGUERITE.

Que viens-tu faire ici?

PIERRE.

Vas-tu m' chercher querelle?

MARGUERITE.

Est-ce fête aujourd'hui, pour faire le rentier?
Manger, boire et dormir, eh! c'est un bon métier!

PIERRE.

Vous me tarabustez toujours! C'est-y ma faute
Si le grain fut petit, sur la paille pas haute?
Je ne fais pas le blé, dam!!

MARGUERITE.

Vous ne faites rien.

PIERRE.

Oui, j' sis un fainéant, un butor, un vaurien,
C'est convenu; va! va! Mais, comm' je crains l'orage,
Je cours m' mettre à l'abri. Je n'ai pas le courage
De braver le tonnerre, et quand je vois l'éclair,
Je me cache.

MARGUERITE.

Imbécile!

PIERRE.

Imbécile! il est clair
Que t'as, à ce matin, Margot, l'himeur chagrine.
T'auras mal dormi.

MARGUERITE.

Non.

PIERRE.

Oh! j' vois c' que c'est, cousine;
T'as la mégraine.

MARGUERITE, *avec impatience.*

Non.

PIERRE.

As-tu queuque souci?

MARGUERITE, *de même.*

Peut-être.

PIERRE.

Mais pourtant rien n' va mal par ici!
Des dernières moissons ta grange est toute pleine;
Le plancher du grenier craque sous ton aveine;
La vigne nous promet un vin délicieux;
Le troupeau, ben portant, fait voir aux envieux
Cent agneaux gais et drus, aussi biaux que leux mères:
Si tu t' plains, après ça, c'est que t'as des chimères.

MARGUERITE, *vivement.*

Mais je ne me plains pas.

PIERRE.

Eh! ben, moi, je me plains!
De méchants mots pour moi tous tes discours sont pleins;
Tu n' veux pas que j' mange, qu' je boive et que je dorme!
Je fais cinq p'tits repas par jour, c'est donc énorme?
L'aube, chaque matin, raccourcit mon sommeil,
Et ma voix à tes coqs annonce le soleil;
Et, parce que je dors sept ou huit pauvres heures,
J' sis un grand paresseux! c'est pas juste!...
(D'un ton pleureur.)

MARGUERITE.

Tu pleures?
C'est ennuyeux, va-t'en.

PIERRE.

Oh! oui, qu' je m'en irai.
J'ai ma part dans ce bien, et je m'établirai.

MARGUERITE.

T'établir! Beau mari qu'un benet de ta sorte!

PIERRE.

Un cœur neuf, d' vieux écus qu'avec soi l'on apporte,
Pas trop laid, pas trop beau, plutôt mêm' beau que laid,
On trouv'rait à son pied chaussur', si l'on voulait;
Oui, mais, on ne veut pas, vois-tu; l'on se défie!

MARGUERITE.

Quelques sottes raisons encor, je le parie.

PIERRE.

L'air est, depuis queuqu' temps, malsain pour les maris,
Et j'en voyons beaucoup que je savons marris
De s'être laissé prendre aux appeaux des fillettes!
Fine sera cell'-là qui, par ses amusettes
Au filet conjugal fera tomber mon cœur.

MARGUERITE, *souriant.*

Vraiment! On te disait amoureux!

PIERRE.

C' ton moqueur!
Si j'étai-t-amoureux, j'irais sous *sa* fenêtre,
A l'heure matinale où le jour vient de naître,
Comme le rossignol chanter mes plus doux chants;
Je *lui* f'rais des bouquets des plus bell' fleurs des champs;
Je perdrais le manger; bramant comme une biche,
Je ne dormirais plus, et je serais plus chiche
Des instants que je donne au banc où j' viens m'asseoir
Pour voir l'-z-étoil' percer le ciel rouge du soir.
Ces instants seraient tous pour all'; mais pas si bête!
L'amour est comme un mal qui vous prend dans la tête
Et vous fait galoper, galoper... J'aime trop
Mon allure ordinaire, un joli petit trot,
Pas ben vif et qu' jamais un coup de fouet ne presse...

MARGUERITE.

Oui, le pas endormi, le pas de la paresse!

PIERRE.

Si tu veux! C'est comm' ça, je ne changerai point.
Vivre heureux, je veux dir' calme, c'est le grand point!

MARGUERITE.

Ainsi, tu n'aimes rien?

PIERRE.

Je n'aime pas la gêne.
Gémir, pleurer, jeuner, veiller, c'est trop de peine.
D'ailleurs, je fais comm' toi, Margot, j' reste garçon!
On n' te voit pas non plus, et j' dis que t'as raison,
Montrer un goût ben vif pour c' qu'est du mariage.

MARGUERITE.

Et, qui pourrais-je aimer dans ce triste village?
Est-il un homme, un seul...

PIERRE.

Un seul! bon, c'est poli!
Coquetter sans aimer, pas vrai, c'est si joli?
(A part.)
Attrape!

MARGUERITE.

Tu croirais...

PIERRE.

Je crois qu' t'es coqueteuse,
C'est-à-dire enjôleuse, et changeuse, et menteuse.
Car promettre bien plus que l'on ne veut tenir,
Et bailler de l'espoir à des... niais, c'est mentir;
Et mentir, c'est vilain pour une honnête fille!

MARGUERITE, *piquée.*

Tu me fais la leçon!...

PIERRE.

J' sis toute ta famille,
Ton père que t'as perdu, ta mèr' qu' tu n'eus jamais,
Ton cousin qu'autrefois, petite enfant, t'aimais;
Je te fais la leçon, oui; c'est que ça me taquine
De voir à c' méchant jeu que ton cœur s'acoquine!
On choisit.

MARGUERITE.

Qui veux-tu qui me puisse charmer?

PIERRE, *avec une emphase railleuse.*

Charmer!

MARGUERITE.

Je n'aime pas, mais je me laisse aimer.

PIERRE.

C'est donc bien, cela? Non.

MARGUERITE.

Mais si, par là, j'amuse
Mes ennuis, où vois-tu le mal? Pour qui s'abuse,
Tant pis, cent fois tant pis! Est-ce ma faute à moi
Si tous me trouvent bien, et si, content de soi,
Chacun se flatte ici de faire ma conquête?
L'un demande ma main à baiser; l'autre quête
Un salut bienveillant, un sourire, un regard;
Je salue en passant, je souris... par égard,
Par pure charité; je tends ma main qu'on baise,
Et je renvoie ainsi, tout heureux et tout aise,
Chacun des soupirants, sans qu'il m'en coûte rien.
Loin de faire du mal, tu vois, je fais le bien.

PIERRE.

Oui, c'est comm' un' façon que t'as de fair' l'aumône!
Je n' crois pas que l' curé la recommande au prône! —
Ne saurais-tu t' fixer, voyons? Ton cœur mouvant,
C'est l'aile du moulin, qui tourne à chaque vent.

MARGUERITE.

Cette comparaison...

PIERRE.

N' te paraît pas galante?
Trouves-tu celle-ci plus vraie et moins choquante?
Ton cœur...

MARGUERITE, *en colère.*

Assez, assez!

PIERRE, *sans s'émouvoir.*

Est comme un artichaut
Dont chacun peut avoir un' feuille; hier Michaut,
Demain Leroux, Delorme, ou moi!

MARGUERITE.

Tant d'insolence!...

PIERRE.

C'est ça, fais les gros yeux pour m'imposer silence!...
Ce que j'ai dit, j' l'ai dit, et ne m'en dédis pas. —
Mais on rentre les r'gains, et j'y cours de ce pas.
(*Il sort en chantant:*)

Vous savez ben, mamzelle Tienette,
Gentille, blonde et joliette!
Alle eut tant et tant d'z-amoureux,
Qu'all' n' put trouver un épouseux.

(*Pierre sort par la droite, et va derrière le buisson.*)

SCÈNE III.

MARGUERITE, *seule, agitée.*

Le rustre! le méchant! ah! comme il m'a traitée!
Quelle leçon!... Peut-être est-elle méritée!...
(*Bas.*) C'est vrai, je suis coquette, et j'en puis convenir...
A sa première enfance on ne peut revenir.
(*Soupirant.*)
C'est dommage!
(*Gaiement, et d'un ton leste.*)
Oh! vraiment, j'admire mes scrupules!
Après tout, se moquer de ces sots ridicules,
Est-ce un crime!... Envers qui m'a-t-on vu m'engager?—
Pierre, tu m'as blessée..., et je veux me venger!
Oui, je me vengerai. (*Elle rentre.*)

SCÈNE IV.

PIERRE.

Je n'ai rien fait qui vaille;
Je m'étais fourré là, derrière la broussaille,
Et j' l'ai vu' qui s' parlait. All' avait l'air fâché;
Ça m'a tout r'tourné l'âme, et je me sens touché!
C'te belle et chère enfant, dans le fond, alle est bonne;
Pour l'adresse et l'esprit, all' ne craindrait personne;
All' vous a des raisons qu'un notaire achet'rait...
La gentille moitié, bon Dieu! que ça ferait!
Par exemple, faudrait marcher droit, je m'en vante.
Tant mieux, je n'aim'rais pas qu'un' femm' s'rait ma servante;
Et puis, Margot l'a dit, « l' ménage, en vérité,
« C'est le gouvernement de la minorité,
« Le plus fort doit céder. »
(*Il aperçoit un voyageur.*)
Queuqu'un dans l'avenue!
Oui!... non... si fait! morgué! je n'ons pas la brelue...
C'est lui, lui!...
(*Il va au-devant de l'arrivant.*)

SCÈNE V.

PIERRE, GERMAIN.

PIERRE.

Queu bonheur! vous, Germain, parmi nous?

GERMAIN.

Quoi! tu me reconnais, Pierre, et tu me dis: vous?

PIERRE.

Dam! c' t'habit...

GERMAIN.

Entre nous, mon ami, que peut faire
La forme d'un habit...
(*Montrant le pan du sien.*)
Pour ce peu dont diffère
Mon vêtement du tien, crois-tu...

PIERRE.

D'aucuns m'ont dit
Que, de tout campagnard quand la veste grandit,
Grandit aussi l'orgueil, et qu'avec le bagage
Changent bientôt le cœur, les mœurs et le langage.

GERMAIN, *à part.*

Châtiment mérité que je n'ai pas prévu!
Il a raison; que dire?...

PIERRE.

Ah! c'est que ça s'est vu,
Et pas plus loin qu'ici.

GERMAIN, *troublé.*

Comment?

PIERRE.

La Marguerite,
Tu vas t'en souvenir; vive, accorte, petite (1),
Jolie... alle a donné dans les biaux affiquets
Des dames du châtiau, qui de ses goûts coquets
Se faisiont un plaisir, si ben que notre belle
D' paysanne qu'alle était s'est fait' Mademoiselle
Pour moi comme pour tous.

GERMAIN.

Quoi! fière à ce point-là?

PIERRE.

C'est bonne fille encore, oui; mais ce n'est plus ça!
All' vous parle à présent comme un maître d'école;
All' voudrait, qu'all' parl'rait latin, sur ma parole!
Ses égaux d'autrefois ne sont plus ses égaux;
All' nous traite trétous comme de vrais nigauds;
All' n' va pas au garrot de l'ânon de notre âne,
Et l'on dirait qu'alle a six pieds d'haut, Dieu me damne!
Le châtiau l'a gâtée!...

GERMAIN.

Oh! que non.

PIERRE.

Oh! que si!
Et le remède à ça, Germain... Mais la voici;
La reconnais-tu?.

SCÈNE VI.

Les mêmes, MARGUERITE.

MARGUERITE, *surprise, à Germain.*

Vous?

GERMAIN.

Plus belle et plus charmante!
Dix ans ont mis en fleur cette grâce piquante
Qui dans l'enfant germait.

MARGUERITE.

(*A part.*)
Le flatteur, comme il ment!
(*Haut.*)
Bonjour, Parisien!... Car, à ce compliment,
Je reconnais celui qui, pour la grande ville,
Jadis abandonna notre pays tranquille.
Allons, embrassons-nous, déserteur.

GERMAIN.

C'est permis!

MARGUERITE.

Ne sommes-nous donc plus, monsieur, de vieux amis?
(*Ils s'embrassent.*)
Nous restez-vous longtemps, au moins?

PIERRE.

Queuques semaines?

GERMAIN, *avec gravité.*

Peut-être plus.

MARGUERITE.

Tant mieux!

PIERRE, *joyeux.*

Tu verras nos domaines
Gouvernés, agrandis, enrichis par Margot.

MARGUERITE.

Pierre!

PIERRE.

Oh! j'allons-t-y rire et causer à gogo!

MARGUERITE.

Vous nous raconterez Paris et ses merveilles.

PIERRE.

Je les ouvrirai-t-y grandes mes deux oreilles!

MARGUERITE.

Êtes-vous bien content, dans ce fameux Paris?

PIERRE.

Es-tu dans les garçons? es-tu dans les maris?
Ton métier est-il bon? as-tu fait ta fortune?

MARGUERITE.

La vie est toute d'or là-bas!

GERMAIN.

Erreur commune
A tous ceux qui, de loin, ont jugé cet enfer! —
Une tête de bronze avec un corps de fer,
Un cœur de glace, un œil de lynx et qui sait lire,
Sous le dehors d'un mot, ce que ce mot veut dire;
Voilà, mes bons amis, oui, voilà ce qu'il faut
Pour bien vivre à Paris; et le moindre défaut,
En ce pays vanté, que puisse avoir un homme,
C'est la candeur d'esprit.

PIERRE.

Saprelot', voyez comme
J'y serais ben venu! Mais sais-tu qu' c'est affreux!

MARGUERITE.

Dans ce monde cruel vous pouvez être heureux?

PIERRE.

Comme un faon, au milieu d'une meute affamée?

GERMAIN.

Faon, d'abord, et puis, chien à la gueule enflammée,
Chien sans pitié!

MARGUERITE.

Mon Dieu! vous n'étiez pas méchant?

PIERRE.

Lui, pargué! c'était bon! bon! bon!...

GERMAIN.

Oui, mon penchant
N'était point vers le mal... Écoutez mon histoire!

MARGUERITE.

Elle est donc bien terrible?
(*Elle s'assied et se met à broder.*)

GERMAIN, *souriant.*

Oh! plus qu'on ne peut croire.
Mon père...

PIERRE.

Jean Guichon, un grand homme de bien,
Un brave et bon fermier dont chacun se souvient.

GERMAIN.

Mon père souhaitait, — vanité! — que je fusse,
Comme on dit, un savant, autrement, que j'en susse
Autant que les deux fils de notre sous-préfet...

PIERRE.

Dam', y n'avait point tort, et te v'là tout parfait.
« Que j'en susse, que j' fusse », oh! ça m' paraît superbe!

MARGUERITE.

C'est que Pierre est moins fort sur certains temps d'un verbe.

PIERRE.

Que sur les temps où l' seigle et l' blé doivent germer,
Où l'on doit labourer, greffer, planter, semer;
C'est certain!

GERMAIN.

On me mit au collége, à la ville.
J'en sortis ignorant, incapable, inutile,
Et, surtout, oublieux de mon premier état.
Mon père me voulant substitut, avocat,
Que sais-je? vers Paris je dus prendre ma course.
Je n'y fis pas mon droit, et j'y vidai ma bourse.
J'allais fuir; mais, hélas! en des dangers pareils

(1) *Variante pour l'actrice un peu grande.*
..... Vive, pas trop petite...

On trouve devant soi tous les mauvais conseils!
Le jeu me fut ouvert. Le jeu, c'est un abîme,
Quand on est honnête homme, où l'on tombe victime.
Je connus Mistigris, Baccarat, Lansquenet...

PIERRE.

Ici, l'on joue itout.

GERMAIN, *effrayé.*

On joue?

PIERRE.

Au cochonnet.

GERMAIN.

Obscur, des gens sans nom las de grossir la liste,
Vulgaire ambitieux, je me fis journaliste.
Où j'espérais trouver argent, crédit, renom,
Je trouvai les procès, l'amende et la prison.
Critique intéressé, je hantai les coulisses;
Je fis des feuilletons pour flatter les actrices
Et les acteurs. Un jour, aspirant au succès,
Je m'avisai d'un drame au Théâtre-Français.
Reçu, joué, sifflé!

PIERRE.

Quoi, sifflé?

GERMAIN, *souriant.*

C'est-à-dire
Humilié, berné.

MARGUERITE.

Quel chagrin!

GERMAIN, *de même.*

Et le pire,
C'est qu'on avait raison. Aussi, le lendemain,
J'étais un ennemi de tout le genre humain.
De la coupe de fiel savourant l'amertume,
Sans merci, je passai tout au fil de ma plume;
Roi, ministres, banquiers, princes, auteurs, acteurs,
(*Vivement.*)
Femmes; femmes surtout, dont les regards menteurs
Vous promettent le ciel, et qui, par leurs malices,
Traîtresses! de l'enfer vous donnent les supplices!

PIERRE.

Oh! Germain, j'aime tant les histoires d'amour;
Conte, conte.

MARGUERITE.

Pourquoi renouveler?...

GERMAIN, *sans amertume et même assez gaiement.*

Un jour
On m'aima tendrement.

MARGUERITE.

C'est gentil!

GERMAIN.

La tendresse
Que, durant ce beau jour, l'habile enchanteresse
Daigna me prodiguer, je la perdis, mon cher,
En moins de rien.

PIERRE.

Pourquoi?

GERMAIN.

Tu me le vois chercher
Encore ce *pourquoi* fatal.

PIERRE.

La mal-apprise!...
C'est tout?

GERMAIN.

Tout.

PIERRE.

Non, va donc encor!

GERMAIN.

Que je méprise
Ce monstre au parler doux, au cœur faux et banal,
C'est tout ce que je veux ajouter.

PIERRE.

C'est égal,
C'est trop court, c'est trop court, et j' voudrais ben connaître,
Pour m' sauver si j' la vois...

MARGUERITE.

Si tu la vois?

PIERRE.

Peut-être!
(*Vite.*) Connaître, pas en gros; mais, là, par le menu
Le monstre que tu dis. A-t-all' l'air ingénu?
C'est-y les yeux baissés et le miel à la bouche,
Comme ici la Suzon, que c'te Sainte-Nitouche
Vous aborde? Au contraire, a-t-all' l'air assuré,
Le pas vif, le propos gaillard et déluré?
Est-alle grande et brune, ou ben petite et blonde?

MARGUERITE, *avec autorité.*

Tais-toi, bavard, le plus impertinent du monde!

PIERRE.

Va donc, parle, Germain! Dis-nous d'abord son nom.

MARGUERITE, *impatientée.*

Est-ce assez, indiscret?



Pierre et Marguerite. (Voyez la scène VII.)

PIERRE.

Tu n' veux pas l' dire?

GERMAIN.

Non.
Je le veux oublier ce nom que ma folie
A pu glorifier.

PIERRE.

Est-alle ben jolie?
De nos biaux vers luisants ses yeux ont-ils l'éclat?

GERMAIN.

Ils sont bons, mais trompeurs.

PIERRE.

N'en reste donc pas là.

Est-elle brune ?

GERMAIN, *hésitant.*

Oui.

PIERRE.

Ma foi ! j'aime les brunes,

Et si j' deviens grand Turc, j'en aurai queuques-unes.

MARGUERITE, *d'un ton irrité.*

Monsieur Pierre grand Turc, ce serait fort plaisant !

PIERRE.

Je n' dis pas ; mais on voit tant d' choses à présent ! —

Et ses traits ?

GERMAIN, *avec complaisance.*

Le plus fier, le plus charmant visage.

MARGUERITE, *souriant.*

Oui ; la femme qu'on aime est belle, c'est l'usage.

GERMAIN, *avec chaleur.*

Oh ! bien belle, en effet, et pour telle on la tient.
C'est un vrai port de reine, un auguste maintien ;
D'un corsage loyal l'étreinte ménagée
Garde, sans la presser, sa taille dégagée ;
Plus d'une noble dame envîrait ses appas.
Bref, elle est adorable.

MARGUERITE.

Et ne s'en doute pas?

GERMAIN.

En vérité, pas trop ; non, elle est très-humaine.

MARGUERITE.

Et pour cette beauté, vous avez de la haine?
Vous pouvez détester cet objet ravissant?

GERMAIN.

C'est que de ce beau corps, le cœur...

PIERRE, *avec curiosité.*

Le cœur?...

GERMAIN.

Absent.

PIERRE.

La vilaine ! (*Avec intention.*) Hein ! Margot, pas de cœur, [une femme !
T'a-t-alle fait damner ben longtemps, la madame?

GERMAIN.

J'étais, au bout d'un mois, quitté...

PIERRE.

Mon pauvre ami !

GERMAIN, *gaiement.*

Mais, ces beaux anges-là ne font rien à demi ;
J'étais ruiné.

PIERRE.

Bon !

GERMAIN.

Au vent de ses caprices
Ce que je possédais, le fruit des sacrifices
Qu'un père s'imposa pour un fils insensé,
S'était envolé.

PIERRE.

Tout?

GERMAIN.

Oui, j'avais dépensé
Deux mille écus.

PIERRE.

Tu fis un grand trou dans la lune?

MARGUERITE, *se levant.*

Deux mille écus, Germain, mais c'est une fortune !

PIERRE.

Diantre ! six mille francs par le vent emportés.

GERMAIN.

Avec trois mille encor, que j'avais empruntés.

PIERRE.

Un vent pareil, morgué ! c'est un terrible orage.

GERMAIN, *sans déclamation, avec un accent doucement mélancolique.*

Le soin de mon honneur stimulant mon courage,
Je me suis acquitté. — J'ai ramé, croyez-moi,
Comme ramait l'esclave aux galères du roi !
Le jour s'est allongé de la nuit ; sans relâche
J'ai poursuivi l'effort d'une pénible tâche,
Et vaincu mon démon.

PIERRE.

Pristi, qué travailleur !

GERMAIN, *naturellement.*

Le travail purifie, et je me sens meilleur.

PIERRE, *attendri.*

Dieu ! que c'est ben parler !

MARGUERITE, *prenant la main à Germain.*

Oui, parole charmante

GERMAIN.

Je ne me souviens plus déjà de la tourmente.
Dans ce naufrage heureux, mon orgueil a péri,
Et je viens, à présent, désabusé, guéri,
Brisant, et sans regret, une plume inutile,
Près du toit paternel, contre un labeur futile,
Echanger le labeur, la fatigue, les soins
Du sage agriculteur ; œuvre rude, du moins
Œuvre noble et féconde, et que tout bas envie
Tel qui cède au torrent et laisse aller sa vie
Au cours impétueux des folles passions !
Politique, amour vain, sottes ambitions,
Adieu !

PIERRE.

T'as fait, mon cher, un assez triste rêve !

GERMAIN.

Et je rends grâce au Ciel qui m'éveille et l'achève !
Je retourne au bercail, blessé, mordu des loups ;
Mais de mon sort futur qui ne serait jaloux ? —
Enfin, d'une existence obscure, indépendante,
J'aurai donc les douceurs ! Paris, chaudière ardente,
Où les esprits du mal brassent tous leurs poisons,
J'ai donc pu t'échapper ! ... De riants horizons
Vont reposer mes yeux ! Pour rafraîchir ma tête,
J'aurai la paix, l'air pur ! Au lieu de la tempête
Qui roule incessamment sur toi, Paris maudit,
J'aurai le calme, auprès d'amis vrais.

PIERRE, *essuyant ses yeux.*

C'est ben dit !

GERMAIN.

J'avais juré d'abord qu'une retraite austère...
Mais c'était lâcheté ; je reviens à la terre,
Mère qu'en fils ingrat longtemps je délaissai ;
Je viens lui demander pardon pour un passé
Dont rougit aujourd'hui ma raison, et qui pèse
Là. (*Montrant son cœur.*)

PIERRE.

Bah ! n'y pense plus.

MARGUERITE.

Que votre âme s'apaise ;
Vous trouverez la joie au fond de nos guérets...

PIERRE.

Oui, tu verras, morbleu ! comm' j'sommes guillerets
Aux champs.

MARGUERITE.

La terre est bonne aux gens de cœur qui l'aiment.

PIERRE.

Et ces gens de cœur-là bêchent, labourent, sèment,
Fauchent, sans épargner la sueur de leur front.

GERMAIN.

J'y serai maladroit.

PIERRE.

Bah ! gn'aura pas d'affront !
Faut pas beaucoup d'esprit à qui pousse un' charrue,
Mais des bras, pour briser la terre qu'il remue,
Un œil sûr, pour tracer ben droit un bon sillon...
Va, ton apprentissage, y n' sera pas ben long ;
T'es vigoureux, Germain, et dans la fleur de l'âge.

MARGUERITE.

Prenez quelque repos après ce long voyage.
(*Appelant.*)
Nanon, donne à monsieur la chambre du verger

PIERRE.

Portes-y ce qu'y faut pour boire et pour manger.

MARGUERITE, *à Germain.*

A bientôt.

GERMAIN.

Au revoir.

PIERRE.

Notre logis modeste,
Je vas te le montrer ; veux-tu?

GERMAIN.

Sans doute.

MARGUERITE *à Pierre.*

Reste.
(*A Germain.*)
A bientôt.

(*Germain entre dans la maison.*)

SCÈNE VII.

MARGUERITE, PIERRE.

MARGUERITE, *avec douceur.*

Viens çà, Pierre, à nous deux...

PIERRE, *étonné.*

A nous deux ?

MARGUERITE.

Pierre, mon bon ami...

PIERRE.

Tu m' fais peur... qu'é'qu' tu veux?

MARGUERITE.

Mon frère, mon cousin !...

PIERRE.

Mais comm' te v'là câline!
« Pierre, mon bon ami ! » Toi, toujours si maline
Et si rude avec moi !

MARGUERITE.

Pierre, j'ai réfléchi.

PIERRE.

Est-c' que depuis tantôt tes ch'veux auriont blanchi,
Qu' t'es sage maintenant ?

MARGUERITE, *d'un ton presque suppliant.*

Pas de plaisanterie !
Le mal et le danger de la coquetterie,
Pierre, je les comprends.

PIERRE.

C'est heureux, tatigué!
D' courir de ci, de là, ton cœur est fatigué !
On le serait à moins.

MARGUERITE.

Toujours impitoyable!
Sois indulgent, voyons !

PIERRE.

Ça m' sembl' si peu croyable !

MARGUERITE.

Quand, devant ta raison, je viens m'humilier...

PIERRE.

(*A part.*) All' se gausse de moi !

MARGUERITE.

Quand je viens supplier
Qu'on me donne un avis prudent, mûri, sincère,
On se moque !

PIERRE, *d'un ton railleur.*

Ah ! finis; mon gosier se resserre,
Tu vas m' faire pleurer !

MARGUERITE.

Je veux te consulter
Sur un point délicat.

PIERRE.

Parle sans chipoter;
Va-t-en tout drait au but.

MARGUERITE.

Il faut que je choisisse...

PIERRE.

Quoi donc? un' pair' de bœufs? prends-la forte, et qui puisse
Tirer gaillardement l'araire et le chariot;
Un mari ? prends-le bon, simple, calme...

MARGUERITE.

Idiot,
N'est-ce pas?

PIERRE.

S'il avait trop d'esprit en partage,
Je crois, sauf ton respect, qu' vous f'riez mauvais ménage!
Quiens, Jacques l'Endormi, ça serait ben ton fait!
Avec lui tu serais la maîtresse.

MARGUERITE, *hochant la tête.*

En effet,
C'est un joli parti ; mais je t'en remercie ;
Des femmes du canton j'exciterais l'envie,
Et je ne le veux pas.

PIERRE.

Matthieu Bertrand !

MARGUERITE.

Un veuf!

PIERRE.

Mais vert et conservé. Paul Durand ? C'est du neuf;
Un brave et beau gaillard, bon enfant, qui sait vivre...

MARGUERITE.

Il ne fait rien le jour, et le soir il s'enivre !

PIERRE.

C'est vrai ; mais, après ça, qu'on lui trouve un défaut!
T'aimerais p't-être mieux le fils à Jean Briffaut;
Il est borgne d'un œil, mais très-gentil, du reste.
Le notaire?

MARGUERITE.

Oh ! trop haut !

PIERRE.

Son clerc?

MARGUERITE.

Ah ! trop modeste!

PIERRE.

Ça devient malaisé ! Si tu m'aidais un peu ?
On fait savoir c' qu'on pense, et l'on dit ce qu'on veut.
Tu distinguas Bernard ; c'est-y lui ? L'an dernière,
Tu guignas Michelet, le gars à la meunière ;
C'est-y lui ? J' les nomm' tous, y n' reste plus que moi ;
C'est-y moi ? (*Riant.*) C'te question, hein, que c'est bête?

MARGUERITE, *avec un tremblement simulé.*

Toi !

PIERRE.

Va, n' te gêne donc pas ; (*A part.*) Alle me couche en joue,
Mais l' fusil ratera. (*Haut.*) Tu vois ben que je joue.
Moi, tu m'aim'rais, Margot ! Allons donc ! bah ! faudrait
Que t'aurais perdu l' sens, et que le goût t' faudrait.

MARGUERITE.

Ah ! Pierre, c'est commettre une double injustice ;
C'est nous calomnier tous deux.

PIERRE.

(*A part.*) Ouais ! la malice !

MARGUERITE.

Tu me crois donc aveugle ?

PIERRE.

Oh ! t'as d' trop jolis yeux !

MARGUERITE.

Je vois tes qualités.

PIERRE.

J' suis pas laborieux,
Tu me l'as dit cent fois.

MARGUERITE.

Quand je suis en colère !

PIERRE.

J' suis pas trop mal gourmand.

MARGUERITE.

Aimer la bonne chère,
Ce n'est pas un péché sans absolution !

PIERRE.

Je dors fort et longtemps.

MARGUERITE.

Ta constitution
Le veut.

PIERRE.

J' suis peu galant, et quand vient la veillée
J' te quitte.

MARGUERITE.

Eh bien ! c'est que je suis... trop réveillée ;
C'est un malheur ! Souvent je lis toute la nuit.

PIERRE.

Je n' sais pas lire, moi ; ça fait, quand j'ai de l'ennui,
Qu' [illegible]e et qu' je m'endors. Ah ! si je savais lire,
Si j' savais chiffrer, si je savais écrire,
Je s'rais conseiller dans le municipal ;
Ça [illegible]ait... Mais, rien.

(*Il soupire d'une manière bouffonne.*)

MARGUERITE.

Tu sais le principal ;
Car, tu sais être bon.

PIERRE, *avec une modestie jouée.*

Ah !

MARGUERITE.

Franc.

PIERRE

Ah !

MARGUERITE.

Serviable.

PIERRE.

Ah ! c'est trop !

MARGUERITE.

Tu sais être aux pauvres secourable.

PIERRE.

Je fais ce que je peux ; mais... je n' sais pas... *charmer !*

MARGUERITE.

Mon ami, tu sais tout ; tu sais,,, te faire aimer.

PIERRE, *incrédule et croyant tout à la fois.*

Si tu ne mentais point !... Si c'était vrai... qu'on m'aime ?
Toi, sincère une fois ! ce serait drôl' tout d' même !...—
Je m'en vas tout tremblant, et j' te laisse y songer !...
Comm' je serais content... ; mais ne va pas changer !...

(*Il sort.*)

MARGUERITE.

Pauvre garçon !

PIERRE, *revenant avec timidité*

On dit que la couleuvre,
Quand all' voit un pinson, rampe, se dress', manœuvre,
Pour fasciner l'oiseau, promptement engourdi...
T'es la couleuvre, et moi le pinson étourdi !...

(*Il sort et revient.*)

Tu n' voudrais me tuer ?... L'épervier, dit-on, venge
La mort de l'oisillon sur le serpent qu'il mange !

(*Même jeu.*)

Qu'é chanc' ! sans m'en douter, je logeais dans ton cœur !

(*Il prend la main de Margot.*)

Viv' Margot ! viv' Margot !

(*Il entre dans la maison.*)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE *seule, elle est émue, mais elle se remet promptement.*

Triomphe, heureux vainqueur !
Tu penses m'effrayer avec tes paraboles ;
Mais ce sont jeux d'enfants et sottes fariboles !
Tu crois être adoré ; c'est ce que je voulais. —
Mais, si je m'étais prise en mes propres filets !...
Je n'ai pas dit un mot qui fût une promesse ;
Mon œil muet n'a point dénoncé ma tendresse... —
Pierre, vous êtes bon ; Pierre, fussiez-vous beau,
Vous ne seriez pour moi que le Roi de carreau !
Qui sera le Valet de pique ?

SCÈNE IX.

MARGUERITE, GERMAIN.

GERMAIN.

Ah ! Marguerite !
Je vous fais compliment ; oui, Pierre que je quitte,
M'a dit, ivre de joie, et me sautant au cou :
« Margot devient ma femme, et j'en suis comme un fou ! »
Je crois qu'à ce bonheur il ne s'attendait guère !
Ne s'est-il pas flatté ?

MARGUERITE.

Ne parlons pas de Pierre ;
Parlons de vous.

GERMAIN.

De moi ? Mais, de moi tout est dit.
Demain, sans plus tarder...

MARGUERITE.

Demain, c'est vendredi.

GERMAIN.

Je ne crois pas qu'un jour soit contraire ou propice.

MARGUERITE.

Nous le croyons ici, de nourrice en nourrice ;
Et c'est mal commencer que blesser, tout d'abord,
Le sentiment public, et faire l'esprit fort.

GERMAIN.

Oh ! je ne ferai rien qui contrarie ou blesse
Du commun sentiment l'innocente faiblesse.

MARGUERITE.

Bien !

SCÈNE X.

LES MÊMES, PIERRE, *qui paraît, sans être vu, à la fenêtre ouverte au-dessus de la porte de la maison.*

GERMAIN.

Après demain donc, puisque vous l'exigez,
Sacrifice facile à de vieux préjugés,
Dépouillant cet habit et l'orgueil qu'il renferme,
La veste sur le bras, j'irai de ferme en ferme,
Sûr de ne point faillir à mon nouveau devoir,
Demander aux fermiers, étonnés de me voir
Sans doute, l'humble emploi de valet de charrue.

MARGUERITE.

C'est à merveille ; mais, pourquoi cette revue
Des fermiers d'alentour ? La terre est bonne ici.

GERMAIN.

Je m'en souviens.

MARGUERITE.

Elle est hospitalière aussi ;
Votre père y reçut le mien, dans notre enfance,
Et je devais penser qu'à votre préférence
J'avais des droits certains, légitimes, sacrés.

GERMAIN.

Aisément je souscris à ce que vous voudrez.
Je sens qu'en ces beaux lieux mon bonheur peut renaître ;
Oui, mais n'oublions pas que, désormais, un maître
Peut seul, ici...

MARGUERITE.

Quoi donc ?



Germain, Pierre et Marguerite. (Voyez la scène X.)

GERMAIN.

Peut seul, ici, vouloir.

MARGUERITE.

Ce maître n'est pas maître encore !

PIERRE, *bas, à la fenêtre.*

Oh ! faudra voir !

GERMAIN.

Obtenir son aveu c'est ce que je dois faire,
Et je cours...

MARGUERITE.

Demeurez ; il n'est pas nécessaire.

GERMAIN.

Pourtant !...

MARGUERITE.

A m'obéir, ce bon *maître* est dressé.

PIERRE, *bas.*

Dressé !

GERMAIN, *riant*

Le mot est net.

MARGUERITE, *souriant.*

C'est-à-dire, empressé.
Quand Marguerite veut, faut-il tant de mystères ?
C'est conclu. Vous voilà laboureur sur nos terres.
Je dis *nos*, car, hélas ! la plupart de vos biens,
Jadis perdus pour vous, sont devenus les miens.
Les champs et les vergers vendus par votre père
Sont dans un plein rapport, grâce à Dieu !

PIERRE, *bas.*

Grâce à Pierre !

MARGUERITE.

Il faut les conquérir.

GERMAIN, *avec un sourire.*

Oh ! tant d'ambition,
Marguerite, n'est pas de ma condition.

MARGUERITE.

Tout se peut arranger. Voyons..., un... mariage
Vous répugnerait-il?

GERMAIN.

Quelle personne sage,
A qui n'a pas d'état, à qui n'a pas un sou,
A qui désespéra son père, à qui fut fou,
Voudrait s'associer?

MARGUERITE.

Pas d'état! mais vous êtes
Laboureur.

GERMAIN, *riant.*

Apprenti!

MARGUERITE.

Qui fut fou? Mais vous faites
Plus qu'on ne fit jamais des preuves de raison,
Et je répondrais, moi, de... votre guérison.
Pas un sou, dites-vous? qu'importe!

PIERRE, *bas.*

La cousine
Va lui faire crédit dessus sa bonne mine!

MARGUERITE.

Pas un sou!... Quelle fille, ayant... un peu... de cœur,
Fière de consoler une telle douleur...
Ne... donnerait... sa dot?

GERMAIN.

Ce langage me touche;
Merci!

PIERRE, *bas.*

Pour l' consoler, ma foi! la fine mouche
Sans peine le prendrait comme un petit saint Jean.

GERMAIN.

Je sens tout ce qu'ici peut avoir d'obligeant
Ce doux semblant d'espoir qu'à mes yeux on fait luire;
Mais un fantôme vain, que le jour va détruire,
Ne saurait m'abuser par sa frivolité.

MARGUERITE, *appuyant sur les syllabes.*

Si ce fantôme-là, c'est la réalité...
(*Baissant les yeux.*)
Vous ne comprenez pas?

GERMAIN.

Non, vraiment.

PIERRE, *bas.*

Est-y bête!
Moi, j' comprends ben!

GERMAIN.

En vain je me creuse la tête...
Je ne connais ici que... vous.

PIERRE, *bas.*

Hardi!

MARGUERITE, *embarras simulé.*

Germain!...

GERMAIN.

Irais-je à votre époux demander votre main?
Comptez-vous à ce point sur son obéissance,
Que de l'abandonner il vous donne licence?
Il vous aime... et je pars!

PIERRE, *haut, criant.*

Eh! il est bon, je crois,
Qu'à vos arrangements j'aille mettre ma croix.
Ça ne peut pas s' passer sans moi; Margot propose,
Mais moi, Pierre, après Dieu, s'y vous plaît, je dispose.
J' descends, je sis à vous, patientez un peu;
Au jeu que vous jouez j'apporte mon enjeu;
Nous verrons qui perdra c'te drôle de partie!
(*Il descend.*)

SCÈNE XI.

MARGUERITE, GERMAIN.

MARGUERITE.

Je ne m'attendais pas à cette repartie!
Que va-t-il arriver? Sous cet air goguenard
Se cache un grand courroux.

GERMAIN.

Je crois qu'au traquenard
Tendu par vous, Margot, vous vous êtes fait prendre.
Adieu..
(*Il va pour sortir, Pierre l'arrête, et le ramene sur le devant du théâtre.*)

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

MARGUERITE, GERMAIN, PIERRE.

PIERRE, *à Marguerite, se croisant les bras.*

Bon!... tu vas ben, c'est un' justice à t' rendre!
On vous prend des p'tits airs innocents et câlins,
Et l'on jett' son bonnet par-dessus les moulins!
J'ai vu que les garçons f'siont la cour aux fillettes;
C'est les filles maint'nant qui content les fleurettes! —
Ce qu' c'est que ce besoin qu'on a de bavarder!

MARGUERITE.

J'ai trop parlé, c'est vrai.

PIERRE.

On y devrait r'garder.
Comme le vin nouveau, la parole nous grise;
On oublie, en parlant, qu'on est une promise;
Sans souci d'un futur, qu'est un ben bon garçon,
A l'étranger qui vient on s'offre sans façon.

GERMAIN.

Ce mot...

PIERRE.

Je le redis: On s'offre sans vergogne;
Tout cela, n'est-ce pas, c'est d' la belle besogne!
Mais, à compter sans l'hôte, y faut compter deux fois!
Le futur ressuscite et réclame ses droits.

MARGUERITE.

Des droits à vous? des droits!

PIERRE.

Vas-tu mentir, traîtresse?
(*A Germain.*)
All' m'a dit, comme à toi, des mots gros de tendresse;
All' m'a dit: « Tu sais tout, tu sais te faire aimer. »
Crois-tu que j'ai' des droits que je puis réclamer?
« Tu sais te faire aimer! » C'est d'une fière force
Un mot pareil, Germain! Eh ben! trompeuse amorce,
Ce mot qui, sur mon cœur, semblait tombé du ciel,
Comm' sur la fleur qu'il ouvre un rayon du soleil!... —
« De ma douce Margot esclave volontaire,
« Je soigne ben gaîment et ma femme et ma terre;
« J'ai de riches produits et de jolis enfants: »
V'là ce que j'me disais dans mes rêv's triomphants!
Le bonheur va grand train dans une pauvre tête;
Mais, qu'il trouve en courant un caillou qui l'arrête,
L'espérance se change en un gros désespoir! —
Que dirais-tu, c'pendant, si l'on venait ce soir
T'apprendre qu'aujourd'hui...

MARGUERITE, *effrayée.*

Quoi?

PIERRE.

L'infortuné Pierre,
Dans la mare aux canards, la tête la première,
S'est jeté, pour y boir' le coup de l'étrier!

MARGUERITE.

L'horrible idée!

PIERRE.

Ah! mais, je n' me f'rais pas prier!
(*Solennellement.*)
Ou la mare, ou... ta main. Faut qu'ça s' décide vite.

GERMAIN.

Vous nous avez joués tous les deux, Marguerite!

PIERRE.

Alle s'est dit: « Mon sort sera fixé demain;
« Germain me donnera Pierre, ou Pierre Germain;
Si j' manque le premier, j'attraperai ben l'autre. »

MARGUERITE.

Ce calcul...

PIERRE.

Ce calcul, mamzell', mais c'est le vôtre.
Je n' suis pas aussi niais, allez, que vous croyez!
Mais, finissons... La main?... Non? non? non? Vous voyez!
C'est ma mort qu' vous voulez? et vous l'aurez, barbare!
Un' fois, deux fois, trois fois, la main?... Non?... à la mare!
(*Il ôte sa veste.*)
Adieu, Germain!

MARGUERITE, *hésitant.*

Attends!... Si... je ne t'aimais pas
Voudrais-tu m'épouser?

PIERRE.

Je vas sauter le pas!

MARGUERITE.

Tu démens l'amitié que tu m'avais montrée!

PIERRE.

Un homme mort pour toi! comme dans la contrée
Ça va t' faire, la belle, un honnête renom!
Ça n' te donnera pas des maris, oh! dam! non;
(*Regardant Germain.*)
Gn'a pas un gent de bien qui te voudrait pour femme,
Après mon accident; tu n' seras pas madame,
Tu resteras mamzelle, un miroir à galants,
Tournant, tournant toujours!
(*Avec attendrissement.*)
Si tu m' dois des chalands,
Tu m'aimeras pour ça, du moins.

MARGUERITE.

Ah! quel supplice!

GERMAIN.

Je te croyais meilleur, Pierre.

PIERRE, *brusquement.*

Faut qu' ça finisse!
Ou la mare, ou la main.

MARGUERITE, *s'avançant vers Pierre et lui tendant la main avec crainte.*

La main... Ah!

PIERRE.

Pourquoi c' cri?
T'es ma femme, Margot!...
(*Repos. Il fait traverser devant lui Marguerite, qu'il mène à Germain.*)
Et voilà ton mari.

MARGUERITE.

Que dis-tu?

PIERRE.

Mais, je dis que ton ami, ton frère,
Moi qui fus ton promis et que l'on nomme Pierre,
Vous, Margot et Germain, tous deux je vous unis,
Et qu' du fond de mon cœur, tous deux je vous bénis.

GERMAIN.

Ami trop généreux!

MARGUERITE, *avec effusion.*

Ah! Pierre, que je t'aime!

PIERRE.

Prends gard' de m'aimer trop maintenant, oui!

MARGUERITE.

Son thème
Est que je suis coquette; eh bien! non; il a tort.
Seule...

PIERRE, *soupirant.*

Je n' comptais pas!...

MARGUERITE.

Je m'ennuyais bien fort;
A cet ennui cruel, je cherchais un remède
Et, bien innocemment, j'appelais à mon aide
Les moyens des romans qu'au château j'avais lus;
Et j'eus des soupirants plus que je ne voulus.
C'était un passe-temps; mais mon cœur resta libre.

PIERRE.

Faut dir' qu'all' a gardé toujours son équilibre.
Dans ce chemin glissant on n' la pas vu' clocher.
Alle y marchait brav'ment, en riant, sans broncher! —
Pure de tout... péché, Germain, si j' te la donne,
C'est qu' pour un homm' comm' moi Margot ne s'rait pas bonne.
Alle est un' demoiselle, y lui faut un monsieur.
Moi, je sis un paysan tout cru, grossier, mangeur,
Dormeur, matériel, mauvaise compagnie
Enfin, pour une... dame.

MARGUERITE, *riant.*

Ah! Pierre, je le nie;
Tu sais te faire aimer.

PIERRE.

Bien! Assez sur ce point,
N' vas pas recommencer!

MARGUERITE.

Tu ne m'aimais donc point?

PIERRE.

Si fait! Je t'ai ben aimée... au moins... un bon quart d'heure!

MARGUERITE.

En vérité, tout ça!

PIERRE.

Vrai, Margot! Que je meure
Si j' t'aimai plus longtemps. — Je me suis regardé,
J'ai regardé Germain, et j' me suis décidé,
Pour toi, pour lui, pour moi, pour tous enfin, ma chère,
A rester queuque temps encor célibataire...
C'est fait, n'en parlons plus. — Vivez, vivons heureux! —
Allons dîner, j'ai faim. — Mais, écoutez tous deux:
(*A Marguerite.*)
L' châtiau t'avait faussé le cœur et les idées. —
A chacun son métier, les vach's s'ront ben gardées...
Henri Quatre l' disait.

GERMAIN.

C'est vrai.

PIERRE.

Je dis encor:
L' travail c'est le Pérou tout plein de mines d'or. —
Pierr' qui roule, en roulant n'amasse pas de mousse.
L' soleil de ton Paris est comme la lun' rousse
Qui brûle dans leur fleur ben des fruits désirés;
Vous naissez au village, au village d'meurez!

GERMAIN.

Mais, comme Salomon, tu parles par proverbes?

PIERRE.

C'est possible; et j'ajout': qu' manger ses blés en herbes
C'est folie; entends-tu, l'homme aux trois mille écus?
Les proverb' ont raison.

MARGUERITE.
Tu nous as convaincus.
PIERRE.
Encore un ; c'est l' dernier. — Vois donc, t'es ben gentille,
Et peu s'en est fallu que tu restisses fille :
C'est que l' dicton est vrai ;—vous l' connaissez, je crois :—
Y NE FAUT PAS COURIR DEUX LIÈVRES A LA FOIS !

GUSTAVE DE SAINT-JAL (de la Corrèze).

AU PUBLIC.

Ce pseudonyme cache un grave historien,
A qui de l'Institut la palme sied trop bien
Pour qu'il signe tout haut d'aussi piquantes choses...
Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses !

LE RÉGISSEUR DU SPECTACLE EN FAMILLE.

CHRONIQUE DU MOIS.--SALON DE 1850.

LES ANECDOTES DU VESTIBULE.

Au moment où vous lirez ces lignes, le Salon de 1850 ouvrira ses portes au public. Notre prochain numéro vous en décrira le contenu. Nous ne pouvons aujourd'hui parler que du contenant. Ne vous en plaignez pas d'ailleurs. Les tableaux des galeries ne vaudront peut-être pas les anecdotes du vestibule.

Bien que la peinture et la sculpture annuelles n'aient pas encore trouvé d'asile convenable, il faut se réjouir de les voir exilées définitivement de l'ancien Musée du Louvre. Cette superposition des vivants sur les morts, des croûtes du métier sur les chefs-d'œuvre de l'art, était une barbarie qui a duré beaucoup trop longtemps. Loin de voiler les modèles de nos immortelles galeries, on ne saurait trop les découvrir à tous les yeux ; et la nécessité de loger l'art contemporain quelque part nous vaudra un palais de plus..., quand la saison des palais reviendra.

Ne sachant que faire des demeures royales, dont il n'osait remplacer les hôtes, le gouvernement de 1848 offrit aux artistes exposants le Palais-National. Les artistes s'écrièrent que c'était les enterrer. On les rejeta alors de Charybde en Scylla, c'est-à-dire aux Tuileries, pour l'exposition dernière. Nous avons dit combien ce palais, bon tout au plus pour les rois et les empereurs, était antipathique aux statues et aux tableaux. Les artistes qui eurent le malheur d'y figurer jurèrent qu'on ne les y prendrait plus. On se mit aussitôt à bâtir vingt galeries sur le papier. L'un proposait le Carrousel, l'autre l'emplacement de la mairie du deuxième arrondissement, un troisième le vide laissé par l'hôtel Turenne, quai Malaquais, etc., etc. On n'oublia que l'idée la meilleure et la plus naturelle, celle qui concilierait tout et coûterait le moins : l'appropriation du second étage du Louvre aux exhibitions annuelles, qui auraient ainsi pour modèles et pour stimulants les merveilles en permanence au premier étage. Au milieu de ces projets divers, l'exposition de 1850 faillit se trouver entre deux salons, comme un cavalier entre deux selles. Bref, elle fut remise au mois de décembre, et renvoyée... au Palais-National. Nouvelles réclamations des artistes, échaudés aux Tuileries. Enfin M. de Guisard, le directeur des Beaux-Arts, mit tout le monde d'accord, en proposant d'élever un édifice dans la cour d'honneur du Palais maudit, et d'y réunir toutes les conditions de lumière exigées des exposants. C'est ce plan qu'a réalisé M. Chabrol, l'architecte du lieu, avec un zèle et des précautions qui méritent tout éloge, s'ils n'ont pas obtenu tout succès.

La construction nouvelle occupe un espace de 16,000 mètres carrés. Elle se compose d'un grand salon quadrangulaire, entouré de quatre longues galeries et de quatre petits salons aux angles, le tout éclairé d'en haut par un toit de vitres, et formant un quadrilatère de 155 mètres de pourtour. On a placé là les grandes toiles et les sculptures. Les petits tableaux occupent le rez-de-chaussée du Palais, disposé en conséquence.

Ce n'est pas le jour qui manquera dans cette cage de verre, car la lanterne supérieure a 103 mètres de superficie vitrée, presque le double de celle qui jette tant de lumière dans le grand salon du Louvre. Des calorifères sont établis pour combattre le froid et l'humidité. Et si la neige s'avisait d'intercepter les rayons d'en haut, un service est organisé pour la balayer du vaste toit. Pour que M. Chabrol succombât dans cette nouvelle campagne de Russie, il faudrait donc que les éléments fussent invincibles, comme à Moscou et sur la Bérésina.

N'oublions pas deux rapprochements assez curieux.

La première exposition des artistes français eut lieu en 1673 dans ce même Palais-National, alors Royal, où se tient l'exposition de 1850. Nous en trouvons la preuve dans l'exemplaire, unique peut-être, du catalogue de Pierre Petit, imprimeur du roi, encore visible à la Bibliothèque nationale, avec cette date de 1673. Les expositions du Louvre ne commencèrent que vingt-six ans plus tard, en 1699. Quant au jury d'examen, son institution remonte à 1745. Il était élu par la compagnie des artistes, et ne pouvait contrôler les œuvres d'aucun membre de l'Académie de peinture et de sculpture. Comprenez-vous cet admirable enseignement de l'histoire ? L'art était libre, électif, et ne relevait que de lui-même sous l'ancienne monarchie ! C'est depuis la révolution de 1793 qu'il a été privé de l'élection et soumis à des jurys arbitraires ! — Et comment la République de 1848 l'a-t-elle affranchi ? En lui rendant tout simplement ses libertés et ses priviléges de l'ancien régime ! L'industrie donne aujourd'hui le même exemple en profitant de son émancipation, pour revenir à quoi ? à une institution du moyen âge, aux conseils de prud'hommes ! Tant il est vrai que les révolutions ne servent à rien, qu'à tout remettre en place après avoir tout culbuté ! et que le progrès de l'humanité, tournant dans un cercle, consiste le plus souvent à regagner le point de départ ! N'est-ce pas le cas de *varier* le mot de Mme Roland, conduite à l'échafaud par la liberté : — « O liberté ! que de *sottises* on commet en ton nom ! »

Encore une curiosité fort piquante du Salon de 1850 : L'Assemblée législative a voté 159,000 francs pour les frais de l'exposition ; 68,000 francs seulement ont été employés à cet usage. Le reste a servi à réparer les dégâts commis par les vainqueurs de Février dans le Palais-National !

Maintenant, quelles seront les œuvres d'art envoyées et admises à cette exposition ? Nous n'en pouvons juger encore que par celles qui n'y figureront pas. Hélas ! la plupart des maîtres n'y brilleront que par leur absence.

Nous avons rencontré hier, aux portes du Salon, un

élève de M. Ingres, en paletot gris, pantalon gris, chapeau gris, yeux gris, teint gris et mine grise.

— Eh bien, lui avons-nous demandé, le maître par excellence daigne-t-il offrir ses œuvres au public?

— Jamais! a répondu l'élève de l'air le plus gris. Et il nous a raconté ainsi les occupations de M. Ingres depuis plusieurs années.

POURQUOI M. INGRES N'EXPOSE PLUS.

Vous savez que M. le duc de Luynes, ce dernier grand seigneur de France, qui emploie si noblement sa haute fortune, avait chargé l'auteur du *Saint Symphorien* de décorer de peintures monumentales la plus vaste salle de son château de Dampierre. Le prix convenu était aussi magnifique que le cœur du Mécène et que le talent de l'artiste. De plus, le premier livrait au second son royal appartement jusqu'à la confection de l'œuvre. M. Ingres devenait maître et seigneur à Dampierre, à la place de M. le duc de Luynes. Or, vous allez voir jusqu'où l'amour du *ton*, la recherche du *style*, la crainte de la *couleur*, la superstition du *jour* peuvent conduire le plus aimable et le plus désintéressé des peintres.

Le premier jour, le grand seigneur en personne accompagne son hôte sur le théâtre livré à son génie. M. Ingres l'arrête dans un salon garni de tableaux payés fort cher et signés de noms illustres :



Salon de 1850. Vue de Bruges, tableau de M. Justin Ouvrié.

— Je vous prie de faire disparaître ces toiles. Elles sont d'un autre *ton* que les miennes, et les unes jureraient dans le voisinage des autres.

M. de Luynes sacrifia ses tableaux.

M. Ingres dessina ses cartons, et le duc fit disposer à grands frais les toiles, les cadres et les ornements de la salle.

Quand tout fut prêt pour recevoir la couleur :

— Cette décoration ne peut convenir au *style* de mes peintures, dit M. Ingres ; il faut la changer de fond en comble.

On changea la décoration, suivant les idées de l'artiste, et la seconde coûta plus encore que la première.

Arrivèrent les tentures commandées par le duc, étoffes d'une richesse, d'un travail et d'un prix exorbitant.

— C'est merveilleux, dit M. Ingres, mais cette *couleur* écraserait les miennes, qui exigent le gris de souris ou le vert-grenouille.

On relégua les tentures au grenier, et l'on en fit de vert-grenouille ou de gris de souris.

M. de Luynes voulait à tout prix satisfaire M. Ingres et entrer en possession de ses chefs-d'œuvre.

L'artiste avait enfin saisi le pinceau, lorsqu'il s'écrie un beau matin :

— Décidément, ce n'est pas sur toile qu'il faut peindre ici, c'est sur fresque !

— Qu'on enlève les toiles, répond le duc, et qu'on mette la muraille à nu.

Toiles, cadres, ornements disparaissent, et M. Ingres sonde les murs avec hésitation :

— Ces murs ne valent rien ; il faut refaire ces murs !

— Qu'on les refasse ! repart l'infatigable Mécène.

On dut pour cela remanier tout le château, depuis les caves jusqu'au toit. M. de Luynes seul voulut ignorer la dépense de cet effroyable travail.

— Eh bien, demanda-t-il gracieusement, quand il fut terminé, vous allez peindre à fresque, monsieur Ingres ?

— Ma foi, non ! le *jour* de la salle m'a trompé. Je reviens à la peinture sur toile.

— Qu'à cela ne tienne !

Et l'on refait des cadres, des ornements, tout ce qu'on avait détruit...

Alors enfin M. Ingres se met au travail, et M. de Luynes le suit d'un œil triomphant.

Quelques têtes sortent de la toile ; des groupes s'arrangent, des ciels, des draperies s'ébauchent...

— C'est admirable ! s'écrie le duc enchanté.

— C'est sublime ! répètent les rares connaisseurs admis dans le sanctuaire. Car pendant tout ce temps-là, depuis des années, les meilleurs amis du châtelain n'entraient chez lui qu'avec la permission de l'artiste.

— C'est détestable ! répond M. Ingres, effaçant le tout d'un coup de brosse.

Et, plus mécontent de son œuvre à mesure qu'on la loue davantage, il la recommence et la détruit vingt fois de suite.

— Allons, allons ! patience ! disait M. de Luynes, apaisant le maître inflexible. Je ne suis pas pressé... Prenez tout votre temps.

Mais il n'avait pas prévu le coup de grâce, qui fut celui-ci :

— Monsieur le duc, lui déclara enfin l'artiste ; je renonce à la peinture... Confiez à d'autres la décoration de Dampierre !

Et M. de Luynes ne trouvant plus rien à répondre cette fois, M. Ingres quitta, avec la naïveté de La Fontaine, l'appartement d'où il avait tenu son hôte exilé dix ans, laissant les cadres vides, la salle sans peintures et le château renchéri des centaines de mille francs qu'il y avait fait dépenser en vain.

Grand seigneur jusqu'au bout, le duc de Luynes n'a pas fait entendre un murmure.

— Et voilà pourquoi notre maître n'expose plus et n'exposera jamais ! conclut l'élève au paletot gris, en achevant de nous conter cette histoire (1).

Comme il tournait le dos, nous avisâmes un disciple de M. Paul Delaroche, et nous le questionnâmes à son tour.

— M. Delaroche est à Nice, où il soigne un de ses enfants, nous dit le rapin. Il a bien laissé à Paris un chef-d'œuvre, mais il ne sera pas pour le nez du public. C'est un *Bonaparte passant les Alpes*. On le grave en ce moment ; vous le verrez chez les marchands d'estampes. Il *enfoncera* le *Bonaparte* de David. Napoléon avait dit à celui-ci : — Peignez-moi calme sur un cheval fougueux. David a donné dans ce panneau, et n'a fait qu'un cavalier de théâtre. M. Delaroche a été vrai tout simplement. Il a mis le grand homme à cheval sur un mulet ; car c'est ainsi qu'il a passé les Alpes. Quant à la figure, le maître n'a eu qu'à se regarder dans la glace pour la rendre frappante ; vu qu'il ressemble à Bonaparte à s'y méprendre, surtout depuis qu'il porte, comme *l'autre*, une mèche de cheveux en travers du front.

Un élève de M. Horace Vernet nous assura de son côte que son maître avait renoncé à exposer le portrait équestre du président de la République, depuis que lui-même s'était mordu la langue en tombant de cheval, à la grande revue de Versailles. Le fait mérite confirmation, car M. Horace Vernet n'est pas de ceux qui boudent la publicité.

(1) Voyez le portrait de M. Ingres, t. IX du *Musée*, p. 192.

Ce qui est malheureusement trop vrai, c'est qu'un autre grand artiste, spectateur de cette même revue, a brisé ses pinceaux qui ne le nourrissaient plus, pour se livrer au commerce lucratif du vin de Champagne.

Vous allez retourner votre première question contre nous : — Mais quels tableaux verrons-nous donc au Salon de 1850 ?

— Vous verrez probablement un excellent portrait de M. Amaury Duval, et un autre portrait de M. Eugène Giraud, qui a fait du bruit dans les hautes régions. C'est un simple pastel, mais qui représente avec tout l'éclat de la peinture à l'huile la belle princesse Mathilde D..., cousine du prince Louis-Napoléon Bonaparte. Vous verrez une grande toile de M. Galimard, peut-être un tableau de M. Ary-Scheffer, donné par lui à cette bonne œuvre des colonies bretonnes de M. du Clésieux, déjà recommandée par nous à votre bienfaisance ; tableau que vous pourrez gagner avec un billet de la loterie de Saint-Ilan, dont ce chef-d'œuvre formera le gros lot.

Vous verrez sûrement des miniatures comme M. Maxime David seul en fait aujourd'hui : fines et vigoureuses, caractérisées et frappantes, bijoux de famille dans un salon, et tableaux de prix dans un cabinet.

Vous verrez enfin beaucoup de paysages. L'histoire ne donnant pas de nos jours, et la nature étant plus riante que la société, on dit que les paysages auront la palme au Salon. Vous y admirerez, par exemple, et vous allez contempler ici même, la curieuse et pittoresque *Vue de Bruges*, de M. Justin Ouvrié, que nous avons pris soin de faire graver pour vous, avant que le maître l'envoyât à l'exposition. C'est là un de ces joyaux de l'art qu'il est prudent de saisir au passage ; car, à peine livrés au public, les amateurs les enlèvent au poids de l'or.

BRUGES. — JUBILÉ DU SAINT-SANG.

Bruges est la ville bien-aimée des paysagistes. Ancien chef-lieu de la Flandre occidentale, peuplé autrefois de plus de cent mille âmes, réduit aujourd'hui à trente et quelques mille habitants par le développement des cités industrielles de la Belgique, Bruges est devenu un musée par ses monuments, un sanctuaire par ses églises, une cour des Miracles par ses mendiants. On n'en compte pas moins de quinze à vingt mille, errant du matin au soir sur les ponts et les canaux de cette Venise flamande, et quêtant leur déjeuner ou leur dîner aux portes des cinquante couvents qui leur gardent la part à Dieu. Joignez à cela des rues étroites et sombres, illuminées aux deux bouts, comme des chambres obscures, par les reflets argentés de l'onde ou les rayons dorés du soleil ; de charmantes maisons gothiques à pignons dentelés, tourmentées d'ornements dans le goût espagnol ; des femmes et des paysans vêtus et coiffés comme au temps de Charles-Quint ; les souvenirs mélancoliques d'une grandeur commerciale évanouie, de tout le commerce des Pays-Bas, des factoreries de l'Angleterre et de l'Orient, de la cour des comtes de Flandres, etc., etc. ; les restes admirables du grand siècle de la peinture flamande ; les tombeaux de Jean van Eyck, de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne ; un hôtel-de-ville, des halles, un évêché, qui sont des chefs-d'œuvre d'architecture ; une forêt de tours et de clochers découpés à jour, des hôpitaux, des musées et des colléges qui étaient autrefois des palais. Voilà Bruges tel que l'a peint M. Justin Ouvrié.

La vue est prise du canal, près du Grand-Béguinage On nomme ainsi la maison de retraite des femmes âgées. Vous en voyez la porte, au bout du pont, à gauche. L'autre grande maison éclairée, à droite, est le presbytère. Dans le fond se dressent, à gauche l'église Saint-Sauveur, à droite le clocher de Notre-Dame.

C'est à travers ces restes du moyen âge, que le moyen âge lui-même semblait défiler, le 7 mai dernier, avec la procession du jubilé du Saint-Sang.

Suivant une pieuse tradition, Thierry d'Alsace, comte

de Flandre, rapporta de Jérusalem à Bruges, vers 1150, une partie du sang de Jésus-Christ, recueillie au pied de la croix par Nicodème et Joseph d'Arimathie. Thierry avait reçu ce divin présent de Baudouin III, roi de Jérusalem. Une bulle du pape Clément V constate que jusqu'au commencement du quatorzième siècle, le Saint-Sang de Bruges, figé toute la semaine, se liquéfiait les vendredis, vers six heures. Le miracle cessa le 13 avril 1310, raconte le père Meulenyzer, parce qu'un sacrilége, en baisant la relique, proféra contre elle un blasphème.

Depuis cette époque, le Saint-Sang n'a pas cessé d'être vénéré à Bruges, et le jubilé en a été célébré en 1850 avec plus de solennité que jamais. Un mois d'avance, la grande procession historique avait été annoncée dans tout le royaume, en flamand et en français. Aussi la ville entière regorgeait de pèlerins étrangers. Des Anglais payaient une guinée leur place à une fenêtre. Les rues étaient jonchées de feuillage et de fleurs, et tapissées de tentures, de drapeaux de toute nation, d'oriflammes symboliques, etc. Les cloches carillonnaient sans relâche. La cité, si déserte et si muette ordinairement, était pleine de mouvement, de foule et de bruits joyeux. Le 7 mai, la procession déboucha de Notre-Dame et déploya son immense cortége : musique et régiments de l'armée ; la *gilde* des menuisiers, avec ses hérauts, ses bannières et ses costumes ; l'histoire de toutes les Flandres, représentée par ses personnages, le comte Robert, les preux compagnons de saint Louis, Jean de Matha, fondateur des Trinitaires, Charles le Téméraire, Marie de Bourgogne, Thierry d'Alsace, les évêques de Gand, Namur, Liége, etc.; puis encore Jacques de Compostelle, les prophètes et les saints de la Bible, les mystères douloureux et glorieux, les batailles célèbres, le supplice de sainte Catherine, la reine Bathilde, la châsse de saint Eloi, les bourgmestres, les échevins, les fonctionnaires, les corporations; tout cela divisé en autant d'escortes, sur 600 mètres de long, et formant près de deux mille hommes et femmes vêtus avec l'exactitude et la richesse traditionnelles. Par exemple, la reine Marie de Bourgogne portait une valeur de 60,000 francs en diamants et en pierreries. Quant à l'assistance et au concours des spectateurs, ils étaient innombrables et composaient un cadre digne de l'immense tableau. Le défilé dura plusieurs heures. Après la rentrée de Pie IX à Rome, c'est le plus beau coup d'œil qu'ait offert la religion depuis longtemps. M. de Ravignan devait prêcher. Son état de souffrance l'en empêcha. Il fut remplacé par M. Capelle, chanoine de Cambrai.

La folie française agitait ses grelots dans cette fête populaire. Sur une place à l'écart, près d'un canal, une armée de saltimbanques s'était établie dans un village improvisé en planches et en toiles peintes. Les bons Flamands s'y extasiaient devant un singulier mélange de spectacles : La Passion de Notre-Seigneur, les barricades de Juin, l'Assemblée nationale, la mort de monseigneur Affre, l'empereur Napoléon, le général Cavaignac, en cire coloriée, les femmes sauvages, les bêtes savantes, les escamoteurs, etc., etc. Un traiteur de Paris, qui avait converti en restaurant une vieille maison espagnole du voisinage, vendit, le seul jour de la procession, deux à trois cents livres de beefsteak.

Vous voyez que Bruges méritait le pinceau de M. Ouvrié, comme celui-ci mérite le burin de nos graveurs.

FABLES ET FABLIAUX, de M. Etienne CATALAN.

Parmi les livres que le *Musée des Familles* a pris sous ses auspices et qui sont en vente dans ses bureaux, il en est un que nous recommandons spécialement à nos lecteurs, non-seulement parce qu'il est dans toute la fraîcheur de sa nouveauté, mais encore et surtout parce que nous n'en savons pas de meilleur à placer dans une bibliothèque de famille ; ce sont les *Fables et Fabliaux* de M. Etienne Catalan, le profond et savant moraliste, l'ingénieux et pur écrivain, que les *Etudes sur Montaigne*, pour quiconque les a lues, ont élevé déjà aux premiers rangs littéraires. Le second ouvrage est digne en tout du premier, et le rappelle heureusement par la solidité du fond et l'originalité de la forme. On reconnaît, dans les *Fables et Fabliaux*, le digne élève de Montaigne, l'homme qui a pâli vingt ans sur les pages des *Essais*, et qui s'est approprié en maître les tournures alertes, les finesses naïves, les vieux mots si regrettables, le *fumet* si exquis (passez-nous le mot) du plus puissant créateur de notre langue. Nul fabuliste, depuis La Fontaine, n'a conté avec autant de bonne humeur et dans un style plus vraiment français, nous allions dire gaulois. M. Catalan, du reste, a renouvelé la fable, si usée depuis deux siècles. Comme son titre l'indique fort bien, il l'a rajeunie en la mariant au fabliau. L'idée, certes, était excellente ; l'exécution ne l'est pas moins. Ce ne sont plus ici seulement des bêtes qui font de la morale : ce sont des personnages illustres ou curieux qui défilent, jetant une anecdote, un souvenir ou un bon mot ; ce sont les aventures les plus piquantes et les plus ignorées de nos vieux conteurs, ravivées de tout ce que l'art savant du langage actuel, de tout ce que les ressources de la poésie familière, peuvent ajouter au naturel charmant de notre ancien idiome. Nos lecteurs auront jugé cette savante fusion par les deux fables de l'auteur, insérées dans notre présent numéro. Le livre entier mérite d'aller dans leurs mains. Ils n'en trouveront guère, par le temps qui court, de plus littéraire, de plus moral et de plus amusant tout à la fois. Ce sera un honneur pour le *Musée des Familles* d'avoir mis le premier cette perle en lumière. Aussi ne manquera-t-il pas d'y revenir. Les occasions peut-être ne s'en feront pas attendre, car si les *Etudes sur Montaigne* avaient excité la vive attention de l'Académie française, les *Fables et Fabliaux* méritent plus que l'attention de l'éminent aréopage.

— Un autre livre dont nous reparlerons aussi et qui va faire une grande sensation en Europe, c'est le dernier écrit de M. Guizot : *Monk, Histoire de la chute de la République et du rétablissement de la monarchie en Angleterre.* Il est également déposé aux bureaux du *Musée des Familles.*

COURS DE M. COLART.

Nous devons un avis sincère aux familles qui reprennent leurs quartiers d'hiver à Paris, et qui cherchent des cours d'instruction où ils puissent envoyer leurs enfants en toute confiance. Le plus distingué, le plus célèbre et en même temps le plus sûr de tous ces cours, est sans contredit celui de M. Colart, ancien instituteur des Enfants de France, premier élève et successeur de l'illustre abbé Gaultier. Universalité des sciences modernes, solidité des vieux principes, unité de méthode et de direction, expérience de quarante années, émulation constante et progrès rapides, tout est réuni dans cet enseignement sans rival, où se forme chaque hiver l'élite de la jeunesse parisienne, depuis le premier âge jusqu'à l'adolescence et au mariage. M. Colart a pour sage devise : *Ni trop, ni trop peu.* Ses leçons durent six mois, de décembre à juin ; des devoirs sont donnés pour l'été et corrigés à la rentrée des classes. Cette division du temps et du travail ne convient pas seulement à la majorité très-aristocratique des élèves de M. Colart, qui passent la belle saison dans les châteaux de leurs pères ; elle convient à tous les enfants dont l'esprit se repose sans s'endormir, tandis que leur cœur se retrempe dans la vie de famille, et que leur santé se fortifie dans la vie de campagne. Les cours, justement nommés encyclopédiques, embrassent la grammaire, la littérature, l'histoire universelle, la géographie, l'astronomie élémentaire, les mathématiques, les sciences naturelles, les langues, les arts d'agrément. Les professeurs qui secondent M. Colart sont dignes de lui. Il suffit de citer M. Jacquand pour la peinture et M. Panseron pour la musique. Quant à la méthode d'enseignement, on ne peut la juger qu'en écoutant le maître. Nous sommes allé l'en-

tendre par curiosité, et nous y sommes retourné par intérêt et par plaisir. Jamais la science élémentaire ne prit des formes plus correctes et plus aimables. M. Colart instruit son jeune auditoire en le charmant, nous allions dire en le fascinant. Les enfants les plus rebelles à l'étude y prennent goût avec lui. Nous l'avons vu faire passer les rudiments les plus abstraits de la grammaire à la faveur d'une saillie et d'un éclat de rire. Nul n'excite plus habilement l'émulation par les petits moyens des jetons et des présidences. Nous connaissons une jeune fille pour qui la leçon de M. Colart est la fête la plus désirée de chaque semaine. Ajoutez à tout cela que le personnel de ces cours n'est jamais altéré d'aucun mélange suspect, que l'éducation s'y fait en même temps que l'instruction, par l'enseignement mutuel des bonnes manières, et par l'a-propos exquis du maître à donner l'exemple et, au besoin, la leçon de cette morale et de cette politesse française dont l'ancien instituteur des rois a pris la tradition en si bon lieu.

RÉBUS ET ÉNIGMES DU *MUSÉE DES FAMILLES*.

Ne voulant jamais cesser de joindre l'utile à l'agréable, le *Musée des Familles* avait résisté jusqu'ici à l'entraînement qui emporte les journaux illustrés vers la futilité des rébus, des charades et des énigmes. S'il cède aujourd'hui à cet entraînement et aux désirs du plus grand nombre de ses abonnés, c'est qu'il a trouvé le moyen d'introduire l'enseignement jusque dans les bizarreries du rébus et de l'énigme.

Les rébus, que nous inaugurons dans le présent numéro, tout en cassant la tête de nos lecteurs, y laisseront du moins quelque chose. Ils formeront une galerie des médaillons des rois de France et un recueil de leurs paroles les plus mémorables.

Armez-vous de cette clef historique et tâchez d'ouvrir la première porte secrète de notre labyrinthe. (Il va sans dire que le médaillon royal ne fait point partie de la phrase du rébus.)

Nos énigmes auront une portée plus instructive encore et plus générale. Elles embrasseront le vaste domaine de la science, de l'histoire et de la géographie universelles.

Voici celle que nous soumettons, pour commencer, aux méditations de notre public, et qui sera résolue dans notre prochain numéro, par une remarquable scène historique, dramatique et morale :

ÉNIGME : En quel pays et à quelle époque les grands sortaient-ils de table à la lueur de flambeaux vivants ?

N. B. Nous rappelons aux abonnés du *Musée des Familles* qui ont besoin de gravures de modes *exactes* et de modèles *exécutables* de tous les ouvrages à l'aiguille, soit pour eux-mêmes, soit pour leurs familles, soit pour leurs relations de voisinage ou d'amitié, qu'il est encore temps de joindre à leur abonnement pour 1850-51 :

LES MODES VRAIES, TRAVAIL EN FAMILLE,

Complément privilégié du *Musée des Familles*, paraissant chaque mois avec le *Musée*, contenant plus de texte explicatif et autant de patrons, musique, etc., que les journaux de modes les plus chers, *sans excentricités ni réclames de marchands*, et ne coûtant que 5 fr. par an pour Paris, et 6 fr. 20 c. pour les départements (à joindre au prix du *Musée*), au lieu de 12, 15 et 20 fr. que coûtent les journaux de modes sans littérature et sans *illustrations*. (Voir nos couvertures de septembre et d'octobre derniers.)

Le *Musée* et les *Modes vraies* réunis : 11 fr. pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements. On peut toujours souscrire au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.—Tout abonné du *Musée* peut souscrire aux *Modes vraies*, mais on ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée*.

Les abonnés du *Musée* qui, en renouvelant leur abonnement pour 1850-51, n'ont pas encore profité de leur privilége de recevoir les *Modes vraies*, n'ont, pour en profiter, qu'à envoyer *franco* un bon de poste de 6 fr. 20 c., rue Saint-Roch, 37.

OUVERTURE D'UN SALON DE LIVRES D'ÉTRENNES AU *MUSÉE DES FAMILLES*.

Beaucoup de familles ne sachant comment faire, surtout loin de Paris et à l'époque des étrennes, le choix si délicat des livres sûrs qui conviennent aux gens de goût, à la jeunesse, aux femmes, aux éducations publiques ou particulières, ont prié le *Musée des Familles* d'ouvrir un dépôt de ces livres, dans lequel elles pourraient puiser en toute confiance. Le *Musée* s'est rendu à ce vœu, et désormais nos lecteurs n'auront qu'à visiter son salon ou qu'à lui adresser leurs demandes pour recevoir immédiatement les meilleurs ouvrages anciens et modernes : Livres d'heures, de science, d'instruction, de littérature, de récréation morale, d'étrennes, etc., éditions de choix, reliures de toute sorte, à des prix plus réduits que dans le commerce, — le *Musée* ne faisant point ici une spéculation. Voyez la liste et les prix de ces livres, à la quatrième page de la couverture.

Le Salon de livres d'étrennes est ouvert tous les jours, excepté les dimanches et fêtes, de 9 heures à 6 heures.

Typ. HENNUYER, Batignolles.

ÉTUDES MORALES.

LE GATEAU DU MENDIANT. ANECDOTE CONTEMPORAINE.



Le mendiant à la porte des Sackville.

Le *Musée des Familles* vous a raconté, en 1848, l'histoire de la fête des rois. Voici un épisode authentique qui lui servira de complément, si je puis vous transmettre l'émotion qu'il m'a causée.

Je rompais hier le gâteau des rois avec quelques amis. La fève échut à M. Samuel P..., négociant de Dublin, dix fois millionnaire, homme d'esprit et de cœur original, en séjour à Paris au sujet de l'exposition de Londres. Cette royauté d'une heure qui, grâce à la tradition chrétienne, survit à tant de royautés séculaires, et que les élus du sort accueillent d'ordinaire assez tranquillement, produisit sur mon hôte une impression si vive, que je lui

fis mes excuses en voyant une larme sur sa joue pâlie.

— C'est une larme de joie! me répondit-il.

Puis, regardant sa femme, charmante Irlandaise, assise en face de lui, et non moins troublée que lui-même, il demanda aux dames la permission de la choisir pour reine.

Mme P... reçut la couronne par acclamation, et son mari, autorisé par un tendre coup d'œil, nous raconta ainsi le souvenir qui l'avait ébranlé sur son trône:

— Il y a vingt-cinq ans, un orphelin, qui en avait à peine quatorze, et que j'appellerai Daniel, vivait à Dublin chez un oncle maternel, M. Sackville. Ce dernier, veuf d'une femme qui avait emporté toutes ses vertus dans la tombe, était devenu aussi avare que riche, et aussi bourru qu'avare. Il s'était chargé de son neveu par amour-propre ; mais, le jugeant au moins superflu dans sa famille (le digne Irlandais avait douze enfants), il l'avait affublé du nom de *Treizième*, lui faisant de ce nom cruel un reproche quotidien, maudissant son père ruiné par honneur et sa mère tuée par le chagrin, trouvant qu'il mangeait comme un ogre, buvait comme une éponge, dormait comme un fainéant, et n'était bon qu'à désespérer sa famille. Daniel n'eût pu le satisfaire qu'en s'éduquant sans maîtres, en s'habillant sans étoffe, en se nourrissant de brouillard (c'est à peu près ce qui avait lieu), et surtout en partant pour l'Inde avec les mendiants émigrés. Il eût pris vingt fois ce parti, si un bon cœur, un seul, répondant au sien, ne l'eût retenu chez ses parents. C'était Rachel, sa cousine, la plus jeune fille de M. Sackville. Cette jolie enfant, de dix ans à peine, toute blonde et toute rose, avec des yeux d'un bleu humide, avait d'abord, par imitation docile, épousé l'aversion commune pour Daniel; mais bientôt le sentiment de la justice, l'élevant au-dessus de son âge, lui avait appris à consoler le malheureux. Pour vivre et s'instruire à l'ombre de Rachel, Daniel s'était fait le valet de sa gouvernante et de son instituteur. Or, toutes les fois que la cousine était en faute, travaillait mal, perdait ou brisait quelque chose; toutes les fois que la servante ou le pédagogue avaient l'humeur noire, c'était le cousin qui était coupable et qui subissait le châtiment et la malédiction. Cette iniquité pouvait faire de Rachel un petit monstre ; elle en fit, au contraire, un ange de dévouement. Plus son compagnon souffrait pour elle, plus elle l'aima et voulut le dédommager. Le voyant puni à sa place, elle devint irréprochable; et, les punitions continuant encore, elle en fit des récompenses en les partageant. Lutte touchante de deux enfants contre une famille entière, où les bons instincts des uns grandissaient de victoire en victoire, tandis que chaque défaite ajoutait aux petitesses et aux vengeances des autres! J'allais oublier un second ami de Daniel, *Stop*, le griffon du logis, qui le défendait avec plus de courage que de succès.

Rachel était devenue ainsi un prodige de science, de sagesse et de grâce, lorsque arriva la fête de Noël avec son cortége d'étrennes. Chaque enfant reçut un arbre chargé de petits cadeaux et de bougies de couleur. Daniel seul n'en eut point; on trouva quelque raison de l'en priver. Mais comme il dévorait ses larmes à l'écart, Rachel accourut, portant un arbre dix fois plus beau que les autres, et, toute rouge de bonheur, l'offrit à son cousin. C'était un encouragement envoyé par un prêtre voisin à l'ange de la maison. Le donateur arrivait au même instant; il prit les deux enfants sur ses genoux, et adjugeant l'arbre à Daniel, qui n'osait le prendre, il calma le scrupule de son cœur :

— Accepte, mon ami, le présent de ta cousine. Ce sera tout profit pour elle comme pour toi. Elle en jouira doublement, et vous vous en aimerez davantage.

Les deux enfants s'embrassèrent sous la bénédiction de l'homme de Dieu, et M. Sackville déconcerté ne protesta que par un grognement.

Hélas! c'était trop de bonheur pour Daniel! Aussi triomphante qu'il restait modeste, Rachel excita sans le vouloir la jalousie de ses frères ; et quand vint, le soir, l'exposition des cadeaux illuminés, au moment où le paria contemplait avec délire cette première fête de sa vie, un de ses cousins, feignant une maladresse barbare, mit le feu à son bel arbre de Noël et à tout son échafaudage d'étrennes... En vain Rachel éperdue se brûla les mains pour étouffer l'incendie, Daniel vit la flamme dévorer en un instant son trésor. Ce qui lui fit plus de mal encore, ce fut l'éclat de rires bruyants qui couvrit ses pleurs.

Le lendemain, Rachel était malade au lit, et Daniel cherchait sur le môle un navire pour s'embarquer... Un capitaine américain lui offrit de le prendre à l'essai, s'il consignait huit livres sterling (deux cents francs).

Le pauvre petit crut qu'on lui demandait le Potose, et s'en revint, navré, conter son secret à Rachel...

— Partir! vous voulez partir! s'écria-t-elle, pleurant plus fort que lui. Et ils se consolèrent, en s'embrassant, d'être trop pauvres pour se séparer... Cependant Rachel demeura pensive, et se mit à fouiller machinalement dans les reliques de sa mère...

Pendant les jours suivants, attribuant à Daniel la souffrance de sa cousine, on le maltraita plus que jamais, et on lui interdit le chevet de la malade. Heureusement, celle-ci n'en guérit que plus vite, afin de le revoir, et la famille se retrouva au complet le jour de la fête des Rois.

(Ici M. Samuel P... fit une pause, et notre intérêt s'accrut avec son émotion.)

— Daniel eut la fève, reprit-il, comme je viens de l'avoir. Le sort conspirait pour lui, car son cousin, le brûleur d'arbres, avait disposé le gâteau à tout autre intention... Mais il s'embrouilla dans sa tricherie, qui tourna contre lui-même. Il se mordit la lèvre et rougit jusqu'aux oreilles. Les Sackville restèrent confus de cette leçon qui semblait venir d'en haut. Daniel lui-même n'osait se croire le roi du festin, et son regard indécis allait du gâteau à sa cousine, lui demandant d'assurer sa royauté en devenant reine avec lui. Rachel avait bondi sur sa chaise, mais faible encore, elle ne put soutenir tant de joie... En voulant s'élancer vers Daniel, elle pâlit, chancela et tomba sans connaissance...

— Enfant de malheur! s'écria M. Sackville. Il ne manquait plus à ce *Treizième* que de me tuer mes filles!

Et arrachant au roi son gâteau, il lui jeta un fruit de pierre qui décorait le surtout : — Tiens, lui dit-il, voilà la fève que tu mérites! va t'en régaler loin d'ici!

Daniel, à ce coup de grâce, défaillit à son tour, et il fallut l'emporter avec Rachel.

Voilà jusqu'où peuvent conduire les préférences et les haines de famille.

La seule vengeance de *Treizième*, quand il revint à lui, fut de demander à son oncle un consentement écrit à son embarquement. Jamais cadeau ne fut octroyé de meilleure grâce. Le lendemain, Daniel retrouva le capitaine américain sur le môle; et, comme il allait le supplier de l'emmener sans argent, quelle fut sa surprise de se voir gratifié de dix schellings!

— Ce sera une avance, si je suis content de toi, dit le marin en lui tapant sur la joue. Nous levons l'ancre ce soir même pour Calcutta.

Sans prendre le temps de sonder ce mystère, Daniel fit son petit paquet et ses adieux au bon prêtre... Puis il embrassa Rachel, avec quels sanglots, vous le devinez.

Sa cousine le prit à part et lui montra son gâteau royal, sauvé par elle et précieusement enfermé dans un coffret :

—Vous savez, lui dit-elle, l'enseignement de ma mère. C'est la part de l'absent, votre part, Daniel ! Chaque jour, je la consulterai à votre sujet. Tant que vous serez heureux, elle se conservera. J'espère que vous la retrouverez intacte, et que nous la partagerons à votre retour...

L'orphelin sanglota de plus belle et faillit perdre courage. Mais tous les Sackville, accourant et le fêtant pour la première fois, le conduisirent en triomphe au port, non sans le combler... de mille conseils.

La Providence leur réservait deux leçons, à ce dernier moment. Leur victime pleura et les remercia du meilleur cœur en se séparant d'eux ; et *Stop* les quitta pour suivre Daniel à la nage, avec de tels hurlements, que le capitaine attendri le reçut à bord.

Un quart d'heure après, le mousse du *Washington* (tel était le nouveau titre de *Treizième*), debout avec *Stop* sur le bastingage, voyait s'effacer, comme une dernière étoile, le mouchoir agité par sa cousine.

Quand il ne découvrit plus que le ciel et l'eau, le capitaine l'arracha à ses rêveries : — Tu connais ceci ? lui dit-il en lui montrant un bracelet d'or.

Daniel tomba à genoux et comprit enfin... C'était le bracelet de la mère de Rachel, legs sacré de la mourante à sa fille chérie...

— Un vieux prêtre et une charmante enfant, reprit le capitaine, m'ont remis cela ce matin pour la caution que j'exigeais de toi. Lorsqu'on est aimé ainsi, c'est qu'on le mérite ! Je crois donc que tu feras ton chemin, et je veux aider tes premiers pas. Si tu es un bon marin, quand nous débarquerons à Calcutta, je te rendrai ce trésor, qui doit te porter bonheur...

— Oh ! oui, vous me le rendrez, et je le rapporterai à Rachel ! s'écria le mousse avec une résolution virile...

Douze ans après le départ de Daniel, dont on n'avait plus entendu parler, un mendiant bizarre et inconnu apparut, le soir, jouant sur la clarinette un air du pays, aux portes des anciens châteaux et des riches villas qui entourent Dublin. Il semblait cassé par l'âge et la souffrance. Un chapeau à larges bords ombrageait ses cheveux blancs. Il portait une sorte de robe en haillons, une peau de bête sur les épaules et une besace à la ceinture, avec l'inscription : *Pauvre aveugle*. Il avait, en effet, pour guide un chien tellement vieux, que sa race était méconnaissable. Les plaisants disaient que l'aveugle y voyait plus clair que le chien. L'un et l'autre intriguaient fort les curieux, qui, sans pouvoir découvrir leur gîte, les retrouvaient chaque soir devant les mêmes habitations. Ces habitations étaient particulièrement celles de la famille Sackville, dont tous les membres, plus ou moins riches, avaient leurs cottages auprès de Dublin. L'obstination du pauvre à mendier à leurs portes était d'autant plus étrange, qu'il serait bientôt mort de faim s'il n'eût vécu que de leurs charités. Les uns le faisaient chasser par leurs domestiques, les autres le chassaient eux-mêmes avec cent avanies ; ceux-ci le menaçaient de briser son gagne-pain criard, ceux-là lâchaient leurs chiens de garde aux trousses de son frêle compagnon. Et plus les marques d'égoïsme lui étaient prodiguées, plus il revenait les provoquer avec son interminable refrain.

— Mes amis, répondait-il doucement à leurs insultes, vous oubliez que nous sommes frères, que le riche peut devenir pauvre, et le pauvre riche ; que Jésus-Christ lui-même (il nous l'a dit) se cache sous les haillons de la misère... Chacun ici-bas peut avoir besoin d'autrui... Réfléchissez à ce que vous faites... La nuit porte conseil ; je reviendrai demain...

Et, tout en circulant ainsi, le mendiant faisait causer les les indiscrets, se mettait au courant de l'histoire de chacun, et s'attirait de nouveaux outrages en lançant quelque vérité à propos :

—Monsieur Robert Sackville, attachez bien vos chiens ; vous savez que ce n'est pas pour vous qu'ils vous aiment !...

—M. Georges, brûlez-vous toujours les arbres de Noël ?

— Madame Anna Berkins, il y a des marâtres qui donnent aux enfants des gâteaux de pierre !

— Madame Sarah Thomson, vos filles mettent-elles, comme vous, des chats vivants dans le pot-au-feu ?

Et mille autres leçons à brûle-pourpoint, qui exaspéraient chacun, sans corriger personne...

L'étrange mendiant ne disparut enfin qu'après avoir reçu de tous les Sackville, festoyant au château paternel, une telle volée de coups de pierre, qu'il s'en alla clopin clopant, emportant son chien meurtri dans ses bras.

— Adieu, maintenant ! leur cria-t-il d'une voix étonnante pour son âge, je n'ai plus rien à vous demander !

Il faut dire qu'une seule exception avait dédommagé le pauvre de tant d'insensibilité. La petite Rachel Sackville, devenue une belle personne de vingt-deux ans, la perle de toute la famille et de tout le comté de Leinster, vivait retirée dans un humble cottage, avec une respectable domestique, soignant les derniers jours du vieux prêtre, ancien ami de son enfance. Chaque fois que le joueur de clarinette arrivait à sa porte, elle écoutait son air national avec une larme dans les yeux, et lui apportait elle-même son aumône en caressant son chien, et en disant de sa douce voix : — Priez pour mon cousin Daniel !

A ces mots touchants, l'aveugle, attendri à son tour, regardait la jeune fille, comme s'il eût recouvré la vue...

Un soir que Mlle Sackville était sortie, il se fit conter toute son histoire depuis douze ans par la bonne domestique. C'était la vertu, la piété, la charité en action, mais aussi la tristesse et le malheur... Rachel songeait toujours à son cousin Daniel, et ne pouvait se consoler de son absence et de son silence... Elle passait les journées à parler de lui avec le vieux prêtre... L'arbre de Noël, le gâteau des Rois, le départ, Stop, formaient leur éternelle conversation. Elle avait refusé les plus riches partis de Dublin, ce qui l'avait brouillée avec sa famille...

— Tenez, suivez-moi, continua la domestique, dont l'émotion du pauvre avait gagné la confiance, vous allez juger à quel point ma maîtresse aime ce Daniel !

Et, oubliant que le vagabond n'y voyait pas, elle le conduisit dans la chambre de Rachel, ouvrit un coffret précieux, et lui montra le gâteau desséché depuis douze ans, mais à l'abri de toute corruption.

— Tant que ce gâteau se conserve ainsi, ajouta-t-elle, Mlle Sackville espère revoir son cousin.

Le mendiant ne l'écoutait plus... Bouleversé des pieds à la tête, il touchait du doigt chaque objet, l'arrosait de larmes, y portait ses lèvres tremblantes... Enfin, s'agenouillant devant le gâteau sacré, il le considéra avec tant d'ardeur et de joie, que la bonne, revenant à elle, s'écria : — Vous n'êtes donc pas aveugle ?

Pour toute réponse, le pauvre referma le coffret, et disparut...

Quand Rachel rentra, elle poussa un cri, en trouvant le bracelet de sa mère sur le gâteau de Daniel...

Le lendemain, une grande nouvelle retentit à Dublin, et frappa tous les Sackville comme un coup de tonnerre. Daniel, leur parent, ce pauvre *Treizième*, arrivait de l'Inde, dix fois plus riche à lui seul qu'eux tous ensemble. Il avait acheté en débarquant le plus bel hôtel de la ville, et il s'y installait le soir même... Bientôt on le vit paraître à *Gardiner's Row*, éclatant de jeunesse, de grâce et de luxe, dans un équipage à faire envie au vice-roi... Après la première stupeur, les Sackville se ravisèrent, et se mirent à la tête des courtisans qui affluaient près du Crésus. Il les reçut avec une amabilité parfaite, en homme qui eût oublié le passé, et il les invita à un grand dîner pour le dimanche suivant. C'était le jour de la fête des Rois. Il ajouta qu'étant garçon, et désirant que sa fortune restât dans sa famille, il solliciterait, au dessert, la main d'une de ses cousines. A cette nouvelle, toutes les Sackville, mineures et majeures, pâmèrent d'aise et se mirent en frais de toilette et de coquetterie... Ce fut, pendant cinq jours, à l'hôtel du cousin, une exposition et un concours acharnés, une consommation inouïe de fard et de sourires, de bijoux et de cajoleries. Daniel y prit grand plaisir, mais se plaignit de ne point voir Rachel sur les rangs... On l'assura qu'elle voulait rester fille, qu'elle allait prendre le voile, etc... On eût juré qu'elle l'avait déjà pris, ou qu'elle était morte, si Daniel n'eût réclamé froidement son adresse... Il alla la visiter, en effet, et nul ne sut rien de leur entrevue...

Le grand jour arrivé, la famille entière accourt au banquet. Il dépassait en splendeur les rêves les plus audacieux. Le vaste gâteau des rois, qui dominait le surtout, était un phénomène d'architecture et d'ornementation. Au dessert, toutes les cousines, palpitantes, regardent l'amphitryon. Une seule baisse modestement les yeux. C'est Rachel, placée au bout de la table, à côté du vieux prêtre. Au milieu du plus profond silence, Daniel se lève et prend la parole. Aux premiers mots, chacun pâlit, en voyant qu'il n'a rien oublié !... Il raconte, en effet, les douleurs de son enfance, l'arbre de Noël, le gâteau de pierre, son embarquement, la fuite de *Stop*, et le bracelet de Rachel...

— C'est ce bijou qui a fait ma fortune, s'écrie-t-il en le montrant au bras de sa cousine. Pour le dégager, je suis devenu le premier marin du *Washington*; pour le restituer, j'ai gagné un million par an ! N'ayant plus dès lors qu'à m'acquitter envers ma famille, je suis revenu à Dublin lui rendre gâteau pour gâteau. J'ai voulu voir d'abord si les cœurs y étaient moins durs qu'autrefois. J'avais lu dans mes loisirs la vie de Marco-Polo, ce fameux voyageur de Venise, qui, rentré dans sa patrie avec des trésors immenses, se fit mendiant aux portes de ses cousins et en fut chassé à coups de pierres et d'outrages... Vous m'avez prouvé, mes chers parents, que son histoire est vraisemblable..., et vous allez apprendre à votre tour ce que peuvent cacher les haillons de la misère.

En même temps, Daniel découvrit solennellement l'énorme gâteau, et les Sackville reconnurent la besace, la perruque, la clarinette, tout le déguisement du vagabond nocturne qu'ils avaient tant maltraité... Ils essayèrent de se lever; mais la honte les clouait à leur place...

— Cet aveugle... qui voyait fort clair, c'était moi, c'était *Treizième*, poursuivit le cousin..., et mon guide était ce pauvre *Stop* qui vous avait quittés pour me suivre...

Alors l'amphitryon, généreux dans sa vengeance, distribua les parts du gâteau : à son oncle, le fruit de pierre, enrichi de diamants ; au brûleur d'arbres, un rameau de Noël, dont les feuilles étaient des billets de banque ; aux autres, la perruque et la besace, bourrées de pièces d'or, la clarinette et le chapeau, garnis de perles et de rubis, etc., etc.

A Rachel, enfin, qui seule avait accueilli le mendiant, il offrit, en s'agenouillant devant elle, sur le gâteau desséché de leur enfance, un simple anneau avec sa fortune et sa main... C'était la fève du banquet des Rois. Rachel accepta la royauté, qui fut bénie par le vieux prêtre...

— Et maintenant que nous voilà quittes, mes amis, conclut Daniel, profitez de ma leçon comme j'ai profité des vôtres, et retrouvons-nous sans rancune à ma noce.

Depuis ce jour, les Sackville furent humains, et ne renvoyèrent plus un mendiant sans aumône.

— Votre histoire nous a d'autant plus intéressés, m'écriai-je en pressant la main de M. Samuel P... et de sa femme, que, malgré votre modestie et notre émotion, nous avons reconnu Daniel et Rachel dans le roi et la reine de mon humble festin. PITRE-CHEVALIER.

DON JUAN II D'AUTRICHE,

MAITRE DE PEINTURE SUR PORCELAINE.



La cathédrale de Burgos.

Voyez-vous cette petite boutique, appliquée, comme une verrue, aux pieds de la magnifique cathédrale de Burgos (1)?

(1) Voir, t. XV, p. 87 (*Voyage en Espagne*, de Th. Gautier) la description de Burgos et la vue intérieure de sa cathédrale.

C'est de là que sortait, par une froide matinée de janvier 1651, il y a tout juste deux cents ans, un jeune Espagnol, au teint pâle, aux yeux étincelants, à l'allure hautaine sous son manteau râpé... Arrivé au palais épiscopal et royal, dont les gardes lui refusèrent l'entrée : — Allez annoncer, leur dit-il majestueusement, à don Juan II d'Autriche, au fils de notre roi Philippe IV, au Grand-Prieur de Castille, que c'est un enfant de Marie Calderona qui lui demande audience.

Bientôt, en effet, les portes s'ouvrirent, et deux hallebardiers menèrent le jeune homme au cabinet du prince.

Le fils naturel de Philippe IV, superbe cavalier de vingt-deux ans, revêtu de tous ses insignes et de tous ses ordres, ne put regarder sans émotion l'inconnu, qui lui ressemblait véritablement à s'y méprendre.

— Vous êtes bien, lui dit-il, le fils de Marie Calderona?

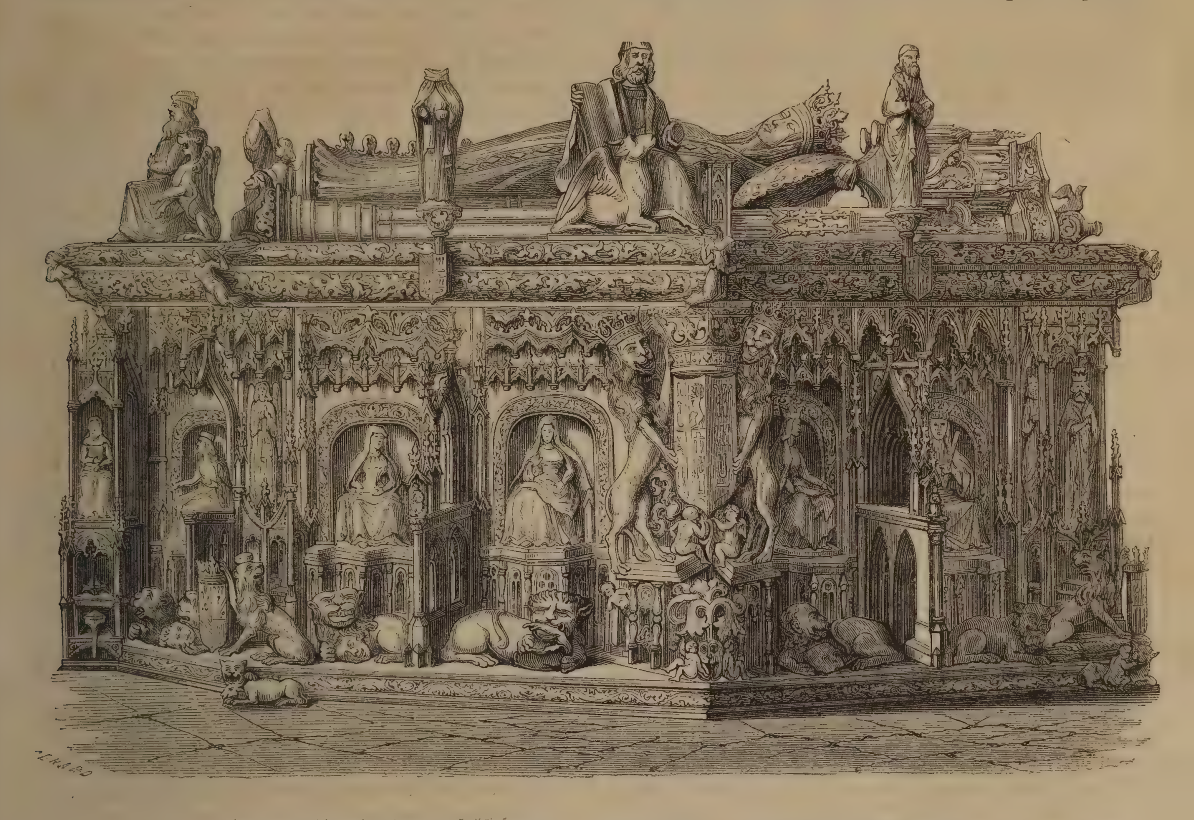
— Je viens d'en faire la découverte ! répondit José Triaz, en montrant des papiers irrécusables.

— C'est juste ! reprit don Juan, nous sommes frères maternels. Qui êtes-vous, d'ailleurs, et que voulez-vous?...

— Je ne suis rien, et je veux être quelque chose. Mon père m'a laissé pour toute fortune des pinceaux... Le frère de Votre Altesse préférerait une charge à la cour.

Le prince toisa José, et devina un paresseux, qui voulait exploiter sa naissance...

— Il faut continuer l'état de votre père, dit-il froidement, comme je continue l'état du mien. Je peins sur porcelaine, à mes heures perdues. Revenez ici tous les matins, je vous donnerai des leçons. Vous deviendrez un grand artiste pendant que je deviendrai un grand capitaine.



Tombeau de don Juan II d'Autriche et de sa femme, à la Chartreuse de Burgos.

Et il tourna le dos, laissant son frère abasourdi.

Marie Calderona était une comédienne, qui expiait au couvent, par une sainte vie, les égarements de sa jeunesse.

Don Juan d'Autriche, reconnu par son père, jouait un assez grand rôle en Europe. Chef de l'armée de Castille, en Italie, il avait débuté par reprendre Naples au duc de Guise et au célèbre Mas-Aniello. Il était déjà tellement populaire en Espagne, qu'il balançait l'influence de la reine Marianne, et l'inquiétait pour son débile fils, Charles II.

José Triaz, bien jugé par Don Juan, était un de ces orgueilleux sans courage, comme on en a toujours vu, comme il y en a tant aujourd'hui, qui oublient que la vie est une lutte, qui prétendent arriver sans labeur, et qui trouvent la société détestable, quand elle ne leur sert pas des alouettes rôties. S'il eût vécu en 1851, il eût demandé l'organisation du travail, afin d'être assuré de ne rien faire. Vous concevez son triomphe, en découvrant le secret de sa naissance ! Il s'était vu tout de suite Grand d'Espagne. Il accepta néanmoins les leçons de son royal frère, espérant monter à son but par ce chemin détourné.

Le lendemain, il arriva donc avec sa palette.

— Voyons ce que vous savez faire, lui dit le prince, en lui donnant un bouquet à peindre sur un vase de porcelaine. Cet ouvrage vous sera payé cent réaux, s'il est bien exécuté.

José dessina lâchement une ébauche sans effet.

— Ce n'est pas cela ! s'écria Don Juan, qui jeta ses dépêches pour saisir le pinceau. Et il traça en quelques minutes un admirable bouquet. Triaz le regardait, confondu d'étonnement. — Voilà comme on travaille, ajouta le prince ; revenez quand vous en aurez fait autant.

José reparut le troisième jour. Son esquisse était encore médiocre. Don Juan la retoucha. Bref, le vase s'acheva ainsi, gâté par l'élève et refait par le maître, qui paya les cent réaux. José, comme il arrive en collaboration, s'attribua l'œuvre entière, trouva que le prince y

avait un peu nui, et fut prêt, d'ailleurs, à recommencer.

Le vase et plusieurs autres ayant fait quelque bruit à Burgos, l'archevêque, grand connaisseur, pria Don Juan de commander à son protégé un surtout de mille piastres.

— Vous avez deux mois pour ce travail, lui dit le prince; faites-le avec soin, d'après mes leçons et ce croquis; je vais pendant ce temps-là soumettre la Catalogne.

Don Juan vainqueur revint au bout de deux mois. José lui remit des peintures sans valeur. Le prince les offrit en sa présence à l'archevêque, mais en y ajoutant, à la stupéfaction de Triaz, un second surtout admirable.

— Notre artiste, dit-il au prélat, a fait deux ouvrages, au lieu d'un. Que Votre Grandeur choisisse.

— On a voulu éprouver mon goût, répondit l'amateur en souriant. Cela est d'un vulgaire manœuvre, tandis que ceci est d'un peintre consommé. — Et il prit le second surtout, en sommant Triaz d'y joindre sa signature.

Alors le prince écrivit au-dessous du chef-d'œuvre : *Don Juan d'Autriche*; car, en effet, l'ouvrage était de lui. Il l'avait accompli entre deux batailles.

Qui fut étonné? l'archevêque. Qui fut confondu? José.

— C'est ma dernière leçon, lui dit don Juan. Je vous abandonne les mille piastres; mais pour mériter de vivre en prince, apprenez à travailler comme un prince.

Leçon perdue, de même que les autres! L'incorrigible Triaz ne fit rien qui valût, et vécut jusqu'au bout du talent de son royal frère, qui par pitié achevait encore ses œuvres, dont le paresseux continuait de se faire honneur.

Mais l'histoire, rendant ses plumes au paon, a laissé dans l'oubli le nom de José; et Carreño a établi que, « si don Juan ne fût pas né sous la pourpre, il eût pu vivre comme un roi, des produits de son pinceau.

Moins heureux comme capitaine et comme politique, il fut battu par Turenne aux Dunes, par les Portugais à Estremos, et par le père Nitard, au Conseil de la Régente. Devenu enfin premier ministre de son frère Charles II, il succomba à l'immense tâche de relever l'Espagne, et fut enterré à la chartreuse de Burgos, dans le magnifique tombeau gravé ci-dessus, tombeau digne à la fois de l'artiste et du prince.

C. DE CHATOUVILLE.

LES ANGLAIS CHEZ EUX (1).

ESQUISSES DE VOYAGES.

CHAPITRE III.

Her Majesty's theatre : étiquette et pugilat. — Une révélation politique. — Proscription des ombres. — Mendicité : avantage des cités ouvrières. — Fifre et tambours : les jolis soldats. — Les tombeaux de Westminster : *Poet's corner*. — Anecdote sur Byron. — La chaise des rois d'Écosse : désagréable incident. — Le cloître et la chapelle royale. — Origine de l'ordre du Bain. — *Westminster-hall* et ses souvenirs historiques. — Basoche et perruques. — La chambre des Lords et *New parliament*. — Inconséquences religieuses des Anglicans. — Humilité d'un boucher millionnaire. — Pourquoi les Anglais évitent de parler français, et comment chacun, dans Londres, est étranger. — Mésaventure plaisante d'un Parisien. — Physiologie des marchands; mœurs boutiquières, singularités. — Deux comédies sur toile au musée Soane. — Étrange destinée du génie en Angleterre.

GRANDE NUIT EXTRAORDINAIRE !!! — *Great extra night!* C'est en ces termes que, d'*ordinaire*, on annonce le spectacle du jour, en tête des affiches et des programmes du théâtre de Sa Majesté. Le texte le plus léger suffit à un directeur anglais pour composer une affiche d'une aune. Ce soir-là, on donnait la seconde représentation de *la Tempête* de Shakspeare, tirée à la prose de M. Scribe et à la musique de M. Halévy. Cet attelage séduisait les curieux; la réclame avait battu la caisse; nous étions affriandés. En conséquence, l'expédition française dîna de bonne heure et fut engagée à s'endimancher pour se rendre au Théâtre de la Reine.

La plupart de nos compatriotes ayant brossé leur manche gauche avec la droite, et celle-ci avec la gauche, se déclarèrent satisfaits de leur toilette, et jetèrent les hauts cris quand on leur fit entendre que la tenue du matin n'était pas admise. Parmi les Parisiens, il en est bon nombre qui sont convaincus qu'en dehors de Paris, l'univers est la campagne. Ces gens naïfs étaient venus en paletot léger, avec un feutre mou pour coiffure. Il ne leur manquait qu'un fusil de chasse ou une ligne à pêcher.

(1) Voyez octobre, novembre et décembre derniers.

Il fallut improviser des pantalons noirs : les redingotes sombres furent repliées de chaque côté, et faufilées par derrière pour simuler des habits. L'hôtel se transformait en vestiaire.

— Conçoit-on, me dit un monsieur mieux avisé, des gens qui viennent à Londres en robe de chambre ! Pour moi, j'ai toujours de quoi me faire brave; on ne sait pas ce qui peut arriver.

Un quart d'heure après, il revint superbe; ganté, rasé, habillé, et la poitrine ornée d'un beau gilet de soie bleue sur lequel tranchait une cravate longue mouchetée de pois capucine.

— Ah mon Dieu! s'écria Dorsan, monsieur sera arrêté au contrôle...

— Pourtant, à moins de me décolleter... répliqua dignement cet homme très-bien mis.

— Monsieur, on ne reçoit que le blanc et le noir. Votre gilet est bleu, votre cravate est... *shoking*.

Il fallut ôter le gilet, croiser l'habit et remplacer la cravate élégante par un mouchoir de toile plié en écharpe.

— Cela doit être affreux, répétait le patient.

— Vous avez l'air de quelqu'un à qui l'on a posé des sangsues autour du cou; mais vous êtes parfaitement convenable.

Or, la caravane ayant satisfait à l'étiquette, il se trouva qu'elle n'avait point sacrifié aux grâces : l'aspect en était burlesque. On partit : les plus affublés se faisaient minces et piétinaient avec modestie.

Bien que nos guides eussent remis à chacun son billet, objet précieux, car le parterre de ces grands théâtres coûte environ 13 francs, il fallut se ranger à la queue sous le péristyle qui fait l'angle de *Hay-Market*. Les abonnés des loges et des stalles sont seuls dispensés de cette formalité. Après une bonne heure, un mouvement soudain ressenti dans le corridor fut suivi d'une grêle de coups de poing, de coups de coude et d'une bousculade affreuse, sans égard ni à l'âge, ni au sexe des patients. Telle est la manière d'entrer propre aux naturels de cette île. Le début de l'affaire ressembla à Waterloo; elle finit

comme Austerlitz. Promptement initiés à cette méthode, nous nous groupâmes, et, sans cérémonie, avec un entrain tout français, nous opposâmes aux agresseurs une résistance qui ressemblait fort à ce que, dans son style pittoresque et populaire, Gavarni dénomme une *tripotée*. Il nous fut crié : *french-Dogs*, terme inutile à traduire, et nous fîmes irruption dans la salle, pêle-mêle avec nos éternels ennemis, comme disait jadis le *Constitutionnel*.

Mais voici venir une douane d'un genre particulier : le contrôle. Nous en subîmes un à un l'inspection. L'un avait sa cravate noire encadrée de vert ; on lui en fit dissimuler les bouts. Quelques-uns avaient un chapeau gris ; ce meuble fut saisi et déposé au bureau des cannes. Ceux qui portaient des gants de couleur durent les mettre dans leur poche, et rester la main nue : enfin, une pauvre dame, qui se faisait honneur d'une capote neuve en taffetas glacé blanc, garnie de trois rangs de dentelle, se la vit enlever délicatement par le contrôleur, qui la remit à l'employé aux cannes et parapluies, avec une civilité flegmatique. L'infortunée, telle qu'une fleur dépouillée de ses pétales, ne conserva, en guise de corolle, que son dessous de chapeau, maintenu derrière la tête par un brin de faveur blanche. Cela n'était pas joli du tout.

Henri Giraldon se trémoussait déjà au parterre, où il pratiquait avec zèle l'art de la défense des places : je le rejoignis, accompagné de mon voisin le grand observateur, dont le chapeau bossué ne rappelait plus guère le cylindre, et qui avait le nœud de sa cravate noire retourné sur le dos, comme la rosette du cordon de Saint-Michel.

Il se rajusta, souffla, s'essuya le front, et tout en repoussant les cavités accidentelles de son castor, il nous dit d'un air soucieux :

— Depuis trois jours, j'ai beaucoup observé, et mes idées politiques se sont modifiées. Plus j'étudie les mœurs, plus je me convaincs que l'alliance anglaise ne nous convient pas. Décidément, j'adopte l'alliance russe.

Cette boutade était comique, et j'allais en rire par manière de flatterie. Giraldon me pressa le bras : notre compatriote parlait sérieusement.

— Monsieur, reprit-il, j'ai l'honneur d'être admis dans *les salons* du président de la République, et je compte lui faire part de mes observations.

— Ce sera bien fait, lui dis-je : le prince n'a guère passé que deux ans à Londres, il est vrai ; mais c'est assez pour perdre de vue ces aperçus délicats que l'on saisit si bien à première vue

— Ne craignez-vous pas que des idées si utiles ne glissent sur son esprit et que la conversation ne suffise pas à les graver dans ses souvenirs ? A la place de monsieur, je rédigerais un mémoire pour le présenter au ministre des affaires étrangères.

— Justement, j'ai l'avantage d'être reçu dans *ses salons*. Monsieur, je vous remercie de ce bon conseil.

Ce personnage est, je le répète, d'un âge mûr ; sa boutonnière est décorée d'une rosette écarlate, et je n'avais recueilli près de lui que des propos sensés. Il est utile d'ajouter que cette petite scène est textuelle, et qu'on n'y a pas changé un mot. Quant aux brillantes relations dont se targuait ce monsieur, je les crois d'autant plus réelles que tout le reste de sa conversation avait été imaginé pour faire naître l'occasion de s'en glorifier. Le désir de paraître un important personnage entraîne quelquefois chez nous jusqu'à ces sortes d'aberrations, surtout quand, dans un pays étranger, l'on souffre de se sentir ignoré et méconnu. Cet excès *d'individualisme*, — pardon du mot, — neutralise l'effet de nos opinions libérales, et nous fait souvent passer, dans les États voisins, pour un peuple de commis-voyageurs.

Un Anglais qui, modestement, posait le pied sur mon épaule et s'y trouvait bien, coupa court à ces réflexions, et je parcourus des yeux la salle qui jouit d'une certaine réputation. Elle est construite à l'italienne et décorée suivant le goût britannique. C'est une vaste nef très-profonde, fort élevée, et partagée en une multitude d'alvéoles superposées, petites, trop fermées et d'un aspect triste. Les femmes sont plongées jusqu'au cou dans ces deux cents loges carrées, toutes pareilles, dont l'ornementation est sans reliefs. La salle est couleur chamois, égayée à chaque étage de médaillons chocolat, au milieu desquels ressortent de maigres figurines copiées à Pompéi : les loges sont tendues en perse bleue et encadrées de petits rideaux jaunes.

Signalons ici la manie de la lumière et l'abus des claires nuances, qui caractérisent le goût de ce pays. L'ombre est antipathique à ces gens qui vivent sous un ciel opaque et nébuleux. Leurs maisons sont percées d'énormes fenêtres, les toits sont vitrés pour faire pleuvoir le jour, et parfois même les façades des habitations, bombées au centre, forment une saillie demi-cylindrique entièrement à jour, pour que la clarté pénètre de trois côtés à la fois : il y a des quartiers entiers ainsi bâtis, qui, vus de profil, présentent à l'œil une longue file de tourelles en verre. Brighton est construit de la sorte. Cet amour de la lumière et des tons criards les dispose à goûter, de prédilection, la peinture à l'aquarelle, mais fait ressembler leur peinture à l'huile à de la peinture à l'eau. Les ouvrages de leurs artistes sont blafards, discordants, vitreux et confusément éclairés ; car, ce qui produit la lumière, ils l'ignorent, c'est le contraste, c'est la solidité des ombres. Ces défauts sont plus frappants encore dans les décorations des théâtres, qui sont lavées, éblouissantes et sans profondeur. Aussi l'on distingue très-mal les traits des acteurs et ceux des personnes assises dans les loges, à cause des fonds miroitants où les têtes sont à demi noyées.

Au moment où l'orchestre préluda, les *forte* me parurent faux : quand les chœurs se mirent à chanter, ils nous produisirent le même effet. Bientôt ils se doublèrent, et il me sembla qu'on chantait derrière nous, en même temps que sur la scène, avec une demi-mesure de distance. O prodige ! la salle de *her Majesty's theatre* possède un écho sonore, et la nation est si peu musicienne, qu'elle ne s'en est jamais aperçue. Le phénomène est sensible pour le fond du parterre et les loges de face des deux étages inférieurs.

Les couloirs des loges sont obscurs et peu fréquentés durant les entr'actes ; le foyer n'est qu'un large péristyle avec des divans, où l'on entend clapoter des bouilloires à thé. Le besoin de se réunir et de causer n'existe pas comme chez nous. Tout se borne à quelques visites dans les loges, sur la porte desquelles sont noblement gravés les noms et les titres des abonnés.

Il est du bel air de se retirer avant la fin, et le sommeil me décida à me conformer au bel usage. En regagnant l'hôtel, je fus accosté, dans Trafalgar-square, par une mendiante qui portait des guenilles et un chapeau. Je lui donnai un demi-penny qu'elle empocha ; après quoi elle se reprit à tendre la main où je plaçai un penny. Cela se passait à ma gauche. Soudain, voilà qu'à droite une voix gémit et supplie : c'était ma pauvresse qui avait changé de côté. En vain je tentais de modérer son zèle, elle me barrait le chemin et quêtait avec une ardeur nouvelle. Trouvant curieux de savoir jusqu'où elle pousserait l'importunité, j'accordai un troisième sou, en faisant signe

que c'était assez. Mais les instances ne furent ensuite que plus vives. Il me restait une piécette de trois pence : je m'arrêtai, et dans un baragouin quelconque, je fis entendre que ce serait tout. Cette monnaie fut prise avec avidité : on s'arrêta deux secondes, pour la serrer sans doute, et la poursuite recommença de plus belle. Ce n'était plus une femme, c'était une mouche qui a goûté du miel. Il fallut, pour l'éloigner, simuler une grande colère, jurer, crier, et se donner des attitudes menaçantes.

C'est ainsi que l'on éteint la compassion dans les cœurs. Cette persévérance me prouva aussi que les passants charitables sont rares : cette pauvresse en rencontrait un, elle ne le lâchait pas. Au reste, la mendicité s'exerce à Londres sous d'effrayantes proportions. On est sollicité à chaque pas, et par des êtres si déguenillés, si effrayants dans l'appareil de leur misère, que le cœur est à la fois ému et soulevé. En général, la populatien ouvrière est d'une saleté incroyable. Le canevas des étoffes est littéralement enduit d'une couche de graisse, de crasse luisante, épaisse et presque solide ; les visages, les mains, sont affreux à voir. Cette classe est évidemment démoralisée par l'infortune.

Cependant, la bienfaisance est établie sur de larges bases, et l'on fonde journellement des hospices. Que doit-on en conclure ? Que l'organisation sociale en Angleterre ne réalise la prospérité publique qu'au prix de cruelles compensations. Ce qui accroît encore l'aspect extérieur de cette misère, c'est qu'on a consacré aux seuls ouvriers des maisons, des quartiers, des rues. Là, sans surveillance, et par la force de l'imitation, l'indolence engendre le laisser-aller ; la saleté s'amoncèle et devient contagieuse ; un peuple famélique se plonge avec émulation dans la fange, dans la débauche ; la solidarité de l'impudeur en exagère les signes : aucun exemple, nul voisinage imposant ne contraignent ces êtres à la gêne ; on pratiquerait plutôt la rivalité du cynisme.

Veut-on créer l'idéal de la saleté, de la dégradation physique et de l'abrutissement moral, on n'a qu'à entasser la population des artisans dans ces bouges qu'on appelle des cités ouvrières.



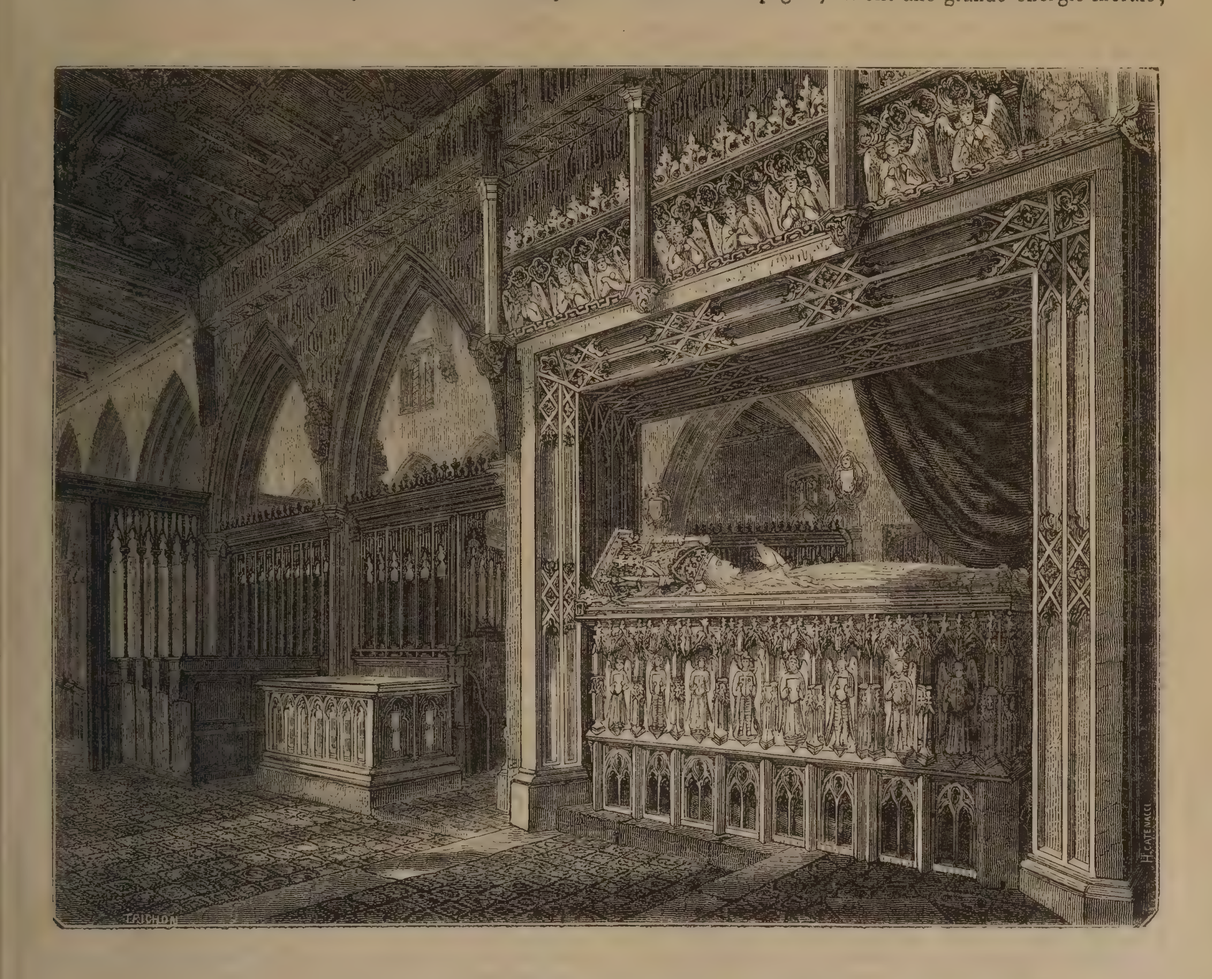
Vue du nouveau Parlement à Londres.

Parmi nous se trouvaient nombre de gens désireux de voir des soldats. Un matin donc, avant d'aller visiter Westminster, on gagna le parc de Saint-James, à l'heure où l'on renouvelle la garde du palais et celle des *Horse-guards*, bâtiment qui contient les bureaux de la guerre. On ne saurait croire à quel point tout diffère de la France, dès qu'on passe le détroit. L'impression causée par ces changements s'étend à toutes choses ; et dans Londres, où l'on arrive en quelques heures, on se sent à une distance énorme de Paris. Leurs régiments sont si dissemblables des nôtres, que cette opposition vous frappe avant même de les avoir vus.

Le bataillon de service était encore masqué par des touffes d'arbres, que déjà nous étions étonnés du bruit singulier qui en annonçait l'approche. Que l'on se figure une danse d'ours monotone et sautillante, exécutée par une vingtaine de fifres aigus, tandis que, sur la grosse caisse, un homme qui bat la mesure de la main droite armée d'un tampon, de la gauche en décompose les temps en fouettant la peau avec un petit balai. Ce son aigre et cadencé met au pas des compagnies d'infanterie, dont les fracs écarlate ont la taille trop courte et sont surmontés d'énormes épaulettes blanches. Et l'on voit s'avancer, très-serrés l'un contre l'autre, ces fantassins minces, d'une stature énorme, et qui se dandinent des épaules avec une ondulation du corps qui suit périodiquement le

cliquetis du balai sur la caisse. La jugulaire abaissée de leur shako est posée entre leur lèvre inférieure et le menton, ce qui les gêne, les rend immobiles, et paraît aussi singulier que s'ils marchaient avec une cuiller placée en équilibre sur le nez. Autour des pelotons se prélassent les officiers, les sous-officiers, tous ornés d'épaulettes à double graine d'épinards, et la canne à la main; longs sticks de jonc à pommes d'ivoire. L'arme se porte commodément appuyée contre le plastron gauche, et par conséquent un peu renversée en arrière. Et soldats de se balancer des reins, et fifres de siffler, et caisse de faire *pan-pan*, avec enjolivure de petit balai...

Après quelques minutes d'étonnement, la gaieté s'épanouit; nos Français parlent des chasseurs d'Afrique, et l'observateur, gagné à l'alliance russe, veut entrer en campagne à l'instant... mais sur terre; il y tient. Ce moment fut doux au chauvinisme, variété de patriotisme inconnue des Anglais. — Nos troupes sont fidèles, bien exercées, bien payées, me dit un bourgeois de la Cité, que nos rires n'avaient pas offensé. Cependant je crois votre infanterie meilleure : vos petits hommes tiendraient mieux la campagne; ils ont une grande énergie morale,



Un tombeau de Westminster. (Voyez la page suivante.)

et vivent de l'air du temps. Si le soldat anglais manque de viande et de spiritueux, le cœur et les jambes s'abattent à l'instant.

L'observateur me dit à voix mystérieuse et d'un ton scélérat :

— C'est bon à savoir...

Cet homme-là jouera quelque méchant tour à l'Angleterre.

— Vous serez plus satisfait de notre cavalerie, reprit avec bonhomie notre cicerone bénévole. Et l'ennemi secret d'Albion fronça les sourcils. Puis, comme j'admirais la cavalerie, il me tourna le dos.

C'est une belle chose qu'un régiment de cuirassiers, d'une tenue très-riche, montés sur des chevaux de sang pur, de race fine, tellement appareillés pour la nuance, qu'il serait difficile de les distinguer entre eux. Ceux-ci étaient noirs comme l'Erèbe, et si beaux, que la monture des chefs n'offrait rien de supérieur à celle des soldats : le tout est rehaussé par un véritable luxe de harnachement; brides noires, bien fraîches, relevées de boucles de cuivre, et d'écussons dorés mat. Les casques seuls et les cuirasses étincelaient, éclaboussés par les épluies du soleil perçant au travers de la verdure. Il faut dire cependant que ces chevaux trop vifs, toujours frémissants, manœuvrent avec moins de souplesse et d'ensemble que ceux de notre grosse cavalerie. Il nous a paru aussi que messer Cupido est investi de la mission de choisir les officiers des cuirassiers des gardes de la reine, tant il a passé

devant nous de jeunes gens doués d'une beauté idéale.

Le bâtiment des horse-guards, où nous entrâmes en même temps que les troupes, a une sortie sur la rue du Parlement, qui conduit à Wesminster-abbey, dont la fondation se perd dans la nuit des temps. C'est en 616, que Sebert, roi des Saxons, assista à la consécration de la première église, dédiée au prince des apôtres. Mélitus, évêque de Londres, devait officier à la cérémonie ; mais la légende rapporte que, la nuit précédente, on vit les anges descendre des cieux et s'abattre sur le temple tout illuminé, où saint Pierre en personne célébra l'office divin. Sebert mort, ses fils revinrent au culte païen, et l'église abandonnée fut détruite par les Danois. Le monument actuel fut fondé par Edouard le Confesseur vers le milieu du onzième siècle, agrandi par Henri III, et embelli sous Henri VII d'une chapelle en style gothique très-fleuri, annexée à l'abside de la nef. Comme la pierre du pays est poreuse, friable et pulvérulente, le monument était fort dégradé à la fin du dix-septième siècle. C'est alors que l'on chargea l'architecte de Saint-Paul, Christophe Wren, d'une restauration si consciencieusement exécutée, que cet édifice, réduit à l'état de pastiche, présente l'aspect d'un très-grand modèle de pendule, en style *troubadour*. Tout fut modernisé, simplifié, et le portail fut exorné de deux tours carrées, franchement mauvaises. Vu du dehors, Westminster manque de caractère.

On y pénètre par le portail du sud, à demi masqué de bâtisses anciennes, qui ont appartenu au chapitre, et dès le premier pas on se trouve au plus noble quartier de cette nécropole de la gloire ; on est au *Poets' corner*, au coin des poëtes, qui occupe le transept méridional.

A Paris, l'Athènes du nord, dans notre France, terre classique des arts et de l'égalité, s'aviserait-on jamais d'enterrer des peintres, des poëtes, des savants, des musiciens, jusqu'à des comédiens, dans l'auguste *Campo-Santo* des rois? Là-bas, le génie est peu encouragé, les grands hommes sont rares, l'importance de l'individu est réduite à néant, les arts sont incompris, et ceux qui les cultivent reçoivent après leur mort des honneurs que l'on n'accorda chez nous qu'à deux héros, Du Guesclin et Turenne. A Westminster, on contemple l'image de grands hommes qui ont du marbre sur leur tombe, et qui n'eurent pas de pain. Des gens obscurs y coudoient les plus illustres, de même que ceux-ci sont couchés aux pieds des souverains qu'ils ont chantés, ou stigmatisés parfois. Monck et Charles II dorment en paix avec Milton ; Shakspeare sommeille à quelques pas de Richard II. C'est vraiment la vallée de Josaphat de l'intelligence et de la grandeur. Le comédien Garrick, Camden l'antiquaire, l'orientaliste Grabe, Casaubon le bibliothécaire de Paris, Taylor l'architecte, Pringle le physicien, le poëtereau Triplett, le musicien Handel, Shéridan, Mme Pritchard la comédienne, sont rangés en cercle dans ce salon de la mort, où préside Shakspeare foulant à ses pieds les portraits de Henri V, de Richard III et de la fière Elisabeth, immortalisés par son génie et sculptés au front de son piédestal. Là brillent aussi Southey, Chaucer, Goldsmith, Dryden et Richardson.

Plusieurs de ces monuments ont été érigés par des particuliers, aux talents qu'ils aimaient ; car l'accès de Westminster s'ouvre avec une clef d'or. Intéressé, despote, jaloux de ses priviléges, le clergé anglican trie les morts avec soin, et n'ouvre pas à tous indifféremment cet élysée glorieux. La médiocrité opulente trouve grâce aisément, mais ni la mort ni la gloire ne fléchissent les ressentiments de ces protestants rigides. Citons un exemple étrange, mémorable et peu connu. Tous ceux qui, durant leur vie, ont jeté quelque éclat sont, disions-nous, alignés sous ces voûtes ; l'hysope y sèche à l'ombre du cèdre. Cependant, le patriotisme éclairé des hommes les plus puissants a échoué à obtenir la faveur d'une pierre en l'honneur de lord Byron... Le voisinage de ce grand homme ferait affront aux cendres du poëte Triplett !

Ce n'est pas tout : dans l'espoir d'un sort meilleur, les admirateurs de ce rare génie avaient demandé un monument à Thorwaldsen, qui se mit à l'œuvre, et expédia trois figures. Or, telle fut la puissance de cette haine, que l'envoi fut passé sous silence, et qu'on enfouit dans l'ombre, avec un double affront, l'œuvre de l'artiste et les traits qu'il avait immortalisés. Depuis vingt-quatre ans, à l'insu de tout le monde, cette volonté âcre et vindicative retient le monument de lord Byron enfoui dans les caves de la Douane de Londres.

Ecoutez les Anglais : ils se glorifieront de s'être soustraits, par leur schisme, au joug intolérant de l'Eglise romaine. Rousseau, Voltaire, qui reposent en paix au Panthéon, furent-ils jamais exilés de l'ancienne paroisse de Sainte-Geneviève ?

Non ; mais les tombes de Westminster portent les cicatrices des mutilations presbytériennes ; mais, ailleurs, le calvinisme a dispersé les os des anciens évêques de Genève.

Ces idées mêlent de l'amertume à la pensée tranquille et sereine de la mort. Au lieu de songer aux heureux de Westminster, j'écoutais l'ombre désolée de Byron, qui gémit à la porte, et je me réfugiai dans la nef pour y respirer en liberté.

C'est la plus belle portion de l'édifice : la pierre en est grise et nue, les piliers sont grandioses, le vaisseau très-élevé ; ce style simple et majestueux rend à l'âme quelques ressouvenirs de la religieuse impression dont elle est saisie sous les grands arceaux de Saint-Ouen de Rouen. Il me paraît plus vraisemblable d'attribuer cette portion de l'édifice à l'époque de Henri III qu'à celle d'Edouard le Confesseur. Cette nef serait admirable, si le chœur n'était masqué par une chapelle et des constructions parasites qui encombrent le centre de la croix et brisent les lignes de la perspective. A partir de ce point, tout est divisé en chapelles, hérissées de monuments de tous les âges ; l'abside, le chœur et les contre-nefs en sont jonchés. On est forcé de se perdre dans le détail, de s'égarer dans une forêt de pierre et de marbre, où se résument les annales de huit siècles de l'histoire d'Angleterre.

Ici, la description devient impraticable, à moins d'en faire un ouvrage spécial. Autant cette nécropole est intéressante à parcourir, autant elle serait dépourvue d'intérêt le long d'un froid récit. On donnerait plus aisément idée des caveaux de Saint-Denis, disposés avec ordre et bien moins peuplés. Ici, tout est pêle-mêle ; la chronologie n'est pas observée, et l'on rencontre une confusion de tous les styles à travers les quatre cent soixante-quatre monuments de Westminster.

Là sont venues s'éteindre les querelles de la rose d'York et de la rose de Lancastre : ces princes qui s'entre-égorgèrent sont gisants côte à côte ; Marie Stuart partage le dernier asile d'Elisabeth ; les deux rivales règnent paisiblement dans l'empire des ombres : Elisabeth et Marie sont redevenues sœurs à Westminster. Les enfants d'Edouard IV ont reconquis leur place dans cet asile où l'on cherche en vain leur bourreau couronné, le sombre Richard III.

De ces chapelles, l'une des plus curieuses et la plus antique est celle qui renferme les restes de saint Edouard ; elle est élevée au milieu du chœur. Ce mausolée, construit en 1269 par Henri III, pose sur de petites arches en ogive; le temps lui a donné un aspect vénérable. Près de là, se trouve la tombe de Henri III : les panneaux en sont de porphyre; elle est ornée d'une mosaïque d'or sur un fond rouge, et la statue, la première qu'on ait fondue en Angleterre, est en cuivre doré. Le monument d'Edouard III est surmonté d'un ciel dont l'azur est tombé en poussière ; on entrevoit, au fond d'un plan sombre, derrière une haie de barreaux de fer, les statues couchées de ce prince et de sa femme, superposées ; leurs formes indécises, estompées par les ténèbres, leur donnent l'apparence de deux corps morts. C'est là que repose Richard II. Il a quitté les cachots de la Tour pour les voûtes de Westminster. Une voûte de feuillage, faisant pleuvoir sur un tertre de gazon des bouquets de lumière, conviendrait mieux à ce prince, qui vécut dans un tombeau.

Ils sont là tous, gardés par leurs grands vassaux, sous la protection d'une religion qui n'est plus la leur ; l'encens a cessé de fumer, l'orgue est muet, les chants grégoriens ne réveillent plus les échos de la vieille cathédrale ; mais aucun culte n'a imprimé son caractère à cette basilique, où le catholicisme a gravé sa marque d'une manière indélébile. On comprend que le pays légal a cessé de croire, mais qu'il n'a point changé de foi. Et que d'exceptions encore ! Le tombeau de saint Edouard est écorné, rongé, écorché de tous côtés ; car il passe pour opérer des miracles, et, dans la protestante Angleterre, ce fut longtemps à qui pourrait dérober un fragment du reliquaire, ou même quelques grains de sa poussière sacrée.

En ce siècle de transcendante raison, la tombe d'Edouard le Confesseur est l'objet d'une surveillance particulièrement minutieuse, ainsi que le vieux fauteuil, en bois de cèdre dit-on, qui servait jadis au sacre des rois d'Ecosse, et sur lequel, depuis le règne d'Edouard II, s'assoient les rois d'Angleterre le jour de leur couronnement. C'est une chaise à bras, gothique, dont le dossier s'élève en cône, et sous le siége de laquelle est fixée la fameuse pierre sur laquelle étaient couronnés les souverains écossais. C'était là leur principale consécration, et tout prétendant qui ne l'avait pas reçue n'était point considéré comme l'oint du Seigneur.

Qu'était-ce donc que cette pierre? Celle-là même, suivant la légende, qui, du temps des patriarches, a servi d'oreiller à Jacob, durant le songe où il vit monter et descendre les anges.

Edouard Ier, après avoir défait Baliol, transporta à Westminster les ornements royaux de l'Ecosse, et se garda bien d'oublier la chaise et la pierre sainte. Mais son faible successeur rendit le tout à Bruce ; Scone revit pour peu de temps ces trésors. Cette chaise-là ne s'est jamais *assise* nulle part, me disait un touriste français de beaucoup d'esprit. — Il est dans les finances.

Quoi qu'il en soit, ce meuble gothique, assez sale et peu élégant, mais qui remonte assurément au douzième siècle, belle longévité pour une chaise de bois, a contribué à la soumission de l'Ecosse aux rois d'Angleterre. Le roi Kenneth avait, dit-on, tracé sur le bois la prophétie suivante :

« Where 'er this stone is found, — or Fat'es decree is vain,
« The scots the same shall hold, and there supremely reign. »

Ainsi, partout où se trouvera cette pierre, l'Ecossais régnera. Quand Jacques VI la transporta à Londres, les montagnards furent convaincus qu'ils réunissaient l'Angleterre à l'Ecosse.

Cette même chaise fut pour nous le sujet d'une aventure désagréable. Dans nos rangs se trouvait une jeune dame d'un air doux, modeste, et peu conquérant. Je ne sais s'il lui prit fantaisie d'appeler les clans à l'héritage de la France : toujours est-il qu'elle tira de sa poche un petit couteau de huit sous, vulgairement appelé *eustache*, et que, d'un air très-innocent, elle se mit en devoir de couper un morceau du dossier du siége. Un des gardiens de Westminster lui arrêta la main, et saisit le couteau. Il y eut du bruit; nous fûmes traités de républicains, sans doute en mémoire des iconoclastes de l'école de Cromwell, et il fut question de nous mettre à la porte.

— Quel scandale ! disaient les uns.

— Ce n'est que justice, disaient les autres : les Anglais agissent ainsi sur le continent.

— Voilà, grommelait l'observateur, bien du fracas pour une misère sans valeur, et que je ne voudrais pas voir dans ma cuisine ! Cette fantaisie bien innocente est bizarre à la vérité ; mais cette jeune femme est probablement dans une position intéressante.

La pauvre dame, rouge comme une cerise, n'osait plus lever les yeux sur ses compagnons, qui avaient pris un air sévère. Le meilleur fut, qu'en sortant de l'église, elle redemanda son couteau, qui lui fut refusé, et resta confisqué. Et la bonne dame, oubliant qu'elle avait essayé de dérober un des joyaux de la couronne, allait répétant :

— Garder mon couteau ! Conçoit-on pareille chose ? *Comme ils sont voleurs* dans ce pays-ci !...

On ne peut quitter Westminster sans mentionner le cloître, qu'on ne montre pas au public, mais dont l'accès est facile le dimanche, à l'heure des offices, attendu qu'il faut le traverser pour se rendre au prêche. Il est adossé à la nef de la cathédrale, et festonné d'arcades ogivales très-évasées (indice d'une grande ancienneté), portées sur des piliers trapus. Les quatre pans du cloître ne sont pas symétriques ; sur chaque face on a varié le dessin des arceaux. Au centre de la cour, verdoie un carré de gazon : çà et là les pieds du passant effacent quelques pierres tumulaires, où l'œil reconnaît encore des crosses et des mitres. Aux environs du cloître, j'ai cru reconnaître des constructions romaines ; mais en Angleterre, pays des pastiches, la pierre concourt avec les architectes à tromper la postérité sur l'âge des monuments : elle vieillit vite, ce qui est la coquetterie des pierres.

La merveille de Westminster, c'est la nef de la chapelle de Henri VII, broderie féerique, qui paraît enveloppée et garnie de bouillons de dentelle. La voûte est constellée de rosaces pendantes, aussi légères que des découpures en papier. Ce plafond, étrangement dessiné, a été fouillé par un ciseau fécond en caprices.

Suivant les intentions du fondateur, cette chapelle est consacrée aux sépultures royales; les plus modernes sont réunies dans un caveau pratiqué au centre. On y remarque aussi le monument de Henri VII, dû au ciseau de Torrigiano, que les Anglais appellent le rival de Michel-Ange, sans doute parce qu'il a brisé, d'un coup de poing, le nez du grand Buonarroti. Une telle rivalité a son prix dans la patrie des boxeurs.

Cette chapelle, dont l'ornementation participe du goût oriental et du style de la Renaissance, avait encore une autre destination. On y installait les chevaliers de l'ordre

du Bain ; c'est là qu'ils assistaient aux cérémonies, assis sur une double rangée de stalles en bois brun richement travaillé, et ornées de figurines, d'arabesques, de clochetons charmants. Ces stalles sont chargées d'écussons armoriés, de bannières, de casques, d'épées, qui donnent à ce lieu splendide un aspect militaire et religieux à la fois.

L'ordre fut institué en 1399, par ce Bolingbroke illustré par Shakspeare, qui déposséda Richard II et monta sur le trône sous le nom de Henri IV. Deux partis divisaient l'Angleterre, et, lorsque ce prince fut sacré, trente-six écuyers, ses fidèles amis, firent la veillée des armes avec lui ; puis, au lever du jour, ils prirent en sa compagnie le bain où, suivant l'usage, le monarque devait se plonger avant de se rendre à Westminster. De là l'origine de l'ordre du Bain, dont les chevaliers furent portés plus tard au nombre de soixante-dix. Cette institution, réformée en 1725, par Georges Ier, fut, en 1815, convertie en distinction du mérite militaire. J'ignore sur quelle autorité quelques historiens ont faussement attribué cette fondation à Richard II.

A quelques pas de l'abbaye, l'on arrive au Palais de justice, en traversant Westminster-Hall, l'une des plus anciennes salles de l'Europe, et la plus vaste pièce qui subsiste sans être soutenue sur des piliers. La façade de ce monument, sur *New-Palace-Yard*, est d'un gothique anglo-saxon très-remarquable, dont la construction remonte au onzième siècle. Westminster-Hall a 270 pieds de long, sur 74 de large et 90 de hauteur. La toiture est soutenue sur un réseau de charpentes qui ressemblent à la carène renversée d'un navire ; les solives en saillie, sculptées aux extrémités, et entremêlées suivant une disposition élégante et hardie, donnent à cette forêt suspendue un aspect merveilleux ; l'œil se perd parmi ces lignes étranges, et dans les arcanes de ce capricieux dessin.

Cette salle célèbre a servi de théâtre à de grands événements. C'est là que fut déposé Richard II, qui, dix ans auparavant, y avait traité dix mille convives. Les Chambres du Parlement étaient rassemblées, et Bolingbroke s'était assis tout proche du trône vacant. Au moment du vote, l'évêque de Carlisle osa soutenir les intérêts du jeune comte de March, issu du frère aîné de Jean de Guan, duc de Lancastre. On allait élire un roi ; l'assemblée était silencieuse et comme effrayée de sa mission, lorsque soudain l'audacieux Bolingbroke se lève, pose un pied ferme sur la première marche du trône, fait le signe de la croix, et s'écrie :

— Moi, Henri de Lancastre, je réclame le royaume d'Angleterre, avec toutes ses dépendances, comme descendant en ligne directe du bon seigneur Henri III ; et j'entends le recouvrer par la grâce de Dieu, et avec l'aide de mes parents et amis...

A ces mots, il montre l'anneau et le sceau royal, qu'il s'était fait délivrer par Richard ; les archevêques d'York et de Cantorbéry le prennent par les bras, et l'aident dans la difficile action de s'asseoir sur le trône : Henri IV était proclamé.

Ce sceptre tant désiré lui fut une source de peines : son règne fut agité par des révoltes ; son fils l'accabla de chagrins ; à quarante-six ans, Henri expirait dans une vieillesse précoce, las du pouvoir et désenchanté du rang suprême. Comme il était à l'agonie, on le crut mort, et le prince de Galles porta la main sur la couronne placée près du lit royal.

— Ah ! beau fils, dit-il en reprenant ses sens, quel droit as-tu à cette couronne, quand ton père n'en avait pas !

— Monseigneur, l'épée vous l'a conquise, et je la garderai par l'épée.

— Fais donc : Dieu nous jugera ; puisse-t-il m'accorder merci !

Ce jeune prince ne la conserva que trop pour notre gloire. C'est Henri V, qui, pour la consolider, plaça sur elle la couronne de France.

Mais nous nous laissons, je pense, entraîner à la dérive : la digression n'est pas autre chose ; ce terme, qui sent la rhétorique, trouvera grâce pour nos écarts.

Rentrons à Westminster-Hall : c'est là que Charles Ier fut jugé, et entendit prononcer sa sentence mortelle. Ils sont rarement gais, les souvenirs historiques de ce pays ; c'est pourquoi, sans doute, la postérité les oublie de si bon cœur. On se représente ce tribunal, groupé dans un coin de la salle immense où le peuple est entassé ; et, dans les ombres de la nuit, l'éclair de quelques épées ; un groupe de soldats qui entraînent, au milieu d'une foule ondoyante et passionnée, ce prince aux longs cheveux flottants, au regard placide, essuyant mille outrages, écoutant retentir les cris de mort, et se bornant à dire :

— Pauvres gens ! pour un schelling, ils en diraient autant de leurs chefs...

Charles Ier préoccupe souvent quand on visite Londres ; on le rencontre partout, son regard vous poursuit sans cesse. Comment rester indifférent au souvenir d'un infortuné dont Van-Dyck a retracé en soixante portraits la touchante élégie ! Van-Dyck a fait le plus doux et le plus navrant des fantômes, de cette tête qu'il aimait, qu'il a parée de toutes les grâces de la physionomie, et que le bourreau a coupée.

Autour de Westminster-Hall sont disséminés des tribunaux où l'on plaide, où l'on juge en grande perruque poudrée, comme on en portait en France durant la minorité de Louis XV. Rien de plus arriéré, de plus immuable que les usages d'un peuple si progressif en ce qui regarde les entreprises spéculatives. Ces tribunaux sont nombreux et divisés en spécialités plus marquées que chez nous. On signalerait même des restes de juridiction féodale ; la Cité possède des franchises, son magistrat particulier ; *Marshalsea-court*, institution judiciaire ressortissant de White-Hall, exerce ses attributions dans un cercle de quatre lieues autour de ce quartier, la Cité de Londres exceptée.

Un tribunal civil qui exciterait chez nous une juste et victorieuse opposition, c'est *Doctors' commons*, ou la Cour ecclésiastique : assemblée cléricale, qui reçoit le dépôt des testaments, préside à leur ouverture, et retient les causes relatives aux successions et à l'administration des héritages. Ce tribunal sacerdotal exerce aussi une action au criminel par rapport aux délits contre la religion. Voilà qui nous reporte aux us et coutumes du quatorzième siècle.

Là siége aussi la Chambre des communes, dans un taudis provisoire. Celle des lords est déjà installée dans les nouveaux bâtiments du Parlement. Elle est petite, peu monumentale, d'un luxe écrasant, et, sauf les banquettes, rappelle de loin nos très-beaux magasins de thé : c'est un boudoir parlementaire. Les lords en séance se tiennent généralement assis sur le dos, ou plutôt sur la nuque, et les jambes plus haut que la tête. On parle de sa place, et il n'y a pas de tribune : les loges de baignoire destinées aux spectateurs sont commodes, découvertes, et presque au niveau des bancs de l'assemblée. Quant au trône de la reine, il symbolise à merveille la royauté constitutionnelle : il ressemble à une cage dorée.

Les nouveaux bâtiments du Parlement, destinés à concentrer les tribunaux et les deux Chambres, sont encore en construction. Ils sont considérés en Angleterre comme la merveille architecturale du siècle, et destinés à remplacer l'ancien Parlement, incendié en 1834. Ce monument bizarre est en style gothique du temps de Henri VII; il présente, sur la rivière, une façade de mille pieds de longueur, couronnée de six maîtresses tours, dont la principale, celle de Victoria, aura quatre cents pieds de hauteur. La susdite façade, à créneaux dentelés, est garnie, en outre, de clochetons grêles, sortes d'ifs en pierre. Chargé d'arabesques, de feuillages, de figurines, d'écussons qui rappellent trop les armoiries peintes sur les enveloppes du savon de Windsor, et de mirlitons enroulés de légendes, l'extérieur de ce monument manque de gravité et s'approprie mal à sa destination. C'est le plus immense joujou d'architecture que l'on puisse voir. A ce point de vue, il ne mérite que des éloges : la construction, très-animée, très-réjouissante, intéresse et séduit lorsqu'on la contemple de loin. On comprend qu'elle doit coûter des sommes folles, et voilà ce qu'il y a de plus glorieux pour les Anglais, qui vous accompagnent volontiers à Saint-Paul, dans le but de vous dire :

— Nous avons dépensé là trente-sept millions et demi.

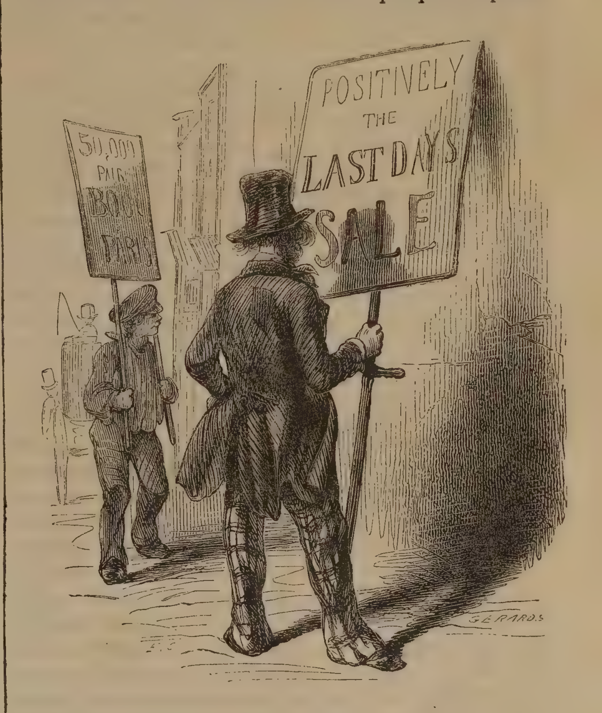
Ne point admirer le *New palace of Parliament*, c'est leur faire beaucoup de peine. Ils ne veulent pas que ce soit un pastiche ; car, disent-ils, jamais ils n'ont renoncé au style gothique, et l'Angleterre se l'est assimilé. Rien n'est plus vrai ; mais ils ne l'ont point transformé ni modifié suivant leurs besoins ; leurs temples mêmes sont servilement copiés sur les anciennes églises orthodoxes, sujet de douces illusions pour les catholiques disséminés dans le pays.

— N'est-il pas providentiel, s'écrient-ils, de voir les anglicans soumis à un ascendant mystérieux, préparer d'avance, à leur détriment (car ces édifices leur sont incommodes) de si belles églises au culte romain restauré !

Il est certain que le schisme anglican est une anomalie fondée sur des préjugés politiques : ils redoutent l'influence d'un clergé participant aux affaires, et le corps des évêques fournit vingt-quatre prélats à la Chambre des lords : ils trouvent une garantie contre l'esprit de corporation dans le mariage des prêtres, et l'esprit de corporation et de prosélytisme donne souvent, dans les Chambres, un ascendant invincible au clergé : la hiérarchie romaine leur paraît envahissante, et les biens de mainmorte, ainsi que les revenus de l'archevêché de Cantorbéry s'élèvent à des proportions scandaleuses. L'influence de la famille n'est, dans la classe inférieure des desservants, qu'un instrument de misère et par conséquent de vénalité. Parmi les prélats, elle ajoute à l'étroit esprit de coterie l'instinct de la rapacité domestique, et, telle est la rigidité anglicane, que la loi, en leur accordant une compagne, ne leur donne en réalité qu'une servante. Leurs fils perpétuent des dynasties sacerdotales : leurs filles vont racoler, dans les familles où elles s'allient, des auxiliaires puissants et de nouveaux moyens d'influence.

Westminster et le Parlement m'avaient intéressé ; mais les écuries de la Reine, où l'on nous conduisit ensuite, me procurèrent un spectacle ennuyeux. C'est un collége de chevaux, avec des palefreniers pédants pour professeurs. En guise de bibliothèque, on visite des salles remplies de harnais. Il y a cependant une dizaine de chevaux isabelle dont le poil ressemble à de la soie mêlée de fin duvet d'or, qui sont d'une nuance et d'un lustre presque invraisemblables. Ils servent, dans les grandes cérémonies, d'attelage au carrosse royal. Chaque bête a son nom écrit au-dessus de sa crèche ; il y en a une qui s'appelle Cromwell, une autre Voltaire, une troisième Orléans. Je pense qu'on a voulu honorer ces trois noms ; à Londres, on donnerait volontiers aux chevaux le nom de ses plus proches parents.

Fatigué de ces courses, et pris du désir de m'isoler dans cette ville, où chacun vit pour soi et se fait de la solitude une jouissance, je quittai mes compagnons, dans l'intention d'aller au *Strand* flâner et faire quelques emplettes.



Rues de Londres. Affiches ambulantes des bottiers.
(Voyez la page 112.)

Un omnibus qui venait de Pimlico, avait encore une place vacante sur l'impériale, et j'y grimpai lestement, remorqué par un Monsieur qui, me reconnaissant pour étranger, me prodigua toutes les prévenances dont les dames ne sont pas l'objet dans ce singulier pays. Il se hâta de me dire qu'il parlait français, et de se mettre à ma disposition ; mais, comme il vit que je savais me servir des monnaies du pays, et que je m'orientais dans la ville avec facilité, il en parut très-satisfait, n'étant pas de ces officieux qui vous feraient de bon cœur donner des coups de bâton pour le plaisir de vous défendre. Nous cessâmes de parler ; la discrétion est le propre de tout Anglais, et, de ce qu'ils ne sont ni interrogants ni obséquieux, nous en concluons qu'ils ont peu d'obligeance. Rien n'est moins fondé.

Après cinq à six minutes, jugeant convenable de rendre à ce voisin la visite que sa parole m'avait faite, je lui adressai quelques mots, à mon tour, en prenant pour texte une voiture qui passait. C'était une calèche trop fastueuse pour être élégante, traînée par deux chevaux bais magnifiques. Sur le siége, enjolivé de belles franges, se prélassait un cocher en habit noir ; sa cravate blanche ne faisait pas un pli ; ses gants blancs étaient sans tache. Au fond, sur les coussins douillets de l'équipage, se tenait

nonchalamment un homme sans habit, les bras nus, et la manche retroussée jusqu'au biceps : un tablier relevé des coins lui servait de ceinture. De sorte que le cocher avait l'air d'un gentleman qui promène un manœuvre en tenue de travail.

— Qu'est-ce que cela ? demandai-je à mon voisin.

— C'est, me répondit-il, le plus riche boucher de Londres ; il revient de l'abattoir, dans sa voiture, et retourne à son hôtel. Ses aïeux ont exercé le même état; son père l'a laissé pourvu de plus de deux millions de fortune, et lui, par modestie, il suit la profession de son père : un vieil usage très-honorable. Ce gentleman boucher possède quatre millions.

J'admirai cette modestie qui se résout, par piété filiale, à gagner humblement deux millions, et qui s'étale avec tant de faste plébéien.

— Chez vous, reprit l'Anglais, ces mœurs patriarcales sont inconnues, et les enfants prétendent à s'élever au-dessus de la condition paternelle.

— C'est qu'en France, l'expérience l'a prouvé, toutes les dynasties aboutissent à la ruine ; tandis que, dans votre pays, elles conservent et accumulent. Mais, n'en doutez pas, nous cultiverions votre modestie, si la vertu devait trouver la même récompense. Un état ne peut nourrir, à Paris, plusieurs générations, ou du moins le fait est très-rare. Les fortunes s'y font vite, et s'écroulent ensuite avec lenteur, si l'on se maintient dans l'immobilité.

— Le contraire a lieu ici : la persévérance est le plus sûr des moyens de succès, et la clientèle commerciale est proportionnée à l'ancienneté des maisons.

— Vous faites le commerce comme il s'exerçait partout sous l'ancien régime, et, comme vous êtes d'une pruderie exagérée, vous érigez en vertu l'intérêt bien compris.

— Pruderie exagérée..., répéta-t-il en souriant ; j'entends bien votre idée ; le français est une langue où l'on peut tout dire poliment. Savez-vous, monsieur, qu'elle a eu beaucoup d'influence sur la littérature anglaise, pour le style seulement ? Shakspeare savait très-bien votre langue, et je crois, le pensez-vous ? qu'il en maniait plus habilement le mécanisme que vos propres poëtes. Pourquoi donc est-il si mal traduit chez vous ?

— Parce que nos traducteurs ne connaissent que la langue anglaise.

— Le français est difficile, et, quand on le parle mal, on est ridicule. Telle est notre opinion ici, c'est pourquoi nous n'osons pas causer avec vous dans votre langue, et parfois nous faisons semblant de ne pas vous comprendre, afin de n'avoir pas à répondre. Nous passons pour fiers ; nous ne sommes qu'intimidés.

Cette explication d'un fait qui m'avait frappé, comme il frappe tout le monde, me satisfit singulièrement. Risquer de faire rire à ses dépens est une idée qui répugne à la dignité britannique. Ajoutons que quand on écorche leur idiome, on n'entrevoit jamais sur leurs lèvres l'ombre d'une raillerie.

Mon homme descendait à Chancery-lane, et, soit distraction, soit ignorance des localités, il s'oubliait; je l'avertis qu'il était arrivé, ce dont il fut surpris. Il me donna la main avant de descendre, et eut soin de me recommander de veiller sur mes poches, de me défier des filous, nombreux et très-adextres à Londres. Chacun vous donne ce conseil-là, avec une sollicitude tout hospitalière.

Dès qu'il eut touché terre, je le vis regarder, à l'angle de la rue, s'il était réellement dans son chemin.

Je me rappelle qu'ayant à faire une longue course, je pris un *cab* (les Anglais, comme nos *démoc*, font volontiers un mot avec la moitié des nôtres, et cette manie, dit Voltaire, est le propre des barbares). Informé de ma destination, le cocher du *cab* me pria, avec bonhomie, de lui indiquer le chemin, et je dus lui servir de cicérone. Rien de plus naturel que de demander sa route à travers cette cité, quatre fois plus étendue que Paris. Rendre ce bon office est la principale occupation des policemen, serviteurs discrets et polis du public. La plupart du temps, le constable interpellé consulte un de ses confrères avant de vous renseigner.

Chacun sait se diriger, mais peu de gens distinguent les rues les unes des autres, et Londres, où l'on est comme étranger, n'est bien connu de personne. En général, on assigne des noms aux diverses voies publiques pour pouvoir s'y reconnaître : là-bas, le but est différent. Des rues homonymes se rencontrent dans tous les quartiers. Vingt rues, au moins, portent le titre de *Prince street*, de *Queen street*, de *York street*, etc... Puis de ces rues, les unes se nomment *lane*, les autres *road*, *place*, *terrace*, *hill*, *gate*, etc... Vous avez ainsi *Portland street*, *Portland place*, *Portland road*, *Portland square*, et de même pour les mots *Grosvenor*, *Hanover*, *Saint-James*, *Waterloo*, *Warwick*, *Westminster*, *Surrey*, et tant d'autres. Ces rues de même nom sont dispersées dans tous les quartiers de la ville. Comment deviner la situation de celle où l'on a affaire? On est obligé de nommer la rue et le quartier, ou bien quelque autre rue notoire, avoisinante. Encore le même quartier a-t-il parfois deux rues de même nom qui se touchent. Souvent aussi les rues n'ont pas d'écriteaux, et portent d'autres inscriptions propres à fourvoyer les étrangers.

Et c'est ce qui égare un Français, dont la mésaventure égaye volontiers les Anglais. Il faut savoir qu'à l'angle de nombre de rues ou de squares, l'autorité fait graver ces trois mots : « *Commit no nuisance* » — ne commettez aucun délit. Cette inscription protectrice de la décence et de la salubrité s'énonce chez nous en termes moins couverts, et fort laids.

Un nouveau débarqué, voulant courir la ville et retrouver sa demeure, va copier sur son carnet, à l'angle de Leicester square, l'écriteau qui s'y trouve placé. Le voilà bien tranquille ; il flâne tout le jour, s'égare à plaisir, et, le soir venu, s'élance dans un cab ; puis, de cet air leste, capable, assuré d'un homme qui se sent comme chez lui, le Parisien jette du bout des lèvres son adresse au cocher : — *Commit no nuisance !...*

Comme on le conçoit bien, le cocher se met à rire. Cette prononciation est terrible ! se dit notre héros ; on ne m'a pas compris.

Il tire donc son carnet, et avec une confiante aménité, montre l'adresse écrite au cocher, qui commence à se poser les poings sur les hanches et à se renverser en arrière à force de rire. Indignation de l'étranger ; il prend à témoin les passants, qui, sérieux d'abord, se livrent à la même hilarité à l'aspect du document écrit, objet du différend. Le Français crie, s'emporte, menace ; on s'attroupe, on veut s'interposer ; chacun se montre sympathique, jusqu'au moment où, mis au courant, l'on se rejouit à qui mieux mieux. Surviennent les policemen, suprême espoir ! Hélas ! leur gaieté ranime celle de la foule. Enfin un gentleman parlant français s'approche, se rend arbitre. — Voilà donc un homme raisonnable ! Mais au dénoûment de l'histoire, il se désopile à son tour. Tout s'explique, non sans peine, et le Français, en partant lui-même d'un grand éclat de rire, indique la rentrée d'un chœur général.

On se met quelquefois en tête une puérilité, dont on se fait une affaire. A Londres, chacun marche armé d'une canne. Me voilà résolu d'en acheter une; mais aucune canne n'est à ma fantaisie. Je m'étais fait arrêter à Fleet street en la Cité, variété anglaise de la rue Saint-Denis, et je lorgnais les bâtons groupés en faisceaux à la porte des boutiques. A la fin, j'entre et me fais montrer un stick assez joli de loin. De près, il me déplut, j'articulai laconiquement : — *no*, et j'attendis qu'on m'en présentât d'autres.

A ma grande surprise, le marchand retourna à ses affaires; j'errais dans le magasin, il n'y fit aucune attention, et je sortis sans qu'il fît rien pour me retenir. A Londres, on ne fait pas l'*article*. Je voulus m'en assurer davantage et je franchis le seuil d'une autre maison, où je furetai dix minutes, touchant à tout, sans rien demander. Pas un mot, point d'offres, ni de questions. Je m'éloignai sans desserrer les lèvres, ce qu'on parut trouver tout naturel.

Ailleurs, je me fis montrer vingt cannes, et à mesure que je les maniais, il me venait une grande envie d'aller acheter des aiguilles. Je remerciai donc le boutiquier d'un signe; il me salua poliment, et je restai émerveillé.

Un coutelier était près de là, qui plaça devant moi des aiguilles, ce qui m'inspira le désir d'acheter un couteau. Il m'en offrit un, un seul. J'en voulus plusieurs, il les aligna, m'indiqua les prix et me laissa en repos. Alors je m'assis, et en regardant au plafond, je chantonnai, comme dit Méry, un petit air qui n'existe pas. L'artisan reprit sa lime et son ouvrage commencé. Au bout de quelques minutes, il me dit qu'il faisait bien chaud, et je répondis avec beaucoup d'à-propos : — Yes.

Tout en jouant avec les couteaux, j'en choisis un; le marchand l'examina, me dit : — Il n'est pas bon ; le posa et se remit à l'œuvre.

Présumant qu'il serait opportun de me relever d'un choix inhabile, j'en fis un autre avec discernement, et le coutelier, à son tour, prononça : — Yes.

Il me fallait un canif, et je le demandai excellent. Le débitant chercha dans un rayon dont il tira un seul canif, qu'il mit devant moi. Et comme je demandais de quoi choisir, il me dit : — Cela est *very-good*, very-good !

Sans me refuser, il ne bougeait point, et me claquemurait dans son éternel *very-good*. Ma foi, j'achetai le canif.

La monture en est soignée, et l'acier très-fin, je le suppose. Mais il ne coupe pas du tout...

En quittant cette boutique, je me vis accosté par une bouquetière en haillons, qui m'offrait, moyennant deux pence, une touffe de roses mousseuses d'une fraîcheur admirable. Dans la belle saison, Londres est littéralement jonché de roses mousseuses. De petites pauvresses les colportent par brassées. Deux objets sont à très-bas prix dans cette contrée : les fleurs et les bonnets de coton.

Cette dernière observation, je la fis en achetant des gants dans un magasin où l'on ne vous en montre guère à la fois qu'un ou deux doigts. Il y avait là quantité d'objets de fantaisie. Il est inutile d'ajouter que les commis se gardèrent de m'achalander. Dans les maisons importantes, le patron reçoit votre argent comme ferait un commissaire de bureau de charité, et il vous remet l'objet vendu, avec un sourire digne et courtois, comme s'il vous faisait un petit cadeau.

Quelquefois ils sont si peu empressés d'étaler les babioles dont vous avez fantaisie, que l'on craint, par une sorte de discrétion, d'en priver le marchand. C'est ce qui m'advint chez un mercier parfaitement assorti en aiguilles, en petits portefeuilles, en boîtes à ouvrage. Il dissimulait tout cela de son mieux. Ce bonhomme avait une fille charmante, précieux auxiliaire chez nous, quand il s'agit d'entraîner la pratique. Dès que je parus, elle fit mine de se retirer, et je la retins en lui adressant directement la parole.

Après avoir choisi quelques objets, et assorti environ quarante paquets d'aiguilles, je les indiquai au père, qui ajusta ses lunettes, et lut avec attention les adresses collées sur ces petits papiers. Il en sépara quelques-uns et me fit observer qu'ils coûtaient le même prix que les autres, mais qu'ils étaient inférieurs en qualité. Il les remplaça donc et me remit le tout. Comme je m'éloignais, on me rappela ; j'avais oublié mon bouquet de roses sur le comptoir. Je le pris donc et l'offris à la fille du marchand qui me remercia en français; le père me remercia aussi, et quand je fus sur le seuil, il se leva pour me saluer très-cordialement.

La connaissance était faite; ce magasin devint mon bureau de renseignements dans le quartier; j'y retournai deux ou trois fois sans rien acheter. Quand j'arrivais, le bonhomme appelait : — Amely, Amely !... Et la jeune fille venait me recevoir.

Ces bonnes gens ne m'ont jamais adressé une seule question. Je m'enquérais souvent de bien des choses, en étranger qui veut s'instruire, et c'est toujours miss Amely qui répondait. Là-bas, parler est un gros ouvrage, et les jeunes filles soulagent leurs vieux parents. A ma dernière visite, miss Amely me dit : — Vous savez mon nom, et je voudrais connaître le vôtre pour vous nommer en causant avec mon père quand vous serez parti.

Voilà la seule fois qu'on m'ait questionné, et cette intention délicate fut exprimée avec un ton si naturel, si simple, qu'elle eut toute la grâce d'une aimable vérité. On me dit adieu, je leur serrai la main, et en me désignant par mon prénom, ils me souhaitèrent un bon voyage, après m'avoir obligeamment assuré qu'il fallait voir Londres plus d'une fois pour le bien connaître.

Telles sont les allures des honnêtes et francs bourgeois de la Cité, qui eurent jadis la douce Flandre pour berceau.

Dans ces diverses maisons, j'essayai, suivant notre habitude française, de marchander les prix. En pareil cas, le détaillant ne comprend pas tout d'abord, et croit que l'on se trompe sur le chiffre indiqué. Dès qu'il a saisi votre pensée, sa surprise est visible, et de l'air d'un galant homme que l'on humilie faute de le connaître, ou que l'on soupçonne par méprise d'une action peu honorable, il vous fait entendre avec netteté, mais d'une manière indulgente et polie, que le commerce, étant trop loyal pour surfaire jamais, n'a rien à rabattre de ses prétentions. Tout cela est dans un geste, un sourire, une exclamation ; mais si clairement énoncé, qu'un sot oserait seul insister.

Les marchands ambulants, ceux des marchés alimentaires, ceux qui se tiennent en caves ou dans des échoppes, les étalagistes de bimbeloterie et les cochers, sont les seules gens que l'on puisse, que l'on doive même énergiquement marchander. La valeur de la plupart des objets que l'on rencontre chez nous dans les boutiques à prix fixe, est discutable à Londres. Tout ce qui se vend à Paris dans de grands magasins où l'on obtient des rabais, est, là-bas, tarifé à un taux immuable. En d'autres termes, chez eux, plus la hiérarchie commerciale s'élève, plus le trafic est digne et consciencieux. Le contraire a lieu ici, et je préfère leur usage au nôtre.

Comme je tenais à préciser l'aspect extérieur de ces

sortes de transactions particulières, sujet d'observation trop négligé et qui caractérise formellement un côté important des mœurs, je me rendis un jour dans un très-beau magasin de cachemires, de crêpes de la Chine et d'étoffes de soie, situé presque à l'angle de Ludgate-Hill. Il avait plu toute la matinée, et comme, à Londres, il pleut de la suie détrempée, et que d'ailleurs, grâce au *macadam*, on piétine jusqu'à la cheville dans une boue claire et sautillante, je m'étais affublé de mes habillements les plus vieux, les plus fanés. J'étais sans gants, avec un paletot râpé, déformé, crotté jusqu'à l'échine, et, qui pis est, coiffé d'un feutre gris très-mauvais, chapeau qui, fût-il neuf, est mal porté à Londres. Cette tenue, qui m'avait paru suffisante pour aller à la halle au charbon, en la Cité, convenait à mon expérience, dont elle m'inspira l'idée. Pour compléter la description, j'étais mouillé, et j'avais les mains noires, attendu qu'à Londres, par le beau temps, si l'on va déganté, au bout d'une heure on les a grises, et quand il pleut, la teinture du ciel vous les trempe en noir.

A la porte de ce temple de la mode, comme on disait au temps où la poésie procédait par charades, stationnait un bel équipage. J'entre en séparant deux laquais pimpants que j'aurais dû saluer. Comme j'errais, les mains derrière le dos, un commis s'avance, me salue, et se tient à ma disposition. Après avoir admiré silencieux d'admirables popelines d'Irlande, jugeant l'objet trop peu considérable, je cherche des yeux le commis qui accourt et attend avec réserve.

Je lui demande un cachemire de l'Inde vert-émeraude, en ajoutant que je tiens à la finesse de la nuance. C'était faire échec à un objet de deux à trois mille francs.

Point de surprise indiscrète, aucune observation ; l'employé indique de la main le comptoir, et me suit civilement. Devant moi se trouvait une glace; mon audace m'effraya; j'étais à faire peur. Le cachemire déployé et mis sous ma main, je l'étudie et demande le prix : 100 l., ou 2,500 fr. Puis je voulus en voir un bleu, puis un ponceau ; j'avisai des crêpes de Chine d'une valeur moindre, et les examinai. Ce que je demandais m'était présenté sans observations sur le mérite de l'étoffe, ni sur l'énormité des prix. A Paris on m'eût jugé sur la mine fort judicieusement, et l'on m'eût offert du bon marché. Quand j'eus bien tout considéré, je dis, avec un flegme incomparable, que je réfléchirais...

Le commis inclina légèrement la tête, replia et remit en place le dernier châle, ce qui est l'habitude. On n'étale pas un nouvel article sans avoir enlevé le précédent, à moins d'ordre contraire de la part du chaland ; usage indiquant à quel point on dédaigne de séduire. Donc, l'employé me reconduisit jusqu'à la porte, que je gagnai lentement, regardant à droite, regardant à gauche. Il ouvrit, me salua d'un visage placide et respectueux ; puis il ferma la porte sur moi. Le marchand porte jusque-là le sentiment de sa dignité, de son devoir envers le public, et le respect de la liberté.

Toutefois ces épreuves ont leur péril : j'avais conçu une passion secrète et coupable pour un joli crépon. Trois jours après, je revins, et il m'en coûta 22 liv.

Quelle différence avec nos obséquieux et impertinents courtauds, qui vous assomment de leur caquet, qui vous enseignent quel goût est le bon, et qui apprennent à une duchesse ce qui est convenable et *distingué!*

Du reste, en toutes choses, pour deviner ce qui se passe en Angleterre, rappelez-vous comment on procède en France, et prenez le contre-pied ; vous toucherez juste inévitablement.

En quittant la Cité, je montai *Chancery-lane*, où recevant un coup dans le dos, je me vis assailli par dix paires de bottes... peintes sur une planche qui marchait toute seule. Un homme était derrière, servant à promener une affiche monstre. Je pris la fuite, et, traversant la Halle des avocats, monument gothique moderne, assez capricieux et d'un aspect un peu chinois, je me trouvai à *Lincolns in fields*, l'un des plus grands squares et celui qui possède les plus grands arbres. Notre place des Vosges donne une idée de ces sortes de lieux. Là, je me souvins que j'étais muni d'une permission pour visiter le musée Soane, et, laissant derrière moi le Collége des chirurgiens, j'allai frapper à la porte de cette bonbonnière consacrée aux arts. M. John Soane, amateur distingué, légua à son pays cette collection d'antiquités, de curiosités et de tableaux, coquettement entassée dans une maison trop exiguë. Ce logis, singulièrement percé, ressemble à une série de châsses d'orfévrerie juchées les unes sur les autres. Il y a des marbres grecs et romains, et des fragments de l'époque byzantine ; des dessins originaux, des vases, des camées, des vitraux, et quelques peintures intéressantes, parmi lesquelles on dé-



William Hogarth, d'après lui-même.

signera une reproduction en petit de l'*ex-voto* peint par Fra-Bartholomeo pour la famille Carondelet, et dont l'original appartient au Chapitre de Besançon. Ce tableau est connu sous le nom du Saint-Sébastien. Seulement ici le donateur est remplacé par une femme à genoux.

Cette seconde version d'un tableau célèbre n'a jamais été signalée en France. Là, se trouvent aussi un Watteau splendide, honteusement perché dans un coin obscur; la *Ripa dei sciavoni*, à Venise, peinture de Canaletto, et l'une des deux plus admirables qui existent. Mais le prin-

cipal intérêt de cette collection, que l'on recommande à l'attention des voyageurs, repose sur William Hogarth, ce maître si rare et si étrange. Ses dix toiles les plus importantes sont là, formant deux séries : l'une, de quatre sujets, représente les phases d'une élection pour la Chambre des communes, dans un bourg-pourri. Ces toiles ont acquis une juste réputation. La gravure les a reproduites ; il en est question dans toutes les biographies, et chacun revient de Londres sans les avoir vues, faute de savoir où les trouver.

Jamais la vie, le mouvement, l'*humour*, l'esprit critique et la vérité ne furent poussés plus loin que dans ces ouvrages. Ils constituent une peinture de mœurs aussi attachante, aussi claire, aussi complète, que jamais écrivain



Les Elections : infirmes traînés au scrutin, tableau d'Hogarth (Musée Soane).

satirique ait pu l'esquisser la plume à la main. Ce n'est plus une image, c'est la réalité ; on assiste à la scène, et le spectacle est si curieux, qu'on le contemplerait des heures. La lutte des deux candidats rivaux, l'animation de leurs partisans, les séductions au cabaret, les électeurs impotents ou moribonds que l'on traîne au scrutin, les *speeches* en plein air, les tonneaux défoncés, les rixes, les hurras pour le vainqueur, les charivaris au vaincu, les embauchements secrets, les marchés honteux, tout cela se mêle, se démène ; chacun crie et se débat ; le drame est partout, les physionomies parlent. La nature seule peut distribuer avec clarté une série d'actions si diverses, à travers une cohue à ce point fourmillante et agitée. Une description minutieuse et bien coordonnée de ces quatre sujets ferait un roman comique aussi complet que désopilant.

Francis WEY

(La suite à la prochaine livraison.)

MONOGRAPHIE DU GOUT (1).

UN REPAS ROMAIN.

(MOT DE L'ÉNIGME DU DERNIER NUMÉRO.)

CHAPITRE PREMIER. — LE TRICLINIUM.

— Par Bacchus dont on célèbre la fête (2), s'imaginerait-on, à vous voir, que nous sommes au xvj des kalendes d'avril? Croirait-on, je vous prie, que le fils de notre maître, Publius Pomponius, ait revêtu ce matin la robe virile? Semblerait-il seulement que son père songe à régaler ses amis pour solenniser avec eux ce jour mémorable dans la vie d'un citoyen romain? Regardez donc à la clepsydre (3). Il y a plus d'une heure que les invités ont cessé le jeu, et qu'ils sont passés du sphéristère (4) au balneum (salle de bain). Dans quelques minutes ils seront ici, et vous n'avez rien fait encore. Allons, de l'activité, vous dis-je, de l'activité, ou gare la meule!

Ainsi parlait le tricliniarque de Quintus Pomponius, allant et venant dans la salle de festin d'une délicieuse villa, que cet opulent chevalier romain possédait à Baïes, sur les bords du lac Lucrin. Cette salle brillait par un grand luxe d'ameublement et par les mille recherches que les Romains du temps de Vitellius s'ingéniaient à découvrir dans le but d'augmenter leurs jouissances. Les murs étaient de marbre et revêtus, jusqu'à hauteur d'homme, de tentures en étoffes de laine brodée; sur ce fond, on voyait se détacher des statues, qui, placées de distance en distance, servaient de candélabres. Le pavé en mosaïque représentait des débris de repas, sorte de dessin appelé *asarotos œcœos*, dont Pline attribue l'invention au Grec Sostus. La salle avait les dimensions d'un triclinium ordinaire; c'est-à-dire que sa longueur était double de sa largeur, et qu'elle paraissait comme divisée en deux. Trois lits, placés sur les trois côtés d'un carré dont le quatrième était laissé libre pour le service, occupaient la partie inférieure; disposition qui faisait donner à ces salles le nom de *triclinium*. Les Romains s'étaient assis jadis pour prendre leurs repas; mais énervés par le luxe, ils avaient adopté la mode des Orientaux et ne mangeaient plus qu'à demi couchés, le corps appuyé sur le coude. Les lits dont ils se servaient offraient une grande ressemblance avec nos sofas à dossier. Ceux de Quintus Pomponius étaient faits en bois d'érable et relevés aux jointures par des baguettes d'argent. Au milieu de ces lits, s'élevait, sur un pied d'ivoire à trois griffes, une table ronde en bois de citre tiré du fond de la Mauritanie; elle était creusée pour recevoir un plateau d'argent massif du poids de 500 livres, orné de ciselures et d'anaglyphes.

Les esclaves de Pomponius, animés par les paroles du tricliniarque, travaillaient avec ardeur aux apprêts du festin; ils déposèrent sur les lits des matelas de laine des Gaules teinte en pourpre, et des coussins de plumes renfermés dans des housses à mailles de fil d'or et de soie que l'on fabriquait à Babylone. Tout à coup une vive altercation s'éleva à l'autre extrémité du triclinium.

— Par Jupiter, je vous dis que je suis invité; que c'est Pomponius lui-même...

(1) Voyez les tables des tomes XVI et XVII.
(2) Liberales dies. (3) Horloge d'eau. (4) Salle de jeu.

— Hors d'ici, parasite éhonté!

— Je vous dis que j'entrerai, ou je ne m'appelle pas Esurion.

— Il n'y a pas de place pour toi.

Et l'esclave chargé de veiller à la porte s'était armé d'un torchon de pourpre pour chasser son opiniâtre interlocuteur.

— Voilà Esurion, dit le tricliniarque; toujours le premier arrivé. Pour lui et ses pareils, il faudrait hâter la marche du soleil, et bâcler au plus tôt les affaires de la République.

Le parasite s'était glissé dans le triclinium; l'esclave s'élança à sa poursuite; ils faillirent en courant renverser un magnifique abaque (1) qui ornait le côté opposé aux lits et sur lequel étaient étalés, selon l'usage, des vases précieux, de la vaisselle d'or et d'argent, enrichie de pierreries, portant le nom de Pomponius.

— Cessez ce jeu, cria le tricliniarque impatienté. Laissez Esurion s'asseoir sur cette escabelle. Il n'en bougera pas, à moins que Pomponius ne le fasse jeter dehors.

— Merci, dit Esurion au tricliniarque; vous, au moins, vous rendez justice à mon mérite, et Pomponius est trop distingué pour se permettre envers moi une pareille impolitesse.

Puis se livrant à ses réflexions: — L'heureuse idée que j'ai eue de quitter Rome à l'approche de l'été! J'y serais mort de faim; car, lorsque arrive la saison des champs, il y a suspension d'affaires pour nos mâchoires. De même que pendant les chaleurs les limaçons languissent enfoncés dans leur coquille, et, à défaut de rosée, se nourrissent de leur propre substance; de même, pauvres parasites, tandis que les travaux retiennent le monde à la campagne, nous vivons dans notre coquille, et nous nous mangeons nous-mêmes, n'ayant plus rien à dévorer (2). Mais ici règnent la joie et l'abondance. Quintus Pomponius, chevalier romain, enrichi, on ne sait trop par quels moyens, fête aujourd'hui la prise de robe virile de son fils Publius! Il étale ses trésors, nous verse son falerne et prodigue toutes les splendeurs de sa cuisine. Oh! mes narines se dilatent, et je savoure déjà tant de mets choisis. Heureux Esurion, tu vas souper mieux que les dieux d'Homère, et grâce à toi, honnête Pomponius.

CHAPITRE II. — VOCATI ET INVOCATI (3).

La dixième heure du jour s'achevait, quand les convives apparurent dans une pièce antérieure au triclinium; ils y déposèrent, entre les mains de l'esclave que chacun amenait d'ordinaire avec soi, leur chaussure et leur trabée (vêtement de dessus), et se revêtirent de la *synthèse*, tunique blanche et sans ceinture, fournie par le maître de la maison. Au moment où ils allaient entrer dans le triclinium, un esclave cria: — Le pied droit. — C'était pour ne présager de malheur à personne. Entrer du pied gau-

(1) Buffet. (2) Plaute, *les Captifs*.
(3) Les invités et ceux qui ne l'étaient pas.

che paraissait aux Romains d'un augure aussi fâcheux que chez nous le chiffre 13 à table.

Pomponius alors s'adressant à ses hôtes :

— Le nombre des convives, a dit un de nos poëtes, ne doit jamais être moins grand que celui des Grâces, ni excéder celui des Muses. Mais cette règle se prête à bien des exceptions. Aujourd'hui, par exemple, je regarderais presque comme un malheur d'être circonscrit dans de pareilles limites.

Ces paroles déridèrent aussitôt le front de plusieurs personnages dont la tenue témoignait de l'inquiétude. Ils étaient de l'espèce appelée *ombre*, nom plaisant et singulièrement bien choisi; car une ombre est un convive inattendu: vous diriez la partie obscure dont le convive invité est la partie brillante.

Un individu, de manières adulatrices, avait accaparé Pomponius.

—Voilà, lui dit-il, qui est spirituellement tourné; vous êtes un des rares héritiers de ce sel attique qui se perd chaque jour! Quelle bonne mine votre fils avait à la cérémonie! J'en ai certes bien vu des prises de robe virile, mais jamais adolescent n'approcha de Publius Pomponius.

— C'est bien, maître Ergasile, repartit Pomponius, recevant à l'avance de ce parasite la monnaie de son repas, c'est bien, vous aurez votre place sur le lit de droite.

— C'est lui faire mille fois plus d'honneur qu'il n'en mérite, cria d'une voix ironique un autre convive vers lequel Esurion s'était avancé, mais dont il n'avait pas tardé à s'éloigner avec dépit; c'est lui faire trop d'honneur à ce pauvre Ergasile. L'infortuné! il ne sait que répéter des compliments aussi fades que l'odeur d'un bouquet de huit jours. Jamais de sa vie il n'a fait un joli mot; jamais un lazzi pour égayer les convives.

— Je vous entends, Charançon. Vous serez à côté d'Ergasile, et je vous charge de lui communiquer le trop d'esprit que vous aurez.

— Bien reparti, dit Ergasile en se frottant les mains.

Ergasile était le parasite flatteur (*adulator*); Charançon le parasite ironique (*derisor*); l'un riche en flagorneries, l'autre en bons mots, tous deux n'ayant rien dans l'escarcelle; le premier par ses adulations, le second par ses plaisanteries étudiées à l'avance, parvenaient à se faire admettre à la table des riches. Ils se regardaient comme bien supérieurs au piteux Esurion. Lui, comptait parmi les parasites souffre-douleurs (*plagipatidæ*), ces Spartiates du bas bout de la table, quand le bas bout de la table leur était accordé. Mais le xvj des kalendes d'avril, Esurion ne devait pas jouir de cette faveur.

— Allez sur votre escabelle; vous y serez servi avec distinction, lui commanda Publius en faisant un signe au tricliniarque, qui se pencha à l'oreille du jeune homme, et sortit, non sans jeter un regard plein de malice et de pitié tout ensemble sur Esurion. Celui-ci commençait le supplice de Tantale, à l'occasion de son souper.

— Ah bah! se dit-il, après tout, qu'importe où l'on mange, pourvu que l'on mange bien?

L'infortuné Esurion, quelle déception l'attendait!

Les soupers de Quintus Pomponius faisaient bruit dans le monde. Il est vrai que certaines bouches, qui n'avaient point goûté ses sauces ni dégusté les vins de son cellier, critiquaient le chevalier romain; elles lui auraient volontiers fait grâce pour une invitation; or, Pomponius ne les prodiguait pas. Au premier rang parmi les heureux mortels appelés à sa table, figurait Clodius, préteur de la Campanie; étrange magistrat, que l'empereur Vitellius avait nommé à ce poste pour lui avoir vu avaler de suite trois conges de vin (1). Aussi quelques plaisants l'appelaient *Clodius Tricongius*. Le préteur les laissait dire, et s'en vengeait à la manière de son empereur, en venant de temps en temps leur demander à souper. Avant de se mettre à table, Clodius avait recours à ces moyens employés par César pour faire honneur aux personnes qui l'invitaient, et qui tout en ouvrant l'appétit vous donnent l'air pâle et intéressant. Vous me comprenez, lecteur!

Un rival digne du préteur, c'était Apicius, arrière-neveu du grand Apicius qui mangeait sous Auguste, et professait à Rome un cours sur l'art culinaire. Ce jeune débauché avait dévoré son patrimoine; mais tous les gastronomes de l'époque se l'arrachaient, et semblaient vouloir, en l'écoutant, s'inspirer des souvenirs du grand homme; du reste, Apicius racontait avec esprit les hauts faits de son illustre parent: c'était même sur eux que, depuis quelque temps, il avait fondé sa cuisine.

Clodius et Apicius étaient venus avec Pomponius. De son côté, le jeune Publius avait adressé plusieurs invitations à ses amis, une entre autres au Grec Hermagoras, son professeur de belles-lettres. Celui-ci s'en était tellement vanté dans tout Baïes, que deux de ses compatriotes n'avaient pu s'empêcher de le suivre en qualité d'ombres. N'oublions pas Cnéius Capito, jurisconsulte en vogue, et sous lequel Publius allait commencer ses études de droit; car il se destinait au barreau, et la prise de robe virile était pour les jeunes gens le moment où ils devaient se choisir une carrière.

Le nombre des convives invités ou non invités se montait à quinze. Chacun prit la place que le tricliniarque lui désigna. Pomponius se coucha près de son fils, tout à fait à l'intérieur du carré, sur le lit *du milieu*, et engagea Clodius à se mettre à la troisième et dernière place, que l'on réservait toujours aux consuls. Les convives de ce premier lit avaient la figure tournée du côté du lit *de gauche* offert aux plus honorables d'entre les invités, et occupé en ce moment par Apicius et les amis de Publius. Le lit *de droite* est abandonné aux parasites; c'est aussi le lit *inférieur*. Là se trouvaient Ergasile et Charançon; là se portaient, mais en vain, les yeux et les désirs d'Esurion: Ne va point qui veut à Corinthe.

CHAPITRE III. — GUSTATIO.

Une nuée d'esclaves envahit alors le triclinium; les plus jeunes versèrent aux convives de l'eau à la neige sur les mains et sur les pieds; puis se mirent à leur nettoyer les ongles avec une dextérité surprenante. Ils leur distribuèrent aussi des couronnes de fleurs pour se ceindre le front, et d'autres plus grandes qu'on enlaçait autour du cou. Tressées d'ache et de lierre, le plus souvent entremêlées de roses, de violettes, de safran ou de nard, ou bien encore composées de roses cousues ensemble sur des écorces de tilleul ornées de petits bas-reliefs, ces couronnes passaient pour d'excellents préservatifs contre l'ivresse. L'odeur des fleurs, dit-on, ouvrant les pores, donne au vin un moyen de dissiper ses fumées et repousse les vapeurs qui montent au cerveau.

Ces préparatifs terminés, le père de famille se leva, et adressa aux dieux la prière d'usage qu'il fit suivre de libations et de l'ordre de servir. L'archimagirus (chef de cuisine) parut aussitôt avec ses aides. Ils apportèrent un vaste bassin d'airain de Corinthe, qui avait la forme d'un ânon, et que les Grecs, ses inventeurs, avaient, pour ce motif, nommé *ovos*. Du dos de l'animal pendaient à droite et à gauche deux petits sacs, renfermant l'un des

(1) Le conge valait à peu près trois litres.

olives un peu vertes, et l'autre des olives arrivées à leur complète maturité. Tout autour de ce bassin, on disposa dans des plats d'argent des loirs assaisonnés avec du miel et du jus de pavots ; des boudins brûlants, des prunes de Damas et des grenades entr'ouvertes.

L'une des ombres grecques mangeait déjà avec l'avidité d'un estomac à jeun, Charançon s'en aperçut :

— Halte-là, maître Hellène, lui cria-t-il, nous n'en sommes qu'à la *gustatio* ; il s'agit seulement de vous mettre en appétit. Ces mets n'ont pas d'autre but. N'allez point imiter un de vos compatriotes, qui, après avoir mangé vingt grives, s'étonnait naïvement de ne pas sentir sa faim augmenter.

— Charmant, dit Ergasile, emporté par son habitude d'admiration.

— Vous vous trompez, l'ami, repartit Charançon ; ce n'est pas quand je parle qu'il faut applaudir ; je ne donne point à souper, moi.

CHAPITRE IV. — LE ROI DU FESTIN.

— Et la royauté, s'écria tout à coup l'arrière-neveu d'Apicius ; oublions-nous maintenant de la tirer au sort ?

Un esclave apporta des dés (*tali*) avec une petite table.

— A vous, préteur, dit le père de famille, abdiquant en présence du nouveau pouvoir qui allait surgir, à vous le premier.

Clodius fit rouler les dés sur la table.

— *Le coup du chien*, dirent les convives ; on ne pouvait pas plus mal commencer.

C'était au tour de Capito.

— Pas plus de chances que le préteur, fit-il en comptant ses points.

Les dés avaient passé de main en main. Publius s'en empara, et les versant avec vivacité :

Le coup de Vénus ! cria-t-il tout radieux.

— La royauté et la robe virile en un jour, remarqua Apicius ; ce jeune homme ira loin.

— O mon futur patron, fit à Cnéus Capito, le jeune monarque ; c'est vous qui commencerez par vous soumettre à mes ordres ; mais je vous donnerai aussi des petits gâteaux, comme dit notre Horace (1). J'ordonne, continua-t-il en s'adressant à l'archimagirus, et faisant claquer ses doigts, j'ordonne la prise de Troie.

La crainte d'un souper en vers s'empara d'Ergasile ; Cnéus Capito et Clodius ouvrirent de grands yeux ; l'un des Grecs consulta sa mémoire et allait commencer une tirade d'Homère, quand l'archimagirus entra, portant un monstrueux sanglier.

—Oh ! oh ! le porc à la troyenne ! exclama Ergasile battant des mains et agitant toute la partie supérieure de son corps ; non, jamais je ne vis d'aussi aimable surprise.

Charançon n'eut pas la force de critiquer son collègue. Il admirait.

— Voilà, dit Publius, le cheval de bois qui entre dans nos murs.

Le sector (découpeur), qui se tenait prêt, ouvrit d'un seul coup le ventre du sanglier. Il en sortit des mets de toutes sortes, des saucisses, des poulardes, et aussi des grives toutes vivantes, qui se mirent à voler dans la salle.

— Et voilà les Grecs !

Ce fut à ces paroles du jeune roi un rire que nos Hellènes eussent appelé *homérique*, s'ils n'avaient pas été piqués de l'assimilation.

(1) Ut pueris olim dant crustula blandi... Doctores.

— J'ordonne maintenant, continua Publius que le succès commençait à pousser vers l'absolutisme, j'ordonne que Clodius prescrive à Cnéus Capito, homme de poids et jurisconsulte du plus grand mérite, le nombre de santés qu'il devra boire.

Clodius eût désiré que les rôles fussent changés ; néanmoins, il prit au sien un malin plaisir.

— Que Cnéus Capito, dit-il, porte autant de santés qu'il y a de lettres dans le nom de l'illustre Cassius, dont je n'ai jamais lu et dont je ne veux jamais lire les ouvrages.

Le jurisconsulte s'exécuta ; mais à la pénultième et même à l'antépénultième, il avait perdu sa gravité.

Cependant la table s'était garnie, et tout autour du porc à la troyenne le structor avait symétriquement disposé les mets sur un plateau d'argent appelé *ferculum* ou *repositorium.* C'étaient des ragoûts de toutes sortes, des gibiers les plus rares, des oiseaux étrangers, des gélinottes d'Ionie, des perdrix et des tourterelles, des foies d'oie blanche, auxquels on procurait, en les baignant dans du miel et du lait, un développement artificiel ; des faisans, dont le plus grand mérite était de venir des bords du Phase ; des paons de Samos, avec les œufs de cet oiseau imités en pâte, et dans lesquels étaient des ortolans très-gras et assaisonnés d'un peu de poivre.

A cette vue, Clodius oublia sa soif ; Ergasile ses compliments, Charançon ses bons mots, Apicius la mémoire de son grand-oncle, et Cnéus Capito ne sut plus combien Cassius admettait de lettres dans son nom.

Une douce symphonie se fit entendre ; des esclaves enlevèrent, en chantant, le ferculum, et des échansons, armés d'amphores dans lesquelles ils puisaient avec des cyathes, offrirent aux convives l'ænomel (1) et du falerne qui portait la date du consulat d'Opimus.

— Clodius Tricongius, dit le roi du festin, rendez à votre tour raison à Cnéus Capito.

— Je me condamnerai moi-même, répondit le préteur : et saisissant une belle coupe de murrhin : « Je bois à la santé, dit-il, du grand, du pieux, de l'illustre et du divin Vitellius. »

Il avala, sans prendre haleine, une grande quantité de vin ; s'arrêta un instant, but à petites rasades, et égoutta sa coupe sur le pavé, pour montrer qu'il n'y restait plus rien. Des trois lits les santés s'échangèrent, et Ergasile alla jusqu'à fraterniser avec le préteur.

— Maintenant que la mer est créée, dit Publius, les poissons peuvent venir.

CHAPITRE V. — SOUVENIRS D'APICIUS.

Le troisième service s'annonça par une odeur piquante, qui alla frapper immédiatement au siége olfactif des plus gourmets. Apicius l'aspira à plusieurs reprises.

— Quel arome, dit-il en s'épanouissant, exhale cette sauce ! Je gage que c'est du garum venu de Carthage-la-Neuve, du vrai *garum des Associés.*

— Tout juste, répondit Pomponius ; il m'a été envoyé par un publicain de mes amis ; il n'est pas fait avec du *garon*, mais avec les intestins d'un poisson appelé scombre, fortement macéré dans du sel. Le conge s'en est vendu à Rome jusqu'à mille sesterces. C'est une sauce qui pourrait faire manger le plus détestable poisson.

(1) Nous empruntons au dernier ouvrage de M. Pellat, *De la Revendication*, ce charmant néologisme ; il est de ceux qu'Horace autorise :

. . . . Si
Græco fonte cadant, parce detorta...

— Mais celui-ci n'aurait pas eu besoin d'un tel accommodement pour délecter même un palais de roi, dit Apicius en désignant du doigt une murène de Tartessis, qui nageait dans du garum en compagnie d'huîtres pêchées à Tarente et dans le lac Lucrin.

La table offrit un coup d'œil qui eût fait pâmer de joie quiconque avait quelque velléité de ressembler aux peuples ichthyophages. L'obsonator (pourvoyeur) de Pomponius était parvenu à composer un chef-d'œuvre. Il avait, sur un court ferculum, réuni tous les trésors que recèlent les fleuves et les mers d'Europe, d'Afrique et d'Asie : de jeunes thons de Chalcédoine, des merlus de Pessinunte; des pétoncles de Chio ou de Tarente, l'élops ou l'esturgeon de Rhodes; des scarres de la Cilicie; du turbot de Ravenne; des murex, du péloris, de la dorade du lac Lucrin, et des langoustes de Campanie.

Toute l'attention des convives fut d'abord absorbée par un surmulet, exposé vivant à leur vue dans un vase de verre ; ils observèrent avec délices les différentes couleurs par lesquelles une agonie lente le forçait successivement à passer.

—Voyez, dit Apicius, ce vermillon éclatant que répandent sur ses écailles les efforts qu'il fait en se débattant ! Voilà que maintenant ses ouïes réfléchissent l'azur. Quels tressaillements ! Quels bonds ! Il se raidit maintenant. Ses couleurs pâlissent; leurs nuances se confondent en une seule ; il expire, il est mort !

Un esclave emporta le surmulet.

Apicius ne paraissait pas disposé à renoncer à la parole.

— Cnéus Capito, dit-il, vous avez à l'école les *Proculiens*, qui sur bien des points ne s'entendent pas avec les *Sabiniens;* et vous ne cessez de vous quereller sur l'interprétation de la loi des douze Tables et sur maints vieux édits des préteurs. Eh bien ! nous, les savants de la bouche, nous qui cultivons le palais, comme vous exercez la langue, nous aussi, nous sommes divisés en deux camps ; nous avons les Apiciens, qui suivent les traces de mon grand-oncle, et les Octaviens, qui se sont engagés dans la voie ouverte par Cnéius Octavius. Je vous dis cela à propos de ce surmulet; car il me rappelle la seule défaite qu'aient jamais subie Apicius et ses partisans. On avait envoyé à Tibère un surmulet pesant quatre livres et demie ; c'était une rareté ; jamais surmulet ne pesa plus de deux livres. Tibère l'accepta, mais le fit porter au marché. — Je serais bien trompé, dit-il à ses courtisans, si ce beau surmulet n'est pas acheté par Apicius ou bien par Octavius. Sa conjecture se vérifia pleinement; nos deux grands maîtres surenchérirent à l'envi; mais Octavius s'étant montré plus hardi remporta la victoire et le poisson pour cinq mille sesterces. Mon oncle, ce jour-là, devait être en mauvaise disposition. Que voulez-vous?

Le grand Homère aussi s'endort bien quelquefois (1).

Mais sa revanche fut prompte et éclatante. Retiré près d'ici, à Minturnes, Apicius y savourait vos bonnes langoustes de Campanie, qu'il n'eût pas troquées contre une ovation au Capitole, ni moi non plus. Il apprend qu'en Afrique il en a été découvert d'une grandeur inconnue ; aussitôt, sans même attendre au lendemain, il s'embarque ; le bruit de son arrivée se répand ; sa galère est assaillie de pêcheurs qui viennent lui offrir leurs plus belles langoustes. Apicius les regarde : — Vous n'en avez pas de plus grosses? dit-il; et sur une réponse négative : — A Minturnes, reprit-il en s'adressant au pilote ; et sur-le-champ il repart sans avoir touché terre.

(1) ... Quandoque bonus dormitat Homerus. (HORACE.)

L'arrière-neveu fit voir au même instant qu'il n'avait pas dégénéré de son oncle. Le surmulet reparut assaisonné dans la saumure de plusieurs autres poissons, et avec la sauce de benjoin. Vint le tour de la murène : elle fut trouvée délicieuse.

— Mes amis, dit Pomponius, que vos éloges retournent à qui les mérite, c'est-à-dire au préteur ; c'est de lui que je tiens cette murène; quand il me l'a envoyée, elle portait autour de la tête un anneau d'or.

— Comme celles d'Hortensius, dit Capito : le digne homme; il les pleurait quand elles venaient à mourir. Préteur, permettez-moi une question. Avez-vous d'aussi beaux viviers que lui ?

— Qui, lui? demanda Clodius.

— Hortensius ! notre grand orateur, le seul rival de Cicéron ! On rapporte qu'il avait consacré des sommes immenses à leur creuser des viviers, où il avait soin de leur ménager de sombres retraites.



Echanson romain, d'après une peinture antique.

— Savant Cnéus Capito, je ne connais ni votre Hortensius, ni ses viviers. Venez seulement voir les miens, vous ferez vous-même la comparaison.

— Volontiers, préteur, très-volontiers.

— A propos, dit Apicius, qu'est devenu cet intéressant esclave que vous ameniez jadis avec vous, Gnathon, je crois?

— Par Pollux, repartit le préteur, vous venez de le manger!

— Parlez plus clairement; je ne suis point Hortensius, comme dirait Cn. Capito, je n'ai pas le sphinx chez moi.

— La chose est pourtant claire comme une bouteille vide, comme une lanterne punique. N'ai-je pas découvert que Gnathon était un abominable chrétien, un ennemi de l'Etat? Je l'ai fait jeter aux murènes. Les chrétiens n'ont jamais déplu aux bêtes. Les murènes ont mangé Gnathon; vous avez mangé les murènes, donc vous avez mangé Gnathon!

— Comme Pollion! murmura Capito, que cette atrocité ne révoltait pas, parce qu'elle lui donnait lieu de placer son érudition qu'il s'étonnait de trouver si profonde.

— Je dépose la royauté, s'écria le jeune Publius, qui voyait arriver le quatrième service, entre les mains de celui de vous tous qui sera assez fin pour découvrir à quelle substance appartient chacun de ces nouveaux plats; mais prenez garde, la vue trompe : et vous, Apicius, ne jugez pas trop vite.

CHAPITRE VI. — *Materiem superabat opus...* (VIRG.)

C'était presque faire une injure à certains gastronomes que de douter ainsi du tact et de la finesse de leur palais. Ils se vantaient de reconnaître au goût l'âge et le pays d'un poisson ou d'un oiseau; de pouvoir, à l'aide de ce seul alambic, analyser un ragoût, et dire, les uns après les autres, tous les divers ingrédients qui entraient dans sa composition. Publius parut donc bien empressé d'abdiquer. Les convives, pour lui trouver un successeur, se lancèrent aussitôt dans la voie des suppositions. Clodius devina trois fois à faux, ainsi qu'Hermagoras et ses ombres. Le jurisconsulte poursuivait le problème culinaire avec autant d'ardeur que la solution d'une question de droit. Apicius avait goûté, à diverses reprises, tantôt un mets, tantôt un autre.

— Je me souviens, dit-il, que Néron servit un jour de la chair de porc, mais si habilement déguisée par l'adresse de son cuisinier, que tous crurent manger autant de choses différentes qu'ils touchaient à des plats divers. Eh bien! par le grand Apicius, vous avez imité le fils d'Agrippine.

— Bravo! repartit Publius, mais vous n'y êtes qu'à moitié; et la matière?

— La matière, dit Apicius....

Mais il fallut consulter de nouveau son palais; il hésitait; fermait les yeux, et ramenait, de temps en temps, le bout de sa langue sur ses lèvres; jamais naturaliste, la loupe à la main, ne fut si minutieux.

— Mes seigneurs, m'est-il permis de deviner? hasarda Ergasile.

— Comme les autres.

— Jamais je ne vis rien d'aussi remarquable; et votre cuisinier peut aller de front avec le fameux Dama qui appartint à Nomentanus, et que Salluste lui enleva pour la somme de cent mille as. Ces mets, qui nous intriguent sous la forme de poissons, de langues et de ragoûts, sont faits... avec de la citrouille.

— Ergasile, je garde ma royauté; mais je t'invite pour un mois entier à dîner chez mon père, entends-tu, jusqu'aux calendes de mai.

— J'ai de la mémoire, mon seigneur, répondit Ergasile jetant sur Charançon un regard qui voulait dire : « Quoi donc! l'ami, la finesse de mon palais, n'est-ce pas chose que l'on préfère à l'atticisme de vos plaisanteries? » Toutefois, ce sentiment fut passager. Ergasile avait trop bon ventre pour avoir mauvais cœur; et l'idée de souper un mois de suite à la table de Pomponius absorba toutes ses facultés.

— Je mérite aussi une récompense, dit Apicius.

— C'est vrai, repartirent les convives; mais pas la royauté.

— Je demande que Quintus Pomponius nous exhibe son cuisinier.

— Apicius a raison; qu'on le fasse venir.

Le cuisinier s'avança, partagé entre la crainte et l'espérance, entre le désir d'un triomphe et l'appréhension d'un châtiment; car si le palais blasé d'un gastronome, réveillé par quelques nouveautés culinaires, le poussait à des excès de générosité dignes de l'histoire, en revanche, un plat mal apprêté, une sauce manquée l'exposait aux plus affreux traitements; il était dépouillé de ses habits, dans la salle même du festin, et nos gourmets, trop justement irrités, se faisaient eux-mêmes les exécuteurs d'un supplice improvisé.

—Approche, Nasidica, lui dit Pomponius, et viens jouir d'une victoire que ton art a remportée sur les palais de nos plus grands maîtres. Voilà Ergasile qui te demande pour vider une coupe avec lui.

Notre parasite fut bon prince. Il eût volontiers embrassé la cause première de son succès.

— Je veux boire avec toi, dit Apicius.

— Et moi aussi, dit le préteur.

Nasidica vida trois fois de suite une large coupe qu'un esclave lui avait mise entre les mains. La liqueur et la joie donnèrent un libre essor à ses paroles.

— L'art culinaire! dit-il, j'en ai fait l'objet des méditations de toute ma vie. Ne croyez pas qu'on puisse m'en apprendre une seule invention. Quand je prépare un festin en règle, je renouvelle la merveille des sirènes. Tous les passants, attirés par l'odeur, s'arrêtent malgré eux devant ma cuisine. Malheur à qui passe trop près, il reste les yeux écarquillés, la bouche ouverte, stupéfait et cloué là, jusqu'à ce que je vienne l'en arracher en le saisissant doucement par le nez. Lorsque mes casserolles bouillent, je les découvre, et le parfum qui s'en exhale fournit chaque soir au souper de Jupiter.

— Et quand tu ne fais pas la cuisine, de quoi soupe Jupiter? dit Apicius.

— Jupiter va se coucher sans souper.

Enflammé d'une nouvelle ardeur, Nasidica rentra dans son officine, et harangua les quatorze aides-cuisiniers qui travaillaient sous sa direction.

— Enlevez maintenant, ajouta-t-il en terminant, avec emphase, enlevez le quatrième service, et qu'il soit remplacé par ces mousserons, ces petits choux, ces champignons, ces bettes et ces mauves qui donnèrent au grand Cicéron une indigestion historique, qui nous fait tant d'honneur.

CHAP. VII. — LES POPINES.

Cependant les convives étaient à bout de leurs forces gloutonnes; fatigués d'avaler et de boire, les uns recouraient à la plume de paon, dont le chatouillement dans le gosier est si utile pour quiconque n'a pas un estomac de fer; d'autres, plus robustes et plus aguerris au feu, combattaient encore, mais avec mollesse, et s'affaissaient sur leurs coussins. Des esclaves parcouraient le triclinium, faisant des aspersions d'eau de senteur mêlée de verveine et d'adiante, pour ranimer la gaieté des convives.

— Amis, dit Publius, si quelqu'un de vous a vu souper plus splendide, qu'il prenne la parole, et qu'il le confesse; il y aura pour nous plaisir à l'écouter, et nous le satisferons sur-le-champ.

Charançon se leva sur le coude, et dit : Je parlerai.

— L'empereur Vitellius fait bien quatre repas par jour : il déjeune (*jentaculum*), il dîne (*prandium*), il soupe (*cœna*), et il collationne (*commessatio*), et toujours copieusement; mais quant à souper mieux que nous ne l'avons fait, je le nie. Je laisse à Ergasile les flatteries ; mais je ne puis taire la vérité : jamais on ne soupa mieux que ce soir.

— Que vas-tu donc dire ? demanda Pomponius.

— Ce que vous ne connaissez pas, et plaise aux Dieux que vous ne le connaissiez jamais ; car j'ai de la reconnaissance. Je vous apprendrai comment dînent les pauvres diables comme Esurion, et comment dînent ces doctes Hellènes, dit-il, en désignant les ombres d'Hermagoras.

Imaginez que la faim, s'emparant de votre diaphragme, vous crie impérieusement : — Voici l'heure du repas. Vous courez du forum au Champ-de-Mars, du temple de Jupiter à l'aqueduc de la Virgo, du cirque de Néron aux bains d'Agrippa ; mais en vain ; personne ne vous invite ; tous les riches se sont donné le mot, comme les marchands d'huile au Vélabre ; ni vos lazzis, ni vos compliments n'ont pu vous gagner un cœur et un souper. Vous passez à la Via lata ; vous voici devant une popine, sorte de tavernes ainsi nommées parce qu'elles s'approvisionnent chez nos popes (sacrificateurs), qui leur cèdent à bon marché leur part des victimes. Quel aspect et quelle odeur ! des lambeaux de chair sont exposés aux regards ; et çà et là, dans des vases de terre, des lupins, des cicers, des fèves avec leur cosse, et de la polenta de farine. Il vous reste deux as ; vous ne mourrez pas encore aujourd'hui. Entrez à la popine, malgré la chaleur qui est étouffante, malgré la malpropreté qui est extrême, et malgré la compagnie qui, je m'en doute bien, ne sera pas de votre goût ; mais, pour deux as on n'achète pas le droit d'être difficile. La popine, mes seigneurs, c'est le rendez-vous de vos esclaves quand vous soupez en ville ; ils y viennent boire du vin de Crète ou de l'Alica, manger des gâteaux, jouer aux dés, et médire de vous. Mais que vous importe ? c'est la chanson du soldat qui suit le triomphateur au Capitole. Parfois une servante de la popine récrée ses hôtes passagers par une danse qu'elle accompagne du bruit des crotales ; parfois aussi une misérable courtisane prend une flûte, et la troupe servile se met à bondir. Là encore vous trouvez des voleurs, des assassins, des mariniers trinquant avec des bourreaux, des faiseurs de cercueils, et des prêtres de Cybèle étendus et ronflant à côté de leurs cymbales, qu'ils vendent souvent pour boire à Bacchus.

CHAP. VIII. — COMMENT SOUPA L'AMI ESURION.

Mais la voix lamentable d'Esurion couvrit en ce moment celle de l'orateur.

— Je veux de ce plat, criait avec rage le malheureux parasite ; je veux de ce plat ! oh ! c'est une indignité ! des esclaves me traiter de la sorte, me faire mourir de faim !

— Qu'y a-t-il ? demanda Publius, manques-tu de quelque chose, ne t'aurait-on pas servi à ta guise ?

— Servi à ma guise, dites-vous, servi à ma guise ? Quoi ! pendant qu'à votre table, vous autres, vous mangez des mets les plus exquis et buvez tant et plus, vos esclaves viennent m'offrir des moules, des coquilles, la moitié d'un œuf, un os à ronger. C'est une mystification que vous devez faire cesser. Je demande de tout, et l'on ne me sert de rien. Vos esclaves sont d'une impertinence ! Voilà sept fois que je leur tends ma coupe, ils m'ont enfin versé du vin ; mais quel vin ! par un jour consacré à Bacchus ! du vin dont un teinturier ne voudrait pas pour dégraisser ses laines ! Il y a complot pour m'ôter les vivres et la vie !

— Entendez-le ! s'écria le préteur, qui voulait *que tout le monde fût soûl quand il avait bu ;* il a du pain et du vin, et il se plaint encore ! Hors de ma présence, misérable !

— Ce n'est pas vous qui m'avez invité, repartit Esurion exaspéré, et oubliant la distance qui le séparait du préteur.

— Ah ! tu manques de respect à tes magistrats, s'écria Clodius en fureur ; et, lui lançant une amphore qu'un esclave lui présentait : — Apprends à parler avec plus de décence.

L'amphore vola et vint se briser sur la tête d'Esurion ; il fut inondé, et son sang coula, mêlé à des flots de vin. Charançon, irrité de n'avoir pu se procurer une nouvelle invitation ; Ergasile, animé par son succès ; Capito, qui croyait la magistrature attaquée, et de son devoir de la défendre, imitèrent à l'envi l'exemple du préteur. Esurion, meurtri de coups, taché de vin, couvert de graisse, et frappé par les esclaves, s'élança hors du triclinium, au milieu d'éclats de rire et de plaisanteries vociférées en chœur, et qui durent longtemps sonner à son oreille.

Vraiment, il n'y avait pas là de quoi se féliciter d'être venu à Baïes !

CHAP. IX. — AU DESSERT.

Après cette horrible bouffonnerie, les convives ne purent prendre aucun intérêt à des danses de Gaditanes, ni à des scènes de l'*Iliade* jouées par des acteurs déguisés en guerriers d'Homère ; mais ce fut avec des applaudissements et des cris de joie qu'ils saluèrent l'apparition d'une troupe de gladiateurs. Ces mimes effrayants de la réalité, l'épée haute, coururent aussitôt sus les uns aux autres, et s'égorgèrent pendant que des gâteaux étalés sur la table, et des fruits recueillis dans une statue de Priape, au sein large et ample, délectaient ces Romains métamorphosés en Sybarites ; car, pour atteindre au comble de leur félicité matérielle, il leur fallait, et des jouissances pour eux, et devant eux la comédie de la faim et le spectacle du sang répandu.

Cependant la clepsydre et les feux des candélabres, pâlissant aux premières blancheurs de l'aube, faisaient songer à l'heure du départ. Trois adolescents, en tunique de lin, parurent dans la salle. Deux d'entre eux posèrent sur la table de petites statues des dieux Lares, ornées de marques triomphales ; l'autre portait à la ronde une coupe pleine de vin, et disait à haute voix :

— Que les Dieux nous soient propices !

— Qu'ils conservent à Vitellius des jours heureux, ajouta le préteur, et qu'ils anéantissent les machinations de ses ennemis.

Clodius achevait de prononcer ces paroles, quand un de ses licteurs fit retentir le triclinium du bruit de ses caligues (1) et de ses faisceaux.

— Que viens-tu m'apprendre à pareille heure ? demanda le tricongius ; l'empereur m'aurait-il envoyé quelque rare gibier, ou mieux, des amphores de falerne ? Arrive-t-il lui-même en personne ?

— Seigneur, dit le licteur en s'inclinant, vos gardes ont découvert cette nuit, dans une caverne, aux environs de la ville, une bande de chrétiens ; cinquante ont été arrêtés, et viennent d'être conduits au prétoire.

(1) Chaussure militaire, d'où le nom de l'empereur Caligula. (TACITE.)

Clodius dicta quelques ordres au licteur, qui repartit sur-le-champ. Puis, s'adressant aux convives :

— Noble Pomponius, dit-il, et vous, mes amis, je vous invite à m'escorter à mon tribunal ; vous y jouirez d'un spectacle digne de votre présence ; vous témoignerez ainsi de votre piété pour les Dieux, et de votre zèle pour le service de l'empereur.

Les convives se levèrent en chancelant ; ils prirent leur chaussure, et sortirent malgré l'ivresse, précédés par leurs esclaves, qui portaient des torches allumées.

Ils aperçurent, en approchant du prétoire, dix énormes flambeaux qui, jetant sur les degrés une lueur sinistre, mêlée de fumée, se tordaient et gémissaient, comme des arbrisseaux sous un vent d'orage.

— Jurisconsulte, dit le préteur à Capito, qu'est-ce que cela ?

— Une splendide illumination, préteur, une splendide illumination !

— Vous êtes un ignorant, Capito ; ce sont des CHRÉTIENS que mes gardes ont enchaînés et enduits de poix ; j'appelle cela des candélabres à la Néron.

— J'aime votre mot, préteur. Par Pollux ! quelle lumière ils répandent ces chrétiens !

— Oui, païens aveugles ! répondit une voix solennelle et mourante, vous dites la vérité malgré vous. Nous répandons une telle lumière, qu'elle aura bientôt rempli le monde, et replongé dans la nuit vous et vos Dieux, dont vous célébrez les dernières fêtes !...

C'était un des flambeaux vivants qui parlait ainsi.

Les convives s'éloignèrent, en cachant mal leur stupeur sous des éclats de rire forcés.

HONORÉ DAVID.



Combat de gladiateurs dans le triclinium, d'après une peinture antique.

L'HIVER EN HOLLANDE.

Je regardais, l'autre jour, des enfants patiner sur les bassins glacés des Tuileries. Je fus accosté par mon ami le comte de S... ; vous savez ? le compagnon de mes voyages en Bretagne, le grand touriste qui a parcouru le monde sans visiter la France. Cette fête de l'hiver lui rappela son dernier séjour en Hollande, et il me traça des tableaux à faire grelotter au coin du feu. Ils compléteront à propos ceux que M. Ampère vous faisait, il y a deux ans, des déserts de la Laponie (1).

Rien de plus frappant (je laisse parler le comte) que l'aspect de la Hollande à l'entrée de l'hiver. Ce pays, d'une verdure si douce en été, s'ensevelit tout à coup dans un linceul de glace. Les forêts de mâts, prisonnières dans les canaux, ressemblent aux noires ramures des arbres dépouillés. Les ailes des moulins, tournant à la bise, conservent seules le mouvement et la vie. Cette révolution est souvent l'affaire d'une nuit. On dirait un changement de décor, accompli sur un coup de sifflet. Mais le lendemain la scène change encore d'une manière plus saisissante. La Hollande, qui semblait morte et dépeuplée, se ranime et reparaît, reprend son commerce et son essor. Avant-hier, c'était un peuple de matelots sur un navire ; aujourd'hui, c'est un peuple de patineurs, escorté de traîneaux. Contemplez cet admirable tableau d'Isaac Van Ostade, le digne frère d'Adrien. Tel il a peint ce coin de

(1) Voyez le tome XV, p. 231, 237. (*Les Lapons.*)

sa patrie, — telle est la Hollande entière en ce moment (1).

Nos plus agiles patineurs de France ne seraient que des lourdauds près des plus lourds Hollandais. Le patin est la poésie de cette nation prosaïque. Ne tenant plus au sol que par un mince tranchant de fer, elle vole sur des ailes invisibles, elle glisse en se jouant, entre le ciel et la terre, sur un miroir limpide et immense, qui fléchit légèrement sous son poids, et qui garde à peine la trace blanchâtre de son passage. C'est comme un rêve en action. J'ai vu des Hollandais tracer d'un seul pied sur la glace des portraits d'un profil exquis, des dessins de paysages et de monuments, des arabesques et des caprices étonnants de finesse et de complication.

Un négociant d'Amsterdam, chez qui j'étais logé, avait pour courrier un patineur muet qui faisait chaque matin le tour du port avec la vitesse de la flèche. Revenu à la porte de son maître, il se démenait quelques instants, traçant mille petites lignes étranges. Je m'approchais avec le négociant, et nous lisions toutes les nouvelles du jour écrites au patin sur la glace, comme vous écrivez à la plume sur le papier. Il n'y avait que la différence de la dimension.

A Hindelopen, dans la Frise, j'ai vu des courses en patins fort curieuses, pour les hommes et pour les femmes.

Les hommes quittent leurs longues redingotes à boutons de métal, leurs châles-cravates et leurs larges chapeaux ; à l'appel de leur nom et devant toute la population réunie, ils se lancent, deux à deux, sur un canal, divisé en long par une charpente. Ils vont d'un côté et reviennent de l'autre, jusqu'à la raie qui limite la carrière. Le corps en avant, une jambe en arrière, frappant la glace pour reprendre l'élan, ils glissent si vite qu'on les aperçoit à peine. Celui qui a vaincu soixante coureurs reçoit un meuble ou un bijou précieux.

Les femmes, qui portent le plus étrange costume (robe plissée, corsage à mailles, large ceinture à lacet, paletot ouvert à manches plates, cheveux tressés sur les épaules ou assemblés sur les oreilles, coiffure en cône tronqué, surmontée d'un bourrelet en colimaçon, présentant de face un cadran de montre), les femmes, dis-je, courent en patins plus lestement encore que les hommes, inutile d'ajouter plus gracieusement. Elles remplacent, pour cet exercice, leur vaste coiffe par un serre-tête, et leur robe à plis par deux tuniques étagées sur un pantalon à raies. La course finie, elles s'enveloppent d'un manteau en forme de bourgeron. J'ai rarement vu un spectacle aussi attrayant que celui de ces jeunes Frisonnes lancées à corps perdu sur la glace, et prenant, pour équilibrer leur vol, mille



Canal de Hollande glacé, tableau d'Isaac Van Ostade, Musée du Louvre, no 633.

(1) Voyez la notice de M. Arsène Houssaye sur Adrien Van Ostade, t. XV, p. 321, 365, avec le portrait de ce maître par lui-même, et trois de ses tableaux, dessinés par Marvy.

Isaac Van Ostade mourut à la fleur de l'âge, au moment où il allait égaler le talent de son frère.

attitudes plus jolies les unes que les autres, tandis que leurs tuniques et leurs jarretières rouges flottent comme des ailes autour de leur taille et de leurs jambes.

Ce pays, du reste, est original en toutes choses. On y parle une langue qui ne se comprend pas à deux lieues à la ronde. On s'y promène, un mouchoir à la main, grignotant des morceaux de pain d'épice. On n'y allume jamais de feu avant le 12 novembre. On n'y ferme en tout temps les portes que la nuit. Les plus pauvres y voyagent en yack ou en voiture à eux. Les enfants y font leurs premiers pas en patin. Il y a des gardes nocturnes qui réveillent les dormeurs d'heure en heure, au bruit rauque d'une crécelle, et qui arrêtent les voleurs en leur saisissant les jambes dans un piége à ressort. C'est de là que se répandent par toute l'Europe les meilleurs fromages et le beurre le plus fin, dans de petits tonneaux qui remplissent des centaines de navires.

P.-C.

CURIOSITÉS DE LA STATISTIQUE.

PARIS ET LONDRES (1).

Le bilan du pavé de Paris est important à établir au moment où le mac-adam le chasse de rue en rue. La ville de Paris consacre une somme annuelle de 1 million 900,000 fr. à l'entretien du pavé.

La surface du pavé de Paris est d'environ 3 millions 600,000 mètres carrés. Les rues de première classe sont relevées à fond tous les six à huit ans (substitution complète de pavés neufs aux vieux) ; celles de seconde classe, tous les quinze à vingt ans ; celles de troisième, tous les vingt à trente-cinq ans. Le nombre des pavés mis en place à Paris peut être estimé à 60 millions. Les divers travaux qui s'exécutent en emploient moyennement 1 million 800,000 par an. D'où il suit que la durée moyenne d'un pavé est de trente-trois ans.

Voici un complément curieux à ce que nous avons dit de la circulation à Londres.

On compte à Londres 3,000 omnibus circulant quotidiennement; ces omnibus possèdent 30,000 chevaux, qui consomment dans l'année 525,000 boisseaux de blé, 180,000 bottes de foin et 180,000 bottes de paille.

On calcule qu'au prix actuel de ces denrées la consommation qui en est faite s'élève à 1,762,000 liv. st. (environ 46 millions de francs). Il faut ajouter à cela, pour le ferrage, indépendamment du coût des 30,000 chevaux, la somme de 7,800 liv. st. (195,000 fr.), ce qui fait la somme immense annuelle de 1,769,800 liv. st.

Les droits de péage prélevés sur les omnibus en Angleterre s'élevèrent, en 1841, à 407,960 liv. st. (plus de 10 millions de francs).

On calcule que les 3,000 omnibus en circulation sur les diverses lignes de Londres transportent chacun, en moyenne, environ 300 voyageurs par jour, soit 2,000 par semaine, ce qui donne, pour le nombre total des omnibus en circulation, 6,000,000 de voyageurs par semaine, et, pour l'année, le chiffre presque incroyable de 300,000,000 de voyageurs ! Les employés des omnibus atteignent le chiffre de 11,000, soit 6,000 cochers et conducteurs, 3,000 palefreniers, plus, 2,000 individus employés occasionnellement, ou qui se rattachent à l'administration des omnibus.

(1) Voyez décembre dernier.

AU BORD DE LA MER

TROISIÈME PROMENADE (1).

I. Retour de la pêche. — Le congre. — Poisson-Protée. — La providence des colléges et des restaurants à prix fixe. — L'équille ou lançon. — Pêche à la bêche. — Où l'auteur perd son latin.

Ah ! voici une barque qui revient de la pêche. On met le poisson sur la grève. Quel est, me demandez-vous, cet énorme serpent noir, cette monstrueuse anguille?

— C'est l'anguille de mer, le congre; c'est un poisson providentiel ; il est commun, se conserve plusieurs jours à peu près frais et se vend bon marché. Les colléges, les pensions et tous les cabarets connus sous le nom de restaurant à prix fixe en font une énorme consommation. Ces derniers établissements surtout le regardent comme leur providence; en effet,

> Protée, à qui le Ciel, père de la Fortune,
> Ne cache aucuns secrets,

est loin de se métamorphoser aussi fréquemment que le congre, lorsqu'il

> S'efforce d'échapper à la vue *incertaine*
> Des mortels indiscrets.

Le congre, coupé en tranches minces, et rôti sur le gril, avec une sauce blanche et des câpres, c'est du saumon.

Le même coupé, en tronçons, avec une sauce à la moutarde, c'est de l'anguille à la tartare.

En tronçons plus petits, avec une sauce au vin, c'est une matelotte d'anguille.

Dépecé en morceaux avec de la laitue, des jaunes d'œufs et une sauce mayonnaise, c'est une salade de homard.

Découpé en aiguillettes, avec de la chapelure, etc., ça s'appelle filets de sole.

On fait encore avec le congre des vol-au-vent de merlan, de la soupe à la tortue, etc., etc.

Le congre, appelé souvent anguille de mer, se nomme *filat*, sur les côtes méridionales de France ; *bronco*, en Italie.

Aristote l'appelle γόγγρος; Linnée, murène-congre.

(1) Voyez t. XVII, p. 362, et t. XVIII, p. 40.

Le congre se tient le plus souvent près de l'embouchure des grands fleuves, où il trouve plus facilement le moyen de satisfaire sa voracité qui est excessive, à cause de la migration perpétuelle que font beaucoup de poissons de l'eau douce dans l'eau salée. On le prend sur nos côtes avec des lignes dormantes.

Un autre poisson qui a, comme le congre, la forme de l'anguille, et dont on se sert quelquefois pour amorcer les lignes à prendre les congres, est le sujet d'une pêche fort singulière : c'est l'équille ou lançon, dont la longueur varie de cinq à dix pouces. Le dos est vert, le ventre est nacré; la mâchoire fort pointue se distend au moyen d'une membrane repliée et lui permet d'avaler des insectes aquatiques assez gros.

Ce poisson se pêche à la bêche, et voici comment. Il a l'habitude de s'enfouir dans le sable de la mer, soit pour éviter d'autres poissons qui veulent le manger, soit pour manger lui-même des vers de mer dont il est très-friand. A la marée basse, on vient bêcher le sable comme on bêcherait une plate-bande de jardin : en retournant le sable, on retourne des équilles, mais la pêche n'est pas faite ; elles s'y glissent de nouveau avec une grande rapidité, et il faut les saisir avec prestesse, sous peine de les voir disparaître et de ne plus les retrouver.

Le nom de l'équille, dans les livres, est *ammodyte*. Sur nos côtes on l'appelle aussi *lançon*.

Comme ce poisson est excellent frit, et que, d'autre part, il sert d'appât pour la pêche, il est très-connu partout. En Angleterre, on l'appelle ou *sand-eel*, ou *launce*, ou *grig;* en Suède *tobis*, en Norwège *sül*, en Allemagne *sands-piring*. C'est une des pêches les plus amusantes que je connaisse ; mais quelquefois l'équille ne s'ensable pas, et alors on bêcherait un arpent sans en rencontrer une seule. Je n'ai jamais pu prévoir par aucuns signes si elle s'ensablerait ou non. Tous les pronostics des pêcheurs se sont trouvés successivement démentis. Je pense que c'est la peur accidentelle, causée par la présence de certains ennemis dans l'eau, ou l'appétit, irrité par la présence de certaines proies dans le sable, qui les détermine.

II. Une tempête. — Deux navires en détresse. — Un naufrage. — Spectateurs prudents et sauveurs courageux. — Lefevre et Durécu. — Deux héros sans le savoir. — Leur récompense.

Hier, deux heures avant la fin du jour, la mer était inquiète et houleuse, le vent soufflait par rafales; des nuages lourds, portés sans doute par un courant d'air supérieur, montaient dans une direction différente du vent qui régnait à terre. Nous étions presque tous à pêcher par le large du promontoire de la Hève. A ces signes, qui nous annonçaient du mauvais temps, nous levâmes l'ancre et nous appareillâmes pour rentrer à Sainte-Adresse. Le vent n'était pas précisément favorable pour nous conduire. Il nous fallait revenir en plusieurs bordées; nous pensions bien que le vent ne tarderait pas à tomber à l'ouest ou au sud-ouest; mais ce n'était pas une raison pour l'attendre, car le moment où il retomberait ainsi serait probablement le signal de la tempête. En quelques instants tous nos canots à la voile se mirent en route, se dirigeant d'abord sur Trouville pour rabattre ensuite sur notre plage, chacun selon sa vitesse.

Une heure et demie après, les plus rapides étaient sur la grève. La mer grondait fort; elle était noire, et les lames la couvraient au loin d'une écume blanche. Ceux qui arrivèrent les derniers avaient amené et serré une partie de leurs voiles; le vent ayant sauté à l'ouest, ainsi que nous l'avions prévu. La mer était devenue tout à fait grosse, et ils eurent besoin, pour échouer, de l'aide de ceux qui étaient arrivés à terre les premiers. Nos bateaux furent hissés jusque sur l'herbe, sur le conseil des anciens ; et, après nous être comptés et avoir vu que nous étions tous rentrés, nous nous mîmes à regarder les progrès du mauvais temps. Le vent soufflait en sifflant; de longues lames venaient du large, bondissaient, se brisaient en blanchissant, et couvraient la grève d'écume.

Bientôt nous vîmes deux navires anglais, venant du large, doubler le promontoire de la Hève en se dirigeant vers le Havre. Il paraissait que le vent était tout à fait déchaîné derrière la Hève, car ils avaient amené toutes leurs voiles, à l'exception de leur foc ; et cette voile, la plus petite de toutes, les faisait encore marcher plus vite qu'ils n'avaient l'air de le vouloir. La mer était furieuse. Un vieux pêcheur nous dit : — La mer monte, mais il n'y a pas encore assez d'eau dans le port pour qu'ils puissent y entrer. Ces gens-là sont en danger de la vie s'ils essayent d'entrer au Havre.

Nous les suivîmes des yeux avec anxiété, d'autant plus que le vent augmentait sans cesse de violence et la mer de fureur. L'un des deux passa devant le Havre par le sud de la ville. Nous pensâmes alors qu'il allait en rivière, c'est-à-dire qu'il allait remonter la Seine avec le flot et que l'autre suivait la même route. Mais la nuit s'épaississait; les nuages noirs, poussés par le vent, l'avaient un peu hâtée. Nous rentrâmes chacun chez nous; nous n'en pûmes voir davantage.

Pendant ce temps, voilà ce qui arrivait : — Le premier des deux bâtiments alla échouer au sud, à une demi-lieue du Havre, où il se brisa. Mais les hommes eurent le temps de se sauver à terre dans leur chaloupe. L'autre essaya d'entrer dans le port, manqua la passe des jetées, et se jeta derrière la jetée du sud, sur un banc appelé le *Poullier*. Là, le navire, entr'ouvert, fit une large voie d'eau ; battu par la mer en fureur, il menaçait à chaque instant de se briser; les lames l'enlevaient et le laissaient retomber lourdement sur les rochers, et des craquements horribles annonçaient qu'il ne pourrait pas résister longtemps à de si terribles secousses. La chaloupe avait été emportée par une lame. Pendant ce temps, la mer montait; le bateau, plein d'eau, restait à rouler sur le roc; les hommes, chassés du pont déjà couvert d'eau, se réfugièrent dans la mâture, en tâchant, par leurs cris de désespoir, d'appeler du secours.

La nuit était tout à fait tombée sur la mer, et venait ajouter à l'horreur et aux périls de la situation. Il était très-difficile et très-dangereux d'aller porter secours aux naufragés. L'avis de la plupart des assistants était qu'on ne réussirait qu'à partager leur sort et à mourir avec eux. La prudence conseillait au moins d'attendre que la mer plus haute brisât sur l'écueil avec moins de colère. Les jetées étaient couvertes de monde. On ne pouvait qu'entrevoir ce qui se passait.

Cinq matelots anglais se présentèrent; ils offrirent d'aller au secours de leurs compatriotes; mais ils ne pouvaient tenter l'entreprise sans le secours d'un pilote français. Aussitôt Durécu, marin attaché au port du Havre, et Lefèvre, pilote de Quillebeuf, se précipitèrent dans une barque avec les Anglais. Durécu prit la barre du gouvernail, Lefèvre prit un aviron, ainsi que les Anglais, et la frêle embarcation disparut aux yeux des nombreux spectateurs, dans la nuit et entre les lames. De temps à autre les yeux plus exercés des marins qui se trouvaient sur les jetées saisissaient quelques lueurs, et disaient aux assistants ce qui se passait. Il fallut des efforts inouïs et une adresse

et un sang-froid merveilleux pour dépasser les jetées et franchir des vagues énormes et furieuses. Si le bateau en avait reçu une seule par le travers, il était rempli et coulait, et les sept marins qui le montaient étaient perdus. Tantôt on les apercevait sur le sommet d'une lame, tantôt, entre deux autres lames, ils disparaissaient tout à fait. Mais, au bout de quelques minutes, la nuit et la tempête augmentant, on ne vit plus rien. On fut un quart d'heure sans rien voir, sans rien entendre, si ce n'est qu'au milieu du bruit de la mer et du sifflement des vents, il semblait par moment entendre des cris de détresse et d'agonie. Au bout d'un quart d'heure, un marin dit : — Je crois voir quelque chose dans l'écume... Oui, c'est un bateau ! Tous les yeux perçaient la nuit. En effet, bientôt le bateau passa avec rapidité entre les jetées, rentrant dans le port. Et Durécu, d'une voix qui domina un instant le bruit du vent et de la mer, s'écria, en passant rapidement : — Sauvés ! tous !

En effet, ils venaient d'arracher cinq hommes à une mort certaine. Des cris d'enthousiasme et des applaudissements répondirent à cette nouvelle. On se précipita au-devant des naufragés et de leurs libérateurs. Un étranger sortit de sa poche une poignée d'or et d'argent, et voulut la donner à l'un des marins français. — Ah ! monsieur..., dit-il du ton du reproche. — C'est juste ! dit l'étranger ; pardonnez-moi. Il remit son argent dans sa poche, embrassa le marin, et se perdit dans la foule.

A Sainte-Adresse, nous ne sûmes cet événement que ce matin. Aussitôt, la mer étant presque calmée, je poussai mon canot à la mer, et je m'en allai au Havre pour voir ces hommes généreux et leur demander l'honneur de leur serrer la main. Mais tous deux, fort accoutumés à de pareils traits de magnanimité, n'avaient pas pour cela dérangé leurs habitudes. Lefèvre, faisant le métier de pilote, conduisait un navire en Seine jusqu'à Rouen, et était parti avant le jour. Durécu travaillait à gréer un navire, mais personne ne savait dans quel bassin. Je ne pourrai donc les connaître que dans quelques jours.

Si j'admirai l'indifférence de ces deux hommes sur leur belle action, je fus beaucoup moins édifié de voir cette indifférence partagée par les habitants du Havre. Les marins les ont trop accoutumés à leur courage et à leur dévouement.

Certes, je veux bien qu'on donne un banquet à un ministre, comme on a fait avant-hier dans cette même ville du Havre ; mais n'aurait-on pas dû rendre un honneur au moins égal à Lefèvre et à Durécu ? N'aurait-on pas dû leur offrir une fête, et les montrer entourés de l'estime, de la reconnaissance et de l'orgueil de la ville ? Ces deux grands citoyens qui, dans d'autres circonstances, ont déjà sauvé tous deux plusieurs personnes, n'ont pas même reçu une médaille d'honneur. Un Anglais, trompé par un rapport fait avec négligence et indifférence par un officier du port, a envoyé un présent à un seul d'entre eux.

ALPHONSE KARR.

CHRONIQUE DU MOIS.

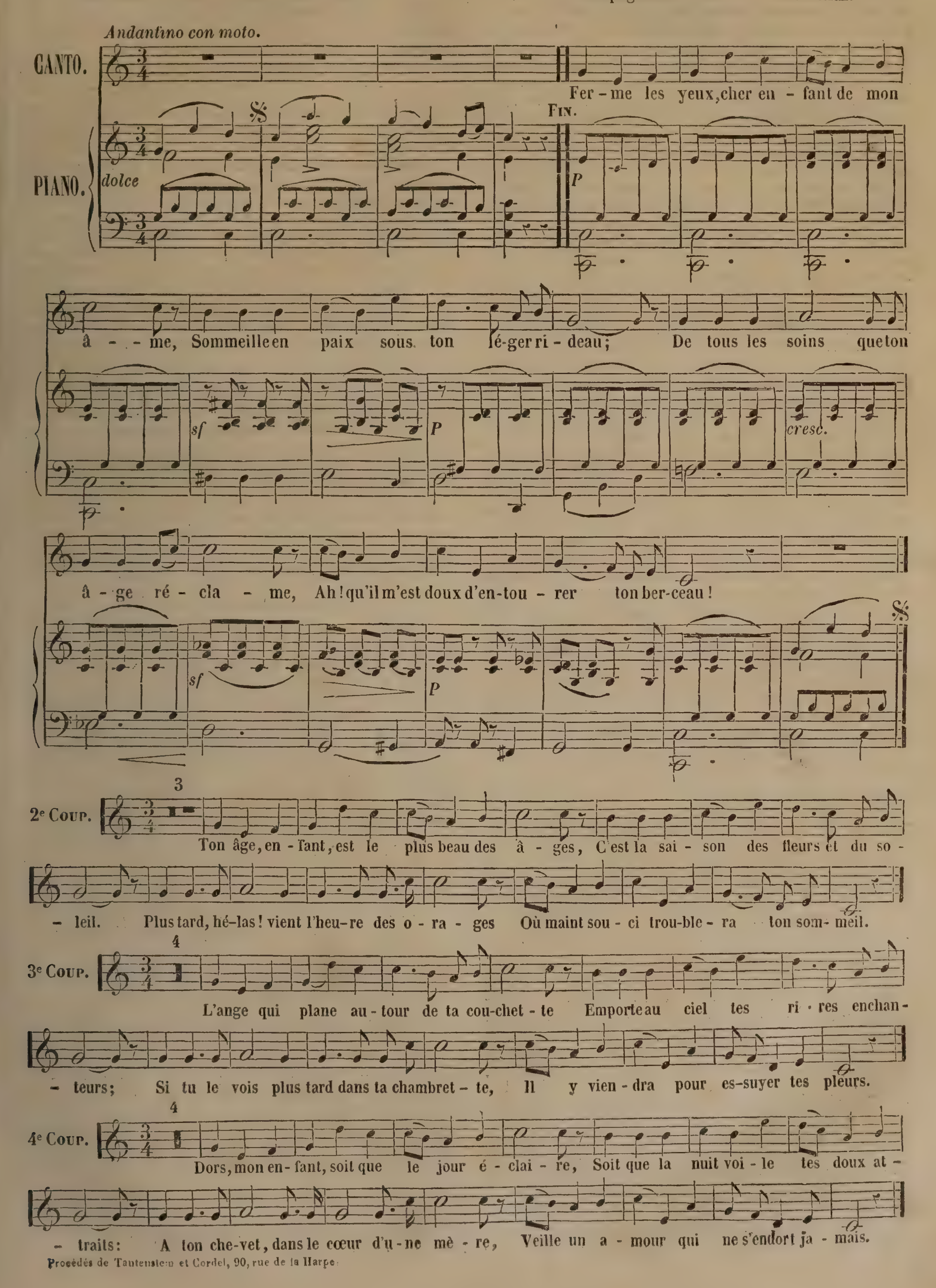

Janvier 1851. Modes bien portées.


Casse-cou ! Modes mal portées.

LA BERCEUSE DE BERLIN. MÉLODIE NATIONALE.

DÉDIÉE A MADAME PITRE-CHEVALIER.

PAROLES DE M. ÉTIENNE CATALAN. Accompagnement de M. TH. LABARRE.



MODES DE JANVIER.

Voilà les Parisiens et les Parisiennes en danse; le goût n'a plus qu'à ouvrir les yeux pour admirer les vraies modes, et qu'à saisir la férule pour châtier les modes fausses. Le triage est cependant assez difficile, car le beau et le laid, le convenable et l'indécent, le possible et l'impossible se mêlent et se confondent partout, aux bals de l'Hôtel-de-Ville et de l'Elysée, dans les journaux et dans les magasins, au Jardin-d'Hiver et au grand Opéra. Si vous voulez être à la vraie mode, vous n'avez presque rien à changer à vos toilettes de bal. Gardez ou adoptez l'arrangement de cheveux que vous conseille votre miroir, les guirlandes de fleurs un peu tombantes, les corsages en pointe, les volants petits et nombreux, toute blonde et toute dentelle, ou blonde et taffetas pareil à la robe, alternant du haut en bas. Remplacez les mantilles par des garnitures de blonde, de ruban ou de dentelle. Portez le bouquet à la ceinture, à gauche, ceci est de rigueur. Ne me demandez pas pourquoi.

Pour soirées et dîners, posez-vous sur le haut de la tête un petit bonnet d'où s'échappent des fleurs et des rubans; mais prenez garde qu'il ne vous donne l'air éventé, ce qui arrive parfois (voir notre gravure). Préférez en ce cas un carré d'étoffe riche, bordé de blonde, et laissant tomber des fleurs, des rubans ou des velours. Joignez-y une robe montante ouverte par devant sur un fichu très-orné, ou façon Louis XV, décolletée en carré par devant, en rond par derrière, avec jupe à volants pareils découpés. Les manches pagodes survivent au froid et sont de plus en plus indispensables. Elles se doublent d'une autre manche de même forme, en tulle garni de dentelle, ou en mousseline garnie de mousseline brodée. On porte beaucoup de corsages à basques, et des bracelets de velours à nœuds avec pendants. Cela ne vaudra jamais, bien entendu, l'or et les pierreries.

Pour la ville, tous les chapeaux sont des capotes, très-évasées, garnies en dessous de beaucoup de fleurs, rubans ou velours, et en dessus de blonde posée sur chaque rang et sur le bavolet. On y ajoute souvent de petites plumes. La popeline à carreaux écossais, les draps Chambord, amazone, Montpensier, Amélie, foncés, disputent la vogue aux soieries de Lyon. On fait des pardessus en forme de châle, velours avec dentelle ou drap avec passementerie. Les inconvénients de la soutache n'ont pu la détrôner encore; mais je crois qu'elle baisse sensiblement.

A l'intérieur, les coins-de-feu tiennent bon, surtout pareils aux robes, et à manches pagodes, comme le reste.

Maintenant regardez nos dessins, qui en diront plus que toutes les phrases. Nos modes bien portées ont été copiées sur de vraies élégantes, et nos modes mal portées, exagérées à peine, ont été prises sur des originaux et dans des recueils, qui vous feront rire comme nous. Voilà cependant où peuvent mener une gravure de journal et la fantaisie d'une modiste, d'un tailleur et d'un chapelier!

Pour les détails et les anecdotes des salons, consultez le *Mercure* du présent numéro. ANNA de B.

LES MORTS DE 1850.

Il y a des années meurtrières aux hommes célèbres, — comme il y a des années productives de grands hommes. On a déjà souvent remarqué que 1769 avait vu naître, en même temps que Napoléon, la plupart de ses illustres contemporains; 1832 vit mourir coup sur coup Cuvier, Gœthe, Walter Scott, Casimir Périer, le général Lamarque, etc. 1850, qui vient de finir, a été une année meurtrière, surtout pour les hommes d'Etat... Il n'existe presque aucun point important du monde où elle n'ait enlevé un prince ou un personnage de premier rang. Comme ce tyran de Rome, elle abattait les plus hautes têtes de pavots. Il suffit de citer, en politique: Louis-Philippe, la reine des Belges, Robert Peel, le général Taylor, le général San-Martin, le duc de Palmela, le comte de Brandebourg; dans les sciences, Beudant, Blainville, Gay-Lussac, Fouquier, Marjolin, H. Royer-Collard, etc.; en littérature, Balzac, Wodsworth, Droz, Feletz, Monteil, Bazin, Lenau Oelenschlager, etc. Dans les arts, un fait étrange s'est produit: mesdames Saint-Aubin, Gavaudan et Boulanger, qui avaient chanté les mêmes rôles au même théâtre (à l'Opéra-Comique), sont mortes à peu de mois de distance. (Voyez, au *Mercure*, la nécrologie de 1850.)

HIPPOLYTE ROYER-COLLARD.

Nous avons nommé Hippolyte Royer-Collard, le fils de l'illustre homme d'Etat. Rappelons, à ce sujet, deux faits trop ignorés.

L'ancien chef de division des lettres et des arts, le membre éminent de l'Académie de médecine, le spirituel professeur d'hygiène à la Faculté, n'avait trouvé de conclusion à ses grands travaux, et de consolation à ses vives douleurs que dans l'humble foi chrétienne du charbonnier. Il a donné aux esprits forts de notre siècle le noble spectacle d'une mort sainte, après de longues années de piété sincère.

A l'époque où l'émeute traquait les professeurs jusque dans leurs chaires, Hippolyte Royer-Collard fut un jour expulsé de la sienne par les clameurs d'une jeunesse en démence. Non contents de ce honteux succès, une centaine de forcenés le poursuivirent jusqu'à l'Institut. Arrivé là, le jeune maître s'élance sur le pont des Arts, et présente 5 francs au surveillant du péage. Ses ennemis qui, en leur qualité d'anarchistes, n'avaient pas le sou, hésitaient à le suivre à un prix aussi élevé... Mais l'invalide obstiné retenait Royer-Collard pour lui rendre 4 fr. 95 centimes. Cette honnête importunité allait le livrer aux tapageurs, losqu'il se retourne avec un sourire aussi charmant qu'intrépide, et dit à haute voix au vieux soldat: — Gardez les cent sous, c'est pour ces messieurs et pour moi! — En France, l'esprit triomphe de tout. Ce trait, si bien lancé, désarma les jeunes gens.

LES ÉTRENNES DE PARIS.

Que diriez-vous, si vous lisiez quelque part le tableau suivant:

« Il y avait une fois une ville peuplée d'un million d'âmes. Une nuit que tous les bourgeois dormaient, comme le timbre des horloges frappait douze coups, un brillant cortége de fées parcourut les boulevards de cette ville, les fées du travail, de l'industrie, de la persévérance, etc. Aussitôt après le passage du cortége, une population laborieuse s'est subitement répandue sur les deux côtés de la route, et, en quelques minutes, à la lueur des lanternes des voitures, une suite de petites constructions légères s'est élevée comme par enchantement. Il fallait voir l'activité de tous ces travailleurs! Des familles entières étaient là, manœuvrant avec une ardeur extraordinaire. Après le complet achèvement des édifices, on procédait au déballage des merveilles fabriquées à l'avance.

« La même activité régnait à l'entrée des faubourgs et encore sur mille autres points épars dans l'étendue de la grande ville.

« Il serait impossible d'énumérer les mille petites merveilles qui ornaient ce bazar immense; il y avait des ménages complets à cinq sous, des montres avec chaînes et breloques à trois sous, des polichinelles de toute beauté à un sou, de petits établis à donner la passion de la menuiserie, des rouets à rendre fileuses toutes les petites filles; les trompettes s'y trouvaient en telle abondance, que si celles-ci eussent été toutes embouchées à la fois, les murailles fortifiées de la ville auraient pu avoir le sort de celles de Jéricho. Que dire des montagnes de bonbons, des cascades d'oranges et des pyramides de pain d'épice? Parmi les nouveautés du moment, on remarquait des Napoléons d'or à deux liards, deux pour un sou; d'élégants petits paniers à ouvrage dont la coque soutenue par des rubans était formée d'une demi-coquille d'œuf; l'aéronaute Poitevin en compagnie de l'Aérienne; l'hiver et l'été sous cloches; et enfin une riche collection de grimaciers po-

litiques en caoutchouc, qui n'était pas l'objet le moins recherché de cette curieuse exposition. Du reste le principal mérite de toutes ces merveilles, c'était leur incroyable bon marché.

« Cependant la baguette des fées avait également atteint les riches magasins sous leurs volets fermés. Là aussi la transformation s'opère : les glaces, les dorures, prennent un éclat nouveau, tandis que de nombreux chefs-d'œuvre se rangent artistement dans de brillants étalages. Là, l'utile dispute la place à l'agréable, et les nombreux produits de l'industrie tiennent à honneur de figurer tous dans les montres, d'attirer à qui mieux mieux l'attention des chalands.

Bref, le jour va bientôt paraître, on donne le dernier coup de plumeau, on met la dernière perfection dans l'arrangement des marchandises, tandis que les arbalétriers disposent leurs statuettes de plâtre, et sortent de leurs cages les lapins gris et même blancs, destinés aux tireurs habiles, car la fête va bientôt commencer; et à côté des marchands, il y aura de nombreux jeux d'adresse pour l'agrément des curieux pendant ces journées de plaisir. »

Si vous lisiez cela, dis-je, ne croiriez-vous pas lire un conte fantastique dans un livre d'étrennes? Eh bien, cela n'est point un conte d'étrennes; c'est l'histoire même des étrennes de Paris, écrite par un témoin oculaire. Cette nuit est la dernière nuit de 1850. Ces fées sont les commissaires de police, qui ont livré, pour la dernière fois, dit-on, les boulevards aux petits marchands nomades. Ces travailleurs nocturnes sont les industriels et les ouvriers parisiens, qui ont improvisé un bazar en plein vent de la Bastille à la Madeleine, et sur toutes les grandes artères de la ville. Ces merveilles sont les réalités qu'un million de curieux ont vues, achetées ou enviées, du 31 décembre au 2 janvier, à travers un mouvement de louis, de francs, de sous et de liards, qui s'est élevé à je ne sais combien de millions (1). Depuis cent ans que Paris fait des émeutes et des révolutions, il n'avait jamais été aussi beau à voir que dans ces jours de fête pacifique et commerciale. Puisse-t-il s'en souvenir en 1851, et comprendre enfin quelles sont sa vraie grandeur et sa vraie prospérité!

— A propos d'étrennes, constatons l'échec subi par le ridicule usage des cartes de visite. Beaucoup de gens d'esprit, ayant enfin le courage de leur opinion, se sont bornés à embrasser leurs familles, et à visiter leurs amis, à l'occasion du jour de l'an. Quant aux personnes qu'ils ne pouvaient ou ne voulaient pas aller voir, ils n'ont fait avec elles aucun échange des ces hommages en carton-porcelaine que les courtisans et les badauds s'envoient par des commissionnaires, ou distribuent eux-mêmes, en courant la poste aux quatre coins de la ville, et qui ne sont pas seulement bons à allumer le feu, depuis la multiplication des journaux et l'invention des boulettes de résine. Ce progrès du sens commun a été constaté par une baisse sensible dans la fabrication des cartes et dans les bénéfices des messagers auvergnats et savoyards.

LE SALON DE 1850 (2).

Quand nous vous disions que le Salon ouvrirait ses portes à la fin de décembre, nous comptions sans notre hôte. Nous sommes bien entré au Salon le 30 décembre; mais nous n'y avons trouvé que le quart des objets admis à l'exposition. Les trois autres quarts attendent que le premier étage soit disposé pour les recevoir dans le Palais-National. D'où viennent cet étrange retard et cette déplorable inégalité? Nous ne voulons accuser personne. Mais, pendant que la foule nous poussait dans le rez-de-chaussée, nous avons ouï les plus terribles histoires, racontées par les rapins les plus barbus, sur les dernières séances du jury d'examen. Les deux écoles, l'Académie et l'atelier, s'y seraient prises aux cheveux. Il y aurait eu de gros mots, et des cartels échangés entre les gloires officielles et les génies méconnus... On se serait traité de *barbouilleurs de paravent*, et autres gracieusetés de la même couleur. On se serait disputé, pouce à pouce, les bonnes places du grand salon et des galeries. Le même tableau aurait été accroché et décroché plusieurs fois, par ordre et par contre-ordre; de telle façon que les ouvriers et les marteaux ne savaient plus auquel entendre. Nul n'aura de lumière que nous et nos amis! Telle aurait été l'impartialité des juges. Hélas! gardons-nous de croire un mot de tout cela, — pour l'honneur du suffrage universel appliqué aux beaux-arts. Nous aimons mieux énumérer aujourd'hui ce qui est ou doit être exposé, en renvoyant l'examen et les détails à notre prochain numéro.

Les objets d'art admis au Salon sont au nombre de 3,923, savoir : 3,150 tableaux, 106 projets d'architecture, 129 gravures, 70 lithographies, 466 sculptures. Le nombre total des exposants des deux sexes est de 1,697, savoir : dames et demoiselles 148, hommes 1,549. Les 1,697 exposants se divisent comme suit : peintres, 1,336; sculpteurs, 203; architectes, 43; graveurs, 83; lithographes, 32. Sur ces chiffres énormes, devinez combien il y a de travaux commandés par le gouvernement de tous? 68 tableaux, 29 sculptures et 5 gravures! *Plaudite, cives!*

Les ouvrages qui ont tout d'abord fixé l'attention publique sont, entre autres, un *Ours* sculpté, les statues : la *Pieta*, de M. Clesinger; la *reine Mathilde*, de M. Elschoët; l'*Atalante*, de M. Pradier; l'*Enigme*, de M. Jouffroy; l'*Ange*, de M. Démy; les tableaux : l'*Appel des victimes de la Terreur*, de M. Muller; les *Enrôlements volontaires*, de M. Vinchon; la *Cléopâtre*, de M. Gigoux; le *Sénat de Venise*, et la *Jane Shore*, de M. Robert-Fleury; le *Van den Velde*, de M. Lepoitevin; l'*Incendie*, de M. Antigna; le *Testament de Louis XIV*, de M. Alaux; l'*Embarquement de Ruyter*, de M. E. Isabey; le *Lazare*, de M. E. Delacroix; le *Banquet des Girondins*, de M. Philipoteaux; la *Vision de Zacharie*, de M. Laemlein; les portraits de femmes, de MM. H. Lehman, Jacquand et A. Duval; ceux du *Prince Louis-Napoléon*, par M. H. Vernet; de M. *Dupin*, par M. Court; de M. *de Falloux*, par M. Guignet; l'*Enterrement à Ornans*, de M. Courbet; les toiles puissamment colorées de MM. Leleux, Hédouin, Penguilly, Diaz, Decamps; le *Chancelier de L'Hospital*, de M. Decaisne; la *Controverse*, de M. Tourneux; les miniatures de M. David, etc., etc.

Deux mots encore; un éloge et un reproche : 1° le Salon de 1850 est en progrès évident sur les trois derniers, et fait le plus grand honneur à l'art français contemporain. Des talents jeunes, robustes, hardis, y surgissent à la place des renommées éteintes ou défaillantes. 2° Jamais on n'avait exposé tant de nudités, et quelques-unes sont tellement honteuses qu'on ne s'explique pas la tolérance du jury. Notre siècle veut-il donner raison à J.-J. Rousseau, en prouvant que le développement des arts entraîne avec lui la corruption des mœurs? Les derniers pas de la civilisation la feraient-ils retourner à la sauvagerie?

LE MIRACLE DE SAINT-SATURNIN.

Comme nous écrivions les réflexions qui précèdent, nous avons reçu la nouvelle suivante de Saint-Saturnin-lez-Apt, bourg de 2,300 âmes, à neuf lieues d'Avignon :

Il y a dans ce bourg une pieuse fille, une Jeanne-d'Arc peut-être, Rosette Tamisier, qui, ayant eu des visions d'en

(1) On a calculé, en moyenne, que du 30 décembre au 3 janvier, depuis dix heures du matin jusqu'à dix heures du soir, il était passé chaque jour sur les boulevards 20 personnes par seconde, 1,200 par minute, 72,000 dans une heure, 864,000 en douze heures. La foule était aussi compacte qu'elle l'est sur la place de la Concorde les jours des plus grandes fêtes publiques.

On évalue à cinquante mille le total des boutiques foraines qui auraient été établies le long des chaussées des boulevards, aux barrières, rue Saint-Denis, rue Saint-Martin, rue Rambuteau et sur divers autres points. Ces marchands ont tous fait d'excellentes affaires, et l'on peut, sans exagération, porter à cinq millions le chiffre de leurs recettes.

La facilité des communications avait permis aux habitants des départements voisins de venir assister à la fête foraine des étrennes. Quelques-uns portaient leurs provisions dans des paniers, et, répartis le soir dans les spectacles des boulevards, ils transformèrent le paradis en salle à manger.

(2) Voyez notre numéro de décembre dernier.

haut, comme la paysanne de Vaucouleurs, demandait à Dieu un miracle pour la conversion des impies, et faisait à cette intention, tous les jours, depuis quelque temps, par la chaleur, la pluie ou la gelée, le pélerinage du chemin de Croix, dont la quatorzième station est à la chapelle du Calvaire, au sommet d'une colline qui touche Saint-Saturnin. Or, le lundi 16 décembre, raconte M. Dalmières, qui a tout vu de ses yeux, Rosette et d'autres personnes priant devant l'autel de cette chapelle du Calvaire, remarquèrent quelque chose de rouge sur le corps de notre Sauveur, dans un tableau représentant une descente de croix : elles s'approchèrent, elles examinèrent de près, et elles crurent voir couler comme du sang des plaies de Jésus-Christ. Le curé, M. Grand, fut appelé aussitôt; il monte sur l'autel, il touche, et le liquide rouge mouille l'extrémité de ses doigts; il applique un linge blanc, et ce linge est teint de la même couleur. Tout le monde criait déjà *miracle !* Le curé fait appeler un médecin, M. Clément. Le médecin monte aussi sur l'autel ! il touche le liquide, il porte le doigt sur sa langue ; il s'écrie : c'est bien le goût du sang humain ! c'est du sang ! c'est du sang ! Il demande qu'on détache le tableau pour le retourner et l'examiner. Par derrière, le tableau et le mur ne présentent que de la poussière et quelques toiles d'araignée !...

La foule augmente sans cesse. Il faut les gendarmes pour la contenir. Arrivent d'Apt toute la brigade avec son capitaine, le sous-préfet, M. Grave, le juge d'instruction, M. Guillibert. Procès-verbal est dressé, signé par tous les témoins, et envoyé à Mgr l'Archevêque.

Les fidèles effrayés commençaient à croire que ce sang annonçait de grands malheurs ; mais Rosette Tamisier déclare hautement que ce miracle présage *des desseins de miséricorde divine*, et qu'il se renouvellera le vendredi suivant, 20 décembre.

Le miracle cesse à la fin de la journée du 16. On accourt, le vendredi 20, de tous les environs. Mgr l'Archevêque, M. d'Anselme, rédacteur en chef de la *Commune* d'Avignon, le maire, le sous-préfet, le juge, M. Jacques, substitut, et mille autres, arrivent de grand matin. Le miracle se renouvelle en effet. C'étaient des cris, des larmes, des transports impossibles à décrire. La *Commune* publie les documents et témoignages authentiques.

Voilà ce qu'on nous annonce, et ce qui va traverser la France et le monde, comme une traînée de poudre. Est-ce une hallucination inconcevable? Est-ce un miracle réel ? — Sont-ce des milliers d'hommes qui se trompent? Est-ce Dieu qui parle et avertit? Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir, car une commission a été nommée de suite par Mgr l'Archevêque d'Avignon, pour informer sur la nature et la réalité du prodige. Cette commission se compose de MM. Barrère, vicaire général titulaire; Justamond, doyen du Chapitre, vicaire général; Sermand, vicaire général honoraire; Caval, supérieur du grand séminaire, vicaire général; Barrelle, supérieur du collége de Saint-Joseph.

Le journal *le Siècle*, qu'on ne soupçonnera pas de crédulité, avoue qu'un tel fait, appuyé de tant de témoignages, *est un anachronisme inquiétant pour le scepticisme d'aujourd'hui.* PITRE-CHEVALIER.

ÉNIGME BIOGRAPHIQUE.

Quel est le peintre français qui fut un des plus habiles graveurs du monde, — dont l'histoire ressemble le plus à un roman, — qui fut un bohémien dans l'enfance, un héros dans l'âge mûr et un saint au lit de mort, — dont la petite-nièce employa les chefs-d'œuvre à faire une batterie de cuisine, et dont le tombeau, trouvé en 1793 parmi ceux des souverains, fut brisé par les sans-culottes, parce que sa noble figure ressemblait à celle d'un grand-duc?

N. B. Nous reprendrons bientôt notre revue des professeurs et des prédicateurs de Paris ; nous descendrons même des chaires illustres aux humbles tribunes, où se cachent des talents de premier ordre. L'autre jour, par exemple, assistant au catéchisme de Saint-Th...-d'A..., nous avons été frappé de l'éloquence onctueuse, familière, captivante de M. l'abbé S***. Qu'il pardonne à notre mémoire d'attenter à sa modestie.

— Mes enfants, disait-il à ses élèves, effrayés peut-être des travaux du catéchisme, ne croyez pas que la religion vous demande des efforts surhumains. Aimable et souriante comme votre âge, voici ce qu'elle vous raconte par ma bouche : « Saint Jean, l'apôtre bien-aimé, âgé de près de cent ans, se promenait dans une forêt. Il tenait à la main une petite perdrix qu'il s'amusait à caresser. Arrive un chasseur qui reconnaît le sublime apôtre, et qui s'étonne de le voir jouer ainsi avec un oiseau.

— Que portez-vous là ? lui dit Jean.

— Mon arc.

— Et pourquoi la corde en est-elle lâchée ?

— Parce qu'il perdrait sa force s'il était toujours tendu.

— Eh bien ! reprit Jean, moi aussi, je perdrais ma force si je ne me reposais quelquefois. »

— Jouez donc, mes enfants, concluait l'abbé S***, jouez comme le grand apôtre, et bien davantage, quoique vous ayez beaucoup moins de travail que lui.

Un orateur qui persuade si gracieusement ne mérite-t-il point d'être cité pour modèle ? Et quelles conquêtes ne ferait pas l'éloquence, si elle savait parler ainsi à tout le monde !



EXPLICATION DU RÉBUS DE DÉCEMBRE.

— Oh! si j'avais été là, à la tête de mes Francs!... Paroles prononcées par Clovis, entendant saint Remi lire la Passion de Notre-Seigneur.

Typ. HENNUYER et Ce, Batignolles.

DIALOGUE ENTRE UNE MÈRE ET SA FILLE.

LA VOIX PERDUE.



La mère et la fille.

LA JEUNE FILLE.

Ma mère, entendez-vous, quand la lune est levée,
L'oiseau qui la salue en veillant sa couvée?
Ne fait-il pas rêver les arbres endormis?
Pourquoi chante-t-il seul : il n'a donc pas d'amis?

LA MÈRE.

Il en a : des bannis il soulage la route;
Dans tous ces nids couchés on le bénit sans doute,
Il parle à quelque mère humble et pareille à moi,
A quelque enfant sauvage et charmant comme toi!

LA JEUNE FILLE.

Que je l'aime! avec nous que je voudrais le prendre!
Tout ce qu'il chante à Dieu, que je voudrais l'apprendre!
Lui, s'il voulait venir, heureux dans notre amour,
Nous lui ferions aimer le monde et le grand jour.

LA MÈRE.

Il mourrait : son destin est d'être solitaire;
De jeter ses sanglots, libre entre ciel et terre;
D'attacher sa compagne, humble et pareille à moi,
A son doux nid sauvage et charmant comme toi!

On a dit qu'autrefois, au sein d'une famille,
Il vécut sous un front brûlant de jeune fille :
Cet être harmonieux aimait l'ombre et les fleurs;
Nul ne pouvait l'entendre et retenir ses pleurs;
Rossignol, il chantait aux errantes étoiles;
Jeune fille, il pleurait tout caché dans ses voiles.

LA JEUNE FILLE.

Et la mère?

LA MÈRE.

Était tendre, et fière autant que moi
De son enfant sauvage et charmant comme toi!

LA JEUNE FILLE.

Après?

LA MÈRE.

De ce front pâle où frissonnaient ses ailes,
L'oiseau voulait partir et s'envoler par elles;
Un jour, perçant le voile où gémissait sa voix,
Il emporta le timbre et s'enfuit dans les bois!

LA JEUNE FILLE.

Après?

LA MÈRE.

L'enfant rêveur n'aima plus qu'en silence,
Cherchant toujours le saule où l'oiseau se balance.

LA JEUNE FILLE.

Et la mère?

LA MÈRE.

Suivait, tendre et pareille à moi,
Son doux enfant muet... et charmant comme toi!

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

LA SCIENCE EN FAMILLE. GÉOLOGIE (1).

CE QU'IL Y A DANS UN MORCEAU DE PIERRE.

L'invraisemblance du vrai. Le matelot et sa mère. Les révolutions sous le pavé. A Berlin. Milliards de milliards. Les habitants des couches calcaires. Comment on les reconnaît. Foraminifères ou polythalames. Leur organisation et leurs habitudes. 4 milliards d'animaux dans un dé à coudre. Calcaire, craie, vase, poussière, cendre volcanique, etc.

J'ai lu quelque part, je ne sais où (et si c'est dans un auteur français et moderne, je lui demande bien pardon de lui prendre son idée, pour la gâter peut-être) ; j'ai lu, dis-je, quelque part qu'un matelot anglais, de retour d'une longue expédition maritime, était interrogé par sa vieille mère sur les aventures de son voyage. *A beau mentir qui vient de loin* : ce proverbe était apparemment connu de John Bull, car il s'en donnait à cœur joie, décrivant, comme témoin oculaire, le vaisseau fantôme des Hollandais, les rochers d'aimant, qui raflent toute la ferraille du bord; le rémora, ce petit poisson, qui arrête court un navire; le grand serpent de mer, long d'une lieue; les Patagons, hauts de dix-huit pieds (anglais); enfin toute cette défroque fantastique que les navigateurs se repassent de quart en quart, depuis Simbad le marin. La bonne femme écoutait ces discours avec de grandes exclamations, mais avec la foi la plus entière dans la véracité de son enfant. Lorsque celui-ci eut épuisé son sac de mensonges, sans épuiser la curiosité de sa mère, il se rabattit, faute de mieux, sur ce qu'il avait vu en réalité; les madrépores des mers tropicales, ces animaux que l'on prendrait au fond des eaux pour un parterre de fleurs; les mouches luisantes de la Guyane, dont on fait usage comme de chandelles ; les poissons volants, qui se servent de leurs nageoires en guise d'ailes, ou si l'on veut, de leurs ailes en guise de nageoires; enfin les monades phosphorescentes qui s'allument sous les flancs des navires, comme un mouvant incendie...

Oh ! pour le coup, c'était trop fort, et la bonne dame, demandant si on la prenait pour une idiote, se fâcha sérieusement contre le malheureux narrateur, qui voulait, pensait-elle, abuser de sa crédulité.

Nous sommes tous un peu comme cette pauvre vieille : nous acceptons, sans sourciller, bien des histoires que nous fait chaque matin notre journal, et s'il nous tombe sous les yeux ou dans les oreilles quelqu'une des grandes découvertes de la science moderne, nous l'accueillons avec le sourire équivoque d'un agent de police qu'un *américain* viendrait engager à déposer sa montre au pied d'un arbre.

Depuis notre révolution de 1848, qui a produit tant d'effervescence en Europe, nous avons tous suivi avec intérêt les vicissitudes politiques de ces milliers d'hommes qui s'agitaient sur le pavé des capitales, mais savons-

(1) Voyez la table du dernier volume.

nous quelque chose des révolutions qui se préparent ou s'accomplissent *sous* ce même pavé? Ils sont là, à Berlin, par exemple, des milliards de milliards, qui naissent, qui se reproduisent, qui vieillissent, qui vivent enfin, sans s'occuper de nous, il faut en convenir, plus que nous ne nous occupons d'eux; mais qui doivent laisser de leur passage des traces mille fois plus durables que les nôtres. Car ce sont eux qui forment ces immenses falaises de craie blanche et ces bancs de tripoli rouge étendus sur la surface du globe en vastes nappes indestructibles; ce sont eux que l'on retrouve et que l'on dénombre après des millions d'années. Or, nous, dans un million d'années, quel souvenir aurons-nous laissé?

Si vous voulez savoir des détails sur l'existence de ce peuple souterrain, c'est au savant micrographe allemand Ehrenberg qu'il faut les demander; c'est lui qui en est le roi, ou plutôt l'inventeur, et c'est une merveilleuse invention!

Depuis longtemps on savait que les couches calcaires renferment des coquillages. Le calcaire, aimables lectrices, c'est la pierre qui sert à bâtir les maisons de Paris, et si vous voulez prendre la peine de regarder l'appui de votre fenêtre, vous y verrez, sans nul doute, quelque empreinte de coquille, parfaitement reconnaissable; le calcaire, c'est encore le marbre qui décore vos salons; c'est la pierre avec laquelle on fait la chaux et le plâtre; c'est la craie qui est accumulée dans le bassin parisien sur une épaisseur de plusieurs centaines de mètres; c'est enfin une plus grande partie de l'écorce du globe, celle qui n'est point du granit, comme nos trottoirs, ou des déjections volcaniques, comme la lave, que vous connaissez, au moins de réputation. Le granit, et les roches de cette espèce, que l'on nomme *ignées*, paraissent avoir été fondues par l'action de la chaleur; le calcaire, et cela se remarque aisément dans les hautes falaises de la Normandie, le calcaire a été déposé lentement au fond des eaux.

On trouve dans certaines mines des centaines de couches de calcaire blanchâtre et de houille noire, qui alternent les unes avec les autres et qui sont tellement minces, qu'en ouvrant ces espèces de feuillets on reconnaît facilement que les uns sont composés de végétaux, et les autres de coquillages aplatis. Là, comme dit Fontenelle, on saisit la nature sur le fait. Dans les couches plus épaisses les coquilles sont moins distinctes et comme soudées dans la pâte calcaire qui les enveloppe.

Buffon avait annoncé, par analogie, que cette pâte était formée de débris de coquilles brisées, assez minces pour que l'on n'en pût plus distinguer la structure; mais, depuis l'éloquent naturaliste, on a reconnu qu'une grande partie des couches calcaires est formée par les carapaces de certains animaux microscopiques, dont les dépouilles se sont lentement accumulées au fond des eaux, et ont fini par se souder ensemble. Voici comment on s'y prend pour les distinguer.

S'il s'agit d'un calcaire mou, on l'écrase assez pour isoler ces petits êtres, pas assez pour détruire leur organisation. Si l'on étudie un morceau de craie, on le délaye dans de l'eau; enfin, si l'on interroge un calcaire dur ou un silex, on les scie en tranches assez minces pour que l'on puisse apercevoir les carapaces que ces tranches renferment.

MM. Ehrenberg, en Allemagne, Soldani, en Italie, et d'Orbigny, en France, ont surtout étudié ces atomes animés.

En général, leurs carapaces sont composées d'un certain nombre de petites loges, dont chacune se termine par une sorte d'entonnoir qui pénètre dans la loge voisine. Toutes ces loges se ressemblent entre elles, mais elles sont juxtaposées de différentes manières. C'est cette disposition qui les a fait appeler *foraminifères* par M. d'Orbigny (de *foramen*, mot latin qui veut dire *trou*), et *polythalames* par M. Ehrenberg (de deux mots grecs qui signifient *plusieurs chambres nuptiales*).

En observant les espèces vivantes avec de forts microscopes, on voit que ce sont des êtres assez compliqués. Ils sont pourvus de petits appendices rétractiles, ressemblant à des cils ou à des cheveux, dont les vibrations constantes leur servent soit à changer de place, soit à former dans l'eau de petits courants qui leur apportent leur nourriture. Il y en a un grand nombre d'espèces. Les derniers dénombrements e.. comptent quinze cents, en comprenant les espèces fossiles. Ces animaux sont parfois libres et parfois fixés. Chez quelques-uns la partie calcaire est interne, chez d'autres elle est externe.

Les *nummulites* sont au nombre des plus grands foraminifères. Elles existent encore dans les mers actuelles, et leurs petites carapaces constituent le sable que l'on voit sur beaucoup de côtes. M. Ehrenberg les a rencontrées sur les bords de la mer Rouge, et il a même reconnu qu'une partie des sables du désert de la Nubie est formée par leurs dépouilles. Du reste, il n'est pas besoin d'aller en Nubie pour en trouver; il y a aux environs de Paris des couches de sable composées presque entièrement des carapaces de ces animaux.

M. d'Orbigny a prouvé que le calcaire grossier de Gentilly (c'est la pierre avec laquelle on bâtit les maisons parisiennes) est principalement formé de *milliolites*. Ce ne sont pas des personnages fort petits, puisqu'on peut les voir à l'œil nu, cependant il s'en trouve environ trois milliards dans un mètre cube de pierre. Si l'on veut prendre la peine de penser à ce qu'il y a de mètres cubes de pierres dans les carrières qui environnent Paris, on verra combien de fois il faudrait multiplier trois milliards pour avoir le nombre des individus de cette espèce qui ont vécu dans le bassin parisien.

MM. Ehrenberg et d'Orbigny ont reconnu que les couches calcaires des différentes formations géologiques renferment des foraminifères, qui ne sont pas toujours les mêmes, car ces êtres imperceptibles varient d'une époque à l'autre, comme les animaux plus importants. Cependant il semble que leurs variations soient moins grandes que pour les êtres supérieurs. De sorte qu'ils peuvent se regarder comme les anciens habitants du globe, et dire en parlant des mammifères, et surtout de l'homme: *Ces nouveaux venus*.

Comme le calcaire grossier, la craie est formée par les dépouilles des foraminifères; mais les espèces y sont plus petites. Il y a quelques années, on a mis à découvert les foraminifères qui se trouvent dans la craie d'Angleterre. On est parvenu à établir que, dans une livre de craie, il y a environ mille foraminifères, visibles à l'œil nu. Il s'en trouve en même temps dix millions de ceux que l'on peut distinguer au microscope, mais ce n'est pas tout; il reste encore des parties solides qui paraissent n'avoir qu'une texture cristalline; cependant il est permis de supposer qu'avec de plus forts grossissements on y trouverait encore des traces d'organisation. Dans un mètre cube de craie, il peut y avoir une soixantaine de milliards de carapaces; c'est vingt fois plus que dans le calcaire grossier. Il faut en conclure que les individus sont environ vingt fois plus petits.

Tout le monde sait que les ports de mer s'encombrent de vases qui font le désespoir des marins. Le magnifique port d'Alexandrie menace d'en être comblé. Dans nos ports de France, ces vases montent aussi sûrement que les marées, quoique plus lentement, et au bout d'un certain nombre d'années elles rendraient la navigation impossible, si la science de nos ingénieurs n'ouvrait point, à grand renfort d'argent, certaines écluses de chasse, qui balayent de temps en temps cette matière nuisible. Or, cette vase n'est autre chose qu'un monde entier d'individus vivants. M. Ehrenberg les a pris en flagrant délit, au moyen de son microscope, et ils n'ont pu nier leur identité, quoiqu'ils se serrassent assez pour tenir 130 dans la longueur d'un millimètre. C'est un peu plus de deux millions par millimètre carré. Vous voyez, par conséquent, qu'il en tiendrait dans un dé à coudre (je suppose que c'est le dé d'une élégante Parisienne, aux doigts effilés et gracieux), quelque chose comme quatre milliards. Pour un mètre cube, ce serait deux millions de milliards. Pour le port d'Alexandrie... je renonce à calculer ce qu'il peut y en avoir là.

Il paraît que l'encombrement du lit inférieur des fleuves et les vastes deltas qui s'y forment sont dus principalement au mélange de l'eau salée et de l'eau douce, qui occasionne la mort des infusoires marins. D'après les observations qui ont été faites, les dépouilles de ces animaux composeraient depuis un dixième jusqu'à un demi dans la masse sédimentaire.

Mais si la vase des ports provient d'individus maudits, en revanche, le limon du Nil et de tous les autres fleuves qui fertilisent leurs rives, ce limon, regardé comme un bienfait des dieux, est composé d'infusoires philanthropes. M. Ehrenberg les a vus, tout comme je vous verrais, cher lecteur, si vous étiez à deux pas de moi. Vous pensez peut-être que ces honnêtes infusoires, qui engraissent nos prairies, sont bien différents de ceux qui détériorent nos ports? Mon Dieu, non! Vous ne les distingueriez pas les uns des autres. Mais il ne faut pas trop vous en étonner. A quoi tiennent le bien et le mal, dans ce monde? Savez-vous, chez les hommes eux-mêmes, à quelles petites circonstances de leur jeunesse il faut attribuer leurs vices et leurs vertus? Ne croyez pas, surtout, que ce soit à cause de leur petitesse que ces infusoires sont confondus les



Coquilles de foraminifères infiniment grossies.

uns avec les autres. Quoique dans certaines espèces vingt-deux mille individus, rangés en bataille, ne présentent pas un front de plus d'un pouce de longueur; quoique un pouce cube d'eau croupie en contienne autant qu'il y a d'hommes sur la terre entière, on les a étudiés assez exactement pour les distribuer en genres et en espèces; on les a suivis depuis leur naissance jusqu'à leur mort, et l'on sait que dans le cours d'un mois d'été, il peut naître d'un seul infusoire huit cents millions d'individus. C'est une famille un peu nombreuse à pourvoir, mais il faut croire que les parents n'ont pas l'habitude de donner de grosses dots à leurs filles.

Il y a des infusoires fossiles, dont les carapaces composent des amas de silex, c'est-à-dire de pierres à fusil, et des bancs de tripoli, comme celui qui sert à nettoyer nos théières. Il y en a des espèces actuellement vivantes dans tous les terrains humides.

A sept mètres environ au-dessous du pavé de Berlin, à deux mètres et demi au-dessous du niveau de la Sprée, il y a une couche de tourbe argileuse qui est remplie d'infusoires parfaitement en vie. On y a trouvé des *gallionelles* jusqu'à vingt mètres de profondeur, et leurs cellules étaient remplies d'œufs verts. Cependant ces animaux n'étaient en contact avec l'oxygène de l'air que par l'intermédiaire de l'eau de la Sprée, qui s'infiltre dans cette tourbe, et qui lui conserve toujours un certain degré d'humidité.

Un jour, pendant un violent orage, il tomba près de Lyon une poussière rougeâtre, qui avait été apportée par les vents. M. Fournet recueillit un échantillon de cette poussière et l'envoya à M. Ehrenberg, car M. Ehrenberg reçoit maintenant la dîme de toutes les poussières que l'on ramasse dans les quatre parties du monde, et il faut avouer qu'il la mérite bien. Le savant micrographe reconnut au premier coup d'œil que celle-ci était composée d'infusoires américains. Or, de son côté, M. Fournet ayant suivi, d'après les journaux, la marche de l'ouragan, avait conclu qu'il avait pris naissance en Amérique. Ce fait, du reste, tout singulier qu'il nous paraisse, n'est nullement anormal. Chaque fois que le vent a soufflé du sud-ouest durant quelques jours, on peut recueillir sur la mousse des arbres, du côté d'où vient le vent, une certaine poussière que M. Ehrenberg a analysée bien des fois, et qu'il a reconnue être composée d'infusoires américains.

Après avoir vu des infusoires au fond des mers, sous la terre et dans l'air même que nous respirons, il ne restait plus qu'à en trouver dans le feu. C'est à peu près ce qu'a fait M. Ehrenberg, car il a découvert, dans des masses provenues des profondeurs volcaniques, des infusoires plus ou moins carbonisés. Les cendres qui entourent beaucoup de volcans contiennent des débris d'infusoires; celles de l'Hécla, en particulier, renferment trente-deux espèces de corps organisés. Chose remarquable, à une seule exception près, les infusoires des volcans appartiennent aux organisations d'eau douce. On voit combien cette curieuse découverte est contraire à l'opinion que l'activité des volcans serait entretenue par l'infiltration des eaux de la mer. Qui se serait attendu, il y a quelques années, à ce que la question, si difficile et si controversée des phénomènes volcaniques, pourrait être éclaircie par l'étude microscopique de certains animalcules déposés au fond des eaux? Voilà cependant comme tout s'enchaîne dans la nature, depuis cet infini de petitesse que nous avons étudié aujourd'hui, jusqu'à cet infini de grandeur que découvrent les corps célestes, dans les lointaines perspectives de leurs révolutions.

P. GROLIER.

ÉTUDES MORALES.

CLÉMENTINE BIRAUD.

Il ne faut pas généralement chercher le bonheur trop haut ni trop loin; il est presque toujours auprès de nous, dans la condition où Dieu nous a placés, si nous savons l'améliorer par notre persévérance, au lieu de la perdre par notre orgueil.

Ainsi parlait le vieux Jérôme Blanchard à ses petits-enfants, rassemblés autour de lui, devant un bon feu, par une froide soirée d'hiver.

— C'est une grande vérité que celle-là, mes amis, continua le vieillard en voyant ses jeunes auditeurs secouer la tête d'un air de doute; et, si elle est un peu trop gravement exprimée pour plusieurs d'entre vous, je vais tâcher d'égayer ma leçon par un exemple. Quand je parle d'égayer, n'allez pas croire au moins que mon histoire vous fasse rire aux éclats! La morale, pour profiter à ceux qui l'écoutent, doit toujours avoir quelque chose de sévère. On se souvient longtemps de ce qui nous a fait pleurer; il est rare qu'on n'oublie pas vite ce qui nous a fait rire.

Il y a quarante ans passés, mes jeunes amis, que la perle du village de Saint-Yves était Clémentine Biraud. Ses cheveux noirs descendaient en bandeaux lisses sur son front; la fraîcheur de ses joues le disputait aux églantines des buissons, et jamais yeux bleus n'eurent de plus angéliques regards que les siens. Quand arrivait le dimanche, et que Clémentine venait avec ses compagnes danser sur la vaste pelouse qui fait face à l'église, tous les jeunes gens se précipitaient vers elle en même temps pour solliciter l'honneur d'être son cavalier. Un étranger se serait certainement étonné de ne pas voir les amies de Clémentine jalouses d'un pareil succès, mais il suffisait de la connaître pour trouver cela tout naturel. Ses triomphes la rendaient si peu vaine, que non-seulement les jeunes filles de Saint-Yves les lui pardonnaient, mais s'en montraient heureuses.

Cependant, la perfection étant chose fort difficile à rencontrer ici-bas, les habitants de Saint-Yves avaient trouvé un défaut à Clémentine; elle passait pour une savante! Ce titre qui, aujourd'hui, ne peut qu'honorer celui ou celle que la voix publique en décore, était pris alors en fort mauvaise part, et il ne fallait pas posséder des connaissances bien étendues pour le mériter. Aussi, mes enfants, n'allez pas vous imaginer que l'éducation de Clémentine eût été cultivée avec le soin que M. le marquis, notre voisin, fait apporter à celle de sa fille. Mlle Biraud savait lire et écrire passablement; le maître d'école assurait même qu'elle ne faisait point de fautes d'orthographe, mais on ne pouvait guère s'en rapporter à lui, attendu qu'il parlait le patois du pays beaucoup mieux que le français. A cette instruction, de luxe alors, et actuellement de première nécessité, Clémentine joignait des talents que les moins sévères du village avaient quelque peine à lui pardonner. Elle brodait avec la dextérité d'une fée, barbouillait sur le papier des visages humains, et chantait comme un rossignol en s'accompagnant de la guitare.

Cette éducation, beaucoup trop brillante, sans doute, pour la fille d'un pauvre maçon, avait été donnée à Clémentine par sa marraine, la baronne de Chauffailles. Le château de ce nom montre encore sa dernière tourelle derrière le village, vous le savez, mes enfants? C'est là que s'était écoulée l'enfance de Clémentine. Sa mère, femme de chambre de Mme la baronne de Chauffailles était morte, après une courte maladie, en recommandant son enfant, encore au berceau, à celle qui l'avait tenue sur les fonts du baptême. La baronne, digne et excellente femme, s'était noblement acquittée de sa mission. Clémentine avait trouvé auprès d'elle les soins et l'amour d'une mère. En l'élevant presque comme sa propre fille, l'intention de Mme de Chauffailles avait bien certainement été de laisser assez de fortune à l'orpheline pour qu'elle ne demeurât pas au-dessous de son éducation. Les volontés de Dieu en décidèrent autrement; la mort surprit Mme de Chauffailles au moment où elle allait s'occuper de ses dispositions testamentaires, et sa protégée, qu'une famille avide jalousait depuis longtemps, resta sans ressources. La pauvre abandonnée supporta ce revers avec un admirable courage, et de tous les biens que le Ciel lui enlevait, celui qu'elle regretta le plus vivement, fut la tendresse de sa marraine. Quelques amis, cependant, vinrent en aide à sa situation : on lui offrit une place lucrative, celle de femme de chambre chez la duchesse d'Espar, à la ville. Elle refusa. D'abord, elle ne pouvait se décider à quitter son père; puis, la solitude et le calme des champs plaisaient mieux à son âme pure. Sa nouvelle position n'amena pas une plainte ni un regret sur ses lèvres. Elle découvrit que le bonheur le plus sûr est celui que Dieu met à la portée de chacun. (Pourquoi oublia-t-elle plus tard cette vérité?) Elle-même raconta, en allant chercher de l'eau à la fontaine avec une de ses amies, sa résolution de redevenir simple paysanne. Bref, elle dé-



Clémentine, en paysanne.

pouilla l'élégant costume qu'elle portait depuis l'enfance, revêtit, sans être moins charmante, la jupe de la laine, le

corset de velours, et la coiffe à longues barbes tombant sur les épaules, et revint prendre soin de la pauvre masure de son père. A dater de cette époque, elle conduisit chaque jour la vache aux champs, travailla, comme si elle n'eût pas fait autre chose de sa vie, à serrer les foins et la moisson, et fila l'hiver autant de lin que la plus laborieuse mère de famille. On ne l'entendit plus chanter ni jouer de la guitare ; l'élégante filleule de Mme de Chauffailles était redevenue l'humble fille du vieux Biraud.

Trois ans s'écoulèrent. Clémentine devenait de plus en plus belle. Son obligeance et sa douceur lui gagnaient l'estime et l'affection de tous. Les plus riches fermiers des environs, charmés de sa bonne conduite, et de l'aptitude qu'elle montrait pour les soins du ménage, ne cherchaient point à contrarier le désir que manisfestaient leurs fils de l'épouser. Mais, au grand étonnement de plusieurs, un gracieux refus répondit seul à des demandes réitérées. Ces dignes paysans ne comprenaient pas que Clémentine ne mettait point le bonheur dans la fortune, et qu'à l'homme riche et sans éducation, elle préférerait toujours l'homme pauvre et instruit. Moi, j'avais deviné cela, et je ne vous cacherai pas, mes enfants, que la beauté, et surtout la sagesse de Clémentine, avaient produit en moi une impression profonde. Je ne lui déplaisais pas trop. Nos manières de voir et de sentir se ressemblaient beaucoup. Isolés en quelque sorte au milieu de ceux avec lesquels nous vivions, nous nous rapprochâmes l'un de l'autre sans presque nous en apercevoir. Clémentine aimait les promenades, et nous en faisions de longues dans les bois, accompagnés d'une de ses cousines. Nous relisions ensemble les livres qu'elle lisait autrefois avec sa bonne marraine. Je lui parlais des charmes attachés à une union bien assortie; elle me disait le bonheur que doit goûter une mère auprès du berceau de son fils. Chaque jour nos conversations devenaient plus longues, et les heures qu'elles remplissaient plus rapides... Que vous dirai-je, mes enfants?... Il s'en est fallu de bien peu que Clémentine ne devînt votre grand'mère. Pauvre infortunée ! quelle différence dans son sort! Elle serait ici, à mes côtés, comme voilà ma vieille Jeanne ; les souvenirs de nos jours heureux viendraient réchauffer l'hiver de nos ans, et la tombe ne renfermerait pas encore la plus angélique créature que le Ciel ait jamais prêtée à la terre...

Un jour, il y eut quelques troubles politiques dans le pays. Un régiment de dragons fut envoyé de la ville voisine pour rétablir l'ordre. Un beau jeune homme de trente-deux ans, le colonel Gustave de Montmance, commandait ce régiment. M. de Montmance vit Clémentine à la danse du dimanche. Elle était si remarquable, même parmi les plus jolies, qu'il la regarda longtemps. La paix de son cœur se troubla. Le lendemain, il ne put résister à son impatience, et chercha un prétexte pour aller à la chaumière du maçon. Ses formes polies, son langage insinuant, plurent à Clémentine; il renouvela ses visites, et bientôt il aima sérieusement celle qu'il n'avait d'abord voulu aimer qu'un moment. Mais, hélas! son amour ne ressemblait pas à celui des simples habitants du village! trop grand seigneur pour épouser Clémentine, malgré la supériorité d'esprit qu'il avait de suite remarquée en elle, il essaya de l'entraîner hors du sentier de ses devoirs. La jeune fille le repoussa avec mépris, et lui défendit de repasser jamais le seuil de sa pauvre chaumière. Cet effort était grand dans la situation de cœur où se trouvait Clémentine, car elle aussi aimait Gustave, et son âme se remplit d'une tristesse profonde à la pensée qu'elle ne devait plus le revoir. Craignant ses tentatives, et surtout le penchant qui l'entraînait vers lui, elle chargea une de ses compagnes du soin de la remplacer auprès de son père durant quelques jours, et partit pour visiter une vieille tante qui habitait à trois lieues de Saint-Yves. Ce départ raviva, s'il est possible, l'amour de Gustave, et ne pouvant en triompher, il songea à un mariage avec la fille du maçon. Ce projet n'eut pas plutôt traversé son esprit, qu'il résolut de le mettre à exécution, et écrivit à ses parents pour obtenir leur consentement. Comme vous vous en doutez, les parents le traitèrent d'insensé, et refusèrent de sanctionner une union aussi disproportionnée. Gustave ne tint aucun compte de ce refus, fit faire les sommations d'usage au marquis et à la marquise de Montmance ; puis, après avoir donné sa démission de colonel, riche de l'héritage inattendu d'un vieil oncle, il épousa Clémentine, un matin, dans l'église de Saint-Yves. D'abord, la jeune fille avait supplié Gustave de ne point lui donner son nom malgré la volonté de sa famille, lui faisant observer que de telles unions étaient rarement bénies du Ciel. Mais l'amour avait fini par l'emporter sur le devoir et la raison. Le bonheur d'appartenir à celui qu'on aime, par le plus saint des nœuds, est si grand, qu'il fait passer sur bien des considérations. Cependant, ô mes enfants! priez Dieu qu'il vous préserve de ces passions impérieuses qui brisent souvent l'existence à laquelle elles s'attachent. Les victimes de ces terribles orages du cœur sont sans doute plus à plaindre qu'à blâmer ; pourtant, sachez bien une chose : c'est qu'avec la volonté ferme de ne pas s'écarter de la route des vertus, on parvient à y marcher toujours.

Le lendemain de son mariage, une grande peine troubla le bonheur de Clémentine. Il fallut quitter son père qu'elle aimait d'une tendresse infinie, et dont elle était adorée, pour suivre M. de Montmance à Paris. Elle laissa bien une femme pour servir le vieillard, et rien de ce qui pouvait lui rendre l'existence douce ne fut oublié. Mais il n'aurait plus la présence de sa fille, et la fortune la plus somptueuse demeurait impuissante pour remplacer un pareil trésor à ses yeux. Pourtant, il comprit qu'il fallait montrer du courage afin d'en donner à Clémentine, et l'infortuné sut trouver encore des paroles d'espoir et de consolation.

Tout le monde pleura le départ de Mme de Montmance. Elle aussi, la pauvre jeune femme, malgré l'amour qu'elle portait à son mari, sentit son cœur se briser comme les nôtres à cette séparation.

— Je reviendrai, nous disait-elle à travers ses sanglots.

Elle revint en effet, mais dans quel état!

Pendant deux ans, Clémentine écrivit régulièrement à son père. Ses lettres étaient tristes, embarrassées. Moi, qui les lisais au père Biraud, j'en avais l'âme navrée. Un pressentiment m'avertissait que la disproportion des rangs semait déjà quelques troubles dans le ménage de Clémentine. Je ne me trompais pas, comme vous le verrez. Une fois, elle vint faire à son père une visite de vingt-quatre heures. Un fils lui était né, elle voulait qu'il reçût la bénédiction de son aïeul. Oh! mes enfants! que de joie, mais que de douleur aussi dans cette courte entrevue du père et de la fille ! Ange de dévouement et de bonté, Clémentine ne se plaignit pas de son mari. Pour ne point affliger le vieillard, elle se prétendit même heureuse, mais ni son père, ni moi, ne nous y trompâmes. Tant de souffrances morales avaient déjà laissé leur empreinte sur ce visage naguère si pur et si charmant! Le matin du départ de Mme de Montmance, le vieux Biraud et moi fûmes l'accompagner jusqu'au bout du chemin de traverse

qui se joint à la grande route. Elle donnait le bras à son père, la femme de chambre portait l'enfant, la voiture marchait au pas; je suivais, plongé dans une triste rêverie. On était au mois de mai, et je n'oublierai jamais cette douce et tranquille matinée, dont le calme contrastait d'une manière si cruelle avec la déchirante scène d'adieu de ces deux êtres qui ne devaient plus se revoir ici-bas. Deux années s'écoulèrent encore. Clémentine écrivait toujours, envoyait tout ce qui pouvait embellir la vie matérielle de son père, mais elle ne revenait pas. A la fin de l'automne, le vieux Biraud tomba tout à coup si dangereusement malade que, dès le second jour, je le jugeai perdu. Le médecin pensait comme moi. J'écrivis en grande hâte à Mme de Montmance. Elle me répondit courrier par courrier : « Je pars à l'instant, ma lettre ne me précédera que de deux jours. » Les deux jours se passèrent; aux dernières lueurs du second, le pauvre Biraud s'éteignit en appelant sa fille, et me léguant pour elle sa bénédiction. Quinze autres jours s'écoulèrent encore, Mme de Montmance ne parut pas. Soupçonnant un malheur, j'écrivis à Paris : on ne me fit aucune réponse. Je me perdais en conjectures.

Le mois qui suivit la mort du vieillard venait de finir, lorsque, par une sombre et pluvieuse soirée de décembre, une femme, tenant un enfant par la main, vint tomber épuisée de fatigue sur les marches de l'église de Saint-Yves. Le vent soufflait avec violence, et des tourbillons de neige obscurcissaient les airs. La Providence permit que le sacristain, après avoir sonné l'Angélus, retournât sur ses pas, croyant avoir oublié de fermer les portes de l'église. Quelque chose de noir reposait immobile sur le seuil : c'était une femme évanouie. Son pauvre petit enfant, penché sur sa poitrine, pleurait en l'appelant tout bas. Le sacristain, ému de compassion à la vue de ce déchirant spectacle, alla chercher du secours. Bientôt tout le village accourut, précédé du maire et du curé. L'infortunée fut transportée au presbytère avant qu'elle eût repris ses sens.

Que devînmes-nous quand, à la lueur tremblante des falots, nous reconnûmes notre belle Clémentine!...

Ses vêtements, mouillés par la neige, demeuraient collés à ses membres amaigris; le malheur avait semé de fils argentés le noir brillant de sa chevelure; la blancheur de son teint avait fait place à une pâleur livide; mais ses traits si purs conservaient encore tous leurs charmes. La mort même ne put en altérer l'angélique douceur.

Pendant huit jours, Clémentine, en proie à un délire effrayant, ne reconnut personne. Enfin, à force de soins, un mieux sensible s'opéra dans son état, mais elle sentit qu'elle ne quitterait son lit de souffrance que pour être conduite au cimetière. Sa première pensée fut pour son père. Craignant une nouvelle crise, on essaya de lui cacher la vérité; mais elle la devina.

— Oh! mon Dieu! murmura-t-elle en joignant les mains, pardonnez-moi! Si je n'avais pas abandonné sa vieillesse à des soins mercenaires, il vivrait encore... Il m'a maudite, peut-être, et pourtant...

Je me hâtai de la rassurer... Non, lui dis-je, votre père a souffert de votre absence, mais il ne vous a point accusée. Il a deviné qu'une puissance plus forte que votre volonté vous retenait loin de lui, il est mort en vous bénissant...

Je ne puis pas vous peindre, mes enfants, la reconnaissance qui brilla dans les yeux éteints de Clémentine, en écoutant mes paroles. Elle pria longtemps avec ferveur, puis demanda qu'on la laissât seule avec le curé, le maire et moi. L'infortunée, alors, nous apprit quelle suite d'affreux malheurs l'avaient empêchée de venir recueillir les derniers soupirs de son père. Je ne vous les raconterai pas en détail, ces malheurs, mes enfants, cela me serait trop pénible. Sachez seulement qu'une fois son amour éteint, Gustave ne vit plus dans sa compagne que la fille d'un *maçon*. Furieux contre lui-même d'avoir entravé tout son avenir par cette union, il abreuva Clémentine des dédains les plus amers. Elle nous disait que la pensée de l'isolement où sa mort laisserait son fils l'avait seule empêchée d'attenter à ses jours. Mais le calice de la pauvre femme n'était pas encore vidé. Poussé par les conseils de sa famille, dont le pardon n'était qu'au prix du bannissement de Clémentine, Gustave ne ménagea plus sa victime. Un jour il lui signifia qu'il allait placer chez un banquier une somme d'argent qui la mettrait à l'abri du besoin; qu'elle retournerait à Saint-Yves, et lui laisserait leur fils. La malheureuse ne répondit pas un mot. Gustave, trop mauvais père pour comprendre l'amour maternel, crut que sa femme consentait avec joie à cette séparation. Il se retira, enchanté qu'on lui eût épargné une série de pleurs et de reproches. Ce jour même, arriva la lettre qui annonçait la maladie du père Biraud. Clémentine n'hésita plus à mettre à exécution un projet formé depuis longtemps déjà. Le lendemain, rassemblant les effets et le peu d'argent que lui avait laissés l'avarice de Gustave, elle alla prendre à la diligence une place qu'elle avait été retenir le matin pour elle et son fils. La dureté de M. de Montmance l'avait frappée au cœur. Elle sentait que ses jours étaient comptés, et son seul désir désormais était d'arriver assez à temps pour embrasser le vieillard qui se mourait, et mourir avec lui...

— Quand je ne serai plus, se disait-elle, Gustave aimera notre fils.

Elle partit, la pauvre femme, mais une fièvre violente la força de s'arrêter en route. Quand elle se trouva hors de danger, un mois s'était écoulé, ses ressources étaient épuisées, et pour gagner Saint-Yves il lui fallut faire trente lieues à pied, son enfant dans ses bras. Sans le sacristain, il est probable que celle qui avait été l'orgueil de notre village serait morte de faim et de froid, sous le porche glacé de l'église.

Lorsque les douloureuses confidences de Clémentine furent terminées, elle demanda de l'encre et du papier, puis elle écrivit à son mari la lettre la plus touchante, pour lui recommander leur fils. La douce créature n'adressa pas un reproche à l'homme qui l'avait si cruellement traitée. Les coupables seuls connaissent la colère : les âmes innocentes sont toujours calmes. Quand elle eut achevé sa lettre, Mme de Montmance la remit au curé. Le digne pasteur promit de la porter lui-même à son adresse.

Le soir de ce triste jour, après avoir reçu les consolants secours de la religion, Clémentine mourut. Elle n'avait pas trente ans! Avant d'expirer, elle s'était fait amener son fils, et l'avait longuement recommandé à la Vierge divine, mère de tous les orphelins.

Une semaine après, le bon curé partit pour Paris, emmenant le petit Henri. Au bout de quinze jours, ils revinrent tous deux. M. de Montmance avait accompagné sa famille en Italie.

Nous adoptâmes le fils de Clémentine, à laquelle nous avions creusé une place auprès de celle de son père. Séparés dans la vie, ils devaient être au moins réunis dans la mort. Hélas! tout ce qu'avait aimé la victime de Gustave n'était pas destiné à lui survivre. Les roses n'avaient fleuri qu'une fois sur sa tombe, lorsqu'il fallut la rouvrir pour y déposer son fils. Privé des soins maternels, cette

céleste rosée de l'enfance, le pauvre petit avait pâli comme une faible plante à qui le soleil retirerait ses rayons.

Quatre ou cinq ans après, M. de Montmance revint en France. Ses perquisitions pour savoir enfin le sort de sa femme l'amenèrent à Saint-Yves. Il y trouva la preuve que rien ne s'opposait plus à son mariage avec une riche héritière.

Que conclurons-nous de cette histoire, mes enfants? continua le vieillard, ce que je vous disais avant de la commencer. Si Clémentine était restée dans sa condition première, son existence se serait écoulée douce et paisible comme la nôtre. Heureuse épouse, bonne mère, elle n'aurait pas quitté la vie avant l'heure de la vieillesse, brisée par la plus grande douleur qui soit réservée à une femme, l'abandon de son mari. Retenez bien cette grande vérité, mes jeunes amis: « Lorsqu'on n'a que les ailes de la colombe, il ne faut pas, comme l'aigle, s'approcher de la foudre. »

ÉLISE MOREAU.

HISTOIRE NATURELLE. L'ESPRIT DES BÊTES (1).

LE CŒUR DES SINGES.

Si vous avez de l'esprit comme un singe, vous rirez de ce curieux dessin de M. Werner, le Van-Dyck de notre Jardin des Plantes. Mais si vous avez du cœur comme un singe, les lignes suivantes vous attendriront peut-être.

— Du cœur chez les singes? vous retournez le proverbe en paradoxe!

— Rien de plus vrai. Et il s'agit du singe féroce par excellence, du papion ou babouin (*Simia sphinx*).

Cet animal a vécu au Jardin des Plantes, où M. Werner l'a observé et dessiné d'après nature. On avait réuni plusieurs couples de divers âges, qui formaient une république assez unie. Quelle leçon pour les républiques d'hommes! Mais, hélas! *Amour, tu perdis Troie!* L'harmonie disparut quand notre femelle eut un petit. Dès lors, nous raconte son peintre, la mère s'isola fièrement, et regarda ses confrères comme indignes de sa compagnie. Tout, dans sa personne et ses manières, indiquait l'orgueil de la maternité. D'un coup d'œil, elle arrêtait, à distance, les plus hardis. Son mari seul pouvait l'approcher, à condition d'agir en père affectueux. Tous deux s'asseyaient l'un devant l'autre, les jambes entrecroisées, formant entre eux une espèce de nid, où leur enfant se blottissait sous leur protection. La mère l'allaitait, comme vous voyez, enfermant son trésor des pieds et des mains, le museau doucement penché sur lui, souriant à sa faiblesse... comme sourit une guenon, et lui grattant délicatement le crâne, pour lui donner tous les agréments à la fois. Le mâle contemplait ce tableau avec la noble ivresse d'un père de famille; et tous trois échangeaient leur bonheur par de petits grognements d'une éloquence naïve.



Papion du Jardin des Plantes. Dessin de Werner.

Il y avait, dans la bande des papions, une jeune femelle qui ne pouvait vivre loin de l'heureuse mère et de son fils. Sa grande ambition était de se faire admettre dans leur intimité et d'arriver à caresser le petit singe, qui lui semblait le chef-d'œuvre de la nature. Elle prodiguait, à cette intention, toutes les cajoleries imaginables. Soins inutiles! La mère restait inflexible, grognait avec menace et frappait de la main le plancher, jusqu'à ce que la papionne eût tourné le dos... Celle-ci s'éloignait alors d'un air navré, s'asseyait plus loin, gémissait de douleur, revenait timidement à la charge, et bondissait avec des cris de joie délirante quand la mère lui permettait de toucher le bout de la queue de son enfant...

Lorsque ce dernier essaya ses forces en escaladant les grillages, il fallait voir sa mère lui donner mille conseils, le suivre et le guetter des yeux, trembler à la moindre imprudence, étendre les bras pour recevoir sa chute, et le morigéner alors en le comblant de caresses.

Telle est la puissance de l'instinct maternel chez le plus farouche des singes, chez ce redoutable enfant de l'Afrique méridionale, à la haute taille, à la peau roussâtre, aux oreilles et aux doigts couleur de chair, à la croupe rouge de sang, à la queue arquée, aux dents grinçantes, assez vigoureux pour dompter plusieurs hommes, et si habile dans ses rapines, qu'il déjoue la stratégie la plus vigilante. Quand une troupe de papions envahit un jardin, les uns pénètrent dans l'enclos, les autres veillent sur le mur, les derniers s'échelonnent jusqu'au rendez-vous convenu. Les pillards jettent les fruits aux sentinelles, celles-ci aux vedettes, et ainsi de suite, avec une adresse incroyable, jusqu'au moment où, les vigies donnant le signal du danger, tous s'élancent au gîte, où ils se partagent le butin.

C. DE CHATOUVILLE.

(1) Voyez la table générale des dix premiers volumes, les tables des sept derniers (*Hist. naturelle*), et le numéro d'octobre 1850.

LES ANGLAIS CHEZ EUX (1).

ESQUISSES DE VOYAGES.

CHAPITRE III. (SUITE.)

La seconde série de W. Hogarth, au musée Soane, est intitulée le *Paysan perverti*. Le roman et le drame français de ce nom sont issus de là. Mais l'histoire écrite par le peintre est plus dramatique, plus effrayante et plus comique tout ensemble. J'en demande pardon à notre école romantique et à celle des Allemands, qui se targuent d'avoir produit le drame, de la combinaison de la comédie avec la tragédie ; mais, après Shakspeare et Hogarth, il ne restait rien à créer.

On parcourt là six toiles, qui sont autant d'actes



Le paysan perverti, avec son tailleur, ses maîtres de danse, de musique, etc. ; tableau de W. Hogarth.

d'une pièce de théâtre philosophiquement charpentée.

Près d'épouser une jolie fille de son village, un jeune campagnard recueille une énorme succession. Le voilà aux prises avec les intendants et les gens de loi. Il compte ébloui ses richesses, abandonne sa fiancée, et se rend à Londres pour mener grand train. Puis on le voit descendre, l'or à la main, tous les degrés de l'échelle sociale.

(1) Voyez octobre, novembre, décembre et janvier derniers.

Bourgeois-gentilhomme raide et gourmé, il se jette dans la dissipation, et se dégourdit en se corrompant peu à peu. Entouré d'aigrefins, il court les brelans, s'enivre dans les mauvais lieux, se bat en duel, tombe aux mains des recors, se fait battre, voler. Sa physionomie devient ignoble; sa santé, ruinée par la débauche, le plonge dans une caducité précoce; il roule dans les prisons, tombe du vice dans le crime, et finit à l'hôpital des fous, où sa fiancée le revoit avec un mélange de chagrin et d'horreur.

Ce drame lugubre est rendu avec une énergie qui épouvante. L'action domine partout et toujours. On admire particulièrement une scène d'orgie, peuplée de femmes dégradées, repoussantes comme physionomie, et qui sont d'une beauté diabolique. On n'a jamais cloué l'infamie sur de plus admirables visages; et, quant à la valeur artiste de l'œuvre, Chardin ne peignait pas avec plus de solidité, mais il est moins soudain, moins puissant, et c'est en vain qu'il se fût donné la tâche de grouper et d'accorder tant d'éléments dans l'ensemble de son harmonie.

Les *Elections* et le *Paysan perverti* ne peuvent se comparer qu'aux six autres toiles de Hogarth, que nous avons admirées à National Gallery, et qui représentent l'histoire satirique d'*un Mariage à la mode* (1), épopée également sinistre et burlesque de la vie cupide et désordonnée.

Siuguliers génies que ceux de ce pays, où l'art est sans traditions et sans écoles. Shakspeare, Hogarth, Walter Scott, Byron, ont tour à tour ébloui leurs contemporains, et ces maîtres si originaux, que rien n'avait précédés, qui n'ont rien appris de leurs devanciers, ont ouvert des voies refermées derrière eux, ont commencé, sans profit pour leur pays, des traditions qui ont soumis et régénéré l'art dans des contrées étrangères et lointaines. L'un enseigne le drame à l'Allemagne et à la France; l'autre est le précursenr de Chardin et de Greuze. Scott fonde le roman historique, et rallie une école sur les deux continents. Le chantre d'Harold inspire, au delà des mers, la muse mordante, amère, sceptique et désenchantée, qui symbolise un siècle de lassitude et d'incrédulité.

Et, chose étrange! l'Angleterre seule n'a pas hérité de ses enfants: Shakspeare et Scott n'ont pas fait un élève; le génie d'Hogarth est méconnu, et la gloire exilée de Byron n'a pas même eu la puissance de lui conquérir un tombeau dans sa patrie!

CHAPITRE IV.

IV. — Regent's Park.—Hyde-Park et ses escadrons d'amazones. —Promenade sentimentale à Kensington-Garden.—Usage singulier.— Effet bizarre de la civilisation anglaise. — Crémorn et ses plaisirs.—Thèse d'un théologien d'Oxford à qui la philosophie a peu profité.—Comme quoi le sexe fort n'est pas celui qu'on pense.—Etudes de mœurs: La course aux maris. —Richmond. — Paysages. — Hampton-Court et le cardinal Wolsey.—Anecdote.—Raphaël, Holbein et la galerie de Hampton.—Souvenirs historiques.—*The great Hall.* On y représente *Henri VIII*, ou *la Chute de Wolsey*, de Shakspeare. — Rapprochements curieux; impressions et réflexions..

Dans la plupart des villes, ce qu'on nomme vulgairement le beau monde adopte un lieu de promenade où, sans s'être donné rendez-vous, l'on est assuré de se retrouver périodiquement à une certaine heure. Paris eut tour à tour le Pont-Neuf, la Place-Royale, le Cours-la-Reine, le boulevard du Temple et le Jardin des Tuileries. Aujourd'hui, l'on ne se cherche plus, on se rencontre dans les rues; l'on ne sort guère sans un prétexte, et la promenade à pied n'est plus qu'un exercice hygiénique auquel on se livre irrégulièrement et çà et là. Rien ne dépeint plus nettement la dispersion de la société française, où chacun vit en pied à terre et n'est posé qu'en camp volant.

A Londres il en est autrement. Durant la belle saison quatre parcs sont ouverts à la foule des promeneurs: Green-Park et Saint-James sont dévolus à la petite bourgeoisie, qui allant à pied et ménagère du temps, ne peut affronter de longues distances. Les gens riches, possédant équipage, arpentent les vastes pelouses de Regent's Park, et surtout de Hyde-Park, et dans chacun de ces grands pâturages, plantés d'arbres séculaires, il existe un lieu de rendez-vous général où l'on quitte sa voiture. Au parc du Régent, ce sont les jardins botanique et zoologique; à Hyde-Park, c'est le jardin de Kensington, qui en est séparé par un large cours d'eau, creusé en bassin et connu sous le nom de *Serpentine-River*.

Ces grands espaces, qu'on met près d'une heure à traverser, semblent terminer la ville et commencer la campagne; ils absorbent des pentes, des vallons, des coteaux, et quand on arrive à l'extrémité, on voit avec stupeur les maisons reparaître, les rues étaler leurs longues perspectives, et l'on s'ébahit des proportions gigantesques d'une capitale qui, cinq fois plus étendue que Paris, s'accroît chaque année de plus de deux mille maisons.

Chez nous on se plaît à se grouper; l'Anglais aime à se répandre et à parcourir de longues distances. Les quartiers élégants, percés de rues larges comme nos boulevards et dépourvus de boutiques, car il est *improper* et peu confortable d'habiter sous le même toit qu'un marchand; les quartiers de luxe occupent plus du tiers de la ville. Là, chacun habite sa maison et possède un équipage. Toute voiture implique un revenu de 60,000 francs au moins: on compte quatre-vingt mille voitures. Et comme on ne les laisse guère se couvrir de la poussière des remises, chaque jour, de quatre à six heures, quarante mille équipages environ sillonnent les rues, les places et les allées des parcs.

Tel est donc le programme des promenades les plus étendues: gagner, par Regent street, par Devonshire et les artères adjacentes, New-road, Portland-place, et de là se précipiter dans les allées montueuses du parc du Régent, pour redescendre à l'entrée du Jardin zoologique soit à Botanic-garden; puis, vers cinq heures, deux fois la semaine surtout, remonter en voiture, gagner la rue d'Oxford, et se rabattre sur Hyde-Park où l'on entre par *Cumberland-Gate*. On y rejoint la cohue vraiment surprenante des voitures et des cavalcades, rassemblées par centaines autour de Kensington, où des nuées de femmes se promènent à pied, à travers les pelouses et sous les grands arbres, au son d'une musique militaire.

Ce spectacle est unique au monde. Il me fut donné d'y assister d'une manière originale et charmante. Un certain mardi, ayant été rendre une visite du matin dans une maison où j'avais été prié à dîner, il se trouva que j'arrivai fort à propos. Lady B*** était indisposée, et son mari, magistrat sérieusement occupé de ses devoirs, était dans l'impossibilité de conduire ses filles au jardin de Kensington. Ma présence arrangeait tout; je ne comprenais guère comment.

Mais au bout d'une demi-heure on vint me prévenir au salon que ces demoiselles étaient prêtes. M. B*** se leva,

(1) Voyez, tome Ier du *Musée*, page 9, la gravure du *Mariage à la mode*, avec une curieuse biographie de Hogarth, par M. Léon Gozlan.

je quittai mon fauteuil et, saluant la maîtresse de la maison, je suivis son mari. On descend; la porte était ouverte, et je reconnais, dans la calèche attelée, les deux jeunes personnes. Tandis que leur père échangeait avec moi quelques mots sur le seuil, on appela la plus jeune des deux sœurs, et après dix minutes d'attente on revint prévenir qu'il survenait un empêchement et qu'elle me priait de l'excuser. M. *** m'accompagne jusqu'à la portière, je monte, il la referme sur moi, et fouette cocher! Me voilà en route pour Hyde-Park, en tête-à-tête avec miss Mary.

Certes, les situations imprévues ont leur charme, mais leur embarras aussi. Plus ma compagne était jolie, et l'on en voit peu de si charmantes, plus la position était singulière; mais je compris qu'elle l'était pour moi seul, et dans mon for intérieur, je m'*anglaisai* de mon mieux pour me raffermir. Depuis, j'en causai avec un officier de mes amis, et comme il me voyait étonné, il crut comprendre que l'on m'avait fait l'honneur de me confier à la promenade la mère de ces demoiselles.

— Non, lui dis-je, il s'agit de la jeune miss...

— A la bonne heure, reprit-il; eh bien, que trouvez-vous là de singulier?

J'aurai souvent à le redire, tout se passe au rebours des coutumes françaises. Toutefois, il convient de l'avouer, cette liberté des anciennes mœurs, conservée par quelques anciennes familles, tend à se restreindre; les usages français pénètrent peu à peu dans la vieille Angleterre. Quant à la confiance dont j'étais l'objet, elle est une marque d'estime, et l'homme qui tenterait d'en abuser se verrait mis au ban de la société; c'est sur lui que tomberait la honte. Aussi, par une conséquence naturelle, ce tête-à-tête public avec une jeune fille ne pouvait en rien la compromettre, attendu qu'aux yeux de ses connaissances intimes il impliquait le caractère honorable de son compagnon. Cette belle enfant devenait pour moi un porte-respect.

Et gardez-vous de supposer que cette austérité couverte de roses se trahisse à la forme; point. La conversation entre nous s'établit sur un texte sentimental, sans mélange de galanterie directe. On navigua en touristes désintéressés le long du fleuve Tendre, examinant les méandres de l'onde sans y tremper les doigts.

Tel est l'usage; on disserte volontiers sur ces jolies et redoutables questions avec les jeunes filles, en présence de leurs parents et sans que la mère de famille prenne une part active à des sujets qui ne la concernent plus et qui paraîtraient légers dans sa bouche. C'est le droit et le privilége des demoiselles, et il est bon qu'il en soit ainsi, puisque l'expérience et le discernement leur sont nécessaires. Arbitres de leur sort, elles choisissent leur époux; chez nous on marie les filles, là-bas elles se marient elles-mêmes. Cette distinction, comme on le verra, implique des mœurs en contraste complet avec les nôtres.

Ayant pénétré dans Hyde-Park, notre voiture prit la file et bientôt forma l'un des grains de ce double collier d'équipages qui embrasse la circonférence du parc. Au milieu de l'allée galopaient quelques cavaliers rendant visite aux attelages; car l'équitation a son champ sablé, large et aussi bien approprié que le turf d'un manége. D'ordinaire, ces écuyers se réunissent en groupes; on trotte avec sa société. On voit plus de femmes que de cavaliers, et parfois, charmant spectacle! un escadron d'amazones, dont les jupes traînent jusqu'à terre, passe comme une vision sous vos yeux éblouis de tant de gracieux visages, de la souplesse, de l'aisance, de la hardiesse de ces belles personnes et de la finesse de leurs chevaux.

Tandis que nous nous rendions au petit pas à Kensington-Garden, un jeune homme nous accosta, salua miss B***, et prenant l'amble, se tint quelques minutes à côté de la portière. Après quoi, il nous quitta par discrétion, un peu à regret, si je ne m'abuse. Au profond respect qu'il témoignait à miss Mary, à l'aisance de cette dernière, j'ai cru deviner un fiancé, et quelques indices m'ont confirmé dans cette supposition. Il s'éloigna pourtant, sans témoigner aucun déplaisir, et c'est à peine s'il regarda le compagnon de sa future.

On arrêta la voiture au pied du pont élevé sur la Serpentine que sillonnait une flottille de yoles et de batelets. Là nous descendîmes; Miss Mary accepta mon bras et nous nous perdîmes dans la foule.

J'ai entendu évaluer à quarante ou cinquante mille le nombre des personnes qui, les jours où l'on fait de la musique, peuplent le parc et le jardin de Kensington. Il serait difficile de trouver une meilleure occasion de passer en revue les éléments dont se compose la société élégante. Deux à trois mille femmes se pressaient sur la pelouse et circulaient sous ces larges tilleuls, sous ces hêtres et ces chênes dont les rameaux, vierges de la serpe, plafonnent très-bas sur la tête des passants. Çà et là des groupes étaient assis sur des chaises ou accroupis sur l'herbe. Un troupeau de moutons d'un embonpoint inconnu chez nous tondait la prairie, et des vaches ruminaient d'un air philosophe, mêlées à la foule des promeneurs. Les bouchers de Londres possèdent de nombreux troupeaux et afferment, jusque dans les jardins de la reine, des portions de pâturages où ces bêtes s'engraissent tout en améliorant le sol qui, constamment fumé, reverdit sans cesse. Rien de plus singulier que de se sentir au milieu d'une grande ville, de s'égarer parmi des prés-bois, et d'embrasser dans le même coup d'œil les équipages à la Daumont et le rustique bétail; les brebis, les chèvres, et les belles promeneuses chamarrées de soie et de dentelles.

De cinq à six heures, Kensington est très-brillant, et l'amour des nuances claires, qui s'étend à toutes choses, donne aux toilettes un air de fête. Beaucoup de robes blanches; le blanc est un luxe recherché dans ce pays de suie, de fumée, où le linge roussit en trois heures. Du reste, le goût a fait des progrès sensibles. On rencontre des femmes parfaitement mises, bien qu'il préside à l'harmonie des couleurs un principe d'audace à poursuivre les contrastes tranchés, tendance dont les résultats ne sont pas toujours heureux. Ce qui donne aux Anglaises une démarche un peu bizarre, c'est l'usage où elles sont de renfler leurs jupes, du haut en bas, en les garnissant de cercles de baleine, et parfois même de fil de fer. Ces robes se balancent comme des cloches en branle. On n'a rien dit d'exagéré à propos de la beauté des femmes: une assemblée d'Anglaises réalise le paradis de Mahomet; je marchais d'admirations en surprises, très-fier de ma compagne qui rivalise avec les plus accomplies. Autant les Anglais ont l'air modeste et réservé, autant les jeunes filles ont le regard assuré, bien que l'expression en soit douce. Leurs beaux yeux se fixent avec aplomb sur les passants qui vont la paupière baissée, en apparence indifférents à tant d'attraits. — Qu'est-ce qui vous a le plus frappé à Londres? me demandait miss B...

— La froideur de vos compatriotes à l'égard du beau sexe, et la vivacité de leur passion pour les chevaux.

Autour des musiciens, stationnaient, rangées en ordre de bataille, cinq à six cents amazones à cheval, et des jeunes gens papillonnaient auprès d'elles; la fanfare ter-

minée, tout s'envolait, et tout revenait à son poste aux premières mesures du morceau suivant. Oncques ne vis cavalerie plus meurtrière. L'équitation est le plaisir de tous; on voit passer sur des chevaux de race, fringants et pleins d'ardeur, des octogénaires, des enfants de dix à douze ans, et des mères de famille suivies à distance de leur fille avec son prétendu.

Au détour de l'allée, miss B... aborda une de ses tantes qui a de très-grandes dents; on échangea quelques propos; la bonne dame n'était pas seule, je lui fus nommé, et après avoir salué, nous continuâmes notre promenade en tête-à-tête, sans nous réunir à la famille de miss Mary. A six heures et demie, nous regagnâmes la voiture, qui toucha à l'hôtel de B..., et je pris congé.

A Londres, les Français sont atteints de deux préoccupations fréquentes, qui ont nos préjugés pour mobiles. Habitué à se considérer partout comme le premier peuple du monde, à éblouir les uns, à dédaigner les autres, à étaler en tous lieux le confiant orgueil de sa suprématie, le Français, en foulant le sol britannique, subit l'impression d'une grandeur qui ne lui est point empruntée; il s'étonne à l'aspect d'un peuple aussi remarquable que notre peuple, aussi original que lui, et portant à un degré plus fier encore le sentiment de sa prééminence. Alors nos compatriotes deviennent inquiets; l'intolérance de leur foi nationale se mitige, ils s'intimident, se trouvent mal à l'aise, et, pour la première fois, s'observent et se contraignent. Cessant de se croire chez des esclaves, comme en Italie; chez des vassaux, comme en Belgique, ou chez des aubergistes, comme en Suisse ou en Allemagne, ils s'assimilent à des souverains visitant d'autres souverains, et, par une bienséance forcée, leur rendent un hommage involontaire.

On n'éprouve ailleurs rien de semblable. Bien que nous portions là l'indépendance de nos allures, nous y devenons circonspects. Ces hôtes, au surplus, nous honorent d'une attention significative, eux, systématiquement insoucieux du reste des humains. Nos opinions à leur sujet les préoccupent, et la pensée française les rend attentifs. Il me fut donné de trouver un autre sujet d'amour-propre dans l'attitude des étrangers appartenant à des nations autres que la nôtre: ils se font enthousiastes ou amèrement dénigrants; mais, en réalité, leur manière d'être est flagorneuse et servile. Il est certain que, à examiner matériellement les choses, la France est le seul Etat qui puisse faire compte de ses splendeurs en présence de la grandeur britannique.

Un autre sujet de méditation qui nous trouble dans nos préjugés, et contribue à accroître les impressions assez délicates dont nous essayons de dépeindre la nature, c'est celui-ci: Nous nous considérons à juste titre comme un peuple dont les idées sont très-avancées et la civilisation fort accomplie. Dégagés de tout préjugé gothique, ayant soumis nos usages au raisonnement, logiques dans nos mœurs, enclins à considérer les us et coutumes de notre société comme le symbole achevé de la perfection des sociétés modernes, nous avons étayé nos opinions sur des principes qui nous paraissent enracinés dans la nature et fondés sur la vérité. Or, nous reconnaissons, en Angleterre, un pays aussi civilisé que le nôtre, aussi fort, pour le moins, sur les théories, plus habile peut-être dans la pratique; et ce peuple, étrange anomalie! pense en toutes choses autrement que nous, vit d'une autre manière, possède des mœurs différentes et arrive à sa perfection par des procédés tout contraires! Les relations sociales n'ont pas les mêmes bases, la physionomie des villes est sans analogie avec celle de nos cités; la structure, la distribution des maisons implique des coutumes opposées: enfin, à Londres, on se sent à mille lieues du continent européen, et l'on s'y voit tout aussi près qu'en France, de l'apogée de la civilisation.

De là un bouleversement bizarre de nos idées reçues, une anxiété curieuse, obsédante, et un scepticisme soudain qui se prenant à tout se révèle à tout propos. De quel côté du détroit doit-on chercher cette sagesse, que chacun a le tort de considérer comme une et absolue? De quel côté germent les préjugés, fatal objet de nos dédains? Quel sera le juge? où trouver la loi, et comment l'appliquer? Gonflés de l'utopie de leur infaillibilité, les esprits légers se raillent lourdement; ce sont eux qui ont daigné nous instruire; et, sur leur foi, nous parodions sans comprendre. L'Angleterre en est au même point, elle possède aussi, depuis quelques années, cet instrument de routine et d'aveuglement que l'on appelle une brillante littérature; elle connaît à merveille ces Chinois de vaudeville que Byron, d'Israëli, Dickens, et quelques autres courtisans de popularité ont offerts, en guise de Français, au béotisme contemporain. Nos peintres de l'Angleterre ont enluminé pour nous des panneaux aussi sincères.

Il y a donc là-bas beaucoup à méditer et bien des préjugés à rabattre. Si le voyage de la Grande-Bretagne n'est pas le plus frappant comme spectacle extérieur, ni le plus curieux pour les natures sensitives, il est assurément le plus philosophique et le plus utile. Mais il faut s'adonner à la recherche des causes, et se donner carrière en partant de ce précepte: — Rien n'est absurde à plaisir, rien n'est faux dans une proportion absolue, et il n'est pas d'usage si bizarre qui n'ait pour fondement une raison discutable et plausible.

Loin de moi la folie de me donner pour sage, en avouant que ces sortes de réflexions me harcelaient, après que j'eus quitté miss B... — Que ces Anglais sont singuliers! m'étais-je dit; a-t-on jamais vu jeter la bride sur le cou à des demoiselles!...

Or, miss Mary avait paru non moins surprise que, chez nous, les jeunes filles vécussent en tutelle, et que la liberté naquît du mariage, qui, dans leurs mœurs, y met fin. Où est la prudence? où est la raison? Les moyens sont divers, le but est le même, et, qui plus est, les résultats se balancent. La France et l'Angleterre sont, par excellence, des pays d'honneur et de moralité. Cela soit dit à l'étonnement des deux nations, qui ont étudié nos mœurs dans les vaudevilles et les romans.

Revenu de mon étonnement au sujet de la manière de vivre des femmes, ce qui restait obscur à mes yeux, c'était ce qui concerne les hommes, leurs principes, leur éducation, et les moyens employés pour les investir de la responsabilité austère qui, de toute évidence, doit être leur partage. Cette transposition des rôles avait sans doute sa garantie, ses avantages, qui impliquent un renversement radical de nos communes opinions. Tout en posant ces questions complexes, qui me tinrent compagnie pendant que je dînais, et me poursuivirent dans la rue, je gagnai Suffolk street, résolu d'aller demander la lumière à mon ami Lyonel Banks, théologien protestan d'Oxford, que j'avais connu flegmatique à Paris, morose en Allemagne, et que je retrouvai gai comme un roitelet, dans le pays du spleen. M. Banks a trente ans, et quelque fortune; on le destinait au ministère; mais, quand il eut soutenu ses thèses, il vit le monde, se dissipa quelque peu, puis s'éprit de la manie de voyager, et, à son retour, ne parla plus de rien.

Au premier mot, notre théologien effarouché entrevit

mon dessein, et affecta de détourner la conversation. Comme j'y revenais par un sentier perdu, il la rompit en me proposant d'aller à Crémorn. — Venez, dit-il avec insistance ; il y a là des lampions, des arbres, du monde et des violons. Rien n'est plus commode pour causer sans s'écouter.

Crémorn est une institution analogue au Château-Rouge, sauf que les jardins, beaucoup plus vastes, égayés par une belle pièce d'eau, reçoivent des populations entières. Cet établissement, qui rivalise avec le Vaux-Hall, placé presqu'en face sur l'autre rive de la Tamise, est situé à l'extrémité occidentale de Londres.

On y voit affluer des gens de toute sorte, étudiants et commis, grisettes et bourgeoises, militaires et pasteurs évangéliques, jeunes dissipés, pères de famille flanqués de leur ménagère, écoliers et bonnes d'enfant ; Crémorn accepte tout. Au fond, c'est un lieu de distractions fort mélangées ; mais sainte est la liberté dans sa mère-patrie, et la pruderie des bonnes gens de Londres, si faussement vantée, ne s'effarouche de rien.

Ainsi que le Vaux-Hall et quelques autres jardins, Crémorn réunit tous les genres d'amusements ; on passe de l'un à l'autre méthodiquement, au son d'une grosse cloche, agitée par un quidam qui montre le chemin, et que chacun suit en courant.

Lyonel, obstiné à se taire, avait été fort adroit, le traître ! A peine arrivé, comme je me dirigeais vers un bosquet : —Ecoutons un peu la musique, me dit-il.

Quand ce filet de vinaigre eut tari : — Vite au théâtre, si nous tenons à trouver place !

Un vrai théâtre, ma foi ! où l'on se précipite à la suite du sonneur, et où nous vîmes jouer une farce au gros sel, entremêlée de pierrots, d'arlequins, de policemen et de soldats de l'autre siècle. Il y avait des cascades, des pics neigeux, voire des ours blancs... en pantalon de basin. C'était l'histoire cosmopolite d'une passion dédaignée, errante, et généreusement émaillée de coups de pied... partout. L'amoureux mimait, Colombine était danseuse ; le reste de la troupe chantait à tue-tête. Survint, pour conclure, le diable en maillot rose, avec des cornes dorées ; il enfourcha, il fut enfourché ; on le déguisa en cuisinier, on le fourra dans un tronc d'arbre, comme un couteau



Vue du quartier de Regent street, à Londres.

dans un étui ; mais il ne se tint pas pour battu, et, sous la perruque d'un attorney, il apporta le dénoûment. Si vous y comprenez quelque chose, j'ai fort mal rendu compte de l'impression que la pièce m'a laissée.

En sortant de la salle, comme je cherchais un biais pour rentrer en matière, la sonnerie maudite retentit à mon oreille, et Lyonel, prenant son élan, me cria : — Suivons, suivons la foule !

Quelques poteaux, disposés en rond au milieu d'une grande salle, et autour desquels on avait tendu un cordeau interceptant un cercle, improvisaient un autre théâtre, bordé d'un quadruple rang de curieux. La scène était

occupée par un petit homme vif, maigre, hâlé, leste, roulant des yeux tour à tour blancs et noirs, et agitant des bras terminés par des manches retroussées, d'où sortaient de larges pattes velues, armées chacune d'un petit marteau. Devant ce drôle il y avait une table couverte de briques de divers formats, couchées sur des fils de laiton, espacées entre elles et distribuées suivant un certain ordre. On fit silence, et nous fûmes régalés du divertissement le plus anglo-saxon.

L'homme frappa deux ou trois coups de marteau sur la brique, qui rendit le son aigu, grêle et clair, que l'on tire d'une tuile en la taillant à petits coups. C'était un prélude : soudain les marteaux frappent en mesure avec volubilité, on reconnaît le dessin d'un air de musique. Ce qu'on exécutait, c'était un solo de briques à l'usage des oreilles de ces insulaires. Il faut être Anglais pour imaginer et pour goûter un pareil instrument. Le concertant offre cette particularité d'être le seul *musicien* de la contrée que j'aie entendu jouer en mesure. Son travail peut se comparer à la fantaisie d'un tambour en goguette singeant l'harmonica. Un moment après, les briques furent remplacées par de petits cylindres en bois blanc, équilibrés sur champ, et pareillement taillés de façon à produire sous le marteau les notes de la gamme. Et l'aride mélodie recommença plus sèche encore et plus compliquée de trilles, de roulements et de fioritures de bûches. La sonorité était moindre, la vibration plus étranglée, et cette nouvelle harmonie de sac de noix, digne de faire danser sur leurs queues des serpents à sonnettes, excita dans la foule un frénétique enthousiasme. Ernst, Heller ou Liszt, ces artistes admirables, ces belles âmes chantantes, n'auraient pas eu beau jeu, s'ils se fussent fourvoyés à la suite de ce roi des musiciens britanniques.

— Maintenant, dit Lyonel, sans me laisser respirer, allons nous rafraîchir avec du *gingerbeer*.

Au centre d'un espace bien battu et parfaitement aplani s'élevait un pavillon chinois rempli de musiciens, qui entamèrent un quadrille. L'aire se remplit de danseurs, et les tables, dont elle était encadrée, se garnirent de buveurs. Nous nous assîmes, on déboucha deux fioles ovales qui se posent sur le flanc ; une mousse claire et pétillante jaillit, et je crus savourer une limonade assaisonnée de poivre ou de piment en guise de citron. La boisson à la mode est une combinaison du sucre, de l'eau de Seltz et du gingembre, épice des plus combustibles. Ce rafraîchissement agréable vous met le palais en feu.

Cependant, Lyonel Banks s'obstinait à m'échapper comme Protée de décevante mémoire. Quand il me vit reprendre le texte qui me préoccupait, il s'élança, saisit la main d'une jeune fille, et se livra à une polka échevelée qui me le rendit trop essoufflé pour articuler une syllabe. En Angleterre, on danse des reins, des épaules et à contremesure. La jeunesse frivole essaye des pas d'une correction douteuse au point de vue des convenances, ce qui n'empêche pas d'honnêtes boutiquiers de marier la danse orthodoxe des familles à la fantaisie des bacchantes. Honni soit qui mal y pense ! Personne ne s'occupe des gestes de son voisin.

Un dernier coup de cloche nous envoya au feu d'artifice ; puis tout s'éteignit et minuit sonna : l'heure des crimes et des confidences. Par bonheur, il nous fut impossible de trouver un cab, et il fallait une heure de marche pour regagner nos logis. La nuit était sombre, l'air étouffant, et tout en causant de la pluie et du beau temps avec mon théologien, je me disais :

— Il ne m'échappera pas !...

Il cheminait vite, et, ce qui chez un Anglais est le signe d'une certaine préoccupation, il chantonnait à demi-voix. Bientôt il se mit à sautiller ; l'entrain de la danse commençait à le prendre une demi-heure après la fin du bal, symptôme alarmant ; il était homme à s'égayer tout seul et à folâtrer dans les rues jusqu'à l'aurore. Pour le lester, je m'emparai de son bras. — Je suis ravi, lui dis-je, d'avoir vu Crémorn, pour être certain de n'y plus retourner. J'ai déjà visité le Vaux-Hall, où l'on entend chanter des demoiselles fort grimacières, et des comiques hors d'âge, vêtus comme des magistrats ; où l'on assiste à des exercices d'équitation, et où le feu d'artifice, grâce à une ville entière de monuments en carton, représente l'incendie de Moscou. En dépit de ces inventions, c'est dans les lieux de plaisir que l'ennui me navre sous votre beau ciel d'entresol. Vous ne savez point vous divertir, et quand vous procédez méthodiquement à la récréation, vous me révoltez.

— Vous êtes un philosophe désenchanté.

— Et vous, comme tous vos compatriotes, un théologien perverti. De quel droit recourez-vous à des distractions qui ne vous conviennent pas, et dont votre sang-froid trahit le vide misérable ! Chez nous, dans ces lieux de dissipation, la folle verve de la jeunesse apporte au moins l'étourderie pour excuse. Ici, vous êtes de glace, vicieux par calcul et enclins au mal de parti délibéré. Soyez donc naïvement ennuyés, c'est là ce qui vous plaît, et restez dans la dignité de votre froideur, puisque telle est votre nature.

— Notre seconde nature, tout au plus ; et encore... Considérez que notre éducation, fondée sur un seul principe, l'indépendance, a pour but de nous isoler et de nous mettre à l'abri de toute espèce d'attachement. A sept ans, l'on nous met aux mains des instituteurs, et nous voilà séquestrés dans un appartement, vivant à part, mangeant à part, et ne saluant nos parents qu'une fois par jour dans leur salon. Notre mère surveille l'éducation, nos pères ne nous caressent jamais. S'ils sont occupés hors du logis, s'ils voyagent, ce qui est fréquent, nous les voyons à peine. Une grande faveur, c'est de dîner avec eux une fois par hasard ; ils viennent alors goûter avec nous, et il nous est enjoint de bien observer notre tenue et d'être réservés. Nous atteignons ainsi l'âge des études universitaires, où il faut quitter sans regret la famille que nous ignorons, et des parents que nous ne connaissons pas. Déjà nous vivons en nous-mêmes et pour nous seuls. Voilà pourquoi nous sommes des oiseaux de passage tout prêts aux émigrations lointaines, et comment il se fait que l'Angleterre s'éparpille si aisément à travers le monde. Mais puisque ces inclinations, puisque ce détachement sont les causes premières de la puissance anglaise, l'éducation a raison.

— En France, tout marche à l'opposé : le bonheur a les affections pour mobiles.

— Et parmi nous, il a pour condition leur absence. Chaque famille compte les enfants par douzaines ; d'où la nécessité de constituer dans chaque maison une salle d'école. L'une des conséquences de la fécondité de nos mères, c'est la naissance d'une quantité considérable de filles. Leur nombre, pour la seule population de Londres, excède de deux cent mille le chiffre des garçons. Il en résulte qu'elles ont à chercher des maris, et que le rôle des jeunes gens consiste à défendre leur liberté. Ajoutez à cette cause matérielle l'effet des principes religieux, né des démêlés d'Henri VIII avec sa première femme ; allaité du sang de deux reines qu'il a fallu calomnier pour les perdre, persécuté sous Marie Tudor, et depuis sous

les derniers Stuarts par l'influence des femmes, retrempé d'ailleurs et endurci par les traditions de la Bible, le culte anglican est rude au beau sexe qu'il enchaîne, et contre les séductions duquel il met l'homme en garde avec une persévérante obstination. D'Eve à Bethsabée, à Dalila, les saints livres sont pleins d'exemples terribles. Pour nous, la femme est l'ennemie du genre humain, elle tient l'âme affaiblie et la liberté en péril. Qu'un poëte, chez vous, s'écrie, à propos de poules : « Amour, tu perdis Troie ! » on rit de l'allusion et l'on n'y pense plus. Cette plaisanterie chez nous ferait le texte d'un bon sermon. Lorsqu'on me fit traduire cette fable de La Fontaine, j'avais douze ans, et ce vers arrêta mon précepteur, qui leva les yeux, soupira et dit avec conviction : — Hélas ! il n'est que trop vrai !...

— Pauvre cher homme ! cela est fort touchant.

— Voilà bien nos Français rêvant des sentiments partout... Ce bon homme en parlait comme du diable que l'on craint sans l'avoir jamais vu. L'honorable master Fortibus n'aima jamais que le porter et le bœuf rôti.

— Poursuivez, mon ami, vous m'intéressez vivement.

Il me semblait, non sans raison, que sous cette forme vague et générale, Lyonel esquissait le côté moral de sa propre histoire ; il ne fallait pas s'en douter : un Anglais n'aime point à parler de lui.

— Comment se voir sans frémir, poursuivit-il, entouré d'un si prodigieux amas de filles à marier, comme nous, élevées dans le principe de l'indépendance, comme nous, isolées dans leur famille et habituées à considérer le célibat comme la pire des disgrâces ! Discrètes et peu confiantes, elles n'ouvrent pas volontiers leur cœur à leurs mères. Objets de la défiance des hommes, pourvues de l'instinct d'opposition et de lutte inné à leur sexe, elles doivent triompher de nos préjugés et s'efforcer à plaire, sous peine de rester filles ; car nul n'ira choisir pour elles, et la concurrence est très-grande. Aussi, qu'arrive-t-il ? Que nos mères et nos sœurs aînées, éprises pour nous d'un tendre intérêt, nous fortifient contre les séductions, nous endurcissent le cœur, et nous servent de mentors ; tandis que les jeunes filles, avec plus de décence et de gravité, pratiquent à peu près, mais à honnête fin, ce que chez vous les jeunes gens ont coutume de se réserver, l'art d'inspirer un sentiment sérieux. Vous voyez combien cela est austère et moral !

Cette conclusion imprévue me causa un accès de gaieté.

— Comment ! reprit le théologien, vous ne rendez pas justice à la supériorité de nos usages ! vous qui mariez les filles sans les consulter, sans leur permettre de connaître, d'apprécier l'homme dont leur destin doit dépendre ; vous, en un mot, qui entourez cette union de si peu de garanties, que vos mœurs, contraintes à sacrifier le cœur aux intérêts, rendent à la femme la liberté qu'elle a abdiquée au pied des autels ! Vous en êtes encore à la barbarie !

— Franchement, répondis-je, vous me faites l'effet d'une tribu de sauvages.

— Réfléchissez pourtant ! Parmi nous, le mariage librement consenti, et avec connaissance de cause, a l'inclination pour mobile et non l'intérêt, ce qui le rend véritablement évangélique, et en fait un instrument providentiel de nivellement et d'égalité. Puis, des unions ainsi contractées, entre époux qui ont pu s'étudier librement et s'assurer de leurs goûts, de leurs caractères mutuels, de telles unions sont bien assorties, exemptes de caprices, de mécomptes, et, je puis le certifier, les mauvais ménages sont très-rares parmi nous. Il n'en est pas de même sur le continent.

— Non, si vous croyez aux exagérations des romanciers ; mais la vertu est aussi commune en France que dans votre île.

— J'y consens ; toutefois, observez que chez nous la liberté des jeunes filles est sans inconvénient.

— Moyennant le soin qu'on se donne, ainsi que disait Mme de Sévigné, de passer vingt ans à vous fricasser le cœur dans la neige.

— Où est le mal ? Nous sommes d'excellents maris. De plus (il n'est aucun usage sans sa raison suffisante), nos femmes, en se mariant, abdiquent une liberté que les vôtres acquièrent. Donc les vôtres ont besoin de distractions, tandis que les nôtres s'en passent à merveille. De quel côté est le bonheur ?

— N'entrons pas dans un ordre d'idées si profond. Vous m'expliquez comment on m'a confié, ce matin, au Jardin de Kensington, une charmante jeune fille, et...

— Quoi ! c'est pour si peu que vous m'induisez depuis une heure en ces dissertations ? Vous n'avez pas jugé que miss B.... doit fortifier sa raison par l'expérience, et qu'en fréquentant beaucoup de monde, elle acquiert assez de maturité pour se mettre à l'abri des erreurs de l'imagination, et de la séduction des caprices ! Heureux l'homme qu'elle jugera digne de sa préférence ! Riche ou pauvre, il obtiendra sa main ; mais soyez assuré qu'il ne l'aura point éblouie.

— Vous me faites comprendre pourquoi les Anglais sont timides, un peu ombrageux, circonspects, peu galants ; pourquoi ils vont les yeux baissés, indifférents à la beauté des femmes, et avec l'apparence d'une froideur prononcée. Vous êtes, messieurs, les demoiselles de l'Angleterre !

— Exercés à triompher de nos inclinations et à les prendre au sérieux, nous n'en faisons jamais un trophée ; notre jeunesse, nous la passons librement dans l'intime société des jeunes filles, invités à la défiance et préparés à imposer silence à notre cœur.

— Mais la nature...

— Il faut la vaincre, et cela, partout. La religion enseigne-t-elle autre chose ! Qu'est-ce qu'une âme élevée, sinon celle qui sait se maîtriser ? Seulement, ici, le fardeau de la souffrance et des combats douloureux pèse de tout son poids sur le sexe fort. Notre calme est celui des convalescents ; notre froideur, le froid des ruines incendiées. Chacun de nous traverse ses épreuves, subit ses déceptions, et, revenu à la santé, garde ses cicatrices. Je vous citerais des hommes, et nombreux, qui ont plané tout à travers le monde, avec un coup de feu dans l'aile, dévorés par un besoin d'activité qui les a faits grands. D'autres, perdant à jamais le repos et renonçant à tout, se plongent dans une oisiveté inquiète, voient leur avenir fermé, et trouvent enfin l'oubli dans une vie placide et monotone. Les femmes ont le miel, pour nous est l'aiguillon ; et voilà notre seule galanterie.

— Seulement, ajouta-t-il, en exprimant de son cœur quelques gouttes d'amertume dans ce breuvage noir dont il désaltérait ma curiosité, seulement on devient froid par rancune et par souvenir ; on ferme l'oreille à la sirène, et c'est bien. Or, sachez-le, rien ne surpasse au monde l'implacable coquetterie des jeunes Anglaises, si ce n'est la sincérité de leur affection conjugale et la solidité de leur raison, une fois qu'elles ont pris un mari. Voilà Westminster-Bridge ! allez dormir en paix. Bonne nuit ! Mes frimas, ô Parisien ! s'inclinent devant la volcanique ardeur de tes frivolités...

Ces mots pompeux, je le suppose, étaient une citation. Au lieu de rentrer au logis, je me mis à errer dans les rues pour songer à tout ce que je venais d'entendre. Sans m'en apercevoir, je montai jusqu'à Lisle street, et l'instinct de l'habitude m'ayant ramené vers Coventry, je redescendis par Hay-Market. A l'angle de Jermyn street, je faillis à me heurter contre un personnage distrait qui marchait lentement, les yeux cloués au trottoir. Il leva la tête, et je reconnus mon théologien Lyonel Banks. Sa figure était sombre, son attitude accablée. Je le croyais au lit depuis longtemps : lui, sans paraître surpris : — Si nous mangions un homard ? me dit-il.

Les oyster-rooms étaient illuminés et remplis de monde. Lyonel choisit une langouste, désigna un box, s'assit tout d'une pièce, et demanda de l'eau-de-vie. L'entretien fut sans intérêt ; le sujet de la soirée ne fut point repris, et la grosse gaieté des gens qui soupaient autour de nous en mauvaise compagnie ne parvint pas à distraire ce garçon jovial. Il me vint comme un remords d'avoir peut-être troublé sa sérénité. Comme nous sortions, une dame, vêtue avec fracas et coiffée d'un chapeau à plumes, nous demanda la permission d'achever le homard, et la faveur d'un verre de brandy. Lyonel, se détournant, lui fit servir une demi-pinte d'eau-de-vie, et nous sortîmes.

Dans la rue, au moment de nous séparer, il me dit :

— Adieu, cher ; je pense que je ne vous reverrai plus à Londres.

— Pourquoi donc ?

— Demain je pars pour Calcutta.

— Vous ne m'en aviez rien dit l'autre jour, ni ce soir ?

— Excusez-moi, c'est tout à l'heure que je me suis ressouvenu de quelque chose...

— Qu'est-ce donc, grand Dieu ! et quel grave motif ?...

— Jai oublié, voyez l'étourderie ! de compter les embouchures du Gange...

On conçoit que des gens impressionnables à ce point se tiennent discrets et fermés. Je le quittai, le cœur gros ; il s'en aperçut, sourit, me serra la main, et s'éloigna dans son courage et dans sa dignité.

Le lendemain, le soleil resta voilé ; le temps était moue les nuages floconnaient, irisés sur de minces bandes d'azur. Las du bruit de la ville, la curiosité émoussée par les impressions de la veille, j'éprouvais le besoin de respirer un air plus pur ; la campagne entrevue sous les ombrages des parcs m'inspirait le désir de courir les champs, de reposer ma vue parmi des touffes de verdure, silence des yeux. Je rejoignis donc l'excursion française qui, épuisant avec conscience et méthode son programme de stations, consacrait cette journée au voyage d'Hampton-Court. A neuf heures et demie, nous montâmes en omnibus à Piccadilly, que nous parcourûmes dans toute sa longueur, et je me vis avec plaisir hors des barrières de Londres.

Cependant les villages multipliés continuent la ville, destinée à les absorber dans son enceinte ; les cottages se



Vue d'une cour intérieure du palais de Hampton-Court.

succèdent, frais et coquets, au fond de leurs petits jardins. Parfois on entrevoit la Tamise, que ses rives étreignent de plus en plus, et, au bout d'une heure et demie, l'on entre dans la grande rue montueuse de Richmond. La résidence des anciens rois d'Angleterre y avait fait naître un village, le voisinage du Parc en a fait une petite ville. A mesure que nous gravissions le coteau par une route large et animée, l'horizon gagnait en étendue. Par venus en face de *the Star and Garter*, magnifique hôtel à la grille du Parc, où résidait naguère le roi Louis-Philippe, nous entrevîmes un beau point de vue, et nous le contemplâmes dans toute sa splendeur au bord de la terrasse, ombragée de très-gros arbres. Ce point de vue célèbre rappelle la situation de Saint-Cloud : un vaste horizon, borné de coteaux bas et plantureux ; dans la vallée, la Tamise, serpentant dans l'herbe en reflétant le ciel,

disparaît çà et là sous des massifs de tilleuls, d'ormes et de chênes. Partout de riches prairies, peuplées de nombreux troupeaux ; sur la droite, Richmond se déroule en amphithéâtre jusqu'à la rivière, animée de constructions capricieuses et de coquettes embarcations. Ce petit Eden respire le calme champêtre, et la vie de la cité s'étend jusque-là.

On se coucha sur l'herbe, moins longtemps que je ne l'aurais souhaité, et l'on remonta dans les omnibus, qui furent dirigés sur Hampton-Court. En route, on passa devant la maison de Pope, hérissée de solives peintes à neuf en couleur de chêne ; et, plus loin, devant un petit cottage, un peu lourd, mais d'un style ancien et sévère, qui, dit-on, fut habité par Cromwell.

Rien de plus magique que le premier aspect de Hampton-Court, a l'extrémité d'une grande avenue de marronniers, de tilleuls et d'ormes, bruns de santé et tout ronds d'embonpoint. Sous les contre-allées, ténébreuses tant le feuillage est épais, des daims, des cerfs, des chevreuils en liberté, se groupent autour des énormes troncs, et viennent, jusqu'au bord de la route, regarder passer, d'un œil étonné et doux, les voitures qui circulent.



Grand salon royal, un jour de réception officielle.

Ces animaux, qui n'ont jamais eu peur, ne sont pas sauvages ; on sait qu'Alfred le Grand a détruit les loups jusqu'au dernier. Quant aux hommes, la liberté leur a si profondément inculqué sa religion, que le bénéfice du respect envers chacun s'étend jusqu'aux bêtes. L'Anglais, qui ne veut pas sembler subordonné aux événements, ne court jamais : se hâter, c'est se soumettre ; faire du bruit, c'est attirer une gênante attention. On observe le silence et l'on chemine à pas comptés : où les animaux s'instruiraient-ils à craindre ?

Rien n'égale donc leur sécurité, et même ils participent du caractère taciturne des hommes. Ceux-ci s'abstiennent de crier, de parler; imitant leur silence, les chiens de Londres n'aboient jamais; les oiseaux mêmes se groupent sur les arbres en clubs silencieux, et si parfois l'un d'eux risque un petit cri, il s'arrête étonné du son de sa voix. Les moineaux vont, sans babiller, à leurs affaires, et piétinent, familiers, entre les voitures et les trottoirs réservés à d'autres piétons. Rien ne ressemble à une plaisanterie comme cette vérité; chacun autour de moi fit pourtant la même observation, et, la trouvant aussi fondée qu'elle est bizarre, j'ai cherché la cause du fait dans la nature triste, sombre, humide, épaisse et brumeuse du climat, dont l'influence agit à la fois sur les hommes et les animaux.

L'Angleterre produit trois objets qui se rencontrent partout, mais qui, dans cette île, sont remarquables entre tous par leur merveilleuse beauté : les femmes, les arbres et les chevaux. Au surplus, tout lieu qui nourrit une race de chevaux digne d'admiration est peuplé de jolies femmes. Pourquoi? je l'ignore; mais cette étrange corrélation n'en est pas moins réelle. La Géorgie élève les meilleurs chevaux de l'Orient; les plaines de la Camargue, voisines d'Arles aux belles filles, conservent à l'état sauvage le sang des coursiers mauresques; l'Andalouse grandit auprès des plus fins coursiers de la péninsule; on admire au Mecklembourg le plus beau sang de l'Allemagne, et, quand une phalange d'amazones mesure au galop les avenues des parcs de Londres, l'œil ébloui ne peut se fixer sans distraction, ni sur l'écuyère, ni sur sa monture. Qu'une jeune fille arrête son cheval sous la voûte verdoyante d'un grand arbre, et vous contemplerez, groupées dans un seul tableau, les trois merveilles de l'Angleterre.

Les marronniers, les tilleuls, les sycomores, les hêtres, et surtout les ormes de l'avenue de Hampton-Court, font songer aux contes de fées; on s'attend à trouver au delà un château enchanté. L'aspect, du moins, en est enchanteur, et l'on y est heureusement préparé par ces arbres d'une vigueur antédiluvienne, et d'un feuillage si dru, si serré, si foncé, que les ténèbres tombent des rameaux sur l'herbe pâlie. L'orme surtout est surprenant; il foisonne si généreusement, qu'il apparaît rond comme une boule, et qu'on ne le reconnaît pas tout d'abord. Ainsi durent apparaître les bosquets de l'Eden aux premiers regards de l'homme, s'éveillant au milieu des animaux des bois, familiers et confiants, comme ils sont encore à travers ce vaste jardin de l'île de Bretagne.

A la suite de cette avenue, que bordent de chaque côté, sur quatre rangs, les géants des forêts, on rencontre des parterres éblouissants, des murs, du haut en bas desquels se précipitent, sur des lits de verdure, des cascades de fleurs; on pénètre, ainsi qu'au royaume des féeries, dans ce château dont l'histoire débute comme un conte du temps de *Peau d'Ane*.

Il était une fois un roi puissant et redouté, dont les volontés étaient absolues, le cœur de bronze, et la cruauté implacable. L'offenser ou lui déplaire étaient des crimes punis de mort. Il épousa plusieurs femmes, et, quand elles cessaient de le charmer, il les livrait au bourreau.

Un seul homme avait réussi à apprivoiser ce tigre, à se créer un pouvoir rival du sien, et à régner sous le nom de ce despote ombrageux. Le prince se nommait Henri, le ministre fut le cardinal Wolsey, né dans une condition infime. L'unique ami de ce roi sanglant était fils d'un boucher.

Parvenu au faîte de la puissance, comblé d'honneurs et de richesses, objet d'adulations et d'effroi, ce satrape inquiet et voluptueux voulut un jour se procurer une demeure digne, non d'un monarque, mais d'un Dieu; et si l'on en croit les poëtes, il y réussit; car, en un temps où le culte était proscrit par les arrêts d'Henri VIII, Grotius chantait encore à Londres la divinité de Wolsey.

Pour réaliser ses projets, le cardinal-ministre convoqua les plus fameux médecins de France, d'Angleterre et de l'Université de Padoue, auxquels il ordonna de s'enquérir, dans un espace de vingt milles autour de Londres, du climat le plus sain, de la terre la plus fertile, de celle où la brise était plus clémente et les hivers moins rigoureux. Voilà donc les docteurs en campagne et tenant conseil sur cette grave question. Après qu'on eut bien conféré, les suffrages du docte corps se portèrent sur le fief de Hampton, légué autrefois (en 1211) par lady Grey à la Commanderie des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. A cette époque, la terre rendait un revenu de 40 liv.

Wolsey acheta, ou plutôt, selon l'usage du pays, amodia le domaine de Hampton pour quatre-vingt-dix-neuf ans, avec faculté à ses héritiers de renouveler le bail. Telle est encore la manière ordinaire d'acquérir, dans ce pays de main-morte, où le retrait lignager s'exerce à perpétuité. Le sol de Londres même, par une convention implicite et fictive, appartient, dit-on, en nue propriété, à quarante ou cinquante familles; et c'est sous le bénéfice de cette législation conservatrice de l'aristocratie, que l'on a vu des maisons, tour à tour ruinées et florissantes, rentrer, au bout d'un siècle, dans le domaine de leurs ancêtres; car le contrat se rompt de deux manières, ou par l'expiration du terme, ou par l'insolvabilité des locataires.

Une telle coutume a dû singulièrement faciliter l'essor du commerce, en concentrant sur les grandes entreprises le placement et la circulation des capitaux. De là proviennent aussi le dédale inextricable des procédures, l'insolubilité des causes civiles et la sempiternelle durée des débats, dans ce pays classique de la basoche.

Cependant, le château de Wolsey s'élève : au défaut de l'unité et de la science architecturale qui permettent de résumer, dans un édifice unique et régulier, l'ensemble imposant d'un vaste palais, l'architecte multiplie les bâtisses, fait courir les corps de logis, fait jaillir les tourelles, brode des créneaux sur les donjons, intercepte des cours, prodigue l'ornement et la sculpture, et compose un grand amas de jolies constructions. Plan capricieux, où le pittoresque, où le charme de la diversité remplacent la majesté des monuments plus modernes ou inspirés d'une tradition plus élevée.

Vu du dehors, Hampton présente de tous côtés des profils imprévus. Au seizième siècle, ce château n'avait que deux grandes cours, d'un aspect vraiment féodal et charmant; depuis lors, l'inévitable Christophe Wren, sorte de maître Fontaine, plus le talent, y a ajouté, par ordre de Guillaume III, quatre froides bâtisses, avec une colonnade ionique dont on se passerait sans peine.

Quand il eut bien caressé sa fantaisie, quand il eut épuisé le marbre et le talent des artistes, quand il eut enfoui dans les fleurs son palais de fées, quand il eut surveillé avec une tendre sollicitude l'accomplissement de tant de rêves aimés, le cardinal Wolsey, ce parvenu qui élevait jusqu'au génie le sentiment du bien-être et des voluptés délicates; Wolsey, cet homme sans regrets jusque-là, et désormais sans désirs, se vit tout à coup, au faîte de la puissance, condamné à un désir impuissant et à un regret perpétuel.

On célébrait partout les splendeurs de Hampton. Auprès de cette merveille, le Louvre n'était qu'un donjon, Saint-James, œuvre d'Henri VIII, qu'une caserne, Windsor même, qu'un vieux créneau. Des Flandres, de l'Allemagne, de la Hollande, on venait admirer Hampton, et la fanfare devint si éclatante, que le roi en eut l'oreille blessée. Il complimenta son ministre, il rougit en lui parlant, dit-on ; et, dardant sur lui cet œil de faïence, à fleur de tête, inexpressif et clair, dont Holbein nous a transmis le froid rayonnement, Henri dit à son ministre :

— Vous avez conçu un noble dessein en élevant pour vous un palais dont la splendeur efface toutes nos résidences royales...

Effrayé du compliment, et habile à lire dans l'âme de son protecteur, le favori répliqua :

— Mon but était de construire une demeure digne du plus grand roi de l'univers. Puisque Votre Majesté daigne trouver que j'ai réussi, il m'est permis de réaliser toute ma pensée en lui offrant un palais qui lui était destiné.

Ce petit cadeau entretint l'amitié, cinq années encore, entre le monarque et le favori qui, disgracié par l'influence d'Anne de Boleyn, à la fortune de laquelle il avait honteusement contribué, vit ses biens confisqués, et, plus heureux que son ennemie, expira misérablement sur le chemin de l'échafaud.

Un siècle et demi plus tard, le surintendant Fouquet s'est mal trouvé d'avoir négligé de lire avec attention l'histoire du cardinal Wolsey.

Les successeurs de Henri VIII prirent plaisir à embellir Hampton-Court, qui, en dépit de quelques ornements de mauvais goût et de certaines décorations d'un style corrompu, conserve un très-bel aspect. On y reconnaît le goût gothique, tel qu'il se perpétuait en Angleterre au seizième siècle, modifié, sans être anéanti, par la lointaine action de la Renaissance. Le mobilier de ce palais n'est pas sans intérêt; la chambre à coucher de la reine Anne est ornée d'un lit curieux, dont les courtines sont en vieilles étoffes brodées de Spitafields ; la salle à manger est tendue de tapisseries d'Arras, vraiment remarquables. On a conservé aussi le cabinet de travail de Wolsey, dont le plafond est orné de roses et de lis; mais on a restauré la fenêtre. Les Anglais restaurent tout, hormis les indigents.

C'est à Hampton-Court, dans une galerie longue et un peu obscure, que se trouvent les sept cartons de Raphaël qui ont servi de modèles aux tapisseries exécutées à Arras pour la chapelle de Léon X. Ces dessins coloriés, plus grands que nature, représentent des sujets tirés de l'Évangile et des Actes des Apôtres : compositions larges et faciles, préférables à beaucoup de peintures à l'huile de ce maître, les cartons ont la franchise de la fresque. *La Pêche miraculeuse*, *le Christ portant saint Pierre*, et *la Prédication de saint Paul* sont les plus admirables de ces chefs-d'œuvre.

Là se trouve aussi une intéressante et unique collection de portraits d'Holbein, représentant les principaux personnages de la cour d'Henri VIII. Enfin, la galerie de Hampton-Court, la plus nombreuse du royaume, ne contient pas moins de 1027 tableaux de toutes les écoles, parmi lesquels des compositions historiques d'Holbein, objets assez rares, et bien plus gothiques comme arrangement, que ne le sont ses portraits. On mentionnera aussi deux toiles célèbres : *le Rabbin juif* de Rembrandt et *Saint Ignace de Loyola*, par le Titien, deux admirables portraits. Il y aurait beaucoup à citer, si l'on avait le temps de prendre des notes. Mais, comme les Anglais n'aiment et ne comprennent guère les beaux-arts, et qu'ils visitent les galeries par scrupule de conscience, non pour leur intime satisfaction, les gardiens ont pris l'habitude de presser les visiteurs. Il semble, en vérité, qu'on les paye pour se faire chasser plus vite. Leur zèle m'a souvent trouvé rétif, et opposant à leurs indiscrètes injonctions, le flegme britannique et la force d'inertie. Par bonheur, ils respectent la liberté individuelle et ne vous prennent pas au collet. Le mieux est d'abuser de leur déférence.

N'oublions pas la grande salle gothique (*the great hall*), élevée, dit-on, d'après les indications de Wolsey, et terminée par Henri VIII, qui y fit ciseler partout son initiale accouplée à celle d'Anne de Boleyn; chiffres entrelacés par une passion éphémère, et séparés d'un coup de hache. Cette pièce, de cent six pieds de long sur quarante de large et soixante de hauteur, est véritablement magnifique ; son plafond ogival, en bois de chêne sculpté, formant deux longues files de clefs pendantes, rivalise avec celui de Westminster-Hall. Les murs sont décorés de huit tapisseries représentant des scènes de la vie d'Abraham.

Hampton-Court est un sanctuaire de souvenirs; c'est là que naquit Edouard VI, et que mourut Jeanne Seymour, pleurée de l'ogre royal qui, probablement, lui eût fait couper la tête, si elle eût vécu davantage ; car il ne pardonnait rien à ce qu'il avait beaucoup aimé. Le successeur d'Henri VIII vint tenir, dans la grande salle de Wolsey, le chapitre général de l'ordre de la Jarretière. C'est dans cette charmante retraite que le sombre Philippe II, l'inquisiteur des Espagnes, ayant épousé Marie la Sanglante, vint passer auprès d'elle le cycle de la lune de miel. Ils n'eurent, pour le bonheur des Anglais, aucune postérité. Elisabeth aimait Hampton-Court, où elle donna de belles fêtes. Les chênes éternels de ces parcs ont vu passer le beau Leicester ; mais ces vieux témoins sont discrets. C'est dans la grande halle, sous ce Jacques Ier que notre Henri IV appelait *maître Jacques*, que se tinrent les célèbres conférences des catholiques et des presbytériens.

Charles Ier y fit quatre séjours, et dans des conditions fatales : la mort y guettait ce malheureux prince. En 1625, il y trouva un refuge, ainsi que la reine Henriette sa femme, contre la peste qui ravageait Londres. Seize ans après, ils y cherchaient un asile contre le peuple révolté. Conduit comme prisonnier à Hampton-Court, en 1647, Charles Ier y fut abreuvé d'outrages, et parvint à s'évader ; mais, repris bientôt, il fut gardé plus étroitement, et, lorsqu'on l'amena de Windsor à Londres pour y être jugé, il passa, en route, une dernière nuit à Hampton-Court. Durant son procès, il habita Saint-James, tandis que Cromwell résidait dans les appartements des Stuarts, à White-Hall, théâtre du supplice, palais confisqué jadis à Wolsey qui l'avait érigé. Lieu sinistre ; triple monument de l'instabilité des grandeurs humaines.

Quant à Hampton-Court ; vendu sous la république à John Phelps, il fut, en 1656, racheté par Cromwell, qui y maria sa fille Elisabeth, et y vit mourir son enfant de prédilection, mistress Claypole.

En dépit de ces souvenirs, Guillaume III fit, de ce palais, sa résidence favorite ; il en ordonna le parc et les jardins. Georges II et Caroline ont, les derniers, habité Hampton-Court. Les rois suivants n'ont fait qu'y passer.

La plus singulière illustration de ce château remonte au temps de Georges Ier. Dans cette salle, qui garde encore les armoiries de Henri VIII et de Wolsey, l'on avait, sous Elisabeth, joué plusieurs des tragédies de Shakspeare. Le roi Georges s'en souvint en 1718, y manda ses comé-

diens, et les représentations s'ouvrirent par la tragédie de *Henri VIII, ou la chute de Wolsey !...*

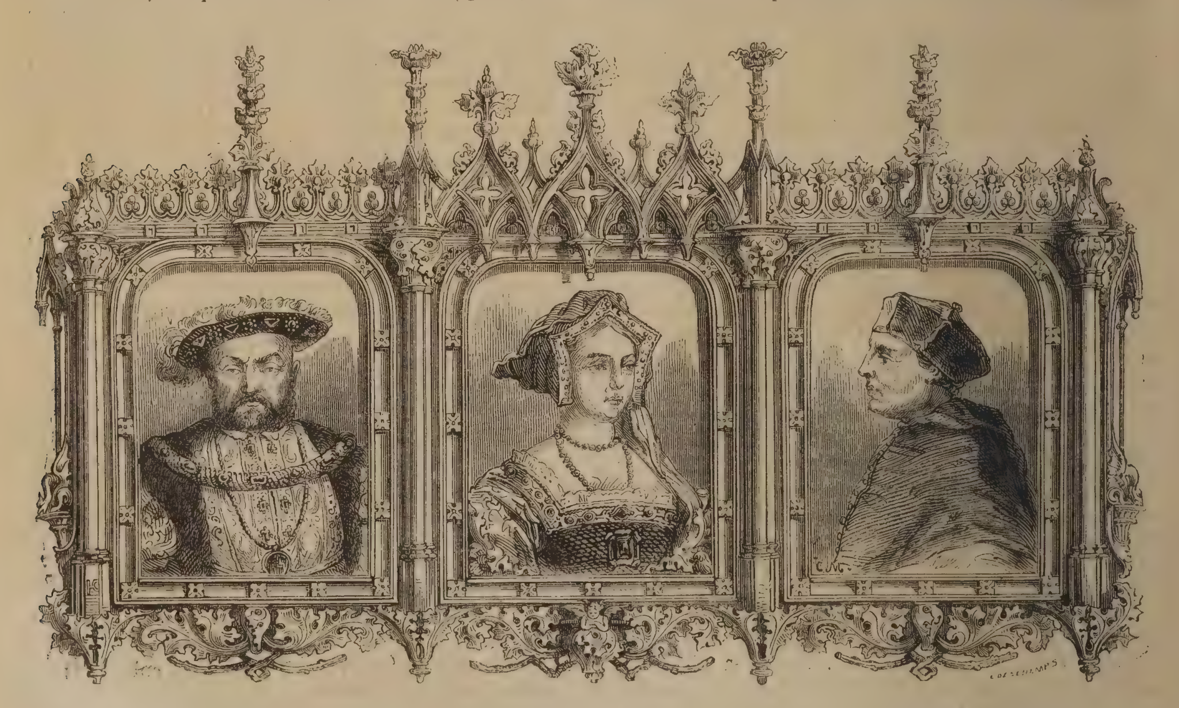
Evoquées par Shakspeare, ces ombres illustres reparurent dans ce lieu qu'elles avaient habité. C'était toujours le même théâtre, et c'était le même drame ; seulement la vérité avait jeté ses rayons sur tous les rôles : où les flatteurs avaient adulé le défunt cardinal, elle secouait ses dédains sur la mémoire « de ce prêtre-roi, aveugle comme il sied au fils aîné de la fortune ». Ce n'était plus Holbein, le peintre des grandeurs épanouies, qui crayonnait les traits de cet orgueilleux dont les lettres, adressées aux princes étrangers, débutaient par : « *Ego et rex meus* » : c'était la postérité, par la bouche du génie, qui traçait en caractères ineffaçables le portrait d'un ministre hypocrite et sensuel.

Et, spectacle étrange ! c'est dans ce lieu, débris de sa gloire et monument de sa chute, que l'on entendait Wolsey s'écrier une seconde fois, comme un écho de lui-même en retard de deux siècles : « Entre le sourire tant désiré d'un monarque et l'instant de notre ruine, il n'y a qu'un éclair, et la foudre qui le suit nous abat comme Lucifer, sans espoir et pour jamais... »

La vérité a tant de force, et Shakspeare est si grand, que cette pièce fut jouée sous la despotique fille d'Henri VIII, sous Elisabeth, en sa présence, et devant les anciens acteurs de ces drames récents. Depuis longtemps, le poëte, ce grand et audacieux juge des courtisans et des rois, dormait avec ses personnages sous les dalles de Westminster, lorsque la France, dont il était ignoré, s'émerveillait du courage de Racine, à cacher sous la pourpre romaine, et à versifier les amours de Louis XIV, dans la froide pastorale de *Bérénice*.

Quittez la cour de l'Horloge à Hampton-Court, théâtre digne de ces évocations du passé, et pénétrez dans les jardins, tout s'évanouit. La nature est jeune et coquette, les fleurs nouvelles vous encensent de leurs parfums; l'on se croit dans un Eden fait pour l'oubli des douleurs et les grâces de la vie champêtre. Les murs sont revêtus de rosiers, de passiflores, de bignones et de jasmins. D'immenses glycines tendues en espaliers s'ouvrent sur les pignons, telles que des papillons géants déployant des ailes de quarante pieds d'envergure. Sous les vitraux d'une grande serre, on se promène à l'ombre d'une treille qui, sortie d'une souche unique d'un diamètre énorme, masque les châssis et forme un dôme en feuillage de cent dix pieds de longueur. Cette vigne exilée dans le Nord, était en fleurs quand nous la visitâmes, et répandait dans une tiède atmosphère son odeur enivrante. Elle fournit, chaque année, à la table royale, environ trois mille grappes de raisin.

Ailleurs, ce sont des orangers, puis des massifs de rhododendrons, des parterres éclatants, des labyrinthes et des pièces d'eau reflétant des arbres séculaires. De tous côtés, la terre disparaît sous le tissu velouté de ces gazons fins et menus, dont elle est tapissée jusqu'aux bornes de l'horizon. Cependant, ces merveilles laissent une impression triste : le silence y règne ; les Anglais parcourent, comme des ombres, ces jardins fleuris auxquels le ciel assombri ne rend pas leurs sourires. Un vent toujours frais



Henri VIII. Jeanne Seymour. Le cardinal Wolsey.

glace le cœur, affadit les senteurs des plantes, et fait gémir les rameaux dont il refroidit la verdure. Dans ces lieux, confidents d'aventures ignorées, nos compatriotes inquiets regrettent Fontainebleau, Saint-Cloud, Versailles, et parlent de la patrie absente.

En jetant de loin un dernier regard sur les créneaux et les profils irréguliers de Hampton-Court, on se dit que les rois de ce pays ont possédé de grandes richesses ; mais l'exubérance de leurs caprices dénote de laborieux efforts pour se désennuyer : l'on sent que pour eux la singularité tenait la place du beau, et l'on quitte leur palais, plus frappé de la puissance matérielle, que de la véritable grandeur.

(*La suite prochainement.*) FRANCIS WEY.

L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS (1).

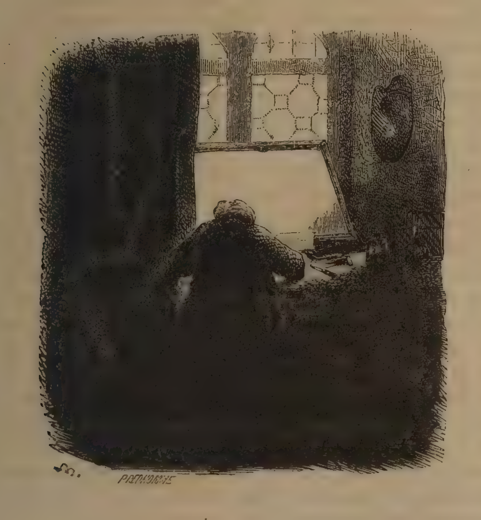
JACQUES CALLOT.

(RÉPONSE A L'ÉNIGME DE JANVIER.)

M. Arsène Houssaye, notre collaborateur, ne se contente pas de faire prospérer le Théâtre-Français. Il poursuit, entre la tragédie et la comédie, ses travaux de biographie et de critique, où la poésie et l'*humour* ne perdent jamais leur droit. Il va mettre au jour, chez Charpentier, l'éditeur des chefs-d'œuvre, deux volumes qui s'y trouveront fort à leur place, et dans lesquels il nous a permis de choisir, avant le public, la perle inédite que vous allez voir. Elle a pour nous le double mérite de s'enchâsser d'elle-même dans un cadre de notre recueil que l'auteur a déjà enrichi deux fois, et de résoudre, par une *leçon charmante*, la dernière énigme que nous avons soumise à nos lecteurs.

— Mais comment s'appellera l'ouvrage de M. Houssaye? allez-vous nous demander; car le dessus du panier vous donnera l'envie d'aller jusqu'au fond.

Notre réponse ne doit s'adresser qu'aux pères de famille. Ils pourront lire à leurs enfants bien des pages de ce livre, comme la curieuse biographie de Callot; mais ils feront sagement de ne pas leur confier le livre entier. Son titre : *Philosophes et comédiennes*, dit assez que l'auteur y considère la vie et le cœur humain sous leurs faces les plus scabreuses; et, malgré le vif et religieux sentiment de l'art qui l'anime, nous oserons lui reprocher des hardiesses morales qui n'ajoutent rien à ses éminentes qualités littéraires. Il est homme à permettre cette franchise à notre estime et à notre reconnaissance.



Graveur au travail, d'après Rembrandt.

La nature où nous respirons est aussi notre mère : le plus souvent notre âme se forme à son image. L'âme de tout homme de génie est un miroir qu'il promène le long du chemin. On peut donc s'étonner, de prime abord, de trouver le berceau et la tombe de Callot dans cette nature souriante qui encadre Nancy. Claude Lorrain, à la bonne heure! Est-ce donc là que Callot voyait ses capitans, ses matamores, ses sorciers, ses bohémiens, toute cette galerie splendide des curiosités humaines? En étudiant la vie de Jacques Callot, je vais découvrir, à coup sûr, à quel heureux hasard il a dû son génie.

I. Enfance de Callot. Sa maison. Sa famille. Ses premiers travaux. Une troupe de Bohémiens. La bonne aventure. L'Italie. La fuite.

Si vous voulez assister avec moi à l'enfance curieuse de Callot, rebâtissez, au gré de vos souvenirs historiques, à Nancy, près du vieil hôtel de Marque, une maison à la façade un peu hautaine, ornementée de quelques sculptures rouillées par la pluie; entre les deux fenêtres du rez-de-chaussée, un banc de pierre à l'usage des mendiants et des pèlerins; au premier étage, deux croisées, c'est-à-dire deux croix de pierres formant chacune quatre ouvertures; au second étage, deux lucarnes ouvertes sur le toit au-dessus de la gouttière; autour de ces deux lucarnes, de la mousse, quelques touffes d'herbe, une fleurette que le vent ou l'oiseau a plantée là; au haut du toit, une seule cheminée très-haute qui fume toujours. Aux deux croisées nous pouvons voir s'encadrer de temps en temps une tendre et inquiète figure de mère, ou une tête de père digne et grave, le père et la mère de Callot, Jean Callot et Renée Brunehault. Aux deux lucarnes nous pouvons voir une jeune et joyeuse famille apparaître dans tout le charme de l'insouciance; parmi ces jeunes enfants, nous allons reconnaître Jacques Callot à son regard curieux et fier, qui déjà s'arrête sur toute chose, sur vous et sur moi, comme s'il nous trouvait dignes de sa galerie.

Si nous entrons dans cette maison, nous y trouverons un ameublement sévère, en harmonie avec la lumière pâle qui vient par les petites vitres en losanges : des bahuts en noyer, un prie-Dieu, un christ d'ébène couronné de pâques bénites où l'araignée n'a jamais le temps de filer sa toile, des chaises longues en chêne sculpté, des tables gothiques aux pieds tortus, une grande cheminée où pend une glace à biseaux et à ornements; sur le manteau de cette cheminée du bon temps, des gobelets d'argent d'une belle forme et d'une belle taille, ciselés dans un siècle où l'on savait boire; entre les deux croisées, une horloge gothique; sur les rayons du bahut, une brillante vaisselle d'étain, des pots de grès à ramages, un beau verre de Bohême. Du premier coup d'œil nous découvrons Jean Callot qui se promène, pour mieux réfléchir, en chausses de velours bouffantes et tailladées, ou Renée Brunehault, assise au coin de la cheminée, filant la quenouille.

C'est dans cette maison que vint au monde, en 1593, Jacques Callot. Sa famille a laissé des souvenirs dès 1400, année où elle était attachée aux ducs de Bourgogne. On croit que cette famille est originaire de Flandre. Un Callot, secrétaire du duc Jean, père de Charles le Téméraire, était surnommé le Liégeois. Claude Callot, père de Jean et aïeul de Jacques, fut un des vaillants hommes d'armes de son temps; Charles III, duc de Lorraine, pour reconnaître dignement sa bravoure et ses loyaux services, l'a-

(1) Voyez les tables générales des dix premiers volumes et les tables des six derniers.

vait anobli avec éclat, comme plus tard le génie ennoblit son petit-fils. Il avait épousé une petite-nièce de la Pucelle d'Orléans. Jean Callot, premier héraut d'armes de Lorraine, épousa Renée Brunehault, fille du médecin de la duchesse Christine de Danemarck. Renée était une bonne et simple femme; elle eut onze enfants. Jacques, le dernier des garçons, fut son Benjamin. Comme elle eut la douleur de perdre ses filles, son amour pour Jacques n'en devint que plus tendre. Jacques se souvint toujours du lait généreux et des pieuses larmes de sa mère ; il porta partout un grand cœur. Jean Callot, plus fier de son titre de héraut d'armes que le duc de Lorraine de son duché, comptait sur son plus jeune fils pour lui succéder. Jacques, dès l'âge de huit ans, apprit à dessiner et à colorier des armoiries sous les yeux de son père. La passion de dessiner le saisit à ce point, qu'à l'école, apprenant à écrire, il fit un dessin de chaque lettre de l'alphabet. L'A, c'était le pignon de la maison de sa famille ; le B, la girouette de leur voisin ; ainsi des autres lettres ; aussi son écriture était des plus curieuses, on y découvrait tout un monde.

Renée Brunehault aimait les arts ; sans le vouloir, peut-être, elle les fit aimer à son dernier fils. Dès qu'elle se trouvait seule avec Jacques, elle éveillait cette jeune imagination par le récit naïf des singularités historiques des hommes de génie. La bonne femme savait à merveille les chapitres curieux de l'histoire des vieux peintres. Là-dessus Jacques montait à sa chambre, taillait sa plume ou son crayon, et, sans savoir ce qu'il faisait, jetait des lignes à tort et à travers. Quand il avait épuisé son ardeur, il se penchait à sa lucarne, émiettait aux moineaux le pain qui ne lui avait pas servi pour éclaircir ses dessins, repassait dans sa mémoire tous les récits de sa mère, et promenait ses regards dans les rues ou sur les croisées du voisinage. Par sa lucarne, il avait en spectacle un charmant paysage encadré de bois et de montagnes, parsemé de bouquets d'arbres et de clochetons, sillonné de cultures diaprées. Mais Jacques se souciait peu des magnificences de la nature. Ce qui le frappait surtout dans la nature, c'était l'homme. De son temps, l'humanité avait encore mille caractères distincts; tout homme gardait l'esprit et l'habit de son rôle dans le drame mêlé de rires et de larmes qui se joue ici-bas. Jacques Callot étudiait, par curiosité enfantine, tout ce qu'il voyait de bizarre, d'extravagant, d'original. En un mot, parmi les comédiens de la vie qui jouaient leur rôle sous ses yeux, ceux qui le charmaient le plus étaient toujours des soldats fanfarons, des chanteurs de complaintes ouvrant une bouche plus grande que leur sébile, des saltimbanques préludant à leurs pantalonnades, des mendiants avec leurs guenilles pittoresques, des pèlerins avec leur pourpoint tailladé par le temps. En 1600, il n'y avait guère dans les provinces que des théâtres en plein vent; aussi c'était le beau temps des conducteurs d'ours, des bohémiens tirant l'horoscope, des Gilles et des Pierrots dansant sur l'estrade les jours de fête. Jacques essayait de les crayonner, soit dans sa chambre, soit en pleine rue. Une fois, entre autres, son père le rencontra assis sur le bord d'une fontaine de Nancy, les pieds nus dans l'eau, crayonnant avec une ardeur sans pareille le grand nez et la grande bouche d'un Gille qui s'escrimait à quelque distance (1).

Il allait partout où il y avait quelque chose de curieux à voir, dans les églises, dans les monastères, dans les hôtels, jusqu'au palais du duc de Lorraine. Grâce à sa jolie figure à demi ombragée de cheveux blonds, grâce aux précieuses dentelles de Flandre dont sa mère ornait sa fraise et ses manchettes, on le laissait toujours passer sans résistance. La jeunesse est si belle et si bonne à voir ! Un enfant qui joue, qui court ou qui sourit, n'est-ce pas un songe charmant du passé?

Un dimanche à son réveil, Jacques se mit à sa lucarne, aux sons du fifre et des tambours de basque d'une troupe de bohémiens qui dressaient leurs tentes devant l'hôtel de Marque. Les rayons d'un soleil printanier répandaient sur la troupe un riant et doux éclat. Jacques, émerveillé du spectacle, descendit d'abord sur la gouttière pour contempler avec plus de loisir, ensuite il abandonna la gouttière pour la cheminée; c'était une vraie place d'avant-scène. Là, sans mot dire, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, l'oreille au guet, il assista, le rideau levé, à tous les préparatifs du spectacle. Les décors furent tirés d'un léger chariot attelé d'un âne, lequel âne et lequel chariot étaient eux-mêmes comédien et décor. On fit briller au soleil, avec une certaine majesté, les souquenilles pailletées mille fois flétries. Trois enfants à la mamelle furent déposés pêle-mêle avec des lions et des serpents de carton qui leur servaient de jouets. Jacques vit en moins d'un quart d'heure sortir tant de choses naturelles et surnaturelles du chariot, qu'il s'imaginait que le chef de la troupe avait le don de la création. Il voulut à toute force descendre sur la scène. Arrivé dans la rue, il se tint d'abord à l'écart; mais bientôt, de plus en plus émerveillé, il alla jusque dans la coulisse. Pour se faire pardonner tant d'audace, il offrit à une des bohémiennes, la première qui passa près de lui, une tige de giroflée sauvage qu'il venait de cueillir sur le toit de la maison paternelle. — Par ma sainte sébile, dit la bohémienne en respirant la fleur, voilà un joli enfant! Ne rougis pas, mon garçon. Est-ce ta mère qui t'a enjolivé de ces riches dentelles? Voyons, n'aie pas peur, je ne suis pas la femme rousse. Disant cela, la bohémienne embrassait Jacques avec la tendresse d'une mère. Elle reprit aussitôt : — Voilà une figure qui nous présage belle et bonne journée ; aussi je vais dire la bonne aventure à ce joli enfant. Voyons, regarde-moi avec tes yeux bleus. Tu feras ton chemin, mon enfant. — Mon chemin, mon chemin ! murmura Jacques en soupirant. Il poursuivit : — Est-ce que vous êtes allés en Italie, vous autres? — Bien des fois. Tu veux donc voyager? Oui, en vérité, voilà un regard inquiet qui cherche des pays lointains. Tu voyageras tant et si bien, que tes os, à ta mort, pourront être ensevelis dans ton berceau. A en croire cette lèvre un peu fière, tu seras un vaillant homme d'armes. — Jamais ! s'écria Jacques. — Et que veux-tu donc être de mieux ? — Peintre. — Peintre ! c'est là un chien de métier, ne t'y aventure pas, si tu veux toujours porter de ces dentelles. J'en connais plus d'un qui est obligé de vivre comme il plaît à Dieu. Pourtant, si cela t'amuse, en avant ! Mais ce n'est pas ton destin. — Quand partez-vous pour l'Italie ? demanda Jacques. — En novembre, car en hiver nous n'avons pas d'autre foyer que le soleil du pays de Naples. — Puisque vous savez tout, reprit Jacques d'un air de doute, dites-moi donc l'âge de ma mort ? La bohémienne prit sa petite main. Par un hasard auquel la destinée obéit plus tard, la ligne de la vie était brisée au beau milieu. La bohémienne détourna tristement la tête. — La ligne n'est pas encore formée ; à notre première rencontre, je te dirai l'âge de ta mort. — Pourvu que j'aille jusqu'à quarante ans comme mon oncle Brunehault, c'est tout ce que je demande à Dieu. A cet instant, Jacques, voyant revenir son père du palais

(1) Watteau, qui a, dans la peinture, la physionomie de Callot dans la gravure, a commencé ainsi.

ducal, retourna en toute hâte à la maison. — Bon voyage et bon plaisir! lui cria la bohémienne en secouant la giroflée sur ses lèvres.

Jacques espérait rentrer sans être vu de son père, mais le premier soin du héraut d'armes, à son retour, fut d'appeler son fils pour lui tirer les oreilles. — Va, lui dit-il, tu n'es qu'un saltimbanque indigne de porter mon nom et mes armes, indigne surtout de mon titre de héraut. Va, je désespère de toi, enfant rebelle! Avec tes allures vagabondes, tu finiras au milieu des bateleurs.

Là-dessus, le vénérable Jean Callot passa solennellement dans son cabinet. Jacques alla cacher ses larmes sur le sein de sa mère; la bonne femme pleura aussi tout en sermonnant son fils: — Allons, voici la messe qui sonne, ne sois pas, comme toujours, le dernier à l'église.

Quand Jacques fut habillé des pieds à la tête, il murmura avec un certain sourire d'espérance : Voilà un habillement qui irait à merveille pour mon voyage d'Italie. Jusque-là il n'avait songé à l'Italie qu'en tremblant, il commença à s'abandonner à ce rêve avec plus de confiance. Les chants de la messe, le soleil rayonnant sur l'autel à travers des vitraux gothiques, la fumée des encensoirs, l'exaltèrent au plus haut point. L'Italie! l'Italie! lui criait une voix inconnue. La messe finie, il demeura encore dans l'église, pour prier Dieu, en pleurant, de bénir son voyage et de consoler sa mère; après quoi il se leva, essuya ses larmes, et prit, sans retourner la tête, la route de Lunéville, croyant de bonne foi que sa bourse légère le conduirait au bout du monde.

II. Le voyage. La vie nomade. Encore les Bohêmiens. Deux portraits. Tous les chemins vont à Rome. Callot enrôlé dans les saltimbanques. L'arrivée en Italie.

On n'a pas tout l'historique du voyage de Jacques Callot. On sait qu'il allait résolument droit devant lui, couchant à la ferme ou au cabaret comme un jeune pèlerin, se reposant à la fontaine déserte, priant à tous les calvaires du chemin. Quoiqu'il fût habitué à un certain luxe, à un bon lit, à une table délicate, et, par-dessus tout, à la sollicitude de sa mère, il dormait à merveille sur le grabat du cabaret, sur la paille fraîche de la ferme, le plus souvent en mauvaise compagnie; il mangeait sans sourciller, dans les plats de terre des paysans, du pain noir, du laitage ou des fèves. Il ne regretta jamais (l'ingrat!) même dans ses plus mauvais jours, la maison paternelle, tant la figure du digne héraut d'armes lui apparaissait sévère et impitoyable. En poursuivant un but glorieux, Jacques n'avait pas mis de côté les joies de son âge, la douce paresse quand le soleil égaye la nature, la liberté vagabonde, l'appât des aventures. S'il rencontrait un âne au pâturage, il sautait gaiement à califourchon, et, sans s'inquiéter du sort de sa monture, il lui rendait la liberté à une ou deux lieues du point de départ; s'il rencontrait une nacelle sur un étang ou sur une petite rivière, il dénouait la chaîne sans façon, il sautait dedans, démarrait, et ramait à perdre haleine. Quand on le surprenait en flagrant délit, on lui pardonnait bientôt son escapade à la vue de sa bonne mine. Il arriva ainsi dans un village près de Bâle. Quoique jusque-là il eût vécu de peu, sa bourse commençait à mal sonner; encore deux jours, elle ne sonnerait plus du tout. Jacques se consolait en pensant qu'il vivrait de fruits, que la bonne mère nature lui ouvrirait partout l'hôtellerie agreste qui a pour enseigne *A la belle étoile*. Les nuits étaient belles, on fauchait les prairies : chaque coup de faux ne faisait-il pas un lit à Jacques? Il se résignait de bon cœur à cette perspective plus poétique qu'agréable, quand il entendit une musique criarde qui lui rappela ses amis les saltimbanques. S'il alla vers la musique, vous le pensez bien.

C'était le soir; le soleil à son couchant dorait les ardoises rouillées du clocher; les vaches qui rentraient à l'étable répondaient au fifre aigu par leurs mugissements, les taureaux par le son argentin de leurs grelots, le pâtre par sa trompe étourdissante. Jacques arriva bientôt près de l'église devant une troupe de bohémiens qui exécutaient une danse grotesque, au grand ébahissement des villageois rassemblés en cercle bruyant. Pour contempler cette fête tout à son aise, Jacques alla se jucher sur le mur du cimetière. Il vit une vingtaine de bohémiens de tout âge, depuis la grand'mère jusqu'à la petite-fille au berceau, habillés de guenilles couvertes de paillettes, les uns dansant, les autres jouant de la viole et du fifre, ceux-ci disant la bonne aventure, ceux-là promenant avec force grimaces leurs sébiles autour du cercle des spectateurs. Le soleil donnait un éclat pompeux à leur misère; grâce au beau temps, à la richesse de la saison, on ne voyait que leur rire et leur clinquant: on s'imaginait assister à une fête de fées ennuyées et de lutins capricieux qui se donnaient en spectacle pour s'amuser eux-mêmes. Parmi les danseuses, on remarquait deux jeunes filles qui répandaient autour d'elles un charme des plus attrayants. Jacques les suivit des yeux avec un sourire de béatitude; il ne put résister au désir de crayonner leurs silhouettes. Il se mit à l'œuvre; vous comprenez qu'il ne marchait jamais sans son rouleau de papier renfermant ses crayons. Quand il eut tant bien que mal réuni les deux belles danseuses dans le même mouvement, il fut très-surpris de se voir entouré de quelques paysans curieux qui s'émerveillaient en silence de son savoir-faire; il poursuivit son œuvre sans trop se troubler, mais il ne put achever; car bientôt les deux danseuses, averties qu'on prenait leur signalement, voulurent à leur tour voir si elles y faisaient bonne figure; elles vinrent donc se pencher aux deux oreilles du dessinateur, qui, voyant ses modèles si près de lui, laissa tomber son crayon. — Qu'il est joli, ma sœur! dit l'une d'elles. — Qu'il est adroit! répondit l'autre. — D'où vient-il? — Quel est-il? — Où va-t-il? — Je vais à Rome! dit Jacques sans trop savoir ce qu'il devait dire. — A Rome! en Italie! Nous allons à Florence, quel beau compagnon de fortune s'il était des nôtres! tous les chemins vont à Rome! — Oui, compagnon de fortune! dit Jacques en tirant sa bourse; voilà tout ce que j'ai pour mon voyage, et encore j'ai fort mal dîné aujourd'hui. — Le pauvre enfant! je l'emmène à l'Auberge-Rouge, où nous attendent le souper et le gîte, des fèves au lait et vingt gerbes de paille d'avoine sur l'aire de la grange. En avant, le soleil est couché, nos sébiles sont pleines.

Les deux sœurs prirent Jacques par chaque main et l'entraînèrent vers la troupe qui venait de partir.

La troupe arriva au bout de quelques minutes à l'Auberge-Rouge, où elle avait laissé ses ânes et ses mules, son chariot et ses paniers à la garde de deux vieillards perclus. Avant le souper, Jacques fut admis solennellement; on lui promit bonne escorte jusqu'à Florence, moyennant le peu d'argent qui lui restait, à la condition rigoureuse de faire le portrait de toute la bande, bêtes et gens, sans aucune exception. Le parfum des fèves lui fit jurer tout ce qu'il plut aux bohémiens. Le souper fut joyeux et brillant; on l'arrosa de quelques coups de vin clairet, on le couronna par une chanson de ronde dont Callot garda le souvenir jusqu'à sa mort.

Le lendemain on passa par Bâle, où l'on ne fit qu'une

quête stérile. De cette ville, les bohémiens allèrent dresser leur tente dans les forêts voisines, où ils vécurent de rapines durant une semaine, comme les bêtes sauvages. Jacques ne comprenait pas d'abord pourquoi on se retirait ainsi du monde. C'était pour reprendre haleine, bêtes et gens; pour raccommoder les jupes et les corsets, blanchir le linge et les dentelles, limer les paillettes, battre monnaie et travailler à la menue bijouterie, colliers, bagues de cuivre et de plomb, agrafes, boucles, médaillons et autres parures à l'usage des paysannes. Du reste, la vie n'était pas pire dans la forêt qu'à l'hôtellerie. Trois des bohémiens étaient des maîtres chasseurs; il ne se passait pas de jour qu'ils n'apportassent à la cuisine en plein vent quelque rare pièce de gibier. Jacques fut surpris de trouver une si bonne chère. Il suivait les deux jeunes bohémiennes dans leurs promenades, pendant que les matrones allumaient les fourneaux pour le dîner ou le souper; il cherchait avec elles des plumes d'oiseaux pour faire des parures, des grappes de sorbier pour faire des colliers; il cueillait des merises sauvages, des fraises et des groseilles pour le dessert de la bande. Il dessinait sur l'écorce des arbres. La nuit, on allumait un grand feu pour effrayer les visiteurs affamés, on se couchait sous la tente et à l'entour, on se racontait de grotesques histoires d'assassins ou de revenants.

Enfin, après six semaines d'aventures bizarres et périlleuses, Jacques Callot salua l'Italie, la terre sainte des arts. Il était temps, car le pauvre enfant, malgré les souvenirs de sa mère, qui le protégeaient dans la horde sauvage des bohémiens, eût fini par se perdre en cette compagnie de hasard, qui ne reconnaissait ni Dieu ni diable. L'Italie! l'Italie! s'écria-t-il en levant les bras au ciel. Dès cet instant, il se sentit dans un air plus pur, le vent emporta par lambeaux tous les nuages de son âme.

III. Toujours les Bohémiens. Leur place dans l'œuvre de Callot. Tableau d'après nature. Le gentilhomme de Florence. Leçon de gravure à Sienne. Comment Callot alla à Rome sans y entrer.

Dans tout ceci, je n'invente rien. Il y a des existences d'artistes, comme celle de Callot, plus romanesques que les romans. Callot, dans ses plus charmants caprices, a moins imaginé qu'il ne s'est souvenu. Il a fait plus tard une petite place dans son œuvre à ses amis les bohémiens; grâce à son burin immortel, nous pouvons voir tout à notre aise cette troupe curieuse en halte et en route. Dans la première eau-forte couronnée de ces vers:

> Ces pauvres gueux, pleins de bonadventures,
> Ne portent rien que des choses futures,



Patineurs déguisés, imitation de Callot.

les bohémiens nous apparaissent à pied, à cheval ou en charrette. Le tableau est des plus piquants. Les chevaux donnent l'idée du cheval de l'Apocalypse; les hommes sont coiffés de chapeaux hyperboliques, les femmes ne sont guère vêtues que de *choses futures*, les enfants se drapent dans des lambeaux; ils sont en grand nombre; pas une mère qui n'en ait un à chaque main, un sur le dos et un par devant. La bande est conduite par un jeune gaillard pas trop mal équipé : feutre à larges bords, cheveux retombant en boucles, pourpoint beaucoup trop tailladé, lance sur l'épaule, coutelas d'un côté, carabine de l'autre, enfin chausses qui balayent la poussière. Le jeune bandit est suivi de deux chancelantes haquenées portant chacune femme et enfants, l'un à la mamelle, l'autre à peine sevré, mais déjà bravement en croupe. A la queue du cheval, un brigand, habillé de la défroque d'un moine, et deux enfants qui vont de compagnie. Le premier est vêtu d'un costume qui vaut bien la peine d'être décrit: pour chapeau une marmite dont l'anse lui fait un collier, pour canne un tournebroche, pour habit un panier, pour haut-de-chausses un gril, si bien qu'un jour de mauvaise cuisine les bohémiens pouvaient allumer l'enfant. Vient ensuite le cheval et la charrette. Un bohémien d'un âge mur, comme il convient pour guider un cheval si fougueux, est gravement assis sur le bât : d'une main il se tient au collier, de l'autre il lève un fouet redoutable. Il porte sur le dos un petit baril de vin ou de liqueurs, qu'il a bien raison de ne confier qu'à lui-même.

Sur ce baril, un coq apprivoisé chante et domine la scène de sa crête et de son panache. Dans la charrette se rencontrent pêle-mêle un homme armé d'une lance, une femme qui allaite un enfant, d'autres enfants qui animent le cheval, des ustensiles de cuisine, un chat, un chien, des poules égorgées. Un âne suit la charrette portant, comme les chevaux, une mère et son enfant à la mamelle. De chaque côté de la charrette encore des enfants, toujours des enfants, qui sont déjà des bohémiens, car ils se montrent avec orgueil des poules et des canards volés sur la route. Enfin la caravane est gardée sur les derrières par un bohémien hardiment taillé qui porte un agneau sous son bras, un mouton en bandoulière et une formidable carabine sur l'épaule. Toutes les figures ont bien la physionomie de leur rôle. Les hommes sont sauvages, la maternité donne aux femmes un doux air de mélancolie, les enfants sont insolents et burlesques, l'âne et les chevaux sont chétifs à faire peur. Callot, en homme d'esprit qui grave de l'histoire, s'est bien gardé de brider les chevaux ; en effet, peu importe où ils iront. Où vont-ils? d'où viennent-ils? ils ne le savent pas eux-mêmes. Alors à quoi bon une bride pour guider les chevaux? Ils s'avancent au hasard. L'âne seul est bridé, car l'âne a de la tête, et qui sait s'il voudrait suivre la compagnie?

Les bohémiens allaient à Florence pour la foire de la Madone; ils ne laissèrent pas à leur hôte le temps de visiter



Portrait de Jacques Callot.

tout à son gré Milan, Parme, Bologne; il jeta à peine un regard sur les palais, les frontons, les colonnades, les fontaines, les statues; il allait, il allait, de plus en plus ébloui et enchanté. C'était une ivresse sans fin qui ne lui laissait pas le loisir de penser à sa présence parmi les bohémiens, même quand la troupe se donnait en spectacle.

Or, à Florence, un gentilhomme piémontais, devenu officier du grand-duc, rencontra Callot parmi les bohémiens: du premier coup d'œil il fut surpris de la figure délicate et des nobles façons de cet enfant égaré; il ne pouvait croire qu'il allât de pair et compagnie avec cette horde sans feu ni lieu, qui secouait alors sa misère par des danses bizarres. Callot demeurait au milieu des bohémiens pendant leurs ébats pittoresques, mais il était aisé de voir qu'il n'appartenait pas à cette grande famille vagabonde; son regard distrait s'arrêtait émerveillé sur les sculptures d'une fontaine, tandis que tous les autres regards demandaient l'aumône aux spectateurs florentins. Le gentilhomme, qui savait un peu de mauvais français, parvint à se mettre en communication directe avec Jacques. Il apprit en quelques mots comment cet autre Enfant prodigue était parti un beau matin de Nancy pour Rome, n'ayant pour tout bagage que sa jeunesse rose et ses verdoyantes espérances; comment il avait rencontré, dans sa route et fort à propos, ces bohémiens qui l'hébergeaient, lui donnaient son pain et son gîte sans trop l'associer à leur brigandage; comment enfin il espérait arriver bientôt à Rome pour étudier les grands maîtres

et devenir lui-même un grand maître s'il plaisait à Dieu. Cette volonté sûre et raisonnée dans un enfant de douze à treize ans intéressa très-vivement l'officier du grand-duc. Il n'avait jamais protégé personne, il voulut être bon à quelqu'un et à quelque chose. Il prit la main de Callot et l'emmena du même pas chez un peintre de ses amis, Canta Gallina : « Faites pour celui-ci comme pour un mien; faites qu'il devienne [digne de vous et de moi. » Callot fut admis à l'instant même ; il dut trouver, en fin de compte, qu'il n'en coûtait pas cher pour aller étudier en Italie. Au bout de six semaines, Callot avertit son protecteur qu'il voulait partir pour Rome ; Rome était la fontaine d'eau vive de l'art, il voulait boire aux sources où le divin Raphaël avait trempé ses lèvres. Le protecteur craignit d'avoir servi un enfant plus vagabond qu'artiste ; pourtant, comme il aimait Jacques, il voulut le protéger encore de sa bourse et de ses conseils. Il lui acheta une mule, lui remplit une valise, lui recommanda les bons chemins dans tous les passages de la vie, lui promit de l'aller voir à Rome, enfin lui dit adieu avec des larmes, en bon père de famille. Jacques, fièrement campé sur la mule, versa aussi des larmes ; mais une fois en route, il oublia bientôt son protecteur pour ne voir que l'horizon attrayant où flottaient ses espérances : l'ingrate enfance ne laisse rien derrière elle.

Le voyage de Callot fut béni du Ciel. Il s'arrêta à Sienne pour visiter l'église. En considérant le pavé du Dôme, cette splendide mosaïque de Duccio, il prit une bonne leçon de gravure. Il se proposa, s'il lui arrivait plus tard de graver, de faire ses figures d'un seul trait, grossissant plus ou moins les lignes avec l'échoppe, sans se servir de hachures. Aux portes de Rome, il laissa aller la mule à sa fantaisie. La bête, qui avait pris un peu de l'humeur vagabonde de son maître, se mit sans façon à une espèce de râtelier ambulant ; elle suivit pas à pas un âne chargé de légumes verts, donnant çà et là un coup de dent. Jacques ne vit pas d'abord ce petit tableau de genre ; son regard ébloui s'égarait au grand tableau de la ville éternelle, où le soleil à son couchant semait une poussière d'or.

Il touchait donc au but ; mais, comme il arrive si souvent, il fut arrêté au moment suprême. Des marchands de Nancy, quittant Rome pour retourner en leur pays, rencontrèrent Jacques Callot perché sur sa mule, le nez au vent, près de recevoir la bastonnade du maître de l'âne qui marchait devant lui. — Ohé ! messire Jacques Callot, où allez-vous ainsi ? — Le jeune voyageur comprit le danger de la rencontre ; il voulut piquer des deux, mais le moyen de s'échapper avec une mule italienne qui pâture si agréablement ! Les marchands nancéiens eurent le temps de saisir le fugitif. Comme les bonnes gens avaient été témoins du chagrin de la famille Callot, ils jurèrent aussitôt de le reconduire sous bonne escorte au seuil paternel. Jacques eut beau faire, il eut beau prier à mains jointes et pleurer de colère, il lui fallut obéir. Il dit adieu à Rome avant d'y être entré.

IV. Le retour à Nancy. Nouvelle fuite, nouvelle arrestation. Le cheval de dame Justice. Troisième départ. L'ambassade de Lorraine. Callot à Rome. Il se livre à la gravure. La passion du cuivre.

Callot tenta à diverses reprises de fuir la caravane marchande, mais les Nancéiens tinrent bon ; il ne fut jamais perdu de vue ; sa mule ne marchait qu'au milieu des autres ; toutes ses tentatives furent vaines. Quoiqu'il voyageât avec d'honnêtes gens, il regretta de tout son cœur ces pendards de bohémiens. Il arriva à Nancy après un mois de cet ennuyeux voyage. Son père l'accueillit par un sermon sur l'école buissonnière et un discours sur la science héraldique ; aussi Callot se promit bien de voyager encore. Il ne fut retenu un peu que par les larmes de sa mère.

Vous le savez, vous le devinez, Jacques repartit bientôt avec une bourse légère, sans avertir personne. Il prit la route d'Italie par la Savoie, après avoir côtoyé le lac de Genève. On n'a pas l'historique de ce second voyage ; on sait à peine qu'il vécut en aventurier dans les mauvaises hôtelleries, souvent en compagnie de pèlerins, de comédiens, de matamores, de gueux de toute espèce. Il arriva à Turin sans trop de mésaventures ; mais à Turin il fit encore une mauvaise rencontre, celle de son frère le procureur, qui voyageait pour la justice. Aussi ce frère impitoyable s'empressa-t-il de lui signifier qu'il le prenait en flagrant délit contre l'autorité paternelle, qu'en conséquence il le condamnait à rebrousser chemin

Le croira-t-on ? le pauvre Jacques fut contraint de retourner à Nancy, à la requête du procureur, en croupe sur le cheval de dame justice. Ce qu'on croira avec bien plus de peine, c'est que Jacques partit une troisième fois, mais avec le consentement et les larmes protectrices de son père lui-même. Il partit à la suite de l'ambassade de Lorraine, qui allait apprendre au pape l'avénement au trône de Henri II. Callot avait quinze ans, il n'y avait pas encore de temps perdu pour étudier à Rome. Il y étudia en effet, et si bien que, passant de la peinture à la gravure, il effaça tous ses maîtres et tous ses rivaux. A Rome, à Sienne, à Florence, devenu aussi laborieux qu'il avait été vagabond, il entassa chefs-d'œuvre sur chefs-d'œuvre. Il n'avait plus d'yeux que pour graver ; s'il sortait de l'atelier, ce n'était que pour chercher des sujets de gravure : un mendiant, un soldat, quelque acteur bizarre de la comédie humaine. Il ne se donnait pas le temps d'admirer les grandeurs et les beautés de la création, ni le soleil, ni les étoiles d'or, ni les fleurs qui secouent leur parfum, ni les beaux soirs, ni les belles nuits, ni la verdure, ni les cascades. Il semblait que Dieu ne lui eût donné que le cuivre pour toute joie ; du cœur et de l'esprit, il n'était plus guère question.

V. Callot rentre en France. Son mariage. Sa conversion religieuse. Louis XIII l'appelle. Il regagne Nancy. Son patriotisme. Chute de la Lorraine. Courage de Callot. A parole d'artiste parole de roi. Derniers jours et derniers ouvrages. Mort de Callot. Son noble caractère. Son tombeau. La batterie de cuisine de sa petite-nièce. L'inconvénient de ressembler à un duc, en 1793

Après de longues années, il retourna à Nancy. Un soir, le vieux héraut d'armes, penché à la fenêtre, voyant s'arrêter un carrosse à la porte de sa maison, demanda à sa femme si c'était un équipage de la cour. La bonne dame Renée, qui voyait plus clair que lui du cœur et des yeux, s'écria, en tombant sans force sur le rebord de la croisée : — C'est Jacques ! c'est ton fils ! Le vieux héraut descendit en toute hâte, se demandant s'il était possible que son fils, le graveur de bouffonneries, revînt en équipage. Il l'embrassa gravement, et, après la première étreinte, il s'empressa de voir si les armes de Callot étaient peintes sur le carrosse. Il mit ses lunettes, et découvrit avec une joie orgueilleuse le blason de son fils : cinq étoiles formant une croix, « la croix du travail, a-t-on dit, car les étoiles indiquaient les veilles de Callot et ses espérances de gloire. »

Un peu fatigué de ses courses vagabondes, Callot résolut de finir ses jours à Nancy; il acheta une maison et se maria. On ne dit rien de sa femme, Catherine Kuttinger, sinon qu'elle était veuve et qu'elle avait une fille. Ce devait être, à coup sûr, un mariage de raison. A peine marié, il devint très-pieux; il assista à la messe tous les matins, et passa tous les soirs une heure en prières. Etait-ce pour remercier Dieu de lui avoir donné une bonne femme? Etait-ce pour se consoler d'un triste mariage? Il se remit à l'œuvre; mais adieu les folles inspirations, adieu la satire et la gaieté! Son burin n'aborda plus que des sujets religieux ou des sujets sévères.

Son talent, comme tous les talents originaux, avait partout du retentissement. Le roi Louis XIII, près de partir pour le siége de La Rochelle, appela le graveur lorrain dans sa suite, en disant que celui-là seul était digne d'immortaliser ses victoires. Jacques Callot obéit avec quelque regret. Après le siége, il revint à Paris achever les gravures de ce fait d'armes. Il fut logé au Luxembourg, où il retrouva son ami Sylvestre Israël, et où il se lia avec quelques décorateurs du palais, décorateurs assez remarquables, tels que Rubens, Simon Vouet, Poussin, Philippe de Champagne et Lesueur.

Malgré ces amitiés illustres, la protection de Louis XIII, les mille attraits de Paris, Callot repartit pour Nancy dès que son travail fut à bout. C'était désormais un artiste national. Il aimait sa province d'un amour noble et fier; en cela, il avait mordu aux traditions paternelles. — Il laissa, parmi ses gravures inachevées, une figure allégorique de la Lorraine, surmontée d'un blason ayant pour devise: *Dieu et mon épée*. Or, Jacques Callot eut la douleur d'assister à la décadence de sa *nation* (le mot est dans les écrits du temps). Charles IV, un soldat téméraire dont l'épée était toute la politique, laissa abattre peu à peu, par un fatal aveuglement, le noble et grand édifice que Henri II lui avait confié; sous ses mains imprudentes, Nancy perdait tout, hormis l'honneur. L'origine des grandes infortunes qui vinrent accabler ce pays fut Gaston d'Orléans. Charles IV lui accorda sa sœur en mariage. Le cardinal de Richelieu fut irrité contre cet allié de son ennemi, à ce point que Louis XIII vint assiéger Nancy à la tête de ses meilleurs soldats; mais il fut désappointé en découvrant que cette place était la mieux fortifiée et la mieux défendue du monde chrétien.

Louis XIII se tint à distance et perdit courage. La mauvaise saison arrivait; on se désespéra sous la tente du roi, on parla de lever le siége, quand le cardinal, qui voulait un triomphe à tout prix, en vint à ses fins (1) par un mensonge suivi d'une violation du droit des gens. Il attira le duc Charles près de Louis XIII, dans l'espérance de signer des préliminaires de paix. Le duc de Lorraine se présenta sans défiance au camp de l'armée française, où le roi, pour obéir au cardinal, le fit prisonnier et lui arracha l'ordre d'ouvrir les portes de Nancy. La princesse de Phalsbourg, qui défendait sa capitale en héroïne, ne voulait tenir aucun compte de cette dépêche d'un souverain captif; mais le gouverneur voulut obéir à son maître. Les Français, faut-il le dire? abusèrent de cette surprise; la garnison, contrainte de mettre bas les armes, pleurait de rage: — Ah! si nous avions su cela, le roi ne serait entré que par la brèche et sur nos corps! Jacques Callot avait été du conseil tenu par la fière Henriette de Phalsbourg; quand il vit que tout était perdu, il s'enferma dans son cabinet pour comprimer sa colère; il pleura de

(1) *Nancy*, — Histoire et Tableau, — par Guerrier de Dumast.

rage en entendant les fanfares des vainqueurs étouffer les sanglots des vaincus.

Tous les artistes insouciants de la ville allèrent faire leur cour à Louis XIII, qui s'étonna de ne point voir Callot parmi eux. — Il a donc oublié mes bienfaits? dit Louis XIII à Claude de Ruet. Le peintre alla répéter au graveur le mot du roi. — Oui, dit le brave artiste avec indignation; oui, j'ai oublié ses bienfaits depuis qu'il est entré tout armé par les portes ouvertes de Nancy. — Claude de Ruet engagea son ami à le suivre au palais ducal, où Louis XIII donnait audience. — Jamais, dit Jacques Callot. Le peintre le laissa à sa colère et à sa douleur. A peine était-il sorti, qu'un ordre vint, signé du duc Charles: « Jacques Callot est appelé au palais devant le roi. » — Eh bien donc, j'irai, mais sans courber le front. Le roi l'accueillit très-gracieusement: — Maître Callot, nous n'avons pas oublié que vous avez mis votre talent au service de notre gloire; vous avez retracé pour les siècles futurs le siége de La Rochelle; à cette heure, vous allez représenter le siége de Nancy. Callot, qui se sentit outragé, releva fièrement la tête: — *Sire*, répondit-il, *je suis Lorrain*, *je me couperais plutôt le pouce* (1)!

Ayant dit cela, Jacques pensa bien qu'il allait payer cher sa réponse audacieuse. Toute la salle fut en rumeur, les courtisans se récrièrent, des épées furent tirées; sur un signe, des soldats armés de pertuisanes se montrèrent à la porte; d'un autre côté, les nobles Lorrains, demeurés fidèles à leur pays, firent cercle autour de Callot, décidés à le protéger et le défendre, quand Louis XIII, qui avait çà et là l'âme d'un roi et d'un homme, dit à Callot, à la grande surprise de toute la cour et de l'artiste lui-même: — Monsieur Callot, votre réponse vous honore. — Et, se tournant vers les courtisans: — Le duc de Lorraine est bien heureux d'avoir de tels sujets (2)!

Cette même année, Jacques sentit les atteintes du mal qui le tua lentement. Ce fut aux portes du tombeau qu'il exécuta son grand œuvre de la *Tentation de saint Antoine*, poëme burlesque et grandiose, dont presque toutes les pages sont dignes de l'Arioste et du Dante.

Ne voyez-vous pas là du grotesque à faire peur ou à faire plaisir? Callot a voulu représenter le triomphe de la vertu, résistant par le signe de la croix à toutes les attaques de l'enfer. C'est une œuvre pieuse, faite, entre la messe et la prière du soir, par un poëte fantasque, mais chrétien.

Les médecins lui ordonnèrent d'abandonner le travail, de vivre sans souci à la campagne, au grand soleil et au grand air. Il ne tint pas compte de l'ordonnance des médecins; il voulut consacrer ses dernières forces à parachever son œuvre immense, ne trouvant de charme que dans le travail. Il était la proie d'une tristesse sans cause apparente; il n'avait plus d'ardeur à rien, hormis à prier

(1) Voyez cet épisode mis en scène, t. VIII du *Musée*, p. 275, avec cinq mendiants gravés d'après Callot.

(2) Callot était un noble caractère. De Ruet, son ami, peintre d'histoire, directeur des fêtes sous les ducs Henri et Charles, le décria; Callot, pour se venger à sa manière, grava en pied le portrait de son ami, et le lui envoya avec des vers enthousiastes.

Il accueillait gaiement la critique. « On rapporte que, dessinant un jour, au milieu de ses jeunes émules, une figure plus grande que de coutume, ceux-ci se prirent à rire de ses défauts. Au lieu de se fâcher du mode et de la sévérité de ce jugement, Callot, sans hésiter, prend part à ce mouvement de gaieté, et, se rendant justice à lui-même, il entoure son défectueux colosse d'une multitude de petites figures charmantes qui le montraient au doigt en signe de dérision. Qui ne reconnaîtrait l'homme à ce trait? » (Des Maretz.)

Dieu; il n'était pas mort, et il n'était déjà plus de ce monde. Il porta plus d'une année le deuil de lui-même.

Callot acheva de mourir le 25 mars 1635, âgé de quarante-deux ans. On l'inhuma dans le cloître des Cordeliers; on lui éleva un tombeau fastueux parmi les sépultures de la famille des ducs de Lorraine, tombeau surmonté d'une pyramide où était suspendu le portrait de l'artiste, peint sur marbre noir par son ami Michel Lasne. Callot était représenté avec des cheveux noirs partagés sur le front, et coupés à la manière des curés de sa paroisse; une touffe de barbe en pointe au menton, des yeux ardents, un teint coloré. Il était vêtu d'un pourpoint noir, avec large fraise et manchettes retroussées. Enfin, il avait au cou la chaîne d'or et la médaille du grand-duc de Florence.

Il en coûte quelque chose pour être enterré en grand seigneur : en 1793, les sans-culottes, croyant avoir affaire à un grand-duc, mutilèrent le portrait et détruisirent le tombeau. On retrouva la moitié du portrait, on parvint à sauver ce débris curieux. Après avoir subi les atteintes de la Révolution française, les cendres de Callot, retrouvées en 1825, ont été religieusement transportées dans l'église. Callot repose encore côte à côte avec les ducs de Lorraine, sous un tombeau en autel surmonté d'une pyramide. Il faut espérer qu'il reposera en paix cette fois jusqu'au jugement dernier.

Avait-elle lu cette pompeuse épitaphe, la petite-nièce de Callot, la mère de Mme de Graffigny, qui de toutes les planches de Jacques Callot, les vraies armoiries de la famille, se fit faire une belle batterie de cuisine? O vanité des épitaphes!

VI. L'œuvre de Callot, 1,600 planches. La gravure à l'eau-forte. Albert Durer, Rembrandt et Callot. Le carnaval de la vie. La fantaisie en guenilles. L'auteur à Callot.

L'œuvre de Callot se compose de près de seize cents planches, en y comprenant celles signées d'Israël.

Il gravait avec une agilité merveilleuse, il a plus d'une fois terminé une planche en un jour; il devisait avec ses amis, jetait un mot plaisant en même temps qu'un trait bizarre, et s'étonnait lui-même d'avoir créé une figure.

La gravure à l'eau-forte est, comme on l'a dit, l'écriture de la pensée de l'artiste. Avec elle, toute liberté de touche et de fantaisie; Callot est le grand maître de la gravure à l'eau-forte.

Selon le révérend père Dom Calmet, « il est telle gravure de Jacques, où l'on peut, sous un écu de six francs, cacher cinq à six lieues de pays et une multitude de figures toutes en action. »

Toutefois, venu après Albert Durer et avant Rembrandt, Callot, malgré tout son génie, s'efface un peu entre ces deux grands maîtres en l'art de graver. Albert Durer est naïf jusqu'au sublime, il nous touche et nous fait rêver; Callot nous éblouit seulement et nous amuse.

Rembrandt, qui tient à la grande famille de Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Corrége, Titien et Rubens, a été aussi, comme l'artiste lorrain, un peintre des haillons; si Callot est la plus haute poésie en guenilles, il n'est souvent que le caprice en guenilles. Rembrandt néglige le contour pour l'effet, Callot néglige l'effet pour le contour; l'un est la couleur en gravure, l'autre le trait. Tous trois ne se proposaient pas le même but, mais tous trois ont touché leur but.

Nul n'a aussi abondamment que Callot moissonné avec une faucille d'or dans le pays verdoyant de la Fantaisie. Mais son œuvre n'est pas le tableau de la vie, c'en est le carnaval; ses guenilles ne sont que des déguisements. Quoique Français, il n'a rien de la profondeur comique de Molière ni de la naïveté gauloise de La Fontaine. Mais ce carnaval de Callot est éblouissant; c'est toute l'histoire de la gaieté italienne qui a jeté son premier chant dans l'Arioste, et dont le dernier éclat de rire retentit au dix-huitième siècle dans les comédies de Gozzi.

—

AMI CALLOT,
PHILOSOPHE RÊVEUR SOUS TES GUENILLES HYPERBOLIQUES,
POETE ATTRISTÉ SOUS TON RIRE ÉCLATANT,
SI J'AI MANQUÉ TON PORTRAIT, PRENDS TON CRAYON SATIRIQUE,
ET D'UN TRAIT VENGEUR CRUCIFIE-MOI
PARMI TES PLUS FANTASQUES SILHOUETTES.

ARSÈNE HOUSSAYE.

CHRONIQUE DU MOIS.

DON JOSÉ ZORILLA.

N'est-il pas remarquable que la plupart des biographies de poëtes tournent dans le même cercle, comme l'histoire de l'humanité dans le système de Vico? Leurs parents sont tous pour l'axiome de Platon, qui excluait les rêveurs de sa République. Ils veulent que leurs fils prennent part aux manœuvres actives de l'équipage social; qu'ils portent la main aux câbles, au gouvernail, au porte-voix du commandement; et les poëtes, jugeant que le plus beau rôle est de lire dans les étoiles la marche du navire, comme le Chatterton d'Alfred de Vigny, voient leur enfance contemplative troublée par des luttes domestiques, d'où ils sortent maudits quelquefois, brisés trop souvent, mais presque toujours vainqueurs.

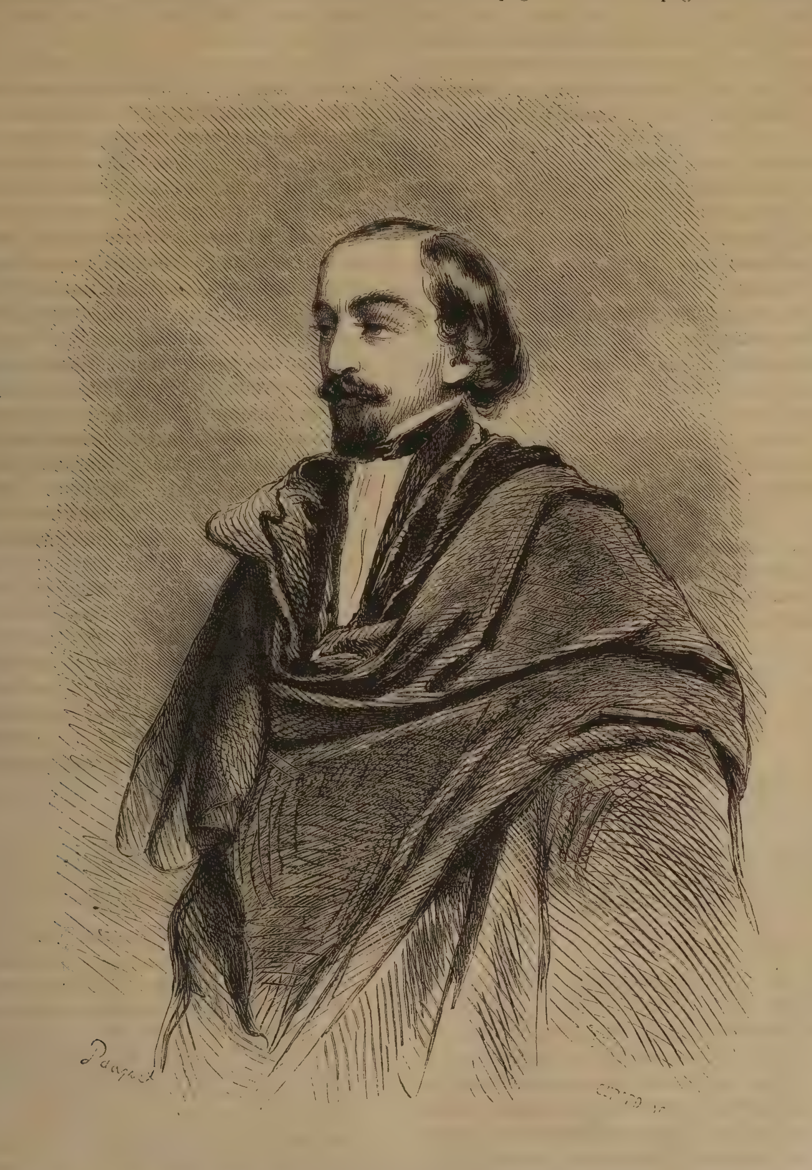
La vie de don José Zorilla est un exemple frappant de ces triomphes, héroïquement achetés, de l'imagination filiale sur le jugement paternel.

Né à Valladolid, le 21 janvier 1817, de don Joseph Zorilla, magistrat de la chancellerie, et de dona Nicomedes Moral, le jeune Zorilla voyagea, dès l'enfance, de sa ville natale à Burgos et à Séville, où son père fut conduit par les devoirs de sa charge. En 1827, celui-ci se vit appelé à Madrid, en qualité d'*alcade de casa y corte* (juge d'un tribunal suprême du Conseil de Castille, et surintendant de la police du royaume). Il plaça son fils au Séminaire royal des nobles, vaste établissement dirigé par les Jésuites, et doté de grands priviléges par la cour d'Espagne. Les aînés ou les héritiers des premières familles de l'Etat y recevaient une éducation solide et brillante. Zorilla y étudia avec eux, jusqu'en 1833, les humanités, la philosophie, les mathématiques, les langues, le dessin, la musique, et tout ce qui pouvait développer sa riche imagination.

Quand il sortit du collége, son père n'était plus à Madrid; il le rejoignit dans un petit village de la Vieille-Castille, où l'avait confiné un ordre souverain, qui lui interdisait l'accès de la cour et de toutes les résidences royales.

Bientôt Ferdinand VII meurt. La guerre civile surgit de

son tombeau... L'ancien magistrat quittera-t-il son fils pour défendre ses principes politiques ? Il en est violemment tenté, mais son devoir de famille l'emporte. Il reste trois ans dans son agreste retraite, surveillant les études de droit que le jeune Zorilla suit aux universités de Tolède et de Valladolid. Dévouement inutile ! Les champs ingrats de la jurisprudence rebutent le poëte naissant, enivré des parfums littéraires qu'il a respirés au collége des Jésuites. Les codes latins et castillans lui tombent des mains, et la folle du logis y substitue le *Romancero*, don Quichotte ou les drames de Caldéron. Emu des avertissements réitérés de son père, il se lève pour courir aux leçons de droit civil ou criminel..., et, chemin faisant, une danse de gitanos l'arrête, un vieux soldat le retient par un récit de bataille, une résille entr'ouverte l'égare à la suite de deux étoiles, un chant le fait rêver aux légendes des Maures et des Arabes, une ruine lui parle de la vieille Espagne et des compagnons du Cid... Et voilà notre élève en droit assis sur une pierre, dessinant les caprices d'une arabesque entre deux articles de lois, ou crayonnant une ballade au verso d'une dissertation sur les *fueros*.



Portrait de don José Zorilla. Dessin de M. Pauquet.

Bref, à la fin de l'année il savait par cœur toutes les traditions de Tolède ; et l'aride procédure s'échappait de sa mémoire au souffle de la poésie, comme un nuage de poussière devant le simoun oriental.

Vous devinez ce qui arriva. Le père, qui voulait faire de son fils un grand jurisconsulte, et le fils qui ne pouvait résister à ses tendances naturelles, s'irritèrent l'un contre l'autre et finirent par se brouiller. Ce fut le seul procès qui put intéresser le jeune Zorilla. Les deux parties, croyant plaider *pro domo sua*, déployèrent une égale énergie.

— Puisque vous tournez le dos à la carrière législative,

dit le père, vous prendrez la bêche et vous irez sarcler nos vignes.

— Puisque mon père, se dit le fils, m'a donné une éducation contraire à ses projets sur moi, j'aime mieux tirer de cette éducation le parti qui me convient, que d'en sacrifier les fruits à une nouvelle instruction antipathique à mes goûts.

Le raisonnement avait du bon, n'eût été la désobéissance. Elle alla malheureusement jusqu'à l'imitation de l'enfant prodigue.

Un jour, notre rêveur, poussé à bout, franchit le seuil paternel et regarde à l'horizon, du côté de Valladolid. Les légendes de la vieille cité l'appellent en chœur comme les sorcières de *Macbeth*. Les monuments gothiques et byzantins se dressent à ses yeux dans un mirage éblouissant... Les fêtes de la cour se dessinent dans le fond, avec leurs cavalcades de señoras et d'hidalgos. Zorilla n'y tient plus. Il avise une jument qui pâturait dans le pré d'un de ses cousins. Il s'y élance à poil et sans étrier. Il envoie un soupir et une larme au toit de son enfance, à cette maison chère à son cœur, mais qui a revêtu pour son esprit la forme d'un code monstrueux à feuilleter nuit et jour... Le voilà en route pour Valladolid, éperonnant son coursier du talon, éperonné lui-même par la Muse qui monte en croupe et galope avec lui...

Relisez, dans notre dernière livraison, l'enfance de Jacques Callot, et vous imaginerez les aventures de notre poëte, qu'il ne nous est pas permis de vous raconter. Lui aussi trouva le chemin de la gloire sur une voiture de gitanos errants...

La gloire! Il ne fallait pas moins pour le justifier. Son père, arraché de sa retraite par ses ennemis, n'ayant plus de fils à conduire à la barre législative, engage secrètement sa fortune et passe au camp de Don Carlos. Ce camp était une cour, et les cours sont les mêmes partout. Les principes inexorables du magistrat lui font des adversaires de ses amis. Il émigre en France après la convention de Vergara. C'est là que son fils devait prendre sur lui une noble revanche...

Zorilla avait débuté dans la poésie par un coup de maître, le *Sepulcro de Figaro*. Mis en lumière par cette œuvre, il épanche sa verve à flots abondants, publie volumes sur volumes, remplit de son nom l'Espagne et l'Amérique, se voit contrefait par les libraires étrangers, discuté et admiré par tous les critiques de l'Europe, et enfin placé à la tête de ses rivaux, à l'âge où ceux-ci étaient encore ignorés.

Sa renommée parvient à son père dans l'exil. L'ancien magistrat s'en offense d'abord, et regrette de voir un talent, qui eût trôné au barreau, employé à quoi? se disait-il. Sans doute en folles rimes et en caprices impies ou scandaleux! Il ouvre avec répugnance, avec colère peut-être, les livres de son fils; et qu'y trouve-t-il, à chaque page? O surprise! Les principes religieux les plus solides et les plus purs, les héroïques souvenirs auxquels il a sacrifié sa propre vie, les traditions de la gloire et de la foi espagnole, animées en récits palpitants et chantées en strophes harmonieuses... Il bénit ces vers qu'il avait maudits, il applaudit, il pleure; il fait mieux encore: il rappelle et embrasse son enfant.

Zorilla couvre alors de son nom aimé le nom suspect de son père; sa jeune renommée devient l'égide du proscrit. Elle le ramène triomphant en Espagne, et lui fait restituer ses emplois, ses honneurs, ses services, même ceux qu'il a rendus à don Carlos!...

Admirable jour pour tous deux, et vengeance digne de l'un et de l'autre!

C'était en 1845. Le père et le fils regagnent, en se donnant la main, la terre de leurs aïeux (Torre quemada). Bientôt le second présente au premier la femme qui a mérité de porter son nom, et tous trois passent ensemble les étés de 1847 et 1848. Pourquoi tant de bonheur dura-t-il si peu? Demandez-le à la Providence. En septembre 1849, le père de Zorilla mourut, étouffé par la goutte, sans avoir pu dégager ses biens grevés par le malheur et l'exil.

Il avait savamment indiqué à son fils tous les moyens que lui fournissait la loi de sauver sa fortune; mais, redoutant de compromettre dans les chicanes un nom sans tache, le noble poëte accepta, les yeux fermés, toutes les dettes, et livra sa succession entière aux créanciers.

Ses amis voulurent le dédommager par quelques-unes de ces sinécures que les gouvernements offrent aux écrivains qui les servent de leur plume. Mais Zorilla avait juré à son père de ne jamais prendre parti contre les champions de don Carlos. Il tint religieusement sa promesse, et garda, loin des régions politiques, toute son indépendance littéraire.

Les œuvres poétiques de Zorilla forment vingt-six volumes, comprenant près de 200,000 vers. Une telle verve rappelle Caldéron et Lope de Vega. Ses œuvres ont rapporté de grandes sommes aux éditeurs et aux contrefacteurs. M. Baudry en a réimprimé les trois quarts en France, et en a inondé l'Europe et l'Amérique. Les sujets principaux sont les traditions historiques et religieuses de l'Espagne et de l'Orient. Ainsi que l'annonçait notre dernier *Mercure*, l'auteur vient de se fixer à Paris, pour revoir, compléter et publier lui-même, comme l'a fait M. de Lamartine, une édition qui sera la seule avouée par lui. Le *Musée des Familles*, honoré de ses précieuses confidences, en publiera des épisodes inédits, qui, à travers le transparent de la traduction, révéleront à nos lecteurs la puissance et l'éclat de cette muse castillane.

Qu'on en juge dès aujourd'hui par les strophes suivantes, dans lesquelles nous avons essayé de faire passer la chaleur et l'harmonie de l'original.

LA FOI,

FRAGMENT INÉDIT DU LIVRE X DE *Grenade*,

POEME ORIENTAL.

Foi, source des vertus et mère du courage,
Pour les enfants bénis que ton égide ombrage
Le temps n'a pas de fin, la mort n'a pas d'adieu.
Animés de ta force, embrasés de ton feu,
Des anges de l'abîme ils affrontent la rage,
Car ils ont dans le cœur la puissance de Dieu.

Ton flambeau radieux, porté par les archanges,
Ouvre l'Eden immense au martyr souriant.
Du Christ victorieux il conduit les phalanges
Des ténèbres du Nord aux feux de l'Orient.
Devant Colomb, guidé par ses clartés étranges,
Il fait sortir des mers un monde verdoyant.

Tes exploits seuls, ô Foi! vivent dans la mémoire.
Talisman du génie, aiguillon de la gloire,
Depuis le vieux Nemrod jusqu'à Napoléon,
Sans toi, point de grandeur; sans toi, point de victoire.
Atlas de l'univers, tu portes dans l'histoire
Les deux pôles debout sur tes bras de lion.

L'homme qui croit peut tout. Sous sa parole sainte
Volent monts et clochers, comme des tourbillons.
Son pied marque le sol d'une éternelle empreinte.
Dans les flancs de la pierre il ouvre des sillons.
Des cités à venir son doigt traçant l'enceinte,
Fait du désert muet surgir des nations.

Avec toi tout prospère, et sans toi tout succombe.
L'empire que tu fuis croule derrière toi;
Un autre le remplace, aux lueurs de ta loi.
Le peuple qui te perd n'est plus qu'une hécatombe...
Ainsi, comme un torrent, Grenade sur sa tombe
Vit passer la Castille, où revivait la Foi!

PITRE-CHEVALIER.

LA CHAPELLE DES ROCHES.

UN MYSTÈRE HISTORIQUE.

Nous aurons beaucoup de choses à dire sur l'ouragan de bals et de fêtes, sur le tourbillon de schotisch, de mazurkas et de galops, qui remplacent à Paris les giboulées de neige, absentes de l'hiver en 1851. Mais nous renvoyons ces frivolités à notre *Mercure* et à notre causerie des *Modes vraies*, pour donner le peu de place qui nous reste à une chose beaucoup plus intéressante, à une étrange conjecture historique, faite pour émouvoir tous les biographes, chroniqueurs, romanciers et dramaturges.

Vous connaissez le fameux tournoi du 30 juin 1559, dans lequel le roi de France Henri II reçut du comte de Montgommery une blessure à l'œil, dont il mourut le 10 juillet. Vous avez cru avec tous les historiens que cette blessure était un *accident* fatal. Or, que diriez-vous si elle était le résultat *prémédité* d'un duel à mort? Ecoutez et jugez; voici ce qu'on nous écrit à ce sujet:

« Je visitais hier une de ces perles architecturales du seizième siècle, brisées par le vandalisme, et oubliées par l'indifférence sur tous les points de notre sol où les révolutions ont passé en faisant le mal. C'est la chapelle des Roches-Tranchelions, dans la Touraine, que le fidèle crayon de M. de Bar vous rendra telle que le marteau de 1793 l'a laissée. Un infatigable antiquaire du pays m'accompagnait... — La terre et le château des Roches, me disait-il, étaient jadis une seigneurie importante. Possédé successivement par les familles de Latouche, de Montgommery, Ferrand, de Beauveau, de Montgoger, etc., ce domaine appartient aujourd'hui à M. le comte Arthur de la Villarmois, du chef de sa femme, Marie de Grollier, de la maison de Choiseul. Mais ce n'est pas là ce qui doit nous occuper. Après le tournoi de la rue Saint-Antoine, le comte de Montgommery, capitaine de la garde écossaise, se réfugia aux Roches, chez son beau-père, Lancelot de La Touche. Pourquoi Montgommery se cachait-il, s'il avait tué involontairement le roi de France? Ce mystère intrigua fort les curieux; et le petit-fils d'un contemporain, que mon grand-père a connu, affirmait que la joute du roi et du capitaine avait été, à l'insu de tout le monde, un duel à mort.

« Voici, selon sa version, comment les choses se seraient passées. Montgommery et Henri II s'étaient rencontrés, quelques jours auparavant, à une fête où le roi était déguisé et masqué. Ils se prirent de querelle violente, et le comte insulté demanda raison à son adversaire inconnu. Celui-ci l'entraîna dans un cabinet, et se démasqua. Reconnaissant le roi, Montgommery le salua ironiquement, et s'écria que, masque pour masque, le diadème était le plus commode pour rester impuni. Le chevaleresque Henri II ne put souffrir cette injure. —Qu'à cela ne tienne, dit-il à son sujet; monarque pour tout le monde, je ne suis plus pour vous qu'un gentilhomme. Voici le moyen de nous battre, à la fois secrètement et publiquement, de concilier la règle des preux avec le droit de la royauté. Nous jouterons ensemble au tournoi qui se prépare. Rien de plus aisé que de faire de ce jeu d'armes un duel à mort. Il nous suffira de déboucler nos casques et de reprendre la passe, quand nos lances auront été rompues... Si vous me tuez, vous ne serez qu'un imprudent; si je vous tue, ce ne sera qu'un petit malheur. J'aime mieux mourir en bon chevalier que de vivre en mauvais roi. Votre père a bien failli brûler le mien dans un simulacre de siége! (1) On dira que les Montgommery ont la main malheureuse, et mon successeur abolira la mode des tournois. Le reste demeurera entre nous jusqu'au tribunal de Dieu...

« Le capitaine accepta, et le tournoi eut lieu comme vous savez... Le dernier jour, à la dernière passe, le roi, vainqueur jusque-là, prit deux lances qui restaient, et en présenta une à Montgommery. Celui-ci, *hésita fort*, disent les historiens... *Il n'obéit qu'à la troisième sommation de Henri II.* Enfin ils s'élancèrent l'un contre l'autre, aux applaudissements de la cour. Leurs lances brisées, ils en gardèrent les tronçons, et celle du comte, relevant la visière du roi, lui entra dans l'œil et lui traversa le crâne.

« Emporté mourant de la lice, Henri II ne reprit la parole que pour ordonner qu'on respectât son meurtrier *involontaire*. Catherine de Médicis, l'implacable veuve, soupçonna-t-elle la vérité? Le fait est qu'elle persécuta Montgommery, devenu chef protestant, depuis la Saint-Barthélemy à laquelle il n'échappa qu'en *faisant trente lieues à cheval tout d'une erre*, jusqu'à l'échafaud de la place de Grève, où elle fit tomber sa tête le 27 mai 1574. Dégradés de la noblesse par son ordre, les fils de Montgommery s'en relevèrent par leurs vertus, — comme l'avait annoncé leur père en mourant.—

« Telle est la confidence de mon antiquaire. Elle n'a d'autre garant qu'une tradition verbale... Mais elle renferme un drame si palpitant, que j'ai cru devoir vous l'adresser.

« Jugez de mon émotion, lorsque mon guide, après ce récit, me montra dans la chapelle croulante la signature de Montgommery et celle de sa femme, Isabeau de La Touche, poinçonées sur l'escalier de la tourelle, et parfaitement conformes à celles qui figurent sur des titres authentiques.

« De tels souvenirs ne suffiraient-ils pas pour préserver d'une ruine entière les débris, si gracieux d'ailleurs, sauvés de l'oubli par M. de Bar? »

C. DE CHATOUVILLE.

Les Roches-Tranchelions. Février 1851.

— En faisant dernièrement l'éloge du cours de M. Colart, nous ne nous attendions pas à prononcer une oraison funèbre. L'éminent professeur vient de mourir, presqu'en chaire, à cinquante-huit ans. Il emporte les regrets des princes, ses élèves, de tout le corps enseignant et de plusieurs milliers de familles. Heureusement, ses dignes collaborateurs vont continuer *ses leçons*.

(1) En 1521, François I[er] s'amusait avec ses amis à prendre d'assaut, à coups de boules de neige et de pommes cuites, la maison du comte de Saint-Pol. Jacques de Montgommery, qui figurait parmi les assiégés, lança un tison ardent au menton du roi. La gravité de la blessure et la trace qu'elle laissa amenèrent la mode des longues barbes et des cheveux courts.

Chapelle des Roches-Tranchelions (Touraine). Dessin de M. de Bar.

CONCERTS DE L. LACOMBE.

Ce jeune roi du piano, qui est déjà un prince de la composition, après avoir ému tous les dilettantes parisiens, à la salle Sainte-Cécile, vient d'entreprendre un grand voyage en France et à l'étranger. Les journaux de Lille sont pleins du compte-rendu de ses brillantes soirées musicales. Au nombre des compositions du célèbre pianiste qui ont été redemandées ou le plus applaudies, ils citent le *Torrent*, le *Choral*, le grand *Galop*, le deuxième trio en *la* mineur, et la polonaise en *ré*. Ce sont les mêmes morceaux qui, joints à l'interprétation à la fois savante et passionnée des deux plus belles sonates de Beethoven et de quelques fantastiques rêveries de Chopin, ont valu dernièrement à Louis Lacombe un si éclatant succès à Paris. Les dilettantes lillois lui ont demandé un quatrième concert, composé des fragments de ses compositions symphoniques, *Manfred* et *Arva*. Ces deux œuvres ont produit une sensation profonde, qui a trouvé de l'écho jusqu'en Allemagne, où l'auteur est attendu pour les exécuter.



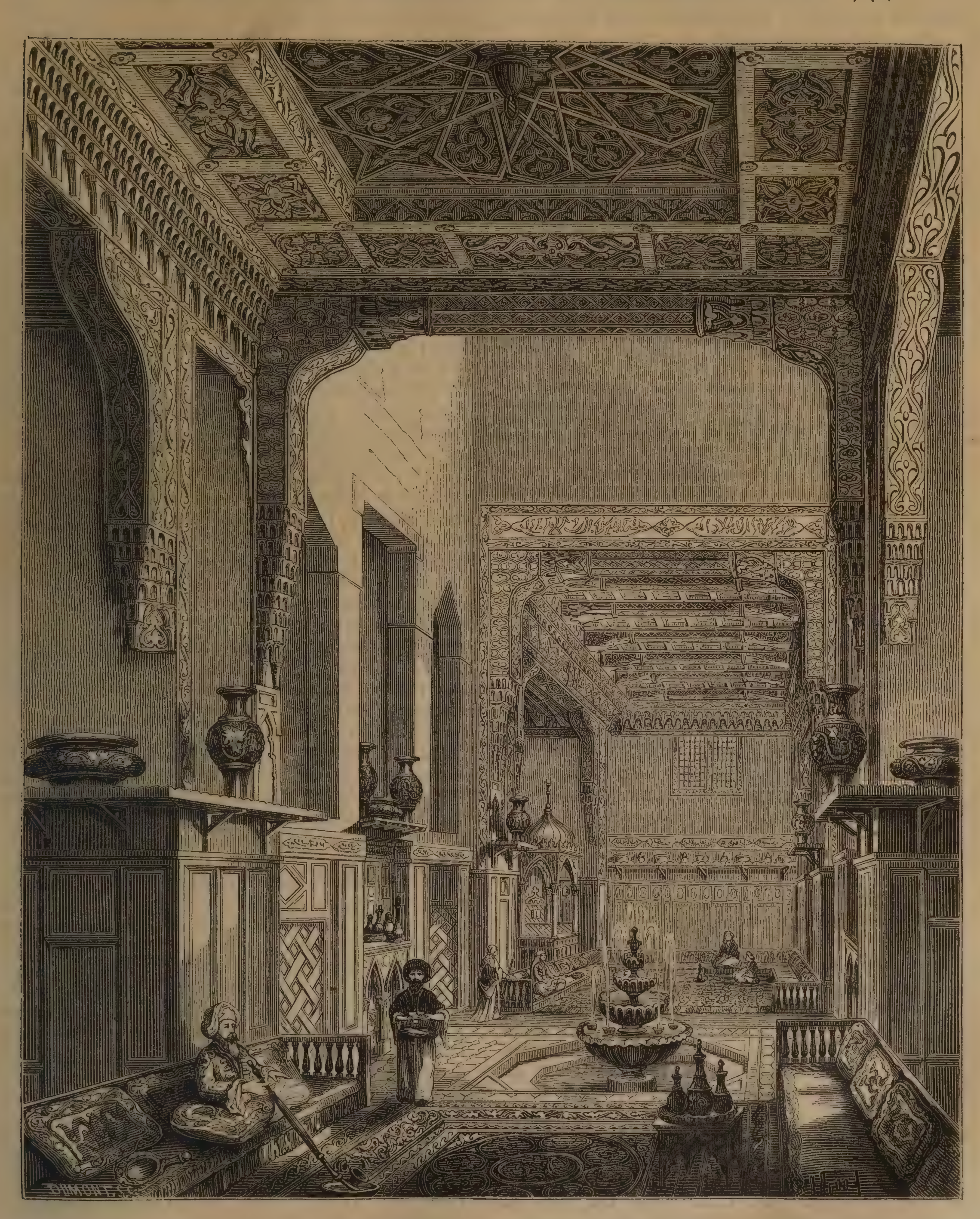
EXPLICATION DU RÉBUS DE JANVIER.

Que le Roi du ciel est grand, puisqu'il fait mourir les plus grands rois de la terre! Paroles prononcées par Clotaire Ier à son lit de mort.

Typographie HENNUYER et Ce, Batignolles.

LE PARADIS DE MAHOMET

(SCÈNES DE LA VIE ORIENTALE, PAR M. GÉRARD DE NERVAL) (1).



Salle d'été de Stanislas. — Maison du quartier Hauch-Hadon, au Kaire.

Avant d'ouvrir ce livre de M. Gérard de Nerval, un des plus séduisants qui puissent tenter un homme de goût, garantissez-vous contre ses conséquences par la lecture de l'anecdote suivante :

Stanislas Duhamel était un Parisien blasé. Il avait

(1) Hippolyte Souverain, éditeur. 1850.

épuisé toutes les émotions et toutes les jouissances de la vie. Comme étudiant du siècle des lumières, il avait protesté contre l'obscurantisme, en cassant les réverbères du quartier latin ; comme homme du beau monde, il s'était fait mettre au violon du bal de l'Opéra; comme homme politique, il avait crié : *Vive la Réforme!* en Février, ce qui l'avait ruiné comme négociant, et il avait passé les journées de juin à compter les bouteilles de sa cave, ce qui l'avait fait nommer lieutenant dans la garde nationale...

Ne sachant plus que faire jusqu'à la révolution prochaine, il loua pour huit sous les *Scènes de la vie orientale*, et se dit, à la dernière page : — Voilà mon affaire ! je vais en Egypte ceindre le turban, et j'entre de plein pied dans le paradis de Mahomet... J'aurai un palais avec des fontaines, un sérail avec des odalisques, un palanquin avec un cortége d'esclaves, etc., *La Alla ila Alla!*

Stanislas ne fit qu'un bond jusqu'à Marseille, et, quelques semaines après, il débarquait au Kaire.

Il loua, dans le quartier Hauch-Hadon, au prix d'une mansarde parisienne, le magnifique logis dont notre gravure représente la salle d'été. Maison, cour et jardin, colonnades, ombrages, pavés de marbre, fontaines, arabesques, escaliers à jour, tout cela pour soixante-quinze francs!... Notre Parisien était dans la jubilation. Au bout d'une heure seulement, il remarqua que son palais était une solitude; que les fenêtres, artistement découpées, n'avaient pas la moindre vitre; que la chaleur du jour et l'humidité de la nuit y pénétraient *ad libitum*, avec les ophthalmies et les rhumatismes... — Remédions à cela, dit-il à son drogman, par un mobilier splendide et une foule d'esclaves.

Le drogman alla au bazar voisin, et le mobilier fut établi le soir même. — Des cages de palmier, bourrées de coton et couvertes de toile de Perse, voilà les divans et les lits; une petite table ronde, des nattes, des tasses, des pipes et des narguilés, voilà de quoi recevoir le pacha lui-même ! s'écria l'interprète, enchanté de son ouvrage.

Stanislas fut moins enchanté, lui; mais impossible d'avoir d'autres meubles, si ce n'est au poids de l'or, comme encouragement au négoce, et à condition de n'en point faire usage. Il obtint par grâce des rideaux pour remplacer les croisées absentes.

En revanche, son personnel domestique fut très-abondant. On lui procura un garde-porte, un *quatibessis* (secrétaire), un *khazindar* (trésorier), deux cuisiniers, trois *thiboukji* (porte-pipe), quatre *kahwedji-bachi* (porte-café), cinq *wekill* (entremetteurs-truchements), six conducteurs d'ânes, sans compter un *selikdar*, pour porter ses armes, un *seradjbachi* pour tenir son cheval, et plusieurs *yamaks*, pour aider les autres. Un *effendi* se devait tout cela.

— Je serai du moins servi comme un roi ! pensa Duhamel. Mais, le lendemain, ses cuisiniers lui offrirent des poules maigres, écloses dans le four à œufs; du chien déguisé en mouton, des sauterelles fumées à la pâte de dourah, le tout assaisonné de couscoussou et d'une moutarde assez semblable à des charbons ardents...

Puis il s'aperçut qu'il était l'esclave de ses esclaves. Chacun se renfermant dans sa besogne, et la plupart faisant la sieste en plein jour, il trouvait l'ânier quand il avait besoin du secrétaire, et *vice versâ*. Les yamaks se redressaient avec indignation quand il les envoyait fermer la porte, etc., etc. Son cheval n'était jamais sellé que pour promener le *seradjbachi*. Les porte-pipe et café lui servaient cent tasses et cent narguilés par jour, afin de se régaler à ses dépens...; tous les voisins et tous les passants venaient, l'un après l'autre, s'accroupir sur ses divans, et savourer son moka, son tabac et son eau-de-vie.

Puis encore, bien que les salaires et les denrées fussent à vil prix, l'entente cordiale des marchands et des valets produisait des additions ruineuses... Ces derniers ne coûtaient que cinq sous par jour ; mais les *batchis* (pourboire) montaient à l'infini, et chacun se faisait payer tous les soirs, afin de pouvoir changer de maître le lendemain.

— Je vais supprimer ces désagréments, dit Stanislas, en devenant Turc pour tout de bon.

Et il courut chez un barbier, qui lui rasa la tête, sauf une mèche au sommet du crâne...

Pourquoi cette mèche unique? demanda le Parisien.

— Pour le jour où l'on vous coupera le cou, répondit le brave homme. Tout bon musulman doit s'attendre à cette opération, particulièrement les anciens chrétiens, qui ne finissent guère autrement. Sans cette mèche, que saisit la main du bourreau, on montrerait leur tête au peuple, en la prenant honteusement par le nez...

Duhamel frissonna, mais passa outre, et revêtit le caftan et le tarbouk.

Alors il s'occupa de former son sérail. Ce fut l'affaire de quelques heures. Il acheta, aux bazars des femmes, six Abyssiniennes, à quelques centaines de francs la pièce. Cette fois, le paradis de Mahomet allait lui ouvrir toutes ses portes... Attendons un peu...

D'abord, Stanislas ne put faire décrasser ses houris, enduites de beurre et d'huile, des pieds à la tête. Puis, en fait d'entretien, il eut beau se contracter la bouche et le nez, il lui fut impossible d'articuler les noms bien-aimés, composés de Z, de P et de J, une véritable série d'éternuements ! Enfin, il apprit qu'il s'était donné six tyrans, en croyant acquérir six femmes. Elles le laissaient maître chez lui, mais elles restaient maîtresses chez elles, les deux appartements étant rigoureusement séparés. D'un côté, le mari pouvait fumer et boire indéfiniment, comme on a vu; de l'autre, les épouses se baignaient, se paraient, recevaient des amies, et consommaient les provisions du maître... Il lui fallait annoncer sa visite du jour au lendemain, et quand il se présentait à l'heure indiquée, il trouvait à la porte du harem une paire de pantoufles, qui le forçait à rebrousser chemin, sous peine d'utiliser sa mèche de cheveux. Telle est la loi du Koran, et telles sont les délices de la polygamie.

Un jour enfin, Stanislas fut reçu, et pria les Abyssiniennes de danser. Elles lui firent répondre, en le menaçant du Pacha, qu'elles étaient des *cadines* (dames) et non des *odaleuks* (odalisques), et elles le plantèrent là, pour ne plus lui pardonner.

Rentré chez lui furieux, il envoya chercher des *ghawasies* et des almées par la ville. On lui en amena trois, revêtues de brillants costumes. Elles dansèrent et chantèrent fort mal; mais il se persuada qu'elles étaient adorables ; et, suivant la mode orientale, quand elles s'inclinèrent devant lui trempées de sueur, il colla au front de chacune cinq pièces d'or... O miracle ! il s'aperçut alors que les prétendues almées étaient des hommes déguisés en femmes ! Il n'y en avait pas d'autres au Kaire...

Bref, Stanislas revendit les Abyssiniennes le double de ce qu'il les avait payées, réalisant ainsi le plan du marchand et de la marchandise, comme le lui indiqua leur commun sourire; et, pour remplir sa bourse cruellement dégarnie, il épousa devant le prêtre cophte, sans lever son voile hermétiquement fermé, une riche héritière avec une dot de vingt mille piastres (5,000 francs), pompeusement annoncée par le *weskill*... Or, en soulevant le *hab-*

barah de la mariée, il reconnut une vieille modiste de la rue Saint-Denis! Et quand il voulut toucher les espèces, on lui présenta une quittance, en lui apprenant que c'était l'époux qui fournissait la dot, suivant le noble usage d'Orient... Il fallut payer les 5,000 fr. et garder la modiste, car Duhamel était cette fois marié à perpétuité!

Il en fit une maladie noire, et fut soigné toujours à l'orientale... On pendit des guirlandes d'oignons, — anciens dieux de l'Egypte, — au-dessus de son lit, ce qui le fit pleurer à chaudes larmes cinq jours durant. On lui donna une toux convulsive, en lui brûlant sous le nez de l'alun dans un réchaud, tandis que les *santons* lui frappaient les reins en chantant. Il guérit malgré cette médecine, et renonça enfin au paradis de Mahomet.

Mais il n'en sortit pas encore assez vite. Un jour, il trouva sa rue barrée par les troupes, il fut saisi, garrotté et conduit aux travaux du Nil. C'est ainsi que se font les réquisitions au Kaire. Stanislas lâcha ses derniers écus pour se racheter de la corvée.

Un autre jour, il fut surpris par la *dohza* au retour de la Mecque... Il n'échappa qu'en se couchant avec les derviches sous les pieds ferrés du cheval d'un grand cheick, qui lui passa *gravement* sur le corps, en le meurtrissant de la nuque aux talons. Il dut se relever, trop heureux, avec les croyants, en chantant Allah!

Restait le coup de grâce, qu'il reçut la veille de son départ. Son beau palais d'été, contemporain des sultans mameluks, lui tomba sur le dos et faillit le broyer sous les décombres. Heureusement, ceux-ci n'écrasèrent que la modiste de la rue Saint-Denis, et Stanislas, consolé ainsi du reste, revint en France..., sur un brick de Marseille...

Il se dédommage des leçons qu'il a reçues en continuant d'en donner au gouvernement...

Il a compris enfin... qu'il n'avait pas compris le livre de M. de Nerval...

Maintenant que vous êtes prévenus, chers lecteurs (nous n'osons dire, chères lectrices, les mystères de l'Orient n'allant pas à tout le monde), ouvrez ces deux volumes en pleine sécurité; vous y reconnaîtrez, non-seulement la vérité, l'intérêt, l'esprit et le style, mais encore l'ironie la plus fine qui puisse caractériser un touriste français... Vous reprocherez seulement à l'auteur, et avec raison, une indifférence religieuse, que nous qualifierions volontiers plus sévèrement. PITRE-CHEVALIER.

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES.— ORIGINAUX, GROTESQUES, ETC. (1).

LE RENARD, ROMAN DU TREIZIÈME SIÈCLE.

Popularité du roman du *Renard*. — Ses auteurs. — Pourquoi il est toujours de saison.—Les renards d'aujourd'hui et leurs compères. — Ce qu'on trouve sous la peau des bêtes. — La vanité, maîtresse ficelle.

Parmi les épopées populaires de l'ancienne France, aucune, pas même le fameux roman de *la Rose*, son contemporain, n'eut une vogue plus soutenue que le poëme du *Renard* (2). Gautier de Coincy, prieur de Vic-sur-Aisne, mort en 1236, auteur d'un recueil de contes dévots: *les Miracles de la Vierge*, nous apprend que plusieurs personnes en faisaient peindre les aventures dans leurs appartements. Il reproche à certains provoires (prêtres) d'employer plutôt leur argent à orner leurs chambres de ces représentations profanes, qu'à placer dans leurs églises des images de la Vierge.

En leurs moustiers ne font pas faire
Si tost l'image Nostre-Dame,
Com' font Isangrin et sa fame,
En leurs chambres où ils reponent (reposent).

(1) Voyez la table du tome XVII (1849-50).

(2) Chaque siècle, à partir du douzième jusqu'à la fin du quatorzième, a ajouté une page à cette épopée singulière, avec le cachet qui lui est propre: aussi, point d'unité de plan; c'est une série de récits n'ayant entre eux de lien commun que le titre: *Renard*, sur lequel chaque poëte, séduit par la vogue du sujet, brode à sa fantaisie. De là, cette division par branches qu'en ont faite les copistes et les versificateurs du quatorzième siècle. En effet, *Renard* est la souche où toutes ces branches adhèrent, comme les jets capricieux et variés d'un buisson à leurs racines.

Les premières, sur lesquelles toutes les autres sont greffées, sont anonymes et portent un cachet d'originalité à laquelle n'atteignent pas toujours les suivantes. Parmi les auteurs qui se nomment eux-mêmes à la fin de leur œuvre, Pierre de Saint-Clost (Saint-Cloud), clerc de l'Ile-de-France, est l'un des plus anciens; vient ensuite Jacques Giellée, le Champenois, puis Richard Lison, le Normand; enfin Marie de France, auteur apocryphe du *Renard couronné*. Ce poëme renferme plus de trois mille vers en rimes plates de huit pieds.

Il faut, en effet, que la popularité de ce singulier ouvrage ait été bien grande, puisque nous le trouvons traduit ou imité dans presque toutes les langues, allemand, anglais, danois, latin, hébreu même. Ainsi, depuis les bords de la Loire jusqu'à l'Elbe et à l'Oder, Renard a conquis l'admiration de ses contemporains: qu'il soit blanc, rouge ou bleu, Renard n'est-il pas le même sous toutes les latitudes? Il peut changer de poil, jamais de naturel.

C'est le plus adroit coquin, le plus effronté tire-laine de France et de Navarre; mais telle est notre pente à la malice, que nous l'aimons ainsi. Certaines dames n'adorent-elles pas nos héros des Cours d'assises? Et qui jamais fut plus digne que Renard des faveurs du procureur du roi? Il pose à ravir, il est élégant, beau diseur, spirituel surtout... Ah diable!... spirituel... Mais il est banqueroutier! — Quel tact exquis! — Faussaire! — Quel aplomb! — Corrompu!... Nous le sommes tous! Le Français est galant et sensible; mais de l'esprit... n'en a pas qui veut.—L'esprit, en ce beau pays, répond à tout; c'est la clef de la langue comme le *goddam* de Figaro; c'est apparemment pour cela que nous engraissons cette tourbe de baladins, histrions, joueurs de flûte et de mirliton, gens de lettres, folliculaires, dramaturges, qui corrompent à l'envi la tête et le cœur des jeunes générations, en leur inoculant les vices des peuples esclaves, la vanité, la paresse, le libertinage... Par la sambleu! messieurs, nous sommes très-spirituels.

Ou je me trompe fort, ou Pathelin descend en droite ligne de Renard; et son compère M. Guillaume le drapier, d'Isangrin le loup. Panurge peut revendiquer aussi la même paternité, sans parler de cette nombreuse famille de Scapins, Mascarilles, Sganarelles, héros désopilants de la scène française, dont Paillasse l'enfariné clôt la liste. Marot et La Fontaine ont puisé dans Renard leurs plus délicieuses inspirations, et son museau effilé et sa queue pimpante passent et repassent, dans la satire Mé-

nippée, sous la plume de Pithou, Rapin et Passerat. Quant aux types populaires de notre siècle, Robert Macaire et Bertrand ne sont-ils pas les derniers neveux de Renard et d'Isangrin, comme l'a voulu notre dessinateur?

Renardie, comme diraient nos vieux conteurs, règne, en effet, plus que jamais dans le monde. Elle en est le miroir bien autrement fidèle que celui de Vincent de Beauvais (1). C'est la lutte éternelle de l'astuce rapace et couarde contre la générosité aveugle et confiante, de l'esprit malin contre le pédantisme gourmé : drame obligé dans lequel les fils d'Adam jouent le principal rôle, sous la peau des bêtes.

Battez donc des mains, Jacques et vilains du Beauvoisis, Renard triomphe de *Dant* Lion, le sire noble. Plus de tyrans! LIBERTÉ!

Profanant l'Évangile, comme les novateurs d'aujourd'hui, Renard décerne la tonsure au loup et endosse rochet et bourdon; la croix même, moins les clous et les épines. Moderne coucoupiètre, il guide les modernes croisés vers la Jérusalem promise, non pas à leur foi, mais à leur appétit; seulement je ne réponds pas qu'au détour d'une sente il ne jette au vent sa défroque papelarde en entendant coqueter les gélines du poulailler voisin. Non qu'il déteste le paysan, il le réchauffe au contraire dans son cœur, comme le prolétaire; l'un et l'autre sont le texte inépuisable de ses apostrophes aux tyrans: mais quant à partager son manteau, comme saint Martin :

Il prêche en théologien;
Mais pour boire de belle eau claire,
Faites-la boire à notre chien :
Frère Lubin ne le peut faire.



Comment Renard passa la robe à Isangrin (le loup).
Dessin d'E. Forest.

(1) Moine dominicain qui a composé, du temps de saint Louis, plusieurs ouvrages, dont le principal est le *Miroir historique ou moral.*

Pour mettre, comme un homme habile,
Le bien d'autruy avec le sien,
Et vous laisser sans croix ne pile,
Frère Lubin le fera bien (1).

Quant à Brun (l'ours), j'allais dire le bourgeois, et à Belin (le mouton), à Grimbert le taisson (l'épicier), à Bernard le *docteur utroque jure,—alias* Timer (l'âne), *e tutti quanti* qui ont prêté leurs stupides épaules pour hisser Renard au pouvoir, ils ont juré leur grand dieu qu'on ne les y reprendrait plus; mais leur serment n'est pas valide, attendu qu'ils ne croient pas en Dieu, et Renard le sait bien; aussi les a-t-il *enginqués* (attrapés) et les *enginguera*-t-il longtemps encore.

Dépouillez, en effet, les acteurs de ce drame singulier de leurs peaux de bêtes, et vous serez tout émerveillé de vous trouver en présence de bipèdes de notre connaissance. On dirait, à lire cette poésie, tantôt fraîche et naïve comme une idylle, tantôt gaie et railleuse comme un fabliau, cavalière et acérée comme un sirvente, que nous assistons à un rêve fantastique où les êtres éclos de l'âme endormie changent subitement de sexe et de forme, un tigre devient mouton, un aigle hibou, un financier poëte, un poëte financier.

Ce que nous aimons, en définitive, dans Renard, c'est nous-mêmes, notre folie et nos vices. Placez le plus disgracié des mortels, bossu, ridé, bancroche, en face d'un miroir; tenez pour certain que si l'ensemble ne le satisfait pas absolument, il trouvera à se rattraper sur les détails, admirant tantôt son nez, tantôt son pied, sa main surtout, signe irrécusable de race, ainsi que nos Jeans et Jeannes de lettres romanciers le répètent aux commis et aux grisettes; car chacun veut être de race, de la race des dieux, sous l'empire de l'égalité, quand nous sommes tout au plus de celle des singes (2).

C'est en touchant cette maîtresse ficelle, la vanité, que Renard fait jouer tous ses pantins, depuis Fier-Appel, le roi noble, jusqu'à Chante-Clair, le coq. Et cette ficelle, hélas! depuis le premier et immortel révolté qui la mit en branle, au grand détriment de notre race, est aussi neuve aujourd'hui qu'au premier jour de la création; c'est par elle que Renard va nous mener en laisse à la conquête des terres plantureuses et fleuries de la fraternité.

En attendant, reculons avec lui, par la pensée, dans la France du treizième siècle, aux vastes forêts, aux rares moissons, hérissée de châteaux forts et d'innombrables moutiers aux flèches aiguës. Suivons-le dans ses pérégrinations, de son manoir où il fait un juge du compère le loup, à la ferme du vilain dont il convoite les poules, et à la cour du haut baron ou du roi, où son génie diabolique fait trembler ses plus fiers ennemis et le monarque même.

Nous allons détacher les principales branches de ce poëme multiple; mais la sève qui les vivifie, le style ancien dans sa naïve et spirituelle fraîcheur, en aura disparu. Nous assumons volontiers la responsabilité de cette profanation, pourvu que nos lecteurs, étrangers pour la plupart à la langue du treizième siècle, prennent quelque plaisir à cet écho affaibli des joies de nos pères.

(1) Cl. Marot, *Poésies.*

(2) Cette induction est pleinement confirmée par le témoignage du chancelier Olivier, homme de grand sens et de savoir (il vivait sous les Valois), lequel dit, en parlant des Français de son temps : « Qu'ils semblent aux guenons qui vont grimpant contremont un arbre de branche en branche, et ne cessent d'aller « jusqu'à ce qu'elles soient arrivées à la plus haute et y montrent, etc. »

LE ROMAN DU RENARD.



Frontispice (à méditer) du roman du Renard, Dessins de E· Forest et Catenacci.

COMMENT RENARD ET ISANGRIN ISSIRENT DE LA MER.

Quand Dieu eut mis Adam et Eve hors du Paradis, il en eut pitié, et leur donna une baguette en leur recommandant d'en frapper la mer, chaque fois qu'ils auraient besoin de quelque chose.

Adam frappa le premier, et une brebis en sortit. — Dame, dit-il à Eve, prenez, et la gardez. Elle nous donnera lait et fromage, et nous servira de compagnie. Eve pensait en son cœur que si elle pouvait en avoir une seconde, plus belle en seraít la compagnie. Soudain elle saisit la baguette, frappe... Un loup s'élance des flots, prend la brebis, et l'emporte à toutes jambes vers le bois. Eve crie et se lamente; Adam frappe encore la mer avec colère; un chien saillit, voit le loup, vole à la rescousse, reprend la brebis, et le ravisseur tout honteux s'enfuit dans les bois.

Quand Adam eut rattrapé son chien et sa bête, il en eut grande joie. Ces deux animaux sont de telle nature, qu'ils ne sauraient vivre longtemps hors de la société de l'homme.

Chaque fois qu'Adam frappait les flots, l'animal qui en sortait s'apprivoisait soudain, contrairement à celui d'Eve, qui courait, sans marchander, rejoindre le loup dans les bois.

Les Evains assauvagissait
Et les Adains apprivoisait.

Parmi les Evains, parut le gorpil farouche, au poil roux, comme celui de Renard, fourbe et escroc comme lui, leurrant indistinctement toutes les bêtes. En ce sens, gorpil signifie renard; c'est ainsi que nous désignons tous ceux qui sont passés maîtres en rouerie; l'un ne vaut pas mieux que l'autre; car si Renard engingue (attrape) le monde, le gorpil engingue les bêtes; la paire n'en fait qu'un.

Pareillement et d'autre part, Isangrin, l'oncle à Renard, fut, sachez-le bien, un brigand des plus endurcis, larronnant jour et nuit. Isangrin signifie le Loup, le même qui enleva la brebis à Adam. Or, tous ceux qui vont rapinant le jour et la nuit sont nommés à bon droit Isangrins; les deux sont aussi de même origine; mêmes inclinations, même allure, voleurs de père en fils. A cette occasion appelle-t-on le loup Isangrin.

Si donc Isangrin est un voleur fieffé, le Roux est un maître larron.

Et leurs moitiés sont dignes de tels conjoints. Si dame Hersent, la femme du loup, est gloutonne et hargneuse, la gorpille ou Richout (1) est une lécheresse de première force.

Si l'une est chatte, l'autre est mite.

Par ces causes, et attendu la similitude de goût des deux races, le Loup et le Renard, sans être autrement parents, se traitent d'oncle et de neveu; et, quand ils battent les champs ensemble, ce qui leur arrive souvent, Renard, quand il veut l'enjôler, l'appelle bel oncle, et le Loup, pour lui témoigner son amour, lui rend du beau neveu. (Toujours Robert Macaire et Bertrand.)

Renard ne dément pas ce portrait flatteur... Il profite de l'hospitalité confiante de son oncle en lui volant son lard et ses autres provisions; il honnit sa tante et ses cousins les louveteaux. Isangrin jure qu'il ira se plaindre à la cour du Lion; mais avant Gorpil l'enjôlera encore.

Arrivons aux épisodes du roman.

(1) C'est le nom roturier de la Renarde : plus loin, elle prend le nom plus harmonieux d'Hermeline.

COMMENT RENARD MANGEA LE POISSON AUX CHARRETIERS.

C'était à la fin des beaux jours; l'hiver revenait à grands pas, et Renard avait achevé ses provisions (sans doute le lard volé au loup). Sa bourse était vide, vide aussi son garde-manger; des dettes partout. *Nécessité fait trotter la vieille.* Il se glisse sans bruit, de peur d'être vu, dans une jonchère entre bois et rivière; il erra tant et tant, qu'il arriva sur une grande route. Il s'accroupit, allonge le cou de part et d'autre. Comment apaiser la faim qui le rudoie?... A quel saint se vouer?... Il va se blottir sous une haie; là, il attendra aventure.

En ce moment arrivaient, grand train, du côté de la mer, des marchands de poissons, chargés de harengs frais, de lamproies et d'anguilles. La bise avait soufflé toute la semaine; fraîche donc était la marée.

Renard en aura sa part, ou il perdra son nom. Et le voilà courant à l'encontre des chasse-marée. Arrivé à une portée d'arbalète, il avise un gazon près de la route, s'y couche comme mort, les yeux clos et les dents serrées, emprisonnant son souffle.

Vit-on jamais pareille trahison!

Cependant les marchands avancent toujours, sans penser à mal. Le premier qui le voit s'arrête, et hèle son compagnon. — Vois donc là-bas ?... Est-ce un gorpil ou un taisson (blaireau)? —C'est un gorpil, fait l'autre. Prends, prends-le donc, fils de diable! et garde qu'il t'échappe!... Et les voilà courant l'un et l'autre à toutes jambes. Arrivés près de Renard, et le voyant ainsi renversé, ils le tournent et retournent, lui pincent les côtes et le cou. Point ne bouge le pendard!

— C'est un hôte peu dangereux, dit l'un, il vaut bien quatre sous parisis. — Quatre! cinq au moins, fit l'autre, et encore serait-il à bas prix! Vois comme sa gorge est blanche et nette! Nous ne sommes pas trop chargés : si nous le jetions dans la charrette ?...

Ainsi dit, ainsi fait; et ils se sont remis en route, se félicitant de leur trouvaille. — Pas plus tard que ce soir, disaient-ils, à notre rentrée au logis, nous lui trousserons la gonelle (robe)... ; et autres facéties.

Mais Renard n'en fait que sourire, car il sait qu'entre dire et faire l'enjambée est longue.

En attendant, il s'abat sur les paniers, en ouvre un avec les dents, le secoue, engloutit plus de trente harengs, éparpille le reste, et continue à son aise, sans demander ni sel ni sauge. Le panier est entièrement épuisé, mais non son appétit.

Jettera-t-il son grappin sur un second, avant de déloger? Qui en doute?... Il l'assaille en effet, y plonge son grouin, et en tire des anguilles.

Or, admirez le tour du compère! il avise un sac à coulisse, y serre les plus belles anguilles; passe la tête et le cou dans les cordons, et le rejette sur son dos. A présent il peut songer à déguerpir. Comment faire? ni planche ni échelle pour descendre... Il se hausse doucement sur les genoux, penche la tête hors de la charrette, mesure de l'œil la hauteur, s'élance des deux pieds de devant, et tombe au milieu du chemin, la proie pendue au cou.

— Dieu vous sauve, compaings, fait-il aux charretiers. Voici mon paquet d'anguilles, je vous laisse le reste.

Ceux-ci, abasourdis et stupéfaits, n'en croient pas leurs yeux; ils sautent d'abord sur la charrette pour voir si Renard y est encore, mais ils ont compté sans leur hôte.

— Fous et musards que nous sommes! que Dieu nous maudisse pour notre male-garde! Nous voilà faits et refaits.

Fiez-vous à Renard; il a bousculé et fourragé tous nos paniers. — Au gorpil! au gorpil! s'écrient-ils en frappant des mains, il emporte nos plus belles anguilles; que la male-mort le crève! Puissent-elles l'étrangler!

Et les marchands de courir à la rescousse ; mais Renard leur montre la queue et gagne du terrain. Bientôt il a disparu dans un bois, et nos compagnons dolents et recrues regagnent leur voiture.

Cependant, après maint mauvais pas, franchi sans encombre, Renard arrive à son manoir où l'attendait sa famille. A peine paraît-il sur le seuil, que sa dame, l'accorte et sage Hermeline, vole à sa rencontre avec ses deux fils, Percehaie et Malebranche, lesquels se dressent gentiment sur leurs pattes, à la vue de leur père.

Et celui-ci, joyeux, fier et flambant, les anguilles pendues au cou, s'avance en sautillant à leur rencontre.

Le tienne pour fou qui voudra ; mais il a verrouillé la porte derrière lui, et à présent sera bien malin celui qui touchera à ses anguilles.

Il appert de ceci que plus un traître ferme les yeux, plus on doit les ouvrir sur lui ; car il n'est pire fourbe que celui qui ressuscite.

COMMENT RENARD FIT ISANGRIN JUGE.

Renard, entouré des attentions prévenantes de sa famille, se repose dans son fort. Ses fils, après avoir allumé un grand feu, écorchent et tronçonnent les anguilles qu'ils embrochent dans des baguettes de coudrier. Or, pendant qu'ils les tournent et retournent sur la braise ardente, qu'ils activent de leur souffle, voilà que messire Isangrin, qui battait les champs, dès l'aube, sans avoir rien pris, aperçoit la fumée de la cuisine ; il traverse en courant un essart, et pique droit de ce côté. A mesure qu'il avance, le fumet inusité des anguilles qui rôtissent frappe son odorat; il fronce le grenons (moustaches), et se lèche les babines. Volontiers il serait allé les saisir ; mais la porte était close. Puisqu'il en est ainsi, il priera au moins son compère de lui jeter un petit morceau.

— Sire compère, lui crie-t-il par un trou, ouvrez, je vous apporte de bonnes nouvelles.

Lors Renard commença à rire, et lui dit: — Qui êtes-vous? Et celui-ci répond : — C'est nous.

— Qui, vous?

— Votre compère.

— J'aurais juré que vous étiez un larron.

— Je suis mort ! reprit Isangrin, ouvrez!

— Patience! ami; attendez que les juges aient fini de dîner.

— Comment! ce sont des juges? (1)

— Assez causé, répond Renard, nul ne peut entrer céans, s'il ne porte la robe. Passez donc votre chemin.

Isangrin comprend bien que, quoi qu'il puisse dire, la porte ne s'ouvrira pas. Que voulez-vous? il souffrira; mais au moins que Renard lui donne un tout petit morceau de viande, un tronçonnet d'anguille, ne fût-ce que pour dire qu'il en a goûté.

Renard, qui médite son coup, prend sur la braise fumante deux tronçons d'anguille, qui s'émiettent tant ils sont cuits ; il commence par en avaler un, et porte l'autre au loup qui se morfond sur le seuil. — Approchez, compère, lui dit-il; voici la pitance que mes seigneurs, qui sont à table, vous envoient charitablement, dans la conviction que vous vous ferez clerc.

(1) Nous changeons, dans la spirituelle version de notre collaborateur, quelques désignations et quelques détails que comportait la naïveté du treizième siècle, et que le nôtre ne comprendrait pas ou comprendrait mal. (*Note de la rédaction.*)

— Je ne sais ce qui en adviendra, dit Isangrin... Je ne dis pas non précisément; mais la pitance! beau doux maître, vite la pitance!

Renard la lui jette, il la prend. Inutile de dire s'il fit place nette et s'il eût volontiers recommencé.

— Que vous en semble? lui dit Renard.

Le gourmand frémit et brûle de licherie.

— Merci! fait-il, sire Renard; encore un tout petit morceau... Je sens que la vocation me vient.

— Par vos bottes! dit Renard, si vous vouliez être clerc, vous seriez mon maître, et les messers ici présents vous éliraient, j'en suis certain, président.

— M'avez-vous assez gabé, Renard?

— Non pas, beau sire ; par mon chef, j'ose dire qu'on trouverait difficilement plus belle personne, et quand vous aurez endossé la robe sur votre pelisse grise, je défie de voir un plus beau juge en toute la chrétienté.

— Aurai-je du poisson assez pour me guérir du mal qui me ronge?

— Tant que vous en pourrez manger.

— Faites-moi donc tondre.

— Non-seulement tondre, répond Renard, mais raser.

A ce mot, *raser*, Isangrin se prend à gronder ; mais :

—Soit, fait-il, rasez-moi promptement (1).

— Quelle large et belle couronne vous allez avoir, reprend vivement Renard. L'eau sera bientôt chaude :

Nous allons voir beau jeu!

Quand Renard sent qu'elle est bouillante, il appelle Isangrin, lui dit de passer la tête dans un trou près de la porte ; celui-ci allonge le col en effet; et Renard, qui le tient pour fol, lui verse toute l'eau bouillante. Isangrin secoue la tête, fait une grimace horrible, et se retire brusquement à reculons.

— Ah! Renard, je suis mort! s'écrie-t-il; que le Ciel vous confonde! vous m'avez fait une trop large couronne.

Renard lui fait un demi-pied de langue :

— Ah! sire, vous n'êtes pas le seul, tout le tribunal l'a ainsi.

— Je crois que vous mentez, dit Isangrin.

— Non certes, sire. Ne vous fâchez pas; cette première nuit est un temps d'épreuves que nos statuts commandent.

— Soyez sans crainte, dit bonnement Isangrin, j'obéirai toujours à la loi.

Alors Renard voit bien qu'il n'a rien à redouter de son ressentiment ; il passe par une porte de derrière, fait le tour du manoir et va rejoindre le patient, qui durement se complaignait, car il avait non-seulement perdu son poil, mais son cuir. Enfin il l'a si bien assotté, qu'ils sont partis ensemble, Renard devant, Isangrin après. La nuit était fort avancée quand ils arrivèrent près d'un étang.

Constatons, avant de les suivre plus loin, que devenir le compère d'un larron, c'est bientôt devenir sa victime.

(*La suite au prochain numéro.*) L. AMIEL.

(1) *Nul ne pouvait posséder un bénéfice, s'il n'était tonsuré.* Isangrin, qui était *quelque peu clerc* (*Un loup quelque peu clerc.* — La Fontaine, *Les Animaux malades de la peste*), n'ignorait pas cet axiome du droit clérical, aussi, sauf le rasoir, dont l'éclat l'éblouissait, se soumet-il à l'opération.

A cette époque, les barbiers avaient dans leurs officines des patrons de tonsure de diverses dimensions, selon la dignité de leurs clients; la tonsure d'un clerc était autre que celle d'un diacre, et celle-ci autre que celle d'un prêtre, s'élargissant à mesure que le sujet montait en grade. Aussi Renard, qui veut faire d'Isangrin un grand dignitaire, lui promet-il une large couronne.

On disait alors : un docteur, un avocat, un médecin de *simple tonsure*, pour désigner un sujet de mince capacité.

ÉTUDES MILITAIRES.

JEAN-JOSEPH D'HAUTPOUL-SALETTE.



J.-J. d'Hautpoul, d'après la statue de M. Jaley.

La famille d'Hautpoul est une des plus illustres et des plus anciennes du Languedoc. Son écusson brille au Musée historique de Versailles, au premier rang de la salle des Croisades. Un cadet de cette maison, né au château de Salette en 1754, avait à peine atteint sa 14e année, lorsqu'on lui demanda ce qu'il comptait faire en ce monde. Déjà beaucoup de gentilshommes s'occupaient un peu de tout, et d'autres malheureusement ne s'occupaient de rien.

Pour toute réponse, l'enfant ouvrit une histoire de ses aïeux, dans laquelle il apprenait à lire, et il montra les lignes suivantes écrites sur la première page :

« En 1097, Raymond, comte de Toulouse, chef des croisés du Languedoc, assiégeait la ville d'Antioche. Ayant fait élever un fort à la tête du Pont de Pierre, il manda un chevalier de son armée, qui avait 500 hommes sous ses ordres.

«—Messire, lui dit-il, 7,000 Sarrasins vont attaquer ce pont

« — Je me charge de le défendre, répondit le chevalier.

« — Combien de temps résisterez-vous ?

« — Jusqu'à ce que nous soyons tous morts.

« — C'est bien. Allez.

« Le chevalier s'installa dans le fort avec ses cinq cents hommes. Les sept mille Sarrasins arrivèrent, et la bataille dura toute la journée. Au bout de deux heures, les assiégés n'étaient plus que trois cents ; au bout de quatre heures, cent quarante-cinq ; au bout de huit heures, soixante seulement. Le soir, ils n'étaient plus que vingt, mais le dernier Sarrasin mordait la poussière, et le lendemain le chevalier entrait avec le comte dans Antioche.

« Quelque temps après, d'innombrables ennemis les assiégeaient dans leur conquête ; les croisés, décimés par la famine, perdaient courage, lorsqu'un pauvre prêtre, nommé Barthélemi, vient trouver le comte et le chevalier, les conduit au maître-autel de Saint-Pierre, et leur montrant une vieille lance cachée sous les dalles : — Voilà le fer qui a percé le flanc de Jésus-Christ ; c'est avec cette arme que vous serez vainqueurs !... Le chevalier comprend, saisit la lance, la porte aux soldats et repousse les Sarrasins. Bientôt, hélas ! il fut enlevé par la peste, et l'on voit encore les restes de son tombeau devant l'église de Saint-Pierre. Ce chevalier, aussi habile que brave, était Pierre-Raymond d'Hautpoul. »

— Je descends de ce chevalier, ajouta l'enfant ; qu'on me donne une épée, et je ferai comme lui !

Jamais promesse ne fut mieux tenue. Jean-Joseph d'Hautpoul-Salette, entré volontaire dans la légion corse, passa au régiment de Languedoc en 1777, et, montant de grade en grade sous le feu de l'ennemi, se trouva en 92, à vingt-huit ans, lieutenant-colonel, et l'un des premiers officiers de cavalerie. Il n'émigra point en 93, il resta au drapeau comme Latour d'Auvergne. Devenu colonel du 6e chasseurs à cheval, il se vit atteint par la loi qui bannissait de l'armée les ci-devant nobles. On venait de débloquer Maubeuge. Quand on lut aux chasseurs l'ordre qui décapitait leur régiment, ils y répondirent en criant : — Vive le colonel d'Hautpoul ! Quand on leur présenta le successeur de leur chef, ils mirent bas les armes et rompirent les rangs... Quand on leur commanda de marcher à l'ennemi, ils répondirent : —Avec notre colonel ! sinon, non ! Les généraux tinrent conseil ; ils pesèrent dans la balance la loi de la Convention et l'épée de d'Hautpoul. L'épée de d'Hautpoul l'emporta, et le colonel fut rendu à son régiment. Une telle victoire faisait cet homme invincible. Il le montra à Fleurus, à Nimègue, sur le Rhin, où il devint général de brigade, puis de division, aux applaudissements de Hoche, de Moreau, et enfin de Bonaparte. Il assura le triomphe d'Austerlitz par une charge, sans exemple, de douze régiments sur une seule ligne ; ce qui lui valut le titre de sénateur et le grand-cordon. Il finit à Eylau, comme son aïeul le Croisé. Il s'agissait d'enfoncer l'impénétrable carré de l'infanterie russe. Bonaparte choisit d'Hautpoul, comme le comte de Toulouse avait choisi Raymond. Le général s'élance à la tête de vingt-quatre escadrons de cuirassiers et de toute la masse des dragons. Ce fut un des plus grands spectacles que la guerre ait jamais donnés... Trois fois les chevaux se crèvent le poitrail sur les baïonnettes russes ; trois fois ils se replient tout sanglants, pour charger de nouveau. Enfin, un escadron, lancé avec l'énergie de la foudre, ouvre une brèche dans ce rempart d'hommes et de fer, et la cavalerie entière y pénètre comme dans une forteresse vivante. On tire le sabre, on se bat, on se hache, corps à corps. L'artillerie russe mitraille le tout, frappant ses soldats pour atteindre ses ennemis... C'est alors que d'Hautpoul tombe, renversé par un biscaïen... Il mourut cinq jours après, à soixante ans, pleuré de Bonaparte, qui l'eût créé maréchal de l'Empire, et qui ordonna qu'on lui fît une statue des vingt-quatre canons pris à Eylau.

Ce décret n'a point été exécuté sous Napoléon ; mais la France vient d'élever à d'Hautpoul la statue qu'il attendait. Elle était naguère exposée sur la place de Saint-Germain-l'Auxerrois. M. Jaley, l'habile sculpteur, a représenté le général en uniforme. Notre gravure en reproduit le buste et la mâle figure. (Voyez plus loin, dans l'article sur *Saint-Papoul*, quelques détails sur la résidence historique et pittoresque du gouverneur actuel de l'Algérie, rejeton du héros des Croisades, et parent du héros de l'Empire.)

C. de C.

LE BRACONNIER DE COUËBON.

ÉPISODE DE 1793.



La Tour du Trou-aux-Rats.

I. — LA FAMILLE DE KERVALEC.

A six lieues de Nantes, en descendant la Loire, près d'une tour en ruine, appelée le *Trou-aux-Rats*, on rencontre le château de Couëbon. En 1788 le propriétaire de ce château se nommait le comte de Kervalec. La chasse était devenue la seule passion du comte, et cette passion faisait de lui, homme humain et bienveillant en toutes choses, un seigneur impitoyable et sans merci pour les braconniers.

Couëbon était une délicieuse habitation; trois terrasses s'échelonnaient sous la façade du midi, et la dernière baignait ses fleurs dans la Loire qui reflétait les tours de Couëbon, avec la ruine pittoresque qui en dépendait; derrière le château était le parc, puis les grands bois giboyeux. Rien ne manquait au tableau où se dessinait Couëbon; la majesté de la demeure, la beauté du site, les terrasses en fleurs, et sur ces terrasses trois beaux enfants qui appelaient avec de longs cris de joie les mariniers, dont ils étaient connus et aimés, et que ceux-ci saluaient de la main en passant.

A ces trois enfants manquait pourtant le premier des bonheurs, une mère!... Mme de Kervalec était morte en donnant le jour à deux filles jumelles que l'on nomma Blanche et Nannecy. Pauvre mère! qui laissait encore sur la terre son petit Gaston, qui n'avait pas deux ans. Une gouvernante, un précepteur, furent chargés d'élever les orphelins, car M. de Kervalec, qui partait pour la chasse au lever du soleil, voulait toujours avoir ses enfants au château et leur donner en rentrant le baiser du soir. C'était là tout ce que les jeunes de Kervalec connaissaient de cette intimité bénie de la famille. La bonne Marguerite, leur gouver-

nante, avait certes pour eux les soins les plus dévoués; l'abbé Sidoli apportait un zèle digne d'éloges dans la direction de leur esprit et de leur cœur; mais ces baisers maternels, dont la douceur ne se traduit dans aucune langue; mais cette poésie qui rayonne de la mère sur ses enfants, tout cela manquait à ces trois êtres charmants, qui ne connaissaient de Mme de Kervalec qu'un portrait resplendissant de grâce et de beauté, devant lequel ils allaient chaque jour s'agenouiller comme devant une madone.

Blanche et Nannecy avaient alors dix ans, Gaston en avait douze. C'étaient de beaux et bons enfants, qui désespéraient quelquefois Marguerite par leurs espiègleries, et l'abbé Sidoli par leur paresse; ce dernier s'en plaignit au comte, qui déclara vouloir examiner ses élèves et juger par lui-même de leurs progrès.

Les trois enfants et le précepteur se rendirent donc dans la bibliothèque où M. de Kervalec, qu'un rhume avait forcé d'échanger son habit de chasse contre une douillette, les attendait au coin du feu, car on était en hiver, et la terre, les arbres, les deux tours de Couëbon, tout disparaissait sous la neige.

Blanche et Nannecy avaient fait provision de courage pour subir cet examen, et s'étaient promis un mutuel appui, en se soufflant l'une l'autre si la mémoire leur faisait défaut; mais le pauvre Gaston, dont les études n'étaient pas les mêmes que celles de ses sœurs, ne pouvait attendre ce service de personne.

Les deux sœurs se surpassèrent; M. de Kervalec, tout à son rôle d'examinateur, accorda des éloges à leur mémoire, à leur écriture, à leur style, et écouta avec plaisir, pour la première fois peut-être, un morceau du *Devin du village*, exécuté tour à tour sur le clavecin par Blanche puis par Nannecy.

— C'est bien, dit-il en leur donnant à chacune un baiser sur le front. A vous maintenant, Gaston?

Le pauvre Gaston sentit son courage, sa mémoire, toutes ses facultés s'anéantir; il bégaya, il resta court, la pensée lui échappait, ses beaux yeux bleus se voilèrent de larmes. M. de Kervalec se tourna vers l'abbé :

— Une telle ignorance ne peut s'expliquer que par une paresse inqualifiable; monsieur gardera huit jours sa chambre.

— Sans voir mes sœurs! s'écria le pauvre enfant.

— Sans voir vos sœurs, car la paresse est contagieuse.

II. — PAULET, MARTIAL ET JEAN.

La porte de la bibliothèque s'ouvrit en ce moment; un valet de chambre demanda si le comte pouvait recevoir M. Paulet, son garde-chasse général; et, sur la réponse affirmative, ce *haut dignitaire* de Couëbon entra. C'était un gros gaillard, court, trapu, qui avait les yeux ronds, le nez rond, la bouche ronde, tout cela encadré dans une forêt de cheveux roux et crépus; son regard, terne le jour, brillait dans l'ombre d'un farouche éclat; il y avait chez Paulet de la bête fauve autant que de l'homme; il devait mordre jusqu'à la main d'un bienfaiteur, dans l'espoir d'en sucer le sang.

— Monsieur le comte, dit Paulet en roulant sa casquette de loutre entre ses mains avec ce ton et cet air de servilité particuliers aux traîtres, je vous amène enfin une capture; le piége a joué, et il est pris!

— Ah! répondit M. de Kervalec, l'insaisissable braconnier?

— Oui, monsieur le comte, notre tueur de bêtes; regardez!...

Et Paulet indiquait du doigt la fenêtre de la bibliothèque qui donnait sur la cour d'honneur.

La neige tombait à gros flocons; un vent glacial courait du nord à l'est et sifflait entre les tours du château. Blanche et Nannecy avaient suivi la direction du doigt de Paulet en se précipitant à la fenêtre, mais elles poussèrent à la fois une exclamation de douloureuse surprise...

— Oh! mon père, mon père, pitié et grâce pour ce pauvre Martial, pour ce pauvre Jean! dirent-elles.

Le braconnier, et son fils âgé de quatorze à quinze ans, tous les deux glacés de froid, blanchis de neige, étaient garrottés dans la cour d'honneur!...

— Vous les mettrez provisoirement au cachot, dit le comte au garde-chasse.

— Oh! mon père, s'écria Nannecy, la plus téméraire des deux sœurs; mon bon père, songez comme il doit faire froid en prison aujourd'hui! Et puis, voyez... ces malheureux sont blessés, autour d'eux la neige est rouge; ô mon Dieu, pardonnez-leur!...

M. de Kervalec regarda avec étonnement Nannecy; jamais personne n'avait osé élever la voix contre un de ses ordres.

— Vous êtes une enfant, dit-il, vous avez un bon cœur; mais il faut que la justice se fasse sur mes terres. Allez, Paulet, et que l'on enferme ces manants.

Blanche, sur un signe de sa sœur, se plaça entre la porte et le garde-chasse prêt à sortir; Nannecy se rapprocha de son père, les mains jointes et les yeux suppliants.

— L'abbé est satisfait de ses élèves, dit-elle, le comte de Kervalec fier de ses filles; à notre précepteur, à notre père nous avons le droit de demander une récompense.

— Oui certes, ma belle petite Nannecy; je vous conduirai à Nantes et vous y achèterez ce qu'il vous plaira.

— Nous avons les traits et le cœur de notre mère, répondit Blanche sans quitter son poste, de notre mère qui préférait à la toilette et aux plaisirs le bonheur de changer en sourires les larmes des malheureux : au nom de notre mère si belle, si bonne, si regrettée, nous vous prions du moins d'interroger ces deux coupables qui ne le sont peut-être pas autant qu'on le dit!

M. de Kervalec, ému, donna l'ordre à Paulet d'amener devant lui le braconnier et son fils.

Quelques instants après, les deux délinquants entraient dans la bibliothèque.

Martial dit *le Baleinier*, parce que dans sa jeunesse il avait fait un voyage à Terre-Neuve, avait une figure honnête et ouverte qui contrastait singulièrement avec le fait de braconnage qui le plaçait en ce moment sous la haute justice de son seigneur et maître; il était né sur les terres de Couëbon, et il avait longtemps rempli les fonctions de garde forestier, jusqu'au moment où la malveillance de Paulet l'avait fait tomber dans la disgrâce du comte. Un portefeuille, contenant des valeurs, avait disparu du carnier de M. de Kervalec à un rendez-vous de chasse où les deux gardes le servaient à déjeuner; les apparences accusèrent Martial qui perdit sa place. La misère ne tarda pas à visiter la famille disgraciée, et, le désespoir conseillant cette misère, il s'était mis à braconner avec son fils Jean, dit *le Petit Baleinier*.

Quelle ne fut pas la joie de Paulet lorsqu'il trouva pris au piége celui qu'il détestait comme un remords!

— Pourquoi braconnes-tu? demanda le comte au Baleinier avec la voix brève et sévère qui lui était habituelle.

— Ivonne et mes enfants avaient faim, monseigneur.

— Ne sais-tu pas que personne ne doit avoir faim sur

les terres de Couëbon sans être en droit de me demander du pain?

— Oh! je le savais bien que monseigneur pensait ainsi!

— Alors tu as été trop orgueilleux pour te soumettre et implorer ton pardon.

— Moi, orgueilleux! moi, ne pas me soumettre à monseigneur! allons donc... Tant qu'au pardon pour un coupable, cela ne me regarde pas!... Je suis venu vingt fois au château, mais porte close... Jean, que voilà, a fait dix lettres de sa plus belle écriture, qu'Ivonne, la pauvre chère femme, a eu le courage de remettre à ce scélérat de Paulet pour monseigneur... Ne recevant pas de réponse, je me suis dit que Dieu ne m'avait pas donné une femme et des enfants pour les laisser mourir de faim, et qu'il fallait bien leur trouver du pain au bout de mon fusil...

— Paulet, où sont les lettres que t'a remises Ivonne? demanda le comte.

— Monseigneur... je les ai perdues, répondit celui-ci visiblement troublé.

— Tu mens, fils du diable... Oh! pardon, monsieur l'abbé, pardon, mesdemoiselles... fit Martial; oui, sacripant, tu sais comment se perdent les lettres et les portefeuilles. Monsieur le comte, ajouta-t-il, voulez-vous me permettre de prendre les mains de mesdemoiselles Blanche et Nannecy, et là, devant vous, monseigneur, les tenant ces chères anges du bon Dieu, de jurer que je suis innocent?...

M. de Kervalec avait ce tact exquis qui caractérise les hommes calmes et généreux; il jugea parfaitement qu'il avait en sa présence un misérable et un honnête homme, il n'hésita pas un moment.

— Lorsque je crus Martial coupable, dit-il, je pouvais le livrer aux tribunaux; je laissai Martial vis-à-vis de ses remords et je me contentai de lui retirer son emploi; maintenant, je me félicite de n'avoir point fait intervenir entre nous d'autre justice que celle de Dieu, car aujourd'hui je tiens Martial pour innocent, et toi, Paulet, je te chasse en te disant que tu es un infâme coquin.

Paulet, confus, atterré, cherche en vain des excuses et n'en trouve pas!

Sur un nouvel ordre de M. de Kervalec il sortit en murmurant des menaces que personne n'entendit.

La bonté suit au cœur de l'homme les mêmes proportions que le soleil à l'horizon, elle éclaire peu à peu la volonté de ses lumineux rayons; c'était l'impression qu'éprouvait le comte pour le braconnier.

— Tu donnais un beau métier à ce garçon-là! lui dit-il en désignant Jean. Que vas-tu faire de ce savant sans emploi? un docteur peut-être? Qui vous a donc appris à écrire ces belles lettres que je n'ai point lues, maître drôle?

— M. l'abbé Sidoli, monseigneur.

— Ah! monsieur l'abbé, vous faisiez de l'instruction en partie double?

— Monsieur le comte, l'intelligence de ce petit bonhomme est merveilleuse; je lui ai donné un livre, une plume et trois leçons; il m'en a remercié par une lettre qui m'a fait pleurer lorsque ses parents ont été chassés du château.

— Il y a là de quoi vous faire rougir de honte, Gaston, dit M. de Kervalec, les progrès de vos sœurs et ceux de ce petit manant; songez donc, monsieur, que nous ne sommes plus au temps où le pommeau d'une épée servait à un gentilhomme de plume et de cachet.

— Mes sœurs sont deux, hasarda timidement Gaston... Celle qui saisit le mieux les leçons de l'abbé les répète à l'autre: moi, qui trouve souvent Horace et Virgile tout aussi difficiles à comprendre dans la bouche de notre précepteur que dans le livre, à qui voulez-vous que je m'adresse, mon père?

— A Jean, répondit en riant M. de Kervalec; tu lui continueras les leçons que lui donnait M. l'abbé, et Jean, en échange, te traduira ton Horace et ton Virgile!

A dater de cette matinée, Gaston eut un compagnon de jeux et d'études. Jean, le petit Baleinier, reconnut par son dévouement, par ses tendres soins, un bienfait sans nom, un honneur sans pareil pour ces temps-là, honneur et bienfait qui étaient venus le chercher sur le seuil d'une prison. Jean était un très-joli garçon, à la taille svelte, à l'œil brun, aux beaux cheveux noirs; sans le respect, dont il ne s'écartait jamais vis-à-vis de Gaston, sans une modestie de costume qui le reliait à sa condition primitive, on eût cru voir, au premier coup d'œil, l'aîné des enfants de Couëbon, tant l'extérieur du manant avait emprunté de noblesse à son intelligence.

Gaston et son père avaient eu une inspiration aussi profitable que bienfaisante, les progrès du jeune de Kervalec ayant été on ne peut plus sensibles depuis que Jean était admis à partager son éducation.

III. — LES ANGOISSES DE LA TERREUR.

Les années passèrent, Blanche et Nannecy avaient seize ans, Gaston dix-huit, Jean vingt: si les événements avaient suivi le cours ordinaire des choses, les deux jeunes filles, à cette époque, eussent été bien près d'échanger en mariage le nom de Kervalec pour quelque autre noble nom; Gaston aurait été pourvu d'un régiment, et Jean, destiné à entrer dans les ordres, eût sans doute obtenu une prébende par la protection du comte de Kervalec... Mais, hélas! la France subissait la terreur de 93. Les jeunes gentilshommes se battaient en Vendée; dans les familles, les jeunes filles avaient perdu leur patrimoine et ne se mariaient pas; quant aux prêtres, on les guillotinait sans merci, et les jeunes clercs n'étaient plus oints que du sang des martyrs, qui leur léguaient pour bénéfice l'*échafaud!*

Une heure du matin sonnait à la pendule de cette bibliothèque du château de Couëbon, où nous retrouvons les deux jeunes filles, pâles, tremblantes, les yeux rouges de larmes, écoutant avec frayeur le vent d'hiver qui gémit encore dans les cours du château. Pauvre Nannecy! pauvre Blanche! où est leur père? où est leur frère? où est Jean enfin!...

— Une heure, dit Blanche avec effroi, et Jean n'est pas ici! Mon père, mon pauvre Gaston!

— Pauvre père, pauvre frère, ajouta Nannecy, pris les armes à la main, enfermés au Bouffay, exécutés demain peut-être!...

— Oh! ma mère, ma mère, s'écrièrent les deux sœurs en tombant à genoux devant le portrait qui leur souriait du fond de son cadre, tu es notre ange là-haut! protége ceux que tu as laissés sur la terre.

Et, comme si l'ange des morts eût déjà porté cette prière aux pieds de Dieu, une porte s'ouvrit, et Jean parut avec des glaçons aux cheveux, couvert de neige, et tel qu'il était le jour où il entra pour la première fois, pauvre et blessé, dans cette bibliothèque.

— Venez, dit-il; d'un moment à l'autre on peut fouiller le château et vous arrêter; il n'y a pas un moment à perdre.

Il jeta à la hâte deux pelisses sur les épaules des demoiselles de Kervalec, et, les saisissant par la main, il les en-

traîna dans la campagne, où la neige tombait à flots. Toujours courant, ces deux jeunes filles firent ce que seules les nobles dames de la Bretagne et de la Vendée pouvaient faire en 93, trois lieues à pied, dans des chemins impraticables et par une froide bise de décembre! Jean leur permit enfin de se reposer à Pont-Rousseau, dans un sale petit gîte, qui leur parut un palais; là était Marguerite, qui les attendait en tremblant. Or, voici ce qui était arrivé.

Depuis huit jours, Jean avait inutilement usé son intelligente et énergique volonté contre les murs du Bouffay; il n'avait pu réussir à y pénétrer, ni à faire parvenir au comte la moindre nouvelle. Oh! comme alors surtout il regrettait son père, ce brave et bon Martial, qui avait été tué dans le combat où M. de Kervalec et son fils furent arrêtés par les *Bleus!* Lui sans doute, pensait Jean, aurait eu plus de succès; il aurait su tromper la vigilance atroce de ces geôliers!... Le désespoir, noir comme un ciel d'orage, a aussi ses éclairs lumineux qui le traversent et l'éclairent; l'esprit de Jean eut un de ces éclairs-là!

IV. — LE TROU-AUX-RATS.

Vous vous rappelez Paulet, cet affreux Paulet, ce sournois de garde-chasse, cet infâme calomniateur du brave Martial. Eh bien!... Paulet était devenu membre du Comité de salut public à Nantes, ce qui lui donnait droit de vie et de mort sur tous ceux qui lui déplaisaient; on appelait alors les pauvres gens arrêtés sans motifs, et guillotinés de même, des *suspects!...*

Jean courut donc chez le *citoyen* Paulet, qui habitait, sur le quai de la Fosse, un magnifique hôtel.

— Me reconnais tu, Paulet?

— Oui certes, et comme je voulais te faire arrêter, je te remercie de t'y prêter d'aussi bonne grâce.

— Je sais parfaitement que tu as un compte à régler avec mon père; cela ne me regarde pas, vous vous arrangerez dans l'autre monde. Quant à moi, je ne suis point assez stupide pour t'apporter ma tête, mais je t'offre mon amitié et une bonne nouvelle; veux-tu accepter l'une et savoir l'autre?

— Hum!... ton *amitié* et une bonne nouvelle... Voyons toujours la bonne nouvelle? grommela Paulet.

— C'est un grand secret, poursuivit Jean, un grand secret, dont tu partageras les bénéfices avec moi, à condition que tu m'aideras à en jouir en me permettant de devenir désormais un brave sans-culotte, au lieu de n'être qu'un chouan traqué et suspect comme je le suis? Tu es puissant, mais tu n'as pas le sou; tu peux bien faire couper le cou aux riches, mais ces têtes coupées ne t'apprennent pas où sont leurs trésors; moi, je sais où est celui des Kervalec: argent, titres, bijoux, en veux-tu, part à deux?

Et Jean, par un suprême effort, tendit sa main à la main du bandit!

— Cause donc toujours, dit Paulet...

— Non, de par Robespierre, je ne dirai pas un mot de plus: tu peux maintenant me faire arrêter, mais si tu prends ma tête je garde mon secret. Ma mort ne te ferait même pas beaucoup d'honneur: est-ce que je suis un ci-devant, moi?... Demain les deux Kervalec doivent subir leur arrêt; leur château sera pillé, vendu, démoli peut-être; veux-tu que nous en soyons les héritiers?

Il y avait tant de vérité et tant de bonhomie dans les paroles de Jean, que Paulet y ajouta foi.

— J'irai, dit-il, mais à une condition.

— Laquelle?

— Je serai armé, et tu ne le seras pas.

— Est-ce qu'il y a besoin d'armes pour ouvrir un coffre-fort? répondit Jean avec la plus parfaite insouciance. Arme-toi jusqu'aux dents si cela te plaît, moi, je n'ai besoin que de la clef.

Paulet et Jean se rendirent donc à Couëbon. Arrivés à la nuit tombante, ils montèrent avec précaution, et comme deux voleurs, l'escalier tournant de la tour en ruine.

— C'est là, dit Jean en s'arrêtant; là, tu sais, dans le *Trou-aux-rats...*

On appelait ainsi une niche de six pieds carrés, pratiquée dans le mur, laquelle avait autrefois servi de prison et d'oubliette aux anciens seigneurs de Couëbon. Le *Trou-aux-rats* n'avait d'autre ouverture qu'une lucarne grillée et une dalle tournante qui s'ouvrait en dehors; c'était un tombeau véritable, pouvant parfaitement convenir à un dépôt.

Le moment était suprême... Paulet tira de sa ceinture un pistolet et l'arma, Jean leva les yeux au ciel et pria Dieu!

— Que crains-tu donc? demanda Jean affectant de rire. Tiens, je passe le premier, dit-il en se glissant dans le *Trou-aux-rats...* Ma foi! part à deux, c'est bien; part à trois, nous eussions été mal à l'aise.

Entraîné par tant de gaieté, Paulet le suivit.

Alors une lutte inouïe s'engagea entre ces deux hommes... Par un mouvement désespéré, Jean désarma Paulet, lui cassa la tête et enferma son cadavre dans le *Trou-aux-rats*, en faisant tourner la dalle qui murait ce tombeau.

C'était après cette énergique expédition qu'il avait entraîné Blanche et Nannecy à Nantes, car il fallait agir promptement, avant que la disparition de Paulet donnât l'éveil aux soupçons.

V. — VICTOIRE ET CONQUÊTE.

Le portefeuille du mort était celui-là même qu'il avait soustrait, cinq années auparavant, au comte de Kervalec; Jean s'était à son tour emparé de ce portefeuille qui ne renfermait aucune valeur, mais, ce qui valait beaucoup mieux alors, des saufs-conduits et des *blancs-seings* signés *Carrier*, commissaire extraordinaire de la République en Bretagne. Jean, nanti de ce trésor, ne perdit pas une minute; il acheta à la première friperie un costume complet de sans-culotte, depuis le chapeau pointu jusqu'au gilet à grands revers; il endossa le costume et se présenta au Bouffay, le nez au vent, la voix haute, le geste impérieux!

— De la part du citoyen Paulet.

— Pourquoi faire?

— Pour l'élargissement des deux Kervalec.

— Des deux ci-devants, des deux aristocrates du nº 6? murmura le geôlier avec surprise...

— Va donc, animal! Les deux Kervalec sont des amis: ils nous mettent sur la trace de certains suspects insaisissables, ils nous livrent la correspondance des émigrés, et ils déposent leur fortune sur l'autel de la patrie.

— Mais, enfin... vos pouvoirs?

— Les voici, dit avec une impatience feinte qui n'était que de l'angoisse, le courageux Jean!

— Ah! la carte du citoyen Paulet, et l'ordre d'élargissement signé Carrier... Je n'ai rien à dire, répondit le geôlier, nous sommes en règle.

...... La nuit suivante, un bateau de pêcheur quittait la petite crique de Saint-Gilles et transportait à bord d'un navire anglais, cinglant toujours au large, le comte de Kervalec, Gaston, Nannecy, Blanche et Marguerite; le

pêcheur qui avait conduit le bateau, c'était Jean, leur libérateur.

Une fois le pied sur cette planche tutélaire de sauvetage qui était à la fois la vie et l'exil, la famille de Kervalec tout entière entoura Jean et lui prodigua les plus tendres, les plus affectueuses expressions de reconnaissance. Celui-ci, les yeux baignés de larmes, ploya le genou devant le comte de Kervalec et lui demanda sa bénédiction.

— Eh! pourquoi me demandes-tu ainsi de te bénir, mon fils? répondit celui-ci; le Ciel ne s'en est-il pas chargé de cette bénédiction, en nous faisant tous libres et réunis?

— Parce que je ne pars pas, moi, monsieur le comte, répondit Jean... Tandis que vous vous battiez en gentilhomme, je protégeais votre château et vos filles; je vous remets celles-ci, mais je retourne garder le château.

— Noble et cher imprudent, s'écria le comte en serrant l'héroïque jeune homme dans ses bras; mais tu seras suspect, mis hors la loi toi aussi, et alors?

— La loi de qui? répondit Jean en souriant; la loi de Paulet, qui ne sortira jamais du *Trou-aux-rats*? Soyez tranquille, je suis sans-culotte et propriétaire de Couëbon à dater de ce jour. Il y a un moyen certain d'éluder le titre de *suspect*, c'est de s'approprier la dépouille des proscrits.

Vous auriez pu retrouver au château de Couëbon, en 1830, Jean, le petit braconnier; mais il était chez son beau-père, le vieux et respectable comte de Kervalec, alors plus qu'octogénaire. Jean était devenu le général d'Orveaux, et avait épousé Nannecy de Kervalec. Ce brave général comptait, au nombre de ses plus chers souvenirs, deux blessures dont il montrait les cicatrices; l'une au front, faite par le sabre d'un hulan, ce qui lui avait mérité la croix d'honneur et son premier grade; l'autre au bras droit, large et profonde morsure d'un piége à loup, ce qui lui avait valu la pitié généreuse de Nannecy de Kervalec et tout le bonheur de sa vie.

Quant à l'exécution du *Trou-aux-rats*, il en avait demandé le pardon à Dieu avec tant de ferveur, que Dieu lui avait sans doute accordé ce pardon.

FANNY DE MOUZAY.

VOYAGE EN FRANCE. LANGUEDOC (1).

SAINT-PAPOUL, PRÈS CASTELNAUDARY.



Saint-Papoul. Restes de l'ancien cloître.

I. ORIGINES. MARTYRE DE SAINT PAPOUL.

Le druidisme celtique palpitait encore sous le paganisme romain, lorsque le Dieu crucifié ouvrit ses bras à la Gaule narbonnaise. Elle s'y jeta avec effusion, et la semence catholique y germa rapidement, arrosée du sang des martyrs de Dioclétien. C'était au milieu du troisième siècle. Saint Saturnin allait évangélisant le pays

(1) Voyez les tables des sept derniers volumes. Cet article complète le *Tour en Languedoc*, publié dans le tome XVI.

de Toulouse. Un grand nombre de néophytes se faisaient apôtres autour de lui. Parmi les plus ardents se signalait le disciple Papulus. Rien de touchant et de sublime comme la marche de ces hommes, qui entreprenaient, une croix à la main, la conquête du monde. Les uns, déchirés par le cilice, menaient la vie d'anachorètes dans les montagnes et les bois. Les autres catéchisaient les chefs dans leurs forteresses, les citoyens sur les places des villes, les laboureurs à travers les campagnes. Et quand les soldats romains les arrêtaient, ils se livraient sans résistance, couraient au martyre comme à une fête, et voyaient de leur dernier regard une foule de nouveaux apôtres surgir au pied de leur échafaud. Tel fut, comme on l'a raconté ici même, le sort de saint Saturnin à Toulouse. A cette nouvelle, Papulus ne fit que redoubler de courage, et vit des populations entières embrasser la foi qui plaçait la vie dans la mort. Les patriciens lui firent expier ses triomphes en l'enveloppant dans la persécution lancée par Dioclétien, comme un vaste réseau, sur le monde entier. Ce n'est pas à l'endroit même où s'éleva Saint-Papoul, que l'apôtre reçut la couronne du martyre. Ceci est une erreur générale. Le supplice eut lieu sur un des coteaux voisins, qui s'appelle encore l'Ermitage. C'est là que les disciples du saint et de leurs successeurs consacrèrent une chapelle à sa mémoire. Quand le christianisme fleurit en liberté, les pieux ermites quittèrent l'aride coteau pour s'établir dans la féconde vallée de Saint-Papoul. Une grande et riche abbaye s'y développa d'année en année, groupant sous sa protection et animant de sa vie des chaumières et une population agricole. Ainsi naquit la petite ville de Saint-Papoul. Et (il est bon de le rappeler à ceux qui l'oublient) telle est l'origine de toutes les communes de France, c'est-à-dire de toute la civilisation moderne.

Le portail muré qui formait autrefois l'entrée de l'église de Saint-Papoul était au moins contemporain de Charlemagne. Voilà une date assez respectable.

II. L'ABBAYE. SES RESTES.

Après avoir donné l'existence au pays, l'abbaye lui donna la science. Des Bénédictins y amassèrent, de siècle en siècle, ces trésors d'érudition, d'où sort toute l'histoire, comme d'une source intarissable. En 1317, le pape Léon XXII érigea Saint-Papoul en évêché, et l'abbé Bernard de Latour y reçut le premier la crosse et la mitre. Un de ses successeurs, Guillaume de Cardillac, fonda le célèbre château de Villepinte et la chapelle de la Vierge, qu'il dota d'une croix et d'une statue d'argent. Ces trésors disparurent en 1793. Ils furent volés à Dieu, au nom de la nation. Le couvent, agrandi d'un palais épiscopal au dix-septième siècle, eut le même sort, au même titre, et il n'en reste plus que l'église et le cloître, reproduits par notre dessinateur.

Ce dernier se compose de quatre galeries, bordées d'élégants portiques, dont les cintres pleins reposent sur un double rang de sveltes colonnes, reliées deux à deux par une double série de chapiteaux. Ces chapiteaux sont ornés avec une richesse et une variété infinie; on y reconnaît la naïveté des pieux artistes du moyen âge.

Grâce aux louables instances du général d'Hautpoul, et de M. de Ricaud, maire de Saint-Papoul, ce cloître précieux, élevé au rang des monuments historiques, est désormais assuré contre la destruction.

III. L'ÉGLISE. L'ÉVÊCHÉ.

On passe du couvent à l'église par un gracieux portique. Les détails et les contours de l'abside, les colonnes, les corniches, les gros modillons, les fenêtres nues à plein cintre, remontent au delà du treizième siècle. Les sculptures, où revivaient la mission et le martyre de Papoul, étaient peut-être barbares; mais plus barbare encore est le badigeon moderne sous lequel on a eu le mauvais goût de les ensevelir. L'église est flanquée d'une tourelle extérieure, plus ancienne qu'elle-même; et, en tournant à droite, on trouve une chapelle, et, sous un arc surbaissé, le tombeau en marbre blanc de l'évêque Donadieu.

Il nous reste à visiter le palais épiscopal. M. Tournier, membre de la Convention, l'acheta en 1792; mais il faut dire à sa décharge qu'il ne voulut rien prendre du mobilier, ni de la terre de M. de Maillé, le dernier évêque. Il fit d'ailleurs restaurer le monument, sans lui ôter son cachet religieux; et cette belle résidence est devenue, de mains en mains, celle du général d'Hautpoul, gouverneur actuel de l'Algérie. Un de nos dessins en représente la nouvelle façade.

Cours spacieuses et ombragées, galeries à jour, vestibules où le printemps fleurit en hiver, vastes appartements d'une élégance accomplie, parc enchanté par les eaux, les fleurs et la verdure; oratoire champêtre, orné d'une Vierge de Canova; traditions de l'ancienne politesse, et aussi de l'ancienne foi et de l'ancienne charité, tels sont aujourd'hui l'aspect et le caractère du palais des évêques de Saint-Papoul (1).

IV. TRADITIONS. MONTMORENCY. LE NOEUD D'ÉPÉE.

Quand vous sortez de la petite ville, un amphithéâtre de riants coteaux vous entoure; des cours d'eau limpide se croisent à vos pieds, comme des rubans de moire dans la verdure. Montez cette pente douce vers l'ouest, jusqu'au plateau d'où le clocher se perd à l'horizon; voici la route que la main de l'homme vient de tracer dans les gorges de la Montagne-Noire, et qui rattache ces campagnes fertiles à celles que baigne le canal du Midi. Tandis qu'elle vous conduit à Castelnaudary, interrogez le sol historique qui vous porte, et vous allez voir surgir à vos yeux, vous allez entendre sonner à vos oreilles les plus sanglants fantômes, les plus terribles souvenirs des Albigeois, de la Ligue et de la justice de Richelieu. Chaque paysan pourra vous montrer, en se signant, les ombres de Simon de Montfort et du comte de Toulouse, la cendre des hérétiques brûlés par l'Inquisition, les os des soldats de Montmorency, retournés par le soc de la charrue.

Parmi ces traditions populaires, nous citerons la suivante, recueillie chez des bûcherons de la Montagne-Noire, et que nous n'avons trouvée nulle part ailleurs.

Le duc Henri II de Montmorency, fils du grand connétable, filleul de Henri IV, maréchal et gouverneur du Languedoc, allait livrer la fameuse bataille de Castelnaudary aux troupes de Louis XIII et de Richelieu, contre lesquels son ambition et celle de Gaston d'Orléans avaient soulevé la moitié de la province. Le 31 août 1632, il occupait une ferme du pays avec le comte de Rieux, lors-

(1) Cette description de Saint-Papoul et les illustrations qui l'accompagnent ont été rédigées et dessinées d'après les notes et les croquis envoyés par M. A. Metgé, avocat, licencié ès sciences, à qui nous exprimons ici publiquement notre reconnaissance.

qu'on lui amena un courrier de l'armée royale, nommé d'Autreuil, que ses éclaireurs venaient d'arrêter dans la campagne. C'était un beau jeune homme de vingt-six ans, à la figure douce et mélancolique, et qui semblait défendre plus chèrement que sa vie un nœud de ruban rouge attaché à la garde de son épée.

— Tu portes la couleur du cardinal, la couleur du sang! lui dit le maréchal en avançant la main...

Le courrier trembla et serra le nœud contre son cœur. Puis, sentant sa faiblesse devant un tel ennemi, il considéra la belle tête du prince, alors âgé de trente-sept ans, et lui montrant un ruban vert caché sous le ruban rouge :

—N'aimez-vous donc plus, monsieur le duc, lui demanda-t-il à demi-voix, pour méconnaître ainsi l'emblème de l'espérance?

Montmorency retira la main en souriant, et dit à l'oreille du comte de Rieux :

— C'est quelque fiancé qui a besoin de vivre; nous lui arracherons sans peine les secrets de l'ennemi.

Et il interrogea d'Autreuil sur la position, le nombre et les projets de l'armée de Schomberg.

Mais le jeune homme se redressa et répondit noblement :

—Je suis votre prisonnier, et non votre espion. Enchaînez-moi sans m'avilir, et ne me demandez pas ce que vous ne feriez point à ma place.

Le duc regarda le courrier avec émotion; mais sa tête, comme toujours, l'emporta sur son cœur. Il renouvela ses questions, y joignit le raisonnement, les promesses, et, enfin, les menaces... La lutte devint pressante et acharnée... D'Autreuil en sortit vainqueur et le maréchal furieux. Perdant alors toute mesure, et voulant réussir à tout prix, le duc arracha au jeune homme son nœud d'épée et lui dit, en lui montrant un pistolet:

— Tu ne reverras plus celle qui t'a donné ce ruban, et tu vas mourir, si tu ne me réponds pas: Schomberg est-il prêt à livrer bataille? Oui, ou non?

Le sacrifice était au-dessus des forces du courrier. Il pâlit, chancela, versa des larmes ; et le pistolet lui craquant à l'oreille, il laissa enfin tomber ces mots :

— Non, Schomberg n'est pas prêt. Il m'envoyait prier le marquis de Cavoie de négocier avec vous...

— En ce cas, il sera battu demain! s'écria le maréchal triomphant. Qu'on garde cet homme à vue, pour savoir s'il a dit vrai, et que chacun soit prêt à monter à cheval au point du jour.

L'arrivée de Cavoie dans la nuit confirma le dire du courrier et la confiance du duc.

— Nous parlementerons après le combat, répliqua-t-il fièrement à l'ambassadeur.

Et l'armée royale, en s'éveillant, vit les sept mille rebelles dans les champs de Castelnaudary. Mais, ce qui devait faire le triomphe du duc causa précisément sa perte. Trop sûr de vaincre, il fut impétueux jusqu'à la folie. Il montait un cheval gris pommelé, panaché de plumes éclatantes, qui le dénonçait à tous les coups. Il s'avança jusqu'à vingt-cinq pas des royalistes, vit son escadron décimé par leur mousqueterie, reçut lui-même une balle à la gorge, et, perdant la tête dans sa fureur, s'élança au milieu du camp ennemi, avec le comte de Rieux et six cavaliers, en franchissant un fossé de trois ou quatre toises. Tant d'audace effraye d'abord les soldats de Schomberg. Montmorency pénètre jusqu'à leur septième rang, culbutant tout ce qui lui résiste. Mais bientôt lui-même reçoit une grêle de balles. L'une lui perce la joue, l'autre lui brise les dents. Dix autres labourent son cheval, qui s'abat raide mort sous lui... Il est aussitôt arrêté, pansé à la hâte, étendu sur une échelle garnie d'une planche, et porté, par ses vainqueurs, derrière son camp en déroute, dans cette même ferme où se trouvait encore d'Autreuil.

Cette chute immense avait été l'affaire d'une demi-heure. Le captif y sentit la main de Dieu, et, frappé d'un soudain repentir, il comprit dès lors et avoua sa faute.

Se tournant vers le courrier délivré par les royalistes :

— Vous voyez la justice d'en haut, lui dit-il, vos révélations n'ont servi qu'à me perdre.

A ces mots, les soldats de Schomberg saisissent d'Autreuil comme traître au roi, et le duc s'efforce en vain de réparer son imprudence. Une heure après, il la sentit plus amèrement encore, en voyant arriver, tout en larmes, une belle jeune fille de Castelnaudary. C'était la fiancée du courrier, celle qui lui avait donné le ruban vert et rouge.

— Ah! s'écria le duc avec désespoir, il ne manquait plus que ce remords à mon supplice!

Il fut transporté d'abord à Castelnaudary, puis à Toulouse, à travers les populations gémissantes; car il était l'idole de la foule et son repentir avait touché tous les cœurs, excepté celui de Richelieu. Louis XIII lui-même dut se rendre invisible pour refuser sa grâce à la France entière, qui l'implorait à deux genoux...

On sait comment le duc mourut, après avoir demandé pardon à Dieu, en disant d'une voix ferme à son bourreau :

— Frappe sans crainte! je l'ai mérité. Sa belle tête tomba, expiation suprême! devant la statue de Henri IV, son parrain ; du roi que son père, le connétable, avait conduit au trône de France.

La veille de ce jour terrible, ajoute la tradition, Louis XIII fit interroger Montmorency sur son dernier vœu, espérant que ce vœu serait son propre salut, qu'il n'eût point refusé à lui-même. Le maréchal réclama seulement la vie du courrier d'Autreuil, condamné à mort, comme lui, pour le lendemain.

— J'ai failli librement et par ambition, dit-il à l'envoyé du roi, tandis que cet homme a péché par contrainte et par tendresse de cœur. Ma dernière volonté est que mon sang rachète le sien. Il implora aussi pour lui la belle reine, Anne d'Autriche; elle se souvint qu'avant sa révolte le duc avait un tel culte pour elle, qu'il forçait ses amis à s'agenouiller devant son portrait... Bref, Montmorency sauva son compagnon d'infortune.

Alors il fit venir dans sa prison le jeune homme et sa fiancée, qui furent unis en mariage par son confesseur. Le cadeau nuptial du prince fut le nœud d'épée qu'il avait enlevé à son captif, la veille de la bataille.

Mais d'Autreuil, dégradé, restait sans place et sans ressource... La veuve du maréchal, à laquelle il fut chargé de porter sa moustache et sa cadenette, avec une lettre d'éternel adieu, lui assura une pension et le chargea de garder le tombeau de marbre qu'elle fit élever à son mari, et qui se voit encore dans l'église de Moulins (1).

P. C.

(1) Voici par quel singulier hasard ce mausolée échappa aux fureurs de 93. Des révolutionnaires, armés de pioches, se disposaient à le démolir, lorsqu'un spirituel réactionnaire, ou peut-être un jacobin naïf, s'écria dans la foule : — Vous allez détruire le monument d'un parfait sans-culotte. Le citoyen Montmorency est mort victime du despotisme d'un prêtre et d'un roi! — Ces mots irrésistibles arrachèrent aux vandales le tombeau d'un cousin des rois de France.



Saint-Papoul. L'ancienne église et le château moderne.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE LONDRES.

LE PALAIS DE CRISTAL.



Salle du grand banquet d'inauguration de l'exposition de Londres.

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE.

Le sort en est jeté. Pendant que la France, lancée à la nage dans l'océan des rêves, quitte le corps solide pour l'ombre vaine, l'Angleterre saisit la proie substantielle au passage, et ouvre dans son île les jubilés universels de l'industrie. Quelle perte pour nous et quelle conquête pour nos voisins! D'abord, le chef-lieu des arts et métiers se trouve ainsi transporté de Paris à Londres. Et soyez sûrs que John Bull ne négligera rien pour que le provi-

soire devienne le définitif. Nos produits seront en vain les plus beaux et les meilleurs du monde. Ils seront critiqués par une presse anglaise, dessinés par des artistes anglais, jugés par un jury anglais. Les éloges mêmes et les récompenses qu'on leur décernera seront calculés pour leur donner un honnête croc-en-jambe. C'est cependant la France qui a inventé les concours et les expositions industrielles. Il est vrai qu'elle n'a pas su les réaliser, et qu'elle a fait, en 1849, l'immense gaucherie de fermer ses galeries aux fabricants anglais! Ceux-ci nous répondent en ouvrant les leurs aux fabricants de l'univers. De la sorte, au lieu de venir se faire battre publiquement à Paris, ils nous forcent d'aller nous faire battre sournoisement à Londres.

La France invente et crée, l'Angleterre applique et profite : toujours la même histoire!

LES PROFITS DE JOHN BULL.

Et quels profits, bon Dieu! que ceux de l'exposition universelle!

Voyez-vous d'ici ces millions de pèlerins qui s'acheminent vers Londres de tous les points du globe? Ils sont « rasés de frais, gantés de jaune, chaussés de vernis. » Ils mangent, chemin faisant, les huîtres les plus fraîches, sans songer à se parer des coquilles comme les pèlerins d'autrefois. Ils ont le gousset bourré d'or et d'argent, qui va pleuvoir comme grêle dans tous les hôtels et toutes les boutiques d'Albion.

Voyez-vous, d'un autre côté, ces milliards de colis embarqués sur des navires anglais, voiturés par des chariots anglais, rançonnés par des octrois anglais, maniés par des commissionnaires anglais, déballés et remballés par des ouvriers anglais?

Comptez combien cela va produire de pence, de schellings et de livres!

Nous-même, en écrivant cet article, nous travaillons malgré nous pour l'Angleterre et contre la France. Mais qu'y faire à présent que le sort en est jeté?

LE TEMPLE ET LES PÈLERINS.

Il faut bien convenir que John Bull a préparé son triomphe avec une habileté et une pompe admirables. Voici d'abord la salle du grand banquet d'inauguration, avec ses ornements de feuillages et de fleurs, avec ses drapeaux flottants, avec ses bannières semées de léopards, avec ses bustes et ses groupes nationaux, avec son immense table entourée de princes, chargée de vaisselle d'or, avec les insignes de la mairie de Londres, épées, couronnes et bâtons municipaux.

Magnifique symbole de cette curée universelle qui va repaître l'Angleterre en 1851, et dont toutes les nations accourront payer la carte incalculable!

Voici maintenant le palais de l'exposition sorti par enchantement des ombrages séculaires de Hyde-Park. Tout fer et tout cristal! C'est bien là la métropole des intérêts matériels et fragiles de ce monde. La foi chrétienne, qui bâtit non-seulement pour cette vie, mais pour la vie éternelle, élève des cathédrales de pierre, indestructibles dans leur grâce et leur élégance spirituelle. Le génie commercial, avouant sa propre vanité, se contente d'un temple de verre, sanctuaire improvisé des choses temporelles, que la grêle défoncera au premier jour, ou que l'ouragan emportera comme la tente d'un camp dans le désert.

Le palais de cristal, exécuté en trois mois par 1500 ouvriers, couvre une superficie de 752,832 pieds carrés dans le vaste jardin de Hyde-Park. On n'a réellement employé dans cet étrange bâtiment ni briques, ni pierres, ni mortier. Les seuls matériaux sont : 900,000 pieds carrés de verre; 3,300 colonnes de fonte soutenues par 2,224 arcs-boutants du même métal, et du bois pour les murs du rez-de-chaussée. Le palais de cristal présente l'aspect d'une église gothique : un transept, long de 408 pieds sur 72 pieds de large et 108 de haut, rompt la monotonie des façades latérales. Les étages vont en diminuant à mesure qu'ils s'élèvent comme les galbes d'un pignon du moyen âge. L'avenue centrale est longue de 1848 pieds, large de 72, haute de 76. Indépendamment de l'immense espace réservé à l'exposition, on a disposé, au nord de l'édifice principal, une salle spéciale pour les machines. On a en outre établi trois cours, où il sera loisible aux visiteurs de se reposer et de prendre des rafraîchissements. L'une, intérieure, placée dans l'aile septentrionale du transept, est ombragée d'arbres qu'on a enfermés expressément dans l'enceinte et à l'usage exclusif de l'aristocratie. La seconde, à l'ouest, servira à la classe moyenne, et la troisième, au nord-est, recevra le commun des martyrs. Ces distinctions caractérisent mieux que les plus profondes dissertations l'état social de l'Angleterre. Une grille de fer entoure le palais, et quatorze portes s'ouvrent sur la façade. Les derniers travaux se continuent souvent jusqu'à minuit, à la lumière du gaz, qu'on a fait venir sur le terrain. On espère qu'après l'exposition, le palais de cristal sera conservé et transformé en un jardin d'hiver qui surpassera tout ce qu'on a créé dans ce genre.

Par une singularité qui étonnera la France et qui est toute naturelle en Angleterre, cette œuvre colossale, étrangère à l'Etat, est une entreprise particulière, accomplie par l'association et la souscription. La Cité de Londres seule a fourni 26,439 livres sterling (660,975 francs). On a tiré de Canton, en Chine, 41,250 francs, comme remerciement de l'empoisonnement organisé de l'opium!

On sait, en outre, qu'une flottille de plaisir est partie du Céleste-Empire, sous la conduite d'un mandarin, pour aller voir l'exposition anglaise.

Le même empressement se fait remarquer sur tous les points du globe. Les Américains ont mis en commun des centaines de mille francs pour arriver par bataillons à travers l'immensité des flots. Déjà un grand nombre de voyageurs affluent à Londres. Plus de trente compagnies de chemins de fer anglais se sont entendues pour transporter les curieux à prix réduits. Ces curieux payent d'ailleurs chèrement l'avant-goût qu'ils prennent de l'exposition. Il n'en coûte pas moins de 6 fr. 25 c. pour visiter le palais de cristal avant son ouverture au public.

Le *Musée des Familles* vous décrira bientôt en détail les méandres de ce palais féerique et les merveilles qui s'y sont donné rendez-vous des quatre parties du monde.

Aujourd'hui (à tout Français tout honneur) nous allons vous faire connaître un artiste dont nous avons déjà parlé à l'occasion de l'Exposition parisienne de 1849, et qui doit figurer au premier rang dans le bazar ouvert par les Anglais à l'industrie universelle. Il s'agit d'AVISSEAU, le potier de Tours, le Bernard Palissy de notre époque.

Nous avons trois raisons de l'honorer avant tous : 1° c'est un véritable et grand artiste ; 2° il est si modeste, que la gloire est obligée d'aller au-devant de lui ; 3° sa vie est un modèle de courage et de vertu, qu'il est utile de proposer à chacun. Quant à l'intérêt, nous savons peu de romans qui vaillent cette simple histoire. Elle rappelle, par ses épisodes les plus touchants, cette autre histoire, que vous connaissez, de l'illustre potier du seizième siècle.

AVISSEAU, LE POTIER DE TOURS (1).

TATONNEMENTS DE L'ENFANCE.

Comme Bernard Palissy, Charles Avisseau naquit de pauvres artisans. C'était à Tours, en 1796, le jour de Noël, à l'heure où l'étoile de rédemption luisait aux bergers comme aux rois. Son père était tailleur de pierres, et ouvrier dans une poterie aux temps de chômage. Charles l'accompagnait à la fabrique, pour débarrasser sa mère, comme disent les indigents, et pour ajouter quelques oboles au salaire de la journée, souvent insuffisant à la nourriture de la famille. Or, il y avait des émailleurs dans l'atelier. L'enfant les observa et prit goût à les imiter. Il traça des fleurs et des papillons sur cette faïence grossière, qui est la porcelaine du peuple. Le patron remarqua son travail, et devinant un habile ouvrier, l'attacha à la fabrique. Dès lors Charles devint un homme. Le soir, à la veillée de famille, sous la lueur fumeuse de la petite lampe, il refaisait les dessins du jour et en inventait pour le lendemain; avec quels instruments? c'était une pitié! Ne pouvant acheter des crayons, il en fabriquait avec des argiles qu'il broyait, et il traçait ses ébauches sur les murailles, en guise de papier, comme Giotto avait tracé les siennes sur le sable, avant d'avoir à sa disposition des toiles et des couleurs. Ce ne fut qu'au bout de longues années de ce « grand et extrême labeur, toujours accompagné d'un millier d'angoisses (2) », que notre apprenti put économiser quelques sous pour se procurer du papier et des crayons.

Il n'en fut pas moins bientôt l'artiste de la manufacture. Avec cette ardente curiosité qui est le signe du talent, il étudia les diverses branches de son métier, les terres, leur cuisson, les émaux; et, bref, n'ayant plus rien à apprendre chez son maître, il fut placé comme surveillant, par M. de Bezinval, à la fabrique de faïence fine de Beaumont-les-Autels.

Là, il trouva le temps de réformer la construction des fours, la combinaison des argiles et des minéraux. Il modela enfin ses idées, mais trop mal pour se satisfaire.

RÉVÉLATION.

Il en était là, tâtonnant dans l'ombre, appauvri encore par un humble mariage, et n'ayant du père de famille que la couronne d'épines, lorsqu'un vieux bassin en terre émaillée lui tombe dans les mains, comme une ancienne faïence italienne était tombée dans celles de Palissy. Il reste ébloui, fasciné; il reconnaît le chef-d'œuvre qu'il rêve, la solution du problème qui fait son martyre... Les couleurs s'appliquaient sur le fond sans le secours de l'émail blanc. Le travail était merveilleux, les détails infinis, les reflets admirables...

— Qui a fait ce prodige? s'écria notre ouvrier avec transport.

— Bernard Palissy! lui répondit-on; un potier comme vous, qui vivait à Saintes, il y a trois siècles, et qui a emporté son secret dans la tombe.

C'était la première fois qu'Avisseau entendait prononcer le grand nom de Bernard Palissy.

(1) Voyez tome XVI, pag. 351 et 352.
(2) Paroles de Bernard Palissy.

— Eh bien! ce secret, je le retrouverai! se dit-il en se frappant le front. Si cet homme était un potier comme moi, je deviendrai un artiste comme lui!

Et le voilà cherchant de nouveau, cachant son modèle à ses camarades, passant les nuits devant son four, chimiste ignorant, dessinateur inhabile, modeleur inexpérimenté, inventant sans livres, sans maîtres et sans instruments, une science, un art, des procédés à lui; en un mot, *apprenant tout avec les dents*, comme dit Bernard, c'est-à-dire au prix des plus cruelles privations.

Ah! pauvre et illustre Bernard! toi qui avais livré le premier ce combat de Jacob au fantôme, avec quelle joie tu serais sorti du tombeau pour dire à ton continuateur: — Voilà mon secret! hérite de ma gloire sans hériter de mes souffrances!...

Mais il était écrit qu'Avisseau subirait absolument les mêmes épreuves que Palissy; et nous ne pouvons mieux signaler ces étonnantes ressemblances qu'en laissant parler ici l'auteur du *Traité de l'art de Terre*. Il vous racontera l'histoire de son continuateur en vous racontant sa propre histoire, et vous y trouverez en même temps un chef-d'œuvre de la langue de Montaigne et de Rabelais.

LE PRÉDÉCESSEUR.

« J'emploierois mille rames de papier, dit Bernard, pour escrire tous les accidents qui me sont survenus en cherchant ledit art. Il y a vingt et cinq ans passez qu'il me fust monstré une coupe de terre, tournée et esmaillée, d'une telle beauté, que dès lors j'entrai en dispute avec ma propre pensée, en me remémorant plusieurs propos qu'aucuns m'avaient tenus en se mocquant de moy, lorsque je peindois les images... Je me mis à chercher les émaux comme un homme qui taste en ténèbres... Je pilois toutes les matières que je pouvois penser, et les ayant pilées et broyées, j'achetois une quantité de pots de terre, et après les avoir mis en pièces, je mettois des matières que j'avois broyées dessus icelles, puis ayant fait un fourneau à ma fantaisie, je mettois cuire lesdites pièces pour voir si mes drogues pourroient faire quelques couleurs... Or, m'estant ainsi abuzé plusieurs fois, avec grands frais et labeurs, j'estois tous les jours à piler et broyer nouvelles matières et construire nouveaux fourneaux. Je m'advisai, pour obvier à si grande dépense, d'envoyer mes drogues, trois ou quatre cents pièces, en une poterie distante d'une lieue et demie de ma demeure; mais je n'en reçus que honte et perte, parce qu'il ne me revenoit rien de bon... Je portai encore mes pièces aux verreries, et durant deux ans, je ne faisois qu'aller et venir... Une de mes espreuves, se trouvant blanche et polie, me causa une telle joie que je pensois être devenu nouvelle créature... Lors je me prins à ériger un fourneau semblable à ceux des verriers, avec un labeur indicible, car il falloit que je maçonnasse tout seul, que je détrempasse mon mortier, que je tirasse l'eau... Il me falloit moi-même aller querir la brique sur mon dos, etc., etc. Et quand ce fust à la cuisson, je reçus des tristesses telles que nul homme ne voudroit croire; car, combien que je fusse six jours et six nuits devant le dit fourneau, sans cesser de brûler le bois par deux gueules, ayant triple peine, piler, broyer et chauffer, il ne fut possible de fondre mon émail, et estois comme un homme

désespéré... Il y avoit plus d'un mois que ma chemise n'avoit seiché. Encore, pour me consoler, on se mocquoit de moy, et mesmes ceux qui me devoient secourir, crioient que je faisois brusler le plancher, et par tel moyen l'on me faisoit perdre mon crédit, et m'estimoit-on estre fol... Et m'en allois par les rues, tout baissé, comme un homme honteux; et avois deux enfants aux nourrices, ne pouvant payer leurs salaires. Quand je me fus reposé un peu de temps, je prins un potier commun pour m'ayder; mais après six mois, il me fallut lui donner congé, et par faute d'argent lui laisser mes vêtements en gage... Voulant refaire mon fourneau, dont le mortier et la brique s'étoient vitrifiés, j'eus les mains incisées en tant d'endroits que je fus contrainct manger mon potage, ayant les doigts enveloppés de drapeau. Pour la nouvelle cuisson de mes émaux, je les broyai sans aucun ayde, à un moulin à bras, auquel il falloit ordinairement deux puissants hommes pour le virer... Et des accidents survinrent qui gâtèrent tout... Les caillous se crevèrent en plusieurs pièces, faisant pets et tonnerres dans le four... Je mis en pièces le total de la fournée, et me couchai de melancholie, n'ayant plus moyen de subvenir à ma famille, où l'on ne me donnoit que malédictions. En travaillant ainsi l'espace de plus de dix ans, je me trouvai si fort escoulé en ma personne, qu'il n'y avoit aucune forme ny apparence de bosse à mes bras ny à mes jambes... Toutefois, l'espérance me faisoit procéder si virilement, que je faisois mes efforts de rire, combien que intérieurement je fusse triste... N'ayant rien de quoy faire couvrir mes fourneaux, j'estois toutes les nuits à la merci des pluies et vents, sans avoir aucuns secours ny consolation, sinon des chats-huants qui chantoient d'un costé et des chiens qui hurloient de l'autre; et les tempêtes soufflant dessus et dessous mes fours, je me suis trouvé plusieurs fois qu'ayant tout quitté, n'ayant rien de sec sur moy, je m'en allois coucher au point du jour, comme un homme que l'on auroit traîné par tous les bourbiers de la ville; et j'allois bricollant sans chandelle, et tombant comme yvre de vin; or, en me retirant ainsi souillé et trempé, je trouvois dans ma chambre une seconde persécution pire que la première, qui me fait esmerveiller que je ne suis consumé de tristesse (1). »

Avez-vous jamais vu un tableau plus navrant de la misère et des luttes du génie?

LE CONTINUATEUR.

Ainsi en était-il, trois cents ans plus tard, du pauvre potier de Tours. En vain tous les voisins le traitent de fou, en vain ses ressources matérielles sont épuisées; en vain sa femme l'accable de reproches d'autant plus amers qu'ils sont plus tendres; en vain la misère plane, dans un nuage de fumée, sur ce fourneau où bouillonnent toutes ses espérances. En vain ses tentatives continuelles échouent fatalement l'une après l'autre; il recommence et brise ses modèles. Il recommence encore et brise toujours... Enfin, il tente un effort suprême, et il jure que ce sera le dernier... Il modifie ses émaux, ses préparations, et il allume le feu d'une main tremblante...

Qui dirait ses émotions pendant cette heure décisive?... Qui dirait ses angoisses, lorsqu'il déboucha son four?

Il avait la fièvre... Son cerveau était en fusion... Il n'osait regarder son ouvrage... Mais, ô récompense divine! ses émaux ont cuit sans se dénaturer! Les voilà tels que ceux de Bernard! Il a *trouvé*, comme Archimède! Il a réussi!

(1) *Œuvres complètes de Bernard Palissy.* (Voir l'excellente édition donnée par M. P. A. Cap, en 1844. — *Passim.*

Quand il raconte ce grand jour, cet homme, durci par tant de labeur, a des larmes dans les yeux. Et cependant, telle est la loi du génie, il ne devait pas s'arrêter là, il aspirait à *quelque chose de mieux.*

Il quitte la fabrique, s'installe à Tours dans une petite boutique, fait, pour vivre, des saints en terre, des ornements d'église, des réparations de plâtres; et, sans le dire à personne, même à sa femme, passe les nuits à chercher, à chercher toujours... Il emprunte des traités de chimie, étudie les minéraux, la botanique, les insectes, les reptiles, et parvient ainsi, à travers les assauts de la misère, à faire un nouveau pas vers son idéal, à composer une série de couleurs fusibles à la même température. C'était la palette de la création qu'il venait de conquérir.

Il lui restait une dernière victoire à remporter, l'introduction de l'or dans les émaux. Vous croirez relire ici le plus beau chapitre de la vie du potier de Saintes.



Coffret d'Avisseau.

LE SACRIFICE DE PALISSY.

Vous vous rappelez ce combat suprême de l'*inventeur des rustiques figulines* (c'est le titre qu'Henri II avait donné à Palissy). Son four était brûlant et plein d'émaux, pour l'expérience d'où dépendait sa vie... Tout à coup, «le feu étant dans sa grandeur », le bois lui manque, tant il en avait consumé... Que faire, grand Dieu! et comment parer ce coup inattendu?... Il promène autour de lui un regard effaré... Rien à jeter dans la fournaise, rien que les pauvres meubles qui abritent encore sa misère! Il court à son jardin, il en arrache les « estaies » et les treillages; il les brise et les livre à la flamme... Elle les dévore et demande une autre proie... Où la trouver? Bernard éperdu saisit un meuble, puis un second, puis un troisième... Chaises, lits, bahuts, tables disparaissent et se réduisent en cendre... Ce n'est pas encore assez. Si le feu se ralentit avant deux heures, tout est perdu! L'émailleur « en telle angoisse qu'on ne saurait dire, tari et desséché par le travail et la chaleur», tombe à deux genoux et demande au ciel, ou plutôt à l'enfer, une inspiration... L'enfer la lui envoie... Il lui reste les portes et les fenêtres de sa maison. Portes et fenêtres sont broyées et lancées au fourneau... Ce n'est pas assez encore, Du bois! du bois! ma vie pour du bois! Ah! merveilleuse idée! Palissy brandit une hache, enlève les planchers, les morcelle et les entasse dans le four... Par exemple, il n'a plus rien à brûler, à moins qu'il ne s'enfourne lui-même... Peut-être le ferait-il, s'il pouvait s'assurer du triomphe. Il ouvre la gueule ardente du monstre,

il en retire ses émaux en frissonnant. O bonheur qui le console de tout ! ô digne prix de ses tourments et de son sacrifice! La cuisson est parfaite! Les contours sont intacts, les couleurs éblouissantes, les arabesques irréprochables! Palissy est ruiné de fond en comble, mais il a créé un art nouveau en France ; il a donné à son pays une gloire et une fortune de plus !...

LE SACRIFICE D'AVISSEAU.

Transportez maintenant la scène à Tours, dans une petite cuisine éclairée par un quinquet fumeux. Autour d'une table, deux hommes, le père et le fils, la spatule à la main, travaillent encore, après une journée laborieuse, avec cette ardeur naïve des artistes du seizième siècle. Sous leur direction, deux jeunes sœurs tracent, avec une patience de bénédictins, les écailles sur les serpents et les nervures sur les feuillages modelés par les artistes. Au coin du feu, la mère de famille, la femme simple et forte de l'Evangile, broie les émaux sur une petite meule, dont l'origine est un épisode touchant.



Portraits d'Avisseau et de son fils, d'après le croquis de M. Lobin. Encadrement de M. Catenacci, d'après les motifs d'Avisseau.

Le chef de la maison cherchait depuis longtemps une pierre assez dure pour pulvériser l'émail. Il l'eût trouvée sans peine, s'il eût eu de quoi la payer... Mais, comme dit Palissy, « povreté empêche les bons esprits de parvenir. » Notre maître était donc obligé d'attendre que sa meule lui tombât du ciel... La Providence lui montra qu'il faut toujours compter sur elle. Il passait un jour dans une rue déserte... Il se heurte à un gros caillou abandonné par des paveurs, comme impossible à tailler... C'était un avertissement d'en haut... C'était la pierre qu'il lui fallait!... Il l'examine, l'éprouve, l'emporte chez lui comme un trésor..., et en fait la meule qui broye aujourd'hui ses émaux; car vous avez reconnu Avisseau dans son intérieur.

Ce soir-là donc, notre artiste était pensif au milieu de sa famille... Il rêvait aux merveilles qu'enfanterait l'al-

liance de l'or et de l'émail... Mais de l'or! où en trouver? lui qui n'a pas toujours assez de gros sous pour le pain quotidien... Il finit par rêver tout haut, et par mettre la chambrée dans sa confidence...

— Oh! si je pouvais acheter un peu d'or avec une palette de mon sang!

— Tu veux de l'or? lui dit sa femme, sans en voir plus long; tu n'as qu'à en fabriquer, toi qui sais tant de choses... Il n'y a pas là de quoi te casser la tête... Tiens, voici notre alliance de mariage, ajoute la digne épouse; elle est un peu usée par le travail; mais regarde-la bien, et tâche d'en faire autant...

Avisseau frémit, prend la bague, et la considère avec émotion...

Toutes les consolations, toutes les joies de sa vie lui apparaissent dans ce cercle d'or, consacré au pied de l'autel... Les premiers battements de son cœur, les illusions de sa tête..., la tendresse d'un ménage uni, les souffrances en commun, les désespoirs oubliés dans un embrassement, le dévouement de la femme, le labeur de la ménagère, les sourires des trois enfants, tout cela revit dans le bijou de famille...

Une larme tombe des yeux de l'artiste et roule sur l'anneau nuptial...

Cette parcelle d'or suffirait cependant à l'expérience qu'il médite!...

Mais quel sacrifice, mon Dieu! Jeter son bonheur même au creuset!... Que sont auprès de cela les treillages et les meubles de Palissy? Eloignant son regard de la bague, Avisseau le reporte sur sa femme et ses enfants... Tous lui sourient avec leur calme ignorance, et retournent dans son flanc l'aiguillon tentateur...

— Allons, reprend l'épouse, va faire un anneau pareil... Tu me rendras après celui-ci.

Une lutte inouïe se livre dans l'âme du potier. L'artiste, le père et le mari se disputent le champ de bataille. — Lui rendre son alliance, pauvre femme! si elle savait que je songe à en faire un émail, à la brûler, à l'anéantir!... Ne lui demandons pas cela, car elle serait capable de dire oui!... et pour éviter en effet cet horrible don, le mari éperdu s'élance dehors...; mais, ô puissance de l'idée fixe! l'artiste n'a pas rendu l'anneau... Il l'a emporté, il l'a dérobé... Il court à ses fourneaux...

Vous devinez ce qui se passa dans ce moment terrible; combien de fois le creuset fut ouvert et fermé, la bague trempée de larmes, condamnée et baisée tour à tour... Bref, elle tomba dans la fournaise, et le potier resta courbé dessus, comme un bourreau sur sa victime.

Quand la femme, longtemps après sans doute, vint aux informations, toujours souriante dans sa curiosité, les opérations successives avaient réussi, le problème de l'alliage était résolu. L'artiste tenait à la main un émail doré! Mais l'époux serait mort de douleur en avouant sa fraude, s'il n'eût entendu ce pardon chrétien descendre sur sa tête:

— Je ne t'en veux pas, mon ami... Puisque cet anneau t'a porté bonheur, c'est que Dieu qui l'avait béni excuse ton sacrifice.

Une telle scène ne peut avoir d'autre commentaire que le silence et les larmes...

LE PREMIER MÉCÈNE.

Cependant Avisseau restait inconnu; son nom obscur ne franchissait pas son quartier; ses rares et timides appréciateurs concentraient leur admiration; lorsqu'en 1845, un homme d'esprit et de cœur, un de ces amateurs « qui ne jugent pas du mérite au train et au crédit », l'aimable correspondant auquel nous devons ces documents et ces dessins, M. Charles Seiller, dont le nom restera inscrit dans l'histoire de l'art, vint exercer à Tours la profession d'avocat. Comme il ne vivait pas seulement de digeste et de gloses, comme il donnait la moitié de son temps à la chicane et l'autre moitié aux choses intellectuelles, il dénicha, il admira, il aima, il vanta l'humble potier. Il osa le premier dire tout haut ce que chacun disait tout bas, ce que M. Brongniart déclara plus tard officiellement: — *Ce n'est pas un artisan, c'est un homme de génie!* Il acheta un des plus beaux bassins d'Avisseau, et, au risque de scandaliser les plaideurs du mur mitoyen, il l'exposa dans son cabinet, sur un bahut sculpté, au milieu de ces fantaisies de bronze et de plâtre « que l'art invente, comme il nous l'écrit ingénieusement, pour faire damner ceux qui n'ont pas le sou. »

LE SUCCÈS APPELLE LE SUCCÈS.

Le grelot était attaché, il résonna de porte en porte; l'élan était donné, il ne s'arrêta plus. Arraché à son modeste silence par M. Seiller, Avisseau exposa ses œuvres au congrès de Tours, puis à Angers, puis à Poitiers, où il reçut des médailles d'honneur avec un dithyrambe d'éloges... Le Conseil général, sur la motion de M. Diard, lui décerna... des *vœux* d'encouragement. A l'exposition de Paris en 1849, le *Musée des Familles* signala spontanément et fit dessiner ses produits. Ils n'obtinrent qu'une mention honorable quand ils méritaient la médaille d'or; mais le potier s'en consola en voyant M. Lobin, directeur des vitraux peints de Tours, traité comme lui pour avoir fait mieux que Sèvres et vendu trois fois moins cher.

Gageons qu'Avisseau sera plus heureux à Londres qu'à Paris. Il est certain qu'à part les charmants ouvrages dont nous avons illustré cet article, son Bassin à reptiles, sa magnifique Coupe, et son grand Plat de poissons ne trouveront pas d'égaux à l'exposition universelle...

LA DIGNITÉ DE LA MODESTIE. M. BRONGNIART.

Un Anglais lui avait conseillé de modeler sur le bassin les armes de la reine d'Angleterre: — A Dieu ne plaise! répondit-il fièrement; si Sa Majesté achetait mon ouvrage, on croirait que j'ai mendié sa protection, moi qui n'ai jamais sollicité personne.

Voilà bien l'ouvrier dans sa dignité naïve.

Le voici encore en face de M. Brongniart. Ce grand maître de la céramique, ce directeur tout-puissant de la manufacture de Sèvres, étonné des procédés d'Avisseau, lui disait un jour:

— Vous mourez de faim en province; venez à Sèvres avec votre famille; vous aurez une pension et vous travaillerez pour nous, à la seule condition de nous livrer vos secrets.

— Vous me comblez, répondit Avisseau, mais j'aime mieux manger du pain d'artisan chez moi, que du rôti d'artiste chez vous. Ici, je suis libre; là-bas, je vous appartiendrais. Le chien de La Fontaine n'eût pas mieux parlé.

Ce refus n'a pas empêché M. Brongniart de consacrer une page à Avisseau, dans son *Traité de la céramique*, et d'y convenir « que c'est un des céramistes les plus extraordinaires qui aient jamais existé. »

Vengeance digne de l'un et de l'autre!

AMIS ET VISITEURS DU POTIER.

Les plus illustres amateurs ont suivi l'exemple et les pas de M. Seiller chez le brave homme de Tours, aujourd'hui le grand homme de l'endroit.

Le digne sculpteur de *Descartes* et de *Guillaume le Taciturne*, M. le comte de Niewerkerque, est venu lui serrer la main et l'appeler son confrère. Avisseau, qui s'ignore de la meilleure foi du monde, pleure et rougit comme un enfant quand il raconte cette entrevue.

La princesse Mathilde Bonaparte protége cordialement le Palissy de la Touraine. Elle a de lui, dans son royal hôtel, deux supports de lampe d'une exquise originalité (Voyez dans notre tome XVI, page 352, la curieuse anecdote de la pipe qu'elle a achetée à notre artiste).

Le président de la République, en passant à Tours, lui a commandé deux vases. M. Dupin aîné l'a visité alors avec deux ministres.

M. Romieu a quelques-uns de ses ouvrages et en a fait agréer d'autres au roi de Prusse, à lady Normanby, etc.

Lord Normanby lui-même est allé incognito chez le potier. Le prince Kallimaki, ambassadeur de la Sublime Porte, s'y est rendu publiquement, et Avisseau croit encore avoir rêvé ce jour-là... L'excellent archevêque de Tours y va de temps en temps, et possède une aiguière et un plateau, qui ne sont pas les moindres ornements de son palais.

Il faut citer encore, parmi les appréciateurs d'Avisseau, M. Kosta de Beauregard, ambassadeur de Sardaigne; M. Bocquet, M. Despoulars, M. Emile de Girardin, M. Diard, M. Lobin, M. Silvestre, le savant paléographe; M. Luzarches, ancien maire de Tours; M. de Richemond, administrateur du chemin d'Orléans; MM. les abbés Plailly, Bourasset et Manceau, tous trois fins connaisseurs, etc.

COMMENT AVISSEAU TRAVAILLE.

La réputation d'Avisseau ne l'a point enrichi. Né dans la misère et vieilli dans la pauvreté; soutenu, dans une lutte de vingt ans, par son génie seul; devenu, sans le savoir, le premier céramiste et l'un des meilleurs statuaires de France, il ne vise qu'aux progrès de son art et les poursuit avec l'abnégation de tous ses intérêts.

Le mouvement et le bruit l'intimident, la spéculation lui répugne. Uniquement occupé de son idée, il vit à l'écart, isolé dans sa rêverie, concevant avec maturité, exécutant avec un soin religieux.

Quand son projet s'est dégagé du nuage de la méditation, il en esquisse l'ensemble à grands traits. Dès lors, aucun obstacle ne l'arrête. Le détail n'est qu'un jeu pour son habile sagacité.

Ayant étudié et surpris dans les champs et les marécages toutes les habitudes des animaux, il modèle les reptiles, les insectes, les poissons, les salamandres, avec une telle vérité, qu'on croit les voir ramper tout vivants dans les joncs, grouiller et s'enlacer autour des figurines, les caresser de leur peau visqueuse, les tordre sous leurs contours ou les aiguillonner de leur dard; puis l'émail vient compléter cette création par une richesse de coloris, une variété de tons, une finesse de nuances inimitables.

Les figures exposées à Paris par Avisseau en 1849 étaient d'une telle perfection, que beaucoup d'artistes les ont crues moulées sur l'antique. Elles étaient bien et dûment l'œuvre du potier.

UNE FORTUNE REFUSÉE.

De même, quand ses premiers vases ont paru, les antiquaires, prenant les échantillons de sa montre, au seuil de sa misérable boutique, pour des Bernard Palissy retrouvés par un marchand de bric-à-brac, les admiraient naïvement comme tels et les eussent payés fort cher; mais plus naïvement encore Avisseau répondait, en refusant de les vendre :

— Ce sont des ébauches de ma façon, sans valeur aucune.

Et, introduisant les amateurs dans son atelier, il leur montrait en effet des ouvrages très-supérieurs...

Vous devinez l'idée qui vint aussitôt aux négociants : Malheureux ! dirent-ils au potier, vous ôtez à vos travaux tout leur prix, en les signant... Ne les signez pas, et nous les vendrons pour des Palissy, ce qui vous enrichira en quelques années. Avisseau refusa cette fortune avec indignation, et persista à mettre son chiffre sur toutes ses poteries.

— A chacun son œuvre, disait-il, j'aime mieux rester pauvre que de tromper le public.

Son unique ambition est de léguer à son fils, avec ses secrets et un nom honoré, la couronne dont son propre front aura brisé les épines.

LE PÈRE ET LE FILS. LEUR ATELIER.

Ce fils n'a encore que vingt ans, et tout annonce un digne continuateur de son père. C'est lui qui a fait presque entièrement le coffret dessiné ci-contre, et sur lequel sont reproduites avec tant de grâce et de coquetterie les figurines de l'hôtel du seizième siècle, habité à Tours par M. Seiller. *Macte animo, generose puer... Tu Marcellus eris!*

« Rien de plus curieux, nous écrit le digne ami d'Avisseau, que le *Sacrarium* où travaillent le père et le fils, et où peu d'amateurs ont eu, comme moi, le bonheur de pénétrer. Une masure surplombée, un hangar et un petit jardin, situés dans un faubourg de la ville, rien de plus; mais pour Avisseau cela vaut un palais. Dans cette masure, deux chambres, l'une au rez-de-chaussée, l'autre à l'étage supérieur. La première sert d'atelier proprement dit. Là sont entassés pêle-mêle, sur des dressoirs et sur le sol, dont les carreaux demandent à grands cris des successeurs, des pains de terre, des statues brisées, des poteries manquées, des bustes, des plats ébauchés, des têtes en plâtre, des reptiles desséchés, des amphores; sur des tréteaux, de grandes cages où sont enfermés vivants des grenouilles, des serpents, des lézards, des salamandres, des insectes, des escargots, des chenilles, des mouches, etc., etc. C'est le musée de l'artiste; c'est là qu'il étudie les poses. Les murs sont tapissés de croquis. Dans les hangars se trouvent les fours. L'un d'eux, qu'Avisseau regarde comme l'arche sainte, parce qu'il a échappé à la désastreuse inondation de 1846, a été démoli à moitié pour recevoir les trois grands ouvrages destinés à l'exposition de Londres. »

Les excellents croquis de M. Seiller, traduits avec soin par nos graveurs, nous dispensent de décrire les œuvres et les personnes des deux artistes. Un simple regard vous fera découvrir, dans celles-là, l'originale distinction des formes et la perfection merveilleuse des détails; dans celles-ci, la méditation intelligente et naïve du père, l'imagination délicate et contenue du fils.

Et maintenant que nous vous avons rappelé, révélé peut-être ces deux talents enfouis dans une masure de province, ne craignez pas de faire écho à nos justes éloges et de provoquer les récompenses qui les confirmeront à Londres, si le jury anglais... n'est pas trop anglais. Vous pouvez être sûrs qu'éloges et récompenses n'inspireront à ces humbles génies que la reconnaissance et le désir de mieux faire.

PITRE-CHEVALIER.



Porte-cigares d'Avisseau.

LES DEUX TISONS.

A M. L. V.

Au coin de votre feu j'aime à parler de gloire ;
Plaisir moins sage qu'il n'est doux,
Je le confesse, ami ; mais gardez-vous de croire
Ces tisons plus sages que nous.
Au truchement prêtez l'oreille ;
Je traduis mot à mot : vous entendrez merveille.
— Mon voisin, dit l'ormeau, vous pétillez bien fort !
Pour faire tant de bruit et prendre tant de place,
Qu'êtes-vous? quel fut votre sort?
Rejeton d'une antique race,
De ce beau Chantilly, venez-vous, comme moi?
Je fus le nourrisson du vainqueur de Rocroi,
Et, planté de ses mains, je charmai sa vieillesse.
Un jour, pour Chantilly jour de gloire et d'ivresse !
Sous mes jeunes rameaux j'abritai le grand Roi !
— Le grand Roi ! c'est Louis, peut-être?
Répond avec dédain le hêtre.
Et moi donc ! maintes fois, en ma verte saison,
J'ai touché l'habit du Grand Homme,
Qui fut maître à Paris, à Vienne, à Dresde, à Rome !
Vous faites l'important ! Respectez un tison,
Noble enfant de la Malmaison.
— Noblesse d'un jour, dont l'histoire
Ne savait rien en notre temps !
— Noblesse qui, depuis trente ans,
A bien fait pâlir votre gloire.
Nos tisons sont en train, ne songeant pas, surtout,
Que déjà leur flamme est à bout.
Dans la chaleur de la querelle,
Voyez-vous briller l'étincelle ?
Ils pourraient longtemps contester.
Que n'ont-ils pas encore à dire?
La vieille monarchie et le nouvel empire,
Belle matière à disputer !
Mais quoi ! des orateurs la fibre est consumée ;
Des choses d'ici-bas leur orgueil suit le cours.
Qu'en reste-t-il? Comme toujours,
Un peu de cendre et de fumée.

J. Jacques PORCHAT.

VOYAGES EN AMÉRIQUE.--LES ÉTATS-UNIS.

MOEURS ET COUTUMES.



Armes nationales des États-Unis.

PREMIÈRE LETTRE.

Premier aspect des Etats-Unis. — Ce qu'il faut pour les bien juger. — Les institutions et les mœurs. — La première note. — La liberté de fumer, à Philadelphie et à Boston. — Mon cicérone. — Formalités de l'*introduction*. — Un noyé sans secours, et une dame sans reconnaissance. — Comment je connus M. Harris. — Mobile. — Départ pour Montgommery. — Les *steamboats*. — Le *Salma*. — Insuffisance des cigares et des chambres à deux lits pour faire connaissance en Amérique. — Les rives de l'Alabama. — Double caractère de l'Américain. — Le trait-d'union. — M. Steven. — La présentation. — La glace rompue. — Comment on récompense les soldats aux Etats-Unis. — Une démonstration qui vaut des épaulettes. — Le *brandy* à discrétion. — Montgommery, capitale de l'Alabama.

Aux Etats-Unis, monsieur, tout frappe, tout saisit, tout émeut. Tout est nouveau et inattendu pour l'Européen, soit qu'il parcoure le domaine des faits moraux, soit qu'il s'attache aux impressions extérieures. Chaque pas que l'on fait amène un sujet d'études et d'observations; à chaque pas l'esprit étonné s'arrête, contemple et médite; de même que sur ces terres privilégiées que le génie de l'homme a enrichies des trésors de l'art et où la main du temps a semé des ruines sublimes, le voyageur fait une halte pieuse devant chaque monument et chaque débris, pour rêver et remonter, avec eux, le cours des âges; mais avec cette différence que, en Amérique, on chercherait en vain l'histoire écrite dans les livres ou burinée sur des pierres couvertes de mousse, ou immortalisée par les chefs-d'œuvre de l'art. Dans les vieilles sociétés, ce sont les souvenirs qui enchantent et captivent le voyageur; dans le Nouveau-Monde, ce sont les résultats immenses du présent que l'on constate, ce sont les mystères et les espérances de l'avenir que l'on interroge.

Arrivé aux termes d'une exploration même étrangère à la politique, malgré soi, souvent, on a tenté de tout sonder aux Etats-Unis; on a essayé de parcourir, de la base au sommet, l'édifice social à l'abri duquel vit, s'agite et grandit chaque jour un peuple qui ne compte encore qu'un peu plus d'un demi-siècle d'existence parmi les nations; on a demandé à chaque chose le secret de cet essor, si rapide qu'il éblouit.

Mais il faut se défier de la vivacité des impressions que l'on ressent aux Etats-Unis; elles sont assez trompeuses, par cette vivacité même.

Il y a une chose indispensable pour le voyageur qui veut tirer un profit réel de son séjour dans ce pays. Avant qu'il observe rien, qu'il note rien de tous ces détails qui se présentent à lui, il faut qu'il se laisse, en manière de préface, initier à l'étude des mœurs et des institutions. Cette éducation première, cet *a-b-c* du voyage est nécessaire, par cette raison sans réplique, que les mœurs, les habitudes, les races d'hommes elles-mêmes changent,

de la manière la plus absolue d'un Etat à l'autre, on peut presque dire d'une ville à une autre ville. Rien donc n'est plus simple, et rien n'est plus compliqué en même temps que tout ce qui frappe aux Etats-Unis. S'il vous arrive de voir faux dès le début, vous pouvez tirer les conséquences les plus fausses de tout ce que vous voyez, entendez, observez. Il vous faut un guide sûr, ou vous vous fourvoyez sans retour.

J'ai vécu dans l'intimité d'un musicien qui a eu quelque réputation et qui me sert de comparaison dans ce cas. Il était assez bizarrement organisé pour un musicien. Dans ses jours de veine, comme on dit, quand il avait le bonheur d'attaquer *juste* la première note, c'était à ravir; mais si, par mauvaise chance, il touchait *faux* en commençant, c'en était fait de lui; il ne pouvait plus sortir du piége où il était tombé.

Supposez pour un instant que vous ayez affaire, par exemple, à un de ces fumeurs impitoyables qui ne mettent rien au-dessus de leur cigare : pour peu que vous le rencontriez à la sortie de Philadelphie ou de Boston et que vous l'interrogiez sur les Etats-Unis, il vous répondra, à coup sûr, que c'est le pays de l'arbitraire.

Je ne parle plus ici par supposition, je raconte un fait.

Je me trouvai précisément un jour avec un de ces hommes. Il me parut profondément désillusionné; il regrettait la France et même le gendarme qui avait failli l'arrêter au milieu d'une émeute contre le gouvernement.

— Quel grand malheur vous est donc advenu, mon cher monsieur? lui demandai-je.

— Figurez-vous, me dit-il, que j'arrive à Philadelphie un dimanche. Il me prend fantaisie de courir un peu la ville, sans autre mauvais dessein que de faire connaissance avec les rues et les monuments. J'allume un cigare à l'hôtel, et je m'apprête à sortir. Je m'aperçois que déjà tous les regards s'arrêtent sur moi avec étonnement, et semblent dire : voilà un être bien audacieux!

— Tout cela est fort innocent, je l'avoue.

— Je sors; mais à peine avais-je fait quelques pas dans la rue, que je suis accosté par un individu qui me dit, d'un ton fort poli, j'en conviens : « Monsieur, on ne fume pas dans les rues de Philadelphie, le dimanche.»

Je craignis, au premier moment, d'avoir mal compris, n'étant pas très-familier avec la langue anglaise. Je saluai pour rendre la politesse, et je voulus continuer ma route; mais mon interlocuteur m'arrêta par le bras, et me réitéra l'ordre d'avoir à éteindre mon cigare, parce qu'on ne fumait pas dans les rues le dimanche. Je rentrai furieux à l'hôtel, et je ne sortis plus de la journée. C'est en vérité d'un despotisme qui n'a pas le sens commun! Je partis le lendemain pour Boston; j'éprouvai, comme à Philadelphie, le besoin de visiter la ville, et je sortis, le cigare à la bouche, selon mon habitude. Je n'avais pas posé le pied dans la rue, qu'un agent de police m'aborda, non moins poliment qu'à Philadelphie, et me tint ce langage :

— Monsieur, veuillez jeter votre cigare, on ne fume pas dans les rues de Boston.

— Pardon, lui dis-je; si je connais bien mon calendrier, ce n'est pas dimanche aujourd'hui.

— Vous avez raison, c'est aujourd'hui mardi... mais...

— Eh bien?

— Eh bien! qu'est-ce que le jour de la semaine a de commun avec ce que je vous dis?

— A Philadelphie, répondis-je, un monsieur, qui a rempli près de moi le même office que vous en ce moment, m'a bien positivement dit, et par deux fois, qu'on ne fumait pas dans les rues le dimanche.

— A Philadelphie, c'est possible; cela ne me regarde pas; mais à Boston, monsieur, on ne fume dans les rues aucun jour de la semaine, et à aucune heure du jour. Comme vous êtes étranger, je me contenterai de l'avertissement; mais si vous voulez persister, je serai obligé de vous traiter comme si vous étiez un naturel du pays...

— Que feriez-vous?

— Je vous ferais condamner à cinq dollars d'amende.

— Décidément mon cigare me fût revenu trop cher, s'écria le fumeur, au comble de l'exaspération, et vous avouerez que c'est une tyrannie qui n'a pas de nom. Nicolas ne traite pas plus mal ses esclaves... à la Sibérie près.

Et mon fumeur était parti de là pour prendre fait et cause contre les institutions et les mœurs américaines qu'il traitait de barbares.

J'ai dû de beaucoup voir et de beaucoup apprendre assez rapidement aux Etats-Unis, à cette double circonstance que j'ai débuté par y vivre dans la plus grande intimité de deux hommes éminents de ce pays, et ensuite d'avoir, une fois livré à moi-même et sorti de leurs lisières, rencontré deux compagnons de voyage précieux, dont l'un particulièrement connaissait sur le bout des doigts, comme on dit vulgairement, le plus petit coin de ce vaste pays.

Permettez-moi donc d'abord, selon l'usage solennel des Américains, de l'introduire auprès de vous, monsieur; car il faut bien se garder de jamais manquer à cette formalité de *l'introduction*, scrupuleusement observée en Amérique, plus scrupuleusement encore qu'en Angleterre, d'où elle tire son origine. Les Américains poussent même si loin la sévérité à cet égard, que l'on m'a donné comme positive cette anecdote que vous voudrez bien considérer, avec moi, comme la peinture exagérée d'un trait de mœurs.

Un homme était tombé dans le Mississipi et se noyait. Un Américain, obéissant à un premier mouvement de générosité, s'apprêtait à le sauver. Déjà il avait retiré son habit et allait s'élancer dans le tourbillon du fleuve, lorsque, se ravisant, il prit son lorgnon, examina le noyé, remit son habit, et, avec le calme qui distingue ceux de sa race, il tourna lentement le talon en murmurant ces mots :

— Je ne connais point ce monsieur, il ne m'a pas été présenté!

Jugez à quoi je pouvais vous exposer en ne vous introduisant pas auprès de mon ami Harris (c'est le nom de mon covoyageur).

On ne saurait s'imaginer, monsieur, à quel point les Américains poussent ce sentiment de la convenance, comme ils disent. Je me souviens qu'à Baltimore je trouvai, dans une voiture publique, un bracelet d'un très-grand prix. Je le reconnus aussitôt pour l'avoir remarqué au bras d'une jeune miss qui était près de moi; je courus à elle et le lui rapportai. Sans m'adresser un seul remercîment, le moindre salut, elle reprit son bracelet et s'éloigna. Je ne lui avais pas été *présenté*, elle ne me connaissait point, cette circonstance la dispensait de toute obligation à mon égard. Cela était une chose toute naturelle.

La façon dont je me liai avec M. Harris vous fera comprendre mieux encore la tyrannie de la présentation. J'avais rencontré M. Harris à Mobile, au *Mansion-house* où nous logions tous deux. Sa noble figure, ses traits pleins de bonté, de finesse, d'intelligence, m'avaient fait pressentir en lui un homme au-dessus du vulgaire. Il était placé à côté de moi à table au premier dîner. Un moment

je le soupçonnai d'être Français, et j'allais me hasarder à lui faire des ouvertures, lorsqu'il adressa la parole à son voisin dans l'américain le plus correct et le plus accentué. Je dis l'*américain*, car, bien que la langue écrite soit la même que la langue anglaise, dans le parler les Américains ont des nuances de prononciation, et surtout d'accentuation qui font très-aisément distinguer un Yankee d'un Anglais. Je m'abstins donc à l'endroit de mon voisin, de peur de me compromettre vis-à-vis de lui. Trois fois par jour, pendant trois jours consécutifs, nous nous trouvâmes côte à côte à table, chambre contre chambre, nous rencontrant continuellement dans les escaliers, au *bar-room* (café) de l'hôtel, sans songer ni l'un ni l'autre à nous saluer. Le quatrième jour, enfin, celui que j'avais fixé pour mon départ de Mobile, à quatre heures de l'après-midi, au moment où les voyageurs de l'hôtel, qui, comme moi, devaient remonter l'Alabama sur le steamboat le *Selma* (nom d'une petite ville sur les bords du fleuve), s'apprêtaient à gagner le warf, je vis apparaître mon voisin de table et de chambre, en casquette de voyage, le manteau sous le bras et une valise à la main.

— Bon ! me dis-je, nous voilà ensemble sur le *Selma* pour soixante heures, s'il va comme moi jusqu'à Montgommery; du diable si je ne trouve pas moyen de nouer connaissance avec lui.

Vous allez voir, monsieur, jusqu'où je portai le respect des usages, dans l'unique but de ne point compromettre ma future amitié. J'étais allé, le matin de ce jour, inscrire mon nom sur le registre du steamboat et prendre un numéro de cabine. Vous n'ignorez pas, monsieur, qu'à bord de tous les bâtiments, les chambres sont à deux lits superposés. Je m'inscrivis pour la chambre nº 176, dont un lit était déjà retenu. Jugez de ma satisfaction, après que tous les passagers se furent embarqués, de retrouver dans mon compagnon de chambre mon futur ami Harris. Je ne savais ce qu'il pouvait penser de cette persistance du sort à nous rapprocher sans cesse l'un de l'autre; mais mon sentiment à moi fut qu'il n'était pas possible que la fatalité ne s'en mêlât point.

Si j'avais eu affaire à toute autre personne qu'à un Américain, je lui aurais immédiatement tenu ce langage:

— Obéissons aux ordres du grand Manitou, qui veut absolument que nous soyons unis l'un à l'autre. Voici ma main, donnez-moi la vôtre, et échangeons un cigare de la Havane. Je me suis aperçu que ceux que vous fumez sont délicieux, les miens sont des *light brown* de qualité supérieure. Nous sommes faits pour nous entendre ! que ce soit entre nous à la vie, à la mort !

Deux Français n'eussent pas résisté. Mais ayant affaire à un Américain, je bridai mes désirs.

— Le hasard a tant fait jusqu'à ce moment, pensai-je, qu'il fera aussi naître une circonstance naturelle pour nous rapprocher; rapportons-nous-en à lui.

Sur les soixante heures que nous avions à demeurer ensemble à bord du *Selma*, quarante-huit se passèrent sans qu'un seul mot fût échangé entre nous. Je surveillais ma future liaison comme une poule couve ses poussins. J'attendais toujours l'occasion.

La façon dont elle vint me conduit naturellement à vous parler un peu de l'étrange navigation sur les fleuves de l'Amérique, et particulièrement sur l'Alabama.

Le *Selma* n'était point un de ces steamboats luxueux comme j'en ai rencontré plusieurs aux Etats-Unis et dont j'aurai occasion de vous entretenir (1).

Le *Selma* était un bateau à double fin, chargé à la fois de passagers à l'étage supérieur et de marchandises au rez-de-chaussée. Les facilités extrêmes qu'on a pour voyager en Amérique, le confortable qu'on rencontre sur les steamboats, dans les chemins de fer, et dans les plus petites auberges, le bon marché des transports surtout, font que l'on voyage considérablement aux Etats-Unis. Nous étions sur le *Selma* près de trois cents passagers; et dans une traversée de Philadelphie à New-York, nous avons embarqué et débarqué, dans un voyage de quelques heures, onze cents individus.

Nous avions, avant d'arriver à Montgommery, dix stations à faire. Dix fois nous accostâmes les bords de l'Alabama, la nuit comme le jour, pour déposer ou prendre des passagers et des marchandises. L'aspect intérieur du bateau était donc, comme le spectacle que nous offraient les rives du fleuve, changeant d'instant en instant.

Quant à moi, j'étais préoccupé sérieusement d'une chose, c'était de la crainte de voir, à chaque station, M. Harris s'enfuir. Ma douleur n'eût été comparable qu'à celle de Calypso lors du départ d'Ulysse.

L'extrémité avant du bateau est la place habituellement occupée par les voyageurs pendant le jour, parce qu'on évite ainsi la chaleur des deux énormes cheminées qui servent aux machines. Et puis, parce que de là on embrasse complétement le spectacle, toujours inattendu, qui à chaque détour majestueux du fleuve se déroule aux yeux; spectacle magnifique, monsieur, et qui vous emplit l'âme d'étonnement autant que d'admiration.

L'Alabama est un des fleuves les moins fréquentés de l'Amérique; il n'est pas, comme le Mississipi, le Missouri, l'Hudson, sillonné en tous sens par des flottes de steamboats; deux seuls bateaux font le service de Mobile à Montgommery et réciproquement; ils se croisent une fois dans cette traversée de cinq cents milles. Quand donc on se trouve au milieu de ce fleuve, immense en quelques parties, il semble qu'on soit perdu dans un vaste désert; des forêts épaisses d'arbres gigantesques bordent ses rives très-escarpées en certains endroits; le silence le plus complet règne sur les eaux et dans ces bois, et n'est troublé

(1) Il y a, aux États-Unis, quatre sortes de bâtiments à vapeur : 1º Ceux qui sont destinés à ne transporter que des passagers d'une grande ville à l'autre, et dont la magnificence ne laisse rien à désirer.

2º Les *tow-boats* ou remorqueurs, qui, sur le Mississipi particulièrement, représentent l'image de la force et de la brutalité. Ce sont les Hercules-Farnèses de la navigation.

3º Les *steamers*, destinés à tenir la mer. Les autres, à cause de leur construction gigantesque, ne peuvent que remonter ou descendre les fleuves. Les steamers sont en général remarquables par leur élégance et leurs bonnes qualités nautiques.

4º Ceux qui sont destinés à transporter à la fois des passagers, des marchandises et des approvisionnements pour les divers villages ou propriétés qui se trouvent situés le long des fleuves. Ces steamboats sont à fond plat, à cause de l'obligation où ils se trouvent d'accoster continuellement les rives, au milieu de la vase et des rochers, et si près qu'on les amarre aux arbres et que les flancs du bateau sont collés à la terre. Les bords de la coque sont au ras du fleuve, et les magasins (car on ne peut plus appeler cela une cale) où s'entassent les chargements sont au-dessus de l'eau. De ce premier pont s'élèvent de vastes et fortes charpentes, qui soutiennent un édifice réservé aux passagers. C'est l'intervalle compris entre le pont et cette construction supérieure qui sert de magasin pour les marchandises et de chambre pour les machines. Cet espace, qui court d'un bout à l'autre du navire, est complétement à découvert. Le double emploi auquel sont réservés ces bateaux fait qu'on y rencontre nécessairement moins de luxe et d'aisance que sur ceux spécialement affectés au transport des passagers. Mais le confortable n'y fait pas défaut cependant.

que par le bruit régulier des machines, qui, à force de monotonie, finit par se confondre aussi dans ce solennel silence. L'ombre des arbres couvre la moitié de la largeur du fleuve dont les eaux, unies comme une glace, se plissent à peine à quelques brasses en avant sous l'effort robuste et progressif du bateau, pour se soulever ensuite en tourbillons de lames, quand les grands bras des roues les ont tourmentées dans leur profondeur. Si ce n'est à l'approche des villages, on n'aperçoit âme qui vive sur ces rives où le regard atteint quelquefois à peine!

Cette navigation de l'Alabama a quelque chose d'une promenade fantastique; les sinuosités du fleuve sont si multipliées que l'on ne voit jamais devant, derrière et autour de soi que des monceaux de verdure, et que l'on se trouve toujours comme au milieu d'un vaste étang, semé de ci, de là, de quelques îlots qu'il faut contourner habilement, et contre lesquels il semble toujours que le steamboat va frapper du nez. Rien ne peut donner l'idée de l'imposante grandeur de ces scènes qui sont encore dans leur état primitif, et que la main de l'homme a tout au plus effleurées en quelques points.

On a toujours représenté le peuple américain comme un peuple essentiellement calculateur, incapable d'apprécier les splendeurs de la nature. S'il admire son riche pays, c'est, dit-on, par orgueil; s'il vante la majesté de ses fleuves, c'est parce qu'il sait le parti qu'il en peut tirer pour son intérêt matériel. Ce jugement, monsieur, est à la fois faux et vrai. Il y a deux situations dans lesquelles il faut étudier l'Américain. Il apprécie avant tout, en effet, (je l'ai déjà dit), ce qui est utile et profitable; il est essentiellement actif, travailleur, commerçant; désirant toujours beaucoup d'argent, et se préoccupant des moyens d'en gagner. Tel est l'Américain dans sa vie ordinaire, dans son magasin, dans son office, au milieu de ses affaires. Mais dès qu'il se trouve oisif malgré lui, condamné, par exemple, à passer soixante heures sur un steamboat, l'Américain change tout à coup d'existence; il fait, comme on dit vulgairement, peau neuve. Les instincts intellectuels s'éveillent en lui; il sait alors rêver, aussi bien que qui que ce soit, devant un beau spectacle de la nature, et l'apprécier dans toute sa valeur. Ainsi, pendant le jour, je les voyais tous, nonchalamment assis sur l'avant du *Selma*, le cigare à la bouche, ou la chique sous la dent, silencieux et absorbés, comme des poëtes, dans la contemplation de ces belles pages de la création, que tous ils avaient déjà feuilletées vingt fois! Peut-être étais-je le seul des passagers du *Selma* pour qui ces scènes fussent nouvelles : eh bien! il n'est pas un de ces hommes, en apparence si froids, qui, de moment en moment, ne se soit écrié avec enthousiasme :

— *Oh! very fine indeed!* (Magnifique en vérité!)

Nous allions donc, nous arrêtant de station en station, lorsque enfin, cinq heures avant notre arrivée à Montgommery, nous fîmes une dernière halte à un petit village qui porte un grand nom, celui de Washington. Il n'y a pas un seul État de l'Union qui n'ait une petite ville ou un assemblage de quelques maisons baptisé de ce nom vénéré. Quelle fut ma satisfaction de voir monter à bord un brave et jeune officier de l'armée du Mexique, nommé Steven, et que j'avais beaucoup connu à la Nouvelle-Orléans, au retour de sa campagne! Ma joie fut double quand, arrivé dans le grand salon du *Selma*, j'entendis ce même cri, poussé en duo :

— Tiens! c'est vous! Comment vous portez-vous, mon cher ami?

C'était Steven, d'une part, et Harris, de l'autre, qui, à mes côtés, se serraient la main. Je n'avais donc pas perdu pour attendre! Et le sort continuait son œuvre, en jetant entre Harris et moi notre ami Steven comme un trait-d'union. D'un coup d'œil, ce dernier avait compris que ses deux amis ne s'étaient jamais adressé la parole. Il s'empressa de nous présenter l'un à l'autre. Ma main tomba dans celle de Harris qui la serra avec une effusion témoignant de sa part un plaisir égal à celui que j'éprouvais moi-même. Il était facile de voir que nous touchions tous deux à un but désiré.

— Venez prendre quelque chose, dit Steven.

Nous nous dirigeâmes tous les trois vers le *bar-room* qui ne manque jamais à bord d'aucun steamboat. Selon l'usage américain, nos trois verres s'entre-choquèrent, et nous aspirâmes lentement, à travers un tube de verre, un *sherry-goblet*, en nous souhaitant bonne santé.

Désormais c'était une liaison intime entre Harris et moi. Nous nous communiquâmes alors le mutuel désir que nous éprouvions de cette liaison, et comme moi il avait lutté contre l'envie de m'adresser la parole, depuis le premier jour où nous nous étions rencontrés au *mansion-house*, à Mobile. Il avait été arrêté par le même scrupule qui m'avait guidé.

— Ah! si j'avais su que vous fussiez Français! me dit-il.

— Et moi, si j'avais pu deviner que vous ne fussiez Américain qu'au cinquième!

Ces paroles avaient été échangées entre nous en langue française que Harris parlait avec une pureté et un accent aussi remarquables que l'américain. Il en était de même de l'allemand, de l'espagnol et de l'italien. Il devait cette étrange facilité à parler avec une égale élégance les cinq langues, à ces circonstances que sa mère était Française, que son père était né en Espagne, d'un père Américain, qu'il avait passé les premières années de son enfance aux Etats-Unis, puis avait fait une partie de son éducation en France, l'autre partie en allemagne, et qu'il était venu enfin s'établir dans les affaires à Boston, après être demeuré trois années en Italie.

— Vous arrêterez-vous à Montgommery? lui demandai-je.

— Il faut être né dans ce trou, me répondit-il, ou être membre de la législature de l'Alabama, pour demeurer plus de douze heures à Montgommery, mon cher monsieur. Si rien ne vous y retient, vous, nous repartirons le plus tôt possible. Je remonte jusqu'à Boston, nous ferons route ensemble, et de compagnie avec notre ami Steven qui, je gage, n'a rien de mieux à faire qu'à se promener.

Puisque voilà Steven au milieu de nous, monsieur, permettez-moi, à propos de lui, de vous peindre un côté des mœurs américaines qui font le plus grand honneur et au peuple en général, et en particulier à la simplicité et au désintéressement de cœur de la plupart des citoyens. Ceci est caractéristique. Aux Etats-Unis, il n'y a pas d'armée régulière comme vous le savez, tout au plus dix mille hommes la composent. Quand la patrie a besoin de bras pour la défendre, il lui suffit de frapper du pied la terre, pour qu'il en sorte des soldats. Ce sont tous des volontaires qui regardent comme un devoir sacré d'aller sur le champ de bataille payer le tribut de leur sang. Riches, pauvres, jeunes hommes, hommes mûrs, célibataires, pères de famille, tous indistinctement accourent à cette grande voix de la patrie en détresse, et disent : Nous voilà! Les compagnies élisent leurs officiers, et, le sac sur le dos, on marche où la guerre vous appelle! Puis, quand on a rempli sa tâche d'une année, on revient chez soi; le simple soldat rentre dans ses foyers, l'officier se dépouille de ses

épaulettes éphémères. Ni l'un ni l'autre n'attendent de récompense de la patrie, aucun avancement, rien, que l'honneur d'avoir payé une dette commune.

Si la patrie ne solde par aucune faveur ce dévouement, il reste aux braves à recueillir les témoignages extérieurs de la reconnaissance publique !

Ainsi Steven était parti comme capitaine dans la guerre contre le Mexique, il en était revenu avec deux blessures, après avoir assisté à l'assaut de Monterey, au siége de la Vera-Cruz et à la prise du Cerro-Gordo. Steven était fils d'un fermier du petit village de Washington où notre bateau l'avait embarqué. Il y était arrivé depuis huit jours pour embrasser son vieux père. La population de Washington ne pouvait manquer de lui exprimer ses sympathies. Le matin du jour où on l'attendait, sept coups de canon annoncèrent sa venue; et au moment où il débarqua sur la rive, la population tout entière, musique en tête, se rendit à sa rencontre, et le conduisit à une salle où était préparé un banquet!

Ainsi, vous le voyez, monsieur, un soldat se conduit vaillamment dans trois actions, il est blessé deux fois; toute la récompense qu'il en retire se borne à une démonstration de ses concitoyens en son honneur, et il en est plus fier que de deux grosses épaulettes. Le jeune capitaine pleurait d'émotion en nous racontant cela.

Les cinq heures de route qui nous séparaient de Montgommery s'écoulèrent rapidement en conversation et en visites au *bar-room*. Steven avait, le premier, offert *quelque chose;* selon l'usage, chacun de nous devait lui rendre sa politesse ; et bon gré, mal gré, qu'on ait ou non soif, en pareil cas, il faut, sous peine de commettre une grosse inconvenance, accepter et offrir à son tour. Il arrive souvent qu'on absorbe ainsi aux États-Unis, quinze ou vingt verres par jour de brandy, d'eau sucrée, de liqueurs, etc.

Enfin, le village, je n'ose dire la ville, de Montgommery se dessina au fond d'un de ces vastes étangs dont je vous parlais, et au milieu d'un encadrement de verdure. Le steamboat accosta, et nous mîmes le pied dans la capitale de l'Alabama.

Au contraire de ce qui existe en Europe, les capitales d'États, dans l'Union, sont les lieux les moins peuplés, les villes les plus désertes, les moins commerçantes. On a soin de choisir toujours, dans ce but, un point central d'abord, afin de laisser ensuite le pouvoir dans une sorte d'isolement et à l'abri des influences. Toutes les capitales d'États sont dans ce cas, et le même principe a présidé au choix de la ville qui sert de centre à l'Union. Washington-City, dont je vous parlerai plus au long, est un immense désert. Dans l'origine, sa population n'était que de 3,000 âmes, et elle est aujourd'hui à peine de 30,000. Ce progrès vous paraîtra négatif quand je vous aurai dit, monsieur, avec quelle rapidité la plupart des villes de l'Union ont vu s'accroître leur prospérité dans un temps égal, et souvent bien moindre.



Vue de Montgommery, capitale de l'Alabama.

Rien ne méritait d'être vu à Montgommery que son gracieux aspect dessiné ci-dessus, et son Capitole où siége la législature. C'est un vaste édifice qui domine la ville, et reproduit en petit le Capitole de Washington. Nous partîmes donc promptement de Montgommery.

Xavier EYMA.

(*La suite prochainement.*)

CHRONIQUE DU MOIS.

LE CARDINAL WISEMAN.

Tandis que l'Angleterre ébranle le monde entier de ses violents débats sur ce qu'elle appelle l'*agression papale*, nos lecteurs recevront avec intérêt le portrait du cardinal Wiseman, le nouvel archevêque de Westminster, et les détails précieux que nous avons recueillis sur la vie de ce prélat, à titre de document historique.

En 1820, l'Europe savante remarqua un traité publié en latin sur les différents idiomes de l'Orient. C'était l'ouvrage d'un jeune homme de dix-huit ans, et ce jeune homme était l'abbé Nicolas Wiseman, élève du collége Irlandais de Saint-Cullebert, près de Durham.

Un tel début fut suivi de brillants succès au concours des colléges de Rome, où l'invincible lauréat remporta successivement toutes les médailles d'or.

Né d'une famille d'Irlande, établie en Espagne, l'abbé Wiseman revint à son berceau en 1825. Ses instructions religieuses le placèrent bientôt à la tête des orateurs catholiques de l'Angleterre.

Dans le carême de 1836, à la chapelle de Moorfield, il exposa, en plusieurs sermons, l'ensemble des doctrines de l'Église romaine, et il le fit avec un tel succès, un tel éclat, que ses coreligionnaires, pour lui marquer leur gratitude, firent frapper en son honneur une médaille d'or, qui fut exécutée par le célèbre graveur Supio Clint. Il fut nommé, peu de temps après, président du collége de Sainte-Marie, à Oscott. Dans cette situation, il ne cessa, par ses écrits et par sa parole, de propager la doctrine catholique en Angleterre. L'Irlande n'était point oubliée, et la *Revue de Dublin* comptait le docteur Wiseman au rang de ses plus illustres et de ses plus laborieux écrivains. Au milieu de ces travaux, il trouvait le temps de composer des ouvrages de controverse, où la force de dialectique se joignait d'une manière remarquable à l'urbanité des formes de style. On a pu juger du haut degré où le savant écrivain porte ce genre de mérite, par son récent manifeste intitulé : *Appel au peuple anglais*.

Quand le docteur Wiseman alla visiter Rome pour la seconde fois, il y fut accueilli avec toute la distinction dont il s'était rendu digne. Il fut nommé second vicaire apostolique du diocèse de Londres, à la place du docteur Griffiths, qui venait de décéder. En 1849, le docteur Walsh, premier vicaire, étant mort, le docteur Wiseman le remplaça. C'est à son zèle, à ses efforts, que les catholiques de Londres doivent l'achèvement de la belle église cathédrale de Saint-George's Fields.

Tout donne à supposer que vers ce temps le docteur Wiseman s'était ouvert au gouvernement anglais du projet que le Saint-Père avait formé de rétablir la hiérarchie catholique en Angleterre. Quoi qu'il en soit, dans un consistoire tenu le 30 septembre, le docteur Nicolas Wiseman a été promu à la dignité de cardinal et au titre d'archevêque de Westminster. C'est le septième cardinal que l'Angleterre ait fourni depuis la réforme. Les six autres furent : *Pole*, *Allen*, *Howard*, *York* (fils du prétendant, et qui ne vit jamais l'Angleterre), et enfin *Acton*, membre d'une famille d'origine anglaise, mais qui est établie à Naples depuis longtemps.

On sait comment la populace anglicane a fêté l'installation du nouvel archevêque. Elle a promené dans les rues son effigie accouplée à celle de Pie IX, et elle a brûlé l'une et l'autre au milieu des vociférations et des danses. On nous rapporte, à ce sujet, un mot du cardinal, qui annonce tout le courage et toute la résignation d'un martyr.

On lui prédisait que la reine et le Parlement d'Angleterre, entraînés par les manifestations publiques, lui enlèveraient temporellement son titre d'archevêque, et qu'il perdrait ainsi l'appui des hautes classes de Londres.

— Eh bien, répondit-il sans s'émouvoir, l'homme de Dieu est l'homme de tous ; je serai l'archevêque des bourgeois...

— Mais les bourgeois vous renieront, de peur de se compromettre.

— Eh bien, je serai l'archevêque du peuple...

— Mais, vous le voyez, c'est le peuple qui vous insulte et brise votre image.

— Eh bien, je serai l'archevêque des pauvres, des malades et des prisonniers...

Et si l'on vous traque dans ce dernier refuge, avec quoi vous défendrez-vous ?

— Avec ceci, dit le prélat, en montrant sa croix pastorale. Dieu n'a-t-il pas écrit sur les drapeaux de Constantin : Vous vaincrez par ce signe !

Ce dialogue rappelle l'héroïque réponse du jeune d'Andigné à Bonaparte, en 1799.

L'indomptable chef des Vendéens avait accepté une entrevue avec le premier consul. Celui-ci, voyant déjà la France à ses pieds, ne comprit pas qu'un seul homme osât lever la tête devant lui.

— Si vous ne faites pas la paix, lui dit-il, je marcherai contre vous avec cent mille soldats.

— Nous tâcherons de vous prouver que nous sommes dignes de vous combattre, répondit tranquillement d'Andigné.

— J'incendierai vos villes !

— Nous serons reçus dans les chaumières.

— Je brûlerai vos chaumières !

— Nous nous retirerons dans nos bois.

— Je mettrai le feu à vos bois !

— Et lorsque vous aurez détruit la cabane du paisible cultivateur, ravagé le domaine du propriétaire étranger à nos débats, vous ne nous trouverez encore qu'où et quand nous le voudrons, et avec le temps nous battrons toutes vos colonnes en détail.

LE CARNAVAL DE 1851.

Quand vous lirez ces lignes, le carnaval aura vu mourir, sous la cendre chrétienne, le dernier frémissement de ses grelots. En vérité, il était temps qu'on l'arrêtât, car ses folies commençaient à dépasser les bornes.

Et d'abord, l'idole païenne, le bœuf gras est ressuscité. Vous savez qu'il avait disparu en 1848 et en 1849, attendu qu'il n'était pas sans-*culotte*. Il a reparu en 1851, plus *culotté* que jamais, car il pesait 1,950 kilogrammes. MM. Adeline, éleveur normand, et Arnault, directeur de l'Hippodrome, ont fait les frais de l'entreprise.

Liberté, c'était le nom du bœuf gras, magnifiquement paré d'une housse de velours amarante brodée et frangée d'or et de guirlandes de fleurs, était conduit par son bouvier normand et escorté des quatre sauvages traditionnels ornés de plumages de couleurs et de peaux d'animaux féroces, et armés de massues. Devant et derrière, marchaient des hérauts d'armes, des tambours en janissaires, des cavaliers cuirassés, des costumes Louis XIII, etc.

Le char de Cérès, orné des attributs de l'agriculture, était splendidement décoré d'oriflammes aux couleurs nationales et de guirlandes de fleurs et de fruits.

Une belle femme, la tête couronnée d'épis et de fleurs, tenant une faucille à la main, représentait Cérès, debout au sommet du char, ayant à ses pieds des gerbes magnifiques de blé et des instruments d'agriculture.

Aux quatre coins du soubassement, quatre jeunes femmes figuraient les quatre saisons. Malheureusement elles ne pouvaient toutes les quatre s'accommoder également de la température ; il faisait une belle journée, mais l'air était très-froid. Aussi l'Hiver semblait triomphant, tan-

dis que l'Eté grelottant était obligé de s'envelopper jusqu'au nez dans son manteau rouge. Fort heureusement encore pour les quatre divinités, quatre trépieds, formant chaufferettes, brûlaient à leurs pieds. Somme toute, ce char, traîné par quatre beaux chevaux bais, représentait assez bien le triomphe de l'agriculture.

Tandis qu'une foule immense prenait part à cette fête de la rue, cent autres fêtes particulières s'organisaient pour le soir. Les bals travestis ont été nombreux dans les riches faubourgs et dans le Marais. Mme S. a fait les honneurs de cet ancien Paris, à la tête de deux ou trois cents costumes divers, dans ses vastes salons transformés en parterres de fleurs et illuminés littéralement *a giorno*. Un comique célèbre, M. Levassor, a imaginé quelque chose de plus original. On n'était reçu chez lui qu'en paysan ou en paysanne. On dansait sur la coudrette, au son du chalumeau. Il n'y manquait que les vaches et les brebis. On nous assure même qu'ils n'y manquaient pas entièrement, et que certains bergers de la Chaussée-d'Antin ont conduit à ce bal des moutons ornés de fleurs et de rubans roses, dont les bêlements complétaient le caractère agreste de la réunion.

Quant aux raouts officiels, voici une anecdote qui montrera combien ils étaient encombrés.

Un sous-préfet ambitieux était venu à Paris avec sa femme pour enlever une préfecture à sa convenance. Un de ses protecteurs les plus élevés lui procure une invitation pour le dernier bal du très-grand personnage de qui dépendait le succès de l'affaire. On se donne rendez-vous dans les illustres salons, entre dix et onze heures. Le sous-préfet et la sous-préfette se ruinent en frais de toilette, et louent pour la nuit le plus confortable équipage. A dix heures ils partent de leur hôtel garni, et roulent vers l'autre hôtel où les attend la faveur. Malheureusement, celui-là était garni aussi, garni de solliciteurs et de courtisans, tellement nombreux, que la queue des voitures couvrait un kilomètre d'étendue. Celle de notre ménage prend la file, et avance de quelques pas tous les quarts d'heure. Ils s'arment de patience, puis de résignation, puis de philosophie, si bien que fatigués des bals de la veille, bercés mollement sur les coussins de leur calèche, ils finissent par s'endormir du sommeil le plus profond. Combien de temps dura cet oubli des grandeurs préfectorales, c'est ce que nos deux époux étaient loin de soupçonner, lorsque leur équipage toucha enfin le seuil de l'Eldorado. Ils se réveillent en sursaut, au bruit du marchepied qui s'abaisse. Ils descendent, ils entrent dans les salons; ils y rencontrent leur protecteur furieux. O triste revers des fêtes officielles! Il était minuit et demi! Notre ménage avait fait queue deux heures et arrivait trop tard au rendez-vous; le très-grand personnage venait de quitter le bal pour aller dormir de son côté.

Quand on lui raconta, le lendemain, cette petite aventure, il répondit avec le sang-froid qui le caractérise : — M*** a manqué sa préfecture en manquant mon bal. C'est original et malheureux, j'en conviens. Qu'il la rattrape par son mérite. Ce sera fort heureux et plus original encore!

REVUE LITTÉRAIRE.

On sait avec quelle réserve nous recommandons aux familles les livres faits en vue de leur instruction ou de leur agrément. C'est qu'envisageant cette partie de notre tâche comme la plus délicate, nous voulons nous assurer par nous-même de la supériorité d'un ouvrage, avant de dire à nos lecteurs : Vous pouvez l'adopter en confiance.

Or, nous devons ce témoignage public au *Cours complet d'éducation pour les filles*, publié par M. Hachette, le libraire de l'Université. Nous en avons examiné les trois grandes divisions: Education élémentaire, de quatre à dix ans; éducation moyenne, de dix à seize ans; éducation supérieure, de seize à vingt ans; et nous avons reconnu dans ce vaste traité, sans modèle et sans rival, l'encyclopédie morale, religieuse et instructive la plus claire, la mieux proportionnée, la plus pratique et la plus commode qu'on ait jamais offerte aux pères et aux enfants, aux maîtres et aux élèves. Il faut dire que l'éminent éditeur était peut-être le seul qui pût réaliser une telle entreprise avec le concours de toutes les sommités de l'enseignement. Ainsi, M. Théry, recteur de l'Académie de Rennes, a déposé, dans les *Premiers conseils aux mères*, sa double expérience de professeur et de père de famille. Cette étude du caractère, des instincts et des dispositions de l'enfance est d'une telle justesse et d'une telle simplicité, que la mère qui l'aura bien comprise et bien appliquée ne rencontrera plus d'obstacle sérieux dans le développement intellectuel et moral de sa fille. La *Méthode d'écriture* semble un peu arriérée, mais plaira à ceux que n'a pas envahis l'uniformité de la calligraphie anglaise. Le *Cours de lecture*, les *Exercices de mémoire*, les *Premières notions* de grammaire, de sciences et d'arts sont gradués avec un art infini par des écrivains qui ont éprouvé longuement leurs systèmes.

Les *Conseils* de M. Théry reviennent et s'élèvent, en tête de l'*Education moyenne* et de l'*Education supérieure*, toujours empreints du même bon sens et de la même netteté, — toujours dignes de cette médaille d'or que leur a décernée l'Académie française. Puis se succèdent les *Leçons* de mathématiques, de style, de géographie, d'histoire, de physique, de chimie, d'histoire naturelle, de musique, et enfin de littérature générale, de philosophie, de droit et d'hygiène pratique — (car rien n'est oublié); leçons exposées par les autorités de chaque genre: MM. Dézobry, Sardou, Cortambert, Herbet, Gérusez, Bouchitté, Barberet, Sonnet, Delafosse, Quicherat, Grün, Isidore Bourdon, etc.

Une mère intelligente et dévouée, avec le secours de semblables maîtres, peut élever et instruire sa fille aussi parfaitement que si elle suivait avec elle les cours et les pensions les plus renommés; et cette fille aura, de plus, l'immense avantage, que rien ne remplace, de l'éducation de famille, si justement préférée par Mme Campan, comme par Fénelon, à toutes les éducations possibles.

Ajoutons que M. Hachette a eu le bon esprit de mettre à la portée de chacun les quinze grands volumes de ce *Cours complet d'éducation*, en donnant la facilité de les acquérir séparément et successivement, et en n'élevant pas le prix du tout, y compris les gravures, albums, cartes, etc., au-dessus de cent et quelques francs, — le prix d'un mois de leçons du professeur le plus médiocre.

— A propos des maîtres qui rendent la science aimable et qui en ouvrent les trésors à tout le monde, nous devons rappeler qu'un des plus illustres, M. Flourens, vient de faire paraître une édition nouvelle de son excellente notice sur Buffon. Ce titre modeste cache une œuvre de premier ordre : le résumé clair et succinct des doctrines et des découvertes du grand naturaliste, la rectification savante et courtoise de ses erreurs, c'est-à-dire le complément indispensable et le couronnement lumineux de ses vastes travaux. M. Flourens popularise d'autant mieux Buffon, qu'il a, comme lui, le don du style simple et limpide, éloquent et piquant tour à tour, qui est le véritable style français. Personne n'eût porté plus dignement la double couronne de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et de membre éminent de l'Académie française. M. Flourens est, en effet, un de ces rares esprits qui, tout en s'élevant aux sommets de la philosophie scientifique, tout en élargissant l'école spiritualiste de Descartes et de Leibnitz, savent donner aux enseignements les plus abstraits la forme littéraire qui captive les savants et la foule, les contemporains et la postérité. Nous en offrirons quelque jour la preuve à nos lecteurs, en étudiant ses livres sur Cuvier, sur Fontenelle, sur la phrénologie, sur les instincts des animaux, et enfin ses Eloges, qui sont des chefs-d'œuvre du genre, par le charme du récit comme par la force de l'instruction.

— Encore deux petits ouvrages à signaler :

1° *Les Etats provinciaux sous Louis XIV*, brochure

très-curieuse de M. Grün, rédacteur en chef du *Moniteur universel*. Jugez-en par cette lettre du président des Etats de Languedoc à Colbert : « A Montpellier, ville de débauche et de divertissements, les Estats employeront plus de temps aux bals et aux comédies qu'à l'expédition de nos affaires... S'ils étoient à Pézénas, petit lieu où il n'y a que pour les loger, on auroit plus de commodités à manier les esprits... » etc. La brochure fourmille de révélations de ce genre, et d'applications d'autant plus piquantes, que l'impartial historien les laisse faire au lecteur.

2° MM. Dezobry et Madeleine viennent de publier une seconde édition de *Trois mois sous la neige*, ce charmant ouvrage de notre collaborateur, M. J. Jacques Porchat, couronné par l'Académie française. Ses autres livres, les *Colons du rivage*, la *Sagesse du hameau*, un *Choix de fables de La Fontaine*, *Florian*, etc., enrichis de notes excellentes, forment, avec *Trois mois sous la neige*, une petite bibliothèque pleine d'instruction et d'intérêt, que toute la jeunesse peut acquérir, les éditeurs l'ayant mise à 60 c. le volume.

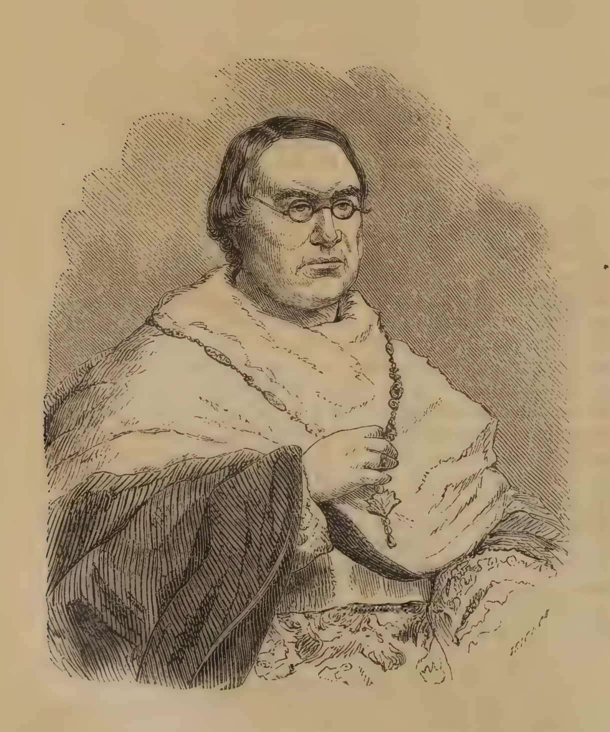
— MM. Jules Sandeau et Augier ont donné, au théâtre des Variétés, une bonne et spirituelle leçon aux imaginations errantes qui cherchent le roman dans la vie. La *Chasse au Roman !* n'est-ce pas là un des plus grands travers de ce temps-ci ? Les auteurs l'ont fustigé avec d'autant plus d'autorité, que l'un est un romancier de premier ordre, et l'autre un poëte qui avait le droit de prêcher l'illusion. Leur succès durera, car il est moral.

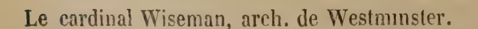
— Nous regrettons de ne pouvoir former le même vœu pour la *Valéria*, de MM. Maquet et Jules Lacroix, représentée à la Comédie-Française. Malgré l'intérêt puissant de ce drame, malgré ses vers savants et cornéliens, malgré le double talent qu'y déploie M[lle] Rachel, malgré l'empressement de la foule à l'applaudir chaque soir, nous déplorons hautement ce triomphe littéraire, parce qu'il flatte une des plus mauvaises passions de notre temps, celle d'élever des piédestaux aux ceintures dorées. Nous attendons avec d'autant plus d'impatience le *Château de la Seiglière*, de M. Jules Sandeau. Puisse-t-il réparer bientôt le mal fait par *Valéria !*

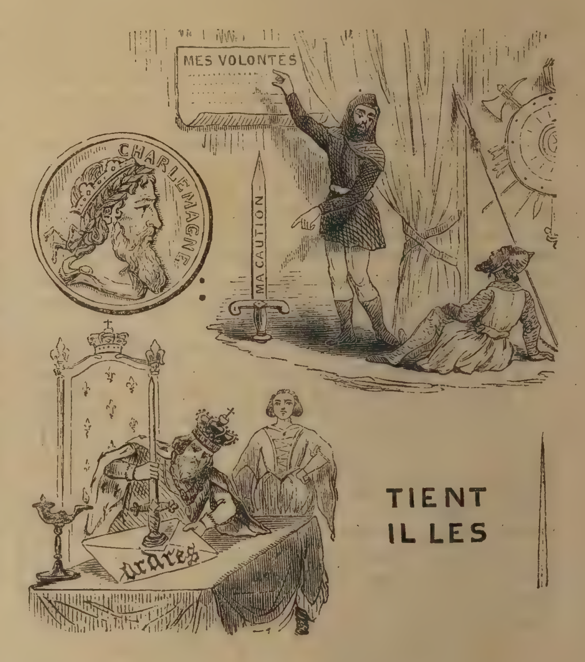
EXPLICATION DU *RÉBUS* DE FÉVRIER.

Childéric II, ayant fait raser Thierry I[er] et l'ayant enfermé dans l'abbaye de Saint-Denis, lui témoignait de la compassion et cherchait à le dédommger par de riches présents. Thierry I[er] répondit à ceux qui les lui offraient : *Je ne veux rien accepter ; arraché du trône par l'injustice, un roi charge le temps de sa vengeance.*

P. S. Notice d'Avisseau : M. Seiller tient à ce qu'on appelle son habitation une *maison* et non pas un *hôtel*. Il proteste modestement contre le titre de *Mécène*. « Il n'a qu'attaché le grelot et ne veut pas s'en faire un grand mérite. » Nos croquis sont en partie de M. Lobin, « ami de la veille », et maître aussi désintéressé que dévoué du jeune Avisseau. Ajoutez aux appréciateurs du potier : MM. Ladevèze, rédacteur en chef du *Journal d'Indre-et-Loire* ; Demetz et de Brétignières, directeurs de Mettray ; de Galambert, artiste distingué ; S. Bellanger, auteur de la *Touraine ancienne et moderne* ; Brun, préfet du département, etc.




Le cardinal Wiseman, arch. de Westminster.



(*Au prochain numéro la fin du Salon de* 1851.)

Paris. — Typographie de HENNUYER et C[e], rue Lemercier, 24. Batignolles.

tout en ce qui concerne l'histoire naturelle, les minéraux et les animaux de toute sorte. Ces collections, les plus complètes que l'on connaisse, occupent de vastes espaces et sont bien disposées. On est vraiment surpris en voyant cet amas de serpents, de singes, d'oiseaux, de mammifères empaillés, et en comptant par centaines des êtres dont on n'a jamais ouï parler. La salle la plus curieuse est celle où sont rangés les monstres antédiluviens.

— Je n'ai jamais cru au déluge, me dit à demi-voix l'observateur; cependant il est permis de penser qu'il s'est passé quelque chose...

Les objets les plus singuliers sont des défenses de mastodontes, de sept à huit pieds de long. L'éléphant ressemble, dit-on, à cet animal, comme le chat à la panthère. Cuvier nous a raconté comme quoi l'ivoire antédiluvien, conservé dans les glaces des régions polaires, y est employé de nos jours à divers usages, comme l'ivoire ordinaire. On a même retrouvé là de ces cadavres tout entiers, enfouis depuis cinq mille ans dans leurs tombeaux de cristal, et les naturels en ont mangé la chair. La tête du dinothérium, trouvée aux environs de Darmstadt, est des plus effroyables: les dents qui forment la scie sont plus grosses que le poing; la mâchoire supérieure est armée d'une grande corne, et, à la maxillaire inférieure, sont appendues deux défenses qui se présentent telles qu'une fourche renversée, d'un mètre de longueur.

Mais le léviathan de la collection, c'est le mégathérium dont nous avons parlé, et qui, conservé jusqu'à la moindre esquille, étale, au milieu d'une salle, la terrible maçonnerie de son squelette, d'environ vingt-cinq pieds de longueur. Il ne ressemble à aucune des espèces connues; Cuvier le rattache au genre des *édentés*. L'épine dorsale, massive et dentelée, ressemble à des créneaux; la queue, composée d'une série de cubes osseux articulés, moellons dont les plus gros n'ont guère moins de dix à douze pouces, a plus de trois mètres; elle était flexible, et feu le mégathérium, pour chasser les mouches de ce temps-là, qui durent être grosses comme des poulets, se caressait les flancs avec ce plumeau, dont la tige osseuse pèse de trois à quatre cents livres. Quant aux jambes, ce sont des colonnes; les pieds, aussi longs par derrière que par devant, rappellent ceux des quadrumanes, et, à la manière dont l'appareil de locomotion est conformé, l'on juge que cet immeuble vivant, d'un poids probable de dix à quinze milliers, avait la faculté de grimper, comme le singe, sur les rochers et sur les arbres.

Appréciez, d'après ce document, la végétation antédiluvienne : car si, ce qu'à Dieu ne plaise, on pouvait rhabiller de sa chair et de sa peau le mégathérium, lui rendre la vie et le lancer dans nos forêts, le monstre, en écrasant les chênes ou les hêtres des futaies, pourrait se figurer qu'il danse sur la fougère.

A côté des prodiges d'un monde qui n'est plus, l'on rencontre à *British-Museum* les merveilles d'une société morte. Le rez-de-chaussée du palais renferme des marbres, des granits, des tombes de basalte, débris précieux de l'Assyrie, de la Lycie et de l'Egypte. Nos richesses, quant à ce département, sont loin d'approcher de celles de Londres. Mais, autant sont bien disposées les collections d'histoire naturelle, et la bibliothèque, composée de près de 300,000 volumes bien classés, et surtout favorablement présentés; autant la portion du musée dévolue à l'art est mal coordonnée et négligemment entretenue. Encombrement partout, mélange indigeste du plâtre et du marbre, absence de logique, de chronologie dans les monuments grecs et romains... On ne voit là que le plus somptueux et le plus malpropre des bazars: des bustes, des statues admirables sont souillés de poussière comme les dalles grises que le balai n'a point visitées. Les murs, dénués d'ornements, sont gris et ternes comme ceux d'un vieux jeu de paume. Ces musées ressemblent à des entrepôts.

Dans une vaste pièce, badigeonnée en jaune faux et malsain, sont un peu mieux rangés les marbres célèbres du Parthénon, chefs-d'œuvre de Phidias et de la sculpture humaine. Quelles magnificences! quel art sublime! Que ces nobles débris, admiration et désespoir des générations modernes, sont bien placés chez un peuple étranger à l'art, appelé à les contempler avec un bonheur tranquille, sans se sentir accablé de l'infériorité de notre siècle, et dans la douce persuasion que Phidias, captif à Londres, au pied des mannequins de Chantrey, de Westmacott, de Bacon, de Stone, de Hopper, de Kendrick et de Wyatt, a quitté l'acropole d'Athènes pour la plus grande gloire de l'Angleterre!...

En dépit des imprécations du chantre d'Harold, cette salle auguste, qui réunit les métopes, la frise, les débris du fronton, les bas-reliefs équestres, et la divine procession des panathénées, porte le nom de *lord Elgin*; et c'est justice. Byron, qui souvent s'est fait gloire de dénigrer sa patrie, dut à ce genre d'originalité une partie de sa popularité en France, où l'on n'a pas manqué de crier après lui au sacrilége, et de charger d'anathèmes le spoliateur du Parthénon. Faudrait-il donc, par respect pour les contrées retombées dans la barbarie, supprimer les musées, et rendre à l'Egypte ses sphinx, ses obélisques, ses tombeaux? à Milo sa Vénus, à l'Italie ses chefs-d'œuvre? Laissons crier, et, pour être de bonne foi, convenons que, si quelque ambassadeur français eût acquis et fait enlever au profit du Louvre les chefs-d'œuvre de Phidias, loin de le charger d'anathèmes, nous eussions applaudi à son patriotisme, et joyeusement accueilli les trésors de l'Attique. Lord Elgin a gardé la propriété des marbres du Parthénon, qu'il a consenti à déposer au Musée britannique. Byron s'applaudit de n'être point le compatriote de ce gentilhomme, qui a vu le jour en Ecosse et descend de Robert Bruce. Je regrette tout franchement qu'il ne soit pas né dans notre France, pour enrichir notre écrin d'un diamant si précieux.

Nous sortîmes fatigués du Musée britannique, et disposés à consacrer à la flânerie le reste du jour. On devait dîner à Greenwich et visiter en passant, sur la rive droite, la fameuse brasserie Perkins, qui réalise les conceptions fantastiques de Gargantua. Auprès des tonnes monstrueuses de M. Perkins, le tonneau d'Heidelberg est un baril. Les foudres du brasseur anglais, alignées debout, ont de trente à quarante pieds de haut. C'est sur l'esplanade circulaire de l'une d'elles que l'on donna un dîner de quatre-vingts couverts, où assistait le maréchal Soult. Les chaudières sont en proportion de ces récipients. Les moulins à orge sont mis en mouvement par une machine à vapeur d'une force prodigieuse, et les magasins où l'on entasse les provisions de grain sont des cours carrées et couvertes, entre quatre murs de cinquante pieds de hauteur. Quelques-uns étaient remplis jusqu'au comble. La brasserie Perkins utilise cent cinquante chevaux. Nous n'avons aucune idée d'un établissement si considérable, et nos ministères seuls fourniraient l'exemple d'une administration plus compliquée.

— Il faut convenir, disait un Bourguignon, que la bière est une boisson malheureuse; la manipulation de ce breu-

Quand Renard vit qu'il avait manqué son coup:

— Dant Chanteclair, dit-il, je suis enchanté de te voir; pourquoi me fuis-tu? Ne suis-je pas ton cousin germain?

A ces mots, le coq se rassure, et chante un gai sonnet.

— Te souviens-tu, beau cousin, reprend Renard, du feu Chanteclin, ton excellent père? Jamais coq ne chanta comme lui; sa voix était si claire et si forte qu'on l'entendait d'une lieue à la ronde; aussi chantait-il à longue haleine, surtout quand il avait les yeux fermés! Quel timbre alors et quelle vigueur!

— Cousin Renard, vous voulez me prendre par ruse.

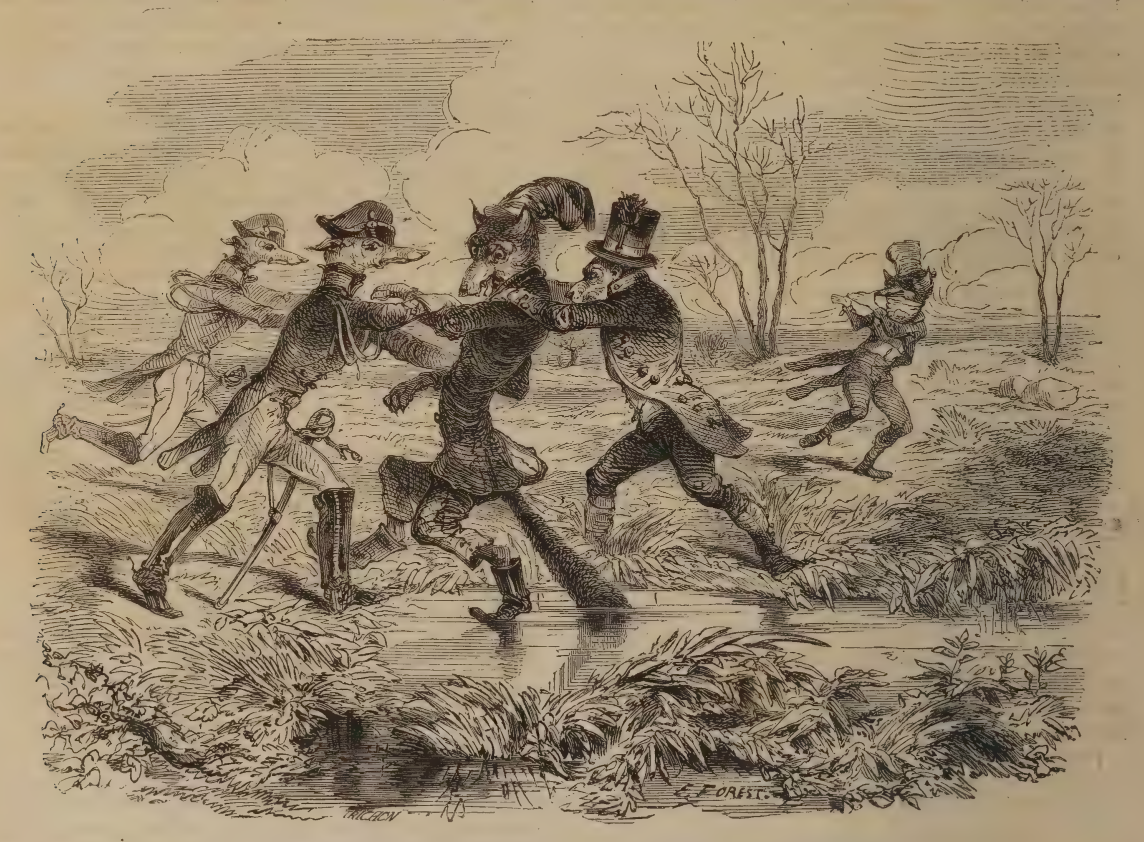
— A Dieu ne plaise! chante donc ainsi, les yeux fermés. Ne sommes-nous pas d'un même sang? J'aimerais mieux avoir une patte cassée, que de te faire le moindre mal.

— Pas ne te crois, dit Chanteclair; éloigne-toi un peu et je te dirai une chanson, et il n'y aura voisin, dans tous les environs, qui bien n'entende mon fausset.

Lors, s'en est souri Renardet.

— Chante, cousin, reprit-il, et je saurai si tu tiens de mon oncle.

Le coq attaque une note vigoureuse: mais il tient un



Comment Renard fit à Isangrin pêcher les anguilles (page précédente).

œil ouvert et l'autre clos, car il se méfie encore du gorpil, et ne le perd pas de vue.

— Ce n'est rien, dit Renard; Chanteclin chantait autrement, quelle longue haleine! ses yeux étaient si bien fermés, qu'on l'entendait par delà les bois.

Chanteclair croit le fourbe; il reprend sa mélodie à grand renfort, et les yeux fermés cette fois; mais Renard ne perd pas son temps à l'écouter, il saute d'un bond pardessus les choux, le happe au col et l'emporte triomphant.

Pinte, en le voyant passer, se sent près de défaillir.

— Ah! s'écrie-t-elle, je vous l'avais bien dit, seigneur. Vous vous moquiez de moi, et me teniez pour folle! votre orgueil vous a perdu.

La dame du logis ouvrait la porte en ce moment pour faire rentrer ses poules, car il se faisait tard. Or, pendant qu'elle appelle Pinte, Bisse et Roussette, elle voit Renard emportant son coq.

— Haro! au secours! s'écrie-t-elle à plein gosier.

A ces cris, tous les gens de la ferme accourent. En vain Constant lâche à ses trousses son chien de garde Malvoisin, Renard s'en moque, et franchit la haie avec sa proie. Constant le suit de près.

— Comment! Renard, dit le coq, qui n'avait point perdu la tête en cette extrémité, tu te laisses huer par ces vilains, sans leur lancer un lardon de ton crû?

Renard n'y tient pas.

— Huez, vilains! s'écrie-t-il en se retournant, je l'emporterai malgré vous, et à votre barbe.

Il dit, et le coq tombe; quoique meurtri, il se relève, pique de l'éperon, bat des ailes, et s'envole sur un pommier.

Et Renard reste en plan, furieux et pensif. Chanteclair jette alors un éclat de rire.

— Renard, fait-il, que vous en semble? Est-ce bien joué, à mon tour?

Le licheur frémit et tremble:

—Honnie soit, dit-il, la bouche qui crie, quand elle devrait se taire!

— Soit, répond Chanteclair; et aussi la male goutte puisse-t-elle crever les yeux de celui qui s'entremet de dormir quand il devrait veiller.

Cousin Renard, reprend Chanteclair, nul ne se doit fier à vous; au diable votre voisinage! Pars, traître! car si tu restes plus longtemps, tu pourras bien laisser ici ton pélisson!

Renard ne se le fait pas répéter, il s'enfonce et disparaît dans une bruyère, le cœur navré d'avoir lâché son cousin germain.

On voit que si « tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute », c'est à la condition de ne pas tomber dans la même faute.

Mais la leçon ne sera pas perdue, et nous allons voir, dans le chapitre suivant, l'utile emploi que Renard sait en faire.

Cette branche du poëme n'est liée ni à la précédente, ni à celle qui suit. Le récit est un peu traînant, quoique semé de charmants détails. Isangrin n'y figure point.

DE L'ANDOUILLE QUI FUT JOUÉE A LA MARELLE.

Sur le bord d'un grand chemin s'élevait une croix que les parents d'un homme assassiné en cet endroit avaient érigée, tant pour témoigner de leur douleur que pour appeler les prières des passants. Sur la pierre large et unie, qui servait de base à la croix, des bergers avaient incisé une marelle. Là, étaient réunis Frémiz (l'ânon (1)), Blanche (l'hermine), Thieberz (le chat), et Roux (l'écureuil). Ils avaient trouvé une andouille magnifique; mais, comme elle était grêle par les bouts et grosse au centre, et qu'ils ne pouvaient s'entendre sur la manière de la partager, ils convinrent tous quatre de jouer à la marelle à qui l'aurait seul. La partie était déjà commencée, et Frémiz allait lancer le palet, quand il aperçut Renard venant de leur côté, à toutes jambes.

— Fuyez! fils du diable! fuyez! s'écria-t-il, voici le Roux. Et chacun de gagner le large. Mais le chat, plus avisé, saisit l'andouille, grimpe prestement sur la croix, et là il ne craint ni roi ni comte.

Renard arrive et avise Thieberz qui lui tourne le dos.

— Oh là! Thieberz, que fais-tu là-haut?

Celui-ci se retourne: — Eh! Renardin, d'où viens-tu à cette heure? — Du bois voisin, mon doux cousin... Mais pourquoi es-tu monté là? — Pour être plus en sûreté. — Comment! craindrais-tu quelqu'un? — Oui. — Et qui? — Toi ou tout autre. — Pourquoi? — Parce que je tiens une chose que je serais marri de perdre. — Ah! qu'est-ce donc? une proie peut-être?... — Oui. — Ne puis-je savoir?... — Savoir, oui; mais avoir, non. — Montre toujours... Comment nommes-tu cette chose? — Andouille! mais point n'en tâteras, Renard, car j'ai d'autres compagnons. — Où sont-ils? — Tu le sais très-bien. — J'en aurai ma part aussi? — Tu es venu trop tard.

Renard est tout courroucé; il délèche ses grenons (moustaches); plus il reluque l'andouille, plus elle lui agrée, car elle est un peu entamée par le bout.

Il voit bien qu'il n'en tâtera pas, à moins que le diable ne lui inspire quelque maîtresse ruse.

Il réfléchit un moment, puis saute sur le socle de la croix.

Thieberz se penche pour voir ce qu'il va faire; mais point n'y demeure Renard, qui, d'un nouveau bond, tombe dans l'herbe touffue et s'y fixe, les pattes serrées et tendues, comme s'il tenait une proie.

— Thieberz, as-tu vu?

(1) Frémiz, fils de Froment (nom de l'âne).

— Quoi donc, Renard? qu'as-tu pris?

— Une souris, par Dieu!

En entendant parler de souris, son mets de prédilection, Thieberz oublie tout. Il se retourne brusquement, heurte l'andouille, qui tombe; Renard la happe, s'abat ventre à terre, et l'étreint entre ses pattes.

— Ah! félon!... Renard, s'écrie Thieberz qui se lamente, tu trahirais le bon Dieu même!... Malheur à qui se fie à toi!...

— Au diable ton homélie!... félon toi-même, qui m'as tourné le dos quand je te priais... Mais à présent je tiens l'andouille, et, je m'en vante, tu n'en auras pas même la ficelle. Je ne suis plus ton cousin.

Revenons maintenant à Isangrin (le loup), que Pierre de Saint-Cloud ramène en scène.

COMMENT ISANGRIN PARTAGEA LA TERRE AUX DEUX MOUTONS.

Isangrin, après avoir longtemps rôdé, s'apprêtait à regagner son gîte, quand il ouït les brebis bêler aux champs.



Renard et Isangrin dans le puits (page suivante).

Il tourne de ce côté et aperçoit, en sortant du bois, deux moutons qui joutaient seuls, corne contre corne, au bout d'un essart: l'un était Bernard, et l'autre Belin, tous deux fort aimés de sire Thiart. Or, pendant leur bataille, le troupeau s'était éloigné et le berger les avait oubliés. *Male garde paît le loup*, dit le proverbe; le vilain l'ignorait sans doute. Or, si Belin et Bernard ne se gardent d'Isangrin, s'ils ne sont sages et avisés, les voilà en male passe.

Comme Belin était le plus couard, Bernard parla le premier.

— Soyez le bienvenu, beau sire loup.

— Je ne vous salue ni l'un ni l'autre; je ne salue jamais ceux que je veux manger.

— Nous savons bien, seigneur Isangrin, que nous sommes en ton pouvoir, et que tu peux croquer l'un et l'autre à ton plaisir; mais avant, nous supplions ta magnanimité de nous mettre d'accord, car il dit que ce champ est sien, et je prétends qu'il est à moi.

— Sire, ajouta Belin, un peu remis de son effroi, si, pour nous accorder, vous assigniez à chacun sa part, vous pourriez après cela faire de nous deux à votre plaisir.

— Bien volontiers, dit Isangrin; et d'abord, comment dois-je m'y prendre?

— Seigneur, placez-vous au milieu du champ, et chacun de nous reculera jusqu'à la limite opposée, puis nous prendrons notre élan, et celui qui arrivera le premier aura la meilleure part.

— Je l'octroie, dit Isangrin. Eloignez-vous donc, vous, Belin, par ici, à droite, et vous, Bernard, à gauche.

Belin, le plus jouvenceau, était aussi le plus agile; mais Bernard était plus sensé, parce qu'il était son aîné.

Quand ils eurent reculé simultanément jusqu'à l'endroit indiqué, le loup leur cria :

— Partez, seigneurs, et faites votre devoir.

Belin part comme une flèche, et, près d'arriver au loup, incline les cornes et le frappe d'une telle raideur, qu'il le fait rouler à terre sur le dos. Au moment où Isangrin se relève, Bernard fond sur lui, le frappe de l'autre côté et le rejette vers Belin; ils lui ont brisé quatre côtes et le laissent presque mort. Ils s'éloignent ensuite en se moquant de lui. Isangrin tente en vain de se soulever, il se pâme plus de cent fois, et le sang lui sort à torrents par les narines.

Quand il fut un peu revenu à lui :

— Hélas! fait-il; chétif et dolent que je suis! le malheur me suivra donc partout! Est-ce la coutume que l'épervier lâche l'alouette quand il l'a prise? De quoi m'avisais-je aussi de m'ériger en arbitre, et de partager la terre?

Ceci est l'éternelle histoire de tous ceux qui rêvent lois agraires et partage, et de tous ceux qui ont la naïveté de vouloir les mettre d'accord.

COMMENT RENARD FIT AVALER ISANGRIN DEDANS LE PUITS.

Or, il me convient de vous dire une chose qui vous fasse rire; donc, que chacun se taise, et attention!

Je ne sais quel fou de l'école a dit cette parole sensée : « Long prologue ennuie. » C'est pourquoi je commence.

L'autre jour, Renard s'en était allé butiner au loin; il entre tout soucieux, et pressé par la faim, dans un essart, traverse une prairie, puis une lande; rien! Il lui faudra donc souper en perspective? Dépité et courroucé, il court encore plus d'un arpent, et s'arrête enfin à l'orée d'un bois, dolent, efflanqué et bâillant outre mesure; il allonge ses pattes, étire son ventre et ses boyaux crient; jamais il ne s'était vu en telle détresse. Lors il se dit qu'il fait mauvais d'attendre

En lieux où l'on ne peut rien prendre.

Il s'enfonce, le col baissé, dans une sente, entre un bois taillis et des avoines, et se trouve bientôt en face d'une abbaye de moines blancs (1), flanquée d'une superbe grange peuplée de coqs, gélines et canards. Renard les trouve fort à sa guise et tourne de ce côté, bien disposé à monter à l'assaut; mais il se heurte à un large fossé hérissé de pieux. Il tourne et retourne, va et vient; point de planche ni de pont, pas même une pauvre petite brèche. Il approche de la porte principale, voit le guichet entr'ouvert, s'élance, et le voilà qui traverse la cour, l'échine assouplie, et se glisse, par les derrières, dans la grange, sans que les poules aient pris l'éveil. Il en voit trois juchées sur une poutre; elles sont jugées à mort. Pour être plus à leur portée, il monte sur un tas de foin. Les poules, en voyant le foin osciller, tressaillent et se blottissent dans un coin. Renard saute sur elles et les étrangle toutes trois.

Il en fait bruire deux sous ses grenons, emporte la troisième pour la faire cuire, et s'esquive heureusement par où il est entré; mais, arrivé à la porte principale, il se sent pris d'une soif ardente. Comment la calmer? Il avise un puits au milieu de la cour, s'en approche; mais le puits est large et profond, et Renard respecte trop son poil pour essayer d'y sauter. Quel engin trouver pour avoir de l'eau? Or, écoutez, seigneurs, la merveille! Deux seaux pendaient à une poulie; quand l'un descend, l'autre monte. Renard s'appuie, tout angoisseux et pensif, sur la margelle, et regarde au fond, et voyant son ombre dans l'eau (quelque diable l'abusait en ce moment), il la prend pour Hermeline, sa femme, et lui crie de toutes ses forces :

— Eh! que fais-tu là-dedans?

La voix répercutée remonte à son oreille. Il dresse la tête, crie derechef. O merveille! la voix remonte encore.

Il met ses pieds dans le seau, sans penser à mal; la corde glisse; bonsoir, seau et Renard tombent dans l'eau. Plus d'Hermeline, le froid et la nuit de toutes partss! Abattu, tremblant et le poil mouillé, Renard s'accote à une pierre, et pense qu'autant vaudrait pour lui d'être mort. Il s'irrite et s'indigne, et ne prise pas son sens un bouton. A tout prendre cependant, il est mieux là que dans les fers ou la géhenne; et puis il peut pêcher tout à son aise, mais il n'a cure d'un tel passe-temps. Voilà donc celui qui trompait tout le monde attrapé à son tour.

Or, voici, seigneurs, ce qui advint. Cette même nuit et à la même heure, Isangrin (le loup), non moins pressé par la faim, débouchait au grand galop d'une lande vers la maison des moines. Tout le pays environnant avait été ravagé, et il n'avait trouvé, lui non plus, rien à tondre. Il va de l'avant, franchit sans marchander le guichet, et rencontre le puits où Renard le Roux prenait ses ébats. Triste, découragé et rêveur, lui aussi s'appuie contre le bord, regarde au fond, et croit à son tour, en voyant son ombre, que c'est dame Hersent, sa femme, qui s'est cachée là. Il pousse un hurlement terrible?

—Est-ce toi? crie-t-il; et la voix ressort contremont; il hurle une seconde fois, et de nouveau ressort la voix.

Tant qu'Isangrin tempête, Renard reste coi; mais, quand il voit qu'il a assez hurlé, il se fait connaître et s'adresse à lui :

— Qui donc, ô Ciel! crie ainsi là-haut? Suis-je ici dedans à l'école (1)?

— Qui es-tu? parle! dit Isangrin.

— Votre bon voisin Renard, qui fut votre compère autrefois. Vous m'aimiez alors plus qu'un frère. Maintenant on ne m'appelle plus que feu Renard; j'ai passé, Dieu merci! de vie à trépas.

— Et depuis quand, dit Isangrin, es-tu donc mort, Renard?

— Depuis avant-hier. Pourquoi t'en étonner? Si je suis mort, aussi mourront tous ceux qui sont en vie. Or, je

(1) Les Dominicains, fondés par saint Dominique au treizième siècle, et les Camaldules, fondés auparavant par saint Romuald. Ces derniers étaient rares en France.

(1) C'est probablement une allusion satirique aux disputes des clercs de l'université

remercie de toute mon âme notre Seigneur de m'avoir retiré de l'esclavage de ce siècle corrompu. Mais, avant que Dieu vous appelle à votre tour, je vous prie de me pardonner, mon doux compère, les chagrins que j'ai pu vous faire autrefois...

— Volontiers, dit Isangrin; que tout vous soit pardonné, compère, en ce monde et dans l'autre... Je suis bien affligé de votre mort.

— Et moi tout joyeux!

— Joyeux, dites-vous?

— Vrai! par ma foi!... Sachez que j'ai ici tout à souhait!... Plus d'orgueil ni de vaine gloire!... Je suis en plein paradis, où sont grandes fermes, bois, plaines et prairies peuplées de troupeaux, aumailles, chèvres et brebis, lièvres par centaines, bœufs, vaches, moutons, éperviers et faucons!

— Par saint Silvestre!

Je voudrais bien là dedans estre.

dit Isangrin.

— Doucement! fait Renard, vous ne pouvez entrer céans. C'est paradis céleste, et non pré communal où entre qui veut. Tu as été toujours hargneux, traître et félon; tu m'as calomnié aux yeux de tout le monde. Or, par le Seigneur qui m'a créé! je jure que je ne t'ai méfait en aucune façon.

— Bien vous crois, reprend Isangrin, et vous pardonne encore; mais faites-moi entrer là-dedans...

— Ne parlons plus des noises passées, répond Renard; ici tout est oublié. Au reste, vous pouvez voir devant vous ces plateaux (et il lui indiquait le seau qui pendait à la poulie): ce sont les balances du bien et du mal, dans lesquelles sont pesées les âmes des bons et des méchants. Ainsi, quand une âme quitte un corps, elle s'assied dans un des plateaux, et, selon que la vie a été bonne ou mauvaise, elle monte ou descend, de telle sorte que le bon dévale en bas, et le méchant reste en haut. Aussi nul, en vérité, ne peut descendre céans, s'il meurt sans prière et contrition.

— Par la foi que je dois à sainte Appétite (1), s'écrie Isangrin, je me repens de tout mon cœur. Intercédez donc pour moi, je vous prie.

— Avant tout, fait Renard en haussant la voix, priez très-humblement le Père éternel de vous octroyer grâce et rémission de tous vos péchés.

Isangrin ne se le fait pas dire à deux fois, il tourne sa queue (2) vers l'orient et sa face vers l'occident, et se met à orguener (chanter) moult doucement, et à uller (hurler).

Cependant qu'il s'impatiente, Renard se hâte d'entrer dans l'autre seau, et s'y blottit.

— J'ai prié Dieu, fait Isangrin.

— Et moi, j'ai obtenu votre grâce, vous allez descendre sans demeure.

Il était nuit close à cette heure, le ciel était pur et les étoiles étincelaient dans l'eau du puits; Renard, qui brûle de sortir, lance encore cette bourde:

— Isangrin, vois-tu ces chandelles qui brillent autour de moi? c'est l'augure de ta félicité.

Isangrin, sans plus tarder, joue des pattes et se démène pour attirer le seau à lui; dès qu'il est à sa portée, il y saute, et, comme il est le plus lourd, ne tarde pas à descendre.

— Eh! compère, fait-il en passant à côté du seau qui emportait Renard, pourquoi t'en vas-tu?

— Parce que l'usage veut que quand l'un vient, l'autre s'en aille. Moi, je vais en paradis là-haut, et toi en enfer là-bas. Me voilà sauvé, sache-le bien! ce sont les diables qui habitent céans! Bonne nuit, compère!

Et il saute prestement sur la margelle, enchanté du tour qu'il a joué à son oncle et compère.

Les moines, qui avaient dormi pendant ce temps-là, viennent le matin pour puiser de l'eau. Etonnés de la résistance qu'ils trouvent en tirant, l'un d'eux se penche, voit le loup, et court, avec ses compagnons, jeter l'alarme au couvent. Tous les frères sont sur pied, et entourent le puits, portant massues, fourches et pieux. On tire le seau, et dès qu'Isangrin se voit près du bord, il s'élance; mais fourches et pieux tombent sur lui; les gaignons (chiens) se mettent de la partie; son poil vole à flocons sous leurs dents. Roué, meurtri, et presque mort, il s'échappe enfin, et, au cas où lui-même ne survivrait pas à ses blessures, il fait jurer à ses fils de le venger de Renard.

Loin d'avoir voulu jouer ici avec les choses saintes, l'auteur a voulu au contraire flétrir, en la personne du Renard, les pillages et profanations des églises par les routiers et malandrins qui désolaient la France à l'époque où il vivait.

En attendant, Renard va accumuler sur sa tête d'autres griefs, qui viendront grossir son dossier criminel à la Cour du lion.

COMMENT RENARD CONCHIA (ATTRAPA) LE CORBEL DU FROMAGE (1).

Dans une plaine, entre deux monts, se déploie une prairie coupée par une rivière; au milieu s'élève un hêtre touffu. Le lieu plaît à Renard. Il traverse l'eau et va droit à l'arbre. Une fois là, il se met à danser autour en secouant son pelisson; puis il se ventrille sur l'herbe fraîche. Jamais gîte plus agréable; Renard n'en demanderait pas d'autre, s'il y trouvait de quoi manger.

En ce moment Dant Tiécelin (le corbeau), qui était à jeun, s'envolait de la forêt voisine, vers une ferme, où une centaine de fromages, étalés par une vieille femme, séchaient au soleil. Il fond sur le plus beau, et l'emporte au milieu d'une grêle de pierres et des cris de la vieille.

— Je le ferai bruire, malgré toi, sous mes moustaches, lui crie Tiécelin. Puis il reprend sa volée et vient se percher sur le hêtre au pied duquel était Renard. Le fromage était mollet et Tiécelin l'attaque à grands coups de bec; or, pendant qu'il s'escrime ainsi, quelques miettes tombent aux pieds de Renard.

Tiécelin baisse la tête à deux reprises, et reconnaît son ancien compère, qui, de son côté, le nez en l'air, admirait moins sa personne que son fromage.

— Par tous les saints du paradis, fit Renard, n'est-ce pas mon ancien compère que je vois là-haut? Que Dieu vous sauve, sire Tiécelin, aussi bien que l'âme de votre bon père, Dant Rohart... Quel admirable chanteur de son vivant! Il n'avait pas son pareil dans toute la France.... Et vous-même, si j'ai bonne mémoire, vous montriez, bien jeune encore, de superbes dispositions... Savez-vous toujours orguener (faire des roulades à la façon

(1) Nous supposons que c'est une sainte de la légende du Loup, car nous n'avons trouvé son nom dans aucune Vie des saints, et, pour être aussi vrai que le Loup, nous déclarons que nous n'avons pas pris la peine de le chercher.

(2) L'auteur de cette branche a oublié l'aventure d'Isangrin dans l'étang, sans cela il n'aurait pas parlé de la queue.

(1) On sera curieux de comparer ce chapitre à la charmante fable de La Fontaine. On reconnaîtra quelques détails piquants dont le bonhomme a fait son profit. Renard nous semble ici plus madré encore que dans l'apologue; il vise non-seulement au fromage, mais encore au corbeau, et l'on va voir avec quelle habileté. Quant à la morale, La Fontaine l'a tirée à merveille.

de l'orgue)? Chantez-moi donc une rotruenge (refrain).

Tiécelin mord à l'éloge et jette un bret (cri).

— Eh! fait Renard, très-bien! mieux qu'autrefois! Vous monteriez encore bien d'une note, si vous vouliez.

Et Tiécelin de brère (crier) derechef, persuadé qu'il est fin chanteur.

— Dieux! ajoute Renard, c'est comme or pur! Quel timbre! quelle perfection! Si tant seulement vous pouviez vous garder des nois, nul ne pourrait vous égaler! Entonnez donc encore un petit couplet!

Tiécelin, qui brigue la palme du chant, crie de plus belle et à haute haleine; or, pendant qu'il s'évertue, son pied droit se desserre et le fromage tombe, juste aux pieds de Renard. Le goinfre frémit et ard de licherie, mais il se garde d'y toucher, car aussi bien espère-t-il faire, avec le fromage, sa proie de Tiécelin.

Il se lève et se prend à clocher la patte de devant en l'air, comme s'il avait été blessé dans un piége. Sa grande affaire est que Tiécelin le voie.

— Hélas! fait-il, que le bon Dieu m'a fait peu de joie



L'andouille jouée à la marelle.

en ce monde; mais je ne sais ce que je dis. Ce fromage me répugne si fort, que j'en ai mal au cœur. Ce qui me chagrine surtout, outre que je le déteste, c'est qu'il est contraire à ma plaie et que mon médecin l'interdit avant tout. Ah! Tiécelin, descendez donc, je vous prie, et m'en délivrez. Pardon de votre peine, mais j'ai eu, avant-hier, la jambe cassée dans un piége infernal, et ne puis bouger de place.

Tiécelin le croit d'autant plus, que Renard le prie en pleurant. Soudain il déploie ses ailes et vient à terre; mieux eût-il fait de rester en haut. Néanmoins, en touchant le sol, il rabat sa queue et recule, car il redoute maître Renard.

Celui-ci, qui le voit accouardé, le rassure... — Par ici, compère, approchez; qu'avez-vous à craindre d'un pauvre estropié? Le corbeau s'avance enfin sans méfiance. Or, à peine est-il à portée, que Renard saute sur lui; mais il le manque, non sans lui avoir arraché quatre plumes. Tiécelin saute de côté tout épouvanté de se voir si mal payé; il se regarde et derrière et devant.

— Fou de moi, s'écrie-t-il, de m'être fié à ce Roux félon et traître, qui m'a arraché quatre plumes des plus belles, deux à l'aile et deux à la queue.

Tiécelin est furieux; il veut citer Renard en justice:

— C'est égal, fait-il en se ravisant, garde ton fromage; tu n'auras pas ma peau; j'étais fou de croire à tes larmes; que le diable t'étrangle!

— Va-t'en, passe ton chemin, dit Renard se léchant les babines, je n'ai qu'un regret, c'est de t'avoir manqué. De ma vie, je n'ai mangé meilleur fromage. L'excellent remède! il est dommage seulement que la dose n'en soit pas plus forte; au reste, ma plaie n'en sera point empirée.

Il paraît que le médecin du loup l'a parfaitement guéri, car nous allons le voir rentrer en scène et se permettre quelques gaillardises qui lui coûteront cher.

(*La fin au prochain numéro.*) L. AMIEL.

LES ANGLAIS CHEZ EUX (1).

ESQUISSES DE VOYAGE.



La reine d'Angleterre et sa famille.

CHAPITRE V.

Esquisse de la vie champêtre. — Annonces ambulantes. — Covent-Garden. portrait de la reine.—Les Français à *Lyceum-Theatre*.—Ce qu'on voit au quartier des Irlandais. — La misère à vol d'oiseau. — Visite au Musée britannique · le Mégathérium et Cuvier; Phidias et lord Elgin. — Brasserie Barclay, Perkins et Compagnie.

Qu'il est difficile d'être consciencieux dans ses récits, sans devenir prolixe! Retracer ce que l'on a vu, traduire les impressions qu'on a ressenties, en se défiant à la fois du caprice, qui altère la vérité, et de l'abus du détail, qui la rend monotone, c'est assumer une tâche suffisamment méritoire, mais plus complexe encore à l'égard de ce pays, qu'elle ne le serait par rapport à tout autre; car la société anglaise, entrevue en bloc, ne présente qu'un ensemble uniforme; la vie est la même pour tous, le mouvement s'exerce avec la plus froide régularité, et l'intérêt s'éparpille à travers cette énorme cité de Londres, dont l'aspect, suivant le point de vue où l'on se place, laisse des impressions opposées.

De là, l'extrême diversité qui préside aux observations des voyageurs; je l'ai constatée en voyant les compagnons que le hasard m'a donnés durant huit jours, porter sur

(1) Voyez octobre, novembre, décembre, janvier et février. Les derniers chapitres du voyage de M. Francis Wey paraissent ici fort à propos, au moment où tant de touristes de toutes les classes vont prendre le chemin de Londres. Ils ne sauraient choisir un guide plus exact ni plus intéressant que notre collaborateur. Quant à ceux qui ne peuvent traverser la Manche, ils n'ont qu'à lire en famille toute la série des *Anglais chez eux*; ils auront fait le voyage sans quitter leur fauteuil, et ils en apprendront encore aux visiteurs de l'Exposition universelle, sur les hommes et les choses de la Grande-Bretagne. (*Note de la rédaction.*)

toutes choses les jugements les plus contradictoires. Ainsi, la difficulté est d'être vrai, sans demeurer froid ou monotone.

N'espérez pas recueillir de ces aventures dont on égaye les relations de voyage. Le monde est sans conversation; les Anglais ne racontent guère, et n'ont *des aventures* que hors de chez eux. Quant aux touristes, s'ils y voulaient prétendre, il leur conviendrait de tout imaginer; l'existence régulière, active et isolée du pays ne s'y prête pas. N'y cherchez point non plus, dans la pratique, ces traits d'*humour*, de fantaisie, arabesques du récit, dont la nature est prodigue ailleurs. L'Anglais, chez lui, est tout à la raison; chacun se comporte de même. Connaissez trois Anglais, vous les avez vus tous; leur caractère, c'est le caractère national; ils le transportent en tous lieux; de là des contrastes piquants à l'étranger; mais dans la mère patrie, tout est enveloppé et comme voilé par les mœurs anglicanes; l'individu s'efface et n'entre jamais en scène. Pour l'entrevoir, il faut se glisser dans la coulisse.

Au demeurant, ces nuances mêmes ne constituent-elles pas une originalité? Assurément, mais sans éclat, négative en quelque sorte, dont on n'est pas saisi, et qu'au contraire on est réduit à saisir dans les investigations de l'analyse. Là-bas, voir est peu, pénétrer, c'est tout; l'œil se repose et l'esprit travaille.

La vie anglaise n'est, en quelque sorte, qu'entreposée à Londres, et tandis qu'en France tout rayonne de Paris, en Angleterre tout vient se décolorer dans la capitale, où l'on ne fait que passer. C'est un lieu de campement. Le marchand n'y vit pas, il y travaille et s'en va; le traficant maritime y visite ses comptoirs; il arrive ou se prépare à partir; le soldat y tient garnison; le spéculateur y vient s'enrichir; l'étranger y cherche une fortune qu'il emportera; l'ouvrier n'y séjourne qu'à bail incertain; l'homme du monde n'y réside guère que durant une courte saison; le monde politique ne s'y rassemble qu'à une certaine époque de l'année.

Une fois *la saison* finie, Londres expire; le silence envahit les parcs, les beaux quartiers sommeillent, les volets sont clos, la nuit se fait dans les hôtels déserts. Aussi Londres, plein de sujets d'étude et de matériaux éparpillés, ne saurait fournir l'ensemble d'un tableau, ni se résumer dans un de ces frontispices où tout se coordonne, s'harmonise et converge à l'unité du plan.

Le mouvement y est artificiel; on s'y sent comme chez soi, parce que l'on s'y trouve dans la condition commune; on y séjourne en passant. En France, nous habitons les villes et nous allons à la campagne. En Angleterre on agit au rebours: c'est aux champs que l'on réside, que l'on a son principal établissement, que l'on porte son luxe et qu'on se fait honneur de sa fortune.

— Que vos habitudes sont étranges! disais-je certain jour à un membre de la Chambre des communes. Dès que brillent les beaux jours de l'été, quand les bois sont verts et les prés en fleurs, vous accourez vous enfoncer dans cette grande ville. Puis, dès que les vents d'automne ont abattu le feuillage, lorsque la pluie et la neige couvrent les cheminées, lorsque les brouillards abrégent encore les froides et courtes journées, vous vous ensevelissez au fond des solitudes.

— Etes-vous libre aujourd'hui? répondit-il en souriant. Eh bien, vous m'appartenez.

Une demi-heure après, nous galopions à bride abattue sur une des routes de l'ouest, et après trois heures de course fantastique, nous mettions pied à terre à l'entrée d'une maison gothique, flanquée de bâtisses diverses, de clochetons, de tourelles, et à demi-cachée par des massifs de pins, de tilleuls et de peupliers d'Italie. Le parc continuait les jardins; les champs, les bois, les vallons et les coteaux prolongeaient le parc à perte de vue; des haies de troëne et de houx, taillées à pic, marquaient seules quelques divisions.

Le rez-de-chaussée du manoir, réservé aux réceptions, était décoré avec une splendeur noble et simple: salons, billard, salle à manger très-vaste, communiquant, par un escalier aboutissant à l'office, avec les cuisines souterraines. Une galerie, décorée de cent tableaux de maîtres, se terminait à un boudoir plein de chinoiseries, qui s'ouvrait par une porte vitrée sur une serre garnie de plantes exotiques. Des calorifères échauffent et la serre et la maison, de la cave au grenier. Au premier étage sont deux appartements complets, séparés par la bibliothèque contenant une collection de livres spéciaux, jurisprudence, économie, voyages, etc..., et les chefs-d'œuvre des littératures étrangères. Partout l'agrément rehausse le confortable. Derrière le château s'élèvent trois corps de logis entièrement occupés par des appartements complets, commodes et bien distribués. Dirai-je le luxe des remises, des écuries, des petits logements de garçon, des basses-cours; des chenils, où sont enfermées des meutes superbes; de la salle d'armes, meublée de manière à équiper une légion de chasseurs? Quant aux bâtiments communs, çà et là dispersés, leurs dimensions font deviner un domestique aussi nombreux que la suite d'un roi. Puis, il y a un chapelain et une chapelle; un médecin et une pharmacie. Bref, c'est un petit monde.

— La vie rustique, m'écriai-je, entendue de la sorte, serait du goût de tout le monde. Si l'état des fortunes du continent nous permettait de réaliser les Mille et une Nuits dans la campagne, nous aurions peu d'entrain pour le séjour des villes.

— Aussi ne va-t-on à Londres que par devoir, à l'époque des travaux parlementaires. La société choisit ce moment pour s'y rendre, sacrifice nécessaire à la prospérité du commerce de luxe. On affecte à ce séjour la saison de l'été, la seule où l'on puisse sortir, rendre des visites, courir les parcs, les théâtres, les jardins curieux, enfin se montrer et vivre en plein air. Durant la saison mauvaise, la résidence de Londres serait affreuse; il faudrait s'y claquemurer dans sa maison, et l'absence de société nous ferait périr d'ennui. Cependant, croyez-le, nous ne sommes point insensibles aux charmes de l'été et de la saison des roses. Forcés de venir à Londres durant les beaux jours, nous y avons établi ces jolis parcs, ces jardins curieux, ces serres tropicales, ces pièces d'eau qui nous apportent les plaisirs champêtres jusqu'au cœur de la ville. C'est là que l'on se retrouve et que l'on possède une faible image de la vie de château.

— Voilà les merveilles de vos parcs expliquées pour moi. Vous parliez de l'ennui d'être à Londres en hiver: cependant, les soirées, les bals, les réunions qui, de temps en temps...

— Nous préférons des réunions continuelles, et la vie en commun, à vos fatigantes assemblées, qu'il faut aller chercher loin, qui durent peu, sont monotones et sans intimité.

— Pourtant, durant les longues nuits, confinés dans vos campagnes...

— On amène avec soi toute sa société, quarante, soixante, cent personnes, et l'on vit tous ensemble.

— Si *chacun* fait de la sorte, je voudrais savoir où chacun prend ceux qu'il amène?

— C'est miracle à quel point vos objections me donnent la réplique !

— N'en soyez pas surpris ; je le fais exprès.

— L'Anglais est un peu sauvage, il aime à s'isoler, enfin il passe pour médiocrement sociable.

— Je le sais ; poursuivons.

— Vous savez... vous savez un préjugé par cœur. Eh bien, écoutez : cette maison, qui vous paraît agréable, est loin d'être une des plus belles résidences de ce comté. Nos villas, commodes, bien distribuées et réunissant tous les genres d'agrément, sont dignes, je l'avoue, de fixer un propriétaire. Néanmoins, tel est notre goût pour la société, que nous achetons cet avantage au prix d'un exil de sept mois sur huit. Chacun de nous n'habite guère son domaine des champs que quatre semaines par année.

— Il faut donc que votre humeur nomade dépasse tout ce qu'on en dit par le monde ?

— Ici, comme partout, chacun a ses amis intimes, sept à huit familles, d'ordinaire assez nombreuses. A l'ouverture des chasses, huit familles viendront, je le suppose, s'établir chez moi. Le matin, les dames travailleront ensemble, liront, feront de la musique, tandis que les hommes vont courre le cerf ou le daim. Si le temps est beau, les jeunes personnes suivront la chasse à cheval. Le soir, c'est la comédie, c'est la danse, qui abrégent les longues soirées. Du reste, liberté complète. Les grands parents, s'ils veulent, se font servir chez eux, ont leur cuisine à part et vivent retirés.

Au bout d'un mois, nous partons en caravane pour la terre de l'un d'entre nous, où la même vie se continue ; puis on se rend à un autre domaine, et mes huit familles, tour à tour visiteuses et visitées, ont parfois, à l'approche du printemps, joyeusement accompli le tour de l'Angleterre. Voilà comment nous sommes peu sociables...

— Quelle charmante existence ! l'hiver doit s'écouler comme un rêve...

— D'autant mieux que l'on n'en soupçonne pas les rigueurs. Chez nous, le confortable est bien entendu, l'abondance est grande, la liberté complète, et les jeunes gens passent là des jours dont ils gardent un éternel souvenir. C'est là que naissent, que se cimentent les affections les plus profondes, que s'ébauchent la plupart des mariages ; et, quand deux enfants, épris d'une mutuelle sympathie, se sont appréciés, se sont connus, et ne se sont pas quittés durant six à huit mois, ils ne risquent guère, si leurs sentiments persistent, de se fourvoyer dans leur choix ni d'allier des caractères incompatibles.

— Vous avez réalisé le roman de la famille.

— Dans les modestes cottages, vous retrouveriez des usages semblables, pratiqués sous de moindres proportions. Aussi les charmes d'une existence ainsi organisée rendent-ils froid et ennuyeux pour nous le séjour des villes où nous trouvons des distractions sans plaisir, et dont les réunions nous laissent indifférents et désœuvrés. Ce n'est pas là qu'on cherche à se grouper, et comme vous ne nous voyez pas ailleurs, vous nous jugez maussades et peu sociables. Tout à l'inverse de vous, c'est à la ville que nous nous séquestrons, et c'est la campagne qui nous rassemble. Pour mener la vie anglaise largement comprise, l'espace nous manquerait à Londres, et nos petits hôtels n'y sont que des pied-à-terre, à peu d'exceptions près.

L'heure du dîner sonna. La famille de mon hôte se trouvait à X***. On me pria d'offrir le bras à sa mère, et, suivant la coutume du pays, on me plaça à table, non près d'elle ou à côté de la maîtresse de la maison, mais à la gauche de sa fille, qui, durant le repas, prit la part la plus active à la conversation. Il me parut que, dans ce pays des brouillards, chacun aspirait à l'hiver ; juste punition de l'été, qui se montre si renchéri que l'on a appris à s'en passer.

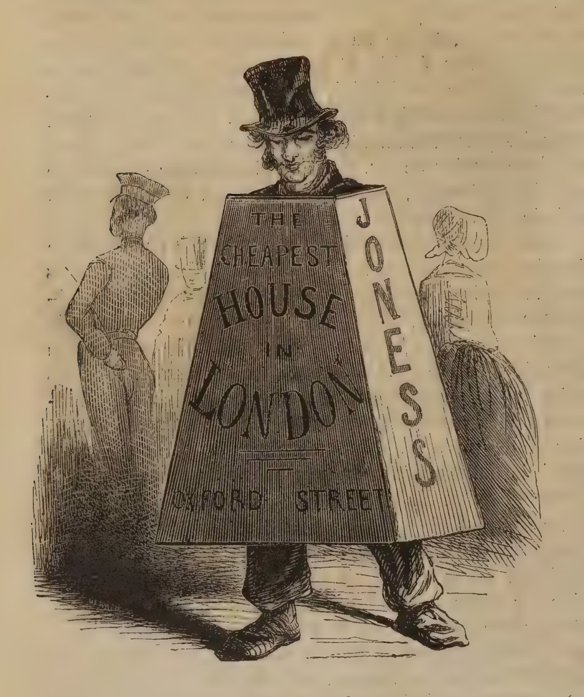
A sept heures et demie, de retour à Londres, nous descendions à Belgrave-Square, la plus vaste et la plus splendide de ces grandes places à jardins. Chaque maison est un palais, et l'un des moins magnifiques est celui qu'habita le duc de Bordeaux, il y a cinq ans ; ce logis porte le numéro 35, renseignement utile à ceux qui recherchent avec ferveur ces sortes de souvenirs.

Il faisait grand jour encore, et comme c'était l'heure de la promenade, on rencontrait le long de Piccadilly, chemin de Saint-James et de Hyde-park, de ces gens transformés en affiches ambulantes ; l'un, coiffé d'une botte écarlate et le corps contusionné de semelles partout empreintes, servait d'annonce à un bottier ; cet autre est l'étendard d'un magasin de chapellerie. Le dos d'un vieux bonhomme sert d'atlas à la réclame fastueuse d'un magasin de modes. Quand l'*article* exige, pour être prôné, de longs commentaires, un citoyen est métamorphosé en construction ; on lui bâtit quatre murs, on le coiffe d'un petit toit, puis l'on affiche sur toutes les façades de cette guérite, de cette tour, de ce pilier où il ne manque que des roulettes. Ce prisonnier, tortue de la spéculation, chemine lentement dans son écaille et fort empêché de ses mouvements. Son masque hébété, fixé entre trois planches, ressemble à un modillon en bois peint. De ces annonces, l'une des plus monumentales est celle du *Railway*, journal des chemins de fer. C'est une locomotive en bois, de grandeur naturelle, juchée sur un train de charrette et traînée par des chevaux.

Ces moyens de publicité sont assez justifiés par l'énorme étendue de la ville, et la réclame envahit jusqu'aux dalles ou à l'asphalte des trottoirs. Elle compte alors sur la fréquence des pluies, et sur l'habitude où sont les gens de cheminer les yeux fixés sur le sol. Par un beau temps, la poussière rend le pavé terne et rien ne ressort. Mais dès qu'un grain lave et vernit la chaussée, soudain les caractères se dessinent, les lettres fleurissent sous vos pas, et l'on foule un exemplaire monstre des petites-affiches. Ainsi, le dallage des rues, mis en plein rapport, est plus productif qu'un champ de blé.

En rentrant chez moi, je trouvai un billet de spectacle pour *Covent-Garden*, l'un des deux théâtres italiens, et quoiqu'il fût déjà tard, je me hâtai de m'habiller, et fis bien. La reine assistait à la représentation du *Prophète*, et dans une loge en face se trouvait, avec sa suite, l'ambassadeur du Népaul. Autant la salle du théâtre de Sa Majesté est froide et sévère, autant celle de Covent-Garden est pimpante et jolie ; elle est distribuée à la française, avec un luxe plus heureux. Dirigé par Costa, l'orchestre m'a paru fort bon. Quant aux acteurs, nous les connaissons. Mario remplissait le rôle créé par Roger ; sa voix sympathique, sa méthode flexible, tout italienne, adoucissent la rudesse tudesque qui enlève un peu de charme aux mélodies de Meyerbeer. En compensation, le style vigoureux de l'école allemande donne plus d'accent aux chanteurs ultramontains, dont la mollesse langoureuse se trouve neutralisée. Mme Viardot, âme passionnée, talent dramatique inspiré de la nature, jouait Fidès ; Mme Castellan assaisonnait là, comme à Paris, son rôle à la vinaigrette. J'ai remarqué un certain acteur, nommé Formes, doué d'un beau physique, d'une voix de basse, la plus belle qu'on puisse entendre, et acteur vraiment consommé. Il tenait l'emploi de notre Levasseur, et représentait

un de ces trois communistes noirs, qui, lorsqu'ils sont ensemble en scène, rappellent la vignette de l'*Huître et les plaideurs*, dans les éditions populaires des *fables* de La Fontaine. Il est agréable d'entendre et de voir des artistes dont l'originalité n'a point traversé la filière étroite et monotone du Conservatoire. L'ambassade du Népaul, autre spectacle, présentait une sorte de bouquet de couleurs sombres et riches, rehaussées de broderies d'or et de fleurs en pierreries. Ces nuances s'assortissent à des visages basanés, où brillent, comme des diamants noirs, des yeux longs et fendus comme ceux des sphinx de l'Egypte, taillés avant les Ptolémées. Ces hommes, d'une nature fine et nerveuse assortie à la délicatesse des chevaux mauresques, ont les mouvements gracieux et dignes. Quant au chef de l'ambassade, sa coiffure charmante était ornée d'une énorme escarboucle, d'où s'élançait, tel qu'un lis de sa bulbe, un esprit soyeux et argenté, incliné avec coquetterie. Son vêtement, d'une élégance idéale, passementé d'arabesques d'or et brodé en pierres fines, contenait, sous une apparence frisque et légère, des trésors qui eussent payé une province. Ce dignitaire de l'Orient éveille dans la pensée le souvenir des princes des *Mille et une Nuits*.



Annonce ambulante de chapelier.

L'étiquette de la cour d'Angleterre exige rigoureusement que les femmes soient coiffées d'un ou deux marabouts, posés le plus souvent à la renverse et retombant sur le cou, comme les oreilles d'un épagneul effrayé. Peu de personnes sont moins intéressées à l'observance de cet usage que la reine Victoria, dont le visage est rond, le cou assez court et le nez au vent, quoique bombé et à la Bourbon ; mais la courbe expire trop tôt, et ce nez, qui commence majestueusement, finit à la Roxelane. Ce caprice ne s'accomplit pas sans relever la lèvre supérieure, qui laisse voir ordinairement deux petites dents blanches. La reine a l'œil vif, le teint éclatant, le geste prompt ; elle s'anime en parlant et secoue ses marabouts, ce qui lui donne plus de grâce enjouée que de gravité royale ; d'autant mieux que ses formes, arrondies par un embonpoint naissant, se prêteraient mieux à la tranquillité. L'expression de son regard est singulière, et préoccupe par un mélange de naïveté brusque et de raillerie contenue. Petite, elle paraît grande quand elle est assise ; elle change souvent de couleur ; possède de beaux cheveux, de longs cils, des sourcils très-minces et qui s'effacent dans le satiné de la peau ; sa main est forte et attachée solidement, comme toutes celles de ses compatriotes. C'est le vague aspect de la Parisienne potelée, avec une tête anglo-germanique. Ses portraits, flatteurs maladroits, pour la doter de la beauté inerte des vignettes, ont enlevé à sa physionomie son caractère et sa vitalité.

A ses côtés étaient deux dames choisies avec trop de discernement, et dans le fond, le prince Albert. Son teint s'éclaircit de plus en plus, à mesure que l'embonpoint soulève et tend le tissu de la peau ; son front se dégarnit en même temps, et chez lui la fleur de jeunesse fait place à la prosaïque maturité. On est moins frappé de la régularité de ses traits, que de l'air de droiture et de bonté parfaite qui distinguent ce visage d'honnête homme. Le mari de la reine est estimé ; il m'intéressa, comme le ferait tout homme placé dans une situation difficile dont il se tire à son honneur. Il est affable, dit-on, et, loin de chercher à se rendre important, il résiste à toute tentation de mettre son influence en relief ; enfin, il a soin de se montrer préoccupé du progrès des beaux-arts, et de ne revendiquer la bienveillance d'autrui qu'en retour de sa modestie sincère et de ses mérites personnels. Voilà qui me semble beaucoup d'esprit, et du meilleur.

En Angleterre, la position faite au prince Albert est plus gravement appréciée que chez nous, en terre salique ; et toutefois, dans notre France surtout, est-il un galant homme, pour peu qu'il soit marié, qui ne soit plus ou moins le mari de la reine ?

Pour en finir avec les spectacles, un mot sur *Lyceum-Théatre*, où la colonie française fut conduite le lendemain, et où l'on représente des pièces anglaises, imitées, la plupart du temps, des vaudevilles parisiens. C'est une jolie petite salle où l'on est fort en vue et où l'on se divertit un peu en famille. Nous y assistâmes à une *Revue*, comme on les entend chez nous ; chaque personnage représentant un des événements de l'année. Notre patrie avait pour symbole une marchande de modes ; Britannia avait l'égide, le casque et la lance de Minerve ; *John Bull*, ou le roi-citoyen de la Cité, vêtu d'un gros paletot, d'un pantalon gris, la face avinée, la trogne gonflée de pourpre, était coiffé d'une couronne d'or et tenait un sceptre à la main. On lui avait ajusté au bas de l'échine une grande queue de lion, mue par un ressort au moyen duquel il la faisait se dresser en signe de courroux ou d'orgueil, chaque fois qu'il tournait le dos au public, facétie triviale qui excite une hilarité sans bornes. Cet ivrogne guenilleux et couronné est un emblème plus juste qu'attrayant, et le voyant si laid, nos compatriotes obstinés à rêver partout des allusions, se persuadant qu'on a voulu caricaturer la France, donnent des signes non équivoques de mécontement patriotique. Mais la bizarrerie de l'accentuation anglaise, le débit chanté des actrices, l'exagération assez lourde du jeu de nos comédiens, les apaisent en les égayant. Quant aux scènes décousues qui se succédaient, ils se les expliquaient entre eux, les créant au fur et à mesure, et déployant une prodigieuse imaginative. Dès que le public riait, les plus malins de notre bande riaient aussi d'un air d'intelligence pour faire accroire qu'ils avaient compris.

La pièce terminée, sans morts ni mariage, on en commença une autre où reparurent les mêmes acteurs, ce qui donna lieu à de plaisants *quiproquos*. Plusieurs, se figurant que l'on continuait la même pièce, eurent l'art de justifier tous les changements de costumes et de renouer cette exposition nouvelle à la précédente péripétie. Que de génies méconnus et de dramaturges qui s'ignorent! En revenant, un niais, qui se faisait qualifier d'artiste et dessinait le matin sur son album des carafes et des pots à bière, me disait :

— Ce qui m'étonne le plus, c'est d'avoir eu si peu de peine à comprendre. Que leur goût est bizarre, n'est-ce pas? Cette pièce n'a aucun rapport avec les nôtres. Y avez-vous pu saisir quelque chose?

— Peuh... je ne sais trop.

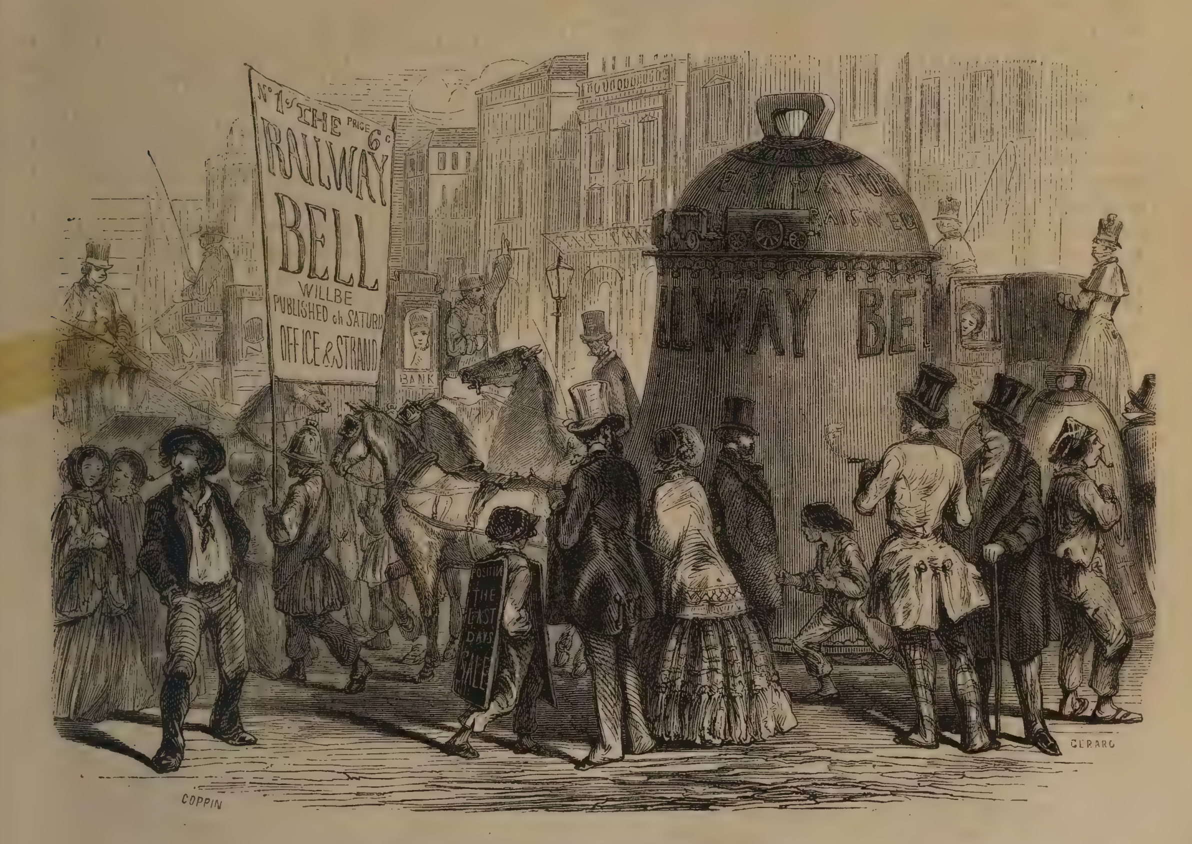
— Que n'êtes-vous venu près de moi, je vous aurais expliqué...

— Eh bien, racontez-moi la pièce.

Il n'hésita point, et, comme un dessinateur fantasque qui fait passer une figure par cinq points donnés, s'aidant des principales situations, il me traça un scénario confus, à faire rire les mouches, comme disait Rabelais. C'est en pure perte que je lui avais préparé une mystification ; je n'eus pas le courage de lui dire que l'ouvrage était la traduction d'un vaudeville d'Arnal, intitulé : *Riche d'amour*.

Comme nous faisions grand bruit durant la représentation, les regards se portaient sur nous ; l'observateur en fut frappé.

— Il paraît, dit-il, que nous étions fort maltraités dans cette pasquinade, car on se tournait souvent vers nous, pour juger de l'effet des allusions. Il faut leur opposer le calme, le dédain, et c'est ce que j'ai fait toute la soirée. Ils seraient moins insolents si l'Empereur avait réussi dans l'expédition de Boulogne.



Annonce ambulante du *Railway*, journal des chemins de fer.

Ils sont nombreux les gens qui voient de la sorte et qui jugent ainsi.

Ce qui fausse d'ordinaire le discernement, en pareille occasion, c'est la nécessité où l'on se croit de tout rapporter aux idées d'un parti ; et, sous prétexte de principes, d'introduire partout des passions refroidies à la température de la routine. Cette réflexion me vint à l'esprit un matin que, pour nous rendre au Musée britannique, nous traversions, tout proche des beaux quartiers, et non loin de l'endroit ou Oxford street perd son nom à l'entrée d'Holborn, un hideux quartier, habité par des Irlandais en haillons. C'est une rue étroite, tortueuse et puante, bordée de masures à portes basses, toujours ouvertes, livrant aux passants l'affreux spectacle de bouges creusés plus bas que le sol, et où l'on voit grouiller des nichées entières de misérables pâles, malsains, vêtus de chiffons, enduits de crasse, et qui se vautrent pêle-mêle dans la fange et la vermine. On éprouve, à l'aspect de ces populations mendiantes, qui sortent de leur antre pour tendre la main, qui vous poursuivent de leurs clameurs, de leurs sombres regards, un mélange d'horreur et de compassion.

Autrefois ce quartier était un repaire dont la police hésitait à franchir les frontières, et que les passants évitaient avec soin. Ces gens, qui formaient une tribu avec des coutumes à part, se gouvernaient entre eux, sans communiquer avec le reste des habitants de Londres. Depuis on a percé des rues à travers ce cloaque, et l'on a dispersé ces bohémiens du Nord, refoulés dans les fau-

bourgs, loin des heureux du siècle qu'attristait ce pénible spectacle. Une rue a survécu, celle que l'on nous a fait parcourir.

La vue de ces misères donna lieu parmi nous à des observations opposées, suivant l'opinion, selon l'esprit de parti d'un chacun. L'un condamnait d'une manière absolue la civilisation du pays, accusant la société de tout le mal, sans circonstance atténuante; un autre, prenant plus chaudement encore la défense de ces Irlandais, sous prétexte qu'ils sont nos coreligionnaires, les érigeait en martyrs de l'Eglise anglicane. Il en est qui, sur la foi des bourgeois de la Cité, assimilaient ces malheureux à des bandits indignes d'intérêt, opinion qui trouvait pour contradicteurs énergiques ceux qui voyaient là un symbole de la misère populaire et de la mauvaise condition des travailleurs.

Au fond, ce ne sont là que des thèses politiques, au profit desquelles les faits exploités se trouvent dénaturés dans leurs causes, et travestis par des exagérations contraires. On arriverait à de justes notions si l'on parvenait à s'abstenir et de l'anglomanie et de l'anglophobie, patriotique ridicule, étalé comme une vertu.

Pour soumettre l'Irlande indisciplinable, et, pendant des siècles agitée par une aristocratie qui l'épuisait, l'Angleterre a exercé sur ce malheureux pays une impitoyable pression. L'humanité doit en gémir; mais, on est forcé de l'avouer, la soumission de cette île était indispensable à la sécurité de la Grande-Bretagne, qui, pacifiant avec peine l'Ecosse disposée à s'unir aux ligues du continent et à profiter des diversions irlandaises, était incessamment menacée de se voir bloquer par terre et par mer : lorsque les clans venaient à lever l'étendard, les flottes françaises se hâtaient d'occuper la Manche, et de couvrir en même temps le golfe irlandais de soldats et de vaisseaux.

Dans cette île insoumise, pauvre et surchargée de population, le catholicisme, depuis deux siècles, a toujours inquiété la métropole. Des races différant d'origine ont perpétué un antagonisme plus exalté depuis le schisme d'Angleterre. Sous le régime de concentration où la propriété s'est maintenue en Irlande, la misère seule a pu énerver cette nation, ruinée par une lutte inégale. Aussi le gouvernement a-t-il favorisé les migrations et affamé ceux qu'il voulait abattre. L'humanité fut sacrifiée à un intérêt majeur : politique habile et coupable.

Mais, dans l'état actuel des choses, ce peuple, à qui le désespoir est passé dans le sang, est déchu de sa valeur morale. En cessant d'espérer, il est mort à toute émulation; il s'est éloigné du travail, qui ne peut l'enrichir, et de la religion même ; car la foi expire où l'espérance n'est plus. Le châtiment des oppresseurs consiste dans la dégradation incurable des vaincus. La charité est impuissante, les essais d'organisation superflus; à Londres, comme à Dublin, l'Irlandais refuse de gagner sa vie ; son abaissement, il l'a accepté ; la misère, il en a pris l'habitude ; l'oisiveté est devenue une seconde nature, et ses instincts de liberté se sont réduits à l'affranchissement du travail.

On a tenté de régénérer les colonies irlandaises de Londres : vain effort. La bienfaisance s'en est mêlée d'une manière active. Mais donnez-leur, à ces gens qui dorment nus sur le sol humide, donnez-leur un lit, des vêtements : le soir même tout est vendu, et tout est converti en alcool.

De telle sorte qu'en réalité, l'Angleterre, au milieu des embarras que cette question suscite, ne mérite pas qu'on la plaigne, et l'Irlandais n'excite plus que la compassion. S'ensuit-il que l'on doive contempler avec un cœur de bronze un malheur sans remède? Non certes ; et l'impuissance où l'on est de retirer ces infortunés de l'abîme ajoute encore au sentiment douloureux que leur condition inspire. Quant à récriminer et à se condamner l'un l'autre sans restriction, les deux peuples en ont perdu le droit : ces choses sont marquées du sceau de la fatalité.

On se sent moins entraîné vers cette tolérance philosophique dès qu'il s'agit de la détresse des populations ouvrières de Londres, race intelligente, courageuse, active, et sacrifiée. L'inégalité des fortunes condamne ici par trop de gens à manquer du nécessaire, pour donner à quelques-uns le superflu le plus scandaleux. C'est sur la rive droite de la Tamise que sont entassées, dans des maisons basses, les familles ouvrières, instruments désintéressés de la prospérité industrielle du pays. Perchés sur des terrassements, sur des viaducs parfois étayés par des charpentes, les chemins de fer de Folkstone et de *South-Western* passent sur des quartiers entiers, et de là l'on entrevoit à vol d'oiseau le tableau de la misère des artisans : spectacle qui, sur les quartiers de Lambeth et de Kennington, donne lieu à de tristes réflexions.

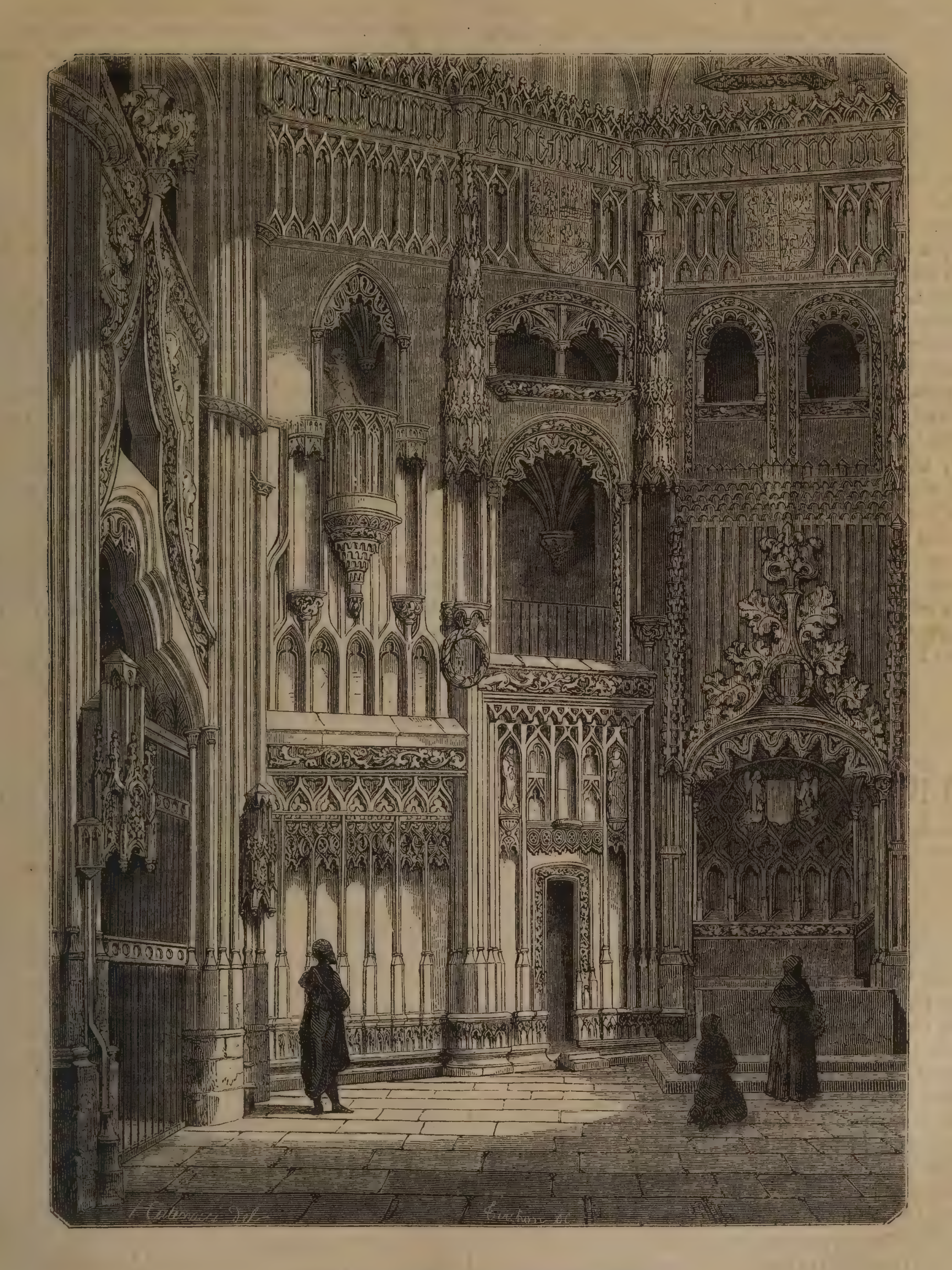
En Angleterre, l'aristocratie de l'argent devrait prendre pour armes parlantes ce *mégathérium* antédiluvien, dont on admire avec effroi le monstrueux squelette au *British-Museum*. Cette ex-bête, que le sol ne pourrait plus nourrir, dévorait le monde, à ce que rapportent les traditions danoises, et il advint que Dieu, prenant en pitié la création, produisit le cataclysme qui fit disparaître du globe une aristocratie animale d'un insatiable appétit. Le mégathérium symbolise la prospérité de la civilisation anglaise, dont il prédit les destinées. Toutefois, en dépit des oracles trop impatients de nos démocrates, reconnaissons qu'ils anticipent de bien loin sur la marche des événements, et qu'à l'heure présente les écrits sur la *décadence* de la Grande-Bretagne sont des paradoxes, ou tout au moins de fort lointaines prophéties.

Mais, puisque nous avons nommé le mégathérium, tenons-nous-y : n'étions-nous pas sur le chemin du Musée britannique? C'est un monument à fronton, à colonnes de l'ordre ionique, plus splendide que bien approprié. Il est à remarquer, par rapport aux divers musées de Londres, qu'aucun des établissements consacrés aux beaux-arts n'est dû à l'initiative du gouvernement : la galerie nationale a été formée par M. Angerstein ; la charmante collection du collége de Dulwich, contenant 355 tableaux, est un legs de sir Francis Bourgeois; la collection de *Lincoln's inn Fields* est un don de M. Soane; enfin le Musée britannique doit son origine au zèle et à la libéralité de sir Hans Sloane, qui mourut en 1753, accordant, par clause testamentaire, au Parlement, la faculté d'acquérir les trésors de sa galerie, à un prix très-minime. Georges II, pour les loger, fit acheter l'hôtel de Montague, où l'on plaça aussi d'autres dons : les manuscrits de Robert Cotton, la bibliothèque du major Edwards, les manuscrits rares et splendides de lord Harley, comte d'Oxford. A l'arrivée des monuments égyptiens, en 1801, et après l'acquisition des marbres de Townley, en 1805, l'emplacement devint trop exigu, et, lorsque le fonds s'enrichit, en 1823, de la collection de Georges III, offerte par Georges IV, il fallut élever le monument que nous voyons aujourd'hui.

C'est un établissement d'une véritable importance, sur-

L'HIRONDELLE DE MURCIE.

ÉPISODE DE LA GUERRE D'ESPAGNE (1808).



Cathédrale de Murcie. Chapelle Marquise.

Le 24 mai 1808, au moment où l'Espagne entière se soulevait contre Joseph Bonaparte, avec un patriotisme héroïque s'il n'eût été sanguinaire, — un jeune homme priait, dans la cathédrale de Murcie, devant les dentelles en pierre de la chapelle Marquise, que vous pouvez admirer en tête de ces lignes.

C'était un négociant français, M. Charles B..., qui venait d'échapper au massacre imminent de ses compatriotes, en-

fermés avec lui dans la sacristie de la basilique. Il en avait été arraché par un de ses amis, membre de la junte, qui lui avait fait promettre de l'attendre dans la chapelle.

Or, M. B... avait laissé un parent, un vieillard, sous les couteaux espagnols, et il ne pouvait se résigner à obéir à son sauveur, qui lui avait enjoint de profiter *seul* du sauf-conduit dont il était armé.

Tandis qu'il demandait à Dieu une inspiration, des clameurs confuses et soudaines l'attirèrent sur le parvis de la cathédrale.

C'était la populace égarée qui venait réclamer sa proie, en criant :

— Vive Ferdinand VII ! mort aux Français ! Des poignards brillant au soleil, des coups de fusil tirés en l'air, annonçaient le sort qui attendait les prisonniers de la sacristie.

Au bruit des coups de feu, un bataillon d'hirondelles s'échappa des galeries du monument, et détourna, tant le peuple est léger ! l'attention des massacreurs et de M. B... lui-même.

Un spectacle étrange et sublime leur fut alors donné par les oiseaux du printemps. Au lieu de s'éloigner après leur première alerte, ils se replièrent en ordre vers l'église, et se mirent à voleter, avec des cris aigus, autour d'un angle de la façade.

Captive, la veille, de quelque enfant (cet âge est sans pitié), une hirondelle, qui traînait encore un fil à la patte, se trouvait arrêtée par ce fil, entortillé aux reliefs d'une sculpture.

A cette vue, toutes les autres avaient renoncé à la fuite, et encourageaient par leur appel énergique les efforts de la prisonnière.

Mais celle-ci se débattait et s'élançait sans parvenir à se délivrer.

Alors l'hirondelle qui conduisait la bande vole droit au fil tendu par sa compagne, et le frappe, en passant, d'un vigoureux coup de bec. Chacune vient à sa suite en faire autant, inutilement, hélas ! car la chaîne résistait en cédant aux attaques...

Pendant ce temps-là, un homme sans cœur, un homme ivre probablement, tire un coup de fusil dans le bataillon ailé.

Il se disperse un instant, mais se reforme pour revenir à la charge. Le défilé recommence, les coups de bec redoublent, si bien que le fil se détache ou se brise enfin, et que toutes les hirondelles disparaissent, en chantant, avec la captive délivrée...

Toutes ! c'est trop dire ; une d'elles, atteinte par un second coup de feu, tournoya dans l'air, et vint tomber sanglante aux pieds de M. B...

— Pauvre oiseau ! se dit le jeune Français ; mort pour sauver sa compagne !... Et moi, je fuirais seul ! Non, jamais !... Je demandais un conseil à Dieu..., il me le donne, suivons-le !

Il rentre dans l'église, court à la sacristie, enlève son parent, en montrant la signature du membre de la junte, et désarme celui-ci par la touchante histoire de l'hirondelle.

Lui-même nous la redisait hier, auprès de celui qu'il a sauvé, et nous l'avons trouvée digne d'être racontée à tout le monde.

Elle eût formé un des plus gracieux chapitres de notre étude sur l'*Esprit des Bêtes*, si l'importance des événements auxquels elle se rattache ne nous eût obligé de lui donner un autre titre.

Les guerres civiles seraient moins fréquentes et moins terribles, si les peuples imitaient, comme M. B..., le noble exemple d'union et de dévouement offert à l'humanité par un oiseau.

C. de C.

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES. — ORIGINAUX, GROTESQUES, ETC.

LE RENARD, ROMAN DU TREIZIÈME SIÈCLE (1).

COMMENT RENARD FIT PÊCHER A ISANGRIN LES ANGUILLES.

C'était un peu avant Noël, au temps où l'on met les bacons (les porcs) en sel ; le ciel était clair et étoilé, l'étang où Isangrin devait pêcher était gelé, et la glace tellement dure qu'on aurait pu danser dessus, fors en un point, où les vilains avaient pratiqué un trou pour abreuver leurs bêtes à la nuit tombante ; c'est là que vint Renard tout joyeux. Se tournant alors vers son compère :

— C'est là, seigneur Isangrin, lui dit-il, que foisonnent anguilles et barbeaux. Et voici l'engin avec lequel nous les pêchons.

— Sire Renard, dit Isangrin, prenez le seau par l'anse et me l'attachez fortement à la queue.

Renard le prend et l'attache du mieux qu'il peut.

— Frère, dit-il (il faut se souvenir que le loup est tonsuré), maintenant il importe de vous tenir coi, en attendant que les poissons viennent.

Là-dessus, il le quitte et va se blottir dans un buisson, le museau entre ses pattes, pour voir comment la chose tournera.

Voilà Isangrin sur la glace, la queue dans le trou et le seau rempli de glaçons pendant après. L'eau ne tarda pas à se geler à l'entour et la queue à être prise. Alors le loup tire en tout sens pour la dégager ; vains efforts ! Cette résistance le trouble et l'étonne. Il appelle Renard, disant que le jour commence à poindre.

— C'est juste, fait Renard, en soulevant la tête :

> Alons nos ent, biaux doux amis,
> Assez avons de poissons pris ;
> Et Isangrin li escria :
> Renard, fit-il, trop en i a ;
> Tant en ai pris ne sais que dire,
> Et Renard commença à rire.

— Qui tout convoite, tout perd, lui crie-t-il par manière de consolation.

Cependant l'étang s'empourpre des premiers feux du

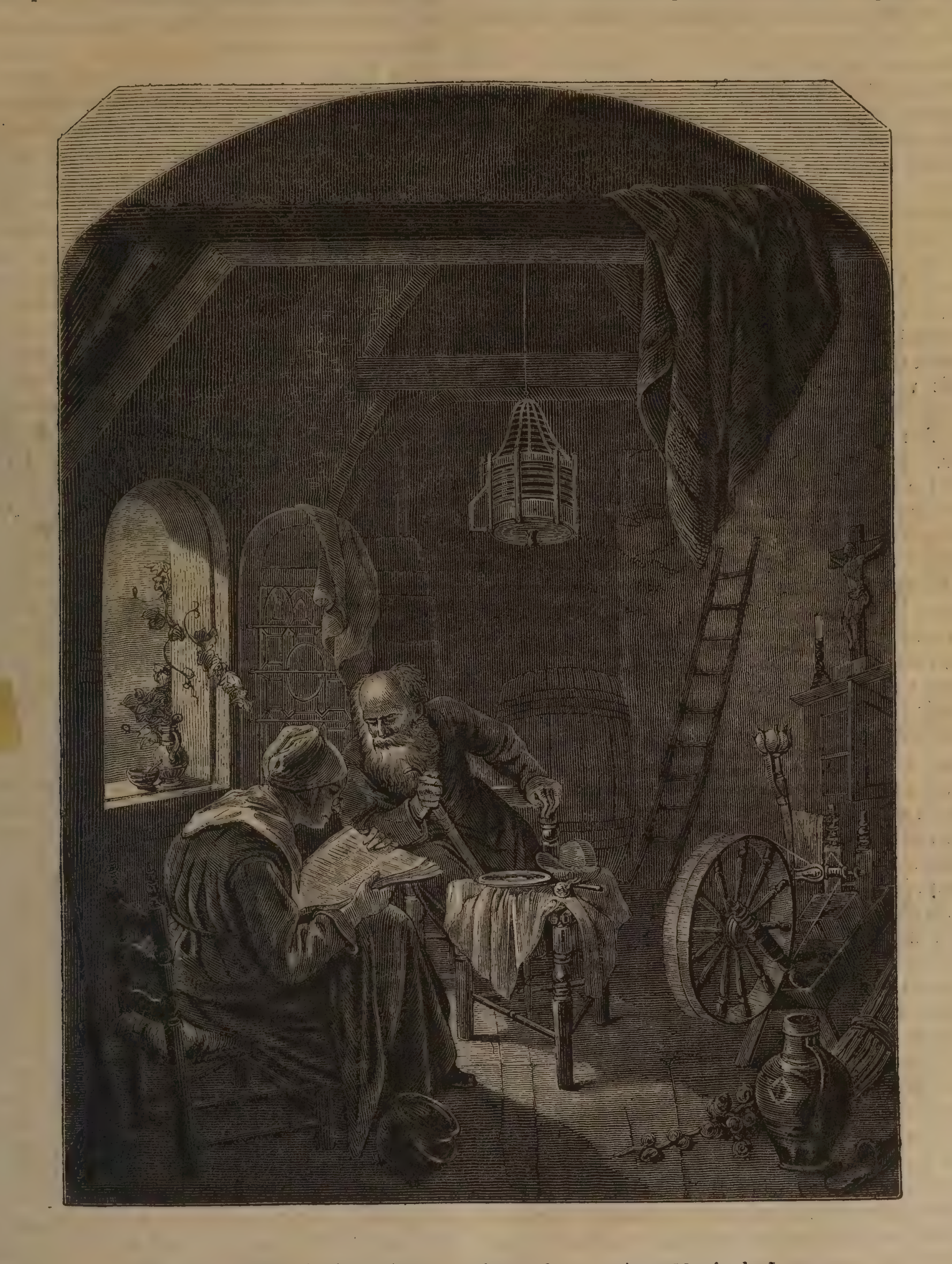
(1) Voyez la livraison de mars dernier.

tournant — avec une impatience qui visait à la grâce...

— Très-bien! mais prenez garde! s'écria le peintre terrifié; j'attends que cette horrible poussière tombe ou s'évanouisse, et vous venez de la remettre en jeu par le mouvement que vous avez fait. Hélas! ajouta-t-il avec désespoir, j'espérais pourtant l'éviter, en transférant mon atelier sur le canal!

La dame à son tour soupira et ne bougea plus.

Au bout d'un quart d'heure, Gérard découvrit sa toile, tira d'un meuble à portée de sa main, sa palette, ses couleurs et ses pinceaux, fabriqués par lui-même, broya la poudre et l'huile sur une plaque de cristal, disposa un miroir convexe pour saisir en petit l'objet à peindre, et, après une nouvelle pause, se mit enfin à l'ouvrage.



Le père et la mère de Gérard Dow. Tableau de ce maître. Musée du Louvre.

— Pouvons-nous causer sans faire de poussière? dit le modèle d'une voix ironiquement discrète.

— Causons tant qu'il vous plaira, pourvu que votre main, dont je m'occupe, reste comme elle est.

— N'oubliez pas les fossettes? reprit l'original en contemplant ses doigts potelés...

— Soyez tranquille, je n'oublierai rien.

Ce mot inquiéta la dame. Elle se hâta de faire diversion :

— Savez-vous, monsieur Dow, que voilà notre cinquième séance, et que les quatre premières ont duré six heures chacune!

— Plût au Ciel que nous fussions à la vingtième, et que chacune eût été de dix ou douze heures !

— Ah ! vous êtes un maître terriblement consciencieux, et je n'aurais jamais cru qu'il en coûtât autant pour faire un chef-d'œuvre. Vous m'avez promis du moins une récompense pour aujourd'hui. Vous me permettrez enfin de voir où en est le tableau.

— C'est convenu, madame ; je n'ai qu'une parole.

Gérard Dow travailla deux heures, sans autre mouvement que celui de son œil et de sa main, et toujours en garde contre un atome de poussière, contre un geste de son modèle, contre un rayon de soleil trop éclatant ou trop voilé...

Un ami étant venu frapper à sa porte, il garda et enjoignit à la dame le plus profond silence. L'ami frappa dix fois, vingt fois, cent fois. Le peintre demeura impassible. L'original, agacé par le bruit, eut une attaque de nerfs. Gérard le laissa se débattre et s'impatienter à loisir... Enfin, poussé à bout lui-même par les cris du visiteur, il lui répondit d'une voix de Stentor, et sans se déranger :

— Mais vous voyez bien, mon cher, que je n'y suis pas !

L'ami n'en demanda pas davantage, et descendit enfin l'escalier.

— Ouf ! je n'en puis plus ! s'écria la dame, qui se leva pour donner carrière à sa langue et à ses muscles... Nous continuerons demain, monsieur Gérard Dow, ajouta-t-elle en s'évantant et en arpentant l'atelier. Si je posais un quart d'heure de plus aujourd'hui, je tomberais en léthargie ou en démence !

— C'était bien la peine de me brouiller avec mon meilleur ami, soupira l'artiste, abattu par ce coup de grâce.

La dame vint, comme il était convenu, regarder le tableau : mais figurez-vous, si vous pouvez, sa stupéfaction.

La toile était divisée en carrés proportionnels, suivant la méthode des graveurs. L'ensemble du corps se trouvait ébauché, mais un seul détail semblait à peu près fini ; c'était la main qu'enfermait le plus petit carré. Il faut dire que cette main était une merveille...

— Comment, vous n'en êtes que là ! se récria le modèle, après cinq séances d'une demi-journée !... Mais alors ce portrait ne sera pas achevé dans deux mois.

— Deux mois au moins, c'est probable, repartit Gérard avec le plus grand calme ; je vous avais prévenue, madame, que telle était ma manière de travailler.

L'original renonça à la copie, voulut payer l'artiste, qui refusa, et finit par se retirer en colère.

Ainsi Gérard Dow manquait la plupart de ses commandes ; car tous les incidents de cette anecdote sont vrais, et se renouvelèrent d'année en année, jusqu'à sa mort.

Né à Leyde, en 1613, Gérard Dow était fils d'un vitrier. Un graveur lui enseigna le dessin, un peintre sur verre la couleur, et Rembrandt compléta son éducation. Mais, tout en empruntant à ce grand maître la science du clair-obscur ; au lieu d'imiter ses effets heurtés et puissants, il visa à la perfection par la recherche et le fini des accessoires. Il avouait à ses amis qu'il lui fallait trois jours pour peindre un manche à balai. Il étudiait un meuble aussi laborieusement, et le rendait aussi fidèlement qu'une tête. De là les soins minutieux, la crainte de la poussière, les précautions étranges, la lenteur plus étrange encore dont nous venons de donner l'idée. De là aussi la froideur de ses tableaux, le singulier tarif qu'il y appliquait, et l'affaiblissement de sa vue, dès l'âge de trente ans.

Il travailla d'abord avec une paire de lunettes, puis avec deux, avec trois, avec tout un appareil d'optique.

Quand on marchandait une de ses toiles, il ouvrait son livre de ménage, comptait les heures que lui avait prises l'œuvre en question, et l'estimait à raison de vingt sous par heure. Il vendit ainsi 14,000 florins le *Dentiste*, qui se perdit en mer, allant à Saint-Pétersbourg. Que d'heures englouties en un instant !

Ne trouvant plus de modèles assez patients, Gérard Dow renonça aux portraits, ou plutôt se rejeta sur ceux de sa famille. Sa mère se dévoua à poser devant lui, des journées entières. On la retrouve en diverses positions, dans la plupart de ses tableaux. Celui que nous reproduisons, et qui figure au Louvre, est sans contredit un des plus remarquables. Il représente le père et la mère de l'artiste, l'un écoutant, l'autre lisant la sainte Bible. La tête, la pose et les draperies de la vieille sont des chefs-d'œuvre de vérité, d'expression, de ton et de couleur. La lumière entre par l'arcade fleurie, et se répand dans l'intérieur avec les plus savantes dégradations. La cage suspendue, la chaise, le rouet, la table, les vases, sont travaillés comme s'ils étaient le sujet de l'ouvrage.

On voit, au Musée d'Amsterdam, un *Intérieur d'école* de Gérard Dow, éclairé par cinq lumières différentes. Une chandelle éclaire le maître et deux enfants ; à droite, une jeune fille tient une autre chandelle. Une troisième brille, au fond du tableau, sur une table ; une quatrième rayonne d'un escalier que descend un élève ; enfin, une lanterne entr'ouverte produit les plus étranges effets sur le premier plan. Autant de difficultés créées à plaisir, et vaincues par une habileté inouïe.

Le seul ouvrage de Gérard Dow qui s'adresse à l'imagination et au sentiment est le célèbre tableau de la *Femme hydropique* ; encore les accessoires y sont-ils d'une telle perfection, qu'ils enlèvent à la malade une partie de l'intérêt. Du reste, l'ensemble est un chef-d'œuvre de l'art, comme les détails sont un chef-d'œuvre du métier. Cette toile, que le roi de Sardaigne avait payée 30,000 livres, que notre Musée ne donnerait pas aujourd'hui pour un million, et que le graveur Wille a si admirablement rendue, suffirait à immortaliser le nom de Gérard Dow.

Ce peintre vivait encore en 1664. Il mourut à Leyde, comme il y était né. A quelle époque ? on l'ignore.

Ses tableaux sont l'infaillible certificat d'une existence pure et tranquille, au milieu d'un de ces ménages hollandais, qu'ils ont popularisés dans le monde.

John Burnett, l'auteur des *Notions pratiques sur l'art de la peinture*, a risqué une singulière opinion sur le travail de Gérard Dow. Après avoir ébauché largement, dit-il, les lumières et les ombres dans ses draperies, il appliquait sur les couleurs, encore fraîches, un morceau d'étoffe très-fine, de manière à reproduire sur sa toile l'impression du tissu. Puis il retouchait, dans les lumières, chaque fil avec une teinte vive, et dans les ombres chaque fil avec une teinte foncée, et obtenait ainsi du même coup la vérité des détails et la largeur de l'ensemble.

Il n'y a qu'une réponse à faire à John Burnett, c'est que les étoffes les plus fines sembleraient grossières à côté des draperies exquises de Gérard Dow. D'ailleurs, la délicatesse des figures est aussi étonnante que celle des étoffes, et apparemment l'artiste n'abusait pas de ses modèles au point d'appliquer la peau de leurs visages pour l'imprimer sur ses ébauches.

PITRE-CHEVALIER.

ÉTUDES MORALES.

UNE LEÇON D'ARITHMÉTIQUE.

COURT PROLOGUE (1).

Quand le rédacteur en chef du *Musée des Familles* nous a fait l'honneur d'inscrire notre nom parmi ceux des écrivains dont la plume enrichit depuis plusieurs années ce recueil, nous avons pensé que cette publication, bien conduite, comme elle l'est, finirait par exercer une influence heureuse sur les mœurs de notre pays. Les campagnes sont particulièrement destinées à en recueillir le fruit; nous croyons que le temps n'est pas loin où la périodicité de cette feuille leur deviendra aussi chère que le fut, aux châteaux et aux simples fermiers de la vieille Angleterre, le *Spectateur*, publié pendant le règne de la reine Anne. La vogue de ce journal devint telle, que ses abonnés allaient l'attendre sur les grandes routes à deux ou trois milles de leur résidence. Il est vrai qu'il avait pour principaux collaborateurs Adisson, Stèle, Jonhson, Swift, qui y versèrent les trésors de leur érudition, toujours accompagnée d'une saine morale. Le premier de ces écrivains, surtout, l'a enrichi d'excellents discours, les uns allégoriques, les autres critiques des mœurs du temps. Il n'a pas laissé d'y insérer des articles dans lesquels il faisait ressortir, en relief, les beautés des auteurs anciens et modernes. Ainsi Milton, Le Tasse, Virgile et surtout Homère furent souvent analysés avec une supériorité de goût, qui a eu pour résultat de former celui de la Grande-Bretagne.

En attendant que le *Musée des Familles* produise les dignes rivaux de ces nobles écrivains, voici, lecteurs citadins ou campagnards, dames châtelaines ou jeunes personnes qui préludez, par la culture de vos qualités morales, au bonheur d'un honnête homme, voici, disons-nous, une leçon de simple arithmétique. Nous veillerons à ce qu'elle ne soit ni trop aride, ni trop sérieuse; avec des estomacs délicats, il convient de commencer par des nourritures légères.

I. — UNE RENCONTRE AU CAFÉ DE FOY.

Vers le commencement de 18.., je venais de prendre un déjeuner modeste au café de Foy. Assis dans un coin du salon, où je me trouvais plus tranquille que dans la Rotonde, je réfléchissais solitairement sur les rapports des hommes entre eux, sur les nécessités sociales, sur la théorie des gouvernements, etc., etc.

Cette conversation intime eut bientôt sa fin; car un jeune homme, dont les lèvres semblaient exhaler une bonté native, s'attira toute mon attention, en s'adressant à un homme flegmatique, de moyenne taille, proprement vêtu d'un drap couleur de tabac, et dont le menton reposait sur la pomme d'or d'un jonc placé entre ses jambes. Ils étaient assis en face l'un de l'autre, assez près de moi pour que leurs paroles éveillassent ma curiosité, d'autant plus vivement que leur entretien semblait me donner raison. Affectant de déguster un verre de liqueur que je demandai en manière d'extrà, comme motif de ne pas quitter ma place, je devins tout oreilles.

— Mon jeune compatriote, disait l'habit couleur de tabac, je ne sais si nous nous entendrons. Vous me parlez de sentiments qui, bien qu'ils pourraient souvent alléguer l'*alibi*, ont acquis dans tous les livres, dans tous les discours, un droit de présence : il serait inconsidéré d'en médire, encore plus de les calomnier. A cet égard, La Rochefoucauld et Helvétius ont été beaucoup trop loin. Je me hasarderai seulement à vous dire que je crois peu au civisme désintéressé, pas plus qu'à ces grandes vertus toujours prêtes à se mettre sur l'autel ou à s'offrir en sacrifice. Nos sentiments, à mon avis, perdent de leur force dans la proportion de leur extension. Il dut y avoir plus de patriotisme dans Rome bornée à la seule Italie, que dans Rome maîtresse de l'univers. Si vous le voulez, vous ferez l'application de ce principe à la France. Quant à moi, je ne me sentirais pas le cœur disposé à s'élargir, à mesure qu'il plairait aux armées d'une révolution victorieuse de me donner de nouveaux compatriotes, que je ne verrais ni ne connaîtrais de mes jours. J'aime la France parce que l'Auvergne s'y trouve comprise, et celle-ci, parce qu'elle renferme les os de mes pères et le modeste héritage qu'ils m'ont laissé. Quant à votre superbe ville de Paris, je m'y intéresse à bon droit, y ayant conduit ma femme et mes enfants pour achever l'éducation de ces derniers; mais je vous dirai, avec la même franchise, qu'après mon départ elle ne tiendra plus le même rang dans mes affections, surtout si elle s'avise de vouloir donner encore des leçons à son gouvernement. Deux mots sur l'amitié. Mon cher Adolphe, vous êtes dans l'âge des vives impressions, où le besoin d'aimer (car c'est un besoin comme un autre) nous attire vers l'être dont les regards sont caressants, et les promesses en rapport avec nos goûts. Croyez-moi, tenez-vous en garde contre ces dehors; trop souvent ils sont trompeurs. Sachez que l'être sans vertu ne sera jamais qu'un faux ami; et qu'à la vertu elle-même il faut, pour sanctuaire, un cœur religieux. Parlons de l'amour, mon jeune compatriote. Il a été de mon âge, ainsi qu'il est maintenant du vôtre. Je crois que nous aurons deux manières diverses de l'envisager. Quant à moi, je pense que c'est un compte de la vie à régler en partie double, enfin que c'est une affaire très-sérieuse, et qu'on ne doit la conclure qu'après de mûres réflexions.

— Une affaire! s'écria le jeune Adolphe en fronçant le sourcil et en frappant la terre du pied, un compte en partie double! Fi donc! c'est désenchanter la vie.

— C'est pourtant ce que j'ai fait, mon cher ami, et je m'en suis bien trouvé... Mais voilà qu'une pluie d'orage force les habitués du café à quitter la rotonde. Nous ne nous entendrions plus, car sans doute ils vont disserter sur la politique. Je doute qu'ils se mettent d'accord. Cé-

(1) Nous avons hésité à publier l'encouragement si flatteur que M. de Kératry décerne ici au *Musée des Familles*, en le comparant à la revue la plus justement célèbre du dernier siècle. Mais, d'abord, nous nous sommes dit que nous n'avions pas le droit d'enlever cette bonne fortune à nos collaborateurs et à notre public. Puis, lorsqu'un législateur comme le doyen de notre Assemblée nationale veut bien donner à notre recueil quelques heures et quelques pages dont tous les journaux pourraient être jaloux, lorsqu'un Breton aussi indépendant, un écrivain aussi renommé, un critique aussi compétent que l'auteur des *Inductions morales*, de *Frédéric Styndal*, de la *Théorie du beau*, etc., croit devoir nous honorer publiquement de son suffrage, le dissimuler ou l'altérer serait de notre part une fausse modestie qui risquerait de ressembler à l'orgueil.

(*Note de la rédaction.*)

dons-leur la place. Si vous revenez ici demain à la même heure, nous pourrons continuer notre entretien; et peut-être vous prouverai-je que, pour être heureux en mariage, il faut calculer juste et savoir au moins les premières règles d'arithmétique.

— Je m'attends de votre part à une plaisanterie qui en vaudra bien une autre. On en a tant fait sur le mariage! Comptez sur moi.»

L'habit couleur de tabac et son interlocuteur se séparèrent à l'instant, après s'être cordialement serré la main.

II. — L'INDISCRÉTION RÉCOMPENSÉE.



Caton d'Utique, d'après Murillo ou Ribeira.

J'avais quitté mon tabouret, en laissant sur le marbre le prix de mon verre de liqueur. Un mouvement indélibéré me portait à suivre mon calculateur matrimonial; mais il était leste comme un homme qui, n'ayant pas les moyens de payer un fiacre, ou qui, sachant mieux employer son argent, se décide à être, dans Paris, son propre commissionnaire. Je l'atteignis néanmoins à l'instant où il sortait de la rue Vivienne pour prendre le boulevard.

— Monsieur, lui dis-je en l'abordant, je ne sais si c'est un titre pour interroger un inconnu que d'avoir été vivement intéressé par ses paroles. J'étais au café de Foy, quand, non loin de moi, vous vous entreteniez avec un jeune homme de votre connaissance. Sans y prendre garde, à bien dire involontairement, je me suis trouvé avoir prêté l'oreille à une conversation qui, sauf quelques singularités, fait honneur à votre jugement, et je viens, si vous le permettez, vous demander quel sens vous prêtiez à votre axiome en prétendant que tout homme sage, auquel il prend envie de se marier, doit bien connaître d'abord les premières règles d'arithmétique. Je me sens quelque peine à concilier cet étroit esprit de calcul avec la justesse de vos opinions sur des objets non moins importants. Auriez-vous une manière symbolique de vous entendre, comme Pythagore quand il recommandait à ses disciples de se détourner d'un champ de fèves; ou, comme Caton d'Utique au lit de mort, nieriez-vous le côté moral de l'humanité?

Mon Auvergnat s'arrêta tout à coup sur le trottoir du boulevard; son œil pénétrant me parcourut des pieds à la tête. Je devais m'y attendre; aussi en fus-je moins étonné que de cette volubilité de questions à laquelle je m'étais livré, et dont aujourd'hui je m'explique difficilement la hardiesse. L'immobilité et le regard scrutateur de l'étranger me rendirent à moi-même.

— Pardon, monsieur, lui dis-je; je m'aperçois un peu tard de mon étourderie. C'est assez qu'elle ait été indiscrète, il ne faut pas qu'elle devienne importune. Croyez cependant que, si mon zèle pour la vérité vous était connu, elle porterait son excuse avec elle. Je vous laisse, monsieur, en réclamant votre indulgence.»

Je m'éloignais après ces derniers mots; mais j'avais à peine fait deux pas en arrière, que je sentis une main peser sur mon épaule. C'était celle de mon Auvergnat qui m'arrêtait par les paroles suivantes:

— Jeune homme, votre candeur me touche. J'y crois; votre physionomie, que je viens de vérifier, en est pour moi la caution. C'est un papier que j'accepte. Ainsi je vais m'expliquer. Si vous imaginiez voir en moi un original, vous vous tromperiez. Je ne suis qu'un homme très-ordinaire qui, avec loyauté et succès, a conduit jusqu'à sa trente-sixième année un commerce dont son père avait été l'heureux créateur. C'est alors que, mettant fin aux affaires, j'ai songé à me marier. Je ne suis ni votre Caton, niant la vertu, ni votre philosophe de Samos parlant par emblèmes à ses disciples, ni un Nicolas Flamel laissant, sans le savoir, des adeptes à la recherche de la pierre philosophale. Ne vous attendez à rien de prestigieux de ma part. Je n'ai à vous montrer que des chiffres, rien que des chiffres! Mais j'espère qu'à vos yeux ils auront leur valeur. Suivez-moi, ou plutôt marchons à côté l'un de l'autre, sous ce rayon de soleil qui nous est rendu.

Je ne demandais pas mieux. Notre pause eut donc un terme. Nous passâmes devant le Théâtre jadis Italien, maintenant l'Opéra-Comique, et laissant à notre gauche les Bains-Chinois, nous entrâmes dans la rue de la Chaussée-d'Antin.

Pendant ce trajet, j'eus le loisir d'examiner le personnage. Son costume était simple, mais propre. Son linge d'une grande blancheur était retenu sur sa poitrine par un saphir de prix; ses souliers n'étaient ni vernissés, ni carrés, ni pointus; ils avaient la forme du pied, sur lequel ils étaient assujettis par de minces lacets de soie noire; je remarquai qu'en dépit du temps pluvieux, la boue de Paris ne les avait pas maculés. Mon compagnon ne me laissa pas ignorer qu'il trouvait un certain plaisir à s'arrêter au coin des carrefours pour y présenter sa chaussure avec ses pièces de deux sous aux petits Auvergnats dont le babil national lui rappelait son toit domestique; car, en vérité, il n'y avait rien de cosmopolite chez cet homme, et c'eût été une détestable acquisition pour un phalanstère parisien, on ne l'eût pas sorti du Puy-de-Dôme.

Achevons sa toilette. Un gilet, couleur d'orange, descendait un peu bas sur son pantalon, du même drap que son habit. La teinte rembrunie des poches de ce gilet ne pouvait être attribuée qu'au passage fréquent de la main. Comme quelques femmes infirmes, que nous rencontrâmes sur notre passage, donnèrent au Clermontois l'occasion de puiser à cette réserve, je ne m'étonnai plus de l'altération de l'étoffe.

Mais comment accorder tout cela avec les chiffres d'un calcul matrimonial? Ma raison s'y perdait.

L'habit à la couleur de tabac, après m'avoir tiré de ma distraction, s'arrêta vers le milieu de la rue de la Chaussée-d'Antin, et frappa à la porte d'un petit hôtel, peu distant de celui où rendit le dernier soupir un homme qui eût dû naître plus tôt ou mourir plus tard; je veux dire le comte de Mirabeau.

La porte s'ouvrit. L'étranger, me précédant, me conduisit directement à son cabinet, où tout était en bon ordre, livres, cartons, registres et tablettes; il tira de son secrétaire une feuille de papier d'assez grande dimension, sur laquelle, au premier aspect, je lus deux séries de chiffres; ensuite, la tenant toujours à la main, il s'exprima de la sorte:

— Ceci vous donnera le vrai sens des paroles qu'en votre présence j'ai adressées ce matin à un jeune homme

de mon pays, qui est venu ici courir la carrière des lettres (s'il m'avait consulté, je l'eusse engagé à tirer un meilleur parti de son temps). Mais revenons à moi...

« Je me suis avisé d'être une fois amoureux dans ma vie, et bien m'a pris de ne pas épouser; car j'eusse lié ma destinée à celle d'une charmante coquette qui se fût jouée de mon repos.

« Deux jeunes personnes, ou plutôt deux femmes (car elles avaient déjà toutes les grâces de leur sexe) se partageaient les regards et les hommages des fils de famille dans la ville de Clermont. L'une vivait heureuse et chérie dans une maison opulente; l'autre, moins riche, gouvernait celle d'une tante, réduite à une assez forte rente viagère. Ma fortune et mon nom me permettaient d'aspirer à la main de l'une de ces charmantes créatures. Je crois même que la teinte de singularité, dont mes rivaux m'accusaient près d'elles, ne leur déplaisait pas trop.

« Résolu à prendre un parti décisif, au moins avec une apparence de raison, voici à quoi je m'arrêtai : ce fut, dans deux règles d'addition bien consciencieuses, de nombrer les qualités positives ou négatives des jeunes personnes sur lesquelles je fondais l'espoir de mon bonheur; de donner une valeur proportionnelle à leurs mérites tant intrinsèques qu'extrinsèques, et, après avoir établi entre elles une balance de comparaison, de former une résolution sans appel. Il y avait à cela quelque courage, car l'une me plaisait plus que l'autre. Ce papier va vous expliquer mieux mon idée.

En même temps le Clermontois me tendit le double feuillet, sur lequel je lus ce qui suit, pendant qu'assis sur un canapé il parcourait un chapitre de Montaigne, celui qui, de tous les écrivains français, a le plus dit en moins de paroles que tous les autres.

III. — COMPTE EN PARTIE DOUBLE.

*Actif de Mlle Henriette de la ***.*

1° Mlle Henriette est âgée de vingt-cinq ans, qu'elle a le bon sens ou l'adresse de ne pas dissimuler. Aussi nous ne lui en ferons pas un reproche, bien que nous n'y voyions pas un titre de première jeunesse. Elle serait, en effet, demain une jeune femme, un peu plus tard une vieille fille. Ainsi cet article ne sera relaté que comme zéro, ci. 0

2° Ses traits ne sont pas réguliers; mais, l'ensemble de sa physionomie est plein d'expression, et cette expression est aussi gracieuse que bienveillante. On ne saurait dire d'elle une beauté, mais une personne très-agréable. Sous ce rapport, nous lui accorderons une valeur de quatre unités, ci... 4

3° Son physique, d'ailleurs, proportionné à merveille, ne peut compter pour moins de trois unités, ci. 3

4° Nous estimerons au même chiffre le don d'une bonne santé, conséquence heureuse de cette organisation, ci.. 3

5° Des livres d'un bon choix ont passé entre les mains de Mlle Henriette; elle en a fait son profit, tant pour son instruction personnelle que pour l'amusement de sa tante. Elle n'a pas négligé de réfléchir sur ses lectures, et même de s'en rendre juge quelquefois, ce qui lui a donné un agréable esprit de conversation. Or, dès que, dans l'union la mieux assortie, les tête-à-tête ont besoin d'intermède, un pareil mérite ne peut s'évaluer à moins de six unités, ci.................................. 6

6° Sa gaieté, qui tient plus d'une douce aménité qu'elle n'est bruyante, et la parfaite égalité de son caractère, comme gage de paix domestique, appellent encore plus l'attention, ci................. 7

7° Nous n'estimerons pas moins la propreté exquise, mais exempte de recherche, qui se montre dans sa toilette, même du matin, et qui règne dans la maison dont elle est la première surveillante, ce qui témoigne de sa capacité à gouverner un ménage. Ces soins, conservateurs de la fortune à l'intérieur du logis, permettent la bienfaisance au dehors; nous ne saurions les mettre à trop haut prix, ci. 7


Henriette (Mme Desroches).

8° J'ai toujours cru que, sans religion, une femme ne saurait être ni une fidèle épouse, ni une bonne mère de famille. D'autre part, comme, en sortant de chez moi, je veux laisser impunément les clefs à toutes les sortes de serrures, cette belle et noble garantie de conduite, que je me plais à reconnaître dans Mlle Henriette, ne lui vaudra pas moins de neuf unités, ci.. 9

9° Sa fortune patrimoniale est presque nulle; à peine suffira-t-elle à l'entretien de ses gants et de sa chaussure, dont je ne regrette pas qu'elle soit soigneuse. Cet article ne laissant pas d'être considérable chez une jeune femme, nous ne porterons, dans l'actif de Mlle Henriette, les cinq cents francs de revenu qu'elle possède que pour mémoire, ci....... 0

10° Avec le même sentiment de justice, nous donnerons une valeur de deux unités au partage que la tante de Mlle Henriette consent à faire, avec sa nièce, de la rente viagère de 10,000 fr. dont elle est en possession; l'abandon d'un cinquième de cette rente figurera donc dans le présent compte, ci. . . 2

De cet aperçu il résulte que l'entretien de Mlle Henriette sera presque totalement à la charge de la bourse commune; mais ce ne sera pas un motif de lui assigner une pension dont le chiffre soit déterminé. Une jeune femme, en effet, ayant à s'occuper des détails multipliés d'un ménage, dans lesquels il convient de comprendre la garde-robe de son mari et de ses enfants, ainsi que les menus frais

d'éducation de ces derniers et les gages des serviteurs, c'est une pure illusion ou une contradiction manifeste que de prétendre renfermer sa dépense personnelle dans un chiffre plus ou moins élevé. Mlle Henriette ne serait donc point mise à la pension. Dieu me garde de lui faire cette insulte !

Récapitulation et addition des sommes dont il convient de la créditer. 41

*Actif de Mlle Sophie B***.*

1° Mlle Sophie B***, comme plus jeune de cinq ans que Mlle Henriette, doit y trouver un profit de trois unités, ci. 3

2° Mlle Sophie possède plus de talents agréables que la précédente ; elle danse avec plus de grâce ; sa voix a des sons plus vibrants, et elle chante, dans les soirées musicales, avec un succès qui ne nous a pas permis de tenir note de l'infériorité relative de Mlle Henriette. Car ces talents deviennent presque toujours inutiles à une femme qui, livrée aux soins d'un ménage, trouve peu le temps de les cultiver.

Cependant, comme ils peuvent fournir des sujets intéressants de conversation, permettre de juger, à bon droit, d'une œuvre nouvelle, et abréger les longues soirées d'hiver, nous nous garderons de ne pas leur accorder une valeur. Mlle Sophie n'a pas conduit ces divers talents à la perfection, et je n'en suis pas fâché. Je regretterais beaucoup qu'elle chantât comme la Malibran, ou que ses doigts parcourussent un clavier avec la science de Mme Bodio ; ce qu'elle possède d'habileté en ce genre suffira pour charmer ses loisirs, et sa douce romance aura l'avantage d'endormir son nourrisson. Donnons à cet article une valeur de trois unités, ci. 3

3° Elle paraît jouir d'une bonne santé, ainsi que Mlle Henriette ; mais elle est notoirement plus jolie, ce qui mérite attention ; car une belle femme peut même flatter un véritable amour-propre. Vertueuse, elle est la joie de son mari, qu'elle couronne de sa sagesse et de son innocence. Aussi Salomon a dit d'elle, dans son célèbre cantique, « qu'elle retient son époux par la force d'un seul de ses cheveux. »

Toutefois, comme en émargeant cet article, je m'aperçois que l'œillet attaché ce matin à ma boutonnière, bien que conservant son parfum, est déjà fané, je me contenterai d'avantager, en ceci, Mlle Sophie, de quatre unités, ci. 4

4° Un scrupule me prend : je crains qu'une réflexion par trop philosophique ne m'ait empêché de rendre une pleine justice à Mlle Sophie. Son sourire est charmant, sa personne est riche de séductions ; peut-être laisse-t-elle trop peu à deviner aux yeux, mais je n'aurai pas le courage de l'en punir. Les armes n'étant pas égales, je ne saurais non plus lui accorder, sous ce rapport, trop de supériorité sur Mlle Henriette ; il me suffira de la gratifier de trois nouvelles unités, ci 3

5° J'avoue qu'à l'exemple de quelques sociétés dans lesquelles Mlle Sophie est désirée, elle ne pratique guère sa religion que par manière d'acquit ; j'en éprouve un vif regret, ayant déclaré déjà mon aversion pour les cadenas comme pour un rôle de surveillant. Le respect humain, dira-t-on, sauve bien des vertus : soit ; mais c'est un roseau qui plie trop souvent sous la main qui s'y appuie. De bonne foi, je préfère, pour une épouse, le support des croyances religieuses qu'elle est obligée d'inspirer chaque jour à ses enfants, à moins qu'elle ne méconnaisse les premiers devoirs de la maternité.

Cependant Mlle Sophie étant jeune, son mari peut se charger, à ses risques et périls, de cette partie un peu négligée de son éducation. Dès lors, nous nous bornerons à ne donner aucune valeur à cet article, ci. 0

6° La dot promise à Mlle Sophie est considérable ; la succession de son père en doublera au moins la valeur. C'est une garantie contre les coups du sort, à moins d'un bouleversement complet de l'ordre social en Europe. Quand une femme ne se prévaut pas trop de sa fortune propre, elle peut, en évitant l'arrogance, y trouver un motif de dignité personnelle ; et, ce qui est mieux, tendre plus souvent une main secourable à l'infortune. Parmi ceux qui affectent le mépris des richesses (les hypocrites mis à part), nous compterons les sots, qui n'en savent pas faire un bon usage, et les débauchés, qui les prodiguent sans penser au travail qu'elles ont coûté à leurs pères, et sans y voir la sueur qui a coulé du front de l'honnête fermier. Or, une heureuse indépendance de position ne peut être estimée moins de six unités, ci. 6

7° Mlle Sophie naturellement devait avoir moins l'habitude des soins du ménage que Mlle Henriette ; rien n'empêche de croire que le goût lui viendra de s'en occuper. Toutefois, de simples dispositions ne pouvant se comparer à un talent acquis, et l'apprentissage se payant toujours, nous gratifierons Mlle Sophie de deux unités pour son aptitude économique, et c'est bien assez, ci. 2

8° J'avais le projet de mettre à un assez haut prix les rapports d'alliance, aussi nombreux que flatteurs, dont je serais redevable à Mlle Sophie ; mais j'ai considéré que de pareilles relations ne sont pas toujours exemptes d'inconvénients. Au moment où l'on y songe le moins, on se trouve solidaire des fautes ou des folies, soit d'un frère, soit d'un neveu, qui a joué impudemment avec son honneur. De tels risques atténuent sensiblement les avantages d'une parenté de quelque étendue, sans pourtant lui enlever tout l'agrément dont elle peut devenir la source. Ainsi elle ne figurera au présent compte que pour une valeur de deux unités, ci. 2

Total des mérites de Mlle Sophie. 23

Actif de Mlle Henriette. 41
Actif de Mlle Sophie. 23

Balance. De 11 ôtez 3, reste 8.
De 3 ôtez 2, reste 1 ; ci. . . . 18

En définitive, Mlle Henriette de la *** ayant l'avantage de dix-huit unités sur Mlle Sophie B***, je l'épouserai, si j'ai le bonheur d'être agréé par elle.

Arrêté à Clermont en Auvergne, après une mûre réflexion de huit jours consécutifs, le 1er septembre de l'année de 18.... Signé Joseph Desroches,

Négociant retiré des affaires.

IV. HÉSITATION. VÉRIFICATION.

Après avoir quitté le fauteuil sur lequel j'étais assis, je m'approchai de l'honnête M. Desroches, dont le nom m'était enfin connu, et je lui rendis le double feuillet qu'il m'avait confié, en lui disant :

— Votre compte en partie double est parfaitement tenu. Barême en personne n'eût pas mieux réussi que vous

dans votre arithmétique ; mais, quoique dans votre balance vous ayez reconnu, en toute justice, un excédant de dix-huit unités au profit de Mlle Henriette, je craindrais que le *charmant sourire* de Mlle Sophie, si vous vous y étiez exposé, n'eût un peu dérangé les calculs arrêtés par une tête de trente-six ans.

— Vous avez raison, répliqua-t-il, et je l'ai échappée belle, ainsi que j'aurai la franchise de vous l'apprendre.

Une fête d'anniversaire avait lieu chez un des principaux négociants de la place. J'y étais invité; Mlle Henriette, retenue chez elle par une indisposition de sa marraine, n'y assistait pas ; mais Mlle Sophie y brillait comme l'un des plus beaux ornements d'un salon qui rassemblait ce que la ville possédait de plus élégant. On avait dansé ; l'heure de minuit sonnait ; les deux battants d'une porte latérale s'ouvrirent, et laissèrent apercevoir une table couverte d'un souper splendide, vers lequel on s'achemina par couples. J'étais auprès de Mlle Sophie, qui passa familièrement son joli bras sous le mien. Ce rapprochement imprévu me causa une émotion à laquelle je dus de débiter d'assez pauvres naïvetés, récompensées de sourires et de mots délicieux.

Je ne vous dissimulerai pas, monsieur, qu'en rentrant chez moi je tremblai de voir s'ébranler ma résolution. Dans mon trouble, je parcourais ma chambre ; je l'arpentais d'une extrémité à l'autre ; de la main je me frappai le front deux ou trois fois. Enfin, l'heureuse idée me vint d'ouvrir mon secrétaire ; je relus le compte en partie double que j'avais dressé la veille ; je m'attestai à moi-même l'exactitude de mes chiffres, je reconnus celle des motifs qui les avaient dictés, et je m'y cramponnai si bien que, dans la matinée du jour où je faisais cette vérification, je me rendis chez la tante de Mlle Henriette, pour lui adresser, en forme, ma demande de la main de sa nièce.

Bien me prit de n'avoir pas tardé ; car, dans la semaine suivante, cette dame reçut, par la voie de son notaire, la nouvelle d'un legs de 80,000 fr., fait à sa pupille par une jeune amie de pension, qui venait de succomber à une maladie de poitrine. Vous sentez, monsieur, que je devais me féliciter de ce que ma déclaration avait été agréée avant un accroissement de fortune, certes, sans aucune influence sur mes sentiments, mais qui pouvait ne pas paraître tel aux yeux du public ; j'ignore même si, en sens contraire, il n'eût pas modifié, ou du moins retardé ma détermination.

Mais j'ai à vous fournir une dernière preuve de la régularité de mes calculs : ayez la bonté de me suivre.

V. — BÉNÉFICE NET. PREUVE.

Précédé de M. Desroches, j'entrai dans un salon fraîchement décoré, où, à côté d'un piano dont le pupitre portait les fragments d'une symphonie de Beethowen, non loin d'un chevalet d'acajou auquel pendait une charmante aquarelle presque terminée, je vis deux jeunes personnes d'une propreté exquise dans leur simple toilette du matin, d'un physique agréable, dont les grâces naissantes promettaient d'arriver bientôt à une beauté de véritable distinction ; et, près d'elles, une jeune femme (je dis jeune, quoique les calculs de son mari m'eussent appris qu'elle allait au moins entrer dans sa quarante-troisième année). En effet, Mme Desroches avait bien cet âge, auquel, sans trop d'audace, elle pouvait donner un démenti ; car la fraîcheur de son teint, l'ivoire de ses dents, la beauté de ses yeux bruns garnis de longs cils et surmontés de deux arcs d'ébène sans dureté, se joignaient chez elle à une physionomie expressive. Ce gracieux ensemble provoqua en moi un tel étonnement, qu'après quelques civilités d'usage, envoyées de part et d'autre en manière de troupes légères qu'un général charge de découvrir le pays sur les flancs de son armée, je me penchai à l'oreille de M. Desroches, et je lui demandai à voix basse si son épouse avait connaissance du compte tenu par lui en partie double.

Sur un signe affirmatif de sa part, je hasardai les paroles suivantes :

— A présent que j'ai l'honneur et le plaisir de vous voir, j'oserais jurer, madame, que, dans les articles 2 et 3, portés à votre crédit par M. Desroches, il vous a fait tort de bien des unités...

— M. Desroches, répondit l'aimable femme, est un indiscret ; mais son calcul, en ce qui me concerne, est fort juste et même fort bienveillant.

— En ce cas, repris-je, le mien, sans viser en aucune façon à un compliment, serait en défaut, et cependant j'y persiste.

— Il serait possible, répliqua-t-on en rougissant, que ni vous ni M. Desroches ne vous fussiez trompés. Pourquoi, en effet, le bonheur, s'il n'embellit une femme, au moins ne la rajeunirait-il pas ?

Et elle tourna un regard affectueux vers son mari et ses enfants. Ce regard, ces simples paroles, me révélèrent la situation d'une famille entière, comme si je l'avais pratiquée depuis des années. Ayant à en écrire l'histoire, je n'eusse éprouvé aucun embarras ; j'en avais les meilleurs matériaux sous les yeux. Mari, épouse, enfants, tout m'était connu ; tout, sous ce toit favorisé du Ciel, était bon, était heureux ; j'eusse gagé que les domestiques eux-mêmes participaient à ce bonheur.

On m'épargna la montre du portefeuille qui contenait les jolies esquisses de Mlle Joséphine, l'aînée des deux sœurs ; on me fit grâce des arpéges de Mlle Cécile, sa cadette ; ce que, dans une première visite, je trouvai d'un excellent ton.

Ayant témoigné à Mme Desroches le désir de la revoir, et lui en ayant demandé la permission, pour réponse j'obtins ces seuls mots :

— Il me suffisait, monsieur, que vous m'eussiez été déjà présenté par mon mari. » Paroles accompagnées d'un air de tête plein de charmes, et auxquelles M. Desroches donna son approbation.

Quand j'eus pris congé, il descendit avec moi de son premier étage au rez-de-chaussée. Avant les dernières marches qu'il nous restait à franchir, je souhaitai connaître ce qu'était devenue Mlle Sophie B***.

— Ne m'en parlez pas ! répondit-il ; elle a épousé un lourd baron allemand, assurant qu'elle n'avait jamais voulu s'unir qu'à un homme titré, comme pour donner un démenti à ma recherche dont le bruit avait couru dans Clermont. Maintenant elle traîne ce bénévole mari à toutes les eaux célèbres de l'Europe, afin de le guérir de maux qu'il n'a pas, car il mange comme un ogre et il boit comme un templier.

Mais le vrai but de la baronne est de promener, dans ces rendez-vous de la fashion des deux Mondes, ses jolies robes, ses diamants, ses dentelles, ses bonnets, ses chapeaux de chez les demoiselles Saint-Romain de la Chaussée-d'Antin, et sa coquetterie un peu surannée. Ah ! que je l'ai échappée belle !... Que l'on dise, après cela, que les calculs et les chiffres sont inutiles quand on se propose de prendre une femme ! »

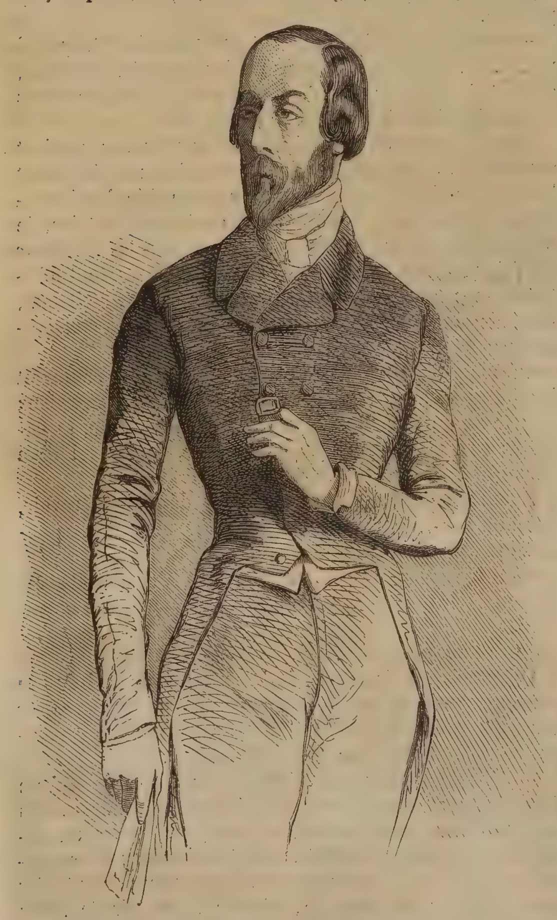
Sur ce, nous nous séparâmes en nous serrant la main, avec promesse de nous revoir.

KÉRATRY.

SALON DE 1851.

La description suivante du Salon de 1850-51 devait paraître dans notre avant-dernier numéro. Bien que la publication en ait été retardée, malgré nous, par la non-livraison de quelques gravures spéciales, nous devons la conserver à nos lecteurs (surtout à ceux qui n'ont pu visiter le Salon), comme souvenir d'une exposition de peinture qui marquera dans les annales de l'art.

On entre au Salon par la cour du Palais-National, dite cour de l'Horloge. Sous le péristyle, on rencontre des animaux sculptés ; puis on gagne de plain pied le quadrilatère élevé dans la cour intérieure. Il forme, comme nous l'avons dit, un grand salon entouré de quatre galeries. Celle qui touche au péristyle renferme les sculptures. Les deux bouts en sont occupés par la *République*, de M. Soiton, et par la *Pieta*, de M. Clesinger, noble expiation des



Portrait de M. de Falloux, par M. J.-B. Guignet.

premières débauches de ce talent. On voit là une *sainte Clotilde*, de M. Feugères des Forts, un *Christ* en bronze, de M. Préault, une *reine Mathilde*, de M. Carle Elschoect, le *buste de M. de Lamartine*, par M. le comte d'Orsay, etc.

Les trois autres galeries offrent des tableaux de MM. Décamps, Diaz, Flandrin, Lepoitevin, Pérignon, Garneray, Deveau, Troyon, etc. ; une *Cléopâtre* de M. Gigoux, qui est peut-être son chef-d'œuvre ; le *Sénat de Venise* et une *Jane Shore*, de M. Robert Fleury, sur lesquels nous allons revenir ; une *Scène d'incendie*, par M. Antigna ; la *Lecture du testament de Louis XIV*, grande composition par M. Allaux ; l'*Embarquement de Ruyter et de William de Witt* et l'*Episode du mariage de Henri IV*, par M. Eugène Isabey ; l'*Eglise de Sainte-Marie-della-Salute*, à Venise, par M. Joyant. Par une innovation dont les résultats semblaient inquiétants, on a placé dans ces trois galeries les sculptures qui ont attiré l'attention du jury, telles que l'*Atalante*, de M. Pradier ; l'*Enigme*, de M. Jouffroy ; l'*Ange du Christianisme*, de M. Demi ; le *Joueur de boules*, de M. Frison ; le *Faune dansant*, de M. Lequesne ; *Une heure de la nuit*, par M. Pollet ; un *Indien* et une *Indienne*, statues en bronze par M. Toussaint ; une *Jeune fille*, par M. Jaley. Ces œuvres d'art n'étant protégées par aucune balustrade, il était à craindre que, dans les jours d'affluence, elles ne subissent quelque fâcheuse détérioration. Ce malheur ne leur est pas arrivé, mais elles souffrent du voisinage chatoyant des peintures, et s'enlèveraient beaucoup mieux sur un fond tranquille et doux. Les statues demandent un peu de mystère et beaucoup de recueillement.

Bien éclairé par sa vaste lanterne, le grand salon rappelle le salon carré du Louvre. Les voussures du plafond sont décorées de quatre figures en détrempe, de M. Gosse, la *Foi*, la *Poésie*, la *Science*, et le *Travail*. Chacune d'elles tient des guirlandes de lauriers enroulées à des cartouches, sur lesquelles sont inscrits les noms des célèbres artistes français. Les toiles exposées dans cette enceinte sont pour la plupart de dimensions gigantesques. La Révolution a fourni six sujets : A M. Auguste Vinchon, les *Enrôlements volontaires* ; à M. Philippotaux, le *Dernier banquet des Girondins* ; à M. Charles Muller, l'*Appel des dernières victimes de la terreur à la prison de Saint-Lazare*, le 8 thermidor an II. La peinture religieuse est représentée dans cette salle par l'admirable *Christ au tombeau*, de M. Gigoux, le *Saint-Laurent*, de M. Verdier, et la *Vision de Zacharie*, de M. Laemlin. Les *Exilés de Tibère*, par M. Barrias, sont une réminiscence de l'antiquité. M. Adolphe Yvon étale un immense tableau militaire, la *Bataille de Koulikovo*, gagnée en 1378, sur les Tatars, par Dmitri Ivanovitch Dinskoï, grand-duc de Moscovie.

Aux deux côtés de la porte qui donne dans la galerie latérale du nord, sont placés, comme pendants, deux portraits en pied de MM. Horace Vernet et Court, M. *Louis-Napoléon* passant une revue, et M. *Dupin au fauteuil de la présidence* de l'Assemblée législative.

M. Gustave Courbet, qui avait débuté avec éclat l'année dernière, a reçu les honneurs de cette galerie officielle pour son *Enterrement à Ornans*. Par erreur, sans doute, le livret dit *Ornus*. Ce tableau a été, dès le premier jour, le *lion* du Salon. Il a soulevé des débats d'une telle violence, qu'ils rappellent ceux qui signalèrent les débuts de M. Eugène Delacroix. Cela prouve tout au moins que M. Courbet est un talent de premier ordre. Les médiocrités ne passionnent ni pour ni contre. Les ennemis mêmes de l'artiste ont popularisé son nom et son œuvre. Que nos lecteurs la jugent, nous la mettons sous leurs yeux, autant que la gravure a pu la rendre ; car il faut voir, pour l'apprécier, cette grande scène, la dernière de la vie ; ces femmes en pleurs, groupe touchant ; cette fosse ouvrant sa gueule noire, ces chantres si naïfs et si vrais, ce fossoyeur par état, qui attend son mort, comme il attendrait un verre de vin ; ces beaux jeunes hommes, calmes et pensifs sous leurs sombreros, apportant, sur leurs vigoureuses épaules, la bière blanche timbrée de la croix. Tout cela manque peut-être un peu d'ordonnance et de perspective ; mais tout cela est vivant, sincère, pris sur le fait, exempt de convention quelconque. Mille peintres, et des plus forts, auraient fait *poser* les personnages, joué aux contrastes et aux lumières. M. Courbet a pris corps à corps la nature et l'humanité, et il a vaincu, comme Antée, sans perdre du pied le sol maternel. Ses *Casseurs de pierres*, sa *Foire*, etc., sont aussi des triomphes de vérité. Quant à son portrait par lui-même, c'est tout simplement un chef-d'œuvre.

Salon de 1851. Le Sénat de Venise, tableau de M. Robert Fleury.



Salon de 1851. Enterrement à Ornans, tableau de M. Gustave Courbet.

Nous donnons, avec l'*Enterrement à Ornans*, le portrait de M. de Falloux, par M. Guignet, et le *Sénat de Venise*, par M. Robert Fleury.

M. Robert Fleury n'a exposé que deux tableaux, mais ces deux tableaux ont des qualités comme quatre. Leur premier aspect rappelle les vieux maîtres vénitiens, et vous ouvre tout à coup les grandes perspectives de l'histoire. L'artiste a puisé d'une main dans les annales d'Angleterre et de l'autre dans les annales de France.

Vous connaissez Jane Shore, ce triste exemple du sort qui attend la femme sans honneur. Après la mort d'Edouard IV, qui l'avait élevée de la boutique d'un orfévre aux marches du trône, l'impitoyable Richard III la rejeta dans la misère et dans la honte, afin d'atteindre en même temps qu'elle des ennemis plus redoutables de son ambition. Celui qu'il voulait perdre le premier était lord Hastings, intimement lié à l'ancienne favorite. Il s'écria un jour en plein conseil que l'on conspirait contre sa personne et sa vie.

— Ces traîtres, ajouta-t-il, sont la femme de mon frère (la dernière reine), la sorcière Jane Shore, et *quelques autres* complices.

Hastings sentit, à ces mots, le froid de la hache, et répondit en faisant bonne contenance :

— S'il est vrai que Jane Shore soit coupable d'un tel crime, elle mérite les plus grands châtiments.

— Eh! croyez-vous me rassurer, reprit Richard, avec vos *si* et vos *mais?* Vous êtes le principal fauteur de ce complot, et je jure par saint Paul que je ne dînerai pas qu'on ne m'ait apporté votre tête.

Peu d'instants après, Hastings était décapité sans autre procédure, et Richard se mettait à table, satisfait et vengé, ainsi qu'il l'avait promis. Il lui restait à justifier son assassinat par le procès de Jane Shore. Condamnée bientôt après pour sortiléges et débauches, la malheureuse dut faire amende honorable, en chemise, devant l'église de Saint-Paul, au milieu du peuple ameuté contre elle.

C'est le moment qu'a représenté M. Robert Fleury. Jane Shore, à moitié folle, à moitié nue, dégradée par la douleur encore plus que par le jugement, poursuivie par le remords de sa première faute, plus terrible que les imprécations de la multitude, s'appuie en chancelant au pied d'une colonne, et se rappelle trop tard la vie calme et douce qu'elle eût pu couler dans son ménage. La vigueur du pinceau de M. Fleury ajoute quelque chose de formidable à cet enseignement de l'histoire. Il a jeté sur l'épaule de la victime, sur ses traits hagards, sur les têtes qui moutonnent et grimacent derrière elle, comme un reflet des brasiers vengeurs de l'enfer.

Notre gravure nous dispense de décrire le second tableau de M. Robert Fleury, le *Sénat de Venise*. Si le titre est italien, le sujet est français. Le sénat de Venise avait, au seizième siècle, une grande réputation de sagesse. Les plus puissantes nations s'honoraient de son suffrage. Henri IV apprit donc avec joie que ses droits au trône de France étaient reconnus par le gouvernement de Venise. Il prit sa plus glorieuse épée, celle qu'il avait portée à la bataille d'Ivry, celle qui avait conduit ses soldats à la victoire, en étincelant comme une étoile à côté de son panache blanc. Il la remit à Hurault de Moisse, son ambassadeur à Venise, et lui dit :

— Allez offrir de ma part ce présent au doge de Venise, Pascal Cigogna. C'est le plus précieux gage d'amitié que je puisse lui donner. Hurault partit, arriva au sénat vénitien, fut reçu avec pompe dans sa magnifique salle, et présenta solennellement au doge l'épée et les paroles d'Henri IV.

M. Robert Fleury a rendu cette scène avec son exactitude et son style vraiment historique. L'architecture de la salle, une des plus belles du monde, est traitée de main de maître. Les tableaux de la grande école de Venise, qui décorent les murailles, sont indiqués autant que l'espace le permettait. C'est toujours une grande difficulté de représenter des peintures dans une peinture. Le jour qui entre par les hautes fenêtres est sans doute un peu trop enflammé; les personnages ont certainement des proportions gigantesques ; mais l'habile artiste sait cela mieux que les critiques. Il avait besoin de ces exagérations pour l'effet du tableau ; et, l'effet étant obtenu, qui oserait lui reprocher les moyens?

Le portrait de M. de Falloux, l'ancien ministre, était fort difficile à rendre. Cette illustre et noble physionomie offre un mélange extraordinaire de faiblesse physique et de force morale, de délicatesse exquise et de fermeté stoïque. Ceux qui l'ont vu à la tribune législative en ont été vivement frappés. M. Jean-Baptiste Guignet, l'artiste penseur, était bien choisi pour vaincre une difficulté qui eût découragé tout autre. Il a fait revivre M. de Falloux corps et âme. Le gentilhomme, l'écrivain, l'orateur, l'homme d'Etat se sont fondus en quelque sorte sous son pinceau. La tête est calme et sereine, l'attitude digne et gracieuse, le fond, merveilleusement approprié. Ce portrait restera comme un tableau d'histoire. Il est dignement accompagné au Salon par trois autres figures du même maître, surtout par une figure de magistrat, qui rappelle les grandes traditions de la peinture.

Le nom de M. Guignet, la supériorité de ses œuvres, et la juste admiration du public protestent hautement contre les places désavantageuses qu'on lui avait assignées dans les galeries.

M. Jules Duvaux a justifié la médaille qui avait déjà couronné son jeune talent, par sa composition remarquable de la *Bataille de Waterloo*, épisode du plateau de la Haie-Sainte (18 juin 1815).

Les cuirassiers Milhau avaient été repoussés par l'armée anglaise; l'Empereur donne l'ordre aux cuirassiers Kellermann de les maintenir. Lorsque ces quatre brigades, parvenues à la hauteur de la Haie-Sainte, se rangèrent pour charger, les cuirassiers Milhau, impatients de porter de nouveaux coups, vinrent prendre place à leurs côtés. Tous s'ébranlèrent aux cris de : Vive l'Empereur! Ils étaient 7,000 chevaux lancés contre la cavalerie anglaise; celle-ci se reploie et démasque soixante pièces de canon qui vomissent la mort sur nos soldats; mais ces braves ne se sont point ébranlés, ils enlèvent les batteries et tombent comme la foudre contre les carrés qu'elles protégeaient.

En ce moment, nos 7,000 cavaliers parcourent en maîtres toute la surface du plateau ; ils chargent partout, mais partout les carrés se reforment et les accablent de leurs feux. Onze fois enfoncés, les carrés se reforment onze fois et disputent pied à pied le terrain aux Français ; ceux-ci l'emportent enfin, 12,000 Anglais terrassés témoignent de la valeur de nos soldats.

Cette lutte gigantesque avait duré deux heures.

Tel est le grand sujet qu'a traité M. Jules Duvaux. La scène est pleine de mouvement et de grandeur; inutile d'ajouter qu'elle est pleine de feu. L'artiste s'est élevé, par cette œuvre, au rang de nos peintres d'histoire. Nous saisirons un jour l'occasion de placer la *Haie-sainte* dans les colonnes du *Musée des Familles*.

M. Eugène Tourneux, qui s'était fait connaître d'abord par des pastels, rivaux de la peinture à l'huile, a exposé quatre tableaux : la *Controverse*, *Matinée*, *Brouillard* et le *Soir*. On retrouve là tout à la fois le peintre et le poëte; le peintre des *Feuilles d'automne*, et le poëte des *Chants et Prières*. Nul ne saisit mieux que M. Tourneux les secrets et les harmonies de la nature. Les amateurs le savent bien, car ils ne lui ont point laissé ses œuvres. C'est un de ces talents qui arrivent sûrement à l'admiration de tous par la sympathie des hommes d'élite, et à la gloire pure et solide, par le respect d'eux-mêmes et le véritable amour de l'art.

A propos de paysages, citons encore ceux de Mme Empis, *Etudes à Bellevue*, *à Meudon*, et en Auvergne; excellents travaux qu'un pinceau viril signerait avec honneur. Heureux nom que celui d'Empis ! Le mari peint l'humanité au théâtre, et siége, au premier rang des auteurs dramatiques, à l'Académie française; la femme peint la nature à son chevalet, et remporte des médailles fort méritées, lorsque l'opinion publique se traduit en distinctions officielles.

UN AMATEUR.

LA RUSSIE ET LES RUSSES (1).

LES BAINS EN RUSSIE.

Olonetz, le 25 septembre 1847.

Mon cher confrère,

Depuis que j'ai repris mon bâton de voyageur pour aller visiter encore le nord de l'Europe, ma vie n'a été qu'une suite continuelle d'étranges aventures ou de curieuses observations.

Me voilà maintenant à près de quinze cents lieues de Paris, dans une des provinces de la Russie, la plus riche, peut-être, en aspects sauvages, en majestueux phénomènes. C'est la nature telle que le déluge l'a faite. De toutes parts autour de moi se déroulent de vieilles forêts de sapins et de bouleaux, d'immenses marais, d'affreux précipices, des blocs épars de granit rougeâtre, des chaînes sans fin de siénite et de porphyre.

Le lac Onéga, cette vaste mer qu'agite si fréquemment la tempête, bat de ses flots les fondements de pierre de la cabane qui me sert de demeure.

Depuis près de trois semaines, je suis citoyen d'un village composé tout au plus de quinze à vingt maisons ou cabanes en bois. Une toute petite chambre sans rideaux ni tentures, sans autres meubles qu'une table et une chaise, me sert à la fois de chambre à coucher, de salon, de cabinet de travail. Là, je dors sur la dure, tempérée seulement d'un peu de foin, enveloppé de mon manteau de voyage; là, je bois le kwass (1) au lieu de vin; je mange, au lieu de beefsteaks, la molle galette moscovite, mêlée d'un peu de poisson étique; je prends force thé; je fume force tabac turc; là, enfin, je mène la vie d'un Parisien transformé violemment en moujik russe, c'est-à-dire la vie la plus élémentaire qu'il soit possible d'imaginer.

(1) Liqueur rafraîchissante et agréable quoique très-aigre, faite avec de la farine de seigle et d'orge et un peu de menthe, bouillis et infusés.

Pour avoir une idée de la manière dont le paysan du nord de la Russie entend l'hygiène, j'entrerai ici dans quelques détails sur sa nourriture et sa boisson.

Le paysan russe se nourrit presque exclusivement de seigle, de choux fermentés et d'un peu d'huile de chènevis noir. Dans certains gouvernements trop stériles, ces aliments sont remplacés par les pommes de terre, que certains propriétaires ont trouvé le secret de conserver parfaitement saines pendant plusieurs années.

La préparation à laquelle on soumet le seigle en diminue singulièrement le principe nutritif. Ainsi, on fait fermenter le pain jusqu'à trois degrés d'acidité, ce qui lui donne la saveur nauséabonde de l'alun.

Cependant, ce pain noir fait les délices, même de la haute classe. En Finlande, on le sert sur les tables les plus aristocratiques mêlé avec du pain bis, du pain blanc, et une sorte de galette assez semblable au pain azyme des Juifs, appelée en suédois *knaickbroed*. On y prétend que le pain noir est excellent contre le scorbut, maladie très-répandue dans les pays septentrionaux.

En temps de disette, les paysans du nord de la Russie font un pain avec la racine du calla palustris, mélangée pour moitié ou plus avec le seigle ou avec l'orge.

Quant aux choux fermentés, on en fait une soupe appelée *schtschi*, qui est très-rafraîchissante et très-fortifiante.

La *batuinia* est un potage d'été à la glace, fait avec du poisson assaisonné de persil, d'oignons et autres herbes.

Parmi les boissons, viennent au premier rang le thé et l'eau-de-vie de grains; puis le *kwass* dont j'ai déjà parlé, la bière, l'hydromel. (Celui de Kowno est le plus célèbre.) Dans les premiers jours du printemps, le bouleau distille une liqueur douce, mielleuse, fort goûtée aussi des indigènes, surtout dans les régions les plus septentrionales.

Les vins de Bordeaux et de Champagne coulent à flots sur les tables opulentes qui dédaignent les vins trop colorés de Géorgie et de Crimée, lesquels commencent à pénétrer chez les paysans.

(1) Voyez les numéros de mai, juin, etc., 1850.

Pourtant je ne perds pas courage. J'ai appris dès longtemps à répondre bravement aux fatigues et aux privations des voyages.

Et puis, quand on vient, de par le gouvernement français, rechercher en Russie le porphyre destiné au sarcophage de Napoléon, on se sent, comme l'on dit, *du cœur au ventre;* la difficulté des moyens s'évanouit en présence de la grandeur de la fin.

Je pourrais, à propos du porphyre de Napoléon, vous donner une étude complète sur les richesses minéralogiques de la Russie; vous dire surtout ce qu'elle possède en magnifiques granits, en superbes malachites, en marbres de toute nuance. Mais ces détails vous paraîtraient peut-être trop spéciaux pour vos lecteurs.

Je m'attacherai à des sujets d'un intérêt plus général et plus piquant.

Les bains russes, pour commencer par eux, ont été l'objet d'une foule de descriptions. Chaque voyageur, à son retour de Russie, se croit obligé de raconter comment on s'y baigne. Je ferai comme les autres, à cette condition seulement de ne parler que d'après ce que j'ai éprouvé personnellement.

Qu'est-ce donc qu'un bain russe; j'entends un bain russe vraiment naturel, un bain russe *pur sang ?*

Transportons-nous d'abord dans les campagnes; nous verrons plus tard ce qui se pratique dans les villes.

BAINS RUSSES DANS LES CAMPAGNES.

Si vous entrez dans un village russe, vous voyez de loin en loin se détacher des lignes ou des groupes principaux d'habitations, de petites maisons de bois (1) noircies par la fumée et ressemblant presque à des débris d'incendie.

Ce sont les maisons de bains.

(1) Les villages russes sont tous bâtis en bois. Ce mode de construction semble réclamé par le climat du pays; car il est rare que les maisons de pierre ou de brique y perdent entièrement leur humidité. On se sert, pour construire les maisons, non de simples planches, ce qui donnerait un abri trop peu solide et trop frêle, mais d'arbres entiers dépouillés seulement de leur écorce, que l'on place les uns sur les autres, et que l'on taille aux extrémités, de façon qu'ils s'enchâssent aux quatre coins de la maison. On remplit les interstices avec de la mousse ou du chanvre de vieux câbles. Le toit est en planches, et s'avance sur les fenêtres de trois à quatre pieds, pour empêcher l'humidité de pénétrer. En outre, tout l'édifice est séparé du sol par un fondement de pierre ou de granit élevé d'au moins deux mètres. On conçoit facilement tout ce que ces sortes d'habitations offrent de garantie à la salubrité.

Les seigneurs russes font fabriquer d'avance plusieurs maisons dont les pièces démontées et numérotées sont conservées en magasin. Ils peuvent ainsi venir immédiatement au secours de ceux de leurs serfs qui seraient victimes d'un incendie.

Point de fenêtres aux murs; à leur place, quelques rares orifices percés entre les poutres du toit ou des parois latérales. L'intérieur a l'aspect d'une caverne; on y pénètre par une seule porte étroite et basse comme la porte d'une cave.

Quand j'entrai pour la première fois dans une de ces maisons, elle était déserte ; il y faisait froid.

Là, je vis, à la suite d'une très-petite antichambre, une pièce assez grande pour contenir environ quinze personnes. (Toutes les maisons de bains des villages sont bâties à peu près sur les mêmes proportions.) A droite, un fourneau grossièrement construit, recouvert d'un amas de gros cailloux noirs comme des charbons; au-dessus du fourneau, une sorte de soupente à deux ou trois étages, jonchés de paille de froment et de feuilles mortes; en bas, à gauche, un banc de bois et deux ou trois baquets vides; en outre, plusieurs petits fagots de branches de bouleau appendus çà et là aux murs.

Tout cet appareil était triste à voir! triste surtout ce jour-là, car on avait déposé dans la maison de bains un cadavre.

Tel est, en effet, l'usage des habitants de l'extrême nord, de garder les morts plusieurs jours avant de les confier à la terre. Ils évitent ainsi les accidents horribles auxquels donnent lieu quelquefois les phénomènes léthargiques. En plusieurs localités, la maison des bains sert à abriter le dépôt funèbre.

Mais voici que le bain s'apprête. Cette maison, naguère transformée en sépulcre, reprend sa destination naturelle. Le fourneau brûle; les noirs cailloux rougissent, les baquets se remplissent, les uns d'eau froide, les autres d'eau tiède: en même temps les moujiks préparent les verges de bouleau et renouvellent la paille qui couvre la soupente.

Baijn gatóva! (le bain est prêt.)

A cette invitation de mon domestique je me rendis à la maison noire.

Certes, ce n'était pas sans quelque appréhension; mais je m'étais promis la jouissance d'un bain russe, et pour tout au monde je n'aurais pas voulu y renoncer.

Un moujik, nu comme un sauvage, rouge comme un tison ardent, me reçut à l'entrée.

En un instant, il m'eut dépouillé de mes vêtements et mis à l'état de pure nature.

Ainsi maître de ma personne, il m'introduisit dans le bain.

La chaleur qui rayonnait du foyer et des cailloux qui le couvraient était intense.

Je fus saisi d'une transpiration soudaine.

Alors mon moujik se mit à m'inonder tout le corps d'une eau presque froide, et puis à me frotter de toute sa force avec un gant de laine imprégné de savon.

Je devenais rouge et je sentais mon épiderme se déchirer.

Le moujik redoublait ses frictions; un nuage de savon m'enveloppait tout entier.

Cependant la chaleur devenait de plus en plus ardente; une vapeur épaisse remplissait toute la chambre; le moujik alimentait cette vapeur en répandant de l'eau sur les cailloux embrasés du fourneau.

Le moment de monter sur la soupente était venu.

Je m'y couchai sur la paille.

Il serait impossible de rendre tout ce que j'éprouvais dans cette position: c'était à la fois du plaisir et de la souffrance; mon corps ruisselait de sueur; le sang soulevait mes tempes et bouillonnait dans mes artères.

Et toujours le moujik continuait ses frictions.

Enfin il me fit signe de monter au dernier étage de la soupente.

Là, la chaleur était à son apogée; je n'exagère pas en l'estimant entre 60 et 70° Réaumur; des médecins, qui en ont fait l'expérience, l'ont portée à 20° au-dessus de la chaleur de la fièvre.

Au milieu de cette atmosphère brûlante, il me sembla que tout mon être allait se dissoudre.

Ma respiration était haletante, ma langue desséchée se raidissait dans ma bouche; mes membres, immobiles et lourds, gisaient sur leur lit de paille, comme détachés de mon corps.

Mais j'avais résolu d'aller jusqu'au bout.

Le moujik, lui, semblait se jouer avec toutes ces ardeurs. Il jetait à chaque instant des flots d'eau bouillante sur les cailloux de la fournaise; et, à chaque nouvelle évaporation, je me sentais comme labouré par un torrent de feu.

D'un autre côté, on me fouettait à outrance avec des verges de bouleau; car il fallait, cette fois, que la transpiration fût portée à son plus haut point.

Je souffrais cruellement.

Enfin je criai merci!

Alors on me fit glisser du haut de la soupente où j'étais couché, jusque sur le plancher où je tombai anéanti (1).

Une douche froide me ranima; de ma vie je n'ai éprouvé plus douce sensation que lorsque mon moujik me versa lentement sur le corps deux ou trois baquets d'eau tiède. Il me sembla que tous mes membres s'assouplissaient et qu'une sève abondante pénétrait tous mes organes.

Je repris mes vêtements et je me hâtai de rentrer chez moi, où je me mis au lit.

(1) L'Italien Acerbi, qui visita le nord de l'Europe au commencement de ce siècle, parle des bains russes en termes effrayants. Jamais il ne put prendre sur lui d'en faire personnellement l'épreuve.

« J'ai tenté quelquefois, dit-il, de m'introduire au milieu des « baigneurs, mais la chaleur était si grande, que je ne pouvais « respirer. Elle était telle, qu'une minute eût, à ce que je crois, « suffi pour que j'en eusse été suffoqué. Quelquefois je m'y hasardais pour y laisser un thermomètre, et j'en sortais aussitôt « pour l'y venir reprendre après dix minutes ou un quart « d'heure. Je ne revenais pas de mon étonnement, et je pouvais « à peine en croire l'évidence quand je trouvais que ces gens de« meuraient ensemble pendant une demi-heure, et quelquefois « une heure entière dans une chambre chauffée à 70 ou 75 degrés « du thermomètre de Celsius. Ce thermomètre en contact avec « ces vapeurs était quelquefois si chaud, que je pouvais à peine « le tenir dans mes mains. »

Le docteur Clarke raconte ainsi les impressions qu'il ressentit dans la dernière période d'un bain russe.

« On me fit étendre sur la soupente pour la troisième fois, et « l'homme qui me servait m'annonça que j'allais éprouver le « plus haut degré de chaleur. Pour m'y préparer, on me dit de « me coucher sur le visage et de baisser la tête: puis, on ap« porta des branches de bouleau avec leurs feuilles; on les « trempa dans l'eau chaude et l'écume, et l'on s'en servit pour « commencer à me frotter de nouveau. En même temps, comme « on jetait des flots d'eau chaude sur des boulets de canon rougis « et sur la principale étuve, la vapeur devint si brûlante autour « de moi, que je crus sentir passer un torrent de feu sur tous « mes membres. Si je hasardais à lever un instant la tête, je « croyais respirer des flammes; il m'était impossible de sup« porter cet état plus longtemps; mais, dans l'impuissance de « jeter des cris, je m'efforçai de descendre de l'étuve, et je « parvins à la partie la plus basse de la pièce, où, assis enfin sur « le plancher, et les portes étant ouvertes, j'eus bientôt recouvré « assez de forces pour pouvoir sortir du bain. »

Alors il se fit dans tout mon être une réaction terrible. Ce bien-être que j'avais ressenti d'abord s'évanouit tout à coup, pour me laisser en proie à tous les symptômes d'une fièvre cérébrale.

C'est qu'aussi, en prenant mon bain, j'avais commis une grave imprudence : au lieu d'équilibrer la chaleur dans tout mon corps, en l'aspergeant également d'eau froide ou d'eau tiède, j'avais fait porter les aspersions principalement sur le tronc et les membres inférieurs, laissant la tête nager sans contre-poids au centre le plus brûlant de l'atmosphère.

Plus de quatre heures furent employées à paralyser les effets de cette fatale omission. Après quoi je rentrai dans mon premier calme, et je pus m'applaudir enfin d'avoir osé affronter un bain russe.

Il faut dire pourtant qu'il ne serait peut-être pas permis à tout le monde de suivre mon exemple impunément. Le bain russe, tel que je viens de le décrire, serait funeste à plus d'un sujet; et, à mon retour à Saint-Pétersbourg, lorsque je racontai, dans les salons, mon expédition de *bain à la moujik*, je rencontrai un grand nombre de Russes qui m'accusèrent de témérité.

Pour retirer de ces sortes de bains tous les effets qu'ils promettent, il faut une vigueur de constitution presque exceptionnelle, ou, du moins, cette habitude qui ne peut appartenir qu'aux nationaux.



Maison de bains russes, à la campagne.

Sur ces derniers, nous savons déjà à quoi nous en tenir, par ce que j'ai raconté de mon moujik, le baigneur ; on peut dire que ces gens-là se trouvent aussi à l'aise dans le bain que dans leurs *isbas* (maisons), et pourtant ils le prennent dans toute son extrême rigueur. Plongés dans la vapeur la plus épaisse, au sommet de la soupente, ils se frottent et se flagellent le corps jusqu'à ce qu'ils aient en quelque sorte identifié sa chaleur spécifique avec celle de la fournaise.

Qu'ils sont affreux à voir, rouges, brûlants, ruisselants de sueur !

C'est ainsi que, dans certains endroits, surtout en Finlande, ils sortent de la maison de bains pour retourner chez eux, pendant l'hiver, par un froid de 30 à 35 degrés; ils se roulent alors dans la neige ou se plongent dans l'eau glacée, sans en ressentir autre chose qu'une impression agréable.

Acerbi donne, à ce sujet, quelques détails qui nous paraîtraient incroyables, si nous ne pouvions les certifier par ce que nous avons vu nous-même.

« Quelquefois, dit-il, les paysans sortent du bain dans « un état de nudité complète, et conversent ensemble ou « avec ceux qui les abordent en plein air. Si un voyageur « vient à passer quand les paysans d'un village sont ainsi « au bain et que leur secours soit nécessaire, ils quittent « leur bain pour atteler ou dételer, pour chercher du four-

« rage aux chevaux ou pour faire quelque autre chose de « semblable, sans qu'ils pensent aucunement à se couvrir, « tandis que l'étranger, transi de froid, quoique enve- « loppé d'une bonne fourrure, n'oserait, sans gants, ex- « poser à l'air les extrémités du corps les plus habituées « à en supporter l'impression. »

Du reste, il ne faudrait pas conclure de là que le paysan du Nord possède à un degré éminent la faculté de braver le froid. Un examen tant soit peu approfondi démontre précisément le contraire. L'enfant le plus délicat des climats tempérés, s'il était échauffé par la vapeur du bain russe, ne sentirait pas davantage le froid de la neige ou de la glace. L'eau glacée paraît tiède en sortant de ces bains. Lorsque le corps est muni d'un si fort excédant de calorique, c'est à peine s'il éprouve quelque impression d'une immersion momentanée dans l'eau froide; mais il serait dangereux d'y rester, et les moujiks s'en gardent bien. Le même homme qui se précipite, à moitié bouilli, de son bain dans la neige, sent claquer ses dents lorsqu'au printemps il se plonge sans précaution dans la fraîche température de nos rivières.

Cette impuissance du froid sur le corps humain, tant qu'il conserve la chaleur surabondante dont il s'est artificiellement saturé, explique encore certains autres phénomènes qui se produisent en Russie. Ainsi, on voit à Moscou et à Saint-Pétersbourg, pendant la nuit, par un froid de vingt-cinq degrés Réaumur, dont l'intensité gèle l'alcool et change en glaçons l'eau bouillante répandue à l'air libre, les *dworniks* ou portiers venir, nu-pieds et couverts seulement d'une chemise de coton et d'un caleçon de toile, faire entrer la voiture de leur maître. Ces hommes qui, de fait, ne s'exposent au froid que quelques instants, habitent des chambres dont la chaleur est toujours maintenue à vingt ou vingt-cinq degrés, et pour y ajouter encore, ils couchent sur des peaux de moutons, au-dessus des briques chaudes du poêle russe. Ainsi préparé, tout autre qu'eux pourrait, sans éprouver l'atteinte du froid, rester plusieurs minutes en plein air, tandis que le même espace de temps suffirait pour avoir les extrémités gelées, si l'on sortait déjà refroidi.

Les moujiks ivres qu'on rencontre dormant dans la neige ont ordinairement absorbé une grande quantité de liqueurs spiritueuses qui les tiennent momentanément dans un état de fièvre; la peau de mouton qui leur sert de vêtement retient longtemps la chaleur : lorsqu'elle cesse, l'homme s'éveille, et son premier mouvement le porte à chercher instinctivement l'abri d'une habitation humaine; mais, s'il n'a pas suffisamment recouvré la raison avant de perdre la chaleur animale, il gèle et meurt. L'hiver emporte ainsi des milliers de paysans dans les Etats du czar (1).

Le bain de vapeur est pour le paysan russe un antidote à tous les maux, une panacée universelle.

Tant qu'il peut y recourir, il est sûr de sa santé; mais il commence à en désespérer dès qu'une prostration, même accidentelle, le force à y renoncer.

Pierre le Grand était si convaincu de l'efficacité du bain russe, qu'il se déterminait difficilement à fonder des hôpitaux militaires, prétendant que tant que ses soldats auraient la faculté de se baigner, ils n'auraient pas à craindre d'être malades.

Du reste, c'est un grand bonheur pour le paysan russe que ce moyen d'hygiène qui lui est fourni par la nature. Car jusqu'à présent l'art semble avoir oublié de s'occuper

(1) Voyez, sur ce sujet, d'intéressants détails dans l'ouvrage intitulé : *Révélations sur la Russie, ou l'empereur Nicolas et son empire en* 1844. Tome Ier, chap. III.

de lui. Parcourez l'intérieur de l'empire; entrez dans les villages les plus populeux, c'est à peine si vous y rencontrez, sur dix ou quinze mille âmes, et quelquefois plus, un médecin vraiment digne de ce nom. Qu'est-ce en effet que ces barbiers qui manient la lancette (1), que ces anciens valets d'hôpitaux qui rédigent des ordonnances, que ces charlatans et ces empiriques dont le mérite n'a d'égal que l'ignorance?

Et pourtant, c'est à ces sortes de docteurs qu'est confiée la santé du pauvre peuple. Hâtons-nous de dire que la plupart les dédaignent, préférant, à leurs soins inintelligents (ce qui du reste ne vaut guère mieux), les remèdes traditionnels des bonnes femmes, les formules cabalistiques de certains seigneurs, ou les ordonnances des prêtres grecs dans quelques localités.

Revenons à nos bains.

Leur effet le plus immédiat sur le paysan russe, est de réparer ses forces débilitées par le travail, en assouplissant ses membres et en donnant plus de vivacité et d'harmonie au flux de la transpiration.

C'est une sorte de régénération complète de l'homme, qui souvent atteint dans ses germes une maladie qui eût été mortelle.

De là vient sans doute cette vie saine et vigoureuse qui caractérise le moujik des campagnes.

Rarement il succombe à une maladie lente et compliquée; sa mort est presque toujours le fait d'un accident soudain ou d'une apoplexie foudroyante.

C'est aussi dans ses rangs qu'il faut chercher les exemples de cette vieillesse puissante qui rivalise en quelque sorte avec l'âge mûr.

Tel est du reste le privilége des climats septentrionaux.

En Finlande, on comptait, en 1840, sur une population de 1,500,000 âmes, 209 individus dont 54 hommes et 155 femmes qui avaient atteint leur quatre-vingt-dixième année.

Le paysan russe fréquente le bain au moins une fois par semaine; le samedi ordinairement. Il se baigne en outre la veille de chaque grande fête; car, à ses yeux, le bain est la plus noble préparation qu'il puisse y apporter.

C'est du reste le seul exercice de propreté auquel il se livre. Naturellement sale et insouciant, il se familiarise volontiers avec l'ordure, et vit sans répugnance en compagnie des insectes et des animaux les plus dégoûtants.

Chose extraordinaire! la chaleur de la vapeur lui amollit tellement la barbe, qu'il peut se raser sans savon avec les plus mauvais rasoirs.

Les femmes en retirent moins d'avantages; car, par suite de la forte transpiration excitée par le bain, la fraîcheur de leur teint s'altère en peu de temps, et leur visage se couvre de rides prématurées.

Pour le moujik, le bain est à la fois un moyen de se délasser après le voyage et un stimulant avant de se mettre en route.

Un jour (c'était un lundi), pressé de quitter un village où j'avais passé quelques jours, pour me rendre à une autre destination, je fis lever dès trois heures du matin le moujik qui était à mon service.

— A cinq heures, lui dis-je, il faut que nous soyons en route; prépare la voiture, fais manger les chevaux et attelle.

A cinq heures, tout était prêt.

Je quitte ma chambre et m'installe dans ma voiture.

(1) Non-seulement dans les campagnes, mais encore dans les villes, les médecins ne font point de saignées. C'est l'affaire des barbiers qui, du reste, s'en acquittent avec assez de succès, quoique d'une façon passablement brutale.

Là, j'attends quelques minutes.

Personne ne paraît.

— Ivan! Ivan! m'écrié-je.

Point de réponse.

Impatient, je descends, et je parcours toute la maison, cherchant et appelant mon malheureux cocher.

Enfin je le vois accourir du côté du bain, rouge, baigné de sueur et à peine recouvert de ses vêtements.

— D'où diable viens-tu donc? lui dis-je.

— Du bain, maître.

— Eh! tu y étais déjà avant-hier.

— N'importe! il fallait bien se préparer au voyage.

Et, ce disant, il se hisse sur son siége, saisit les rênes avec force et lance l'équipage au galop.

A deux cents lieues de là, le même homme fait une chute, et se blesse assez gravement au genou.

J'insiste pour qu'il prenne au moins un jour de repos, et s'applique à la jambe quelque appareil.

— Oh! ne vous inquiétez pas, dit-il, quand nous serons à Saint-Pétersbourg, je prendrai un bain et tout sera fini.

Or, il nous restait encore cinquante lieues de route avant d'arriver à Saint-Pétersbourg.

Le genou du moujik enflait visiblement et lui causait d'atroces douleurs.

Mais son service allait du même train; une sorte de patience fanatique et d'aveugle confiance dans le bain qu'il attendait, soutenait son courage.

Enfin, nous arrivâmes et je lui rendis la liberté.

Quelques jours après, je le rencontrai dans la rue, frais, dispos et prêt à recommencer de nouveaux voyages.

Le bain l'avait guéri.

BAINS RUSSES DANS LES VILLES.

Le caractère sauvage des bains de la campagne s'est en quelque sorte civilisé en passant dans les villes. Là vous ne rencontrez point de ces maisons de bois noircies et enfumées que nous avons décrites tout à l'heure.

La maison de bains des villes est, en général, noble et imposante.

C'est un vaste édifice composé d'un nombre infini de pièces séparées en plusieurs compartiments inégaux, suivant leur destination publique ou particulière.

Un bain public, j'entends un bain qui doit être fréquenté à la fois par un grand nombre de personnes, est formé seulement de deux pièces, dont l'une sert à la toilette des baigneurs, l'autre au bain proprement dit.

Cette dernière pièce renferme un grand fourneau ou étuve, recouverte, comme chez les paysans, de gros cailloux ou de boulets de fonte sur lesquels on jette de l'eau pour produire la vapeur. On y voit en outre adossées aux murs de larges étagères à deux ou trois degrés, suivant la hauteur de la pièce.

La manière dont s'administre ici le bain russe est absolument la même que dans les campagnes.

Les bains sont ouverts dans les villes trois fois par semaine : les lundis, mercredis et samedis. Mais si quelque fête tombe un de ces jours-là, le bain se prend la veille.

Parmi les gens qui fréquentent les bains publics, il faut ranger tout le bas peuple des villes, les valets des grands seigneurs et les soldats.

Ceux-ci y sont conduits régulièrement une fois la semaine par détachements de quarante à cinquante hommes sous les ordres d'un sous-officier. En allant et en revenant, ils marchent au pas, deux à deux, portant sous le bras un sac contenant leur linge, et à la main, le faisceau de branches de bouleau destiné à activer l'effet du bain.

La même chose se pratique pour les forçats dans les citadelles de l'empire; car la peine qui entraînerait la privation du bain serait pour les condamnés un véritable arrêt de mort. La jurisprudence russe a prévu ce cas important.

C'est un spectacle curieux à voir que cette foule de baigneurs s'agitant dans l'étuve, au milieu de la plus épaisse vapeur, se frottant et se flagellant les uns les autres, montant et descendant les étagères, et souvent animant cette scène presque infernale, de leurs chants les plus joyeux.

Autrefois les bains publics s'ouvraient aux deux sexes simultanément. La police actuelle y a mis ordre en défendant le mélange des baigneurs et des baigneuses, sous les peines les plus sévères.

Les bains destinés aux particuliers sont plus compliqués que les bains fréquentés par la foule. Ils se composent d'une antichambre, d'une chambre à coucher qui sert en même temps de cabinet de toilette, d'une chambre chauffée à 15° ou 20° où se trouve une baignoire; enfin, d'une étuve.

Le service s'y fait avec intelligence et activité.

Libre à vous de prendre, soit un bain de cuve, soit un bain russe proprement dit.

Ce dernier, moins barbare dans son appareil que le bain du moujik, n'en est pas moins efficace. Chaque fois que j'y ai eu recours, je l'ai trouvé bienfaisant.

C'est surtout pendant l'hiver que l'usage du bain de vapeur est nécessaire en Russie. Le froid de ce climat ne ressemble point aux autres froids. A degré égal, il est cent fois plus saisissant que celui de France ou d'Italie. De là vient que la moindre imprudence peut être fatale. Dire de quelqu'un qu'il a pris un froid (1), c'est presque dire qu'il est frappé mortellement. Le seul remède, dans ce cas, est un bain russe ; mais alors il faut se presser, et ne point attendre que l'aiguillon du froid ait pénétré trop avant.

Les étrangers du Midi qui arrivent en Russie supportent le premier hiver plus bravement que les nationaux. On les voit se promener en simple paletot sur les bords de la Neva, par un froid de 25° à 30° Réaumur, tandis que ceux-ci n'osent se hasarder à sortir qu'enveloppés d'épaisses fourrures. Cette faculté se perd peu à peu ; et dès le second hiver, les étrangers les plus intrépides, devenus les plus frileux des hommes, joignent à l'usage fréquent des bains russes, tout le cortége des plus minutieuses précautions.

En sortant de l'étuve où l'homme de service de l'établissement vous a massé, frotté, flagellé, vous êtes porté encore tout haletant et ruisselant de sueur, dans le lit préparé dans la seconde chambre.

Là, après un quart d'heure de repos, souvent même de sommeil, vous vous sentez pénétré de bien-être. Le bain russe a produit son effet.

Il est des amateurs qui s'empressent alors de reprendre leurs vêtements et de rentrer chez eux, où, s'étendant sur un canapé, ils se mettent à fumer le narguillé et à avaler force thé.

Le thé, c'est la boisson familière du Russe; moujik ou grand seigneur, il lui en faut, et de la meilleure qualité; et ce n'est pas, du reste, ce qui lui manque; car les caravanes de Kiakta apportent sur les marchés de Nijni-Novgorod les produits les plus purs de la Chine.

Mais si le thé offre une boisson délicieuse, c'est surtout après le bain russe. Alors, son parfum paraît plus suave,

(1) Expression usitée dans le pays.

et le corps régénéré est plus sympathique à sa douce et bienfaisante liqueur (1).

(1) Il est difficile, quand on a goûté un peu de cet excellent thé que l'on prend en Russie, de ne pas en parler avec enthousiasme. Voici comme je m'exprimais sur ce sujet en 1845, à mon retour de la Finlande.

« L'usage du thé, propre à la Russie, commence à se répandre « en Finlande. Dans ces pays du Nord, c'est moins un luxe « qu'une nécessité; il faut, contre le froid intense qui y règne « pendant l'hiver, un préservatif sûr et permanent, et contre les « chaleurs qui les brûlent pendant l'été, des rafraîchissements « salutaires. Le thé sert à ces deux fins, c'est du moins l'opinion « du pays; nous la croyons fondée. Et puis, pour ces nations « mélancoliques et tendres, quelle liqueur serait préférable au « thé ? Une tasse de thé telle que sait la faire un amateur finlan- « dais, loin d'irriter les nerfs et d'exciter les organes, semble au « contraire les détendre et les affaiblir; on éprouve le besoin de « chercher un lieu solitaire où l'on puisse se reposer, et quand « on l'a trouvé, ce n'est point le sommeil qui vient vous y visiter, « c'est une douce rêverie, une sorte d'extase où l'âme s'élève, « portée sur des nuages, jusqu'à des régions indéfinissables, « mais pleines de suavité et de bonheur. »

La Finlande, 2e vol., p. 428.

Je pourrais maintenant, mon cher confrère, vous raconter les nombreuses variantes de bains qui sont encore en usage en Russie : bains de boue de Crimée à 60° et 80°, bains aromatiques, bains sulfureux, bains orientaux à vapeur sèche, douches ferrugineuses, etc., etc.; mais ces sortes de bains se retrouvent plus ou moins dans chaque pays. Ce que je me suis proposé dans cette lettre, c'est de vous donner une idée exacte et complète du bain russe vraiment national. Tout ce que je pourrais donc vous dire sur d'autres bains ne servirait qu'à m'écarter de mon sujet.

Agréez, etc.

L. LÉOUZON LEDUC.

CHRONIQUE DU MOIS.



Mme de Graffigny, d'après Chardin. (Louvre.)



Mlle Madeleine Brohan. (La reine de Navarre.)

Les trois femmes artistes les plus admirées à Paris, Mme Sontag, Mlle Rachel et Mlle Madeleine Brohan, ont ajouté à leur couronne profane une perle sacrée, en concourant depuis un mois, avec un dévouement parfait, aux œuvres de charité qui ont invoqué leur talent. Les deux premières se sont réunies pour faire du concert de Saint-Ilan la plus belle fête de l'hiver. La troisième a converti en or pur, au profit de l'œuvre de la *Miséricorde*, les plus charmants sourires de Célimène et de la Reine de Navarre. Son portrait mérite, à ce titre, de figurer dans le *Musée des Familles*, qui a déjà donné ceux de Mmes Rachel et Sontag (t. XVI et XVII). Nous y joignons le célèbre portrait de Mme de Graffigny, d'après Chardin (Musée du Louvre), dont les connaisseurs ont remarqué la curieuse ressemblance avec Mlles Augustine et Madeleine Brohan.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS.

« *Voici mes volontés, voilà ma caution; un roi scelle ses ordres avec le pommeau de son épée, il les soutient avec la pointe.* » Paroles prononcées par l'empereur Charlemagne, en cachetant ses ordonnances.

N. B. L'abondance des gravures nous oblige à renvoyer le rébus d'avril au numéro de mai.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelle est la fête chrétienne qu'un évêque français inaugura, la corde au cou, une croix de bois à la main?

Typographie HENNUYER et Ce, Batignolles.

ÉTUDES RELIGIEUSES. LES FÊTES CHRÉTIENNES (1).

L'ENFANT DES ROGATIONS.

(RÉPONSE A L'ÉNIGME D'AVRIL.)



Une procession dans la campagne sous Louis XIV.

LA PROCESSION AU VILLAGE.

C'est aujourd'hui la veille de la fête des Rogations. Au moment où ces lignes parviendront dans les campagnes, les villageois, appelés dès le matin par le son des cloches, se réuniront à l'église paroissiale. De là, la procession champêtre se dirigera vers les chemins d'alentour. Admirable et naïf tableau! La croix d'argent brille au soleil; la bannière dorée flotte à la brise. Ce sont des paysans qui les portent d'un bras vigoureux. «Ce jour-là, l'habit du hameau est l'habit de cérémonie.» Tout est simple, d'ailleurs, dans le pieux cortége. Le suisse et le bedeau étalent seuls de brillants costumes. Les prêtres n'ont revêtu que le surplis et l'étole, pour circuler librement dans les sentiers étroits, pour côtoyer les blés nouveaux, sans briser leurs faibles tiges. Le bruit des serpents s'évanouit dans le ciel comme une foudre lointaine. La voix claire des enfants de chœur se joue au-dessus des notes graves

(1) Voyez les tables des deux derniers volumes.

des chantres. Ils appellent par leurs noms tous les saints du paradis, et la foule répète en chœur : *Ora pro nobis*, priez pour nous !

Priez pour nous ! c'est-à-dire : vous qui avez été laboureurs et paysans comme nous-mêmes (car Dieu prend ses élus dans toutes les classes), vous qui avez conduit les hommes avec la houlette pastorale ; vous qui avez souffert de la faim et de la soif, de la chaleur et du froid ; vous qui avez versé la sueur de sang sur les échafauds du martyre, bénissez d'en haut nos sillons, nos troupeaux, nos travaux et nos sueurs ! Obtenez du Créateur que nos semailles germent sous la neige de l'hiver, que nos blés poussent sous les ondées du printemps, que nos épis jaunissent sous le soleil de l'été, que nos raisins se gonflent sous les rosées de l'automne.

Ainsi défile la procession du village. Tantôt elle s'enfonce et disparaît dans les vallons ; tantôt elle domine à moitié les haies en fleurs, ou se dessine en serpentant sur les feuillées naissantes de mai ; tantôt elle surgit au sommet des coteaux, et détache en plein azur ses insignes sacrés, sa longue file d'habits noirs et de coiffes blanches.

Devant chaque calvaire paré de verdure, on s'arrête en criant à Dieu : Exaucez-nous ! Devant chaque oratoire ou chapelle, on répète trois fois le nom du saint qu'on y vénère ; devant chaque fontaine, le prêtre demande au Ciel des eaux pures et fécondantes.

Enfin, on revient par le dernier champ, celui de la mort, et l'on prie pour les laboureurs qui s'y reposent de leurs travaux.

Et le lendemain, le voyageur trouve les passages étroits jonchés des petites étoiles de l'aubépine blanche : « c'est la procession des Rogations qui les a fait pleuvoir en circulant entre les haies » (1).

UN SOUVENIR D'ENFANCE.

Ce tableau me rappelle toujours un des souvenirs les plus vifs de mon enfance.

C'était au village de K..., en Bretagne. Je suivais le cortége des Rogations, tout fier de marcher auprès des robes blanches et des ceintures rouges des enfants de chœur. Du reste, la procession avait, dans ce pays, une solennité exceptionnelle. On y promenait, de reposoir en reposoir, toutes les richesses de la paroisse : le dais de velours, les statues de la Vierge et du patron, les reliquaires sculptés et dorés, les jeunes filles parées de fleurs et de rubans, etc.

Mais ce qui fixa le plus mon attention, ce fut un jeune homme revêtu d'un costume de velours galonné d'or, tel qu'en portaient les seigneurs au temps de Louis XIV.

Il marchait derrière le dais, tenant un gros cierge à la main, et les notables de la paroisse lui formaient comme une escorte d'honneur.

— Quel est donc ce grand personnage? demandai-je à mon voisin.

— Ce grand personnage est un enfant trouvé ; c'est l'*Enfant des Rogations*. Je vous conterai cette histoire à la fin de la cérémonie.

Ma curiosité s'accrut encore, à la rentrée dans l'église. Le curé fit au jeune inconnu un discours qui arracha des larmes à tout le monde. Puis il lui remit, avec sa bénédiction, un panier rempli d'or, et des parchemins qui avaient plus d'un siècle.

(1) Vicomte Walsh. *Tableau poétique des fêtes chrétiennes.*

Vous jugez si je recommençai mes questions. Or, voici ce que me raconta le doyen du village :

Il y a près de cent cinquante ans, mon grand-père, enfant comme vous, suivait à K... la procession des Rogations, comme nous la suivons aujourd'hui. Tout à coup, au milieu d'un champ, le cortége s'arrête. Mon aïeul, qui portait la croix, venait d'apercevoir et de montrer au curé un panier enveloppé de linges blancs et déposé dans un sillon près de la route. Un gémissement plaintif en sortait. Ému d'un pressentiment charitable, le prêtre s'incline, ouvre le panier et y trouve un enfant né de la veille.

Tous les fidèles se pressent à l'entour, les uns avec pitié, les autres avec indignation.

— Mes amis, leur dit le pasteur en les calmant et en prenant l'enfant dans ses bras, au lieu de juger une action humaine sans la connaître, accomplissons l'œuvre divine que le Ciel paraît nous confier. Quel que soit cet enfant délaissé, volé peut-être à l'amour d'une mère, puisqu'il se rencontre sur la route de Dieu, adoptons-le tous en son nom, portons-le à l'église où je vais le baptiser, et appelons-le, en souvenir de ce jour, l'*Enfant des Rogations*.

— Oui ! oui ! répondirent les hommes d'une seule voix, tandis que les femmes s'élançaient pour servir de mère à l'orphelin.

Et la procession continua sa marche avec une créature de plus dans ses rangs.

Le baptême achevé, au son de toutes les cloches, l'enfant sans famille devint l'enfant du village entier. La garde en fut confiée à mon aïeul qui l'éleva avec mon père et mes oncles, et en fit un honnête et brave laboureur.

Mais l'orphelin, qui était à dix-huit ans le plus beau et le plus savant de l'endroit, visait à une destinée supérieure. Il partit un jour pour la guerre, et l'on n'entendit plus parler de lui qu'à la veillée, lorsque les nourrices racontaient ce que je viens de vous dire...

Vingt années après, l'intendant d'un riche personnage, qui appelait son maître M. de K..., du nom de notre hameau, arriva pour la vente du château voisin, couvrit toutes les enchères, et se le vit adjuger avec ses dépendances. Puis il annonça que M. de K... ne tarderait pas à s'y installer.

Le nom et l'importance du nouveau châtelain, ses équipages et ses gens qui l'avaient précédé, avaient mis en émoi toute la population... Chaque jour, on regardait sur la route s'il n'apparaissait point... ; mais, comme sœur Anne, on ne vit rien venir, jusqu'à la fête des Rogations.

Alors seulement, au moment où la procession sortait de l'église, un carrosse doré s'arrêta sur la place. Un homme d'âge mûr en descendit, couvert de beaux habits moins beaux que son visage. Il renvoya sa voiture, prit un cierge au sacristain, lui donna un louis d'or, et suivit le cortége à pied comme tout le monde. Chacun s'était troublé à son aspect, sans trop savoir pourquoi, surtout le curé et mon grand-père, dont les yeux, affaiblis par l'âge, contemplaient l'inconnu avec étonnement... Celui-ci, d'ailleurs, n'était pas moins ému, et de temps en temps son mouchoir brodé essuyait des larmes...

Arrivée au clos qui, depuis trente-huit ans, se nommait le clos de l'Enfant trouvé, la procession fit une halte, suivant l'usage. Le pasteur, debout sur le sillon de l'orphelin, rappela, dans un discours plus touchant que jamais, l'histoire dont beaucoup avaient été les témoins et que personne n'avait oubliée. Puis il recommanda aux prières communes l'enfant d'adoption de la paroisse...

— Cet enfant qui ne se souvient plus de nous peut-être ? acheva-t-il en se tournant malgré lui vers l'inconnu...

— Il s'en souvient toujours ! répondit une voix étouffée par les pleurs...

Et M. de K... (c'était bien lui), s'élança dans les bras du vieux prêtre...

— C'est ici, mon père, ajouta-t-il, que je devais et voulais vous donner rendez-vous, près de ce sillon où vous m'avez trouvé et recueilli dans mes langes. Oui, je suis l'*Enfant des Rogations*, votre enfant à tous, mes amis ! La Providence a béni votre ouvrage, et j'apporte à chacun de vous une part de ces bénédictions. Après la procession, venez tous à mon château, je vous conterai mon histoire, et vous instruirai de mes volontés.

Il traversa les rangs, pressant toutes les mains, et le cortége se remit en marche avec une nouvelle allégresse.

Une heure après, la paroisse entière, le curé en tête, était réunie au château. A la fin d'un dîner joyeux et splendide, M. de K... tint sa promesse en racontant son histoire. Ses premiers exploits dans la guerre de Hollande avaient fixé l'attention du tzar Pierre le Grand. Il l'avait appelé à son service et l'avait envoyé avec trente mille hommes contre Charles XII, roi de Suède. De victoire en victoire, il était arrivé jusqu'à Pultawa, où sa bravoure avait achevé, sous les yeux de l'empereur, la défaite de son rival. Alors Pierre le Grand l'avait comblé de biens, et lui avait dit encore :

—Si vous désirez quelque chose de plus, demandez-le-moi...

— Je veux porter le nom de mon village et y retourner, avait répondu M. de K...

Malgré tous ses regrets, le tzar y avait consenti.

— Et voilà comment je suis revenu au milieu de vous, dit l'Enfant des Rogations. Voici maintenant 200,000 livres, dont la rente sera remise, chaque année, le jour des Rogations, à l'orphelin de la paroisse que M. le curé en jugera le plus digne. Je désire qu'il les reçoive au retour de la procession, dans ce panier où je fus recueilli nu et délaissé, afin d'apprendre ainsi que la Providence met tous les biens dans le berceau du pauvre, quand son courage et sa persévérance savent les en faire sortir.

Il acheva en donnant rendez-vous à toute la paroisse, chaque année à pareil jour, tant qu'il vivrait.

— A présent, dit le vieillard qui me racontait cette histoire, vous comprenez pourquoi la fête d'aujourd'hui est plus solennelle chez nous que partout ailleurs, et quel est ce jeune homme qui portait, au milieu de nos rangs, le riche costume de M. de K..., et recevait 10,000 francs en or dans le panier de l'enfant des Rogations. C'est le cent cinquantième orphelin choisi dans la paroisse par les successeurs du père adoptif de notre châtelain.

On fait sur le papier de grands projets d'institutions philanthropiques. En connaissez-vous beaucoup qui vaillent la simple fondation de M. de K... ? Elle a réalisé le plus beau rêve des utopistes les plus hardis ; elle a supprimé la misère dans notre commune, à l'ombre de la croix d'argent que mai promène sur nos campagnes.

ORIGINE DES ROGATIONS.

La fête des Rogations remonte au cinquième siècle. Saint Mamert était alors évêque à Vienne en Dauphiné.

Tous les fléaux avaient suivi les Bourguignons sur cette partie de la Gaule. Le printemps n'y amenait que des pluies, l'été que des sécheresses, l'automne et l'hiver que des inondations. Des comètes traversaient le ciel ; la terre secouait en tremblant les maisons ; on entendait, la nuit, des bruits étranges et des cris lamentables. On se racontait sur les places publiques des visions et des phénomènes incompréhensibles. Les hommes, découragés, ne travaillaient plus, se disant : — A quoi bon ? Dieu s'est détourné de nous ! Ils ne se défendaient même pas contre les bêtes féroces qui, enhardies par leur frayeur, parcouraient les bourgs impunément, et venaient jusqu'aux portes des villes déterrer les morts dans les cimetières.

Saint Mamert, voyant la stupeur succéder à l'effroi, et le désespoir à la stupeur, jugea que les remèdes ordinaires ne suffisaient plus à de tels maux.

Il assemble son peuple autour de lui, raconte Ninive, plus frappée encore que Vienne, et sauvée par la pénitence ; puis, ôtant sa chaussure et arrachant son étole, il se noue une corde au cou, comme un criminel ; prend une croix de bois à la place de sa croix d'or, et d'une voix inspirée, qui électrise son troupeau :

— Suivez-moi, mes enfants, s'écrie-t-il ; allons conjurer la colère divine.

Il descend de la chaire et se met en marche par la ville. Toute la population s'élance sur ses pas. Il invoque par leur nom, l'un après l'autre, Dieu le père, Jésus-Christ, l'Esprit saint, la Vierge et les élus ; et, à chaque cri, les fidèles répondent : Exaucez-nous ! priez pour nous ! De la ville on se répand dans la campagne. On va de calvaire en calvaire, d'église en église. La foule augmente à chaque station. Bref, le diocèse entier s'ébranle, et, pendant les trois jours qui précèdent l'Ascension, les pieuses clameurs de tout un peuple font en quelque sorte violence à Dieu.

Les Rogations de saint Mamert (on les appela dès lors ainsi), ayant produit des effets merveilleux, furent adoptées successivement par les évêques des Gaules. Saint Césaire, évêque d'Arles, qui présida au concile d'Agde, l'an 506, a parlé des *Rogations* de saint Mamert, d'une manière à faire juger qu'elles étaient établies de son temps dans les provinces des Gaules sous la domination des Visigoths ; elles furent reçues aussi, vers le commencement du sixième siècle, dans le reste des Gaules qui composaient les Etats de Clovis I[er], roi de France ; et, depuis ce temps-là, leur observation ne fut jamais interrompue dans les églises de France. Elle passa en Espagne au septième siècle, et à Rome dès la fin du huitième, sous le pape Léon III. En France, c'étaient de vrais pèlerinages ou des processions de long cours.

Dans les commencements on chômait ces trois jours ; mais bientôt après, cette obligation fut restreinte à l'assistance aux processions et à la messe.

« La religion, ajoute l'auteur du *Génie du Christianisme*, n'a pas voulu que le jour où l'on demande à Dieu les biens de la terre fût un jour d'oisiveté. Après la procession, chacun retourne au travail. Avec quelle espérance on enfonce le soc dans le sillon après avoir imploré celui qui dirige le soleil et qui garde dans *ses trésors* les vents du midi et les tièdes ondées ! Pour bien achever un jour si saintement commencé, les anciens du village viennent, à l'entrée de la nuit, converser avec le curé, qui prend son repas du soir sous les peupliers de sa cour. La lune répand alors ses dernières harmonies sur cette fête, que ramènent chaque année le mois le plus doux et l'astre le plus mystérieux. On croit entendre de toutes parts les blés germer dans la terre, et les plantes croître et se développer ; des voix inconnues s'élèvent dans le silence des bois, comme le chœur des anges champêtres dont on a invoqué le secours ; et les soupirs du rossignol par-

viennent à l'oreille des vieillards, assis non loin des tombeaux ! »

Quelques prétendus esprits forts rient de ces processions, qui exaltaient et inspiraient le plus grand génie de notre siècle. Qu'ils méditent l'aventure arrivée à l'un d'eux. Il était allé, au village de S... en Champagne, entreprendre une vaste culture. Il enrôla pompeusement « tous ceux qui se jugeaient assez forts laboureurs pour se passer du bon Dieu des Rogations (*sic*). » Il trouva trente ouvriers dans les cabarets; mais, au bout de l'année, notre philosophe tomba en faillite. Ses prétendus laboureurs étaient des vagabonds et des paresseux, qui ruinèrent son bel établissement. Les vrais cultivateurs étaient ceux qu'il avait dédaignés, ceux qui suivaient naïvement la procession des Rogations.

PITRE-CHEVALIER.

LES ANGLAIS CHEZ EUX (1).

ESQUISSES DE VOYAGE.

CHAPITRE V (SUITE.) (1).



Invalides de Greenwich.

Dîner monstre à Greenwich.—Rencontre d'un archéologue médical.—Comme quoi la liberté a créé la police par industrie. — Windsor. — Excursion aux courses d'Ascot.

Lors de l'inauguration des voyages en train de plaisir, on a beaucoup parlé des homériques repas de Greenwich; et les journaux, en style rabelaisien, ont gaiement accueilli l'annonce des trente entrées de poisson qui signalent le menu d'un gala d'importance à *Trafalgar-hôtel*.

Comme les langues du dîner d'Esope, les poissons subissent des déguisements très-variés, et chaque espèce apparaît sous plusieurs costumes. Cette odyssée culinaire n'est pas sans intérêt: une telle exhibition de mets nouveaux, inconnus ou méconnaissables, eut pour nous tout le charme d'un muséum. Certains touristes consciencieux prenaient des notes, veillaient à ne négliger aucun sujet d'étude, et, dégustant comme on travaille, la fourchette d'une main, le crayon de l'autre, ils se bourraient de documents et les annotaient avec gravité. En relevant chaque assiette, on change les fourchettes, les verres, les couteaux, au cabaret comme chez les particuliers, ce qui nécessite un service d'argenterie très-considérable. Ce repas fut servi dans une jolie salle toute à jour, penchée sur la Tamise dorée des rayons du soir et sillonnée d'une nuée d'embarcations. Au dessert, on but à tous les régimes politiques, *urbi* et *orbi*, et les chefs de l'expédition française se virent l'objet de justes actions de grâces: leur santé fut portée avec enthousiasme par les voyageurs satisfaits. Quelques Anglais avaient fait irruption, on ne sait comment, et les échos de la Tamise retentirent des *hurras* britanniques, auxquels répondirent les voix enfantines d'un essaim d'élèves de marine, ramant à l'entour sur des yoles minces et rapides.

A Greenwich, hôtel des invalides pour les vieux marins, les aspirants font leurs premières études sous les yeux de leurs ancêtres militaires. Leur printemps réchauffe l'hiver de ces vieillards, qui ont dispersé leurs membres à travers les mers de l'Inde, et qui, vêtus comme on l'était au siècle passé, la canne à la main, le front coiffé du *tourne-vis* à la Louis XIV, s'égayent à voir les manœuvres de ces enfants de l'Océan. Tel est l'empire des habitudes parmi ces soldats éclopés, qu'il a fallu les loger dans des cabines, les coucher sur de petits lits, comme ils sont à bord, et construire dans leurs dortoirs une série de *box*, étroits, incommodes et privés d'air. Un musée maritime, orné des portraits des navigateurs et des amiraux illustres, décore le bel établissement bâti par Charles II. Cette *hall* est imposante avec ses trophées belliqueux, ses tableaux guerriers, et ses

(1) Voir les numéros d'octobre, novembre, décembre, janvier, février et avril derniers.

Nous donnons d'un seul coup la dernière et la plus curieuse partie du voyage de notre collaborateur, afin que nos lecteurs l'aient en main tout entier pour faire le tour de Londres, soit par la vapeur, avec la foule, soit par l'esprit, dans le cercle de famille. Nous renvoyons en conséquence au numéro de juin la fin du *Roman du Renard*.

murs décorés par Thornhill. Une salle particulière est consacrée à la vie de Nelson, dont on conserve, comme des reliques, les vêtements râpés, troués et tachés de sang.

Tandis que nous parcourions les salles de Greenwich, un monsieur d'un âge mûr, d'une élégante austérité, décoré de plusieurs ordres, et marchant avec une vivacité contenue, voltigeait des interprètes aux touristes, demandant à voir l'infirmerie, et s'efforçant de gagner des partisans à son dessein. Mais personne n'était curieux de voir les malades, les invalides étaient peu empressés de les montrer ; si bien que ce monsieur dut se contenter de questionner nos guides sur l'état sanitaire, auquel il prenait le plus touchant intérêt :

— Le voisinage de la mer et l'humidité du climat, disait-il en bon anglais, doivent développer ici les affections lymphatiques et les maux cutanés. *Possédez-vous* la teigne ?

— Non, monsieur.

— Ni la plique ?

— Je ne connais pas cette maladie.

Le questionneur soupira tristement.

— Au reste, reprit-il (et après un autre soupir), les tumeurs blanches ne sont sans doute pas rares ?...

— Au contraire, monsieur ; nos hommes ont un tempérament sec, et sont, en général, fort sains.

— Du moins, ajouta-t-il presque piqué, vous êtes à même d'*offrir* d'intéressantes variétés de la famille dartreuse ?

— Hélas ! non, répondit le gardien, qui commençait à se sentir honteux d'une si complète indigence ; mais, si monsieur désire être mieux informé, le médecin en chef est là...

— Il est bien inutile de déranger ce pauvre homme ; il ne m'apprendrait rien.

Comment ne pas dédaigner un docteur qui a si peu de malades ! Au dîner, cet original se plaça à ma gauche.



Le château de Windsor (pages suivantes).

Je le remarquais pour la première fois, et, ne sachant s'il appartenait à l'expédition, je questionnai mon autre voisin.

— Il est des nôtres, me dit-il ; c'est le fameux docteur X..., auteur d'un Traité sur des maladies étranges et compliquées. Nous ne le voyons guère que le soir et le matin ; car, loin de suivre les touristes, il passe son temps, dans les hospices et les quartiers pauvres, à étudier des sujets utiles à ses observations. Il a, dit-on, découvert des maladies inconnues avant lui.

— Les a-t-il guéries ?

— Il les a décrites : on ne saurait suffire à tout.

— Cette ville offre moins d'intérêt que je ne l'avais espéré, me dit, vers la fin du repas, ce docteur, avec qui j'avais lié conversation ; des maladies vulgaires, mal développées... En ce moment, je me livre à des recherches sur la lèpre...

— Je croyais cette maladie disparue depuis des siècles.

— J'ai peur qu'elle ne le soit en effet ; ce qui me gêne beaucoup pour l'analyser avec précision. Parfois, il est des germes momentanément stériles, que l'on parvient à féconder ; ici, tout est obscur ; on est réduit à expérimenter au hasard sur les sujets offrant quelque aptitude...

— Comment l'entendez-vous ?

— Cela peut être apprécié par analogie. La science a

fait de grands progrès : tenez, avec de la persévérance et des soins, je suis parvenu à créer des scrofuleux, d'excellents scrofuleux ! Si la nature seconde mes efforts, pourquoi ne ferais-je pas des lépreux ?... Jusqu'ici j'ai échoué ; mais, vous en conviendrez, les difficultés de l'entreprise seraient compensées par l'importance du résultat.

Tout en mangeant d'un appétit que semblait aiguiser cet aimable entretien, le docteur X..., ce symbole achevé de la doctrine de *l'art pour l'art* en matière médicale, grattait, d'un regard furtif et perçant, l'épiderme facial des convives. Offensé du teint clair et vermeil de la plupart de ses commensaux, il poursuivait une douce rêverie d'hôpital. Je frémissais au contact de ce génie fécond en théories malsaines ; et, quand sa main effleurait la mienne, je craignais qu'il n'y déposât l'embryon cuisant de ses expériences.

Souvent, dans le cours de ce récit, l'on a anticipé sur les semaines qui succédèrent à celle de l'excursion parisienne : il le fallait, pour livrer des impressions plus complètes, plus diversifiées, autant que pour éviter les répétitions. Dès le lendemain du dîner de Greenwich, tandis que mes compagnons s'embarquaient sur la Tamise, j'avais, quittant le quartier français et l'hôtel du prince de Galles, pour faire place à d'autres voyageurs, j'avais gagné Westminster, et retenu, près du pont, à *Manchester-Buildings*, petite rue aboutissant à la rivière, une chambre au premier étage d'une maison particulière, au prix de douze schellings par semaine. Mon hôtesse, bonne grosse fillette d'un blond vif, se nommait miss Ruth, ce que l'on prononce *Ross*, à peu près. Ce changement de quartier fut cause que, la première nuit, je m'égarai en rentrant au logis. Un policeman, que je priai de me renseigner, me fit signe de le suivre. Au bout de la rue, il me confia à un autre policeman, à qui il ne dit que ces deux mots : *Manchester Buildings !* Celui-ci m'escorta deux cents pas, et me remit à un suivant, qui me passa à un quatrième, et ce dernier à un cinquième. J'en comptai jusqu'à douze, également silencieux, jusqu'au moment où l'on me montra du doigt une porte que je ne reconnaissais pas.

Là, tirant une petite clef dont mon hôtesse m'avait muni, j'ouvris sans déranger personne ; j'allumai un bougeoir, poussai les verroux et tendis contre la porte une chaîne de fer, dont le dernier anneau s'ajuste sur un crochet contourné en spirale, afin qu'elle ne puisse être frauduleusement soulevée. En route, j'avais remarqué des hommes qui semblaient occupés à crocheter les serrures des maisons ; loin de là, ils s'assuraient qu'elles étaient hermétiquement closes. C'est une occupation nocturne des policemen échelonnés dans toutes les rues, et chargés de protéger le domicile des citoyens en fermant leur porte, si d'aventure ils ont négligé de le faire. Cette excellente et paternelle institution a supprimé le vol par effraction dans cette ville où les filoux abondent. Mais les mœurs publiques ne contribuent guère moins à faire respecter le domicile, dont l'inviolabilité est consacrée par l'usage et par les lois. Quoi de plus noble que cette protection morale, tirant son origine du sentiment profond de la liberté ! Il est porté quelquefois jusqu'à l'excès, et j'en citerai un exemple entre mille.

Durant la saison d'hiver, quand les bassins des parcs et *Serpentine-River* sont glacés, dès que la surface de l'eau est prise, les Anglais se hâtent de venir patiner sur ces fragiles miroirs. C'est à qui tracera les premiers sillons sur la glace mince et flexible encore, et l'on se fait de l'imprudence un mérite. Chez nous, l'autorité mettrait obstacle à des plaisirs périlleux ; à Londres, où chacun est libre d'agir à sa guise, pourvu que l'on n'attente pas à l'indépendance d'autrui, la police respecte le caprice des patineurs, et rend hommage à leur liberté en les regardant se noyer sans s'émouvoir. Quelle cruauté ! dira-t-on, quelle barbarie ! Point ; cette insouciance tourne au profit de l'humanité ; car, les industries étant libres comme les individus, il s'est établi sur les canaux des spéculateurs munis d'appareils de sauvetage, qui s'attachent aux pas des patineurs imprudents, les surveillent de près, et partagent leurs dangers avec un dévouement que la loi n'oserait prescrire, prêts à repêcher les victimes, à les sauver, sauf à leur faire payer cher un si précieux service. Il en résulte qu'on devient sage par économie, et que la folie est punie d'une amende profitable à ceux qui la payent, comme à ceux qui ont mérité d'en recevoir le montant.

Être protégé par la société, c'est déchoir de son rang ; cette humiliation est le partage exclusif des aliénés et des animaux : il existe des sociétés *protectionnistes* au profit des bêtes ; on procède juridiquement contre ceux qui les maltraitent, et l'on courrait moins de risque à battre sa femme qu'à rosser son chien.

Citoyens à leur manière, les quadrupèdes possédant des droits, avec des garanties, ne se montrent point ombrageux, et circulent parmi la foule en pleine sécurité. Jamais cheval anglais n'a rué ; le plus fringant se mêle avec bonhomie au flot populaire ; on le touche, on le flatte, on lui parle ; il approuve, il écoute avec philosophie. Aux grandes courses d'*Ascot-heath*, l'on est très-frappé de cette cordiale entente, et ce n'est qu'un des moindres détails de ce spectacle, le plus singulier de l'Angleterre.

C'est un jeudi, peu de jours après la Pentecôte, que je me rendis, avec deux amis, à la célèbre Bruyère d'Ascot, après avoir fait, avec l'excursion française, une station à Windsor, dont il convient de parler auparavant, pour procéder avec ordre.

Situé sur une hauteur, à vingt milles de Londres, le château de Windsor passe à juste titre pour la merveille de l'Angleterre. Ce monument constitue la plus complète et la plus longue histoire que l'on ait écrite avec des pierres. Tous les siècles y ont laissé leur empreinte, toutes les puissances évanouies, leur souvenir. Windsor est une citadelle, un castrum gothique, une abbaye, une villa, une prison, un palais ; il résume les annales du royaume britannique.

En vain il est entouré d'une cité qui, de la plaine, s'élance au sommet du plateau ; la ville entière ne semble justifiée que sur un prétexte, bâtie que par occasion, et érigée que pour rendre hommage au castel suzerain. Au sein même de la vie et du mouvement, Windsor fait le désert autour de ses créneaux, tant il rapetisse ce qui l'environne, et concentre l'intérêt sur ses profils austères avec splendeur, et capricieux avec majesté.

Jetée sur un seul revers, la ville grimpe confusément le coteau et s'agenouille devant le fossé, qui finit brusquement dans le vide, laissant isolé le monument d'où l'œil plonge sur une plaine verte. La Tamise y serpente, ruban bleu, çà et là couvert d'arbres séculaires, plus anciens que les maisons de la cité, courbés sous le poids des ans et laissant traîner jusqu'à terre leurs rameaux contemporains des époques féodales. Parmi ces ormeaux vénérables, il en est de célèbres et qui ont leur légende écrite dans les vers de Pope ou de Shakspeare : tel est, à l'angle d'un chemin, le chêne de Hern, *Hernes-oak*, au pied duquel l'auteur des *Joyeuses commères de Windsor* a placé

le théâtre de la mystification fantastique et burlesque de Falstaff. Hern le Braconnier avait déjà illustré cet arbre, aux fourches duquel il fut pendu. Windsor n'est qu'à vingt milles de Londres ; il est à six cents années de notre siècle bruyant et agité.

A peine avions-nous gravi la rampe et franchi la poterne sonore, qu'à l'aspect de la première cour, irrégulière, montueuse, et enclose de bâtiments de tous les âges, de tous les styles, je me disais avec effroi : — Comment s'y faudra-t-il prendre pour dépeindre un tel amas de merveilles?...

Mais les bâtiments de cette cour, donjons, galeries, chapelles, palais et tourelles, sont troués de voûtes conduisant à d'autres cours ; le voyageur s'égare dans un indéfinissable labyrinthe. Les constructions les plus étranges sont juchées les unes sur les autres, et entassées dans ce magasin trop rempli de curiosités architecturales.

Un des plus singuliers et des moins prévus de ces *accessoires* de Windsor, qui ailleurs constitueraient des monuments complets, c'est un cloître contemporain d'Edouard III, et dont les ogives serrées entre deux hautes murailles à créneaux moisissent dans l'humidité et dans le silence des ombres. A travers ces couloirs obscurs, soutenus par des charpentes rongées, l'on a pratiqué des cellules, des logements où l'on voit circuler quelques vieillards; ils respirent d'avance l'atmosphère des tombeaux, et vivent pauvres, au fond de ce réduit enclavé dans les magnificences royales.

Jadis, au fond des bois, le premier roi Henri avait caché une chapelle desservie par huit anachorètes, et dédiée à Edouard le Confesseur. Ailleurs, dans le parc, Edouard II avait fondé un prieuré royal habité par trente chapelains et quatre clercs. Edouard III transporta le tout dans l'enceinte même du château, où il éleva, dans un coin, ce cloître, avec une église collégiale, sous le triple patronage de la Vierge, de saint Georges et de saint Edouard. Il y hébergea un gardien, douze chanoines, trente vicaires, trente-quatre chapelains, six clercs, six choristes et vingt-six chevaliers, ou autres vieux officiers pauvres. Telle fut, sous l'inspiration d'une pensée charitable et religieuse, la première idée d'un hôtel des Invalides. Lorsque parut, sous Edouard VI, l'acte qui supprima les communautés, la collégiale de Windsor fut exceptée de cette mesure révolutionnaire.

Une si vaste fondation n'occupe qu'une place imperceptible dans l'énorme château de Windsor. Non loin, s'élève la magnifique et célèbre église d'Edouard III, à qui l'on doit presque toute la portion gothique de ce château où il est né. Il respecta pourtant le massif et écrasant donjon, élevé par Guillaume le Conquérant suivant les uns, par les Romains suivant d'autres, bloc de pierres gigantesque, trapu, assis au sommet du plateau et dominant, bien qu'il semble accroupi, toutes les tourelles et les clochetons dont Windsor est comme hérissé. Saint-Georges a de beaux vitraux, une nef admirable, un chœur justement célèbre, destiné à l'installation des chevaliers de l'ordre de la Jarretière. Rien de plus noble, de plus héraldique, de plus somptueux que ces stalles sombres chargées d'arabesques, avec leurs écussons armoriés, surmontés de bannières blasonnées de mille couleurs, et enflammées encore par les rayons qui tombent des vitraux. De vieux harnois de guerre sont appendus aux murailles, et, des voussures de la nef, s'élancent hardiment des myriades de clefs-pendantes, rosaces aigües, séparées par des cordons et des nervures enchevêtrés suivant le plan d'un dessin capricieux et régulier en sa fantaisie.

Là se trouve le caveau royal qui contient les restes mortels des dix derniers princes de la maison régnante. Georges III, Georges IV qui *embellit* et gâta Windsor, y dorment avec Guillaume IV. Le mausolée d'Edouard IV, en fer travaillé à la lime, par Quintin Metzys, attire aussi les regards des curieux. Au milieu du chœur est une pierre noire avec un anneau : là repose, dit-on, le corps de Charles Ier; mais l'on n'en est pas certain. Il paraît que les restes préalablement embaumés de ce malheureux prince, transférés à Windsor, puis offerts à la curiosité des compagnons de Cromwell dans un cercueil qui s'ouvrait à volonté, ne furent l'objet d'aucun honneur funèbre : on n'eut pas le loisir de s'en occuper; on les entreposa d'abord, comme un boîte à violon le lendemain d'une fête, dans un appartement, sur un meuble, sur deux chaises, à terre, on ne sait où. Cette bière oubliée a traîné çà et là, de chambre en chambre, et l'on n'a pu se rappeler bien au juste où finalement on l'a serrée...

Ainsi, cette fatalité qui pesa si longtemps sur les Stuart les poursuivait au delà du trépas. La maligne influence datait de loin; elle remonte à Jacques Ier, roi d'Ecosse, qui fut poignardé entre les bras de sa femme : ses trois successeurs périrent de mort violente; Jacques V expira de désespoir ; Marguerite, femme du Dauphin de France, mourut désolée à dix-sept ans, en s'écriant : — Fi de la vie! ne m'en parlez plus! Marie Stuart et Charles Ier furent décapités ; Jacques, son fils, perdit le trône, et sa race s'éteignit dans l'exil. Sur neuf souverains de cette dynastie, trois seulement ont rendu le dernier soupir dans leur lit.

Chacun a ouï parler de la terrasse escarpée de Windsor: elle a 1870 pieds de long et mesure les palais élevés par Elisabeth et Jacques VI. Les appartements, immenses et curieux, retracent toutes les époques, depuis Edouard III, fondateur, en 1347, de l'ordre de la Jarretière en l'honneur de la belle comtesse de Salisbury, jusqu'à Charles II, qui fit décorer son habitation dans le goût français, jusqu'à Georges IV, qui établit la galerie de Waterloo consacrée aux chefs de la coalition européenne, dont les portraits ont été peints par Lawrence ; triste et curieux monument de nos désastres. La salle de bal, tendue de tapisseries des Gobelins, décorée dans le style de Versailles, est la plus riche, la plus délicieuse qu'il soit possible d'imaginer. Une pièce entière est consacrée aux chefs-d'œuvre de Van Dyck : on y compte vingt-cinq à trente portraits des principaux personnages de la cour de Charles Ier, parmi lesquels, en première ligne, la famille royale, Henriette, et surtout la comtesse de Carlisle, la plus charmante femme de son temps.

Il faut s'arrêter ; il faut renoncer à décrire ce prodigieux palais dont on sort ébloui, la tête remplie d'images confuses et d'impressions diverses, comme si l'on avait traversé en quelques heures six siècles d'histoire. Windsor est vraiment royal et ne ressemble à rien autre. Pour énumérer les souvenirs qui s'y rattachent, il faudrait épuiser les annales de la monarchie. David II, roi d'Ecosse, de cette romanesque maison de Bruce, dont lord Elgin est le dernier rejeton, y fut prisonnier, en même temps que notre roi Jean, d'Edouard III, qui se donna, un certain jour de Noël, la satisfaction de dîner entre ses deux augustes captifs. La poésie a consacré ce lieu féerique; Pope l'a chanté, ainsi que Shakspeare, et lord Byron a répandu son fiel sur les tombeaux qu'il abrite. On n'a pas oublié la pièce satirique écrite à propos du Prince-Régent, qu'il avait vu à Windsor, entre les cercueils de Henri VIII et de Charles Ier ; pièce qu'un traducteur exact a ainsi

versifiée :

« Des lieux les plus sacrés, renommé contempteur,
« Près de Charles sans tête est ce Henri sans cœur :
« Entre eux, cet autre objet que le sceptre décore,
« Quel est-il ? — C'est un roi : le nom seul manque encore.
« Vrai Charles pour son peuple, Henri pour sa moitié,
« En lui les deux tyrans ont revu la lumière.
« La justice ou la mort mêle en vain leur poussière :
« Les vampires royaux, farouches, sans pitié,
« Revivent. A quoi sert un tombeau, s'il dégorge
« Cette cendre et ce sang pour en former un GEORGE ? »

Il est utile et moral de citer parfois de méchants vers, afin de montrer que les passions haineuses inspirent mal les poëtes. Il est bon aussi d'observer en passant que le second vers :

« Près de Charles *sans tête* est ce Henri *sans cœur...* »

n'est qu'un pitoyable cliquetis de mots, attendu que *sans tête*, étant pris dans le sens propre, et *sans cœur* au figuré, les deux termes ne sont point en rapport et ne font image que pour l'oreille. Répétée partout, cette sortie rendit



Boxeurs. La lutte (pages suivantes).

Byron plus populaire, un moment, que le poëme d'Harold ou de Lara ; salutaire enseignement, bien fait pour inspirer le dédain des partis.

Mais Windsor vit s'épanouir des fleurs moins épineuses, d'un parfum plus suave. La muse écossaise y balbutia ses premiers chants qu'elle a dictés à Jacques I[er], prisonnier dans la tour ronde où l'amour, sous les traits de Jeanne de Beaufort, vint charmer son exil. Captif, il la couronna de poésie ; redevenu roi, il la plaça sur son trône, et plus tard, il répandit son sang et son âme expirante sur le sein de cette fidèle épouse.

C'est à Windsor, dont il a célébré les solitudes, que Surrey, le doyen des poëtes anglais, a chanté, sous le nom de Géraldine, la fille de lord Fitz-Gérald. Fils du duc de Norfolk, Henri Howard, comte de Surrey, avait été élevé avec le duc de Richmond, fils naturel d'Henri VIII, à Windsor qui depuis devint sa prison, et qu'il quitta pour aller à l'échafaud. « Quel cachot, s'écriait-il, serait plus « cruel que le superbe Windsor où j'ai passé mes jeunes « ans dans l'enivrement des fêtes avec le fils d'un roi ! »

Mais ni ces touchants souvenirs, ni l'aimable talent de Surrey, ni l'éclat de ses services militaires, ne réussirent à protéger cette tête ombragée de lauriers, contre l'humeur soupçonneuse et vindicative du meurtrier de Catherine Howard : Surrey, le Pétrarque du Nord, périt à vingt-sept ans. Deux siècles après, Pope, errant parmi ces ombrages, rencontra cette ombre désolée, et le poëte vengea le poëte.

Nous quittâmes Windsor à une heure, la tête encombrée d'une cohue de belles choses, et livrés à cette satiété qui laisse l'esprit abattu ou désireux de se reposer dans la distraction des contrastes. Il régnait dans la ville un mouvement prodigieux. Fiacres, omnibus, équipages de maîtres, tapissières marchandes encombraient les rues, jonchées de piétons : chacun courait vers *Ascot-heath*, pour assister à la plus belle des grandes courses de chevaux de la Pentecôte. La bande française se divisa : les uns, harassés et grognons, craignaient d'affronter cette foule et de dîner trop tard ; d'autres, enivrés du bruit et attirés par l'admiration publique, brûlaient d'aller aux courses : l'occasion était précieuse, unique, la journée tiède et riante ; nous nous hissâmes deux ou trois sur l'impériale d'un omnibus dont le maître nous étrilla d'importance ; et fouette, cocher !

C'est vainement qu'il fouettait : ses haridelles, d'un roux tirant au jaune, aspiraient à la tombe ; elles trottinaient l'œil morne et la tête baissée, genre de mélancolie, quoi qu'en dise Racine, exclusivement propre aux rosses les plus viles, et inconnu des *superbes coursiers*. Il fallut près d'une heure et demie pour parcourir six milles, le long d'une route étroite, mal entretenue, et où les roues s'enfonçaient dans une poussière mouvante que soulevaient en épais tourbillons les voitures qui nous devançaient.

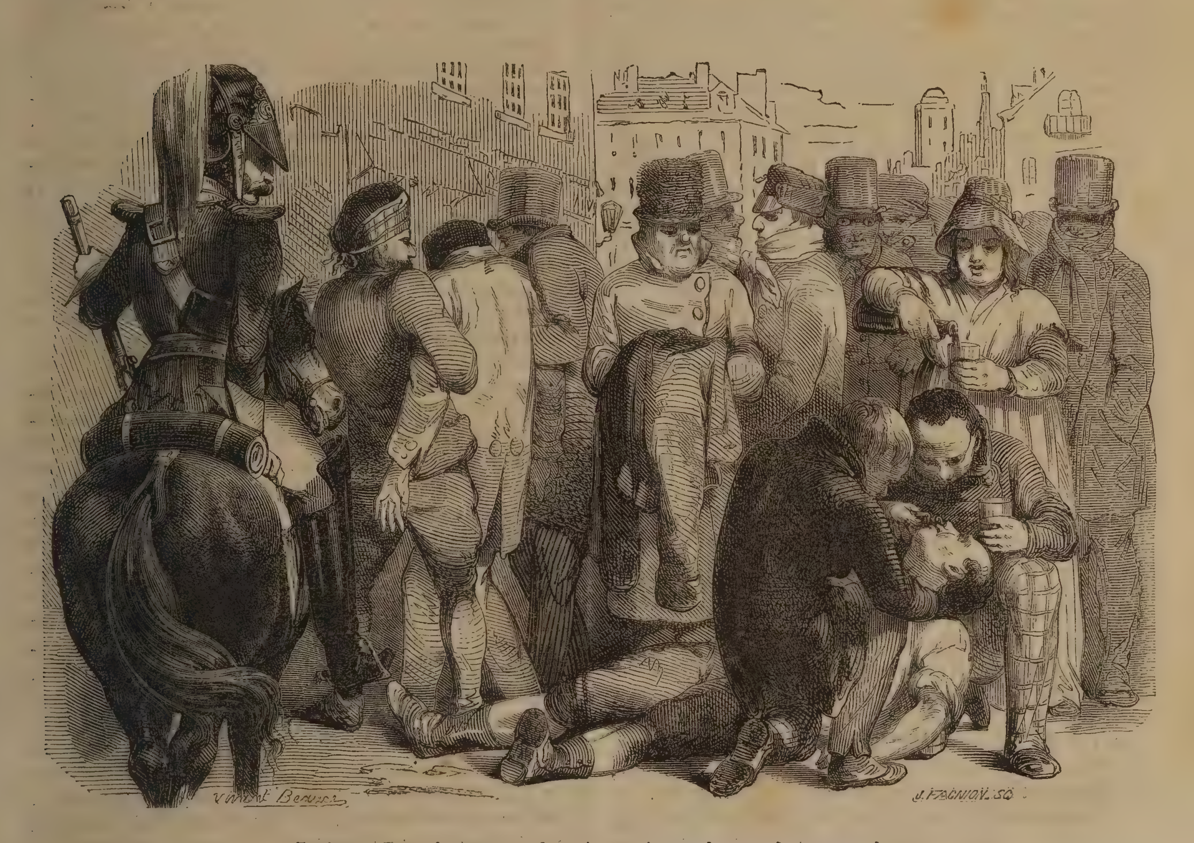
Ascot est une lande inégale, montueuse, aride, dans un désert qui arrive au pittoresque à force de désolation. Au sommet du plateau mal nivelé, on a construit dans cette Thébaïde une maison avec des tribunes, des galeries et des estrades, jusqu'au faîte de la toiture. Cette ruche, garnie de têtes de curieux et de femmes bariolées de mille nuances vives, offrait de loin l'aspect d'une gigantesque pyramide de fleurs animées. Au pied de cette cascade humaine, des deux côtés du *turf*, se pressait une population de quinze, de vingt, de trente ou de quarante mille âmes ; ces multitudes sont impossibles à évaluer, à moins d'une grande habitude.

Procédons avec ordre : en quittant la voiture, nous cheminâmes d'abord dans du sable mouvant, çà et là persillé de genêts rabougris et d'herbes fauves. Au delà, se présentait un camp formé de deux à trois cents tentes en toile grise ; ce sont des cabarets, des cuisines, des salles à danser, des remises et surtout des écuries destinées à héberger les chevaux des équipages rassemblés là au nombre de plusieurs milliers.

Parfaitement établies, ces écuries sous toiles, où l'on aligne de soixante à cent chevaux, donnent un aspect militaire à la fête, qui s'empreint aussi d'une allure flamande, à raison de la multitude des guinguettes, des ivrognes, des rôtissoires en plein air, et des filles qui dansent au son du crin-crin, parfois même de la cornemuse. A deux pas plus loin, la réunion prend un air aristocratique : pressés les uns contre les autres, sur quatre files, les landaus, les calèches, les carrosses de tout genre, armoriés, pimpants et découverts, servent d'estrades aux familles et portent des essaims de jolies femmes dans tout l'é-

clat de leurs atours. Contre la corde et dans l'arène, la fête est populaire; la cohue se meut, crie, roule et s'agite. A de certains moments, tout se mêle et se confond; tout équipage devient une salle à manger, et les pairesses du royaume sablent le champagne en plein air, à quelques pas des prolétaires qui font mousser l'ale et se gorgent de poissons, de fritures et de bœuf grillé. Il faut penser aux noces de Gamache à la vue de ces amas de comestibles, tout en se disant qu'un pauvre à jeun risquerait la fringale au milieu de cette pantagruélique abondance. Dans un coin, j'entrevis un jeune couple, un mari de la veille, une mariée fraîche et blonde; solitaires heureux dans le plus épais du tumulte, ils avaient fait de leur voiture un ermitage, et dix bouteilles de champagne plongées dans des seaux de glace étaient destinées à rafraîchir leurs gosiers délicats.

Plus loin, ce sont des jeux; ailleurs, des chanteurs ambulants, des bohémiennes aux guenilles pittoresques, d'adroits filoux sous-pesant les poches et travaillant en tapinois; des danseuses écossaises à la rousse chevelure, qui bondissent et sautent la gigue des montagnes. Autour d'elles circulent des soldats rouges, la canne à la main, et des jockeys efflanqués serrés dans leurs vestes de soie bariolée.



Boxeurs. Le vainqueur et le vaincu. A gauche, un *horseguard*.

Tout à coup une cloche résonne à voix claire; il se fait un grand mouvement, l'arène encombrée se vide plus lestement que l'eau qui s'écoule; chacun prend position, tout afflue contre les barrières; on se bat, on s'étouffe; les curieux se juchent les uns sur les autres, les habitants des voitures se dressent sur la pointe des pieds, et les piétons se suspendent en grappes à tout ce qui peut les exhausser. Une course va s'ouvrir.

Il est d'usage, auparavant, que les chevaux traversant l'espace soient promenés devant la foule qui rompt les lices et va les caresser ou les voir de près. Ce mouvement est impossible à contenir: mais au second coup de cloche, tout s'efface; le silence se fait; l'émotion est au comble. Dès que le murmure confus des voix lointaines annonce l'approche des coureurs, la foule se penche et se renverse sur les solides barrières qui marquent l'enceinte. J'ai vu des gens quitter terre, s'élancer en avant comme à la nage et rester en équilibre, le ventre appuyé sur le madrier, tandis que des voisins leur grimpaient sur le dos.

Devant cette foule envahissante, les policemen imperturbables font reculer les plus hardis; un geste, un mot suffit; dans le cas contraire, on reçoit sur la tête un rude coup d'un joli bâton noir gros et court, sur lequel sont peintes en jaune et en écarlate les armes d'Angleterre, avec la vieille devise: «Honni soit qui mal y pense.»

Ce méchef faillit à m'arriver: déjà, d'un air plein d'aménité, le policeman levait son bâton, lorsqu'une volée de coups de poing reçue par derrière me fit détourner brusquement. Une dame, vieille et ornée de dents longues comme celles de la fée Urgèle, me gratifiait de ces marques d'attention. Ses traits exprimaient une fureur de singe, elle finit par me pincer jusqu'au sang, en me criant en français: — Otez-vous! allez-vous-en; cela ne vous regarde pas; vous n'êtes pas Anglais!...

On la serrait par derrière, on lui pesait sur les épaules, je résistais par devant; elle plia; je vis ses doigts crochus

se rapprocher, comme des pinces de homard, de mon bras déjà trop éprouvé que je levai et rabattis sur son épaule, en pesant un peu ; elle disparut, et m'écartant je lui emprisonnai provisoirement la tête entre mes jambes où elle s'allongea comme une couleuvre. Elle resta donc sur ses quatre pattes, et tournant vers moi son visage épanoui au fond d'une capote convulsionnée, elle me remercia : elle voyait....

Soudain, les clameurs et les trépignements redoublent : onze chevaux, le ventre rasant la terre, le cou et les jambes allongés, passent devant nous comme une nuée de flèches, avec leurs jockeys dont les vestes de gaze sont gonflées par le vent qui les rend semblables à des ballons...

Dès qu'ils ont disparu, la foule envahit de nouveau le turf et s'élance après eux. Dix mille enragés jonchent en quelques secondes cet espace abandonné naguère ; on s'interroge, on parle confusément ; la réserve britannique a disparu, l'enthousiasme est au comble ; et quand, deux minutes après, le vainqueur proclamé parcourt au petit pas les rangs pressés de la foule, le cheval est entouré, soulevé, ballotté ; on le flatte, on le complimente, et il reçoit ces hommages avec un sangfroid surprenant. En ce moment, ce n'est plus de la passion, c'est du délire, c'est de l'ivresse, c'est de la frénésie ; les chapeaux volent dans les airs, les clameurs montent jusqu'aux nues ; la foule électrisée se livre aux emportements d'une joie folle ; les battements de mains, les *hurras* produisent un vacarme effrayant et sauvage. Spectacle inouï que celui de ce peuple en démence !

Tel est l'unique et puissant élément, tel est l'effet des passions publiques en ce florissant pays. Enfin, je les voyais s'enflammer pour quelque chose, et dépasser, par *la furia* de leurs démonstrations, les plus bouillantes populations du Midi ! Gloire à ces chevaux, leurs seules amours, qui font tant d'heureux à la fois, et qui associent dans une affection commune, dans un concert d'universel enthousiasme, les classes diverses, et si fort distantes, de cette société glacée par le sentiment individuel !

Comme les êtres isolés, les peuples ont certaines aspirations fougueuses, certaines passions exubérantes à satisfaire en commun. L'antiquité païenne avait ses triomphes publics et ses solennités mythologiques ; le moyen âge eut ses pompes religieuses et ses fêtes populaires. L'Angleterre n'a plus que les divertissements hippiques ; la France est réduite aux kermesses révolutionnaires.

Étonnés à la première course, intéressés par la seconde, subjugués à la troisième et emportés par l'entraînement général, nous nous surprîmes, mes deux compagnons et moi, à suivre le torrent à grands cris. Nous voilà donc, tant l'esprit d'imitation a de force, livrés à une allégresse machinale et sans but, braillant comme des aigles au milieu de la foule, et radieux de la victoire de lord Eglington. Tout à coup nous nous regardons : l'ivresse se dissipe, et tous trois nous partons d'un grand éclat de rire.

Alors nous cherchâmes la solitude, et passant derrière les estrades, nous trouvâmes le désert à cent pas de ce tumulte joyeux : — une ferme déserte, un bois où remisaient quelques équipages abandonnés ; au loin un vallon crayeux encadré de noires bruyères qui tapissent la base des coteaux couronnés de sombres forêts de pins. Un vieux cheval galeux paissait seul, oublié dans la plaine, complétant le morne aspect de ce paysage écossais.

Déjà l'ombre s'allongeait froide au pied des arbres dorés par le soleil oblique, nous regagnâmes la route jonchée de monde ; les bruits d'Ascot nous poursuivirent longtemps sur la lisière des bois, tandis que nous retournions à pied à Windsor, dont le parc était ouvert. Nous revîmes ces pelouses vertes, ces chênes contemporains de Milton, sous le large pavillon desquels se groupaient les daims et les cerfs. Au loin mugissaient des troupeaux, les hameaux fumaient dans la plaine, et au travers d'un médaillon de verdure, au fond des allées touffues, embrasées des rayons du soir, l'ombre découpait, à la cime de l'horizon bleu, le donjon massif, les tourelles et les murs dentelés du château de Windsor.

CHAPITRE VI ET DERNIER.

Physionomie du dimanche à Londres.—Messe à *Temple-Bar.* — L'entente cordiale mise à l'épreuve. — Figaro naturalisé Anglais. — Comment on vit dans les cottages.— Derniers moments de Robert Peel : deuil public. — La docte cité d'Oxford et ses vingt-deux colléges. — De la prétendue supériorité des chemins de fer britanniques.—La vie est un voyage... — Souvenir au peintre Louis Haghe. — Rencontre du *Solitaire*... en jupon.—Pèlerinage aux ruines de Kenilworth. — Un château des fées : Warwick. — Légende du comte Gui le géant. — Découverte fortuite, à *British-Institution*, d'un chef-d'œuvre inconnu : Sophonisbe Angussola.—Brighton.— De la pruderie anglaise. — *Hastings* et Guillaume le Conquérant. — *Battle-Abbey*, tombeau d'Harold. — Les exilés de *Saint-Léonards on Sea* : Louis-Philippe et le roi Lear. — Voyage en patache : *Sussex* et *Kent* à vol d'oiseau.—Retour en France.—Les carillons de Calais.—Fin.

Après une semaine entière de travail sans relâche, d'insomnie, d'activité, de plaisirs et de fatigue, Londres, accablé, succombe et puise des forces nouvelles dans un repos de vingt-quatre heures. Dès le samedi au soir, aux approches de minuit, la ville prend un autre aspect, le mouvement cesse, et le lendemain le soleil se lève sans réveiller la cité, dont les rues si passantes sont mornes et closes comme celles de Bruges, de Pise, ou d'Aix en Provence.

L'agitation des jours précédents rend nécessaire à tous cet entier désœuvrement, seule concession faite à la nature, dans ce pays où la vie est factice et tourmentée. Pour les uns, c'est l'heure du sommeil ; pour les autres, l'unique occasion de respirer l'air en liberté. En général, on apprécie mal le côté logique et salutaire du dimanche anglais, et en se restreignant à la physionomie extérieure de l'institution, on néglige d'en signaler l'opportunité. Veiller seul au milieu d'un monde endormi, c'est être placé dans une situation où l'on est certain de s'ennuyer : ce rôle est celui des Français au delà de la Manche.

Comme la mauvaise humeur s'en est mêlée, ils ont exagéré la sévérité religieuse qui préside à cette journée de récréation obligée. Nombre de gens croient, sur des récits forcés, que l'on serait mis à l'amende si l'on jouait chez soi du piano, de la flûte ou du cornet à piston. Il n'en est rien ; les lois du pays ne sont pas bienfaisantes à ce point. Chacun a ouï conter que l'on est réduit à jeûner si l'on n'a pas fait ses provisions la veille, attendu que l'on ne trouverait pas même à acheter du pain. La vérité est que les boulangers, les marchands de charcuterie, de tabac, les oyster-rooms, les cafés, les tavernes, les restaurateurs, les pastry-cooks, laissent leur boutique ouverte toute la matinée, jusqu'à onze heures. A cet instant, l'on ferme, sous prétexte des premiers offices, et chacun est censé se rendre aux églises. De une à trois heures, on entr'ouvre de nouveau les boutiques aux chalands, puis on les referme jusqu'à cinq, pendant le prêche ; après quoi il est permis aux restaurateurs, ainsi

qu'aux taverniers, de donner à boire, à dîner, ou à souper à tout le monde.

Ce qui montre à quel point, durant la semaine, les nuits sont animées, c'est que le dimanche expire avec la soirée, et que, dès minuit, les *saloons* dansants, les cabarets à musique, etc., recommencent leurs bruits; la ville s'allume, et la circulation renaît.

Les établissements publics sont fermés le dimanche : musées, galeries, théâtres, et les églises même, hormis aux heures des cérémonies. Il est hors d'usage que l'on rende des visites, en ce jour consacré à Dieu et à la famille. Ainsi, les Anglais ne sortent guère, les équipages désertent les parcs; la plupart des gens riches vont, dès le samedi au soir, à la campagne, ou visiter quelque ville de bains au bord de la mer.

Le mobile de cette coutume est l'égalité. Ne faut-il pas que les domestiques, les gardiens des musées, les acteurs, les musiciens, aient la faculté de se reposer aussi bien que les maîtres, les curieux, les spectateurs et les mélomanes! Il est des maisons où le couvert reste mis dès la veille, afin de réduire la besogne des serviteurs; et si la fermeture des magasins est l'objet d'une ordonnance générale, c'est afin que les scrupules religieux des uns ne fournissent pas aux autres l'occasion de nuire aux premiers par une concurrence établie à leurs dépens.

Contre l'habitude de nos compatriotes, je goûtai fort le dimanche. Harassé de courses et de travail (car, pendant cinq semaines, je n'ai jamais dormi plus de quatre heures sur vingt-quatre), je me sentis profondément satisfait d'avoir du temps à perdre en conscience, et d'être préservé de tout devoir, de tout plaisir, de toute étude. Il me sembla que le désœuvrement de chacun contribuait à ma propre quiétude, et le silence dont j'étais environné, la vue de tant de gens sérieusement occupés de ne rien faire, me plongea dans une rêverie oisive, dans un assoupissement nerveux qui ne sont pas sans charme.

D'ailleurs, n'est-ce rien que de contempler une grande ville tout à coup si différente d'elle-même, et de passer, de l'aspect d'une ruche bourdonnante, au spectacle d'un camp endormi?

Deux cent mille cheminées d'usine, en s'abstenant ce jour-là de fumer, laissent planer sur la ville une atmosphère éclaircie, fête pour les yeux : sans la consécration du dimanche, Londres ne contemplerait jamais l'azur du ciel.

Mais j'ai connu des buveurs d'eau atrabilaires, qu'indigne profondément la fermeture des cabarets. Cette idée leur donne la pépie; il faut leur parler raison. Il y a quinze ans, ces établissements étaient ouverts tout le jour, et c'est depuis lors que l'on s'est décidé à prescrire aux buveurs deux entr'actes, de deux heures chacun. Dans ce pays où le peuple est enclin à l'ivrognerie, il advenait que l'ouvrier, habitué à un travail assidu, se trouvant tout à coup en possession d'un loisir de vingt-quatre heures, et ne sachant à quoi l'employer, se jetait dans les tavernes; d'autant plus prodigue qu'il avait reçu, la veille au soir, son salaire de la semaine, il le buvait tout entier, sans paix ni trêve. Le soir venu, ce pauvre diable était ivre, malade, ruiné; sa femme, ses enfants restaient sans pain.

Aujourd'hui, cet artisan digère, de onze à une heure, le porter, l'ale du matin; sa femme profite de la fermeture du tripot pour l'emmener; s'il retourne au débit, elle l'en retirera à trois heures, et, dans tous les cas, les repos forcés empêchent cet égout à bière de s'engorger; il boit moins, et peut s'arrêter. Quatre heures de réflexion sont aussi salutaires pour la tête que pour l'estomac. On le sait, au surplus; l'ivrogne animé ne cesse pas de boire; l'homme ivre, qui n'a rien *entonné* depuis deux heures, est pris du dégoût de la boisson. Ainsi les règlements sur les tavernes, comme les lois de Moïse, donnent aux intérêts temporels la consécration des institutions religieuses, ce qui constitue le génie des législations : les lois athées sont impuissantes à régler les mœurs. Depuis quatorze ans, de l'aveu de chacun, le nombre des ivrognes a diminué, et les rixes sont moins fréquentes. Ces améliorations n'empêchent pas que je n'aie vu dans le quartier de *White-chapel*, au seuil d'un *gin-house*, deux lurons mettre habit bas, prendre du champ, se cramponner sur leurs solides jarrets, croiser les poings et se boxer avec véhémence et dans les règles. Chaque coup rendait un son mat, comme un rocher qui des nues tomberait sur un banc d'argile : un nez fut mis en marmelade; un œil passé au beurre noir se violaça tout à coup. Mais un policeman survint qui entraîna les champions. Autrefois, le boxer faisait fureur, on le cultivait dans les tavernes; mais, à force de casser des têtes, on a procuré l'interdiction de cet art d'agrément. L'art se perd...

C'est beaucoup que d'avoir gagné quatre heures sur les ivrognes du dimanche; mais on en réduirait le nombre bien davantage si l'on payait les ouvriers le lundi, au lieu de les solder le samedi soir. Les sociétés de tempérance n'y ont pas songé.

Un dimanche, après avoir joui tout le matin du spectacle de ce peuple se prélassant en seigneur dans ses rues paisibles, quittant les beaux quartiers solitaires, et Regents-quadrant dont les splendides édifices dessinaient sans obstacle, du haut en bas, leur courbe élégante et grandiose, je gagnai la Cité et pénétrai dans *Temple-Bar*, où l'on achevait l'office. J'entrai, par un portail byzantin, dans une rotonde romane, couronnée de niches ogivales séparées par une centaine de mascarons très-curieux. Ce sont des masques burlesques qui font assaut de grimaces risibles. Pour contraster avec cette gaieté, huit templiers de bronze, avec le haubert, le bouclier, et de sombres physionomies, sont couchés sur leurs tombes, à raz du pavé formé de briques émaillées jaune sur brun, représentant des lions et des chimères. Plus loin, on pénètre dans l'église où priaient les fidèles, au son de l'orgue faisant retentir ces voûtes sacrées de mélodies catholiques. L'encens embaumait la nef, et l'on aurait pu se croire en France. Mais tout cela n'est qu'apparence : l'antique chapelle des Templiers n'est qu'une habile restauration; les masques sont copiés, les chevaliers mêmes ne sont pas anciens, et l'orgue et l'encens jettent un peu de poésie séculaire sur la froide réalité du culte anglican.

C'est un bourgeois de la Cité qui a rétabli, à ses frais, Temple-Bar, une des plus curieuses églises de Londres, où elles se comptent par centaines.

Après la messe, me promenant par la ville, je fus frappé de la quantité de gens qui allaient à la campagne; les omnibus en étaient jonchés; on voyait circuler aussi des tapissières voiturant tout le personnel d'un magasin, endimanché d'une béate allégresse. Leur entrain me gagna; je résolus de franchir les murs. J'avais une visite à rendre, près de Walthamstow, à une très-aimable dame, qui, habitant Paris d'ordinaire, aurait probablement assez d'indulgence pour accueillir un visiteur ce jour-là. Mais où est Walthamstow? je l'ignorais. Fallait-il s'y rendre par terre ou par eau, en voiture ou en chemin de fer? Ces questions ne sont pas d'une facile solution pour qui entend à peine quelques mots d'anglais et ne sait à qui s'adresser; car le nombre des gens connaissant Londres à

fond n'est pas commun, et ceux qui possèdent la carte des environs sont encore plus rares.

Ce n'est pas que chacun, pour vous assister, ne fasse les plus charitables efforts. Les Anglais, chez nous, passent pour inhospitaliers et dépourvus d'obligeance. En vérité, je ne sais pourquoi. Sans rien affirmer à cet égard, je me borne à livrer mes propres expériences. Or, je n'ai trouvé que prévenance, bonne grâce et humeur serviable, partout, dans toutes les classes et sans exception. Nos Français se croient aussi l'objet d'une réprobation complète, parce qu'ils portent de la barbe, et il faut avouer que cette mode est peu goûtée dans un pays où l'amour du rasoir s'étend jusqu'aux prairies. Quand les prés ont la barbe faite deux fois par semaine, un gentleman serait malvenu à ne se point raser tous les jours. En ce qui concerne les pelouses, leur Figaro est un cheval traînant sur l'herbe un cylindre monté sur deux roues par le moyeu desquelles passe un arbre attenant à quatre lames obliques qui tournent en effleurant l'herbe tondue de près. Une machine analogue sert à enlever la boue des rues; seulement, les couteaux sont remplacés par des brosses, et tout est également précipité dans un cylindre.

Mais voilà que nous babillons au hasard, sans plan ni méthode. Il n'est pas question de prés, mais de moustaches. Cet ornement alimente la gaieté britannique. Nous paraissons étranges, on nous regarde, on sourit parfois, mais sans malveillance, à moins que nous ne marchions d'un air tranche-montagne, avec un regard trop assuré. Cette allure, chez nous fréquente, est chez eux si peu de mise, qu'elle surprend dès qu'on revient en France. L'Anglais ne regarde pas autour de lui et n'aime pas qu'on l'envisage avec arrogance. Si l'on est calme, si l'on adoucit son regard, on passe inaperçu avec une barbe d'un demi-pied. D'ailleurs, la fashion commence à adopter les moustaches, qui, près des femmes, sont loin d'être un moyen de plaire : elles trouvent cela fort laid.

Il s'agissait donc de découvrir Walthamstow : j'étais dans la Cité, les boutiques étaient closes, et je faisais fond sur l'obligeance éprouvée des citadins. Il était écrit que je ferais, à cet égard, des expériences très-édifiantes. Voici quelle fut mon Odyssée :

Un marchand de tabac me conseilla d'aller à *Bishop's-gate street*, n° 50, où je trouverais probablement des voitures. Cette rue était loin et d'un accès difficile. Il fallut plusieurs fois demander le chemin, et sur une dernière indication, je parvins à un carrefour où trois rues s'offraient du même côté. Nouvel embarras. On me frappe sur l'épaule; c'était le dernier passant questionné qui, prévoyant mon hésitation, s'était détourné pour me suivre à mon insu jusque-là, pendant près d'un quart d'heure. Il sourit d'avoir si bien deviné, me désigna la bonne route et s'en alla sans attendre mes actions de grâces.

A Bishops'-gate street, il advint que mon premier guide s'était mépris sur le numéro. La maison indiquée ne m'offrit qu'une taverne entr'ouverte, où ayant pénétré, je me vis au milieu d'une troupe de buveurs, gens du peuple, l'œil alcoolisé et les pommettes rubicondes. Superbe occasion pour apprécier l'entente cordiale, je dérangeais. Les entretiens s'arrêtèrent, on me toisa. Au comptoir se tenait un garçon assez borné, dont je me fis malaisément entendre, et que je n'entendis pas du tout. Les pratiques intervinrent; c'était à qui se montrerait le plus empressé; mais chacun prétendant à se faire écouter seul, m'attirait à lui et prenait possession de ma personne. A la fin, le bureau me fut indiqué tant bien que mal. Je fus à la découverte, et ne trouvant rien, je revins au cabaret. Nouvelles explications; j'étais inepte, et ces gens, désolés, se montraient vraiment patients et bons dans leur cordialité familière. L'un d'eux prit un grand parti; jetant un regard touchant sur son verre plein, il le vida à demi, me regarda ensuite, et quittant le cabaret avec un soupir, il murmura : *Come here*, saisit mon bras et m'entraîna dans la rue. La distance était longue, il me conduisit jusqu'à la porte, frappa lui-même et me laissa.

L'heure du départ étant passée, je dus renoncer à mon projet; mais, curieux de sonder à fond la patience de ces braves gens, je rentrai une troisième fois à la taverne, où mon aspect produisit une sorte de consternation. Néanmoins on s'offrit à me conduire derechef; j'annonçai que j'avais trouvé le bureau, et pour compléter mes renseignements, je multipliai les questions, et sur l'heure des départs, et sur la distance, et sur les moyens de retour. Leur bienveillance fut inépuisable, leur bonne humeur sans mélange, leur cordialité parfaite. Et ils étaient gris pour la plupart...

J'offris un verre de rhum à celui que j'avais dérangé, et je bus à la santé de tous. On répondit par un toast aux Français. Je remerciai; ils parurent charmés. Seulement, il y en eut un qui me dit :

— Mossio, vive Louis-Philippe! Mais il fut à l'instant blâmé de cette indiscrétion.

Je n'allai donc à Walthamstow que le lendemain à dix heures. Arrivant au bureau un peu tard et à jeun, je demandai si j'aurais le temps de déjeuner et m'informai d'une taverne. Laissant son comptoir à la garde d'un cocher, le commis de la voiture me conduisit, commanda mon déjeuner et me dit de manger sans inquiétude, me promettant de me venir chercher au moment du départ. Il eut même l'attention de me réserver, au-dessus de la voiture, une bonne place à côté d'un monsieur qui parlait français. Demandez des complaisances de ce genre aux employés des diligences françaises, les plus incivils de tous les commis, et qui, gonflés d'importance, se considèrent, ridicule éminemment administratif, comme des autorités, par rapport au public...

Comme il y avait du soleil, les Anglais s'étaient munis de parapluies, et, pour se garantir de la poussière, ils avaient attaché à leurs chapeaux des voiles de gaze verte qui leur donnaient un faux air d'amazones. Nous dédaignons de tels soins; mais un Anglais qui escalade une impériale porte un coussin sous son bras. Mon voisin, qui lisait dans ma pensée, me dit avec malice :

— En France, vous êtes toujours comme Malbrough qui va-t'en guerre.

Ce garçon-là nous trouvait fort à plaindre.

— Vous possédez tout, observait-il, et ne savez user de rien, et vous vous plaignez sans cesse. Vos impôts sont si légers!...

— Peste! vous en parlez tout à votre aise.

— Voyez-vous ce petit cottage? Eh bien, il verse à l'Etat environ 500 de vos francs, pour la taxe des portes et fenêtres. A Londres, l'impôt mobilier d'un logement de 3,000 francs s'élève communément au tiers de cette somme.

— Mais vous n'avez pas de si lourdes taxes sur les viandes et les boissons; l'octroi vous est inconnu, et le sel vous revient, au détail, à 1 schelling les vingt-huit livres.

— Pour l'octroi, je pense comme vous. Comment faire cependant? Vous êtes effrayés de toute somme un peu ronde; il faut bien éparpiller l'impôt sur une myriade d'objets, et le retirer sou par sou, ce qui, soit dit en pas-

sant, en rend la perception très-coûteuse. Chaque année, vous travaillez à réduire le budget qui sans cesse augmente, au lieu de chercher à accroître les éléments de la fortune publique. Vos industries sont en baisse, votre pauvreté s'accroît ; et plus votre bourse se dégarnit, plus vous aspirez à la liberté, sans songer que la liberté des peuples est proportionnée à leur prospérité matérielle. Aussi, qu'arrive-t-il? Chaque révolution, faite au nom de la démocratie, vous ruine et vous impose un gouvernement moins libéral.



Ce que peut devenir un élève d'Oxford. Costume de chancelier anglais (pages suivantes).

— Votre synthèse n'est pas consolante ; mais elle dénote une certaine étude de notre pays.

— Je m'y trouvais après 1848, et je vous faisais la guerre à la façon anglaise : il pourra vous en coûter gros. J'ai dirigé la prise de Lyon.

— Vous parlez par énigmes.

— Notre politique ne prend dans un pays que ce qui nous est profitable. En général, par rapport au continent, elle se réduit à profiter de vos désastres. C'est ainsi que nous nous sommes assimilé la plupart de vos industries, et que nous nous substituons à vous de jour en jour sur la plupart des marchés du globe. Nous tendons à vous faire *mats* sur l'échiquier du monde.

— Bah! il nous reste encore bien des cases vides.

— Trop vides. C'est le succès le plus aisé !... Dans votre patrie, l'on n'a besoin que d'un crédit à courte

échéance, parce que l'on s'enrichit en dix ans, et que l'on ne continue pas à exercer l'état de son père. De là provient que l'on a peu d'intérêt à fonder une renommée durable; par conséquent l'on fraude sur tout, on falsifie tout pour achever plus tôt sa fortune. Aussi, votre commerce est suspect sur tous les marchés; le nôtre est d'une loyauté parfaite, non que nous soyons plus honnêtes, mais notre intérêt le veut ainsi. Rien n'est donc plus pénible aux nations que de ne pouvoir se passer de vos produits. D'où il succède, que tout article par nous offert en concurrence, est à l'instant préféré. Après votre *glorieux* Février, la fabrique lyonnaise souffrit, les ouvriers manquèrent d'ouvrage; on ne sut faire aucun sacrifice, et je songeai à tirer parti de la situation. Après en avoir conféré avec le premier lord de la Trésorerie et le président de la Cour du commerce, je traversai la France. Mais vos ouvriers sont patriotes; les embaucher était difficile, et je ne voulais que les plus habiles. On m'envoya *du renfort*... et les émeutes vinrent tout empirer. J'ai expédié, par la Suisse, le Rhin et la Belgique, trois cents des meilleurs ouvriers en soierie, et depuis lors, à un second voyage tant à Lyon qu'à Saint-Etienne, environ sept cents autres travailleurs. Déjà nos fabriques d'étoffes et de rubans sont en pleine activité; leurs produits rivaliseront bientôt; ils finiront par vous débouter. Voilà comment j'ai pris votre ville de Lyon.

— Vous êtes donc bien riche, et furieusement patriote?

— Riche, de l'argent de l'Etat, qui sait en fournir aux utiles entreprises; patriote, avec la ferveur d'un néophyte: je suis né à Châtellerault, et Anglais naturalisé. Mais il faut ajouter que ma mère est du pays de Galles. L'intelligence, l'activité, sont d'un emploi trop rare en France, où l'on n'en tient compte; je suis entré au service de l'Angleterre, et n'ai jamais servi qu'une patrie. Mais ici que de ressources, et quels hommes d'Etat! Il m'est facile de vous en donner une idée par une simple anecdote.

— Je vous écoute.

— Lors du traité de la quadruple alliance, je me trouvais à Madrid au moment où il s'y débattait certaine question trop longue à expliquer et dont la solution, tranchée sans vous, contre vous, même, demandait beaucoup de promptitude. Il fallait conclure avant que votre gouvernement fût mis en éveil. Votre ambassadeur fut prévenu à temps, j'en fus instruit par hasard. Il allait dépêcher un courrier à Paris; la combinaison échouait si l'on ne gagnait quelques heures. Sans perdre une minute, je prends un cheval, et courant à bride abattue à la première poste, je retiens et fais partir tous les chevaux. J'agis de même à la seconde et je détourne les relais jusqu'à la frontière. L'estafette française fut attardée de quatorze heures. Je me hâtai de revenir, ma bourse était à sec et j'étais parfaitement tranquille. En effet, sur mon rapport, notre ambassadeur me félicita, me fit compter 40,000 francs, et m'accrédita, avec un traitement fixe, en qualité d'agent secret. Qui donc oserait, à ses risques, rendre un pareil service à la France? Eh bien, chez nous, tout sujet anglais est à même d'agir de la sorte en toute sécurité; indemnisé s'il échoue, récompensé s'il a réussi.

— Est-ce ainsi, demandai-je, assez dédaigneux, que vous avez conquis vos lettres de naturalisation?

— Non; rassurez-vous. Votre question procède d'un esprit chevaleresque; vous ne saurez pas faire votre chemin.

— Vous êtes, je l'avoue, admirablement corrompu.

— Nous ne vendons jamais à faux poids; nos denrées ne sont point sophistiquées; les vôtres le sont toutes, sans exception. Quant à nos principes, les voici: Tout pour le pays, tout pour la vieille Angleterre, *Rule Britannia!*... Vous le voyez, j'ai gardé le franc babil de la patrie de mon père, et je vous instruis sans réserve ni scrupule. Qu'en résultera-t-il? Vous écrirez notre entretien, car telle est votre mission; nul n'en profitera, et, pour se dispenser d'y rêver, l'on se raillera de votre récit.

— Où diantre avez-vous pris que je fasse profession d'écrire?

— Rien de plus simple. Mes paroles ne vous frappent que par le côté paradoxal; mes critiques, au travers de votre patriotisme, ont une saveur dont l'âcreté vous plaît; causeur de votre nature, vous m'écoutez avec une attention gourmande et vous jouez la bonhomie. Vous restez pensif un moment, comme un homme qui met ses impressions en ordre, et la question qui succède à ces pauses s'offre dans la série logique des idées. Vous glanez, vous recueillez; que faire de ces provisions-là, sinon de la prose? Enfin, vous projetez sur les campagnes des regards froids et attentivement prolongés, qui dénotent l'étude. Allons, vous êtes un littérateur.

— Et vous en êtes un autre, mais, échoué sur l'écueil de la réalité. Votre activité n'est point dans l'imagination, elle est dans l'esprit et constitue tout l'homme. Votre héros, c'est vous-même, et ce héros, la vie pratique l'a absorbé. Cependant, par un reste d'habitude, vous broutillez des observations pour votre agrément. Je crois à votre campagne de Lyon; quant à l'anecdote de Madrid, je la connaissais; vous n'en êtes pas le véritable auteur, mais le metteur en scène. Instrument souple et caché, vous ne réussirez qu'à être riche, à la condition de faire le sacrifice de la renommée.

— J'y consens de bon cœur. Tenez, il n'y a rien à moissonner là-bas; vous devriez vous faire Anglais!

A ces mots, je partis d'un grand éclat de rire.

— Très-bien! reprit-il; vous avez plus d'espoir que d'amertume, et vous possédez une position.

— Fort humble, je vous le jure; mais je sais me borner.

— Adieu donc, bon courage! nous voici arrivés à l'angle du chemin de Walthamstow.

Le temps avait passé très-vite, grâce à la bizarre faconde de ce compagnon de hasard. Son entretien contenait des faits singuliers; je l'écrivis en l'abrégeant, mais sans y rien ajouter.

La voiture m'avait déposé sur une route solitaire, bordée de grands ormes secoués par le vent; le terrain était sablonneux; le pays ressemble à la plaine Saint-Denis, avec plus d'ombrages; et un coteau bas, du côté du midi, le sépare de Londres.

Çà et là, sur le chemin, se succédaient quelques cottages, et j'ignorais la situation précise de celui de Mme F... Je pris le parti de sonner à toutes les grilles. Dès la première, je reconnus mon erreur, en voyant accourir sur le seuil le personnel d'un pensionnat de jeunes filles. Plus loin, autre *boarding-scool;* ailleurs, troisième pension, et de même partout. Un facteur de la poste me tira d'incertitude en me désignant le logis demandé. Je sonne, j'entre: nouveau pensionnat!

On sait que les familles anglaises sont fort nombreuses; on y compte les marmots à la douzaine. Or, dès qu'un étranger apparaît, les petits garçons, honteux et timides, s'enfuient se cacher; tandis que les filles, déjà pourvues de l'assurance propre à leur sexe dans ce pays, accourent, curieuses de regarder le visiteur. Dans une de ces prétendues pensions, j'eus le temps d'apercevoir, par une fenêtre basse, quatre petites filles, alignées de front et

dressées à marcher droit, le buste effacé, les coudes au corps et l'œil fixe, par un sergent instructeur de l'infanterie de la reine. Dès lors, je m'expliquai pourquoi les soldats m'avaient paru marcher comme les dames anglaises; c'est que celles-ci sont stylées à l'école des fantassins.

Il me fut très-doux de rencontrer, au cottage de Walthamstow, une aimable personne, qui unit à la gravité des mœurs anglaises les grâces de l'esprit français, et auprès de qui je retrouvai cette bienveillance épanouie qui distingue l'accueil de nos compatriotes. Presque aussitôt le fils de mon hôtesse vint tout rondement m'embrasser comme un vieux camarade, ce dont j'eus le cœur un peu dégourdi, tout gelé qu'il était depuis un mois par le contact des produits si bien cristallisés de l'éducation britannique.

C'est que là-bas les enfants sont élevés en serre froide par l'institutrice, qui, pour mieux les *réussir*, éloigne d'eux l'influence des parents, et ne quitte jamais la couvée. Elle vit avec eux le jour et la nuit. La mère assiste silencieuse à certaines leçons, dans le *scool-room*, et remonte seule à son appartement. Dans les maisons anglaises, où les mœurs viennent se mouler, la cave appartient aux cuisines et à la domesticité. Improprement ici désignée, cette cave, pareille à une crypte, est séparée de la rue par un fossé en maçonnerie protégé par une grille, dans lequel les croisées prennent jour. Ainsi, dans les rues neuves, entre la façade des maisons et le trottoir, il y a un espace vide de deux à trois mètres de largeur. La grille est interrompue devant la porte du logis, qui sert d'entrée aux maîtres, et le service a son escalier particulier, pris sur l'épaisseur du terrassement. Sur la façade postérieure du bâtiment, on a ménagé d'ordinaire une petite cour à la hauteur des cuisines; le rez-de-chaussée du côté de la rue devient un premier étage sur le derrière. Donc les maîtres entrent, sortent, reçoivent, le tout à l'abri de la curiosité des domestiques. Le rez-de-chaussée contient la salle à manger et les appartements destinés à l'enfance; le salon, les chambres de maîtres occupent l'étage supérieur. Fontenelle, qui n'aimait pas les marmots, eût goûté cet arrangement, justifié à demi par la surabondance des enfants dans chaque famille.

Mais cet austère usage souriait moins à Mme F..., qui adore son fils et possède assez de tact et d'esprit pour le gâter sagement. Aussi contraste-t-il d'une manière avantageuse avec le sauvage petit troupeau de sa belle-sœur. Les enfants mangent à part, à d'autres heures que leurs parents; mais ces derniers, mettant à profit le dîner de la petite famille, en prélèvent, sous le titre modeste de *goûter*, les substantielles prémices. Je fus convié à cette collation, trait-d'union entre le déjeuner et le dîner. Elle se composait de bœuf à l'étouffée, d'un saumon, d'un plat de jardinage et d'un gâteau... mural. Tels sont les délassements d'un estomac britannique.

De retour à Londres, je remarquai, à l'angle de Fleet street, la boutique du *Sunday-Times*, journal du dimanche à l'usage du peuple; laquelle boutique, fermée la veille, m'avait scandalisé par l'insolence des placards dont la devanture était souillée. Le samedi précédent, sir Robert Peel avait soutenu contre lord Palmerston, à propos de l'affaire de Grèce, sa dernière lutte. Redoutable, éloquent comme toujours, il avait néanmoins reçu un échec, et le *Sunday-Times* couvrit d'opprobre ce nom respectable. Nous n'avons pas l'idée de cette licence grossière. Sous les rubriques de TRIUMPH !!! de SHOCKING ACCIDENT AT S. ROBERT PEEL, ce noble champion des idées progressives était traité de *renégat*, de *criminel*, de *lâche*, de *traître*, d'*atroce*, et autres aménités.

Or, à l'heure même où je déchiffrais ces indignités, Robert Peel, revenant du palais Buckingham, et traversant Saint-James-Park, était lancé sur le sable de *Constitution-Hill* par son cheval, qui, en retombant sur lui, écrasait à deux reprises le corps du célèbre orateur. Donc, le *Sunday-Times* se hâta le lendemain de gratter ses affiches et de les remplacer par des placards élogieux tout aussi excessifs. La foule se pressait pour lire le bulletin sanitaire du malade; la consternation était à son comble. Londres passa trois jours dans une angoisse profonde. J'ai vu des gens aller cinq fois par jour prendre des nouvelles à la porte de Robert Peel. Le petit jardin de White-Hall était sans cesse encombré d'une foule morne, silencieuse; et, à minuit, en rentrant chez moi, je retrouvais encore ces ombres inquiètes. Un soir, on répandit le bruit que le mal avait empiré; la reine devait se rendre à Covent-Garden, et, dès six heures, une foule épaisse jonchait les trottoirs des rues, de Kings street à l'extrémité de Pall-Mall, environ l'espace d'une demi-lieue. — Si la reine sort, disait-on, l'état du malade n'est point désespéré.

Cette foule se tint là, patiente, immobile, jusqu'à dix heures. L'équipage royal ne parut pas, et le peuple s'écoula dans un silence lugubre. En revenant au logis, tristement impressionné de cette douleur publique, si honorable pour le représentant et pour ses mandataires, je passai sous les fenêtres de l'hôtel de M. Peel. La nuit était fort noire, les groupes muets et tournés vers la grille, séparée, par un petit jardin, de la maison au rez-de-chaussée de laquelle brillait d'une lueur faible un seul flambeau.

—Cette nuit, pensai-je, est plus sinistre que les autres...

Sans savoir à quelle fin, j'attendis... Au bout d'un instant, un policeman sortit de la maison, et vint jusqu'à la grille, dont chacun se rapprocha sans bruit. L'homme dit en anglais, d'une voix calme :

— Il est mort...

Je tirai ma montre; elle marquait dix heures et cinquante minutes.

Soudain, la foule s'éparpillant disparut à grands pas, sans qu'on entendît articuler une syllabe. Une heure après, Londres entier connaissait l'événement et prenait le deuil du plus grand de ses hommes d'Etat.

On se figure difficilement chez nous ce que furent la consternation publique et l'effet de cette douleur unanime. Les visages étaient abattus, les rues silencieuses, les affaires languissantes; toutes les nuances des opinions s'étaient effacées. En Angleterre, où l'opposition n'est point absolue ni systématique, mais inhérente à la question du moment, elle est aussi régulière, aussi salutaire, aussi *gouvernementale* que le cabinet même, et l'accord subsiste sur tous les principes fondamentaux. Telle situation rend les torys nécessaires, telle autre rend plus opportune la direction des whigs; mais les deux partis, également nationaux et désintéressés, coopèrent à la même œuvre. Peel mourant était, pour la patrie une et indivisible, un guide éprouvé qui tombe, une gloire qui s'éclipse, un flambeau qui s'éteint.

La puissante et profonde unanimité d'un sentiment si juste, spectacle si étrange pour un Français, inspirait une haute idée de la conscience politique et de l'intime accord des éléments divers de la société anglaise.

Le lendemain matin, au lever du soleil, j'allai réveiller mon vieil ami Evariste F... que l'on rencontre volontiers

partout ailleurs que chez lui. Nous avions jadis fait ensemble quelques centaines de lieues sous un autre ciel; et l'avant-veille, je l'avais rencontré dans la rue sans surprise, comme douze ans plus tôt sous la bâche d'un *corricolo*:

— Où donc allons-nous? demanda-t-il en se frottant les yeux.

— Nous partons pour Oxford.

— *Per Baccho!* s'écria-t-il, c'est une idée !

Et tout en fredonnant certain couplet de l'opéra de l'*Eclair* sur l'*Université d'Oxford*, il mit ses guêtres avec célérité.

Le train direct franchit si rapidement les soixante et trois milles qui séparent Londres de la ville des écoliers, qu'au bout d'une heure et demie, découvrant à droite,



Oxford. Escalier de Christ-Church-college.

derrière une rangée d'arbustes, un dôme, des campaniles, une flèche et des tours, nous nous interrogions sur le nom de cette ville inconnue, quand un monsieur long, fluet, et tout de noir habillé, s'écria : — Nous arrivons à Oxford.

C'était un homme de cinquante ans, d'un aspect professoral : figure anguleuse, nez pointu fait pour sarcler le jardin des racines grecques; lèvres minces, affilées au latin; œil de coq, dressé à la vigilance. Il avait pris place à côté de nous à la station où nous avions laissé, sur la gauche, le chemin de Bristol pour prendre l'embranchement d'Oxford. Notre isolement, notre presque ignorance de la langue du pays l'émurent.

— Ces Français sont vraiment étourdis! disait-il à sa femme et à sa fille en anglais que nous n'étions pas censés comprendre; ils ne doutent de rien.

Puis, se tournant vers nous:

— Comment allez-vous faire? les écoles sont en vacance, et je n'ai personne à qui vous recommander. Les guides d'Oxford ne parlent pas français, les habitants de la ville non plus; vous n'êtes vraiment pas prudents, et si vous ne m'aviez rencontré par hasard pour vous piloter, vous risquiez de revenir sans avoir rien vu.

Nous nous confondîmes en remerciements.

— Je ne suis pas moi-même, poursuivit-il, entièrement maître de mon temps. Nous allons pour affaire d'importance à Oxford, d'où nous partirons ce soir. Néanmoins, vous ne pouvez être abandonnés de la sorte, et je tâcherai... Vous êtes d'âge à marcher vite. Mais enfin, comment aviez-vous compté vous en tirer?...

— Monsieur, répondis-je, on ne m'a jamais vu désespérer de l'imprévu : nous comptions sur vous, et nous vous attendions avec confiance et tranquillité.

— La foi dans la Providence est une vertu, quand elle ne va pas jusqu'à la présomption. Qu'allez-vous voir à Oxford?

— L'alme, inclyte et vénérable Université.

— Curiosité d'artiste, en un mot. Le collége de l'Université... Mais on en compte vingt-deux, de colléges de l'Université! Oxford n'est qu'un concile de colléges.

Il pensait nous terrifier.

— Oh! murmura Evariste; nous avons bien fait de venir ici.

— L'essentiel, pour des étrangers, c'est de visiter les plus beaux et les plus curieux. Je vais vous y conduire successivement, vous recommander à chaque porte, et en me quittant vous reverrez le tout à loisir.

Voilà un homme comme on en voit peu, et un Anglais comme il s'en trouve beaucoup. Dès que l'on eut mis pied à terre, notre cicérone bénévole déposa sa famille avec son petit bagage dans une maison, et sans perdre de vaines paroles, il s'allongea comme un limier le long du mur de *Saint-Aldate street*. Nous le suivions avec peine, jusqu'au moment où nous nous décidâmes à courir derrière ce compas ambulant, qui arpentait à pas d'autruche.

En peu d'instants, par des cloîtres étranges, sous des voûtes gothiques et des passages bizarres, en traversant des cours, des jardins, des arcades, nous eûmes accompli le tour de la ville, assez pelotonnée et peuplée de vingt-huit mille âmes. Nous entrevîmes éblouis, le long de ce chemin fantastique, des miracles d'architecture, des profils admirables, des pignons, des ogives, des statues, des palais cloîtrés de tous les siècles, de Guillaume le Conquérant à Charles II. Plus étrange, plus somptueux, plus imprévu que Bruges ou Nuremberg, Oxford est une des merveilles de l'art du moyen âge.

Tout en multipliant les explications, notre protecteur examinait sa montre à chaque pas, répétant : — C'est que je suis bien pressé... Allons, venez vite encore de ce côté... (Et il redoublait le pas. Nous soufflions comme une locomotive qui file à vapeur perdue.) Grand Dieu! reprenait-il, plus que dix minutes! si j'allais manquer la leçon d'architecture byzantine! que penserait l'illustre docteur Speaghulf!

Il eût été bienséant de lui rendre la liberté : nous fûmes impitoyables; les bons voyageurs immolent tout à leurs desseins, et sa mésaventure nous était trop utile. En y réfléchissant, je m'applaudis de cette stoïque fermeté. — C'est, disait-il, que le docteur Speaghulf fait aujourd'hui une leçon d'archéologie à la cathédrale, sur ce monument même, et vous comprenez...

— Qu'elle sera fort intéressante, sans nul doute.

Le château de Warwick. (Pages suivantes.)

Ruines du château de Kenilworth. (Pages suivantes.)

— Combien je voudrais pouvoir vous y conduire ! Mais il faut être connu, présenté, invité, et à cette heure, je n'ai plus le temps de le prévenir ; et d'ailleurs...

Peu s'en fallut qu'Evariste, avec le dévouement du Chat-Botté, ne fît de moi chétif un Carabas d'érudition.

J'eus le temps de le calmer d'un signe, et nous achevâmes la tournée d'Oxford. Après quoi, notre digne et respectable guide essuya son grand front, nous serra la main d'un air satisfait, reçut nos remerciements très-vifs, et se sauva bien vite, en nous criant : — Surtout, jeunes gens, ne faites plus de ces imprudences-là !

— Pauvre cher homme ! grommela Evariste, nous poussons la prudence jusqu'à la férocité.

L'origine d'Oxford se perd dans la nuit des temps. La ville était déjà vieille en 729, lorsque le noble Didanus, ayant perdu sa femme Saffrida, fonda une église et un couvent dont il donna la direction à sa fille Frideswide, qui, canonisée depuis, devint la patronne de la cathédrale, où sa tombe existe encore. Cette métropole, d'un style roman très-ouvragé, ornée de belles tombes du douzième et du treizième siècle, et où j'admirai les plus anciennes stalles gothiques que j'aie jamais vues, ainsi qu'une vaste croisée ogivale en style flamboyant, chose commune en France, mais unique en Angleterre ; cette métropole curieuse a servi d'église au couvent de Sainte-Frideswide jusqu'à 1522. A cette époque, Wolsey persuada au prieur de céder au roi son prieuré, et Clément VIII ayant approuvé cette transaction, le cardinal, dévoué aux intérêts d'Oxford où il avait étudié et professé, obtint d'autres suppressions, et fonda ou reconstruisit divers colléges. Il installa, dans les vénérables bâtiments de Sainte-Frideswide, spécimens de toutes les architectures, de la maçonnerie saxonne jusqu'au portique grec, un collége dédié au Sauveur, sous le nom de *Christ-Church college*. Les lettres-patentes du roi confièrent à des chanoines réguliers l'enseignement des lettres divines, du droit civil, des arts libéraux et de la médecine. Voilà de l'unité, s'il en fut jamais.

Aussitôt l'on se mit à bâtir, avec un luxe prodigieux, sur les devis et plans de Wolsey lui-même. C'était à coup sûr un homme de goût que ce magnifique parvenu. Rien de plus imposant que cette immense cour gothique avec ses gazons verts, son campanile plus moderne, sa maison capitulaire du treizième siècle, sa vieille bibliothèque du quinzième, sa librairie nouvelle du temps de Charles Ier, et surtout son magnifique réfectoire, nef d'église éclairée par de grandes ogives ornées de charmants vitraux. Cette salle est l'œuvre de Wolsey. On y arrive par un escalier de la renaissance, dont la cage voûtée, portée sur un pilier grêle et svelte, imitant un faisceau de lianes qui se divisent au sommet en rameaux rayonnants, est fleurie de rosaces et de culs-de-lampe d'un effet exquis. La salle elle-même a cent cinquante pieds de long sur quarante, et cinquante de hauteur ; le plafond en chêne sculpté est étoilé d'armoiries. Cent portraits historiques décorent ce réfectoire boisé et meublé à l'antique, où Wicleff soutint ses doctrines, où le prince régent reçut en 1815 les chefs des alliés après la capitulation de Paris.

Ce collége est l'un des plus vastes et des plus somptueux. Le collége de l'*Université*, proprement dit, est d'un aspect plus étrange encore, avec ses deux cloîtres gothiques dont l'un est revêtu, jusqu'au sommet, de massifs d'alaternes en espalier, de lierre et de touffes de roses. La pierre en est vieille et très-écorchée. A côté de cette cour du quatorzième siècle s'ouvrant sur des jardins, il en est une autre plus sévère, environnée de petites fenêtres à plein cintre, groupées et encadrées deux par deux, d'un cordon qui trace une large grecque. Rien n'est plus imposant. L'Université existait déjà au neuvième siècle sous Alfred le Grand, qui lui concédait le huitième de son revenu. Un peu plus tard, au treizième, Mathieu Pâris signalait à Oxford la présence de 3,000 étudiants, et cette Université n'avait pas encore été enrichie des dons de Guillaume de Durham ni d'Elisabeth de Montaigu, qui l'élevèrent à une haute splendeur.

Mais comment décrire les merveilles d'Oxford ? Il faudrait un volume et des centaines de gravures pour en donner l'idée. Passons donc légèrement sur *Magdalen college*, avec son cloître chargé de colonnettes enlacées de lierre, sa chapelle fleurie, son réfectoire sarrasin, revêtu d'une boiserie en chêne, de 1521 ; ses jardins animés d'eaux vives qui jaillissent sous des arbres séculaires. Sur *Merton college*, l'un des plus fantastiques, avec son abside, sa physionomie d'abbaye, de forteresse et de manoir ; ses jolies cheminées couronnées de trèfles ; sa double cour où s'épanouit sur un corps de logis austère, un pavillon, premier-né de la renaissance en fleur ; et son cloître sombre, égayé sur les toits par un chapelet de lanternes vénitiennes. Merton, mystérieux comme Venise ancienne, et splendide comme Florence, entr'ouvre avec coquetterie le péristyle de sa chapelle orientale, plantée d'une forêt de colonnettes groupées comme des tuyaux d'orgue.

On ne doit pas omettre *Saint-Johns' college*, en face de la vieille tour romane de Saint-Michel. Le gothique s'y montre à son automne, attristé, défleuri ; mais on y admire une très-belle cour du temps de Charles Ier ; sa statue, celle de la reine Henriette illustrent le portail, flanqué de galeries sur arcades, égayées d'une légende où se déroulent des amours et des figurines en demi-relief, qui supportent gaiement les bustes antiques, nichés aux entrecolonnements.

New-College, le plus majestueux de tous, date du règne d'Edouard III ; son église admirable est décorée de stalles fort belles. On y conserve encore la crosse du fondateur, Wilhelm de Wykham, évêque de Wyton. Le fond du chœur est singulier : il se compose de quatre étages d'ogives découpées à jour sur une muraille plane. L'orgue du temps, en chêne sculpté, a été restauré habilement.

Il faut renoncer à parler d'*Oriel college*, dont les bâtiments festonnés se couronnent d'une file de pignons légers ; d'*All Souls college*, d'un style presque bourguignon, qui possède un portail mauresque et deux ailes crénelées, à demi cachées par un tronc de houx, gros comme Henri VIII. Ce houx s'entremêle au lierre et aux replis d'un figuier trapu.

Laissant les colléges de *Pembroke*, de *Lincoln*, de *Wadham*, de *Corpus*, de *la Reine*, de *Jésus*, de la *Trinité*, d'*Exeter*, et celui de *Balliol*, fondé par le père de l'infortuné roi d'Ecosse, nous ne dirons qu'un mot de la *Divine Ecole* ; ainsi nomme-t-on le collége de théologie.

Elle existait, sous la direction des moines, avant les incursions des Saxons et des Danois. C'est sous Henri VIII et son successeur que cet établissement acquit son plus vif éclat. Wolsey, Bodley, Selden, le duc Humfroy de Glocester le dotèrent richement. On y éleva un dôme, des clochetons, des cloîtres, des palais. Mais la perle des écoles, c'est la *Bibliotheca Bodleiana*, célèbre dans le monde savant. Elle occupe trois corps de logis, contient des livres rares, des portraits curieux. Toutefois, elle est d'un aspect moins saisissant que la salle *Selden*, élevée et

appropriée à son usage du temps d'Erasme. Rien de plus bizarre, de plus recueilli que ces plafonds peints, ces vitraux enchâssés de plomb, et ces bureaux massifs appuyés contre les rayons, de telle sorte que l'érudit, en écrivant, n'ait qu'à tendre la main pour atteindre les volumes. Tout est divisé par cases et compartiments en boiserie de chêne, formant des cabinets isolés ; les murs sont ornés de portraits divers, et entre autres, de celui d'Erasme, grand comme nature, et avec les deux mains, par Holbein. C'est le meilleur des portraits du plus ancien précurseur de Voltaire.

Dans cette salle vénérable, où lisaient quelques étudiants en robe noire et en bonnet carré, l'on se croyait transporté au temps de Mélanchton, de Morus ou de Luther.

N'oubliez pas de visiter *Saint-Peters church in the east*, très-vieille église, avec une crypte presque romaine sur huit piliers souterrains ; ni la galerie neuve de l'Université, au sommet de la ville. Elle contient une collection de dessins originaux, réunie autrefois par Lawrence, et acquise depuis, au prix de 7,000 livres (175,000 fr.), à la faveur d'une souscription à laquelle le comte d'Eldon contribua pour 4,000 livres. Soixante-dix-neuf dessins de Michel-Ange, cent soixante-deux par Raphaël, rendent fort précieuse cette galerie, où l'on admire, en outre, quelques peintures gothiques de Simon Memmi, de Ghirlandajo et de Masaccio.

Dévolu aux écoles secondaires, Oxford concentre à peu près tout l'enseignement transcendant. Hors de là, les seuls colléges importants sont ceux d'Eaton et de Cambridge. Les études universitaires sont complètes et comprennent les facultés de droit, de théologie, le programme de notre Ecole normale et de l'Ecole de médecine. Londres, pourtant, possède une Ecole de chirurgie et quelques petits colléges.

La jeunesse d'Oxford est, dit-on, pédante et dépensière ; c'est un lieu d'études et de plaisirs coûteux. Rien de plus singulier que de voir circuler dans ces rues antiques des écoliers en rabat, la robe plissée sur le dos, doublée en soie et munie de longues manches ouvertes, froncées sur l'épaule. Ils sont coiffés d'un bonnet noir collant à la tête, lequel bonnet, tombant en pointe sur la nuque, est couvert d'un carré d'étoffe plat et garni d'une houppe de soie. Il y a des écoliers rouges et des écoliers violets.

Oxford est un monument unique, merveilleux, et trop peu visité. Pour compléter l'impression qu'on y ressent, les carillons sont sans cesse en branle ; car tout étudiant riche, passant examens ou thèses, fait carillonner ses victoires. On nous avait dit vrai : notre littérature, notre langue sont ignorées à Oxford ; la librairie la plus achalandée ne nous offrit, en fait d'ouvrages français, que *Moustache* et *Sans-Cravate*, par M. Paul de Kock, ainsi que l'*Art de plaire*... par Eugène Sue.

Après avoir erré jusqu'au soir dans cette cité du moyen âge, nous regagnâmes le chemin de fer, qui mit cinq heures à nous faire parcourir la distance franchie le matin dans l'espace d'une heure et demie.

C'est mal à propos que notre anglomanie préconise la rapidité et l'excellente administration des chemins de fer de la Grande-Bretagne, livrés sans contrôle aux Compagnies, maîtresses absolues et tyranniques des voyageurs. Bien que les tarifs soient fort élevés, pour peu qu'un intérêt attire le public sur un certain point, ce jour-là les prix sont augmentés. Qu'il survienne une fête, un marché dans une ville lointaine, où grand nombre de gens sont forcés de se rendre, l'administration supprimera les wagons de troisième classe, pour contraindre la foule à subir le prix des voitures de seconde. En d'autres occasions, l'on supprimera celles-ci, pour ne laisser que les places de la première classe à la disposition du public.

Les places les moins chères sont à découvert ; sous de pareils cieux, on ne saurait rien imaginer de plus barbare. Les secondes, où l'on est adossé à des planches de chêne, et assis sur un banc de chêne non rembourré, sont aussi sales que des musées, et souvent garnies de portières non vitrées, fermant, par conséquent, au moyen de volets de bois. A Londres, non-seulement la pauvreté est subie comme une infortune, mais encore elle s'expie comme un crime.

Les trains ordinaires se chargeant de marchandises, on s'arrête parfois une demi-heure aux stations pour hisser des fardeaux ou déposer des ballots et des caisses. Ces stations sont si nombreuses, qu'elles triplent la longueur du trajet ; et, si l'on aperçoit de loin un voyageur attardé, on l'attend avec une patience digne des cochers de nos anciens coucous des environs de Paris. Dans la crainte que les voyageurs munis de simples billets de wagons n'envahissent les diligences ou les coupés, les administrations ont imaginé un déplorable expédient. Vers la fin de la dernière station, un quart d'heure avant l'arrivée, on s'arrête, et les employés, passant en revue les voitures, viennent demander à chacun son billet. J'ai vu pratiquer cette cérémonie à Brighton, un dimanche : trois collecteurs recevaient les *tickets* de deux mille touristes, exposés à découvert au soleil du midi, entre un mur et un pan de rocher.

Ces lenteurs, ces ennuis sont supportés avec une résignation stoïque par les Anglais dont la situation normale est d'être sur les chemins. Une fois hors du logis, une fois lancés, ils perdent de vue le prix du temps. C'est pour eux l'idéal ; et ils étaient dignes d'improviser ce vers devenu banal :

La vie est un voyage...

Un soir que je dînais chez mon ami W..., près de *Burlington-Arcade*, avec son frère, il survint les deux fils de ce dernier, jeunes gens, l'un de seize, l'autre de dix-sept ans. Pendant le repas, on se mit à causer de l'Allemagne, des bords du Rhin, de la Hollande... Les enfants écoutaient avec un visage épanoui ; si jeunes encore, ils se préparaient à parcourir ces contrées. Ils reçurent de moi quelques renseignements, et me prièrent de leur tracer un bon itinéraire, ce que je fis séance tenante. A la fin du dessert, on se lève :

— Je crois qu'il est l'heure, dit M. W..., ne vous faites pas attendre.

Après s'être excusés d'être obligés de me quitter si vite, les jeunes gens gagnent l'antichambre, prennent chacun un petit sac de cuir noir et une casquette.

— Ils vont à la campagne ? demandai-je.

Ils allaient au Tyrol, à Dresde, à Berlin, à Cologne, à Amsterdam, et s'éloignaient pour six mois, aussi peu émus que s'ils fussent sortis pour se rendre au spectacle. De la part des parents, nul fracas d'adieux, point de recommandations. L'oncle leur serra la main, en disant : *God evening !* le père leur souhaita tendrement un bon voyage et leur donna la main, sans les embrasser. Je savais les Anglais antipathiques à l'accolade : mais j'ignorais jusqu'où s'étendait cette répulsion.

On revint s'asseoir et l'on parla d'autre chose. Cependant les deux frères avaient été égayés par l'aspect de ce

départ; leurs yeux brillaient, animés des souvenirs de la jeunesse. Cette joie me fut expliquée.

— C'est le premier voyage de nos enfants; voilà qu'ils entrent dans la vie...

— Je me revois à leur âge, partant pour notre promenade d'Italie... Vous le rappelez-vous, mon frère?

— Quel heureux temps!

Ils effleuraient ce doux souvenir avec une mélancolie souriante, comme on revient à la pensée de ses premières amours.

M. W... m'engagea à l'accompagner à une soirée où il ne pouvait se dispenser de paraître; et, comme je m'excusais sur mon costume négligé:

— Je vous ferai, ajouta-t-il en souriant, passer pour un original.

On peut juger si je rejetai cette proposition, qui, du reste, montre à quel point la sévérité de la tenue est rigoureuse.



Le comte de Leicester.

— Bah! murmura-t-il, vous êtes moins Français que je ne l'aurais supposé.

Ces petits piéges sont finement déguisés. L'ami W... me recommanda fort de visiter les castels féodaux de Warwick et de Kenilworth, situés à cent milles de Londres, au centre même de l'Angleterre, et je répondis:

— J'irai demain.

Vers minuit, comptant trouver Evariste F... à souper au restaurant français, je gagnai Hay-Marcket, et je finis par découvrir mon homme à une table solitaire, masqué par une hôtesse énorme qui causait avec M. Caussidière, trop gros, sur une chaise trop exiguë. L'ancien fonctionnaire de la terreur blonde et innocente de Février a engraissé dans l'exil. Sa face pleine, souriante et colorée a gardé son expression d'épaisse bonhomie, démentie par le trait fuyant d'un œil voilé, mais subtil.

Ma proposition s'offrait à propos. Kenilworth et Warwick avaient été vantés, ce jour-là même, à mon compatriote, par notre ami Louis Haghe, peintre distingué et le premier aquarelliste de ce pays, qui excelle à manier les couleurs à l'eau, et où ce genre est tellement goûté, que deux Sociétés ont réussi à établir en concurrence des expositions rivales permanentes. Plus solide, aussi habile, aussi brillant dans ses procédés que Wild, miss Setchel, Davidson, S. Robins, Fielding et Landshire, Haghe, natif de la Belgique, est plus près de la nature, compose avec plus d'art, et procède des écoles flamandes. Son ton est très-monté, son fini large, son effet profond, et son dessin pur. Ses aquarelles sont de véritables tableaux justement admirés.

Nous nous rendîmes de bonne heure, munis des renseignements de cet honorable artiste, au rail-way de Birmingham, et notre fidèle étoile envoya près de nous, à la dernière station, le guide qui nous manquait. C'était une jeune Française, laideron plein de physionomie, de vivacité et d'obligeance.

— Des compatriotes! s'écria-t-elle; rare et bonne aubaine pour une exilée!

La connaissance fut bientôt faite; elle descendit avec nous et nous conduisit, par des sentiers connus, aux ruines de Kenilworth. Chemin faisant, elle nous apprit qu'elle s'était mariée en Angleterre, et qu'elle habitait Rucby, petite ville du voisinage. Elle savait Paris à fond. Evariste est du Mans; tous les amis d'Evariste lui étaient connus. Je suis de Besançon; elle me parla de la ville, des habitants, et devisa de la chronique provinciale, comme une Comtoise. Elle me nomma de même quelques-uns de mes amis de Lyon. Nous étions stupéfaits, mais trop discrets pour la questionner. A la porte de Kenilworth, cette petite fée nous tendit la main, nous souhaita beaucoup de plaisir, et disparut vite comme un farfadet. Mal revenu de sa surprise, mon compagnon la regardait fuir en chantonnant:

« C'est le solitaire,
« Qui sait tout,
« Qui voit tout,
« Est partout, etc. »

Kenilworth, cet écrasant monceau de constructions saxonnes, de débris gothiques portés sur des bases romanes, et de massifs bâtiments contemporains de la renaissance, est presque entièrement ruiné. C'est le palais du Temps; il y a partout gravé ses armes au tranchant de sa faux: destructeur poétique et coquet, il a complété la splendeur de ces lieux pleins du souvenir de Leicester, de Henri de Lancastre, de Simon de Montfort, de Mortimer, d'Elisabeth, et de cette Amy Robsart que Walter Scott y a placée, et dont le fantastique souvenir tient plus de place que les traditions des chroniques. Les impérissables historiens des ruines, ce sont les poëtes et les romanciers.

Elevé sur un monticule, à l'extrémité d'un village très-éparpillé dans une plaine verte arrosée d'un joli ruisseau bleu terminé par un lac, et clair-semé de grands arbres, Kenilworth, entouré d'un fossé profond, étale ses débris amoncelés sur une pelouse fraîche et bien peignée. La plus vieille de ces tours, dont les proportions sont immenses et les murs d'une prodigieuse épaisseur, porte dans son enceinte effondrée une forêt de chênes et de ronces, entassés pêle-mêle avec des quartiers de rocs, des statues mutilées, des corniches émiettées, et des pans de mur en lambeaux. Cette tour carrée, percée de trous, de galeries escarpées dans les airs, d'escaliers suspendus, où les oiseaux de proie font leurs nids, de portes aériennes dont le seuil usé ne livre passage qu'aux ombres, ce donjon porté sur des assises de pierres carrées et disjointes,

se nomme la tour de César. C'est là que probablement habita ce roi saxon de Mercie, ce *Kenelph* des légendes, qui a légué son nom à l'antique manoir.

Au delà, on gravit, on descend tour à tour, à travers les décombres; on traverse des donjons, des salles gothiques recevant le jour du ciel, et dont les croisées ogivales sont éclairées de l'intérieur, au lieu de transmettre la lumière. Sous des bosquets de houx, de lierres, de troënes, d'érables, de coudriers, succédant aux dalles de mosaïque, et dont les racines entr'ouvrent lentement les voûtes, on trouve d'autres salles souterraines, du plafond desquelles sortent ces mêmes racines, reverdissant à la pointe, et ébauchant sur la tête du passant des forêts renversées. Ainsi, la nature reprend possession de son domaine.

Les bâtiments élevés par Robert Dudley, comte de Leicester, sont plus modernes et d'une élévation singulière. On y subit les ténèbres, on y respire l'humidité des puits ou des cavernes, et l'on glisse sur ce terrain gras et



Vue de Saint-Léonard (pages suivantes).

mouillé, où le ver, dans sa marche silencieuse, moule incessamment ses tristes hiéroglyphes. Levez la tête: contre ces murs sombres, effleurés çà et là par des jets de lumière, vous compterez les étages enfouis à cette heure; vous verrez les cheminées armoriées, les frises des appartements, les crampons où l'on appendit des armures, et jusqu'à des débris de peintures, voilés de mousse verte, sépulcral gazon des murailles. Des générations guerrières ont passé sur nos têtes et dorment où nous descendrons à notre tour.

Au sommet de l'inutile escalier de logis qui n'existent plus, l'œil parcourt sans obstacle ces plaines jadis ombragées par la forêt d'Arden, où joutèrent en 1286, en présence d'Edouard Ier et des dames, les cent chevaliers qui, disciples fidèles des romans de chevalerie, célébrèrent à Kenilworth l'assemblée de la *Table-Ronde*. La guerre, l'amour et la mort résument les annales de ce manoir vénéré, tour à tour prison et citadelle, qui servit de théâtre aux luttes féodales soutenues contre Henri III par Montfort et Hastings. Le vieux burg, boulevard de la féodalité, périt avec l'ère ancienne, et tomba sous le fer des soldats de Cromwell avec les derniers vestiges des époques chevaleresques.

Telles sont les phases de la longue vie de ces monuments: les rois y entassent des soldats qui les conservent aux dépens des rois. Puis le peuple, y pénétrant à son tour, ouvre les portes aux arbres des forêts; les arbres y attirent des rossignols et des poëtes.

Kenilworth, décrit et raconté, remplirait bien des pages. Son histoire est éparpillée dans les chroniqueurs et idéalisée parmi les légendes d'autrefois. Nous devons ici exprimer ce que nous avons vu ou ressenti, non traduire ce que nous avons lu. Plus tard, peut-être, et dans un autre cadre, offrirons-nous un tableau plus achevé du château de Kenilworth. Le touriste cueille une fleur en passant; il en respire le parfum, et ne l'étale point, disséquée, dans l'herbier de la science.

Après un déjeuner maigre, difficilement obtenu (c'était

un vendredi) par mon compagnon, dont le papisme scandalisa les naturels du centre de l'Angleterre, repas où l'on nous servit, pour la salade, une sauce à la crème dans un biberon Darbo (nous fûmes assez lents à nous en expliquer l'usage), nous reprîmes le convoi jusqu'à Leemington. Ce voyage de dix minutes nous transporta de Kenilworth à Warwick, chef-lieu du comté.

C'est une ville très-étalée, dans une plaine riante. Beaucoup de maisons anciennes ; un certain air de vieille noblesse ; du mouvement, des souvenirs et de la gaieté ; quelque prétention à soutenir sa dignité de chef-lieu, tel est Warwick.

Son école de Saint-John étale avec complaisance, presqu'à l'entrée de la ville, une façade du siècle d'Elisabeth, ornée de larges fenêtres bombées comme des lanternes, et coiffée de cinq pignons. L'hôpital, assez célèbre, est une maison à la suisse, d'une chinoiserie mesquine. Dans la rue principale on rencontre une porte de ville à voûte surbaissée, coiffée d'un campanile réjouissant ; enfin, l'église, sans être d'un bon style, a beaucoup d'apparence. Le gothique anglo-normand, d'un goût inférieur à celui des monuments de la France, du Rhin ou des Flandres, se prête en général bien davantage à la confusion des styles et aux corruptions du pastiche. Parmi les tombes illustres de l'église de Warwick, nous avons remarqué celle de l'illustre Leicester, ce favori d'Elisabeth, ce mignon des muses, ce héros des historiettes galantes. Pompeuse est l'épitaphe. Il eut trois femmes, ce beau Dudley : la première, il l'empoisonna ; il noya la seconde, et ne put épouser la troisième, déjà mariée, qu'en assassinant un époux incommode.

Près de ce bon seigneur sommeillent son frère Ambroise, comte de Warwick, et une foule d'autres guerriers. Ce lieu est consacré à la vieille chevalerie d'Angleterre.

S'il survenait à Kenilworth un magicien qui, touchant de sa baguette les tours en ruine et les jardins détruits, rendît aux murailles leur splendeur, aux appartements leurs meubles, leurs dorures ; aux salles d'honneur leurs trophées, aux bosquets leurs ombres mystérieuses, il reproduirait un second exemplaire du château de Warwick.

Embaumé comme un Pharaon, Warwick tout entier conservé, sourit dans la tombe où son voisin Kenilworth s'efface et s'écoule en poussière.

De ces deux castels, le temps a respecté le plus illustre et le plus étrange. Dès l'abord, on est saisi... Juché sur un tertre, au bord d'une rivière, à l'angle d'un vieux pont, non loin d'une écluse dont le bruit sonore monte aux tourelles, Warwick présente à la plaine, comme la denture d'une bête fauve, sa large façade crénelée, hérissée de donjons en guise de crocs, et dominée par des touffes sombres d'ifs, de mélèzes, de cyprès, de cèdres ; crinière épaisse d'où surgissent, semblables aux défenses d'un sanglier, des tours aiguës surmontant la masse noire des arbres du Nord. Vu du côté opposé, au milieu du parc, Warwick, emprisonné dans cet obscur et épais buisson d'arbres verts de cent pieds de haut, qui de la base du mamelon s'élèvent en amphithéâtre jusqu'aux deux tiers des donjons ; Warwick, au fond de ce labyrinthe sur lequel il paraît soutenu, apparaît inaccessible et fantastique, comme un des châteaux enchantés des vieux lais de l'Armorique.

On pénètre dans cette féerie par une poterne où s'offre, dès le premier pas, dans la loge même du concierge, un musée digne de la bizarrerie du lieu ; car il contient le glaive, le bâton, le casque et le plastron de Gui de Warwick, contemporain d'Alfred, qui tuait à coups de poing sangliers, taureaux et géants de la race païenne. Le sire Gui de Warwick avait neuf pieds de haut. Las d'exterminer des hommes trop petits, il se fit ermite, et emporta, pour faire un peu de cuisine, un pot d'airain qui a un faux air d'une cloche de cathédrale. On remuerait du foin avec sa fourchette ; car la tradition populaire, ferme sur les bienséances, lui place entre les lèvres une ancienne fourche d'arquebuse. Le comte Gui s'était retiré à l'abri d'une roche, où il vécut d'aumônes pendant longues années. Amaigri par les austérités, déguisé par sa longue barbe, il venait lui-même au château recevoir, des mains de sa femme qui le croyait mort, les dons de la charité. Elle ne le reconnut jamais, ce qui prouve combien étaient communs en ce temps-là les hommes de neuf pieds. Près d'expirer, l'ermite renvoya son anneau de mariage à la comtesse qui accourut recevoir son dernier soupir, et lui fermer les yeux. Résignée dès longtemps à sa mort, elle ne put la supporter deux fois, et le suivit, au bout de quatorze jours, dans la grotte où il gisait inhumé.

Une merveille unique, c'est l'avenue de ce château. Est-elle due à des artistes géants, est-elle une œuvre de la nature ? Que l'on se représente une route demi-circulaire, creusée à quinze ou vingt pieds de profondeur entre deux murs de roche vive taillés à pic ; ces parois servent à droite et à gauche de terrassement aux terrains du parc, aux arbres, aux lierres, aux fleurs, qui plongeant en verdoyantes cascades dans cette large rainure, revêtent d'une riche tapisserie ces rochers séparés par une route, de laquelle on ne découvre que le ciel, dont l'azur sert de fond aux cimes arrondies des arbres perchés sur l'un et l'autre talus.

Ce chemin, c'est l'ornière creusée par une roue de quinze pieds de large, chargée d'un poids effroyable, et décrivant un demi-cercle régulier, profond, dans une zone de granit à demi liquéfié.

Le premier aspect du parc, où brille, au centre de la serre, le fameux vase de Warwick, contemporain de l'empereur Hadrien, soutient la singularité de ces premières impressions. L'art d'un jardinier-poëte a mis un crêpe de deuil à ce manoir plein de souvenirs lugubres, en l'entourant d'une ceinture épaisse d'arbres funèbres, disposés avec la plus navrante fantaisie. L'if, le sapin, le chêne-vert, le houx, le weymouth éploré, le cyprès qui monte tout droit au ciel comme un cercueil enveloppé d'un drap flottant, sont singulièrement accouplés avec la pâle famille des arbres gémissants. Là frissonne le bouleau dont les rameaux se dessinent en croix argentées. A l'ombre du cèdre qui mène le deuil, suivent en files éplorées le tremble, le saule-pleureur, le peuplier blême, le buis, le sycomore, le lierre et l'acacia blanc, dont l'encens printanier et la neige flétrie, consacrés aux vierges mortes, se répandent sur les cimetières.

Envahi par l'âpre mélancolie de ces lieux de mystère et de caprice étrange, je m'arrêtai seul à l'extrémité d'une longue et double rangée de cèdres énormes qui emprisonnaient la nuit sous l'envergure de leurs grandes ailes pantelantes...

Le ciel était pur, l'eau se moirait à ma gauche au sifflement d'une bise très-fine, et il se faisait un étrange concert ; car tandis que dans cette morne et enivrante solitude les yeux erraient éblouis, le vent pleurait très-haut dans les cimes ou dans les créneaux ; un essaim d'oiseaux défilaient, par petits cris entrecoupés, leurs litanies, et dans le même temps un carillon séculaire égrenait dans l'air bleu ses notes sanglotantes et sonores.

Au bout d'un quart d'heure de cette émotion vague et

pénétrante, j'entrevis un râteau qui cheminait sur les épaules d'un homme, et tournant brusquement, je me perdis dans la nuit des ombrages, où glissant entre deux files de cyprès, comme dans un cimetière turc, j'arrivai à mon insu au portique du castrum qui se dresse, tel qu'une tombe, au bord d'un fossé noir.

A l'intérieur de la cour, et le seuil franchi, tout est lumière, tout est riant, tout est fleuri, tout est mondain, tout étincelle.

La curiosité naît, le plaisir commence; mais l'étonnement, mais l'émotion, parvenus trop récemment à leurs extrêmes limites, sont abattus et ne se réveilleront pas. Le Warwick de Shakspeare, le cachot de Clarence, le palais des Plantagenets, le théâtre lugubre des sanglants démêlés d'York et de Lancastre, a laissé fuir à travers le parc ces grandes ombres qui ont tué, qui ont gémi, qui ont aimé dans ces antiques murs. C'est sous ces arbres, dans ces carrefours que l'ombre de Richard Névil poursuit le fantôme des rois qu'il faisait et défaisait, lorsque la force et la ruse l'avaient investi du pouvoir d'effeuiller tour à tour les deux roses sur le velours du trône.

Ainsi s'est évanoui du manoir le souvenir des ombres couronnées appartenant aux premières races des comtes de Warwick; depuis Ethelfleda, sa fondatrice, en 915, fille d'Alfred le Grand, et mariée à Ethelred, comte de Mercie, dont la lignée fut dépouillée par les Normands au profit de Newbourg; depuis la souche fédérale des Beauchamp, dont le chef Gui de Warwick, surnommé le Sanglier Noir, incarcéra dans son donjon puis décapita Gaveston, le favori d'Edouard II, depuis le terrible Richard III, jusqu'à ces Dudley qui virent leur chef exécuté par l'ordre de la reine Marie.

Mais après que le roi Jacques eut donné le comté de Warwick à la famille Rich, cette demeure changea d'aspect; les spectres s'envolèrent, le luxe enrichit la forteresse transformée en un château de courtisan, et changée, un siècle après, en palais somptueux par la dynastie des lords de Brooke, de la maison de Grevish, originaire du comté où elle occupa longtemps les fonctions de *recorder* (juge-assesseur). Ils obtinrent en 1759 le droit de relever les armes de Warwick: un ours debout, appuyé sur une massue. Ces deux familles ont tout effacé sous le badigeon du renouveau, sous les arabesques dorées de leurs restaurations magnifiques. Warwick, à l'intérieur, n'est plus qu'un décor, ajusté dans un théâtre gothique d'une éclatante beauté. Nous errâmes dans ces appartements d'une distribution vraiment royale, et qui, sauf la chambre de la reine Anne, meublée en marqueterie de bois de rose, et tendue d'une vieille tapisserie admirable, n'offrent rien de bien surprenant.

Le principal intérêt de Warwick a pour objet la galerie de tableaux. Deux cents chefs-d'œuvre sont dispersés dans ces brillants salons qui contiennent quinze à vingt portraits de Van-Dyck, et, entre autres, la *comtesse de Carlisle* et *Henriette d'Angleterre*, en pied; deux toiles avec lesquelles le portrait de la marquise de Brignolles que j'ai vu à Gênes, au palais *Rossò*, pourrait seul rivaliser. En face du *comte d'Arondel*, de Rubens, placé à côté de ses *Deux Lions* de grandeur naturelle, œuvre unique en son genre de ce maître fameux, se trouve le *Vaguemestre* de Rembrandt, le plus réel, le plus vivant, le plus lumineux et le plus solidement construit des portraits du chef de l'école hollandaise. Le *Machiavel* du Titien, la *duchesse de Parme* de Paul Véronèse; *Anne de Boleyn*, *Henri VIII* par Holbein; *Gondone*, tête fine et charmante, le plus exquis des portraits de Velasquez, recommandent cette galerie trop peu connue, peuplée de personnages illustres, immortalisés par les plus grands génies de leur temps, et encadrés dans les boiseries disposées pour eux, en vue de les mettre en relief.

La cour montueuse, oblongue, inégale de ce château offre un frontispice de constructions de tous les temps; le palais, le donjon crénelé, la bonbonnière sarrasine, la renaissance païenne et le moyen âge catholique, mariant leurs styles divers, sont enchaînés par les mêmes touffes de lierre, de glycine et de vigne-vierge. Des fleurs étincellent partout, à travers ce mausolée chevaleresque, au fond duquel le passé sourit à sa jeunesse reverdie.

Si l'on met les châteaux royaux hors de concours, Warwick est assurément la plus noble habitation que puisse posséder un gentilhomme; de même que Kenilworth serait à mes yeux la plus romanesque des ruines, si je ne lui préférais Heidelberg. Cependant, l'un de ces deux castels ne donnerait aucune idée de l'autre.

Ainsi qu'on a pu le constater plus d'une fois, l'aristocratie britannique est fort enrichie des chefs-d'œuvre des grands maîtres, et recherche à tout prix les peintures précieuses. Les galeries sont nombreuses, mais l'orgueil ayant plus de part à ce luxe que l'amour éclairé et généreux de la peinture, le patriotisme ne va pas jusqu'à encourager les jeunes artistes. De même que, pour obtenir la permission de consulter un volume au Musée britannique, il faut quantité de protections et de démarches, de même aussi l'on n'acquiert pas sans peine la faculté de copier un tableau. Si vous prenez une simple note au crayon dans un musée, un Cerbère accourt, prêt à confisquer le papier soupçonné de dérober la plus légère esquisse. Cette absurde et égoïste prohibition va jusqu'au ridicule. Il me fut donné d'en faire l'expérience à Londres où je visitais, dans Pall-Mall, *British-institution for promoting the fine arts*: c'est une exposition permanente, sous la présidence de lord Ellesmere possesseur de deux beaux Raphaëls, où chaque propriétaire de tableaux envoie quelques toiles: le tout forme un bouquet merveilleux. De ma vie je n'ai vu un plus riche écrin.

Donc, je prenais une note sur un chiffon de papier, et l'on vint promptement me défendre d'user de mon crayon. Le sujet de cette note est curieux, et vaut bien qu'on en fasse mention.

C'était devant le portrait d'une jeune religieuse à l'œil noir; pâle et frais visage, aux traits doux et purs, animés d'un sourire d'ange. Le masque est encadré d'un béguin de mousseline; les mains, d'une délicatesse exquise, tiennent un petit livre d'Heures relié en rouge. Cette toile, appartenant au comte de Yarborough, est mentionnée au nº 171 du livret, et attribuée au Titien. Or, cette peinture, d'une délicatesse rare, d'un fini précieux, d'une touche spirituelle et d'une impression sévère, n'a aucun rapport avec la manière du Titien. A force de m'efforcer de deviner le nom du grand maître inconnu dont l'œuvre était sous mes yeux, qui sont très-perçants, je finis par deviner, à leur imperceptible saillie, quelques lettres noires à demi perdues dans un fond noir, et par déchiffrer, avec une certaine émotion, le nom d'une artiste illustre, célébrée par Lanzi, par Vasari, et dont Paul IV, ainsi que le roi d'Espagne, se sont tour à tour disputé les admirables productions. Madrid a, dit-on, conservé quelques portraits de ce maître rarissime; Florence en possède deux, Gênes un seul; l'Allemagne, la France n'en ont point, et l'Angleterre, en lisant ces lignes, apprendra qu'elle en possède un, une perle!

Née à Crémone, de parents nobles, vers 1530, *Sopho-*

nisba Angussola, élève de Bernardino, dépassa de bonne heure son maître, et porta l'art du portrait à ses plus extrêmes limites. Philippe II l'attira à sa cour, où l'honneur de poser devant elle fut disputé par les plus grands du royaume. Depuis, elle épousa un Moncade, qui la fixa à Palerme ; et, devenue veuve, elle se remaria avec un Lomellini, qui l'emmena à Gênes, où elle devint aveugle. Elle passait alors pour la personne de son siècle qui raisonnait le mieux sur les arts. Sa maison devint une école de théorie qui, suivant Lanzi, parvint à régénérer la peinture génoise tombée en décadence. Sa vie dura près d'un siècle, et Van-Dyck, qui eut le bonheur de l'écouter, assurait qu'il avait plus appris de cette vieille femme aveugle que du peintre *le mieux voyant*.

Telle est pourtant, ostentation à part, l'indifférence réelle des Anglais par rapport aux arts, que, parmi ces amateurs, il ne s'en est pas trouvé un seul assez habile pour dénier cette toile au Titien, ni assez curieux pour en découvrir l'auteur. Si M. le comte d'Yarborough daigne se donner la peine de fixer longtemps ses regards sur la partie gauche du fond, un peu plus bas que l'épaule de la jolie nonne, il reconnaîtra qu'il possède un morceau d'une rareté inappréciable, en déchiffrant ces mots : SOPHONISBA ANGUSSOLA VIRGO, I...TERIS AGOTI... PINX T, MDLI. L'ouvrage est de la première jeunesse de Sophonisba, d'une époque où sa célébrité n'était point établie ; et ce visage, étudié avec amour, représente probablement la sœur cadette de l'artiste, Hélène, son élève chérie, qui entra fort jeune en religion.

Les dernières journées de mon séjour furent employées en excursions. J'étais curieux de comparer Londres à la province et de constater la physionomie particulière des villes dans les comtés voisins. La législation et les mœurs religieuses ont tout nivelé ; l'Anglais est le même partout ; les vieux usages s'effacent, même au pays de Galles ; on se comporte de même à Birmingham ou à Bristol qu'à Londres, et l'on vit au pays d'York comme dans le Devonshire. Sauf l'Irlande et l'Ecosse, où je n'ai pas été, le voyage à travers les plaines de la vieille Angleterre ne fournit d'autre élément de variété que les sites et les monuments. L'unité, qui a la monotonie pour apogée, a aplani les comtés, comme il nivellera nos anciennes provinces.

A Brighton, où j'ai passé deux jours, l'on respire l'argent et l'ennui. L'été, c'est une ville de bains de mer ; l'hiver, une ville de bains d'air tiède. Abrité du nord par une chaîne de montagnes, recevant de l'Océan des courants méridionaux, Brighton, le Montpellier de la Grande-Bretagne, est une ville neuve, avec des squares comme à Londres, des palais, des hôtels somptueux. Les poitrinaires y affluent aux approches de Noël, et le feu roi Guillaume IV s'y fit construire un palais à la turque, bien qu'il ne fût point un Turc. Dans la belle saison, l'on se baigne à la mer, devant le quai, qui sert de promenade à la société des deux sexes. Les hommes vont à l'eau complétement nus, ce dont je fus surpris, connaissant la pruderie anglaise. Comme la jetée était peuplée de fort belles dames, je demandai un *caleçon*. Nommer un tel objet, c'est faire scandale ; le caleçon est *shocking*, et, de peur de choquer cette pudeur bizarre, on n'en met point. Jamais un peuple froid s'éleva-t-il à la délicatesse vraie des sentiments pudiques ?

A cet égard, les Français ont souvent lieu d'être aussi blessés que surpris ; car la pruderie du pays n'est qu'une puérile convention ; le cynisme est au fond des mœurs. Quiconque a vécu à Londres l'affirmera ; il me répugnerait d'avoir à le prouver.

De Brighton, un chemin de fer conduit, le long de la plage, jusqu'à Hastings. C'est à moitié chemin, au rivage de Pevensey, célèbre par son poétique et vieux castel, que débarqua Guillaume le Conquérant, la première fois que l'île fut envahie par un des grands vassaux de la dynastie capétienne. Plus tard, sous Philippe Auguste, Louis Cœur-de-Lion, père de saint Louis, prit terre près de Douvres, s'empara de Londres, et y fut couronné roi d'Angleterre. Mais, devenu roi de France, Louis VIII eut le bon esprit de ne point attacher, ainsi qu'un grelot ridicule, un vain titre à sa couronne. Le duc de Normandie avait bien choisi son emplacement : le sol est si bas, que l'accès en est difficile à défendre. Aussi, sous Napoléon, dès qu'on parla d'envahir leur île, les Anglais, mémorieux du duc Guillaume, s'empressèrent-ils d'aligner sur le rivage de Pevensey une file de petits forts, assez semblables à des colombiers ou à des moulins à vent sans bras. Partout ailleurs, pour opérer une *descente* en Angleterre, il faudrait monter avec des échelles sur une falaise à pic.

Accroupi sous un roc coiffé d'un château ruiné, Hastings est à plus de cinq lieues du champ de bataille où fut consommée la défaite des Saxons. C'est dans un pays boisé, montueux et sauvage, que Guillaume atteignit Harold, et l'endroit où périt le héros saxon a été consacré par la fondation d'une abbaye, monument de la piété orgueilleuse du vainqueur. *Battle-Abbey* subsiste encore, dans un site pittoresque ; le moutier normand s'est changé en une villa magnifique, où l'on trouve, à côté des habitations, de belles ruines de cloîtres, d'église, de tombeaux, et des tours effondrées sous le poids des lierres.

Hastings touche à Saint-Léonard-sur-mer, où je descendis au coucher du soleil. L'exil avait fait de ce bourg de grandes hôtelleries, une terre française. En parcourant le long quai dont l'Océan fatigue le rivage, je vis errer çà et là les derniers serviteurs de la monarchie éteinte. Bientôt la lune azura les lueurs du crépuscule, et, à la faveur du clair-obscur d'une nuit élyséenne, je reconnus les princes de la maison d'Orléans, qui circulaient à travers les groupes silencieux des promeneurs. Insouciants de l'avenir, les enfants couraient gaiement autour de leur mère, qui marchait grave et causant à demi-voix. Accablés du passé, le duc d'Aumale, le prince de Joinville passaient et repassaient, le premier soucieux, le second malade et fatigué. Ils étaient simplement vêtus, comme des voyageurs errants, prêts à changer de gîte, et leurs yeux se tournaient de temps en temps sur la façade de l'hôtel Victoria, à l'une des fenêtres duquel brillait une vive lumière. C'est là que Louis-Philippe, atteint de la maladie mortelle des souverains dépossédés, succombait lentement à la nostalgie des rois. Quelques légitimistes, des fonctionnaires du règne évanoui, venaient discuter là de vaines questions, et raviver les blessures de cette royauté qu'ils avaient conduite à l'auberge.

Agité par ces visions, je passai une partie de la nuit à ma fenêtre qui donnait sur la mer. L'air était tiède, le rivage sonore, et la pleine lune, balancée sur les flots, en argentait les cimes. A neuf heures du matin, je me promenais sur la grève complétement déserte, lorsqu'à la porte de *Victoria-House*, je vis s'élancer lestement d'une calèche une dame enveloppée d'un grand châle. En entrant avec vivacité, elle détourna la tête, et je reconnus la reine Marie-Amélie. L'exil l'avait comme rajeunie et retrempée.

Au bout d'une demi-heure, je vis descendre, le long de cette même plage, une petite calèche à bras, comme celles où l'on promène les enfants et les malades. Elle

contenait un vieillard décrépit, coiffé d'un feutre gris et mou, d'où s'échappaient de rares cheveux blancs. C'était une figure longue, maigre, pâle et recueillie; mais l'aspect austère de ces joues creuses, de ces lèvres blêmes, de cet œil cave et terni, ne rappela personne à mon souvenir; et si M. de M..., avec qui je causais, ne m'eût dit: — C'est lui! voilà ce que la colère du peuple en a fait! je n'aurais pas reconnu le spectre de la royauté sous la livrée de la mort. On arrêta la litière près d'un petit banc public, et là, sur la berge, sans quitter son siége ni la pelisse à carreaux qui lui couvrait les jambes, le feu roi reçut à son petit lever le salut des flots. Je contemplais, seul curieux, cette cour composée de trois personnes. L'une d'elles s'assit sur le banc et fit au malade la lecture des journaux.

Ma figure étrangère et nouvelle dans cette colonie fut remarquée; le moribond avança avec lenteur une main gantée en peau de daim, et il échangea quelques mots avec le général d'H...; puis, je vis un sourire éclairer d'une douteuse lueur ce visage ascétique, et ses yeux amortis se diriger sur moi. Je m'inclinai.

En quittant la rive, je jetai un dernier regard sur ce royal équipage : une calèche d'enfant sur une berge blanche, la mer bleue sous un ciel bleu ; çà et là, quelques pêcheurs tirant des filets ; et comme un point dans l'immensité, cette royauté finie. C'est sur les mornes



Cathédrale de Saint-Paul. Extérieur. (Voir l'intérieur, numéro de décembre dernier.)

rivages du comté de Kent que Shakspeare a esquissé le mélancolique profil du roi Léar, errant et dépossédé. De ces deux souverains, l'un n'est qu'une fiction du poëte ; l'autre, qui naguère tenait l'Europe en équilibre et avait fait un joug de l'olivier de la paix, n'est plus qu'un rêve... Sa grandeur, imperceptible à mes yeux dans l'immense horizon, tenait juste autant de place qu'un cercueil, un peu moins qu'un tombeau.

J'avais dîné, l'avant-veille, dans un bouge obscur, à côté des puissances redoutables, éphémères et anonymes qui ont jeté et si promptement suivi la royauté de Juillet dans le néant de l'exil.

La contemplation de ces inconstances de la fortune et des revers de la politique inspire le dégoût de l'esprit de parti ; à force de contempler les misères des victimes de l'ostracisme, on est pris du désir égoïste de revoir le sol natal. Je me hâtai de revenir à Londres, et, profitant de la diligence de Staplehurst, je traversai rapidement les comtés de Sussex, de Kent et de Surrey. On a rarement l'occasion, dans ce pays sillonné de chemins de fer, de voyager à la façon de nos pères. La voiture était propre et commode, les relais servis avec célérité, et les chevaux couraient la poste, rapides comme le vent, sur une route excellente.

Ces contrées montagneuses, entrecoupées de vallées rondes, rappellent la Bourgogne entre Semur et le Val-

Suzon, ou les bords de la Meuse de Liége à Namur; mais la culture est plus riche, les arbres sont plus touffus, et les villages, çà et là couchés au revers des coteaux, sont d'une coquetterie inconnue chez nous. Rien n'en égale la propreté; jamais la vue n'est attristée par des huttes misérables et délabrées; la pauvreté est cachée sous des manteaux de fleurs. La plus humble chaumière, avec ses fenêtres plus larges que hautes, sourit, à demi voilée par des massifs et des lianes de houblons, de lauriers-palmes, de chèvrefeuilles, d'églantines, de troënes et de lierre. Point de murailles autour des propriétés; partout des haies vives d'aubépine ou de houx, taillées à pic et d'une vigueur surprenante. Le bétail, gras et lustré, tond l'herbe menue des prés-bois, gardé par des Galatées en capote de paille ou de percaline.

Entre Staplehurst et Londres, je vis pourtant des paysans véritables : trois fermiers, avec des culottes de velours fauve à côtes, des guêtres couvrant le genou, des gilets à boutons ciselés et de larges habits du dix-huitième siècle.

La fatigue et l'ennui m'attendaient à Londres. Lassé de voir et d'observer, la curiosité repue et l'esprit harassé, je quittai l'Angleterre un matin par une pluie battante, sur le bateau de Calais, où, après une traversée détestable, je revis avec plaisir nos douaniers et nos petits soldats sur la jetée. La ville me parut noire et déserte. Comme je sortais de l'église, où l'on chantait l'office du soir, où l'orgue et l'encens s'élevaient dans la nef en vagues sonores et parfumées, je fus accueilli sur le seuil par un carillon qui fredonnait l'air : *Gentille Annette.*

Gentille Annette,
Tu ne viens plus sous la coudrette...

Je rentrais en pleine possession de la France. Après avoir parcouru la conquête du duc de Guise et fait le tour des remparts, sans découvrir la plus frêle apparence d'une autre coudrette que celle du carillon, je fus soudainement frappé de la distance énorme qui sépare l'Angleterre si voisine, de cette France où la mer m'avait ramené en peu d'heures.

Le lendemain, en flânant désorienté à travers Paris, j'ai évalué par comparaison la grandeur de Londres et l'étendue de la Tamise; je me croyais débarqué dans une paisible ville de province; au souvenir de Saint-Paul, le Panthéon me semblait une maisonnette agréable; la Seine, en mon absence, s'était réduite aux modestes proportions d'un joli ruisseau.

FIN. FRANCIS WEY.

ÉTUDES MORALES.

TROP BEAU!

I. — LA SCIENCE.

Ferdinand Fitzroy était un de ces modèles de perfection physique qu'il n'est donné à l'homme et à la femme de produire qu'une fois dans leur vie. Aussi était-il fils unique; sa faveur auprès de ses parents était telle, que rien ne fut négligé pour le perdre. Inutile de dire s'il fut gâté! Jamais livre d'étude n'attristait ses regards; en revanche, il avait toujours autant de gâteaux qu'il en pouvait consommer. Heureux, trop heureux Fitzroy, s'il avait pu ne jamais cesser de manger des gâteaux et de rester enfant! « Il faut se garder, dit le tragique grec, de croire au « bonheur d'un homme avant d'avoir vu la fin de sa car-« rière! » C'était, du reste, une magnifique créature que Ferdinand Fitzroy! Quels yeux, quels cheveux, quelles dents, quelle tournure, quelles manières séduisantes! quel charme aussi dans le nœud de sa cravate!

Il avait atteint sa seizième année, lorsqu'un vieil oncle, homme à idées singulières, représenta aux parents la nécessité d'apprendre à Ferdinand Fitzroy la lecture et l'écriture. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il parvint à les convaincre; il y parvint cependant, car il était fort riche, et Ferdinand n'avait rien à attendre de ses père et mère. Notre héros fut donc envoyé à l'école. Naturellement fin et intelligent (nous le disons sans plaisanter), il avança dans ses études avec une rapidité surprenante. La femme du magister aimait les beaux garçons : — Quel génie deviendra Ferdinand Fitzroy, dit-elle à son mari, si vous vous donnez la peine de l'instruire!

— Bon! ma chère, quelle nécessité de se donner de la peine *pour lui?*

— Et pourquoi donc, mon amour?

— Ferdinand! il est bien trop beau pour faire jamais un savant!

— Au fait, cela est assez vrai, mon cher!

En conséquence, Ferdinand Fitzroy, trop beau pour être savant, ne dépassa jamais le quatrième banc, dont il était invariablement le dernier.

II. — LA ROBE ET L'ÉPÉE.

On retira notre héros de pension. — Quelle carrière lui donnerons-nous? dit la mère.

— Mon cousin est lord chancelier, répondit le père; mettons-le au barreau.

Le lord chancelier dînait avec eux ce jour-là. On lui présenta Ferdinand.

Sa grandeur était un homme petit, à la mine sévère, au front écrasé, aux traits durs. Pour lui, laideur et beauté étaient absolument la même chose; il trouvait qu'une peau de parchemin était le teint naturel d'un légiste.

— Le mettre au barreau! dit-il, non, non, c'est impossible! Envoyez-le à l'armée; il est beaucoup trop beau pour devenir un homme de loi.

— Vous avez raison, mylord, dit la mère. Et il fut décidé qu'on achèterait à Ferdinand Fitzroy une commission de cornette dans le.... régiment de dragons.

L'instruction militaire ne vient pas toute seule. Ferdinand n'avait jamais monté à cheval sans y être hissé. C'était un piètre cavalier; on l'envoya au manége en l'accablant de railleries.

—Quel âne bâté! dit le cornette Horsephiz, qui était fort laid. — L'horrible fat! ajouta le lieutenant Saint-Squintern, encore plus affreux. — Il va déshonorer le régiment, dit le capitaine Rivaflhate, homme de très-bonne tournure. — S'il ne monte pas mieux, nous serons obligés de l'expulser, reprit le colonel Everdrill, dont l'embonpoint et l'appétit étaient sans rivaux dans la troupe. — Monsieur Bumpenswell, dit-il en se tournant vers le professeur d'équitation, emparez-vous de cette jeunesse, et tâchez qu'il n'ait pas tout à fait l'air d'un sac de farine.

— Bah! monsieur, jamais il ne montera mieux.

— Et pourquoi diable ne monterait-il pas mieux, s'il vous plaît ?

— Dieu vous soit en aide, colonel ! — Il est beaucoup trop beau pour un officier de cavalerie.

— Ma foi, c'est vrai, dit le cornette Horsephiz.

— Très-vrai, continua le lieutenant Saint-Squintern.

— Il faut nous en débarrasser, dit le colonel.

D'après cela, Ferdinand Fitzroy fut unanimement *prié* de se démettre.

Notre héros avait le sang un peu vif. Il quitta le régiment, et provoqua le colonel en duel. Celui-ci fut tué.

— Quel vaurien que ce Ferdinand Fitzroy ! dit la famille du colonel, qui jeta les hauts cris.

— Quel vaurien ! répéta tout le monde.

III. — LA POLITIQUE.

Les parents étaient au désespoir. Ils n'étaient pas riches ; mais Ferdinand était fils unique. On eut recours au vieil oncle.

Il est plein d'intelligence, lui dirent-ils, et malgré tout ce qui est arrivé il doit réussir. En conséquence, ils empruntèrent quelques milliers de livres au vieillard qui eut bientôt la satisfaction de voir son beau neveu pourvu d'un siége au Parlement.

Ferdinand Fitzroy n'était pas sans ambition ; il désirait relever son caractère. Il trima, se démena, étudia les revues et les brochures, apprit Ricardo par cœur, et annota la constitution anglaise.

Enfin, un jour il se leva pour prendre la parole.

— Quel beau garçon ! murmura un membre.

— Ça ! un fat ! dit un autre.

— Impossible qu'il soit orateur, ajouta un troisième très-distinctement.

— *Chut!* firent les membres de l'opposition, qui sourirent.

L'aplomb n'est pas donné à tout le monde, et l'on ne devient pas orateur en un jour. Découragé par la réception, Ferdinand Fitzroy commença à s'embarrasser.

— Que dites-vous là ? lui cria un de ses voisins.

— Bien débuté ! dit un autre.

— Il aime trop ses cheveux pour avoir quelque chose dans la tête, dit un troisième, qui visait à la réputation d'homme d'esprit.

— Écoutez, écoutez ! s'exclama l'opposition.

Ferdinand se rassit. S'il n'avait pas brillé, il est juste de dire que ce n'était pas non plus une chute. Nombre d'orateurs, arrivés à la réputation, avaient débuté plus mal, et plus d'un de ses collègues avaient été déclarés des phénix, qui n'avaient pas la moitié de son mérite.

Les *corn-laws leaguers* en jugèrent autrement.

— Vos Adonis ne feront jamais des orateurs, dit en nasillant un gentleman au nez crochu.

— Ni des hommes d'affaires, ajouta le président d'un comité, à face de kanguroo.

— Pauvre diable ! dit le plus poli de la troupe ; il est vraiment trop beau pour être orateur... Dieu nous bénisse ! il va parler encore... C'est à n'y pas tenir ; il faut le *tousser !*

Notre héros fut donc *toussé*, c'est-à-dire obligé de quitter la tribune.

IV. — LE MARIAGE.

Il avait alors vingt-sept ou vingt-huit ans. Il était dans toute la fleur de sa beauté, et faisait l'adoration de toutes les jeunes filles d'Almak.

— Nous n'avons rien à vous laisser, lui disaient ses parents, qui, ayant dépensé depuis longtemps toute leur fortune, vivaient alors sur leur ancien crédit. Vous êtes le plus bel homme de Londres, vous devez épouser une héritière.

— J'épouserai, répondit Ferdinand Fitzroy.

Miss Hélène Volubilis était une charmante jeune personne, ornée d'un bec-de-lièvre et de six mille livres de rente... Ce fut aux pieds de miss Hélène Volubilis que Ferdinand porta ses hommages.

Dieu sait quel vacarme firent à cette nouvelle les parents de la jeune fille !

— Ses projets sont visibles, dit l'un d'eux. Un magnifique flaireur de fortune, qui veut tirer parti de son physique.

— Beau garçon, bel ouvrage ! dit l'autre. Il a été renvoyé de l'armée et a assassiné son colonel !

— Gardez-vous d'épouser un bel homme, dit un troisième ; il n'aura d'yeux que pour lui-même !

— Et, dit un quatrième, combien aura-t-il de caprices !

— Il se fera un jeu d'exciter votre jalousie, dit le cinquième.

— Il mangera votre fortune, dit le sixième.

— Et il vous brisera le cœur ! ajouta le septième.

Miss Hélène Volubilis était une fille de sens ; elle avait été rassasiée d'hommages. Elle trouva beaucoup de raison dans les réflexions de ses parents. Assez satisfaite de sa liberté et de ses six mille livres de revenu, elle n'avait pas grande impatience de prendre un mari. Mais elle n'avait pas non plus d'aversion pour un soupirant, surtout quand c'était un aussi bel homme que Ferdinand Fitzroy. Elle ne voulut l'accepter ni le refuser formellement ; elle le laissa espérer et s'endetter avec son tailleur et son carrossier, dans la douce perspective de devenir bientôt M. Fitzroy-Volubilis. Le temps s'écoulait ; on trouva des excuses pour de nouveaux délais. Ferdinand toutefois se lassait d'attendre ; ses parents s'impatientaient comme lui. Un déjeuner à Chiswick enleva l'un d'eux ; à huit jours de là l'autre mourut d'une fièvre putride. Mais ce ne fut pas avant d'avoir béni tous deux leur fils bien-aimé, et s'être félicités de le laisser dans une si belle position.

V. — LES HÉRITAGES.

Notre héros ne comptait plus que sur son original d'oncle et sur miss Hélène Volubilis. L'oncle, quoique baronnet et d'humeur caustique, était homme d'affaires et banquier. Il regardait assez tristement la charmante frisure et les dents blanches de Ferdinand Fitzroy.

— Si je vous fais mon héritier, dit-il, j'espère que vous continuerez ma banque.

— Certainement, monsieur, dit avec empressement le neveu.

— Hum ! grommelait l'oncle, quel joli banquier !

Les créanciers pressaient Ferdinand Fitzroy, et Ferdinand pressait miss Hélène Volubilis.

— Il est bien dangereux, dit-elle timidement, d'épouser un homme si admiré ! Au moins, serez-vous fidèle?

— J'en atteste le Ciel ! s'écria l'amoureux.

— Hélas ! soupira miss Hélène Volubilis... lorsque l'entrée de lord Rufus Pimilion fit changer la conversation.

Enfin, le jour du mariage fut fixé. Ferdinand Fitzroy fit emplette d'un nouveau cabriolet. Qu'il était beau dans son brillant équipage !

Un mois juste avant la noce, l'oncle mourut. Miss Hélène Volubilis fut pleine de tendresse dans ses condoléances.

— Mon Ferdinand! dit-elle, soyez content! J'ai congédié lord Rufus Pimilion.

— Adorable bonté ! s'écria notre héros. Du reste, lord Rufus Pimilion n'a que quatre pieds et demi, et sa tête ressemble à une pivoine.

— Tous les hommes ne peuvent être aussi beaux que M. Ferdinand Fitzroy, lui répliqua-t-on.

Notre héros s'esquiva pour assister à l'ouverture du testament de son oncle.

« Je laisse, disait le testateur (qui, nous l'avons déjà « dit, avait des idées singulières), je laisse ma part de la « banque et toute ma fortune, les legs exceptés, à... (ici « Ferdinand Fitzroy tira de sa poche un mouchoir de « batiste merveilleusement brodé qu'il porta à ses yeux) « à mon cousin John Spriggs, jeune homme intelli- « gent, actif, et qui fera honneur à la profession.—J'eus « autrefois l'intention d'instituer mon neveu Ferdinand « Fitzroy pour mon héritier ; mais une tête si bien frisée ne « saurait être propre au calcul. Il faut que mon succes- « seur soit un homme d'affaires, et non un bel homme. « Ferdinand Fitzroy est trop beau pour un banquier. Ses « beaux yeux lui vaudront sans doute une héritière quel- « que part. Je lui laisse mille livres pour s'acheter une « caisse d'habits. »

— Mille diables de toi! s'écria Ferdinand en s'élançant hors de la chambre. Et il courut chez sa fiancée. Elle était absente. « Les mensonges, dit le proverbe italien, ont les jambes courtes; et les vérités, quand elles sont désagréables, les ont terriblement longues. » Le lendemain, Ferdinand Fitzroy reçut son congé dans les termes les plus obligeants.

« Je vous souhaite, disait en terminant miss Hélène Vo- « lubilis, toute espèce de prospérité ; mais je crois que « mes amis ont raison ; vous êtes beaucoup trop beau pour « un mari ! »

Et huit jours plus tard, miss Hélène Volubilis devenait lady Rufus Pimilion.

Le Parlement fut dissous. Deux ou trois jours après la séance de clôture, Ferdinand Fitzroy roulait, côte à côte avec un autre personnage, durement cahoté dans un fiacre qui se rendait à King's bench :

— Hélas! monsieur, disait le bailly, quelle pitié de mettre en prison un si bel homme!

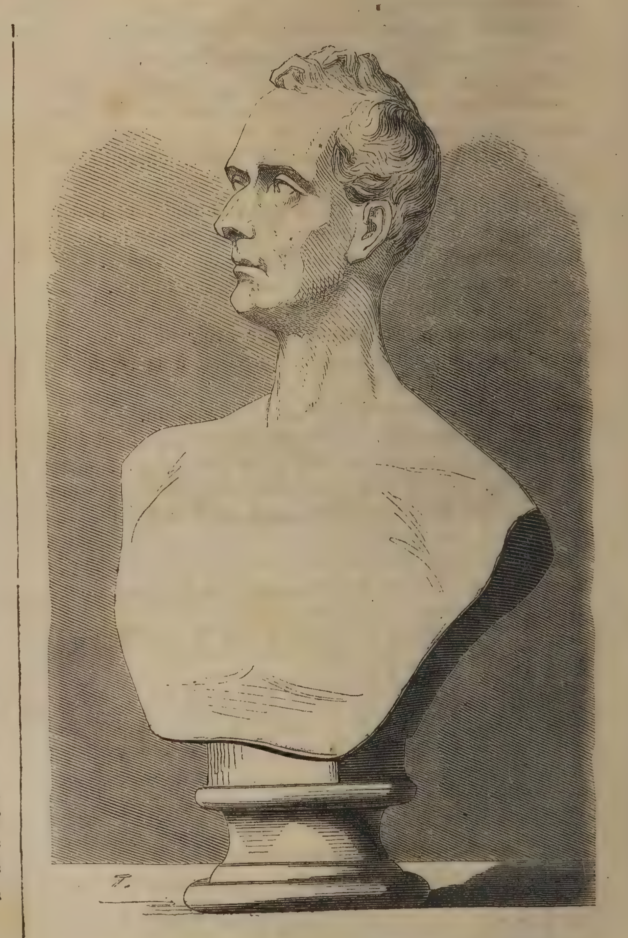
NOBLET.

CHRONIQUE DU MOIS.

SALON DE 1851.

Le comte d'Orsay est un enfant gâté de la nature. Elle l'a fait en même temps artiste et grand seigneur. On sait qu'il a été dix ans, à Londres, le modèle des gentlemen et la providence des Français exilés. Pas un ambassadeur n'a fait autant que lui pour défendre et propager au delà de la Manche nos intérêts, nos idées et nos mœurs. Les révolutions l'ont rendu à Paris. (A quelque chose malheur est bon.) Et il nous est revenu, tenant d'une main le pinceau, et de l'autre l'ébauchoir. Il les manie d'autant mieux que son instinct est plus libre et plus spontané. Artiste pour l'art, il ignore la commande et choisit ses sujets en toute fantaisie.

Après avoir peint la Gloire sous la figure du duc de Wellington, son ami; après avoir sculpté la Beauté sous les traits de la duchesse de Grammont, sa digne sœur, il songeait à reproduire le Génie dans la personne de M. de Lamartine. Il trouvait, à bon droit, qu'à l'exception d'une esquisse de M. Gigoux, non publiée, aucun des mille portraits de l'auteur de *Jocelyn* n'est digne de l'illustre modèle. M. de Lamartine, dont la figure est si frappante et si arrêtée au premier abord, a, pour qui sait observer, la physionomie la plus multiple et la plus diverse. Tel artiste a rendu l'auteur des *Méditations*, drapé dans un manteau. Tel autre a posé l'orateur se dressant à la tribune nationale. Un troisième a dessiné le défenseur de l'Hôtel-de-Ville, repoussant mille fusils de sa poitrine ouverte, et abattant le drapeau de la terreur par un souffle d'éloquence. Aucun n'a résumé toutes ces diversités dans l'unité. En un mot, personne n'a fait un Lamartine complet. C'est ce qu'a tenté M. le comte d'Orsay, et il y a réussi avec le bonheur qui appartient à l'audace. Audace est le mot, car ce buste en marbre, que tout le monde a reconnu au Salon, a été fait de mémoire, sans que l'original posât, sans qu'il en fût même instruit.



Buste de M. de Lamartine, par M. le comte d'Orsay.

Le *Musée des Familles* n'ayant pas encore donné le portrait de M. de Lamartine (qui a compté parmi ses glorieux

collaborateurs, et qui va le redevenir à l'instant pour les admirables vers que vous lirez après notre humble prose), nous avons saisi l'occasion aux cheveux et fait graver l'œuvre de M. d'Orsay, sous la direction de ses conseils.

Observez ce buste, si simple et si nu; vous y trouverez le modèle tout entier. Il n'y a que quelques coups de ciseau dans le marbre, que quelques coups de crayon dans le dessin; mais chaque trait a une telle valeur, qu'on ne pourrait le changer sans détruire l'ensemble. Toute l'attitude du corps est indiquée par un mouvement de l'épaule. On sent que le bras se lève, que le pied s'avance, que la taille se cambre. Le front du penseur médite; le regard du poëte contemple; la bouche de l'orateur va parler; le cœur de l'homme libre se soulève contre l'oppression de la foule. La sérénité antique rayonne sur le tout. Mais taisons-nous; M. de Lamartine va s'expliquer de lui-même.

Deux mots encore cependant.

Chaque figure humaine a son harmonie dans la nature. Celle de l'auteur du *Voyage en Orient* est sans contredit la noble race du cheval arabe et du lévrier grec. M. d'Orsay l'avait sentie, mais il avait peine à la rendre. Or, il vit un soir M. de Lamartine caresser ces beaux chiens qu'il a ramenés de Constantinople; il l'entendit raconter l'histoire d'un admirable coursier qu'il regrette encore. Ses poses furent si naturellement élégantes, ses expressions si naïvement superbes, que le statuaire saisit l'harmonie au passage, et courut la sculpter d'un coup de ciseau.

Les puristes du métier pourront discuter les lignes, les plans et les contours de cette tête. Quant à nous, nous ne savons pas disserter sur la nature morte en face de la vie palpitante. *C'est le buste du feu sacré*, a dit un connaisseur. Nous sommes de son avis.



Salon de 1851. *Halte après la chasse au faucon*, de M. Tony Johannot.

Béranger a laissé aussi échapper une parole charmante en sortant de l'atelier de M. d'Orsay : — Lamartine, s'est-il écrié, a toujours été heureux en gloire.

Notre gravure a une double opportunité. Après avoir figuré en marbre au Salon de Paris, l'œuvre de M. d'Orsay figure en bronze à l'Exposition de Londres. Elle en rapportera bientôt la popularité qui a multiplié en Europe les bustes de lady Blessington, d'O'Connell, de Wellington et de la duchesse de Grammont. Nos lecteurs nous sauront gré de leur en avoir donné l'avant-goût.

Laissons maintenant parler M. de Lamartine. Voici les vers qu'il a adressés au comte d'Orsay, et que celui-ci veut bien nous permettre de publier ici. Jamais, peut-être, l'auteur des *Méditations* ne produisit rien de plus grandiose, de plus mélancolique et de plus pénétrant.

A M. LE COMTE D'ORSAY.

Quand le bronze écumant dans ton moule d'argile
Léguera par ta main mon image fragile
A l'œil indifférent des hommes qui naîtront,
Et que, passant leurs doigts sur ces tempes ridées,
Comme un lit dévasté du torrent des idées,
Pleins de doute, ils diront entre eux : De qui ce front?

Est-ce un soldat debout frappé pour la patrie?
Un poëte qui chante, un pontife qui prie?
Un orateur qui parle aux flots séditieux?
Est-ce un tribun de paix soulevé par la houle,
Offrant, le cœur gonflé, sa poitrine à la foule,
Pour que sa liberté remontât pure aux cieux?

Car dans ce pied qui lutte, et dans ce front qui vibre,
Dans ces lèvres de feu qu'entr'ouvre un souffle libre,
Dans ce cœur qui bondit, dans ce geste serein,
Dans cette arche du flanc que l'extase soulève,
Dans ce bras qui commande et dans cet œil qui rêve,
Phidias a pétri sept âmes dans l'airain.

Sept âmes, Phidias! et je n'en ai plus une!
De tout ce qui vécut je subis la fortune.
Arme cent fois brisée entre les mains du temps,
Je sème de tronçons ma route vers la tombe,
Et le siècle hébété dit : « Voyez comme tombe
A moitié du combat chacun des combattants! »

Celui-là chanta Dieu, les idoles le tuent!
Au mépris des petits les grands le prostituent :
Notre sang, disent-ils, pourquoi l'épargnas-tu?
Nous en aurions taché la griffe populaire!...
Et le lion couché lui dit avec colère :
Pourquoi m'as-tu calmé? Ma force est ma vertu.

Va, brise, ô Phidias! ta dangereuse épreuve;
Jettes-en les débris dans le feu, dans le fleuve,
De peur qu'un faible cœur, de doute confondu,
Ne dise, en contemplant ces affronts sur ma joue :
« Laissons aller le monde à son courant de boue,
« Et que faute d'un cœur un siècle soit perdu! »

Oui, brise, ô Phidias! dérobe ce visage
A la postérité, qui ballotte une image
De l'Olympe à l'égout, de la gloire à l'oubli.
Au pilori du temps n'expose pas mon ombre!
Je suis las des soleils, laisse mon urne à l'ombre.
Le bonheur de la mort, c'est d'être enseveli!

Que la feuille d'hiver au vent des nuits semée,
Que du coteau natal l'argile encore aimée
Couvrent vite mon front moulé sous son linceul!
Je ne veux de vos bruits qu'un souffle dans la brise,
Un nom inachevé dans un cœur qui se brise;
J'ai vécu pour la foule, et je veux dormir seul.

A. DE LAMARTINE.

Passons du grave au doux, avec M. Tony Johannot. La chasse au faucon est terminée. Le noble oiseau de proie, excité par un long jeûne et dressé par une savante éducation, a été conduit, le chaperon sur la tête, jusqu'au champ de bataille aérien. Décoiffé devant ses victimes et lancé contre elles, il a fait, à grands coups d'aile, de bec et de dents, l'ample et vaillante curée que les veneurs rapportent à la suite de la châtelaine. Tandis que le vainqueur, chaperonné de nouveau, se repose sur le poing ganteié de ses maîtres, la belle dame, à pied, la plume sur l'oreille, aborde une famille villageoise, composée de ses vassaux sans doute, et leur distribue la récompense de leurs services ou le soulagement de leur pauvreté. Une jeune et forte mère tient un enfant sur le bras et conduit l'autre par la main. Sa sœur et son frère reçoivent, en saluant avec respect, les largesses seigneuriales. Telle est la scène que M. Tony Johannot a rendue avec sa grâce et sa finesse ordinaires. Tout y est poétique, et traité avec cette facilité du maître rompu aux secrets de l'art.

Le sceptre des portraits était tenu au Salon par MM. Flandrin, H. Lehmann, Amaury Duval, H. Scheffer, Signol, Larivière, Perignon, Dubufe, A. Rohen, etc. — Il faudrait un volume pour analyser les figures mâles et femelles, jolies et grotesques, suspendues dans les galeries. Quant à vous dire leurs noms, le livret nous le défend. Il ne donne guère que des initiales. Les artistes, dit avec malice M. de la Fizelière, savent tirer un merveilleux parti de ces complaisantes initiales. J'ai vu sourire plus d'un spectateur en reconnaissant sa blanchisseuse ou sa marchande de gants sous le pseudonyme de Mme la comtesse de ***. Une belle personne a d'innombrables priviléges, et parmi les droits acquis de la beauté sur toutes choses, elle en a particulièrement un sur la peinture, qui lui doit ses plus beaux succès, et peut-être aussi ses meilleures réclames : c'est celui de se faire peindre gratis. A ce propos, permettez-moi de vous raconter une anecdote récente. Le fait s'est passé chez un de nos jeunes peintres à la mode. Il y a deux ou trois ans, Babet avait quitté furtivement une paisible chaumière de la Brie pour venir chercher fortune à Paris. Depuis lors ses pauvres parents n'avaient plus entendu parler d'elle. Au mois de janvier dernier, sa mère vint à Paris pour placer une provision de fromages. On la conduisit à l'exposition. Elle avait à peine mis le pied dans le salon carré, qu'elle poussa un cri et s'évanouit. Quand elle reprit ses sens, elle se précipita vers un des plus beaux portraits du Salon en donnant les marques d'une émotion très-vive, puis, aussitôt qu'elle put parler, elle s'écria : Ma fille! mon Dieu! c'est ma fille! On consulta le livret, et on lut : Portrait de Mme la baronne de S. — Vous vous trompez, brave femme, dirent les spectateurs de cette scène, c'est madame la baronne, ce ne peut être votre fille. — C'est elle, vous dis-je, mes bons messieurs, c'est elle! Est-ce que je ne reconnais pas ses grands yeux bleus, et ses longs cils, et cette petite lentille au coin de la bouche! C'est Babet, c'est ma fille! La pauvre mère courut chez le peintre, accompagnée de la marchande qui l'avait amenée à l'exposition. C'était le seul moyen de trouver l'adresse de la baronne; et tout le long du chemin la mère se réjouissait. — Ma fille Babet est devenue baronne! Je l'avais toujours dit que ses grands yeux étaient trop veloutés pour des yeux de village, ses mains trop petites pour traire Brunette et Margot (c'étaient les noms de ses deux vaches.) — Ma chère enfant! elle a donc trouvé ce qu'elle mérite; mais pourquoi nous avoir caché son bonheur? On arriva chez le peintre. La première personne que la pauvre mère vit en entrant fut sa fille, juchée sur une table très-élevée et attachée par les bras à un rocher de carton. Madame la baronne posait pour un tableau d'*Andromède*, que vous verrez au prochain Salon. Il y eut des larmes abondantes de part et d'autre. Enfin les droits imprescriptibles de la maternité l'emportèrent, et Andromède retourna à ses fromages; mais on dit que Brunette et Margot eurent bien de la peine à la reconnaître.

Il y a cependant des portraitistes qui nomment hautement leurs modèles. C'est le privilége des maîtres, à qui s'adressent des illustrations trop connues pour se dissimuler. Par exemple, M. Maxime David, le miniaturiste aujourd'hui sans rival, a exposé le roi Louis-Philippe, peint en janvier 1848 (image historique qui restera, non-seulement comme la dernière, mais comme la meilleure du personnage), le général Hurault de Sorbie, M. T... Lévy, et dix autres figures d'hommes, de femmes et d'enfants, que l'artiste peut désigner en toutes lettres, sans craindre l'accusation de non-ressemblance.

Du reste, le gouvernement a compris que M. Maxime David sort des miniaturistes ordinaires. Il vient de recevoir la croix de la Légion-d'Honneur, en compagnie de M. Decamps, nommé officier, de MM. Léon Fleury, Giraud, Diaz, Jollivet, Desbœuf et Lefèvre.

Mme Héloïse Leloir, dont le crayon règne sur la gravure de modes, s'est élevée jusqu'à la hauteur de la miniature. Ses trois portraits ont justifié son ambition par le succès.

Citons en finissant un artiste que nous a envoyé l'Amérique du Sud, et qui a dignement représenté son pays au Salon français. C'est M. Merino, directeur des beaux-arts à Lima. Il a exposé l'*Apôtre du Pérou, Saint Francisco Solano*, et des groupes de Liméniennes d'une grâce et d'une coquetterie charmantes. Quand le *Musée des Familles* s'occupera de cette belle contrée et de ses mœurs originales, les croquis de M. Merino, dont nous nous sommes assuré, donneront un haut prix à nos gravures.

LE PRIX D'ARGENTEUIL.

Un procès des plus étranges va traduire en justice une Académie en corps, l'Académie de médecine.

Il y a treize ans, le marquis d'Argenteuil mourait d'une affection des voies urinaires, que les sommités déclaraient incurable. Il chargea, par son testament, l'Académie de médecine de décerner un prix qu'il lui léguait « à l'auteur du perfectionnement le plus important » dans le traitement de la maladie qui l'avait tué. C'était là de la vraie philanthropie, de celle qui mérite le nom de charité. N'ayant pu se sauver lui-même, M. d'Argenteuil employait sa fortune au salut d'autrui. L'Académie accepta le legs et la qualité de juge. Le concours s'ouvre, dix-sept concurrents se présentent. Le prix n'est point adjugé, comme il devait l'être, en 1844. En 1850, il ne l'était pas encore. Qu'était-il arrivé cependant? Parmi les compétiteurs se trouvait un praticien de premier ordre, le docteur Guillon. Dès 1839, il avait demandé et obtenu la formation d'une Commission chargée d'examiner son système, lequel se faisait fort, non-seulement de soulager, mais de guérir radicalement le mal qui avait tué M. d'Argenteuil. Au bout de dix ans d'examen minutieux, le docteur Lagneau, rapporteur de la Commission, concluant sur des cures nombreuses et incontestées, déclare officiellement que « la méthode du docteur Guillon est *le perfectionnement le plus important* du traitement en question ; qu'elle *laisse loin derrière elle* toutes les autres méthodes; qu'elle ne présente aucun inconvénient ; qu'elle est aussi sûre que prompte dans ses résultats, ce qu'on ne saurait dire des méthodes concurrentes; enfin que M. Guillon mérite plus encore l'*admiration générale* que le savant glorifié par le monde entier pour la récente découverte d'une planète. » Pouvait-on désigner plus clairement le docteur Guillon au prix d'Argenteuil ! — Eh bien, la même Académie, qui avait adopté ce rapport, a inscrit sur les mêmes registres où il est consigné, la décision suivante, qui semble une contradiction arrangée à plaisir : « Il n'y a pas lieu de décerner le premier prix d'Argenteuil, et les fonds seront réservés pour grossir le deuxième, le troisième ou le quatrième prix ! » Traduction fidèle : M. Guillon mérite le prix, mais M. Guillon ne l'aura pas ! Or, devinez ce qui est arrivé? Tandis que M. Guillon, satisfait de la victoire et se souciant peu de l'argent, gardait le silence du mérite et de la dignité, l'exécuteur testamentaire du marquis d'Argenteuil a protesté devant les tribunaux contre le singulier usage fait par l'Académie d'un legs sacré, et l'a sommée de renoncer à ce legs ou d'en exécuter la clause, en décernant le prix à qui de droit. La cause est pendante, et l'Académie fort embarrassée. Elle n'a qu'une manière de sortir de l'impasse où elle s'est jetée ; c'est de revenir courageusement sur sa dernière décision pour rester fidèle à la première. Quand on s'est déjugé une fois, on peut se déjuger encore, en rentrant dans la logique et la justice. L'amour-propre seul peut dire : Il est trop tard, quand l'équité dit : Il est toujours temps. Du reste, l'opinion publique, d'une seule voix, a donné le prix d'Argenteuil au docteur Guillon, comprenant comme lui que ce prix est dans le rapport adopté, et non dans une somme d'argent plus ou moins forte.

OUVERTURE DE L'EXPOSITION DE LONDRES.

L'exactitude est la politesse des rois. La reine d'Angleterre a donc inauguré, le 1er mai, comme il était convenu, l'Exposition du Palais de cristal. (Voyez le numéro de mars.)

La veille, on se disputait, à prix d'or, les billets pour assister à la fête. Un libraire, qui en avait acheté pour 50,000 fr., les a revendus avec deux cents pour cent de bénéfice. L'Anglais peut perdre une bataille, il ne perd jamais une affaire. Son habileté a été battue cependant par les exposants français. La Commission royale avait signifié à ceux-ci, comme à tous, qu'ils n'assisteraient à l'inauguration du Palais de cristal, qu'en se procurant des billets de saison. Les négociants français, trouvant la condition *schoking*, répondirent fermement que, s'ils n'avaient pas le droit de figurer dès le premier jour auprès de leurs produits, ils voileraient ces produits d'une tenture de toile. Et avec le prosélytisme qui les distingue, ils enrôlèrent dans leur complot les Belges, les Allemands et les Américains. La Commission apprit qu'on ferait comme on avait dit, que la reine et la cour trouveraient les trois quarts de l'exposition en costume de domino ! John Bull maudit l'esprit français, mais il fallut bien céder, et l'on distribua des billets aux exposants de chaque nation. Ainsi, nos compatriotes ont débuté par une victoire.

La veille encore, le palais de Hyde-Park avait donné un spectacle qui n'appartient qu'à l'Angleterre. Une centaine de pauvres diables arrivaient à Londres du comté de Cornouailles, pour aller chercher en Australie, à travers l'Océan, le pain que le sol natal leur refusait. Avant de s'embarquer, ils demandèrent et obtinrent la permission de visiter l'exposition universelle. Voyez-vous d'ici les contrastes de ce tableau ! Ces hommes en haillons, ces femmes décharnées, ces enfants à demi nus, portés sur le dos, défilant comme des spectres devant tous les trésors amassés par l'industrie et le luxe pour les fantaisies des heureux du monde! Les exposants, nous dit un témoin de cette scène, regardaient avec curiosité ce passage de l'extrême misère en face de la suprême opulence. Les Français s'émurent, versèrent des larmes et donnèrent la main et l'aumône aux pauvres émigrants. Or, comment croyez-vous que finit la chose? Et quels sentiments ces malheureux emportèrent-ils de l'éblouissante vision qu'ils venaient d'avoir ? Eclatèrent-ils en murmures de haine, en clameurs d'envie, en menaces d'insurrection? Cela serait peut-être arrivé dans tout le reste de l'Europe. Mais en Angleterre, le plus misérable est Anglais avant tout. Ces parias, chassés par la faim de la mère-patrie, se réjouirent de la quitter si prospère et si brillante ; et ils sortirent du Palais de cristal, en entonnant d'une seule voix le *God save the Queen !* (Dieu sauve la reine !) Quelle force a un peuple ainsi organisé !

Dès le matin, Hyde-Park (quatre fois les Champs-Élysées) était encombré d'une foule cosmopolite ; mais pas de bruit, pas de cohue, pas de désordre. Les piétons prennent leur temps ; les équipages défilent... Les *policemen* ne sont là que pour la forme. On entre sans se coudoyer dans l'immense Babel, décorée de toutes les bannières, de tous les costumes et de tous les travaux du globe : Européens, Américains, Chinois, Indiens, Sauvages, etc. Le trône de la reine s'élève, au centre, sur une large estrade. Partout à l'entour s'enroulent et se confondent la verdure et les fleurs, les plantes de chaque climat, abritées par le feuillage des arbres géants du parc. On voit successivement arriver les commissaires, l'archevêque de Cantorbéry, les ministres, les ambassadeurs, les dignitaires, tous en habit de gala, et enfin la reine, avec sa famille entière et son cortége de dames d'honneur en robes à longues queues. Le *God save the Queen* ébranla la voûte de cristal. Les femmes éblouissantes de parure, et un grand nombre éclatantes de beauté, prennent place au milieu des uniformes rouges, chamarrés d'or et d'argent. Le prince Albert lit le résumé des travaux préparatoires. La reine lui répond. L'archevêque invoque les bénédictions de Dieu. Un chœur formidable chante un hymne solennel ; et la cour défile à travers la galerie, au bruit des marches guerrières et du *Rule Britannia*, accompagné du grondement des orgues. Aucune parole ne rendrait l'éclat et la majesté de cette procession royale. Quand elle est finie, la reine remonte sur son trône, se tourne vers les quatre points cardinaux, et, d'une voix forte, déclare l'*exposition ouverte*. Un tonnerre de trompettes, de tambours, de canons, de fusils, de hurras accueille la grande nouvelle, et Sa Majesté, remontant dans son équipage d'or à huit chevaux, précédée de six voitures dorées à triple attelage, entourée de gardes, d'écuyers, de pages, de grooms, de maréchaux à cannes d'or et d'argent, reprend le chemin de Buckingham-Palace au milieu des acclamations d'une foule innombrable debout depuis six heures pour la voir passer.

LES DERNIÈRES FÊTES DE PARIS.

Avant de gagner l'ombrage de ses villas, Paris a repris les concerts et les raouts, suspendus par le carême. Nous avons vu toutes les célébrités de la politique, de la science, des lettres et des arts, chez leur ami M. Arsène Houssaye, le directeur de la Comédie-Française. M. le comte Jules d'Aoust, notre collaborateur musical, nous a fait entendre Mme de G..., Mlle de M..., M. Fleury, et plusieurs talents d'artistes et d'amateurs de premier ordre. Mme G. D. (lisez goût et dilettantisme exquis) nous a donné l'opéra dans ses salons, avec l'orchestre admirable de M. Seghers, le chant de M. Delsarte, la harpe de M. Godefroid, et la *Nuit de Noël*, cette œuvre perlée de M. Reber, interprétée par Mme Mamignard, MM. Mocker et Bussine. Chez M. Gide, qui, au milieu de ses succès d'éditeur, n'oublie point qu'il a fait la musique de la *Tentation*, nous avons applaudi MM. Levasseur et Ponchard, qui ont trouvé le secret de ne point vieillir, et la belle-fille de ce dernier, toute charmante à voir et à entendre.

Les amitiés de salon : La parole et la pensée.

Quant aux derniers bals, ils ressemblaient aux premiers : les hommes amassés debout dans les portes, ou causant politique dans les couloirs ; les douairières et les barbons jouant au whist dans les chambres ; les jeunes filles et les jeunes femmes cherchant péniblement des danseurs de rédovas et de mazurkas, et se complimentant, entre deux quadrilles, avec la sincérité cordiale mise en scène par un de nos ingénieux dessinateurs, comme résumé définitif des amitiés et des plaisirs de salon. Titre : *La Parole et la Pensée.* Sujet : deux dames s'abordant le plus tendrement du monde. La première DIT à la seconde : — *Chère amie, que vous êtes jolie ce soir!* La seconde répond à la première : — *Ma toute belle, que votre toilette est charmante!* Or, que PENSENT l'une et l'autre? c'est ce que vous apprend la physionomie de chacune, répétée deux fois derrière elle. Pensées graduées de la première : 1° *Dieu! qu'elle est vieillie!* 2° *Décidément, c'est une caricature!* Pensées graduées de la seconde : 1° *Sa robe n'est-elle pas de l'an dernier?* 2° *On dirait une mauvaise gravure de modes!*

PITRE-CHEVALIER.



ENIGME HISTORIQUE.

Quel est le pape qui naquit dans une échoppe de chaussetier, sur l'emplacement de laquelle s'est élevée depuis une église?

— Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

HISTOIRE NATURELLE. -- ÉTUDES SUR MON JARDIN (1).

LES ROSIERS MORALISTES.



Le Tombeau de Julie, tableau de Vandaël. Dessin de M. Catenacci.

Ce chef-d'œuvre de Vandaël, dont vous trouverez ci-dessous le portrait et la biographie, chef-d'œuvre enlevé par l'Allemagne à la France, et que nous rend l'habile crayon de M. Catenacci, vous annonce que je n'ai pas tout dit, l'an dernier, sur la rose.

(1) Voyez la table du dernier volume, et novembre dernier.

Vous savez que j'aime les histoires; je soupçonne que vous les aimez aussi. Voici donc celle qui m'a ramené à notre admirable fleur.

I. UNE LETTRE DE PARISIEN.

Je venais de regagner ma maison des champs, et je flânais, un matin, entre mes massifs et mes plates-bandes, lorsque je vis entrer le seul homme qui me relie à Paris durant l'été, le facteur de la poste aux lettres.

Il me remit une dépêche cachetée de travers, et dont l'adresse trahissait une main émue.

Etonné qu'on pût se passionner en juin pour autre chose qu'une greffe ou un bouton, j'ouvris le message, et j'y lus ces lignes :

« Mon cher ami,

« Vous ne le croirez pas, et pourtant il n'est que trop vrai. C'est la plus affreuse histoire qui dénoue le plus gracieux roman.

« Vous vous rappelez Mlle Blanche de La Roche, cette céleste créature que nous rencontrâmes ensemble à l'ambassade de Turquie. Je la vois encore, au milieu du bal féerique du prince Kallimaki. Tous les diamants orientaux pâlissaient devant l'éclat de ses yeux. Vous conveniez vous-même que les feuilles de vos camélias n'étaient pas plus fines que ses lèvres et ses joues. Quant à sa simple toilette de mousseline et de dentelle, elle faisait honte aux éblouissantes parures des ladies anglaises, des princesses russes, des souveraines moldaves et valaques, qui tourbillonnaient à l'entour. Il n'est pas possible que vous l'ayez oubliée !

« Vous savez qu'après l'avoir aperçue je ne vis plus qu'elle au milieu de la fête.

« Tandis que les solliciteurs et les futurs diplomates s'empressaient autour des filles et des nièces de ministres et d'ambassadeurs, elle, qui n'avait pour toute puissance que son sourire, elle restait seule sur sa chaise, à côté de sa mère...

« Je bondis d'indignation ! et moi qui ne danse plus depuis ma thèse, moi qui ne distingue pas une rédowa d'une schotisch, je lui offris la main pour un quadrille, et je me mis à bouleverser les figures afin de causer avec elle.

« Quel esprit ! quelle grâce et quel à-propos !

« Je m'oubliai jusqu'à essayer une valse, pour l'approcher de plus près. La valse m'a toujours donné le mal de mer ; ce ne fut pas le cœur, cette fois, ce fut la tête qui me tourna.

« Vous ne m'avez plus revu depuis ce bal, mon ami ; c'est que je n'existais plus que pour Mlle de La Roche. Tous mes amis l'ayant deviné, je me dispensai de vous en faire part.

« Je la suivis tout l'hiver de salon en salon ; je lui sacrifiai mon jour des Italiens ! je négligeai Mme Sontag, à deux pas de mon hôtel, moi qui avais fait le voyage de Londres pour l'entendre ! Je renonçai à faire courir mes chevaux, moi qui avais acheté deux cents louis un jockey de soixante livres !

« Bref, après avoir dansé avec Mlle Blanche un millier de contredanses ; après avoir fait avec madame sa mère un millier de parties de whist, je me décidai à lui demander la main de sa fille, à l'entrée du carême.

« Cette main adorée me fut promise ; Mlle de La Roche elle-même me donna sa parole, comme une personne de son mérite peut la donner, c'est-à-dire par le silence et l'émotion.

« Les six semaines qui suivirent me semblèrent six jours auprès d'elle.

« Et cependant, par quelles épreuves la mère me faisait acheter la conquête de la fille ! Mme de La Roche était patronesse de tous les concerts, présidente de toutes les souscriptions, trésorière de toutes les loteries. Je lui pris des billets de toutes les loteries ! Je devins commissaire de toutes les souscriptions ! ! je dévorai la musique de tous les concerts ! ! !

« Enfin ma récompense approchait; l'heure du contrat allait sonner ; je préparais les magnificences de la corbeille..., lorsqu'un soir je rencontrai un nouveau venu dans le salon de ces dames.

« C'était M. Albert de Solanville, un des beaux du club des jockeys.

« Il portait des paquets de breloques sur le ventre et des boutons de rubis aux manchettes. Il parlait actrices, chiens, *sport*, et bonbons à la vanille. Il se couchait à la renverse dans les fauteuils, riait à gorge déployée de ses propres paroles, et considérait avec mépris ceux dont l'habit n'était pas taillé sur le sien.

« En conscience, je ne pus lui trouver d'autres qualités que la sottise et l'impertinence.

« Or, jugez de ma profonde surprise ! il eut un succès fou près de ces dames !

« Le lendemain, je m'aperçus que j'étais distancé.

« Le surlendemain, je ne trouvai point ma fiancée. M. Albert l'avait conduite avec sa mère à la ménagerie du boulevard.

« Deux jours après, Mlle Blanche me fit une scène sur la forme de mon chapeau.

« Bref, je dus prendre mon congé, pour m'épargner de le recevoir en règle ! Et, au moment où je vous écris, je viens de lire, au deuxième arrondissement, l'annonce du mariage de M. de Solanville avec Mlle de La Roche !

« Comprenez-vous cela ?

« Je me serais brûlé la cervelle sur le coup, si je n'avais voulu découvrir par quel exploit mon rival m'a supplanté.

« J'ai réfléchi, j'ai étudié, j'ai fait une enquête.

« Le seul titre sérieux du futur est d'avoir inventé un gilet ridicule, adopté avec enthousiasme par son tailleur !

« Et voilà ce qui m'a enlevé le cœur et la main d'une personne charmante !

« Encore une fois, comprenez-vous cela ? et qu'avez-vous à dire pour me consoler ?

« Hâtez-vous; car, dans huit jours, je me serai coupé la gorge avec M. de Solanville, ou je voguerai à toutes voiles pour la Californie...

« Votre ami désespéré,
« ARTHUR D'AILLY. »

Paris, le...

II. UNE RÉPONSE DE JARDINIER.

Cette lettre me dispense de faire le portrait d'Arthur. C'était un homme aussi sérieux et aussi distingué qu'on peut l'être à trente ans, dans les loisirs d'une belle fortune ; mais si violent et si passionné dans ses humeurs, qu'il fallait un sang-froid imperturbable pour le ramener à la raison.

Je lui répondis, courrier par courrier, ces quelques mots :

« Votre lettre m'a trouvé taillant un rosier du roi.

« Attendez, pour vous brûler la cervelle, qu'elle soit remise à sa place.

« Ne vous coupez point la gorge avec M. de Solanville, de peur de priver son tailleur d'un nouveau gilet à la saison prochaine.

« Au lieu de partir pour la Californie, venez me trouver parmi mes fleurs. Elles se chargeront de vous faire oublier Mlle de La Roche et même Mme de Solanville.

« Elles vous attendent, et je vous attends après-demain.»

III. PREMIÈRE LEÇON. — LE ROSIER DE Mme DESPRÉS.

Arthur fut exact, mais il m'arriva plus désolé que jamais. L'annonce du deuxième arrondissement le poursuivait jusqu'à dix lieues de Paris. Le nom de *Blanche* revenait à chaque instant sur ses lèvres, ramené par des soupirs qui sortaient du fond de la poitrine.

Le premier jour, je fis semblant de ne point m'en apercevoir. Mais, dès le lendemain, se promenant avec moi dans mon parterre, Arthur s'écria :

— Eh bien ! mon ami, je serais curieux de savoir ce que vos fleurs ont à me dire pour me consoler.

Nous étions alors dans un angle du jardin, devant un rosier de Mme Després, appliqué sur le treillage du mur. Entre deux fortes branches, une araignée avait tendu sa toile, et se tenait en embuscade derrière une feuille desséchée.

— Voici Mlle de La Roche, dis-je à mon ami.

— Une araignée ? quel blasphème !

— Une coquette ! suivons un peu son manége. Nous allons voir les Arthur, ou, si vous l'aimez mieux, les Albert donner dans le piége.

Au bout de quelques instants, une grosse mouche se prit dans la toile... L'araignée s'avança pour la saisir; mais la grosseur de la proie la fit reculer. La captive profita du délai pour se débattre, tant et si bien, qu'elle s'échappa en faisant un trou dans le tissu.

— Première leçon, mon cher, dis-je à Arthur : si vous aviez eu le courage de faire comme cette mouche, à l'ambassade de Turquie, vous marcheriez aujourd'hui dans votre force et votre liberté. Mais voici une autre étourdie qui me semble menacée de votre sort.

Une seconde mouche, plus petite, se jeta en effet dans la toile, et y resta entortillée. L'araignée, cette fois, allongeant ses huit pattes onguiculées, s'élança résolument, piqua la pauvre bête au cœur, en aspira toute la substance, et fit tomber le reste à terre, comme une coquette repousse un adorateur. Ce fut la seconde leçon que j'adressai à d'Ailly. Après quoi, sentant ses forces ranimées, Mlle de La Roche, pardon! l'araignée lâcha son fluide visqueux, raccommoda son filet et regagna son ambuscade.

— C'est étonnant! balbutia Arthur; je n'avais jamais observé ces phénomènes.

— Attendez, mon cher, et regardez toujours; la troisième leçon sera la meilleure. *Tertia solvet.* Voyez-vous cette autre araignée qui s'approche lentement de la première ? Elle est plus petite, et cependant c'est un mâle. (Telle est la loi du créateur chez les insectes.) Pour le coup, c'est bien un Arthur, un prétendu, un fiancé. Remarquez comme il contemple sa future, comme il hésite à s'approcher d'elle, comme il s'enfuit après avoir risqué deux pas. Vous vous reconnaissez, n'est-il pas vrai? Quant à elle, son attitude est encore plus curieuse. Elle feint de ne pas voir son admirateur. Bien qu'elle le lorgne de ses huit yeux, il ne peut deviner s'il obtient un seul regard. Mais enfin le voilà qui se rassure, qui prend confiance. Elle vient de lui donner sa parole, sans rien dire..., comme Mlle de La Roche. Il s'avance vers elle; elle s'avance vers lui. Ils vont se rencontrer au milieu de la toile.

Ici Arthur me pressa le bras et m'interrompit par un cri d'horreur...

— Eh bien, qu'avez-vous ? lui demandai-je avec calme.

— Comment ! s'écria-t-il, vous n'avez donc pas vu? Il n'y a plus qu'une araignée !...

— En effet, repris-je sans étonnement, et c'est ce que j'attendais. La future s'est jetée sur le prétendu et l'a dévoré tout vif (1). Tel est le dénoûment des coquetteries de l'araignée. Voilà comme les Blanches de mon jardin traitent les Arthurs du voisinage! Osez donc vous plaindre, après cela, d'être abandonné au profit d'un rival, vous qui avez été quitté pour quelques contredanses perdues, pour quelques parties de whist inutiles, pour quelques louis dépensés et quelques soupirs évanouis!

Là-dessus, je laissai d'Ailly en contemplation devant mon rosier. Il soulagea sa rancune en prenant l'araignée dans ses rêts et en l'écrasant d'un coup de pied dédaigneux. Puis, il cueillit une rose à demi ouverte et vint se promener avec moi, sans reparler de Mlle de La Roche.

IV. PÉRIPÉTIE.

Je le croyais en voie de guérison, lorsque, cinq jours après, il rentra tout effaré du village.

Il venait d'y apercevoir, qui? Albert de Solanville en personne, causant avec le gardien du manoir qui touche mon domaine.

Cette apparition fatale rouvrit la plaie d'Arthur. Si je ne lui eusse donné la preuve que son rival, en quête d'une maison de campagne, n'avait fait que passer à M...., il se serait élancé à sa poursuite, et ne l'aurait lâché qu'après avoir échangé deux balles avec lui.

Sa maladie prit dès lors un autre caractère. Il devint misanthrope, trouva la société mal faite, et débita des tirades qui rappelaient Babœuf ou Cabet, et qui l'eussent fait arrêter, comme séditieux, par les gendarmes.

V. DEUXIÈME LEÇON. LE ROSIER DE LA REINE.

— Rien n'est à sa place ici-bas, s'écriait-il un matin, en arpentant ma grande allée. Le monde est gouverné par l'injustice, la tyrannie ou l'intrigue. Pourquoi un imbécile plaît-il à une femme d'esprit, un être ridicule à un ange de perfection ?

Et, sentant que l'intérêt personnel ôtait à son argument toute autorité :

— Pourquoi, ajoutait-il en généralisant, êtes-vous dans l'aisance, et moi dans la richesse, tandis que cet homme qui passe et qui nous vaut, est dans l'indigence ou même dans la misère ? Si l'esprit et le mérite détrônaient la sottise et l'incapacité; si ce paysan occupait à son tour notre château et nous envoyait habiter sa chaumière, quel grand mal en résulterait-il, je vous le demande?

— Vous me le demandez, mon ami ! C'est ce rosier de la Reine qui va vous répondre. Son histoire vous prouvera que chacun et chaque chose a son rôle sur cette terre; que ce qui offense notre esprit ou notre cœur a sa justice et sa raison d'être ; que renverser l'ordre établi, c'est détruire tout sans rien fonder, et que les petits ne peuvent abattre les grands sans tomber avec eux. Ce rosier est malade, vous le voyez; ses feuilles se tordent et se dessèchent; ses boutons se corrompent avant de s'épanouir. Il est évident qu'il agonise. C'était naguère le plus beau rosier de mon jardin. Qui donc l'a perdu? La révolte de son pied,

(1) Voyez l'*Histoire des Arachnéides*, par le baron de Walkenaër.

contre sa tête. Ecoutez cette petite histoire : elle résume celle de toutes les sociétés.

Il y avait une fois un pauvre églantier qui poussait ignoré dans une haie, livrant au hasard ses simples fleurs à cinq pétales, arrachées au passage par la main des enfants ou la dent des bestiaux, étouffées le plus souvent par la multitude de plantes qui leur disputaient la terre et le soleil.

Mon jardinier, passant un jour devant la haie, distingua l'églantier, admira la force et la rectitude de sa tige, et dit: — Cet arbuste mérite de sortir de la foule et d'occuper une place d'honneur dans mon parterre.

Parlant ainsi, il dégage l'églantier de ses parasites, l'arrache avec le plus grand soin, et le transporte, sain et sauf, dans la bonne terre et sous la belle exposition où vous le voyez.

Ce n'est pas tout. Après l'avoir sauvé, il s'occupe de l'embellir. Il greffe à son sommet le bourgeon d'un rosier de la Reine, de la plus riche espèce.

La greffe réussit, et, l'été dernier, le pauvre enfant de la haie était devenu le roi de mon jardin. Il s'élevait admiré et respecté entre tous, couronné des plus éblouissantes roses qu'on pût voir et respirer. Chacun voulait propager ses rejetons dans le pays, où sa renommée s'était répandue de proche en proche. Mon jardinier n'avait pas pour lui de bêche assez prudente, de fumier assez fécondant, d'eau assez limpide et de soins assez minutieux.

Il aurait vécu de la sorte aussi longtemps qu'un rosier peut vivre, lorsque sa tige s'avisa de raisonner... comme vous le faisiez tout à l'heure.

— Ce jardinier, se dit-elle, n'entend rien à l'organisation des rosiers. Sous prétexte de m'affranchir et de m'élever, il a fait de moi un esclave méprisable. Protestons contre cette exploitation du rosier par le rosier.

Et depuis ce moment, l'églantier rebelle, au lieu d'envoyer sa sève aux pousses qui formaient son diadème, l'a gardée sournoisement pour les bourgeons sauvages qui sortaient au-dessous de la greffe. Tant que ces bourgeons factieux ont été visibles, la serpette de mon jardinier en a fait justice, et la liqueur vitale a dû continuer, bon gré, mal gré, de monter jusqu'à la hauteur de la greffe. Mais, à la dernière végétation, notre églantier philosophe a caché son jeu. Il a lancé sous la terre une pousse mystérieuse, qui est allée sortir dans une touffe de pavots, assez loin pour échapper à l'œil du jardinier. Il a prodigué à ce rejeton conspirateur toute la sève dont il disposait. Il a réussi de la sorte à faire languir et sécher sa couronne, à frapper de mort le riche feuillage et les nobles fleurs qui offusquaient son orgueil. Le chétif produit de sa révolte a eu quelques semaines de triomphe. Il a levé la tête au pied des pavots... Il a cru qu'il allait dépasser le rosier de la Reine, et devenir à son tour le roi du jardin; mais, avant d'être assez haut pour voir son rival pâlir et succomber, il a expiré lui-même, étouffé par ses voisins, sans rosée, sans soleil et sans défense. Tenez, voilà sa tige morte et ses feuilles à terre, bonnes au plus à jeter au fumier.

Ainsi, tout a péri : églantier, rosier de la Reine et rejeton, parce qu'un mécontent a voulu changer l'ordre établi.

Cet argument visible imposa silence à d'Ailly. J'ajoutai à son régime le baume des plantes, à l'aurore et au crépuscule du soir, les promenades à pied et à cheval dans les bois ou les plaines, et je crus qu'il avait oublié enfin Mlle de La Roche...

VI. RECHUTE.

Mais voilà qu'un matin, comme nous revenions d'une course, en passant devant le manoir, nous apercevons la grille ouverte, en face de la grille une calèche qui arrivait, et dans la calèche, Mlle de La Roche elle-même, ou plutôt Mme de Solanville, avec Albert son mari.

Ils avaient loué le manoir pour la saison, et venaient, au sortir de la noce, y passer la lune de miel.

Toute la morale de mes fleurs s'évanouit à cet aspect, et Arthur n'eut que la force de m'entraîner en cachant son émotion.

— Tous deux ensemble! s'écriait-il; tous deux à vingt pas de moi! tous deux heureux et triomphants, quand je suis perdu dans la foule, au point qu'ils ne m'ont pas reconnu!

— Dites plutôt : — Quand je suis assez faible et assez sot pour leur faire un piédestal de mon abattement!

Ce coup d'éperon releva la tête d'Arthur. J'obtins de son courage qu'il ne fuirait pas, qu'il resterait avec moi. Vous voyez qu'il y avait progrès sensible.

— J'obtiendrai plus, mon ami, lui dis-je; vainqueur et triomphant à votre tour, vous me présenterez bientôt à Mme de Solanville. Ce dénoûment sera encore l'ouvrage de quelque rosier.

VII. TROISIÈME LEÇON. LE GÉANT DES BATAILLES.

Peu à peu, en effet, et sous les douces influences de la contemplation de mes fleurs, j'habituai Arthur à prononcer sans trouble les noms d'Albert et de Blanche. Il les rencontra même un jour en plein village, et eut la vanité d'opposer du sang-froid à leur étonnement. Ce sang-froid fit rougir de dépit Mme de Solanville, ce qui combla mon ami d'une joie secrète.

Cependant, de fâcheuses pensées lui traversant encore l'esprit, je le conduisis un jour devant mon Géant des batailles. C'était le plus fier et le plus éclatant de mes rosiers.

En ce moment, il subissait l'attaque d'un million d'ennemis.

— Juste ciel! dit Arthur, quelle est cette armée d'insectes verts, acharnée aux branches les plus tendres et autour des boutons?

J'ouvris un beau livre que je portais sous le bras, le plus charmant traité de botanique connu, le *Voyage autour de mon jardin*, d'Alphonse Karr (1), que je vous engage à prendre comme moi pour guide dans vos explorations horticoles; et je lus tout haut la page 40 de ce beau livre, tandis qu'Arthur en constatait de ses yeux la justesse :

« Ces très-petits insectes qui couvrent la tige du rosier et semblent immobiles, sont des pucerons, nés à une ligne ou deux de l'endroit où ils sont aujourd'hui, et qui ne s'aventurent pas à faire un pouce de chemin dans toute leur vie. Ils ont une petite trompe qu'ils enfoncent dans l'épiderme de la branche, et au moyen de laquelle ils sucent certains sucs dont ils se nourrissent... On en voit quelquefois s'emporter au point de faire le tour de la branche qu'ils habitent, mais tout porte à croire que c'est dans l'effervescence d'une jeunesse orageuse... Ces débordements sont extrêmement rares. Quelques-uns cependant ont des ailes, mais ces ailes ne leur viennent que dans un âge mûr, et ils n'en abusent pas. Le seul soin sérieux qui paraisse occuper la vie des pucerons, est de changer de vêtement. Ils changent, en effet, de peau quatre fois avant d'être des pucerons parfaits... Il leur reste

(1) Edition Curmer (1851), illustrée par les premiers artistes.

ensuite un soin à remplir, c'est celui de multiplier leur espèce; mais ils s'en donnent peu de souci. Ils n'ont pas, comme les quadrupèdes, à allaiter leurs enfants; comme les oiseaux, à couver leurs œufs; comme d'autres insectes, à les enfermer dans une caverne avec des aliments. Le puceron fait des petits tout en suçant sa branche, et il ne se retourne pas pour voir l'enfant qu'il vient de mettre au jour. Si la mère ne se tourmente guère du petit, le petit ne paye d'amour filial que ce qu'il a reçu en amour maternel. Il se met en route derrière les autres, prend son rang, enfonce sa petite trompe dans la peau verte du rosier. Il en sort ainsi une centaine d'une seule mère, qui tous vont se mettre en rang derrière les autres, et commencent à manger. En dix ou onze jours, ils changent de peau quatre fois, et le douzième jour ils font à leur tour leurs petits... Un seul puceron, qui au commencement de la belle saison mettrait au monde quatre-vingt-dix pucerons qui, douze jours après, en auraient produit quatre-vingt-dix, se trouverait, à la cinquième génération, auteur de cinq milliards neuf cent quatre millions neuf cent mille pucerons; ce qui fait déjà beaucoup de pucerons... Or, un puceron est, dans une année, la souche d'une vingtaine de générations. Je doute fort qu'il y eût pour eux assez de place sur tous les arbres et sur toutes les plantes. »

Je m'arrêtai, voyant Arthur stupéfait:

—Voilà bien, lui dis-je, l'image des pensées rongeantes qui pullulent dans votre tête, s'engendrant les unes les autres, pour dévorer en commun le peu de cervelle qui vous reste.

— C'est vrai, soupira-t-il; mais comment m'en débarrasser?

— Comme mon rosier; ce n'est pas difficile. Voici trois vers qui se chargent de le délivrer de ses ennemis. L'un est ce ver plat et large, à six pattes, d'un gris piqueté de jaune. Etabli au milieu d'une feuille, il se nourrit des pucerons qui l'environnent. L'autre est cet animal vert à raie jaunâtre. Il suce les pucerons avec un trident et les jette à bas, morts et desséchés. Le troisième est ce *lion des pucerons*, comme l'appelle Réaumur; il les mange avec tant d'appétit, que s'il avale un de ses frères à leur place, c'est tant pis pour le frère.

— Mais, s'écria d'Ailly, ces chasseurs sont des bêtes affreuses.

— Elles vous semblent telles, comme toute pensée qui vous distrait de Mme Solanville. Mais regardez sur cette feuille et dans le ciel. Sur cette feuille se promène un petit animal délicieux, « à l'écaille polie, orange, jaune, noire ou rouge, semée de points noirs ou bruns. »

— C'est ce que les enfants nomment la bête à bon Dieu.

— Et elle est très-bien nommée; car c'est la coccinelle, le premier ver dont je vous parlais, la providence qui sauve mon rosier des pucerons. Et cette jolie mouche, noire et jaune, aux ailes si rapides, qui plane au-dessus de notre tête; et cette autre mouche, plus jolie encore, avec son corsage vert, ses larges ailes d'un travail exquis, ses yeux rouges, plus éclatants que des pierres fines; ce sont les deux autres vers qui vous faisaient horreur en dévorant les pucerons. Ainsi en sera-t-il des pensées qui délivreront votre esprit de ses préoccupations renaissantes; pensées insupportables d'abord, puis gracieuses et charmantes, venant du Ciel et remontant au Ciel après l'heureuse métamorphose, comme les sauveurs ailés de mon Géant des batailles.

. . . .

VIII. GUÉRISON RADICALE.

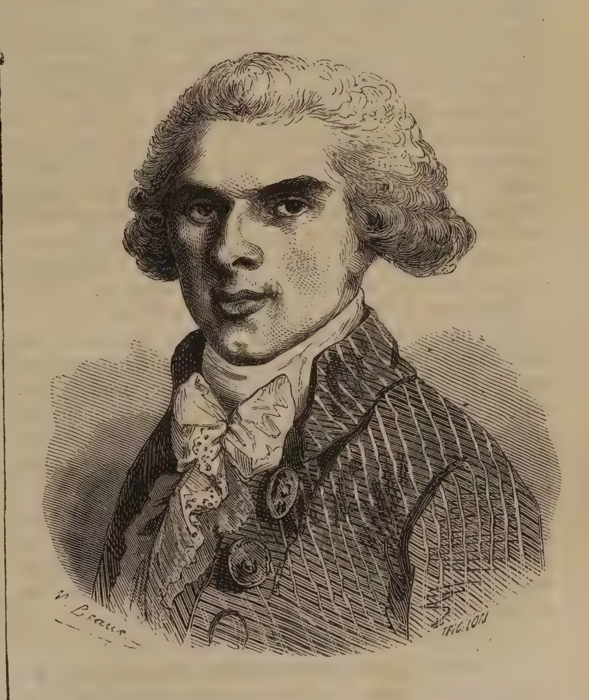
Arthur médita huit jours sur cette leçon et sur vingt autres que mes fleurs lui donnaient à chaque pas. Le neuvième jour, nous trouvâmes en rentrant la carte de M. de Solanville, et une invitation de sa femme pour la soirée du lendemain. Arthur sourit sans trouble et sans colère, et il se rendit avec moi à l'invitation de notre voisine..., car ce n'était plus pour lui que notre voisine; il était radicalement guéri.

Il ne craignait plus d'être mangé comme l'araignée; il ne songeait plus à bouleverser le monde, comme l'églantier sauvage. Les bêtes à bon Dieu et les pensées d'en haut l'avaient affranchi de tous ses pucerons.

Je n'eus qu'un reproche à lui faire pendant la soirée: ce fut de triompher un peu trop des ridicules de M. de Solanville et des moqueries qu'ils lui attiraient de la part de nos commensaux.

— Bornez-vous à être le lion de ce manoir, lui dis-je à l'oreille, et gardez-vous d'y faire une victime.

JARDINEUR.



Portrait de Vandaël, à l'époque où il peignit le *Tombeau de Julie*, d'après une miniature du temps, communiquée par M. de Roosmalen.

Laissons maintenant parler M. de Roosmalen. Il va nous raconter, mieux que personne, la vie et les travaux de Vandaël, et ce récit couronnera dignement nos études sur la reine des fleurs. Neveu du célèbre artiste, M. de Roosmalen s'est élevé lui-même aux premiers rangs dans une double carrière. En même temps que son beau livre de l'*Orateur*, ses Etudes littéraires et ses *Mystères de la Providence* fournissent les exemples de la saine littérature et de la véritable éloquence; ses cours et ses leçons en donnent les préceptes les plus purs aux novices de la tri-

bune, de la chaire et du barreau ; aux élèves des institutions éclairées, aux femmes et aux gens du monde qui tiennent à connaître l'art le plus nécessaire et le plus négligé, celui de la lecture à haute voix. Quand M. Mennechet, l'ancien lecteur des rois, vivait encore, il y avait à Paris deux lecteurs sans autres rivaux qu'eux-mêmes : M. Mennechet et M. de Roosmalen. Il ne reste plus aujourd'hui que M. de Roosmalen. Heureux ceux qui en savent profiter, comme les élèves du Sacré-Cœur, de l'Ecole normale ecclésiastique, et les auditeurs du cours ouvert par le maître ! Nous espérons que la notice sur Vandaël, écrite par son neveu, plaira à nos lecteurs. Nous sommes sûrs qu'elle les enchanterait s'ils l'entendaient lire à son auteur.

L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS (1).

VANDAEL.

La peinture de fleurs semble d'une telle facilité à ceux qui ne se sont pas livrés à son étude, qu'on attache généralement peu d'importance aux productions de ce genre ; cependant on ne compte, dans toute l'histoire de l'art, que trois illustres peintres de fleurs ; deux hollandais et un flamand : *Van Huysum*, *Van Spandonck* (Gérard), *Vandaël*, et de nos jours, *Saint-Jean*, de Lyon. (*Redoulé* ne peut être considéré que comme dessinateur.)

Dans les œuvres des deux premiers, Van Huysum et Van Spandonck, on est frappé de la beauté des formes, de l'harmonie des couleurs, de la finesse et de la suavité du pinceau, de l'entente et de la disposition des lignes qui s'arrondissent et se développent toujours, sans jamais se heurter ; mais dans celles de Vandaël, avec ces brillantes qualités nous admirons, de plus, l'intérêt puissant et pour ainsi dire dramatique que l'artiste de génie, en groupant ses fleurs et ses fruits, a su rattacher à sa composition.

Arrêtons un moment nos regards sur les deux chefs-d'œuvre dont l'un est reproduit dans ce numéro :

L'*Offrande à Flore*, et le *Tombeau de Julie*.

Ici, l'image de la déesse des fleurs se détache sur un fond de paysage ; des balustrades et des guirlandes entourent le pied de la statue ; un autel antique, orné de bas-reliefs, est placé devant elle, et reçoit, comme encens, les riches productions de son empire ; des corbeilles pleines de fleurs, des instruments de musique sont encore réunis à cette offrande.

Là, en opposition avec cette pensée de fête, un tombeau s'élève à *Julie* ; c'est un monument funèbre ombragé de plantes et d'arbustes, et sur lequel est gravée cette inscription : *Flos ipsa Julia sicut flores periit,* qui rappelle involontairement ce charmant vers de Malherbe :

« Et rose elle a vécu ce que vivent les roses. »

Un vase de fleurs, des corbeilles, des bouquets, des fruits, sont déposés devant cette tombe comme un hommage à la mémoire de celle qui mourut ainsi que les fleurs.

Ces deux admirables pendants, où la grandeur de la composition étonne et ravit l'âme, où la richesse des couleurs, la pureté et l'élégance des formes semblent disputer de magnificence avec la nature elle-même, furent exécutés : le premier en l'an IX, le deuxième en l'an XIII. L'impératrice Joséphine en fit l'acquisition pour le prix de 16,000 fr., et le gouvernement décerna à leur auteur un encouragement de 4,000 fr. Ils furent, tant que vécut la noble protectrice des arts, un des ornements de la Malmaison : on les croit aujourd'hui en Bavière.

Nous ne pouvons citer ces deux chefs-d'œuvre sans dire quelques mots sur celui qui les a créés.

Vandaël (Jean-François), naquit dans la patrie de Rubens et de Van-Dyck, le 27 mai 1764. Son père, entrepreneur de menuiserie, bourgeois très-considéré d'Anvers, regardant sa profession comme la plus indépendante et la plus honorable de toutes, voulait que Jean et qu'un autre fils, devenu plus tard colonel du 67e régiment de ligne, s'y consacrassent entièrement.

A peine âgé de douze ans, Jean fut envoyé dans l'atelier d'un peintre de décors, et suivit, peu de temps après, les cours de l'Académie, afin d'apprendre le dessin linéaire. Ces premiers essais éveillèrent en lui le goût de la peinture, qui ne tarda pas à être exclusif. Dès que le moment du repos avait sonné, pour échapper à la surveillance paternelle, il s'enfermait dans sa chambrette, ôtait un matelas de sa couche et le plaçait devant sa fenêtre, de manière à ce que la clarté de la lampe ne vînt point révéler ses travaux. Notre jeune enthousiaste recueillit bientôt le fruit de cette étude assidue ; l'Académie lui décerna, en deux années successives (1784 et 1785), les deux premiers prix d'architecture.

Ces succès enflammèrent à tel point l'imagination de Vandaël qu'il se sauva du toit paternel, et qu'il accourut demander à Paris cette liberté sans laquelle aucun génie ne se développe.

Ses premiers pas dans la Babylone moderne furent autant de déceptions. Manquant de moyens d'existence, en butte à la misère, il ne se décourage cependant pas encore ; il s'enrôle comme le plus simple des ouvriers peintres en bâtiments. D'abord il porte les fardeaux, prépare les outils, dresse les échelles ; ensuite il est armé de la grosse brosse, il badigeonne. De là il passe à la couleur à l'huile ; son aptitude, son goût le font bientôt remarquer du patron ; des travaux plus importants lui sont confiés ; l'artiste commence.

L'imitation des bois de tout genre, la peinture des ornements et des arabesques, à la mode à cette époque, découvrent sa supériorité. Les décors des châteaux de Chantilly, de Saint-Cloud, de Bellevue, sont dus en partie à son talent. La révolution de 89 interrompt ces entreprises lucratives, peu brillantes pour un jeune homme ne rêvant que la gloire. Cette époque si fertile nous donne bientôt, en France, un rival heureux des deux premiers peintres que nous avons cités.

S'enfermant de nouveau dans sa chambre, pouvant vivre de quelques économies, cette fois heureux et fier de sa liberté, Vandaël prend une palette et des pinceaux ; il cherche un sujet. Une rose, placée près de lui, exhale de doux parfums ; cette suave odeur attire son attention. Il

(1) Voyez les tables générales des dix premiers volumes et les tables particulières des sept derniers.

admire la forme et la couleur de cette rose, il veut en reproduire à l'instant l'image : ses pinceaux, sa palette sont dans ses mains, sa toile est devant lui ; il esquisse, il peint ; cette rose renaît plus fraîche et plus belle : Vandaël est peintre de fleurs.

Un protecteur, devenu plus tard un ami fidèle et zélé, lui donne les moyens de continuer l'étude de son art, sans songer au gain nécessaire de la journée. Son premier tableau d'après nature, exposé salle *Lebrun*, est acheté la somme de 12 louis (288 fr.) par Mme la duchesse d'Ursel, de Bruxelles. Sa réputation augmente avec ses progrès, et le gouvernement lui accorde, en 1793, un appartement au Louvre, destiné alors au logement des artistes les plus célèbres. Un chef-d'œuvre sort peu de temps après de son nouvel atelier.

Ce n'est plus un simple bouquet, ce n'est plus l'assemblage de quelques fleurs plus ou moins bien groupées ; c'est une pensée charmante, c'est un sentiment délicat rendu de la manière la plus gracieuse : un fiancé a donné au pied d'un chêne rendez-vous à sa fiancée qui n'est point venue ; il a suspendu à l'arbre une corbeille de fleurs au milieu desquelles se trouve un billet à l'adresse de Julie, dont le nom est déjà gravé sur l'écorce. Cette composition ingénieuse, rendue sous les formes les plus parfaites, sous les couleurs les plus vives, et désignée à la postérité sous le nom de *Corbeille à Julie*, fut exposée au Salon en 1796, et vendu 2,400 fr. à M. Pillot, banquier.

Il est impossible de détailler ici les merveilleuses productions que nous devons au pinceau de Vandaël ; leur nombre, sans compter les esquisses terminées et les petits sujets, montait, en 1815, à plus de soixante-dix. L'impératrice Joséphine en possédait cinq ; Marie-Louise deux ; Louis XVIII commanda à l'artiste un tableau de fleurs et de fruits, qui doit être encore dans les galeries du château de Saint-Cloud. Le musée du Luxembourg, à Paris, avant la mort de Vandaël, renfermait quatre œuvres de ce maître.

Napoléon et Louis XVIII honorèrent ce peintre, l'un de la grande médaille d'or, l'autre de la croix d'honneur. Le roi Léopold venait de lui faire remettre une médaille d'honneur, lorsque déjà ses facultés intellectuelles commençaient à s'affaiblir ; la cruelle maladie de la pierre, dont on l'avait cru guéri, lui avait causé de graves accidents ; il s'éteignait chaque jour davantage. Quelques mots sur les arts ranimaient parfois sa vie ; sa figure s'impressionnait ; ses regards, auparavant mornes et tristes, jetaient des rayons lumineux ; sa voix devenait forte et vibrante ; mais un plus cruel abattement suivait ce réveil passager. Malgré les soins dont il était entouré, il rendit le dernier soupir, le 20 mars 1840. On a placé ses dépouilles mortelles au Père-Lachaise, à côté de la tombe de Gérard Van Spandonck. Ainsi se trouveront un jour confondues les cendres des deux plus grands peintres de fleurs du dix-huitième et du dix-neuvième siècle.

A. DE ROOSMALEN.

POÉSIES.

LE ROSSIGNOL ET LES ROSES.

Un jour, je trouvai près du sol,
Au temps des brises les plus chaudes,
Dans l'herbe, un nid de rossignol.
Au fond brillaient trois émeraudes,
Trois œufs pleins de chansons d'amour,
Si Dieu les voulait faire éclore.
Appelant son époux sonore,
La mère attristait l'alentour.

Nids mousseux, fleurs de pourpre et blondes rêveries,
Espérances fleuries.

Trois roses fleurissaient auprès,
Roses d'une teinte rêvée,
Qui semblaient naître tout exprès
Pour les amours de la couvée.
Alors je sentais doucement
Éclore en moi trois douces choses :
Il fleurissait en moi trois roses ;
Mon cœur couvait un nid charmant.

Nids mousseux, fleurs de pourpre et blondes rêveries,
Espérances fleuries.

Mon cœur couvait trois œufs divins,
La foi, l'amour, la poésie.
Trois jours après, quand je revins,
De froid mon âme fut saisie.
Le nid gisait, et l'églantier
Pleurait ses roses églantines ;
Le nid divin, les fleurs divines
De mon cœur jonchaient le sentier.

Nids mousseux, fleurs de pourpre et blondes rêveries,
Illusions flétries.

PIERRE DUPONT.

L'ÉTOURNEAU.

FABLE.

D'une immense et fertile plaine
Un étourneau faisait le tour.
Après je ne sais quoi volant à perdre haleine,
Il rencontra les serres d'un vautour.
Celui-ci, bien repu, de la pauvre mazette
Se voulut faire une amusette...
Il lui crève un œil, sans pitié,
Et dans le vide le relance...
L'étourneau dans les airs quelque temps se balance,
Et, prenant enfin son élan,
Se va réfugier... sous le bec d'un milan !
Tout comme le vautour, le milan voulut rire :
— Chez les oiseaux de proie on faisait mardi-gras. —
« Borgne de tes deux yeux, l'ami, tu t'en iras »,
Dit-il. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire,
Le tour fut fait ; vous l'avez deviné...
L'aveugle, à demi mort, perd l'équilibre et tombe
Dans un grand puits... Ce fut sa tombe...
Un énorme rat d'eau le prit pour son dîné.

Or, l'étourneau, c'est le siècle où nous sommes ;
Le vautour, c'est la soif des biens et du plaisir,
Qui, dès le berceau, vient saisir,
Pour les dévorer, tous les hommes.
Le doute est le milan, qui, l'écartant du but,
A bientôt aveuglé l'esprit le plus lucide...
Quant au puits, c'est le suicide,
Et le rat d'eau, c'est Belzébuth.

EDMOND SAINTE-MARIE.

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES.- ORIGINAUX, GROTESQUES, ETC.

LE RENARD, ROMAN DU TREIZIÈME SIÈCLE (1).

C'EST DU MAITRE MARTIN ET DU LOUP ISANGRIN.

Les sages disent, et c'est écrit en parchemin,

Qu'il a souvent mauvais matin,
Celui qui a mauvais voisin.

Ceci s'applique au loup et au maître Martin, plus habile en truie fondue qu'en belles-lettres, au demeurant fort entendu en herbages dans lesquels il élevait force brebis dont il retirait maint fromage. Mais le loup hantait les bois voisins, et lui causait souvent ennui, car il dépareillait son troupeau quand il était pair et le rappareillait quand il était impair. Aussi maître Martin était-il fort triste de ce qui causait la joie d'Isangrin.

Tout bien considéré, le bonhomme se décide à creuser



Renard recevant l'anneau de la lionne (p. suiv.).

une fosse profonde qu'il couvre d'une claie sur laquelle il étend une couche de terre, y plante une perche à laquelle il lie un agneau, et s'éloigne.

Isangrin, que la faim tourmente, profite d'une nuit obscure et, quand tout le monde dort, se lève et vient, à grande allure, sur le théâtre habituel de ses rapines; il arrive où était l'agneau. L'excellente aubaine! personne ne le voit, il s'élance, la terre s'effondre, et il disparaît dans la fosse.

— Ah las! fait-il tout dolent et pantois, la convoitise m'a perdu. Impossible de sortir d'ici! Je payerai cher la dernière brebis que j'ai volée. Ah! il ne mentait pas celui qui disait : *que tant va le pot qu'il se brise.*

De son côté, le maître n'avait pu dormir de la nuit, tant il était préoccupé de son engin. Il saute du lit dès le petit jour, et s'arme d'un lourd gourdin. Grande fut sa joie quand il vit la claie bousculée et le loup dans la fosse. Il jette promptement habit bas, puis, brandissant son arme:

— Ah! sire Isangrin, fait-il, à nous deux maintenant à régler nos comptes et les arrérages. Or, vous saurez par ce bâton

Comment maître Martins a nom (1).

Il dit, vise à la tête; le bâton s'abat; mais Isangrin, qui n'est pas novice en escrime, guenchit (se jette de côté) et esquive le coup. Le maître furieux rumine une nouvelle botte. Inclinant le bâton sur le loup: — J'aurai du malheur cette fois, lui dit-il, si je ne te crève un œil.

Mais Isangrin se tient sur ses gardes. Au moment où le bâton fonce sur lui, il le saisit entre ses dents. Son adversaire le secoue, tantôt deçà tantôt delà, pour le lui arracher; mais point ne démord Isangrin, et chacun de tirer de son côté. Or, voici bien une autre histoire : la terre croule sous les pieds de Martin; il tombe dans la fosse avec son bâton, et le voilà de compagnie avec Isangrin, l'un en face de l'autre.

Isangrin avait grand'peur, mais encore plus le maître qui commence à *versiller* son psautier, recommandant, à chaque mot, son âme à Dieu. *Miserere meï, Deus!* dit-il en inclinant la tête. Or, pendant qu'il est ainsi penché, Isangrin, qui n'a cure d'ouïr ses litanies, lui saute sur le dos et de là hors de la fosse, s'enfuit à travers champs et gagne le bois, non sans rire dans sa barbe du maître qu'il laisse dans son propre piége.

Mais point ne rit Martin qui reste muet et pétrifié dans la fosse, d'où ses serviteurs ne tardèrent pas de le retirer, riant eux-mêmes de l'aventure.

DE LA JUMENT ET D'ISANGRIN.

Or, il est bon que vous sachiez qu'Isangrin, après avoir erré dans les bois une partie de la nuit, se prit à dire, à part lui, que l'homme et le loup sont également fous d'aller seuls quand ils pourraient avoir compagnie; quand surtout on a besoin d'aide. Tout en pensant ainsi, il sort du bois, et voit une jument qui paissait dans un pré, le long des blés; il galope à travers champs droit à elle, et la salue:

— Dieu vous sauve! fait-il, Rainsant, ma drue (mon amie). Apprenez que je viens de l'échapper belle; maître Martin m'avait tendu un piége dans lequel j'ai passé toute la nuit en prison; si j'avais eu un compagnon, il m'aurait bien vite délivré... Voulez-vous être ma compagne? nous ferions de bonnes affaires ensemble; je vous donnerais à manger froment, orge ou avoine, à votre choix; vous n'auriez pas avec moi grand labeur, car j'irais chasser de

(1) Voyez mars et avril derniers.

(1) De là sans doute le dicton populaire: *Martin-bâton.*

mon côté : jamais plus belle association. Pensez donc, mademoiselle, à ce vilain qui vous tue et vous attelle à la charrue! à vous tout le travail, à lui tout le profit; à lui le fruit, à vous les noyaux et les coups. Ah! Rainsant, ma douce amie, venez donc avec moi!

— Certes, sire Isangrin, répond la jument, votre compagnie me serait fort chère; mais je ne puis ni aller, ni courir, c'est pourquoi vous me voyez ici pâturant. Hier, sur la route, une épine m'est entrée dans le pied. Ah! si vous pouviez me l'extraire avec vos dents, je serais votre amie à jamais, et pourrais vous être utile au besoin; car si les chiens s'avisent de venir vous huer et assaillir, vous verrez si je sais mordre et jouer des sabots.

— Dame, fait Isangrin, montrez-moi le pied où l'épine vous cuit, et incontinent je vous l'arrache; point n'aurez besoin d'autre médecin.

Rainsant lève le pied, Isangrin s'accroupit. Or, pendant qu'il s'amuse à vider et nettoyer le sabot en raclant avec ses ongles, la jument décoche une ruade, frappe le loup entre la poitrine et le museau, et l'étend sur le pré, les pattes en l'air.

Rainsant, la queue haute, caracole et gagne le large, et laisse Isangrin gisant et pâmé.

— Ah! malheureux que je suis! fait-il après avoir repris ses sens; si j'eus hier du mal, aujourd'hui j'ai du pis. On ne sait à qui se fier. La bonne foi est bannie de ce monde!

Ne trouvez-vous pas, ami lecteur, cette vieille histoire



Renard au tribunal du lion. Le loup soutenant l'accusation, etc. Dessin de M. Forest (page suivante).

bonne à rappeler à quelques docteurs d'aujourd'hui, qui vont promettant aux ouvriers du salaire sans travail et des plaisirs suivant leurs besoins? Sages et fins sont ceux qui leur répondent comme la jument au loup.

COMMENT RENARD RÊVA QU'ISANGRIN LE BATTAIT.

Le loup, qui a la vie dure, est bientôt guéri de ses blessures. Quelque temps après, Renard rêve qu'il lui arrivera malheur; Hermeline, sa femme, le rassure en lui recommandant de faire toujours trois signes de croix sur la porte avant de sortir. Il attrape une corneille en contrefaisant le mort; mais pendant qu'il l'expédie, Isangrin le rencontre et menace par *Dieu le père, en qui il croit*, de se venger de toutes les injures faites tant à lui qu'à sa femme Hersent et à ses louveteaux. Au moment où il est près de l'étrangler, après l'avoir cruellement houspillé, il se sent pris de compassion. Renard s'en aperçoit et redouble de prières.

Au même instant il voit un paysan qui passe sur la route, courbé sous le poids du porc qu'il vient de tuer. La belle occasion! Si son oncle veut le laisser aller, il lui jure de lui procurer le porc tout entier, à condition qu'il en aura sa part. Isangrin y consent et le regarde faire.

Renard saute prestement sur ses pieds comme s'il n'a-

vait pas reçu une raclée des plus éblouissantes, et court au-devant du paysan. Il entoure sa tête d'un lambeau d'étoffe, et se couche au milieu de la voie. Quand le vilain voit le gorpil, il fait triste mine, car il prévoit que son bacon (porc) est en péril; mais il se rassure en voyant le ravisseur se traîner comme s'il avait les reins cassés; il approche croyant le prendre avec les mains, mais Renard fait un petit saut.

— Rien ne te vaut, fait le vilain; il lève son bâton, frappe rudement, et le manque. Mais Renard sautille toujours, le vilain le suit de proche en proche.

— Par saint Marcel! fait-il, ton poil servira à doubler mon manteau. Mais entre faire et dire la distance est longue; Renard court toujours un peu plus fort à mesure que le vilain redouble de vitesse. Celui-ci n'en peut mais, et s'arrête hors d'haleine.

Il est évident qu'il ne pourra l'atteindre, tant qu'il portera son bacon.

Il le jette donc à terre; mais Isangrin, qui les suit de près pour voir comment la chose finira, ne perd point de vue le bacon. Or, sans plus s'inquiéter ni du vilain, ni de Renard, il saute sur le porc et l'emporte par le cou dans un fourré.

Le vilain s'anime d'autant plus à la poursuite qu'il espère, avec la peau du gorpil, acquitter une partie du prix du bacon, et orner avec sa queue le collet de son manteau; mais il n'est pas près d'en finir, à mesure qu'il avance d'un côté Renard fuit de l'autre. Enfin il redouble de vitesse, le serre de près, il le touche presque de la main et va se précipiter sur lui; mais cette fois Renard part comme un carreau d'arbalète, et le vilain tout pantois, désespérant de le prendre, l'envoie à tous les diables.

Il revient sur ses pas pour reprendre son porc. Je laisse à penser ses cris et son désespoir quand il vit la place nette. Jamais homme ne mena un tel deuil.

Renard le laisse se lamenter, et, après un long détour, finit par retrouver son oncle; mais du bacon point de nouvelles, et quand il en demande sa part, Isangrin lui en présente la corde, le reste était dans son ventre.

Renard file doux, car il se souvient de la raclée; mais le diable n'y perdra rien, et vienne l'Ascension, il lui vendra cher la corde du porc.

En attendant, comme la faim le presse, il va prendre des rats chez un docteur. Il voudrait bien arriver jusqu'au poulailler; mais il redoute Frobert (le grillon), un clerc chantant; c'est un témoin dangereux, qui donnera l'éveil d'autant plus vite qu'il le sait son ennemi. Comment faire?

Il escoute le chanteour
Qui el courtil est près du four,

Et lui propose, pour l'attirer, de se confesser à lui (1). Le grillon s'y refuse sous prétexte qu'il voit venir d'autres prêtres plus grands clercs que lui : ce sont des chiens qui débouchent de la forêt, menés en laisse par des piqueurs. Renard voit le danger, se prépare à fuir, mais avant il trempe ses pattes dans la boue et saute à plusieurs reprises sur le trou du grillon et l'estouppe (bouche) si bien, qu'il n'en pourra sortir de l'année. Cela fait, il s'élance d'un bond sur le toit du four, et s'y accroupit; les chiens passent outre et perdent sa trace.

(1) Les auteurs du Roman continuent leur guerre aux sacriléges et aux profanateurs du siècle, qu'ils vont tout à l'heure personnifier plus clairement encore dans Renard partant pour Rome en pèlerinage.

Quand Renard se voit délivré, il descend et va tout joyeux, à menus sauts, au trou où il a enfermé le grillon.

— Preudom, fait-il, si le bon Dieu t'aime, tu seras bien chaudement cet hiver, point de vent ni de gelée; j'ai eu soin de bien boucher les trous. Prends tes petits aises; tu n'as pas de voisin qui puisse te voir, et, par saint Mandé! n'aie pas peur, si tu commets quelque irrévérence, que le bruit en vienne aux environs; la chose sera tenue secrète. Ah! fils de pendu, tu voulais me faire écorcher par les chiens! tu peux maintenant *orguener* là-dedans tout à ton aise; si toutefois tu sais ton antienne par cœur, car à moins de savoir ainsi ton psautier, je te défie bien de le lire dans ton réduit. Désormais tu n'auras pas le souci de m'empêcher de manger coqs et gélines si j'en vois aux environs.

Mais le diable lui réserve une autre joie. Voilà que les mêmes chiens, qui d'abord l'avaient relancé, rencontrent Isangrin. Veneurs et piqueurs se mettent à ses trousses, les flocons de son poil volent, Isangrin est en male trappe; il fait une vigoureuse résistance et se sauve enfin tout meurtri. Renard, spectateur de la bataille, est aux anges et ne se souvient plus de sa raclée.

COMMENT RENARD FUT TRADUIT ET JUGÉ A LA COUR DU LION.

Enfin le loup regrette plus que jamais, dans son repaire, de n'avoir pas achevé Renard quand il le tenait entre ses pattes; les avanies de tout genre qu'il en a reçues lui reviennent à la mémoire. Il part et va demander justice à sire Noble (au lion). Isangrin expose tous ses griefs; le lion, souvent qualifié d'empereur, pense que l'affaire ne vaut guère qu'on en fasse tant de bruit; mais Bruns *li ours* lui persuade de veiller au maintien des lois et de ne pas pardonner. Il énumère alors les perfidies de Renard envers le chat Tibert, la corneille, Tiécelin, etc. Le singe Cointeriaux prend partie pour Renard avec Grimbert (le blaireau), cousin germain de ce dernier.

Fromont li asnes (ailleurs Thimers ou Bernard) et Li Conins (le lapin) se joignent à Grimbert pour demander au roi de faire venir et prendre à merci Renard, qui doit se justifier.

Le roi persiste à ne pas permettre qu'Isangrin attaque et rompe ainsi la paix. Sur ces entrefaites arrive Chanteclair, le coq, escorté de Pinte, Noire, Blanche et Roussette, qui accusent Renard d'avoir mangé plusieurs de leurs sœurs, nourries et engraissées par Gombert de Fresnel ou du Plessié, et comme péroraison, présentent le cadavre de dame Coupée, sainte poulette, leur sœur, traîtreusement mise à mort par Renard. Lors Chanteclair s'agenouille et mouille de ses larmes les pieds du lion.

Celui-ci s'émeut de pitié pour le Bachelier : il soupire, dresse la tête et pousse un rugissement de colère; il n'y eut en ce moment bête si hardie, ours ou sanglier, qui ne tremblât de peur, surtout Couarz le lièvre, qui en garda fièvres pendant deux jours. Toute la cour frémit; jamais ils ne virent leur seigneur en si grand courroux : il redresse sa queue et en bat ses flancs d'une telle force, que le palais en tremble.

Après avoir ordonné qu'on rende les honneurs funèbres à dame Coupée, avec toutes les cérémonies d'usage, il enjoint à Bruns l'ours d'aller à Maupertuis, semondre Renard de se rendre à la cour.

L'ours part sans délai, et ne tarde pas à revenir, la tête et le corps ensanglantés; il se pâme aux pieds du lion. Renard l'a fait choir dans un piége : le forestier Lanfroi avait fendu avec des coins un chêne; Renard, qui connaît

le faible du messager, l'invite à partager un rayon de miel,

Chose que l'ours aim' le plus sous le ciel.

lequel se trouve dans le chêne ; il invite Bruns à y monter, et lui fait la courte échelle ; or, pendant que le goinfre plonge la tête dans l'ouverture, Renard tire les coins, le bois se resserre, le voilà pris, et Renard de fuir en entendant Lanfroi et ses gens qui le huent et accourent armés de fourches et d'arbalètes ; l'ours près de périr fait un suprême effort et se dégage, non sans avoir laissé une partie du museau et des oreilles dans l'arbre.

Le roi, de plus en plus irrité, ordonne à Thibert le chat d'aller semondre le rebelle à son tour. Celui-ci ne tarde pas à revenir, non moins meurtri que l'ours ; car Renard, en lui proposant d'aller chasser des rats chez un voisin, le fait prendre à un lacs. Roonel (le chien) a le même sort.

Noble alors enjoint à ses gens de s'armer. Il convoque son ban et arrière-ban ; mais Grimbert le taisson plaide encore pour son cousin Renard, et jure de l'amener docile aux pieds du roi. Sa Majesté est trop juste pour écouter l'accusation des ennemis de son parent, sans entendre sa défense. Noble accepte.

Grimbert part ; Renard accueille son cousin avec joie, et se décide à comparaître.

Tous deux arrivent à la cour en éperonnant leurs chevaux, et descendent devant le palais.

A l'arrivée du félon, toutes les bêtes s'apprêtent à le confondre ; il n'en sortira pas sans malencontre. Déjà Isangrin aiguise ses dents, et Thibert le chat parle à voix basse à Bruns ; il en est très-peu qui ne le craignent ou ne le haïssent. Il fait bonne contenance néanmoins et s'avance, tête levée, au milieu de la salle......

(Sans suivre ici notre savant traducteur dans les débats du procès, disons seulement que Renard débute par un discours aussi ingénieux que mensonger. Son avocat, Grimbert, ne parle pas mieux que lui. Le loup, le chat, le coq, le chien, le corbeau, l'ours, le cerf, le taureau soutiennent l'accusation. Belin le mouton défend Renard par haine du loup. Il n'eût pas autrement fait sous la peau d'un homme. Bref, le lion condamne l'accusé à être pendu haut et court. La potence est dressée... Vous croyez Renard perdu? Rassurez-vous, le drôle, qui gardait le meilleur pour la fin, désarme son juge en jurant de prendre la croix et d'aller expier ses crimes en Terre-Sainte !... (1) Le lion y consent.) (2)

Ira-t-il ou non à Jérusalem? Qui en doute? Ne met-il pas, tout joyeux, la croix sur l'épaule droite? ne prend-il pas l'écharpe et le bourdon qu'on lui présente? Les bêtes en sont toutes consternées. Sur son passage, aucune ne salue Renard ; mais il les défie toutes au fond du cœur. En chevalier plein de courtoisie, il tourne un compliment galant à Mme *Lorgelleuse* (l'orgueilleuse), la reine, et en reçoit un anneau qu'il passe à son doigt ; puis, après avoir salué Leurs Majestés, saute prestement sur son destrier, pique des deux, et

Va fuyant les grants trottons.

Il fait un détour et monte sur une roche voisine qui domine tout le camp ; là, prenant à deux mains croix, écharpe et bourdon, il s'écrie en les agitant au-dessus de sa tête : Sire roi, voilà votre chiffon ; que Dieu confonde le *mufle* qui m'affubla de cette friperie ! Puis, tournant la queue et faisant mine de s'en frotter, il jette le tout sur leurs têtes.

Un cri spontané de fureur, dominé par un rugissement formidable du roi, part de la foule et ébranle les airs.

— Qu'on le saisisse ! s'écrie Noble, mort ou vif. Malheur à qui le laissera échapper !...

(Ici vient le récit du siége en règle de Maupertuis, vaillamment poussé et habilement soutenu.)

Après deux assauts successifs, une idée diabolique frappe l'esprit de Renard. Profitant d'une nuit obscure, il sort seul par la poterne, se glisse dans le camp ennemi, où tous les soldats du lion dorment sous les arbres ; il les lie, qui à un frêne, qui à un chêne, charme ou hêtre, les uns par la queue, les autres par la patte. Puis se glisse dans la tente de la reine, qui s'éveille au moment où Renard achève de la lier. Au rugissement qu'elle pousse, tout le camp est sur pied. Le sire Noble fait un bond si terrible que peu s'en faut que sa queue ne reste en place ; il tire et se démène si fort qu'il l'étend de plus d'un demi-pied ; les autres tirent et secouent aussi chacun de leur côté, au point de se briser les reins ; l'indignation et la fureur sont d'autant plus grandes, que, grâce au jour qui paraît, chacun peut apercevoir l'auteur de cette algarade se moquant et riant.

Mais Renard n'a pas tout prévu ! il a oublié, pour son dam, de lier maître Tardif le limaçon, porte-gonfanon de l'armée (la justice est lente, mais elle n'arrive que mieux) ; et celui-ci va marchant par le camp et coupe de son épée les liens de ses compagnons. (Renard est de nouveau saisi, et cette fois on lui passe la hart au cou... Mais, ô péripétie inattendue !)

On voit accourir une cavalcade précédée d'un sommier (1) chargé d'or ; c'est Hermeline et ses enfants, dont les cris déchirants s'entendent de fort loin. En arrivant, elle se précipite avec ses fils aux pieds du roi et implore merci.

Le roi se laisse attendrir, on ne dit pas si c'est par le sommier ou par les pleurs d'Hermeline ; il fait délier Renard (qui le remercie en le renversant d'un coup de pierre... adressée à Isangrin).

Pendant que ses barons accourent pour le soutenir, Renard saute prestement et prend la fuite. Tous le huent et courent après, mais ils renoncent à la poursuite, en se disant qu'ils n'attraperont jamais ce fils des démons.

Et maintenant que chacun tienne bien sa chape !

COMMENT RENARD FUT TEINTURIER.

Le roi a fait crier son ban, enjoignant à quiconque rencontrerait Renard de l'appréhender, et, sans s'inquiéter ni de roi ni de comte, de le pendre sans rémission. Mais Renard fait petit compte de la menace, et continuant sa fuite, traverse à menus sauts un essart, explorant des yeux les alentours. Quoi d'étonnant? il se méfie à présent de toutes les bêtes. Enfin il s'arrête sur un monticule, et tournant la tête vers l'orient, il adresse à Dieu cette prière aussi hétéroclite qu'insolente : « O Dieu ! qui m'as garé de tant de périls et permis de commettre tant de mal, que je n'aurais pas dû faire, garde mon corps dorénavant par ta sainte protection. Permets que je me transforme et déguise de telle sorte, que toute bête qui me verra ne puisse jamais me reconnaître. »

(1) Quand les croisades n'auraient rendu d'autre service au pays que de le débarrasser de tous les truands, voleurs, meurtriers et malandrins qui le désolaient, elles mériteraient encore notre éternelle reconnaissance.

(2) Jusqu'à la fin du Roman, les parenthèses indiqueront les abréviations faites par la rédaction dans le travail de M. Amiel.

(1) Cheval de bât, equus sarcinarius.

Il dit, incline sa tête vers l'orient, se donne un grand coup sur la poitrine, puis reprend sa course à travers plaines et monts, mais souffrant grande détresse de la faim.

Il arrive aux faubourgs d'une ville, et avise la maison d'un teinturier; la teinture était dans la cuve et prête à point. Renard saute par une croisée que l'artisan avait laissée ouverte pour mieux juger de l'effet de son apprêt; d'un nouveau bond, il s'élance dans le courtil pour chercher pâture à son ventre, flaire et explore tous les recoins. Rien. Il revient se blottir dans l'embrasure de la croisée, regarde à l'intérieur. Personne. Le diable le tente; il voit son image reflétée dans la cuve, y saute à pieds joints, tombe au fond et ne tarde pas à revenir à la surface, où il se soutient en nageant.

En ce moment arrive le vilain, qui était allé chercher une aune pour auner son drap; il entend quelque chose gindre et se débattre; il dresse l'oreille, jette à terre le drap qu'il commençait à tirer de la cuve, s'approche et regarde. Quand il voit que c'est une bête, il lève son aune pour la frapper; mais Renard lui crie :

— Beau sire, ne me fais point de mal, je suis teinturier aussi et je puis grandement t'être utile; j'ai beaucoup travaillé dans ton art et j'en sais plus que toi. Je t'apprendrai à mêler la teinture avec la cendre, car je connais un procédé excellent.

— C'est bien, dit le vilain; mais d'où venez-vous? pourquoi êtes-vous là-dedans?

— C'est pour donner plus de force et de luisant à la teinture, c'est la coutume de Paris et de ses environs: or, maintenant que l'expérience est faite, aidez-moi, je vous prie, à sortir d'ici. Je vous dirai après mon secret.

Le vilain saisit alors la patte que Renard lui tend, et l'enlève si brusquement, qu'il a failli la lui arracher du corps. Quoique étourdi de la chute, Renard se relève soudain.

— Merci, vilain! fait-il; sache donc que je n'entends rien à ton métier; je suis tombé dans la cuve, voilà tout, et j'allais y périr quand le bon Dieu m'en a tiré par ta main. Ta teinture prend fort bien; de roux que j'étais, me voilà devenu noir et luisant comme Tiécelin. Au revoir, vilain; je retourne aux bois chercher aventure. Il dit et disparaît tout joyeux. Arrivé dans un essart,

Moult et se regarde et se remire,
Et de joie commença à rire.

Mais voici bien une autre histoire. Que voit-il là-bas à l'affût, sous un buisson? Isangrin en personne!

— Je suis mort! se dit-il; il est gras et gros, et moi, chétif et malingre, exténué et le ventre creux; il va me dévorer à coup sûr... Mais il ne pourra jamais me reconnaître, à moins que ce ne soit au parler... Allons à lui, il me donnera nouvelles de la cour; je changerai mon langage, il n'y verra que du feu.

Peu s'en faut qu'Isangrin en le voyant s'avancer ne prenne la fuite; il a si grand'peur qu'il lève la patte et se signe plus de cent fois, je crois, avant qu'il soit arrivé près de lui, tout en se disant que de sa vie il n'a vu pareille bête.

Renard l'aborde et le salue.

— Godeelpe (1)! fait-il; non saver point la raison dire (m'expliquer en français).

— Dieu vous sauve, bon doux ami! répond Isangrin (2). D'où êtes-vous? de quel pays? Je ne vous ai jamais vu, que je sache; sans doute vous n'êtes pas né en France?

— Nai, mi signor, mais en Bretaigne; moi aver perdu tout mon pécune, et moi torner à Paris ainçois (jusqu'à) que j'aver appris françois.

— Et savez-vous un métier?

— Oil, je serai bon joglier (jongleur).

— Pourquoi n'as-tu pas ta vielle?

— Un vassal de mon métier me l'a tollue (dérobée) avant-hier. Je fot saver bon lai Breton et de Merlin et de Faucon, del roi Artus et de Tristan (1), del Chevrefoil (2) de Saint-Brandon.

— Et sais-tu le lai Dame Iseult?

— Ia! ia! Godistonet! je fot saver, dit-il, trestous (tous).

— Diable! tu es savant; mais, par la foi que je dois au roi Artus, n'aurais-tu pas, d'aventure, rencontré sur ton chemin un roux garçon, larron fieffé, que Dieu t'en garde! lequel m'a forfait en maintes rencontres, et que j'étranglerai sans rémission, le roi le permet, si je puis jamais le tenir?

Renard, l'oreille basse, murmure entre ses dents :

— Ah! maître Isangrin, enragé voleur! brute stupide! Puis reprenant à haute voix :

— Comment a nom (l'appelez-vous)?

— Vous demandez comment il a nom?

— Ia; vous le pelez (appelez) Anon?

A ce quiproquo, Isangrin rit et s'esjouit beaucoup du mot Anon.

— Ah! ah! dit-il, j'entends; vous vouliez savoir quel est son nom?

— Oil; comment fut-il pelez (appelé)?

— Il se nomme Renard, le mécréant! Fasse le Ciel qu'il tombe entre mes pattes, et son affaire ne sera pas longue.

— Foi que devez au martyr saint Thomas de Chantarbir (Thomas Becket), ne por tot l'or del monde ne fot voloir moi lui sembler (ressembler).

— Tant mieux pour vous, dit Isangrin, car ni Appollin (Apollon), ni tout l'or de la terre ne vous sauverait de mes griffes. Mais, dites-moi, beau doux ami, voudriez-vous venir en cour exercer votre art, je vous présenterai au roi et à la reine, notre belle et gracieuse souveraine, et vous ne tarderez pas à faire votre fortune.

— Votre merci, dit Galopin, mais je n'ai pas de vielle.

— Qu'à cela ne tienne, Galopin, puisque tel est ton nom, j'en sais une chez un vilain, qui en joue chaque soir à ses enfants et à ses voisins réunis. Il ne se passe pas de nuit que je ne l'entende. Par la foi que je dois à notre Saint-Père, c'est un excellent instrument; viens avec moi, tu l'auras, je m'en charge.

Isangrin, en effet, trouve la fenêtre du vilain entr'ouverte, saute dans l'appartement, décroche la vielle et la tend à Renard, qui, pour le remercier, pousse la fenêtre, enferme son acolyte et prend la fuite. Le vilain se lève, appelle ses gens, toute la maison est sur pied; Isangrin est en male passe; il se défend bravement, mord le vilain au derrière et s'échappe. Il va porter plainte à la cour du Lion, qui mande les mêmes animaux pour s'emparer du jongleur; mais celui-ci, grâce à sa nouvelle métamorphose, les fait tous tomber dans de nouveaux piéges.

(1) De *God* (dieu), *help* (aide). Ces expressions, d'origine anglaise, témoignent déjà, dès cette époque, des rapports fréquents des deux peuples.

(2) Dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, M. de Chateaubriand parle d'Isangrin, à l'occasion du Conclave; il compare notre héros à un des personnages diplomatiques avec lesquels il est en relation.

(1) Roman de la Table-Ronde.

(2) Le lai du Chèvrefeuille est de Marie de France, qui en a fait plusieurs autres, et à laquelle on attribue, ainsi que nous l'avons dit, le *Renard couronné*. Elle vivait vers le milieu du treizième siècle.

Enfin Beaucens (le sanglier), Bernard (l'âne) et Bruns (l'ours), mandés à leur tour par le roi, s'emparent du noir jongleur, le lient et l'amènent. Il nie tous les faits qu'on lui impute. Roonel le mâtin lui répond qu'il ment par la gorge et jette son gage de bataille ; Renard le relève, il est vaincu, et, sur l'ordre du roi, cousu dans un sac pour être noyé ; mais son cousin Grimbert, auquel il s'est fait reconnaître, court se placer sous le pont et le sauve au moment où il tombe dans la rivière. Grâce à ce bain improvisé, Renard reprend sa couleur primitive, à la grande joie de Grimbert ; tous deux restent cachés sous le pont jusqu'à la nuit close, à la faveur de laquelle Renard regagne Maupertuis, son fort repaire.

Que chacun tienne bien sa chape, le diable n'est pas mort ; bien mieux, il vaincra le roi et se fera proclamer empereur ; ruse, orgueil et lâcheté, l'emporteront sur loyauté, bonté et courage.

Mais avant d'atteindre à ce faîte de gloire, Renard aura à subir encore bien des tourments.

COMMENT RENARD MANGEA DANT PINÇART LE HÉRON, ET FIT PRESQUE NOYER LE VILAIN.

Renard s'étant levé de grand matin, passa du bois dans une plaine, et se mit en quête avec une ardeur sans égale. Quoi d'étonnant? il avait jeûné tout le jour. Il va et vient, court et recourt à menus sauts, tant qu'enfin il arrive sur les bords d'une rivière. Au moment où il s'apprête à revenir sur ses pas, il aperçoit sur sa gauche, à travers les feuilles d'un chardon, maître Pinçart le héron,



Renard allant en pèlerinage à Rome avec l'âne et le mouton.

qui, le bec dans l'eau, était en quête du fretin. Renard baisse la tête, s'affaisse doucement sur son ventre, et avise aux moyens de l'enginguer.

— Dieu ! fait-il, car la faim l'étreint durement, comment l'attirer à moi ?

— Oh ! idée lumineuse !

Les bords de l'eau sont couverts de fougère, il en arrache avec ses dents, l'entasse autour de lui, et en prend une brassée qu'il jette dans le courant, de façon qu'elle dévalle sur le héron ; celui-ci lève la tête, suspend sa pêche, et recule un tantinet ; mais quand il voit que ce n'est que fougère, il l'écarte du bec et se remet à pêcher. Renard, couché sur l'herbe fraîche, arrache une nouvelle brassée, mais plus forte, et la livre au courant. Cette fois, le héron tressaille et se croit mal bailli (en péril) ; néanmoins il se rapproche, éparpille les herbes des pieds et du bec, et voyant encore que ce n'est que fougère, se rassure et se remet à sa tâche.

Renard observe tout son manége et brûle de lècherie. Comment le tirer de là? Sans doute il craint l'eau ; mais bah ! qui ne risque rien n'a rien, et le voilà s'enveloppant de toutes parts de fougère, dont la teinte le déguise d'autant plus, qu'elle se confond avec la couleur de son poil. Néanmoins il hésite encore.

— Faut-il que je sois si couard ! se dit-il ; par saint Martin ! je le prendrai.

Et cette fois il pénètre dans le courant, très-rapide en cet endroit. A moins de le savoir, il est impossible de se douter qu'un être vivant soit enveloppé dans cette botte flottante. Il avance donc ainsi jusqu'au point où le héron, sans penser à mal, continue à accrocher le fretin ; aussi ne bouge-t-il pas en voyant la nouvelle flottaison ; mais à

peine Renard est-il à sa portée, qu'il saute sur lui, le happe par le col et l'emporte triomphant sur la rive, de là il l'entraîne sous un buisson. Le héron commence à brère (crier); mais Renard, qui n'aime pas le bruit, lui serre la tête et le col et l'étouffe. En quelques minutes dant Pinçart avait passé dans le ventre du croquant.

Cela fait, Renard songe à gagner son repaire. On était au temps de la fauchaison des prés; le soleil était bas à l'horizon, et Renard, fatigué (après manger fait mal aller), se couche sur une meule de foin, et ne tarde pas à s'y endormir. Pendant son sommeil, la rivière gonfle outre mesure, et l'eau ne tarde pas à envahir la prairie; jamais on ne vit, en telle saison, pareil débordement. Toute la contrée n'est bientôt plus qu'un vaste lac; l'eau soulève insensiblement la meule où Renard est endormi, puis elle l'entraîne vers le lit. Soudain il s'éveille tout épouvanté :

— Saint-Esprit! c'est fait de moi; les flots, qui ont englouti tant d'hommes, grondent de toutes parts, impossible de fuir!

Or, pendant qu'il se lamente, un vilain qui revenait de la pêche, monté sur une barque, s'approche de la meule en remontant le courant.

— Par saint Julien! s'écrie-t-il, c'est un gorpil que je vois là-haut! quel pelisson! Enchanté de vous voir, beau sire, l'excellente fourrure pour mon manteau!

Mais la chose ira d'autre façon. Le vilain rame plus vigoureusement et arrive au pied de la meule, l'aviron en l'air et la menace à la bouche; il frappe, mais Renard évite le coup en se rejetant de l'autre côté de la meule; le vilain fait tourner son bateau pour revenir à la charge, même manœuvre de Renard, qui l'évite avec un égal succès. Le rustre, furieux, s'acharne, tournant et frappant tantôt deçà, tantôt delà; il voit bien qu'il n'en viendra à bout qu'en montant sur le foin; il rapproche de plus près sa barque, ôte ses souliers, et se met à grimper, l'aviron en main. Renard, qui le guette, saute à pieds joints par dessus sa tête, tombe dans la barque et gagne le large, laissant son agresseur ébahi et l'aviron en l'air.

Tel croit acquérir profit qui pourchasse sa honte. Ceci concerne le vilain, qui s'est mis en péril pour la convoitise de gorpil.

— Tu n'as que ce que tu mérites, vilain, lui crie celui-ci; ah! fourbe mécréant, tu croyais me prendre et tu es pris : qui dit vilain dit vilainie. Ah! tu croyais me servir un plat de ton métier, tu goûteras du mien; ta barque est bonne et je l'emmène.

Le vilain pleure et se lamente; il prie Renard de le tirer de là; lui et sa femme Gilain seront ses féaux, leurs poules et chapons aussi, il en aura à plantée (à foison). Renard feint de se laisser attendrir, il fait avancer la barque pour que le vilain y saute, mais au moment où celui-ci prend son élan, Renard s'éloigne, l'homme tombe dans l'eau et ne se sauve qu'à grand'peine.

DU PÈLERINAGE DE RENARD, ET COMMENT IL ALLA A ROME.

Renard vieillit et la vie lui est à charge. Il fait de tristes retours sur son passé, et se voit odieux aux bêtes et aux hommes. Un matin de vendredi, il sort de Maupertuis pour faire sa tournée habituelle dans la bruyère, mais il sent faiblir ses jambes.

— Ah las! fait-il, je n'ai plus pouvoir ni envie de malfaire; qu'est devenu le temps où je devançais à la course le plus fier destrier de guerre! Beau sire Dieu omnipotent, ayez merci de ce chétif, à qui la vie est désormais insupportable.

Pendant que Renard se désole, arrive à travers la lande un vilain embrunchié (enveloppé) en son chaperon. En voyant qu'il est seul, Renard, au lieu de fuir, va droit à lui.

— Vilain, dit-il, çà, viens!

Mènes-tu avec toi nul chien?

— Nenni! tu n'as rien à craindre, Renard... Mais... qu'as-tu donc à pleurer?

— Ce que j'ai? ne le sais-tu pas? Il n'y a pourtant ni jeune ni vieux qui l'ignore en ce pays. Jusqu'ici je n'ai jamais pu m'arracher du lieu où je pouvais malfaire; mais j'ai résolu d'en finir avec ce genre de vie; j'ai entendu dire dernièrement à un sermonier (prédicateur) : « *Qui crie merci aura pardon.* »

— Renard, cesse tes janglories; je te connais, maître fourbe, tu veux m'en vendre!

— Non certes, je te le jure! Quand j'étais bachelier léger, je mangeais, sans me faire prier, gélines et chapons; autant que j'en trouvais dans les haies, autant d'étranglés en trahison et d'engloutis. Je jurai foi à Isangrin, et, au lieu de me comporter envers lui en loyal compagnon, je le fis pêcher toute une nuit dans un étang, où il fut surpris le lendemain, dès l'aube, par un vilain et ses chiens, qui lui ont refait le pelisson; et, pour être vrai, je n'en fus pas fâché. J'omets encore bien d'autres félonies, larcins et roberies; bien sais que je suis excommunié. Je n'en finirais pas d'aujourd'hui si je voulais dévider par le menu tout ce que je vous dis en gros; je suis prêt à me soumettre à telle pénitence que de droit.

— Renard, il faut de toute nécessité que tu ailles à Rome; c'est cas réservé.

— Par ma foi! dit Renard, c'est bien rude à mon âge.

—Mais il convient à qui veut faire pénitence de souffrir.

Renard prend alors écharpe et bourdon, et se met en route. Il a bien la mine d'un pèlerin; l'écharpe pendue au col lui sied à ravir. Mais il se tient pour fou de s'être aventuré pour un si long voyage, sans compagnon; car il est tel château sur sa route, où il courra risque de laisser sa peau en gage, s'il veut s'y héberger. Il quitte donc le grand chemin et s'enfonce dans une sente. Il découvre à peu de distance un troupeau de brebis, et Belin le mouton qui, fatigué et repu, était couché à l'écart sous un hêtre.

— Belin, dit Renard en l'abordant, que fais-tu là?

— Tu le vois, je suis las, et je me repose.

— Par ma foi! Belin, c'est un repos dangereux.

— Tu me vois tout brisé et recru; j'ai affaire à un vilain félon qui m'accable de besogne; c'est pourtant moi qui lui ai valu ce beau troupeau! Sais-tu quel prix il réserve à mes services? il doit dans quelques jours vendre ma peau à un prud'homme qui veut en faire des housseaux (bottines) pour aller à Rome.

— A Rome! Pardieu! fit Renard, il vaudrait mieux y porter toi-même ta peau que de te laisser tuer; et puis, si l'envie te prend de mourir, rien n'empêche que tu ne reviennes le jeudi des Rogations après Pâques, époque où l'on mange les moutons.

— Pour l'amour de Dieu! sire Renard, je vois bien que vous êtes devenu pèlerin; conseillez-moi, je vous prie.

— Oui vraiment, je suis pèlerin! Tu n'en crois rien, peut-être, à cause de ce mauvais renom que j'ai eu;

Mes je men suis or repentu.

Ce siècle ne vaut pas un œuf. Je vais à Rome : or, si tu voulais y venir avec moi, il est probable, du moins quant

à cette année, qu'on ne convertirait pas ta peau en chaussure, et de plus tu aurais herbes des bois et des prés à plantée.

—Un pèlerin ne peut mentir ; je vais avec toi, dit Belin.

Et les voilà en route. Au bout de quelques pas, ils rencontrent Bernard le docteur (l'âne), et Renard l'enrôle à sa suite, comme Belin.

Tous trois se mettent en chemin de compagnie. Ils entrent dans une vaste forêt où se trouvaient à foison cerfs, biches et daims; mais point n'en prirent. Ils errent, tant que dure le jour, dans les bois, sans rencontrer ni réduit, ni ferme, ni maison.

— Seigneur, dit alors Belin, il se fait tard ; où pourrons-nous nous héberger?

— C'est vrai, fit Bernard.

— Eh ! bon compagnon, répondit Renard à celui-ci, quel meilleur gîte pourrais-tu trouver que l'herbe fraîche sous ce chêne ? Je le préfère, quant à moi, à un palais de marbre.

— Par ma foi ! dit le mouton, j'aimerais beaucoup mieux coucher sous un toit ; car si, par aventure, trois ou quatre loups, et il y en a assez dans ce bois, venaient se ruer sur nous, nous serions déconfits sans miséricorde.

— Ce que vous voulez, seigneur, je le veux; je connais ici près l'hôtel Primaut (1). Mon compère, suivez-moi, nous allons y être.

Ils y arrivent; mais ils n'en sortiront pas comme ils y sont entrés, à moins que Renard, par son adresse, ne les en tire. Le loup en était sorti avec Hersant pour aller dans la lande chercher provision.

Les pèlerins s'installent sans façon dans l'hôtel; ils y trouvent, entre autres choses, chair salée, œufs et fromage, tout ce qui peut plaire à des pèlerins, et, de plus, cervoise en abondance. Tant en a bu Belin, qu'il est tout guilleret. Il se met à chanter, le docteur à orguener, et maître Renard les accompagne en fausset. La partie eût été complète si on ne fût venu les troubler.

Mais le loup revient, la proie à la gueule et pliant sous le faix ; Hersant, qui n'était pas soûle, demeure stupéfaite en entendant les cris qui partent du logis. Ils s'arrêtent l'un et l'autre un petitet (moment).

— Je vais voir, dit Hersant, en jetant bas son fardeau.

Elle regarde par le trou, et voit les pèlerins attablés près du feu. Elle revient à son loup.

— Sais-tu, sire Isangrin, qui nous est arrivé fort à propos?... Renard, Belin et l'âne ! nous les tenons. Or, maintenant tu peux te venger de ton pied et de ta queue.

— Aussi ferai-je, dit Isangrin en se précipitant sur la porte qu'il secoue rudement.

Mais elle était bien fermée.

— Ouvrez ! crie-t-il, ouvrez ! ouvrez !

— Taisez-vous, dit Renard, ne janglez pas si fort !

— Il ne s'agit pas de ça, Renard, traître et renégat ! ouvre sur-le-champ ! Souviens-toi de mon pied et de ma queue ! C'est la mort que vous êtes venus chercher ici, toi, Bernard et le mouton.

— Ah las ! dit Belin, nous sommes tous pris sans retour.

— Eh ! dit Renard, n'ayez pas peur. Suivez de point en point ce que je vais vous dire.

— Nous le suivrons, dit Bernard, car tu es notre chef.

— Toi, Bernard, qui as les reins solides, accule-toi à cette porte, et laisse-la un petit entre-bâillée ; quand le loup aura passé la tête, referme-la avec force; et toi, cornu, fonds alors sur lui.

Ainsi dit, ainsi fait. A peine le loup a-t-il passé sa tête, que la porte se ferme et l'étreint fortement. Il fallait voir Belin, en ce moment, reculer et fondre sur lui à coups redoublés !

— Bravo ! fais-lui sauter la cervelle, lui criait Renard, qu'il n'en sorte pas vivant!

Jamais on ne vit plus fier assaut à aucune porte, que celui de Belin contre Primaut!

Hersant, qui de dehors ne pouvait lui venir en aide, se prend à courir dans le bois, hurlant, comme une folle, pour appeler les autres loups. En peu d'instants elle en a réuni plus de cent, qui se précipitent sur ses traces vers l'hôtel, jurant de dévorer tous les intrus.

Renard entend les loups hurler.

— Fuyons sans délai, dit-il à ses compagnons, ou nous sommes morts ! Hersant, furieuse de la mort de son mari, ne nous fera pas quartier. Vite ! vite donc, seigneurs !

Mais Bernard, tout essoufflé, fait une pétarade, et dit qu'il n'a pas appris à courir. Renard comprend qu'à moins d'une ruse il lui est impossible de se sauver.

— Montons sur cet arbre touffu, dit-il, et ils perdront nos traces.

— Par ma foi ! dit Belin le mouton, je n'ai jamais appris à grimper.

— Ni moi non plus, fait Bernard.

Seigneurs, nécessité fait souvent tenter et réussir telle chose dont on ne se fût jamais entremis sans un péril pressant ; vite donc, seigneurs, montez ! montez !... Ma foi ! tant pis, chacun pour soi !

Et Renard grimpe au plus vite. Quand ses compagnons voient qu'il n'y a plus d'espoir, ils montent l'un et l'autre à grand' peine, et s'accrochent tant bien que mal dans les branches.

Voici que les loups, piquant des éperons, et Hersant à leur tête, arrivent à la place même qu'ils viennent de quitter. Là, plus de leurs traces ! ils ne savent plus de quel côté tourner ; ils se disent que les fugitifs se sont fondus sous terre. Las et recrus, ils se couchent sous l'arbre. Jugez si Belin fut ému en voyant les loups !

— Hélas ! malheureux que je suis ! je voudrais être à présent avec mes brebis !

— Par ma foi ! je me sens tout perclus, dit Bernard ; je n'ai pas l'habitude d'un tel hôtel ; je veux sortir d'ici.

— Gardez-vous-en bien, dit Renard ; car vous pourriez vous en repentir avant qu'il soit peu.

— Je veux m'en aller, dit Bernard.

— Moi aussi, dit Belin.

— Partez donc, dit Renard, chacun son goût ; je reste.

Au premier mouvement qu'ils font, l'un et l'autre tombent lourdement à terre. Bernard écrasa quatre loups, et Belin en *retua* deux. Les loups, en voyant leurs compagnons morts, s'épouvantent et prennent la fuite, qui deçà, qui delà ! Renard, témoin de l'affaire, se prend à crier :

— La hart ! la hart ! tiens-les, Belin ! prends-les, Bernard, prends !

Et les loups de fuir de plus belle ! pas un qui osât revenir, même pour cinquante marcs d'argent !

Renard descend rapidement à terre auprès de ses compagnons.

— Seigneurs, fait-il, comment allez-vous ? Hein ! ne vous ai-je pas bien sauvés de mort ? nul de vous est-il blessé

(1) Primaut est le frère puîné d'Isangrin ; l'auteur les prend indifféremment l'un pour l'autre.

— Je suis estropié, dit Bernard ; impossible de continuer ; je veux revenir chez moi.

— Et moi aussi, dit Belin ; jamais je ne serai pèlerin.

— Seigneurs, dit Renard, par mon chef ! il est dur et pesant d'errer ainsi. Il y a dans le siècle maint homme



Comment Renard fit écraser les loups.

sage qui n'est jamais allé à Rome. Tel est revenu des sept Saints (1) pire que devant. Je veux aussi m'en retourner ; je vivrai loyalement de mon labeur, et ferai du bien aux pauvres gens.

Alors tous ont crié : Outrée ! outrée (en avant) ! et ils sont revenus sur leurs pas.

(1) Allusion aux sept saints de Bretagne, dont le pèlerinage était fort couru encore dans le siècle dernier.

Nous avons omis, de peur d'épuiser la curiosité de nos lecteurs par de trop longs développements, plusieurs branches de ce poëme singulier, entre autres celle du Normand Richard Lison, qui fait chanter vêpres et matines à Thibert et à Renard. Lison a imprimé à son œuvre le cachet de malice et de ruse inhérent à sa race.

Certain renard gascon, d'autres disent normand

La branche du *Renard Nouvel* ou *Renard Empérere* (Empereur) ne se rattache qu'accidentellement aux contes traditionnels et joyeux d'Isangrin et de Renard. Elle peut être rangée parmi les grandes fictions narratives du moyen âge. Les teintes sombres et tranchées du tableau de la démoralisation sociale d'alors, la transparence de l'allégorie, le mordant de la satire, rappellent les plus virulentes siryentes du treizième siècle, et témoignent en même temps de la hardiesse de parole et de plume des moines et des clercs de cette époque. C'est la peinture vivante des effets du péché originel ; Lion ou le roi Noble y est posé comme le type de la bonté et de la loyauté, mais en même temps de la débonnaireté, qui, par une trop grande tolérance, se laisse déborder et enfin détrôner par le mal ; Renard, sous les traits de l'orgueil et de la ruse, est la personnification et le type de ce dernier ; c'est, en un mot, la victoire complète du mal sur le bien, du mensonge sur la vérité ; car la vérité est tellement inhérente au bien, que toute dérogation à ses lois, si petite qu'elle soit, s'appelle mal.

Quel est l'auteur de ce dernier poëme ? Quelques critiques l'attribuent sans trop de fondement à Marie de France, l'auteur du lai du *Chèvrefeuille*, déjà cité. Ils appuient leur assertion sur le nom de Guillaume, comte de Hainaut, un des chevaliers les plus accomplis de son temps, auquel le poëme serait dédié ; et, comme Marie vivait à cette époque, on lui en aurait fait honneur. Ce seigneur, après avoir suivi saint Louis à la croisade, serait rentré dans ses Etats, où, jusqu'à sa mort, il aurait imité en tout les vertus du saint roi.

Quoi qu'il en soit, nous regrettons que l'étendue du sujet, plus encore que sa haute gravité, ne nous ait pas permis de le joindre aux branches précédentes, dont il paraît être le complément.

L. AMIEL.

FIN.

LE NOUVEAU MOISE.

Vous connaissez tous le célèbre abbé Paramelle, ce nouveau Moïse, qui devine du premier coup d'œil où peut jaillir une source d'eau vive au milieu du pays le plus aride.

Dernièrement, en Suisse, il arrive, épuisé de soif, à une maison isolée, et demande par grâce un verre d'eau. La bonne femme qui gardait le logis lui répond : — Il n'y a pas une goutte d'eau chez nous, et la fontaine est trop loin. Si vous désirez un verre de vin, je vous le donnerai avec plaisir.

Pendant que l'hôtesse descendait à la cave, le célèbre voyageur fit le tour du jardin. En rentrant dans la chambre, il s'écria : —Je vais vous payer ce vin avec de l'eau!

La villageoise ouvrit de grands yeux :

— Mais... je ne comprends pas... Il ne faudrait pas vous moquer de moi, monsieur le curé.

— Non ! Venez, ma bonne ; regardez à côté de la porte ; vous avez là une source abondante, qui doublera la valeur de votre jardin. Faites seulement creuser à deux mètres, vous la trouverez sûrement.

On devine assez quelle fut la joie de la pauvre femme. Aussitôt après le départ de M. Paramelle, on fouilla le terrain, et aujourd'hui une magnifique fontaine abreuve largement les habitants de la ferme, qui croient de tout leur cœur que le prêtre français est un sorcier.

ÉTUDES RELIGIEUSES. LES FÊTES CHRÉTIENNES (1).

LA SOEUR JARDINIÈRE. LÉGENDE DE LA FÊTE-DIEU.



La procession de la Fête-Dieu.

(1) Voyez les tables des deux derniers volumes et mai dernier.

Quand j'eus visité toute la boutique du marchand de bric-à-brac, j'avisai dans un coin une vierge d'ivoire sous un globe de verre. C'était un vrai bijou de petitesse et de ciselure. Sur une dimension de deux pouces, elle offrait le travail d'une statue de deux pieds. Je restai franchement dans l'enthousiasme, et j'eusse donné pour ce morceau tout ce que je venais d'acheter.

— Combien cette vierge? demandai-je au vieux Flamand.

— Elle n'est pas à vendre, répondit-il en avançant la main comme pour la protéger ; vous m'en proposeriez en vain des millions. Elle me vient de mon aïeul et elle passera à mes petits-enfants. C'est la Vierge de la *sœur Jardinière*. Vous ne connaissez pas cette histoire?

— Non. Dites-la-moi pour me dédommager.

— Qu'à cela ne tienne.

Et voici la légende que le marchand me raconta, et que je consignai le jour même sur mes tablettes.

Elle n'a ni plus ni moins d'authenticité que les traditions populaires, mais je sais peu de romans d'un intérêt aussi fantastique et aussi tendre.

I. PAULE VANDEK.

Il y a deux cents ans à peu près, on célébrait la Fête-Dieu dans un port de la Flandre. La procession était doublement magnifique. Tandis que le cortége des prêtres, des officiants, des corporations défilait sur le rivage, une centaine de barques, chargées d'hommes, de femmes et d'enfants voguaient sur le fleuve à travers les grands navires pavoisés de leurs pavillons. Elles étaient précédées d'une chaloupe aux voiles blanches, aux oriflammes blanches, aux festons de verdure et de fleurs, dans laquelle s'élevait la statue de la Vierge, entourée d'un chœur de jeunes filles qui remplissaient l'air du bruit des cantiques.

A leur tête figurait, comme la plus jolie et la plus sage, une enfant de douze ans à peine, Paule Vandek, fille d'une simple jardinière de la ville, qui avait obtenu, la semaine précédente, le prix de la première communion.

Ce prix était la petite vierge d'ivoire que nous admirions tout à l'heure. Paule la portait suspendue à son cou par un ruban blanc, et tenait d'une main un cordon de la statue, et de l'autre un cierge dont la lueur vacillait à la brise.

On eût dit que la Vierge elle-même, celle qu'on invoquait comme l'étoile de la mer, s'était incarnée dans la blonde et rose enfant, au milieu de cette fête où l'on promenait son image.

Mais, parmi les yeux qui suivaient Paule avec amour, il y en avait deux qui la dévoraient d'une ardeur particulière. C'étaient ceux de sa mère, Sarah Vandek, assise en avant de la barque la plus prochaine.

On arriva ainsi près d'un gros navire qui, lorsque la statue passa, la salua d'un coup de canon.

Ce foudroyant hommage ébranla le cortége et réveilla tous les échos du port.

Les jeunes filles qui entouraient la Vierge n'étaient pas habituées au feu et ne s'attendaient pas à un si terrible honneur. Les unes poussèrent un cri ; les autres pâlirent et chancelèrent... Toutes se regardèrent avec stupeur...

Paule, bien que la plus jeune, fut une des plus braves. Mais elle ne put retenir un mouvement, qui jeta son voile du côté de son cierge.

La mousseline prit feu, un cri s'éleva de la barque, et l'enfant disparut dans un tourbillon de flammes.

Procession, chants, prières, tout s'était arrêté... Quant à la pauvre mère, elle était tombée sans connaissance....

Lorsqu'elle revint à elle, sa fille qu'elle cherchait avec effroi, sa fille qu'elle croyait trouver morte et calcinée, était à ses côtés ruisselante, mais saine et sauve...

Elle apprit alors, en bénissant Dieu, ce qui s'était passé,

Un mousse du navire, qui du haut de la dunette contemplait la chaloupe, avait vu le premier le danger de Paule Vandek. Jeter sa casaque, s'élancer à l'eau, plonger l'enfant dans le fleuve, la ressaisir et la rendre à sa mère, tout cela avait été pour le petit marin, aussi habile que brave, l'affaire d'une minute.

Assez payé par la vie de la fille, la joie de la mère et l'admiration de tous, il allait regagner tranquillement son poste, lorsque Sarah, l'embrassant, lui dit son nom et lui fit promettre de venir la voir.

Il s'y engagea et disparut.

La procession reprit son cours solennel, et la mère regagna son logis avec sa fille, après s'être assurée que la vierge d'ivoire était toujours à son cou.

II. SARAH VANDEK.

La petite maison de Sarah Vandek était située à l'extrémité de la ville. Deux chambres au soleil levant, quelques meubles simples et commodes, la propreté flamande pour tout luxe ; devant la porte, des fleurs cultivées par la fille ; au delà, des fruits et des légumes entretenus par la mère et le fils aîné, telle était la fortune de la modeste famille.

Veuve depuis six ans, Sarah ne s'était point remariée, quoique belle encore et recherchée par de bons partis. Les économies de sa vie entière et son travail de chaque jour lui avaient permis d'élever sa fille autrement qu'une jardinière.

Paule était déjà savante, non-seulement dans la culture, mais dans la peinture des fleurs. Tantôt au milieu de son parterre, la bêche ou l'arrosoir à la main ; tantôt devant sa fenêtre où le soleil jouait dans la verdure, tandis qu'elle copiait sur le parchemin ses roses et ses œillets ; toujours élégante et paisible, le sourire ou la chanson sur les lèvres, on l'eût prise pour une de ces princesses des contes de fées, dont un génie protecteur assurait l'existence et la joie. Ce génie était le plus puissant de tous après la Providence ; il s'appellait l'amour maternel.

Grâce aux soins minutieux de Sarah, le premier chagrin de Paule avait été l'accident de la procession. Jugez donc par quelles caresses et quelles douceurs la mère le fit oublier en rentrant!

Aussi, quand le soir arriva, la petite fille, enveloppée des étoffes les plus douillettes, ranimée par les cordiaux les plus savoureux, avait retrouvé ses couleurs vermeilles, sa santé florissante et sa gaieté radieuse.

Cependant, un souci grave était entré dans la maison, un secret douloureux pesait sur le cœur de la mère. Au regard tourmenté qu'elle jetait sur sa fille, on eût dit que Dieu ne la lui avait rendue qu'à moitié.

Quel était ce mystère de tendresse? Il n'eut ce jour-là qu'une seule confidente, ce fut la petite vierge d'ivoire de Paule Vandek. Sarah l'emporta dans sa chambre, s'agenouilla devant la sainte image, lui parla longtemps à travers ses larmes, et, consolée enfin par cette effusion, résignée comme à un sacrifice immense, elle la remit avec plus de soin que jamais au cou de sa fille bien-aimée.

Elles étaient en ce moment devant la porte du jardin. Le dernier rayon du soleil mourait sur les fleurs inclinées...

— Que Dieu est bon de t'avoir sauvée, mon enfant!

s'écria la mère; jure-moi de ne jamais oublier un tel bienfait!

— Oh! non, jamais! dit Paule en étendant la main. Puis elle ajouta, avec une naïveté charmante:

— Je ne dois pas oublier non plus, n'est-ce pas, le vaillant petit mousse qui m'a sauvée aussi?

Sarah n'eut pas le temps de répondre à cette question; celui qui en était l'objet venait de paraître sur le seuil, entre deux touffes de volubilis.

III. KARL ALTOFER.

Karl Altofer (c'était son nom, qu'il dit tout d'abord) était un beau garçon de quatorze à quinze ans, à la taille svelte et souple, aux traits mâles, aux grands yeux noirs, aux longs cheveux bouclés. Tout en sa personne annonçait le courage modeste et résolu qu'il avait déployé le matin.

— Vous voyez que je tiens parole, dit-il à Paule et à Sarah, en leur pressant la main.

Et il répondit avec une franchise martiale aux questions que leur inspirait la reconnaissance.

Né en Hollande, au bord de la mer; embarqué dès son premier pas, il n'avait plus d'autre patrie que son navire, d'autre famille que ses camarades. Un vieux matelot l'instruisait à ses heures perdues, et il espérait bien monter en grade, avec l'aide de Dieu et de la poudre à canon, car son vaisseau était armé en course, et il aurait sa petite part dans les prises comme dans les dangers.

Il raconta ses premiers voyages, que Paule eût écoutés toute la nuit.

— Mais l'heure me presse, dit-il en abrégeant; je vous ai donné les derniers moments de mon séjour ici. Nous appareillons cette nuit pour les mers du Sud.

Paule fut désolée de la brièveté de l'entrevue. Son sauveur dut lui accorder encore le temps de souper avec elle. Il fit, à la hâte, honneur à ses friandises, et se leva enfin pour l'adieu irrévocable.

Sarah était émue au fond de l'âme; Paule ne retenait plus ses larmes, et le mousse sentait son courage défaillir.

— Voilà notre vie, à nous autres marins, dit-il d'une voix attendrie. Etranger au monde, je touche ce port il y a un mois; le bon Dieu me place sur votre route; je sauve un de ses anges du feu; une famille me reçoit et me tend les bras... et, au lieu de m'y jeter, il faut que je la quitte... pour ne la revoir jamais, sans doute... Cependant, ajoute-t-il en refoulant des pleurs, je n'oublierai pas la procession de la Fête-Dieu!

— Ni moi non plus! s'écrie Paule, qui éclate cette fois en sanglots bruyants.

— En quelque lieu que vous alliez, dit la mère, pâle et tremblante, donnez-nous tous les ans de vos nouvelles, et emportez de cette maison tel souvenir qu'il vous plaira.

A ces mots, Karl retrouve des forces et s'incline sur la petite fille éplorée.

— Ce n'est pas moi qui vous ai sauvée, dit-il, c'est ce talisman que vous portez sur le cœur, cette vierge d'ivoire que ma main a rencontrée sous les eaux. Voulez-vous me la donner pour qu'elle me sauve à mon tour, et vous rappelle à moi quand je serai loin de vous?

Il n'avait pas achevé, que Paule, avec un abandon gracieux, lui passait la vierge au cou.

Sarah frémit et chancela... Elle avança la main pour retenir sa fille... mais elle n'eut pas le courage de reprendre ce qui était donné...

Karl ajouta, sans voir ce geste:

— Je m'engage à vous la rendre quand nous aurons vingt ans.

Au lieu de rassurer la mère, ces paroles la frappèrent au cœur.

Elle balbutia un adieu confus, suivit Karl jusqu'à la porte avec une terreur muette... et tomba à genoux quand il disparut, en soupirant:

— Mon Dieu, veillez sur nous!

IV. MYSTÈRES ET VISIONS.

A partir de ce jour, il se fit dans la maison Vandek une révolution à laquelle Paule seule ne prit pas garde. Quand elle nommait Karl son sauveur, Sarah lui rappelait que ce sauveur était Dieu (ou tout au moins la Vierge, comme l'avait dit le mousse), et tournait vers le Ciel les moindres pensées de la petite fille. Bientôt des vêtements blancs remplacèrent toutes ses robes, et elle apprit que la reconnaissance maternelle la vouait à cette couleur sacrée. Paule s'en réjouit, car elle était aussi pieuse que sa mère, et plus jolie, d'ailleurs, que jamais sous les plis de la laine sans tache.

Un couvent de sœurs cloîtrées dressait ses tourelles à cent pas du jardin. Paule y alla chaque jour entendre la messe et mêler sa voix fraîche aux chœurs religieux. Peu à peu, elle fut introduite dans le cloître même, et y continua son éducation sous les yeux de la supérieure. Elle ne resta plus que le soir et le matin chez sa mère, cultivant et peignant ses fleurs comme autrefois, mais pour en orner l'autel et la bibliothèque du couvent.

Enfin, elle passa de son propre jardin à celui des sœurs, dont elle partagea l'entretien avec une tourière et deux novices.

Elle oubliait ainsi le monde peu à peu, et n'avait que deux chagrins au milieu de ses pieuses joies. Quand elle se souvenait et reparlait de Karl, sa mère soupirait et détournait la conversation, d'où la jeune fille concluait que l'ingrat ne leur donnait point de ses nouvelles... Puis, quoique les cérémonies fussent bien belles au couvent, elle regrettait de ne plus voir les grandes fêtes et les longues processions de la ville. Le retour de la Fête-Dieu, surtout, lui arrachait des larmes. Enfermée dans la chapelle et les cours du cloître, elle rêvait au cortége solennel du port, aux vaisseaux et aux barques pavoisés, aux coups de canon dominant le son des cloches; et, à travers la fumée de la poudre, elle revoyait Karl s'élançant à l'eau pour la sauver...

Sa plus vive peine était de ne plus oser confier ces souvenirs à sa mère, qui les lui avait reprochés sévèrement, la dernière fois, comme des pensées coupables.

Une nuit cependant elle eut une vision qu'elle ne put cacher à Sarah.

— Figurez-vous, ma mère, lui dit-elle, que j'assistais à la procession de la Fête-Dieu, comme ce jour où je manquai d'y périr dans le feu et l'eau. J'étais encore sur la chaloupe, auprès de la statue de la Vierge. Nous passâmes devant un navire tout pareil à celui de Karl. Alors, sans que rien enflammât mon voile, je me sentis brûler dans ses plis, et j'étendis les bras en appelant au secours... Personne ne m'entendait, et vous-même restiez sourde à mes cris. Tout à coup, un sauveur m'apparaît sur le vaisseau... C'était toujours Karl, non plus enfant, soumis à son capitaine, mais devenu homme, et commandant en maître à son tour. Il s'élance près de moi, m'arrache mon voile et m'emporte dans son navire... Puis je me trouve sur l'escalier d'une belle maison, entourée de fleurs et d'eaux vives... J'étais parée comme les dames de la cour;

je portais des plumes sur la tête et un éventail à la main. Un page tenait la queue de ma robe; un chien de race bondissait à mes pieds...; des seigneurs, en habits dorés, me saluaient et me comblaient d'hommages..., quand soudain un coup de tonnerre fait évanouir tout cela..., et je vois sortir d'un nuage ma petite vierge d'ivoire, celle que j'ai donnée à Karl... Elle s'anime et grandit en s'approchant, me jette le voile qui lui couvrait la tête, et me reconduit, avec de douces paroles, aux portes du couvent qu'elle referme sur moi... Je l'entends encore me répéter : — *Tu appartiens à Dieu, Paule; tiens la parole que je lui ai donnée!*

Pendant la première moitié de ce récit, Sarah avait frémi de crainte et dévoré des larmes amères...; à la fin, elle se rassura et se calma; puis elle expliqua ainsi la vision de sa fille :

— Ce vaisseau et ce palais, mon enfant, représentent les orages et les plaisirs du monde. Ils éblouissent et disparaissent comme un éclair. Cette vierge est la messagère du Dieu qui t'a sauvée, et qui te prépare au couvent un abri contre les folles imaginations.

L'année suivante, Paule, âgée de dix-huit ans, entra au noviciat du cloître, et le bonheur de sa vie tranquille justifia les prédictions de sa mère.

V. LE RETOUR DE LA FÊTE-DIEU.

La Fête-Dieu arriva et amena pour la jeune fille une grande douleur, tempérée par une grande joie... Sarah devait partir le surlendemain pour la Hollande, où son fils aîné venait de s'établir. Libre un jour à cette occasion, Paule obtint d'assister à la procession du port, sur la même chaloupe où, six années auparavant, elle avait escorté la statue de la Vierge. Ni sa mère ni sa supérieure, imprudentes par excès de tendresse, ne virent d'inconvénient à ce dernier plaisir, qui devait être son adieu aux pompes du monde.

La voilà donc parée encore de la robe et du voile blancs des servantes de Marie. Belle et radieuse plus qu'on ne saurait le dire, elle prend place sur la chaloupe fleurie, derrière la statue de la Vierge, et embrasse du haut de ce trône l'éblouissante fête qui la poursuit depuis l'enfance. Avec quels battements de cœur elle en suit la marche et les détours, l'ensemble et les détails!...

On traverse, comme de coutume, le centre du port; on passe en face des grands navires, que Paule mesure d'un œil enthousiasmé.

Mais d'où vient qu'elle se trouble et pâlit subitement? Parmi ces navires, elle vient d'en reconnaître un... C'est celui que montait Karl, il y a six ans... Voilà bien ses pavillons, ses agrès, son nom inscrit à la poupe... Voilà la dunette d'où s'élança le mousse intrépide...; la figure seule de la proue est changée... C'était jadis une sirène, aujourd'hui c'est une vierge; et c'est la copie de la vierge d'ivoire!...

Paule s'informe en tremblant... Ce navire est inconnu... Il est entré dans le port le matin même... Mais, ô nouvelle surprise et nouveau rapport! un coup de canon formidable salue, comme il y a six ans, le passage de la Vierge...

A la tête des matelots rangés autour de la pièce, un fier et beau jeune homme est debout, le porte-voix du commandement à la main, le feutre à larges bords sur la tête, les cheveux pendants sur une fraise blanche, et la taille drapée dans un manteau noir...

Son regard rencontre celui de Paule, et tous deux laissent échapper un cri irrésistible...

Est-ce illusion ou réalité? La jeune fille entend Karl prononcer : *A ce soir!*

Car ce jeune homme est bien Karl Altofer, le mousse d'autrefois, aujourd'hui capitaine du beau navire, et tel que la vision de Paule le lui avait montré...

Une heure après, Sarah ramenait chez elle sa fille, aussi pleine de joie qu'elle-même était navrée de douleur.

VI. L'ADIEU AU MONDE.

— Quand je vous disais, ma mère, s'écriait Paule, que Karl ne m'avait pas oubliée!... Il m'a reconnue, et nous allons le revoir!...

Et la pauvre Sarah demeurait sans répondre... Un secret terrible montait à ses lèvres et retombait dans son cœur...

— C'est toujours ton premier rêve, mon enfant, balbutiait-elle; souviens-toi du second, de la Vierge et du couvent!

Mais Paule ne savait que répéter : — Il va venir! il va venir!...

Cependant la journée se passa, et Paule ne revit point Karl. Sa mère la coucha de bonne heure; mais elle dormit d'un sommeil agité... Trois fois elle crut entendre frapper à la porte, et se leva pour voir si c'était le marin...; trois fois elle crut ouïr des voix parler dans l'ombre, et ce n'était que la brise dans le feuillage de sa fenêtre; et trois fois aussi la Vierge lui apparut, redisant ces mots solennels : — *Tu appartiens à Dieu, Paule; tiens la parole que je lui ai donnée!*

Le lendemain, même attente..., et personne encore, personne jusqu'au soir!

Il fallut bien alors en croire sa mère et retourner au couvent qui l'attendait...

— C'était donc encore un rêve! soupira-t-elle en embrassant Sarah.

Puis, remarquant la figure altérée de celle-ci :

— Non! je n'ai pas rêvé! s'écria-t-elle avec force... C'était bien Karl! il est venu! vous l'avez vu, ma mère!...

Sarah comprit qu'un démenti serait inutile.

— Eh bien! oui, je l'ai vu, répondit-elle, accablée... Je l'ai reçu pendant ton sommeil. Mais il ne faut plus songer à lui... Il m'a laissé ses adieux éternels, et ce souvenir que tu lui avais donné...

La mère tira de son sein et remit au cou de sa fille la petite vierge d'ivoire, le prix de sa première communion...

C'était faire la blessure et la panser en même temps. Paule eût succombé à la nouvelle fatale, si le talisman sacré n'eût rendu la force à son cœur... Elle entendit mieux que jamais la Vierge dire à son âme : — *Tu appartiens à Dieu; va tenir ma parole au couvent!*

Le lendemain, Paule revêtait la robe de sœur converse (sœur libre, simple employée), et recevait les clefs du jardin du cloître, qui lui étaient confiées désormais. Sa mère, tranquille enfin sur sa vocation, partait pour rejoindre son fils en Hollande.

Ni l'une ni l'autre ne surent qu'un jeune homme, enveloppé d'un large manteau, avait guetté dans l'ombre l'entrée de la première et la sortie de la seconde.

VI. LA SŒUR JARDINIÈRE.

L'épreuve du noviciat s'acheva sans événement. Marie, la sœur jardinière (tel fut le nouveau nom de Paule), s'habitua à ses travaux, soutenue par la prière. Elle fit des parterres du couvent un petit Eden de fleurs et de parfums.

Elle embellit surtout avec amour un berceau qui s'éle-

vait au bout du jardin, près de la porte extérieure, et dans lequel une statue de la Vierge se dressait sur un piédestal de gazon. Jamais Marie ne s'était vue aussi fleurie et aussi embaumée : jamais non plus elle n'avait reçu de prières aussi ferventes que celles dont Paule répandait l'hommage à ses pieds, tous les soirs après les travaux du jour.

La seule et dernière nouvelle qu'elle reçut du monde fut une lettre de sa mère et de son frère, annonçant que leur établissement de jardinage florissait aux portes d'Amsterdam.

La retraite des vœux arriva, et la novice, qui allait s'engager pour jamais, ne vint plus au jardin qu'à la tombée de la nuit.

Or, un soir qu'agenouillée devant la statue de sa patronne elle lui demandait de fortifier son courage, troublé encore par les souvenirs de la Fête-Dieu, le feuillage trembla au-dessus de sa tête, comme si un oiseau l'eût traversé, et un petit paquet roula à ses pieds sur le gazon.

Elle le recueille et l'ouvre avec tremblement... C'était une lettre contenant une balle de plomb, un anneau d'or, et les lignes suivantes :

« Je ne viens pas vous disputer à Dieu ; mais il ne veut « que des cœurs libres, et le vôtre ne saurait l'être qu'en « apprenant la vérité. Votre mère ne vous l'a jamais dite. « Je suis allé m'en assurer jusqu'à Amsterdam. Sans doute « elle avait ses raisons, et je ne prétends pas la juger... « Mais voici ce que je dois vous faire connaître, avant « que vous prononciez un vœu irrévocable. Depuis que « je vous ai sauvé la vie, je ne vous ai jamais oubliée. « J'aurais été bien ingrat de le faire, car, dix fois, dans « mes voyages, votre souvenir et votre talisman m'ont « sauvé à mon tour. Tous les ans, j'écrivais à votre mère, « et la priais de me garder votre main pour le jour où je



Le rêve de Paule Vandek (page précédente).

« serais digne de vous offrir mon nom. Ce jour me sem- « blait arrivé, quand nous nous retrouvâmes à la proces- « sion de la Fête-Dieu. Elevé par mon courage du der- « nier au premier rang sur mon propre navire, je vous « apportais tout ce qui peut faire le bonheur d'une épouse. « Je courus, le soir même, le proposer à votre mère, lui « laissant le choix entre mon anneau de fiançailles et vo- « tre vierge d'ivoire. Elle me rendit l'anneau et reprit la « vierge, en m'annonçant que vous apparteniez à Dieu ; « que vous ne songiez plus à moi, que mon apparition « vous avait fait regagner le couvent, et que j'attirerais « les foudres du Ciel, si je tentais de me réunir à vous... « Je soupçonne qu'elle me trompait, comme elle vous a « trompée... Pourquoi ? c'est un mystère et son secret. Si « je suis dans l'erreur, si vous voulez être à Dieu, et non « pas à moi, rejetez par-dessus le mur cette balle et cette « bague ; l'une arrachera de ma poitrine, et l'autre rece- « vra de mes lèvres mon dernier soupir. Si, au contraire, « votre cœur est resté fidèle au mien, comme le mien au « vôtre, gardez cet anneau et consultez-vous huit jours. « Je ne veux ni vous surprendre ni vous enlever. Le hui- « tième jour, à pareille heure, je vous attendrai près de « cette porte, dont vous avez la clef, et je vous con- « duirai, libre et la tête haute, dans la demeure que je « vous destine, et où notre mariage sera béni devant « Dieu et devant les hommes.

« Karl ALTOFER. »

Hélas ! Karl n'était point dans l'erreur ; car au lieu de rejeter la balle et l'anneau, la sœur jardinière tomba évanouie en les serrant contre son cœur.

Huit jours entiers, elle versa ses prières et ses larmes aux pieds de la Vierge.

— Si je fais mal, s'écriait-elle, dites-le-moi, Marie, vous qui m'apparaissiez et me parliez naguère !

Le huitième soir enfin lui rendit la vision qu'elle atten-

dait... La Vierge s'anima dans l'ombre sur son piédestal, prenant encore la forme agrandie du talisman d'ivoire; mais au lieu de l'air grave et doux qu'elle avait autrefois, elle s'inclinait en pleurant, et comme blessée, vers la triste novice.

— Paule, lui dit-elle d'une voix languissante, si tu préfères les tempêtes de la mer au calme du rivage, tu es libre de les affronter, ma fille ; mais il faudra que quelqu'un tienne, à ta place, la parole que j'ai donnée à Dieu.

Comment ne pas tomber du côté où l'on penche! Paule croit voir un encouragement dans ces paroles mystérieuses... ; et remerciant sa patronne dans la naïveté de son cœur, elle ouvre presque involontairement la porte du jardin.

Puis elle détache le trousseau de clefs qu'elle portait à la ceinture, et le dépose d'une main tremblante aux pieds de la statue de la Vierge.

— Marie, lui dit-elle à deux genoux, je vous rends ces clefs que vous aviez confiées à ma garde. Remettez-les à des mains plus dignes que les miennes de cultiver votre jardin et de fleurir votre berceau...

VII. QUI VOLE DIEU PÉRIRA.

La légende, qui a aussi sa clef magique, nous ouvre maintenant une belle maison flamande, assise au bord de la mer, entre des massifs d'arbres superbes... Tout y annonce une fête joyeuse et splendide. La chapelle voisine est décorée de guirlandes, illuminée de cierges, embaumée d'encens. Un prêtre attend à l'autel les époux qu'il doit unir... Les voici qui s'avancent, éclatants de beauté, de jeunesse et de parure... Le fiancé porte son bonheur d'un air ouvert et martial. La mariée, qui semble écrasée par le sien, courbe sous son voile une tête pâle, mais dont les grâces en sont plus touchantes.

Vous avez reconnu Karl Altofer et Paule Vandek.

Ils arrivent au pied de l'autel. Ils s'agenouillent sur les coussins de velours. Ils présentent leurs anneaux à la bénédiction du prêtre. Mais au moment où celui-ci commence les paroles sacrées, qu'arrive-t-il, grand Dieu! et que signifient ces prodiges?

Le tonnerre éclate dans le ciel sans nuages. Tous les cierges à la fois s'éteignent dans la chapelle. Au lieu de monter à la voûte, l'encens rampe et s'abat sur les dalles. Le prêtre reste muet et consterné. Les anneaux se brisent entre les doigts frémissants de Karl... Paule sent au cœur une brûlure profonde, y porte la main avec un cri d'angoisse, et ne trouve plus la vierge d'ivoire qu'elle y avait posée, ce talisman qu'elle allait invoquer dans son épouvante... Que dis-je? Elle la revoit, mais animée encore et debout devant elle, et lui disant d'une voix sévère :

— Tu as bravé la tempête..., je ne puis t'en épargner les coups; je t'avais prévenue que tu appartiens à Dieu. Renonce à Karl. Qui vole Dieu périra...

Paule s'enfuit éperdue de la chapelle... Karl la suit et veut en vain la retenir. Il s'enfuira du moins avec elle pour ne pas la quitter.

Il s'élance sur un cheval, tenant Paule enlacée dans ses bras. L'animal éperonné dévore l'espace au grand galop...; mais un coursier plus rapide que lui s'est mis à sa poursuite. C'est la foudre qui gronde sur sa tête.

Trois fois une voix terrible crie au cavalier :

— Rends à Dieu ce que tu lui as pris!

Au lieu d'écouter et d'obéir, Karl embrasse plus étroitement sa fiancée.

Enfin le tonnerre éclate au-dessus de lui, et Paule n'entend plus rien que les pas du cheval...

Karl la tient encore, mais il est immobile et muet... Ils fendent ainsi l'air pendant quelques minutes. Paule interroge son compagnon... Pas de réponse. Elle touche ses mains; elles sont glacées. Elle se retourne pour le voir. Il est pâle et raide... Il est mort foudroyé...

Bientôt il tombe sur la route, et roule au fond d'un abîme, tandis qu'attachée par l'effroi aux crins du cheval, Paule est entraînée avec la vitesse de l'éclair...

Elle alla de la sorte jusqu'au soir, n'ayant plus la conscience de ce qui lui arrivait, et enchaînée aux flancs du coursier par une force surnaturelle...

A la nuit close enfin, le cheval épuisé s'abat dans un lieu solitaire. Paule, étonnée de vivre encore, se relève de sa chute. Elle est sans force, mais sans blessure. Elle regarde, elle écoute autour d'elle. A peu de distance, elle entend les rumeurs d'une ville... Devant ses yeux, des tourelles se perdent dans l'ombre. Tout près d'elle, un mur se dresse, couvert de lierre et de mousse. Une porte est à côté, dont l'aspect réveille ses souvenirs; et, tandis qu'ils se rassemblent confusément dans sa tête, le tintement connu d'une cloche la fait tressaillir. Un bruit de voix s'élève dans le ciel au milieu du silence. Ce sont des voix de femmes, douces et limpides. Elles entonnent en chœur un chant que Paule reconnaît... C'est le *Salve Regina* qu'elle chantait naguère! Ces voix sont les voix de ses sœurs! Cette porte est celle du couvent qu'elle a quitté!

Le doigt de Dieu pouvait-il se montrer plus clairement? la leçon pouvait-elle être plus éloquente, et la réparation mieux indiquée?

Aussi le premier mouvement de la jeune fille, celui qu'elle devait suivre sans hésiter, fut-il de rentrer dans l'asile de paix et d'implorer à genoux le pardon de sa fuite; mais, tant il est plus difficile de revenir que de s'égarer! la honte l'emporta sur le remords, et elle s'éloigna en chancelant à travers la campagne...

VIII. LA MADELEINE DES FLANDRES.

Sans guide sur la terre, depuis la mort de Karl; sans guide au ciel, depuis la perte de son talisman ; sans défense et sans consolation, loin de sa mère, que pouvait devenir Paule Vandek ici-bas? C'est ce que va nous apprendre la fin de la légende.

Les traditions allemandes mentionnent vers cette époque une femme qui fit l'admiration de tout le monde par l'éclat de sa beauté, et l'affliction des âmes chrétiennes par le désordre de sa vie errante. On l'appelait, et elle méritait bien ce nom, la Madeleine des Flandres. Son regard avait la puissance de celui du serpent; sa voix, la fascination de celle de la sirène. Rois, princes, seigneurs, bourgeois, manants traînaient à l'envi son char de fête en fête et de plaisir en plaisir.

Cette femme était Paule Vandek

Chacun ignorait sa transformation, et sa mère elle-même n'en savait rien à Amsterdam.

La pauvre Sarah continuait d'écrire tous les ans à sa fille au couvent où elle l'avait laissée ; et ne recevant jamais de réponse, elle s'expliquait ce silence par les rigueurs de la règle.

Un jour cependant, il se passa, au marché des herbes, un événement qui devait troubler la confiance de la pieuse jardinière. Elle était venue là avec son fils offrir les produits de leur enclos. Sa vente terminée, elle allait par le marché hollandais, portant au bras son large seau de cuivre étincelant.

Tout à coup, un grand bruit se fit sur la place, et couvrit les disputes des marchandes, les cris des portefaix, les

aboiements des chiens et les chants des coqs perchés sur les paniers.

C'était la Madeleine qui traversait la ville en carrosse, au milieu du brillant cortége qui la suivait partout.

En la voyant passer, un bourgeois, qui avait habité la Flandre avec Sarah, s'approcha mystérieusement de celle-ci, et lui dit à l'oreille :

— Ne trouvez-vous pas que cette femme ressemble, à s'y méprendre, à votre fille Paule, la religieuse? Elle promettait certes de devenir aussi jolie que cette idole encensée, dit-on, par toutes les populations de l'Allemagne.

— Ma fille est bien plus belle encore, répondit la bonne Sarah sans s'émouvoir, et regardant à peine la superbe voyageuse; car elle a autour du visage l'auréole d'une conscience pure, et elle répand après elle les parfums de toutes les vertus.

La chose en resta là pour le moment; mais la parole du bourgeois germa dans le cœur de la mère... Peu à peu elle fut prise d'inquiétude sur le sort de sa fille... Elle multiplia ses lettres au couvent; et, ne recevant pas de réponse à ses questions les plus pressantes, elle tomba dans une maladie de langueur qui la conduisit aux portes du tombeau.

IX. LA MÈRE ET LA FILLE.

Pendant ce temps, la Madeleine, ayant épuisé la coupe des joies de ce monde, était arrivée à la lie, c'est-à-dire à l'amertume et au dégoût. De là au repentir, il n'y a qu'un pas.

Paule commença par songer à sa mère, et elle reprit instinctivement la route d'Amsterdam.

Elle y rentrait un soir, sans escorte, enveloppée d'une mante sombre, lorsque le bruit d'une clochette la frappa dans la rue. C'était un prêtre qui portait le viatique à une mourante.

A cette vue, la pécheresse se rappelle son enfance, et tombe à genoux sur le pavé. Puis, un mouvement dont elle ne se rend pas compte la relève et l'entraîne à la suite du prêtre.

Elle traverse avec lui une partie de la ville, et arrive, à son extrémité, devant une maisonnette isolée au bord des champs.

Une faible lumière brillait dans une chambre. Là, une femme jeune encore, mais épuisée par la souffrance, était étendue dans son lit, sans autre garde qu'une vieille servante. Autour d'elle, tout respirait la tristesse et l'abandon...

Trois objets seulement, dans ce morne intérieur, rappelaient une famille absente et des joies évanouies. C'était une médaille d'argent suspendue au chevet du lit; un petit tableau de fleurs peintes autour d'une image de la Vierge; et un livre d'heures posé sur une table au pied d'un crucifix.

Ces objets attirèrent les yeux de Paule, qui était entrée dans la chambre avec le prêtre. (C'était l'usage alors pour les âmes pieuses d'accompagner le viatique chez les malades, quand on le rencontrait sur sa route.) La Madeleine tressaille, pâlit, retient à peine un cri de douleur et laisse tomber sa mante sur ses yeux et sa tête dans ses mains.

Elle a reconnu la médaille de sa première communion, les fleurs qu'elle peignit dans son enfance, et le livre qu'elle portait aux processions de la Fête-Dieu...

C'est sa mère qui est devant elle, sa mère tuée par son silence de dix ans, ou par des nouvelles plus tristes encore peut-être...

La source des larmes, fermée depuis si longtemps au cœur de Paule, se rouvre à grands flots et s'épanche au pied du lit maternel...

Écrasée de douleur et de remords, tentée d'embrasser la mourante et s'en reconnaissant indigne, tremblant d'ailleurs d'achever son corps par l'émotion et son âme par des aveux inouïs, elle accepte son sacrifice et consomme son expiation, en suivant des yeux, à travers ses sanglots, la touchante et lugubre cérémonie...

Sarah Vandek, ne voyant rien que son Dieu, le reçoit avec la piété d'une sainte, avec le courage d'une martyre; et lorsque le prêtre se retire en lui annonçant qu'elle peut mourir en paix, elle trouve la force d'appeler la servante et de lui demander à demi-voix :

— Mon fils n'est-il pas revenu de Flandre? Il n'y a point de nouvelles du couvent?

Paule comprend, à ces mots, quelles illusions garde encore sa mère, et elle ose moins que jamais éteindre cette dernière lueur de consolation.

Elle reste cependant voilée, auprès du lit, n'ayant pas le courage de quitter ce poste, frémissant de voir arriver son frère, et résolue à suspendre le coup qu'il porterait à Sarah.

Ce supplice de la Madeleine se prolongea toute la nuit. Le matin seulement, quand le premier rayon du soleil entra dans la chambre, la malade annonça d'elle-même qu'elle allait expirer.

Bientôt, en effet, elle tomba dans un délire paisible. Elle saisit la main de Paule, qu'elle prit pour son frère, et elle lui dit avec un radieux sourire :

— Merci, mon fils; tu arrives à temps! Mes anxiétés sur ta sœur m'ont tuée avant l'âge; mais je meurs heureuse en apprenant qu'elle a persévéré dans sa sainte vie. La Vierge me l'annonce en même temps que toi, car elle me fait signe du haut du ciel qu'elle a veillé et veillera toujours sur mon enfant. Reçois pour cette bonne nouvelle mille bénédictions; tu en enverras la moitié à Paule à son couvent, avec ce livre d'heures que je lui ai légué, *et qui lui révélera le mystère de ma triste vie...*

Elle prononça encore les noms de Paule, de Marie, et rendit doucement son âme à Dieu.

On devine quel surcroît de douleur et de repentir cette agonie avait apporté à la Madeleine.

Elle pria et pleura jusqu'au lendemain sur le corps de sa mère; elle la suivit à sa dernière demeure, au cimetière de la ville; et alors seulement elle osa toucher le livre d'heures qui lui était destiné...

Mais comme elle en levait le fermoir dont elle connaissait le secret, une voix retentissant dans la solitude de la chambre l'arrêta par ces paroles :

— Tu ne seras digne d'ouvrir ce livre que quand tu seras rentrée au couvent qui t'attend toujours pour tenir la parole que j'ai donnée à Dieu!

Paule rabattit vivement le fermoir, et resta pétrifiée de terreur, car elle avait reconnu la voix de Marie qui lui parlait dans son enfance. Quant à la Vierge elle-même, elle ne l'avait point vue cette fois, les yeux d'une pécheresse comme elle n'étant plus faits pour un tel honneur.

X. LE RETOUR AU COUVENT.

Le matin du jour suivant, une jeune mendiante, dont un pauvre costume déguisait la beauté, sortait d'Amsterdam, un livre sous le bras, et prenait, à la garde de Dieu, la direction de la Flandre.

Qu'eussent dit les rois, les princes et les seigneurs, s'ils eussent retrouvé dans cette mendiante la superbe Madeleine qu'ils avaient portée en triomphe?

C'était elle, en effet, c'était Paule qui reprenait le chemin du couvent.

Elle marcha bien des jours et bien des nuits, déchirant ses pieds délicats aux aspérités de la route, souffrant la faim et la soif, le froid et le chaud, recevant le pain de la charité et l'abri de la compassion.

Les forces allaient lui manquer, lorsqu'elle reconnut enfin les clochers de sa ville.

Elle attendit le soir pour s'approcher du couvent. Elle s'y rendit par la campagne, et arriva près de la porte du jardin.

Quel flot de souvenirs doux et amers vint la submerger à cette place!

Voici la cime des arbres dont elle cueillait les fruits. Les plantes grimpantes qu'elle dirigeait ont dépassé le vieux mur, et le festonnent de leurs corolles vermeilles. Ce dôme qui s'élève vers le ciel est celui du berceau de la Vierge. Sa statue est toujours là sans doute ; mais les clefs de la sœur jardinière, que sont-elles devenues? Voici la place fatale d'où Karl lança son anneau; voici celle, plus fatale encore, où Paule le trouva si joyeux et si triomphant.

A ces pensées, la mendiante se frappe la poitrine et tombe le front contre terre.

La cloche du couvent la tire de sa rêverie, et le chant du *Salve Regina* monte de la chapelle aux cieux.



Karl Altofer.

Elle unit sa voix brisée à celle des sœurs, et se hasarde à invoquer le nom de Marie.

A peine l'a-t-elle prononcé, qu'elle entend bruire la serrure de la porte ; elle tourne doucement sur ses gonds, et une robe blanche se dessine dans le demi-jour.

Paule reste glacée d'étonnement ; elle contemple avec un effroi mêlé d'espoir la sœur qui se tient debout sur le seuil. Elle reconnaît en elle sa propre image, sa taille et ses traits, son costume et ses clefs d'autrefois. Il n'y a rien absolument de changé, si ce n'est sa petite vierge d'ivoire, qui pend au cou de la nouvelle jardinière.

— Approchez, ma sœur, ne craignez rien, dit celle-ci d'une voix amicale.

Et la surprise de Paule redouble. Elle a cru s'entendre parler elle-même.

— Que voulez-vous? reprend la douce voix.

Et la Madeleine encouragée demande à la religieuse si elle n'a point connu jadis Paule Vandek, qui était, sous le nom de Marie, jardinière du cloître.

— Si je l'ai connue ! répond la sœur en souriant ; eh! qui pourrait la connaître mieux que moi? Je suis Paule Vandek elle-même, et n'ai point cessé d'être jardinière ici.

— Comment? s'écrie la Madeleine confondue ; mais Paule Vandek a quitté ces lieux, il y a de longues années. On a dû y maudire, on y maudit encore peut-être, son nom et sa mémoire?

— Au contraire, je vous assure. Elle édifie le couvent par sa conduite et surtout par sa modestie ; car, bien que ses supérieures la croient digne de prononcer ses vœux, et qu'ils l'aient appelée dix fois à cet honneur sacré, elle a remis d'année en année sa prise de voile, ne se jugeant pas à la hauteur d'un si sublime engagement.

La véritable Paule commençait à comprendre... Celle qui lui parlait acheva d'éclaircir le mystère. Une auréole brilla sur son front; une lumière divine émana de sa personne... La mendiante tomba prosternée en reconnaissant la Sainte Vierge.

— Oui, c'est moi, lui dit la mère de Dieu; c'est moi qui t'ai remplacée ici depuis le jour de ton départ. Ce jour-là, tu t'en souviens, tu déposas tes clefs à mes pieds ; je les ai prises avec ton visage et ton costume, et j'ai attendu que le repentir te ramenât à Dieu, auquel tu appartiens. Puisque ce moment est arrivé, reprends ton habit, tes clefs, et ta vierge d'ivoire que je t'ai gardée aussi ; rentre dans ce couvent, d'où tu n'es sortie pour personne ; va te purifier dans les larmes aux pieds de ton confesseur. Lui seul connaîtra et pardonnera tes égarements; et le mois prochain, quand tu auras prononcé tes vœux, tu comprendras tout, en ouvrant le livre de ta mère.

La vision s'évanouit à ces mots, et Paule se retrouva



Sarah Vandek au marché des herbes, d'après le tableau de Metzu. (Musée du Louvre.)

dans sa robe blanche, ses clefs à la ceinture, sa vierge d'ivoire au cou, au milieu du jardin, devant la statue de Marie.

XI. LE SECRET DE SARAH.

Le mois suivant, la sœur jardinière prit le voile ; avec quelle ferveur, on le conçoit sans peine.

Et le soir de ce jour solennel, enfermée dans sa petite cellule où toutes les consolations se résumaient pour elle, elle ouvrit à deux genoux le livre d'heures de sa mère, et baigna de ses larmes les lignes suivantes, écrites sur des feuillets blancs, à la fin du volume :

« A... en Flandre. »

« Aujourd'hui, jour de la Fête-Dieu, ma fille étant en danger de brûler vive à la procession, j'ai fait vœu à Dieu de la lui consacrer dans un couvent, s'il voulait la conserver à mon amour. J'ai pris la Vierge à témoin de ce vœu, et l'ai chargée de donner à son Fils ma parole irrévocable.

« Le Seigneur m'ayant exaucée et m'ayant rendu ma fille, ma vie entière sera employée à l'exécution de mon serment.

« J'ai consulté Dieu et la Vierge pour savoir s'il m'était permis de faire connaître à Paule mon vœu à son sujet. Ils m'ont répondu que je devais en garder le secret jusqu'à ma mort; la consécration de ma fille ne pouvant être agréable au Seigneur qu'autant qu'elle serait libre de sa part, et cette consécration ne pouvant être libre de sa part, si elle savait qu'elle est nécessaire et obligatoire.

« Le vœu du secret sera donc pour moi aussi sacré que l'autre. »

Puis venait le récit de toutes les angoisses que ce double serment avait causées à la pauvre Sarah ; l'histoire de la vierge d'ivoire, de l'éducation de Paule, du retour de Karl, de l'entrée au couvent, des pieuses fraudes de la mère, de sa confiance en partant pour Amsterdam, des anxiétés qui s'y étaient renouvelées, de la mission qu'elle avait donnée à son fils, de son abandon et de ses tortures pendant son absence, et enfin des douleurs suprêmes qui avaient abrégé ses jours...

Ainsi que l'avait annoncé sa patronne, Paule comprit tout enfin.

Il fallait que la parole donnée par sa mère à Dieu, sous la garantie de la Vierge, s'accomplît par l'intercession de cette dernière, à travers toutes les épreuves qu'on a racontées, même au prix de la mort de Karl Altofer.

La sœur jardinière racheta l'âme du marin, en priant pour lui tous les jours, et se montra jusqu'à la fin digne de la caution que Marie avait fournie pour elle.

Vous jugez maintenant du prix attaché par le marchand de curiosités à la vierge d'ivoire qu'il croyait avoir été, dans le temps, celle de Paule Vandek.

Encore une fois, je donne cette légende pour ce qu'elle est, comme une des imaginations populaires qui m'ont le plus vivement frappé, et qui se rattachent avec le plus d'à-propos à la poétique solennité de la Fête-Dieu.

J'ai su depuis que la tradition varie en Flandre et en Allemagne, qu'elle est célèbre à Cologne, où la sœur jardinière est une sœur sacristine, et que les chroniqueurs hollandais ont adopté le titre énergique de : *La toute-puissance d'un vœu.*

Mais hâtons-nous de passer de la légende à l'histoire (*majora canamus!*), et cédons la plume au docte biographe qui, sur un ton plus digne de la grandeur du sujet, va nous raconter la vie intéressante du pape Urbain IV, fondateur de cette admirable Fête-Dieu à laquelle vous assistiez hier.

C. DE CHATOUVILLE.

URBAIN IV, FONDATEUR DE LA FÊTE-DIEU.

(RÉPONSE A L'ENIGME DE MAI.)

Le pontife Urbain IV est un de ces hommes dont la carrière, uniformément belle, aboutit simplement à la gloire; un de ces hommes qui vont à leur but d'un pas grave et mesuré, sans avoir de ces soubresauts sublimes, mais contestés, qui, en éveillant l'enthousiasme, éveillent aussi l'envie.

Prêtre savant et intègre, prélat zélé, pape véritablement chrétien ; comme Moïse, *dilectus Deo et hominibus :* tel fut Urbain IV.

Il naquit à Troyes, en 1185, sous le règne de Henri II, le jeune comte de Champagne. Il fut baptisé dans l'église de Notre-Dame-aux-Nonnains, et reçut le nom de Jacques Lansennes. Son père, Pantaléon, dit de *Court Palais* (*de Curto Palato*), appartenait à une honnête mais pauvre famille d'artisans, et exerçait la profession de chaussetier. Ce fut dans son échoppe, sur l'emplacement de laquelle on a bâti depuis l'église de Saint-Urbain, que le futur pape passa ses premières années.

D'un caractère doux et mélancolique, soumis à son père et à sa mère, le jeune Pantaléon semblait résigné à la vie d'artisan, se dédommageant des grossiers travaux auxquels on l'essayait par les extases de sa précoce imagination. Élevé dans les principes d'une foi ardente, Jacques ne voyait rien au delà de l'Église, et son âme, en s'exaltant, ne quittait jamais l'ombre de l'autel.

La chronique rapporte qu'un jour il s'éloigna de la maison paternelle, et que son père, inquiet, s'étant mis à sa recherche, le trouva, après plusieurs heures d'exploration, tranquillement assis au milieu de la boutique d'un menuisier, s'amusant avec des copeaux et absorbé dans une pensée qui mettait des plis à son jeune front, écrivant sur le sol, à l'aide de ses morceaux de bois, ces trois mots : « Je serai pape ! » La chronique, en recueillant cette histoire, ne nous paraît pas avoir compris le caractère de Jacques Pantaléon. Entre la quenouille de sa mère et les cuirs de son père, il ne songeait point au trône de Rome. Il remplissait exactement ses devoirs, rêvait souvent, surtout aux splendeurs du culte, priait plus souvent encore, et se résignait toujours. C'est en cela qu'il est beau ! et je doute que cette prescience, dont on aime à gratifier les grands hommes, l'ait jamais empêché de seconder ses parents dans leur humble et rude profession.

Ses qualités aimables lui avaient fait une réputation qui, du voisinage, s'étendit dans la ville et parvint jusqu'à l'évêque. Celui-ci désira le voir, le fit causer, et, ravi de sa douce figure, de sa candeur, de sa piété, voulut qu'on l'instruisît aux frais de la cathédrale, dans l'école fondée par saint Loup.

Vers le commencement du treizième siècle, Jacques Pantaléon fut envoyé à l'Université de Paris; il y continua ses études, notamment sur le chant sacré et l'organisation des fêtes, et y fut connu sous le nom de Jacques de Troyes. Là, sa facilité et son aptitude lui eurent bientôt acquis une grande réputation parmi ses condisciples, et il y prit successivement les degrés de maître ès arts, de docteur en droit et enfin de docteur en théologie, dernier titre qui lui fut confirmé par l'école de Bologne. Alors, couronné de succès et de vertus, regardé par tous (au dire de Grégoire de Bayeux) comme un homme plein de Dieu, *vir Deo plenus*, il prit les ordres et entra dans le sacerdoce.

Dès ce moment, les dispositions méditatives qui avaient signalé son enfance, augmentées par son éducation, par la connaissance des hommes et des choses, devinrent une tendresse mélancolique, une perpétuelle communion de son cœur avec Dieu, dans le silence des églises et au pied des autels. Il avait une dévotion si fervente pour l'eucharistie, qu'en célébrant la messe il lui arrivait très-souvent de fondre en larmes.

Jacques de Troyes, comprenant que la mission du prêtre ne doit pas se borner à prier dans l'ombre, mais à évangéliser devant tous, se livra avec ferveur à la prédication. Doué d'une belle figure (*venustus facie*), d'une voix grave et pénétrante, il avait cette éloquence humectante, pour ainsi dire, qui filtre à travers toutes les résistances. Sa parole faisait jaillir, comme la baguette de Moïse l'eau du rocher, la prière du cœur de l'incrédule, et il devint en peu de temps l'un des prédicateurs les plus célèbres de son siècle.

En 1215, l'évêque de Laon, Anselme de Maulny, un de ses compatriotes, voulut se l'attacher en qualité d'aumônier, et lui donna un canonicat dans son église, avec la qualité d'archidiacre. Ce fut le premier pas dans la route des honneurs, le premier échelon gravi. Jacques s'en servit pour aider et honorer sa famille. Son père, qui venait de mourir, fut enterré dans l'abbaye de Notre-Dame-aux-Nonnains ; sa mère se retira à Notre-Dame-des-Prés, sous les murs de Troyes ; deux de ses sœurs prirent également le voile, et un de ses neveux obtint par ses soins un canonicat dans l'église de Saint-Pierre de Laon, et devint le cardinal Ancher. On le voit, toute sa famille était prédestinée ; Dieu les prit tous et n'en laissa point au monde.

Dans un voyage qu'il fit à Rome pour son chapitre, Jacques gagna l'estime du pape Innocent IV, qui le nomma son chapelain et le retint près de lui. Ce fut vers cette époque que sa sœur Sibylle, abbesse de Montreuil, lui écrivit pour lui demander l'image de la sainte Face, qu'il avait en dépôt. Le pape ne voulut pas consentir à ce que cette relique quittât Rome, et Pantaléon en fit faire une copie qu'il envoya à sa sœur avec une lettre, où il lui disait :

« Nous envoyons la sainte Face, et n'ayez égard si « vous la trouvez flétrie et défaite ; car comme ceux qui « toujours résident sous la fraîcheur tempérée, et conti- « nuellement respirent ès lieux voluptueux, ont la chair « blanche et délicate ; et, au contraire, ceux qui ne bou- « gent des champs sont hâlés, noircis et altérés ; ainsi a « été cette face bienheureuse décolorée par le soleil et « ardeur des tribulations, comme lisez ès cantiques, au « temps que Notre-Seigneur travaillait au champ de ce « monde mortel pour notre rédemption. Pour ce, vous « prions affectueusement que, pour la révérence de celui « qu'elle représente, la receviez comme la sainte Véroni- « que, qui vaut autant dire comme la vraie image ou « semblance, la traitiez doucement, dévotement et hono- « rablement, afin que, pour la contemplation d'icelle, il « vous soit de mieux. »

Tour à tour archidiacre de Liège, député au concile de Lyon, légat en Pologne, nonce en Allemagne, évêque de Verdun, patriarche à Jérusalem, Jacques de Troyes, quoiqu'il ne fût point cardinal, se vit élevé à l'unanimité sur le trône pontifical, le 29 août 1261, à la place d'Alexandre IV, qui avait succédé à Innocent IV. Cette nomination eut un grand retentissement ; le clergé s'en réjouit, la France en fut pleine de joie et la Champagne pleine d'orgueil. Jacques seul fut attristé. Il sentait combien ce fardeau était lourd ; il avait désormais un royaume temporel à garder, à défendre. Et puis la guerre était partout, sinon à l'état d'incendie, du moins à l'état de foyer latent. Rome n'appartenait plus aux papes ; les Guelfes et les Gibelins divisaient l'Italie et l'Allemagne, et le royaume de Naples surtout était une source intarissable de querelles entre les souverains pontifes et les princes de la maison de Souabe.

Ce fut donc en soupirant que Jacques accepta la papauté. Il écrivit avec beaucoup d'onction et de simplicité à tous les prélats, à saint Louis et aux comtes de Champagne, pour leur apprendre sa nomination. Une de ses sœurs, nommée Agnès, religieuse au monastère de Notre-Dame de Mont-Luisant (*de Monte lucido*), près de Pérouse, n'avait pas été prévenue, et ne dut qu'à la renommée la nouvelle de l'élévation de son frère. Elle lui écrivit pour lui reprocher son silence, et Jacques répondit avec mélancolie qu'il n'y avait pas là de quoi se réjouir.—Si vous saviez, disait-il, la vivacité de mes inquiétudes, loin de me témoigner votre joie, vous répandriez un déluge de larmes... Les difficultés qui m'environnent m'épouvantent... ; dans le silence de la nuit mon cœur est agité... Vous donc qui, tranquille aux pieds du Seigneur, jouissez d'un sort plus heureux, accordez-moi le secours de vos prières dans un ministère si redoutable...

Jacques prit le nom d'Urbain IV. C'était le jour de la fête de ce saint qu'Alexandre IV était mort. Il eut pour armoiries : écartelé au premier et au quatrième d'or à une fleur de lis d'azur ; au deuxième et troisième d'azur à une rose d'or. Orviette fut sa résidence ; c'est là qu'il s'occupa d'abord de rendre au sacré Collége son ancien éclat, et qu'il commença par créer quatorze cardinaux en deux ordinations.

Il y a dans la vie du pape Urbain deux côtés d'observation : le côté politique et le côté purement religieux. Laissons à l'histoire générale les actes du souverain ; voyons seulement le fils pieux, qui fait bâtir une église sur l'emplacement de l'échoppe de son père ; le grand chrétien qui institue la fête splendide du Saint-Sacrement ! Les mesquins intérêts des princes d'Italie et d'Allemagne ne valent pas ces deux entreprises pour les grands intérêts de la reconnaissance et de l'amour.

Urbain gardait avec attendrissement le souvenir de sa ville natale et du berceau de son enfance ; aussi son œuvre de prédilection, le bienfait dont il eut réellement de l'orgueil, ce fut la fondation de l'église de Saint-Urbain.

Le 20 mai 1262, il écrivit aux abbesses de Notre-Dame-aux-Nonnains pour acheter le terrain nécessaire à son projet. Il désirait qu'à l'endroit où, si souvent, il s'était endormi pauvre et obscur sur les genoux de sa mère, on élevât un temple qui fût le monument de son amour pour le Dieu qui l'avait tiré de l'abaissement, et pour sa famille qui l'avait rendu digne d'être remarqué de Dieu. Sa lettre, quoique pleine de tendresse et de douceur, respire un noble sentiment de fierté. Pantaléon est fier pour sa patrie des honneurs qu'on rend au pape Urbain IV.

Il rêve des ogives et de splendides vitraux sur la terre où il essaya ses premiers pas, et selon son désir, l'ogive, comme deux mains jointes, se réunit sur l'endroit de son berceau et semble une prière éternelle suspendue vers le ciel par sa piété. Il croyait ne laisser qu'un beau et pur témoignage de sa dévotion à sa ville, et il dotait ses concitoyens d'un chef-d'œuvre, de l'hymne le plus magnifique que la foi du moyen âge ait composé avec ses pierres intelligentes.

Tandis qu'Urbain IV donnait à Troyes un témoignage de son affection, il donnait au monde un témoignage de sa foi. Il s'était lié avec saint Thomas d'Aquin, la gloire de saint Dominique ; et ce fut concurremment avec ce saint docteur qu'il institua, en 1263, la fête du Saint-Sacrement.

Nous avons signalé dans Urbain IV une haute disposition à poétiser le culte. Or, un jour il se demanda s'il n'y aurait pas une grande impression religieuse à obtenir

d'une fête à l'hostie, où les fleurs pourraient être jetées en pluie sous les pas, où le printemps mettrait une auréole à l'ostensoir, où la nature, en se réveillant, serait d'accord avec l'homme pour prier et pour chanter. Une fois dans cette idée, Urbain s'exalta, communiqua ses rêves à Thomas d'Aquin, et ces deux grands chrétiens eurent ensemble de longues et pieuses conférences, à la suite desquelles Thomas composa l'office du Saint-Sacrement, d'après les intentions d'Urbain; touchante communion que ce travail de deux puissants docteurs pour fonder une cérémonie!



Urbain IV.

Les chroniques ne manquent pas de miracles pour ajouter aux prestiges de cette fondation. Selon les uns, l'idée en vint à Urbain IV après le récit que lui avait fait d'un songe une recluse nommée Julienne du Montcornillon. Elle avait vu, plusieurs nuits de suite, dans un ciel calme, une lune éclatante, mais avec un grand trou au milieu; et Urbain IV, qui n'était alors qu'archidiacre, en avait conclu que, la lune représentant le Saint-Sacrement, la déchirure exprimait le défaut d'une fête en son honneur. D'autres affirment que du sang s'était répandu d'une hostie, et que la contemplation de ce sang précieux avait excité la foi d'Urbain IV.

Quoi qu'il en soit de ces récits, heureux les hommes pour qui le monde extérieur est plein de révélations. En matière de foi, mieux vaut l'exagération que l'épuisement, mieux vaut un ciel trop peuplé qu'un ciel vide.

Urbain IV institua donc une fête; Thomas d'Aquin en écrivit l'office avec tant d'éloquence, au dire des mêmes chroniqueurs, qu'un jour qu'il priait devant un Christ, une voix se fit entendre pour lui dire : *Bene scripsisti de me, Thoma! Thomas, vous avez bien écrit de moi!*

Quant à Urbain, il donna à son ami, pour le récompenser, une colonne ou une colombe d'argent.

Cependant les affaires d'Italie n'en allaient pas mieux, et pendant les préoccupations délicieuses qui faisaient oublier au pontife le dégoût de la politique et la méchanceté des hommes, Mainfroy le menaçait et le forçait bientôt à fuir devant lui jusqu'à Pérouse. Mais en chemin une fièvre ardente saisit Urbain IV, et il fut forcé de s'arrêter à Todi, dans le duché de Spolette. Cinq jours après, il vint à Assise où il demeura quinze jours, et d'où on le transporta en litière à Pérouse. Des figues empoisonnées, selon les uns, les chagrins de voir l'Italie divisée, selon les autres, hâtèrent sa fin, et le 2 octobre 1264, à l'âge de soixante-dix-neuf-ans, peu de jours après avoir publié sa bulle d'institution du Saint-Sacrement, ayant occupé le saint-siége trente ans, un mois et quatre jours, Urbain IV rendit à Dieu l'âme que Dieu s'était toujours conservée en lui.

L. U.

CHRONIQUE DU MOIS.

L'EXPOSITION DE LONDRES.

Il y avait une fois un badaud de Paris, qui, étourdi par les cent trompettes de l'Exposition universelle, avait juré d'aller à Londres en 1851. Heureusement, il laissa partir les plus pressés, et attendit leur retour et leurs rapports successifs. Cette patience ne fut pas sans mérite, car le Parisien ne pouvait ouvrir un journal sans y lire monts et merveilles sur les trains de plaisir, sur les féeries londoniennes, sur le Palais de Cristal, et sur mille autres choses.

Un premier voyageur revient, et notre badaud l'interroge avidement.

— A dire vrai, répond le touriste, le train de plaisir m'a donné la courbature et le mal de mer; et mon séjour d'une semaine à Londres m'a ruiné sans me divertir. Les nuits s'y payent dix francs, les repas vingt, et les jours y durent un siècle.

Deuxième voyageur, et nouvelles questions :

— Moi, j'aime mieux les boutiques de la rue Vivienne que le Palais de Cristal. Il y a tant de choses, qu'on n'y voit rien. L'entrée coûte un prix fou; on ne visite guère qu'une nation par jour, et, comme il y en a cent et plus, la visite universelle prendrait autant d'or et de temps que le tour du monde. Un tour à la campagne, au mois de juin, me semble plus utile et plus agréable.

Troisième voyageur : — J'allais surtout en Angleterre pour voir les Anglais. Or, ils émigrent en masse et livrent leur pays aux étrangers. Les lords ont loué leurs hôtels aux restaurateurs; les ladies ont gagné leurs châteaux d'Ecosse ou d'Irlande; on ne trouve plus à Londres que des cafés français, des journaux français, des théâtres français ! Mieux vaut alors rester à Paris.

Quatrième voyageur, arrivé du fond de l'Amérique pour visiter l'Exposition de Londres.

Le badaud : — Eh bien! déjà revenu à Paris?

Le voyageur : — Je ne l'ai pas quitté. L'Exposition de Londres n'était pour moi qu'un prétexte de passer l'été en France. Est-ce que Paris n'est pas l'exposition universelle, véritable et permanente?

— Mais le Palais de Cristal?

— J'ai vu le palais des singes au Jardin des Plantes,

ct je l'ai multiplié par cent : voilà le Palais de Cristal. Ne remarquez-vous pas, d'ailleurs, cette foule innombrable d'étrangers à Paris? Ce sont les prétendus visiteurs de Londres. Ils n'iront pas plus que moi en Angleterre, ou ils n'y passeront que quelques heures, afin de séjourner réellement en France. C'est à Paris que le monde entier vient voir l'Exposition de Londres. Quant à l'Angleterre et aux Anglais, il faut attendre, pour les visiter avec fruit, que le Palais de Cristal soit transformé en taverne. C'est la première fois que, renversant le proverbe historique, l'Angleterre invente, et la France profite. A ce compte, l'univers aussi profitera, comme je le fais.

Cent autres rapports ayant confirmé ceux-là, le badaud de Paris renonça au voyage de Londres; et, si vous voulez connaître ce badaud pour l'imiter..., c'est votre très-humble serviteur.



Exposition de Londres. Meuble en ébène de MM. Grohé frères, à Paris.

— Mais alors comment nous rendrez-vous compte du *Cristal Palace* et de l'*Universal Exhibition ?*

— Naïf lecteur, vous ignorez donc que ce compte-rendu se fait encore en France ? la preuve, c'est que l'*Illustrated London* est rédigé depuis deux mois, à Paris, par Méry, Alphonse Karr et Gozlan !

Mais ce n'est pas même à l'*Illustrated* qu'il faut demander les curiosités de l'Exposition universelle, c'est aux feuilletonistes des journaux parisiens, à MM. Guinot et Achard, à MM. Texier et Dussard, les habiles correspondants du *Siècle*, etc.

Curiosités ! vous entendez bien ? c'est-à-dire que nous ne ferons pas un cours en règle d'industrie et de science appliquée ! Dieu nous en préserve ! Nous flânerons et causerons à l'aventure, saisissant au passage le trait de mœurs et l'anecdote, signalant et dessinant les beaux

produits, quand ils se présenteront sur notre route; produits qui nécessairement seront encore parisiens, car Paris triomphe à Londres même en plein Hyde-Park; témoin ce riche meuble en ébène, de MM. Grohé frères, artistes-fabricants, lauréats et décorés de nos expositions françaises; meuble qui rappelle si heureusement, par ses lignes pures, ses ornements exquis, ses figurines achevées, le sévère et grand style du siècle de Louis XIV.

— Devinez quels ont été les premiers occupants du Palais de Cristal? Ce sont les moineaux de Londres. Trouvant là bon souper, bon gîte et le reste, sans compter l'abri et les grands arbres, ils s'y sont installés effrontément, et ont fait appel à tous les moineaux des trois royaumes, qui sont venus établir sous les arcades de verre leurs familles, leurs nids et leurs couvées; de sorte qu'avant la fin de la saison, chaque pierrot se multipliant par une douzaine, on ne saurait prévoir à quel chiffre s'élèvera le total de la population.

L'architecte avait prévu la pluie, la chaleur, le froid, le vent, tout... excepté les moineaux, devant lesquels son génie a baissé pavillon.

Le second occupant a été le restaurateur du buffet. Les visiteurs y abondaient avant l'ouverture officielle. En style de réclame « les prix y sont modérés. Le comité avait d'abord décidé qu'on n'y donnerait à chacun qu'un quart de litre de bière forte! Grâce à l'énergique opposition d'un Français, on pourra boire à sa soif. —Quoi! disait-il dans son indignation, vous nous permettez d'apaiser notre faim, selon qu'elle nous presse; vous nous tolérez jambon, rosbif à satiété, et vous avez la prétention de régler ma soif, ma capacité pour l'aliment liquide! c'est despotique, c'est intolérable! Et le comité a cédé au Français. »

— Si, plus badaud que le badaud de votre connaissance, vous allez visiter le Palais de Cristal, voici comment vous vous orienterez dans ses labyrinthes : L'édifice a été divisé en travées de vingt-quatre pieds en tous sens, lesquelles sont limitées par les colonnes-supports. Ces travées, dans un sens, portent des numéros 1, 2, 3, 4, etc., jusqu'à..., et, dans l'autre, des lettres depuis A jusqu'à... inclusivement. Pour savoir la place occupée par un exposant, pour donner même à ses amis rendez-vous dans le palais, il suffit d'indiquer *le point*, comme on le relève en mer. On est, par exemple, par C de latitude sur M de longitude. Or, les numéros et les lettres étant marqués sur les colonnes, on n'a qu'à lever les yeux.

— On ne se fait pas une idée de l'affluence des premiers jours. La recette s'élevait à 80,000 fr. chaque soir. On comptait dans les galeries 35,000 personnes à la fois, non compris les exposants. A ce taux, on estimait que les visiteurs monteraient à 15 millions durant l'été. L'entrée à un schelling est venue détruire cette illusion. Les curieux populaires ont été moitié moins nombreux que les curieux aristocratiques. Le *Times* en a jeté un cri d'alarme, en se plaignant de la lésinerie des étrangers à Londres.

Rien n'a été négligé cependant pour vider la bourse des gastronomes et des flâneurs. M. Soyer, par exemple, leur a tendu un guet-apens gigantesque.—M. Soyer est un Français, dit M. Texier, qui étudiait, il y a vingt ans, les secrets de son art sur les fourneaux du restaurateur parisien, Douix. Soyer vint en Angleterre, et eut la gloire d'inventer des mets qui obtinrent un succès fabuleux. Nouvel exemple de l'inconstance de la fortune! l'ancien garçon de Douix vient de prendre ces jours derniers à son service, en qualité de surveillant général de sa maison, le même Douix qui lui avait mis les casseroles à la main. Son élève est parvenu, de l'autre côté de la Manche, au pinacle de la célébrité. M. Soyer s'est rendu acquéreur de *Gore-House*, qui fut la dernière habitation de lady Blessington. Gore-House est située à environ cent mètres du Palais de Cristal. Le triomphant Vatel de l'aristocratie a élevé, au milieu des jardins de Gore-House, un restaurant féerique, qu'il a baptisé *Gold Box* (boîte d'or). Les murs du vestibule, peints à la fresque, représentent des monuments de toutes les nations du globe, depuis Notre-Dame de Paris jusqu'à la grande pagode de Pékin. L'or et l'argent flamboient dans toutes les salles. Il y a une salle moresque, une salle chinoise, une salle turque, une salle égyptienne. De salle en salle on arrive au salon du Soleil, constellé de lames d'or qui éblouissent la vue; on passe ensuite dans le salon de la Lune, frangé de lames d'argent; puis dans le salon de Mercure, de Jupiter, etc. Il n'existe pas au ciel une étoile un peu célèbre qui ne donne son nom à un *drawing room*. Une grotte immense est réservée aux personnes qui prendront des glaces; des stalactites pendent de toutes parts et lancent des éclairs. Pour donner une idée du luxe effrayant entassé dans ce restaurant cosmopolite, ajoutons que ce cabinet mystérieux, appelé en Angleterre *water-closet*, est un vaste boudoir tapissé des plus précieux coquillages, comme le salon du duc de Penthièvre à Rambouillet! Une autre curiosité de Gore-House, c'est le mur de l'escalier. M. Soyer a fait peindre en caricature, du haut en bas, toutes les célébrités européennes. Tout ce qui a un nom en France, en Angleterre, en Espagne, en Autriche, en Russie, s'agite et se démène dans cette fresque grotesque : l'empereur de Russie, le prince de Joinville, le comte de Chambord, sans excepter M. Louis Bonaparte, à califourchon sur un cheval qu'il conduit par la queue. Alexandre Dumas est figuré en colporteur, et il plie sous le poids de ses romans et de ses drames. Georges Sand fume; Victor Hugo est coiffé d'une cathédrale. Lamartine tourne la manivelle d'un orgue de Barbarie; la reine Victoria court après le prince Albert, et le *Charivari* et le *Punch* se donnent de grands coups de plume. M. Soyer sert des dîners à trois prix. Il compte sur 6,000 convives par jour. Plaise à Carême qu'il ne compte pas sans ses hôtes!

— Les *lions* du Palais de Cristal sont le diamant indien dont notre *Mercure* vous annonçait, l'an dernier, l'arrivée à Londres, et les exposants chinois qui, sans le savoir, font beaucoup plus d'effet que leurs produits.

Le diamant indien est littéralement adoré par les Anglais.— Vous avez à Paris, écrit un témoin de ce fétichisme, un dieu qui a reçu les dévotions de quelques centaines de mille de fidèles; ce dieu est dans une balance et il pèse vingt mille livres de rentes. Vous voyez que je veux parler de ce dieu Pavé, dont le temple est situé sur le boulevard Montmartre. Mais qu'est, je vous prie, ô Parisiens! votre méchante idole de deux cent quinze kilogrammes, auprès de la divinité que nous possédons ici? C'est à Londres et non ailleurs que l'on contemple le vrai Jéhovah : un Jéhovah de vingt-deux millions, s'il vous plaît, quoiqu'il ne soit guère plus gros qu'un œuf. Il s'agit du fameux diamant indien, le Koh-i-noor (montagne de lumière), conquis dans une des dernières batailles du Punjab, et qui appartient à la couronne d'Angleterre. La gloire du grand Mogol et du Régent a pâli devant l'éclat de ce nouveau soleil. On lui a élevé, au beau milieu du palais, un autel de velours et de cristal protégé par une cage aux barreaux dorés. Toute la journée la foule se presse et va en pèlerinage adorer l'idole indienne, qui vaut certes bien le veau d'or du peuple hébreu.

— Les Chinois excitent la curiosité d'une autre manière. C'est leur flegme imperturbable qui émeut la foule assemblée devant leurs paravents, leurs potiches et leurs boîtes à thé. Vêtus de satin jaune, blanc, bleu et noir; chaussés de sandales ornées de dragons et d'hippogriffes, ils contemplent sans sourciller l'océan d'habits noirs, qui roule ses mornes flots autour d'eux. Le sourire embusqué dans leurs yeux en amande et derrière leurs bouches ironiques, annonce clairement qu'ils regardent l'Europe comme leur cadette en civilisation, et qu'ils regagneront le fleuve Jaune « sans avoir changé un poil de leur moustache. »

M. Dussard nous révèle d'autres curiosités de l'exposition.— La reine, le prince Albert, les commissaires des bois et forêts avaient donné leur assentiment à l'extraction d'une douzaine d'arbres qui gênaient le constructeur du Palais de cristal. Mais John Bull s'est fâché. Ces arbres-là sont à lui; il n'entend pas qu'on les coupe, et, malgré la reine, le prince et les commissaires, un ordre du Parlement est venu interrompre l'abattage! Huit de ces arbres étaient tombés sous la hache, le neuvième était à moitié coupé. L'ordre est arrivé, les ouvriers n'ont pas osé achever leur œuvre destructrice, et l'arbre entamé est là, qui témoigne par ses plaies béantes du respect pour la loi quand John Bull l'a prononcée. «Voilà, s'écriait un professeur en racontant ces faits, voilà les véritables arbres de la liberté. »

— Le télégraphe électrique, qui accomplit de si grandes merveilles sur les grands chemins, n'a pas été oublié dans le palais de l'industrie. Toutes ses parties correspondent avec le bureau central du comité exécutif; ce comité sait à chaque instant ce qui se passe dans les diverses sections. Consulté, il résout les questions, et, quand on a vu fonctionner cet admirable appareil, l'on se prend à croire qu'en vérité, sans son assistance, il eût été impossible d'arriver, sans une immense confusion, au résultat qu'on se propose.

— Liverpool est une ville maritime de commerce; c'est le troisième port du monde. Londres d'abord, puis New-York, puis Liverpool, enfin Marseille et le Havre. Liverpool donc, n'ayant pas de plus beaux produits qu'elle-même, avec ses 450,000 habitants, s'est décidée à s'envoyer elle-même à l'exposition. Ce joli modèle d'une grande ville est un chef-d'œuvre de patience et d'habileté. L'auteur, pour compléter son œuvre, a représenté la ville au moment où tout y respire l'activité et le travail. Il y a placé des milliers d'individus vaquant à leurs occupations habituelles. Quoique le plan soit assez grand, on comprend que les hommes sont bien petits. Il en tient, dit-on, mille dans une boîte de 2 centimètres de diamètre.

—Un chemin de fer en miniature, de plusieurs centaines de mètres, comprend à peu près tous les systèmes de rails, le supports, de traverses employés, traverses de bois, traverses de fer, plateaux portant leurs coussinets, rail à double champignon, rail de Brunel, etc. Puis, sur ce chemin de fer, se posent, dans toute leur puissance, les locomotives les plus parfaites, celle de Crampton, si blâmée par Stephenson, et employée si utilement cependant; celle de Stephenson lui-même, avec les derniers perfectionnements, etc. Mais parmi ces monstres, une petite machine pesant 11 tonneaux, portant son tender, et dont le cylindre n'a pas 9 pouces anglais de diamètre, est destinée à courir à 75 milles à l'heure, soit 120 kilomètres ou 30 lieues! Cette petite machine est un bijou, dit M. Dussard.

— Si la petite machine devient grande, ajouterons-nous, combien de gens tuera-t-elle par mois, en faisant trente lieues par heure? Mais poursuivons avec notre *cicérone*.

—L'industrie allemande des horloges à poids, dites horloges d'Allemagne, a envoyé un échantillon curieux dû à un horloger de Schweningen; c'est un tableau-horloge, sur lequel se trouve une machine à faire du café avec une lampe à esprit-de-vin. Le propriétaire de cette horloge la monte convenablement avant de se coucher, dispose le café, et, à l'heure qu'il a marquée, la lampe à esprit-de-vin s'allume toute seule, le café se prépare, et quand il est fait, une bougie s'allume, et la crecelle se fait entendre pour inviter le dormeur à déjeuner.

— On raconte beaucoup d'histoires sur les exposants, les produits, les séances des comités. L'une des plus curieuses, parce qu'elle peint tout l'intérêt que certains gouvernements prennent à l'exposition, est la suivante: Un industriel autrichien se proposait d'exposer l'ameublement d'un appartement composé de bibliothèque, salle à manger, salon, chambre à coucher; non-seulement l'ameublement, mais l'appartement même. Il désirait placer ses quatre pièces au midi. Là l'espace est restreint et, pour le faire, il eût fallu intercepter un couloir de 300 mètres de long et bloquer les Etats-Unis. Le comité ne consentit pas à cet arrangement, il offrit une place au nord. Mais l'industriel insista. Il se plaignit à son commissaire officiel, le savant docteur Schwartz, lequel, en digne Germain, montra un entêtement indomptable et consentit à grand'peine à informer son gouvernement de cette terrible difficulté. A Vienne, on ne pouvait juger du jour ni de l'espace, on crut devoir envoyer à Londres un commissaire spécial, accompagné d'un architecte. A leur arrivée ils donnèrent tort au docteur Schwartz : l'architecte trouva le nord plus avantageux que le midi; l'orage est passé, mais l'honneur du docteur est sauf, sa responsabilité est couverte. Voilà, j'espère, un gouvernement qui protége ses nationaux.

— On a dit que la seule puissance que l'homme ait sur la nature consiste dans le mouvement; les Anglais l'ont bien compris, car ils ont porté partout la science du mouvement. En voulez-vous un exemple pris, non pas dans la mécanique pure, mais dans l'électricité? Voici qu'ils ont exposé un télégraphe en machine à signer, en plume! Vous voyagez en France, mais votre notaire de Londres a besoin de votre signature; veuillez vous rendre à la station du télégraphe international (je le suppose achevé); votre notaire, de son côté, portera l'acte à la station de Londres; on vous priera de signer, et le notaire verra votre bras, allongé de cent lieues peut-être, tracer très-tranquillement au bas de son acte, de son pouvoir, de sa quittance, votre signature, votre paraphe, votre seing! N'est-ce pas merveilleux? Et c'est bien simple pourtant, après la théorie de l'électricité dynamique. C'est dommage qu'on ne puisse ainsi correspondre avec les morts. Ampère serait bien surpris de recevoir un message de Wheastone qui lui dirait: « Merci de votre œuvre. »

LES COURSES. L'ACADÉMIE. L'OPÉRA.

Rien de tel que les chevaux pour faire courir les hommes. Témoin la foule qui s'est ruée au *turf* de Chantilly et de Versailles, pour voir *Amalfi* gagner vingt-quatre mille francs en deux minutes, et un huissier du duc d'Aumale refuser à la princesse Mathilde l'entrée de la tribune réservée au président. On a eu beau lui dire que c'était la cousine du prince.

— En fait de *cousine*, je ne connais que ma *consigne*, a répondu l'impitoyable gardien.

— M. Nisard, dans son discours de réception à l'Aca-

démie française, a obtenu un succès d'émotion, chose rare à l'Institut, en racontant la simple et touchante vie de son prédécesseur, M. l'abbé de Feletz. M. de Saint-Marc-Girardin a terminé la séance par un succès d'esprit. Il est coutumier du fait.

— Ce n'est point en l'honneur du nouvel opéra de *Zerline* que nous plaçons dans cette chronique le portrait de Mlle Alboni. Où diantre M. Scribe, qui a toutes les habiletés, même celle d'être convenable au théâtre, a-t-il été prendre l'étrange et scabreuse aventure de cette marchande d'oranges, si peu digne de l'honorable personne et du talent enchanteur de Mlle Alboni ? Heureusement, on n'écoute guère les paroles à l'Académie de musique, surtout quand elles sont notées par M. Auber et chantées par l'élève de Rossini. On a applaudi sans comprendre ; et c'est pour Mlle Alboni personnellement, nous le répétons, et non pour Mlle Zerline, que le crayon de nos dessinateurs s'est mis en frais.

Mlle Alboni est une individualité à part dans le domaine des artistes. Non-seulement c'est la plus pure et la plus admirable voix qu'on puisse entendre ; mais c'est, dit-on, le caractère le plus indépendant, l'esprit le plus original, le cœur le plus généreux qu'il y ait au théâtre.

Si nous devons en croire notre voisin de l'orchestre, sa vie est pleine d'aventures qui font autant d'honneur à sa modestie qu'à son talent. En voici une, entre vingt, dont nous laissons la responsabilité à qui de droit.

Après ses plus brillants succès dans les capitales, Mlle Alboni va s'enfermer incognito sous quelque chalet obscur, et y mène la vie champêtre dans toute sa naïveté, travaillant et moissonnant avec les paysannes, et ne s'en distinguant que par des libéralités charmantes.

Or, il y a quelques années, le directeur d'un théâtre italien, qui la connaissait seulement de réputation, traversait le Tyrol pour aller la chercher à Berlin, où il la croyait encore à l'Opéra-Royal. En passant un soir près d'une chaumière, il entend, au milieu du silence, une voix qui semble venir du ciel. Il s'arrête, il écoute, il tombe en extase... Jamais il n'ouït rien d'aussi parfait.

— Voilà une fortune pour moi ! se dit-il; et quittant sa chaise de poste, il entre dans la chaumière, sous prétexte d'un accident. Il y trouve quatre paysannes, et d'abord ne peut distinguer la chanteuse, tant la simplicité de toutes est égale et fraternelle ! Il la reconnaît enfin à son organe, lui décline son nom, lui parle musique, obtient un, deux et trois morceaux, s'assure que la méthode est à la hauteur de l'inspiration, et, très-gracieusement encouragé, fait une proposition qu'il croit superbe : dix mille francs pour cinquante représentations.

— C'est trop peu, lui répond la paysanne, à sa grande surprise ; je ne me déciderai à quitter ce chalet que pour vingt mille francs.

— Diavolo ! mademoiselle. Savez-vous que c'est la moitié de ce que je vais offrir à Berlin à la fameuse Alboni ?

— Est-ce que vous trouvez qu'elle chante mieux que moi ?

— Je ne dis pas cela ; mais vous êtes inconnue...

— Ainsi, vous payez les réputations et non les talents ? Au reste, c'est à prendre ou à laisser, monsieur. Je soutiens la mère et les deux filles que vous voyez; je ne puis les abandonner sans assurer leur existence.

Bref, le directeur signa et promit de repasser à la fin du mois.

A Berlin, il ne trouva que l'homme d'affaires de Mlle Alboni. Celui-ci l'engagea pour cinquante représentations, mais ne rabattit rien des quarante mille francs.

— Et maintenant, dit l'impresario, où rencontrerai-je l'illustre prima donna ?

— Dans le Tyrol, au village de...

Le directeur resta stupéfait. C'était justement là qu'il avait découvert la paysanne.

Il repart fort intrigué ; il arrive au chalet, et apprend que paysanne et prima donna sont une seule et même personne.

— Si vous payez les cinquante représentations de l'Alboni un peu cher, lui dit l'aimable artiste, vous faites une bonne affaire avec les cinquante soirées de la Tyrolienne ; et moi aussi, du reste, ajouta-t-elle en regardant ses humbles compagnes, car vous allez verser les vingt mille francs convenus, que je laisse pour dot à ces jeunes filles et à leur mère. De cette façon, tout le monde sera content.

Nous recommandons ce trait à M. Scribe. Il vaut mieux que toutes les *Zerlines* du monde.

P. C.



Portrait de Mlle Alboni.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MAI.

En associant son fils Louis à l'empire, dans l'église d'Aix-la-Chapelle, Charlemagne résuma ainsi ses instructions : « *Les évêques honorés, les peuples aimés, les méchants châtiés, voilà l'art royal.* »

Paris 1851. — Typographie HENNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles

LES NOUVELLES GALERIES DU LOUVRE.



Nouvelles salles des dessins, au Louvre. Portrait au pastel attribué à Latour.

Le palais du Louvre est non-seulement le résumé de l'histoire de France depuis le douzième siècle, mais encore la plus imposante manifestation du génie français jusqu'à nos jours. Pour démonstration suprême de son

caractère national, il ne lui manquait que d'être achevé par la République, le lendemain de la chute de la monarchie. Après une telle expérience, le vieux monument pourra braver les révolutions.

Une foule immense se porte dans les galeries nouvellement restaurées. Nous devons donc une description rapide de ces galeries, — comme guide, à nos lecteurs qui les visiteront, — comme dédommagement, à ceux qui en seront privés.

Autrefois, le bel escalier de Percier conduisait tout droit aux salles de peinture. Maintenant (et c'est fâcheux pour la splendeur de l'entrée) on tourne brusquement à gauche, vers la galerie d'Apollon. Espérons que l'ancienne porte n'est condamnée que provisoirement, et que l'effet de l'escalier sera rétabli dans sa magnificence. Un ouvrage aussi monumental ne peut aboutir à deux panneaux fermés.

La galerie d'Apollon, bâtie par Henri IV, incendiée en 1661, pendant les préparatifs d'un bal de Louis XIV, restaurée alors par Lebrun, menaçait ruine depuis 1824.

C'est au milieu des étais qui l'encombraient qu'on exposait sur des tentures les dessins des salons annuels. Elle était devenue ainsi un informe couloir, la voilà rétablie dans tout son royal éclat. Elle ne le cède à la galerie de Versailles que par la dimension. Les dorures et les innombrables ornements ont été renouvelés avec un goût parfait; sans perdre le vernis harmonieux du temps, ils ont retrouvé la brillante fraîcheur du neuf. Les peintures sont refaites ou complétées dans le style primitif. Il n'y manque que celle de M. Eugène Delacroix dans le panneau central du plafond. On nous assure qu'elle est prête, et qu'elle sera marouflée au premier jour. Les autres panneaux sont dus aux pinceaux habiles de MM. Muller et Guichard. On voit, à l'entrée de la galerie, à droite, le portrait de Mansard, un des architectes du Louvre. Les médaillons de tenture sont en damas brun, et font valoir la richesse de l'ornementation. On peut dire que l'ensemble est une immense boîte d'or, avec quelques détails de peinture et d'étoffe.

Le Salon Carré, disposé comme la fameuse tribune de Florence, forme une sorte de sanctuaire où sont réunis les chefs-d'œuvre de toutes les écoles. On y voit le tableau du Pérugin, récemment acheté par le Louvre. L'ornementation est à la fois riche et sévère. Le plafond éclate de dorures et de couleurs variées. La frise contient les noms des peintres illustres. Au milieu de chaque voussure, quatre figures en ronde bosse, l'Architecture, la Sculpture, la Peinture et la Gravure, reposent sur la corniche, ou plutôt semblent suspendues en l'air. Au-dessus, des compartiments à petites rosaces, dans le genre des émaux de Limoges, encadrent des bas-reliefs, enfermés eux-mêmes dans des médaillons. Les quatre angles, à la jonction des voussures, sont occupés par des Termes gigantesques, qui soutiennent des écussons portant les lettres R. F. (République Française). Ces écussons sont entourés d'attributs agricoles ou industriels, et surmontés de têtes de cheval ou de taureau. Aux pieds de chaque Terme sont placés deux génies tenant des guirlandes et se donnant la main. Les soubassements de la salle et les chambranles des portes sont en poirier teint, qui simule admirablement l'ébène. Le même bois sert de dossier aux confortables sofas de velours, établis au centre de la pièce. Les murailles sont tendues en toiles à ramages d'or fauve et à fond de bistre sombre, imitant le cuir de Cordoue. Aux quatre coins du salon, quatre panneaux forment des pans coupés, couverts de tableaux comme le reste. Ces panneaux sont encadrés de bois noir et garnis de damas de soie cramoisie ; opulent détail qui tranche un peu trop sur la sévérité de l'ensemble. En somme, toute cette décoration écrase aujourd'hui la teinte affaiblie des anciens tableaux ; mais le temps mettra l'une et l'autre d'accord, en éteignant bientôt les couleurs trop vives. On sait que le neuf de nos jours devient promptement du vieux.

Le Petit Salon, qui était autrefois l'antichambre du Salon Carré et renfermait les tableaux de l'école primitive, a reçu la collection de bijoux, d'ustensiles d'or et d'argent, de vases, de camées, de pierreries, qui ornait le Musée Charles X ; celui-ci s'est accru, en retour, de magnifiques bronzes antiques. Cette collection ressort merveilleusement dans de superbes armoires en bois noir, détachées elles-mêmes sur une tenture en velours grenat. On dirait un vaste écrin tout plein d'étincelles. C'est la porte de cette salle qui donnait sur le grand escalier, et que nous espérons voir se rouvrir un jour, bien qu'on lui ait donné pour gardien le Henri IV, en argent massif, de Bosio.

Il n'y a plus de *catacombes* au Musée. Les galeries qui suivent le Salon Carré se déroulent maintenant sous une lumière égale, grâce aux ouvertures pratiquées dans les voûtes. Il resterait seulement à mettre les voûtes en rapport avec les ouvertures, ce à quoi on ne semble pas avoir songé encore. Les tableaux sont rangés par ordre chronologique. On embrasse d'un coup d'œil l'œuvre de chaque maître. On ne comprend pas qu'il en ait jamais été autrement, et qu'il ait fallu une révolution pour un progrès si simple.

En retournant par la galerie d'Apollon, on arrive au Salon des Sept Cheminées (qui n'en a pas une seule), et qui ouvre glorieusement l'Ecole française. C'est à peu près la répétition du Salon Carré. A la place des Termes et des Génies, le plafond offre des Victoires distribuant des palmes, et les portraits en relief des artistes français de la première République et de l'Empire ; galanterie naturelle de la seconde République et de son président. Ce sont donc : Gros, David, Girodet, Géricault, Prudhon, Guérin, Gérard, etc., qui ont les honneurs du Salon des Sept-Ceminées. Géricault y est représenté dignement par ses deux chefs-d'œuvre : *le Radeau de la Méduse*, que la teinte livide du temps semble embellir d'année en année, et cet admirable *Cuirassier*, que le Musée disputait dernièrement au marquis d'Herfort, à la vente des objets d'art du Palais-National.

Puis viennent, dans une série de petites galeries, les tableaux français, depuis les moines enlumineurs jusqu'aux académiciens de nos jours. Le dix-septième et le dix-huitième siècle brillent d'un vif éclat et nous semblent mériter la palme, que le dix-neuvième siècle leur disputera dans quarante ans.

N'oublions pas deux additions très-curieuses aux galeries du Louvre : le Musée chinois et le Musée des dessins, situés tous deux au-dessous du Musée maritime.

Nous décrirons un jour, à la plume et au crayon, les singularités riches et plaisantes du Musée chinois.

Quant aux salles de dessins et de pastels, on se figurera leur importance par le chef-d'œuvre reproduit en tête de ces lignes, pour la gloire de l'artiste et non pour la gloire du modèle ; car c'est, dit-on, le portrait de la marquise de Pompadour, et on l'attribue au fameux Latour, ce roi du pastel que personne n'a encore détrôné.

P.-C.

CONTES EN FAMILLE (1).

LES AVENTURES DU PETIT MAURICE.

IMPRUDENCE D'UN BON PÈRE.

Par une belle soirée du mois de septembre, Denis Gerbin, maître maçon, prit son petit Maurice par la main et se rendit avec lui hors du village, sur une colline d'où la vue s'étendait au loin. On aperçoit de là, comme de plusieurs points de la Bourgogne, les plus hauts sommets des Alpes, lorsque le soleil se couche dans un ciel serein. Le père dit à l'enfant, après qu'ils furent arrivés dans l'endroit le plus découvert :

— Vois-tu là-bas cette pointe rose, qui brille comme une flamme? Regarde entre les branches de ce jeune cerisier ; voilà l'objet encadré : tu ne peux manquer de le voir.

— Je le vois, s'écria l'enfant avec joie. Quoi donc? c'est là le Mont-Blanc? la plus haute montagne du monde?

— Non pas du monde entier, mais de l'Europe, à ce qu'on dit. C'est qu'il est bien loin de nous ; il est à cent cinquante kilomètres ; et tu sais l'effet de la distance ! Du bord de la rivière, la flèche de notre clocher ne semble que la pointe d'un ciseau ; une étoile n'est qu'un point dans le ciel, et pourtant elle est plus grande que la terre.

— Cent cinquante kilomètres, dit Maurice, et je pense qu'il n'y en a que trois, d'ici à la belle campagne où tu as travaillé six semaines ce printemps !

— Eh bien, mon enfant, il nous faut prendre courage. Je vais partir pour le pays où se trouve cette montagne. Nous serons bien éloignés l'un de l'autre, et nous le serons longtemps. J'ai là-bas de l'ouvrage pour six mois, de l'ouvrage pressant, et qui sera bien payé. C'est ce qui me consolera un peu d'être séparé de mon petit Maurice. Je veux qu'il puisse faire de bonnes études, afin d'être un jour plus habile que moi.

Gerbin n'avait pas achevé, que l'enfant avait déjà les yeux gonflés de pleurs. C'est qu'il n'avait plus ni mère, ni sœurs, ni frères. Outre son père, il ne lui restait d'autre parent qu'une bonne cousine, qui demeurait dans le même village, et qui recueillait Maurice, lorsque Gerbin était obligé de découcher. Le bon père reprit la parole après un moment de silence : — Notre cousine te logera chez elle ; c'est convenu. Elle aura d'autant plus soin de toi, que tu lui seras entièrement confié.

Gerbin fit suivre cette nouvelle communication d'exhortations que Maurice écouta en silence, levant la tête par intervalles, et regardant son père d'un air docile et résigné.

— Quand tu seras grand, Maurice, nous ne nous séparerons plus. J'espère bien travailler un jour sous tes ordres, lorsque nous aurons fait de toi un bon architecte. Courage ! ton instituteur m'a dit que tu fais des progrès dans le dessin. Je veux que rien ne manque à ton éducation ; c'est pourquoi je vais où je trouve à mieux employer mon temps.

— Ah! dit le triste Maurice, il me semble que, loin de toi, je ne saurai plus rien faire de bon.

En s'entretenant de la sorte, ils étaient revenus au logis. Une pauvre voisine servait Gerbin, sans habiter chez lui ; elle faisait le ménage le matin et le soir, et se retirait quand la besogne était finie. Ils trouvèrent, en arrivant, la soupe cuite à point, et s'assirent à leur petite table, l'un devant l'autre. Maurice eut de la peine à manger quelques cuillerées, et donna le reste à son chien.

— Pauvre Dragon ! lui dit-il, tu ne sais pas qu'on nous laisse, et pour longtemps.

— Tu auras soin de lui, Maurice, et tu veilleras sur sa conduite. Heureusement notre cousine l'aime aussi, la pâture ne lui manquera pas.

— J'y veillerai, dit l'enfant ; je me souviendrai toujours qu'il m'a défendu contre ce grand drôle qui voulait m'assommer, parce que je lui refusais l'entrée de chez nous...

Le père frémit en lui-même à ce pénible souvenir, et dit, sans laisser paraître son émotion : — Rien de pareil ne vous arrivera, mon ami, et Dragon n'aura plus besoin de montrer sa vaillance.

Denis Gerbin, après avoir mis en règle ses petites affaires, et recommandé tendrement son Maurice à sa bonne cousine, partit le lendemain, avant le jour, sans réveiller son enfant, afin d'éviter la scène des adieux. Le vigilant Dragon le suivit seul quelques moments, et revint bientôt sur ses pas avec docilité, quand il vit que son maître ne voulait pas de lui. Gerbin, qui croyait avoir pourvu à tout, s'éloignait avec chagrin, mais sans inquiétude.

DIFFICULTÉS IMPRÉVUES.

Les six premiers jours se passèrent fort bien; la cousine était contente de son petit commensal ; elle goûtait le plaisir le plus cher aux personnes affectueuses, celui de se sentir nécessaire au bonheur d'autrui ; et ce plaisir était complet, parce que, cette fois, *autrui* se trouvait être un enfant aimable et reconnaissant. Par malheur, l'accident le plus inattendu, quoiqu'un des plus ordinaires, vint à la traverse. Le septième jour, la bonne parente, jusque-là d'une santé parfaite, mourut subitement. Elle tomba assise sur une chaise, dans sa cuisine, tandis qu'elle préparait le déjeuner. Sans faire un cri, sans se reconnaître, elle passa. L'enfant, qui s'était levé un peu après elle, l'aperçut, pâle et la tête renversée ; il crut qu'elle se trouvait mal. Il cria, on accourut, et les voisins firent d'abord la même supposition que Maurice ; mais la sage-femme, qui faisait aussi dans le village l'office de garde-malade, étant survenue, tâta le pouls de la pauvre dame, et déclara aussitôt qu'il n'y avait plus de remède, que la voisine était morte.

Maurice la pleura de bon cœur, et il eut lieu de reconnaître bientôt qu'il avait beaucoup perdu. Un voisin le recueillit, de sa propre autorité, sans lui permettre de choisir son gîte. Personne n'y contredit, parce que cet homme, rude et hautain, avait réussi à se faire craindre de chacun dans la commune. Il avait quelque fortune, beaucoup de bavardage et un ton décidé, contre lequel on ne s'élevait pas sans provoquer des tempêtes. Aussi l'appelait-on *monsieur* Christin, et lui laissait-on toujours

(1) Voyez les tables des sept derniers volumes.

Nous donnerons, en deux grandes parties, afin de n'en pas faire languir l'intérêt, ce conte qui s'adresse particulièrement à nos jeunes lecteurs, et dans lequel nos lecteurs de tout âge et les plus lettrés reconnaîtront la plume touchante et naïve qui a écrit avec tant de succès : *Trois mois sous la neige*, et dans nos colonnes mêmes, *Renée, anecdote du Jura*.

le dernier mot, si absurde que fût sa manière de voir. C'est ainsi que les faibles laissent trop souvent régner l'erreur et la vanité, quand elles font la grosse voix.

UN TYRAN DE VILLAGE.

Dans cette circonstance, Christin fut charmé de faire un acte d'autorité, en prenant le petit Maurice sous sa tutelle. Au reste, il ne croyait pas s'imposer une grande charge, présumant que, selon sa coutume, Gerbin reviendrait au premier jour. Lorsqu'il sut, par l'enfant, que l'absence du père devait durer six mois, il regretta de s'être avancé.

— Où donc est-il, ton père? dit-il à Maurice. A cette question, l'enfant se trouva embarrassé et ne put répondre catégoriquement. Suivant ses habitudes, Gerbin n'avait dit qu'à la bonne cousine le nom de l'endroit où il se rendait; il n'avait pas réfléchi qu'elle pouvait mourir, en emportant son secret. On pressa Maurice de nouvelles questions; il ne put dire autre chose sinon que son père était allé dans le pays du Mont-Blanc.

— Nous voilà bien avancés! s'écria le voisin. La Savoie est grande. Cherchons notre homme à présent! S'il avait moins peur de dire ses affaires, nous n'aurions pas aujourd'hui son enfant sur les bras. C'est un sournois, qui ne mérite pas qu'on s'intéresse à lui, et, si ce n'était la pitié que me fait ce petit malheureux, je le laisserais bien où je l'ai pris.

L'enfant changea de couleur pendant que le voisin parlait ainsi et en sa présence; mais Christin avait, on l'a dit, la voix rude et le geste menaçant. Maurice, saisi de crainte, étouffa la réplique qu'il aurait faite, s'il n'avait écouté que sa piété filiale et son honneur également blessés.

Le lendemain il dut essuyer de nouveaux reproches, et cette fois, ce fut au sujet de Dragon.

— Ton chien mange comme un loup, disait cet homme, avare autant que grossier, et je ne pense pas qu'il en fasse



Christin veut tuer Dragon. Maurice l'implore pour son chien.

meilleure garde. Ecoute, Maurice, cet animal n'est bon à rien chez nous; on veut bien te nourrir, mais il faut nous délivrer de lui; ou plutôt, laisse-moi faire, je t'en épargnerai la peine. Perrin, mon fusil!

— Non, non, monsieur Christin, s'écria Maurice éploré. Laissez-moi partager avec lui ce que vous voudrez bien me donner. Je vous assure que mon père en sera reconnaissant, et qu'il vous payera la pension de Dragon, aussi bien que la mienne.

— Aussi bien! dit le voisin, qui regarda sa femme en haussant les épaules; et l'enfant comprit fort bien ce que cela voulait dire. Il vit qu'on croyait le nourrir par charité. Cette pensée le mortifia.

Il sortit de table brusquement. Dragon le suivit bien vite, comme s'il eût deviné de quel dessert son hôte prétendait le régaler. Les deux amis se dirigèrent vers la colline où le père avait annoncé à l'enfant son malheureux dessein. La soirée était magnifique. Maurice, après s'être placé comme la première fois, vit nettement la belle montagne entre les branches du cerisier. Il ne cessa pas de la contempler jusqu'au moment où elle pâlit et disparut dans l'ombre générale.

— Il est là-bas, disait Maurice, ou il y sera bientôt; et il ne sait pas l'abandon où je suis.

A cette pensée, l'enfant, découragé, se laissa tomber sur le gazon... Le chien se coucha auprès de lui, posant sa grosse tête sur les genoux de son jeune maître, et fixant sur lui ce regard expressif avec lequel un bon chien sait dire tant de choses. — Qu'as-tu donc? où est-il? reviendra-t-il bientôt? je m'ennuie de ne pas le voir. Ainsi parlait Dragon; Maurice comprenait tout, et répondait par des caresses.

Tout à coup il s'écria: — On tuerait mon chien! Et il se leva, frémissant de colère, sans savoir où porter ses pas. Enfin il se résolut pourtant à retourner chez le voisin. — Ils ne seront pas si méchants, pensait-il; ce n'était qu'une

sotte menace. Ils ne refuseront pas un peu de soupe à Dragon.

UN PARTI EXTRÊME.

Maurice revenait donc sur ses pas, mais lentement et avec défiance. Arrivé à une place, d'où l'on dominait la maison du voisin, il porta ses regards dans la cour, à travers les branchages, et il vit distinctement l'homme qui tenait son fusil et qui paraissait occupé à le charger. L'enfant s'arrêta saisi d'horreur, et, retenant Dragon par son collier de cuir, il se mit à fuir de toutes ses forces, bien décidé à ne pas remettre les pieds chez Christin.

Où irait-il cependant pour se trouver hors d'atteinte? Il eut un moment la pensée de se réfugier chez l'instituteur, et il l'aurait fait, s'il n'avait pas réfléchi que c'était un très-jeune homme, un nouveau venu, qui avait besoin de se faire des protecteurs dans la commune, et qui ne pourrait, avec la meilleure volonté, le soutenir et le défendre contre le tyran que chacun redoutait.

Maurice était arrivé par un détour au bord du grand chemin, et il se consultait encore sur ce qu'il devait faire. Dragon l'interrogeait du regard, et semblait lui dire : Que faisons-nous ici? Soudain cette route, par laquelle il avait vu le maître s'éloigner, réveilla en lui un affectueux souvenir. Il poussa un soupir, il tressaillit, et, prenant l'initiative à son tour, il voulut entraîner Maurice, en disant à sa manière : allons le chercher! L'enfant comprit parfaitement ce que voulait Dragon. — Ah! dit-il avec regret, s'il n'était parti que d'hier, je te suivrais avec confiance. Tu le retrouverais à la trace, et nous serions bientôt réunis. Mais il y a huit jours qu'il est en marche : mon pauvre ami, à la première fourche, tu serais bien embarrassé.

En raisonnant ainsi, il contenait l'ardeur de son cher compagnon; il tournait par moments la tête vers le village, et, toujours frappé par l'image de l'arme funeste, il ne savait quel parti prendre, lorsque ayant jeté les yeux du côté où le cœur l'appelait, il vit, dans cette direction, filer une étoile.



Le premier gîte de Maurice et de Dragon.

Il avait ouï dire que tout souhait formé dans l'instant du passage de la clarté céleste s'accomplissait infailliblement. En toute autre circonstance, et s'il avait eu son père auprès de lui, il n'aurait fait que rire d'une si folle croyance; mais le chagrin, l'anxiété, l'isolement se prennent où ils peuvent. — Dieu, rends-moi mon père! s'écria-t-il à la vue de la trace brillante; et, sans plus réfléchir, il s'élance sur les pas de son chien joyeux. L'imprudente résolution était prise; Maurice fuyait un hôte barbare; il allait à la recherche de son père; sans conseil et sans guide, il se décidait à sortir de France, lui qui n'était jamais sorti de son village.

Tant que dura le crépuscule, il chemina gaillardement avec l'ardeur que donne un premier mouvement d'espérance. Le Ciel avait parlé et ne le tromperait pas. Quoi de plus juste et de plus sage que de fuir, pour sauver un ami tel que Dragon? Son père ne pourrait que l'approuver. Le voyage même s'offrait à l'imagination de l'enfant comme une partie de plaisir. Que de choses il allait voir! Il n'était pas fâché, dans le fond, que le méchant voisin lui eût donné sujet de prendre la fuite. Peu à peu la nuit devint plus sombre, et les idées de Maurice changèrent de couleur progressivement. Enfin, à l'entrée d'un bois, le petit voyageur se trouva plongé dans les réflexions les plus noires.

LE PREMIER GÎTE.

Il serait revenu peut-être sur ses pas, s'il avait été moins avancé, et s'il n'avait laissé déjà derrière lui de vastes solitudes. D'un autre côté, s'engager dans les bois lui semblait dangereux : ayant donc aperçu, au bord de la route, une de ces huttes en terre que les cantonniers construisent pour s'y abriter quelquefois, il en fit pour ce soir son auberge, et il s'y glissa en rampant. Dragon vint se

tapir à côté de son maître, qui fut bien aise de se serrer contre lui et de se couvrir de son corps.

Une fois dans sa tanière, la peur le quitta, mais aussitôt l'appétit vint; car, hélas! un mal ne nous quitte guère que pour faire place à un autre. Maurice se souvint d'avoir entendu faire à sa cousine cette réflexion mélancolique; il la fit après elle, et n'eut pas autre chose pour son souper. Dragon philosophait sans doute aussi tristement et paraissait néanmoins près de s'endormir, lorsqu'il leva la tête brusquement et se mit à gronder.

Maurice, soupçonnant quelque aventure et craignant d'être découvert par son chien, lui prit la gueule vivement, et, d'une petite tape sur l'épaule, il sut lui imposer silence. Combien il eut à se féliciter dans ce moment de l'avoir accoutumé à l'obéissance! Le chien, qui aurait pu si aisément se dégager, observa une discipline aussi exacte qu'un bon soldat sous l'œil d'un bon caporal; il ne souffla et ne bougea plus, quoique le bruit qui l'avait éveillé fût maintenant sensible pour Maurice lui-même.

Quelques hommes s'avançaient du côté par lequel il était venu. Ils parlaient confusément. L'un d'eux portait une lanterne, et il en dirigeait la clarté de côté et d'autre, comme on le fait quand on cherche un objet égaré. Maurice devina sur-le-champ de quoi il s'agissait. On était à sa recherche. Il vit bientôt, à la distance de cinquante pas, le terrible Christin au milieu de la troupe. Juste ciel! il portait encore le fusil! et ses gestes n'annonçaient pas des intentions pacifiques. L'enfant recueillit quelques mots épars; c'étaient des menaces de mort pour le chien, des injures pour lui-même. Il se tint coi dans son gîte; le chien fut aussi prudent que lui. A quelques pas de la hutte, un des chercheurs dit très-distinctement: — Il y a, sur la droite, des meules dans le pré; n'y serait-il pas? car il s'est bien gardé de pénétrer dans le bois.

La troupe courut dans le pré. Maurice respira; Dragon était sauvé. Toutes les meules furent visitées l'une après l'autre. On poussait des cris; on appelait Maurice. Enfin, voyant leurs peines inutiles, ces hommes s'en allèrent d'un autre côté, jugeant superflu de battre une seconde fois le même chemin. Lorsque tout fut rentré dans le silence, que Maurice sentit son cœur, apaisé, battre avec moins de vitesse, il lâcha la gueule de Dragon, et, le serrant dans ses bras, il lui dit avec un débordement de tendresse et de joie: — Mon bon chien, aujourd'hui je t'ai sauvé deux fois la vie!

Pour le coup l'appétit avait passé tout de bon. Avant de s'abandonner au sommeil, Maurice, encore ému des événements de la journée, joignit les mains, s'agenouilla et pria Dieu de veiller sur lui.

LE DÉJEUNER.

Il ouvrit les yeux aux premiers rayons du soleil. Le temps était beau. Les herbes hautes, qui fermaient à moitié l'entrée de la hutte, portaient chacune leur goutte de rosée, qui reflétait les couleurs de l'arc-en-ciel. Maurice, réjoui par cette belle matinée, rendit grâce au Créateur, qui l'avait si bien gardé. Il mit ensuite la tête à la fenêtre et respira le parfum de l'air matinal; cette sensation délicate ne l'empêcha pas d'en éprouver une autre bien moins agréable; le pauvre enfant sentit qu'il mourait de faim.

A peine hors de sa cahutte, il jeta les yeux de tous côtés, et les objets de tentation ne lui manquèrent pas. Des pommiers bordaient la route, et leurs branches, pliant sous le poids, semblaient l'inviter à cueillir les plus belles pommes qu'il eût vues de sa vie. « Plutôt jeûner que voler », se dit-il aussitôt, en se rappelant un proverbe de son père. Il aurait cru se rendre indigne de le revoir, s'il s'était permis de toucher au bien d'autrui, dans le temps qu'il allait, sous la garde du Ciel, à la recherche de ce bon père.

Une idée vint à son secours, et ne l'aida pas médiocrement à surmonter la tentation. La forêt était proche; il y aurait peut-être quelques fruits sauvages à récolter. « Pour cela, dit-il, je ne m'en ferai pas scrupule; il m'est permis de prélever ma part sur celle des oiseaux, des mulots et des écureuils. »

Il alla donc, ou plutôt il courut à la lisière du bois. Il y trouva des noisetiers en abondance. Le lieu était écarté et solitaire. Maurice ne glana pas, il moissonna. Les noisettes étaient parfaitement mûres; le plus léger attouchement les détachait du calice. Il lui suffisait même, quand les branches étaient hautes, de les secouer, pour faire pleuvoir les brunes avelines. Il en mangea d'abord assez pour avoir ensuite la patience d'en cueillir une provision. Il ne pouvait assez vite casser, éplucher, avaler. Dragon le regardait faire et poussait des soupirs significatifs. Maurice n'avait pas eu besoin de l'entendre se plaindre pour penser à lui. Il essaya de lui faire partager son frugal déjeuner. Dragon jetait un regard dédaigneux sur les noisettes, qu'on lui servait tout épluchées; il en mangea pourtant cinq ou six par complaisance, mais il ne put aller au delà, et l'enfant se prit à dire tristement: « Ne l'aurais-je sauvé des coups de fusil que pour le voir mourir de faim! »

Là-dessus il retournait à sa récolte, quand une apparition subite le fit tressaillir et reculer. Une superbe couleuvre, allant chercher le soleil, se glissait sans bruit sous les feuilles, et, malheureusement pour elle, Maurice ne fut pas seul à la voir. Dragon l'aperçoit, fait un bond rapide, la saisit héroïquement par le milieu du corps, l'égorge et l'avale, après l'avoir brisée sous ses dents frémissantes. Une faim pressante le pouvait seule contraindre de faire une chère si étrange; cependant lorsqu'il fut au bout, il regarda son maître d'un air satisfait, et branlant la queue et se léchant les babines, il semblait lui dire: « Ceci vaut mieux que tes noisettes. »

Remis de l'émotion que cette tragédie lui avait causée, Maurice recommença la cueillette. Il n'était pas sûr de trouver souvent de telles aubaines. Aussi, quand il fut bien repu, il emplit ses poches, son mouchoir, son chapeau, regrettant fort de n'avoir pas un sac ou un panier pour faire une plus grande provision.

SCRUPULES.

Enfin il se mit en marche et traversa une vaste forêt. Au bout de quelques heures, il se crut hors d'atteinte, et, tranquille sur le sort de Dragon, il commença de s'alarmer sur lui-même. « Fais-je bien de m'exposer ainsi pour sauver mon chien? Si mon père savait ceci, comme il serait inquiet! » Ces réflexions pénibles agissaient sur Maurice avec assez de force pour lui faire ralentir sa marche; elles l'arrêtaient même quelquefois; elles ne pouvaient le ramener en arrière. « M'éloigner de lui! aller par ici, quand il est là-bas! me livrer au méchant Christin, pour l'entendre encore dire du mal de mon père! »

Maurice, inquiet et troublé, faisait ces réflexions en mettant toujours un pied devant l'autre. Il ne se jugeait pas à l'abri de tout reproche, mais il se croyait beaucoup plus à plaindre qu'à blâmer. Il se disait: « Mon père m'a parlé quelquefois de ces mauvais sujets qui s'échappent de la maison paternelle et vont courir le monde; mais je ne

suis pas un de ces méchants vagabonds; je n'ai plus de maison paternelle; un malheur affreux m'a laissé seul et sans refuge, et c'est vers mon père que je vais. »

Alors l'enfant précipitait sa marche; il avait hâte d'arriver, pour se soulager de la responsabilité qu'il avait prise en se mettant seul en voyage, sans consulter personne. C'est ainsi qu'une bête de somme, trop lourdement chargée, presse le pas afin de se délivrer plus vite de son fardeau; et pourtant il avait beau courir, la conscience ne restait pas en arrière; elle ne cessait de lui crier au fond du cœur : « Arrête! arrête! tu fais mal! »

Il comprit enfin que, tout en cédant à un louable sentiment de pitié pour un pauvre animal, il se rendait coupable de désobéissance et de témérité, et qu'il aurait dû tout souffrir, même la mort de son chien, plutôt que de quitter le village où son père l'avait laissé et pensait qu'il fût encore. Maurice distingua le mal caché sous de belles apparences, et sa faute lui parut aussi claire que le jour.

Il y avait dans cet endroit une fontaine au bord de la route. L'enfant s'assit auprès pour aviser à ce qu'il devait faire, après qu'ils se furent désaltérés lui et son chien. « Ne pourrais-je pas accorder tout, se dit-il enfin, sauver Dragon et rentrer dans le devoir? Dragon est un beau et bon chien; il est jeune, il peut s'accoutumer à un nouveau maître. Je veux lui en chercher un dans le voisinage. Quelque fermier le prendra volontiers à son service; je retournerai seul chez Christin, je me mettrai à sa disposition et souffrirai tout de lui, jusqu'à ce que j'aie pu informer mon père du malheur qui nous est arrivé.

Lorsqu'il eut pris cette résolution, Maurice fut bien soulagé.

Ce que c'est de bien faire! la récompense arrive sur-le-champ. Nous ne voyons pas celui qui la donne, mais, à coup sûr, il est là, puisqu'il ne manque jamais d'approuver un bon mouvement du cœur. Pendant ce conseil secret, tenu par l'enfant avec lui-même, Dragon lui avait fait mille caresses, comme pour le gagner et le séduire, et Dragon avait été vertueusement sacrifié. « Tu m'oublieras bientôt, lui disait doucement le triste Maurice; ceci est pour ton avantage autant que pour le mien. Qui sait où ces aventures nous auraient menés? Viens, mon pauvre Dragon, viens chercher un nouveau maître : il faut nous séparer. » Tout cela se disait avec un redoublement de caresses; l'imprévoyant Dragon prenait tout gaiement et folâtrait avec son ami désolé.

NOUVELLES ALARMES.

Dans ce moment ils virent arriver du côté de leur village un jeune garçon monté sur un bon cheval. Maurice le reconnut d'abord pour un de ses voisins. C'était un joyeux compagnon; de ces gens qui, sans méchanceté, se plaisent à faire des malices, qui nuisent au monde étourdiment, et surtout sont fort enclins à se jouer des simples et des enfants. Il reconnut notre voyageur et poussa un cri de surprise.

— Ah! te voilà donc, mon pauvre Maurice! Où vas-tu?

— Tu le vois bien, j'allais devant moi.

— Je ne te conseille pas de pousser plus loin par la grand' route. Cette nuit, ils ont envoyé ton signalement à la ville pour demander que la gendarmerie t'arrête et qu'on te garde en prison jusqu'à ce qu'on les ait avertis. C'est un terrible homme que M. Christin, et il est furieusement en colère contre toi. Ils disent que c'est par rapport au chien que tu t'es échappé, mais que ça ne t'arrivera pas deux fois. Gare ce qu'ils te réservent! un cachot! le pain et l'eau, peut-être! Je ne voudrais pas être dans ta peau.

En parlant ainsi, pour effrayer Maurice, le jeune voisin, qui avait eu peine à contenir son cheval fougueux, poursuivit sa route au galop, faisant encore au fugitif des gestes animés, pour le presser de se mettre à l'écart. Cette rencontre inattendue troubla de nouveau le malheureux enfant. Etre arrêté par les gendarmes! être jeté en prison! et sans savoir ce qu'on lui gardait ensuite! Il y avait de quoi bouleverser notre petit voyageur. Aussi se mit-il à fuir à travers champs, comme s'il avait eu à ses trousses tous les gendarmes du pays. Il osait à peine regarder par moments derrière lui, pour voir si l'on n'était pas sur sa piste. Il cherchait les lieux couverts, se glissait le long des haies, enjambait les fossés, perçait les taillis, frémissant du bruit qu'il faisait lui-même en froissant les rameaux. Ayant aperçu, au milieu d'une chenevière, un mannequin, bizarrement affublé d'un vieil habit d'uniforme qui s'était fané sous le soleil d'Afrique, et qui faisait sa dernière campagne dans les cultures de Bourgogne, Maurice faillit tomber de frayeur, parce qu'il crut voir un gendarme en embuscade. Dragon courait aussi vite que lui en faisant des aboiements qui le désespéraient; c'est que le fidèle animal, voyant le trouble de son maître, le croyait menacé du plus grand péril.

LES BONNES PETITES FILLES.

Les gens qui ont peur font assez souvent peur aux autres. Maurice, dans sa course désordonnée, passa tout près d'une prairie où deux jeunes filles gardaient un troupeau de vaches. La plus petite des deux bergères, surprise par les rauques aboiements et l'apparition soudaine de Dragon, s'enfuit épouvantée et jetant elle-même les hauts cris. A l'instant tout le troupeau fut en l'air; les vaches, effarouchées, beuglaient, bondissaient, fuyaient de toutes parts, la queue levée et les naseaux fumants. Maurice, justement alarmé cette fois du mal que Dragon pouvait faire, l'appelait de toutes ses forces, lorsqu'une vache, plus hardie que les autres, osa tenir tête au perturbateur de la paix des pâturages. Une lutte sanglante allait s'engager. Maurice n'hésita pas à se jeter entre les combattants, au risque de recevoir le coup de corne destiné à son chien. Grâce à cette intervention courageuse, l'alarme fut aussi courte qu'elle avait été vive. La petite fille, rassurée, cessa de fuir; elle revint sur ses pas, à la prière de Maurice, et caressa Dragon, qui lui lécha les mains.

Le maître et le serviteur s'assirent auprès des petites bergères. Ils avaient besoin de reprendre haleine après la traite qu'ils venaient de faire. Maurice ne s'aperçut qu'alors que son chapeau et son mouchoir étaient vides, et qu'il avait perdu toutes ses noisettes, excepté celles qui étaient dans ses poches. Il les offrit à la petite fille, en réparation de la frayeur que Dragon lui avait faite, et il exprima ses regrets de n'en avoir pas davantage.

L'enfant lui dit à son tour :

— Nous avons des pommes de terre cuites sous la cendre, je veux que vous en goûtiez.

Elle en tira quelques-unes du feu et les présenta à Maurice, qui les accepta sans se faire presser.

A mesure qu'il en détachait la peau, Dragon happait avidement les moindres parcelles, et l'enfant se mit à manger, de sa part, avec tant d'appétit, que les petites filles le remarquèrent.

— Vous avez bien faim tous deux! s'écrièrent-elles, et il répondit :

— Ne vous en étonnez pas; je n'ai mangé de tout le jour que des noisettes; pour lui, il a déjeuné d'un serpent.

— Un serpent! dit la petite fille avec effroi.

— Des noisettes! reprit l'aînée en joignant les mains; et, sans en écouter davantage, elle courut prendre une assez grande écuelle d'étain dans un panier caché sous la haie voisine; elle appela sa chèvre et se mit en devoir de la traire.

Maurice, la voyant à genoux, accourut pour l'arrêter, lui disant :

— Que penserait votre père?

— Mon père n'est plus avec nous, dit la jeune fille en levant les yeux vers Maurice; mais Dieu nous a laissé une bonne mère; ne craignez rien pour moi. Elle nous abandonne, pour notre usage, le lait de cette chèvre, et nous apprend, par son exemple, à partager avec ceux qui ont faim et soif. Mettez dans ce lait les pommes de terre que ma sœur vient encore de vous préparer, cela va bien ensemble.

Les petites bergères continuèrent de jaser, pendant que le famélique Maurice, sans se faire presser davantage, mêlant le solide au liquide, faisait un des plus friands repas qu'il eût faits de sa vie. Ses deux hôtesses le regardaient avec des yeux brillants de joie. Chaque fois qu'il portait la cuiller à ses lèvres, c'était quelque nouveau geste de plaisir ou quelque pitoyable exclamation : « Des noisettes! quel déjeuner! »

Lorsqu'il eut vidé l'écuelle, on voulut la remplir une seconde fois; il ne le souffrit pas; et, comme les bonnes petites filles le pressaient encore, il leur dit :

— Puisque vous êtes si charitables, faites pour mon chien comme pour moi. C'est à cause de lui que je cours le pays; il me cause beaucoup de chagrins, et pourtant je l'aime toujours davantage.



Maurice et Dragon déjeunant avec les petites bergères.

Aux premiers mots de Maurice, la jeune fille avait repris l'écuelle. Il y eut encore de quoi la remplir dans la mamelle de la chèvre; la petite était retournée à son foyer et en avait tiré les dernières pommes de terre. Le chien fut régalé comme le maître; il eut les honneurs de l'écuelle et mangea fort bien sans cuiller.

Les deux voyageurs étant convenablement restaurés, leurs bienfaitrices désirèrent savoir ce qui leur faisait ainsi courir les champs. Maurice répondit avec le plus entier abandon; il fit tout le détail de son histoire aux petites bergères, sans rien dissimuler. Ce n'était pas seulement pour leur complaire; c'est aussi qu'il avait besoin de s'épancher, et qu'il espérait trouver dans l'aînée des jeunes filles une bonne conseillère. Malheureusement, en lui faisant le récit de son départ et de sa fuite, il l'intéressa trop vivement à ses peines; il sut trop l'indigner contre le méchant voisin, lui faire trop de peur des gendarmes, pour qu'elle pût sentir et penser autrement que lui. Sans le vouloir, il avait séduit son juge, et il n'en put tirer, au lieu de sages conseils, que des condoléances, des : — Ah! mon Dieu! c'est affreux! qu'il est à plaindre! Si bien que Maurice en fut confirmé dans la pensée de fuir.

— Viens te cacher dans notre ferme, disait la petite; nous te garderons jusqu'au retour de ton père.

Maurice la remercia doucement; mais, sans s'arrêter à cette naïve proposition, il dit à l'aînée, en lui montrant du doigt une colline qui s'élevait à quelque distance : — Voit-on le Mont-Blanc de là-haut? — Je ne suis jamais allée là-haut, répondit-elle, et je n'avais jamais entendu parler du Mont-Blanc, avant de vous avoir vu. Là-dessus Maurice se leva; il toucha la main aux deux petites bergères, les remercia encore une fois de leur bon accueil, et prit congé d'elles, à leur vif regret. Ils étaient déjà bien éloignés les uns des autres, qu'ils se saluaient encore du geste et de la voix.

SOLITUDE.

Le soleil venait de disparaître, quand Maurice arriva

sur le haut de la colline. Il s'orienta fort bien, ayant appris de son père cette pratique si souvent indispensable. Lorsqu'il eut le couchant à sa droite, un peu en arrière, il regarda vers le sud-est. Des nuages, couchés à l'horizon et figurant une chaîne de montagnes, lui dérobaient la vue de l'objet qu'il cherchait avidement. Il eut longtemps les yeux fixés sur ces masses, colorées par les derniers rayons du soleil ; il espérait les voir enfin s'entr'ouvrir ou s'élever, pour laisser paraître les monts de la Savoie ; les nuages ne se déplacèrent point. Il contemplait avec une morne tristesse ces vapeurs amoncelées, qui figuraient à son imagination mille fantômes bizarres ou menaçants. L'ombre qui montait de la terre, le silence, toujours plus grand, qui se faisait autour de lui, les cris



Une bonne action. Maurice, Dragon et l'ecclésiastique. (Pages suivantes.)

des oiseaux sauvages qui se retiraient dans les forêts voisines, l'isolement où il se trouvait dans un pays inconnu, le pénétrèrent de frayeur et d'angoisse. Il cherchait des yeux un refuge où passer la nuit, et regrettait trop tard l'asile que la petite bergère lui avait offert. Aucune maison ne paraissait à sa vue. D'ailleurs, l'idée que son signalement était proclamé lui causait une vive appréhension ; les hommes lui étaient devenus suspects, et cependant la solitude oppressait son cœur. — Ah ! mon père ! ah ! mon Dieu ! disait-il d'une voix étouffée ; que vais-je devenir ?

Il vit, non loin d'une forêt de chênes, une meule de foin qui se dressait, comme une grande ombre, dans une prairie écartée. S'étant dirigé de ce côté : — Ils ne viendront pas me chercher jusque-là ! se dit-il, en se rappelant ses craintes de la veille. Il réussit à se faire, du côté le moins exposé au vent, une loge assez commode, pour lui et son fidèle compagnon. Leur lit était meilleur, mais

leur abri moins bon que la nuit précédente. Un vent orageux soufflait par bouffées à leurs oreilles; cependant ils s'étaient trop fatigués toute la journée pour ne pas trouver bientôt le sommeil.

UNE BONNE ACTION.

A son réveil, Maurice put voir qu'il était dans un beau pays; les cultures étaient riches et variées; partout des prairies, des vignes, des champs, des vergers. Il apercevait dans le lointain de beaux villages à travers les arbres. La fumée, indice du premier repas, s'élevait en légères colonnes au-dessus des feuillages. Les tables de famille allaient s'animer dans toutes ces demeures, et nulle part Maurice n'était attendu. Le son des cloches lui rappela que c'était dimanche, et il regretta plus vivement que de coutume de ne pouvoir assister à l'office divin. La frayeur de la police le poursuivait toujours.

Il suivait avec précaution les routes écartées, et se disait tristement, en regardant les haies: — Il y a grande apparence que je ne déjeunerai pas seulement aussi bien qu'hier. Pas une noisette à tous ces buissons!... A défaut de mieux, il cueillait çà et là quelques mûres. Dragon s'était mis à chasser en suivant son maître. Tout à coup Maurice le vit, le nez en terre, flairer, au bord du chemin, un objet qui se trouva être une bourse de cuir. Il y avait dedans un peu de monnaie, six pièces de cent sous et deux pièces de vingt francs en or. O fortune!

Quand Maurice eut bien compté la somme, tourné et retourné dix fois les pièces d'or, il fut, après la première joie, dans un grand embarras. Il se dit avec simplicité: — Mon devoir serait d'aller faire ma déclaration au maire de la commune, de lui remettre cette bourse et de passer mon chemin; mais, s'il connaît la publication faite contre moi, il ne me fera pas grâce de la prison, et ne pourra pas me préserver des mauvais traitements que mon persécuteur me prépare.

Après y avoir bien réfléchi, l'enfant sut prendre un parti fort sage, et qu'on pourrait conseiller à bien des gens en pareille rencontre; ce fut d'attendre sur la place même ce qui pourrait arriver. — Car, se disait-il, celui qui a perdu cet argent ne manquera pas de s'en apercevoir bientôt. On ne va pas loin, disait la bonne cousine, sans fouiller dans sa bourse. L'homme reviendra sur ses pas; je distinguerai bien à sa mine celui qui a fait cette perte, et je ne risquerai pas de donner ma trouvaille à un fripon.

Ces bonnes pensées décidèrent notre voyageur à se mettre aux aguets; mais, attentif à sa propre sûreté, en même temps qu'aux intérêts du maître de la bourse, il se cacha derrière les buissons pour attendre l'événement. Il était là depuis deux heures, sans avoir encore vu personne. Il mourait de faim; Dragon n'était pas moins souffrant que lui; cependant le devoir tenait Maurice à son poste. Il se disait: — Si je m'éloigne, l'homme peut venir, et j'aurai perdu ma peine, comme lui son argent.

Enfin, il vit s'approcher d'un pas tranquille un vénérable ecclésiastique, appelé sans doute par son ministère dans le voisinage. Cette rencontre fit changer à l'enfant de résolution. Il sortit de sa cachette et s'avança modestement au-devant du prêtre. — Monsieur, lui dit-il, je viens de trouver ici une bourse. Il y a dedans beaucoup d'argent et deux pièces d'or. J'attendais ici que l'homme qui l'a perdue vînt à la recherche. Il m'est impossible d'arrêter plus longtemps. Avez la bonté de recevoir ma trouvaille; vous ferez bien mieux que moi ce qui sera nécessaire pour que la bourse retourne à son maître. — Et s'il ne se retrouvait pas, mon enfant? — Eh bien! monsieur, vous donnerez cela à vos pauvres. — Aimable enfant! il sera fait comme vous le désirez. A Dieu ne plaise que je vous détourne de faire une si bonne œuvre! Cependant je suis sûr que le maître m'approuvera, si je vous prie de recevoir votre part. — Il n'y a rien à moi là-dedans, monsieur. — Quoi! vous n'accepterez pas même une de ces pièces de cent sous? — Non, monsieur; cependant, s'il vous plaît de récompenser celui qui a fait la trouvaille (Maurice montrait Dragon), il n'a pas encore déjeuné, et j'ai vu dans cette bourse quelques petits sous; je les recevrais volontiers pour lui acheter du pain. L'ecclésiastique eut beau presser Maurice, il ne voulut rien de plus, et, après avoir fait un salut respectueux, il s'éloigna bien content, avec six sous dans sa poche.

LA SOUPE AUX CHOUX ET LES BONS CONSEILS.

Il aperçut bientôt une pauvre cabane, située à l'écart, au milieu des champs. Il espéra que les bruits de la ville et du grand chemin n'auraient pas été jusque-là, et il osa s'y présenter pour acheter du pain. Il trouva la famille à table. Une vapeur grasse, qui s'élevait des assiettes, et l'odeur de la soupe aux choux, saisirent vivement l'odorat de l'un et l'autre pèlerin. Cependant Maurice bornait son ambition à recevoir, contre ses espèces, un morceau du gros pain bis qu'il voyait au bout de la table, à moitié recouvert d'un linge grossier. Il fit sa demande d'une voix mal assurée, en laissant paraître à demi les petits sous hors de sa poche.

Un homme, de figure vénérable, lui répondit: — Nous donnons quelquefois un morceau de pain à l'étranger qui passe, nous ne le vendons jamais. — C'est que nous sommes deux, reprit timidement Maurice, en montrant son chien qui avançait la tête avec précaution, et flairait les fumées du repas champêtre. — Bien! mon enfant, il ne faut pas oublier ses amis; ton bon cœur me plaît, et vous y gagnerez l'un et l'autre... Femme, donne-leur la soupe que tu réservais pour ce soir. Cet enfant n'est pas accoutumé à demander. A voir comme il aime son chien, et comme son chien l'aime, je prends bonne opinion de lui.

Pendant que l'honnête paysan faisait ces moralités, et bien d'autres encore, qui sentaient son Salomon de village, Maurice et Dragon, qui déjeunaient à midi avec un appétit tout neuf, travaillaient à qui mieux mieux, chacun de son côté. Le pain et le fromage comblèrent les vides que la soupe pouvait avoir laissés dans l'estomac de Maurice. Les devoirs de l'hospitalité si généreusement remplis, le paysan se crut en droit de faire causer son hôte. Il le questionna sur le sujet qui lui faisait ainsi courir le pays.

Maurice se contenta de répondre qu'il allait rejoindre son père, étant resté subitement sans asile et sans ressource par la mort d'une bonne parente. Cette confidence étant à peu près la seule qu'il crût devoir faire, il s'étendit avec assez de finesse sur les détails de cette mort foudroyante; car il voyait bien que son hôte avait besoin d'être amusé. L'enfant ne put toutefois échapper à une seconde question: — Où est-il ton père? — En Savoie, répondit Maurice, qui avait appris, heureusement, chez Christin que c'était le nom du pays où se trouvait le Mont-Blanc. — En Savoie! c'est un bien long voyage... — Et tu vas, comme cela, tout seul? — Avec Dragon. — C'est quelque chose; j'imagine que ton chien ne te laisserait pas maltraiter sans desserrer les mâchoires; mais enfin, as-tu de l'argent? as-tu des papiers? — J'ai six sous, puisque vous ne les voulez pas; je n'ai point de

papiers, et je ne sais pas ce qu'on en peut faire en voyage ; je vais à la garde de Dieu. — C'est la meilleure ; mais aux frontières ça ne suffit pas. — Aux frontières ? — Oui, aux frontières. On dirait que je te parle allemand ! Mon ami, il faut que tu saches qu'on ne sort pas de France, qu'on n'y entre pas comme à l'église ; il faut dire qui l'on est, et le prouver par des papiers en règle. Il y a une police ; et plût à Dieu qu'elle fût plus sévère, pour nous délivrer de tous ces vagabonds, si fâcheux pour les maisons foraines ! Je ne dis pas cela pour toi, mon ami ; cependant, figure-toi la honte qu'il y aurait d'être confondu avec les échappés du bagne, et de se voir mené d'étape en étape entre deux gendarmes !

A ce mot fatal, le pauvre Maurice frémit de tout son corps. Le paysan, qui attribua cette émotion soudaine à sa seule éloquence, dit à l'enfant, en lui posant la main sur l'épaule : — Mon fils, retourne dans ton village ; il n'y a que cela de bon pour un enfant comme toi. Rappelle-toi ce dicton de nos grands-pères : « Qui court tôt les grands chemins ne fit jamais bonne fin. »

Maurice recueillit ce proverbe d'un air docile et reconnaissant ; il salua et remercia de bon cœur le paysan charitable. Cependant il se retirait avec une nouvelle inquiétude. Il voyait maintenant devant lui le même danger que derrière : partout des sabres et des carabines à fuir. Cette frontière s'offrait à son imagination comme une barrière, une muraille à franchir. Il voyait une vaste porte flanquée de tours, et, des deux côtés, des uniformes menaçants, des mains levées, prêtes à saisir le malheureux au passage. Frappé de ces images, il cheminait à pas lents, incertains, sans prendre garde à Dragon, qui marchait silencieusement sur sa trace.

UN GUEUX.

Maurice fut tiré de sa rêverie par un passant de mauvaise mine, qui lui adressa un salut familier. C'était un homme dans la force de l'âge, robuste, large d'épaules, et de joyeuse humeur ; ce qui parut étrange à l'enfant, parce que les habits du personnage étaient sales et déguenillés. Il cheminait, chargé d'un vieux sac, dont le tissu, déchiré çà et là, laissait voir des croûtes de pain et de misérables rogatons.

Maurice avait tardé à rendre le salut, parce que la vue de cet homme l'avait stupéfait. Il s'était d'ailleurs occupé de son chien, qui avait fait entendre un grognement sinistre, et il l'avait saisi par son collier, de peur qu'il ne mordît les jambes du passant. — Eh bien ! mon petit monsieur, un bonjour te coûte donc beaucoup à rendre ? tu méprises peut-être mes haillons ? Apprends que, s'il me plaisait d'être vêtu en bourgeois, ça ne me serait pas difficile ; mais, dans le métier que j'exerce, faire pitié vaut mieux que de faire envie. Où vas-tu comme cela ? je parie que tu n'en sais rien ; tu m'as l'air d'un échappé de la maison paternelle, ou de quelque atelier, où l'on te faisait travailler trop tôt et trop tard ?... Hein ? j'ai deviné ?

Maurice, tout abasourdi de se trouver en pareille compagnie, ne répondait rien. Le mendiant l'observait avec un sourire grimaçant, et la pensée lui vint de se divertir à mettre pleinement dans la mauvaise voie cet enfant qu'il supposait déjà passablement dérouté. Il reprit donc ses propos, en jetant par intervalles des regards curieux sur le petit voyageur.

— Si tu as quitté un mauvais maître, je ne t'en blâme pas. J'avais ton âge, ou à peu près, lorsque j'en fis autant. Vois-tu, mon ami, dans ce monde, le fort mène le faible comme il veut et jusqu'où il veut. Il y a des gens à qui ça ne convient pas, et qui sentent de bonne heure le prix de la liberté. Quand on peut se gouverner soi-même, pourquoi se laisserait-on mettre le mors et la bride, comme une bête ? On nous dit que le devoir de chacun est de travailler ; en attendant, celui qui peut s'y soustraire n'y manque jamais ; et, ma foi ! de toute ma vie je n'ai rien fait. Regarde si je m'en porte plus mal !

Là-dessus, l'homme sourit à l'enfant d'un air satisfait, en épanouissant sa large figure ; puis, relevant une de ses manches, il fit voir un bras des mieux nourris, qu'un bon ouvrier aurait regardé avec envie, comme un admirable instrument de fortune. Maurice mesura l'inconnu des yeux, et aussitôt la pensée de son bon père lui revint à l'esprit.

Quelle différence entre les discours qu'il entendait maintenant et ceux qu'on lui avait tenus toute sa vie ! Sans pouvoir se l'expliquer encore, il sentit tout ce qu'il y avait de lâche et de vil dans les inclinations que ce gueux laissait paraître avec une brutale franchise. Il aurait voulu se délivrer de lui, et ne savait comment faire. Enfin, il prétexta la fatigue ; il s'assit sous des noyers, à quelques pas de la route, et s'excusa de ne pouvoir aller plus loin. L'homme, qui n'était pas disposé à lâcher si vite sa proie, se plaça auprès de Maurice, et lui demanda où il comptait dîner. L'enfant répondit qu'il y penserait plus tard. Sur quoi le mendiant, ayant dit qu'il se sentait en appétit, ouvrit le sac, et tira du milieu de ses croûtes une boîte de fer-blanc, qu'il y tenait soigneusement cachée. Il l'ouvrit, et laissa voir un assez beau quartier de bœuf rôti. Il sortit d'une autre cachette une bouteille de vin et une moitié de pain blanc.

— Qu'en dis-tu, mon camarade ? en attendant mieux, ceci te convient-il ?... Maurice aurait voulu refuser, et il n'osa pas, parce qu'il craignait d'offenser l'homme une seconde fois. Il se laissa donc servir, et même copieusement. Au reste, s'il se trouvait humilié de manger le pain du paresseux et d'être le convive d'un si sale garnement, sa faim était trop vive pour qu'il n'éprouvât pas quelque plaisir à la satisfaire. Il se laissa même persuader de boire un coup à même, et cela lui fit trouver enfin des paroles.

Le gueux se flatta de l'avoir enfin rendu plus docile, et se remit à jaser. — Tu vois que le métier n'est pas si mauvais, et qu'il nourrit son homme. Mais tu ne sais pas tout : apprends que je suis plus riche, tel que tu me vois, que les paysans qui cultivent ces champs et habitent ces cabanes. Je demeure dans un grenier, c'est vrai ; mais j'ai de l'or et de l'argent cachés dans tous les coins. Et, s'il fallait vider le pays, j'aurais de quoi aller jusqu'aux grandes Indes.

L'enfant ne put s'empêcher de lui demander comment il s'y prenait pour avoir de l'or en ne travaillant pas. — Comment je m'y prends ? j'en demande à ceux qui en ont. Il y a manière et manière. J'excite la pitié des uns, je fatigue les autres ; quelquefois je leur fais peur ; les hommes ont toujours un faible par lequel ils se laissent prendre. — Et comment excitez-vous la pitié, je vous prie ? Quand on vous voit fort et robuste comme vous l'êtes, ne vous dit-on pas de travailler ? — Pauvre innocent ! s'écria le drôle ; tiens, tu vas être témoin de mon savoir-faire. Voici un carrosse : je gage qu'il ne passera pas sans me payer tribut ?

Après avoir fait ce défi, il ramassa les débris de son festin, remit tout dans le sac, et le jetant sur ses épaules, il s'achemina vers la voiture en boitant tout bas et en affectant un tremblement convulsif. A ce moment, Maurice ayant considéré la figure du mendiant, ne le reconnaissait

pas, tant il avait su se rider et se vieillir. Cet homme robuste paraissait maintenant le plus disgracié et le plus misérable du monde. Aussi, lorsqu'il se fut approché de la voiture et qu'il eut psalmodié sa requête d'une voix nasillarde et cassée, ne tarda-t-on pas à lui jeter une pièce de monnaie. La voiture étant passée, le mendiant ramassa son butin en faisant une gambade comique, le montra de loin à Maurice et revint auprès de lui d'un pas leste et joyeux. Ses infirmités s'étaient évanouies comme par enchantement. Il eut soin de serrer la pièce de monnaie, à la vue de l'enfant, dans une bourse de cuir qui paraissait comme une petite besace.

— Ceci n'est que de méchant billon, dit le mauvais sujet; lorsque j'en suis embarrassé, je le change contre de l'argent ou de l'or. J'ai 10,000 francs amassés dans mon grenier.

— 10,000 francs ! Et vous pouvez continuer un si vilain métier ?

— Qu'est-ce à dire ? répliqua l'homme d'une voix rude. Trouves-tu mauvais que j'use de finesse? Et qui n'en use



Dragon tenté par le gueux.

pas dans ce monde? Les hommes sont nés pour s'attraper les uns les autres. Il ne s'agit ici-bas que de tirer son épingle du jeu. Quoi donc? Quand tu joues, t'est-il égal de perdre ou de gagner?

— Je voudrais bien gagner, mais sans tricher.

— Et comme les autres tricheront, tu seras dupe.

— Dupe?

— Oui, c'est-à-dire trompé, attrapé.

— A la bonne heure ! j'aime mieux ça.

— Et si je t'offrais une part de mes économies, à condition que tu garderais le logis quand je n'y suis pas? Hein? Tu n'aurais rien à faire du tout, et je te laisserais courir quelquefois de ton côté. Tu n'aurais pas mené deux mois cette bonne vie, que tu n'en voudrais point d'autre.

L'enfant secoua la tête en signe de refus, et, comme ils s'étaient remis en marche, il ralentit le pas avec l'intention évidente de se séparer du vagabond.

Celui-ci, qui s'était piqué au jeu, essaya vainement de le presser encore, et dit avec humeur :

— Si je ne peux t'avoir, j'aurai ton chien.

Il avait remarqué que Dragon, qui s'était enfin familiarisé avec lui, flairait sa valise avec plus d'attention. Il se mit donc à lui jeter quelques bribes de pain, puis il le flattait de la main et l'appelait à lui. Dragon le suivait. L'homme, voyant le succès de sa manœuvre, laissa peu à peu Maurice en arrière. Le chien tournait par moments la tête, il revenait sur ses pas, comme pour appeler son maître ; il aurait voulu tout concilier, et il retournait au mendiant aussitôt qu'il voyait paraître un nouvel appât. Cela dura quelque temps. Maurice appelait Dragon de son côté, mais il n'avait rien à lui donner. Le gueux le régalait chaque fois d'un petit lopin, ménageant ses largesses afin d'irriter l'appétit sans le satisfaire. Enfin le moment arriva où l'amitié l'emporta sur la gourmandise. Le séducteur eut beau prendre sa voix la plus engageante, montrer ses meilleurs rogatons, il vit Dragon rejoindre Maurice, et ne réussit plus à l'en détacher.

Alors la scène changea. L'homme se mit en colère, il fit des menaces; il revint sur ses pas pour faire un mauvais parti à ses convives ingrats. Se trouvant dupe à son tour, et n'y étant pas accoutumé, il en voulait tirer vengeance.

L'enfant s'arrêta, tremblant de frayeur et prêt à lâcher le pied; mais Dragon, voyant l'homme s'avancer le bâton levé, marche résolument à sa rencontre, les yeux ardents, le poil hérissé. A cette vue, le drôle s'arrête à son tour et Dragon en fait autant. Les deux champions se regardent comme deux coqs prêts à se plumer l'un l'autre. On ne peut savoir ce qui serait arrivé, si l'homme n'avait pas vu dans l'éloignement une voiture. Il ne voulut pas s'exposer à quelque démêlé avec la justice, sachant par expérience qu'il n'y a rien à gagner, et il battit en retraite, à la grande satisfaction de Maurice.

MAURICE FAIT UNE MAUVAISE CONNAISSANCE.

Pour ne pas risquer de rencontrer encore ce fâcheux personnage, il était résolu à ne pas pousser plus loin ce jour-là, d'autant plus que le dîner qu'il avait fait malgré lui le dispensait de chercher une nouvelle auberge. Il jetait donc les yeux de côté et d'autre, cherchant à découvrir quelque retraite où il pût passer la nuit prochaine. A ce moment la voiture arriva près de lui. Elle était conduite par un petit vieillard au nez crochu, aux yeux louches, aux lèvres pincées ; quelques cheveux gris flottaient en longues mèches sur ses épaules voûtées ; il était coiffé d'un feutre sans couleur et sans formes précises ; le vêtement répondait à la coiffure, et, pour la toilette, ce vieillard n'en devait guère au mendiant. Il avait toutefois dans ses façons quelque chose d'insinuant qui pouvait séduire une personne sans expérience. Il regarda Maurice en souriant, lui fit un petit salut, et il allait passer outre, lorsqu'il s'arrêta comme frappé d'une pensée subite. Il observa curieusement le jeune voyageur et lui demanda où il allait.

Maurice ne le savait plus guère, car, à mesure qu'il

avançait, son courage allait diminuant, et, d'un autre côté, il ne pouvait penser sans frémir à retourner chez Christin. Plus le temps s'écoulait, plus il supposait que sa colère était grande. Il répondit en conséquence avec assez d'embarras à la question du vieillard. Quand cet homme sut enfin quelles étaient, ou plutôt quelles avaient été les intentions de Maurice, il lui dit que l'accomplissement d'un tel projet était la chose du monde la plus facile, et que, s'il voulait seulement le suivre, il serait bientôt en Savoie, son intention à lui-même étant de se rendre dans ce pays.

Maurice fut bien joyeux d'apprendre une si bonne nouvelle ; il exprima cependant ses craintes. Point de papiers;



Mauvaise connaissance. Maurice, Dragon et le montreur de chiens savants.

les gendarmes; il serait arrêté comme un vagabond. Le vieillard le rassura, il aplanit toutes choses ; il dit ensuite à l'enfant :

— Tu voyages avec un chien, mon ami, et moi avec douze, comme tu peux voir.

En effet, plusieurs chiens, portés sur la voiture, mettaient de tous les côtés le nez à la fenêtre ; il y en avait comme une collection : le caniche, le doguin, le carlin, la levrette, y figuraient ; c'étaient des chiens savants. Le maître vivait de leur science en la produisant de lieu en lieu. Après avoir donné ces explications, il revint à ses offres obligeantes.

— Si tu te joins à moi, mon enfant, ta nourriture est assurée ; les talents de mes petits acteurs suffisent pour nous faire vivre honnêtement. J'ai des papiers en règle, et tu passeras par-dessus le marché. Je te présenterai comme un petit serviteur à moi. Qui sait si je ne pourrai pas te remettre moi-même dans les mains de ton père ? Vois-tu comme ton chien se familiarise déjà avec les miens ? Ils feront bon ménage et nous aussi.

Pendant que le vieillard parlait ainsi du ton le plus caressant, les chiens se partageaient avec lui l'attention de Maurice; leurs attitudes, leurs gambades l'amusaient. Comme il avait ouï parler de chiens savants sans en avoir jamais vu, il était vivement séduit par l'attrait d'un si curieux spectacle. Le maître vit bien qu'un de ses élèves achèverait facilement ce que ses paroles avaient commencé. Il prit une petite levrette et la posa par terre. Sur son ordre, elle se mit à danser avec tant d'adresse, que Maurice en fut émerveillé. Grands ou petits, nous nous laissons quelquefois gagner à peu de frais. Quand la danseuse eut achevé son menuet, l'enfant la caressa et dit au vieillard :

— J'irai avec vous.

Le rusé bateleur, pour faire goûter à Maurice sa nouvelle position, lui dit :

— Nous allons monter en voiture; il y a déjà longtemps que je ménage mon petit cheval, et tu ne seras pas fâché, je pense, de te reposer. Allons, Brusquet, il faut que nous arrivions avant la nuit au premier village.

HUMILIATION.

Ils se placèrent côte à côte sur le siége. Dragon suivait à pied, tout surpris de voir son maître si haut perché. Maurice ne se doutait guère des projets que le vieillard méditait depuis un moment. Cet homme n'avait pu retenir auprès de lui un petit serviteur, qui le secondait dans les spectacles qu'il donnait aux villages de Bourgogne. Des querelles, ordinaires aux gens de cette sorte, avaient brouillé le maître et le valet. Maurice devait succéder à l'emploi. Qu'auriez-vous dit, honnête et laborieux Gerbin, si vous aviez su ce qu'allait devenir votre Maurice? Celui dont vous songiez à faire un architecte irait de lieu en lieu faire danser des chiens pour amuser les badauds! Si vous eussiez vu votre enfant jouer ce rôle ignoble et ridicule, quelle douleur et quelle confusion pour vous!

Sans se douter qu'on songeât à lui faire un métier de ce passe-temps qui l'amusait en chemin, il se prêta dès le premier jour à ce que voulut le père Frisquet; c'est ainsi nq'on nommait ce vieux rôdeur. Il était connu dans la contrée, et, quand les enfants le voyaient arriver, c'était pour eux un grand sujet de joie. Plusieurs portèrent envie à Maurice, lorsqu'ils le virent, coiffé d'une toque rouge, affublé d'une veste galonnée, faire exécuter à la petite troupe ses évolutions en jouant du tambour de basque.

Chose remarquable, Dragon parut sentir l'humiliation à laquelle son maître se condamnait. La première fois qu'il le vit habillé de cette folle livrée, il aboya contre lui comme s'il n'avait pas voulu le reconnaître. Maurice essaya inutilement de lui imposer silence par ses paroles, et quand il eut recours aux moyens de rigueur, le pauvre chien s'éloigna de lui, triste et confus, en lui adressant des regards où se peignaient le reproche et le mécontentement.

Cependant Maurice oubliait tout pour le plaisir d'admirer les gentillesses des savants élèves de Frisquet. Comme il voyait les grands enfants, aussi bien que les petits, s'extasier devant ce misérable spectacle, il ne concevait pas qu'il y eût quelque honte de prendre une part active à ces parades grotesques. Bien plus, il était flatté de se voir mis en scène, et, s'il avait montré le premier jour quelque gaucherie, il prit bientôt de l'aplomb; il riposta gaillardement aux sottes plaisanteries du maître; il finit par être un des personnages de la troupe.

SOUPÇONS TROP FONDÉS.

Lorsque ses premiers transports furent un peu calmés, il s'aperçut qu'on cheminait à bien petites journées; quelquefois aussi, comparant le cours du soleil à la direction de leur marche, il lui sembla qu'on n'était plus sur le chemin de la Savoie. Il en faisait l'observation au vieillard, qui répondait que cela tenait aux détours de la route, et qu'ils suivraient bientôt une direction différente. En effet, quelques jours après, ils marchèrent si peu vers la Savoie, que Maurice, ne pouvant s'y méprendre, dit à Frisquet qu'assurément il se trompait.

— Eh bien, lui dit le malin petit homme, si tu crois que je me trompe, va-t'en de ton côté; mais rends-moi auparavant l'habit que tu as sur le corps, il est à moi.

— Comment voulez-vous que je vous le rende? Vous m'avez pris le mien en échange et vous l avez vendu.

— Ton chien me ruinait; tu ne m'avais pas dit qu'il mangeait comme quatre.

— Et vous voulez me renvoyer tout nu?

— Il ne tient qu'à toi de rester.

— Je resterai, si vous me promettez de me conduire vers mon père.

— Tout chemin mène à Rome; nous irons en Savoie en passant par le Bourbonnais.

— Et quand arriverons-nous?

— Bientôt. Prends patience. Demain nous nous produirons dans une petite ville où tu brilleras. Je t'apprendrai ce soir une nouvelle malice qui te fera beaucoup d'honneur. Viens, mon garçon, fie-toi à mon expérience et ne t'inquiète de rien.

Ces belles paroles ne rassuraient pas l'enfant. A force de lui demander sa confiance, le vieillard la perdait, parce que ses actions démentaient ses discours. Maurice commençait à se repentir de l'avoir suivi. Malheureusement, en se détachant du maître, il avait pris une affection toujours plus vive pour ses petits danseurs, au point de donner de la jalousie au pauvre Dragon. Enfin il ne songeait pas encore qu'il faisait un vil et ridicule métier, et qu'il employait fort mal son temps. Un hasard lui ouvrit encore les yeux sur ce point.

PUISSANCE D'UN BON SOUVENIR.

Comme il entrait dans la petite ville que Frisquet lui avait annoncée, il vit un bâtiment de modeste apparence, sur la façade duquel étaient écrits ces deux mots : *École primaire*. Cela suffit pour le troubler. Il se rappela l'école de son village, son cher instituteur, les dernières exhortations de son père. Il s'arrêta tout court, les yeux fixés sur l'inscription.

— Que regardes-tu là? lui dit le vieillard.

Maurice lui montra du doigt l'objet qui fixait son attention.

Cet homme avait tellement perdu, dans sa misérable vie, le goût de tout ce qui était louable et sérieux, qu'il imagina tout autre chose que la vérité. Il supposa que Maurice regardait l'école avec un sentiment rancunier, et qu'il s'applaudissait de l'avoir quittée. Pendant qu'il faisait, dans cette pensée, quelque fade plaisanterie, la salle d'école retentit d'un chant agréable qui annonçait la fin du travail, et les élèves sortirent gaiement, deux à deux, avec l'instituteur. A cette vue, Maurice n'y tint plus et se prit à pleurer, sur quoi le vieillard se mit fort en colère.

— Vraiment, te voilà en bonne disposition pour donner du plaisir aux gens de la ville! Je ne veux pas d'un pleureur avec moi, entends-tu, Maurice? Allons, de la gaieté, morbleu! ou vous n'aurez pas à souper.

Voilà de quel ton le méchant essayait déjà de parler à son petit compagnon. Après les séductions et les caresses, il employait les menaces, dans l'espérance de le mettre peu à peu sous le joug. Cette fois il réussit fort mal. Maurice était trop vivement affecté de ce qu'il avait vu pour céder patiemment aux boutades capricieuses de Frisquet. Il murmura ; Frisquet lui tira les oreilles. L'enfant, qu'on n'avait jamais traité de la sorte, poussa les hauts cris ; le vieux drôle leva sur lui son fouet pour le corriger, comme il faisait à ses élèves. Saisi d'indignation, Maurice s'enfuit à toutes jambes, en appelant au secours. L'homme courut à sa poursuite, oubliant, dans sa fureur, la voiture et les chiens. Dragon courait avec Maurice, en aboyant de sa plus grosse voix. Les autres chiens, excités par cette scène violente, s'échappèrent la plupart de la voiture et, se mettant de la partie, avec des hurlements frénétiques, donnèrent à la ville un spectacle tout nouveau. En un moment l'alerte fut répandue ; une émeute ne fait pas plus de bruit. Maurice et Dragon gagnaient du terrain, lorsqu'un homme, qui venait du côté opposé, voyant un vieillard poursuivre un enfant, et supposant que le bon droit était avec le grand âge, se mit à la traverse, les bras étendus. Il aurait pu le payer cher, parce que le brave Dragon marchait à l'avant-garde ; heureusement Maurice aperçut, devant une maison de belle apparence, un monsieur d'âge respectable, qui semblait affligé de cette scène. L'enfant, éperdu, se jeta contre lui, et, le serrant dans ses bras, il s'écria avec détresse :

— Sauvez-moi ! monsieur, sauvez-moi !

Le monsieur lui demanda pourquoi il fuyait ainsi son père.

— Ce n'est pas mon père.

— C'est au moins ton maître.

— Non, monsieur ; je me suis joint à lui, par malheur, sur la grand' route.

Déjà il commençait son histoire en haletant, lorsque le vieillard arriva et voulut agir d'autorité. Le monsieur l'arrêta tout court en lui disant qu'il était le maire, et il l'invita à lui faire connaître comment cet enfant était venu dans ses mains. Frisquet répondit effrontément que c'était le père qui l'avait mis à son service. Maurice se récria contre ce mensonge. On dit à l'homme de produire ses papiers, et comme rien n'y témoignait que l'enfant dût l'accompagner :

— Savez-vous, lui dit le magistrat, qu'on pourrait vous soupçonner de l'avoir enlevé !

Le vieillard comprit le danger qu'il courait, et il invita lui-même Maurice à dire la vérité, ce qu'il fit avec une si parfaite candeur, qu'on aurait ajouté une foi entière à ses paroles, quand même une circonstance particulière ne serait pas venue fortifier ces heureuses impressions.

Maurice, en rapportant ses aventures et en cherchant à donner de lui une idée favorable, parce que cela lui était nécessaire, vint à raconter l'histoire de la bourse retrouvée, et il en fit tout le détail. Or, il faut savoir que le journal du département avait mentionné ce fait honorable, et chacun fut charmé d'apprendre que le pauvre petit bateleur en fût le héros.

LE BON MAIRE.

— Mon enfant, lui dit le maire, celui qui sait si bien se conduire mérite d'exercer un métier plus honnête que de faire danser des chiens. Nous te rendrons à ton père, je m'en charge. Pour vous, qui vous êtes permis de tromper et d'égarer cet enfant, sortez à l'instant de notre commune. Je vous défends de produire votre misérable spectacle, qu'on ne devrait souffrir nulle part, puisqu'il est inhumain.

Le maire fit donner à Maurice des habits plus décents ; il le recueillit même chez lui, le fit souper et l'envoya coucher dans une petite chambre qui avait vue sur le jardin et la campagne. Il y avait longtemps que le pauvre enfant n'avait été si bien. Il eut la permission de faire coucher Dragon à l'écurie.

Il aurait passé lui-même une nuit tranquille, et sans doute les soins de l'homme charitable qui l'avait recueilli l'auraient bientôt rendu à son père, si le pauvre Maurice avait eu le bonheur de s'endormir sur-le-champ, selon sa coutume. Il n'en fut pas ainsi. Les émotions de la soirée n'étaient pas encore calmées chez lui, et, contre son habitude, il attendit assez longtemps le sommeil ; d'ailleurs tout n'était pas tranquille autour de lui, la chambre d'audience du maire n'était séparée de la sienne que par une mince cloison et l'on y veillait encore. Vers les onze heures, un homme qui marchait d'un pas ferme et bruyant, comme chaussé de bottes fortes, entra chez le vigilant magistrat et le salua d'une voix brève. Le bruit d'un sabre traînant fixa l'attention de Maurice, et ce fut avec un trouble toujours croissant qu'il entendit la conversation suivante entre le maire et le survenant.

— Brigadier, vous me répondez de lui ; il serait très-fâcheux pour nous de perdre cette capture.

— Monsieur le maire, je vous en réponds.

— Vous partirez demain à la pointe du jour, et vous ne le laisserez pas s'écarter de la longueur de votre sabre.

— S'il regimbe, monsieur le maire, voici des menottes qui le mettront à la raison.

— Vous ferez bien, brigadier, de prendre vos précautions d'avance et de lui mettre ces menottes au départ.

— Vos ordres, monsieur le maire, seront ponctuellement exécutés, et si le drôle !...

— Il suffit, brigadier ; ne parlez pas si fort, il y a des gens qui dorment près de nous.

Maurice ne dormait pas, nous l'avons dit, et cette conversation lui en ôta toute envie. Il se figura, bien mal à propos, qu'elle le concernait, et son petit cœur fut saisi de frayeur et d'indignation. Cet homme, qui lui avait paru si bon, voulait donc le traiter avec tant de cruauté ! C'était ainsi qu'on le ramènerait dans son village et qu'on le rendrait à son père ! Il serait traîné comme un criminel, menacé du sabre, les mains enchaînées ! Quelle horreur ! Le pauvre enfant suait à grosses gouttes dans son lit, où il se tournait et se retournait sans cesse.

Lorsque tout bruit fut apaisé dans la maison, et qu'il put croire tout le monde endormi, il se leva sur la pointe des pieds, s'approcha de la fenêtre qui donnait sur le jardin. Il put juger, au clair de lune, qu'il ne lui serait pas difficile de descendre, parce qu'un treillis tapissé d'espaliers garnissait la muraille jusqu'au premier étage où il était logé. Il prit donc son parti sur-le-champ ; il s'habilla sans bruit, et se coula lestement dans le jardin.

Oh ! qu'il regrettait de ne pouvoir entrer dans l'écurie pour délivrer aussi son cher Dragon ! Il le laissait prisonnier chez les ennemis, et cependant il avait lieu de craindre qu'on ne se servît du fidèle animal pour aller à sa poursuite. Il fit quelques pas du côté de l'écurie, mais la porte lui parut bien fermée, et il n'osa pas pousser plus loin l'aventure ; trop heureux s'il pouvait échapper aux affreuses menottes !

J. Jacques PORCHAT.

(La fin au prochain numéro.)

L'AMÉRIQUE DU SUD. ÉTUDES HISTORIQUES.

LES PREMIERS NAVIRES DE LA MARINE MEXICAINE.

I. DE L'ILE GUAJAN A ACAPULCO. RELACHE.

Le 18 octobre 1825, deux navires, *l'Asia*, vaisseau de haut bord, et *la Constanzia*, brick de huit canons, relâchaient à l'île de Guajan, l'une des Mariannes. Depuis six mois qu'ils avaient quitté l'Espagne, les équipages mal nourris, à peine payés, harassés de fatigues et d'ennuis, agitaient sourdement des projets de révolte ; les symptômes d'indiscipline avaient plus spécialement paru à bord de *la Constanzia*, commandée par le capitaine don Orteva, homme de fer, que ni la tempête ni la crainte ne savaient plier. Des avaries graves, imprévues et improbables, avaient arrêté le brick dans sa traversée, et forcé *l'Asia*, commandé par don Roque de Guzuarte, de relâcher avec lui. Une nuit, le compas s'était brisé on ne sait comment ; une autre, les haubans de misaine avaient été coupés, et le mât tombait avec tout son gréement.

L'île de Guajan dépendant, comme les Mariannes, de la capitainerie générale des Philippines, les Espagnols y purent promptement réparer leurs avaries.



Types et costumes mexicains, à la porte d'une venta.

Don Orteva instruisit don Roque du relâchement de discipline remarqué à son bord, et les deux capitaines redoublèrent de vigilance et de sévérité.

Don Orteva surveillait spécialement deux hommes de son équipage. Le premier, le lieutenant Martinez, ayant plusieurs fois compromis sa dignité d'officier dans les conciliabules du gaillard d'avant, avait été consigné dans sa cabine, et, pendant ses arrêts, l'aspirant Pablo était, par ses fonctions, le lieutenant de *la Constanzia*. Le second, le gabier José, homme vil et méprisable, qui pesait tous ses sentiments au poids de l'or, se voyait serré de près par l'honnête contre-maître Jacopo, en qui don Orteva mettait toute sa confiance.

L'aspirant Pablo était une de ces natures d'élite que le courage accompagne, une de ces belles âmes que la générosité entraîne. Recueilli enfant et orphelin par le capitaine don Orteva, il voulait vivre pour lui être reconnaissant, et mourir pour le venger ou le suivre. Dans ses longues conversations avec le contre-maître, il laissait l'ardeur de sa jeunesse et l'élan de son cœur parler de sa tendresse filiale ; et le brave Jacopo lui serrait vigoureusement la main en comprenant ce que l'aspirant disait si bien. Aussi, don Orteva avait-il là deux hommes dévoués à la vie, à la mort. Mais que pouvaient ces trois braves contre les passions d'un équipage indiscipliné? Pendant que les officiers du brick se ralliaient pour triompher de l'esprit de discorde, Martinez, José et les autres marchaient plus avant dans la révolte et la trahison.

La veille de l'appareillage, le lieutenant se trouvait dans un cabaret obscur, avec des contre-maîtres et matelots des deux équipages.

— Camarades, disait Martinez, grâce à mes prudentes

avaries, le brick a dû relâcher et j'ai pu m'entretenir avec vous !

— Bravo ! fit l'assemblée d'une seule voix.

— Voici mon plan : nous nous emparons des deux navires, et nous louvoyons vers les côtes du Mexique. La nouvelle confédération, dépourvue de marine, achètera à tout prix nos vaisseaux, et, non-seulement nos comptes seront ainsi réglés, mais le surplus du prix sera également partagé entre tous.

— C'est convenu !

— Une fusée s'élancera du vaisseau. Ce sera le signal.

— A la hauteur de l'île Mindanao. — Topez là.

— Mais comment les Mexicains recevront-ils nos navires, objecta le gabier José ; la République a rendu un décret qui met en surveillance tous les Espagnols.

— Nous nous ferons reconnaître, et de loin, répliqua Martinez, en attachant à la corne de brigantine le drapeau du Mexique.

Et Martinez déploya un pavillon vert, blanc et rouge. Un morne silence accueillit l'emblème de l'indépendance mexicaine.

— Vous regrettez le drapeau de l'Espagne? dit le lieutenant d'un ton railleur. Allez alors virer, vent devant, sous les ordres du capitaine don Orteva ! En route, camarades ! Nos états-majors comptent, avec les vents alisés, voguer vers les îles de la Sonde ; mais nous leur montrerons qu'on peut, sans leur science et leur cruauté, courir des bordées contre les moussons de l'Océan-Pacifique !



Versants de l'Anahuac. Chaîne des Cordillières, au Mexique. (Pages suivantes)

Les gens de ce conciliabule secret se séparèrent, et, par divers côtés, revinrent à leurs bords respectifs.

Le lendemain, *l'Asia* et *la Constanzia* levaient l'ancre, et, mettant le cap au S.-O., se dirigeaient à pleines voiles vers la Nouvelle-Hollande. Martinez, surveillé de près, avait repris ses fonctions.

Cependant don Orteva était assailli de sinistres pressentiments ; il découvrait la chute imminente de la marine espagnole ; son grand cœur ne pouvait s'accoutumer aux revers successifs qui accablaient son pays, et auxquels la révolution des Etats mexicains avait mis le comble. Il s'entretenait souvent avec Pablo de ces questions d'honneur.

— Mon enfant ! lui disait-il, nous succomberons à la lutte. Quelque indigne trahison m'arrachera la vie ; mais tu me vengerais, n'est-ce pas, pour venger l'Espagne ?

— Je le jure ! répondait Pablo.

— Ne te fais donc l'ennemi de personne, à mon bord; ton grade ne t'y oblige pas; et souviens-toi qu'en ce temps de malheur, il y a un plus beau rôle encore que de servir son pays: c'est de changer son patriotisme en haine, et de punir les misérables qui le trahissent!

— Je vous promets de ne mourir qu'après vous, répondait Pablo, et la fierté étincelait à travers ses pleurs.

Il y avait trois jours que les navires avaient quitté les Mariannes; *la Constanzia* marchait grand largue, par une jolie brise. Gracieuse, alerte, élancée, rase sur l'eau, la mâture inclinée à l'arrière, elle bondissait sur les vagues en couvrant d'écume ses huit caronades de six.

— Douze nœuds, lieutenant, disait un soir l'aspirant Pablo à Martinez; si nous filons toujours vent sous vergue, la traversée ne sera pas longue.

— Dieu le veuille; nous avons assez pâti pour ne pas souffrir encore.

Le gabier José était en ce moment près du gaillard d'arrière.

— Nous ne tarderons pas à avoir une terre en vue, dit d'un ton élevé le lieutenant.

— L'île de Mindanao, fit l'aspirant. Nous voici par 140° de longitude et 8° de latitude, et, si je ne me trompe, cette île est par...

— 140° 40′ de longitude, et 7° de latitude nord, répliqua vivement Martinez.

José releva la tête et se dirigea vers le gaillard d'avant.

— Vous êtes du quart de minuit, Pablo?

— Oui, lieutenant.

— Voilà six heures du soir, je ne vous retiens pas.

Martinez demeura seul sur la dunette; il porta les yeux vers *l'Asia*, qui naviguait sous le vent du brick; le soir était magnifique et présageait une de ces nuits fraîches et calmes des tropiques. Le lieutenant chercha dans l'ombre les hommes de quart, et reconnut José et autres qu'il avait entretenus à l'île de Guajan. Un instant Martinez s'approcha de l'homme qui était au gouvernail; il lui dit deux mots et ce fut tout. Cependant on pouvait s'apercevoir que la barre avait été mise un peu plus au vent, si bien que le brick ne tarda pas à s'approcher sensiblement du vaisseau de ligne.

Contrairement aux habitudes, Martinez se promenait sous le vent, il voulait mieux voir *l'Asia*; inquiet, tourmenté, il tordait dans sa main un porte-voix.

Soudain une détonation se fit entendre à bord du vaisseau.

— Amure au plus près le petit hunier! s'écria Martinez.

— En avant, camarades, répliqua José, et ils s'élancèrent dans les enfléchures.

— Range à carguer les basses voiles!

D'autres matelots se précipitèrent sur les manœuvres courantes et pesèrent sur les cargues.

Don Orteva parut sur le pont, suivi de ses officiers. Martinez s'élança sur le gaillard d'avant.

— Tout le monde en haut! cria le capitaine.

Des détonations plus fréquentes éclataient à bord de *l'Asia*.

— Brasse les huniers sur le mât! commanda Martinez.

L'équipage obéit.

— Qui a donné ordre de mettre en panne? demanda Orteva avec calme.

— La barre tout à bord sous le vent! hurla Martinez.

On obéit, et le vent poussant les voiles en diverses directions, maintint le brick à peu près immobile.

— A moi, mes braves! cria Orteva.

— Mort au commandant! fit Martinez.

Pablo et les officiers mirent l'épée et le pistolet à la main. Quelques matelots, Jacopo en tête, s'élancèrent pour les soutenir; mais, arrêtés par les mutins, ils furent désarmés et garrottés. Les soldats de marine et l'équipage se rangèrent dans la largeur du navire et s'avancèrent contre l'état-major. Les braves, acculés à la dunette, n'avaient qu'un parti à prendre; ils s'élancèrent sur les rebelles. Orteva dirigea le canon de son pistolet sur Martinez.

En ce moment une fusée s'élança du bord de *l'Asia*.

— Vainqueurs! s'écria Martinez.

La balle d'Orteva alla se perdre dans l'espace. Cette scène de nuit et de carnage ne fut pas longue; le capitaine attaqua corps à corps son lieutenant; mais accablé par le nombre et grièvement blessé, on se rendit maître de lui et de son brave état-major. Des fanaux furent hissés et répondirent à ceux de *l'Asia*. La même révolte avait éclaté et triomphé à son bord. Les officiers furent garrottés et jetés pêle-mêle dans la chambre du conseil.

Mais avec la vue du sang s'étaient ravivés les instincts féroces. Ce n'était pas assez d'avoir vaincu, il fallait tuer.

— Egorgeons-les! s'écrièrent plusieurs furieux. A mort! Il n'y a qu'un homme mort qui ne parle pas (*hombre muerto no habla*). A mort!

— Et Martinez, à la tête de mutins sanguinaires, s'élança vers la chambre fatale; mais le reste de l'équipage s'opposa à cette cruauté, et l'état-major fut sauvé.

— Amenez Orteva sur le pont, ordonna Martinez.

On obéit.

— Orteva, dit Martinez, je commande ces deux navires; don Roque est mon prisonnier comme toi. Demain nous vous abandonnerons sur une côte déserte, puis nous ferons route vers les ports du Mexique, et ces navires seront vendus au gouvernement républicain.

— Traître! répondit Orteva.

— Larguez les basses voiles, orientez les huniers au plus près! Qu'on attache cet homme sur la dunette.

Il désignait Orteva. On obéit.

— Les autres à fond de cale. Paré à virer vent devant; larguez les écoutes de foc. Hardi! camarades.

La manœuvre fut promptement exécutée, et le capitaine Orteva se trouva dès lors sous le vent du navire, masqué par la brigantine; mais on entendait encore sa voix retentissante appeler son lieutenant: Infâme et traître! Martinez, hors de lui, s'élança sur la dunette une hache à la main. On l'empêcha de parvenir près du capitaine; mais, d'un bras vigoureux il coupa les écoutes de la brigantine, et le gui, entraîné par la violence du vent, alla fortement heurter don Orteva et lui brisa le crâne.

Un cri d'horreur s'éleva du bâtiment.

— Mort par accident. C'est encore mieux! dit Martinez, avec un éclat de rire ironique.

— Jetez cela à la mer, ajouta-t-il tranquillement.

Et on obéit toujours.

Les deux navires reprirent leur route en louvoyant vers les plages mexicaines. Le lendemain on aperçut un îlot par le travers; les embarcations furent mises à la mer, et les officiers, à l'exception de l'aspirant Pablo et du contre-maître Jacopo, qui se rangèrent silencieusement au parti des vainqueurs, furent jetés sur cette côte déserte. Mais, bientôt recueillis par un baleinier anglais, ils furent transportés à Manille.

D'où venait que Pablo et Jacopo passaient au camp des révoltés? ils avaient cependant pleuré à la mort du capitaine don Orteva. — Attendons pour les juger.

Quinze jours après, les deux bâtiments mouillaient dans la baie de Monterey, au nord du Mexique et de la vieille Californie. Martinez fit savoir ses intentions au comman-

dant militaire; il offrit de livrer au Mexique, privé de marine, les deux navires avec leurs munitions et armements de guerre, et de mettre les équipages à la disposition de la république. En retour, celle-ci devait payer tout ce qui leur était dû depuis le départ de l'Espagne. Le gouverneur déclara ne pas avoir les pouvoirs suffisants pour terminer cette négociation; il engagea Martinez à se rendre à Mexico, et celui-ci, laissant *l'Asia* à Monterey, après un mois livré au plaisir et à la débauche, reprit la mer avec le brick *la Constanzia*. Pablo, Jacopo et José faisaient partie de l'équipage, et le navire, marchant grand largue, força de voiles vers le port d'Acapulco.

II. — D'ACAPULCO A CIGUALAN. MANQUE A L'APPEL.

Des quatre ports que le Mexique tient ouverts sur l'Océan Pacifique, San-Blas, Zacatula, Tehuantepec et Acapulco, ce dernier offre le plus de ressources aux navires battus des tempêtes. La ville est mal construite et malsaine, mais la rade pourrait aisément contenir cent vaisseaux; de propices élévations abritent les bâtiments de toutes parts, et forment du port un bassin si paisible, qu'un étranger arrivant par terre croirait voir un lac enfermé dans les montagnes. La ville, située au nord-est, est protégée par trois bastions qui la flanquent sur la droite, tandis que le goulet est défendu par une batterie de sept pièces de canon, qui peut, au besoin, sous un angle droit, croiser ses feux avec ceux du fort Santo-Diego; celui-ci, pourvu de trente pièces d'artillerie, commande à la rade entière, et coulerait infailliblement tout navire ennemi qui tenterait de forcer l'entrée du port.

Certes, la ville n'avait rien à craindre, et pourtant une panique générale l'avait saisie, six semaines après les événements ci-dessus. C'est qu'un navire venait d'être signalé au large; et, inquiets sur les intentions de ce bâtiment, les habitants s'abordaient avec des airs de points d'interrogation...; c'est qu'on craignait encore le retour de la domination espagnole!... c'est que, malgré les traités de commerce signés avec la Grande-Bretagne, et l'arrivée du chargé d'affaires de Londres, qui avait reconnu la république à Mexico, le gouvernement n'avait pas un navire à sa disposition pour protéger ses côtes!...

Quel qu'il fût, ce bâtiment était un hardi aventurier; car les vents de nord-est, *los nortes*, qui soufflent bruyamment depuis l'équinoxe d'automne jusqu'au printemps, devaient rudement prendre la mesure de ses ralingues! Or, les habitants d'Acapulco n'étaient rien moins que rassurés sur ses intentions pacifiques. Quelle fut donc leur surprise, quand ce bâtiment tant redouté leur offrit un joli brick, déroulant à sa corne le drapeau de l'indépendance mexicaine!

Arrivée à une demi-portée de canon du port, *la Constanzia*, dont le nom se lisait au tableau de l'arrière, mouilla subitement; ses voiles se relevèrent sur les vergues, et une embarcation accosta bientôt le port. Martinez en sortit, se rendit chez le gouverneur, le mit au fait des circonstances qui l'amenaient. Celui-ci approuva la résolution qu'avait prise le lieutenant de se rendre à Mexico pour obtenir du général Guadalupe Vittoria, président de la république, la ratification du marché. Cette nouvelle fut à peine connue dans la ville, que les transports de joie éclatèrent; toute la population vint admirer le premier navire mexicain, et vit, dans sa possession, une preuve de l'indiscipline espagnole, et un moyen d'en triompher promptement.

Martinez revint à son bord. Quelques heures après, le brick *la Constanzia* était affourché dans le port, et son équipage hébergé chez les habitants d'Acapulco.

Seulement, quand Martinez fit l'appel de ses gens, Pablo et Jacopo avaient tous deux disparu...

Le Mexique est caractérisé entre toutes les contrées du globe par l'étendue et la hauteur du plateau qui en occupe le centre. La chaîne des Cordillières, sous le nom de *Andes*, traverse toute l'Amérique méridionale, sillonne le Guatemala, et, à son entrée dans le Mexique, se divise en deux branches, qui accidentent parallèlement les deux côtés du pays. Or, ces deux branches ne sont que les versants de l'immense plateau d'Anahuac, situé à 2,500 mètres au-dessus des mers voisines. Cette suite de plaines, beaucoup plus étendues et non moins uniformes que celles du Pérou et de la Nouvelle-Grenade, occupe environ les trois cinquièmes du pays. La Cordillière, en pénétrant dans l'ancienne intendance de Mexico, prend le nom de *Sierra Madre*, et, vers les villes de San-Miguel et de Guanaxato, se divisant en trois branches, va s'affaiblir et se perdre jusqu'au 57e degré de latitude nord.

Entre le port d'Acapulco et Mexico, distants de quatre-vingts lieues, les mouvements de terrain sont moins brusques, et les déclivités moins inattendues qu'entre Mexico et la Véra-Cruz. Après avoir foulé le granit qui se montre dans les branches voisines du grand Océan, et dans lequel est taillé le port d'Acapulco, le voyageur se hasarde sur les roches porphyritiques, auxquelles l'industrie arrache le gypse, le basalte, le calcaire primitif, l'étain, le cuivre, le fer, l'argent et l'or. La route d'Acapulco à Mexico offre des points de vue, des systèmes de végétation tout particuliers et nouveaux, auxquels prenaient ou ne prenaient pas garde deux voyageurs chevauchant l'un près de l'autre, quelques jours après le mouillage du brick *la Constanzia*.

C'étaient les traîtres Espagnols Martinez et José. Le gabier savait sa route; il avait tant de fois arpenté les montagnes de l'Anahuac. Aussi le guide indien qui leur proposait ses services avait-il été refusé; et, montés sur de bons chevaux, les deux aventuriers se dirigeaient vers la capitale du Mexique. Après deux heures d'un trot rapide, qui les avait empêchés de s'entretenir, les cavaliers s'arrêtèrent.

— Au pas, lieutenant, fit José tout essoufflé; Santa Maria! j'aimerais mieux chevaucher sur le grand cacatois pendant les tangages de nord-ouest!

— Hâtons-nous! répondit Martinez; tu connais la route?...

— Comme vous celle de Cadix à la Véra-Cruz; et nous n'aurons ni les tempêtes du golfe, ni les barres de Taspan ou de Santander pour briser nos cavales!... Mais au pas!

— Plus vite, reprenait Martinez, en éperonnant son cheval; je redoute cette disparition de Pablo et Jacopo!... Voudraient-ils profiter seuls du marché?...

— Saint Jacques! et l'or qui nous est dû!

— Combien de jours de marche?

— Quatre ou cinq, lieutenant! une promenade! Mais au pas! vous voyez bien que le terrain monte sensiblement!

En effet, les premières ondulations des montagnes se faisaient sentir.

— Nos chevaux ne sont pas ferrés, dit le gabier en s'arrêtant, et leur corne s'use vite sur ces rocs de granit! Après tout, pas de mal du sol!... il y a de l'or là-dessous, et ce n'est pas parce que nous le méprisons que nous marchons dessus!

Les voyageurs étaient parvenus à une petite éminence ombragée de palmiers à éventail, de nopals et de sauge mexicaine: à leurs pieds s'étalait une vaste plaine cultivée; toute la luxuriante végétation des terres chaudes s'offrait à leurs yeux. Sur la gauche, une forêt d'acajou coupait le paysage de sa brusque et immobile solidité; des poivriers à longue cosse balançaient leurs branches flexibles aux souffles brûlants de l'Océan Pacifique; des champs de cannes à sucre hérissaient la campagne, et de magnifiques récoltes de coton agitaient sans bruit leurs panaches de soie grise; le sol jetait brusquement au soleil le convolvulus, ou jalap médicinal, et le piment coloré; et, tandis qu'indigotiers, cacaotiers, bois de campêche et de gaïac, arrachaient aux voyageurs de dignes admirations, les produits variés de la Flore universelle, dahlias, mentzelias, hélicantus, irisaient de leurs couleurs ardentes le plus fertile terrain de l'Intendance mexicaine.

Toute cette belle nature semblait s'animer et rire sous les rayons brûlants que leur versait à flots le soleil des tropiques, cependant qu'à l'insupportable chaleur les malheureux habitants se tordaient au *vomito prieto* de la fièvre jaune. Aussi, par les calmes de l'Océan, ces campagnes, inanimées et désertes, demeuraient-elles sans mouvement et sans bruit.

— Quel est ce cône immense qui déchire l'horizon? demanda Martinez.

— *Lo cerro de la Brea!* un pic plus élevé que la plaine, fit dédaigneusement le gabier.

C'était la première saillie importante de l'immense chaîne des Cordillières.

— Pressons le pas, dit Martinez, en prêchant d'exemple; venus des haciendas du Mexique septentrional, nos chevaux ont, dans leurs longues courses à travers les savanes, habitué leurs pas à ces inégalités de terrain; profitons de la pente du chemin, et sortons de ces immenses solitudes.

— Est-ce que Martinez aurait des remords?

— Des remords!... non... Mais je veux savoir si les Mexicaines de Mexico abritent encore leurs jolies tournures sous des rebozos de soie bleue et blanche!

— Allons de l'avant! fit José, qui se mit à siffler intérieurement une chanson espagnole. Martinez retomba dans un silence absolu, et tous deux marchèrent au trot rapide de leurs montures.

Ils atteignirent *lo cerro de Brea*, qu'ils franchirent par des sentiers suspendus aux flancs de la montagne; ce n'était pas encore la nature hérissée et les précipices insondables des cônes de la Sierra Madre. Le versant opposé descendu, ils s'arrêtèrent pour faire reposer leurs chevaux, et rafraîchir hommes et bêtes aux rares sources du chemin desséché.

Leur voyage ne les avait pas encore entraînés assez avant dans le pays pour remarquer les changements de végétation et de température des zones moins brûlantes.

Le soleil allait disparaître à l'horizon, quand le lieutenant et son compagnon atteignirent le village de Cigualan. Il consistait en quelques huttes habitées par de pauvres Indiens, de ceux qu'on appelle *mansos*, agriculteurs. Les indigènes sédentaires, en général paresseux et lâches, n'ont qu'à ramasser les richesses de la terre; leur fainéantise les distingue essentiellement des Indiens jetés sur les plateaux supérieurs, que la nécessité a rendus industrieux, et des Indiens du Nord, les bravos, les nomades, qui, vivant de déprédations et de rapines, n'ont jamais de demeures assurées pour reposer leurs peuplades.

Les Espagnols ne reçurent dans ce village qu'une médiocre hospitalité. Les Indiens, les reconnaissant pour leurs anciens oppresseurs, étaient peu disposés à leur être utiles.

D'ailleurs, deux aventuriers venaient de traverser le village, et avaient fait main basse sur le peu de nourriture disponible. Les Espagnols ne prirent pas garde à cette particularité...

Ils s'abritèrent sous une sorte de masure, et préparèrent pour leur repas une tête de mouton cuite à l'étouffée. Après avoir creusé un trou dans le sol, l'avoir rempli de bois enflammé et de cailloux propres à conserver la chaleur, ils laissèrent se consumer les matières combustibles; puis, sur les cendres brûlantes, déposèrent, sans préparation, la viande entourée de feuilles aromatiques, et recouvrirent hermétiquement le tout de branchages et de terre pilée. Quelque temps après, la cuisson était à point, et la dégustation ne se fit pas attendre. Le repas terminé, les voyageurs s'étendirent sur le sol, leur poignard à la main; et la fatigue l'emportant sur la dureté de la couche et la morsure incessante des maringouins, ils ne tardèrent pas à s'endormir.

Cependant Martinez répéta dans un rêve agité:

— Pourquoi Jacopo et Pablo sont-ils disparus?

III. — DE CIGUALAN A TASCO. LA TÊTE DU SERPENT.

Le lendemain, les chevaux furent sellés et bridés au point du jour, et les voyageurs, reprenant les sentiers demi-frayés qui serpentaient devant eux, s'enfoncèrent dans l'est au devant du soleil, qui leur envoyait les plus gais de ses rayons. Leur voyage s'annonçait sous de favorables auspices. Sans la marche taciturne du lieutenant, qui contrastait avec la bonne humeur du gabier, on les eût pris pour les plus honnêtes gens de la terre, et le ciel paraissait de moitié dans leur trahison.

Le terrain montait de plus en plus et rendait leur rapidité médiocre; l'immense plateau de Chilpanzingo, où règne le plus beau climat du Mexique, ne tarda pas à s'offrir à leur vue. Ce pays, appartenant aux terres tempérées, et situé à 1,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, ne connaît ni les chaleurs des terrains inférieurs, ni les froids des zones plus élevées; mais, laissant cette oasis sur leur droite, les Espagnols arrivèrent au petit village de San-Pedro; et, après deux heures d'arrêt, reprirent leur route en se dirigeant vers la petite ville de Tutela-del-Rio.

— Où coucherons-nous ce soir? demanda Martinez.

— A Tasco!... grande ville auprès de ces bourgades!

— Bonne auberge?

— Bon lit! beau climat!... Là, le soleil brûle moins qu'au bord de la mer... On arrive ainsi graduellement à geler sur les cimes du Popocatepetl.

— Quand franchirons-nous les montagnes?

— Après-demain soir, et nous apercevrons le terme du voyage!... une ville d'or... Savez-vous à quoi je pense, lieutenant?

Martinez ne répondit pas.

— Que peut être devenu notre état-major?

Martinez tressaillit.

— Tais-toi!... Je ne sais..., répondit-il sourdement.

— J'aime à croire, continua José, qu'ils sont morts de faim. Du reste, plusieurs sont tombés dans la mer, et il y a dans ces parages une espèce de requin, la tintorea, qui ne pardonne guère aux baigneurs. Santa Maria! si le capitaine Orteva ressuscitait, ce serait le cas de se cacher dans le ventre d'un requin!... Mais sa tête s'est par hasard

rencontrée à la hauteur du gui, et quand on a viré vent devant...

—Te tairas-tu, misérable ! s'écria Martinez, hors de lui !

Le bavard marin demeura bouche close.

— Voilà des scrupules bien placés, fit intérieurement le jovial José. Pour lors, reprit-il à voix haute, à mon retour je me fixerai dans ce charmant pays du Mexique ! On y court des bordées à travers les ananas et les bananes, et l'on échoue sur des écueils d'or et d'argent!...

— C'est pour cela que tu as trahi? demanda Martinez.

— Pourquoi pas, lieutenant? affaire de piastres!

— Ah !... fit Martinez avec dégoût.

— Et vous? reprit José.

— Moi !... affaire de hiérarchie! le lieutenant se vengeait du capitaine.

— Ah !... fit José avec mépris.

Ces deux hommes se valaient, et pesaient leur délicatesse au faux poids de leurs instincts vicieux.

— Chut ! fit Martinez, s'arrêtant court... Que vois je là-bas ?

José se dressa sur ses étriers.

— Personne, répondit-il.

— J'ai vu un homme disparaître rapidement, répéta Martinez.

— Imagination !

— J'ai vu ! reprit le lieutenant impatienté.

— Eh bien ! voyez... Et José continua sa route.

Martinez s'avança seul vers une touffe de mangliers. Ces arbres courbent à terre leurs branches, qui prennent de nouveau racine, et forment des fourrés impénétrables. Le lieutenant mit pied à terre; la solitude était complète. Soudain il aperçut une sorte de spirale remuer dans l'ombre : c'était un serpent de petite espèce, la tête écrasée sous un quartier de roche; la partie postérieure de son corps ressautait comme des membres galvanisés.

— Il y avait quelqu'un ici !

Martinez, pâle, regarda de toutes parts; il se prit à frissonner, Espagnol, superstitieux et coupable qu'il était!

— Qui ? qui?... murmurait sa frayeur.

— Eh bien! demanda José en riant.

— Rien, fit Martinez! Marchons!

Les voyageurs côtoyèrent les rives de la Mexala, cet affluent du rio Balsas, en en remontant le cours; bientôt quelques fumées trahirent la prochaine présence d'indigènes, et la petite ville de Tutela-del-Rio leur apparut. Mais ayant hâte de gagner Tasco avant la nuit, ils la quittèrent après quelques instants de repos.

Le chemin devenait abrupte; aussi le pas était-il l'allure la plus ordinaire de leurs montures; çà et là des forêts d'oliviers leur apparaissaient pour la première fois ; de notables différences se manifestaient dans le terrain, la température et la végétation; mais le soir ne tarda pas à tomber des astres naissants, et leur déroba toute distinction géologique.

Martinez suivait à quelques pas son conducteur José ; celui-ci s'orientait avec peine au milieu des ténèbres épaisses; mais habitué à se diriger sur les étoiles, c'était dans les cieux qu'il cherchait les sentiers praticables, le tout en maugréant contre une branche d'arbre qui lui fouettait la figure, et menaçait d'éteindre l'excellent cigare espagnol qu'il fumait silencieusement. Le seul défaut que reprochait au tabac le marin bavard, était l'empêchement mis à sa loquacité.

Le lieutenant laissait son cheval suivre celui de son compagnon. Des demi-remords s'agitaient dans son sein; il ne se rendait pas compte de l'obsession à laquelle il était en proie, et les objets se révélaient à ses yeux sous de sombres couleurs.

La nuit était tout à fait venue ; les voyageurs pressèrent le pas, et traversèrent sans s'arrêter les petits villages de Contepec et d'Iguala, et parvinrent à la ville de Tasco. José avait dit vrai: c'était une grande cité auprès des minces bourgades laissées en arrière. Une sorte d'auberge s'ouvrait sur la plus large rue. Remettant leurs chevaux à une espèce de valet d'écurie, ils entrèrent dans la salle principale; une longue et étroite table se dressait toute servie. Les Espagnols y prirent place, l'un vis-à-vis de l'autre, et entamèrent un repas succulent pour des palais indigènes, mais que la famine seule laissait passer par des gosiers européens; c'étaient des débris de poulets nageant dans un océan de sauce au piment vert, des monceaux de riz accommodés de piment rouge et de safran; de vieilles volailles farcies d'olives, de raisins secs, d'arachides et d'oignons; courges sucrées, carbanzos et pourpiers terminaient le somptueux festin; le tout était accompagné de tortillas, sorte de galettes de maïs cuites sur une plaque de fer. Puis on leur servit à boire, car au Mexique on ne se désaltère qu'après le repas. Quoi qu'il en soit, à défaut du goût, la faim fut satisfaite, et la fatigue ne tarda pas à endormir Martinez et José jusqu'à une heure avancée du jour.

IV. — DE TASCO A CUERNAVACA. L'ARBRE ET LE ROCHER.

Le lieutenant fut le premier éveillé.

— José, en route!

Le gabier étendit les bras.

— Quel chemin prenons-nous? demanda Martinez.

— Ma foi, j'en connais deux, lieutenant.

— Lesquels?

— L'un c'est de gagner Zacualican, Tenancingo et Toluca. De Toluca à Mexico la route est belle; on a escaladé la Sierra Madre.

— Et l'autre?

— L'autre nous écarte un peu dans l'est; mais aussi nous arrivons auprès des belles montagnes du Popocatepetl et de l'Icctacihuatl; c'est la route la plus sûre, car c'est la moins fréquentée; des grands pics, on touche Mexico avec la main. Une belle promenade d'une quinzaine de lieues sur une pente inclinée.

— Va pour le chemin le plus long, et en route. Où coucherons-nous ce soir?

— Mais, en filant douze nœuds, à Cuernavaca.

Les deux Espagnols se rendirent à l'écurie, firent seller leurs chevaux, et remplirent les mochillas, sortes de poches qui font partie du harnachement, de galettes de maïs, de grenades et de viandes séchées, car dans les montagnes ils couraient risque ne pas trouver une nourriture suffisante. La dépense payée, ils enfourchèrent leurs bêtes, et appuyèrent sur la droite.

Pour la première fois, ils aperçurent le chêne, arbre de bon augure, au pied duquel s'arrêtent les émanations malsaines des plateaux inférieurs; dans ces plaines échauffées d'une douce température, et situées à 1,500 mètres au-dessus du niveau de la mer, les productions importées depuis la conquête se mêlaient à la végétation mexicaine; des champs de blé s'étalaient à l'aise dans cette fertile oasis, ainsi que toutes les céréales européennes. Des arbres d'Asie et de France entremêlaient leurs feuillages distincts; les fleurs de l'Orient émaillaient les tapis de verdure, unies aux violettes, aux bluets, à la verveine et à la pâquerette des zones tempérées ; les grimaces d'arbustes résineux venaient accidenter çà et là le paysage enchan-

teur, et l'odorat était parfumé des douces émanations de la vanille, que protégeait l'ombre des amyris et des liquidembars. Aussi les deux aventuriers se sentaient-ils à l'aise sous cette température moyenne de 20 à 22 degrés, commune aux climats de Xalapa et de Chilpanzingo, que l'on a compris sous la dénomination de *tierras templadas*.

Les voyageurs s'élevaient de plus en plus sur le plateau de l'Anahuac, et franchissaient les immenses barrières qui ceignent les plaines de Mexico.

— Ah! fit José, voici le premier des trois torrents que nous devons traverser.

En effet, une rivière, profondément encaissée, venait creuser un abîme sous les pas des voyageurs!

— A mon dernier voyage, ce torrent était à sec. Suivez-moi, lieutenant.

Ils descendirent par une pente assez douce taillée dans le rocher même, et arrivèrent à un gué aisément praticable.

— Et d'un! fit José.

— Les autres sont également franchissables?

— Egalement! quand la saison des pluies grossit ces torrents, ils se jettent dans la petite rivière d'Ixtolucca que nous retrouverons parmi les grandes montagnes.

— Nous n'avons rien à craindre dans ces solitudes?

— Rien, si ce n'est le poignard mexicain!

— C'est vrai, répondit Martinez. Ces Indiens des pays élevés sont fidèles au poignard par usage et tradition. Aussi, que de mots pour désigner leur arme favorite: estoque, verdugo, puña, anchillo, beldoque, navaja! Le nom leur vient aussi vite à la bouche que le poignard à la main!

— Et tant mieux, santa Maria! nous ne craignons pas les balles invisibles des longues carabines. Je ne sais rien de plus vexant que d'ignorer quel coquin vous a tué!

— Quelles diverses castes d'Indiens habitent dans ces montagnes? reprit Martinez.

— Eh! qui peut déterminer les différentes peuplades du Mexique? Tous les pays se sont donné rendez-vous dans cet Eldorado. La soif de l'or, lieutenant! Voyez plutôt tous ces croisements de race, que j'ai soigneusement étudiés pour contracter un jour un mariage avantageux! On trouve le mestisa, né d'un Espagnol et d'une Indienne; castisa, d'une femme métis et d'un Espagnol; mulâtre, d'une Espagnole et d'un nègre; monisque, d'une mulâtresse et d'un Espagnol; albino, d'une monisque et d'un Espagnol; tornatras, d'un albino et d'une Espagnole; tintinclaire, d'un tornatras et d'une Espagnole; lovo, d'une Indienne et d'un nègre; caribujo, d'une Indienne et d'un lovo; barsino, d'un coyote et d'une mulâtresse; grifo, d'une négresse et d'un lovo; albarazado, d'un coyote et d'une Indienne; chanisa, d'une métis et d'un Indien; mechino, d'une lova et d'un coyote; sans compter, lieutenant, les belles goëlettes blanches que plus d'un flibustier aborde par le travers!

José disait vrai, et la pureté des races, fort problématique dans ces contrées, rendait incertaines les études anthropologiques. Mais en dépit des savantes conversations du gabier, Martinez retombait sans cesse dans sa taciturnité première. Il s'écartait volontiers de son compagnon, dont la présence semblait lui peser.

Les deux autres torrents vinrent bientôt couper la route aux voyageurs; mais le lieutenant demeura désappointé devant leur lit à sec où il comptait désaltérer son cheval.

— Nous voici comme en calme plat, sans vivres et sans eau, lieutenant. Suivez-moi! Vous voyez cet arbre, qui se confond avec des chênes et des ormes; c'est l'ahuehuetl; il remplace avantageusement les bouchons de paille dont on décore les auberges. Sous son ombre, on rencontre toujours une source jaillissante, et si ce n'est que de l'eau, ma foi, je vous dirai que l'eau, c'est le vin du désert!

Les cavaliers tournèrent le massif; mais ils cherchèrent en vain la fontaine promise. Et pourtant José avait raison.

— C'est singulier, fit-il en s'avançant vers l'arbre si précieux. Un gros juron éclata entre ses lèvres. L'arbre avait été coupé à quelques pieds au-dessus de ses racines, et entraîné fort loin du terrain qui l'avait vu naître et qui renfermait la source d'eau vive. La coupure était récente.

— N'est-ce pas que c'est singulier, fit Martinez en pâlissant. En route, en route!

Les voyageurs n'échangèrent plus un mot jusqu'à la bourgade de Cacahuimilchan; ils délestèrent un peu leurs mochillas, et se dirigèrent vers Cuernavaca, en s'enfonçant dans l'est.

Le pays se présentait alors sous un aspect abrupte, et faisait pressentir les pics gigantesques qui de leurs cimes basaltiques arrêtent les nuages venus du grand Océan. Au détour d'un large rocher apparut le fort de Cochicalcho, fortifié par les anciens Mexicains, et dont le plateau a 9,000 mètres carrés. Les voyageurs se dirigèrent vers le cône immense qui en forme la base, couronné de rochers oscillants et de ruines grimaçantes. Après avoir mis pied à terre et attaché leurs chevaux au tronc d'un orme, Martinez et José, désireux de vérifier la direction de la route, parvinrent au sommet du cône à l'aide des aspérités du terrain.

La nuit tombait enveloppée d'un épais brouillard, et, revêtant les objets de contours indécis, leur prêtait une forme fantastique; le vieux fort ne ressemblait pas mal à un énorme bison accroupi dans la plaine, la tête immobile, et le regard inquiet de Martinez croyait voir des ombres s'agiter sur le corps du monstrueux animal; il se taisait néanmoins pour ne pas donner prise aux railleries de l'incrédule José. Celui-ci s'aventurait lentement à travers les sentiers de la montagne, et quand il avait disparu derrière quelque anfractuosité, guidait son compagnon au bruit de ses *par saint Jacques* et ses *Santa Miara*.

Tout à coup un énorme oiseau de nuit, jetant un cri rauque, s'éleva pesamment sur ses larges ailes. Martinez s'arrêta court, séparé de son compagnon. Un énorme quartier de roche oscillait visiblement sur sa base à trente pieds au-dessus d'eux. Soudain il s'en détacha, et brisant tout sur son passage, avec la rapidité et le bruit de la foudre alla s'engouffrer dans l'abîme.

— Santa Maria! ohé! lieutenant.

— José!

— Par ici.

Les deux Espagnols se rejoignirent.

— Quelle avalanche! Descendons, fit le gabier!

Martinez le suivit sans mot dire, et tous deux eurent bientôt regagné le plateau inférieur; un large sillon dévastateur marquait le passage du rocher.

— Santa Maria! s'écria José, nos chevaux emportés, écrasés, morts!

— Vrai Dieu! fit Martinez.

— Voyez!

L'arbre auquel les deux animaux étaient attachés avait disparu avec eux.

— Par saint Jacques! si nous avions été dessus, reprit philosophiquement le gabier.

Martinez était en proie à un tressaillement terrible.

— Le serpent écrasé, l'arbre déraciné, l'avalanche!

dit-il, et soudain, les yeux hagards, il s'élança sur José.

— Est-ce que tu ne viens pas de parler du capitaine don Orteva? demanda-t-il, les lèvres contractées par la colère.

José recula ; Martinez était hideux.

— Ah! pas de folie, lieutenant. Un dernier coup de chapeau à nos bêtes, et en route; il ne fait pas bon demeurer ici quand la vieille montagne secoue sa crinière!

Les deux Espagnols arpentèrent le chemin sans mot dire, et dans le milieu de la nuit arrivèrent à Cuernavaca; mais il leur fut impossible de se procurer des chevaux, et le lendemain matin, ils dirigèrent leur voyage vers la montagne du Popocatepetl.

V. — DE CUERNAVACA AU POPOCATEPETL. LE PONT.

La température était froide et la végétation nulle; ces hauteurs inaccessibles appartiennent aux zones glaciales appelées *tierras frias*. Déjà les sapins, ces maigres habitants des régions brumeuses, hasardaient leurs sèches silhouettes parmi les derniers chênes de ces climats élevés, et les sources jaillissaient de plus en plus rares dans ces terrains composés en grande partie de trachites fendillées et d'amygdaloïdes poreuses.

Depuis six grandes heures, les Espagnols se traînaient péniblement, déchirant leurs mains aux vives arêtes du roc et leurs pieds aux cailloux aigus de la route. Bientôt la fatigue les força de s'asseoir, et José prépara quelque nourriture.

— Satanée idée, de n'avoir pas pris le chemin ordinaire, dit-il.

Les voyageurs espéraient trouver à Aracopistla, village entièrement perdu dans les montagnes, quelque moyen de transport pour terminer leur voyage; mais quelle fut leur déception de n'y rencontrer que la même pauvreté et la même inhospitalité qu'à Cuernavaca! Il fallait arriver pourtant.

Alors se dressait devant eux l'immense cône du Popocatepetl, et l'œil s'égarait dans les nuages en cherchant le sommet de la montagne; la route était d'une aridité désespérante; de toutes parts, d'insondables précipices se creusaient entre les saillies de terrain, et les sentiers vertigineux oscillaient sous les pas du voyageur. Pour reconnaître le chemin, il fallait gravir une partie de cette montagne, haute de 5,400 mètres, qui, appelée la *Roche fumante* par les Indiens, porte encore la trace de récentes explosions volcaniques; de sombres crevasses lézardent ses flancs abruptes, et des déchirements subits entr'ouvrent parfois sa croûte vacillante. Depuis le dernier voyage du gabier José, de nouveaux cataclysmes avaient bouleversé ces solitudes remuantes; aussi se perdait-il au milieu des sentiers impraticables, et s'arrêtait-il parfois en prêtant l'oreille; car de sourdes rumeurs couraient çà et là à travers les fentes de la montagne.

Le soleil déclinait sensiblement, et de gros nuages écrasés contre le ciel semblaient la réflexion des rochers immenses qui hérissaient le sol. Il y avait menace de pluie et d'orage dans ces contrées où l'élévation du terrain accélère l'évaporation de l'eau. Toute espèce de végétation avait disparu, et çà et là quelques sapins tremblaient sur ces rochers, dont la cime se perd parmi les neiges éternelles.

— Je n'en puis plus! dit enfin José en tombant de fatigue.

— Marchons toujours! répondit Martinez avec une fiévreuse impatience.

Quelques coups de tonnerre résonnaient déjà dans les crevasses du Popocatepetl.

— Que le diable me confonde, si je me retrouve parmi ces sentiers perdus!

— Relève-toi, et marchons! dit brusquement Martinez. Il força José de reprendre route en trébuchant.

— Et pas un être humain pour nous guider!

— Tant mieux! fit le lieutenant.

— Vous ne savez donc pas que, par an, il se commet un millier de meurtres à Mexico, et que les environs n'en sont pas sûrs!

— Tant mieux! fit Martinez.

De larges gouttes de pluie étincelaient çà et là sur les quartiers de roche, éclairées des dernières lueurs du ciel.

— Les pics qui nous environnent franchis, que verrons-nous? demanda le lieutenant.

— Mexico à gauche, la Puebla à droite: mais nous ne distinguerons rien, il fait trop noir... Devant nous sera la montagne d'Icctacihuatl, et, dans le ravin, la bonne route! Mais du diable si nous y parviendrons!

— Marchons!

José disait vrai. Le plateau de Mexico est enfermé dans un immense carré de montagnes; c'est un vaste bassin ovale de dix huit lieues de long, de douze de large, et de soixante-sept de circonférence, entouré de hautes saillies, parmi lesquelles se distinguent, au sud-ouest, le Popocatepetl et l'Icctacihuatl. Une fois arrivé au sommet de ces barrières, le voyageur descend sans difficulté dans le plateau d'Anahuac, et, en se prolongeant dans le nord, la route est belle jusqu'à Mexico. A travers de longues avenues d'ormes et de peupliers, on admire les cyprès plantés par les rois de la dynastie astèque, et les schinus semblables aux saules pleureurs de l'Occident. Çà et là, les champs labourés et les jardins en fleurs étalent leurs récoltes et leurs merveilles, tandis que pommiers, grenadiers et cerisiers respirent à l'aise sous le ciel bleu de ce bleu d'azur foncé qui appartient à l'air sec et raréfié des hauteurs terrestres.

Mais que de lassitudes et de tourments pour arriver là!

Les éclats de tonnerre se répétaient avec plus de force dans la montagne, la pluie et le vent se taisaient parfois, et rendaient les échos plus attentifs aux rumeurs de l'atmosphère.

José jurait à chaque pas; Martinez, pâle et silencieux, jetait de fauves regards sur son complice, qui se dressait devant lui comme une accusation vivante!

Soudain un éclair illumina l'obscurité! les voyageurs étaient sur le bord d'un abîme!... Martinez marcha vivement à José; il lui mit la main sur l'épaule, et, après les derniers roulements du tonnerre, lui dit:

— José!... j'ai peur...

— Peur! peur de l'orage?

— Peur, parce que j'ai des remords! Je ne crains pas la tempête du ciel, j'ai peur de l'orage qui se déchaîne en moi!...

— Cette trahison vous tourne la tête!

— Ce n'est pas la trahison...

— Ah! don Orteva... Vous me faites rire, répondit José, qui ne riait pas, car Martinez avait les yeux hagards et les cheveux hérissés!

Un immense coup de tonnerre retentit, et, courbant les deux traîtres, les sépara de quelques pas.

— Tais-toi, José, tais-toi!

— La nuit est bien choisie pour me sermonner, reprit le gabier; si vous avez peur, bouchez-vous les yeux et les oreilles!

— Il me semble que je vois ce malheureux...

— Et sa tête brisée!... c'est fort ingénieux!

— Là ! là ! fit Martinez.

Une ombre noire s'était dressée à vingt pieds d'eux, tout illuminée d'un éclair blanchâtre ; au même instant, José revit près de lui Martinez, pâle, défait, sinistre !

— Qu'est-ce que c'est ? s'écria-t-il.

Un éclair jaillit des ténèbres et les enveloppa tous deux ; José vit un bras levé sur lui et un poignard au bout de ce bras.

— A moi ! fit-il.

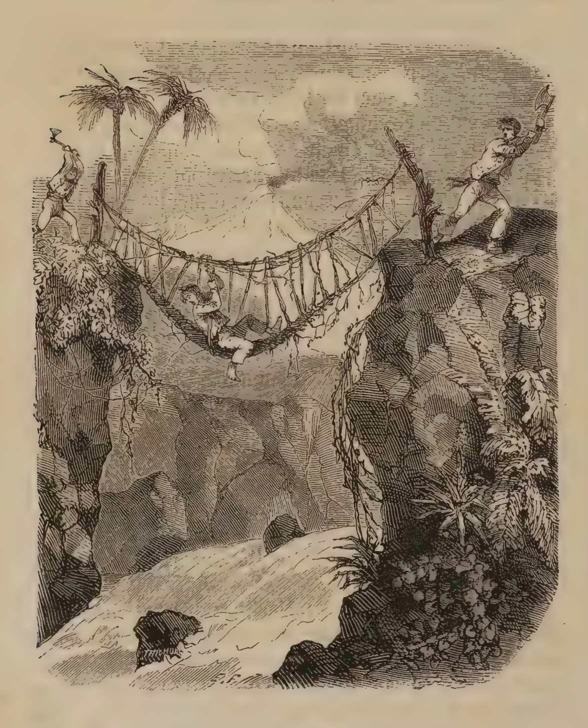
— Meurs !

Il n'y avait plus qu'un cadavre à cette place ; Martinez fuyait au milieu de la tempête, sombre et ensanglanté comme Caïn !

Un moment après, deux hommes se penchaient sur le cadavre.

— Et d'un !

— Bien mort !



Le pont végétal. Martinez, Pablo, et Jacopo.

— Ce serpent écrasé avait failli nous découvrir !

— Ce rocher n'a fait que la moitié de la besogne !

— En route !

— En route !

Martinez erre comme un fou à travers ces bruyantes solitudes. Les blancs éclairs, qui le rendent plus pâle encore, le brûlent d'un feu infernal !

— Déjà en enfer ! déjà ! s'écrie-t-il. Il court, tête nue, sous la pluie qui tombe à flots, et n'éteint pas les ardeurs de son crâne embrasé !... A moi ! à moi ! hurle-t-il en trébuchant sur les cimes glissantes. Les pins semblent se courber vers lui pour l'étouffer dans leurs bras fantastiques ; les rochers prennent des formes de monstres accroupis dans l'ombre pour le dévorer au passage : les précipices s'enflamment, les éclairs incessants vomissent sous ses pas les feux vengeurs de l'enfer !

Martinez descend toujours, tantôt escaladant les cimes ténébreuses, tantôt roulant son corps brisé parmi les roches qui s'affaissent.

Soudain un bouillonnement profond se fait entendre ; il regarde...; la montagne semble s'agiter, et, sous ses pieds, il entend, car il ne voit pas, la course écumeuse d'un torrent qui hurle aux angles des rochers ! C'est la petite rivière d'Ixtolucca qui bouillonne à cinq cents pieds sous lui. Il veut fuir, il tombe à terre

L'orage se déchaîne plus furieux que jamais; la terre semble jalouse des colères du ciel, et répond à ses torrents de pluie par des jets de feu ! La cime du Popocatepetl s'entr'ouvre avec une rumeur immense, et des flammes en jaillisent, éparpillant au loin les rochers embrasés ! La lave coule à flots des sommets de la montagne, illumine les ténèbres de son éclat incendiaire, et, se précipitant dans l'abîme, va confondre ses cascades de feu parmi les cascades d'écume.

— Horreur ! s'écrie Martinez.

Il se relève à genoux, et regarde autour de lui. A quelques pas, sur le torrent même, est jeté un pont, formé des fruits de la crescentia pinnata, liés ensemble par des cordes d'agave ; il est retenu aux deux bords par quelques pieux enfoncés dans le roc ; mais, ballotté par le vent, il oscille comme un fil dans l'espace.

— Il faut fuir !

Martinez, se cramponnant avec rage aux lianes qui soutiennent ce sentier aérien, s'avance en rampant, balancé au-dessus du torrent d'eau et de flamme qui bondit à cinq cents pieds plus bas !

A force de courage il parvient à la rive opposée... Une ombre noire se dresse devant lui toute grande, au milieu de ces horreurs nocturnes !

Martinez recule sans mot dire ; il se rapproche du bord qu'il a quitté, se retourne !... une autre forme humaine est debout, près de lui !

Martinez revient tomber à genoux au milieu du pont, auquel il s'attache avec des mains fermées par le désespoir !

— Martinez, je suis Pablo !

— Martinez, je suis Jacopo !

— Tu as tué !... tu vas mourir !

— Tu as trahi !... tu vas mourir !

— Vois-tu la terre qui s'entr'ouvre pour t'embraser ?... Voilà ton cercueil ! tu ne profiteras pas de la mort de don Orteva.

— Vois-tu l'enfer qui t'enlace déjà de ses flammes !... voilà ton éternité ! tu n'iras pas vendre à Mexico les vaisseaux de l'Espagne !

Le volcan agite plus follement sa tête échevelée, et la lueur du cratère, inondant les montagnes, revêt le ciel entier de ses teintes de feu !

— Meurs ! disent les deux voix.

Deux coups secs se font entendre aux deux extrémités du pont ! les pieux tombent sous la hache.

Un horrible rugissement se répète dans les échos assourdis, et Martinez, les mains étendues, est précipité dans l'abîme.

— J'ai vengé don Orteva ! dit Jacopo.

— J'ai vengé don Orteva et l'Espagne ! ajoute Pablo.

Ainsi naquit, dans un drame, digne de l'auteur des *Mohicans*, la marine de la Confédération mexicaine ; car les deux navires espagnols restèrent à la nouvelle république, et devinrent le noyau de la petite flotte qui disputait naguère le Texas et la Californie aux vaisseaux géants des Etats-Unis d'Amérique.

JULES VERNE.

VOYAGE EN FRANCE. EAUX ET BAINS CÉLÈBRES (1).

UNE PROMENADE A VICHY.



Environs de Vichy. Le château de Randan.

Mme de Sévigné à Vichy. Autrefois et aujourd'hui. Le vieux Vichy. Origine des eaux. Les buveurs quadrupèdes. Les bains. Les goutteux et les bilieux. Avantages et inconvénients. Souffrances et plaisirs. Salons. Bals et concerts. Inauguration. Le nouveau Vichy. Le régime. La bourrée. La table d'hôte. Les promenades, Randan, etc. Mœurs des paysans. Superstitions. Fêtes, mariages, chansons. Patois, etc.

Au commencement de l'été passé, je relisais les Lettres de Mme de Sévigné ; j'étais de plus en plus enthousiasmé par cette œuvre encyclopédique, où la vertueuse marquise a semé tant de piquantes observations, tant de mondaine sagesse ; je m'intéressais de nouveau à son rhumatisme, mot qu'il ne faut prononcer *qu'avec tremblement;* mais je m'étonnais surtout de l'admiration inspirée par les beaux paysages du Bourbonnais, à cette grande dame blasée qui n'admirait pas à la légère, témoin Racine et le café.

(1) Voyez les tables des sept derniers volumes.

« J'ai amené mon grand carrosse, de sorte que nous ne sommes nullement pressées, et nous jouissons avec plaisir des belles vues dont nous sommes surprises à tous moments... La beauté des promenades est au-dessus de tout ce que je puis vous dire... Il y a ici des femmes fort jolies; elles dansèrent hier des bourrées du pays, qui sont, en vérité, les plus plaisantes du monde ; si on avait à Versailles de ces sortes de danseuses en mascarade, on en serait ravi par la nouveauté... C'est la plus surprenante chose ; des paysans, des paysannes, une oreille aussi juste que la vôtre, une légèreté, une disposition ; enfin j'en suis folle. Dans ces prés, dans ces jolis bocages, c'est une joie que de voir danser les restes des bergères du Lignon.... Je vais être seule et j'en suis fort aise. Pourvu qu'on ne m'ôte pas le pays charmant, la rivière d'Allier, mille petits bois, des ruisseaux, des prairies, des moutons, des chèvres, des paysannes qui dansent la bourrée dans les

champs, je consens à dire adieu à tout le reste. Le pays seul me guérirait. »

Le hasard m'avait remis sous les yeux ce paysage de Vatteau, précisément à l'époque de l'année où le printemps vient remuer toutes les sèves; aussi me décidé-je brusquement à faire le voyage de Vichy.

Il est vrai que, suivant mon illustre *cicérone*, ce n'était pas là une entreprise facile; Mme de Sévigné, avec *son grand carrosse* et ses six chevaux, avait mis sept ou huit jours pour franchir la distance qui nous sépare de Vichy. Elle avait manqué *verser mille fois dans des ravines.* Je sais bien que *la bonne tête de l'abbé* en était cause, pour avoir voulu faire en un jour *les quatorze lieues d'Auxerre à Epoisses, qui ne se font pas ordinairement.* Ce qu'il y a de certain, c'est que notre chère marquise avait rencontré *des chemins étranges*, qui lui avaient fait penser avec douleur *que sa fille avait essuyé tous ces cahots.* Son cocher, si admiré par M. Guitaud, pour deux choses, parce qu'il était un fort bon cocher et parce qu'il méprisait les cris de madame la marquise; son cocher avait fini par la verser. C'étaient là d'assez fâcheux précédents; mais néanmoins, je résolus de tenter l'aventure.

Aller prendre les eaux de Vichy! ç'aurait été, en 1676, une prétention bien exorbitante pour un chétif écrivain; je ne sais trop même si les princes de la plume auraient osé se le permettre; mais grâce aux progrès de l'industrie, sans avoir ni gens ni équipage, chacun peut se passer aujourd'hui cette fantaisie de grand seigneur.

A quinze lieues de Moulins, à quatre-vingt-dix-sept lieues de Paris, s'élève, sur la rive droite de l'Allier, une vieille et vilaine petite ville, qui a été fortifiée au moyen âge. Elle conserve encore deux grosses tours, debout à l'une de ses portes, quoique personne n'ait plus envie, je ne dis pas de la forcer, mais même d'y entrer : et certes elle mérite bien cet abandon, car elle n'a pas seulement eu l'esprit d'enfermer dans son enceinte les sources thermales qui en sont proches voisines. Mieux avisés, les bestiaux du Bourbonnais appréciaient ces eaux à toute leur valeur, depuis des temps immémoriaux. On raconte qu'au printemps, lorsque les vents du sud transportaient de l'autre côté de l'Allier les vapeurs salines des sources, les animaux errants dans la campagne traversaient la rivière à la nage pour venir s'abreuver à ces fontaines de Jouvence. La ville est restée là, toujours la même; mais les pauvres bestiaux seraient fort mal reçus s'ils se présentaient aux puits thermaux : les buveurs d'eau à deux jambes s'en sont à jamais emparés.

Pour préserver les principales sources (le Grand-Puits, la Grande-Grille, le Petit-Puits) des mélanges de la pluie bien plus encore que des entreprises des amateurs ruminants, on les a couvertes de vastes bâtiments qui forment un quadrilatère, grand à peu près comme la Bourse. Des arcades règnent tout autour. A droite, sont les bains des hommes; à gauche, ceux des femmes. Sous les deux façades se trouvent deux galeries analogues à celles de la rue de Rivoli, et qui servent de promenoirs durant les temps pluvieux; on va de l'une à l'autre par une galerie centrale où se prennent les cartes de bains, et que parcourt incessamment toute la population aquatique. A cinq cents pas du bâtiment thermal, et séparée de lui seulement par un beau jardin, jaillit la source de l'Hôpital. Celle-là est surmontée d'une légère toiture et entourée d'une grille. Deux grosses paysannes armées d'un gobelet en fer-blanc, emmanché d'un long bâton, sont occupées, durant toute la matinée, à puiser cette eau merveilleuse au fond du bassin, où il y a plus de gaz, et à remplir lestement les verres à anse que leur présente une foule empressée. L'entrée du vieux Vichy est à cent pas de là, et cent pas plus loin encore se trouve la source des Célestins.

Les buveurs d'eau se divisent en deux grandes factions, qui se distinguent par leur couleur, comme faisaient jadis les Grecs du Bas-Empire. Les goutteux, au lourd embonpoint, à la physionomie empourprée, se réunissent autour de la fontaine des Célestins; les bilieux, qui passent par toutes les nuances du jaune, affectionnent la source de l'Hôpital et celle de la Grande-Grille.

Les eaux de Vichy appartiennent à l'Etat. Affermées à un particulier jusqu'en 1841, elles ne rapportaient alors qu'un revenu fort minime. Depuis, elles ont été mises en régie, et leur produit s'est successivement élevé jusqu'à près de deux cent mille francs, toutes les dépenses d'exploitation défalquées.

Cet accroissement de bénéfices provient, en grande partie, des améliorations introduites dans le service. Par des travaux bien entendus, le débit des eaux a été augmenté, leur pureté assurée. Les cabinets de bains, construits dans un style monumental, mais dénués d'ornements, ont été décorés de la manière la plus élégante. Sur des parquets toujours bien cirés, repose une cymaise de faïence d'une riche couleur; des plaques de faïence blanche ou de porcelaine biscuit s'élèvent au-dessus; puis vient une plinthe en lave, couverte de délicieuses arabesques, dont les couleurs, passées au feu, forment un émail inaltérable; enfin, les murailles peintes à l'huile, d'une nuance tendre, sont encadrées par des filets élégamment enlacés. Une glace entourée d'un cadre sculpté, des tablettes de marbre, une large coquille où sont déposés les petits ustensiles nécessaires, des siéges d'acajou à fond de canne, complètent cet ameublement de petite maîtresse. J'oubliais ce qui est le plus joli. D'une boîte de porcelaine biscuit, gracieusement ornée de filigranes bleus, sortent trois robinets de cristal. Deux petits dauphins, offrant aux baigneurs leur queue complaisante, permettent de faire jaillir soi-même l'eau douce, froide ou chaude. Mais le robinet du milieu ne peut s'ouvrir qu'au moyen d'une clef: c'est le robinet de l'eau thermale, qu'il ne faut pas laisser à la disposition des malades imprudents, car les eaux de Vichy ne plaisantent point : on doit les couper au moins avec moitié d'eau douce; et malheur à qui veut en augmenter la dose! Moi qui vous parle, je m'étais cru assez robuste pour prendre, en cachette, l'eau thermale pure. Cela a fort bien été durant quelque temps; mais ensuite, elle a si bien agi sur mon système nerveux, je suis devenu si irritable, qu'à mon retour, je faisais l'effet d'un enfant changé en nourrice, et que j'ai perdu, en trois mois, la moitié des amis que j'avais amassés en vingt années.

La nappe liquide qui fournit cette eau précieuse s'étend sous toutes les campagnes environnantes; une douzaine de puits, forés dans un rayon de plusieurs lieues, en rendent témoignage. Mais le plus curieux de tous ces puits est celui qui a été percé, en 1843, auprès du parc, afin de faire concurrence aux bains du gouvernement. Pendant longtemps il est resté fermé par autorité de justice, car il avait diminué le rendement des anciennes sources; mais, cette année, j'en ai vu lever la bonde, et aussitôt l'eau a jailli, comme du vin de Champagne, en une gerbe pétillante de dix pieds de hauteur. Rien de plus merveilleux que ce *geyser* artificiel.

Tandis qu'au rez-de-chaussée de l'établissement on ne songe qu'à ses souffrances, au premier étage on s'occupe

uniquement de ses plaisirs. Un élégant salon, percé de neuf fenêtres, et flanqué de quatre autres salons plus petits, occupe toute la façade qui regarde le parc. On a trouvé cependant que cet espace n'était pas suffisant pour la foule élégante qui s'y pressait, et l'on a construit, en 1846, au-dessus de la galerie transversale, un nouveau salon, qui tombe à angles droits sur l'ancien; puis une vaste rotonde pour les concerts, puis un autre salon encore. Les meilleurs artistes ont contribué à la décoration de ces salles magnifiques, où règne, pour le plaisir public, M. Strauss, si connu des Parisiens. Là, obéissant comme un seul homme à son archet intelligent, une douzaine de musiciens font tourbillonner la ronde palpitante des valseurs; ou bien, entamant sur un mode plus grave un morceau de Félicien David, une ouverture de Rossini, ramènent un religieux silence où se croisaient un instant auparavant les conversations les plus animées. Quelquefois de grands artistes, passant par Vichy, y donnent des concerts. Les habitués ont conservé le souvenir des frères Dancla, de M. Batta, et surtout de Mme Sabatier-Gaveaux.

L'inauguration des nouveaux salons a laissé dans le pays les souvenirs les plus vifs. Permettez-moi de transcrire ici, par fragments, ce qu'un jeune buveur d'eau me racontait à ce sujet. En écoutant son récit, il me semblait assister à cette brillante fête, qui se renouvelle à peu près tous les ans, et c'est là le prodige que je veux essayer d'opérer au profit de ceux qui ne vont à Vichy qu'en imagination.

Il est sept heures du soir; l'air, rafraîchi par des orages récents, est imprégné de ces douces odeurs, qui font que c'est déjà un plaisir de respirer. Avant de monter au concert, débutons par faire un tour dans le parc. C'est, en petit, l'aspect des Tuileries, mais avec quelque chose de plus animé et de plus intime.

Ici, déjà commence la concurrence des *buveuses d'eau* et des dames de Cusset. Sans doute, celles-là ont pour elles l'aristocratie des manières et d'une toilette plus parisienne; mais les jeunes indigènes ont plus d'abandon, plus de fraîcheur et de vivacité. Lequel vaut le mieux?... Que le Ciel me préserve de prononcer entre des déesses!

L'imposante façade de l'établissement est dessinée par des verres de couleur. A l'entrée de la grande avenue, et tout autour de la place, s'alignent ou se croisent d'autres cordons de feu, mêlés de guirlandes de feuillage.

Montons les dalles en lave de l'escalier, embaumé par une profusion de fleurs. Voici d'abord un petit salon où, dans des armoires de Boulle, se trouvent mille curiosités ramassées par M. Strauss pendant ses pérégrinations artistiques. Voilà l'ancien salon; au delà, le salon vert; enfin, dans le lointain, la grande rotonde, qui rayonne comme un foyer de lumière.

Mais déjà tout est encombré par une foule compacte.

Les derniers arrivés errent, comme des âmes en peine, dans le grand salon, d'où ils peuvent apercevoir les musiciens et entendre les morceaux d'ensemble, mais où ne parviendront assurément ni les délicieuses roulades de Mme Damoreau, ni même les charges favorites de M. Chaudesaigues. Un vieux monsieur, surtout, se distingue par son exaltation.

— Comment! s'écrie-t-il avec un désespoir grotesque, j'aurai fait vingt lieues dans les montagnes pour voir une pantomime!...

Au lieu de nous engouffrer dans cette fournaise brûlante, allons chercher une place au foyer des artistes. Il y fait sombre, car M. Strauss, redoutant le feu, n'a permis d'allumer que deux bougies. Assise dans un coin, Mme Damoreau, pour s'amuser, fredonne de merveilleux caprices; Pâque fait gronder son violoncelle, le jeune Bernardin tire de son violon quelqu'un de ces préludes aigus qui font courir un frisson par tout le corps; enfin, M. Chaudesaigues jette à la traverse de spirituelles plaisanteries, avec cet air innocent que vous lui connaissez. Mais voilà M. Strauss qui arrive d'un air affairé et radieux. Au rebours d'Alexandre, il n'a pas dormi depuis deux jours, car ses échafauds n'ont été entièrement enlevés que ce matin, ses derniers préparatifs n'ont été achevés que ce soir. Il a la fièvre, mais enfin son œuvre est complétée.

— Venez, dit-il, venez voir comment vous trouvez cela!

Et, en prononçant ces mots, il entr'ouvre la portière qui nous sépare de la rotonde.

Alors, du milieu du crépuscule où nous étions plongés, nous est apparue tout à coup, comme une vision du Paradis, cette salle éblouissante de lumière, de femmes et de fleurs, suivie de trois autres salons qui se confondent ensemble, et où les regards vont se perdre dans de lointaines perspectives de peintures, de glaces, de dorures, de lustres, de girandoles, telles qu'on n'en a jamais vu que dans les rêves magiques de l'Opéra. Au lever de ce rideau, pendant un instant, nous en avons littéralement oublié de respirer.

La rotonde, qui recevait ce baptême de feu, a seize mètres de diamètre sur dix de hauteur. Elle est percée de douze fenêtres superposées, sur deux rangs, entre lesquelles s'élancent d'élégants pilastres. Des peintures murales représentent des danseuses et des musiciens de tous les pays; la voûte est ornée des portraits des compositeurs les plus célèbres, au-dessous de chacun desquels se trouve un sujet pris dans son œuvre capitale. Toute cette décoration produit un effet charmant.

Autour de l'établissement des bains s'élèvent de nombreux hôtels et des maisons louées en garni, qui composent le nouveau Vichy... *Nouveau*, c'est assez dire, sans physionomie, sans caractère, et ressemblant parfaitement aux villages bourgeois des environs de Paris. Ce qui est, au contraire, toujours beau et toujours nouveau, ce sont les bois, les prairies, les montagnes lointaines, et surtout le Sichon, cette charmante rivière, au sujet de laquelle Mme de Sévigné écrivait: «Je crois que si on y regardait bien, on y trouverait encore des bergers de l'Astrée »

Tel est donc le lieu de la scène; et maintenant, pour donner une idée de la comédie qui s'y représente perpétuellement, j'emprunterai encore le récit adressé à Mme de Grignan, il y a quelque cent soixante années; car, sous l'influence des mêmes causes, les actions humaines demeurent toujours à peu près les mêmes.

« On va à six heures à la fontaine; tout le monde s'y trouve. On boit, et l'on fait une fort vilaine mine; car, imaginez-vous que ces eaux sont bouillantes, et d'un goût de salpêtre fort désagréable. On tourne, on va, on vient, on se promène, on entend la messe, on rend ses eaux, on parle confidemment de la manière dont on les rend; il n'est question que de cela jusqu'à midi. Enfin, on dîne; après dîner, on va chez quelqu'un : c'était aujourd'hui chez moi. Il est venu des demoiselles du pays avec une flûte, qui ont dansé la bourrée dans la perfection. C'est ici où les bohémiennes poussent leurs agréments; elles font des *dégognades*, où les curés trouvent un peu à redire. Mais enfin, à cinq heures, on va se promener dans des pays délicieux; à sept, on soupe légèrement; on se couche à dix. Vous en savez présentement autant que moi. Je me suis assez bien trouvée de mes eaux; j'en ai bu

douze verres ; elles m'ont un peu purgée, c'est tout ce qu'on désire. »

La seule chose qu'il y aurait à faire pour approprier ce récit aux habitudes de notre époque, ce serait de changer le nom des repas, d'y ajouter les plaisirs nouveaux du salon, et d'en retrancher les *dégognades* de la bourrée, car aujourd'hui cette fameuse danse a bien changé de caractère. Au son de la musette montagnarde, qui répète éternellement le même air, les danseurs et les danseuses se placent sur deux lignes, à peine séparées ; puis ils se mettent en branle, la tête basse, les bras pendants, le cavalier et la dame avançant et reculant du même mouvement, toujours à la même distance, et, pour toute diversité, traversant de temps à autre. Quelques galants, plus hardis ou plus encouragés, tiennent continuellement les mains de leurs danseuses, et les embrassent avant de les quitter ; mais tous, hommes ou femmes, conservent un silence et un sérieux imperturbables, comme s'ils accomplissaient, pour le salut de leur âme, quelque exercice religieux.

J'oubliais un autre trait caractéristique des mœurs actuelles : c'est que presque tous les buveurs d'eau mangent à table d'hôte. A dix heures du matin et à cinq heures, les nombreuses cloches des hôtels carillonnent avec une touchante unanimité. Chacun se place à table suivant son rang d'arrivée ; et, comme on conserve ses voisins pendant toute la durée du séjour, comme la connaissance se fait vite aux eaux, on a bientôt formé autour de soi une intimité véritable, quoique passagère. Heureux ceux que le sort a bien envoisinés ! malheureux ceux qu'environnent d'insignifiants bavards ! Comme Tantale, ils verront toujours fuir devant eux les piquantes causeries dont ils brûlent de s'approcher. Quelquefois cependant, sous un prétexte de froid ou de chaleur, il arrive qu'une dame change de place ; mais ce sont là des coups de tête fort rares, et qui deviennent pour tout l'hôtel le sujet d'interminables commentaires. Il faut bien l'avouer, en effet, l'esprit caqueteur et médisant de la province gagne jusqu'aux Parisiens qui habitent ces maisons désœuvrées ; car on ne regarde plus au choix des moyens, lorsqu'il s'agit de tuer cet affreux Antée, qui se relève sans cesse avec une nouvelle vigueur, l'ennui !

Les promenades aux environs de Vichy sont encore un grand moyen de distraction. De charmantes bourriques, coquettement enharnachées, transportent les buveurs d'eau à la montagne Saint-Amand, à la fabrique des Grivats, à la montagne Verte, et surtout aux Malavaux, car les Malavaux sont, cette année, la promenade à la mode. Pour les courses plus lointaines d'Effiat, de Randan (dont le château royal est gravé ci-dessus), de Momon, d'Hauterive, on prend des véhicules de toutes les formes ; malheureusement, on ne saurait se procurer aucun de ces petits chevaux montagnards qui font le charme du Mont-Dore.

Mais c'est nous occuper trop longtemps des mœurs cosmopolites des buveurs d'eau ; il y a plus d'originalité, partant plus d'intérêt dans celles des indigènes. Les paysans bourbonnichons sont en général simples et honnêtes, mais en même temps intéressés et rusés. Ils conservent encore les naïves croyances de leurs pères et ne se permettraient pas d'imposer le joug à leurs bœufs un jour férié, car une telle infraction est toujours punie par le Seigneur. Les églises sont encombrées tous les dimanches ; il est vrai qu'après l'office les cabarets ne le sont pas moins ; car dans un pays où le vin est fort bon marché, le plaisir de boire est presque le seul que comprenne la classe pauvre. L'ignorance des villageois est remarquable et les rend accessibles aux plus absurdes superstitions. Des fantômes peuplent leurs ruines féodales ; à minuit *la chasse maligne* passe au-dessus de leur tête, avec des cris, des miaulements, des abois, des détonations. On raconte qu'un paysan, entendant cet ouragan infernal ébranler sa chaumière, s'écria, pour faire l'esprit fort : « *Gayère*, apporte-moi de ta chasse ! » et qu'au même instant il vit avec épouvante un bras humain tout sanglant tomber à ses pieds, par la cheminée. A minuit, les loups garous, quittant la forme humaine, conduisent à travers la campagne des bandes hurlantes de loups. Malheur au villageois qui s'est oublié loin de sa demeure jusqu'à l'heure de leurs ébats ! Quelquefois, cependant, on a vu le chef de cette assemblée diabolique, reconnaissant un de ceux qu'il aimait dans la vie ordinaire, le protéger et le renvoyer intact, en le faisant escorter par deux de ses loups, mais en lui recommandant bien *de ne pas se laisser tomber.*

Les follets sont encore une source de dangers pour ceux qui voyagent le soir ; souvent ils les attirent dans d'affreux précipices. Il est d'autres follets qui aiment les occupations de ménage. Ce sont eux qui soignent les bestiaux pendant la nuit et qui les rendent gras et lustrés, ou bien maigres et languissants, suivant qu'ils les ont pris en affection ou en haine. En tous cas, gardez-vous bien de les déranger dans leurs occupations, car ils se changeraient en flamme pour vous dévorer. Quand l'aube arrive, ils s'envolent en faisant claquer leur fouet dans les airs. Les fées sont également tour à tour bienfaisantes et pernicieuses. Certains jours sont spécialement soumis à leur influence, entre autres, le 1er mai. Lorsque les fées *rousinent*, c'est-à-dire lorsqu'elles balayent la rosée des prairies avec leurs robes flottantes, les vaches qui mangent l'herbe de ces prés ne donnent plus qu'un lait bleu et sans crème ; quelquefois même leur ventre se gonfle subitement comme un ballon, devient d'une dureté extraordinaire, et elles expirent en quelques heures, à moins que, pour ouvrir un passage aux gaz qui les étouffent, on ne leur donne un coup de couteau dans la panse, ce qui opère une sorte de ponction grossière. Si les fées soufflent en passant sur les vignes et sur les champs, les vendanges et les moissons tromperont assurément l'espoir du cultivateur. Heureusement elles craignent le bruit et la flamme, ce qui permet de les éloigner durant les nuits où leur puissance est le plus fatale. C'est alors qu'on peut voir, à la chute du jour, les paysans, réunis par troupes, jeter dans de grands feux du genêt et des bruyères, en poussant des cris aigus, tandis que les jeunes garçons, avec leurs larges chapeaux rabattus sur leurs yeux, et les jeunes filles, enveloppées dans leurs capes bleues, dansent en rond autour du brasier, dont ils font jaillir des milliers d'étincelles. Non loin de là, les chasseurs tirent force coups de fusil et les enfants font rouler des charrettes retentissantes.

Lorsque l'inclinaison des étoiles indique aux vieux bergers qu'il est minuit, le tapage et les danses cessent tout à coup, car à cette heure tous ceux qui se sont donnés au diable doivent être rendus au sabbat, et par conséquent, les récoltes n'ont plus rien à craindre de leur méchanceté. Chacun s'occupe alors de regagner son logis. On allume au brasier mourant de longues brandes de paille pour éclairer les sentiers difficiles, et ces flambeaux primitifs, répandus comme des follets dans les campagnes, apparaissent de temps en temps au-dessus des buissons, à la cime des coteaux, projetant au loin les ombres bizarres des vieux chênes et des rochers décharnés.

Voulez-vous savoir comment les mariages s'exécutent dans le Bourbonnais? Après avoir obtenu l'assentiment plus ou moins formel de la jeune fille, le garçon se rend à la veillée chez ses parents, accompagné d'un introducteur, qui porte à sa boutonnière un bouquet de sauge. A leur arrivée, on met la poêle au feu : si l'on y fricasse une simple omelette, c'est, hélas! bien mauvais signe. Si, au contraire, on fait frire des beignets, et surtout si l'on fait tenir au galant la queue de la poêle, il peut regarder sa demande comme agréée, et lui-même comme faisant désormais partie de la maison. Quant aux apports respectifs des conjoints, ce n'est point une affaire fort longue à régler. De bons bras et du courage sont la fortune du marié ; un lit, une armoire, une table, de la jeunesse et de la santé, composent toute la dot de l'épouse. Mais cela suffit ordinairement pour que le contentement habite au logis.

La veille des noces, le futur, accompagné du cornemusier ou du vielleur et de ses amis, va porter ses cadeaux à sa fiancée, et chercher la chemise qu'elle doit lui donner. La porte de la maison est fermée ; on y frappe avec le bourdon, en chantant en chœur :

Ouvrez, ouvrez la porte,
Françoise, ma mignonne,
De beaux cadeaux à vous présenter!
Hélas! ma mie, laissez-nous entrer.

Les filles, enfermées dans la maison, répondent :

— Moi, vous laisser entrer,
Je ne saurais le faire;
Mon père est en colère,
Ma mère est en tristesse.
Une fille d'aussi grand prix,
N'ouvre pas à ces heures-ci.

Ces chants bravent quelque peu les règles de l'art ; mais je préfère leur naïveté à la prétention de telles et telles romances, hurlées au Salon des eaux par certains amateurs, que le dessinateur du *Musée* a croqués d'après nature...

Les garçons insistent, en nommant tout ce qu'ils apportent : *des rubans, un mouchoir, une bague, un tablier, etc.* La fille est inflexible, jusqu'à ce qu'ils viennent à dire : *un beau garçon à vous présenter.* Les portes s'ouvrent alors, mais toutes les difficultés ne sont pas encore vaincues. La mariée est cachée sous un grand drap, avec plusieurs de ses compagnes. Si le futur ne met pas la main sur elle, il n'aura pas le droit de s'asseoir à ses côtés de toute la soirée, et Dieu sait à quelles railleries, à quels fâcheux pronostics il se verra exposé! Aussi, malgré leur simplicité rustique, les jeunes filles à qui le marié ne déplaît pas, savent-elles fort bien se cacher de manière à être reconnues.

Pendant la cérémonie des épousailles, le prêtre présente à la mariée un fuseau et une quenouille qu'elle doit suspendre à l'autel de la Vierge, comme si elle prenait ainsi l'engagement du travail et de la modestie. Au sortir de l'église, on apporte aux époux une écuelle de soupe, qu'il leur faut manger avec la même cuiller, car désormais tout doit être commun entre eux. Sans doute cette communauté ne sera pas exempte de chagrins; aussi le premier repas conjugal est-il ordinairement gâté par un perfide assaisonnement de poivre. En rentrant à la maison, la mariée est embrassée par tous les garçons.

Enfin on se met à table pour ne plus en sortir tant que dureront les provisions, tant que les tonneaux ne seront pas vides. La musette grogne perpétuellement ; la montagnarde et la bourrée se succèdent jusqu'à ce que les anciens tombent sous la table, jusqu'à ce que les jeunes filles aillent s'étendre sur la paille du grenier. Les garçons demeurent encore pour porter la rôtie aux mariés. On entre dans leur chambre, on les fait asseoir sur leur lit ; on les force à se laver les mains dans une passoire qui répand toute l'eau sur leurs draps ; on leur fait avaler une grande tasse de vin chaud sucré ; puis on les noircit de charbon, on leur souffle des plumes à la figure, on se livre enfin à toutes les folies de l'ivresse. Heureux quand le marié, qui a conservé sa force et sa raison, ne repousse pas par des voies de fait ces rudes souvenirs du moyen âge.

Le lendemain des noces, on plante un chou au sommet du toit; des jeunes gens, couronnés de paille et tenant une longue corde par ses extrémités, courent après les filles, les entortillent dans la corde, puis les entraînent sous le toit, où les gardiens du chou font pleuvoir sur elles des torrents d'eau.

Pendant ces tumultueux ébats, une scène non moins bruyante, mais plus douloureuse, se passe dans l'intérieur de la chaumière : ce sont les adieux de la mariée à ses parents. Comme c'est l'ordinaire chez les natures incultes, chacun met une sorte de luxe dans ses lamentations.



Chanteurs de romances au salon des eaux.

Les patois bourbonnais diffèrent singulièrement, suivant qu'on se rapproche des pays de la langue d'*oc* ou de la langue d'*oil*, mais ils tendent également à s'effacer sous l'influence du recrutement et de l'instruction primaire. C'est principalement dans les montagnes qu'ils se conservent encore : il en est de même des costumes et des usages particuliers à la province, car dans les villes et dans les campagnes environnantes, la multitude prend exemple sur les classes aisées, qui vont elles-mêmes chercher leur modèle à Paris.

P. GROLIER.

CHRONIQUE DU MOIS.

LA NICOTINE ET LE TABAC.

Le procès Bocarmé a mis en émoi la société entière, et spécialement les priseurs et les fumeurs.

On a appris avec épouvante que la nicotine, essence du tabac, était un poison tellement subtil, que la science, impuissante à le combattre, semblait incapable de le découvrir. Puis on s'est dit, en éloignant sa pipe et sa tabatière, qu'on s'inoculait lentement, par la bouche et par le nez, une mort d'autant plus certaine qu'elle prend le masque d'une habitude agréable.

Aux premières inquiétudes, M. Orfila s'est hâté de répondre par un savant Mémoire, qui est resté cacheté, à l'Académie des sciences, jusqu'au dénoûment du procès de Mons. Une fois M. de Bocarmé condamné, l'Académie a lu le Mémoire, et les conclusions en sont faites pour rassurer l'innocence et terrifier le crime.

S'il est malheureusement vrai que quelques gouttes de nicotine suffisent pour tuer un homme instantanément et sans remède, il est heureusement aussi vrai : 1° que la nicotine est très-difficile à extraire du tabac ; 2° que la science a des moyens sûrs de reconnaître l'empoisonnement par cette substance, et qu'à défaut de pouvoir sauver les victimes, elle saura du moins punir les coupables.

Quant aux alarmes des priseurs et des fumeurs, nous sommes de l'avis de M. Eugène Guinot, qui n'en fumera peut-être pas un cigare de moins. « Il faut environ deux quintaux de tabac pour produire quelques grammes de nicotine ; et le nez humain n'est pas un alambic où cette préparation chimique puisse s'opérer. Mais il n'en est pas moins vrai qu'une drogue dont on peut tirer une substance si meurtrière ne saurait être tout à fait innocente. Pris à petites doses, le tabac, comme le café, est un poison lent, qui, pourtant, ne laisse pas que d'avoir quelques effets immédiats. Avant de s'en prendre au corps, il s'attaque à l'esprit. C'est un narcotique, un stupéfiant, qui endort l'intelligence, qui engourdit l'imagination. On s'apercevra certainement un jour de ces conséquences produites sur la masse des individus, depuis que l'usage de fumer est devenu à peu près général en France. Déjà on les a remarquées chez quelques hommes d'esprit, que l'abus du cigare a privés d'une partie de leurs moyens. Et quant à la foule, soyez sûrs que depuis que l'on fume tant chez nous, l'esprit ne court plus les rues aussi lestement qu'autrefois. »

L'histoire même du tabac, qui vient ici fort à propos, et sur laquelle un savant agriculteur, M. Nozahic, va nous donner de curieux renseignements, ne laissera pas de confirmer les prédictions assez tristes de notre confrère.

La plante du tabac, de la famille des solanées, a été découverte en l'an 1560, dans une des Antilles, l'île de Tabago, d'où elle tire son nom. Les habitants du Brésil et de la Floride l'appellent *pétum*. Le tabac est vivace dans son pays originaire et annuel en Europe. On sait qu'il fut introduit en France par Jean Nicot, ambassadeur français à la cour de Portugal, et soumis à l'impôt dès 1629.

On l'appela d'abord *nicotiane*, du nom de son importateur ; puis *herbe de la reine*, parce qu'à son retour en France, l'ambassadeur présenta la plante à Catherine de Médicis, laquelle y prit goût et l'accrédita ; on le nomma aussi *herbe du grand prieur*, enfin *herbe de Sainte-Croix*, du cardinal de ce nom, qui en envoya un échantillon en Italie.

Avant d'user de la poudre de Jean Nicot, Catherine de Médicis la soumit à l'examen d'Ambroise Paré. Celui-ci la déclara officiellement inoffensive ; mais Ruggieri, l'astrologue, y vit une invention satanique, et ce fut lui qui mit à la mode la fameuse allocution : *Dieu vous bénisse !* qu'il ne manquait jamais d'adresser aux priseurs.

Plus tard, Louis XIII interdit le tabac à Anne d'Autriche, qui n'en prenait qu'en cachette, à l'insu de son mari.

L'usage du tabac devint très-abusif vers le milieu du dix-septième siècle. Les médecins surtout cherchèrent par tous les moyens à s'opposer aux progrès que faisait la consommation. Urbain VIII lança une bulle d'excommunication contre toutes les personnes qui troubleraient l'office divin en usant de ce sternutatoire auquel on n'était pas habitué. (Au lieu de tabatière, on portait alors dans sa poche une carotte et une râpe.)

Le sultan Amurat IV condamna les fumeurs à la mort. Les empereurs de Russie firent subir l'amputation du nez aux malheureux priseurs. En Suisse, l'indignation publique poursuivait les délinquants, et le sénat de Berne publia en 1661 un décalogue où le crime de fumer était défendu par Dieu même, comme le vol ou le meurtre. En Angleterre, le roi Jacques Ier fit publier en 1603 un édit qui disposait que « cette habitude dégoûtante à la vue, repoussante pour l'odorat, dangereuse pour le cerveau, malfaisante pour la poitrine, répand autour du fumeur des exhalaisons aussi infectes que si elles sortaient des antres infernaux. » En France même, à cette époque aussi, un édit royal défendait de fumer.

Le tabac, du reste, était fort cher en ce temps-là :

— Milord, disait Jacques Ier au duc de Buckingham, on m'assure que vous prisez...

— Sire, répondit le duc, je ne suis pas assez riche pour cela.

C'est le même Buckingham qui semait les diamants en dansant chez la reine de France.

Il n'y a pas longtemps encore, le Conseil d'Etat du Valais (Suisse) votait une loi qui défend de fumer, sous peine d'amende et même de la *prison*, à toute personne qui n'a pas atteint vingt ans.

Aujourd'hui même, en Italie, c'est la terreur qui empêche de fumer et de priser. Une bande de révolutionnaires, pour enlever au pape les produits de l'impôt du tabac, s'est mise à poursuivre, à menacer, voire à poignarder les honnêtes gens qui sortent le cigare à la bouche.

On emploie le tabac pour ranimer les noyés et les asphyxiés.

A l'extérieur, on en fait usage contre la vermine. A ce sujet, Murray rapporte l'histoire de trois enfants qui furent pris de vomissements et de vertiges, et qui moururent en vingt-quatre heures, au milieu des convulsions, pour avoir eu la tête frottée avec une préparation composée de tabac, dans l'espoir de les délivrer de la teigne.

Le duc de Saint-Simon raconte, dans ses Mémoires, l'anecdote suivante, qui eut lieu en 1697, et dont la victime fut le célèbre poëte latin, Santeuil :

« Le duc de Bourbon, gouverneur de Bourgogne, qui aimait beaucoup Santeuil, le menait ordinairement aux Etats de cette province. Un soir, à l'un des soupers, on voulut pousser Santeuil de vin de Champagne, et, de gaieté en gaieté, on trouva *plaisant* de verser une tabatière pleine de tabac d'Espagne dans un grand verre de vin, et de le faire boire à Santeuil, *pour voir ce qui arriverait*. On ne fut pas longtemps à être éclairci : les vomissements et la fièvre le prirent ; en deux fois vingt-quatre heures, le malheureux expira dans des douleurs horribles. »

Depuis longtemps, l'usage du tabac est libre, sauf l'impôt, chez toutes les nations civilisées : — Dis-moi ce que tu rapportes, je te dirai ce que tu vaux.

Le tabac rapporte, en France, près de cent millions à l'Etat, tous frais déduits.

Ces bénéfices se réalisent sur environ 10 millions de kilogrammes :

1° De tabacs indigènes récoltés dans six départements,

qui sont achetés par l'administration, au prix d'environ...............................	8,400,000 fr.
2° Sur 10 millions de kilogrammes de tabacs en feuilles, achetés sur différents points du globe, pour le prix d'environ.	12,000,000
3° De 350 mille kilogrammes de cigares, valant............................	8,000,000
	28,400,000 fr.

On peut ajouter 4 millions de frais de fabrication, et on aura le total de la somme dépensée par l'administration pour faire le bénéfice duquel nous venons de parler.

L'administration dirige dix manufactures, où elle emploie plus de 7,000 ouvriers, cinq machines à vapeur et deux moteurs hydrauliques, représentant une force de 220 chevaux mécaniques. La valeur de son matériel peut être estimée à environ 13 millions, et celle de ses immeubles à 2 millions 500,000 fr.

Là-dessus, souvenez-vous que Fontenelle consommait encore plus de tabac que de café, deux poisons si lents, qu'il en usa et abusa jusqu'à devenir centenaire... Et si ce fait vous rassure plus que les précédents ne vous ont effrayé, puisez à pleines mains dans votre tabatière ou votre porte-cigare, et nous vous dirons, comme Ruggieri: *Dieu vous bénisse!*

Cependant prenez garde à la source où vous faites votre provision; car on vient de surprendre et de fermer à Paris, en un seul jour, cent bureaux, dit-on, où l'on vendait, en guise de tabac, de la poudrette humectée d'un peu d'urine. — Simple avis aux priseurs!

L'EXPOSITION DE LONDRES (1).

Depuis l'arrivée des tapisseries des Gobelins, des porcelaines de Sèvres, des tapis d'Aubusson, des soieries lyonnaises, des meubles de nos faubourgs, des métaux ciselés de MM. Odiot, Froment-Meurice, Vittoz, etc., la supériorité française, dans les industries d'art, ne souffre plus un doute, même aux yeux des Anglais. Ceux-ci n'en conviennent pas ouvertement, mais ils trahissent leur opinion en achetant les ouvrages de nos artistes. Quelques-uns se dédommagent par une plaisanterie assez spécieuse :

— Chose étrange! disent-ils, la France ne parle que d'améliorer le sort des classes laborieuses, et elle n'excelle qu'à vêtir, à loger et à meubler les classes riches! Ses orateurs tonnent contre la misère, et tous ses ouvriers se mettent au service du luxe!... Nous faisons ici le contraire; nous perfectionnons les objets de première nécessité, et nous sommes les véritables philanthropes!

— Philanthropes, soit! répondrons-nous à John Bull; mais le pain est encore moins cher à Paris qu'à Londres. La charité donne en France trois millions par jour à la pauvreté. Nos plus misérables galetas sont des palais à côté des bouges de Saint-Gilles, et nos ouvriers du luxe seraient heureux comme vos lords, s'ils n'avaient, au lieu du spleen, la maladie chronique des révolutions. Qu'ils s'en guérissent une bonne fois, et ils n'auront plus à envier votre calicot à quatre sous le mètre!

L'évidente prééminence des objets d'art français amènera une révolution dans le programme du jury. Nous gageons qu'on supprimera le concours international et le grand prix annoncé pour le plus beau produit de toute l'exposition. Chaque nation aura seulement ses prix particuliers. Les journaux de Londres appuient déjà cette proposition, sous prétexte de désintéressement fraternel.

Nos lecteurs jugeront de la richesse, du goût et de la perfection de l'orfévrerie française exposée à Londres, par notre gravure des admirables ouvrages de M. Odiot: un grand vase d'argent représentant le triomphe d'Amphitrite; un candélabre-surtout, à vingt lumières; une soupière et une casserole, ennoblies par la délicatesse de leurs attributs.

(1) Voyez mars, mai et juin derniers.

Reprenons maintenant nos flâneries, avec nos cicérones, à travers les curiosités du Palais de Cristal.

—Le diamant du Kohi-noor n'est pas au bout de ses exploits. On l'a fait valoir par un nouvel arrangement; on lui a prêté un bec de gaz qui met en évidence tout son éclat. On lui a fait une petite chambre à part, et toutes les femmes se pressent pour y être admises par un bout et ressortir par l'autre. Vous n'imagineriez pas combien de précautions on a prises pour que ce diamant, parfaitement inutile, ne soit pas dérobé. Il est placé sous un cylindre de verre, lequel est entouré d'une cage dorée qui le met à une distance d'un mètre au moins des visiteurs. Mais ce n'est pas encore assez : un mécanisme ingénieux est pratiqué sous le support, et, au moindre contact d'une main sacrilége, le diamant fuirait épouvanté à plusieurs mètres sous terre, et une trappe de fer viendrait s'interposer entre le ravisseur et le fugitif.

— Une autre merveille de mécanique figure dans l'exposition de Suisse. Armez-vous du microscope, car à l'œil nu vous reconnaîtriez à peine sa forme extérieure. Ce chef-d'œuvre d'exécution, c'est un pistolet d'à peine deux millimètres de long, et dont ce tiret — représente assez bien les dimensions. Ce pistolet est parfait, il est à canon tordu; son chien peut s'abattre sur la lumière, sa gâchette fait jouer son ressort. C'est une arme de guerre complète; qu'on lui fabrique des capsules, des balles et de la poudre, il remplira toutes ses fonctions actives, comme un canon de quarante-huit. On peut être convaincu, dit M. Dussard, que l'auteur de ce pistolet, M. Audemars, du canton de Vaud, jeune homme de vingt-sept ans, ne se grise jamais; on peut être aussi assuré que jamais sa femme ni ses enfants ne le contrarient, car il ne faut pas que sa main tremble pour accomplir ses petits prodiges.

— A côté de ce pistolet se trouve un porte-crayon qui contient une montre dont la face a la dimension d'une lentille. Elle marche trente heures; elle donne, sur un deuxième cadran, les jours et les quantièmes. Elle est très-solide, et le mouvement a de la profondeur. Où s'arrêtera la science?

— M. Texier nous signale trois ou quatre industriels qui ont le privilége d'attirer la foule oisive : d'abord un papetier anglais qui a exposé une machine à fabriquer des enveloppes de lettres dont les rouages fonctionnent depuis le matin jusqu'au soir; en une seconde, la feuille de papier est taillée, pliée et gommée. Cet homme doit fabriquer cent mille enveloppes par jour; du reste, il les distribue au public avec une générosité qui n'est surpassée que par la magnificence d'un marchand de chocolat, lequel emploie son temps à faire des tablettes et des pastilles, et à offrir gratis ces produits aux dames et aux messieurs qui consentent à accepter l'adresse imprimée de sa maison. Cette réclame à la vanille obtient le plus grand succès. Il y a aussi un fabricant d'aiguilles et d'épingles qui s'empresse de donner à tous les passants un échantillon de son industrie. Le *puff* n'a jamais été à pareille fête, et il faut dire que c'est surtout dans la partie réservée à l'exhibition anglaise qu'il prend ses coudées franches. Le piano à cent francs excite également la curiosité du *high life*. Ce bienheureux piano en bois de chêne, sur le clavier duquel tapottent en passant les doigts aristocratiques, apparaît aux insulaires comme la merveille des merveilles. On va même jusqu'à prétendre que c'est à ce meuble bruyant que sera adjugé le grand prix d'un million (si ce prix est maintenu, contre nos prévisions ci-dessus). Les paris sont ouverts, et l'on dit que des milliers de guinées sont déjà engagées. Quant à moi, ajoute le spirituel correspondant, je me demande ce que nous allons devenir le jour où le piano à cent francs va faire irruption sur le continent. Entendez-vous d'ici les artistes de la loge, de l'antichambre et du salon? Quel vacarme de romances! quel déluge de notes à tous les étages! Le règne de l'arpége est décidément arrivé, Pianopolis s'étendra jusqu'au désert.

— S'il faut en croire le même chroniqueur, un des plus magnifiques acheteurs de l'exposition est le duc de Nor-



Exposition de Londres. Candélabre-surtout et vases de M. Odiot.

thumberland, ce possesseur d'une des plus belles galeries de tableaux de l'Europe, cet amateur positif, qui, désespéré de ne pouvoir trouver dans l'univers un tableau qui valût seulement un ou deux millions, a pris l'héroïque parti de faire magnifiquement encadrer dans son salon, au milieu des œuvres des maîtres, et à la place d'honneur, une *bank-note* de cent mille livres sterling (deux millions cinq cent mille francs).

— A propos de positif, l'affaire de l'exposition a repris en hausse, depuis les entrées à un schelling par tête. Grâce aux trains de plaisir et aux avalanches de curieux qui arrivent de tous les comtés anglais, le Palais de Cristal a reçu, la semaine dernière, environ soixante mille visiteurs par jour; et la recette s'élève, à l'heure qu'il est, à 300,000 livres sterling (sept millions 500 mille francs).

— Revenons de Londres à Paris pour signaler et avertir un talent nouveau, plein de jeunesse, de grâce et de gaieté, qui vient de se produire au Gymnase, dans le franc succès de la *Dame aux trois couleurs*, avec un maître du genre, M. Charles Desnoyer, pour collaborateur et pour parrain. Nous regrettons de ne pouvoir analyser ici l'œuvre spirituelle, charmante, mais un peu trop vive, de MM. Desnoyer et Raymond; mais, après avoir prédit un brillant avenir à ce dernier, nous pouvons le lui garantir aujourd'hui, s'il veut bien appliquer sa verve (et c'est là notre avertissement) à des sujets que puisse encourager le *Musée des Familles*.

PITRE-CHEVALIER.

ENIGME SCIENTIFIQUE.

Quels sont les navires qui ont peur de l'eau, qui gagnent des victoires sans armes de guerre, qui voyagent sans rames ni voiles, avec un seul homme pour équipage, et qui font cependant près de cent lieues à l'heure ?

Paris 1851. — Typographie HENNUYER et Cᵉ, rue Lemercier, 24. Batignolles.

ÉPISODES D'AUSTERLITZ (1).



Un coin du champ de bataille d'Austerlitz. *Le Vieux chêne.* État actuel. Dessin de Louis Marvy.

La veille de cette bataille des trois Empereurs, Napoléon, voulant juger l'effet de sa proclamation (2), se rend le soir, à pied, dans tous les bivouacs, pour les visiter incognito ; mais à peine y est-il arrivé qu'il est reconnu par les soldats. Les premiers s'imaginent, pour éclairer sa marche, de rouler la paille sur laquelle ils couchaient, et de l'attacher, comme un flambeau, au bout de leurs baïonnettes. De proche en proche, tous les bivouacs imitent cet exemple, et près de cinquante mille fanaux ainsi allumés montrent à l'Empereur son armée debout devant lui. Tandis que ces flambeaux s'agitaient dans l'air, d'enthousiastes acclamations accueillaient Napoléon sur son passage.

(1) Cet article et cette gravure sont deux curiosités posthumes. L'article fait partie des manuscrits acquis par le *Musée des Familles*, peu de temps avant la mort de son illustre collaborateur Frédéric Soulié ; et la gravure est un des derniers chefs-d'œuvre, acquis aussi par le *Musée*, du crayon si regrettable de Louis Marvy. Nous en avons plusieurs autres à publier.

(2) Il y disait à ses soldats : « Si la victoire était un instant indécise, vous verriez votre Empereur s'exposer aux premiers coups. »

Un des plus vieux grenadiers s'approche de lui, et lui dit, en faisant allusion à sa proclamation : — Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer ; je te promets que nous t'amènerons demain les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe, pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement.

— Ce sera notre bouquet ! s'écrie-t-on de tous côtés.

Lorsque l'Empereur rentra à la mauvaise cabane de paille que ses grenadiers lui avaient construite au pied d'un vieux chêne (1), il dit aux généraux qui l'entouraient : — Messieurs, voilà la plus belle soirée de ma vie !

Le lendemain, en pleine bataille, voyant les cavaliers de la garde française culbuter la garde impériale russe, sa digne rivale, la garde à pied de Napoléon s'impatiente et murmure. Quatre fois elle demande à grands cris à se porter en avant ; mais l'Empereur la maintient, et, malgré leur amour, les grenadiers le maudissent alors. — Il n'y a jamais rien pour nous ! s'écrie un vieux soldat en pleurant de rage et en jetant son fusil.

— Vous êtes trop gourmands, lui répond l'Empereur.

Cependant, des hauteurs d'Austerlitz, les empereurs d'Autriche et de Russie contemplent la défaite de leur vaillante garde. Ils tentent de la faire secourir ; mais le corps entier se trouvait à ce moment dans un bas fond, acculé à un lac qu'il passait en tumulte sur la glace. L'Empereur s'y porte avec vingt pièces de canon. — Faut-il les mitrailler ? demande Berthier. — Il faut les anéantir ! répond l'Empereur. Et aussitôt, d'après son ordre, les canons, au lieu d'être dirigés sur les troupes, sont pointés sur la glace ; ils la brisent par larges glaçons où des compagnies entières flottent un moment et s'abîment ensuite. Dix mille hommes périssent ainsi sous la colère française.

On sait comment l'Empereur apprit le résultat de sa victoire à la Grande-Armée : « Soldats, je suis content de vous ; etc !... »

Quelques jours après, il passa la revue de toutes les divisions de son armée. A chacune il témoigna sa satisfaction de sa brillante conduite. Enfin, à la revue de la division Vandamme, il arrive devant le front du premier bataillon du 4me de ligne, qui avait ployé un moment sous l'effort de la garde russe. Il s'arrête, son visage se rembrunit, il parcourt la ligne d'un coup d'œil irrité, et tout à coup il s'écrie brusquement : « Soldats, qu'avez-« vous fait de l'aigle que je vous ai donnée ? Vous m'aviez « juré de la défendre jusqu'à la mort ! » Un silence profond répond seul à cette vive interpellation. Cependant le major du régiment s'avance : — Sire, dit-il, le porte-drapeau a été tué au moment de la charge ; immédiatement après, on nous a ordonné un mouvement sur la droite, et ce n'est qu'alors que nous nous sommes aperçus que notre drapeau avait disparu. — Et qu'avez-vous fait alors sans drapeau ? reprend l'Empereur avec sévérité. — Sire, ajoute le major, nous avons été chercher ceux-ci, pour prier votre Majesté de nous rendre une aigle en échange ! Et deux grenadiers s'avancent, portant chacun un drapeau enlevé à des régiments russes. L'Empereur les considère et semble hésiter un moment. Enfin il s'adresse au régiment : — Soldats, jurez-vous qu'aucun de vous ne s'est aperçu de la perte de son aigle ? — Nous le jurons ! répond le régiment entier. — Jurez-vous, reprend l'Empereur, que vous seriez tous morts pour la reprendre, si vous l'aviez su ? — Nous le jurons ! répond encore le régiment. — Et vous garderez celle que je vous donnerai ? car un soldat qui a perdu son drapeau a tout perdu !... Des cris tumultueux répondent encore... ; c'est un serment solennel et terrible à la fois. — Eh bien ! dit l'Empereur en souriant, je prends vos drapeaux et je vous rendrai votre aigle.

En toute autre occasion, la conduite de ce corps eût été de la gloire ; à Austerlitz, ce fut à peine une excuse.

Feu FRÉDÉRIC SOULIÉ.

(1) Voyez le tronc qui s'élève à droite de la gravure.

AU BORD DE LA MER (1).

QUATRIÈME PROMENADE. BAPTÊME D'UNE BARQUE.

I. PETITESSES HUMAINES.

Dans presque tous les livres écrits sous prétexte de philosophie ou d'histoire naturelle (2), on lit sur la prééminence de l'homme ces phrases singulièrement emphatiques : — L'homme est le chef-d'œuvre de la nature. — Les animaux le reconnaissent pour leur roi, dit Buffon. — Tout a été si bien fait pour l'homme, dit Bernardin de Saint-Pierre, que toutes les plantes odoriférantes sont peu élevées, etc.

Je ne m'appesantirai pas sur cette circonstance, que si un loup ou un tigre rencontre son roi sur le soir, il se jette dessus et le mange. — Je ne parlerai ni des acacias sous lesquels j'écris ces lignes, ni de la clématite qui retombe en gerbes de la cime d'un vernis du Japon, du haut duquel, agitée par la brise du soir, elle secoue ses parfums enivrants. Je ferai seulement observer que l'homme lui-même, quand il parle avec tant d'orgueil de son espèce, met

(1) Voyez septembre, novembre et janvier derniers. Les *Promenades au bord de la mer* peuvent toutefois se lire séparément, chacune formant un tableau et une histoire à part.

(2) L'auteur entend critiquer ici les philosophes profanes qui exaltent l'orgueil terrestre de l'homme, et non les philosophes religieux, qui, l'envisageant du côté de l'âme, traitent de sa véritable grandeur et de ses destinées immortelles. On comprendra de reste ses intentions en lisant son piquant article jusqu'au bout. Nous le recommandons spécialement aux dames qui avaient trouvé un peu verte la dernière boutade de M. Alphonse Karr contre les femmes, à propos des baigneuses du Havre. Elles verront que c'est le tour des hommes cette fois-ci, et que la vanité du sexe fort n'est pas plus épargnée que la coquetterie du beau sexe par la férule impartiale de notre spirituel collaborateur. (*Note de la rédaction.*)

beaucoup de restrictions, et n'accorde pas cette royauté à tous les hommes sans exception. Chacun, en disant cela de tous les hommes, ne le dit et ne le pense en réalité que de lui-même.—Faites parler les gens, et vous verrez. Vous savez ce qu'est l'homme : — le roi de la nature, etc. ; maintenant demandez ce que c'est que le nègre.

—Le nègre est une espèce inférieure, l'anneau entre le singe et l'homme, une sorte de brute, née pour être esclave de la race blanche.

— Très-bien ; alors le chef-d'œuvre, le roi en question, dont nous parlions tout à l'heure, ne doit plus s'entendre que des blancs.—Très-bien ; écoutez maintenant un Français : —Le Français est le peuple le plus spirituel, le plus élégant, le plus brave du monde !

Mieux encore ; écoutez toujours : — Chaque province, chaque ville dont on n'est pas a quelque mauvaise réputation proverbiale. Du temps de Ménage, on disait dans l'Anjou que Judas Iscariote était né à Sablé, et là-dessus on avait fait ce vers latin :

Perfidus ille Judas, Sabloliensis erat.

Les Bretons disent, au contraire, qu'il est né en Normandie, entre Rouen et Caen, ce qui est constaté par une chanson :

Judas était Normand,
Tout le monde le dit;
Entre Caen et Rouen
Ce malheureux naquit.
Il vendit son Seigneur pour trente marcs comptants.
Au diable soient tous les Normands!

—Le Champenois est un peu bête, le Picard est entêté, le Gascon hâbleur, le Normand aime la chicane. Tout ceci ne s'arrange pas très-bien avec la majesté royale ; donc l'homme qui est, en effet, « le roi de la nature », c'est l'habitant de la ville où vous demeurez; de Paris, je suppose... Ecoutez, en effet, le Parisien parler de la province !... Mais interrogeons-le seulement sur les divers quartiers de la capitale : — Monsieur un tel est raide, gourmé, fier de ses parchemins : il est du faubourg Saint-Germain ; — celui-ci est lourd et avide : c'est un marchand de la rue Saint-Denis ; — cet autre est méthodique, rangé, mesquin : c'est un bourgeois du Marais. — C'est donc dans votre quartier qu'habite l'homme-type, l'homme roi de la nature. — Où demeurez-vous? — A la Chaussée-d'Antin. — On en dit bien quelque chose au faubourg Saint-Germain ; mais c'est égal, parlons un peu de vos voisins : — Cette femme qui sort en voiture ? — Elle est coquette, et plus que coquette. — Cet homme qui la salue ? — C'est un fat. — Celui qui passe près de nous ? — Un intrigant. —Celui-ci ? — Un voleur. — Celui-là ? — Un lâche. — Cet autre ? — Un espion. — Arrêtons-nous ; je vois bien que c'est dans votre famille que nous devons chercher... Mais non ; votre cousin est, dites-vous, un avare sordide ; votre oncle a ruiné la famille par ses prodigalités. Il ne reste plus que votre ami ; parlez-moi de votre ami ? — Oh ! mon ami, charmant garçon, cœur d'or ! il a bien quelques défauts ; mais qui n'en a pas ? — Et alors vous vous parez de votre ami et de votre amitié. Vous dites du bien de votre ami, non pas pour qu'on croie ce bien que vous dites de lui, mais pour que l'on admire comme vous dites du bien de votre ami. Mais si l'on semble prendre le change, si l'attention semble vous quitter pour l'ami en question, vous ajoutez : — Ce pauvre garçon ! il a quatre dents de moins, ça me fait bien de la peine ! — ou : c'est un excellent cœur, mais une si mauvaise tête ! si je n'étais pas là !... En un mot, vous ne cessez pas la conversation sur votre ami, sans vous être placé au-dessus de lui, et bénéficier pour vous-même de tout le magnifique éloge que vous en avez fait.

Donc, j'en voulais venir à ceci, que, neuf fois sur dix, lorsqu'un homme vous dit avec majesté que « l'homme est le chef-d'œuvre de la nature, le roi de la création », c'est précisément de lui-même et seulement de sa personne qu'il prétend parler. Vous n'avez qu'à lui faire dire ce qu'il pense de tous les autres hommes, ou par grands groupes, ou un à un, vous verrez qu'il ne les trouve ni rois, ni chefs-d'œuvre, ni rien de toutes ces belles choses.

II. OU L'HOMME EST GRAND.

Pour moi, c'est surtout quand je suis au bord de la mer que je crois à la royauté de l'homme, et que je reconnais sa grandeur. Quand je vois un navire sortir du port, sans autre guide qu'une aiguille qui lui dira de quel côté est le nord, et des hommes, pendant plusieurs mois ne voyant que la mer et le ciel, braver les colères du vent et des mers, je ressens pour les marins un sentiment de respect et de vénération que je n'éprouve pas pour les autres hommes. Une seule chose me fâche un peu quelquefois, c'est de penser que ces dangers si audacieusement bravés, si bravement surmontés, n'ont pour but que de gagner de l'argent, d'aller chercher du sucre et du café, qui seront vendus par l'épicier du coin de votre rue ; en un mot, que c'est de l'épicerie, de l'épicerie dangereuse, de l'épicerie héroïque, mais cependant de l'épicerie !

Néanmoins, l'homme allant ainsi d'un monde à un autre, à travers les mers, semble roi d'Europe par droit de naissance, et d'Amérique par droit de conquête faite sur la nature. Aussi nos pêcheurs sont fiers, fiers d'être marins. Le paysan devient riche, propriétaire, conseiller municipal, maire, marguillier ; le pêcheur n'est jamais que pêcheur et pauvre ; mais il n'en est pas humilié ; il ne se croit pas de la même espèce que les autres hommes, et n'envie pas plus le sort du paysan ou du bourgeois qui passe ses jours dans l'opulence, qu'il n'envie le dîner de la chèvre qui broute l'herbe salée de la falaise. Il sait qu'il a sa richesse à lui, et cette richesse, il ne la changerait contre rien au monde. D'abord il est libre, indépendant, ne reconnaissant de puissances que de ces puissances nécessaires, indiscutables, le vent, l'orage, la marée !

Après la dernière révolution, — février 1848, — j'allai voir mes amis les pêcheurs d'Etretat. Je demandai à l'un d'eux ce qu'il pensait des événements alors récents.— Monsieur Alphonse, me dit-il, en me montrant, les deux bras étendus, la mer verte, calme et immense, qu'est-ce que ça nous fait?...

Puis, après un silence de quelques instants : — Après tout, nous ne savons pas bien ce qui se passe ; on nous a dit qu'on allait devenir tous frères ; mais vous savez, monsieur Alphonse, nous n'avons pas attendu ça à Etretat. On a bien affiché des papiers ; mais, vous savez, nous ne savons pas lire... Il y a l'aubergiste qui parle ; mais vous savez..., on ne l'écoute pas...

En effet, on peut comprendre combien la terre intéresse peu le pêcheur des côtes, et combien il se sent riche sur la mer. — Ce champ qu'il traverse est à M. Chaussée ; celui qu'il va traverser est à M. Thieullent. — Il coupe une poignée d'herbe... Halte-là ! c'est l'herbe de M. Paul Fré-

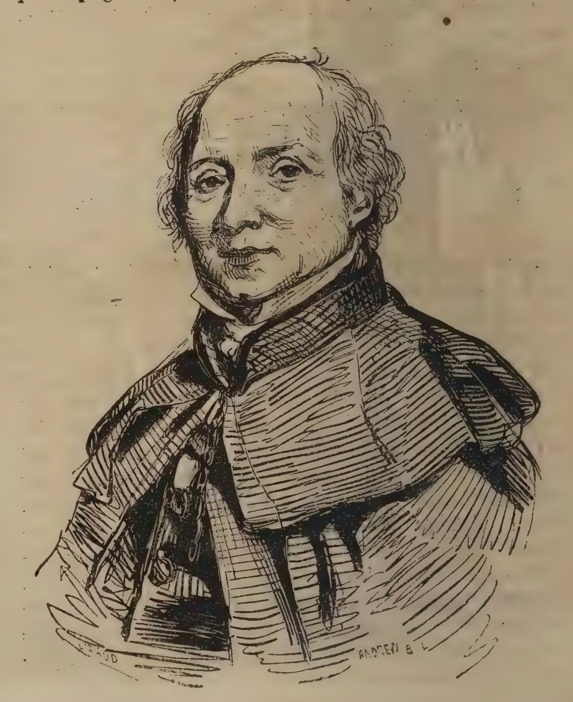
mont! Un lapin sort d'un terrier, il veut le poursuivre... —Tout beau! c'est sur la terre de M. Delahaye; le lapin est à M. Delahaye. Un doux parfum s'exhale d'une haie d'aubépine, il en cueille une branche pour sa fiancée...— Ne vous gênez pas, lui crie une voix de l'autre côté de la haie, arrachez ma *sève d'épine.* Il a soif, il passe sous un pommier, il cueille une de ces pommes vermeilles que leur poids, en inclinant les branches rugueuses et moussues du pommier, fait descendre jusqu'à sa bouche: un dogue s'élance et veut le mordre; il est dans la cour de Pierre Acher. Partout où il pose le pied il est sur la propriété de quelqu'un; rien n'est à lui; ce n'est que par tolérance qu'on le laisse faire quelques pas... Mais le voici en face de la mer! il regarde l'Océan, deux fois grand comme la terre!... L'Océan est à lui tout entier, avec tous ses trésors...; il suffit d'être plus brave et plus adroit pour récolter cette riche moisson, semée pour lui de toute éternité!... Les sillons que chacun trace sur la mer s'effacent derrière lui et ne lui appartiennent pas; personne n'élève de murs, ne plante de haie, l'agent voyer n'y met pas de bornes. Le plus riche propriétaire sur la terre a des murs, des limites, des voisins; le plus pauvre pêcheur a toute la mer à lui! aussi avec quelle ardeur, quelle joie, et quelle fierté, il recommence chaque jour à tracer sur l'Océan, avec la quille de son canot, ce sillon toujours refermé et toujours fécond!... Comme il s'étonne qu'on fasse un autre état, et comme il croit aisément toute niaiserie, toute stupidité qu'il vous plaira de lui raconter relativement à un berger, à un *berquer*, c'est le mot générique qu'il emploie le plus volontiers pour parler de l'homme qui travaille à la terre. Dans les intervalles qu'il doit passer à terre, regardez-le: il se couche sur l'herbe, regarde la mer, parle de la mer. Il ne connaît guère ni une plante, ni une fleur; jamais vous ne verrez un pêcheur à assis à terre tourner le dos à la mer; toujours il la regarde et l'étudie; il ne parle pas volontiers d'autre chose, mais de quoi qu'il parle, ne craignez pas de distraire son attention, il suit des yeux ce navire qui vient du large, et, de sa marche et de la disposition de sa voilure, il juge du vent qui souffle au détour de la Hève, là où ses regards ne peuvent porter. Ces grandes mouettes lui indiquent quelle marche suivent les petits poissons que poursuivent les maquereaux sous l'eau, tandis que les mouettes les chassent au-dessus. Les nuances de la mer, celles du ciel, tout lui parle; c'est un livre sans cesse ouvert qu'il lit sans cesse.

Il y a, à propos d'autres livres, des idolâtres qui affectent de lire toujours les mêmes ouvrages. Passerat avait lu quarante fois Plaute: Mme Dacier avait lu deux cents fois Aristophane; Alfonse le Sage, roi de Castille, avait lu quatorze fois toute la Bible avec les commentaires; on cite un iman qui avait lu sept mille fois le Coran. Il y a des gens qui prétendent qu'ils emportent partout et lisent sans cesse *leur* Horace; c'est bien peu de chose auprès de nos pêcheurs, qui ne détournent jamais les yeux de leur beau livre! — Les jeunes y épèlent, les vieux y lisent; livre sans fin, sans monotonie; livre qu'on lit toujours sans l'avoir jamais lu!

III. UN ESPRIT FORT.

Aujourd'hui, tous les pêcheurs sont réunis autour d'un canot, et ce canot est le sujet de toutes les conversations. C'est un canot neuf, il n'a pas encore été mis sur la mer; personne d'ailleurs n'aurait consenti à le monter, il n'est pas baptisé. Le baptême se fera dans une demi-heure. On examine le canot dans tous ses détails. Chacun exprime et discute son opinion. Pour un pêcheur, un canot a toute l'importance qu'a un cheval pour le cavalier arabe. — Le canot a-t-il ou n'a-t-il pas assez de *bau* (de largeur aux épaules), et son maître-bau (sa plus grande largeur) est-il bien placé? Aura-t-il de la marche? ira-t-il mieux à la voile ou à l'aviron? il est cloué et rivé en cuivre. — *Il est comme cousu*, dit un pêcheur. — C'est un petit bateau à pendre dans une église, dit un autre qui revient du banc de Terre-Neuve et qu'à cause de cela on appelle le *banquier*. Généralement, sauf quelques critiques de détail, le canot est approuvé, on déclare que celui qui l'a construit n'est pas un berger. Mais les cloches de l'église commencent à sonner, le curé va descendre. A-t-on tout préparé? le canot est voilé comme s'il était sur la mer. On a eu soin de réunir tous les agrès, jusqu'aux avirons, à l'ancre et au câble. Si quelque chose échappait à la bénédiction divine, c'est par là que l'embarcation périrait, comme Achille par son talon.

Deux jours auparavant j'avais fait une lâcheté, car c'est à moi que le canot appartient. *Une dame* avait désiré être marraine du canot. J'avais cédé à ce désir malgré quelque répugnance, car d'ordinaire j'ai toujours pris mes



M. Anthime, l'homme aux ichthyosaurus.

compères et mes commères parmi les pêcheurs. Une concession en avait amené une autre: j'avais voulu d'abord lui donner un marin pour compère, mais on avait assez mal dissimulé quelque répugnance, et on avait prétexté le désir d'être agréable à M. Anthime, l'homme aux ichthyosaurus, et j'allai lui en faire la proposition. Je ne le trouvai pas chez lui, et il vint me voir le soir; il y avait chez moi trois ou quatre personnes, et entre autres la commère désignée. J'expliquai à M. Anthime le but de ma visite. Il parut offensé et son nez devint cramoisi.

— En sommes-nous donc encore à ces momeries, me dit cet esprit fort, et l'empire de la superstition ne pourra-t-il jamais être détruit? Est-ce bien vous, monsieur Stephen, qui

devriez encourager par votre exemple de pareilles pratiques, et faire semblant de croire que quelques paroles prononcées par un prêtre pourront assurer les quelques planches sur lesquelles vous voulez vous confier aux hasards de la mer, contre la foudre et le vent et les vagues?

On s'était rassemblé autour du savant, et l'attention de l'auditoire l'animant, il continua sur ce ton et pérora pendant une bonne demi-heure contre les pratiques religieuses, les empiétements du clergé et la superstition, etc.

Quand je pensai le discours fini, j'essayai de lui répondre.—Mon cher monsieur, lui dis-je, ces gens-ci croient que le Dieu qui a fait la mer et qui lui a imposé ses limites s'est réservé sur elle quelque puissance, et qu'il peut à son gré exciter ou apaiser la tempête. Quelle preuve pourriez-vous donner du contraire, vous autres savants qui passez votre vie à prendre des effets pour des causes, et qui n'avez pas encore pu expliquer d'une façon satisfaisante le phénomène de la marée que vous attribuez à l'influence de la lune à cause de la coïncidence des phases de cette planète avec l'élévation et l'abaissement des eaux, sans prendre la peine de résoudre cette objection assez capitale : Comment se fait-il que la Méditerranée, qui semble être sous la lune comme l'Océan, n'en reçoive pas la même influence? quand deux charrettes marchent



Le baptême d'une barque de pêche.

l'une derrière l'autre sur la même route, ce n'est pas une démonstration que la première traîne la seconde, ou que la seconde pousse la première. Les phases de la lune, comme les marées de l'Océan, sont deux effets simultanés d'une cause encore inconnue. Mon cher monsieur, ajoutai-je, je n'ai pas la hardiesse de vouloir défendre Dieu et plaider en sa faveur par-devant votre tribunal. Mais parlons seulement de nos braves marins. Leur existence n'est pas semblable à la vôtre. Contre tous les accidents qui vous menacent dans la vie, un commissaire de police, le maire de la commune, le garde champêtre lui-même peuvent vous protéger. Mais à chaque instant le marin se trouve dans des dangers où toute la puissance humaine ne peut plus rien pour lui. Quand un navire est roulé par les vagues, démâté par le vent, entr'ouvert par les rochers, réunissez sur le rivage les empereurs, les rois, les princes, les magistrats, les ministres de toute la terre, ils ne pourront faire pour les sauver que des vœux stériles; toutes ces puissances, toutes ces majestés, tous ces terribles humains, ne pourront calmer les flots ni apaiser le vent cinq minutes plus tôt; comment voulez-vous que le marin en péril ne cherche pas plus haut un secours que les puissances de la terre ne peuvent lui donner! Je voudrais vous y voir, mon cher monsieur Anthime. Une seule fois, sur un bateau de pêche, je me suis trouvé dans un grand danger; nous étions à dix lieues de toute terre, la

tempête s'était soulevée avec tant de furie, qu'on n'avait pas eu le temps d'amener la grande voile qui nous aurait fait chavirer et qu'un matelot avait dû déchirer à coups de couteau. Nos mâts étaient brisés, notre gouvernail enlevé ; les lames balayaient le pont de telle sorte que nous nous attachions après les tronçons des mâts pour ne pas être emportés. Les pêcheurs qui montaient le bateau étaient des hommes expérimentés et qui avaient donné cent fois dans leur vie d'admirables preuves de courage ; c'étaient de plus des hommes d'une taille et d'une vigueur qui rappelaient les demi-dieux de l'antiquité. Ils luttèrent bravement et opiniâtrément contre la tempête; mais malgré leurs efforts, la barque dérivait fatalement vers un banc de rochers cachés sous l'eau, mais dont ils savaient bien la position. Elle allait s'y briser en éclats. Le patron, un homme de six pieds, debout à l'arrière, ôta son bonnet rouge de dessus ses cheveux gris, et dit d'une voix solennelle : — Maintenant, garçons, nous allons prier le bon Dieu et la bonne Vierge ! Tous ôtèrent comme lui leur bonnet de laine, et au milieu du bruit du bateau qui craquait, de la mer furieuse qui brisait, du vent qui sifflait, il prononça une courte prière.

La prière dite, on se remit à la besogne : avec des débris d'avirons on installa un gouvernail ; avec un morceau de mât on hissa un morceau de voile, et on recommença la lutte silencieusement et avec une force nouvelle. Mais le vent poussait toujours la barque vers les récifs; quand on voulait tourner le cap d'un autre côté, la voile retombait vide sur le mât. Nous n'étions plus qu'à quelques toises de l'endroit où nous devions nous briser, lorsque le patron, pour retarder l'événement plus que pour l'éviter, porta la barre de côté. O surprise ! ô joie ! cette fois la voile se gonfle, le vent a changé de direction ; la barque obéit à la main du patron, nous rasons les récifs sans les toucher, et trois heures après, aux acclamations de la foule pressée sur les jetées, nous entrions dans le port de Fécamp.

Comment prouveriez-vous aux pêcheurs qui montaient le Saint-Pierre que leur prière n'a été pour rien dans le changement de direction du vent? Et si vous pouviez le leur démontrer, quel avantage ressortirait-il pour eux de cette démonstration? Que leur donneriez-vous à la place de cette confiance et de cet espoir? Promettriez-vous de les aider dans le danger ? Leur conseilleriez-vous d'invoquer M. le ministre de la marine dans le naufrage?

M. Anthime s'en alla un peu fâché. Je revins à l'idée de prendre pour parrain mon vieil ami le pêcheur; la marraine se dit malade. Alors j'allai prier la fille d'un autre pêcheur, et mon premier projet se réalisa à ma grande joie. Pierre est le plus vieux marin de notre plage ; il a soixante-dix ans ; Marie n'a pas seize ans : deux âges respectables à l'égal l'un de l'autre, la belle et honnête vieillesse, la jeunesse innocente et fleurie. Au son des cloches, le curé arriva sur la plage ; un enfant de chœur portait la croix, un autre portait du blé, du sel et de l'eau bénite. Tout le monde se découvrit, et le prêtre chanta en latin : « Seigneur, vous domptez l'orgueil de la mer et vous calmez la violence des flots. » Puis il lut l'évangile où le Christ s'endort dans une barque assaillie par la tempête. Les disciples effrayés le réveillent. Jésus les réprimande de leur peu de foi, et commande de se calmer aux vents et à la tempête.

Puis il jeta sur le bateau le sel emblème de la sagesse, le blé signe de prospérité. Il prononça à haute voix le nom du canot, l'aspergea d'eau bénite, et remonta à l'église en recommençant les chants.

Alors on distribua des dragées aux assistants. . . .

. . . .

IV. UN ESPRIT FAIBLE.

Ce baptême m'en rappelle un autre.

Il y a quelques années, dans une petite commune qui n'est éloignée d'ici que de quelques lieues, il arriva un jour un très-beau monsieur, qui inscrivit sur le livre de l aubergiste son nom : baron ***. L'aubergiste se hâta d'expliquer aux pêcheurs ce que c'était qu'un baron, — un seigneur, une sorte de prince, quelqu'un de très-riche.— M. le baron ne méritait guère une telle définition qu'au dernier titre : c'était un baron de fabrique moderne, un baron de la Bourse. Il était arrivé depuis quelques jours et pensait à s'en aller dans la prévision de l'ennui, lorsqu'il apprit qu'on allait baptiser une barque de pêche qui venait d'être terminée. Il se fit expliquer la cérémonie, et eut la bonté de dire qu'il serait volontiers le parrain du bateau. L'aubergiste se hâta de lui répondre que les pêcheurs seraient comblés de joie de tant d'honneur, et se chargea d'aller leur en faire la proposition. Ce n'était pas aussi facile à arranger qu'il l'avait cru d'abord. Les pêcheurs ne partagèrent pas son enthousiasme. La fille du maître devait être marraine avec son fiancé, et on n'avait pas envie de rien changer à ce projet. Mais l'aubergiste insista ; il avait fort à cœur le festin splendide que ne pouvait manquer de lui commander à ce sujet M. le baron; et il usa de toute son influence. Cette influence est puissante ; il est mareyeur, c'est-à-dire qu'il achète aux pêcheurs leur poisson qu'il envoie vendre à Fécamp ou au Havre, ou qu'il expédie à Paris. De plus, il est membre du Conseil municipal de la commune. On finit par céder à ses instances. Il fut décidé que Léocadie, la fille du maître, resterait marraine, et que Césaire, le fiancé, céderait sa place à M. le baron.

Notre baron de la Chaussée-d'Antin avait quelques notions maritimes. Il avait lu quelques livres et avait fait partie de l'équipage d'une embarcation qui avait fait parler d'elle sur la Seine, entre Asnières et Saint-Ouen. Peut-être avez-vous rencontré quelquefois la *Néréide*, embarcation de 15 pieds, chargée de plus de cordages et de voiles qu'un vaisseau de ligne, toujours coquettement pavoisée et montée par une *équipe* de vrais loups de mer. Le baron y avait obtenu le grade d'enseigne ; mais on avait un peu murmuré à ce sujet contre les empiétements de l'aristocratie et les priviléges de la noblesse. Toujours est-il qu'il avait porté tout un été le suroüe et le caban des pêcheurs de morue, et le paletot et le cotillon que les marchands vendent un peu plus cher que neufs, mais tout rapiécés et tout tachés de goudron, aux véritables amateurs. Il avait commandé avec un porte-voix, et débité tous les mots anciens et nouveaux qui sont d'usage surtout sur la Seine, auprès de Paris. Il crut, en conséquence, ingénieux pour la cérémonie du baptême de revêtir son costume de pêcheur du banc de Terre-Neuve, qu'il avait apporté d'Asnières. Mais l'aubergiste se permit quelques respectueuses observations, et lui fit comprendre que les pêcheurs auraient tous leurs plus beaux vêtements, et que ceux qui ne seraient pas neufs, seraient au moins propres; que l'on s'attendait que M. le baron serait comme eux, et mettrait ses *hardes* et *morceaux* du dimanche, et que venir en vareuse sale et en cotillons tachés de goudron pourrait ressembler à du dédain, ce qui serait fort mal pris. M. le baron céda aux prières de l'aubergiste et s'habilla magnifiquement. La cérémonie eut lieu comme

elle vient d'avoir lieu pour mon canot, quoiqu'il s'agît d'une belle barque de pêche. M. le baron (de la finance) crut devoir marquer, par un sourire amer, pendant le baptême, qu'il ne partageait pas la superstition de ces bonnes gens. On n'y fit pas grande attention. Les dragées furent distribuées avec profusion; et, en résumé, on fut assez content du baron. Le baptême fini, on alla dîner. L'ordonnance du festin était telle, que jamais on n'avait rien vu de pareil dans le bourg. D'abord, on n'avait servi que du vin; mais le cidre fut énergiquement réclamé, et dut reparaître sur la table. Le baron fit de son mieux les honneurs du dîner, et il fit boire les pêcheurs le plus qu'il lui fut possible.

— Monsieur le baron, demanda le maître de la barque, nous n'avons pas bien entendu le nom que vous avez donné à M. le curé pour le bateau.

— Paméla. (Je ne vous dis pas ici le véritable nom que répéta M. le baron ***; je remplace par Paméla le nom très-connu d'une trop célèbre comédienne de Paris.

— Nous ne connaissons pas cette sainte-là, dit le patron.

— Aussi n'est-ce pas une sainte, reprit le baron.

— Est-ce le nom de votre mère? dit la femme du patron.

— Ou celui de votre sœur? demanda Césaire.

— Ou celui de votre fiancée? dit Léocadie.

— Rien de tout cela; c'est le nom de la plus charmante actrice de Paris. Elle rira bien quand elle saura qu'une barque de pêche a été baptisée sous son nom, ajouta avec mauvais goût le baron, qui croyait se faire applaudir.

— Une actrice! répéta le patron stupéfait. N'est-ce pas comme qui dirait une baladine, une sauteuse, une femme qui travaille sur un théâtre?

— Avec cette différence, reprit le baron, que celle-là a pour trois cent mille francs de diamants, et qu'au bois de Boulogne sa voiture éclipse les équipages des duchesses.

— Buvons à sa santé, poursuivit le parrain. Allons, garçons, remplissons les verres, mille tribords!

Presque tout le monde resta silencieux : quelques-uns, qui causaient entre eux, aux deux bouts de la table, n'avaient pas entendu ce qui venait de se dire; d'autres étaient déjà étourdis par le vin auquel ils ne sont pas habitués. Ces derniers seuls choquèrent bruyamment leurs verres avec celui du baron; mais les vieillards, les femmes et ceux qui avaient entendu et compris, laissèrent leurs verres pleins sur la table, et échangèrent des regards étonnés; le baron était à moitié gris lui-même.

— Allons, dit-il, comme dit la chanson normande :

Remplis ton verre vide,
Vide ton verre plein.
Ne garde jamais dans ta main
Ton verre ni vide ni plein.

Mes amis, voici le moment de chanter quelques chansons, et, par la sainte Barbe, vous verrez que je ne demeurerai pas en reste avec vous. Qui est-ce qui commence? Voyons, ma jolie commère, une petite chanson un peu gaie.

Léocadie hésita, puis se décida, et d'une voix tremblante, les yeux sur son assiette, elle commença un cantique à la Vierge,

Claire étoile de la mer,
Sauvez-nous dans le danger.

dont tout le monde répéta le refrain en chœur.

Quand elle eut fini, on commença à verser du vin de Champagne, qui fut généralement déclaré « un drôle de cidre. » Puis, le baron : Assez de cantiques comme ça, mille caronades! Des chansons de matelot, des chansons du gaillard d'avant, mille bombes! Du poivré!

On s'entre-regarda, et on désigna un vieux pêcheur qui avait servi dans le bataillon des marins de la garde impériale, comme le seul qui pût chanter une chanson un peu plus forte. Lui ne se fit pas prier. C'était une chanson assez gaie, mais fort honnête, dont le refrain fut également répété en chœur, avec un enthousiasme qui fit trembler les vitres.

A ce moment, en partie par l'habitude de laisser les hommes à table, en partie parce que le baron commençait à être trop attentif pour Léocadie, qu'il avait placée à côté de lui, la femme du patron donna le signal, et les femmes sortirent de la salle. M. le baron suivit quelque temps Léocadie du regard, mais s'apercevant que Césaire se disposait à la suivre :

— Mort et furie! Césaire, s'écria-t-il, ne sortez pas, ou vous serez porté comme déserteur, et buvons à ma filleule, la jolie et, j'espère, l'heureuse barque Paméla. Ah! la charmante personne que Paméla! Je l'ai vue boire trois bouteilles de vin de Champagne sans être plus émue que vous et moi. Mâts et cordages! elle fume des panatellas d'une façon ravissante. Je veux lui porter une pipe culottée par un des marins de la barque qui reçoit son nom. Mais, nom d'une espingole! on ne boit pas ici; on ne chante pas! Attention! je vais vous en chanter une bonne, une jolie, une vraie chanson de marin fini. Le baron vida son verre et entonna une chanson révoltante.—Eh bien, dit-il après le premier couplet, et le refrain? il faut reprendre le refrain en chœur avec moi. Deuxième couplet... Après le deuxième couplet, il attendit, mais personne ne répéta le refrain; au troisième couplet, les vieillards se levèrent et furent suivis des hommes d'un âge mûr. Bientôt tout le monde sortit, et il ne resta avec M. le baron que ceux d'entre les pêcheurs qui s'étaient enivrés, parlaient tous ensemble sans rien entendre, ou dormaient sur la table. M. le baron s'écria : Je ferai pendre les déserteurs à ma grande vergue, je le jure par mon sabre d'abordage; puis les yeux voilés, la langue épaissie, il s'endormit en murmurant le dernier couplet de sa chanson.

Pendant ce temps, dans la maison du patron de la barque, on était fort tourmenté. — Comment oserons-nous aller à la mer, en traînant un pareil nom à notre arrière, disaient-ils, nous qui y mettons toujours des noms de saints et de saintes, pour qu'ils nous protégent dans le danger et nous fassent faire une heureuse pêche?

A quelques jours de là, M. le parrain étant parti, on fit une demande à la douane pour obtenir autorisation de changer le nom de la barque; mais la douane est très-sévère pour ces changements de noms qui, outre une confusion inévitable, entraîneraient plusieurs autres inconvénients graves. Il n'y eut pas moyen de substituer un nom chrétien à celui de Paméla. Il y a plusieurs années de cela; ils disent que c'est un bateau maudit, et qu'ils n'ont jamais fait une bonne pêche avec. Je l'ai rencontré hier à la mer, et moi-même, ce nom m'a choqué en le voyant à cette place. Ils m'ont dit qu'ils étaient en marché pour le vendre à un pêcheur de Fécamp, mais qu'ils se garderaient bien de lui expliquer le nom.

Franchement (pour finir par où j'ai commencé), des hommes tels que ces braves pêcheurs ne sont-ils pas plus grands que des hommes tels que M. le parrain ***?

Alphonse KARR.

(Prochainement la 5e promenade ; Le fond de la mer.)

L'OUVERTURE DE LA CHASSE.



L'Ouverture de la Chasse, d'après le tableau de Buss.

Quand vous ouvrirez la chasse, dans quelques jours, avec les veneurs de votre connaissance, assurez-vous bien qu'il n'y a pas parmi eux un dessinateur de caricatures, et prenez garde à l'aventure arrivée à lord Felmouth, en compagnie du peintre Buss, auteur de ce charmant tableau.

Lord Felmouth avait soixante ans, aggravés par la goutte; son œil confondait un lapin avec un lièvre; et son oreille, un *lancer* avec un *hallali.* Il ne s'en croyait pas moins le premier tireur de l'Ecosse, et il invita le peintre Buss à ouvrir la chasse dans ses terres d'Altofshire.

L'artiste arrive avec ses amis, et l'on se met en campagne au point du jour.

Le châtelain marchait en avant, précédé de ses chiens d'arrêt, et suivi de plusieurs domestiques portant son fusil, sa gibecière, ses provisions de guerre et de bouche, etc. On eût dit qu'il allait exterminer tout le poil et toute la plume des trois royaumes.

Or, il n'extermina que ses chiens, ses valets, ses amis et lui-même; et il se fit ramener le soir dans une bonne voiture, après avoir achevé un lapereau, qui était venu tomber à demi mort au bout de son fusil.

— Eh bien! demanda-t-il au peintre, qui rentrait harassé, que rapportez-vous dans votre carnier, mon maître?

— Rien que ceci, répondit Buss, en montrant l'esquisse de son tableau; j'ai abattu ce gibier d'un coup de crayon, tandis que vous triomphiez de votre lapin.

Lord Felmoulth reconnut, dans le piquant dessin, ses chiens, son domestique et sa propre personne, si frappante, qu'il ne put la regarder sans rire. Le véhicule seul était ajouté pour donner à la *charge* un cachet de fantaisie.

— Ma foi, c'est un chef-d'œuvre! s'écria le veneur qui, chasse à part, était un homme d'esprit.

Il acheta d'avance le tableau de Buss, mit au crochet son fusil et son carnier, et n'invita plus l'artiste à l'ouverture, mais à la *clôture* de ses chasses.

Que les veneurs de sa force regardent notre gravure et suivent son prudent exemple.

C. de CHATOUVILLE.

LA SCIENCE EN FAMILLE.

UN VOYAGE EN BALLON (1).

(RÉPONSE A L'ÉNIGME DE JUILLET.)



Le jeu des ballons, d'après une ancienne estampe.

I. Mon ascension à Francfort. Le ballon, le gaz, les appareils, le lest. Un compagnon de voyage imprévu. Conversation en l'air. Anecdotes. A 800 mètres. Le cahier du jeune homme pâle. Images et caricatures. Des Rosiers et M. d'Arlandes. A 1,200 mètres. Effets atmosphériques. Le physicien Charles. Les systèmes. Blanchard. Guyton-Morveaux. M. Julien. M. Pétin. A 1,500 mètres. L'orage. Les grands personnages en ballon. La soupape. Les animaux curieux. Le navire aérien. Le jeu des ballons.

Au mois de septembre 1850 j'arrivais à Francfort-sur-le-Mein. Mon passage dans les principales villes d'Allemagne avait été brillamment marqué par des ascensions aérostatiques; mais, jusqu'à ce jour, aucun habitant de la Confédération ne m'avait accompagné dans mes promenades, et les belles expériences réussies à Paris par MM. Green, Godard et Poitevin n'avaient pu décider les graves Allemands à tenter les routes aériennes.

Cependant, à peine se fut répandue à Francfort la nouvelle de mon ascension prochaine, que trois notables de-

(1) Cet article complète, sous une forme dramatique, l'*Histoire des aérostats* insérée dans notre tome XVII, page 557.

mandèrent la faveur de m'accompagner. Deux jours après, nous devions nous enlever de la place de la Comédie. Je m'occupai immédiatement des préparatifs. Mon ballon, construit sur des proportions gigantesques, était en soie préparée avec la gutta-percha, substance inattaquable aux acides et aux gaz, et d'une imperméabilité absolue. Quelques accrocs sans importance furent reprisés : résultats inévitables de périlleuses descentes.

Le jour de notre enlèvement était celui de la grande foire de septembre, qui attire tant de monde à Francfort. Les appareils de remplissage se composaient de seize tonneaux rangés autour d'une large cuve hermétiquement fermée. Le gaz hydrogène, mis en liberté par le contact de l'eau, du fer et de l'acide sulfurique, passait des premiers réservoirs dans le second, et de là se répandait dans le globe immense qu'il gonflait peu à peu. Ces appareils fonctionnèrent toute la matinée, et, vers onze heures, le ballon fut rempli, mais seulement aux trois quarts; précaution indispensable, car, à mesure qu'on s'élève, les couches atmosphériques diminuent de densité, et le gaz, enfermé sous les bandes de l'aérostat, acquérant plus d'élasticité, en pourrait faire éclater les parois. Mes calculs m'avaient exactement fourni le cube de gaz nécessaire pour emporter mes compagnons et moi à des hauteurs considérables.

Nous devions partir à midi. C'était un coup d'œil magnifique que le spectacle de cette foule impatiente qui se pressait autour de l'enceinte réservée, inondait la place entière, se dégorgeait dans les rues environnantes, et tapissait les maisons de la place du rez-de-chaussée aux pignons d'ardoises ! Les grands vents des jours passés avaient fait silence; une chaleur accablante tombait du ciel sans nuages; pas un souffle n'animait l'atmosphère. Par un temps pareil, on pouvait redescendre à l'endroit même qu'on avait quitté.

J'emportais trois cents livres de lest réparties dans des sacs; la nacelle, entièrement ronde, de quatre pieds de diamètre sur trois de profondeur, était commodément installée; le filet de chanvre qui la soutenait s'étendait symétriquement sur l'hémisphère supérieur de l'aérostat; la boussole était en place, le baromètre suspendu au cercle de fer qui réunissait à huit pieds de l'esquif les cordages de support, l'ancre soigneusement parée...; nous pouvions partir.

Parmi les personnes qui se pressaient autour de l'enceinte, je remarquai un jeune homme à la figure pâle, aux traits agités. Sa vue me frappa !... C'était un spectateur assidu de mes ascensions dans plusieurs villes d'Allemagne. Son air inquiet et sa préoccupation extraordinaire ne le quittaient pas; il contemplait avidement la curieuse machine qui demeurait immobile à quelques pieds du sol, et restait silencieux entre tous ses voisins.

Midi sonna ! c'était l'instant... Mes compagnons de voyage ne paraissaient pas. J'envoyai au domicile de chacun d'eux, et j'appris que l'un était parti pour Hambourg, l'autre pour Vienne, et le troisième, encore plus peureux, pour Londres. Le cœur leur avait failli au moment d'entreprendre une de ces excursions qui, depuis les ingénieuses expériences des aéronautes actuels, sont dépourvues de tout danger. Comme ils faisaient en quelque sorte partie du programme de la fête, la crainte les avait pris qu'on ne les obligeât à l'exécuter fidèlement, et ils avaient fui loin du théâtre, à l'instant où la toile se levait... Leur courage était en raison inverse du carré de leur vitesse à déguerpir.

La foule, à demi déçue, hurla de colère et d'impatience. Je n'hésitai pas à partir seul. Pour rétablir l'équilibre entre la pesanteur spécifique du ballon et le poids des fardeaux à enlever, je remplaçai mes compagnons par de nouveaux sacs de terre et de sable, et je montai dans la nacelle. Les douze hommes qui retenaient l'aérostat par douze cordes fixées au cercle équatorial les laissèrent un peu filer entre leurs doigts; l'esquif fut soulevé à quelques pieds du sol... Il n'y avait pas un souffle de vent, et l'atmosphère, d'une pesanteur de plomb, semblait infranchissable.

— Tout est paré ! criai-je; attention !

Les hommes se disposèrent; un dernier coup d'œil m'apprit que nous étions convenablement arrimés.

— Attention !

Il se fit quelque remuement dans la foule, qui me parut envahir l'enceinte réservée.

— Lâchez tout!

Le ballon s'éleva lentement; mais j'éprouvai une commotion qui me renversa au fond de la nacelle. Quand je me relevai, je me trouvai face à face avec un voyageur imprévu, le jeune homme pâle.

— Monsieur, je vous salue bien ! me dit-il.

— De quel droit?...

— Suis-je ici?... Du droit que me donne l'impossibilité où vous êtes de me mettre à la porte.

J'étais abasourdi! son aplomb me décontenançait! et je n'avais rien à répondre !... Je le regardais, mais il ne prenait aucune garde à mon étonnement. Il continua :

— Un poids comme le mien dérange votre équilibre, monsieur? vous permettez...

Et, sans attendre mon assentiment, il délesta le ballon de deux sacs de terre qu'il vida dans l'espace.

— Monsieur, fis-je en prenant le seul parti possible, vous êtes venu..., bien ! vous resterez..., bien !... mais à moi seul appartient la conduite de l'aérostat.

— Monsieur, répondit-il, votre urbanité est toute française ; elle est du même pays que moi ! Je vous serre moralement la main que vous me refusez... Prenez vos mesures, agissez comme bon vous semble ; j'attendrai que vous ayez terminé...

— Pour...

— Pour causer avec vous.

Le baromètre était tombé à vingt-six pouces ; nous restions à peu près à six cents mètres de hauteur, et sur la ville : ce qui me servit à constater notre immobilité complète, car je ne pouvais en juger par nos drapeaux sans mouvement. Rien ne trahit le voyage horizontal d'un ballon ; c'est la masse d'air dans laquelle il est enclavé qui marche. Une sorte de chaleur trouble baignait les objets étalés sous nos pieds, et prêtait à leurs contours une indécision regrettable. L'aiguille de la boussole indiquait une légère tendance à marcher vers le sud.

J'examinai de nouveau mon compagnon... C'était un homme d'une trentaine d'années, simplement vêtu; la rude arête de ses traits dévoilait une énergie indomptable ; il paraissait fort musculeux. Tout entier à l'étonnement que lui procurait cette suspension silencieuse, il demeurait immobile, cherchant à distinguer les objets qui s'arrondissaient à sa vue.

— Fâcheuse brume ! fit-il, au bout de quelques instants.

Je ne répondis pas.

— Vous m'en voulez?... je ne pouvais payer mon voyage, il fallait bien monter par surprise.

— Personne ne vous prie de descendre !

— Vous me bourrez, reprit-il ; bah ! pareille chose est

arrivée aux comtes de Laurencin et de Dampierre, lorsqu'ils s'élevèrent à Lyon, le 15 janvier 1784. Un jeune négociant, nommé Fontaine, escalada la galerie, au risque de faire chavirer l'équipage !... Il accomplit le voyage, et personne n'en mourut !

— Une fois à terre nous nous expliquerons ! dis-je, piqué du ton léger avec lequel il me parlait.

— Bah ! ne songeons pas au retour !

— Croyez-vous donc que je tarderai à descendre ?

— Descendre ! fit-il avec surprise. Montons, alors !

Et avant que je pusse l'en empêcher, deux sacs de terre avaient été jetés par-dessus la nacelle, sans même être vidés !

— Monsieur ! dis-je avec colère.

— Je connais votre habileté, répondit-il posément ; vos belles ascensions ont fait du bruit. L'expérience est sœur de la pratique, mais elle est quelque peu cousine de la théorie, et j'ai fait de longues études sur l'art aérostatique. Ça m'a porté au cerveau, ajouta-t-il tristement en tombant dans une muette torpeur.

Le ballon, après s'être élevé, était demeuré stationnaire ; l'inconnu consulta le baromètre, et dit :

— Nous voici à 800 mètres ! Les hommes ressemblent à des insectes ! Voyez, je crois que c'est de cette hauteur qu'il faut toujours les considérer, pour juger sainement de leurs proportions morales ! La place de la Comédie est transformée en une immense fourmilière ; regardez la foule qui s'entasse sur les quais ; le Zeil diminue. Nous sommes au-dessus de l'église du Dom. Le Mein n'est déjà plus qu'une ligne blanchâtre qui coupe la ville, et ce pont, le Mein-Brucke, semble un fil jeté sur les deux rives du fleuve.

L'atmosphère s'était un peu refroidie.

— Il n'est rien que je ne fasse pour vous, mon hôte, dit mon compagnon. Si vous avez froid, j'ôterai mes habits, et je vous les prêterai.

— Merci !

— Nécessité fait loi. Donnez-moi la main, je suis votre compatriote. Vous vous instruirez dans ma compagnie, et ma conversation vous dédommagera de l'ennui que je vous ai causé.

Je m'assis, sans répondre, à l'extrémité opposée de la nacelle. Le jeune homme avait tiré de sa houppelande un volumineux cahier ; c'était un travail sur l'aérostation.

— Je possède, dit-il, la plus curieuse collection de gravures et caricatures faites à propos de nos manies aériennes. A-t-on admiré et bafoué à la fois cette précieuse découverte ! Nous n'en sommes heureusement plus à l'époque où les Mongolfier cherchaient à faire des nuages factices avec de la vapeur d'eau ; ni à ce gaz affectant des propriétés électriques ; qu'ils produisaient par la combustion de la paille mouillée et de la laine hachée.

— Voulez-vous donc diminuer le mérite des inventeurs ? répondis-je. N'était-ce pas beau d'avoir prouvé par l'expérience la possibilité de s'élever dans les airs ?

— Qui nie la gloire des premiers navigateurs aériens ? Il fallait un courage immense pour s'enlever au moyen de ces enveloppes si frêles, qui ne contenaient que de l'air échauffé ! D'ailleurs la science aérostatique a-t-elle donc fait un grand pas depuis les ascensions de Blanchard ? Voyez, monsieur.

Il tira une gravure de son recueil.

— Voici le premier voyage aérien entrepris par Pilâtre des Rosiers et le marquis d'Arlandes, quatre mois après la découverte des ballons. Louis XVI refusait son consentement à ce voyage ; deux condamnés à mort devaient tenter les premiers les routes aériennes. Pilâtre des Rosiers s'indigne de cette injustice, et, à force d'intrigues, obtient de partir ! On n'avait pas encore inventé cette nacelle qui rend les manœuvres faciles ; une galerie circulaire régnait autour de la partie inférieure et rétrécie de la mongolfière. Les deux aéronautes se tenaient sans remuer chacun à l'extrémité de cette galerie ; la paille mouillée qui l'encombrait leur interdisait tout mouvement ; un réchaud avec du feu était suspendu au-dessous de l'orifice du ballon ; lorsque les voyageurs voulaient s'élever, avec une longue fourche ils jetaient de la paille sur ce brasier, au risque d'incendier la machine, et l'air plus échauffé donnait au ballon une nouvelle force ascensionnelle. Les deux hardis navigateurs partirent le 21 novembre 1783, des jardins de la Muette, que le Dauphin avait mis à leur disposition. L'aérostat s'éleva majestueusement, longea l'île des Cygnes, passa la Seine à la barrière de la Conférence, et, se dirigeant entre le dôme des Invalides et l'Ecole militaire, s'approcha de Saint-Sulpice ; alors les aéronautes forcèrent le feu, s'élevèrent, franchirent le boulevard, et descendirent au delà de la barrière d'Enfer. En touchant le sol, le ballon s'affaissa et ensevelit quelques instants sous ses plis Pilâtre des Rosiers !

— Fâcheux présage, dis-je, tout intéressé à ces détails qui me touchaient de près.

— Présage de sa catastrophe, répondit l'inconnu avec tristesse. Vous n'avez rien éprouvé de semblable ?

— Rien.

— Bah ! les malheurs arrivent bien sans présage. Et il demeura silencieux.

Nous avancions dans le sud ; l'aiguille aimantée nous montrait Francfort qui fuyait sous nos pieds.

— Peut-être aurons-nous de l'orage, dit le jeune homme.

— Nous descendrons avant.

— Par exemple ! il vaut mieux monter, nous lui échapperons plus sûrement ; et deux sacs de terre s'en furent dans l'espace.

Le ballon s'enleva avec une certaine rapidité, et s'arrêta à 1,200 mètres. Un froid assez vif se fit sentir, et un léger bourdonnement me prit aux oreilles. Cependant les rayons du soleil tombaient ardemment sur le globe, et dilatant le gaz intérieur, lui donnaient une plus grande force ascensionnelle. J'étais stupéfait.

— Ne craignez rien, me dit le jeune homme. Nous avons 3,500 toises d'air respirable. Au surplus, ne vous préoccupez pas de ce que je fais.

Je voulus me lever, mais une main vigoureuse me cloua sur mon banc.

— Votre nom ? demandai-je.

— Mon nom ? que vous importe !

— J'ai l'honneur de vous demander votre nom !

— Je me nomme Erostrate ou Empédocle, à votre choix. Vous êtes-vous occupé de faire marcher la science aérostatique ?

Il parlait avec un sang-froid glacial, et je me demandais un peu à qui j'avais affaire.

— Monsieur, continua-t-il, on n'a rien inventé de nouveau depuis le physicien Charles. Quatre mois après la découverte des aérostats, il avait créé la soupape, qui permet de lâcher le gaz quand le ballon est trop plein, ou que l'on veut descendre ; la nacelle, qui permet de diriger utilement la machine ; le filet, qui contient le tissu du ballon et obvie à ce qu'il ne soit chargé d'un poids trop considérable ; le lest, qui sert à monter et à choisir le lieu d'atterrage ; l'enduit de caoutchouc, qui rend le tissu imperméable ; le baromètre, qui apprend la hauteur at-

teinte ; et enfin l'hydrogène qui, quatorze fois moins lourd que l'air, laisse parvenir aux couches atmosphériques les plus éloignées, et n'expose pas aux dangers d'une combustion aérienne. Le 1er décembre 1783, 300,000 spectateurs s'écrasaient autour des Tuileries. Charles s'enleva, et les soldats lui présentèrent les armes. Il fit neuf lieues en l'air, manœuvrant sa machine avec une habileté que n'ont pas dépassée les aéronautes actuels. Le roi le dota d'une pension de 2,000 livres, car alors on encourageait les inventions nouvelles ! En quelques jours, les souscriptions étaient couvertes, car chacun s'intéressait aux progrès de l'industrie !

L'inconnu était en proie à une violente agitation.

—Moi, monsieur, j'ai étudié; je me suis convaincu que les premiers aéronautes dirigeaient leurs ballons. Sans parler de Blanchard, dont les assertions peuvent être douteuses, à Dijon, Guyton-Morveaux, à l'aide de rames et de gouvernail, imprima à sa machine des mouvements sensibles, une direction marquée. Dernièrement, à Paris, un horloger, M. Julien, a fait à l'Hippodrome de convaincantes



Miolan, Janninet et Bredin, caricature du temps.

expériences, car à l'aide d'un mécanisme particulier, un appareil aérien, de forme oblongue, s'est manifestement dirigé contre le vent. M. Petin a juxtaposé quatre ballons à hydrogène, et au moyen de voiles disposées horizontalement et repliées en partie, espère obtenir une rupture d'équilibre qui, inclinant l'appareil, lui imprimera une marche oblique. Mais le moteur destiné à surmonter la résistance des courants, l'hélice, se mouvant dans un milieu mobile, demeurera sans succès. Moi, j'ai découvert le seul moyen de diriger les ballons, et pas une académie n'est venue à mon secours! pas une ville n'a rempli les listes de souscription! pas un gouvernement n'a voulu m'entendre! C'est infâme !

Il se débattait en gesticulant, et la nacelle éprouvait de violentes oscillations ; j'eus beaucoup de peine à le contenir. Cependant le ballon avait rencontré un courant plus rapide. Nous avancions dans le sud, à 1,200 mètres de hauteur, à peu près accoutumés à cette nouvelle température.

—Voici Darmstadt, me dit mon compagnon ; apercevez-vous son magnifique château? Cette chaleur d'orage fait osciller la forme des objets, et il faut un œil habile pour reconnaître les localités.

—Vous êtes certain que c'est Darmstadt?

— Sans doute, nous sommes à six lieues de Francfort.

— Alors il faut descendre!

— Descendre! Vous ne prétendez pas descendre sur les clochers, fit l'inconnu en ricanant.

— Non ; mais aux environs de la ville.

— Eh bien ! il fait trop chaud ; remontons un peu.

En parlant ainsi, il saisit des sacs de lest. Je me précipitai sur lui ; mais d'une main il me terrassa, et le ballon délesté atteignit 1,500 mètres.

— Asseyez-vous, fit-il, et n'oubliez pas que Brioschi, Biot et Gay-Lussac sont allés à 7,000 mètres établir de nouvelles lois scientifiques.

— Il faut descendre, repris-je en tentant la douceur ; l'orage se forme sous nos pieds et autour de nous; il ne serait pas prudent...

— Nous monterons plus haut que lui, et nous n'en avons pas peur. Quoi de plus beau que de régner au ciel, et de dominer ces nuages qui écrasent la terre ! N'est-ce point un honneur de naviguer sur les flots aériens ! Les plus grands personnages ont voyagé comme nous. La marquise et la comtesse de Montalembert, la comtesse de Podenas, Mlle La Garde, le marquis de Montalembert sont partis du faubourg Saint-Antoine pour ces rivages inconnus. Le duc de Chartres a déployé beaucoup d'adresse et de présence d'esprit dans son ascension du 15 juillet 1784 ; à Lyon, les comtes de Laurencin et de Dampierre ; à Nantes, M. de Luynes ; à Bordeaux, d'Arbelet des Granges; en Italie, le chevalier Andréani ; de nos jours, le duc de Brunswick ont laissé dans les airs la trace de leur gloire. Pour égaler ces grands personnages, il faut aller plus haut qu'eux dans les profondeurs célestes ! Se rapprocher de l'infini, c'est le comprendre !

La raréfaction de l'air dilatait considérablement l'hydrogène, et je voyais la partie inférieure de l'aérostat, laissée vide à dessein, se gonfler peu à peu et rendre indispensable l'ouverture de la soupape ; mais mon terrible compagnon ne semblait pas décidé à me laisser manœuvrer à ma guise. Je résolus de tirer en secret la corde de la soupape, pendant qu'il parlait avec animation; je craignais de deviner à qui j'avais affaire ! c'eût été trop horrible ! Il était environ une heure moins le quart, nous avions quitté Francfort depuis quarante minutes, et du côté du sud arrivaient contre le vent d'épais nuages prêts à se heurter contre nous.

— Avez-vous perdu tout espoir de faire triompher vos combinaisons? dis-je avec un intérêt fort intéressé.

— Tout espoir ! répondit sourdement l'inconnu. Blessé par les refus, les caricatures, ces coups de pied d'âne, m'ont achevé. C'est l'éternel supplice réservé aux novateurs ! Voyez ces caricatures de toutes les époques, dont mon portefeuille est rempli.

J'avais saisi la corde de la soupape, et m'inclinant sur ses œuvres, je lui dérobai mes mouvements. Il était à craindre cependant qu'il ne remarquât ce sifflement semblable à une chute d'eau que produit le gaz en fuyant.

— Que de plaisanteries faites sur l'abbé Miolan ! Il devait s'enlever avec Janninet et Bredin. Pendant l'opération le feu prit à leur mongolfière, et une populace igno-

rante la mit en pièces ! Puis la caricature des *animaux curieux* les appela *Miaulant*, *Jean Minet* et *Gredin*.

Le baromètre commençait à remonter, il était temps! Quelques grondements lointains roulaient dans le sud.

—Voyez cette autre gravure, continua-t-il, sans soupçonner mes manœuvres. C'est un immense ballon enlevant un navire, des châteaux forts, des maisons, etc. Les caricaturistes ne pensaient pas que leurs niaiseries deviendraient un jour des vérités ! C'est un grand vaisseau ; à gauche son gouvernail avec le logement des pilotes ; à la proue, maisons de plaisance, orgue gigantesque et canon pour appeler l'attention des habitants de la terre ou de la lune ; au-dessus de la poupe, l'observatoire et le ballon-chaloupe ; au cercle équatorial, le logement de l'armée ; à gauche le fanal, puis les galeries supérieures pour les promenades, les voiles, les ailerons ; au-dessous, les cafés et le magasin général des vivres. Admirez cette magnifique annonce : « Inventé pour le bonheur du genre humain, ce globe partira incessamment pour les échelles du Levant, et à son retour il annoncera ses voyages tant pour les deux pôles que pour les extrémités de l'occident. Il ne faut se mettre en peine de rien ; tout est prévu, tout ira bien ; il y aura un tarif exact pour tous les lieux de passage ; mais les prix seront les mêmes pour les contrées les plus éloignées de notre hémisphère ; savoir : 1,000 louis pour un desdits voyages quelconques. Et l'on peut dire que cette somme est bien modique eu égard à la célérité, à la commodité, et aux agréments dont on jouira dans ledit aérostat, agréments que l'on ne rencontre pas ici-bas ; attendu que dans ce ballon chacun y trouvera les choses de son imagination ; cela est si vrai, que, dans le même lieu, les uns seront au bal, les autres en station ; les uns feront chère exquise et les autres jeuneront ; quiconque voudra s'entretenir avec des gens d'esprit trouvera à qui parler ; quiconque sera bête ne manquera pas d'égal. Ainsi le plaisir sera l'âme de la société aérienne ! » Toutes ces inventions ont fait rire... Mais avant peu, si mes jours n'étaient comptés, on verrait que ces projets en l'air sont des réalités !

Nous descendions visiblement, il ne s'en apercevait pas !

—Voyez encore cette espèce de jeu de ballons ; il contient toute l'histoire de l'art aérostatique. Ce jeu, à l'usage des esprits élevés, se joue comme celui du juif ; il s'exécute avec des dés et des jetons du prix desquels on convient, et que l'on paye ou l'on reçoit, selon la case où l'on arrive.

— Mais, repris-je, vous paraissez avoir des documents précieux sur l'aérostation?

— Je suis moins savant que Dieu ! voilà tout ! Je possède toute la science possible dans ce monde. Depuis Phaéton, depuis Icare, depuis Architas, j'ai tout recherché, tout compulsé, tout compris ! Par moi, l'art aérostatique rendrait d'immenses services au monde, si Dieu me prêtait vie ! Mais cela ne sera pas.

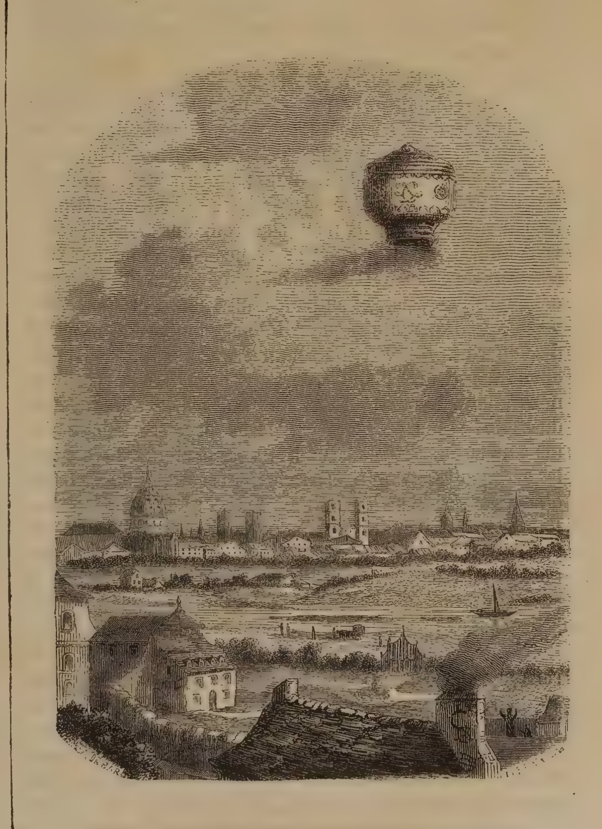
— Pourquoi?

— Parce que je me nomme Empédocle ou Erostrate !

II. La compagnie des aérostiers. La bataille de Fleurus. Les ballons sur la mer. Blanchard et Jefferies. Un drame comme on en voit peu. A 3,000 mètres. Le tonnerre sous nos pieds. Garnerin à Rome. Plus de boussole ! Les victimes de l'aérostation : Pilâtre. A 4,000 mètres. Plus de baromètre ! Chutes d'Olivari, de Mosment, de Bittorf, de Harris, de Sadler, de Mme Blanchard. Plus de soupape ! Ce qu'était mon compagnon. A 7,000 mètres. Zambecarri. Le ballon naufragé. Hauteurs incalculables. La nacelle renversée. Désespoir. Vertige. Chute. Dénoûment.

Je frissonnai ! Le ballon heureusement se rapprochait de terre ! Mais le danger est le même à 50 pieds comme à 5,000 mètres ! Les nuages avançaient !

— Rappelez-vous la bataille de Fleurus, et vous comprendrez l'utilité des aérostats ! Coutelle, par l'ordre du gouvernement, organisa une compagnie d'aérostiers ! Au siége de Maubeuge, le général Jourdan retira de tels services de ce nouveau mode d'observation, que deux fois par jour, et avec le général lui-même, Coutelle s'élevait dans les airs ; la correspondance entre l'aéronaute et les aérostiers qui retenaient le ballon, s'opérait au moyen de petits drapeaux blancs, rouges et jaunes ! Souvent des coups de carabine et de canon furent tirés sur le ballon, à l'instant qu'il s'élevait, mais sans résultat. Lorsque Jourdan se prépara à investir Charleroi, Coutelle se rendit près



Ascension de Pilâtre des Rosiers et du marquis d'Arlandes, à la Muette.

de cette place, s'enleva de la plaine de Jumet, et resta 7 ou 8 heures en observation avec le général Morelot. Les Autrichiens vinrent pour délivrer la ville, et une bataille eut lieu sur les hauteurs de Fleurus. Le général Jourdan proclama hautement les secours qu'il avait retirés des observations aéronautiques ! Eh bien ! malgré les services rendus à cette occasion, et pendant la campagne de Belgique, l'année qui avait vu commencer la carrière militaire des ballons, la vit aussi terminer ! Et l'école de Meudon, fondée par le gouvernement, fut fermée par Bonaparte, à son retour d'Egypte ! Qu'attendre de l'enfant qui vient de naître? avait dit Franklin. Mais l'enfant était né viable ! Il ne fallait pas l'étouffer !

L'inconnu courba son front sur ses mains, se prit à réfléchir quelques instants, puis, sans relever la tête, me dit :

— Malgré mes ordres, vous avez ouvert la soupape supérieure!

Je lâchai la corde.

— Heureusement, continua-t-il, nous avons encore deux cents livres de lest!

— Quels sont vos projets? dis-je avec effort.

— Vous n'avez jamais traversé les mers!

Je pâlis affreusement, la terreur me courait dans les veines!

— Il est fâcheux, dit-il, que nous soyons poussés vers la mer Adriatique! Ce n'est qu'un ruisseau! Plus haut, nous trouverons peut-être d'autres courants?

Et, sans me regarder, il délesta le ballon de quelques sacs de terre!

— Je vous ai laissé ouvrir la soupape, parce que la dilatation du gaz menaçait de crever le ballon! Mais n'y revenez pas!

J'étais anéanti.

— Vous connaissez la traversée de Douvres à Calais faite par Blanchard et Jefferies! C'est magnifique de détails! Le 7 janvier 1785, par un vent de N.-O., leur ballon fut rempli de gaz sur la côte de Douvres; une erreur d'équilibre, à peine furent-ils enlevés, les força à jeter leur lest pour ne pas retomber, et ils n'en gardèrent que 30 livres! Le vent ne fraîchissait pas, et ils avançaient lentement vers les côtes de France. La perméabilité du tissu fit peu à peu dégonfler l'aérostat, et au bout d'une heure et demie les voyageurs s'aperçurent qu'ils descendaient. — Que faire? dit Jefferies. — Nous ne sommes qu'aux trois quarts du chemin, répondit Blanchard, et peu élevés! En montant nous nous exposons à des vents contraires! — Jetons le reste du sable! — Le ballon reprit de sa force ascensionnelle, mais ne tarda pas à redescendre. Vers la moitié du voyage, les aéronautes se diminuèrent de livres et d'outils. Un quart d'heure après, Blanchard dit à Jefferies : Le baromètre? — Il monte! Nous sommes perdus; et cependant voilà les côtes de France! — Un grand bruit se fit entendre. — Le ballon est déchiré? dit Jefferies. — Non! la perte du gaz a dégonflé la partie inférieure du ballon! Mais nous descendons toujours! Nous sommes perdus! En bas toutes les choses inutiles! — Les provisions de bouche, les rames et le gouvernail furent jetés à la mer. Ils n'étaient plus qu'à 100 mètres de hauteur. — Nous remontons, dit le docteur. — Non, c'est l'élan causé par la diminution du poids! Pas un navire en vue. Pas une barque à l'horizon! A la mer nos vêtements! — Les malheureux se dépouillèrent, mais le ballon descendait toujours. — Blanchard, dit Jefferies, vous deviez faire seul ce voyage; vous avez consenti à me prendre; je me dévouerai! Je vais me jeter à l'eau, et le ballon soulagé remontera! — Non, non! c'est affreux! — Le ballon se dégonflait de plus en plus, et sa concavité faisant parachute, resserrait le gaz contre les parois et en augmentait la fuite! — Adieu, mon ami, dit le docteur! Dieu vous conserve! — Il allait s'élancer, quand Blanchard le retint. — Il nous reste une ressource! Nous pouvons couper les cordages qui retiennent la nacelle, et nous accrocher au filet! peut-être le ballon se relèvera-t-il. Tenons-nous prêts! Mais... le baromètre descend! Nous remontons! Le vent fraîchit! Nous sommes sauvés! — Les voyageurs aperçoivent Calais! Leur joie devient du délire; quelques instants plus tard, ils s'abattaient dans la forêt de Guines. Je ne doute pas, ajouta l'inconnu, qu'en pareille circonstance, vous ne prissiez exemple sur le docteur Jefferies!

Les nuages se déroulaient sous nos pieds en cascades éblouissantes; le ballon jetait de grandes ombres sur cet entassement de nuées, et s'enveloppait comme d'une auréole! Le tonnerre mugissait sous nos pieds! Tout cela était effrayant!

— Descendons! m'écriai-je.

— Descendre, quand le soleil est là, qui nous attend! A bas les sacs! Et il délesta le ballon de plus de 50 livres! A 3,000 mètres, nous demeurâmes stationnaires. L'inconnu parlait sans cesse, mais je l'entendais à peine; j'étais dans une prostration complète, tandis qu'il semblait dans son élément.

— Avec un bon vent, nous irions loin, mais il m'importe surtout d'aller haut!

— Nous sommes perdus!

— Dans les Antilles, il y a des courants d'air qui font cent lieues à l'heure! Lors du couronnement de Napoléon, Garnerin lança un ballon illuminé de verres de couleurs, à onze heures du soir! Le vent soufflait du N.-N.-O.; le lendemain au point du jour, les habitants de Rome saluaient son passage au-dessus du dôme de Saint-Pierre! Nous irons plus loin!

J'entendais à peine, tout bourdonnait autour de moi! Une trouée se fit dans les nuages!

— Voyez cette ville, mon hôte, dit l'inconnu! C'est Spire! Pas autre chose!

Je n'osai guère me pencher en dehors de la nacelle. Cependant j'aperçus un petit entassement noirâtre. C'était Spire. Le Rhin, si large, ressemblait à un ruban déroulé; les grandes routes, à des cordons. Au-dessus de notre tête, le ciel était d'un azur foncé; j'étais engourdi par le froid; les oiseaux nous avaient abandonnés depuis longtemps; dans cet air raréfié leur vol eût été impossible. Nous étions seuls dans l'espace, et moi en présence d'un homme étrange!

— Il est inutile que vous sachiez où je vous mène, dit-il, et il lança la boussole dans les nuages. C'est une belle chose qu'une chute. Vous savez que l'on compte peu de victimes depuis Pilatre des Rosiers, jusqu'au lieutenant Gale, et c'est toujours l'imprudence qui causa les malheurs. Pilatre des Rosiers partit avec Romain, de Boulogne, le 13 juin 1785. A son ballon à gaz il avait suspendu une mongolfière à air échauffé, afin de s'affranchir sans doute de perdre du gaz, ou de jeter du lest. C'était mettre un réchaud sous un tonneau de poudre. Les imprudents arrivèrent à 400 mètres, et furent pris par les vents opposés qui les rejetaient en pleine mer. Pour descendre, Pilatre voulut ouvrir la soupape de l'aérostat; mais la corde de cette soupape se trouva engagée dans le ballon et le déchira tellement qu'il se vida en un instant; il tomba sur la mongolfière, la fit tournoyer et entraîna les imprudents qui se brisèrent en quelques secondes. C'est effroyable, n'est-ce pas? me dit l'inconnu en me secouant de ma torpeur.

Je ne pus répondre que ces mots :

— Par pitié, descendons! Les nuages nous pressaient de toutes parts, et d'effroyables détonations, qui se répercutaient dans la cavité de l'aérostat, se croisaient autour de nous.

— Vous m'impatientez! dit-il. Vous ne saurez plus si nous montons ou si nous descendons!

Et le baromètre alla rejoindre la boussole avec quelques sacs de terre. Nous devions être à 4,000 mètres de hauteur! Quelques glaçons s'attachaient aux parois de la nacelle, et une sorte de neige fine me pénétrait jusqu'aux os! Cependant un effroyable orage éclatait sous nos pieds! Nous étions plus haut que lui.

— N'ayez pas peur, disait mon étrange compagnon; il

n'y a que les imprudences qui fassent des victimes. Olivari, qui périt à Orléans, s'enlevait dans une mongolfière en papier; sa nacelle, suspendue au-dessous du réchaud, et lestée de matières combustibles devint la proie des flammes! Olivari tomba et se tua. Mosment s'enlevait à Lille, sur un plateau léger; une osc llation lui fit perdre l'équilibre. Mosment tomba et se tua. Bittorf, à Manheim, vit son ballon de papier s'enflammer dans les airs! Bittorf tomba et se tua. Harris s'éleva dans un ballon mal construit, dont la soupape trop grande ne put se refermer. Harris tomba et se tua. Sadler, privé de lest par son long séjour dans l'air, fut entraîné sur la ville de Boston, et heurté contre les cheminées; Sadler tomba et se tua. Coking descendit avec un parachute convexe qu'il prétendait perfectionné! Coking tomba et se tua. Eh bien, je les aime, ces nobles victimes de leur courage! et je mourrai comme elles! Plus haut! plus haut!

Tous les fantômes de cette nécrologie me passaient devant les yeux! La raréfaction de l'air et les rayons du soleil augmentaient la dilatation du gaz; le ballon montait toujours! Je voulus ouvrir machinalement la soupape; mais l'inconnu en coupa la corde à quelques pieds au-dessus de ma tête. J'étais perdu!

— Avez-vous vu tomber Mme Blanchard? me dit-il. Je l'ai vue, moi! oui, moi! J'étais au Tivoli le 6 juillet 1819. Mme Blanchard s'élevait dans un ballon de petite taille, pour épargner les frais de remplissage; elle était obligée alors de le gonfler entièrement, et le gaz fusait par l'appendice inférieur, laissant sur sa route une véritable traînée d'hydrogène. Elle emportait, suspendue au-dessous de sa nacelle par un fil de fer, une sorte d'auréole d'artifice qu'elle devait enflammer. Maintes fois elle avait répété cette expérience. Ce jour-là, elle enlevait, de plus, un petit parachute lesté par un artifice terminé en boule à pluie d'argent. Elle devait lancer cet appareil après l'avoir enflammé avec une lance à feu toute préparée à cet effet. Elle partit. La nuit était sombre. Au moment d'allumer son artifice, elle eut l'imprudence de faire passer la lance à feu sous la colonne d'hydrogène qui fuyait du ballon. J'avais les yeux fixés sur elle. Tout à coup, une lueur inattendue éclaire les ténèbres. Je crus à une surprise de l'habile aéronaute. La lueur grandit, disparut soudain et reparut au sommet de l'aérostat sous la forme d'un immense jet de gaz enflammé. Cette clarté sinistre se projetait sur le boulevard et sur tout le quartier Montmartre. Alors je vis la malheureuse se lever, essayer deux fois de comprimer l'appendice du ballon pour éteindre le feu, puis s'asseoir dans sa nacelle et chercher à diriger sa descente; car elle ne tombait pas. La combustion du gaz dura plusieurs minutes. Le ballon, s'amoindrissant de plus en plus, descendait toujours, mais ce n'était pas une chute! Le vent soufflait du N.-O., et le rejeta sur Paris. Alors, aux environs de la maison no 16, rue de Provence, il y avait d'immenses jardins. L'aéronaute pouvait y tomber sans danger. Mais, fatalité! le ballon et la nacelle portent sur le toit de la maison! Le choc fut léger. A moi! crie l'infortunée! J'arrivais dans la rue à ce moment. La nacelle glissa sur le toit, rencontra un crampon de fer. A cette secousse, Mme Blanchard fut lancée hors de sa nacelle et précipitée sur le pavé! Elle se tua!

Ces histoires de funeste augure me glaçaient d'horreur! L'inconnu était debout, tête nue, cheveux hérissés, yeux hagards!

Plus d'illusion possible. Je voyais enfin l'horrible vérité. J'avais affaire à un fou!

Il jeta la moitié du lest, et nous dûmes être emportés à 7,000 mètres de hauteur! Le sang me sortait par le nez et par la bouche!

— Qu'y a-t-il de plus beau que les martyrs de la science? ils sont canonisés par la postérité!!

Je n'entendais plus. L'inconnu regarda autour de lui avec horreur et s'agenouilla à mon oreille:

— Le 7 octobre 1804, le temps parut se lever un peu; les jours précédents, le vent et la pluie n'avaient pas cessé! Mais l'ascension annoncée par Zambecarri ne pouvait se remettre! Ses ennemis idiots le bafouaient déjà! Il fallait partir pour sauver de la risée publique la science et lui. C'était à Bologne! Personne ne l'aidait au remplissage de son ballon; ce fut à minuit qu'il s'enleva, accompagné d'Andréoli et de Grossetti! Le ballon monta lentement; il avait été troué par la pluie, et le gaz fusait. Les trois intrépides voyageurs ne pouvaient observer l'état du baromètre qu'à l'aide d'une lanterne sourde. Zambecarri n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures; Grossetti était aussi à jeun. — Mes amis, dit Zambecarri, le froid me saisit, je suis épuisé! je vais mourir; — et il tomba inanimé dans la galerie. Il en fut de même pour Grossetti. Andréoli seul restait éveillé Après de longs efforts, il parvint à secouer Zambecarri de son engourdissement. — Qu'y a-t-il de nouveau? Où allons-nous? D'où vient le vent? Quelle heure est-il? — Il est deux heures! — Où est la boussole? — Renversée! Grand Dieu! la bougie s'éteint! — Elle ne peut plus brûler dans cet air raréfié, dit Zambecarri! — La lune n'était pas levée; l'atmosphère était plongée dans une ténébreuse horreur. — J'ai froid, j'ai froid! Andréoli. Que faire? — Les malheureux descendirent lentement à travers une couche de nuages blanchâtres. — Chut! dit Andréoli; entends-tu? — Quoi? répondit Zambecarri. — Un bruit singulier! — Tu te trompes! — Non! — Voyez-vous ces voyageurs au milieu de la nuit, écoutant ce bruit incompréhensible! Vont-ils se heurter contre une tour? Vont-ils être précipités sur des toits? — Entends-tu? On dirait le bruit de la mer! — Impossible! — C'est le mugissement des vagues! — C'est vrai! — De la lumière! de la lumière! — Après cinq tentatives infructueuses, Andréoli en obtint. Il était trois heures! Le bruit des vagues se fit entendre avec violence; ils touchaient presque à la surface de la mer! — Nous sommes perdus! cria Zambecarri, et il se saisit d'un gros sac de lest. — A nous! cria Andréoli. — La nacelle touchait l'eau, et les flots leur couvraient la poitrine! — A la mer les instruments, les vêtements, l'argent! — Les aéronautes se dépouillèrent entièrement. Le ballon délesté s'enleva avec une rapidité effroyable! Zambecarri fut pris d'un vomissement considérable. Grossetti saigna abondamment. Les malheureux ne pouvaient parler, leur respiration était courte! Le froid les saisit, et en un moment ils furent couverts d'une couche de glace. La lune leur parut rouge comme du sang! Après avoir parcouru ces hautes régions pendant une demi-heure, la machine retomba dans la mer! Il était quatre heures du matin: les aéronautes naufragés avaient la moitié du corps dans l'eau, et le ballon, faisant voile, les traîna pendant plusieurs heures. Au point du jour, ils se trouvèrent vis-à-vis de Pesaro, à quatre milles de la côte; ils y allaient aborder, quand un coup de vent les rejeta en pleine mer! Ils étaient perdus! Les barques épouvantées fuyaient à leur approche! Heureusement, un navigateur plus instruit les accosta, les hissa à bord, et ils débarquèrent à Ferrada! C'était affreux! Mais Zambecarri était un brave! A peine remis de ses souffrances, il recommença ses ascensions! A l'une d'elles, il se heurta contre un arbre, sa lampe à esprit-de-vin se répandit sur ses vêtements et les enflamma; il fut couvert de feu; sa

machine commençait à s'embraser, quand il put redescendre à demi brûlé! Le 21 septembre 1812, il fit une autre ascension à Bologne; son ballon s'accrocha à un arbre; sa lampe y mit le feu! Zambecarri tomba et se tua! Et en présence de ces hauts faits, nous hésiterions encore! Non! Plus nous irons haut, plus la mort sera glorieuse!

Le ballon entièrement délesté, nous fûmes emportés à des hauteurs inabordables! L'aérostat vibrait dans l'atmosphère; le moindre bruit faisait éclater les voûtes célestes; le globe, le seul objet qui frappât ma vue dans l'immensité, semblait prêt à s'anéantir, et au-dessus de nous les hauteurs du ciel se perdaient dans les ténèbres profondes!



La bataille de Fleurus. Le ballon lancé devant Charleroy.

Je vis l'individu se dresser devant moi!

— Voici l'heure! me dit-il. Il faut mourir! Nous sommes rejetés par les hommes! Ils nous méprisent! écrasons-les!

— Grâce! fis-je.

— Coupons ces cordes! que cette nacelle soit abandonnée dans l'espace! La force attractive changera de direction, et nous aborderons au soleil!

Le désespoir me galvanisa! je me précipitai sur le fou, nous nous prîmes corps à corps, et une lutte effroyable se passa! Mais j'étais terrassé! et tandis qu'il me maintenait sous son genou, il coupait les cordes de l'esquif!

— Une! fit-il.

— Grâce! mon Dieu.

— Deux! trois!

Une corde de plus, et la nacelle n'était soutenue que d'un côté! Je fis un effort surhumain, je me redressai et repoussai vivement cet insensé.

—Quatre! dit-il.

La nacelle culbuta! Je m'accrochai instinctivement aux cordages qui tenaient l'esquif, et montai avec rage sur le côté supérieur.

L'inconnu avait disparu dans l'espace!

Le ballon fut enlevé en un clin d'œil à une hauteur incommensurable! Un horrible craquement se fit entendre. Le gaz trop dilaté avait crevé l'enveloppe! Je fermai les yeux. Quelques instants après, une chaleur humide me ranima; j'étais au milieu de nuages en feu! Le ballon tournoyait avec un vertige effrayant! je me sentais défaillir! Pris par le vent, je faisais cent lieues à l'heure dans ma course horizontale; les éclairs se croisaient autour de moi!

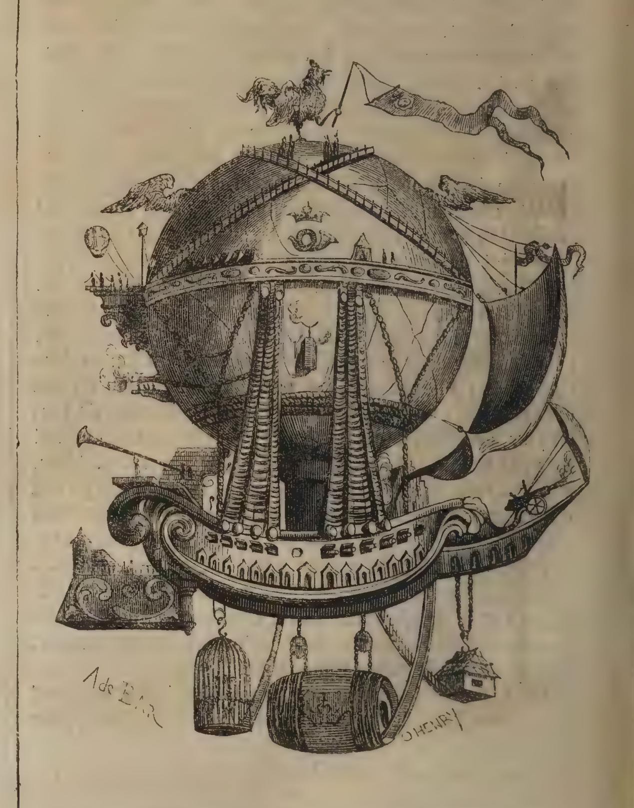
Cependant ma chute n'était pas rapide. Quand je rouvris les yeux, j'aperçus la campagne! j'étais à deux milles de la mer, l'ouragan m'y poussait avec force. J'étais perdu, quand une secousse brusque me fit lâcher prise; mes mains s'ouvrirent, une corde glissa rapidement entre mes doigts, et je me trouvai à terre! C'était la corde de l'ancre qui, balayant la surface du sol, s'était prise dans une crevasse! Je m'évanouis, et mon ballon délesté, reprenant son essor, alla se perdre au delà des mers!

Quand je revins à moi, j'étais couché chez un paysan, à Harderwick, petite ville de la Gueldre, à quinze lieues d'Amsterdam, sur les bords du Zuyderzée!

Un miracle m'avait sauvé! Mais mon voyage n'avait été qu'une série d'imprudences auxquelles je n'avais pu parer!

Que ce terrible récit, en instruisant ceux qui me lisent, ne décourage donc pas les explorateurs des routes de l'air!

JULES VERNE.



Le navire aérien (Voir le texte ci-dessus).

LA NOUVELLE ÉGLISE DE SAINTE-CLOTILDE, A PARIS.



La nouvelle église et la place de Sainte-Clotilde, à Paris.

Nos lecteurs nous sauront gré de devancer tous les journaux pour leur donner une vue d'ensemble de cette belle église gothique, qui s'achève à Paris, sur l'ancien terrain de Bellechasse. Notre gravure représente l'édifice et la place de Sainte-Clotilde, tels qu'ils s'offriront aux regards après les travaux terminés. Nous devons cette bonne fortune au savant et habile architecte, qui a bien voulu communiquer ses plans à M. Breton, notre dessinateur. A l'époque de l'inauguration, dans notre prochain volume sans doute, nous ferons graver l'intérieur du monument, et nous en donnerons l'histoire complète et la description *de visu*, — non sans dire à la population parisienne, avec M. Jules de Francheville :

Dans ce jour où l'aurore, ainsi qu'une auréole,
De Clotilde viendra décorer la coupole,
Souviens-toi de ces temps, beaux jours de ton berceau,
Où Clotilde, au combat, releva ton drapeau.
Sur son autel dressé par la reconnaissance,
Célèbre, ce jour-là, le jour de ta naissance;
Ce jour, noble à jamais, où, fondant ta splendeur,
Une sainte, en priant, t'apporta la grandeur;
Où Clovis, invoquant le Ciel dans sa souffrance,
Créa d'un mot : « *Je crois!* » le royaume de France!

CONTES EN FAMILLE (1).

LES AVENTURES DU PETIT MAURICE.

DRAGON.

Il se mit à courir dans la campagne, ne sachant où il allait, et ne cherchant qu'à gagner pays, afin de se mettre hors d'atteinte. Il n'avait pas encore passé d'aussi cruels moments; l'isolement où le laissait l'absence de Dragon doublait sa tristesse et sa crainte. — Mon père ! mon père ! disait-il par intervalles; et les sanglots étouffaient sa voix. Le cœur et l'esprit étaient bien malades, le corps ne se portait pas mieux; le sommeil et la fatigue accablaient Maurice. Aussi, levant les yeux au ciel vers la lune paisible, laissait-il échapper de temps en temps l'exclamation familière à ceux qui souffrent : — Mon Dieu ! mon Dieu !... Les rayons de la lune arrivaient comme des traits de flamme jusqu'à ses prunelles humides, et l'enfant, tout en poursuivant sa course errante, levait les mains vers le ciel.

Arrivé dans une prairie qui formait comme un petit vallon et qui offrait une retraite plus sûre que tous les lieux où il avait passé jusque-là, il fut averti par une odeur de fumée, et bientôt par une faible clarté, qu'un feu laissé par des campagnards brûlait encore. Il remercia la Providence du précieux secours qu'elle lui envoyait. Il accourut à la lueur de la flamme; il trouva encore auprès de quoi la ranimer. Et d'abord, il sécha du mieux qu'il put sa chaussure et ses vêtements trempés de rosée ; ensuite il se coucha près du feu, et, cette fois, l'excès de la fatigue l'endormit profondément.

Laissons-le quelques moments à ses rêves plus doux que sa vie, et sachons ce que devenait, dans l'intervalle, son compagnon de voyage. Dragon, toujours dévoué, toujours fidèle, malgré les justes sujets de jalousie que les chiens savants lui avaient donnés, ne dormait jamais bien s'il n'était pas à côté de son maître. On lui avait pourtant donné de la litière fraîche ; il était dans une écurie bien chaude, blotti dans un coin, à côté des chevaux, sous le lit suspendu où le palefrenier venait de grimper. Cela ne pouvait suffire à un cœur tel que le sien. — Où est Maurice ! que devient-il! pourquoi nous a-t-on séparés?... Il se demandait bruyamment toutes ces choses, en poussant des gémissements aigus. Le palefrenier essaya de lui imposer silence, et n'obtint que de légères pauses; les plaintes recommençaient bientôt de plus belle. L'homme, impatienté, en vint aux moyens de rigueur; ce fut un vacarme nouveau ; les chevaux hennissaient, s'agitaient, trépignaient; enfin personne ne dormait dans l'écurie, parce que Dragon était séparé de Maurice.

Les nuits des palefreniers ne sont pas longues et veulent être bien employées. Celui-ci, perdant enfin patience, ouvrit la porte à l'hôte incommode, et lui dit, en le congédiant d'un coup de pied : — Va dormir où tu voudras ! Dragon reçut le coup de pied sans se plaindre ; il aurait payé plus cher la liberté. Une fois dans la cour, il fut bientôt sur la trace de son maître, dans le jardin, dans le verger, dans la campagne ; il ne fit pas fausse route un seul instant.

Qu'on s'imagine quels furent ses transports de joie, ses turbulentes caresses, quand il eut retrouvé, réveillé, salué son cher ami ! Maurice sentit d'abord plus de frayeur que de plaisir; il craignit que Dragon ne fût pas seul. Il s'assit; il prêta quelque temps l'oreille, sans répondre aux témoignages d'amitié que le pauvre animal lui prodiguait : enfin, s'étant assuré que personne ne paraissait, il répara sa première froideur, et rendit à son bon chien caresses pour caresses. Il y en eut de part et d'autre pour longtemps.

LE CHAUDRONNIER AMBULANT.

Les voilà de nouveau maîtres d'eux-mêmes et prêts à courir de nouvelles aventures. Maurice, tout entier à la joie d'avoir retrouvé son chien, n'eut pas l'idée qu'il pouvait s'être abusé dans la nouvelle escapade qu'il venait de faire. Si prompt à se livrer à ce perfide Frisqnet, il s'était dérobé précipitamment au bien qu'un honnête homme voulait lui faire. Une frayeur déraisonnable l'avait égaré, et il allait payer par de cruelles traverses cette nouvelle étourderie.

Il se remit en chemin dès le point du jour, décidé à s'informer exactement, dans le prochain village, de la route qu'il devait suivre pour aller en Savoie. Après cinq ou six heures de marche, il arrive dans une petite bourgade, et la première personne qu'il vit fut un chaudronnier ambulant, de ceux qui étament les casseroles et fondent aussi la vaisselle d'étain. Cet homme avait établi son usine portative à l'abri d'une muraille. Un trou en terre était plein de charbons ardents; le soufflet, fixé à côté, animait déjà ce brasier, sous l'impulsion que le pied de l'artisan lui imprimait. Quant à ses mains, elles étaient occupées dans ce moment au service de sa bouche. Le chaudronnier déjeunait; son pain bis, presque aussi noir que ses mains, et un plat de bœuf fricassé aux oignons,

(1) Voyez notre dernière livraison.

excitèrent la convoitise du couple affamé. L'homme s'en aperçut, et n'eut pas de peine à retenir le jeune voyageur pour le faire jaser. Quand il sut en gros l'histoire de Maurice, il redoubla de prévenances, et lui dit : — Deux étrangers qui se rencontrent loin de chez eux sont deux frères, et ne doivent pas manquer de s'entre-secourir. Je te propose, mon ami, ce qu'on peut offrir de mieux à un honnête garçon, du travail et du pain. Tu as encore, à ce que j'entends, un long voyage à faire, et tu manques d'argent; reste seulement une semaine avec moi, je te nourrirai, et je te donnerai quinze sous par jour. Avec cela tu auras ensuite de quoi aller loin, sans rien demander à personne. Maurice fit entendre qu'il craignait d'être reconnu. Là-dessus, le chaudronnier tira d'une petite voiture, qui lui servait de magasin, un bonnet de laine grise saupoudré de charbon ; il affubla le petit bonhomme d'un grand tablier de cuir, lui dit de se barbouiller un peu le visage et les mains, et l'assura qu'avec ces précautions il pourrait échapper à toutes les recherches de la police.

Maurice aurait dû se défier d'un homme qui se prêtait si complaisamment à ce qu'il voulait; mais saurons-nous mieux que lui ne pas nous livrer à qui nous flatte?... Voilà le fils de Gerbin qui a changé de maître et de métier. Il se disait avec satisfaction : — Cette fois, du moins, je fais un travail honnête; les casseroles et le charbon pourront me salir les mains, sans que j'en sois moins estimable. J'ai ouï dire à mon père :

Dans le travail l'âme s'épure;
Poussière aux mains n'est pas souillure.

Pendant que je serai caché sous ce tablier, on cessera de s'occuper de moi dans les environs, et, au bout de quelques jours, avec une bourse bien garnie de sous honnêtement gagnés, je partirai tout de bon pour aller rejoindre mon père. Que je serais heureux si je n'avais plus besoin d'aumônes !

A peine entré en fonctions, Maurice fut invité à déjeuner. Il trouva que son maître savait fort bien vivre, de débuter ainsi avec lui. Dragon eut pour sa part quelques restes. Cette première affaire expédiée, l'enfant et le chien commencèrent leur service ; ils allèrent ensemble quêter l'ouvrage dans le bourg. L'honnête figure du petit garçon, ses grands yeux bleus, qui brillaient plus vifs sur sa figure noircie, lui gagnèrent la bienveillance de toutes les ménagères. Pas une maison où l'on ne sût trouver quelque ustensile à refondre ou à réparer. Maurice imagina d'en faire porter une part au docile Dragon. Les casseroles lui battaient les flancs, retenues les unes aux autres par des ficelles.

Ce fut pour les quêteurs un nouveau moyen de succès. On trouva le chien aussi intéressant que le maître ; tous deux en firent meilleure chère, et leur nourriture ne coûta guère à Pierral. C'était le nom du chaudronnier. Dragon se refaisait de ses longues privations ; car il va sans dire que Frisquet l'avait traité fort maigrement, et, depuis sa sortie du village, il n'avait pas fait, un seul jour, non plus que son maître, ses repas complets et réguliers. La petite ville fut un pays de cocagne pour les deux amis. Le chaudronnier, fort satisfait d'avoir trouvé des aides si utiles et si peu onéreux, porta à vingt-cinq sous par jour la paye de Maurice. Il lui donna une petite bourse de cuir, et, chaque soir, il lui comptait régulièrement sa paye. Quel honnête homme que M. Pierral !

Il n'avait qu'un défaut, c'était de laisser l'ouvrage s'accumuler. Il renvoyait bien de temps en temps quelque chose ; mais ce n'était rien auprès de ce qui restait. On prenait cependant patience, parce que l'ouvrage était fait soigneusement ; et puis Maurice savait excuser son maître avec tant de gentillesse, qu'il n'y avait pas moyen de se fâcher.

L'INNOCENCE AFFLIGÉE.

Le septième jour était arrivé ; Maurice comptait avec joie cent soixante-quinze sous dans sa bourse, lesquels, ajoutés aux six qui lui restaient de la trouvaille, en faisaient cent quatre-vingt-un. Il se disait qu'avec cela il aurait pu aller au bout du monde ; et son cœur ne visait pas si loin.

— Et nos ustensiles? dirent les gens auxquels Maurice annonçait, dans la soirée, son départ pour le lendemain.

— Vos ustensiles? M. Pierral vous les rendra. Je viens de le quitter, parce que le sommeil me gagnait ; pour lui, il est encore à l'ouvrage. Ah ! quel rude travailleur!

Après cette explication, Maurice était allé se coucher. Il comptait revoir son maître le lendemain, mais seulement pour lui faire ses adieux et déjeuner avec lui encore une fois, pour finir, ainsi disait M. Pierral, comme ils avaient commencé.

Cependant M. Pierral, débarrassé de son petit ouvrier, en vint à l'exécution du projet pour lequel il s'était servi de lui. Nanti d'une masse de cuivre et d'étain pour une valeur considérable, il disparut pendant la nuit, aidé peut-être par quelque recéleur, qui le soulagea de son fardeau. On venait de constater sa fuite, lorsque Maurice sortait de son logement.

Les ménagères étaient furieuses. L'une saisit l'enfant par le bras et le secoue rudement ; l'autre le menace du poing ; une autre l'apostrophe dans les termes les plus durs. Maurice, consterné, témoigne une si vive douleur, que chez plusieurs la pitié remplace déjà la colère.

— S'il était coupable, s'écrie une voix, il ne serait pas au milieu de nous; il aurait suivi le voleur.

— N'importe ! disait une autre, il doit répondre du dommage ; c'est à lui que nous avons remis notre bien; qu'il nous le rende !

L'autorité crut devoir, à tout événement, s'assurer de sa personne, ne fût-ce que pour avoir son témoignage. Et voilà comme il était tombé dans le malheur qu'il redoutait le plus. Le fils de Gerbin était en prison, soupçonné de vol, ou comme complice ou comme fauteur. Il faut le dire cependant, Maurice poussa des cris de désespoir si déchirants, quand on le mena dans la maison d'arrêt, que toutes les bonnes gens le plaignirent. Plusieurs l'accompagnèrent; plusieurs s'affligeaient avec lui ou tâchaient de le rassurer. Le chien, qui avait partagé naguère avec son maître la faveur publique, faisait maintenant grand'pitié ; c'est qu'il n'y avait pas dans toute la ville de personne plus affligée. Quand on le vit marcher, la tête basse, auprès de Maurice, lui lécher les mains ou se précipiter sur lui, comme pour l'entraîner ou le délivrer, on s'attendrit encore davantage ; il fut résolu que les deux amis ne seraient pas séparés.

Dès qu'ils furent dans la chambre d'arrêt, le magistrat fit subir à l'enfant un premier interrogatoire. Il répondit avec assez de présence d'esprit, donna tous les détails qu'on voulut, cherchant de son mieux à éclairer la justice, qu'il était si intéressé à mettre sur la voie de la vérité. Il fit en même temps son histoire au magistrat, et demanda si on lui permettrait d'écrire à son père. On l'y autorisa, sous réserve que la lettre serait lue avant d'être expédiée. Maurice ne s'y refusa point, et il écrivit

la lettre suivante, se figurant sans doute qu'elle saurait trouver toute seule son chemin.

« Mon cher père, je t'écris cette lettre du fond de la prison où l'on m'a enfermé, et c'est d'abord pour te dire qu'il n'y a pas de ma faute, et que je suis bien innocent du cuivre et de l'étain. Mon cher père, j'ai été bien malheureux depuis ton départ; mais je ne suis pas coupable, je te le jure devant Dieu. Six jours après ton départ, notre cousine est tombée morte tout à coup; et, comme ceux qui m'avaient retiré chez eux, sans me demander si ça me plaisait, voulaient encore me séparer de Dragon, et le fusiller, quoiqu'il fût aussi innocent que moi-même, nous nous sommes sauvés du village, lui et moi, avec l'intention de te rejoindre le plus tôt possible. Jusqu'à présent cela nous a bien mal réussi; j'ai été trompé, égaré, et l'on m'a détourné de ma route. Mais j'ai trouvé aussi de bonnes gens qui ont eu soin de moi. Deux petites filles m'ont donné du lait de leur chèvre, avec des pommes de terre cuites sous la cendre. Le lendemain, Dragon et moi nous avons dîné chez un honnête paysan, qui nous a donné de bons conseils. J'ai eu le malheur de ne pas les suivre et d'en écouter ensuite de mauvais. Je ne veux pas te raconter tout ce qui m'est arrivé, il y en aurait pour trop longtemps. Ne crois pas que ce soit pour te cacher quelque chose. Bientôt, s'il plaît à Dieu, tu sauras tout de ma bouche. On m'assure qu'une personne innocente ne peut pas être condamnée; je serai donc bientôt libre, et j'irai t'embrasser mille et mille fois, pour réparer le temps perdu. Adieu, mon cher père, ne sois pas inquiet; je suis toujours ton fidèle et honnête fils,

« Maurice. »

Le dessus de la lettre portait ces mots: « A monsieur Denis Gerbin, maître maçon, en Savoie. »

On fit observer à l'enfant qu'avec cette adresse la lettre arriverait difficilement à destination. Il fut décidé qu'on écrirait au village que le père et le fils avaient quitté, afin d'avoir, s'il était possible, des renseignements plus précis.

Cependant Maurice se désolait dans sa prison. Quand il vit arriver le soir, sa tristesse redoubla. Il était assis dans un coin, et Dragon auprès de lui. L'enfant se rappelait avec tendresse le plaisir que ce fidèle compagnon avait eu à le retrouver, huit jours auparavant. — Et c'était, lui disait-il, pour me suivre en prison que tu courais après moi! C'est égal; quand tu l'aurais su, tu n'aurais pas couru moins vite.

LA CHASSE AUX FILOUS.

Tout à coup l'idée vint à Maurice que Dragon, qui l'avait si vite retrouvé, pourrait bien découvrir aussi maître Pierral, auquel il s'était accoutumé pendant les huit jours qu'ils avaient passés ensemble. Maurice avait heureusement exercé son chien à entendre ce nom; il avait amusé le chaudronnier en disant quelquefois à l'animal intelligent: — Où est Pierral? Et le chien courait à l'homme sur-le-champ. Aussitôt que cette idée lui fut venue à l'esprit dans sa triste demeure, Maurice, pour éprouver son chien, lui répéta la question. Dragon leva la tête brusquement, et se mit à flairer de tous côtés.

Persuadé que son idée était bonne, l'enfant fit demander le juge en grande hâte, disant qu'il avait une chose très-importante à lui communiquer. Le juge vint. Cette manière de poursuivre une enquête parut singulière; on y consentit cependant, et Maurice eut la permission de faire l'épreuve lui-même. Il sortit, bien accompagné, avec son chien. La nuit était sombre; cette sortie ne fut remarquée de personne. L'enfant demanda qu'on se rendît à la place où Pierral avait travaillé.

Quand on y fut, Maurice, après avoir caressé Dragon, lui dit vivement: — Où est Pierral? Le chien se mit en quête; il courut de plusieurs côtés, et revenait toujours à la même place. On n'attendait plus rien de lui. Maurice l'excitait cependant, l'animait de la voix, et répétait par moments la question qui ne manquait jamais d'exciter le chien et de lui donner un nouveau zèle. Enfin, il suivit une autre piste, et, après avoir tourné auprès de quelques maisons au bout de la ville, il rentra dans l'intérieur, se faufila par des rues écartées, pour s'arrêter obstinément devant une maison aux fenêtres de laquelle aucune lumière ne paraissait. Là, Dragon monta sur un perron extérieur, flaira, aboya avec opiniâtreté, et l'enfant assura que Pierral devait être là.

Le maître du logis mit la tête à la fenêtre; et, quand il sut de quoi il s'agissait, prenant le ton de mauvaise humeur d'un homme qu'on arrache au sommeil, il se fâcha, il refusa d'ouvrir sa porte; il parut vouloir se barricader. On lui représenta que cette conduite le rendrait plus suspect, et serait contre lui une charge plus forte que les indications du chien. Le magistrat intervint; il se fit ouvrir la maison, et les fouilles commencèrent. Après une assez longue attente, elles finirent par amener la découverte des objets volés. Le maître de la maison osa dire qu'il ignorait qui avait pu cacher tout cela chez lui. Dragon lui répondit encore victorieusement, en aboyant devant un panneau de boiserie, derrière lequel Pierral fut trouvé blotti. On arrêta les coupables, et, comme ils n'avaient rien à gagner à manquer de franchise, puisque le vol et le recel étaient manifestes, ils avouèrent leur délit. Maurice n'avait pas besoin du témoignage de Pierral pour être jugé innocent; cependant ce témoignage même ne lui manqua pas. Cet homme, soit qu'il ne fût pas absolument mauvais, soit qu'il espérât que cette franche déclaration, en faveur d'un enfant qui avait pour lui l'affection du public, produirait pour lui-même un bon effet, assura que son petit ouvrier n'avait rien su de ce qui s'était passé.

RENCONTRE FATALE.

Dès ce moment Maurice fut libre. Au lieu de retourner en prison, il put choisir entre cinq ou six logements que les ménagères lui offrirent en réparation du tort qu'elles lui avaient fait. On le força de garder l'argent qu'il avait reçu de Pierral. — Tu l'as honnêtement gagné, lui disait-on, et le service que ton chien nous a rendu mériterait bien davantage.

On le pressait de prolonger son séjour au milieu de ses nouveaux amis, mais il avait hâte de se remettre en voyage.

Le magistrat l'appela auprès de lui, et lui fit comprendre qu'il avait tort de courir le pays à l'aventure. — Retourne, lui disait-il, dans le village où ton père t'a laissé; c'est là que tu dois l'attendre.

L'enfant témoigna une grande répugnance à prendre ce parti. Il conta, dans un plus grand détail, ses démêlés avec Christin.

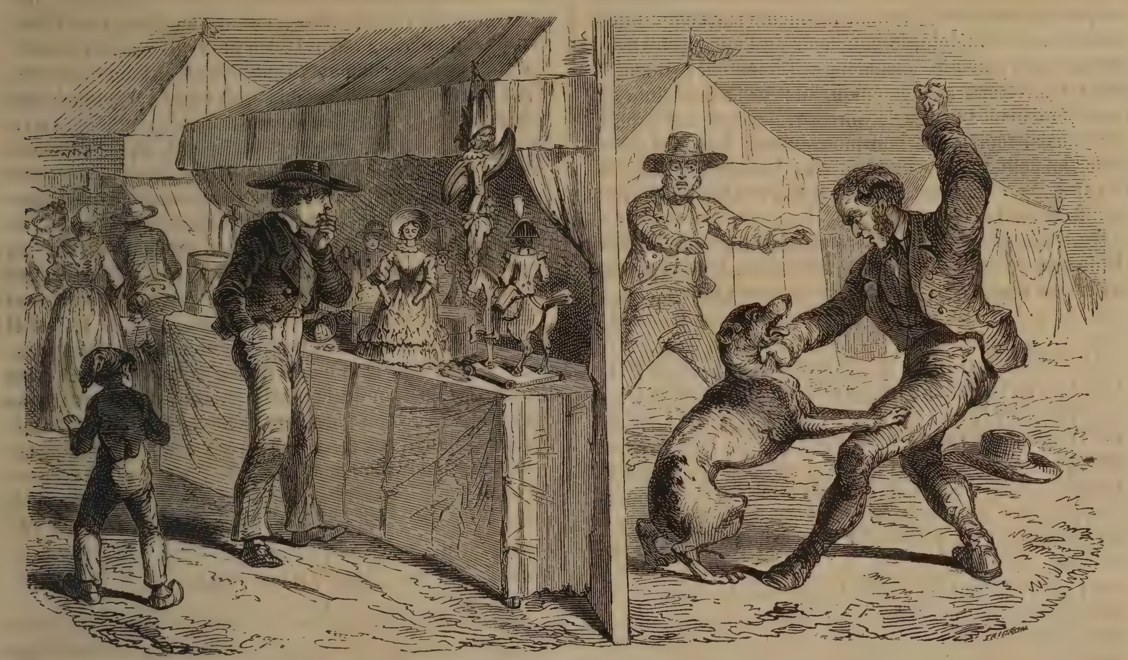
— Eh bien, nous te mettrons sous la garde du maire; tu seras ainsi en sûreté; on n'osera pas toucher même à ton chien.

— Ah! monsieur, répondit naïvement Maurice, notre maire obéit à Christin comme les autres; on le dirait son huissier.

— Dans ce cas, au lieu de te renvoyer dans ta commune, je t'adresserai à la sous-préfecture voisine. M. le

sous-préfet te traitera comme son enfant, et, sous sa garde, tu attendras des nouvelles de ton père. C'est le meilleur et le plus court chemin pour te réunir à lui. Nous avons ici un honnête marchand forain, qui se rend aujourd'hui à la foire d'un village, à douze kilomètres d'ici. C'est le chemin de la ville où je veux t'envoyer. Quand vous serez arrivés, le marchand s'enquerra d'un guide qui te mènera plus loin. Tu arriveras, ainsi, en trois ou quatre jours au plus. J'écris en ta faveur à M. le sous-préfet. J'espère que cette fois tu te fieras à l'autorité, qui veille aussi bien pour protéger les bons que pour réprimer les méchants.

Maurice promit d'être sage. Il partit, en la compagnie du marchand. Lorsqu'ils furent arrivés et qu'ils eurent mis le cheval à l'auberge, l'homme dit à Maurice qu'il allait vaquer à ses affaires, et qu'il chercherait en même temps une personne de confiance, pour accomplir les intentions du magistrat; que lui, Maurice, pouvait cependant faire un tour de promenade, et revenir dans une heure savoir ce qui aurait été fait. L'enfant alla donc se promener avec Dragon. Il s'amusa beaucoup du mouvement et de la foule. On voyait toute sorte de marchandises étalées dans de petites boutiques construites en planches. Maurice veillait de près sur Dragon, que sa curiosité poussait de tous côtés. Il y avait près d'une demi-heure qu'ils erraient ainsi, lorsque le petit garçon, s'étant oublié devant une boutique de jouets d'enfants, entendit derrière l'étalage, à travers la cloison de planches, une voix dure qui s'écria : — Voici le chien : le maître n'est pas loin! Et au même instant commença une lutte violente entre l'homme et l'animal. L'homme, c'était Christin. Le commerce l'avait amené jusque-là. Toujours colère et emporté, il avait saisi de force le brave Dragon, qui opposait une résistance énergique.



La foire. Rencontre fatale.

Ce fut un grand bruit dans la foule. Les menaces de l'homme, les cris du chien, mirent tout le monde en émoi, et suspendirent un moment les opérations commerciales. Maurice put s'évader facilement, et n'y manqua pas. Ni les conseils de M. le juge, ni l'expérience d'un passé plein d'amers souvenirs, ne purent l'arrêter. Adieu les sages réflexions! adieu les bonnes promesses! Au bout d'un quart d'heure, Maurice était déjà bien loin.

UNE FAUTE GRAVE.

Quand il se crut hors d'atteinte, au milieu d'une oseraie encore touffue, il se recueillit pour aviser à ce qu'il devait faire. Irait-il au secours de Dragon? Il en mourait d'envie, mais il jugea que ce serait une chose inutile.—Ou Dragon est libre comme moi, se dit-il, et je ne tarderai pas à le revoir comme la dernière fois; ou ce méchant a été le plus fort, et je ne résisterais pas mieux que mon chien.

Le pauvre enfant crut en faire assez pour l'amitié, de rester caché où il était, et d'attendre que la nuit fût venue, pour chercher au village des nouvelles de Dragon. L'histoire aurait fait du bruit; on en causerait, et, sans se découvrir, il trouverait moyen de s'éclairer sur le sort de son malheureux compagnon.

Quand la nuit fut venue, Maurice, au risque de tomber dans les mains de l'épouvantable Christin, revint donc à pas de loup dans le village. Il trouva, dans la première place, des enfants rassemblés, et il ne craignit pas de se mêler à leurs jeux. Sa qualité d'étranger ne fut pas remarquée, la foire ayant amené beaucoup de familles du dehors. Il prêtait l'oreille à tous les propos, et longtemps il n'entendit rien qui eût rapport à Dragon. Il allait, à tout événement, adresser quelques questions à l'un des petits villageois, lorsqu'il entendit enfin deux de ses voisins qui disputaient ensemble.

— Il est enragé! criait l'un.

— Il ne l'est pas! répliquait l'autre.

— Il a mordu l'homme jusqu'au sang.

— C'est que l'homme l'a saisi le premier, et voulait l'étrangler sur la place.

— Mon père y était, et il a tout vu.

— Mon père y était aussi, et c'est lui qui s'est opposé à ce qu'on tuât cette pauvre bête.

— Il a fait là quelque chose de beau!

— Oui sans doute. Ne faut-il pas, même dans l'intérêt du blessé, savoir si le chien est bien atteint de la rage? C'est aussi ce que le chirurgien voulait; il a ordonné qu'on tînt la bête à l'attache, jusqu'au moment où l'on saura la vérité. Mon père s'est chargé de ce soin.

— Tant pis pour vous!

— Qu'avons-nous à craindre? A peine le chien a-t-il été attaché, que nous l'avons vu boire. Pauvre bête! il n'est pas plus enragé que moi. Ce sont bien souvent les hommes qui le paraissent, à voir comme ils traitent les animaux.

Maurice, en prêtant l'oreille à cette conversation, était vivement ému. Il se consultait lui-même sur ce qu'il devait faire. L'honnêteté, le bon cœur de l'enfant qui parlait pour son chien le touchaient sensiblement; il aurait voulu s'adresser franchement à lui; mais la crainte de retomber dans les griffes de Christin, devenu plus furieux que jamais, réprima ce bon mouvement. Il résolut d'observer le petit garçon, de le suivre, de connaître ainsi le lieu où Dragon se trouvait prisonnier à son tour. Il verrait ensuite ce qu'il aurait à faire.

Les enfants ne tardèrent pas à se séparer. Maurice suivit de loin celui dont le père avait Dragon sous sa garde, et s'arrêta aussitôt qu'il le vit rentrer chez lui. Quelques instants après, il s'approcha furtivement pour tâcher de découvrir où Dragon pouvait être. Il y avait, joignant la maison, un appentis qui semblait servir de remise. Il se dirigea de ce côté; il s'approcha de la porte : elle se trouvait fermée, et la clef n'y était pas. Il y touchait à peine, et il avait essayé tout au plus deux fois de l'ouvrir, que Dragon avait déjà senti et reconnu son maître, ce qui le fit s'agiter et crier fort mal à propos. — St! sst! fit doucement Maurice, tremblant de joie et de crainte. Cet avertissement suffit au prisonnier pour lui faire garder un silence prudent.

Il y avait, à hauteur d'appui, une étroite fenêtre. O bonheur! elle se trouvait ouverte: aucune effraction n'était nécessaire. Maurice y grimpe lestement, saute dans l'étable, tire son couteau de sa poche, coupe la corde qui retient le prisonnier, et ils s'élancent tous deux par le même chemin, le chien d'abord, le maître après lui.

L'heureux Dragon était dans l'ivresse; il goûtait une joie sans mélange. Maurice, outre la frayeur d'être découvert, qui le possédait encore, se reprochait déjà ce qu'il venait de faire. C'était en effet une bien mauvaise action. Un brave homme avait sauvé son ami; il avait résisté en sa faveur aux soupçons populaires, si souvent injustes et cruels; il avait pris sur lui les risques de l'affaire; il s'était chargé du prisonnier, pour le sauver de la mort; son fils, aussi généreux que lui, prenait la défense de Dragon au milieu des enfants, comme le père au milieu des hommes; et Maurice profitait sournoisement de quelques paroles qu'il recueillait à la dérobée; il suivait traîtreusement les traces de l'enfant; il entrait, comme un larron, dans la maison hospitalière; il ravissait le dépôt confié par un pouvoir tutélaire à l'honnête citoyen! Que de choses à dire sur une si fâcheuse conduite! Et, malheureusement, Maurice y pensa trop tard pour prendre un meilleur parti; il en fut touché trop faiblement pour réparer le mal qu'il avait fait.

Il s'éloignait, comme un coupable; il s'enfonçait dans la campagne, cherchant les lieux déserts, et rêvant tristement à son sort. Le chien le comblait de caresses, le remerciait de la manière la plus expressive. Maurice le laissait faire; il ne lui répondait plus, comme auparavant.

— Pauvre Dragon, disait-il, tu me coûtes bien cher!

Cependant il ne trouvait aucune retraite; pas une cachette, pas une meule pour le recueillir cette nuit! Il errait dans un bois, à l'aventure, et fut réduit à entasser les feuilles tombées, pour se coucher et se couvrir. Ensuite il prit Dragon dans ses bras, et, pendant que l'heureux animal s'endormait sans alarmes, lui-même, les yeux fixés sur les étoiles qui scintillaient à travers les rameaux, il attendait vainement le sommeil. Ce n'était pas qu'il eût peur; la vie qu'il menait depuis quelque temps avait du moins l'avantage de l'aguerrir. Couché au milieu d'un bois, dans un pays inconnu, il n'éprouvait pas la crainte puérile des fantômes et des loups-garous. Ce qui lui tint longtemps les yeux ouverts, ce fut une crainte plus sérieuse, celle d'avoir offensé Dieu et d'affliger son père.

Ces angoisses le poursuivirent jusque dans son sommeil; il eut des rêves pénibles. Qui aurait passé par ce bois, où la lune brillait sur les feuilles mortes, aurait entendu l'enfant pousser des cris étouffés, et l'aurait vu se débattre contre les visions qui l'agitaient. Il se réveilla au soleil levant, et poursuivit sa marche. Il acheta pour deux sous de pain dans une maison écartée. Ce fut tout son déjeuner et celui de Dragon. — Je ne mérite pas mieux, se disait Maurice, et mon pauvre chien n'en demande pas davantage.

Le fils de Gerbin était si découragé, qu'il ne songeait pas même à demander le chemin de la Savoie. Il se dirigeait seulement sur le cours du soleil, se remettant à la Providence du soin de le conduire. Il commençait à redouter la vue de son père, en même temps qu'il la désirait. Il craignait ses reproches presque autant qu'il souhaitait ses embrassements.

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE.

Comme il passait derrière l'église d'un village, vers deux heures après midi, il vit quelques jeunes garçons qui jouaient ensemble. Contre l'ordinaire, ils ne faisaient pas de bruit, et parlaient d'une voix étouffée. Il comprit bientôt qu'ils faisaient l'école buissonnière. Un d'entre eux, posté à l'écart sur un pan de muraille, faisait le guet, afin d'annoncer, en cas de besoin, l'approche de l'ennemi, s'il venait à paraître. Cet ennemi, c'était M. l'instituteur, qui ne pouvait pas approuver leur conduite. Maurice, privé depuis longtemps du plaisir de jouer avec des enfants de son âge, s'approcha curieusement, et, voyant qu'on jouait au bouchon, il demanda d'en être. Il fut mis de la partie, et le jeu continua de plus belle.

Quelques-uns avaient pour palets des gros sous, d'autres n'avaient que de petites pierres, et se plaignaient fort de ce désavantage. Maurice, un peu pour se montrer bon camarade, et beaucoup pour faire voir sa bourse, en tira autant de gros sous qu'il en fallait pour les joueurs qui n'en avaient pas. Cela en fit quinze, y compris celui dont il se servit lui-même. Alors le jeu s'anima. Maurice fit voir qu'il n'était pas le plus maladroit. Il s'en donnait à cœur joie, oubliant déjà sa tristesse de la veille. Il était fâché seulement de voir ses compagnons de plaisir peu bienveillants les uns pour les autres, et d'assez mauvaise foi pour contester, sans aucune apparence de raison. Si l'on n'avait pas eu la crainte d'une surprise, on aurait fait de beaux cris. On s'en dédommageait en se bourrant,

en se faisant de sourdes menaces. Maurice lui-même, le nouveau venu, le complaisant prêteur de gros sous, n'était pas plus ménagé que les autres. C'est qu'il est rare qu'un mauvais écolier soit un bon camarade. Il faut de l'ordre et de la discipline jusque dans les plaisirs, et l'on ne doit pas s'attendre que l'enfant qui résiste impudemment à son maître, cède avec bonté à ses condisciples.

Il y avait une heure que la partie durait, toujours plus échauffée, quand le maître parut à l'improviste, du côté opposé à celui par lequel on l'attendait. Grand effroi. On s'échappa en tumulte, comme une volée de moineaux effarouchés. Maurice s'enfuit de son côté comme les autres, sans avoir le temps de recueillir sa monnaie. Tout fut perdu, jusqu'à la pièce dont il s'était servi, et qu'il venait de jeter quand l'instituteur avait paru. Un des écoliers, moins agile ou moins heureux que les autres, payait pour tous, et criait, non de douleur, on ne le battait point, mais de colère, parce qu'on l'entraînait où il ne voulait pas aller.

Maurice était libre, il fuyait; mais il maugréait en courant. — Mes gros sous! mes gros sous! disait-il avec colère. Et il frappait du pied, il se retournait quelquefois, s'arrêtait, pour délibérer s'il n'irait pas réclamer son bien. Il se garda prudemment de le faire. Sa conscience lui disait: Pourquoi t'arrêtais-tu auprès de ces mauvais garçons? pourquoi jouais-tu avec eux? quelle vanité te pressait de leur montrer ta bourse? Tu es puni justement. Maurice entendait cette voix infatigable, ce témoin présent partout, et, baissant la tête, il poursuivait son chemin. Il fit, pour se consoler, le compte de ce qui lui restait, et il trouva en sous et en petit argent blanc, une somme encore assez belle. Il se dit enfin: — C'est une leçon pour l'avenir. Hélas! le jour même, il devait l'oublier.

L'AUBERGE.

Étant arrivé, le soir, devant une auberge de village, il résolut d'y passer la nuit, afin de se refaire dans un véritable lit de ses fatigues précédentes. Il demanda à souper et à coucher pour lui et Dragon. Il eut même la précaution de régler le prix d'avance, et se sut bon gré d'être déjà si prudent. Une bonne soupe, du mouton en ragoût, un coup de vin remirent l'enfant de bonne humeur. A son âge, chagrins et remords sont légers. Il s'était approché du feu, et il écoutait jaser des buveurs établis dans la cuisine. L'un d'eux entonna une chanson, dont il ne pouvait retrouver le second couplet. Maurice, qui le savait par hasard, le souffla au chanteur. Cela fixa sur lui l'attention. On le pressa de chanter à son tour. Il avait une jolie voix, qui avait fait bien souvent le plaisir de son père. Denis Gerbin, dans ses moments de loisir, apprenait à son Maurice quelques chansons bien choisies. L'enfant ne résista pas à la tentation de recueillir des applaudissements, et, il faut bien le dire, à la satisfaction moins frivole de répéter une chanson qui souvent lui était revenue à la mémoire depuis qu'il était en voyage. Il chanta, d'une voix juste et sonore, les couplets suivants:

Où volez-vous, petit oiseau,
Par la plaine flétrie?
Vous allez où le ciel est beau
Et la terre fleurie.
Le bonheur, dit-on, vous attend
Sur la rive étrangère;
Vous y courez toujours chantant:
« Je vais revoir mon père. »

Allez répondre à son amour.
Que le Ciel vous protége!
Fuyez l'orage et le vautour,
Le chasseur et le piége.
Que nul plaisir sur le chemin
Ne vous puisse distraire.
Votre plaisir est inhumain,
S'il fait languir un père.

Allez, et quand vous l'aurez joint,
Demeurez sous son aile;
De sûre garde il n'en est point
Que l'amour paternelle.
Ah! qu'il me semble heureux l'oiseau
Qui, toujours sédentaire,
Perché sur le même rameau,
S'endort près de son père!

Cette chanson fut écoutée avec plaisir. On fit à Maurice des compliments sur sa jolie voix; il eut le plaisir de voir la bonne hôtesse se passer la main sur les yeux; elle aurait demandé tout de suite à l'enfant s'il n'y avait pas quelque rapport entre lui et le petit oiseau, et se serait occupée de lui, si, par malheur, elle n'avait pas été appelée dans la cour, où elle passa une heure à divers travaux.

Dans l'intervalle, les buveurs firent asseoir Maurice auprès d'eux, et le mirent de belle humeur en lui faisant boire un coup de trop. L'enfant, excité par un état entièrement nouveau pour lui, jasa, rit, chanta, amusa tout le monde. On avait demandé des cartes, et il regardait jouer. Au bout d'un moment, l'envie lui prit de mettre quelque chose au jeu, voyant que cela réussissait à un jeune garçon fort jovial. Il demanda la permission de risquer quelques sous. Ces gens, très-mauvais sujets, y consentirent sans scrupule. L'enfant se flattait déjà de regagner ce qu'il avait laissé dans les mains du maître d'école. Il en alla tout autrement. Il perdit d'abord un sou, puis deux, puis dix, puis vingt. Les buveurs se faisaient un cruel plaisir de son dépit; ils l'excitèrent encore, si bien qu'au bout d'un moment sa bourse était vide. Alors, le cœur serré de douleur et de honte, il alla se coucher sans mot dire. Les drôles qui l'avaient dépouillé ne s'en vantèrent pas non plus à l'hôte et à l'hôtesse, qu'ils connaissaient pour d'honnêtes gens; ils se retirèrent avec leur butin, et ils allèrent probablement le boire ensemble dans un autre cabaret.

Maurice ne ferma pas l'œil jusqu'au matin. Les fumées du vin s'étaient bientôt dissipées. Alors, passant en revue la suite de ses aventures, il déplorait ses fautes, et plus encore ce qu'il appelait ses malheurs. Il ne voulait pas comprendre qu'il s'était lui-même attiré ses disgrâces. Cependant sa fidèle conscience, après une lutte opiniâtre, fut encore la plus forte, et il fallut bien l'écouter:

— Tu ne devais pas jouer. En cherchant à attraper l'argent d'autrui, tu méritais de perdre le tien.

— Mais j'avais perdu auparavant la raison.

— Et qui te forçait de boire? Tu t'excuses d'un manquement par un autre.

— Pouvais-je refuser leur politesse? Ils voulaient reconnaître le plaisir que je leur avais fait en chantant.

— Mais pourquoi chanter? Cela convenait-il à un malheureux tel que toi?

Maurice, égaré, affligé, séparé de son père, après les fautes qu'il avait commises et les traverses qu'il avait éprouvées, devait-il bien avoir le cœur de chanter? N'accuse pas le vin; mais seulement ton orgueil. Tu voulais qu'on te louât, et l'on s'est moqué de toi. Pleure, gémis à présent, et, ce qui vaut mieux, tâche de te repentir; tu

n'as que ce moyen d'apaiser ton Dieu et de consoler ton père.

Tels étaient les discours de sa conscience, et ils ne furent pas inutiles. La nuit est faite pour le repos de l'innocent et le tourment du coupable; mais qu'elle amène le repos ou le tourment, elle est toujours la messagère d'un Dieu qui nous aime. Le trouble qu'elle cause au pécheur est le chemin douloureux qui le ramène à la paix. Maurice n'en était pas encore à ce repentir, humble et profond, qui est le gage assuré d'une âme régénérée; cependant il se leva avec le sentiment de sa faute; l'hôtesse en reçut le premier aveu. Il lui dit, en sanglotant, sa mésaventure et l'impossibilité où il était de payer la dépense qu'il avait si prudemment réglée avec elle. L'hôtesse fut émue de compassion; elle appela son mari, et ils se reprochèrent honnêtement à eux-mêmes de n'avoir pas mieux veillé sur cet enfant; de l'avoir laissé seul dans la compagnie des buveurs.

— Tu ne nous dois rien, lui dit l'aubergiste; nous aurions dû prévenir le désordre qui s'est passé chez nous. C'est le malheur de notre état, que nous soyons souvent, sans le vouloir, l'occasion d'assez grands maux. Déjeune avec nous, mon enfant; voici quelques pièces de monnaie pour ta route; je ne peux faire davantage, et j'en suis fâché. Une autre fois, sois plus réservé. Use de l'auberge pour le besoin, et garde-toi des mauvaises compagnies qu'on peut rencontrer dans le meilleur gîte.

Maurice ne voulait pas recevoir ce que l'aubergiste lui donnait.

— Nous te le prêtons, lui dirent ces bonnes gens; ton père nous le rendra.

C'est ainsi que, dans son voyage, l'enfant rencontrait



Maurice et Dragon chez les bons aubergistes.

ici le mal, ici le bien, et qu'il passait tour à tour du découragement à l'espérance. Voyant qu'il avait affaire à d'honnêtes gens, il leur demanda la route qu'il devait suivre pour arriver en Savoie, où il allait rejoindre son père. Ses hôtes, le croyant attendu, ne le détournèrent point de son projet, et lui donnèrent les indications convenables. Enfin Maurice partit, le cœur un peu soulagé.

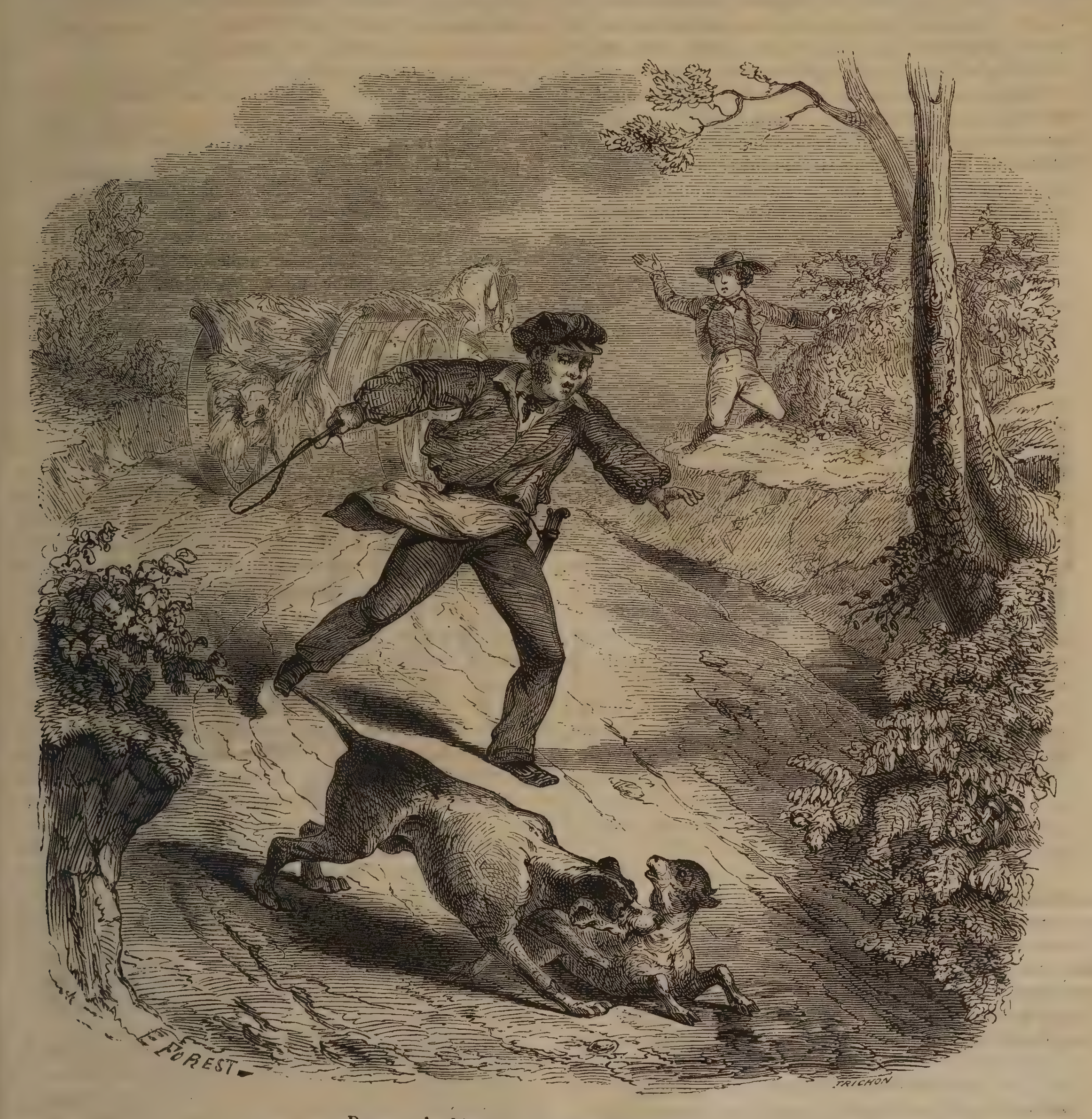
NOUVELLE AFFLICTION.

Les leçons qu'il avait reçues jusque-là n'avaient pas fait sur lui une impression bien profonde. Cependant, à force d'être éprouvé, il était devenu un peu plus réfléchi. Il reconnut qu'une partie de ses disgrâces étaient venues de son indiscrétion et de la facilité avec laquelle il se livrait aux inconnus; il se promit donc d'être mieux sur ses gardes, moins communicatif, enfin sage et prudent, selon son pouvoir. Après divers changements de fortune, il se voyait à peu près dans la même situation qu'à la sortie de son village. D'autres habits, un peu moins bons peut-être; vingt-cinq sous dans sa bourse, et un certain fonds d'expérience. Il n'apercevait pas encore le bout de son voyage; mais un jour, ayant demandé si des montagnes, qu'il voyait au loin, et dont la cime était blanche de neige, n'étaient pas le Mont-Blanc, on lui dit que c'était le Jura, et que, du haut de ces sommités, le Mont-Blanc se voyait à merveille.

Cela lui fit presser le pas. Il brûlait d'arriver sur ces montagnes, pour voir enfin de là le pays où était son père. Le désir lui rendait les choses si présentes, qu'il se croyait déjà sur ces hauteurs; de là il embrassait l'étendue, il distinguait la maison à laquelle son père travaillait; il le voyait lui-même sur un échafaudage; il l'appelait, il lui tendait les mains. Son père, levant les yeux, le reconnaissait à son tour, et jetait ses outils pour le presser dans ses bras.

Pauvre enfant! qu'il était loin encore de ce moment heureux! Une séparation nouvelle allait même, dans un instant, désoler son pauvre cœur; car nous passons bien vite des flatteuses illusions aux tristes réalités. Une voiture arrivait au grand trot d'un cheval vigoureux; c'était celle

d'un boucher qui emmenait chez lui pleine charretée de veaux et de moutons. Il tenait même sur ses genoux un chevreau, destiné sans doute à une aussi triste fin que le reste de la troupe. Comme si le pauvre animal eût déviné le sort qui l'attendait, il s'agitait par moments, et tout à coup, s'échappant des mains de l'homme, qui était embarrassé des rênes et du fouet, il s'élança de la voiture, mais si malheureusement, qu'il donna du front contre une pierre. Le sang jaillit, et cette vue provoqua l'instinct carnassier de Dragon. Il sauta sur le chevreau, qui paraissait assommé, et le prit à la gorge. Malheureux Dragon! s'était-il aussi gâté en voyage? L'homme accourut; le chien voulut défendre sa proie mal acquise. Maurice, qui s'était arrêté à picorer des mûres, l'appela vainement de loin. Quand il approcha, le boucher avait déjà passé son gros fouet autour du cou de Dragon, et l'entraînait



Dragon s'oublie. Le boucher s'en empare.

vers la voiture. Cet homme, leste et vigoureux, y remontait avec son chevreau et mettait son cheval en course. Maurice eut la douleur de voir son pauvre ami traîné sur le dos, après la voiture qui fuyait. Au bout de quelques instants, le ravisseur s'arrêta: Maurice crut que c'était pour lui rendre son chien, ou le laisser mort sur la route, après avoir dégagé le fouet. L'intention du boucher était bien différente: il avait réfléchi que le chien était jeune, de bonne race, et qu'il pourrait lui rendre d'excellents services. Il le ramassa donc, et ce fut sans peine: le pauvre Dragon était trop maltraité pour se défendre; il se laissa jeter et attacher parmi les veaux et les moutons. Ce fut fait en un clin d'œil; après quoi, la voiture s'éloigna encore plus vite qu'auparavant.

Maurice avait tout vu à la distance de cent pas. Sa douleur fut si violente qu'il se laissa tomber par terre, où il

ne fit longtemps que crier et gémir. Peut-être, s'il avait couru, aurait-il suivi la voiture d'assez près pour voir le chemin qu'elle prenait. Le désespoir ne raisonne pas, et Maurice, qui venait de se promettre d'être sage et prudent, avait manqué de sagesse à l'heure même où il en formait le vœu. Il devait beaucoup souffrir sans doute. Il s'écriait douloureusement : — C'est pour lui que j'ai quitté mon village, et je le perds si tristement! Pauvre Dragon! Quelle fureur aussi de se jeter sur ce chevreau! Il a eu sa mauvaise pensée à son tour. Et moi, je suis puni de l'avoir dérobé à son généreux défenseur.

Toutes ces idées l'agitèrent jusqu'au moment où il vit la route se partager. Quel côté prendre maintenant? Le sort du chien dépendait du choix que Maurice allait faire. Cette fois le fils de Denis Gerbin fut sage; il se dit seulement: «De quel côté dois-je chercher mon père?» Et la direction étant clairement tracée par les indications de l'honnête aubergiste, Maurice prit par là sans hésiter. Mais qu'il était triste, le pauvre enfant! Que de sanglots et de larmes! Que de fois il retourna la tête! Qu'il s'épuisa longtemps à appeler Dragon de toute sa force! Hélas! si Dragon vivait encore, ce n'était plus pour Maurice.

LES BONS PROCÉDÉS.

Vers le soir, le petit voyageur atteignit un village, et il s'empressa de s'informer s'il y avait un boucher. Sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il se fit indiquer sa demeure et y courut. Il se présentait à l'improviste, et néanmoins il ne vit rien de suspect. Il entra, et dit, avec un ménagement timide, que son chien, ayant suivi la voiture d'un boucher, il avait espéré le trouver ici.

— Il ne t'aimait donc guère, ton chien? lui dit d'une voix forte un gros homme à la figure ouverte et avenante, ou peut-être ne lui faisais-tu pas assez bonne cuisine?

— Monsieur, il se contentait fort bien de la mienne, qui n'est pas grasse, en effet; et, à vous dire la vérité, je crois qu'il ne m'a pas quitté de bon cœur.

— Sois plus franc, mon ami, on te l'a volé; je vois que tu as du chagrin; je voudrais que ton chien fût chez moi, et pouvoir te le rendre.

Pendant que l'homme parlait ainsi, un chien, enfermé, gémit derrière une porte. Maurice tourna vivement les yeux de ce côté. C'est que sa voix était toute pareille à celle de Dragon.

— Tu crois que c'est lui! dit le boucher d'un air franc et loyal.

— Non, monsieur, reprit Maurice.

— Je veux que tu en juges par tes yeux.

— Non pas, monsieur. Je ne veux pas. Vous êtes un brave homme, je le vois bien; Dragon n'est pas chez vous.

En disant ces mots, l'enfant se jeta vivement au-devant du boucher, qui allait ouvrir la porte. Cet homme, charmé de sa confiance, lui tendit alors la main, et lui dit : — Tu seras un honnête homme! Je veux que tu soupes avec moi.

On sentait l'odeur des côtelettes sur le gril. Ces fumées appétissantes et l'obligeante proposition du boucher firent souvenir Maurice qu'il avait jeûné presque tout le jour. Il accepta l'invitation avec reconnaissance. On le conduisit dans l'arrière-magasin. Là, il prit place entre le gros homme et sa grosse femme. Ils faisaient tous deux honneur à l'étal. Un jeune garçon et une petite fille, leurs seuls enfants, parurent, et saluèrent Maurice d'un ton amical. Ces bonnes gens, ainsi réunis, avaient l'air le plus heureux du monde. La petite fille, qui venait d'arriver, alla ouvrir au chien reclus, et fit paraître, sans le savoir, la sincérité de son père. Maurice regarda le boucher d'un air qui voulait dire : Je savais bien que ce n'était pas lui. Il donna, comme les autres, ses os au chien, en pensant à la bonne fête que Dragon avait manquée. L'homme, pour distraire son jeune convive, essaya de le faire jaser. Maurice répondit honnêtement, mais avec réserve; et, comparant son triste isolement à l'heureux état où il voyait cette famille, il dit avec une sagesse au-dessus de son âge : — Vous me faites envie! Et s'adressant au petit garçon : — Mon ami, ne quitte jamais ton père, et ne souffre pas qu'il te quitte.

— Le tien t'aurait-il abandonné? dit l'honnête homme avec un éclat de voix.

— J'ai le meilleur des pères; mais Dieu sait quand je pourrai le revoir!

Là-dessus il garda le silence, et comme on vit qu'il désirait n'en pas dire davantage, on ne le pressa plus.

— Mon enfant, dit la femme, nous ne t'avons pas invité à notre table pour te mettre sur la sellette. Tu as plus besoin de sommeil que de conversation. Nous allons y pourvoir.

Alors elle se leva, et prépara un lit pour Maurice à côté de son fils. Ils se retirèrent ensemble, et l'enfant, imitant la discrétion de la mère, laissa le petit voyageur s'endormir à son aise, sans lui dire presque autre chose qu'un honnête bonsoir.

Depuis qu'il était en voyage, Maurice n'avait pas rencontré des hôtes plus bienveillants; il les quitta avec tristesse, et regrettait de s'être montré si réservé. Pour eux, ils ne paraissaient pas y songer le moins du monde. Au départ, ils le saluèrent cordialement; ils le suivirent des yeux aussi longtemps qu'ils purent. Et non-seulement on l'avait fait déjeuner copieusement avant de partir, mais il emportait encore des provisions pour la journée. On aurait dit que le boucher de ce village avait voulu le consoler du chagrin que l'autre lui avait fait.

LE MESSAGER DE VILLAGE.

Mais Dragon ne pouvait être oublié si vite. Sa fidélité tant de fois éprouvée lui assurait celle de Maurice, qui rêvait tristement dans sa marche solitaire. La joie de son père à le revoir ne serait pas complète, quand il apprendrait le malheur du pauvre Dragon.

Maurice avait cheminé la moitié du jour, sans événement, et il venait de faire un bon repas des provisions que sa généreuse hôtesse lui avait données, lorsqu'il vit, à peu de distance, un homme arrêté, qui paraissait chercher quelque chose. Il était courbé vers la terre, et la tâtait avec les mains. Notre voyageur en comprit bientôt la cause : le jeune homme, qu'il voyait de près maintenant, était aveugle.

Cependant il portait le bâton du pèlerin, et il avait le dos chargé d'un sac de cuir. Maurice lui demanda ce qu'il cherchait, et lui offrit ses services.

— Je suis bien malheureux, dit le jeune garçon d'une voix altérée. Tel que vous me voyez, je suis le messager du village que vous devez apercevoir d'ici, à mi-côte de cette montagne; en voulant faire ici le compte de mon argent, j'ai laissé tomber ma bourse ouverte et l'argent s'est répandu. J'en ai retrouvé une partie, mais il me manque trente sous, et c'est justement ce que je réservais pour acheter des bas de laine à ma vieille mère qui est paralytique.

— Vous êtes messager et vous êtes aveugle? dit Maurice, en s'occupant à chercher les sous perdus.

— Oui, dit-il. Je suis le soutien de ma mère infirme

et d'une sœur atteinte d'une maladie de langueur ; Dieu l'a voulu !

L'aveugle ne cessait pas de chercher patiemment, tout en répondant à Maurice. Il ajouta :

— Vous êtes bien jeune, mon ami, à ce que j'entends. Vous saurez cependant compter ce que j'ai dans cette bourse. Voyez si peut-être je ne me trompe pas.

Maurice trouva le même compte que le messager, et là-dessus ils se mirent à chercher de nouveau. Comme ils ne trouvaient rien, l'aveugle dit tristement :

— Ma pauvre mère, tu auras froid !

— Ne perdons pas sitôt courage, dit Maurice, qui était touché des plaintes et de l'aspect de ce malheureux. Qu'était-ce que vos trente sous ? ajouta-t-il avec une intention secrète.

— Il y avait une pièce d'un franc et le reste en petits sous.

— Alors nous devons au moins en retrouver une partie. Voyons par ici, dans le fossé ; eh, justement, voici un sou, et deux, et trois... ; c'est la bonne place. En disant ces mots, Maurice tirait les sous de sa bourse et les donnait à l'aveugle, après les avoir frottés de poussière.

Le pauvre messager ne soupçonna pas la ruse, et l'enfant ayant tout d'un coup retrouvé de la même façon la pièce d'un franc, la fit recevoir tout de même. Enfin ses vingt-cinq sous y passèrent. Alors il fallut bien s'arrêter, il était au bout de ses ressources.

— Merci ! merci ! disait l'aveugle tout réjoui. Laissons le reste dans le fossé, cela ne m'empêchera pas d'acheter des bas à ma mère. Dieu vous conserve ces bons yeux qui m'ont si bien servi ! Là-dessus il lui tendit la main en le remerciant encore de sa complaisance, et il poursuivit sa route. Maurice, en le voyant s'éloigner, éprouvait un sentiment bien doux.

Il se remit en chemin de son côté ; il était dans un pays d'un aspect triste et sévère ; des brouillards assombrissaient la soirée ; et lui, toujours plus dépourvu, n'ayant pas un sou, plus de Dragon pour le distraire et le défendre, il marchait toujours vers cette Savoie qui semblait reculer devant lui. Cependant, au milieu de son isolement profond, une pensée le consolait et soutenait son courage, c'était le souvenir du secours qu'il avait prêté au pauvre aveugle.

— Il n'en sait rien, se disait-il, mais Dieu m'a vu, j'ai souhaité de lui plaire, il ne m'abandonnera pas.

OU COUCHERA-T-IL CETTE FOIS ?

Cependant le jour était sur son déclin et Maurice ne s'était pas encore vu dans des lieux si déserts. Vers le soir, il se laissa tomber de lassitude au bord de la route. Il s'appuyait contre un poteau, et ne s'aperçut qu'au bout d'un temps assez long que c'était une croix. Alors il se mit à genoux et pria de tout son cœur. Peu à peu il sentit sa confiance renaître, il embrassa le signe sacré du salut, et dit avec une ardeur nouvelle : « O mon Sauveur ! vous qui n'aviez pas un lieu où reposer votre tête, ayez pitié d'un enfant sans asile comme vous, et qui n'a pas votre courage ! »

Après avoir passé quelques moments dans cette situation, il se trouva plus fort et il put se remettre en chemin. Aucune maison ne paraissait dans la campagne ; il ne voyait que de grandes plaines coupées par quelques haies ; mais à peine eut-il fait un demi-kilomètre, qu'il découvrit cependant un asile. C'était une cabane de berger sur ses roues, entourée de la cloison qui attendait les brebis. Il s'y rendit, le cœur joyeux, et disait en souriant : « Le bon Pasteur m'a exaucé, il me prête sa maison. » Elle se trouva ouverte. Il y avait un matelas et une couverture. On eût dit que Maurice était attendu. Il y entra sans défiance, comme sous la garde du meilleur père.

Une chose l'étonna. Il s'aperçut, à une odeur appétissante, qu'il y avait quelque part des vivres ; il s'en assura, et ses mains touchèrent même un morceau de pain. Quelle tentation pour un enfant qui n'avait pas soupé ! Cependant Maurice comprit que ces provisions attendaient un maître, et il n'y toucha pas. Il pria Dieu de l'endormir bien vite, pour lui ôter l'envie de malfaire. En effet, il s'endormit tranquille, persuadé qu'on lui pardonnerait d'avoir gardé le logis, s'il bornait là son usurpation.

Il pouvait être dix heures, quand Maurice fut réveillé par des bêlements confus, auxquels se mêlaient une voix d'homme et les aboiements d'un chien. Il comprit qu'on amenait le troupeau dans le parc. Au bout d'un moment la porte s'ouvrit, une main s'avança et le palpa doucement : « C'est bien, dit la même voix, tu es à ton devoir. Tu peux dormir. Le troupeau va en faire autant. Je ferme les portes du parc et je laisse le chien. »

Maurice fut si étourdi de ce réveil et de cette apostrophe, qu'il ne trouva rien à répondre. L'homme était bien loin, lorsqu'il put se reconnaître et se dire qu'il aurait dû prévenir l'inconnu de sa méprise. Maintenant il était trop tard. « Enfin, se dit-il, s'il ne s'agit que de dormir, je m'en acquitterai aussi bien qu'un autre. » Il reprit donc sans scrupule son sommeil interrompu, lorsqu'il se fut aperçu, au silence croissant, que les moutons s'endormaient peu à peu autour de lui.

Mais il ne devait pas achever la nuit sans autre événement. Il était environ deux heures quand la porte de la cabane s'ouvrit une seconde fois.

— Père Claude, dit une jeune voix, me voici ! Pardonnez-moi d'arriver si tard ; mon beau-frère n'a pas voulu me laisser quitter la noce avant la fin.

Le jeune garçon continuait de faire des excuses, Maurice lui répondit :

— Ce n'est pas le père Claude qui est ici.

— Qui donc ?

— Un voyageur, un enfant, qui s'était réfugié dans cette cabane ouverte, et qui dormait déjà quand le père Claude a amené les moutons. Il m'a trouvé à votre place et m'a pris pour vous, comme vous venez de me prendre pour lui.

— Ah ! mon ami, tu m'as sauvé une belle réprimande, et peut-être bien pis !

— Et toi, tu m'as procuré une bonne nuit.

— Avec un souper suffisant, j'espère ?

— Comment cela ?

— Sans doute, il devait se trouver des provisions dans la cabane ?

— Je m'en suis aperçu à l'odeur ; elles y sont toujours.

— Pauvre garçon ! tu n'avais donc pas faim ?

— Je mourais de faim en arrivant ici, et je me suis dépêché de m'endormir pour n'y plus penser.

— Et à présent ?

— A présent ? Tu t'imagines !...

— Eh bien ! soupe vite, mon ami, ne te gêne pas. Je viens de la noce, moi ; j'ai marié ma sœur aînée ; tu goûteras de notre galette.

Le jeune berger n'était pas resté en place pendant ce dialogue ; il était monté dans la cabane ; il avait allumé une petite lampe rustique et s'était assis à côté de Maurice. Alors il se mit à le servir et il étala devant lui son souper. Il vit avec satisfaction que le père Claude

avait fait ce jour-là les choses assez largement. Maurice consomma tout, à la grande joie de Michel. La galette vint après et fut trouvée excellente. Le dessert achevé, les deux camarades renvoyèrent au lendemain toute autre explication, afin de vaquer au plus pressé. Maurice retrouva un meilleur sommeil depuis qu'il était restauré par la nourriture, et Michel dormit comme on dort après un repas de noces, une course de six kilomètres, et la certitude d'avoir échappé à la colère d'un maître justement redouté. Au réveil, quand il sut comment Maurice avait été amené dans la cabane, il dit :

— J'irai suspendre une couronne à la croix.

— Tu feras bien aussi, ajouta Maurice, de dire à ton maître la vérité, il t'en estimera davantage.

NOUVELLES AVENTURES.

Après avoir quitté Michel, le petit voyageur se remit en chemin, et, malgré le souvenir de cette nuit, passée bien plus heureusement qu'il ne l'avait espéré, il se laissa peu à peu ressaisir par le découragement. L'influence de la croix semblait s'évanouir à mesure que l'objet s'éloignait de lui. Il est malheureusement vrai que la chaleur du zèle pieux, qui devrait nous animer sans cesse, nous abandonne le plus souvent après de courts intervalles. Maurice était dans ces fâcheuses dispositions, lorsqu'il fit une de ses rencontres les plus tristes. Il vit enfin de ses yeux ces hommes terribles auxquels il avait pensé tant de fois en frémissant. Deux gendarmes, le fusil sur l'épaule et le sabre au côté, conduisaient un malfaiteur, les mains enchaînées. Ils marchaient d'un bon pas, et devancèrent bientôt Maurice, qui frissonna d'horreur à cette vue. L'un d'eux le salua d'un ton brusque, et l'enfant lui tira le chapeau bien humblement. Quand ils eurent fait quelques pas, le même gendarme se retourna, regarda fixement Maurice, et parut dire à l'autre quelques mots sur son compte. Pour lui, il suait d'angoisse, et il ne fut rassuré que lorsqu'il les vit bien loin, ou plutôt lorsqu'il ne les vit plus.

Son déjeuner matinal était depuis longtemps digéré, quand il passa devant une pauvre maison, au bord de la route. Quatre enfants étaient assis sur le seuil de la porte, armés chacun d'une cuiller, et tenant sur leurs genoux, qui faisaient table, une assiette pleine de soupe. Un chien était couché auprès de la troupe mangeante. — Où es-tu, pauvre Dragon ?... Ce fut la première pensée de Maurice ; la seconde fut pour le potage. Les enfants saluèrent gaiement le petit voyageur, en brandissant leurs cuillers. Ces figures joviales pouvaient donner à Maurice de la confiance ; mais demander la charité est si dur, même pour ceux qui l'ont faite ! Maurice s'en tira avec finesse, et un badinage lui valut un nouveau déjeuner. Répondant aux agaceries des enfants, il s'assit vis-à-vis sur une pierre, au bord de la route, et, comme s'il avait eu une cuiller à la main et une assiette pleine sur les genoux, il se mit à manger à vide, affectant de savourer avec délices. Les plus jeunes enfants rirent aux éclats ; la jeune mère survint, et rit à son tour, mais avec attendrissement. Elle fit un signe d'appel à Maurice, qui vint gaiement s'asseoir auprès de la jeune famille, et prendre au déjeuner une part effective. La mère l'obligea d'accepter, de surplus, un morceau de pain.

— C'est le dessert du pauvre, lui dit-elle.

— Merci, madame, dit l'enfant avec reconnaissance. Un riche ne ferait pas mieux. J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger.

Et il partit après avoir salué gentiment les enfants et la mère.

THÉODORE.

Il marchait depuis longtemps, les yeux fixés sur ces chères montagnes qu'il voyait toujours dans le lointain, lorsqu'il fut devancé par une voiture de belle apparence. Cependant la couleur sombre et les livrées noires annonçaient le deuil. Un monsieur et une dame étaient seuls dans la voiture. Maurice les regarda curieusement, et il leur ôta son chapeau. Le vent qui soufflait alors fit jouer ses longs cheveux bruns autour de sa jolie tête, et, les chevaux n'allant qu'au petit trot, la dame eut le loisir de considérer cet enfant. Elle fit soudain un mouvement de surprise, et poussa un cri. A quelques pas de là on arrêta la voiture, et le monsieur et la dame, ayant mis la tête à la portière, observèrent de nouveau Maurice, en échangeant des paroles très-animées.

Pour lui, toujours défiant, il s'était arrêté. On lui fit signe d'approcher ; il obéit avec crainte. Quand il fut à vingt pas, la dame s'écria : — C'est lui-même ! ne le diriez-vous pas ? Le monsieur descendit de la voiture et s'approcha de Maurice. Alors le pauvre enfant se troubla ; s'il l'eût osé, il aurait fui. Le monsieur le prit par la main, et l'observait avec une attention passionnée. — Ces yeux bleus ! ces cheveux bruns et bouclés ! cette bouche !.. Mon Dieu !... Telles étaient les réflexions qu'il faisait à haute voix, en présence d'un vieux domestique qui était accouru, et qui regardait Maurice avec la même surprise.

— Votre nom, mon enfant ? lui dit le maître. Maurice ne doutait pas que ces personnes ne l'eussent reconnu, parce qu'on l'avait signalé dans quelqu'un des lieux témoins de ses étourderies et de ses escapades. Il se rappela tout à coup le chuchotement des gendarmes, et il se crut perdu s'il déclarait son vrai nom, qu'il avait dit si souvent. La frayeur le jeta dans la feinte ; encore le pauvre enfant ne laissa-t-il pas de respecter jusqu'à un certain point la vérité. Il se souvint que son père l'appelait quelquefois son Théodore, parce qu'on lui avait dit que cela signifiait *Dieu l'a donné;* et Maurice dit en rougissant qu'il s'appelait Théodore.

Pressé de questions sur ses parents, sur son voyage, il ne fut pas plus sincère. — Je suis un orphelin, dit-il ; je cherche à me placer comme berger dans le voisinage. La dame, qui le regardait avec attendrissement, lui dit : — Vous êtes seul, mon enfant ; vous êtes fatigué, montez dans notre voiture... ; nous vous laisserons où vous voudrez.

Maurice, confus et troublé, se laissa faire, moitié frayeur, moitié séduction. Il n'avait jamais entendu de voix si douce, ni vu de si belle dame. Elle le fit asseoir devant elle, le regarda encore, le caressa. Au bout de quelques moments, elle se cacha le visage avec les mains, et, quand elle se découvrit, elle était baignée de larmes. Le monsieur dit à la dame : — Si c'est là l'effet de sa présence, il faut nous séparer de lui. — Ah ! s'écria-t-elle, je voudrais qu'il ne me quittât jamais !

A six kilomètres de là, on arriva en vue d'un château, et l'on proposa à Maurice de venir y passer la nuit. L'exclamation de la dame lui avait bien causé quelques alarmes ; mais il ne se crut pas sérieusement menacé d'un si beau malheur, et il accepta timidement. Quel gîte différent de celui de la veille ! un superbe château après une cabane roulante ! Tout fut à proportion. Maurice fit une chère délicate ; il fut servi par les domestiques, logé dans

une chambre élégante, couché dans un lit des plus mous. Il était fort embarrassé de sa personne au milieu de ces magnificences.

On lui proposa le lendemain de chercher pour lui une place de berger dans le voisinage : — A moins, dit la dame, que vous ne préfériez rester avec moi. Voulez-vous, mon cher Théodore, me tenir lieu du fils que j'ai perdu ?... Vous-même, vous avez perdu vos parents ; nous vous servirons de père et de mère. A ces mots, l'enfant se mit à pleurer. La dame, qui vit dans ces larmes un pur mouvement de reconnaissance, en fut pénétrée. L'aurait-elle moins été, si elle avait su que Maurice s'attendrissait à la pensée de son pauvre père, et que, le cœur oppressé, il se disait : — Non, non, je ne le laisserai pas ?... On ne s'en dit pas davantage pour l'heure. La dame ajouta seulement : — Vous êtes libre, mon enfant ; ne craignez pas que je vous retienne malgré vous ; mais, si vous m'aimez un peu, ne me quittez pas encore !

Le monsieur s'y prit d'une autre façon pour achever de le vaincre. Il lui procura tous les divertissements qu'on aime à son âge. Maurice eut des cerceaux, des toupies, des arcs et des flèches, des balles, une escarpolette ; le tir au pistolet l'intéressa vivement; mais rien ne le charma plus qu'un petit cheval, qu'il montait la moitié du jour. Ajoutez à cela des friandises, des habits élégants, enfin toutes les recherches du luxe. Et puis Maurice voyait qu'il faisait plaisir à deux personnes malheureuses, en se laissant combler de faveurs. Déjà une certaine aisance de manières avait remplacé chez lui la gaucherie. Il avait des répliques agréables, des discours naïfs et charmants; et il entendait toujours plus souvent la dame dire avec tendresse : — C'est son image ! Dieu l'a permis pour nous consoler.

Les domestiques, voyant croître chaque jour la faveur



Maurice (M. Théodore) rencontre un petit savoyard.

de M. Théodore, s'accoutumaient à le traiter avec plus de déférence. Il n'en abusait pas trop; mais quel enfant, quel homme refuse longtemps d'accepter les avantages d'une position brillante qu'on s'attache à lui faire? M. Théodore s'accoutuma bientôt à tenir son rang, et n'en plut que davantage à la dame, qui le trouvait par là toujours plus semblable à son fils. Ainsi le temps s'écoulait à prendre du plaisir, à recevoir et à donner des témoignages d'affection. Le petit consolateur s'engageait si avant dans ces nouveaux liens, qu'il en pensait moins souvent, je ne dis pas à Dragon, mais à son père lui-même. La prospérité le gâtait plus que n'avaient fait les accidents de tout genre et les mauvaises compagnies. Cependant la conscience le poursuivait, même dans le château de Varanes, et lui parlait assez haut pour le troubler quelquefois : — Tu trompes tes bienfaiteurs, tu oublies ton père ; tu ne peux vivre ainsi toujours.

Il avait permission de se promener à cheval dans le voisinage. Pendant une de ces excursions, il vit un petit garçon assis au bord de la grand' route. Il paraissait fatigué. Maurice, qui se souvenait de ses aventures passées, s'approcha de lui avec intérêt, et lui demanda où il allait :

— Je vais faire mon tour de France, répondit-il d'une voix un peu traînante.

— Que portes-tu dans cette boîte ?

— Dans cette boîte ? Pardi, c'est la marmotte.

— La marmotte ! Qu'est-ce que cela ?

— Vous allez voir.

Il la fit danser devant Maurice, qui voulut savoir d'où il venait.

— Pardi ! je viens de mon pays, de la Savoie !

— De la Savoie !

A ce mot, le fils de Gerbin fut tellement ému, qu'il en eut la parole coupée. Il reprit :

— Tu viens de la Savoie, et moi, j'y allais !

— Vous, monsieur! qu'iriez-vous faire dans ce pauvre pays?

— Je ne suis pas tant monsieur que tu crois. Dis-moi, mon ami, par où as-tu passé pour venir jusqu'ici?

— Eh! je suis venu tout devant moi. Je viens de Valorsine, Chamouny, Sallenche, Magland, Cluse, Bonneville... L'enfant nomma de suite tous les lieux par où il avait passé. Maurice tira vite de sa poche un joli portefeuille que Mme de Varanes lui avait donné, et il écrivit, sous la dictée du petit Savoyard, tous ces noms qu'il lui fit répéter.

— Et tu vas courir tout seul le pays? dit-il ensuite avec compassion. Tu as quitté ton père?

— Je suis encore trop jeune pour suivre son état.

— Quel état?

— Maçon. Mon père est maçon; mon grand-père était maçon, et je le serai comme eux, quand les forces seront venues.

— Où demeure-t-il ton père?

— Si vous me demandez où est sa maison et sa famille, c'est à Valorsine, comme je vous l'ai dit; mais, depuis six semaines, il est dans la ville qu'on rebâtit, à Sallenche, vous savez, incendiée tout entière il y a six mois.

— Sallenche! on la rebâtit? Il y a donc bien des maçons?

— Ils sont au moins deux mille. Oh! je les ai vus en passant. Les Savoyards ne suffisaient pas; on a fait venir des ouvriers du dehors.

Chaque mot dû petit garçon augmentait la curiosité de Maurice. L'enfant ajouta :

— Il y a de braves gens parmi eux, et mon père s'en est fait des amis. Comme il m'envoyait en France, il y en a deux ou trois qui m'ont donné quelques mots d'écrit pour chez eux, quand ça se trouvait sur ma route.

— Montre-moi ces lettres, montre-les-moi, je te prie. Peut-être y en a-t-il une de mon père!

— Votre père, un maçon?

— Oui, mon ami, comme le tien! Je t'en prie, montre-moi ces lettres!

L'enfant lui tendit ses papiers, parmi lesquels Maurice n'eut pas besoin de chercher longtemps. Une des premières lettres qu'il vit était adressée à Mlle Justine Gerbin, la défunte cousine. Et l'écriture! Maurice la reconnut bientôt. Les mains lui tremblaient, ses yeux se remplirent de larmes. Après quelques explications, données en désordre, il eut la permission d'ouvrir la lettre, et il en trouva dedans une autre pour lui. Alors ses pleurs coulèrent avec tant d'abondance que le papier en fut tout trempé. Maurice, un peu remis, parvint à lire. C'était une bienveillante recommandation en faveur du petit Savoyard, et des témoignages de tendresse, de sages conseils, comme un bon père sait en adresser à l'enfant qu'il croit toujours un bon fils.

— Malheureux que je suis! s'écria-t-il, j'ai pu l'oublier!

Alors, saisi de douleur et de remords, il n'a plus qu'une pensée, courir à Sallenche, se jeter aux pieds de son père et lui demander pardon. Mais combien de jours va-t-il rester en chemin?

— Pas beaucoup, puisque vous avez un cheval.

— Il n'est pas à moi.

— C'est dommage, en trois jours vous y seriez.

Quelle tentation pour Maurice! Il sait maintenant où est son père; il connaît sa route jusqu'à lui; il est à cheval! Nous l'avons vu trop faible jusqu'ici pour nous étonner qu'il cède encore. « Je reviendrai bientôt, se disait-il; je rendrai le cheval; je m'excuserai auprès de M. et Mme de Varanes. Si je vais leur demander la permission de partir, ils ne me la donneront pas. » Cette pensée et la honte de leur avouer un mensonge lui firent commettre une faute de plus. Il partit donc, après avoir fait promettre au petit Savoyard de le visiter à son retour. Il voulait le forcer de partager avec lui sa bourse, que la bonne dame tenait bien garnie. L'enfant refusa. Il dit :

— J'ai de quoi vivre avec la marmotte, et j'espère bien rapporter de l'argent chez nous.

MAURICE A CHEVAL.

Les deux enfants se séparèrent, après s'être embrassés. Maurice retourna quelquefois la tête avec un sentiment de pitié; car le piéton est naturellement un objet de compassion pour le cavalier. Pauvre Maurice! si tu avais su ce qui devait t'arriver, tu aurais gardé un peu de cette pitié pour toi-même. Il fit une longue traite le premier jour, et ne s'arrêta guère qu'à la couchée. Il entra dans la première auberge de bonne apparence. On le traita fort bien, et peut-être aussi son cheval, quoique l'âge tendre du cavalier laissât la monture à la discrétion du valet d'écurie. Le lendemain, quand il s'agit de payer, Maurice fut bien surpris de la grosse dépense qu'il avait faite. On le traitait noblement, et il calcula que deux saignées pareilles mettraient sa bourse à fin de vie. Il reconnut par là que, si un cavalier va plus vite, il dépense bien davantage. Il se trouvait plus pauvre avec son cheval qu'avec son chien, et sa qualité de cavalier, ses beaux habits, ne lui permettaient plus de mettre à profit les humbles ressources qui s'offrent d'elles-mêmes au pauvre piéton.

Il partit fort soucieux. Les remords se réveillaient chez lui avec l'inquiétude. Ce père, qu'il courait chercher avec une ardeur qui pouvait seule faire excuser sa faute, ne le condamnerait-il pas le premier? « Ah! que j'ai besoin de le revoir, s'écriait-il, et de me placer sous sa garde! Que je deviens mauvais, à vivre comme je fais depuis quelque temps! »

Ces pénibles réflexions le poursuivirent tout le jour. Le soir il dut traverser un bois pour gagner un village où monsieur trouverait, lui avait-on dit, une excellente auberge. Il était arrivé au plus épais, lorsqu'il rencontra un homme de mauvaise mine, qu'il essaya d'éviter en poussant son cheval vers la gauche et en piquant des deux. L'homme fut plus prompt que lui.

— Votre bourse, mon petit monsieur! dit le drôle en arrêtant le cheval par la bride.

Maurice, troublé de frayeur, jeta les yeux derrière lui, comme pour appeler son fidèle défenseur. Cet oubli ne fut pas long. Déjà pâle comme un linceul, il donna sa bourse. Elle était fort jolie, mais il n'y avait pas de quoi contenter le voleur, qui s'attendait à une plus forte prise.

— Vous n'êtes guère en fonds, pour un cavalier si bien monté, lui dit-il avec insulte! Mais voilà des habits distingués. Peste! le beau drap, et tout neuf! Allons, mon petit monsieur, à bas les habits.

Maurice pleurait et gémissait.

— Pas de bruit, cela ne sert de rien; et vite en besogne!

Sur un geste impératif du scélérat, Maurice, descendu de cheval, ôta son habit. Ce ne fut pas assez. Le gilet, le pantalon, les bas et les bottes y passèrent. Enfin, la chemise ayant paru d'une toile fort belle, l'impitoyable voleur la voulut aussi. Maurice, tremblant de frayeur, dut l'étendre par terre, pour envelopper ses hardes dont il fit

lui-même un paquet, sous les yeux et la direction du bandit, pendant qu'il retenait le cheval.

Ce misérable méditait peut-être un dernier attentat. Du moins son bras, armé d'un bâton menaçant, était levé sur la tête de Maurice, lorsqu'un cri se fit entendre à quelques pas. Le brigand tourna la tête de ce côté, et l'enfant eut la présence d'esprit de s'esquiver comme une souris, et de grimper, tout nu qu'il était, sur des roches couvertes de buissons. Le voleur ne pouvait l'y poursuivre sans abandonner le paquet et le cheval, il préféra sauter en selle et s'éloigner au galop. Ce qui avait sauvé la vie à l'enfant, c'était le cri d'un geai, troublé dans sa retraite par un écureuil.

Cependant la frayeur, le saisissement, le froid, ne feraient-ils pas ce que le scélérat n'avait pu faire? Maurice était si troublé, si misérable, qu'il resta longtemps immobile, incapable de s'aider lui-même, et n'osant appeler du secours. Au bout d'un moment, il revint un peu à lui, et ce fut pour souffrir davantage. La nuit approchait; qu'allait-il devenir? Hélas! il périrait, si près d'atteindre Sallenche et de retrouver son père! Que de regrets, que de remords il sentait dans ces horribles moments! Comme il implora Dieu de tout son cœur et lui fit humblement l'aveu de ses fautes! Il pleurait, il gémissait de détresse, et ne croyait pas ses derniers moments bien éloignés.

Au milieu de cette angoisse, il entendit le pas d'un cheval. « C'est lui qui revient! se dit-il d'une voix étouffée; mon Dieu, sauvez-moi! » Cependant Maurice ne bougea pas; il en était incapable. Il guettait au passage l'homme qui allait paraître. Ses genoux tremblaient, ses dents claquaient, il frissonnait de tout son corps. Heureuse rencontre! Cet homme, si redouté, c'était un gendarme. Maurice, comme sauvé de la mort, rendit justice cette fois à ce personnage tutélaire, et l'appela à son secours avec toute la voix qui lui restait. A cette plainte le gendarme tourna la tête, et fut bien surpris de voir un enfant tout nu. Quelques mots balbutiés le mirent au fait.

— Où l'homme a-t-il passé? dit le brave.

— De ce côté.

— Cependant j'en viens, et je n'ai rien vu. Il aura quitté la route. Là-dessus il fit un mouvement comme pour aller à la recherche. Maurice s'écria :

— Oh! monsieur, me laisserez-vous!

— Te laisser? Non, c'est impossible. Pauvre enfant! il est tout transi. Tes pieds saignent?

— Je me suis blessé en fuyant dans ces épines.

— C'est une pitié. Le scélérat! s'attaquer à un enfant! Tout en causant, le brave homme avait ôté son manteau de dessus ses épaules; il le posa sur celles de Maurice, qu'il enveloppa dedans tout entier; puis, l'ayant pris dans ses bras, il remonta à cheval, et l'emporta comme il put. L'enfant n'était pas en état de monter en croupe.

Ils firent ainsi une assez longue traite. Le gendarme se garda bien de questionner Maurice en chemin. Il s'apercevait au tremblement convulsif du petit malheureux qu'il était trop agité. Enfin ils arrivèrent au poste. On fit un bon feu, on réchauffa les membres de l'enfant, on lui fit prendre une tasse de bouillon, après quoi il fut couché sur un lit de camp, qu'on avait muni, en sa faveur, d'un matelas. Bien restauré, bien couché, bien couvert, Maurice s'endormit avec le sentiment d'une sécurité parfaite : il était au milieu des gendarmes.

MAURICE RETROUVE SON PÈRE.

Il dormit fort tard. A son réveil, le premier objet qu'il vit, ce furent ses habits étalés à son chevet. Il croyait rêver. On lui dit que le gendarme à qui il devait la vie lui avait rendu ce nouveau service, et qu'il venait de ramener le malfaiteur et le cheval. Là-dessus il s'habilla bien joyeux. On lui demanda son nom; il se garda bien de mentir cette fois, il avait trop de regret de sa faute; d'ailleurs il parlait à l'autorité, qu'on doit tromper moins que personne. Il déclara donc qu'il s'appelait Maurice Gerbin.

— Maurice Gerbin! s'écrièrent les gendarmes; le fils du maçon?

— Oui, messieurs. Comment le savez-vous?

— En effet; le signalement est exact, dit le chef du poste, qui, prenant un papier, fit en détail l'inventaire de sa figure. Tout se trouva conforme, et devait l'être.

— Ah! malheureux enfant! que tu as fait souffrir ton père! dit gravement une moustache grise.

— Mon père! savez-vous où il est? sait-il où je suis?

— Nous savons où il est, et, dans deux heures, il pourra te voir, s'il plaît à Dieu.

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton qui fit frémir Maurice :

— Ah! monsieur, serait-il?...

— Il est malade d'inquiétude; j'espère que ta présence le guérira.

Alors l'enfant poussa des cris de douleur. La vieille moustache le prit par la main, et se chargea de remettre l'enfant dans les bras du père. — Allons, allons, disait Maurice... Mon Dieu! pardonnez-moi; guérissez-le! je serais trop malheureux!...

On attela un cheval à une petite voiture. L'enfant apprit en chemin que, son père ayant écrit au village quelques jours auparavant, on avait pu lui écrire à lui-même. Aussitôt qu'il avait appris la mort de sa cousine et la fuite de son enfant, il était accouru. Comme il soupçonnait la vérité, c'est-à-dire que Maurice avait voulu le rejoindre, il l'avait signalé sur toute la frontière. Lui-même l'ayant parcourue, et ne retrouvant pas son enfant, était tombé malade dans le voisinage.

Il fallut le préparer par degrés à la joie qu'il allait éprouver. Le brave homme qui lui amenait son fils lui annonça d'abord qu'on avait de ses nouvelles, et qu'il se portait bien; il ajouta bientôt qu'il l'avait vu lui-même; enfin il lui découvrit que l'enfant était là. — Maurice! s'écria-t-il; et l'on ne put retenir l'enfant davantage. Il se jeta dans les bras de son père, et puis à genoux, d'où il ne voulait plus se relever. — Pardon! pardon! disait-il d'une voix étouffée. Les embrassements paternels lui dirent assez qu'il n'était pas devant un juge sévère. Gerbin dit à son enfant, pour toute réprimande : — Maurice, tu as manqué me faire mourir. A ce tendre et grave reproche, l'enfant pleura et se repentit.

La joie répara le mal que l'angoisse avait fait. Gerbin fut bientôt en état d'écouter l'histoire de Maurice. Il y en eut pour plus d'un jour. L'enfant ne cacha ni le bien ni le mal. A cette naïve franchise, l'heureux père put reconnaître que, par un grand hasard, la vie d'aventurier n'avait pas fait à son fils un tort irréparable. — Et ce pauvre Dragon! que sera-t-il devenu? disait Gerbin, assez heureux maintenant pour regretter son chien.

— Çà, mon enfant, ajouta-t-il, nous ne pouvons nous dispenser de visiter ceux qui t'ont fait du bien. Nous devons des excuses à plusieurs, et même des réparations. Le bien que Dieu nous fait doit nous rappeler nos devoirs envers les hommes. Ne soyons pas d'heureux ingrats.

Ils firent donc, en retournant chez eux, le même chemin que Maurice venait de faire. Mais quelle différence entre

ces deux voyages! l'un, plein d'accidents et de peines; l'autre, facile et charmant. Le père et l'enfant cheminaient souvent côte à côte en se tenant par la main. Souvent aussi Maurice montait le petit cheval qu'il ramenait à Varanes. Il montrait à son père les lieux où telle et telle chose lui était arrivée. Ils s'y arrêtaient quelquefois: ici la cabane du berger, ici la croix, ici la rencontre de l'aveugle. La visite à M. et Mme de Varanes fut une des plus intéressantes. Ce digne couple fut bien joyeux de revoir l'enfant. Ils écoutèrent avec intérêt son histoire, et lui pardonnèrent sa dissimulation et sa fuite avec une grande bonté. — Dieu vous l'a rendu, dit la châtelaine à Denis Gerbin; je ne vous le demanderai pas; mais promettez-moi de vous établir dans notre voisinage. Maurice, qui n'a pas voulu être notre fils, ne refusera pas d'être notre ami. Ils promirent tous deux avec reconnaissance, et ils tinrent leur promesse.

Après avoir visité le château, ils ne dédaignèrent pas l'étal de l'honnête boucher. Là, une nouvelle joie les attendait: ils retrouvèrent Dragon. Le brave homme avait fini par découvrir le ravisseur, et, sans lui parler de ce qu'il savait, il s'était fait céder le chien du petit voyageur, ne désespérant pas de pouvoir le lui rendre un jour. On devine quelle fut la joie du pauvre animal. Qui n'a pas retrouvé un chien fidèle? Et Dragon avait passé par tant d'épreuves, que sa sensibilité naturelle s'en était beaucoup accrue.

Après avoir accompli, chemin faisant, tous les devoirs de l'honnêteté et de la reconnaissance, Gerbin et son fils rentrèrent dans leur village. Ce fut un événement. Ils trouvèrent le voisin parfaitement guéri de ses blessures, et lui firent en leur nom, et au nom de son bouillant ennemi, des excuses, qu'il reçut fort mal. Ils réglèrent ensuite toutes leurs affaires; ils plièrent bagage et quittèrent, sans trop de regret, le village de M. Christin, pour se rendre auprès de M. et Mme de Varanes. Quoique de nouveaux héritiers eussent adouci plus tard la douleur d'une perte cruelle, ils trouvèrent toujours du plaisir à voir, à encourager et à soutenir Maurice. Au bout de seize ans, M. de Varanes voulut se construire un château dans le goût moderne; Maurice en fit les plans, et son père y travailla sous lui avec des forces entières. Dragon, exemple de longévité, non moins que de dévouement, vivait encore en ce temps-là, et il s'éteignait doucement au coin du feu, comme un tison achève de se consumer lentement sous la cendre.

J. JACQUES PORCHAT.

FIN.



AVIS A NOS ABONNÉS.

A ceux de nos souscripteurs qui ne devineraient pas le rébus ci-dessus, nous devons rappeler, sans hiéroglyphes:

Que leur abonnement pour 1850-51, soit au *Musée des Familles* seul, soit au *Musée* et aux *Modes vraies* réunis, expirera avec la livraison de septembre prochain, qui complétera le dix-huitième volume de notre collection. Nous ferons paraître cette livraison du 5 au 10 septembre, pour faciliter à nos bureaux le travail du renouvellement.

La livraison d'octobre 1851, première du dix-neuvième volume (1851-52), ne pourra donc être envoyée exactement qu'aux personnes qui, d'aujourd'hui au 10 octobre, auront renouvelé leur abonnement pour 1851-52, en versant ou en envoyant à nos bureaux, soit: pour le *Musée* seul, 6 fr. par an pour Paris, 7 fr. 50 c. pour les départements; pour le *Musée* et les *Modes vraies* réunis, 11 fr. par an pour Paris, 13 fr. 70 c. pour les départements.

On ne peut s'abonner aux *Modes vraies* sans s'abonner au *Musée*, mais on peut toujours s'abonner au *Musée* seul, auquel rien n'est changé.

N. B. Les abonnés qui pourront renouveler d'avance et au plus tôt leur abonnement pour 1851-52, nous permettront, en le faisant, d'accélérer, dans leur intérêt comme dans celui de tous, le tirage et le service de plus en plus considérables d'un recueil tel que le nôtre. (L'inscription et la classification de nos renouvellements annuels exigent à elles seules plus d'un mois de travail compliqué.)

MODES PRÉFÉRABLES D'ABONNEMENT POUR LES DÉPARTEMENTS.

Nous répétons à nos souscripteurs des départements que nous ne pouvons répondre personnellement de l'exactitude du service qu'envers les abonnés qui se font inscrire *directement* à nos bureaux, en nous envoyant, dans une lettre affranchie, leur nom et leur adresse, avec un bon de poste ou un mandat à vue sur Paris. N'ayant ni les noms ni les adresses de ceux qui s'abonnent par voies indirectes, on conçoit que nous ne saurions admettre leurs réclamations, ni être responsables des retards ou des pertes qu'ils éprouvent. Ils ne peuvent en demander compte qu'aux intermédiaires chez qui ils se sont fait inscrire, et qui doivent leur faire tenir le *Musée* le 25 de chaque mois.

Quant à nous, nous garantissons à tout abonné direct, inscrit sur nos registres, la réception du *Musée* à domicile, exactement et *franco*, le 25 de chaque mois. En cas d'erreur, l'abonné peut, jusqu'au mois suivant, nous adresser ses réclamations et les voir immédiatement satisfaites.

On sait d'ailleurs que, grâce à la réduction de la taxe des lettres, la poste est désormais la voie d'abonnement la plus prompte, la plus sûre et la plus économique.

Voici un modèle de souscription qu'il suffit de transcrire et d'adresser au *Musée des Familles*, rue Saint-Roch, 37, à Paris.

« *Je m'abonne* (*ou je renouvelle mon abonnement*) *au* Musée des Familles, *que je recevrai franco par la poste*, *pour la somme ci-jointe de* 7 *fr.* 50 c., *le* 25 *de chaque mois*, *du* 25 *octobre* 1851 *au* 25 *septembre* 1852 *inclus.* »

Ajouter: *et aux Modes vraies*, si l'on veut les recevoir avec le *Musée*, et inscrire, en ce cas, 13 fr. 70 c. Signer, écrire lisiblement son adresse, et remettre cette lettre affranchie au premier bureau de poste, avec le prix de l'abonnement contre lequel tout directeur des postes doit expédier un bon de ladite somme.

On peut aussi s'abonner directement par toutes les voies des Messageries nationales et générales.

Paris, 1851.—Typographie de HENNUYER et Ce, Batignolles.

AU BORD DE LA MER (1).

CINQUIÈME PROMENADE. LES CURIOSITÉS DU FOND DE LA MER.



Coquillages divers, dessin de M. de Bar.

1. *Pecten* (coquille de Jacob), extérieur. — 2. *Cochlea lunaris* (dauphin), extérieur. — 3. *Idem*, intérieur. — 4. *Mytulus* (moule : gueule de souris). — 5. *Idem*, extérieur. — 6. *Chama* (vieille ridée). — 7. *Cassis rubra* (casque rouge). — 8. *Lépas à stries* extérieur. — 9. *Cucullaris voluta* (fromage vert). — 10. *Cucullaris* (lion grimpant). — 11. *Purpura foliata* (double chausse-trape), intérieur. — 12. *Chama* (ziz-zac). — 13. *Cylindrois* (volute sablée). — 14. *Purpura crispata* (chausse-trape), extérieur — 15. *Idem*, intérieur. — 16. *Cochlea lunaris fusca*. — D'après la classification de Requenfous.

(1) Voyez le tome XVII et novembre dernier.

I. Prairies marines. Varech. Plantes comestibles. Une collection perdue. L'étoile de mer. L'œuf de raie. Neuf millions d'œufs dans un poisson. Manière de les compter. La sèche. L'anémone de mer. Le poisson qui tousse, etc.

La mer est basse ; promenons-nous sur les rochers et sur les sables qu'elle laisse à découvert. La première singularité qui frappe notre vue, c'est que le fond de la mer a ses prairies comme la surface de la terre ; plantes et herbes fort différentes cependant de celles-ci. Elles ont reçu les noms de *fucus*, algues, zostères, etc.; on les appelle gouémons sur les côtes de Bretagne, et *sart* dans l'Aunis. Leur nom de varech, qui est le plus ordinairement employé ici, demande quelques explications. On appelait autrefois varech tout ce que la mer jette sur ses bords, soit de son crû, soit qu'il vienne de bris ou de naufrage. Les droits que les anciens seigneurs normands prétendaient sur ce que la mer pousse sur ses rivages, s'appelaient droits de varech. On lit dans l'ancienne Coutume de Normandie : *Tout ce que l'eau aura jeté ou bouté à terre est varech* ; et par l'article 596 d'une coutume moderne, abrogée cependant depuis par le Code civil, sous le nom de varech sont comprises *toutes choses que l'eau jette à terre par tourmente et fortune de mer, ou qui arrivent si près de terre qu'un homme à cheval y puisse toucher avec sa lance.* Si le propriétaire les réclamait *dans l'an et jour*, elles lui étaient restituées; *après l'an et jour*, elles appartenaient au seigneur féodal et au roi. On disait indifféremment droit de varech ou *chose du flot, droit de bris* ou *de naufrage*.

L'usage le plus général que l'on fasse des varechs consiste dans l'engrais des terres ; on brûle le varech pour en tirer de la soude et de l'iode. Les *zostères* servent à faire des matelas aussi élastiques et à peu près aussi agréables que ceux que l'on fait en crin. Cet usage, nouveau en France, est très-ancien sur les côtes de la mer Baltique.

Linnée avait décrit une soixantaine de plantes marines. On en connaît aujourd'hui plusieurs centaines, et on est loin de les connaître toutes ; quelquefois, après un coup de vent, on trouve sur les grèves des débris de plantes qu'on ne rencontre jamais, même dans les marées les plus basses, et qui ont été arrachées sans doute à des profondeurs inaccessibles à l'homme.

Plusieurs sortes de plantes marines sont comestibles.

Le *fucus saccharinus*, ou *baudrier de Neptune*, dont les feuilles sont de la largeur de la main, et ont souvent six pieds de longueur, se couvre en séchant, lorsqu'il a été lavé à l'eau douce, d'une efflorescence blanchâtre qui a le goût du sucre. Le *fucus digitatus*, qui produit également du sucre, était autrefois consacré aux sorcières de l'Islande ; c'était, disait-on, la nourriture des chevaux marins qu'elles savaient dompter. Les habitants pauvres du nord de l'Ecosse et de l'Irlande mangent le *fucus palmatus* cuit dans du lait, ou cru en salade après quelques préparations. C'est avec des varechs que les salanganes, espèce d'hirondelles, construisent ces nids dont se montrent si friands les Chinois, qui les payent au poids de l'or, et les regardent cemme un mets délicieux.

Ils les appellent saroi-bura, et les mangent avec du gingembre. Ces nids, que l'on recueille dans les mers de la Chine, sur les bords de l'île de Java, de Sumatra, des Moluques, etc., ont, étant secs, la consistance de la cire ; bouillis, ils ressemblent à des cartilages de veau.

On recueille sur nos côtes, sous le nom de *criste marine*, une sorte de *fucus* qui se mange confit dans le vinaigre comme les cornichons. Depuis quelque temps on les fait cuire et on les assaisonne comme des haricots verts, dont ils ont assez le goût, mêlé au goût du pourpier. Ce n'est pas du tout un mets désagréable.

Une grande quantité de poissons, d'amphibies, de mollusques, de crustacés, se nourrissent de ces plantes marines et y trouvent un asile contre les voraces poursuites de leurs ennemis.

De même que, sur la terre, les divers végétaux habitent des températures différentes, de même les diverses plantes marines ne vivent, ou du moins ne végètent vigoureusement qu'à diverses profondeurs.

Ainsi, au-dessous de soixante pieds sous l'eau, on ne trouve plus de *ceramium* ; les *ulves* sont rares au-dessous de quarante pieds de profondeur. Après cent pieds, tous les varechs semblent disparaître ; ils sont remplacés par les polypes. Là sont les limites du règne végétal.

Je ne vous dirai pas les noms des plantes aquatiques. Ma première raison est que je suis loin de connaître toutes ces plantes, encore moins tous leurs noms. Les savants, ambitieux parrains, ont donné quelquefois des noms différents à une seule. Remarquons seulement la variété extrême de leurs formes. Celle-ci semble, par la couleur, la consistance et la forme, un énorme peigne d'écaille dont les dents se prolongent en lanières transparentes. Celle-ci a les feuilles de la laitue. Telle autre est un lacet rond de plusieurs mètres de longueur. En voici une dont les feuilles ressemblent à des feuilles de chêne étroites. Sur ces feuilles sont des globules qui sont, dit-on, pleins d'air, et la soutiennent sur l'eau. Peut-être et plutôt sont-ce des galles comme celles que l'on voit sur les feuilles de chêne terrestre, qui servent d'asile à des insectes. D'autres herbes ressemblent à des mousses ; aucune mousse n'a un plus joli feuillage ni de plus fines découpures ; elles sont de toutes les nuances de la pourpre, depuis le rouge presque orange jusqu'au violet.

Dans un hiver que j'ai passé à Etretat, étant encore fort jeune, j'avais recueilli une très-grande quantité d'herbes marines ; je les avais étalées et disposées dans un énorme cadre que m'avait fait un menuisier du crû. C'était un tableau très-curieux et très-intéressant, et qui sans doute aurait pu être de quelque secours à la science très-incomplète sur la Flore marine. Peu de savants passent un hiver, les pieds dans l'eau, à cueillir des herbes, et les tempêtes de l'hiver apportent sur les plages beaucoup de plantes arrachées à des profondeurs inaccessibles. Obligé de revenir à Paris précipitamment, je laissai mon précieux cadre chez l'aubergiste, en annonçant que je le ferais prendre à la première occasion. Un jour, je trouvai chez mon portier, à Paris, le cadre vide avec ce mot : « Monsieur, j'ai cru vous être agréable en me chargeant de vous apporter un cadre que vous aviez laissé à Etretat ; j'ai jeté des herbes qui étaient dedans ; mais j'ai réussi à ne pas casser le verre. — Votre dévoué. »

Je veux bien ne pas imprimer le nom de ce malheureux, qui est un peintre ; mais si ces lignes tombent par hasard sous ses yeux, il y verra pourquoi je ne l'ai pas remercié, et pourquoi il m'a trouvé absent lors des quelques visites qu'il a bien voulu me faire depuis.

La mer a jeté sur le rivage quelques objets qui ont la forme d'une étoile grande comme la main, et sont de couleur orange. La plupart ont les cinq pointes que l'on attribue aux étoiles. On en a trouvé au confluent du Sund qui avaient jusqu'à treize rayons. On en apporte des Indes qui en ont trente-huit, mais on les appelle *soleils de mer*.

Il y en a sur les rivages de la Méditerranée qui sont armées de longues épines.

Mais l'espèce la plus ordinaire est divisée en cinq rayons; elle est revêtue à sa surface d'un cuir granuleux, chagriné, de couleur qui varie de l'orange au brun rouge. En dessous, chaque rayon est couvert d'une multitude de fausses jambes; on en a compté sur une seule étoile près de seize cents. Ces fausses jambes sont des suçoirs assez semblables aux cornes des limaçons; ces jambes ne les portent que très-lentement d'un lieu à un autre, mais leur servent principalement pour se fixer sur les pierres, sur le sable, ou sur les coquillages dont elles se nourrissent. Au milieu du corps est une ouverture sphérique, c'est la bouche de l'animal; autour de cette bouche se trouvent cinq dents osseuses. Tenez-vous pour averti que cela est vivant, mange et a des dents, autrement vous risqueriez fort de ne pas vous en apercevoir, et de prendre les étoiles de mer pour quelque chose qui tiendrait le milieu entre les pierres et les éponges.

Quel est ce fruit? est-ce une châtaigne de mer? Il est carré, en forme de coussin; chacun de ses coins est muni d'un appendice; son écorce a la consistance et un peu la couleur des fruits du châtaignier: ce n'est pas un fruit, c'est un œuf; c'est un œuf de raie. Longtemps on a pris ces œufs pour une végétation; plus tard, on a cru que c'était un animal, qu'on a appelé rat de mer. La raie ne pond pas, comme les autres poissons, des milliers d'œufs à la fois; presque tous les œufs s'ouvrent et éclosent dans le corps de la raie, et sortent successivement par un, deux et trois, en apparence à la manière des animaux vivipares, mais en réalité comme ceux de certains serpents qui n'en sont pas moins classés dans les animaux ovipares. Quelques œufs cependant, chassés dehors, flottent au gré des eaux ou restent dans les herbes. Alors les raies naissent comme les autres poissons et se passent de cette incubation intérieure. Ouvrons cet œuf. Voici toute vivante la petite raie, large comme l'ongle du pouce. L'embryon de raie traîne à son ventre une partie du jaune de l'œuf dont il tirera sa nourriture encore pendant quelques jours; puis, à mesure que le poisson grandira, le jaune diminuera et finira par disparaître.

Je vous parlais tout à l'heure de poissons qui pondent des œufs par milliers; c'est peu: dans le genre des gades, genre qui contient les morues, les merlans, les merlus, etc., on a trouvé dans une seule femelle plus de neuf millions d'œufs, assure M. de Lacépède.

Vous me demanderez comment on est parvenu à compter neuf millions d'œufs? Par un procédé très-simple. On pèse la masse des œufs d'un poisson, ensuite on en sépare une petite partie que l'on pèse également; on compte ce que cette petite partie contient d'œufs; on n'a plus qu'à multiplier le nombre des œufs trouvés dans cette petite partie autant de fois que le poids de cette portion est contenu dans le poids de tous les œufs réunis. Cherchons un peu dans les flaques d'eau que la mer a laissées entre les roches, nous allons trouver d'autres œufs sans doute, dont la configuration n'est pas moins singulière que celle des œufs de la raie. Voici précisément ce que nous cherchons. Il semble voir une grappe de raisin noir; cette grappe est formée d'œufs agglomérés; ouvrez un des grains, vous reconnaîtrez la petite *sèche* en son entier; on distingue très-bien ses yeux, son corps, l'os qui le couvre, et le sac où la liqueur noire est contenue. En Languedoc, ces grappes sont désignées sous le nom de raisin de sèche. La sèche est encore plus singulière que ses œufs. Approchons-nous de ce parc entouré de filets, dont le pêcheur retire les poissons, il serait bien étonnant qu'il n'y eût pas quelque sèche parmi ces poissons. En voici une. La sèche est difforme; sa tête ressemble en fort petit à la tête de l'éléphant. L'animal auquel on donne, dans les livres, jusqu'à deux coudées de long, ne s'est jamais présenté à moi plus grand qu'un pied et demi; il porte sur le dos, sous la peau, un os blanc, fongueux, que l'on voit si fréquemment, sous le nom de biscuit de mer, accroché dans les cages des oiseaux qui, assure-t-on, y aiguisent leur bec. Les écrivains s'en servent pour effacer l'écriture sur le papier, les orfèvres, pour y creuser les moules des petits objets. La sèche porte à l'extrémité de la tête huit trompes garnies de petits suçoirs mobiles qui lui servent à saisir et à retenir sa proie; deux autres trompes plus longues lui servent d'ancre pour se tenir aux rochers. Au centre de ces trompes est un bec qui paraît de la substance de la corne, et qui, pour la forme et la couleur, ressemble à un bec de perroquet. Dans le ventre de la sèche est une vessie remplie d'une liqueur très-noire, que Cicéron a appelée encre, et dont Perse prétend qu'on se servait de son temps pour écrire. On prétend que cette liqueur noire, mêlée à de la pâte de riz, compose l'encre de Chine. J'ai entendu dire par des pêcheurs, et j'ai lu dans des livres que les œufs dont nous avons trouvé une grappe, sont blancs au moment où la femelle les pond, mais que le mâle y répand de cette liqueur qui les teint en noir.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la sèche lance au loin cette liqueur qui colore l'eau et l'entoure d'un nuage noir qui lui permet, soit d'échapper à ses ennemis, soit de surprendre sa proie.

Quand la sèche est hors de l'eau, elle tousse aussi fort que pourrait le faire un homme. On ne se représente pas volontiers un poisson enrhumé; mais si nos rhumes sont causés par le brusque changement de fluide ou de température, nous comprendrons qu'un poisson s'enrhume chez nous comme nous nous enrhumons chez lui. Il est évident que le poisson hors de l'eau meurt asphyxié dans l'air, hors duquel nous ne pouvons vivre, absolument comme nous mourons asphyxiés dans l'eau.

Si la sèche nage fort vite, en revanche voici un animal qui ne marche guère et peut-être ne marche pas du tout. Je ne l'ai jamais vu qu'adhérent à quelques roches que la mer ne laisse découvertes qu'à la marée basse. Nous en voici tout entourés; on l'appelle *anémone de mer*. En effet, quand il s'entr'ouvre et qu'il laisse voir ses petites trompes, on croirait admirer des anémones doubles; le corps circulaire représente les grands pétales extérieurs de la plante, et les petites trompes les pétales étroits du centre. Ce n'est pas seulement la forme, mais c'est aussi le coloris qui lui donne cette ressemblance singulière. De ces animaux singuliers, les uns sont couleur de pourpre, d'autres verts, d'autres panachés de différentes couleurs. Tout est bizarre dans cet animal; s'il se ferme et s'épanouit à la manière des plantes, il se reproduit comme certaines d'entre elles, c'est-à-dire de drageons. De petits globules informes se détachent de l'anémone de mer, et, en quelques mois, s'organisent et deviennent des animaux parfaits. C'est ainsi que se propagent les anémones que nous cultivons dans nos jardins. Si celles-ci se multiplient également par leurs graines, peut-être l'anémone de mer pond-elle des œufs comme la plupart des habitants de la mer. Rien ne se ressemble comme les œufs des animaux et les graines des plantes. La tortue ne confie-t-elle pas ses œufs au sable et ne les donne-t-elle pas à couver au soleil, comme font les plantes de leurs graines?

Un autre rapport qu'a encore l'anémone de mer avec les plantes, c'est que si on en coupe une partie, cette partie ne tarde pas à repousser et à se reproduire comme si l'on avait coupé une branche d'arbre. Peut-être l'anémone de mer reprendrait-elle de boutures ?

Quand on trouve l'anémone épanouie, si on touche doucement de l'extrémité d'un bâton les petites trompes qui figurent les pétales de la plante, l'animal se resserre, les retire brusquement et lance assez loin un petit jet d'eau claire.

L'anémone de mer se nourrit de petits coquillages ; elle ne choisit pas, comme vous le pensez bien, ceux qui peuvent lui échapper par une fuite, quelque lente qu'elle soit. Nous la trouvons entourée de petites moules un peu moins grosses que l'ongle du petit doigt.

II. La moule. Comment elle marche. Les cent cinquante câbles de la moule à l'ancre. L'ortie de mer. Bernardin de Saint-Pierre. Le papillon à quatre ailes. Les lépas. Voyage de huit pouces en une minute. Les éponges. Les tarets, petit animal plus redoutable à la Hollande que Louis XIV. L'arselin. Sa morsure. La rascasse. Au revoir.



Portrait de Réaumur.

La moule s'appelle caïeu dans beaucoup d'endroits de nos côtes. Un médecin hollandais, appelé Van Heyde, a fait soigneusement l'anatomie des moules ; il leur a trouvé une langue, de la graisse, des intestins, un foie, des cornes. Réaumur, le plus exact observateur qui ait jamais existé, soutient que les moules marchent. Je n'ai pas fait à ce sujet d'observations personnelles, mais j'ai répété sur d'autres sujets deux cents expériences de Réaumur, et jamais je ne l'ai trouvé en défaut sur un seul point : c'est d'ailleurs un savant d'une étrange sorte. A chaque instant il dit : Je ne sais pas, avec une bonhomie qui a un charme inconcevable chez un homme qui savait tant de choses et qui en a tant découvert et tant enseigné aux autres. Voici à peu près ce que dit à ce sujet Réaumur ; je dis à peu près, car je n'ai pas le texte sous les yeux.

Ouvrez la coquille d'une de ces moules, remarquez une partie d'un brun noir, placée dans le milieu de la moule, et qui a la forme à peu près de la langue d'un animal. Cette partie est à la fois le bras et la jambe de la moule. Quand la moule se laisse prendre par des désirs vagabonds, elle entr'ouvre sa coquille, et en fait sortir cette jambe qui s'étend quelquefois jusqu'à une longueur d'un pouce. Elle tâtonne et reconnaît le terrain, puis elle replie l'extrémité de cette jambe et se cramponne à quelque partie de roche, et attire après elle sa coquille ; en deux ou trois efforts pareils, elle avance bien de la largeur d'un doigt ; mais elle n'use pas souvent de cette demi-faculté de marcher, et le plus souvent on la trouve attachée à d'autres moules ou à un corps quelconque, pierre ou bois, par différents fils. Chacun de ces fils est gros à peu près comme un cheveu et long d'un à deux pouces. Réaumur en a compté plus de cent cinquante employés à tenir une seule moule à l'ancre.

Le membre que nous avons appelé bras et jambe n'a fait jusqu'ici que l'office de jambe. Mais c'est en qualité de bras qu'il étire, file et attache ces fils aux corps qui environnent la moule. Ces fils sont formés par le suintement d'une liqueur que sécrète la moule et qui se fige ensuite.

Mais l'ennemi peut-être le plus dangereux de la moule, est un petit coquillage que les savants appellent *trochus*. Cette sorte de limaçon s'attache à la coquille d'une moule, la perce d'un trou très-rond et fait passer par ce trou une trompe de cinq à six lignes de longueur avec laquelle il suce la moule qu'il finit par absorber tout entière.

Après l'anémone nous devons chercher l'*ortie* de mer. Si ces deux mollusques ont reçu des naturalistes des noms de plantes, ce n'est pas pour la même raison. L'ortie n'a rien dans sa configuration qui rappelle l'ortie terrestre ; on lui a donné ce nom parce qu'elle cause à la peau par son contact des démangeaisons et des rougeurs. Les gens des côtes exagèrent fort du reste l'effet de ce contact et appellent l'ortie de mer *venin*, mot que presque tous prononcent *velin*. Sur les bords de la Méditerranée, on donne à l'ortie de mer le nom de chapeau de mer, à cause de sa forme. Linnée l'appelait *méduse*. Ici on l'appelle *sagore*. Réaumur proposait le nom de *gelée de mer*. Ce nom, en effet, exprime si bien la substance dont elle est formée, et sa consistance, qu'il vaut seul une description pour aider à la reconnaître. En effet, vue par-dessus, l'ortie de mer ressemble tout à fait à une assiette de gelée refroidie dans un moule concave. Au-dessous et au centre, elle a huit pieds finissant en pointe et attachés à leur base comme une rosette. L'ortie de mer est blanche et entourée d'un cordon bleu qui varie, chez les divers individus, du bleu pâle au plus riche violet en passant par toutes les nuances intermédiaires. On en trouve qui n'ont pas ce cordon bleu, et sont marbrées d'un brun jaune brillant, qui dans l'eau apres que l'éclat de l'or. On m'a dit en avoir vu, aux îles d'Hyères, dont tout le corps était couleur de rose.

Au premier abord, la gelée de mer paraît flotter au gré des eaux ; mais, avec plus d'attention, on voit qu'elle s'y soutient et y marche par un mouvement de contraction et de dilatation ressemblant à celui qu'on ferait avec la main en l'ouvrant et en la fermant successivement. Les filets quelquefois sont tous chargés de sagores, et ce qui prouverait, s'il en était besoin, leur mouvement de marche, c'est que les gelées de mer s'y prennent absolument à la manière des goujons. Beaucoup de petits poissons en font leur nourriture, y plongent leur tête et mangent à même. Quand elles échouent sur le rivage, elles ont perdu très-

vite tout mouvement apparent ; elles deviennent bleues, comme l'empois bleu dont se servent les lessivières, et se fondent au soleil.

Bernardin de Saint-Pierre qui les appelle *bonnets flamands*, d'un des noms qu'on leur donne sur la côte, pense qu'elles viennent du Nord pendant l'été. Il est vrai de dire qu'on n'en rencontre guère par ici pendant l'hiver.

Il est un autre animal dont parle Bernardin de Saint-Pierre ; mais je ne l'ai jamais vu. Bernardin de Saint-Pierre est né au Havre, et se promenait beaucoup, dans son enfance, sur nos plages de Sainte-Adresse.



Portrait de Bernardin de Saint-Pierre.

— Pour moi, dit-il, qui n'ai aperçu les animaux marins de nos rivages que dans mon enfance, et qui en conserve encore d'intéressants ressouvenirs, je me rappelle avoir vu, vers le milieu du printemps, sur les mêmes plages, dans les parcs de filets que nos pêcheurs y dressent, des espèces de papillons à quatre ailes, vivement colorés, et qui voltigeaient au fond des flaques d'eau. Je ne pus jamais en saisir un seul. Je ne sache pas qu'aucun naturaliste en ait fait mention.

On connaît les pages pleines de charme et d'éloquence que les beautés de la nature ont inspirées à Bernardin de Saint-Pierre ; mais il n'a pas tout à fait l'exactitude de Réaumur, et parfois il mêle quelques rêves à ses souvenirs. — Cependant, le printemps prochain, je chercherai encore le papillon à quatre ailes. Ce n'est pas un homme qu'on puisse condamner sans un examen approfondi. — Voici encore un coquillage dont il a parlé dans les *Harmonies de la nature* : c'est le *lépas*, coquille univalve conique, qu'on appelle berlin, berdin, arapède en Provence, œil de bouc sur les côtes du Poitou, etc.

— Les lépas, dit Bernardin, se collent aux rochers parmi les algues. On les prendrait pour des têtes de clous qui soutiennent des guirlandes d'herbes marines.

On trouve presque toujours le lépas immobile, et si fortement adhérent aux roches, que, sans un couteau et une certaine adresse donnée par l'habitude, on ne pourrait l'en détacher. C'est en faisant le vide, au moyen d'une

membrane qu'il retire brusquement, qu'il s'attache ainsi au milieu des varechs. Cependant il marche ; et des savants ont constaté qu'un de ces animaux avait franchi un intervalle de huit pouces dans l'espace d'une minute. Ils pensent qu'il aurait pu parcourir une distance d'un pied, s'il ne s'était pas reposé si souvent. La coquille du lépas est d'une seule pièce, et fort dure ; sa couleur est grise ; elle est nacrée en dedans, et a la figure d'un entonnoir. On mange le lépas ; mais c'est un mets fort dur, et qui est loin de valoir, pour le goût, le *vignot*, petit limaçon noir, à coquille contournée, que vous trouvez auprès de lui. Tous deux sont quelquefois appelés *bigorneau*.

Cette petite masse molle et élastique est une éponge ; mais elle n'est pas semblable à celles dont on se sert pour la toilette. Celles-ci viennent de préférence dans la Méditerranée. Mais si celle que nous rencontrons ici n'est pas propre aux mêmes usages, elle est, comme les autres, un polypier, sorte de ruche construite par des insectes marins qui y font leur domicile. Avant Aristote, on pensait les éponges des êtres animés. Aristote l'avait nié. Le mouvement de tant de petits êtres animés, se réfugiant à la fois dans le fond de leurs cellules, quand on tire l'éponge de l'eau, a dû causer l'erreur relevée par Aristote. On trouve des éponges de toutes sortes de formes. Il en est qui ressemblent à une ruche à miel, à un entonnoir, à un éventail, à un turban, à un bonnet. On ne les a guère, *je crois*, classées que d'après leur forme.

Je vous parlais tout à l'heure du ver ennemi des moules. D'autres vers, non pas pareils, mais pareillement armés, ont joué un grand rôle à diverses époques. Il y a des vers qui rongent les navires et qui percent leurs bordages de tant de trous, qu'ils les mettent en danger de périr. On assure qu'il n'y a guère plus de cent cinquante ans que l'on connaît ces dangereux animaux. Les navires les ont ramenés des mers des Antilles, où ils sont fort communs. Ils ne se sont que trop facilement naturalisés dans nos climats. On manda de Brest à M. de Réaumur, dans le mois de juillet 1728, qu'on venait de mettre sur le côté le vaisseau *l'Hercule*, et qu'on l'avait trouvé foré en tout sens par les vers.

En 1731 et 1732, ce ver, appelé *taret*, causa de grandes alarmes aux Provinces-Unies (la Hollande), par les ravages qu'il fit dans les pilotis qui maintiennent les digues de la Zélande. Cette province faillit être entièrement submergée par suite des dégâts causés par les tarets. Plusieurs provinces de ces Etats ont leur sol plus bas que le niveau de la mer. Le taret était un ennemi bien autrement redoutable que Louis XIV.

Des tarets, que l'on dit d'une espèce différente, ont fait également de grands ravages dans les pilotis de Venise.

La mer remonte ; les lames viennent, l'une sur l'autre, bordées d'écume blanche. Nous n'avons vu qu'une bien petite partie des choses merveilleuses qui vont, dans quelques heures, être cachées sous vingt pieds d'eau, et au-dessus desquelles vont voguer les navires à pleines voiles. Il nous faut reculer devant les vagues.

Mais que font ces hommes et ces femmes armés de bêches et de fourches ? Ils viennent pêcher des équilles et des lançons cachés dans le sable. Au moment où la mer remonte, ces poissons reviennent aussi à la surface du sable pour être prêts à se remettre à flot. Prenez garde ; ce poisson un peu plus gros que l'équille est un *arselin*, une sorte de *vive*, dont la blessure est dangereuse. La vive ne se cache pas dans le sable, quoiqu'elle soit agile à se cacher dans la vase lorsqu'elle est prise dans les parcs de pêche ; mais ses armes sont semblables à celles de l'arselin.

La vive est de la grandeur d'un maquereau. Son ventre est blanc, son dos rayé de jaune et de brun, ses yeux sont d'un vert très-éclatant. Outre des épines aux nageoires, elle a sur le sommet du dos une nageoire noire qu'elle développe quand on la touche, et qui ressemble à une aile de chauve-souris. Cette nageoire est armée d'aiguillons dont la blessure cause une enflure subite accompagnée de grandes douleurs. L'arselin, beaucoup plus petit, est tout à fait blanc. Quelques personnes savent des prières pour faire cesser l'enflure et la douleur causées par la piqûre de la vive et de l'arselin. D'autres rient des prières et conseillent de mettre sur la piqûre le foie de l'animal.

Le meilleur moyen est une goutte d'alcali volatil ou un cataplasme de mie de pain. Lacépède et d'autres naturalistes nient complétement que cette piqûre soit empoisonnée. Ils prétendent que la forme mécanique des aiguillons offense les chairs de façon à causer l'enflure et la douleur très-vive qui l'accompagne. On parle cependant d'amputations pratiquées à la suite de semblables blessures. M. Quidant, pianiste très-connu, a été piqué à Trouville-sur-Mer par un arselin.

Toujours est-il que les pêcheurs et les poissonnières ne manient la vive qu'avec de grandes précautions. Autrefois les règlements de police ordonnaient aux pêcheurs de couper les aiguillons, avant de les mettre en vente. Ce règlement, que personne ne connaît plus, est parfaitement suivi, grâce à la crainte qu'inspire justement ce poisson, dont la chair est délicate, et dont on mange surtout beaucoup en Hollande où on l'appelle *pieterman*, homme de pierre. C'est sans doute à cause de ses aiguillons et de l'éclat singulier de ses yeux que la vive avait reçu des anciens le nom de *dragon de mer*.

Le poisson appelé *rascasse* dans le Midi, et si célèbre pour la préparation de la fameuse bouillabaisse, est également un poisson à nageoires épineuses. Les nageoires du dos ont neuf ou douze aiguillons très-forts. Ce poisson est d'un brun rougeâtre, avec quelques taches noires sur le dos. On l'appelle dans les livres, *scorpion de mer*, scorpeno, scorpène, scorpœno, scrofanello.

Pendant longtemps on a tenu en grande estime, pour certaines maladies, le vin dans lequel on avait fait mourir une rascasse.

Aujourd'hui les Marseillais parlent avec enthousiasme de ce poisson, qui, je le dis tout bas, passe pour un peu dur. . . . .

. . . .

La fin du jour approche, et en même temps la mer est assez remontée pour que les barques puissent sans danger franchir la masse de rochers appelée la *Tillée*. Toutes les petites voiles qui paraissaient comme des points noirs à l'horizon se rapprochent rapidement, tous nos pêcheurs rentrent à Sainte-Adresse. En voici un qui est seul, aidons-le à remonter son bateau sur le galet.

On entend les cloches du Havre. Le vent vient donc du sud-est. Nous aurons du beau temps demain.

Mais demain il faut partir ; des affaires m'appellent à Paris. Demain soir je dînerai sur le boulevard des Italiens, mais je ne tarderai pas à revenir au bord de la mer et dans mon jardin.

ALPHONSE KARR.

(Aux prochains numéros la sixième promenade : *le Régal de maître Glam*, l'*Histoire de Romain*, et *celle du Douanier qui fut emporté par le diable*.)

RENCONTRE D'UNE CHÈVRE ET D'UNE BREBIS.

Le soleil brûlait l'ombre, et la terre altérée
Au crépuscule errant demandait un peu d'eau;
Les fleurs de leurs parfums inclinaient le fardeau
Sur la montagne encor dorée.

Tandis que l'astre en feu descend et va s'asseoir
Au fond de sa rouge lumière,
Dans les arbres mouvants frissonne la prière,
Et dans les nids : « Bonsoir ! bonsoir ! »

Pas une aile à l'azur ne demande à s'étendre;
Pas un enfant ne rôde aux vergers obscurcis;
Et, dans tout ce grand calme et ces tons adoucis,
Le moucheron pourrait s'entendre.

— Pardon ! n'est-ce pas vous que j'ai vue une fois?
Dit, en faisant la révérence,
La chèvre à la brebis de chétive apparence,
Liée et seule au bord d'un bois.

Vous étiez, si c'est vous, si charmante et si folle,
Qu'en vous voyant ainsi je n'osais vous parler;
J'accusais ma mémoire et j'allais m'en aller
Sans vous adresser la parole.

Et la brebis, levant sa tête avec effroi,
Bêle ce sanglot de son âme :
— Vous ne vous trompez pas, c'est... c'était moi, madame,
Et me voilà !... Voilà le sort.

Quand j'étais blanche et rose on m'a beaucoup parée;
Aux fêtes du printemps on m'habillait de fleurs;
On me laissait brouter sur de tendres couleurs,
Et je me croyais adorée.

L'eau filtrant du rocher, pour laver ma toison,
Ne semblait jamais assez claire.
O madame ! c'est doux, oui ! c'est si doux de plaire,
Qu'on n'en cherche pas la raison.

Je dansais à la flûte, une couronne en tête,
J'en faisais mon devoir et ma cour au pasteur;
Je buvais dans sa tasse, intrépide, sans peur,
Et ses festins étaient ma fête.

Tout changea : le pasteur, las de m'être indulgent,
Me fit traîner au sacrifice;
Toutefois, la pitié m'enleva du supplice
Alors qu'on allait m'égorgeant.

La pitié..., je le crois; mais on m'ôta ma laine,
Ma sonnette d'argent, mes flots de rubans verts,
Ma liberté, ma part dans ce bel univers,
Et le doux lait dont j'étais pleine !
Je fus liée.

— Horreur ! ah ! j'aurais tant mordu,
Tant bondi pour casser ma corde,
Tant bramé vers le ciel : A moi ! miséricorde !
Que mon droit m'eût été rendu.

Aux cris de l'innocence il faut que Dieu réponde;
Oui, madame, on m'égorge, il doit me secourir,
Il doit me délier, moi faite pour courir
Toutes les montagnes du monde !

Le nez de la brebis se baissa consterné.
Humble aux honneurs, douce au martyre,
Son pied saigne, et pourtant sa plainte se retire
De la chèvre au front étonné.

— Quoi ! vous ne sautez pas contre un sort si funeste?
Que votre haine est molle et lente à s'enflammer !
— La haine corromprait le bonheur qui me reste.
— Eh ! quel est ce bonheur?
— D'aimer !

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

VOYAGE EN FRANCE. CHRONIQUES NORMANDES.

LA PERLE DE ROUEN (1).

I. La vallée de Darnetal. Poésie du travail. 1780. Un personnage mystérieux. La jeune fille. Le bourgeois et les mousquetaires rouges. Un duel et un sourire.

Sous le mont Sainte-Catherine, au pied duquel on dirait que Rouen est venu se blottir de peur du vent d'est, serpente, comme une bonne et fraîche oasis normande, la petite vallée de Darnetal. C'est une de ces ravines gracieuses qu'on trouve à chaque pas dans le pays de Rol, baignée d'un ruisseau écumant, ombragée de peupliers et parsemée de maisons blanches, qui se détachent de toutes parts sur des masses de verdure.

Située à cent lieues d'une grande ville, dans les Pyrénées ou le Jura, la vallée de Darnetal eût fait les délices du peintre et du touriste; à un kilomètre de Rouen, elle fait la fortune des industriels. Tout, jusqu'au moindre brin d'herbe, y respire cette poésie du travail et de la vapeur, qui vaut un peu mieux, n'en déplaise aux pêcheurs à la rime, que les rêves de nos lakistes. On peut même choisir dans les paysages les plus ornés de ces messieurs, et l'on ne trouvera pas, j'en réponds, une vue poétique comme celle du réveil de la vallée au point du jour. C'est un tableau ravissant. Pendant que la lumière blanchit peu à peu au sommet des plateaux, que le ciel est encore obscur, que la verdure des arbres et des prairies semble noire, un vent frais chasse le brouillard dont les ondes argentées et vaporeuses roulent doucement vers la ville. A mesure que le vent refoule les brumes, apparaissent çà et là les toits des fabriques, les hautes cheminées rougeâtres, — obélisques de l'industrie, d'où la fumée commence à s'élever déjà, — et les cimes verdoyantes et vernies de rosée des peupliers du ruisseau. Il n'est pas encore jour, et les cloches de l'industrie retentissent, appelant de leur voix argentine l'homme au travail, comme celles de l'église, de leur voix grave, l'appellent à la prière. Bientôt ces ouvriers qui s'acheminent en silence et dans l'ombre vers la manufacture, ces enfants qui, leur pauvre petit panier au bras, les suivent de loin en disant l'angélus, auront repris leur tâche quotidienne; la vapeur soufflera dans les airs ses noirs tourbillons de fumée, les roues des machines hydrauliques vomiront leur nappe d'écume, les bras des

(1) Voyez tome XVII, page 33. Le *Musée* avait promis de s'occuper de Rouen. S'il a pris son temps, c'est pour faire mieux, ou du moins autrement que les autres. On en jugera par la chronique émouvante et originale dans laquelle notre savant et ingénieux collaborateur a trouvé l'art d'encadrer le plus beau site et deux des premiers édifices de Rouen.

métiers endormis se réveilleront pour battre à la fois; et dans cette vallée, une heure avant si calme, tout sera bruit, mouvement et travail, au lever du soleil.

De nos jours, cette fièvre d'activité ne s'apaise que le lundi: il y a soixante-onze ans, elle tombait tout à fait la veille. Le dimanche, alors, était religieusement observé; d'abord parce que le Normand naît avec le respect du culte; en second lieu, parce que le gouvernement prenait le commandement de l'Eglise au sérieux; et puis parce que les fabricants, pour des motifs plus ou moins purs, s'empressaient de donner l'exemple. Il en résultait que, les jours fériés, la vallée de Darnetal, aujourd'hui si bruyante, offrait, pendant vingt-quatre heures, l'image de ce profond repos qui plaît tant aux promeneurs paisibles. Ce privilége, dont ne jouissaient ni les boulevards, ni les sentiers bordés d'aubépine qui mènent au Mont-des-Malades, ni les vertes allées de Saint-Sever, rendez-vous du beau monde, avait séduit beaucoup de pères de famille dont les habitudes bourgeoises s'effrayaient du luxe et du bruit. Ceux de la paroisse Saint-Maclou, enfants très-peu dignes du vieux



Vue de Rouen, prise du mont Sainte-Catherine.

Rouen, ne manquaient pas, aussitôt la messe entendue, d'y conduire leurs fils; mais ils avaient beau faire diligence, ils n'arrivaient jamais sur la pelouse avant la basoche normande et les commis de la rue Grand-Pont. Alertes comme des chevreuils, ces jeunes gens semblaient avoir des ailes pour courir à Darnetal... Dans quel but? Vous l'auriez bien deviné sans peine en voyant les deux personnes assises sous un pommier en fleur, le dernier dimanche d'avril 1780.

Evidemment il ne s'agissait pas d'un vieillard que rendaient surtout remarquable un teint olivâtre, des cheveux grisonnant à peine et sans poudre, des yeux vifs et noirs, un costume étranger, et une cigarette, objet de surprise et d'une sorte de crainte superstitieuse pour toute la population de Rouen; mais bien de la jeune fille qui l'accompagnait et dont il était, disait-on, le père; car on n'osait rien affirmer sur le compte de ce personnage, étrange et mystérieux problème pour la perspicacité normande...

A l'exquise délicatesse de formes qui caractérise les blondes de l'Andalousie, la jeune fille joignait la riche taille, la fraîcheur et les cheveux admirables des femmes du pays de Caux. Dans son regard vif et brillant

on devinait l'Espagnole, comme au doux sourire tombé de ses lèvres on avait nommé la Normande, ou plutôt la Cauchoise; soit qu'elle portât, à la campagne, le haut bonnet à dentelle et la robe blanche, avec une grâce, une élégance et une coquetterie inimitables; soit qu'elle parût aux fêtes de la ville avec des bijoux au col et au corsage, le manteau jeté négligemment sur l'épaule, et la chevelure relevée sur le front en rouleaux épais et soyeux.

Juste dans son admiration, le peuple l'avait baptisée à sa manière; il l'appelait *la Perle de Rouen;* et ce titre,



Paquita Manuel, la *Perle de Rouen.*

bien qu'il ne fût pas sur parchemin, était aussi incontesté que les chartes et le blason historique de la marquise de Tancarville.

Peut-être s'il avait fallu le défendre l'épée à la main, la jeune fille eût-elle trouvé plus d'un noble champion; mais les chapeaux à plumes et les manchettes de Malines

des hommes de camp n'attiraient pas plus son attention que les perruques parfumées et les boîtes d'or des robins. Deux mousquetaires rouges, en quartier chez leurs nobles parents, et qui promenaient leur moustache en croc et leurs grâces dans les prairies de Darnetal, étaient même passés et repassés plusieurs fois sans la tirer de son indifférence, — lorsqu'elle rougit tout à coup et baissa les yeux.

Cette émotion n'échappa point au père qui, feignant de secouer la cendre de sa cigarette, tourna la tête et aperçut, à quelques pas, un jeune homme fièrement campé devant les mousquetaires rouges. Disant quelques mots à sa fille, en espagnol, pour n'être pas entendu des nombreux promeneurs qui accouraient de tous côtés, il s'approcha nonchalamment du jeune homme, et arriva au moment où il défiait, d'une voix tremblante de colère, les beaux mousquetaires du roi. Ceux-ci accueillaient ses paroles avec des éclats de rire méprisants, qui ne cessèrent que lorsqu'une épithète, énergiquement accentuée, vint les frapper au front. Par un mouvement simultané, ils tirèrent leurs épées et fondirent sur l'insulteur. A la vue du fer, la moitié des témoins de la querelle disparurent; mais sans reculer d'une semelle, quoiqu'il n'eût à leur opposer d'autre arme qu'un bâton, le brave jeune homme attendit ses deux adversaires, para leur double attaque, et au bout de quelques secondes fit voler à vingt pas l'épée du plus acharné. L'autre, reprenant son sang-froid, baissa la sienne aussitôt, et s'éloigna avec son ami, après avoir dit ces paroles :

« Vous venez de prouver, monsieur, que vous savez vous battre : si votre naissance leur permet cet honneur, le baron d'Ambreville et le vicomte de Fontaine seront charmés de vous revoir sur un autre terrain.

— Ne répondez pas, murmurèrent quelques bourgeois prudents, chez lesquels la réserve naturelle au Normand l'emportait sur la colère. Mais celui auquel on adressait cet avis ne semblait rien entendre : toutes ses facultés étaient absorbées sous le charme d'un sourire qu'il se figurait avoir surpris sur les lèvres roses de la jeune fille. Telle était la joie où l'avait plongé cette illusion, qu'en voyant se fermer la porte de l'hôtel du Bourgtheroulde au seuil de laquelle il n'avait pu s'empêcher de l'escorter, il crut, mais cette fois en se défiant de ses sens, rencontrer le regard du vieillard arrêté sur lui sans colère. Il n'en fallait pas plus pour le tenir toute la nuit sur pied devant cette vieille demeure.

II. L'hôtel du Bourgtheroulde, ou un chef-d'œuvre de la renaissance. Le ruban vert et le livre de messe.

C'est au coin de la place où les Anglais se déshonorèrent, le mercredi 30 mai 1431, en brûlant Jeanne d'Arc, que s'élève l'hôtel du Bourgtheroulde. Cette maison princière, monument du grand luxe féodal et du goût poétique de la renaissance, fut bâtie sous François Ier, par Guillaume le Roux, seigneur de Bourgtheroulde, et l'abbé d'Aumale, son fils. Vue de la place, elle n'offrait alors comme aujourd'hui, de remarquable, que cette délicieuse tourelle en encorbellement, où la tradition s'obstine à trouver, malgré l'histoire, la prison de Jeanne ; mais à l'intérieur éclataient toutes les ravissantes fantaisies, toutes les magnificences architecturales de l'époque. Deux pilastres, ornés des portraits de François Ier et d'Henri VIII, rappelaient d'abord la date de la construction du monument, date écrite, au surplus, en caractères charmants dans les arabesques de pierre brodées sur les murs. De toutes parts, l'œil se promène et s'arrête avec admiration et une surprise croissante sur les écussons aux armes de France et les salamandres du roi-chevalier, sur le phénix d'Elisabeth d'Autriche, sa seconde femme, et sur les ornements qui décorent les pilastres et les bas-reliefs. Le principal corps de logis forme le fond de la cour. A droite, se développe une galerie à hautes arcades, dans le style moresque de Chambord ; et une tourelle, d'un dessin tout oriental, s'allonge gracieusement à gauche, dans l'angle sud-ouest. Tout ce que la brillante légèreté du ciseau de la renaissance a pu trouver de plus élégant, tout ce que la sculpture appliquée à l'architecture fournissait de plus riche et de plus magnifique, a été prodigué dans la décoration de cet hôtel. On y remarque surtout cinq bas-reliefs représentant, dans leurs moindres détails, la fameuse entrevue du Camp du Drap d'Or, dont le style, la belle exécution et le fini feraient honneur à plus d'un artiste moderne.

A l'heure où nous avons quitté le jeune adversaire des mousquetaires rouges sur la place, tous ces objets étaient plongés dans l'ombre : une seule lumière brillait au troisième étage de la tourelle du sud-ouest. Là, devant une madone, autour de laquelle étaient déjà suspendues des guirlandes de fleurs cueillies dans les prés verts de Darnetal, la jeune fille, pieusement agenouillée, achevait sa prière. En la terminant à voix basse, et y mêlant quelques mots murmurés plus bas encore, elle se leva et se trouva face à face avec son père, qui lui fit signe de s'asseoir, et resta debout devant elle :

— Paquita (nom que les Rouennais prononçaient Pâquerette), Paquita, répondez-moi !... Est-ce la première fois que vous voyez ce jeune homme ?...

— Non, mon père, répondit-elle en respirant à peine.

— Où l'avez-vous rencontré ?...

— A l'église, mon père...

— Vous a-t-il parlé ?...

— Jamais, mon père !

— Vous le connaissez, cependant ?...

Un oui presque inintelligible fut la réponse.

— Comment cela s'est-il fait, puisqu'il ne vous a jamais parlé ?...

— Mon père, dit Pâquerette, après quelques minutes de silence, pardonnez-moi, vous et notre sainte Madone, si j'ai péché, mais je vais tout vous dire. Tous les dimanches, je voyais ce jeune homme près de moi... Sans y songer, nous prîmes l'habitude d'échanger un regard en entrant à Saint-Maclou, sur le perron, à la sortie, et quand je tournais le coin de la rue. Je ne sais comment il arriva que, le jour des Rameaux, j'oubliai mon livre à l'église. Certes, je n'osai vous le dire, de peur d'être grondée, et pourtant j'étais bien inquiète. Ce livre, en effet, n'est-il pas le seul souvenir de ma mère ?...

— Continue, Paquita, dit le vieillard en essuyant furtivement une larme. Eh bien ?...

Eh bien ! mon père, vous jugez si je fus joyeuse, le jour de Pâques, en retrouvant le livre à ma place !...

— Tu regardas le jeune homme ?...

— Avec reconnaissance, mon père !...

— Et, en sortant de l'église, vos yeux se rencontrèrent encore ?...

— Non, mon père.

— Pourquoi ?

— C'est que nous n'aurions osé ni l'un ni l'autre.

— Qu'était-il donc arrivé ?...

— Vous me serez indulgent et bon comme toujours ?

— Oui ; parle...

— J'avais vu en ouvrant mon livre...

— Une lettre ! s'écria l'Espagnol, dont l'œil étincelait déjà.

— Non, mon père...

— Quoi donc? qu'avais-tu vu? s'écria-t-il d'une voix tonnante.

— Un ruban vert..., à la messe de mariage!...

— Et ce ruban?...

— Le voilà, mon père! dit Pâquerette toute honteuse, en le tirant de sa ceinture.

Le vieillard changea de ton et de physionomie, comme par enchantement :

— Bien! mon enfant! garde-le..., tu peux le garder... Prie la Madone et pense à ta mère... Toutes les deux sont dans le ciel, et ne veulent que ton bonheur!...

Et, après avoir effleuré de ses lèvres le front ingénu de la jeune fille, l'Espagnol sortit de la chambre, plus calme qu'il n'y était venu.

Le lendemain, à huit heures, il entrait au Palais de Justice.

III. Une visite au Palais de Justice. Une légende et un marché. Après la force brutale la force morale. Un contrat pour un manuscrit.

Cet édifice, composé de pièces juxtaposées et remontant à des époques différentes, offrait alors, à un degré plus choquant encore, s'il est possible, qu'aujourd'hui, l'accouplement adultère, en architecture, et disparate au premier chef, du style gothique et du style classique et régulier du dix-huitième siècle. Les premières constructions dataient du quinzième. En 1493, les magistrats de la bonne ville de Rouen, grandement scandalisés des rassemblements et trafics qui se faisaient en l'église de Notre-Dame, aux jours les plus saints de l'année, résolurent de chasser les marchands du temple et de les reléguer sur leur terre natale, c'est-à-dire dans l'*Enclos aux juifs*. Cet enclos, dévolu au domaine, d'après l'expulsion des enfants d'Israël au douzième siècle, était devenu, trois cents ans plus tard, le fief de la ville, qui en avait fait un marché, et qui dépensa la somme énorme de 88,900 livres pour transformer ce marché en Bourse. Il est vrai que jamais argent ne fut mieux dépensé. Rien de plus majestueusement beau que cette magnifique enceinte, dite *Salle des procureurs*, avec ses larges cintres sans appui et ses longues voûtes sans colonnes, où, selon l'expression si juste de Nodier, l'espace semble défier tous les calculs. Treize ans plus tard, la célèbre Cour de l'Echiquier, qui se réunissait au château de Rouen, d'après l'ordonnance de 1499, transféra son siége dans une autre salle élevée du côté nord du Clos aux juifs. En 1515, cette Cour, que n'avait pas dédaigné de présider Louis XII, s'appelait Parlement. Tel qu'il était à cette époque, le Palais avait pour défense trois tours; l'une desquelles surplombait sur le jardin qui existe encore, et s'appelait Tour de la *Pucelle*, parce que la tradition, d'accord cette fois avec le bon sens et presque avec l'histoire, affirme qu'on y renferma, pendant son procès, l'héroïne de Donremy.

C'est vers cette tourelle que se dirigea l'Espagnol. Gravissant, avec le calme qui distingue sa nation, les degrés de l'escalier tournant, il arriva bientôt à une porte cintrée du second étage, et, l'ayant ouverte sans cérémonie, il se trouva en présence du jeune homme de la veille. Le fantôme de Jeanne d'Arc, à laquelle il ne songeait pas à coup sûr, eût apparu à celui-ci, qu'il n'eût pas été plus étonné. Cloué par la surprise derrière une table encombrée de vieux parchemins, il eut à peine la force d'indiquer du geste une chaise à son visiteur, qui, allant d'abord fermer la porte au verrou, puis venant s'asseoir à la table, lui dit, en le regardant fixement :

— Me connaissez-vous?

— Oui, monsieur Manuel, répondit le jeune homme, plus mort que vif.

— Je sais tout! Vous a-t-on dit que ma fille est pauvre?

— On me l'a dit.

— Eh bien! on vous a trompé; Paquita ferait la fortune d'un prince. L'or qu'elle peut apporter en dot à son époux payerait les armes d'un marquis et d'un duc, dix fois ce qu'elles valent aux yeux de cette bourgeoisie si avide de titres. Oui, Paquita est riche, Paquita est belle, et j'ai le droit de me montrer difficile avec ceux qui aspirent à sa main. Je vous ai dit ce qu'elle donne; que lui offrez-vous en échange?

Le jeune homme garda le silence; mais de grosses larmes qui roulaient sur son visage, devenu pâle comme le marbre, répondaient éloquemment pour lui.

— Que lui offrez-vous? répéta l'Espagnol impassible.

— Rien, monsieur! dit enfin le jeune homme d'une voix altérée par l'émotion, mais non par la faiblesse... La croyant sans fortune, j'avais osé entrevoir le bonheur...; après ce que je viens d'apprendre, je reconnais avec angoisse qu'il n'est pas de bonheur pour moi. Pauvre, comme mon père, je n'ai, comme lui, qu'une chose à faire en ce monde : souffrir, et puis mourir!

— Oui, dit l'Espagnol en se levant brusquement, c'est ainsi que parlent les faibles! Rebuté au premier obstacle, l'homme timide tremble et cède; le brave s'irrite et franchit tout. *Souffrir* et *mourir*, avez-vous dit? c'est *travailler* qu'il fallait dire! Vous avez du courage : n'en avez-vous pas montré hier en désarmant ces habits rouges dont les propos et les regards insultaient ma fille?... Avez-vous eu peur de leurs épées nues qui effleuraient votre poitrine sans défense?... Votre cœur n'a rien perdu de son sang-froid, votre œil de sa lucidité, votre main de sa vigueur à la fois énergique et calme!... Cependant la mort était sur votre tête!... Et maintenant qu'il ne s'agit que d'une chose difficile, il est vrai, mais possible, la peur vous prend avant la lutte, et vous désespérez!...

— Monsieur Manuel, s'écria le jeune homme, magnifique d'enthousiasme, montrez-moi une échelle assez haute pour atteindre à l'étoile, vous verrez si je désespère!

— Eh bien! monsieur Richard, car je sais aussi votre nom, écoutez-moi : connaissez-vous le pont de l'Arche?

— J'ai dans la tête et dans le cœur toute la Normandie!

— Alors vous avez vu, au moins de loin, la côte d'Ambreville?

— Au confluent de la Seine et de l'Andelle?... Oui, monsieur. J'ai même dessiné les ruines perdues dans l'herbe au haut de la montagne.

— Ecoutez-moi bien, monsieur Richard!... Ces ruines que le temps noircit et que le vent et les orages effacent peu à peu furent jadis les tours d'un manoir redoutable. Le pâtre, qui garde aujourd'hui ses chèvres au milieu des ronces poussées sur ces débris, ne se doute pas que ces pierres qu'il foule dédaigneusement formaient le pavé de telle riante galerie où devisaient les châtelains, de telle grande salle dans laquelle le seigneur, tout bardé de fer, taillait et grevait son aïeul à merci. Non! la tradition elle-même, qui a mémoire meilleure et plus long ressouvenir que l'histoire, a oublié le nom de ces barons, tant ils furent durs aux vassaux! Voici la seule chose dont elle se souvient à travers les siècles. Un seigneur d'Ambreville avait autrefois une damoiselle, célèbre dans tout le pays normand par sa beauté. Chevaliers et barons se disputaient sa main, mais sans succès; car le père mettait à son consentement une de ces conditions bizarres

que peuvent seules expliquer les mœurs de la féodalité, qui étaient, vous ne l'ignorez pas, basées sur la force brutale. Il ne voulait donner sa fille qu'au chevalier assez robuste pour la transporter du pied de la côte au sommet, sans s'arrêter une minute. Cette condition étrange fit reculer les plus hardis. Un seul prétendant se présenta : c'était un écuyer de l'âge de la damoiselle. Chargé de son précieux fardeau, il s'élance et franchit l'espace avec une folle rapidité ; moins irréfléchi, moins impatient d'arriver au but, il l'eût atteint vainqueur. La passion l'aveugla : épuisé par une course trop rapide, il fléchit à quelques pas du sommet ; mais, tentant un dernier effort, il y parvint... pour y mourir!... Or, ce que fit le tyran féodal, au point de vue de la force matérielle, je veux le faire maintenant au point de vue de la force morale. Chaque siècle a sa loi : la violence a mené le monde pendant le moyen âge et la renaissance, il est temps que l'intelligence le conduise à son tour. Dans le grand tremblement de terre, que je prévois d'ailleurs, et qui peut renverser toute la vieille France, l'esprit vaudra mieux que le fer. Donc, écoute, Richard ! voici ma condition : j'accorderai la main de ma fille à celui qui pourra lire couramment et traduire, comme un rabbin, les manuscrits hébreux du douzième siècle, pareils à ce spécimen. Tente et réussis, elle est à toi ; sinon je serai inflexible comme le baron d'Ambreville!...

— Je réussirai, monsieur Manuel !... Mais les maîtres ! les maîtres ! où les trouver ?...

— A Leyde !

— Je pars aujourd'hui !

— Soit, mon ami... Mais pas de fausse honte ! pauvre et orphelin, tu n'as vécu jusqu'ici que de ton labeur de feudiste...; accepte cette bourse, ne fût-ce qu'à titre de prêt !...

— Et mon travail ! et mon courage !... et mon espoir qui centuple mes forces !... Tenez, monsieur Manuel, seriez-vous vingt fois millionnaire, vous êtes moins riche que moi !

— Pars donc ; et, quand tu auras acquis à Leyde la science que je te demande, reviens frapper tout droit à l'hôtel du Bourgtheroulde, et, la tâche accomplie, tu trouveras la récompense.

— Adieu, monsieur Manuel ! je reviendrai !...

IV. Les parents nobles. Le trésor. La fille du juif sera baronne.

Une heure après, Richard prenait la route du Havre, où il savait qu'on trouve toujours des bâtiments pour la Hollande ; et Manuel, après avoir raconté ce qui précède à sa fille, s'enfermait dans sa chambre. Cet appartement formait tout le second étage de la tourelle du sud-ouest. Retiré dans la pièce qui donne sur la cour, Manuel en verrouilla d'abord la porte ; poussant ensuite un panneau du vieux lambris en chêne, assujetti par deux barres de fer, il s'engagea dans un couloir pratiqué à l'angle oriental de la chambre. Dans ce couloir était construit un escalier en spirale, dont Manuel gravit les marches avec la plus grande précaution et sur la pointe du pied. A la dernière, il retint son haleine, pour ainsi dire, tant il semblait craindre d'être entendu, et il écouta.

Deux personnes causaient dans la pièce voisine, et paraissaient si rapprochées, qu'on entendait le bruit léger du peloton que l'une d'elles dévidait.

— Baron, disait une voix de femme d'un timbre tranchant et aristocratique, je m'épuise tous les ans en pure perte ! notre maison est trop pauvre et le service trop cher. Pour vous équiper d'une façon digne de votre naissance, j'ai coupé nos futaies d'Ambreville ; pour réparer vos pertes au jeu, il a fallu engager cet hiver nos rentes d'Alençon ; et je vendrais nos redevances de Gournay, que nous réunirions à peine, avec les vieux écus normands du coffre, la somme que vous exigez !

— Eh bien ! ma mère, je quitterai le service. Il y aura un baron de moins à la cour, et, au train dont vont les choses, la perte sera peu sensible.

— Je conviens, mon fils, que nous vivons dans un singulier temps, et que nos princes (que Dieu bénisse !) ont d'étranges tolérances. Quand nous allâmes à la cour avec feu votre père, nous comptions, comme sur notre part de Paradis, sur une grande réception ; l'un de ses aïeux ayant eu l'honneur de tenir l'étrier de François Ier, et mon grand-père étant grand-gruyer de Falaise, il nous semblait qu'on nous prêterait à Versailles quelque considération. Aussi jugez de notre surprise, en voyant qu'on ne faisait pas plus d'attention à nous qu'aux tableaux de la galerie ! Le baron quitta la cour au bout d'un mois, et jura qu'il n'y remettrait les pieds de sa vie.

— Que voulez-vous, ma mère ! la plume des philosophes est plus estimée aujourd'hui que l'épée de la noblesse.

— Tant pis pour le roi, baron ! vous verrez où le mèneront ces idées. En attendant qu'il leur doive sa ruine, elles ont déjà causé la nôtre.

— Comment cela ?...

— J'avais une cousine, appelée Louise de Lillebonne ; élevées dans le même couvent, nous devions partager l'héritage d'un oncle maternel. Cette espérance était immense ; car, voué à la pauvreté en sa qualité de religieux, cet oncle était le seul qui possédât et pût nous transmettre le secret du fameux trésor.

A ces mots, Manuel redoubla d'attention, tandis que le baron d'Ambreville s'écriait :

— Quel trésor ?...

— C'est un secret de famille qu'il est temps de vous révéler. Sachez, mon fils, que je remonte par ma mère à la tribu de Lévi, qui se composait, comme chacun sait, de tous les nobles d'Israël. Lorsqu'on chassa les juifs de Rouen, il y avait, à ce qu'il paraît, parmi eux un de nos ancêtres qui ne s'était pas encore converti. Forcé de fuir comme les autres, il enterra la plus grande partie de ses richesses, et, afin de les conserver à sa postérité, consigna sur un parchemin le lieu où elles étaient enfouies. Ce manuscrit, qui vaut des millions, devait être mon héritage.

— Et il ne vous fut pas légué, ma mère ?

— Voici ce qui se passa. Mon oncle le moine était un homme fantasque et capricieux. On le disait savant et il avait voyagé. Le malheur, car pourquoi ne pas appeler les choses par leur nom ?... le malheur voulut qu'il découvrît le fameux parchemin en Espagne dans la bibliothèque de l'Escurial...

— Mais je ne vois rien que de très-heureux dans ce hasard !...

— Sans doute, s'il n'eût découvert que le grimoire... mais il y avait autre chose.

— Ah ! quoi donc ?...

— Un jeune employé de la bibliothèque, juif de naissance, et peut-être de cœur... Notre digne oncle, Dieu lui pardonne cette faute, crut devoir l'emmener avec lui pour apprendre l'hébreu, et il en résulta...

— Que vous perdîtes l'héritage ?...

— Oui, car Louise de Lillebonne, une vraie folle qui savait la chimie et lisait le *Mercure*, rejetant les hommages du vieux sénéchal de Criqueville, dont les aïeux étaient

aux croisades, épousa le juif Manuel et eut pour dot le parchemin.

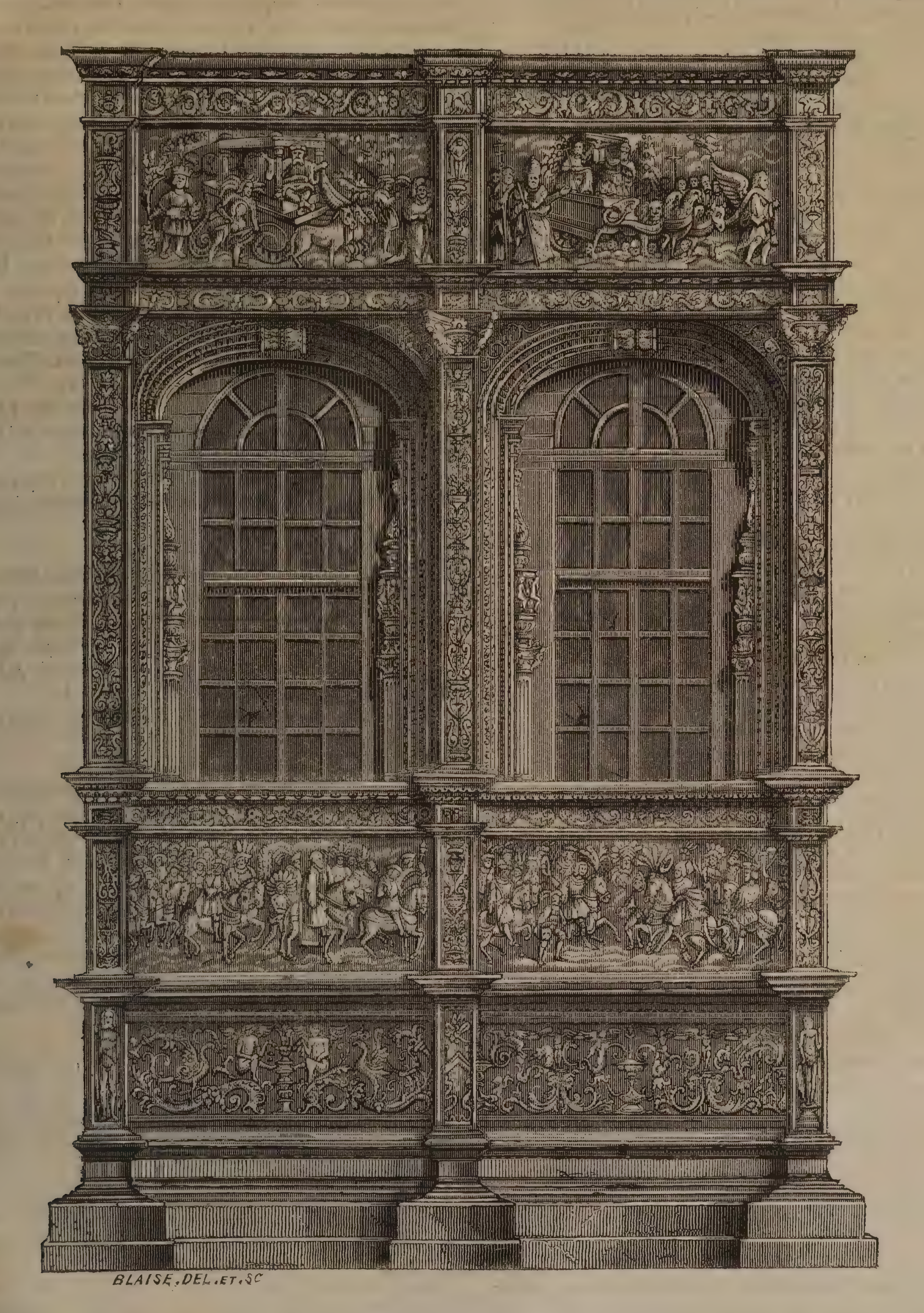
— Voilà qui est étrange, ma mère ! mais ce Manuel serait-il ?...

— Notre voisin de la tourelle !...

— Eh quoi !... le père de la Perle de Rouen ?...

— Votre cousine... oui, mon fils !

— Ah certes ! quand je châtiai ce manant qui s'avisait



Bas-reliefs de l'hôtel du Bourgtheroulde, à Rouen.

de nous morguer, Fontaine et moi, sous les peupliers de Darnetal, je ne pensais guère que cette gentille Cauchoise fût de notre maison !...

— Elle nous appartient par les Lillebonne.

— J'en suis ravi, pardieu !...

— Et de plus, outre une assez jolie figure...

— Dites charmante !...

— Elle possède la clef du trésor... l'inestimable parchemin !...

— Mais c'est bien à considérer cela...

— N'est-ce pas, mon fils?...

— Me conseillez-vous cette folie, madame? dit sérieusement le baron.

— Oui, si vous voulez faire figure en cour et sauver le taillis d'Amfreville, les rentes d'Alençon et les redevances de Gournay.

— Ces raisons me décident... Je serai l'époux de la Perle de Rouen!...

A ce mot, un sourire d'une expression indéfinissable anima la figure de Manuel qui regagna sa chambre et attendit.

V. Les cousins. Guerre sourde. L'anniversaire. Retour.

L'attente ne fut pas longue. Comme les cloches étourdissantes de Saint-Patrice carillonnaient midi, la baronne en demi-toilette, et son fils en petite tenue du matin, se firent annoncer, avec leurs noms, prénoms et titres, par la vieille femme de charge. Manuel montra du doigt deux siéges et demanda d'un ton bref à la baronne l'objet de sa visite... Quoique évidemment déconcertée par cet accueil glacial et le regard fixe de son interlocuteur, elle se remit pourtant, et appelant à l'aide ces airs imposants qu'admiraient les sociétés les plus aristocratiques de Rouen:

— Mon cousin, dit-elle, je viens vous présenter mon fils...

— Il n'y a pas de cousins ici, répondit, d'une voix basse mais ferme, Manuel: il n'y a qu'un Espagnol juif d'origine, et la baronne d'Ambreville.

— Vous me rappelez des torts qu'il faut oublier, monsieur Manuel. Notre naissance nous impose parfois des devoirs difficiles. La famille ayant décidé qu'on n'entretiendrait point de relations avec vous, j'ai dû me soumettre tant que mes parents ont vécu, et même durant la vie de mon époux; libre aujourd'hui de mes actions, je viens réclamer l'oubli du passé pour moi, et votre amitié pour ce jeune homme.

— Vous venez trop tard, madame...

— Et pourquoi donc?...

— Parce que je n'ai plus le parchemin...

Sous cette déclaration, qui les frappa au cœur comme une balle, la baronne et son fils tressaillirent. Ce dernier se leva même, et machinalement fit un pas; mais Mme d'Ambreville, plus maîtresse d'elle-même, reprit, après une minute de silence:

— Notre but, en venant vous voir, n'était pas intéressé. J'étais même fort éloignée personnellement de penser à ce trésor, qui fait partie cependant de nos traditions de famille; mais puisque vous avez jugé à propos d'en parler, puis-je, sans indiscrétion, savoir comment le précieux papier s'est perdu?...

— C'est un secret, madame, qu'il faut demander à la tombe.

— Eh quoi! Louise aurait-elle?...

— N'accusez cet ange de rien; c'est moi, moi seul qui ai anéanti la pièce...

— Et pour quelle raison, monsieur?...

— Pour que la fille de Louise de Lillebonne et de Manuel ne fût pas ravie à son père; pour qu'en la sachant pauvre, de brillants mousquetaires rouges, qui traitent avec tant de dédain les Cauchoises assises sous les peupliers de Darnetal, ne vinssent pas le lendemain, les croyant riches, demander ces héritières en mariage.

— Monsieur, dit la baronne en se levant et se mordant les lèvres jusqu'au sang, par ce mouvement involontaire qui, depuis Mme de Pompadour, caractérise les femmes fausses, je crois... que nous nous entendons.

— J'en ai la conviction, madame, répondit Manuel avec ce salut inventé pour congédier les importuns.

A partir de ce jour, il y eut guerre ouverte à l'hôtel du Bourgtheroulde entre la baronne et le Juif. Les deux adversaires se connaissaient trop bien pour ne pas se craindre, et ils avaient trop d'expérience de la vie l'un et l'autre, pour ignorer qu'un ennemi ne renonce jamais à ses projets. Ils étaient donc continuellement sur le qui vive. Femme fine et Normande, la baronne méditait mille ruses, creusait en esprit mille contremines et tramait sans relâche cette invisible toile d'araignée dans laquelle, à la longue, on prend l'ennemi le plus fort. Pour Manuel, étranger en apparence à tout ce qui se passait autour de lui, il n'en exerçait pas moins sur sa voisine la surveillance la plus active et la plus minutieuse.

Deux années s'écoulèrent ainsi, deux années bien longues pour Pâquerette. Elle n'osait interroger son père; elle n'osait prononcer le nom de Richard, et cependant son air rêveur et ses joues pâles disaient éloquemment, hélas! que Richard n'était pas oublié. Jamais son père ne lui en avait dit un mot; aussi reçut-elle une commotion électrique, lorsqu'il mit de lui-même la conversation sur ce chapitre de ses plus secrètes pensées.

C'était le jour anniversaire du dernier dimanche d'avril 1780. Ils se promenaient dans cette même vallée de Darnetal que le printemps venait de reverdir. Les petites prairies qui bordent le ruisseau à droite et à gauche brillaient, sous les clairs rayons du soleil, comme un damier de fleurs. Les grandes marguerites, élevant leurs corolles blanches, à côté des balsamines bleues et des boutons d'or, sur le fond frais et vert des prés, offraient un tableau délicieux. Volontiers, comme les enfants si heureux de la liberté des champs, Paquita aurait couru après les grillons chantant dans l'herbe; et pourtant le souvenir du passé l'oppressait encore, car rien ne renouvelle l'amertume de nos peines comme l'aspect des lieux où nous fûmes heureux autrefois.

En ce moment, son père lui parla de Richard. Elle était si émue, qu'il aurait fallu être bien près pour entendre sa réponse.

— Je ne pense pas, dit Manuel, qu'il soit longtemps absent.

Pâquerette gardait le silence.

— Peut-être même le reverrons-nous avant peu.

Elle fut forcée de s'asseoir.

— Parbleu! j'étais prophète, ajouta Manuel en souriant, car, si je ne me trompe, le voilà lui-même.

Mais la jeune fille ne voyait plus. L'excès de la surprise et de la joie lui avait fait perdre ses sens. Les crises de ce genre, par bonheur, ne sont pas dangereuses; aussi les couleurs de la santé, disparues depuis deux ans de ses joues, avaient-elles refleuri à moitié quand elle revint à elle, et se retrouva entre son père et celui qu'elle désespérait presque de revoir, une heure avant.

Manuel, au reste, employa, pour la remettre sur-le-champ, un moyen infaillible. Sous prétexte que le grand air augmenterait son indisposition, il reprit le chemin de Rouen, et pria Richard, comme plus jeune, de donner le bras à Pâquerette. Tous deux acceptèrent cet arrangement avec délices; mais leur émotion était si grande, tandis qu'ils marchaient devant le père silencieux selon sa coutume, qu'ils firent une bonne lieue, de Darnetal sur la place de la Pucelle, sans pouvoir échanger un mot.

En arrivant à la porte de l'hôtel du Bourgtheroulde, Richard hésita et fut sur le point de s'arrêter; mais sur un

signe du père, il garda le bras de la jeune fille et se mit à gravir avec elle l'escalier de la tourelle du sud-ouest.

Pâquerette était confondue : il lui semblait toujours qu'elle faisait un rêve, et, dans sa foi naïve, elle suppliait tout bas Notre-Dame de ne pas l'éveiller.

VI. Les lis et les roses. L'arc et la lance. Le parchemin. Bas-relief du Camp du Drap d'Or. Le coffret de l'hôtel du Bourgtheroulde. Une surprise. La maréchaussée.

Arrivés au deuxième étage, Manuel toucha le bras du jeune homme :

— Arrêtons-nous ici, dit-il ; Paquita va faire préparer le souper que vous partagerez ce soir, et, en attendant, vous me donnerez des nouvelles de Leyde.

Richard s'empressa d'obéir ; il entra chez Manuel, qui tira le verrou avec soin, et lui dit, après s'être assuré qu'on ne pouvait écouter à la porte :

— Je ne vous attendais pas si tôt, monsieur Richard...

— La récompense promise a fait un miracle. D'abord, j'ai eu peur de mourir à la peine, et je serais mort damné ; mais Dieu, qui bénit le travail, a eu pitié du travailleur.

— Vous rappelez-vous mes paroles ?...

— Depuis deux ans, elles n'ont cessé de retentir à mon oreille, d'abord comme un glas funèbre, ensuite comme un cri d'encouragement, et enfin comme un chant de victoire. Vous me dîtes dans la tourelle du Palais :

« J'accorderai la main de ma fille à celui qui pourra lire couramment et traduire, comme un rabbin, les manuscrits hébreux du douzième siècle, pareils à ce spécimen. Tente et réussis, elle est à toi !... »

— Tu as essayé ?...

— Et j'ai réussi, monsieur Manuel...

— C'est ce que nous allons savoir, dit le Juif en tirant d'un coffre de fer, où il était sous quatre serrures, un parchemin jauni par le temps et rongé aux bords par l'humidité. Voilà ce qu'il s'agit de lire.

Richard prit le manuscrit, l'étudia quelques minutes, et se tournant vers Manuel :

— Ce n'est point de l'écriture du douzième siècle, dit-il ; l'homme qui l'a tracée vivait au commencement du seizième.

— Je m'en doutais, murmura le Juif, devenu si pâle à cette déclaration, qu'il fut obligé de s'asseoir. Pauvre Paquita ! n'importe, n'importe, jeune homme, la traduction de ce papier...

— La voici mot pour mot :

« Dans l'hôtel de Guillaume le Roux, à Rouen, il existe « des bas-reliefs représentant l'entrevue de deux puissants « monarques. Cherche celui où fleurissent les lis à droite, « et à gauche les roses, tu y trouveras une lance et un arc. »

— Relisez ces mots, relisez, jeune homme !... Les lis et les roses ! la lance et l'arc ! c'est bien cela ; ce sont les mots sacramentels que balbutiait le religieux au lit de mort ; et en laissant échapper ces diverses exclamations, Manuel rayonnait de joie et semblait redevenir jeune...

Ce premier moment d'enthousiasme passé, il retomba dans sa réserve et sa taciturnité habituelles. Plus rêveur même qu'à l'ordinaire durant tout le souper et la longue veillée qui le suivit, il ne parut pas s'apercevoir de l'intimité croissante des deux jeunes gens, ni saisir un mot dans leur causerie. Ce ne fut qu'en entendant sonner minuit à la vieille pendule gothique de l'appartement, que renvoyant Pâquerette, il dit à Richard de le suivre.

L'hôtel du Bourgtheroulde était plongé dans une obscurité profonde. A cette heure indue, en 1780, pour une ville de province, rien ne troublait le grand silence des maisons et des rues. Cependant, quoiqu'il fût impossible de distinguer le moindre bruit, et que personne autre que la baronne d'Ambreville, absente en ce moment, n'habitât l'hôtel, Manuel n'en prenait pas moins, avec son jeune ami, des précautions extraordinaires. Armés de pinces, de leviers et d'une lanterne sourde, ils descendirent doucement dans la cour, et se dirigèrent vers les bas-reliefs du Camp du Drap-d'Or. Les éclairant tour à tour de sa lanterne, Manuel examina longtemps les personnages sculptés dans les cinq bas-reliefs. Secouant enfin la tête comme un homme qui renonce à des recherches inutiles, il passa le fanal nocturne à Richard. C'est ce qu'attendait celui-ci ; ses yeux plus jeunes avaient découvert à moitié le sujet indiqué par le manuscrit ; aussi courut-il sans hésitation au troisième bas-relief, en disant tout bas à Manuel :

— Voyez !...

— Je ne vois pas ce que nous cherchons. Le parchemin parle de la pierre où fleurissent les lis à droite et à gauche les roses.

— Regardez ce personnage nu-tête à droite : sur le caparaçon de son cheval si fièrement empanaché, sur cette housse splendide qui traîne jusqu'à terre, n'apercevez-vous rien ?...

— Oui..., les fleurs de lis.

— La housse du personnage de gauche, qui tient également à la main son chapeau à plumes, est parsemée de roses. Ces fleurs des guerres civiles d'Angleterre indiquent Henri VIII, comme les lis du cavalier placé en face désignent François Ier.

— Oui, vous avez raison, Richard ; mais la lance ?...

— Elle est dans les mains du chevalier français sculpté à l'angle de droite ; et voici sur l'autre plan à gauche l'Anglais qui porte l'arc (1).

— Nous avons trouvé ! il ne s'agit plus que de démolir.

Ils se mirent à l'œuvre, et, après un long et pénible travail, ils parvinrent enfin à détacher le bas-relief. La place vide, il ne fut pas difficile de découvrir, sous une épaisse couche de ciment, un coffret de fer, dont la petitesse fit sourire Richard.

— Si le trésor que vous cherchez est contenu dans cette casette, monsieur Manuel, dit-il gaiement, il n'enrichirait pas le roi d'Espagne.

Manuel allait répondre, lorsque la cour s'illumina subitement. Pétrifiés de surprise, ils se retournèrent et se virent entourés par un détachement de maréchaussée, portant des torches, à la tête duquel étaient un conseiller en robe, un exempt, la baronne d'Ambreville et son fils, le mousquetaire rouge.

VII. Encore la baronne. Lettres de cachet. Le marquis de las Amarillas. Richard le feudiste et la Perle de Rouen.

— Le flagrant délit est constant, disait le commissaire du Parlement de sa voix sévère. Parlez, messieurs, que faites-vous ici à cette heure ?...

— Ils viennent voler un trésor de famille, répondit la baronne triomphante ; monsieur l'exempt, vous connaissez votre devoir...

— Un moment, madame, reprit Manuel, aussi calme que d'habitude : loin de songer à me soustraire à l'action des lois, c'est sous leur égide que je me place, en demandant à être interrogé sur-le-champ, et suppliant seulement M. le conseiller de la Cour souveraine de Rouen de vouloir bien m'entendre dans ma chambre.

Cette grâce lui ayant été accordée, ils montèrent tous

(1) Voyez, dans la gravure des sculptures de l'hôtel du Bourgtheroulde, le bas-relief à droite, au-dessous de la fenêtre.

en tumulte au second étage, où venait de descendre, demi-morte de frayeur, la pauvre Pâquerette que l'inquiétude avait tenue éveillée toute la nuit. Pour mettre le comble à son trouble et au désespoir de Richard, le commissaire du Parlement commença par informer le père, qu'aux termes de deux lettres de cachet, apportées de Versailles par le mousquetaire rouge, il allait être mis à la Bastille, et sa fille dans un couvent du choix de la baronne.

Mais, sans s'émouvoir le moins du monde, celui-ci demanda le nom que portaient les lettres de cachet.

— Le nom de Manuel, répondirent à la fois l'exempt, le conseiller et la baronne.

— Alors ces lettres ne regardent ni ma fille ni moi.

— Quel est donc votre nom, monsieur?

— Cette pièce vous l'apprendra, répondit-il en tirant de son portefeuille un parchemin scellé aux armes d'Espagne.

— Le marquis de Las Amarillas!...

— Envoyé de Sa Majesté catholique!...

— Un marquis! s'écrièrent involontairement la baronne et son fils.

— Oui, madame d'Ambreville, oui monsieur le baron, l'ancien Juif Manuel, devenu aussi bon chrétien que vous, possède aujourd'hui ce titre, et il a la prétention de le porter plus dignement que les barons qui courent après les trésors. Lisez, monsieur, continua-t-il en s'adressant au conseiller avec l'accent de la fierté espagnole, et vous verrez pourquoi je me cachai si longtemps sous le nom du premier



Vue du Palais de Justice, à Rouen.

de mes pères; pourquoi, afin de retrouver l'immense source de richesses qu'avait perdue l'Espagne, je cherchais ce coffret...

Au lieu de lire, le conseiller du Parlement plia le parchemin et le remit respectueusement au marquis. Ce dernier prit alors une clef dans un fermoir à secret de son portefeuille, ouvrit le coffret de fer, et montrant une plaque d'acier qui se trouvait au fond:

— C'est, dit-il, le plan, égaré depuis deux cents ans, de l'une des mines de diamants les plus riches du Nouveau-Monde. Nous connaissions le pays; nos aïeux s'étaient transmis la clef du coffret d'âge en âge; mais sans l'oncle de ma femme, qui retrouva le dernier vélin indicateur, et sans ce jeune homme qui l'a déchiffré, j'ignorerais encore dans quel lieu la branche de notre famille, qui possédait la moitié du secret, avait caché le coffre.

Après cette explication, la justice n'ayant plus rien à faire, se retira, l'exempt en présentant ses excuses, les d'Ambreville avec de grandes révérences, et le commissaire du Parlement, après avoir assuré le marquis de sa considération la plus profonde.

Le marquis referma la porte et regarda Pâquerette et Richard. Ils pleuraient tous deux en silence, elle d'être si riche et si noble, lui de n'être ni l'un ni l'autre.

Le marquis de Las Amarillas les contempla quelques instants, impassible et muet; puis, allant prendre leurs mains, il les joignit au-dessous du portrait d'une femme éblouissante de beauté, en disant à Richard:

— Je t'avais promis la Perle de Rouen; bourgeois ou marquis, un Espagnol ne manque jamais à sa parole.

MARY LAFON.

LEÇONS D'HISTOIRE. LES RÉVOLUTIONS D'AUTREFOIS.

Autres temps, *mêmes* mœurs.

LE BOUQUET DE PAILLE (1652) (1).



Le capitaine d'Altomar dans le retrait de Mme Marie-Anne.

(1) Voir *le Médaillon d'argent*, *le Pain de Gonesse* et *le Bouquet de noces*, t. XVI, p. 353, et XVII, p. 5, 35, 82, 242, 259, 353

AVIS AU LECTEUR.

Avant de raconter ce troisième épisode des *Révolutions d'autrefois*, nous avons deux choses importantes à dire aux lecteurs du *Médaillon d'argent*, du *Pain de Gonesse* et du *Bouquet de noces*.

1° Nous devons leur répéter qu'il s'agit ici d'histoire et nullement de politique. Si les hommes et les faits, les intrigues et les passions du dix-septième siècle ressemblent, à s'y méprendre, aux passions et aux intrigues, aux faits et aux hommes du dix-neuvième, ce n'est pas plus notre faute que notre intention. Honni soit donc qui mal y pense! Instruire en amusant, tel est notre unique et modeste but. Nous reprocher, dans ce récit préparé il y a trois ans, d'après les Mémoires de 1652, les moindres allusions volontaires aux événements contemporains, serait aussi injuste et aussi absurde que de reprocher aux *Puritains* de Walter Scott des allusions aux querelles religieuses des Anglais d'aujourd'hui. Tant pis pour messieurs les contemporains, si notre épigraphe est une leçon à leur adresse!

2° Bien que le *Bouquet de paille* forme une action à part et complète en elle-même; comme on y retrouvera les personnages des épisodes précédents, voici les faits qu'il est bon de rappeler à ceux qui les auraient mis en oubli.

Broussel et le Parlement de 1648, au nom du *droit de réunion*, ont manqué de faire une révolution au profit de Guillaume Deboile, en voulant faire une réforme au profit de leur ambition.

Sur le conseil d'un habile homme, du père Boucherat, Anne d'Autriche, Mazarin et Condé ont châtié Paris en le livrant à lui-même, en lui octroyant ses libertés plénières, et en lui enlevant le pain de Gonesse pour huit jours.

Guillaume Deboile et Philippe d'Amalby, qui se disputaient la main de Louise Boucherat, se sont mesurés dans la guerre civile, le premier à la tête des conspirateurs du drapeau rouge, le second à la tête des gardes de la reine-régente. D'Amalby a vaincu Deboile sur les barricades, et s'est rendu à Notre-Dame pour épouser Louise Boucherat; mais tandis qu'il présentait sa belle mariée à la cour du Palais-Royal, Deboile, échappant aux griffes de la police, a disparu en jurant de prendre sa revanche... C'est là que notre récit s'est arrêté.

Or, au moment même où il recommence, cette revanche est offerte à Guillaume, par une nouvelle révolte du Parlement contre Mazarin, et par une nouvelle Fronde qui a pour chefs le duc d'Orléans et le prince de Condé.

Furieuse de n'avoir pu épouser Louis XIV, la fille du duc, Mlle de Montpensier, s'est emparée d'Orléans, et a donné pour insigne aux factieux son bouquet de noces, dont le mépris royal a fait un bouquet de paille.

Non moins furieux de n'être pas le maître en France, et sous prétexte de chasser Mazarin du royaume, Louis de Condé a tourné contre Louis XIV la grande épée qui vient de sauver la monarchie.

Derrière cette épée formidable s'avancent tous nos anciens Frondeurs, le duc de Larochefoucauld, la duchesse de Longueville, Beaufort, le roi des halles, Nemours, Conti, Rohan, Marsin — et le duc Charles de Lorraine, cet aventurier-prince du sang, ce souverain-*condottiere*, qui tient huit mille bandits à la disposition du plus offrant...

Errants de province en province, à la tête d'une petite armée, la régente et le roi ont déjà perdu Bordeaux et la Guyenne; mais il leur reste le génie de Turenne, rentré pour jamais dans le devoir, et l'habileté de Mazarin revenu de l'exil avec dix mille hommes, tandis que Broussel le fait pendre en effigie...

Les choses en étaient là au mois de mai 1652. Les deux partis rôdaient autour de la capitale, comme deux lions autour de la même proie. Turenne et la cour s'étaient installés à Saint-Denis; Condé derrière le faubourg Saint-Antoine, et Charles de Lorraine au village d'Ablon.

Une trêve de quelques jours venait de suspendre les hostilités.

I. — UN MOUSQUETAIRE DE 1652.

A l'extrémité de Choisy-le-Roy, du côté de Paris, une belle hôtellerie, absorbée au siècle suivant par le château royal, s'élevait alors entre la grande route et la Seine. De révolutions en révolutions, hôtellerie et château sont tombés l'un après l'autre, et les rails d'un chemin de fer se croisent aujourd'hui sur leurs fondations.

L'auberge du Chapeau-Rouge était tenue par une charmante hôtesse, Mme Marie-Anne, qui avait de bons motifs pour cacher son véritable nom. Elle s'appelait Mme Dubosq, du chef de feu son mari, ex-tavernier du *Bien-Public*, au carrefour Dauphine, pendu sommairement entre deux émeutes, pour avoir versé le vin de la révolte aux frères et amis de Guillaume Deboile. Elle était encore, du même chef, la belle-sœur de Dubosq-Montandré, le fameux libelliste de la première Fronde.

Transplantée à Choisy-le-Roy, sans tambour ni trompette, Mme Marie-Anne y recevait depuis un an Frondeurs et Mazarins, avec toutes les prévenances de l'impartialité; mais elle était réellement et secrètement l'espionne habile et l'agent actif des anciens compères de son mari. Elle criait : — Vive le roi! quand l'armée de Turenne campait à sa porte; — A bas le Mazarin! quand elle voyait s'approcher des Parlementaires, et : — Gloire à MM. les princes! devant les chapeaux ornés du bouquet de paille. En ce moment, elle eût volontiers crié : — Vive le duc de Lorraine! car ce prince ravageait le pays avec son armée; mais elle attendait, pour lui rendre hommage, qu'il eût vendu ses services au parti le plus riche.

Or, depuis deux ou trois jours, Mme Marie-Anne hébergeait, dans sa plus belle chambre, un hôte fort intéressant et fort mystérieux. C'était un jeune cavalier de seize ans à peine, à en juger par la fraîcheur vermeille de son teint, et qui portait l'uniforme de mousquetaire rouge avec l'aplomb d'un âge plus avancé. Aplomb n'est peut-être pas le mot propre, car le militaire adolescent se cachait à tous les regards, surtout à ceux des Frondeurs, pâlissait de colère lorsqu'on outrageait devant lui la reine ou le roi, mais rougissait comme une demoiselle dès qu'un homme l'envisageait en face. Il se faisait appeler Raoul d'Estanges, mais il oubliait quelquefois de répondre à son nom.

Enfin, pour comble de singularité, il était tombé de cheval la veille, s'était donné une entorse au pied gauche, et avait été rapporté évanoui dans sa chambre...

Entrons-y, si nous voulons en savoir davantage, car notre mousquetaire est cloué au lit pour cinq jours, sous la garde de son écuyer, baptisé de l'étrange nom de César.

Celui-ci, brave homme de cinquante ans, à la face rubiconde, à l'œil malin, au ventre proéminent, ce qui lui donne l'air d'un marchand de bœufs déguisé en conquérant, a tout d'abord fermé la porte à double tour, croisé les épais rideaux de la fenêtre, et pris tous les soins imaginables pour n'être ni vu ni entendu.

Puis il s'est assuré de l'intégrité d'une valise rondelette, posée sous le chevet de son lit de camp. Puis enfin, ca-

voyant la contrainte à tous les diables, il a jeté son épée d'un côté, son chapeau à plumes de l'autre, et s'est coiffé avec délices d'un large bonnet de coton blanc.

— Quand je te disais, ma fille, s'écrie-t-il alors, qu'il nous en cuirait de jouer ainsi au soldat!... De quoi s'agissait-il véritablement? de la chose la plus pacifique du monde! d'aller en Touraine vendre mes moulins à eau, d'en serrer le prix, vingt bonnes mille livres, dans cette valise qui en a caché bien d'autres; de faire nos soixante lieues à petites journées, jusqu'au rendez-vous de ton mari; de lui remettre, en bons serviteurs du roi, notre petit cadeau, pour solder les recrues qu'il amène à Sa Majesté...

—Et de le revoir, surtout! de le revoir enfin, après une si cruelle séparation! interrompit la jeune femme (puisque *telle* était le mousquetaire rouge); car, fut-il jamais un sacrifice pareil au mien, mon père?... Il y aura trois ans dans cinq jours, vous en souvient-il?

— Parbleu! s'il m'en souvient!

— Le roi vous fit baron, créa mon mari capitaine, et signa de sa main notre contrat. Puis, la cérémonie achevée à Notre-Dame, au beau milieu de ma présentation solennelle à la cour, une dépêche cachetée arrive au comte... Il me quitte à l'improviste en m'embrassant... Je l'attends en vain jusqu'à la fin du bal, et alors seulement j'apprends qu'il est parti pour le siége de Cambrai! parti sur l'ordre du comte d'Harcourt, son nouveau général; parti au moment de m'appeler sa femme pour la première fois!

— Triste, mais noble devoir, mon enfant, dont la dernière lettre du capitaine t'annonce la récompense; car il revient couvert de gloire, à la tête de deux mille recrues superbes, avec un brevet de lieutenant-colonel, que ces vingt mille livres payeront comptant! C'est dans cinq jours, à l'anniversaire de votre mariage, que vous en achèverez la fête au camp royal... devant M. de Turenne et Leurs Majestés! Nous serons demain soir à Saint-Denis, les premiers au rendez-vous; le comte y arrivera dimanche avec son régiment, et...

Mais le bonhomme s'arrêta court en voyant des larmes dans les yeux de sa fille...

— Hélas! reprit-il avec dépit, j'oubliais notre équipage de guerre et ses conséquences!... j'oubliais qu'il a fallu t'habiller en homme et me travestir en héros, au lieu de voyager sans façon, sur mes bidets de Gonesse, comme un gentilhomme campagnard que je suis, comme une timide et douce femme que tu es! Enfin tu l'as voulu!... Les lauriers de Mademoiselle et de ses *maréchales* t'empêchaient de dormir!... Nous nous sommes entortillé les jambes d'une épée; nous avons sué sang et eau sous le harnais; nous nous sommes intitulés Raoul et César; nous avons enfourché des chevaux de bataille, comme les amazones de la Fronde; et tout cela, pour aboutir à une entorse au bord d'un fossé, pour attendre, sur un lit d'auberge, que ton mari nous amène une chaise à porteurs!... Si tu avais monté ma *Normande* au lieu de ton Bucéphale, nous serions depuis vingt-quatre heures à Saint-Denis.

— Vous êtes cruel, mon père, soupira le mousquetaire aux cheveux bouclés; vous oubliez que, sous cet uniforme, j'ai sauvé, il y a trois ans, l'armée royale au siége de Paris, et que trois fois notre chère valise eût couru de grands risques si je n'avais dégaîné contre les bandits de Charles de Lorraine...

— C'est vrai...; pardon!... tu es une héroïne, et nous touchons au but, après tout! dit l'écuyer en ôtant son bonnet de coton, et en baisant avec tendresse une petite cicatrice que sa fille portait à la tempe... C'est que, vois-tu, ajouta-t-il avec désespoir, cette casaque et cette flamberge ont mis à bout ma patience... et mon échine!

— Avez-vous du moins écrit au comte? reprit le mousquetaire avec anxiété; sera-t-il prévenu à temps de notre mésaventure?

— Il trouvera ma lettre en arrivant au camp du roi, et, au lieu de nous y attendre, il viendra ici nous chercher. Nous serons quittes pour le voir plus tard et nous morfondre cinq jours à Choisy.

— Mon Dieu! soupira la jeune femme en joignant les mains, veillez sur nous pendant ces cinq jours; car c'est plus de temps qu'il n'en faut pour échouer au port. Déjà, poursuivit-elle à voix basse, je crains que l'hôtesse n'ait reconnu ce que je suis. Elle sourit en m'appelant monsieur Raoul, et me comble de petits soins que mon habit ne comporte guère. Enfin, ajouta-t-elle plus bas encore, n'avez-vous pas remarqué cet officier espagnol qui est revenu trois fois au *Chapeau-Rouge*? Il semble chercher à nous voir, en évitant de se montrer lui-même. Il chuchote à l'écart avec Mme Marie-Anne et ses valets; il rôde sous nos fenêtres, dont il semble mesurer la hauteur... Une seule fois, hier matin, sous l'ombre de son large feutre, j'ai pu rencontrer son regard... Et devinez quel homme il m'a rappelé, mon père?... Oui, j'en frissonne encore!... il m'a fait songer à ce tribun qui me poursuivait de ses hommages, il y a trois ans, et qui avait l'audace de donner mon portrait pour ralliement aux frondeurs de la populace; à ce chef d'émeute qui dominait le Parlement avec ses bandes, et qui déployait un drapeau rouge sur les barricades, quand mon mari le fit prisonnier et le livra à la justice du roi...

— Guillaume Déboile?

— Je vous jure qu'à part la couleur de son teint cet officier lui ressemble étrangement.

— C'est possible; il y a des vivants qui ressemblent aux morts...

— Aux morts! vous oubliez que M. Deboile s'est évadé de la Bastille, lors du siége de Paris...

— Je sais qu'il a été fusillé, le mois dernier, à Bordeaux, par le duc d'Epernon... Un voyageur qui en revenait m'a conté hier les détails de son supplice.

— Vraiment?... le malheureux! dit le mousquetaire avec compassion.

Car tel est le caractère des femmes, qu'un homme qui les a aimées ne saurait leur être tout à fait indifférent.

—Mais, reprit-elle, si cet Espagnol n'en était pas un, mon père; si c'était un parent de M. Guillaume, qui cherchât à le venger, ou tout au moins un rebelle et un ennemi du roi comme lui; s'il reconnaissait en moi la comtesse d'Amalby, la femme du rival et du vainqueur de M. Deboile; et en vous, M. Jean Boucherat, le baron de Gonesse, l'homme qui a fait battre, il y a trois ans, les Frondeurs par M. de Condé, et qui porte aujourd'hui à M. de Turenne de quoi battre M. de Condé, Frondeur à son tour!

— Ah bah! fit l'écuyer en remettant son casque à mèche, ce n'est pas là ce qui m'inquiète, et vous rêvez tout éveillée, ma chère fille. Le père Boucherat n'est ni un assez grand personnage pour que les passants s'occupent de ce qu'il fait, ni un assez grand sot pour qu'ils devinent ce qu'il médite! Soignez au mieux votre entorse, et ne vous tourmentez pas d'autre chose! Toutes mes précautions sont prises contre les curieux et les voleurs!

M. Boucherat eût été moins tranquille s'il eût pu voir ce qui se passait dans la chambre voisine.

Derrière le rideau du lit de sa fille, une ouverture se-

crète venait de se refermer, par laquelle Mme Marie-Anne avait tout entendu.

Au même instant, l'officier espagnol dont avait parlé Mme d'Amalby entrait dans la salle de l'auberge, et s'y



Le prince Louis de Condé (le Grand) d'après une estampe contemporaine.

installait à deux pas d'un groupe réuni par des circonstances fortuites, et qui causait des affaires du temps.

II. — LES PARTIS IL Y A DEUX CENTS ANS.

Ce groupe, composé d'un bailli et de sa femme, de deux soldats en congé, d'un fermier et d'une paysanne d'Ablon, résumait assez fidèlement la société d'alors et les partis qui la divisaient.

Ces partis étaient également représentés sur les murs éclectiques de la salle, ornés d'estampes et de caricatures propres à satisfaire tous les goûts. Cependant, celle qui figurait à la place d'honneur trahissait les antipathies secrètes de l'hôtelière: On y voyait le *Compliment de Mlle de Montpensier au cardinal de Mazarin*, devant la bonne ville d'Orléans, c'est-à-dire la princesse et ses *maréchales* de Fiesque et de Frontenac, vêtues et coiffées en Pallas, et renversant, sous l'explosion d'une grenade, le ministre de la reine au pied des remparts qu'elles allaient enlever d'assaut.

L'officier était un grand et bel homme de trente-cinq



Le compliment de Mademoiselle à Mazarin, d'après une caricature de 1652.

ans, au teint fortement bruni par le soleil, aux longs cheveux noirs tombant sur les épaules. Un large feutre à plumes rouges ne laissait voir de sa figure qu'une petite moustache, quelques traits énergiques et parfois un regard étincelant dans l'ombre, où l'audace de l'aventurier se mêlait à la défiance du conspirateur. Son uniforme, riche et imposant, était celui d'un soldat de fortune ; on n'y distinguait rien qui pût faire présumer son opinion ; ni l'écharpe verte de Mazarin, ni l'aigrette en paille des princes, ni le ruban fleurdelisé du Parlement. Un énorme baudrier traversant sa poitrine et soutenant une épée formidable, de grosses bottes à revers montant jusqu'au-dessus du genou, une cuirasse et des brassards de mailles flamboyant aux rayons du soleil, trahissaient chez le personnage l'intention de prévenir le danger, plutôt que la résolution de le combattre.

Jacquinet, le petit garçon de l'auberge, qui semblait le connaître de longue date, lui servait le meilleur vin de la cave et les plus fins morceaux de l'office, en l'appelant tour à tour avec respect monsieur le capitaine ou monsieur le baron d'Altomar.

L'étranger, parlant et entendant le français à merveille, écoutait attentivement, sans en avoir l'air, la discussion engagée entre les commensaux.

— Ma fine ! disait le paysan, moi je tiens pour le *prince Louis* (le peuple nommait ainsi le grand Condé). Qu'est-ce qu'il nous faut pour avoir la paix et faire monter le prix du froment? un maître qui nous gouverne à bons coups d'estoc, et coupe la parole aux bavards du Parlement. Le prince Louis s'y entend mieux que personne. Qu'il se fasse régent, qu'il se fasse empereur ! pourvu qu'il mette à la raison ceux qui l'ont emprisonné dans le temps, qui le flagornaient hier et qui le houspillent aujourd'hui ! C'est tout ce que je leur souhaite, et tout ce que je lui demande !...

— Ignorant ! repartit le bailli avec dédain ; ignorant

qui ne sait pas seulement lire les arrêts de la Cour souveraine ! Il lui faut le prince Louis, parce qu'il s'appelle Condé et qu'il a vaincu à Rocroy ! comme si on pouvait mener la France avec un nom et une épée ! Nous ne serons tranquilles que quand le *tiers-parti* aura maté les excès de la droite et de la gauche ; quand nous aurons le gouvernement parlementaire, les Chambres assemblées, le roi prenant leur avis, l'union des pouvoirs, les libertés publiques, l'équilibre des finances, etc., etc... .

— C'est-à-dire des disputes toute l'année, et des coups de fusil dans les rues ? Merci ! messieurs les beaux parleurs, s'écria un des soldats en congé. Votre tiers-parti n'est bon qu'à nous jeter entre deux feux, ou tout au moins entre deux selles ! Ne ferions-nous pas mieux de brûler notre poudre à la frontière contre l'archiduc et les Espagnols ? Nous nous battons si bien à qui sera le maître, que c'est l'étranger qui finira par régner en France ; comme si nous n'avions pas un maître, qui est seul légitime, l'héritier de nos rois, Louis XIV ! Tant que nous n'obéirons pas à celui-là, nous serons des écervelés qui chercherons midi à quatorze heures !

— Et vous, vous êtes un Mazarin. A bas le mazarin ! interrompit l'autre soldat, qui était en marché avec un recruteur de Mademoiselle. Les races royales, continua-t-il, en récitant quelque libelle appris par cœur, s'usent comme toute chose ici-bas. Les Bourbons aînés ont régné assez longtemps. Ils sont à bout. Une femme et un enfant ne peuvent les relever. Il nous faut un homme, et nous l'avons sous la main. C'est le chef de la branche cadette, monseigneur le duc d'Orléans. Il est l'ami du Parlement, de la noblesse, du peuple, de tout le monde. Voilà le roi qui nous convient. Commençons par le faire lieutenant-général... Il se chargera du reste !

— Je crois bien, pardine, qu'il s'en chargerait, reprit le fermier ; il guette depuis assez longtemps l'occasion, sans avoir le courage de la saisir.

— Tout cela ne vaut rien, dit à son tour Mme la baillie d'un air confidentiel et capable ; il n'y a qu'un moyen de nous mettre d'accord, et le voici : c'est de *fondre* les deux branches en une seule ; c'est de marier Mlle de Montpensier à Louis XIV ! Il n'y aura plus alors qu'une seule famille royale. On s'embrassera d'un bout de la France à l'autre, et tout sera terminé !

— Faisons mieux encore, poursuivit un député aux Etats de Bretagne, qui était entré sur les entrefaites. Convoquons la nation entière à dire son avis, à régler ses intérêts et à *reviser* son gouvernement, dans une grande assemblée des Etats généraux. Voilà la vraie, la seule manière de couper court à la guerre civile ; car *les Etats généraux sont au-dessus des partis et des lois, et la plénitude de la souveraineté n'appartient qu'à eux* (1).

Cette opinion nouvelle, éclatant comme une bombe, imposa silence à chacun, et tous s'y rallièrent par acclamation.

— Oui ! oui ! c'est cela ! les États généraux ! les États généraux !

Mais, les supposant déjà rassemblés, nos compétiteurs se mirent à dicter leur décision. Celui-ci voyait sortir des votes Louis XIV affermi ; celui-là, le duc d'Orléans roi de France ; cet autre, Mlle de Montpensier reine ; un quatrième, le prince Louis régent et Mazarin chassé ; un dernier, les Parlements chargés de gouverner le pays.

(1) Extrait textuellement des pamphlets de l'époque, ainsi que toutes les opinions qui précèdent. (Voir notamment le *Point de l'ovale*, de Montandré, déjà cité dans le *Médaillon*.)

Et après en avoir appelé unanimement aux Etats, chacun, bien entendu, se révoltait contre eux, s'ils s'avisaient de prononcer contre lui !

De sorte que ce beau moyen de conciliation devint une pomme de discordes plus acharnées que jamais !

Bref, les disputeurs allaient se prendre aux cheveux, lorsqu'une voix, qui n'avait rien dit encore, résuma ainsi la discussion :

— Vous voyez bien, messieurs, que vous ne vous entendrez jamais ; et que la victoire ne sera ni pour Mazarin, ni pour Condé, ni pour le Parlement ; — mais pour celui qui aura l'adresse de gober l'huître, pendant que vous vous en disputerez les écailles !

Cette voix était celle de l'officier au large chapeau, qui se levant alors et pirouettant sur le talon de sa botte, laissa tout le monde abasourdi de sa conclusion, et suivit le garçon d'auberge dans une pièce où l'attendait madame Marie-Anne.

III. LE CAPITAINE D'ALTOMAR.

Cette pièce était le retrait, ou, comme on dirait aujourd'hui, le boudoir de l'hôtelière. Les petits profits de l'ancienne taverne du *Bien-Public* s'y condensaient en belles draperies, en meubles sculptés, en coussins à ramages, sur lesquels dormait un charmant épagneul.

Mme Marie-Anne fit asseoir le capitaine d'Altomar à côté d'elle, et le Ganimède Jacquinet leur servit sur un plateau un fin dessert de pâtisseries et de liqueurs dorées.

— Eh bien, mon fidèle ministre, quel sera votre rapport aujourd'hui ? demanda l'officier en dégustant un verre de malaga.

— Ah ! monsieur le baron, répondit l'hôtesse, j'ai cru que votre proie allait m'échapper, et il m'a fallu employer les grands moyens. M. le comte d'Amalby arrivant dimanche au camp du roi, sa femme et son beau-père, impatients de terminer une noce suspendue depuis trois ans, allaient transporter leurs fidèles personnes et leur précieuse valise à Saint-Denis. Le joli mousquetaire était déjà en selle, lorsque j'ai chargé Jacquinet de le retenir céans. Par une maladresse des plus adroites, le petit drôle a fait faire un écart au coursier. Tout habile amazone que nous sommes, nous avons vidé les arçons...

— Juste ciel ! s'écria l'Espagnol, elle est tombée de cheval ; elle s'est blessée ?...

— Calmez-vous ! une bagatelle, une petite entorse qui nous met au lit pour la semaine. Au lieu d'aller attendre M. d'Amalby au camp du roi, nous l'attendrons ici, où il viendra nous prendre. C'est cinq jours de gagnés pour vous, capitaine.

— Le temps de prendre mes mesures et d'achever mon expédition. Vous êtes un diplomate consommé, madame Marie-Anne. Je vous ferai ambassadrice... quand je serai premier ministre.

— Ah ! vous n'avez pas de temps à perdre, baron ; M. de Turenne y va grand train, et pourra bien faire avant vous son entrée à Paris.

— Voici un billet doux qui arrêtera sa marche, dit l'officier en tirant une lettre de sa poche ; c'est une dépêche du duc de Lorraine à Gaston d'Orléans, son beau-frère. J'aurai ce soir trois princes souverains pour alliés et pour complices. Vous êtes toujours sûre, reprit-il, que Mme d'Amalby et M. Boucherat ne m'ont pas reconnu depuis que je suis à leur poursuite ?

— Mme d'Amalby a eu quelques soupçons (Altomar pâlit et se mordit la lèvre), mais j'y ai mis bon ordre hier soir, en me rappelant *votre admirable idée*, et en faisant

conter à M. Boucherat, par un soi-disant voyageur de Bordeaux, que Guillaume Deboile avait été fusillé en cette ville par ordre du duc d'Epernon... Vingt autres émissaires complaisants l'ont tué de la sorte aux quatre coins de Paris et de la banlieue. Vous voyez que vous pourrez désormais marcher la tête haute. (Altomar sourit amèrement et froissa la garde de son épée.)

Puis il remit trois pièces d'or à l'hôtesse, lui donna de nouvelles instructions détaillées, monta sur son cheval préparé par Jacquinet, et se dirigea pensif sur la route de Paris.

Arrivé à la porte gardée par la milice, il montra, au nom du duc de Lorraine, ses papiers de parlementaire, et alla tout droit au Luxembourg, qu'habitait alors le duc d'Orléans.

IV. LE CABINET DE GASTON D'ORLÉANS.

Ce ne fut pas sans une grande émotion que le capitaine d'Altomar traversa Paris. Cette émotion l'agita surtout à la vue des groupes populaires, dans les rues bruyantes de la Cité et du quartier latin, qui lui semblaient familières comme s'il les eût habitées toute sa vie. Elle redoubla encore aux approches du Luxembourg, qu'il trouva entouré d'une foule immense, remplissant l'air de cris séditieux.

Ces cris étaient : A bas le Mazarin ! Point de traité avec lui ! Vivent les princes ! Mort au duc d'Orléans, s'il trahit !

Le capitaine se fraya un passage en criant plus fort que les autres ; puis, tournant la foule et gagnant une porte connue, il montra ses papiers, annonça qu'il venait tirer le duc d'embarras, et fut conduit tout droit à ses appartements.

L'oncle du roi était enfermé dans un cabinet avec Mlle de Montpensier, sa fille, et un homme inconnu qui devait être illustre un jour.

Cet homme, à la figure modeste, à la contenance bourgeoise, était M. de Colbert. Agent encore obscur de Mazarin (1), en attendant qu'il devînt premier ministre à son tour, il s'était chargé de la mission délicate de ramener au cardinal quelques chefs indécis de la Fronde, notamment Gaston, le plus indécis de tous. Malgré ses habiles précautions, ses démarches près du Parlement avaient été remarquées. Des meneurs populaires l'avaient suivi, épié, avaient dénoncé son entrée au Luxembourg, et l'y assiégeaient avec la multitude.

Au moment où le capitaine d'Altomar arriva, Colbert avait si bien retourné Gaston, que celui-ci, malgré sa fille, allait quitter le palais et abandonner Paris.

— Il est trop tard ! monseigneur, dit l'Espagnol en forçant la consigne au nom du duc de Lorraine ; la foule, ajouta-t-il, est maîtresse de toutes les issues. Si vous entreprenez de sortir, vous serez son captif ou sa victime.

Gaston pâlit de terreur (2). Mlle releva la tête, et Colbert toisa le nouveau venu d'un air inquiet.

En même temps, on entendit la foule envahir la cour et hurler sous les balcons : Où est l'agent du Mazarin ? Mort aux traîtres !

Un gentilhomme du palais descendit à la hâte et essaya d'écarter les assaillants, en leur persuadant qu'il n'y avait aucun envoyé du cardinal près de Gaston.

— Il y en a un ! lui répondirent cent voix. C'est Colbert ! ajoutèrent ceux qui le connaissaient ! Si ce n'est pas lui, qu'on nous le prouve, demandèrent les plus modérés ; qu'on nous introduise près de monseigneur.

Et tout le monde se mit à crier à la fois :

— Oui ! oui ! qu'on nous laisse entrer !

Quand le gentilhomme rapporta cette réponse, la terreur de Gaston fut au comble. Il envoya de tous côtés chercher des moyens de fuir ; mais on revint lui confirmer ce qu'avait dit l'Espagnol : on ne pouvait quitter le palais sans s'exposer à être massacré.

A cette nouvelle, l'indignation de Mademoiselle se tourna contre la populace ; et, aussi téméraire que son père était faible, elle voulut aller en personne *cravacher* les plus insolents. Le baron d'Altomar fut le premier à la retenir.

Il suivait la scène d'un œil pensif, et voyait avec un froid sourire monter l'océan populaire... Il ne put comprimer un élan de joie, en reconnaissant, à travers un rideau, quelques anciens meneurs de 1748, notamment le fameux Dubosq-Montandré...

Bientôt la foule, lasse de crier sans obtenir satisfaction, passa des paroles aux actes, et livra au palais un assaut dans les règles. Des pierres brisèrent les vitres... Les gardes furent culbutés... L'escalier trembla sous les pieds des envahisseurs. Ils n'avaient plus à franchir qu'un vestibule, où le dévouement des pages et des valets ne pouvait les arrêter longtemps.

D'ailleurs, plus on leur disputait l'entrée, plus leurs soupçons tournaient en certitude, et leurs exigences en menaces terribles.

— Monseigneur, dit stoïquement Colbert à Gaston, sauvez-vous en me livrant, si vous le pouvez. Je remplissais mon devoir près de vous. Je saurai mourir pour le service du roi.

Le duc allait gagner, en effet, la pièce voisine, lorsque sa fille le retint en rougissant de honte.

— Monsieur, répondit alors Gaston à Colbert, ce n'est pas moi qui vous ai appelé ici ; c'est vous qui êtes venu me proposer un accommodement. Allez vous-même dire à ces furieux que je l'ai rejeté, que je reste fidèle au Parlement et aux princes.

— Je le veux bien, dit Colbert avec le même sang-froid ; mais je crains qu'ils ne veuillent ni m'entendre ni me croire, et que ma seule présence ne devienne le signal de votre perte.

— Hélas ! oui ! s'écria le duc éperdu. Restez donc, monsieur ! Il faudrait leur prouver que vous n'êtes pas ici. Allons, ajouta-t-il en prenant son parti, c'est ce que je vais tâcher de faire... Disparaissez avec la princesse !

Mais au moment où Colbert entraînait Mademoiselle vers la porte du fond, une rumeur formidable annonça que la pièce était cernée de toutes parts

— Trop tard encore ! répéta le capitaine espagnol avec le même sourire.

Les portes du vestibule cédèrent, et des coups violents ébranlèrent celles du cabinet.

— Grand Dieu ! fit Gaston, en tombant anéanti dans un

(1) Lettres de Mazarin à la reine. *Passim.* Mémoires de Mmes de Motteville et de Nemours.

(2) Quoique Gaston, dit Tallemant des Réaux, fût si affairé « qu'il fallait toujours le boutonner en courant », quoiqu'il sifflât toujours, « les mains dans ses chausses et le chapeau de travers, en *gloriot* », il n'avait d'un page que la témérité de parole ; et « s'il allait aux coups », c'était de façon à n'être jamais atteint. Un peu fou dans sa jeunesse, ajoute Tallemant, il avait fait jeter à l'eau un gentilhomme qui lui manquait de respect ; et « il avait, la nuit, brûlé plus d'un auvent de savetier. » Il fit à son hôtel une académie de quarante personnes qui savaient à peine lire... Brulard y dépensa quinze mille livres en fournitures de papier. Le duc le gronda fort. — Ma foi, dit Brulard, dès que j'ai été trésorier, je suis devenu voleur comme les autres, et j'ai tout mis dans ma bourse.

fauteuil; qui donc sauvera l'oncle du roi, le premier prince du sang?

— Moi! répondit Altomar, si vous me laissez agir.

Et, d'une main, poussant Colbert derrière une tapisserie, de l'autre il ouvrit résolument aux émeutiers.

Ils entrèrent comme un torrent, conduits par Dubosq-Montandré.

Celui-ci recula de surprise à la vue du capitaine, et resta immobile, les yeux fixés sur lui, comme s'il eût contemplé un fantôme sorti de la tombe...

Tout le monde l'avait imité, dans le silence qui annonce les coups de théâtre.

— Mes amis, dit solennellement Altomar, dont la voix redoubla l'émotion de Dubosq; vous avez méconnu Monseigneur le duc d'Orléans, le plus grand ennemi du Mazarin, l'auguste et digne chef de la Fronde. On vous a dit



Colbert, d'après le portrait du Musée de Versailles.

que vous trouveriez chez lui un agent du cardinal, lui offrant le prix de sa défection. Il a dédaigné de répondre à une telle injure, et il a mieux aimé vous laisser envahir son palais, pour vous montrer la vérité face à face! Cet agent de Mazarin s'est en effet présenté; mais il a été chassé, comme il le méritait. (La tapisserie qui cachait Colbert fit un brusque mouvement.) Le négociateur qui a été reçu à sa place, celui que vous rencontrez avec Monseigneur, c'est l'envoyé d'un fidèle allié du peuple, c'est moi, baron d'Altomar, parlementaire du duc de Lorraine, qui viens de sa part vous offrir huit mille braves pour repousser l'armée du cardinal. Voici mes pouvoirs; lisez-les! (Et les papiers de l'orateur passèrent de mains en mains.) Quant à notre plan, vous le connaîtrez bientôt, et vous verrez, en triomphant par lui, comment Monseigneur sert votre noble cause.

Les insurgés se regardèrent, et quelques-uns crièrent: — Vive le duc de Lorraine! — Vive son ambassadeur!

La tempête était conjurée ; mais il fallait à l'Espagnol une ovation...

— Si vous doutez de ma parole, reprit-il avec feu, que M. Montandré, votre chef, s'avance ; qu'il échange deux mots avec moi, et il vous dira si vous pouvez compter sur l'homme qui vous parle !...

De plus en plus stupéfait, Montandré s'approcha, et glissa dans l'oreille d'Altomar : — *Mas-Aniello* ?

— *Res Publica*, répondit tout bas le capitaine, en posant fortement un doigt sur ses lèvres...

Et n'hésitant plus à le reconnaître à ce mot d'ordre sacré, Montandré l'embrassa avec effusion.

Ce fut un mouvement électrique dans la foule. Un chuchotement de victoire passa de bouche en bouche; puis les cris de : Vive Altomar ! ébranlèrent le palais...

L'Espagnol était devenu le roi de cette foule, qui l'eût broyé tout à l'heure avec le duc.

— Ce n'est pas *vive Altomar* qu'il faut crier, mes amis, reprit-il en montrant Gaston ; c'est : Vive monseigneur le duc d'Orléans !

Et ce cri, lancé du cabinet, descendit l'escalier, traversa les galeries, gagna les cours et les rues, et devint une clameur immense autour du Luxembourg.

Gaston n'évita d'être emporté en triomphe qu'en suppliant ses furieux amis de le laisser achever son entrevue avec le baron d'Altomar.

Tandis que le peuple s'éloignait en multipliant ses cris, le capitaine ferma les portes du cabinet, et souleva la tapisserie qui cachait l'envoyé de Mazarin.

Colbert le considéra d'un œil profond, et lui dit, en le saluant avec courtoisie :

— Vous avez vaincu, monsieur, et je vous livre le champ de bataille.

Puis il le laissa seul avec le duc et sa fille.

V. — LE TRAITÉ D'ALLIANCE.

Pendant cette scène étrange, Gaston et Mademoiselle avaient cru rêver.

— Qui donc êtes-vous, monsieur ? demanda le duc au capitaine, en le faisant asseoir et en le contemplant avec admiration ; qui êtes-vous, pour calmer ainsi les orages populaires, et sauver d'un mot les princes du sang ?

— Le baron d'Altomar, envoyé de Charles de Lorraine, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire et comme vous l'apprendront ces lettres de créance, répondit l'officier, en soumettant respectueusement ses papiers au duc.

Celui-ci n'y vit, en effet, rien autre chose. Altomar commandait une compagnie libre dans l'armée du prince aventurier, et il était chargé par lui de négocier avec le duc d'Orléans.

— Monsieur, reprit Gaston, vous avez un plus beau titre à mes yeux ; vous êtes mon sauveur, et ma reconnaissance est à votre disposition.

— Pour toute récompense, dit Altomar, je ne demande qu'à être écouté. Je vous apporte une proposition de mon maître, et une offre qui m'est personnelle. Commençons par mon maître. Vous savez qu'il est positif en affaires : il vous propose son alliance et son armée, à raison de vingt mille livres par semaine.

— Je reconnais là mon cher beau-frère... Une seule question avant de répondre : Exige-t-il du comptant?

— C'est son usage invariable.

— En ce cas, je refuse à regret...; la Fronde est sans le sou pour le moment...

— Vous pouvez accepter néanmoins, je me charge des vingt mille livres.

— Vous, capitaine ! s'écria Gaston, qui allait de surprise en surprise.

— Moi ! monseigneur; je sais où je trouverai la somme, si vous agréez mes offres et mon plan.

— Voyons, monsieur !

— Jouons cartes sur table. Il s'agit pour vous, dans la nouvelle Fronde, de devenir lieutenant-général du royaume, et pour Mademoiselle, ajouta-t-il en se tournant vers la princesse, d'épouser Sa Majesté Louis XIV.

Mlle de Montpensier rougit, sans démentir le capitaine, dont les franches allures gagnaient peu à peu sa confiance.

— Il n'y a pas de honte à être reine de France, Mademoiselle; j'ai aussi mon petit projet de mariage, et il est plus difficile à réaliser que le vôtre. Pour le vôtre, en effet, il suffit de vous rendre maîtresse de Paris, et de dire au roi, à la tête du peuple et du Parlement : — Donnez-moi votre main, Sire, et je vous rendrai votre capitale. Tandis que pour mon mariage, à moi... Mais nous y arriverons tout à l'heure ; achevons d'abord l'exposé de mon plan. Vous ne pouvez réussir, monseigneur, à devenir lieutenant-général, et vous, Mademoiselle, à devenir reine de France, qu'en remplissant d'abord trois conditions. Il vous faut battre l'armée de Turenne et de Mazarin, et je vous donne pour cela celle du duc de Lorraine à joindre à celle du prince de Condé. Il vous



Gaston d'Orléans, d'après le portrait du Musée de Versailles.

faut ensuite introduire cette dernière dans Paris. Il vous faut enfin l'alliance, libre ou forcée, du Parlement. Vous n'aurez cette alliance que par la force, vous le savez. MM. les parlementaires, Frondeurs à demi et révolutionnaires en paroles, n'ouvriront Paris à vos troupes et n'arboreront le bouquet de paille que le jour où une bonne émeute de cent mille hommes leur enjoindra de faire l'un et l'autre, sous peine d'être jetés par les fenêtres du Palais. Or, je fais mon affaire des cent mille hommes, de

l'émeute et de son plein succès, si, de votre côté, vous voulez m'octroyer... quatre bagatelles.

— Mais, monsieur, s'écria encore le duc d'Orléans, qui donc êtes-vous, pour disposer ainsi du peuple parisien?

— Le baron d'Altomar, envoyé de Charles de Lorraine.

Gaston comprit qu'il n'en saurait pas davantage. Mais peu lui importait maintenant, pourvu qu'il réussît!

— Voyons les quatre bagatelles, reprit-il, très-disposé à accepter.

— Premièrement, continua l'Espagnol, vous me céderez un pavillon du Luxembourg jusqu'à la fin de la guerre.

— Pour l'habiter?

— Pour y mettre en sûreté ma future épouse.

— C'est de la prudence. Accordé.

— Deuxièmement, vous placerez demain sous mes ordres deux mille hommes de vos troupes régulières.

— Pour vous battre contre nos ennemis?

— Pour me mesurer avec mon rival qui commande le même nombre d'hommes dans l'armée de Turenne.

— C'est de la chevalerie. Accordé encore. Vous aurez les Wallons que l'Espagne vient de me céder.

— Troisièmement, vous me donnerez un blanc-seing, dont je ferai tel usage qu'il me plaira.

— Un blanc-seing? dit Gaston; ceci est plus grave que le reste.

Altomar lut dans sa pensée, et ajouta vivement :

— Je vous jure que cette signature ne vous compromettra ni devant le roi, ni devant la régente, ni devant aucune puissance rivale...

— Va donc pour le blanc-seing, dit le duc, en traçant son nom sur une feuille de papier.

— Quatrièmement enfin, acheva le capitaine, si, après votre triomphe, il reste encore des obstacles au mien, c'est-à-dire à mon mariage, vous emploierez à les lever toute votre influence de lieutenant-général et de prince du sang.

— J'y emploierai toute mon influence.

— Même en cour de Rome, ajouta le capitaine à demi-voix, s'il fallait y rompre un mariage antérieur?

— Même en cour de Rome, soit! Nous aurons pour cela le coadjuteur, qui sera enfin cardinal!

— C'est ce que j'allais vous dire. Ainsi, voilà qui est convenu. Au revoir donc, monseigneur! Je retourne annoncer au duc de Lorraine notre traité et notre plan. Je reviens demain soir prendre possession de mes deux mille hommes. J'installe après-demain la future baronne d'Altomar au Luxembourg. Je fais tenir, le jour suivant, les vingt mille livres au duc de Lorraine, qui n'attendra plus que vos ordres pour joindre l'armée de M. le Prince; et, tandis qu'ils battront ensemble Turenne et Mazarin, je *prierai humblement...*, avec cent mille hommes, le Parlement de leur ouvrir Paris et de vous déclarer lieutenant-général. Vous n'aurez plus alors, Mademoiselle, qu'à dicter votre contrat à Louis XIV..., et à honorer le mien de votre signature.

— Je vous la promets, monsieur, répondit résolument la princesse.

Elle avait suivi toute cette scène en silence, hésitant à en croire ses yeux et à se prononcer avec Gaston. Mais voyant enfin son père raffermi dans leur ambition commune, le roi de France à ses genoux et la *couronne fermée* sur sa tête, elle tendit sa main intrépide à l'homme qui lui offrait son rêve réalisé...

Altomar y posa respectueusement ses lèvres, prit le blanc-seing du duc et le mit dans sa poche; puis descendant, le front haut, le grand escalier, sortit du Luxembourg par la porte d'honneur, où Montandré l'attendait avec l'élite des frères et amis.

Ils entourèrent le capitaine avec de nouvelles acclamations, et l'escortèrent vers le Pont-Neuf, comme un roi qui rentre dans ses Etats.

C'était un roi, en effet, le roi populaire de la première Fronde, car sous l'habit espagnol du baron d'Altomar, nos lecteurs ont reconnu, comme Montandré et ses fidèles, maître Guillaume Deboile prenant sa revanche de 1748...

Expliquons, avant d'aller plus loin, le nouveau rôle et le nouveau plan du personnage.

PITRE-CHEVALIER.

(Le *Bouquet de paille* sera continué et achevé sans interruption dans les prochains numéros.)

EXPLICATION DU RÉBUS D'AOUT :

Avis important : D'ici au 10 octobre 1851, sous peine de retard, chacun s'abonne aux bureaux du Musée des Familles.

N. B. Voir, pour plus amples renseignements, l'Avis qui terminait notre livraison d'août dernier, et qui se trouve reproduit ci-contre, sur la présente couverture du dix-huitième volume, avec le programme détaillé du tome suivant que nous mettons sous presse. L'abonnement à l'année 1850-51 expirant aujourd'hui avec le numéro de septembre, ceux de nos souscripteurs qui n'auraient pas renouvelé dans le délai indiqué leur abonnement pour 1851-52 (dix-neuvième volume), ne pourraient recevoir exactement le numéro d'octobre prochain, qui commencera ce volume XIX, et que nous ferons paraître *au premier jour* pour faciliter le travail du renouvellement.

ENIGME HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE.

Quelle est la capitale qui date d'un siècle à peine et qui est une des plus grandes villes du monde; — que ses habitants ont improvisée en comblant des marais fétides, en creusant la terre avec leurs mains et en la transportant dans les pans de leurs robes?

FAMILLE ET COUR DE SOULOUQUE.

Et pour finir enfin par un éclat de rire,

regardez au *verso* de nos Tables ci-dessous; vous y trouverez les portraits authentiques et frappants que nous vous devions, après vous avoir donné celui de l'emperenr Faustin Soulouque (tome XVII, page 61). Ces *noires illustrations* vous représentent : 1° sous le chapeau à trois plumes, S. Excellence Monseigneur Salomon Genou, duc de Saint-Louis du Sud, ministre des finances, de la guerre *et de tout ce qui concerne ces deux Etats*; 2° avec sa barbe blanche, Son Excellence Monseigneur de Vil-Lubin, comte de Pétion-Ville, gouverneur du Port-au-Prince; 3° Sous le chapeau à dentelles, Son Altesse Impériale Olive-Faustine, princesse impériale d'Haïti; 4° les bras croisés, Son autre Altesse Impériale le comte Coriolan Derival, *propre* beau-frère de l'empereur Soulouque. Entrez, messieurs et mesdames, le *Musée des Familles* vous permet de contempler ces illustres personnages... sans augmenter le prix de son abonnement.

— Quant aux *modes mal portées*, qui figurent auprès du Rébus, elles parleront d'elles-mêmes à nos aimables lectrices, et leur indiqueront d'un coup d'œil ce qu'il faut éviter dans les modes d'aujourd'hui, — comme notre complément des *Modes vraies* leur indique en détail ce qu'il faut choisir et préférer. C'est là surtout que les deux extrêmes, le ridicule et le gracieux, se touchent, si l'on n'y prend garde.

Erratum. Page 304, au titre, au lieu de : *Amérique du Sud*, lisez : *Amérique du Nord*.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES ILLUSTRATIONS.

La cour de l'empereur Faustin-Soulouque.

S. Ex. Salomon Genou, duc de Saint-Louis; S. Ex. Vil-Lubin, comte de Pétion-Ville; S. A. I. Olive-Faustine; S. A. I. Coriolan Derival.



Recommandé à nos Œdipes.



Casse-cou! Modes mal portées.

